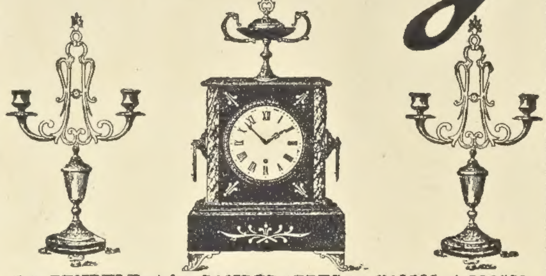
1re Année. N° 1. — 31 Décembre 1898. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE

Victor Hugo



LA PENDULE et les CANDÉLABRES *en MARBRE et BRONZE*

sont offerts gratuitement

TROIS mille ans n'ont pas fait oublier Homère.

La suite des siècles ne pourrait altérer la gloire du géant littéraire: **VICTOR HUGO**. Eternelle lumière de l'idéal, il fut l'incarnation du génie et de la pensée humaine, il personnifia son siècle. — Son œuvre est vaste, immense, elle couvre la terre.

Arrivé à la renommée à l'âge où le commun des mortels cherche encore sa vocation, il tint, durant trois quarts de siècle, le monde entier fasciné sous le charme de ses paroles fières, inspirées, prophétiques, de ses écrits admirables et majestueux.

Roman, poésie, philosophie, théâtre, tribune, il aborda tout, enveloppant de son génie chacune de ses productions sublimes. Analyser son œuvre est un travail de titan que nul n'est capable d'affronter. — L'Avenir se prononcera. — L'Eternité jugera!

Victor Hugo entra vivant dans l'immortalité.

On se rappelle la journée du 27 février 1881 ; ce fut son apothéose!

Jamais homme ne mérita comme lui les honneurs qui lui furent rendus. Il sacrifia sa vie à l'humanité, il soutint les faibles, les déshérités, les enfants, il fut le chef de l'école romantique et le plus grand des poètes comme le premier des citoyens. Son testament commençait par ces mots : *« Je donne cinquante mille francs aux « pauvres — Je désire être porté au cimetière « dans leur corbillard. »*

Le 1er juin 1885, la France fit à son génial enfant des obsèques grandioses dont le souvenir restera gravé dans toutes les mémoires.

Partout où se trouve une intelligence, il y a un livre de Victor Hugo. Sa popularité est universelle.

Chacun connait ces romans palpitants : *Les Misérables, Quatre-Vingt-Treize, Notre-Dame de Paris, les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit*, avec leurs héros et leurs personnages, bons ou mauvais, doux ou terribles qui ont nom : Jean Valjean, Gavroche, Fantine, Cosette, La Esmeralda, Quasimodo, Gillyalt, Déruchette, la Fléchardc, Gwynplaine, Josiane, Ursus, Dea.

Chacun récite les fragments de ces poésies admirables qui inspirent l'amour de la patrie et de la liberté, la vaillance, le culte de la justice, l'adoration et la tendresse pour la femme et pour l'enfant, la colère généreuse contre les oppresseurs : *la Légende des Siècles, les Quatre Vents de l'Esprit, les Châtiments, les Feuilles d'automne, les Orientales, l'Art d'être grand-père, la Fin de Satan, Toute la Lyre*; ces drames puissants : *Hernani, Ruy-Blas, Lucrèce Borgia, le Roi s'amuse, les Burgraves, Marion Delorme, Torquemada*; le récit tragique : *Histoire d'un Crime.*

Forcément nous passons bon nombre de ces conceptions, qui toutes s'égalent en force et en grandeur. — Jamais le maître n'eut de faiblesse!

Et croirait-on qu'il n'existait pas, jusqu'ici, d'édition illustrée, **ABSOLUMENT COMPLÈTE**, des œuvres du maître? Il nous a été donné de combler cette lacune et permettez-nous, aimables lectrices et chers lecteurs, de vous présenter une édition merveilleuse et bien complète de ces œuvres géniales, qui sont une des plus grandes gloires de la France. Edition conçue par Victor Hugo lui-même. **LA SEULE COMPLÈTE, LA SEULE ILLUSTRÉE** de deux mille gravures de nos plus illustres artistes, et renfermant cent quinze dessins splendides de l'auteur, la plupart inédits et fort rares. — On sait que Victor Hugo avait un extraordinaire talent de dessinateur.

Notre édition est composée de **58 OUVRAGES, PLUS DE 11.000 PAGES**, dont un grand nombre à deux colonnes. Nous avons réuni le tout en **19 ÉNORMES VOLUMES** grand in-8°, recouverts de **RICHES RELIURES**. Ces livres sont superbes; — l'édition est à la hauteur de l'œuvre et, dans un but de vulgarisation, nous avons fixé le prix de ces volumes à **10** francs l'un soit **190** francs pour les **19** volumes reliés. — L'œuvre de **Victor Hugo** est donc moins chère dans notre édition que dans les plus petites éditions sans gravures. De plus nous accordons à chacun un

Crédit de 24 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les **19** volumes complets, reliés — **IMMÉDIATEMENT** — contre un premier versement de **6** francs et ensuite nous encaissons, sans aucuns frais pour l'acheteur, **8** francs chaque mois, jusqu'à complète libération de la somme totale, soit **190** fr.

Afin de donner une idée de l'importance de cette énorme publication et de la supériorité de son édition sur celles précédemment parues, ainsi que des sacrifices que nous avons dû nous imposer, nous donnerons les détails suivants :

Notre édition forme **19** gros volumes grand in-8° (**28** centimètres sur **19** centimètres), recouverts de solides et élégantes reliures, dos en beau **cuir maroquin rouge**, ornées de motifs et de lettres d'or. Les plats sont en pleine toile chagrin ornée de filets à froid. Seules, ces reliures, excessivement soignées, représentent une valeur de **66** fr. **50**! En effet, un relieur réclame ordinairement **3** fr. **50** par volume, pour une reliure pareille à celle que nous donnons.

Notre édition compte plus de **11 000 pages**.

Elle est imprimée sur un pur et beau papier français glacé et satiné. L'impression est exécutée par la première maison de Paris.

Seule, elle est ornée d'environ 2,000 gravures de toute beauté.

Chaque exemplaire pèse le poids énorme de **28** kilos **500** grammes.

Elle a coûté plus d'un million à établir!

Elle a été conçue par Victor Hugo lui-même et illustrée de **115** dessins de sa main.

Elle est de toutes la moins chère ; moins chère que les plus petites éditions sans gravures.

Elle est la plus belle : plus belle que les éditions vendues **20** et **30** francs le volume.

Elle est **LA SEULE** complète : elle seule contient déjà *France et Belgique, Toute la Lyre, Les Années funestes*, etc., ces derniers chefs-d'œuvre du maître.

Elle est la plus correcte, les textes ayant été revus et compulsés spécialement.

Elle seule est vendue reliée admirablement, tout en conservant un prix plus bas que toutes les éditions brochées.

Elle seule enfin est fournie complète immédiatement et payable à raison de **8** fr. par mois.

Telle est la publication majestueuse que nous avons l'honneur de vous présenter pour le prix modique de **190** fr. payables en **24** mois à raison de **8** fr. par mois. (**6** fr. seulement après réception).

De plus, en dehors des avantages énormes décrits plus haut, nous offrons **GRATUITEMENT** à nos souscripteurs une

Prime Magnifique

Consistant en **UNE SPLENDIDE PENDULE** et **DEUX GRANDS CANDÉLABRES** en marbre et bronze d'une valeur de **45** francs ; cette pendule et ces candélabres, véritables œuvres d'art du style Louis XVI, sont d'un aspect ravissant ; nous en donnons du reste une idée par la gravure que vous remarquerez ci-haut. La pendule est en marbre noir, avec montant en marbre de couleur, le tout rehaussé de motifs d'or. Les pieds, les ornements de côté et la coupe sont en bronze doré, cette dernière en marbre et bronze ; le cadran est en émail fin, entouré d'un cercle de cuivre orné et perlé. Le mouvement est celui des articles les plus soignés, et nous en garantissons la bonne marche et la durée. Il suffit de la remonter tous les huit jours.

A côté de son but pratique, cette charmante pendule est un objet d'art qui fera le plus bel effet dans une chambre ou dans un salon, et nos souscripteurs en seront enchantés nous en sommes certains. — Cette pendule est accompagnée de deux jolis candélabres en marbre et bronze assortis. La pendule mesure 40 centimètres de haut sur 20 centimètres de large, et il est difficile de se faire une idée de la splendeur de ces trois objets que nous offrons **GRATUITEMENT**.

Voici le détail des œuvres complète de **VICTOR HUGO** contenues dans les 19 énormes volumes de notre Édition.

- I. **Notre-Dame de Paris.**
- II. **Les Misérables.** Fantine. Cosette.
- III. Marius — L'Idylle rue Plumet.
- IV. Jean Valjean. — **Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux.**
- V. **Quatre-Vingt-Treize.**
- VI. **L'Archipel de la Manche — Les Travailleurs de la Mer.**
- VII. **L'Homme qui rit.**
- VIII. **Bug-Jargal — Han d'Islande.**
- IX. **Histoire d'un Crime.**
- X. **Napoléon-le-Petit. — Choses vues.**
- XI. **Littérature et Philosophie. — W. Shakespeare. — Paris — Victor Hugo raconté**
- XII. **Actes et Paroles : Avant l'exil. — Pendant l'exil. — Après l'exil**
- XIII. **Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique.**
- XIV. **Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.**
- XV. **Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.**
- XVI. **Les Châtiments. — L'Année terrible. — La Libération du Territoire.**
- XVII. **Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Les Rayons** et les **Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois.**
- XVIII. **La Légende des siècles — L'Art d'être grand-père. — Le Pape — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane. — Les Quatre Vents de l'esprit.**
- XIX. **La Fin de Satan. — Dieu. — Toute la Lyre. — Les Années funestes.**

Et voici les noms des dessinateurs qui ont illustré ces volumes ; noms qui résument pour ainsi dire la peinture en France :

Meissonier, de Neuville, J.-P. Laurens, Bayard, Raffet, Gavarni, Viollet-le-Duc, Tony Johannot, Morin, Vierge, Flameng, Mélingue, Férat, Foulquier, Maignan, Boulanger, Delacroix, Decamps, Daumier, Chapuis, Gibert, Garcia, Hillemacher, Ch. Hugo, Lix, Maillard, Marie, Méaulle, Pille, Prud'hon, Riou, Rochegrosse, Steinheil, Schuler, G. Vuillier, Victor Hugo, etc., etc.

Inspirés par le génie puissant du maître, ces artistes ont composé des dessins admirables qui rendent bien exactement la pensée de Victor Hugo ; citer ces merveilles est impossible : il nous faudrait donner la liste des 2,000 chefs-d'œuvre qui illustrent les **19** volumes de notre édition monumentale !

L'influence de Victor Hugo sur son siècle est immense, il l'a caractérisé.

Si la France sert de phare intellectuel au monde, si Paris est le pouls de l'Univers, c'est à des génies comme Victor Hugo que nous le devons, aussi, Français, chers compatriotes, vénérons ce nom et disons de lui ce qu'il disait lui-même de Voltaire, lors des fêtes du Centenaire :

« O Victor Hugo, tu plaidas contre les tyrans « et les monstres la cause du genre humain et tu « la gagnas. Grand homme sois à jamais béni! »

Tout le monde voudra posséder ces œuvres immortelles ! Personne n'hésitera un instant à souscrire !

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : les ouvrages au grand complet, magnifiquement reliés, et la prime, livrés immédiatement contre un premier paiement de **6** francs et ensuite **8** francs par mois, jusqu'à entière libération de la somme de **190** francs.

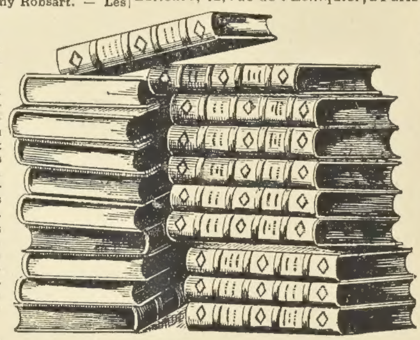
Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur.

L'emballage, fait en caisse, est complètement gratuit.

N.-B. — **Les ouvrages et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés : ils seraient repris dans la huitaine s'ils ne convenaient pas.**

Nous vendons en confiance et l'acheteur ne paie rien à l'avance.

E. GIRARD & A. BOITTE,
Éditeurs, 42, rue de l'Échiquier, à Paris



Les DIX-NEUF volumes énormes
RICHEMENT RELIÉS, CONTENANT
les Œuvres complètes de Victor Hugo.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter les **Œuvres Complètes Illustrées de Victor Hugo, 19** *vol. in-8° reliés, avec prime comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées :* **6** *francs après réception des* **19** *volumes complets, reliés, et la prime, et payements mensuels de* **8** *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* **190** *fr., prix total.*

Fait à .... *le* .... *189* .

Noms et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile .... SIGNATURE :

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

MM. E. GIRARD & A. BOITTE, Éditeurs,
42, Rue de l'Échiquier, PARIS

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 1.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



AU RIDEAU !

Dessin de A. Willette.

LE NEZ DU GÉNÉRAL SUIF

LA MÈRE. — Écoute, Bibi. Tu sais que ce soir nous donnons un grand dîner. Nous aurons pas mal de personnes et notamment le général Suif, qui a eu le nez enlevé d'un coup de sabre, au Tonkin. Or, comme tu ne manquerais pas de t'écrier : " Oh! c'nez! " en apercevant le général, Bibi, je te préviens d'une chose : si tu dis un mot, un seul mot, relativement au nez du général Suif, c'est à moi que tu auras affaire. Sous aucun prétexte, Bibi, tu ne parleras du nez du général Suif, ou tu auras une telle fessée que le derrière t'en saignera.

BIBI, *six ans*. — Bah! tu dis toujours la même chose et, à la fin du compte, ça ne saigne jamais.

LA MÈRE. — Ça ne saigne jamais?... Eh bien, parles-en un petit peu, du nez du général Suif; tu verras si ça saignera.

BIBI. — C'est bon, c'est bon : j'en parlerai pas.

LA MÈRE. — C'est que je te connais, beau masque... Tu es malfaisant par excellence et pour le plaisir de l'être... à ce point qu'on n'a jamais vu un enfant plus insupportable! Tiens, l'autre jour, quand les Kusseck sont venus dîner, est-ce que tu n'as pas inventé de te faufiler dans la salle à manger un peu avant qu'on se mette à table, et, comme il y avait des cerises pour le dessert, d'en retirer tous les noyaux avec ton doigt!

BIBI. — Tu ne me l'avais pas défendu.

LA MÈRE. — Défendu! Pouvais-je supposer que tu serais assez dégoûtant pour aller enlever tous les noyaux des cerises? Et il y a quinze jours, Bibi, quand le chef de bureau de ton père est venu déjeuner chez nous, te rappelles-tu ce que tu as fait?

BIBI. — La fois que j'ai vidé le pain et que j'en ai retiré toute la mie?

LA MÈRE. — Oui, et que tu as pelé les pêches. — Je m'en souviendrai de celle-là!... Des pêches superbes!... que j'avais bien payées trois sous pièce, s'il vous plaît, et artistement disposées, au beau milieu de la table, dans un compotier de cristal!... C'est très bien, nous entrons dans la salle à manger, et au lieu de mes pêches, qu'est-ce que je vois?... des espèces de globes jaunâtres, qui transpiraient comme des pieds!... *(Amère.)* Monsieur avait profité de ce que je ne le voyais pas pour s'en venir peler les pêches!

BIBI. — Je croyais bien faire. Je pensais que le chef de bureau allait dire : " A la bonne heure! Il est gentil, ce petit garçon! Il a pelé les pêches lui-même, afin d'épargner de la peine aux invités ".

LA MÈRE. — Tu es un petit cochon, voilà tout ce que tu es. Et puis, parle un petit peu, Bibi, parle un petit peu, pour voir, du nez du général Suif!!!

BIBI. — Quand je te dis que j'en parlerai pas.

SCÈNE II

On est à table. Fin de repas. Nombreux convives. Le général Suif occupe la place d'honneur, près de la maîtresse de la maison. Ventre opulent, moustache puissante, rosette d'officier de la Légion d'honneur, mais absence complète de toute espèce de nez. Bibi a été très convenable; de tout le repas, il n'a, cet enfant, soufflé mot : il s'est borné à fixer, de ses yeux intrigués et inquiets, le nez du général Suif. — On apporte le café, que l'on verse. Soudain, au milieu du recueillement qui accompagne cette opération :

BIBI, *d'une voix éclatante*. — Mais, maman, j'peux pas en parler, du nez du général Suif!... puisqu'il n'en a pas.

GEORGES COURTELINE.

DISTRACTION





Dessin de J. Wely.

— Mais certainement, montrez-m'en d'autres : je ne suis pas fatiguée.

EN FORÊT

Chêne, sur quels débris de tombeaux et d'empires,
As-tu profondément plongé tes pieds rameux?
D'où te vient ta fraîcheur, ô chêne qui te meus
Balancé doucement dans l'air que tu respires?

Seraient-ce les soupirs d'âmes ensevelies,
Dans l'engloutissement des antiques cités,
Qui s'échappent du sol, comme ressuscités
Et te bercent de leurs vagues mélancolies?

La Terre en résorbant les Morts dans ses abîmes
N'éteint donc pas leur cœur, les pauvres cœurs de chairs!
Et c'est leur battement qui monte par les airs
Dans la fraîcheur vibrante où palpitent les cimes.

Leurs longs tressaillements vont recréant les Êtres;
Les cœurs battent au fond du repaire des loups;
Et les chevreuils aux yeux purs ont des rendez-vous
Auprès des étangs morts pleins de larmes d'ancêtres.

Ainsi l'amour renaît et rénove ses fêtes :
Les désirs de jadis, les soupirs d'autrefois,
Dans le frémissement des Arbres et des Bêtes,
Revivent en l'alcôve immortelle des bois.

PAUL MARROT



Dessin de C. Huard.

— Évidemment, Monsieur Marius, je n'ai jamais été comme vous un grand séducteur, mais j'ai toujours plu aux bonnes de l'Hôtel du Cheval-Blanc.

TYPES DU BOULEVARD

LE MONSIEUR QUI FONDE UN JOURNAL

Le monsieur qui fonde un journal a été employé dans l'administration d'une feuille hebdomadaire ou... intermittente. Il s'est éveillé un matin avec l'idée de créer un " quotidien " comme on n'en fait pas, comme on n'en a jamais fait, et, pour lancer son affaire, il a demandé à un financier qu'il " connaît " une somme de deux millions.

Le financier, malin, a répondu, sérieusement, que deux millions c'était un peu trop, mais que si le monsieur qui fonde un journal formait une société, il souscrirait volontiers dix ou vingt actions.

Cette réponse, ironique, a satisfait néanmoins le quémandeur, et, depuis ce moment, il est le monsieur qui fonde un journal.

Le monsieur qui fonde un journal passe ses matinées à aller visiter des appartements, à l'effet d'y installer son administration future — un peu trop future peut-être; — et ses après-midi à arpenter le boulevard où il a l'occasion, plus qu'ailleurs, de rencontrer ses rédacteurs, car le monsieur qui fonde un journal s'est assuré la collaboration d'une foule " d'écrivains distingués ".

La situation du monsieur qui fonde un journal n'est pas exempte de profits. Elle permet à celui qui l'exerce d'obtenir, pour le moins, un crédit au restaurant et chez un tailleur crédule. Il n'est pas d'exemple que le journal du monsieur qui fonde un journal ait jamais paru.

Lorsque le monsieur qui fonde un journal a épuisé son crédit partout, il entre dans une administration quelconque comme... ancien journaliste.

FERDINAND BLOCH.

CHANT DE COQ

Au bout de la clarté frémissante des lustres
Votre visage était mangé par vos yeux noirs
Et l'éclipsaient, houleux parfois, des seins illustres
Ou des seins qu'on eût dit sortir des laminoirs.

Votre cadre eût été dans des beautés lacustres
Où s'édenteraient les créneaux des vieux manoirs;
Mais, pour votre entourage, où se groupaient des rustres,
Vous n'aviez simplement que de jolis yeux noirs.

J'allai vers vous, ô Poésie! Et vous me dites
— Alors que dans mes mains tremblaient vos mains petites —
Que trop de danses vous avaient harassée — or,

Je voulus, pâle, que vous vinssiez — et vous vîntes —
Écouter au balcon, dans l'aurore, et sans feintes,
L'espoir d'un chant de coq qui gerbait au dehors.

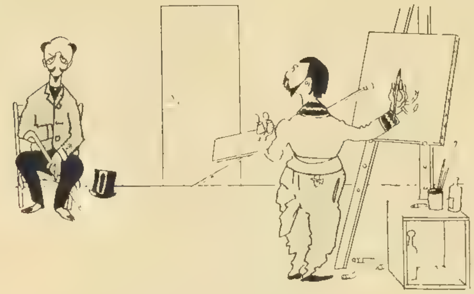
RAPHAEL CHAIGNEAU.

A. CALBET

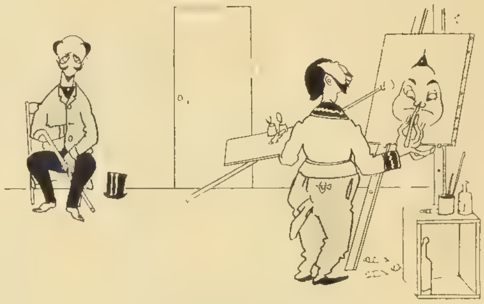


PARISIENNES

LE PORTRAIT



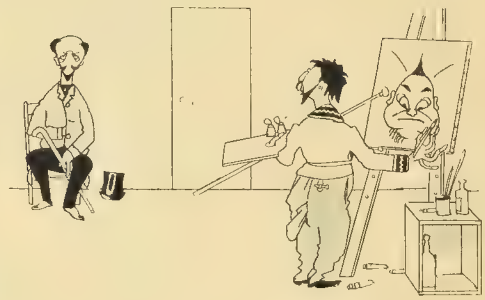
1



2



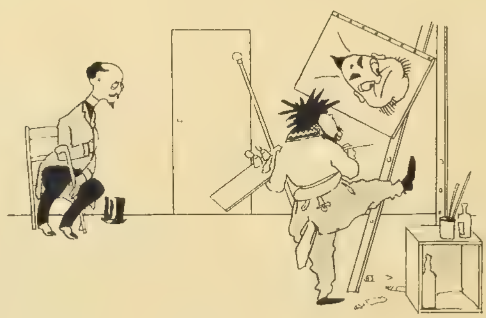
3



4



5



6

LE PORTRAIT (suite)



7



8

CONVERSATION SYMPATHIQUE

Pendant que je travaille dans mon cabinet, au " Cocorico ", un monsieur que je n'ai pas vu trois fois dans ma vie est à côté de moi, accoudé sur ma table, installé dans le meilleur fauteuil qu'il ait pu choisir. Et cette conversation sympathique sévit :

— Vous êtes occupé ?

...

— Je ne vous dérange pas, au moins? Allez, faites comme si je n'étais pas là.

— ...

— Je sais ce que c'est que d'être tracassé pendant le travail. Moi, d'abord, je déteste les raseurs.

— !

— Et je ne vous cacherai pas, entre nous, que je n'ai même pas le courage d'être poli avec cette engeance.

— ?

— Oui, la patience me manque. Si je suis occupé, je suis occupé. Alors, je ne connais que ça : Qu'on me fiche la paix!

— !

— J'irai plus loin; je ne suis pas comme vous : quand je travaille, je préfère être seul. Même, mon meilleur ami me devient incommode dans ces moments-là.

— ...

— Ça vous prend du temps, ce que vous faites?

!...

— Je voudrais vous demander un avis..., mais sans vous déranger..., je vous en prie, ne lâchez pas ce que vous faites..., et, qui sait, peut-être, attend-on après votre copie..., si vous posez la plume, je m'en vais... C'est au sujet de mon beau-père : il avait été entendu que la dot serait payable...

La conversation sympathique continue.

JEAN DESTREM.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Ce soir-là, je rentrai en retard pour le dîner, selon ma vieille coutume. Et, pendant le potage :

— Vraiment, me dit Olympe, vraiment, tu devrais bien, mon chéri, te défaire de tes horribles habitudes de café. Et si tu tiens absolument à prendre, le soir, une absinthe, je vais t'en acheter de la bonne marque et tu la prendras ici, dis, chou?

Les femmes ont toujours raison. J'y consentis.

Or je ne suis pas, depuis, rentré moins tard pour le dîner. Et c'est, au contraire, le dîner qui fut retardé pour me laisser savourer l'exquis breuvage préparé par les mains liliales d'Olympe qui, hier, me questionna :

— Eh bien! Es-tu content, loulou? Et n'y trouves-tu pas une différence, hein?

— Oh! si, répondis-je.

Et je pensais, en effet, que, depuis l'idée d'Olympe, je bois chaque soir deux absinthes : une au café, l'autre au logis.

LÉON DHÉNIN.



... Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma machine à écrire,
La briserait comme un roseau.

Dessin de Does.

LA POÉSIE DE L'AVENIR.

LA CLAVICULE

Je m'en voudrais mortellement de ne point livrer à l'admiration publique le trait suivant, perle ramassée dans une caserne, et que Courteline, s'il l'avait recueillie, eût enchâssée dans un chef-d'œuvre.

Un sergent — je l'ai bien connu, c'était un grand diable! — mettait au port d'arme, en novembre dernier, les recrues nouvellement arrivées au corps. Tout à coup, son œil de lynx, qui parcourait le rang de la section, fut surpris par l'étrange conformation de l'un des jeunes soldats debout et fixe sous les foudres de son commandement. Maigre, trop maigre, hélas! ce fantassin n'était qu'angles et arêtes, et ses os saillaient sous la veste d'exercice étroitement collée à son torse étique.

Le sergent s'approcha et, touchant d'un doigt désapprobateur la poitrine du " bleu " :

— Qu'est-ce que c'est donc que vous avez, vous! qui bosse sous votre veste? interrogea-t-il.

— Sergent, répondit l'autre, c'est ma clavicule.

— Votre clavicule! clama le sous-officier. On n'emporte pas de clavicule à l'exercice! Vous tâcherez moyen de laisser la vôtre à la chambre, une autre fois!

Et comme une stupeur se figeait sur les visages, il ajouta, cet anatomiste distingué :

— On vous fera passer le goût de la fantaisie, mon garçon!

LOUIS MARSOLLEAU.

Aux femmes qui votent et même aux femmes qui tuent, dont parlait Dumas, je préfère les femmes qui aiment. D'ailleurs, en France, les femmes elles-mêmes, je crois, sacrifieront toujours à l'amour de la politique la politique de l'amour.

GEORGES RODENBACH.

Les énergies et même les vertus abondent chez nous; mais leur dispersion les rend en partie stériles.

JULES LEMAITRE.

Année. N° 2. 15 Janvier 1899.

COCORICO

Prix : 30 centimes.



recteur : PAUL BOUTIGNY ✣ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Rœdel, Pal, Does, Wely, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico sera le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix bien au-dessous de sa grande valeur artistique, sera certainement apprécié dans tous les milieux.

Cocorico publiera une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros. Ces couvertures, pour lesquelles tous les procédés de reproduction seront employés, représenteront à elles seules plusieurs fois le prix de l'abonnement; elles constitueront une collection unique offrant un intérêt d'art sans précédent.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS



1 3

2 4



5

6 *Judge* (New-York.)

Tous nos Lecteurs Photographes

Nous sommes heureux d'annoncer à nos Lecteurs que nous avons confié à une grande Maison française la fabrication d'une magnifique **PRIME** que nous destinons à nos abonnés à vingt-quatre numéros.

Le désir de témoigner notre gratitude à ceux qui, dès la première heure, nous auront apporté leur encouragement, nous a décidé à faire en leur faveur un gros sacrifice pour offrir, à nos nouveaux abonnés, ce véritable **CADEAU**.

Nous enverrons donc à tous ceux de nos Lecteurs dont nous recevrons, avant le *15 Février prochain*, le montant d'un abonnement, plus une somme de **1** franc pour frais :

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

COMPRENANT

1 Chambre noire.
1 Objectif rapide.
1 Obturateur-diaphragme
Plaques et Papiers sensibles.
2 Chassis automatiques se chargeant en plein jour.
1 Flacon de révélateur.
1 Flacon de Viro-fixage.

L'appareil, accompagné d'une instruction, sera adressé **franco de port** et **d'emballage** dès la réception de l'abonnement.



Lustige Blaetter (Berlin)



AFFICHE DE MUCHA. *Envoi Franco contre 2 fr. 50*

AUX AMATEURS

Il a été tiré, avant la lettre, quelques exemplaires de la couverture de Steinlen (couverture du présent *Cocorico*) sur papier Japon.

Nous les mettons à la disposition des amateurs au prix de **2** francs.

Ces épreuves seront expédiées non pliées.





PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 2.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Alors vous voici très bien mariée? Vous allez être heureuse?
— Si vous voulez.

L'OBSESSION

Désireux de me soustraire
A l'affaire du moment,
De ne plus entendre braire
Ministres et Parlement,

D'oublier fripouille et clique,
Complot, syndicat, panier,
Buvard et frein hydraulique,
L'accusé, le prisonnier,

Esterhazy, s'il en reste,
Et, s'il y reste, Dreyfus :
Ainsi qu'Achille au pied preste,
Achilleus podas okus,

J'ai fui Paris la grand'ville,
Dans un train où tous les gens
D'une façon peu civile
Gueulaient des mots outrageants.

Au Havre, ce fut de même.
Chaque Havrais, rougissant
De rage, ou de fureur blême,
Crispait un poing menaçant.

Alors, je me dis, pratique :
« New-York est loin. Allons-y! »
Mais sur le transatlantique,
Tous parlaient d'Esterhazy,

A New-York, tous à la ronde
Ne causaient que de Dreyfus!
J'entrepris le tour du monde
En steamer, en omnibus,

A pied, à cheval, à zèbre!
Chez le Kurde et chez l'Inca,
Le Botocudo, le Guèbre,
On parlait du Syndicat.

Enfin, j'atteignis une île,
Déserte et sans habitant.
Un perroquet, d'air sénile,
Y vivait seul pour l'instant :

« Vous avez soupé? lui dis-je,
« Jacquot? et de quoi? de rôt? »
Alors lui, sombre prodige,
Répondit : « Du bordereau! »

LOUIS MARSOLLEAU.

PHILOSOPHIE MONDAINE



— Mais enfin pourquoi vous croyez-vous tous obligés de nous faire la cour?
— Pour ne pas passer auprès de vous toutes pour des malotrus.

LES SOULIERS DE M. HUNTEL

M. Huntel remarque que sa bottine s'est déchirée. Il en est très honteux. Il lui paraît évident que tous les regards de tous les passants se dirigent vers la fente, encore minuscule, de son soulier. Il cherche, sans la trouver, une façon de marcher qui rende la déchirure invisible. Mais, s'avoue-t-il, " on ne voit que ça ". En outre, il appréhende que la fente gagne toute la largeur de la chaussure et le laisse, pied nu, dans la rue. Il souffre vraiment.

Aussi, fin du mois sonnante, il quitte son bureau une demi-heure trop tôt, et il s'achète une paire de bottines sur ses tout frais appointements.

Et alors, M. Huntel... se prélasse dans ses vieilles chaussures. Les regards des passants? Ils ont bien autre chose à faire que de s'occuper de ses pieds! Au surplus, leur opinion? il s'en moque. Il possède, entendez-vous, une paire de bottines neuves; il la mettrait si ça lui faisait plaisir; il se trouve à l'aise dans la vieille paire.

Ah! nous sommes, en général, de drôles de moineaux.

JEAN DESTREM.

LA DERNIÈRE BOUFFÉE

A M. Sonolet.



D'après ce que je superpose, conscrit, j'ai juste le temps de fumer ma dernière bouffarde, et toi, de penser à ton clocher!

POÈTE ET PION

Ce jour-là, M. Martin — poète et pion — rêvait d'écrire un sonnet. Il prit donc une feuille de papier et s'accouda sur son bureau, une main pâle plongée dans son absalonienne chevelure. Sa façon à lui de forcer l'inspiration était de se passer ainsi la main dans les cheveux. L'inspiration vint, en effet, et il trouva tout de suite le titre et le premier vers :

PRIMORDIALE RENCONTRE

Vous souvient-il du soir où nous nous rencontrâmes ?

Mais l'élève Latuile qui, sans doute, ne se souvenait pas de cet heureux soir, se mit si bruyamment à rire que l'inspiration s'échappa. « Qu'avez-vous à rire? clama M. Martin, exaspéré. — Monsieur, gémit sournoisement Latuile, je ris... parce que... parce que vous plongiez votre porte-plume dans votre chapeau au lieu de le plonger dans l'encrier. » Toute l'étude éclata. — « Zirez en ret'nue, Latuile!... Silence! »

Et M. Martin ressaisit l'inspiration. D'un seul jet il continua le sonnet, ne s'interrompant que pour dire d'une voix profonde et vague : « Silence! »

...C'était au crépuscule ardent d'un soir de mai;
Votre corsage était de drap clair parfumé
Et votre robe avait le reflet chaud des flammes.

Et, dès que je vous vis poindre, je vous aimai,
Quand nous causâmes près d'un plant de jusquiames,
Je sentis s'accorder et se fondre nos âmes
Et briller un soleil en mon cœur embrumé.

Mon amour, dans mon cœur, chantait comme un poème
Ou comme un souffle doux de vent parmi les blés;
Et nous fûmes tous deux, Madame, très troublés.

Je ne pus m'empêcher de vous dire : « Je t'aime! »
Et votre voix berceuse et dont je fus nimbé,
Dit, quand je fus à vos pieds :
« Ta bouche, bébé! »

C'était encore Latuile qui, en se chamaillant avec son voisin, venait de donner la rime à M. Martin lequel, depuis un instant, s'évertuait à la chercher.

JULES CHOPIN.



.....Toujours la même depuis Fleurus.... bonne vieille, va!



Et maintenant à nous Kaiserlick !

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE

L'employé de ministère n'a jamais choisi sa carrière ; elle lui a été imposée par un père qui a fait son chemin dans l'Administration ou par un parrain, petit bourgeois qui se gaudit à la pensée de voir son filleul au service de l'État. L'employé de ministère, jeune ou vieux, n'a qu'une sérieuse préoccupation, celle d'aller le moins souvent possible à son bureau, sans encourir toutefois les rigueurs ou les reproches de ses supérieurs.

Pour atteindre ce but, il n'est pas de subterfuge qu'il n'invente.

On cite, à cet effet, un employé de ministère qui, dans une même semaine, a enterré huit de ses proches parents et marié quatre de ses sœurs.

L'employé de ministère ne se consacre jamais tout entier à ses devoirs professionnels ; il a toujours une petite occupation à côté.

Quand il ne fait pas de la littérature ou de l'ébénisterie, il dépense son temps à deviner les charades, rébus et jeux d'esprit des journaux.

Ceci établi, on doit ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que s'il y a des employés de ministère qui s'appliquent à éviter leur bureau, il y en a d'autres, en échange, qui sont des travailleurs infatigables. Seulement... ceux-là on ne les connaît pas.

FERDINAND BLOCH.

DAME NEIGE

Pour Alfonse Mucha.

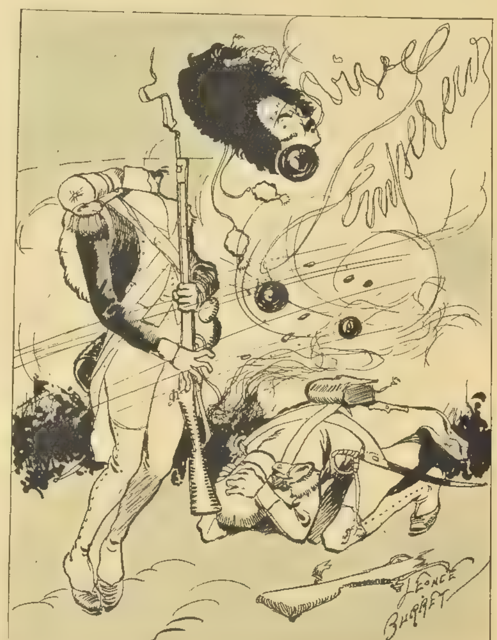
Princesse taciturne, immobile et transie,
Dame Neige est couchée à travers la vallée
Et la plaine. Sa robe à traîne immaculée
S'accroche au toit de chaume, à la branche moisie.

Ecureuil, lièvre, loup que la mort rassasie,
Laissent sous les sapins leurs légères foulées,
Et des oiseaux de deuil passent, rauques volées,
Dans la lividité d'un ciel sans éclaircie.

Avant que le soleil, d'un trait vainqueur, ne change
Ses diamants en pleurs et sa blancheur en fange,
La fille de l'Hiver en son rêve polaire

Repose : et cependant qu'un vent de bise enchaîne
La fuite des ruisseaux, la Dame froide et claire
Couve le germe obscur de la moisson prochaine.

MARC LEGRAND.



!!! . . .



JANVIER
La Neige.

AU MUSIC-HALL



Tout de même, ce panache de corbillard me donne froid dans le dos.

LES OEUFS DE PIERROT

Pierrot, dodu, les mains grasses trouées de fossettes, blond, blanc et rose, dort dans son petit lit quand, le matin, revenant des provisions le panier plein, sa mère place avec grand soin les œufs qu'elle vient d'acheter sur de la paille, au fond du placard où se trouve le compteur à gaz, car c'est l'endroit le plus frais de l'appartement.

Mais, réveillé, il bavarde et pépie, un doigt dans le nez, et il grimpe audacieusement sur les meubles quand, à la grande pendule paysanne dont le balancier de cuivre l'émerveille, sonne l'heure de son déjeuner.

L'eau bout et chante sur le fourneau à gaz. Pierrot va lui-même chercher un œuf dans le placard au compteur et, pendu aux jupes de sa mère, les yeux convoiteurs et la bouche impatiente, il tient à assister à la cuisson, dans la cuisine où les casseroles brillent.

L'œuf achevé, quand il s'est suffisamment mis du jaune au bout du nez et qu'il a joyeusement cassé son coquetier, il vaque à ses habituelles occupations : il arrête le balancier de la pendule, scalpe la poupée de sa sœur, déchire — le mignon! — les papiers peints des murs et des fenêtres les rideaux et, heurtant le battant d'une porte, se fait une bosse au front qui devient le prétexte de longs cris, arrêtés soudain par le don d'un bonbon de chocolat.

Mais voici qu'un clair matin, tandis que, sur le balcon plein de soleil où des plantes verdoient, il est capitaine de cuirassiers sur son cheval de bois à la queue droite comme un pinceau, sa joie s'exalte à la vue d'un bouquet de cerises — les premières de l'année — dont luit la peau coraline parmi des feuilles fraîches de muguet.

Et quand le dessert a des pêches, on fait les malles et le chemin de fer emporte Pierrot, très sage entre sa mère et sa sœur, vers les pommiers tachant les prés de cercles d'ombre, où les vaches paissent et meuglent, entre deux stupeurs.

Le grand-père en sabots lui prend la main, le conduit au poulailler, lui fait ramasser les œufs pondus le matin.

— Tu n'as pas à Paris, lui dit-il, des bons œufs frais comme ceux-là.

— Si, répond Pierrot, mais c'est le compteur qui les pond.

RAPHAËL CHAIGNEAU.

IMPRESSION DE VOYAGE

FABLE EXPRESS

Du sensualisme donnant trop souvent l'ut,
Un mécanicien, sur sa locomotive,
Avait, dans son tender, une bonne très vive.

MORALITÉ

A bonne en tender *salut!*

COQUELIN CADET.

Le mot d' « opinion publique » est une invention admirable de la presse. On n'en a jamais tant usé que depuis qu'on s'est mis à n'avoir plus d'opinion sur rien du tout.

ALFRED CAPUS

Parce que deux ou trois dramaturges et quatre ou cinq romanciers ont acquis une certaine aisance à contrarier les amours d'Alice et de Robert, un jeune homme sur deux essaye actuellement de contrarier un amour quelconque, dans un manuscrit favorisé de bleu, où ce qu'il contrarie le plus est encore la langue française.

JEAN RAMEAU.

Si l'on admet que le culte des héros fait la force des patries et maintient la tradition des races, il faut placer au premier rang des mainteneurs de la patrie et de la race le groupe des littérateurs et des artistes.

MAURICE BARRÈS

REGRETS ÉTERNELS



UN DINER CHEZ LE BARON



Denez, matemoiselle, rien gue ce maîdre t'hodel me goude teux mille francs bar mois

LES GRENOUILLES

Par brusques détentes, elles exercent leurs ressorts.

Elles sautent des herbes comme de lourdes gouttes d'huile frite.

Elles se posent, presse-papiers de bronze, sur les larges feuilles du nénuphar.

L'une se gorge d'air. On mettrait un sou, par sa bouche, dans la tirelire de son ventre.

Elles montent, comme des soupirs, de la vase.

Immobiles, elles semblent les gros yeux à fleur d'eau, les tumeurs de la mare plate.

Assises en tailleur, stupéfiées, elles bâillent au soleil couchant.

Puis, comme les camelots assourdissants des rues, elles crient les dernières nouvelles du soir.

Parfois, elles happent un insecte.

Et d'autres ne s'occupent que d'amour.

Et toutes, elles tentent le pêcheur à la ligne.

Je casse, sans difficulté, une gaule. J'ai, piquée à mon paletot, une épingle que je recourbe en hameçon.

La ficelle ne me manque pas, Dieu merci!

Mais il me faudrait encore un brin de laine, un bout de n'importe quoi rouge.

Je cherche sur moi, par terre, au ciel.

Je ne trouve rien et je regarde mélancoliquement ma boutonnière fendue, toute prête, que, sans reproche, on ne se hâte guère d'orner du ruban rouge.

JULES RENARD.

En Cour d'assises :

Le président, bon enfant, voulant faciliter les aveux de l'accusé :

— Nous disions donc, mon ami, que nous avons saisi la vieille à la gorge, que nous lui avons mis un bâillon sur la bouche, que nous avons pris un couteau, que nous lui en avons porté un coup à la tête... Voyons, qu'avez-vous à dire à cela?

L'accusé, d'un ton repentant :

— Je dis que c'est bien mal ce que nous avons fait là!...

COCORICO



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✂ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico sera le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix bien au-dessous de sa grande valeur artistique, sera certainement apprécié dans tous les milieux.

Cocorico publiera une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros. Ces couvertures, pour lesquelles tous les procédés de reproduction seront employés, représenteront à elles seules plusieurs fois le prix de l'abonnement; elles constitueront une collection unique offrant un intérêt d'art sans précédent.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris,* **7** fr.; *Départements,* **8** fr.; *Étranger,* **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS

1



Tel un cornac poussif voiturant l'éléphant,
Un vénérable aïeul traîne un petit enfant.

2



Celui-ci se regimbe et de coups de casquette.
Dé l'aïeul vénérable, il martèle la tête.

3



Puis, prenant le vieillard étonné par le cou,
Le jette à terre en lui assénant coup sur coup.

4



Le voyant fort malade et plein de courbature,
Il l'empoigne aux reins et l'installe en voiture.

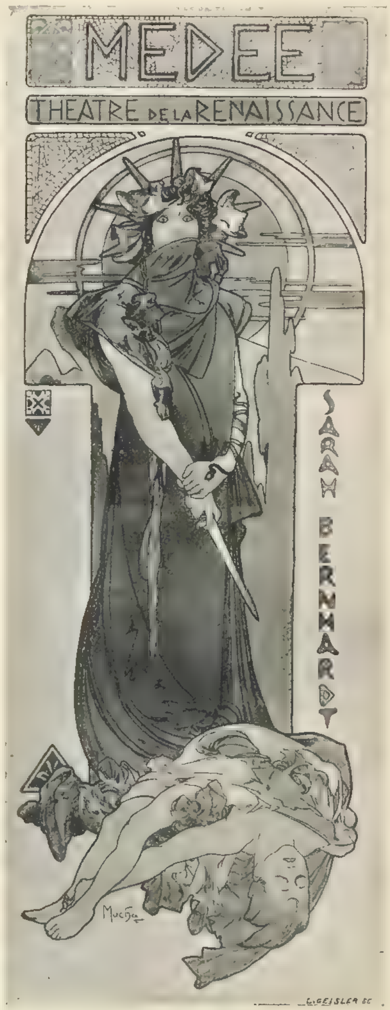
5



Tel un microbe remorquant un éléphant,
Vous voyez le vieillard promené par l'enfant.

Life (New-York.)

Traduction libre de Jules Depaquit.



* **Affiche de MUCHA.** (0,75×2,00)

Prix : **10** francs



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 3.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



Des fois que l' pann'tot y suffirait pas?. .

LES NOUVELLES PIÈCES DE 20 FRANCS

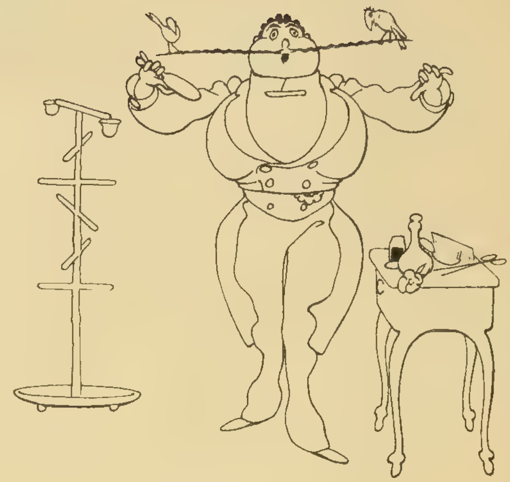
Voici que vous allez sonner au bout des doigts
Des comptables, des usuriers, des amoureuses,
O pièces d'or ! où chante, altier, le coq gaulois
Qui claironne l'espoir vibrant d'heures heureuses

Au moment où pâlit la gaieté de la race !
Votre profil de femme a des sévérités
Sous le joli bonnet phrygien : ne sera-ce
Qu'une chimère encor pour les déshérités ?

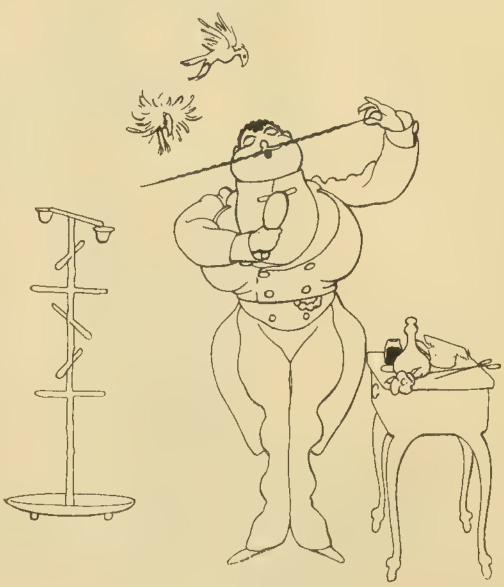
Tout de même, roulez et sonnez par le monde,
De Paris au Nil Blanc et du Havre à Bangkok !
Dites que votre coq a des poules qui pondent,
Et qu'aux pattes, il a de bons ergots, ce coq !

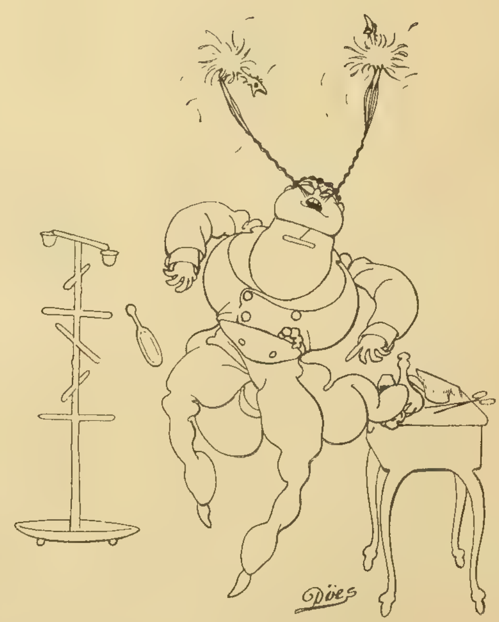
Et que, les nuits de noce où Baptiste, bouffi,
Tend la carte au vieux marcheur, dont la raison sombre,
Votre son d'or, retentissant, lance un défi :
Un cocorico clair vers le firmament sombre !

RAPHAËL CHAIGNEAU



LA TOILETTE DU FIANCÉ







Dessin de R. Vacha.

— Madame est parisienne ?

....

— Étrangère ? Anglaise ? Russe ? Suédoise ?....

— .... modiste....

EXAMEN EN SORBONNE

La scène se passe à la Sorbonne, le dernier salon où l'on glose. Reçu bachelier de rhéto, délesté de mon bagage intellectuel, libre de soins, j'étais resté dans la salle d'interrogations pour m'offrir avec une insouciance suavemari-magnifique le spectacle des grandes misères d'autrui, et me payer les têtes piteuses des copains. L'excellent Himly, avec un accent province-perdue à réjouir le cœur de Déroulède, posait à un potache de mes amis des questions désagréables et tenaces comme des sangsues.

— Bourriez-fous me tire (ah! cette voix céleste, Himlysch!) guel édait le père te l'embereur Jarlemagne?

Et, renversé dans son fauteuil, il s'étonnait d'attendre la réponse. Le patient suait. A voir son visage douloureusement contracté, je compris ce que les ramasseurs de bouts de cigares de Tolstoï appellent « la sainte beauté de la souffrance humaine », et je sentis que venir en aide à cette angoisse était le devoir présent. Mais quoi! je lisais la rigueur des règlements universitaires dans les regards des appariteurs ambiants; chuchoter une réponse secourable était ardu. Le proverbe dit vrai : « Souffler n'est pas jouer ».

— Hé pien, ce bère te Jarlemagne?

Le public ne pipait pas, le can(cre)didat, affligé, imitait le silence de l'auditoire autour de lui rangé. La compassion m'inspira; à dessein de suggérer au misérable le nom du Pépin le Bref demandé, je saisis mon petit parapluie et je l'agitai dans la direction de l'âme-sœur en détresse.

Ah! il en avait une santé! C'est la face rassérénée d'un sourire qu'il répondit d'une voix ferme :

— Le père de Charlemagne était Louis-Philippe.

Un rire dément secoua la salle, et les bornes de la fureur d'Himly furent reculées. On n'admit le potache conspué qu'avec l'extrême indulgence du jury, et parce qu'il était fils d'un sous-chef de bureau du ministère de l'Instruction publique. Il ne me l'a jamais pardonné.

WILLY

LE PORTRAIT

Ce qui me frappe d'abord, chez ces pauvres gens, c'est un portrait de Victor Hugo collé au mur, entre la cheminée et le plafond.

Le grand homme, celui que j'aime par-dessus tous, croise les bras et regarde, avec pitié, cette famille de misérables. Et peut-être qu'il les aide à vivre.

Ils n'ont rien lu de lui. Victor Hugo était-il plus qu'un évêque ou qu'un ministre?

Ils l'ignorent. C'était quelqu'un dont on parlait beaucoup dans *le Petit Journal* et qu'on a enterré aux frais de l'État. Voilà ce qu'ils savent.

Et dès qu'ils lèvent la tête vers l'image, elle les réconforte.

Elle remplace le bon Dieu que personne ne voit jamais, qui a tort de ne pas se montrer plus souvent, et peu s'en faut qu'ils ne la prient.

Ainsi nous sommes égaux dans une même foi.

Leur culte m'attendrit et, les yeux au portrait, je crierais : « Vous êtes de braves cœurs! » et j'embrasserais la femme et les petits, si le père ne me disait à temps : « Je l'ai mis là pour boucher le trou du tuyau du poêle. »

JULES RENARD.

La sécheresse est devenue à la mode et les cœurs imperméables sont bien portés.

HENRI LAVEDAN.

L'amour est la grande âme personnelle et obscure du mouvement qui règle les vies des sphères, des planètes, des végétaux, des sociétés. Et nous sommes, vers notre jeunesse, les organes transitoires par qui s'exprime cette force éternelle.

PAUL ADAM

Il doit y avoir une jouissance délicate et raffinée à s'extasier sur une œuvre où les profanes n'entendent rien de rien.

FRANCISQUE SARCEY.

JAPONISME

Dans une féerie un peu japonaise
Où Paris mettrait sa poudre de riz,
Je voudrais goûter tes regards fleuris
Et ton clair sourire aux lèvres de fraise.

Tu vivrais là-bas sous des cieux lointains,
En robes de soie et filant la laine
Dans une maison fraîche, en porcelaine,
Une épingle d'or dans tes cheveux teints.

Dans une maison rose, bleue et verte,
Aux toits retroussés, aux balcons légers,
La grisante odeur d'un parc d'orangers
Escaladerait ta fenêtre ouverte.

Tu boirais du thé couleur de soleil,
Un matin de mai, rêveuse, ingénue;
Ta gorge d'enfant, gonflée et menue,
Battrait sur ton cœur frissonnant d'éveil.

Ce jour-là, passant devant ta demeure,
Je t'apercevrais, en ta floraison;
Je te chanterais toute une chanson
Sur un air câlin qui rit et qui pleure.

Surprise, attentive et rouge d'émoi,
Tu te pencherais, hors de ta fenêtre;
Je te connaîtrais sans te reconnaître
Et je serais moi, mais sans être moi.

Je pénétrerais dans ta chambre claire,
Pleine d'irritants bouquets de jasmins,
Et dans mes deux mains je prendrais tes mains
Que tu laisserais baiser, sans colère.

Je m'inclinerais devant tes longs yeux,
Comme on s'agenouille aux pieds d'une reine!
Tu me parlerais, sans que je comprenne
Ta langue d'oiselle à l'accent soyeux.

Enfin, las des mots et las des paroles
Qui ne sont jamais qu'un vain bruit qui ment,
Nous nous aimerions très naïvement,
Près des paravents aux nuances folles.

Les jours, côte à côte, à tout petits pas,
Nous parcourerions, nous causant par signes,
Et nous éventant d'éventails de cygnes,
Les beaux jardins bleus que l'on voit là-bas.

Sous le dais vivant d'ombrelles bizarres,
Longs-vêtus d'habits riches et flottants,
Nous émietterions des gâteaux tentants
Dans l'eau des bassins pleins de poissons rares.

Les nuits, sur un lit de bambou doré,
Gais et blancs, en des caresses rieuses,
Nous nous prendrions, aux clartés joyeuses
Des lanternes de papier coloré.

Tes yeux de bluet, tes lèvres de fraise,
Pour les bien goûter et les mieux chérir,
Je voudrais les voir, un instant, fleurir
Dans une féerie un peu japonaise.

LOUIS MARSOLLEAU.

BONNE FARCE





FÉVRIER.

La Bise.

LE PLACIER

L'ENFLÉ. — M. Proute?

M. PROUTE. — C'est moi, monsieur.

L'ENFLÉ. — Monsieur, on m'a parlé de vous comme d'un excellent placier.

M. PROUTE. — Oh! monsieur, pour ce qui est de ça! Prenez donc la peine d'entrer, et me dites ce qui vous amène, je vous prie.

L'ENFLÉ, *après s'être assis*. — Monsieur, mon histoire est fort simple. Né à Québec (Canada), de mère péruvienne et de père franco-nègre...

M. PROUTE, *surpris*. — De père franco-nègre, dites-vous? Votre père était franco-nègre?

L'ENFLÉ. — Parbleu! Il était de Saint-Domingue... et de Rambouillet (Seine-et-Oise).

M. PROUTE. — Je m'explique difficilement...

L'ENFLÉ. — Vous allez comprendre. Mon père (le mari de ma mère ...

M. PROUTE. — Je l'eusse deviné.

L'ENFLÉ. — ... était natif des Antilles, ainsi que j'ai eu l'avantage de vous le dire; mais un jeune voyageur français ne fut pas étranger, dit-on, au hasard de ma naissance.

M. PROUTE. — Tout s'explique. Continuez.

L'ENFLÉ. — Resté orphelin dès l'âge le plus tendre, je me vis recueilli et emmené à Java par un riche planteur hollandais qui me fit donner de l'instruction, puis me plaça comme cocher dans une haute famille russe de Nijni-Novgorod. Au contact de cette fleur d'aristocratie, je parfis mon éducation, me familiarisai avec les belles manières, et appris l'allemand comme de bien entendu.

M. PROUTE. — Pourquoi « comme de bien entendu »?

L'ENFLÉ. — Parce que mes maîtres, envoyés d'abord en Sibérie, puis en exil par le czar Alexandre II, à la suite d'un complot découvert à Vienne en 1877, et où trempaient les plus grands noms de la noble et infortunée nation polonaise, s'étaient venus fixer à Dantzig.

M. PROUTE, *agacé*. — Bref, qu'est-ce que vous voulez?

L'ENFLÉ. — Je voudrais être Suisse.

M. PROUTE, *qui se lève*. — Hé bien! faites-vous naturaliser et fichez-moi la paix. Vous commencez à m'embêter.

L'ENFLÉ. — Votre impatience vient de ceci, que nous ne nous comprenons pas. Par « Suisse » j'entends « concierge », portier, si vous préférez. Je ne serais pas exigeant sur le chapitre des appointements; seulement, autant que possible, je désirerais entrer chez des Espagnols et je vais vous en donner la raison : j'ai toujours désiré savoir le portugais.

M. PROUTE. — Mais enfin, à propos de quoi venez-vous me raconter tout ça?

L'ENFLÉ. — Parce que ça vous intéresse, j'imagine.

M. PROUTE. — Moi?... Je m'en bats, surbats et contrebats l'orbite dans des proportions qui dépassent de cent coudées la faiblesse de votre intellect.

L'ENFLÉ, *vexé*. — Il est pourtant d'usage, quand on se mêle de placer les gens, d'exiger d'eux des références.

M. PROUTE, *illuminé soudain*. — Vous venez me demander de vous trouver une place?

L'ENFLÉ. — Sans doute! N'êtes-vous pas placier?

M. PROUTE. — Si! (*Un temps.*) En canules d'irrigateurs.

GEORGES COURTELINE.



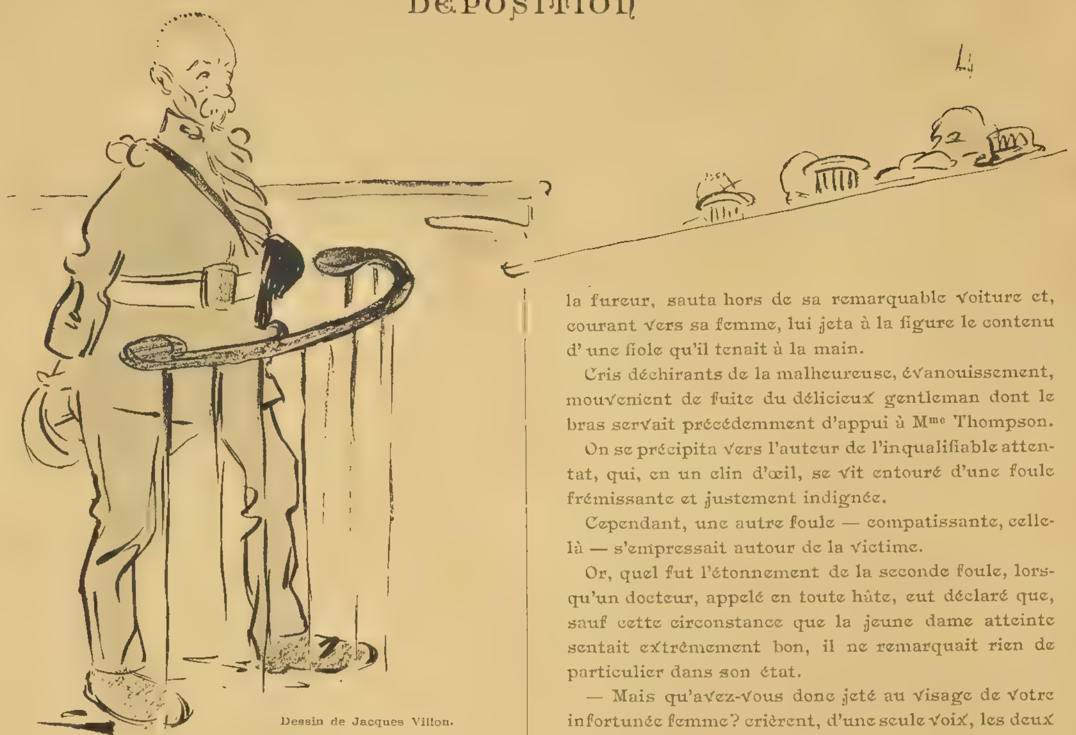
— Quel succès, tout de même, depuis que j'ai fondé la Ligue des Hommes du Monde!

Dessin de A. Roubille.

PETIT CHAGRIN



DÉPOSITION



Dessin de Jacques Villon.

— **Nocturnement, Monsieur le Président, que le prévenu chantait à tue-tête :**

« Faites circuler cette horreur de gendarme,
« Qui pue des pieds considérablement...

Conséquemment que je l'ai arrêté... pour chantage !

TROMPÉ CRUELLEMENT

On m'écrit d'une ville d'Amérique :

Depuis plusieurs jours, M. Thompson, le plus important dentiste de notre ville, savait, à n'en pas douter, qu'il était trompé par sa femme.

Hier soir, très tard, M. Thompson s'est rendu à l'Opéra; il n'est pas entré dans le théâtre; il s'est contenté de faire arrêter sa voiture — cette voiture éclatante que tous nos concitoyens connaissent et admirent — devant la porte de sortie du public, et d'attendre.

« La Favorite », une fois enlevée, avec un ensemble extraordinaire, par notre admirable troupe, Mme Thompson — vous avez deviné qu'elle était dans la salle — descendit, donnant le bras à un délicieux gentleman.

C'est à ce moment que M. Thompson, au comble de la fureur, sauta hors de sa remarquable voiture et, courant vers sa femme, lui jeta à la figure le contenu d'une fiole qu'il tenait à la main.

Cris déchirants de la malheureuse, évanouissement, mouvement de fuite du délicieux gentleman dont le bras servait précédemment d'appui à Mme Thompson.

On se précipita vers l'auteur de l'inqualifiable attentat, qui, en un clin d'œil, se vit entouré d'une foule frémissante et justement indignée.

Cependant, une autre foule — compatissante, celle-là — s'empressait autour de la victime.

Or, quel fut l'étonnement de la seconde foule, lorsqu'un docteur, appelé en toute hâte, eut déclaré que, sauf cette circonstance que la jeune dame atteinte sentait extrêmement bon, il ne remarquait rien de particulier dans son état.

— Mais qu'avez-vous donc jeté au visage de votre infortunée femme? crièrent, d'une seule voix, les deux foules.

— De l'oppoponax, répondit M. Thompson, qui, remonté dans sa lumineuse voiture, se mit à jeter, sur les rangs pressés de ses concitoyens, une incroyable quantité de paquets d'imprimés ainsi conçus :

« Gentlemen and ladies,

« Trompé cruellement par celle que j'aimais plus que tout au monde, une consolation me reste : la justice rendue par mes compatriotes à l'excellence de mes râteliers mécaniques. Chaque jour, des clients plus nombreux se hâtent d'envahir mon vaste cabinet, situé, comme vous le savez tous, quatrième avenue, numéro trente-quatre, etc., etc. »

JEAN DESTREM.

Dialogue :
— Tu sais, la femme de X..., qui était si maigre?
— Oui, eh bien?
— Elle est morte.
— Alors c'est une perte sèche pour lui.

⁂

Chez un libraire :
— Je voudrais avoir un dictionnaire.
— De quel auteur?
— De poche, s'il vous plait.

ABONNEMENTS

24 NUMÉROS

aris. . . . . **7** fr.
épartements . . . . **8** fr.
tranger . . . . **10** fr.

On s'abonne aux Bureaux du ournal et dans tous les Bureaux e Poste.

·COCORICO·

Journal Bimensuel

HUMORISTIQUE ✂ LITTÉRAIRE ✂ ARTISTIQUE

Directeur : PAUL BOUTIGNY

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser aux Bureaux du COCORICO

9, rue Say, Paris

LES MANUSCRITS ET DESSINS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

AU LECTEUR

La Direction de **Cocorico**, soucieuse d'encourager les arts par tous les moyens dont lle pourra disposer, vient de créer un service d'intermédiaire entre les artistes et les lec-eurs de **Cocorico**, qui sera apprécié de tous.

Cocorico n'accordant la publicité de ses colonnes qu'aux objets d'art, affiches, estampes, ffrant un réel intérêt, nos lecteurs pourront, en toute confiance, nous honorer de leurs rdres.

CONDITIONS DE VENTE ET EXPÉDITIONS

Toute commande devra être accompagnée du montant de sa valeur en chèque ou mandat payable Paris et adressé à M. Boutigny, directeur du **Cocorico**.
Les estampes sont adressées sans frais.
Les affiches marquées d'un astérisque sont adressées franco et non pliées.
Les objets d'art sont emballés et expédiés gratuitement en France.
Les frais de port pour l'étranger sont à la charge du destinataire depuis la frontière française.

Tous nos Lecteurs Photographes

Nous sommes heureux d'annoncer à nos Lec-eurs que nous avons confié à une grande Maison rançaise la fabrication d'une magnifique **PRIME** ue nous destinons à nos abonnés à vingt-quatre uméros.

Le désir de témoigner notre gratitude à ceux ui, dès la première heure, nous auront apporté eur encouragement, nous a décidé à faire en leur aveur un gros sacrifice pour offrir, à nos nou-eaux abonnés, ce véritable **CADEAU**.

Nous enverrons donc à tous ceux de nos Lecteurs ont nous recevrons, avant le *15 Février prochain*, e montant d'un abonnement, plus une somme de franc pour frais :

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

COMPRENANT

1 Chambre noire.
1 Objectif rapide.
1 Obturateur-diaphragme.
Plaques et Papiers sensibles.
2 Chassis automatiques se chargeant en plein jour.
1 Flacon de révélateur.
1 Flacon de Viro-fixage.

L'appareil, accompagné d'une instruction, sera dressé **franco de port** et **d'emballage** dès la éception de l'abonnement.

L'ART DE DIGÉRER

Un vin modérément alcoolique, pris à la dose l'un verre à madère, aux repas, représente un xcellent appoint pour les forces gastriques. Mais uand ce vin contient les principes phosphatés. odotaniques et les reconstituants végétaux de la aleur du quinquina, de la kola, de la coca et du acao, il est encore plus précieux au point de vue le la digestion physiologique. Voilà pourquoi le *Vin Désiles* est un excellent digestif. Dr SANDREAU.





AUX AMATEURS

Il nous reste encore quelques épreuves de la couverture de notre second numéro (*le Coq de* STEINLEN) tirées sur Japon avant la lettre.

Ces très belles épreuves, d'un grand caractère artistique, et sur lesquelles figure la signature autographe de l'auteur, sont mises, par la Direction du *Cocorico*, à la disposition des Amateurs au prix de **3** fr.

***

La couverture du présent numéro, tirée avant la lettre, sur papier couché, est mise à la disposition de nos lecteurs, au prix de **1** fr.; *franco*, **1** fr. **25**.





Chum's (Londres).

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE

Victor Hugo

TROIS mille ans n'ont pas fait oublier Homère.

La suite des siècles ne pourrait altérer la gloire du géant littéraire : **VICTOR HUGO**. Eternelle lumière de l'idéal, il fut l'incarnation du génie et de la pensée humaine, il personnifia son siècle — Son œuvre est vaste, immense, elle ouvre la terre.

Arrivé a la renommée à l'âge où le commun des mortels cherche encore sa vocation, il tint, durant trois quarts de siècle, le monde entier fasciné sous le charme de ses paroles fières, inspirées, prophétiques, de ses écrits admirables et majestueux.

Roman, poésie, philosophie, théâtre, tribune, il aborda tout, enveloppant de son génie chacune de ses productions sublimes. Analyser son œuvre est un travail de titan que nul n'est capable d'affronter. — L'Avenir se prononcera. — L'Eternité jugera !

Victor Hugo entra vivant dans l'immortalité On se rappelle la journée du 27 février 1881, ce fut son apothéose !

Jamais homme ne mérita comme lui les honneurs qui lui furent rendus. Il sacrifia sa vie à l'humanité, il soutint les faibles, les déshérités, les enfants, il fut le chef de l'école romantique et le plus grand des poètes comme le premier des citoyens. Son testament commençait par ces mots : *« Je donne cinquante mille francs aux « pauvres — Je désire être porté au cimetière « dans leur corbillard. »*

Le 1er juin 1885, la France fit à son génial enfant des obsèques grandioses dont le souvenir restera gravé dans toutes les mémoires.

Partout où se trouve une intelligence, il y a un livre de Victor Hugo Sa popularité est universelle

Chacun connait ces romans palpitants : *Les Misérables, Quatre-Vingt-Treize, Notre Dame de Paris, les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit*, avec leurs héros et leurs personnages bons ou mauvais, doux ou terribles qui ont nom : Jean Valjean, Gavroche, Fantine, Cosette, La Esmeralda, Quasimodo, Gillyatt, Déruchette, la Flécharde, Gwynplaine, Josiane, Ursus, Dea.

Chacun récite les fragments de ces poésies admirables qui inspirent l'amour de la patrie et de la liberté, la vaillance, le culte de la justice, l'adoration et la tendresse pour la femme et pour l'enfant, la colère généreuse contre les oppresseurs : *la Légende des Siècles, les Quatre Vents de l'Esprit, les Châtiments, les Feuilles d'automne, les Orientales, l'Art d'être grand-pere, la Fin de Satan, Toute la Lyre* ; ces drames puissants : *Hernani, Ruy-Blas, Lucrece Borgia, le Roi s'amuse, les Burgraves, Marion Delorme, Torquemada* ; le récit tragique : *Histoire d'un Crime*.

Forcement nous passons bon nombre de ces conceptions, qui toutes s'égalent en force et en grandeur. — Jamais le maitre n'eut de faiblesse !

Et croirait-on qu'il n'existait pas, jusqu'ici, d'édition illustrée, **ABSOLUMENT COMPLÈTE**, des œuvres du maître ? Il nous a été donné de combler cette lacune et permettez-nous, aimables lectrices et chers lecteurs, de vous présenter une édition merveilleuse et bien complète de ces œuvres géniales, qui sont une des plus grandes gloires de la France. Edition conçue par Victor Hugo lui-même **LA SEULE COMPLÈTE, LA SEULE ILLUSTRÉE** de deux mille gravures de nos plus illustres artistes, et renfermant cent quinze dessins splendides de l'auteur, la plupart inédits et fort rares. — On sait que Victor Hugo avait un extraordinaire talent de dessinateur.

Notre édition est composée de **58 OUVRAGES, PLUS DE 11 000 PAGES**, dont un grand nombre à deux colonnes. Nous avons reuni le tout en **19 ÉNORMES VOLUMES** grand in-8°, recouverts de **RICHES RELIURES** Ces livres sont superbes ; — l'édition est à la hauteur de l'œuvre et, dans un but de vulgarisation, nous avons fixé le prix de ces volumes a **10** francs l'un soit **190** francs pour les **19** volumes reliés. — L'œuvre de **Victor Hugo** est donc moins chère dans notre édition que dans les plus petites éditions sans gravures. De plus nous accordons à chacun un

Crédit de 24 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les **19** volumes complets, reliés — **IMMÉDIATEMENT** — contre un premier versement de **6** francs et ensuite nous encaissons, sans aucuns frais pour l'acheteur, **8** francs chaque mois, jusqu'a complète libération de la somme totale, soit **190** fr

Afin de donner une idée de l'importance de cette énorme publication et de la supériorité de son édition sur celles précédemment parues, ainsi que des sacrifices que nous avons dû nous imposer, nous donnerons les détails suivants :

Notre édition forme **19** gros volumes grand in-8° **28** centimètres sur **19** centimètres, recouverts de solides et élégantes reliures, dos en beau **cuir maroquin rouge**, ornées de motifs et de lettres d'or. Les plats sont en pleine toile chagrin ornée de filets à froid. Seules, ces reliures, excessivement soignées, représentent une valeur de **66 fr. 50** ! En effet, un relieur réclame ordinairement **3 fr. 50** par volume, pour une reliure pareille a celle que nous donnons.

Notre édition compte plus de **11 000 pages**

Elle est imprimée sur un pur et beau papier français glacé et satiné. L'impression est exécutée par la première maison de Paris.

Seule, elle est ornée d'environ 2,000 gravures de toute beauté.

Chaque exemplaire pèse le poids énorme de **28** kilos **500** grammes.

Elle a coûté plus d'un million à établir !

Elle a été conçue par Victor Hugo lui même et illustrée de **115** dessins de sa main.

Elle est de toutes la moins chère ; moins chère que les plus petites éditions sans gravures.

Elle est la plus belle : plus belle que les éditions vendues **20** et **30** francs le volume.

Elle est **LA SEULE** complète ; elle seule contient déja *France et Belgique, Toute la Lyre, Les Années funestes*, etc., ces derniers chefs-d'œuvre du maître.

Elle est la plus correcte, les textes ayant été revus et compulsés spécialement.

Elle seule est vendue reliée admirablement, tout en conservant un prix plus bas que toutes les éditions brochées.

Elle seule enfin est fournie complète immédiatement et payable a raison de **8** fr. par mois.

Telle est la publication majestueuse que nous avons l'honneur de vous présenter pour le prix modique de **190** fr. payables en 24 mois a raison de **8** fr. par mois. (**6** fr. seulement après réception)

De plus, en dehors des avantages énormes décrits plus haut, nous offrons **GRATUITEMENT** a nos souscripteurs une

Prime Magnifique

Consistant en **UNE SPLENDIDE PENDULE** et **DEUX GRANDS CANDELABRES** en marbre et bronze d'une valeur de **45** francs ; cette pendule et ces candélabres, véritables œuvres d'art de style Louis XVI, sont d'un aspect ravissant ; nous en donnons du reste une idée par la gravure que vous remarquerez ci-haut. La pendule est en marbre noir, avec montant en marbre de couleur, le tout rehaussé de motifs d'or. Les pieds, les ornements de côté et la coupe sont en bronze doré, cette dernière en marbre et bronze ; le cadran est en émail fin, entouré d'un cercle de cuivre orné et perlé. Le mouvement est celui des articles les plus soignés, et nous en garantissons la bonne marche et la durée. Il suffit de la remonter tous les huit jours.

A côté de son but pratique, cette charmante pendule est un objet d'art qui fera le plus bel effet dans une chambre ou dans un salon, et nos souscripteurs en seront enchantés nous en sommes certains. — Cette pendule est accompagnée de deux jolis candélabres en marbre et bronze assortis. La pendule mesure 40 centimètres de haut sur 20 centimetres de large, et il est difficile de se faire une idée de la splendeur de ces trois objets que nous offrons **GRATUITEMENT**.

Voici le détail des œuvres complète de **VICTOR HUGO** contenues dans les 19 énormes volumes de notre Édition.

I. Notre-Dame de Paris.
II. Les Miserables. Fantine. Cosette.
III. Marius — L'Idylle rue Plumet.
IV. Jean Valjean. — Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux.
V. Quatre-Vingt-Treize.
VI. L'Archipel de la Manche — Les Travailleurs de la Mer.
VII. L'Homme qui rit.
VIII. Bug-Jargal — Han d'Islande.
IX. Histoire d'un Crime.
X Napoleon-le-Petit. — Choses vues.
XI Littérature et Philosophie. — W Shakespeare.— Paris.— Victor Hugo raconté
XII. Actes et Paroles : Avant l'exil. — Pendant l'exil — Après l'exil
XIII. Le Rhin. — Alpes et Pyrenées. — France et Belgique
XIV. Hernani. — Marion de Lorme — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.
XV. Cromwell. — Théatre en liberté — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.
XVI. Les Châtiments. — L'Annee terrible — La Libération du Territoire.
XVII. Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule — Voix interieures. — Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois.
XVIII. La Légende des siécles —L'Art d'être grand-pére —Le Pape —La Pitie suprême. — Religions et Religion. — L'Ane. — Les Quatre Vents de l'esprit.
XIX. La Fin de Satan — Dieu. — Toute la Lyre. — Les Années funestes.



LA PENDULE et les CANDÉLABRES *en MARBRE et BRONZE*

sont offerts gratuitement

Et voici les noms des dessinateurs qui ont illustré ces volumes ; noms qui résument pour ainsi dire la peinture en France :

Meissonier, de Neuville, J.-P. Laurens, Bayard, Raffet, Gavarni, Viollet-le-Duc, Tony Johannot, Morin, Vierge, Flameng, Mélingue, Férat, Foulquier, Maignan, Boulanger, Delacroix, Decamps, Daumier, Chapuis, Gibert, Garcia, Hillemacher, Ch. Hugo, Lix, Maillard, Marie, Méaulle, Pille, Prud'hon, Riou, Rochegrosse, Steinheil, Schuler, G. Vuillier, Victor Hugo, etc., etc

Inspirés par le génie puissant du maitre, ces artistes ont composé des dessins admirables qui rendent bien exactement la pensée de Victor Hugo, citer ces merveilles est impossible : il nous faudrait donner la liste des 2,000 chefs-d'œuvre qui illustrent les **19** volumes de notre édition monumentale !

L'influence de Victor Hugo sur son siècle est immense, il l'a caractérisé.

Si la France sert de phare intellectuel au monde, si Paris est le pouls de l'Univers, c'est a des génies comme Victor Hugo que nous le devons, aussi, Français, chers compatriotes, vénérons ce nom et disons de lui ce qu'il disait lui-même de Voltaire, lors des fêtes du Centenaire :

« O Victor Hugo, tu plaidas contre les tyrans « et les monstres la cause du genre humain et tu « la gagnas. Grand homme sois à jamais beni ! »

Tout le monde voudra posséder ces œuvres immortelles ! Personne n'hesitera un instant a souscrire !

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : les ouvrages au grand complet, magnifiquement reliés, et la prime, livrés immédiatement contre un premier paiement de **6** francs et ensuite **8** francs par mois, jusqu'a entiere liberation de la somme de **190** francs.

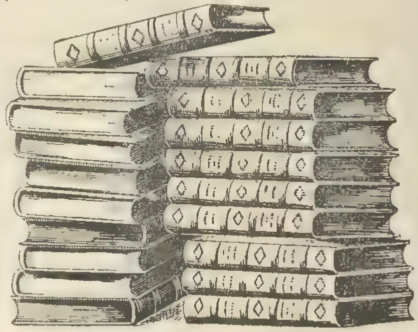
Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur.

L'emballage, fait en caisse, est complètement gratuit.

N.-B. — Les ouvrages et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés : ils seraient repris dans la huitaine s'ils ne convenaient pas

Nous vendons en confiance et l'acheteur ne paie rien à l'avance.

E. GIRARD & A. BOITTE,
Éditeurs, 42, rue de l'Échiquier, à Paris



Les DIX-NEUF volumes énormes
RICHEMENT RELIÉS, CONTENANT
les Œuvres complètes de Victor Hugo.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter les Œuvres Complètes Illustrées de Victor Hugo, **19** *vol. in-8° reliés, avec prime comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées :* **6** *francs après réception des* **19** *volumes complets, reliés, et la prime, et payements mensuels de* **8** *fr. jusqu'a complète liquidation de la somme de* **190** *fr., prix total.*

Fait à .... *le* .... *189* .

Noms et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile .... SIGNATURE :

Département .... CCQ.

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

MM. E. GIRARD & A. BOITTE, Éditeurs,
42, Rue de l'Échiquier, PARIS

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE

2e Année N° 4. 15 Février 1899 COCORICO Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁂ Rédaction et Administration 9, rue Say, Paris

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare elégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, peut être lu ou feuilleté par tous.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les trois premières sont signées Mucha, Steinlen et Wely. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; elle représentera seule plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS

A nos Abonnés et Lecteurs

Le grand public amateur des choses vraiment artistiques a recompensé nos efforts. Il a compris que nous étions uniquement mus par cette idée qu'il fallait à notre pays une publication d'art et de littérature équivalant à celles dont certaines nations voisines se montrent fières. Elle n'existait pas chez nous. Grâce à nos sacrifices elle existe.

Nous remercions donc bien vivement les abonnés et les lecteurs nombreux qui nous ont de suite aidé à supporter les frais lourds de notre publication et nous encouragent par des lettres dont la sympathie nous a été des plus sensibles.

Aussi, avons-nous tenu à justifier encore davantage la confiance qui nous est acquise, en présentant à nos abonnés et lecteurs un quatrième numéro revêtu d'une couverture sensationnelle sur l'intérêt artistique de laquelle il est inutile d'insister. Cette première hardiesse sera suivie de nombreuses qui, toutes, nous l'espérons, seront aussi appréciées des gens de goût et des artistes.

LA DIRECTION.



POÉSIE

LES ARTS

Quatre grandes

Estampes Décoratives

De MUCHA

REHAUSSÉES D'OR ET D'ARGENT

Mesurant : 60 × 38

La série des quatre estampes sous couverture

Prix : **30 francs**

Il reste quelques séries sur satin à **75** *francs*



PEINTURE



Schweizerishe fliegende Blaetter (Bâle).

COCORICO INTERMÉDIAIRE

CONDITIONS DE VENTE ET EXPÉDITIONS

Toute commande devra être accompagnée du montant de sa valeur en chèque ou mandat payable à Paris et adressé à M. Boutigny, directeur du **Cocorico**.

Les estampes sont adressées sans frais.

Les affiches marquées d'un astérisque sont adressées franco et non pliées.

Les objets d'art sont emballés et expédiés gratuitement en France.

Les frais de port pour l'étranger sont à la charge du destinataire depuis la frontière française.

***

Nous portons à la connaissance des intéressés que notre éminent collaborateur Alphonse Mucha, vient d'ouvrir, 6, passage Stanislas, un Cours de dessin pour hommes et pour dames.

Ce cours a lieu tous les jours, dimanches exceptés, de 7 heures à 10 heures du soir.

Pour les conditions s'adresser à l'Académie, 6, passage Stanislas, ou à la Direction du **Cocorico**.



DANSE



MUSIQUE

Aux Amateurs

Le Maître céramiste bien connu Lachenal, dont les œuvres exquises sont appréciées et dont les expositions annuelles, à la galerie Georges Petit, sont autant d'événements artistiques attendus, a bien voulu nous autoriser à reproduire désormais dans le **Cocorico** *chacune des nouveautés qui sortiront de son atelier.*

On ne pourra pas malheureusement se rendre compte, par ces curieuses reproductions, des nuances si variées et si délicates trouvées par M. Lachenal dans son laboratoire de savant, mais elles suffiront à faire apprécier son admirable talent de sculpteur.

Par la couleur et par la forme les œuvres que nous reproduisons sont d'incomparables objets d'art, ainsi qu'on peut en juger dès aujourd'hui, et nos lecteurs, tous amateurs de choses réellement belles, seront vivement intéressés par ces photographies que nous devons à l'amabilité du grand artiste, qui devient ainsi en quelque sorte — et nous en sommes fiers — un de nos plus précieux Collaborateurs artistiques.



LES NARCISSES

VASE DE LACHENAL

Hauteur : 52 centimètres

PRIX : 150 FRANCS

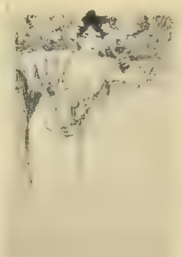
Cette superbe pièce est visible dans nos bureaux où elle est exposée.

* * *

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves du Coq de Steinlen, *sur lesquelles figure la signature autographe de l'auteur, au prix de* **3** *francs, et des épreuves avant la lettre de la couverture de* Wély *au prix de* **1** *fr., franco* **1** *fr.* **25**.

Il a été fait un tirage spécial avant la lettre typographique de la couverture du présent numéro. Ces épreuves seront adressées franco aux amateurs contre la somme de **2** *fr.* **25**.

MENUS
CAMAIEU
4 Sujets
TIRÉS EN BISTRE
sur belle carte blanche









La collection

Franco : **80** cent.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 4.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



Dessin de A. Roubille.

Rien de plus charmant que la tache faite sur la masse sombre des habits noirs par une jolie femme.

LE GALANT TRAVESTI

C'est la fête des fous et la fête des masques,
Le rire qui s'allume au feu des concetti,
Et le multicolore essaim des confetti !
Imitons, si tu veux, les fantoches fantasques :

Suivons, comme un drapeau, le plumet de leurs casques.
Tu choisiras, mignonne, un galant travesti :
Tu te déguiseras, — tout rôle interverti, —
En abbé précieux dont les célèbres frasques

Font jaser à voix basse et la Ville et la Cour.
Une mouche au menton, cravate de dentelle,
Œil mutin : tu seras tout à fait Pompadour.

Ma mie, avec ton air de coureur de ruelle,
Sous ton costume, on croira voir passer l'Amour,
— Comme lui, triomphante, et comme lui, cruelle.

GASTON DERYS.

LE COQ

Il n'a jamais chanté. Il n'a pas couché une nuit dans un poulailler, connu une seule poule.

Il est en bois, avec une patte de fer au milieu du ventre, et il vit, depuis des années et des années, sur une vieille église comme on n'ose plus en bâtir. Elle ressemble à une grange et le faîte de ses tuiles s'aligne aussi droite que le dos d'un bœuf.

Or, voici que des maçons paraissent à l'autre bout de l'église.

Le coq de bois les regarde, quand un brusque coup de vent le force à tourner le dos.

Et, chaque fois qu'il se retourne, de nouvelles pierres lui bouchent un peu plus de son horizon.

Bientôt, d'une saccade levant la tête, il aperçoit, à la pointe du clocher qu'ont vient de finir, un jeune coq qui n'était pas là ce matin. Cet étranger porte haut sa queue, ouvre le bec comme ceux qui chantent, et l'aile sur la hanche, tout battant neuf, il éclate en plein soleil.

D'abord les deux coqs luttent de mobilité. Mais le vieux coq de bois s'épuise vite et se rend. Sous son unique pied, la poutre menace ruine. Il penche, raidi, près de tomber. Il grince et s'arrête.

Et c'est le tour des charpentiers.

Ils abattent ce coin vermoulu de l'église, descendent le coq et le promènent par le village. Chacun peut le toucher, moyennant cadeau.

Ceux-ci donnent un œuf, ceux-là un sou, et Mme Loriot une pièce d'argent.

Les charpentiers boivent de bons coups, et après s'être disputé le coq, ils décident de le brûler.

Lui ayant fait un nid de paille et de fagot, ils y mettent le feu.

Le coq de bois pétille clair et sa flamme monte au ciel qu'il a bien gagné.

JULES RENARD.



— Pourquoi j'ai dansé toute la soirée avec ce jeune homme? Tout simplement pour que le monde ne s'aperçoive pas que vous êtes le préféré.



— Tu me la prêteras ta pipe, dis, grand'père.... quand je serai grande?

PREMIER EN ANGLAIS

— Moi, comme j'ai été le premier en anglais, maman a dit comme ça : « Comme cet enfant, qu'elle a dit, a été le premier en anglais, pendant les vacances de Pâques, on le mènera voir la comédie puisqu'il a été le premier en anglais. »

— Ah?

— Oui. Alors papa est allé louer des places. Ça fait qu'il a rentré mardi en disant : « Je viens de louer des places ». — « Pour où que tu as loué des places? » dit maman. Papa a dit qu'il avait loué des places pour aller au Théâtre-Français voir jouer *le Supplice d'une femme*. Alors, maman s'a fichue en colère; elle a dit que papa était un imbécile et qu'il ne faisait que des bêtises.

— Ah?

— Oui. Elle criait : « Est-ce que tu perds la tête, de mener cet enfant à une pièce pareille? Tu veux donc lui donner des mauvaises idées? » Et papa baissait le nez parce qu'il ne savait pas quoi répondre. A la fin, maman a dit que papa ne savait pas ce qu'il faisait, mais qu'elle aimait encore mieux que j'aie des mauvaises idées que de laisser perdre des places qui avaient coûté vingt-cinq francs. Alors on a été tout de même voir jouer *le Supplice d'une femme*.

— Ah?

— Oui. En voilà une pièce bête!... Mon vieux, on n'y comprend rien! C'est rien que des gens qui parlent à tort et à travers et qui disent tout ce qui leur passe par la tête. T'as jamais rien vu de plus bête. Et tout le temps maman me disait : « N'écoute pas ce qu'ils disent, Toto; c'est des mensonges »; et elle disait à papa : « Il faut être aussi fou que tu l'es, pour avoir amené cet enfant à une pièce aussi immorale. » A la fin, on a rentré et maman a dit comme ça : « Je ne veux pas que cet enfant reste sous le coup de mauvaises idées; demain soir, on ira voir jouer *Michel Strogoff*. »

— Ah?

— Oui. Ça fait que le lendemain on a été au Châtelet. Mon vieux, c'est ça qui est rupin! Pour sûr, alors, c'est rupin!... Si tu savais!... (*Les yeux hors de la tête.*) Mon vieux, il y a des dames toutes nues!... c'est joli!... On voit tous leurs estomacs!... A un moment, y en a qui dansent; des fois elles relèvent leurs jupes et elles font voir leurs derrières... Tu ne peux pas te faire une idée comme c'est chic!... Cré nom, j'ai rudement rigolé! Maman aussi. Tout le temps elle disait : « Tu t'amuses, Toto? » et elle disait à papa : « Hein? Voilà un vrai spectacle à faire voir à des enfants. Au moins, ça ne leur donne pas de mauvaises idées! » Je serais toi, je dirais à ta mère de te mener voir *Michel Strogoff*. C'est pas comme *le Supplice d'une femme* où on ne sait pas ce que ça veut dire. On comprend, mon vieux!... On comprend...

GEORGES COURTELINE.

EN RAPIDE

L'acier calme du fleuve emmy les plaines brunes...
Les yeux tristes d'un vieux visage paysan...
Près de l'espoir serein du blé partout naissant :
Du sol rose, des toits gris, des bois bleus, des dunes...

Hélas! le long des fils du télégraphe, on sent
Courir l'âpre désir d'ériger des fortunes,
Des larmes, de l'Amour, des choses importunes...
Voici, vers le ciel pâle, un clocher s'élançant...

Des ormes sans feuillage encor... mais, en revanche,
— O chère dont les yeux sont couleur de pervenche! —
Les pommiers ont des fleurs : Et c'est toi qui souris!...

Une jument hennit dans un champ... Les minutes,
Douloureuses, de toi toujours m'éloignent... Huttes...
Acacias... bœufs... soir... taches... strideur... Paris!

RAPHAËL CHAIGNEAU.

BRUITS DE GUERRE

Brâmant dans le sous-bois, le daim chasse la daine,
Zingue, bringue, faridondaine !
Par ondes, ricochant, un bruit sourd a grondé,
Faridondaine... faridondé !
Le loup, tête dressée, au grand trot file en plaine,
Vois l'horizon ! — L'as-tu sondé ?

Ça fume, beugle et luit par ma foi. Dieu m'élingue !
Allons donc ! — Zingue, bringue !
On déchire la toile au revers du coteau ;
Bon ! les loups reviendront tantôt.
Toi, coule au for, mon fils, ouvre l'œil et bourlingue ;
Zingue, bringue !

Et tiens-toi bien ; faridondon !
Sonne un appel à ton bidon.
Lame au clair... Au contact ! — Va, galope ta haine,
Charge... Joins... Saute au pail... Salve aux yeux... Pointe à l'aine,
Et zingue, bringue, faridondon !
La mère des houzards, en France, a de la graine !

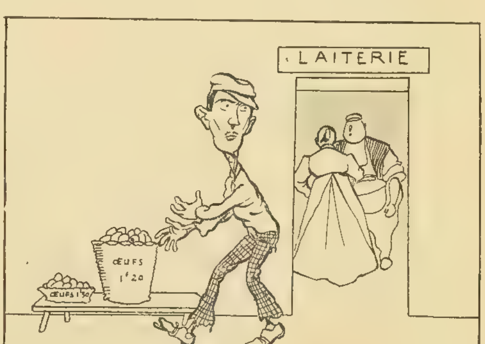
Le daim brame, le loup se forlonge. Les bois
Sont hantés. La sais-tu la chanson des Gaulois,
Des framées ?
Des rapprochés de guerre, et des vieux hallalis
De nos charges de gloire à travers le gaulis
Des peuples, des armées ?

. . . .

Zingue, bringue, faridondon,
Faridondaine.
Quelle soit lointaine, soudaine,
Même intensive et sans pardon,
Pourvu que mon cheval saute le pont d'Hussingue.
Vive Dieu ! — Zingue, bringue !

OGIER D'IVRY.

L'OMELETTE MUNICIPALE





Les très jeunes femmes sont persuadées qu'il y a quelque vulgarité à se porter trop bien. Elles estiment (pas très longtemps) que la morbidesse leur ajoute un charme poétique. De même, les fils à papa tiennent, comme à des cicatrices glorieuses, aux vestiges de lassitude. N'est-ce point la marque qu'ils ont eu la galante occasion d'utiliser leurs forces et qu'ils les ont héroïquement dépensées ?

HUGUES LE ROUX.

A. CALBET



GITANA

LE COUP DE FOUDRE



1

Attention! Imitez bien tous mes mouvements.



2



3



4



5



6



7



8

AVANT, PENDANT, APRÈS

SOULODRAME EN TROIS TABLEAUX ET EN VERS

PREMIER TABLEAU

La scène représente le cerveau d'un poète. A droite et à gauche tout ce qu'il faut pour penser.
L'Inspiration, qui a les yeux cernés comme Mme Claire Sidon, entre, suivie de la Paresse qui a l'air fatigué d'un chansonnier de Montmartre.

L'INSPIRATION.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser!

LA PARESSE.

Vas-tu pas, tendre sœur, encore le raser?

L'INSPIRATION.

Voici déjà longtemps qu'en son lit il repose.

LA PARESSE.

C'est qu'il t'a vue assez! Ne fais point à la pose
Et prends, avant que de lui servir un vers laid,
L'escalier de service au fond du cervelet!

L'INSPIRATION.

Ce cerveau est à moi, je le ferai connaître!

LA PARESSE.

Par son presbyte œil droit — cette antique fenêtre —
Je te vais envoyer!

L'INSPIRATION.

Bah!... Je veux demeurer

LA PARESSE.

De quel droit, s'il te plait?

L'INSPIRATION.

Je l'ai fait décorer!

Une lutte, sans chiqué comme aux Folies-Bergère, s'engage. L'Inspiration est tombée et se retire.

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor. — La Paresse, étendue nonchalemment, savoure son triomphe. Des Formes passent, des Odeurs s'élèvent, des Voix chantent.

LES FORMES, LES ODEURS, LES VOIX.

Nous sommes les liqueurs saintes,
Les combien pâles absinthes,
Vertes ainsi que les mers;
Nous sommes picons amers;
Les doux vermouths grenadines,
Mixtures incarnadines.

LA PARESSE.

Vous voici revenir, ô mes douces compagnes,
Et pour, en ce beau jour, battre quelles campagnes?

LES FORMES, LES ODEURS, LES VOIX.

Nous sommes les liqueurs saintes,
Les combien pâles absinthes,
Et dessus nos flocons flous
Nous portons les pensers fous,
Les visions translucides
Et menons aux gais suicides.

LA PARESSE.

De verres emplis gavez-le jusques au col:
C'est un membre de la Ligue contre l'alcool!

L'INSPIRATION, apparaissant soudain.

Oui, gavez, intoxiquez de votre poison:
C'est de lui que j'émerge encore!

LA PARESSE.

Trahison!

TROISIÈME TABLEAU

Même décor. — Les bruits de soucoupes et des relents de culots de pipes viennent se mêler aux Formes, aux Odeurs et aux Voix.

L'INSPIRATION.

Prise à ton propre piège et cela sans effort
Il te faut mettre les armes bas.

LA PARESSE.

Pas encor!

Une nouvelle voix, plutôt éraillée, s'élève du sein des vapeurs.

LA VOIX.

De quoi?... Dit's donc, là-bas, sans moi v'la qu'on s'dispute?
C'est-y qu'vous voulez que j'vous fass' fair' la culbute?...
L'Inspiration... avec ton feu tu sens l'roussi..
La Paress'!... t'es bath, mais tu nous caval's aussi...
J'ai qu'un conseil à vous donner: prenez la fuite!

L'INSPIRATION, digne.

Qui donc es-tu pour nous parler ainsi?

LA VOIX.

La Cuite!

EDMOND CHAR.



— Superbes, les diamants de la patronne!
— Oui..., on dirait deux lanternes, sur un tas de démolitions!

LE DÉCORÉ DU PORTUGAL

S'il est très honorable d'être décoré du Christ de Portugal, il est ridicule d'en porter les insignes, de façon à laisser croire qu'on est décoré de la Légion d'honneur.

C'est, hélas! la manie de certains — la minorité — de ceux que le gouvernement de don Carlos a gratifiés de cette faveur.

Le décoré du Christ de Portugal, surtout au lendemain de sa nomination, arbore un large ruban rouge à sa boutonnière et, triomphant, arpente les boulevards.

Sur son ruban, la petite croix, que la loi l'oblige à porter, est invisible; par hasard, elle a glissé sous la boutonnière. Il y a des hasards qui ne s'expliquent pas.

Le décoré du Christ de Portugal est un candidat à la Légion d'honneur. Chose facile à constater, dès qu'il est nommé chevalier de notre ordre national, le décoré du Christ de Portugal se montre d'une extrême sévérité envers ceux de ses anciens collègues, qui ne mettent pas sur leur ruban la petite croix ordonnée.

FERDINAND BLOCH.

A table d'hôte, un épouvantable raseur a déjà tenté plusieurs fois, et sans succès, de lier conversation avec son voisin.

On sert le poisson. Nouvelle tentative :

— Moi, dit-il, je n'aime le saumon qu'à la sauce verte. Et vous, Monsieur, comment préférez-vous le manger?

— En silence.



Dessin de D. O. Widhopff.

Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. MUCHA, WILLETTE, STEINLEN, LÉANDRE, A. CALBET, H. VOGEL, DE FEURE, LOUIS VALLET, VACHA, J. L. BURRET, PAL, DOES, WELY, A. ROUBILLE, CH. HUARD, GUSTAVE VERBEEK, J. VILLON, GEORGES BOTTINI, RADIGUET, et comme graveur sur bois LÉON RUFFE.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare elégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, peut être lu ou feuilleté par tous.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les quatre premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely et Mucha. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

PRIX DE L'ABONNEMENT A 24 NUMÉROS : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS

L'ART DE DIGÉRER

Un vin modérément alcoolique, pris à la dose d'un verre à madère, aux repas, représente un excellent appoint pour les forces gastriques. Mais quand ce vin contient les principes phosphatés, iodotaniques et les reconstituants végétaux de la valeur du quinquina, de la kola, de la coca et du cacao, il est encore plus précieux au point de vue de la digestion physiologique. Voilà pourquoi le *Vin Désiles* est un excellent digestif. Dr SANDREAU.

OUTILLAGE D'AMATEURS

MACHINES à DÉCOUPER. TOURS

Outils Français, Anglais, Américains. Tarif-Album. 340 pages, Fco 0f75

A. TIERSOT. Constr Bte, 16, Rue des Gravilliers, Paris.

Fabrique de Meubles en tous genres

COMMISSION **NEY** EXPORTATION

122, Boulevard Diderot, 122

AMEUBLEMENTS COMPLETS

Spécialité de Chambres à coucher

SALLES A MANGER

REPRODUCTIONS DE TOUS STYLES

Facilités de paiement

Demander un Spécimen gratuit

LE LIVRE DES NOUVELLES

11, Place Pigalle, Paris

J. NICOLLE

Costumes Historiques

ET DE

THÉATRES

10, rue Grange-Batelière, 10

PARIS

ARGUS de la PRESSE

Fondé en 1879

Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse* « qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit les extraits sur n'importe quel sujet. »

HECTOR MALOT (Zyte, p. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'*Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux Bureaux de l'ARGUS

14, rue Drouot, Paris. — Téléphone

L'Argus lit 5,000 journaux par jour

LES FLEURS

Grands Panneaux décoratifs

EN COULEURS

MESURANT : 1m × 0m[illegible]

Prix de la série de 4 panneaux

40 francs

Il reste quelques séries sur satin à **100** *francs*



LE LYS

Le visage exquisement pur, avec ses yeux pâles d'une fraîcheur naïve, est bien celui d'une vierge qui incarne la fleur glorieuse du lys. En moisson, à ses pieds, les blanches fleurs aux pistils d'or lui font une vivante litière; comme vers une sœur qu'elles aiment, elles tendent vers elle leurs calices lancéolés, entourent sa robe légère, montent le long de ses bras et se rejoignent autour de sa tête qu'elles embrassent et éclairent de leur chair neigeuse.

Tous nos Lecteurs Photographes

Nous sommes heureux d'annoncer à nos Lecteurs que nous avons confié à une grande Maison française la fabrication d'une magnifique **PRIME** que nous destinons à nos abonnés à vingt-quatre numéros.

Le désir de témoigner notre gratitude à ceux qui, dès la première heure, nous auront apporté leur encouragement, nous a décidé à faire en leur faveur un gros sacrifice pour offrir, à nos nouveaux abonnés, ce véritable **CADEAU**.

Nous enverrons donc à tous ceux de nos Lecteurs dont nous recevrons, avant le *15 Avril prochain*, le montant d'un abonnement, plus une somme de **1** franc pour frais :

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

COMPRENANT

1 Chambre noire.
1 Objectif rapide.
1 Obturateur-diaphragme.
Plaques et Papiers sensibles.
2 Châssis automatiques se chargeant en plein jour.
1 Flacon de révélateur.
1 Flacon de Viro-fixage.

L'appareil, accompagné d'une instruction, sera adressé **franco de port** et **d'emballage** dès la réception de l'abonnement.



L'ŒILLET

Appuyée d'un bras au tronc d'un arbre qui la soutient gracieusement, la jeune femme révèle aux regards le haut de son beau corps cambré que dévoile la robe dont les plis vont, plus bas, se perdre dans le flot des fleurs. Du bout de ses doigts charmeurs, elle offre — à quelle invisible main? — la fleur rose que son caprice vient de cueillir dans le parterre des œillets multicolores.



LA ROSE

Roses rouges, roses roses, roses blondes, roses blanches... voici toute la gamme nuancée et odorante des roses! Elles enveloppent de la coloration diverse de leurs pétales, de la variété infinie de leurs parfums et du pittoresque enchevêtrement de leurs ronces la jeune fille — rose elle-même — qui, d'un geste si ingénu, ramène vers ses épaules découvertes, comme pour s'en cacher, deux des fleurs qu'elle personnifie.



L'IRIS

Les belles fleurs aux tons mauves font éclater et resplendir, par opposition, le flot d'or de la chevelure blonde. Mais, absorbée par le songe inconnu qui donne à son visage cette mélancolie un peu attristée, la jeune fille semble rester indifférente à l'appel silencieux des fleurs, et elle caresse la tige élancée d'un iris du geste rêveur de ses doigts distraits.

La circulaire du Tsar, relative au désarmement général, continue, bien que déjà ancienne, à servir de prétexte à mille commentaires dans les journaux allemands et de sujet inépuisable aux dessinateurs d'Outre-Rhin.

C'est ainsi qu'une feuille humoristique, Der Wahre Jacob, *de Stuttgart, admettant la proposition de Nicolas II, généralement adoptée, propose d'utiliser les soldats comme poteaux télégraphiques.*

UNE IDÉE GÉNIALE



Der Wahre Jacob (Stuttgart).



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 5.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



Deux jours de consigne, pour etre descendu de cheval sans autorisation !

Dessin de A. Roubille

LE BOUT DE L'AN

L'HUISSIER-AUDIENCIER, *appelant.* — Le ministère public contre Le Gasteux de la Roche Tarpéienne!

LE GASTEUX DE LA ROCHE TARPÉIENNE, *à part.* — Que dira la marquise douairière?...

(Il se lève et, entre les deux municipaux assis à ses côtés sur le banc de la correctionnelle, il apparaît costumé en sauvage.)

LE PRÉSIDENT. — Le Gasteux, vous êtes prévenu d'avoir causé du scandale dans un lieu affecté au culte. Jeudi dernier, jour de la Mi-Carême, vous avez pénétré au moment des Vêpres dans l'église de la Trinité, grotesquement affublé du déguisement que vous portez encore et avec lequel vous avez été arrêté — un costume de roi nègre, je pense.

LE GASTEUX, *très simple.* — Behanzin.

LE PRESIDENT. — Cela est possible. Vous n'en avez pas moins pénétré dans l'église, au grand émoi des fidèles assemblés; puis, comme le suisse voulait vous faire sortir, arguant avec raison de l'inconvenance de votre tenue, vous l'avez abreuvé d'injures, le traitant de croquant et de bélitre, disant que vous lui feriez bailler les étrivières, et cætera et cætera.

LE GASTEUX. — Je voulais faire dire une messe de bout de l'an à l'intention de feu mon oncle.

LE PRESIDENT. — Vous auriez pu attendre au lendemain.

LE GASTEUX. — Impossible. C'eût été trop tard. Une messe de bout de l'an se mange chaude, le jour anniversaire du décès de la personne.

LE PRESIDENT. — Si bien qu'il vous fallait la vôtre à l'instant même?

LE GASTEUX. — Sans doute.

LE PRESIDENT. — En vérité, c'est inimaginable!... Alors oui? vous croyez qu'on entre dans une église se faire dire une messe de bout de l'an à quatre heures de l'après-midi, comme on entre chez le pharmacien acheter de l'antipyrine?

LE GASTEUX, *après un silence.* — J'étais ivre.

LE PRESIDENT. — Je n'en doute pas.

LE GASTEUX. — Mais je jure n'avoir pas eu un seul instant une intention blasphématoire!... En somme, c'est simple comme bonjour. L'anniversaire de feu mon oncle tombait le jour de la Mi-Carême, en sorte qu'une messe de bout de l'an avait été, le matin, célébrée à cette occasion. Cette messe, je m'étais juré d'y assister et j'y aurais assisté en effet si je n'eusse, après de longues hésitations, opté pour le Dahomey. (Que celui qui n'a pas, une fois, sacrifié le devoir au plaisir, la vertu à la volupté, me jette la première pierre.) Bref je revêtis le présent déguisement et m'en fus déjeuner en joyeuse compagnie, dans un café des boulevards.

Vers trois heures, des fumées de liquide généreux commencèrent à faire germer en ma conscience des remords de bon aloi. Devant mes yeux se dressa le fantôme de mon oncle me reprochant d'avoir négligé ses mânes, et de lui avoir posé un lapin... Un quart d'heure plus tard, la chartreuse aidant, je versais des torrents de larmes et décidais de racheter mes torts en faisant dire tout exprès pour le mort une messe payée de mes deniers.

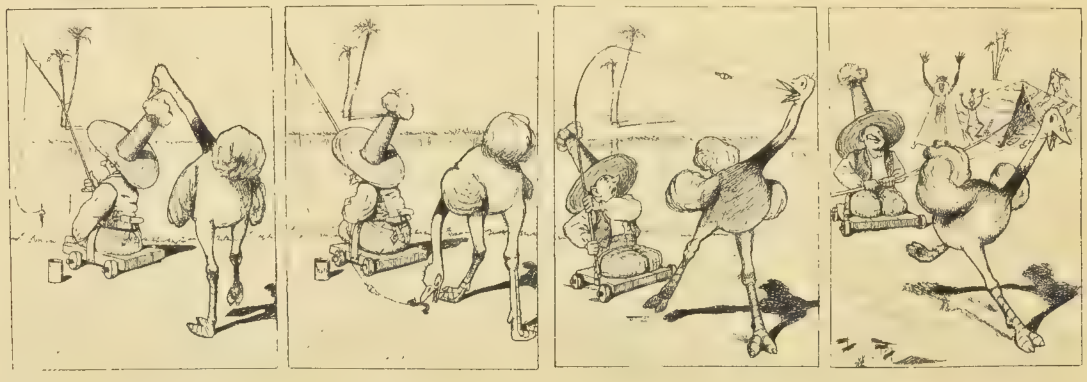
LE PRESIDENT. — C'est alors que vous vous rendîtes à l'église de la Trinité.

LE GASTEUX. — Parfaitement, j'en franchis le seuil et jetai au suisse mon porte-monnaie. « Tiens, mon drôle, prends cette bourse, et va-moi quérir le curé. » Mais comme le suisse parlait d'aller quérir les sergents de ville : « Or ça, m'écriai-je, qu'est ceci? Sur mon honneur, voilà un impudent coquin! Voyez-moi ce carême-prenant, avec son chapeau à plumes, qui se permet de manquer de respect à des personnes de qualité! Tu périras sous le bâton, drôle! Holà, quelqu'un! Champagne! Bourgogne! Picard! Qu'on s'empare de ce bélitre et qu'on lui baille les étrivières. » Que vous dirai-je?... C'était un homme robuste, plus robuste que moi cent fois. De sa dextre il saisit le collet de mon costume, cependant que de sa main gauche, il en empoignait le maillot par le fond... Des agents vinrent, vous savez le reste.

Le tribunal délibère, puis condamne Le Gasteux de la Roche Tarpéienne à huit jours d'emprisonnement.

LE GASTEUX, *emmené, à part.* — Que dira la marquise douairière?...

GEORGES COURTELINE.





Dessin de L. Wely.

L'ESPAGNOLE. — Ils sont venus a notre bal... Nous nous sommes rendus au leur... Et le mariage ne s'est pas fait!
LE POMPIER. — Compris : Deux bals échangés sans résultat.

LE CHEMIN DE MONTCHARMONT

Porté par l'impassible cheval d'acier, me raconte ce cycliste, j'apparais sur la place de l'Église : j'interpelle un promeneur qui me paraît affable, et je lui demande le chemin de Montcharmont.

— Montcharmont? dit l'autre, étendant la main dans la direction de sa gauche, six petits kilomètres, toujours tout droit.

Je m'élance avec la légèreté de l'hippogriffe, et je serais déjà à Montcharmont si je ne m'arrêtais presque aussitôt. Car j'ai aperçu une plaque routière, et, scrupule surabondant, sans doute, je la consulte. Cette plaque me dit : Montcharmont, six kilomètres toujours tout droit... mais à droite.

— Ah! fais-je, le bonhomme de naguère fut un imbécile! — et, après un virage auquel Terront eût applaudi, je couvre six kilomètres dans la direction de la droite... et j'arrive à un pays nommé Villeneuve.

Nouveau virage, je retourne au point de départ. Ce n'est pas que six nouveaux kilomètres coûtent quoi que ce soit à mes jambes vigoureuses, mais je compte là-bas adresser de sévères reproches, soit au promeneur affable, soit à la plaque administrative, puisque l'un des deux m'a trompé assurément.

— C'est moi qui avais raison, et c'est la plaque qui a tort, me fait observer le promeneur affable qui, pendant ma promenade, n'a même pas eu le temps de finir sa pipe sur la place de l'Église.

Étendant la main dans la direction de sa gauche, il recommence : « Montcharmont, six petits kilomètres, toujours tout droit ».

— Ah! fais-je encore, déjà remonté sur la généreuse bécane, expliquez-moi pourquoi les ponts et chaussées me dirigent sur Villeneuve quand ils prétendent m'indiquer Montcharmont.

— C'est la faute à M. Dubois, me répond-il, M. Dubois, dont la maison est la dernière à gauche au bout du village, faisait recrépir sa façade, et c'est sur sa façade que se trouvait la plaque de l'administration. Mais, une fois sa maison en état, M. Dubois jugea que la plaque n'était pas un ornement pour son immeuble rajeuni. Il fit jouer des influences auprès du cantonnier, fonctionnaire peu entêté, qui prit la plaque et la plaça en face : en sorte que la flèche qui précédemment disait : à gauche, dit maintenant : à droite, avec la même conviction.

— Soit; mais, remarqué-je, c'est désagréable pour les voyageurs.

— Oh! me répond-il, ici, nous savons tous le chemin.

JEAN DESTREM.

CRI DE COQ

La brume s'épaissit. Par minute, une goutte
Lourde, tombe des toits et claque sur les rocs.
Un vague rayon blanc luit sur le fer des socs;
L'ombre rêve, immobile et le silence écoute.

Soudain, vif, poignardant le ciel, trouant la voûte,
Un coq lance son cri d'acier : le cri des coqs
Répond, sonne et ressaute au loin de chocs en chocs
« Je ne dors pas! » La nuit vibre et frissonne toute.

— Oubli, soir de malheur! L'âme va s'assoupir :
Mais qu'un chagrin nouveau nous arrache un soupir,
Un seul, toute la vie en pleurs s'éveille et tremble!

Et l'on entend, du fond des vieux hameaux, là-bas,
Stridentes, tour à tour, sans fin, sans nombre, ensemble,
Les lointaines douleurs crier : « Je ne dors pas! »

EDMOND HARAUCOURT.

SILHOUETTES PARISIENNES









LES RAISINS

La route était montueuse, au travers de landes et d'espaces incultes. Le soleil appesantissait ses rayons de plomb sur les épaules du voyageur.

Et il y avait longtemps que celui-ci cheminait ainsi sur la route inexorablement montueuse, au travers des landes et des espaces incultes.

Et une soif cruelle le torturait.

* * *

Enfin il arriva à un lieu ombragé.

Une treille se dressa devant lui.

D'énormes grappes de raisins pendaient des pampres surchargés. C'étaient des raisins magnifiques, recélant sous l'or de la peau mûre, tendue à crever, le suc d'exquise fraicheur.

O les superbes fruits! O la merveilleuse vendange pour les lèvres altérées! Car les énormes grappes pendaient des pampres surchargés en masses épaisses, à la portée des mains et de la bouche, comme des outres gonflées prêtes à laisser jaillir à flots la liqueur limpide.

* * *

Et le voyageur, que la soif cruelle torturait, eut soudain la rage de se ruer vers cette treille.

Mais à peine eut-il arraché un de ces raisins magnifiques, recélant sous l'or de la peau, tendue à crever, le suc d'exquise fraîcheur, qu'il le rejeta avec un amer dépit.

— Ah! s'écria-t-il, ils ne sont pas assez verts.

Et il s'enfuit.

LÉON GANDILLOT.



MARS

Les Giboulées.



— Comment, tu fumes, à ton âge?
— I'a dix ans que j'essaie d'm'en déshabituer!

LA BELLE-MÈRE

Henri et Edmond n'avaient point connu leur mère. Lorsqu'elle était morte, Henri avait deux ans, Edmond trois mois.

La seule mère qu'ils se connaissaient était une grande femme brune, acariâtre, la plus mauvaise langue du village. Elle avait épousé, en secondes noces le père des petits à qui elle avait apporté en dot un fils d'un premier lit, Édouard, qu'elle affectait de traiter rigoureusement pour ne point faire de jaloux, disait-elle.

Tous les samedis, elle cuisait le pain de la semaine, mettant au four, afin de se donner des airs de bonne belle-mère, une galette pour chacun de ses beaux-fils, Henri et Edmond.

Pour Édouard, elle n'en mettait pas, le trouvant assez heureux d'avoir sa mère pour pouvoir se passer de douceurs.

Mais le soir, avant le retour du père, elle réunissait les trois enfants, puis, après avoir donné à Henri et à Edmond chacun sa galette, faisait appel à leur bon cœur.

— Donnez donc chacun la moitié de votre galette à Édouard qui n'en a pas.

De crainte du fouet, ils obéissaient, de sorte que les pauvres enfants n'avaient plus qu'une demi-galette quand leur beau-frère en avait une entière...

Et la grande brune passait pour la meilleure belle-mère du canton.

ALEXANDRE MERCIER.

L'OREILLE FINE

Monté sur une chaise pour attraper une mouche bleue, j'accroche soudain la glace. Ses clous usés cèdent. Elle se renverse et pousse la pendule qui entraine avec elle les chandeliers, le pot à tabac et les deux grands vases vides.

Tout s'écroule et se brise.

J'ai peut-être démoli la cheminée et je reste longtemps frappé de stupeur, comme si je regardais à mes pieds un tonnerre éclaté.

Le chien aboie dans la cour.

De la chambre voisine, grand-père, malade et couché, m'appelle :

— Il me semble que j'ai entendu un bruit, petit; qu'est-ce donc?

— Rien, grand-père, dis-je sans savoir ce que je dis, j'ai laissé tomber mon porte-plume!

— Ton porte-plume, petit! ton porte-plume!

Grand-père n'en revient pas; il se soulève sur un coude, montre une bonne figure contente, et me tapotant la joue :

— Hein, petit, moi qu'on croyait déjà sourd, comme j'ai l'oreille fine!

JULES RENARD.

L'idée possède une existence individuelle et consciente dont les philosophes, les savants, les poètes et les peuples ne sont que des organes passagers.

PAUL ADAM.

Qui dira où finit la sincérité, où commence le mensonge dans le cœur des adolescents? A supposer que, plus tard, l'intégrité de leur âme se rétablisse, tous traversent une minute de trouble : l'enfant qui subsiste en eux regarde avec admiration l'homme qui naît; l'homme qui commence à naître sait que, pour spectateur, il a l'enfant émerveillé.

HUGUES LE ROUX.


LOYER
LOYER
SAISIE
LOYER



— Si vous voulez... je vous marierai avec mon neveu!

LE TAPEUR

Cinq heures du soir, entre la rue Drouot et la Chaussée d'Antin.

Le « tapeur » va et vient d'un pas lent, jetant à gauche et à droite un regard scrutateur. Voici le moment où il va pouvoir opérer sa razzia quotidienne.

D'une des rues latérales débouche la victime souhaitée. Le « tapeur » va au-devant d'elle, le rire aux lèvres et les mains tendues. La conversation s'engage.

Parfois la victime, qui a subi de semblables assauts, échappe au combat par la fuite, mais le cas est rare, car le « tapeur » connaît tous les subterfuges, ceux d'autrui mieux encore que les siens propres. Enfin le geste attendu se dessine : du gousset de la victime tombe dans la main du « tapeur » la pièce de cent sous, ou le louis d'or, et le « tapeur » s'éloigne rapidement pour aller dîner, s'il est à jeun, ou pour aller risquer *sa recette* sur le tapis vert d'un tripot.

Ah! si le « tapeur » dépensait pour un travail quelconque le quart de la diplomatie qu'il déploie pour soutirer à autrui la modeste pièce qu'il convoite, il aurait de l'or plein ses poches. Mais le « tapeur » est l'ennemi invétéré de tout travail intellectuel ou physique. C'est un parasite qui ne comprend la vie qu'aux dépens d'autrui.

C'est un « tapeur », enfin.

FERDINAND BLOCH.

Une vielle dame, des plus acariâtres, vient de congédier sa bonne qui se met à pleurer.

LA VIEILLE DAME. — Ah! ah! Vous pleurez? Vous regrettez ma maison?

LA BONNE. — Non, madame : je pleure en songeant à la malheureuse qui va me remplacer.

Mlle X..., du corps de ballet de l'Opéra, a tout à la fois une fille et un langage à elle. Sa fille s'appelle Sophie, mais son langage n'a pas de nom.

Hier, c'était l'anniversaire de la naissance de Sophie. Un ami de la maison fait cadeau à la charmante enfant d'un magnifique cactus.

Et le soir, à dîner, devant une douzaine d'invités, la mère dit tout à coup à sa fille :

— Ma fille, montre donc ton *coccyx* à ces messieurs.

2e Année. N° 6. 20 Mars 1899. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✠ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Succès oblige : A partir du présent numero, Cocorico contiendra quatre pages de plus de dessins et de texte.

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare elégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous*.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha et Widophff. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS



Affiche de LÉANDRE pour le *Roi de Rome* (94×1m30)

Avant la lettre. **10** fr. — *Franco*. **10** fr. **50**
Avec la lettre. **5** fr. — *Franco*. **5** fr. **50**

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur Japon	**3** »
Parisienne et Tournesol de Wely	**1** »
Franco	**1 25**
Composition de Mucha, sur papier métallique.	**2** »
Franco	**2 25**
Couverture de Widophff.	**2** »
Franco	**2 25**
De Doës (couverture du présent numéro) . . .	**2** »
Franco . .	**2 25**



Affiche de MUCHA (1m85×0m75)

Tirée en 5 couleurs et or.

Prix : **4** fr. — *Franco* : **4** fr. **50**



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 6.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Moi gentleman, mamoiselle... Moi blanchi à Londres...

PRINTEMPS PARISIEN

Les petites feuilles vertes
Vont percer de toutes parts
Les écorces entr'ouvertes
Des arbres des boulevards.

Et depuis la Madeleine
Jusqu'aux Nouveautés, le ciel
Est d'un bleu de porcelaine
Qui semble artificiel,

Tant on dirait que son frêle
Et délicat coloris
Est un lavis d'aquarelle
D'un artiste de Paris.

L'air est fin, la brise fraiche
Comme un souffle d'éventail.
Au soleil blanc qui les lèche,
Les pavés semblent d'émail.

Les feux des bijouteries
Étincellent, clairs décors,
Les cafés en verreries
Jettent leurs tables dehors.

La terrasse gaie invite
A s'arrêter un moment.
Les voitures vont plus vite ;
Les passants, plus lentement.

Les omnibus méthodistes
Roulent, devenus légers,
Sous les balcons des modistes
Pleins de caisses d'orangers.

Et dans cette clarté blonde
Qui s'accroche par lambeau
Aux enseignes d'or, au monde,
Tout le monde paraît beau.

Les hommes, épais ou grêles,
Ont l'air sveltes ou campés.
Les femmes, sous leurs ombrelles,
Ont les traits plus estompés.

Tout chante, rayonne et vibre.
Quelque chose, issu d'ailleurs,
Florianise la fibre
Des boulevardiers railleurs.

Car telles sont les féeries
Que dispensent aux rêveurs,
Aux temps de Pâques fleuries,
Les printemps enjoliveurs !...

LOUIS MARSOLLEAU.



Dessin de A. Roubille.

— Ma chérie, nous avons bien raison, à Montélimar, quand nous prétendons qu'on ne sait pas s'habiller à Paris.



Ah! c'est madame votre mère?... Je l'eusse deviné...
Vous n'êtes guère aimable, ce soir.

PROPAGANDE

S'il est dans la vie une minute pénible, n'est-ce pas celle durant laquelle on entend, lorsqu'on est couché, sa porte s'ouvrir subrepticement et quelqu'un pénétrer à la faveur des ténèbres?

Les cambrioleurs sont devenus de tels artistes que ces choses s'accomplissent quotidiennement, en dépit de la vigilance des agents. Il est donc indispensable de réagir.

Quoi qu'en pense Sarcey, le chien est un piètre gardien, les cambrioleurs possédant au suprême degré l'art de le corrompre. Le phoque, plus intelligent, serait également d'un faible secours en l'occurrence. En conséquence, il faut se fier uniquement à ses propres ressources. Voici ma méthode :

Le soir venu, revêtez une longue robe de nuit d'une blancheur éclatante et barbouillez-vous le visage avec la poudre de Charles Henry. Cette substance étant lumineuse dans l'obscurité, vous avez alors une tête phosphorescente, avec des yeux et une bouche qui semblent des trous noirs. (C'est très drôle.) Ceci fait, couchez-vous.

A la première alerte, gagnez doucement le palier en dissimulant avec soin votre figure. Laissez grimper l'opérateur, et, lorsqu'il n'est plus qu'à deux pas, démasquez-vous en chantant une tyrolienne éperdue.

Cette roulade lancée par un fantôme à visage scintillant produit un tel désarroi dans l'âme du voleur, qu'il s'enfuit aussitôt en se laissant glisser sur la rampe.

Mais il est indispensable, vous m'entendez bien? *indispensable de savoir la tyrolienne...* C'est pourquoi, désireux que je suis d'obliger mes contemporains, j'ouvre dès maintenant un cours où l'on pourra acquérir les premières notions de cet art, — au prix dérisoire de 2 fr. 50 par leçon.

GEORGE AURIOL.

LES COQUELICOTS

Tandis que, là-bas, les cités
Ricanent comme de vieux faunes,
Ils saignent dans l'or des étés,
Aux flancs des immensités jaunes.

Courbant leurs fronts ensanglantés
Sous les coups des vents monotones,
Ce sont des soleils révoltés
Tombés du couchant des automnes!

Et quand le peuplier, au soir,
Projette l'ombre de sa cime
Sur les blés couchés, on croit voir,

Dans les étroits sillons jonchés
De leurs pétales arrachés,
Que la nature a fait un crime!

EDMOND CHAR.

Quoi de plus mélancolique qu'un regard en arrière jeté sur la littérature? Partout des ruines, et celles qui datent d'hier ne sont pas toujours les moins écroulées.

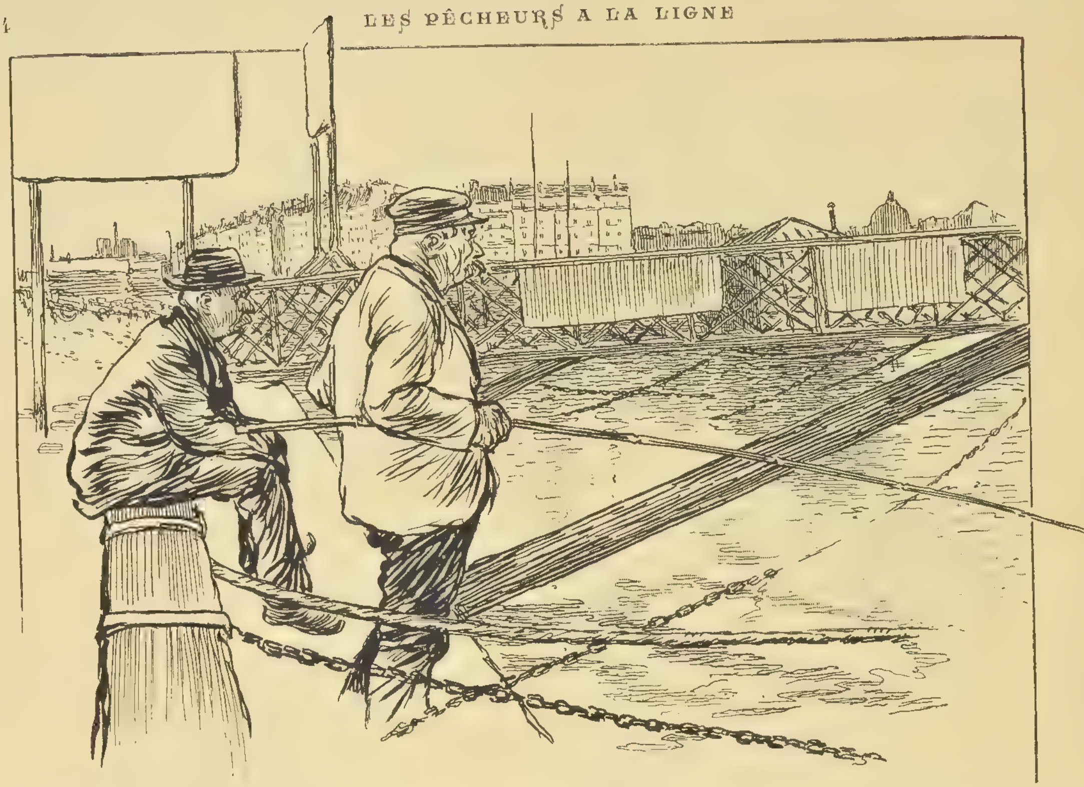
FRANÇOIS COPPÉE.

Avouons-le, il y a plus d'élévation dans la direction systématique donnée par l'empereur d'Allemagne à son pays vers le commerce que dans les beaux principes, rabâchés perpétuellement dans nos assemblées politiques et qui, bien qu'ils aient été produits originairement par un élan vers l'idéal, se mêlent aux combinaisons de la plus grossière intrigue.

MAURICE BARRÈS.

On nomme défenseurs de l'ordre les soldats qui aident à un coup d'État, quand on est nommé fonctionnaire par le gouvernement qu'ils ont contribué à établir. Dans le cas contraire, on les appelle : une soldatesque ivre et brutale.

JEAN GOUDEZKI.



Dessin de C. Huard.

On ne prend plus rien depuis tous ces travaux de l'Exposition.
C'est vrai... Où est le bon temps où nous prenions jusqu'à cinq et même six goujons par semaine?

N'A-QU'UNE-OREILLE

Dans une rixe entre gamins, le petit Lapierre perdit l'oreille gauche, qu'un adversaire lui arracha comme un drapeau.

Cette infirmité ridicule, cette asymétrie visible à quinze pas, endeuillèrent désormais le jeune Lapierre d'une incurable mélancolie.

A vrai dire, ce n'était guère beau, ce petit trou noir, qui paraissait sale parmi l'ébullition refroidie des chairs mortes. Cela prêtait à sourire comme une chose un peu obscène.

De face, il troublait comme une hallucination; à sa vue, on se frottait les yeux pour sortir du cauchemar.

Dégoûté de vivre parmi de la pitié gaie, au bout des doigts de la foule, Lapierre résolut de se débarrasser le plus vite et le plus honorablement possible d'une insupportable existence.

Il franchit des examens, devint soldat, partit en campagne coloniale dès son galon de sous-lieutenant, bien décidé à marcher à la rencontre d'une balle; car le suicide réputé lâcheté devient héroïsme quand un autre que soi met le doigt sur la gâchette.

Mais, cette fois, la Mort ne voulut pas de lui. Peut-être ne le trouvait-elle pas un assez bel amant. Et il fut nommé lieutenant fort avant ses camarades.

Il ne toucha la France que pour repartir en des pays d'un Orient plus lointain encore. Mais, vainement, il appela les balles; les sirènes au chant triste s'éloignèrent de lui. Il dirigea des faisceaux de sagaies vers sa poitrine; il fit prisonniers ceux qui les tenaient. Des hommes mouraient de la fièvre jaune; il se coucha sur leur lit tiède encore: inutile héroïsme, qui rendit seulement la confiance aux troupes démoralisées. Il ne mourut pas, mais il fut décoré.

Alors, il partit pour l'Afrique, le continent noir d'où l'on ne revient guère. Lui en revint, capitaine à vingt-six ans, et toujours infiniment triste.

Aujourd'hui, à la suite d'une dernière campagne le voici commandant à l'âge où le fut Bonaparte, et décoré comme une bannière d'orphéon.

Et tout porte à croire qu'il parviendra aux suprêmes honneurs, cachant, sous sa tunique scintillante autant qu'une nuit d'été, sa poitrine rongée d'un incurable désespoir.

MICHEL CORDAY.

ARGUMENT

Profitant de ce que ses auteurs — jeune ménage d'amoureux taquins — se querellent aimablement, Pierre, qu'on appelle Pierrot, boise avec des allumettes le sable intact du crachoir paternel où il a tracé des routes stratégiques déjà gardées par trois soldats de plomb, l'arme au bras.

— Veux-tu finir, petit sale! dit la maman, quand elle l'aperçoit, pendant une suspension des gentilles hostilités conjugales.

Et c'est un nouveau sujet de dispute souriante.

— Mon fils, dit le papa, n'a pas, pour jouer, le sable des grands rivages de l'Océan, ni le parc d'un château de province et son instinct l'a conduit, ma chérie, au seul sable, d'ailleurs très propre, qui soit dans la maison.

La maman s'empare de Pierrot, l'embrasse avec passion et voici qu'il lui vient la pensée d'une nouvelle petite discorde.

Mon enfant! dit-elle (elle dit : mon enfant! avec tendresse, et lui : mon fils! avec orgueil) mon enfant!...

Puis, une malice aux yeux, elle ajoute :

— Car l'enfant, n'en déplaise à monsieur mon mari, appartient beaucoup plus à la maman qu'au père. Cela n'est pas contestable, puisque...

Mais, tout de suite — et il est lui-même étonné de la promptitude de sa répartie — il a trouvé l'argument qui, comme un bélier, va démolir tous ceux de sa femme.

— Écoute, dit le papa, écoute : l'enfant appartient au père; il n'appartient qu'au père... Quand je fais glisser une pièce de deux sous dans un distributeur automatique, il en sort une tablette de chocolat. Elle est bien à moi, n'est-ce pas, cette tablette? Elle n'est pas au distributeur et à moi. Je puis l'emporter où bon me semble et le distributeur n'a pas la moindre réclamation à formuler. Eh bien! C'est exactement la même chose!...

Et comme il a le rire triomphant, elle lui tire la langue, gentiment.

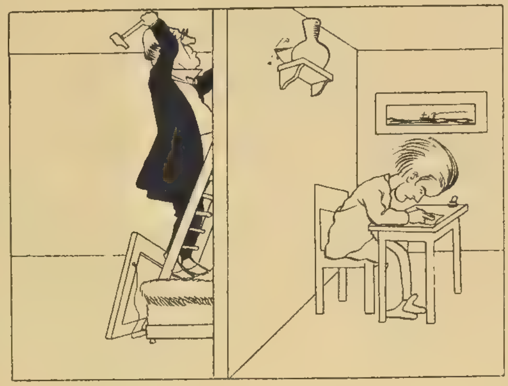
RAPHAËL CHAIGNEAU.

UN CLOU CHASSE L'AUTRE

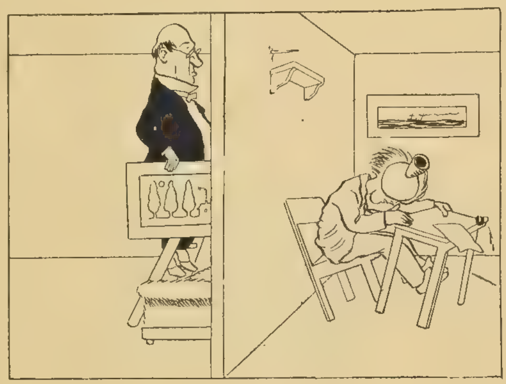
1



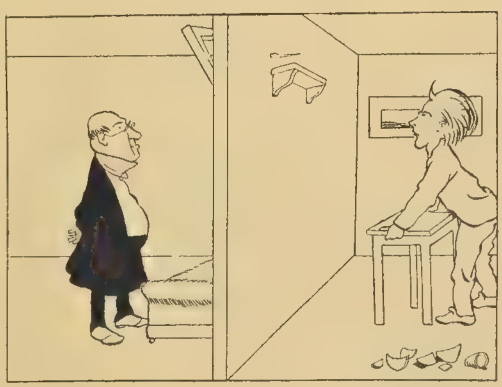
2



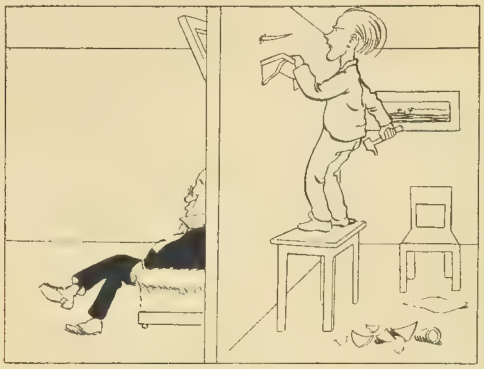
3



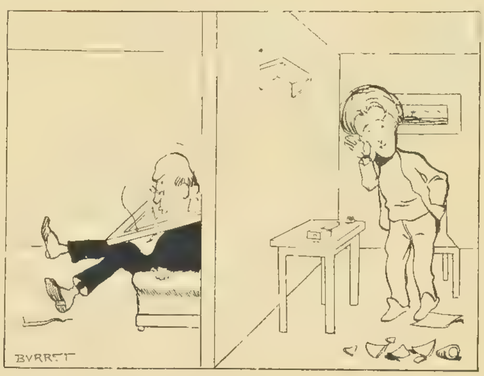
4



5



6



LES MATINS DE PARIS

LENDEMAIN DE FÊTE

Il s'éveille, le Boulevard,
Les yeux battus, la mine creuse,
Le corps mou, la bouche pâteuse ;
Il bâille, il se lèvera tard.

Ah ! tristesse des matins mornes
Après les longs soirs trop joyeux !
Il bâille, et referme les yeux
Pour des somnolences sans bornes.

Puis il songe : « Est-ce que je bois
« Ou bien si je prendrai ma douche ? »
Car il comprend qu'il a la bouche
Tout comme son pavé — de bois.

Telle chez Maxim cette Dame
Il se demanda : « Qu'est-ce-t-y ! —
« C'est ces horribles confetti
« Qui m'ont fourré du vague à l'âme !

« J'en aurai trop pris, c'est certain.
« J'en étais plein, si j'ose dire.
« Pouah ! Après la nuit de délire,
« Oh ! la tristesse du matin !

« Pouah ! » mais pour que le réconforte
Une douche, fort à propos
Des arroseurs municipaux
Survient la vaillante cohorte ;

Et l'arroseur au jet nerveux
Voyant pendre la chevelure
Des serpentins flétris, murmure :
« Paraît qu'il a mal aux cheveux ».

DEUZELLES.

LA RETRAITE

Il est heureux. Il vit principalement sur la route et compare, hochant la tête, les cantonniers d'autrefois à ceux d'aujourd'hui. Il marche à tout petits pas, comme s'il cassait encore des cailloux, et ne se déplace jamais plus vite que le soleil.

Il ne rentre que pour la soupe. Il habite alors sa cheminée. Tandis que la marmite bout, il allonge le bras d'un geste régulier, prend du feu avec sa main droite et l'écarte sur le dos de sa main gauche.

Puis, la soupe mangée, jusqu'à l'heure du coucher, il fait cuire des crachats.

JULES RENARD.

Si nous étions d'accord pour apprécier nos forces, notre énergie accrue prendrait tout naturellement une direction et, sans secousse, un organe de la volonté nationale se créerait.

MAURICE BARRÈS.

Jolie définition :
Demain. — L'excuse à notre paresse d'aujourd'hui.

PONTAILLAC.



Le beau temps chassant les pluies et les tempêtes.

SOIR DE FÊTE



Un loup survint, a jeun, qui cherchait aventure.

CUMUL

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Bonjour, monsieur le Directeur, me voici enfin de retour, et ma première visite est pour vous.

LE DIRECTEUR. — Ah! c'est vous, monsieur le fonctionnaire! A vrai dire, je ne pensais plus que l'on dût jamais vous revoir, depuis trois mois que vous êtes absent.

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Trois mois déjà? (*A la réflexion*). Eh! ma foi!... Je suis parti le 15 juillet; cela fait trois mois... bien pleins, même. Comme le temps passe!

LE DIRECTEUR, *stupéfait.* — Non, mais je vous admire! Ainsi, trois mois durant, sans autorisation, vous vous absentez de la maison qui vous paye; et le jour où vous vous décidez à reparaître, voilà tout ce que vous trouvez à dire : « Comme le temps passe! »

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — N'est-ce point votre avis?

LE DIRECTEUR. — Mon avis? Mon avis est qu'on vit rarement audace comparable à la vôtre.

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *incrédule.* — Allons donc!

LE DIRECTEUR. — Fort bien! Et le ministre lui-même n'est pas loin de partager cette manière de voir. Il me le disait encore hier au soir : « Cet employé devient indiscret, à la fin. On ne s'absente pas trois mois sans donner signe de vie. D'abord c'est à peine convenable et puis enfin, tout arrive, on pourrait avoir besoin de lui. »

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *étonné.* — Besoin de moi! Pour quoi faire?

LE DIRECTEUR. — Vous vous moquez de moi?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — En aucune façon. Voyons, raisonnablement, à quoi est-ce que nous sommes bons, vous et moi, et les milliers de messieurs qui vivent du budget des administrations? A rien du tout, vous le savez parfaitement, qu'à compliquer un tas d'affaires qui iraient toutes seules sans cela. Ne voilà-t-il pas de belle besogne!

LE DIRECTEUR. — Assez, je vous prie! Vous n'êtes pas ici pour faire la critique d'une maison qui vous fait vivre, mais pour la servir de votre mieux. Vous avez sur votre bureau plus de deux cents affaires en retard!

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Tant que ça?

LE DIRECTEUR. — Oui, monsieur, tant que ça! et il est honteux à vous...

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Allons, allons, ne vous emportez pas, je m'en vais donner un bon coup de collier et vous enlever ça en cinq secs. Dites que je ne suis pas un gentil garçon? D'ailleurs, ça me sera facile : je suis pour huit jours à Paris.

LE DIRECTEUR, *abasourdi.* — Pour huit jours!... Vous ne songez sans doute pas à redisparaître, j'imagine?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *souriant.* — Il le faudra bien, cependant. (*Un temps.*) Je suis voyageur de commerce, moi.

LE DIRECTEUR. — Vous êtes voyageur de commerce?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Sans doute, je fais les huiles en province. (*Très engageant.*) Voyons, vous n'auriez pas besoin d'un bon petit colza épuré?

GEORGES COURTELINE.

UNE BONNE CAPTURE





Dessin de A. Roubille.

Le petit Pélican : « Nous aussi, nous sommes palmés! »
Le gros Pélican (tristement) : « Oui, mais ça ne paraît pas à l' " Officiel ". »

LE MONSIEUR QUI CONNAIT SARAH

Le monsieur qui connaît Sarah a existé de tout temps.

Au siècle dernier, on le désignait sous le nom du « monsieur qui connaît Guimard ou Sophie Arnould », et sous le second Empire sous celui du « monsieur qui connaît Rachel ou Déjazet ».

A une représentation au profit d'une œuvre charitable, ou dans une circonstance qu'elle a certainement oubliée, Sarah a été félicitée par un monsieur inconnu qu'elle a remercié d'un sourire; depuis ce moment, le monsieur inconnu est devenu le monsieur qui connaît Sarah.

Pour le monsieur qui connaît Sarah, il n'y a qu'un théâtre au monde : le théâtre de Sarah!

Le monsieur qui connaît Sarah a sur celle-ci un avantage indiscutable : Sarah ne le connaît pas.

FERDINAND BLOCH.

ALLUMETTIERE

Fraîche fille de ma portière!
Vive enfant que je connaissais
Front rose et de pur sang français,
Qu'a-t-on fait de ta mine altière?

Tu pris l'état d'allumettière
Aux ateliers, dûment classés!
Et tes beaux jours se sont passés!
Il suffit d'une année entière!

Depuis, tu marches d'un pas lent,
Lasse du labeur accablant!
Ta chair blêmit dans la chlorose,

Et sous ta lèvre, autrefois rose,
Un trou noir dans l'ivoire blanc
Dit le secret de la nécrose.

JULIEN SERMET.



Dessin de C. Huard.

— Penses-tu à la tête que ferait le capital si nous nous mettions en grève.

HISTOIRE D'UN DRAME

A nous trois, nous n'avions guère plus de cinquante ans. Cela, n'est-il pas vrai? nous autorisait à écrire en collaboration un grand drame historique : cinq actes! huit tableaux!

Comme il est d'usage en pareil cas, chacun de nous s'attribua l'idée première de la pièce et son titre : « La Princesse Mahault ».

L'œuvre fut terminée en quinze jours. (Vous n'ignorez pas avec quelle rapidité les jeunes sont joués à Paris?) Deux heures après, nous entrions en pourparlers avec le directeur du théâtre de la rue de Lyon. Un quart d'heure plus tard — ah! ça ne traîne pas avec les directeurs de théâtre! — nous obtenions l'autorisation de lire notre drame.

Nous lûmes. Et, sitôt le mot : Rideau! prononcé à la fin de chaque acte, le chef machiniste, qui assistait à la lecture, s'exclama, sans point d'ironie et plutôt admiratif :

— « Tiens! c'est comme dans « La Reine Margot »!... Tiens! c'est comme dans « La Belle Gabrielle »!... Tiens! c'est comme dans « Lazare le Pâtre »!... Tiens! c'est comme dans « Le Bossu »!... Tiens! c'est comme dans « La Tour de Nesle! »...

Alors, naturellement, le directeur, enthousiasmé, reçut d'emblée notre beau drame.

Il eut, avec, réalisé de gros bénéfices s'il n'avait été déclaré en faillite la veille, hélas! de la première répétition.

LOUIS DHARNAY.

CHAMP DE MANŒUVRES

L'escadron évolue et poudroie — Et la plaine,
Comme un grand tapis vert tout brodé de bouleaux,
Résonne et va chantant sous le pas des chevaux
Qui, dans ce blond matin, suivent le capitaine.

Et les petits housards aux brandebourgs de laine,
Tiraillant, fourrageant..., penchés sur les pommeaux,
Croyant sabrer peut-être une tête germaine,
Taillent de droite ou gauche et font peur aux oiseaux.

Ralliement!... Au trot — Marche! En avant, en bataille!
Dans l'air ensoleillé passe en cotte de maille
Le grand fil de la Vierge, argent sur fond saphir.

Et sa trame, au hasard par ma lame coupée,
Brille comme une larme au sourire échappée
Qui tremblerait aux yeux du nouvel avenir.

OGIER D'IVRY.

FANTASTIQUE APPARITION

I



?.....

2



!.....

LE CHOLÉRA

Le choléra, on en revient, me dit-il; ainsi, moi, je l'ai eu...

— Comment?

Ça m'a pris drôlement, vous allez voir. J'étais marsouin, soldat de première classe, et de garde, une nuit, dans le jardin du préfet maritime.

A côté de moi, dans la plate-bande, un prunier montait, lui aussi, sa faction, si chargé de fruits mûrs que leur odeur miellée me grisait, en quelque sorte. Il faisait beau et soif en outre. Ma foi, je n'y tins plus, et j'envoyai un coup de pied dans le tronc de l'arbre, espérant deux ou trois prunes.

Or, il en tomba est-ce que je sais combien? Peut-être deux cents; une pluie de mirabelles jaunes et douces qui s'abattirent sur la terre avec un bruit mou. La lune me les montrait maintenant; elles formaient une nappe, elles dénonçaient la tentation écoutée, l'arbre secoué sans précaution, le véritable carnage. Jamais je ne pourrais expliquer ça par un coup de vent. Quinze jours de prison pour le factionnaire.

La nécessité, donc, s'imposait d'avaler la colossale assiettée de fruits.

Les trente premiers, ça marcha tout seul; je mettais les feuilles dans ma poche droite, les noyaux dans ma poche gauche et les pulpes simplement dans mon estomac. Ce dernier, désaltéré à peu près, en redemandait pourtant; encore trente prunes, dont les cinq dernières commencèrent à me sembler fades.

Hardi! Trente autres prunes passèrent. Mais, vous savez, ça faisait bien quatre-vingt-dix, et c'était vraiment par respect pour mes chefs. Seulement, quinze jours de prison pour des prunes, c'eût été trop bête.

Il restait un joli cent de mirabelles sur le sol trop nourricier, certes. Allons, mon garçon, puisque ce calice ne veut pas s'éloigner, consomme ce calice.

J'y parvins. La discipline a des nécessités cruelles, en vérité. Je connus le goût de toutes les mirabelles et leur amertume ignorée du vulgaire. J'attribue à cette petite débauche la diarrhée sans seconde qui, au matin, sur le lit de camp, me fit, elle aussi, connaître ses exigences.

Témoin de cette diarrhée-là, peut-être l'eussiez-vous qualifiée de cholériforme. Le major, sans hésiter, lui donna ce nom. Au reste, quand il apprit qu'on avait trouvé dans la poche de ma culotte 196 noyaux, il modifia son diagnostic sans fausse honte.

Mais alors, les quinze jours de prison, « je n'y coupai pas ». Sitôt guéri, il me fallut les faire.

JEAN DESTREM.

Pour le « Manuel du parfait témoin ».

Cette petite histoire a, entre autres mérites, celui d'être parfaitement authentique, ce qui n'a jamais rien gâté dans une histoire, bien au contraire.

Des gentlemen décidés, il y a quelque temps, à vider une querelle sur le terrain, s'étaient rendus à la Grande-Jatte, ce Pré-aux-Clercs moderne. On procédait aux préliminaires usités en pareil cas, quand accourut le propriétaire :

— Messieurs, dit-il, est-ce à l'épée ou au pistolet?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Pardon! c'est que quand c'est au pistolet nous rentrons les bestiaux!

Ce qui signifie que lorsque l'on échange deux balles, ce n'est pas toujours sans résultats... pour les bestiaux!

**

X..., qui est très paresseux, disait :

— Je prends mon courage à deux mains. Eh! alors avec quelle main puis-je travailler?

**

Théâtreuses :

La petite D... arrive hier soir très en colère à son théâtre.

— Figurez-vous, dit-elle, qu'un monsieur vient de me pincer dans le passage des Panoramas.

— Que lui as-tu dit?

— Je lui ai demandé s'il se croyait dans les coulisses.

Année. N° 7. 5 Avril 1899. • COCORICO • Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✢ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff et Does. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris,* **7** fr.; *Départements,* **8** fr.; *Étranger,* **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur Japon. . . . **3** »
Parisienne et Tournesol de Wely . . **3** »
Franco **3 25**
Composition de Mucha, sur papier métallique. . . . . **3** »
Franco **3 25**
Couverture de Widophff . . . . . **3** »
Franco **3 25**
Couverture de Doës. . . . . . . **3** »
Franco. **3 25**
Couverture de Pal. . . . . **3** »
Franco **3 25**

COCORICO

Garniture de cheminée exécutée spécialement pour les lecteurs et abonnés du *Cocorico* par le maître céramiste **E. LACHENAL.**

PENDULE

Hauteur : 42 centimètres

AVEC MOUVEMENT

Prix. . . . . **100** francs

PORTE-BOUQUET

Hauteur : 26 centimètres

La pièce . . . . . **60** francs

LA GARNITURE

DE TROIS PIÈCES

Prix. . . . . **200** francs

Toute commande devra être accompagnée du montant de sa valeur en chèque ou mandat payable à Paris et adressé à M. Paul Bourigny, directeur du **Cocorico**.

Les objets d'art sont emballés et expédiés gratuitement en France. Les frais de port pour l'étranger sont à la charge du destinataire depuis la frontière française.









PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 7.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

LES GAITÉS DU PHONOGRAPHE



— (Très régence et partageux). Si Madame veut m'permett'...

ENCORE UN PRINCE

Notre confrère Edmond Teulet organise un petit scrutin littéraire à l'effet d élire un « prince des chansonniers ».

Les Journaux.

Voici qu'au fond de leur province,
Les bons chansonniers montmartrois
Rêvent de se choisir un prince.
Un Prince? Pourquoi? tas de rois!

Car, rois, vous l'êtes à cette heure,
Dans vos cabarets pleins de fous :
Boîte où l'on rit, boîte où l'on pleure,
Vous êtes rois, chacun chez vous!

L'un règne dans cette boutique :
L'autre, dans celle d'à côté.
Pourquoi convoquer la critique
Dans votre souveraineté?

Pourquoi réclamer qu'on vous classe?
Chose au-dessus, Machin, dessous...
Gardez donc chacun votre place,
Au même plan, gagnant des sous!

Amusez, Rois sur vos estrades,
Chacun, vos sujets respectifs.
Demeurez égaux, camarades,
Sans en rechercher les motifs.

Quel est ce goût de monarchie?
Ce désir d'un maître? Et ce vœu
D'établir une hiérarchie
Entre le crin et le cheveu?

D'ailleurs, vous le savez, en somme,
Le vrai prince de la Chanson
N'est pas Montmartrois, n'est pas homme!
Car c'est n'importe quel pinson

Qui dans quelque arbre vert, culbute
Sa pinsonne, aux mois printaniers;
Qui vit aux bois et fuit la Butte,
Car il a peur des chansonniers!

LOUIS MARSOLLEAU.

A LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICES

Durant toute la semaine sainte, le petit Pierre avait été particulièrement insupportable. La trajectoire d'un encrier lancé, par lui, d'une menotte sûre, avait abouti dans l'angle d'une très belle glace, qui fut brisée. Il avait, en outre, arraché les jeunes pousses des plantes grimpantes semées avec soin, le mois dernier, dans les caisses vertes, emplies de terre, de la terrasse. Et, le matin du vendredi saint, au sortir de l'office, il avait désolé sa maman, qui venait de tremper le bout de ses doits gantés dans le bénitier, en lui criant : « Pourquoi donc, maman, que tu fais, aujourd'hui, le signe de la croix avec du jus? »

Aussi, la maman dit, hier, au papa :

— Puisque Pierrot a été bien sage, nous allons le mener à la Foire au pain d'épices.

Préparatifs... Fiacre... Cohue... Marchands de pain d'épices, où sont nos gloires et des animaux portant au flanc des noms en sucre : *Théodore, Antoine, Albertine, Gabrielle...*

— Qu'est-ce que c'est que ça, là, en pain d'épices, papa? dit Pierrot, s'arrêtant.

— Ça? C'est le portrait de M. Loubet, mon chéri, le nouveau président de la République. Le veux-tu?

— Oh! non! dit Pierrot. J'aime mieux ça, là, c'est bien plus beau. Qu'est-ce que c'est, dis, maman?

— C'est un petit cochon, mon chéri.

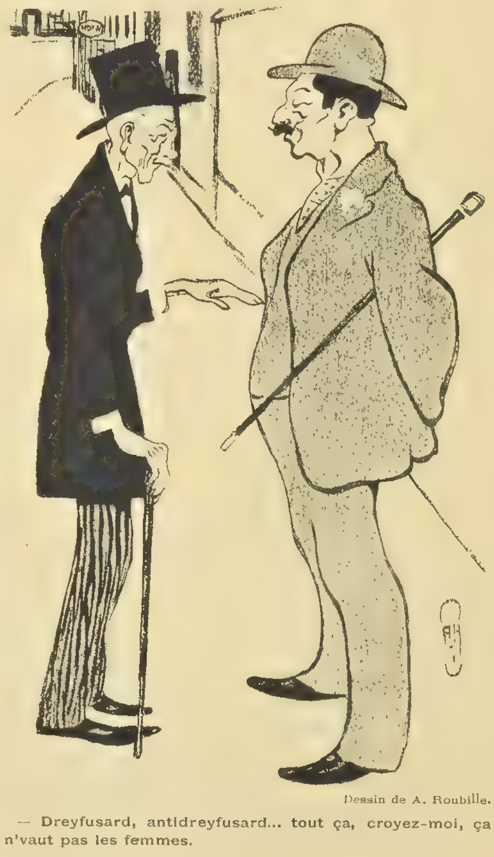
Pierrot regarda sa mère, haussa les épaules, et répliqua :

— C'est pas vrai! c'est pas un petit cochon : il n'a pas de culotte!

— Bêta! dit la maman, les petits cochons n'ont pas de culotte.

— Alors, triompha Pierrot, pourquoi que tu m'appelles petit cochon quand je fais pipi dans la mienne?

RAPHAËL CHAIGNEAU.



Dessin de A. Roubille.

— Dreyfusard, antidreyfusard... tout ça, croyez-moi, ça n'vaut pas les femmes.

NOTES D'UN PASSANT

Seul autrefois le marronnier du 20 mars prédisait par ses feuilles précoces l'entrée officielle du Printemps dans Paris; mais les mœurs ont modifié cette coutume.

La saison des lilas est désormais annoncée par les échenilleurs de serpentins dégageant les branches de nos végétaux boulevardiers. A l'approche de Pâques nos jardiniers, montés sur des échelles, armés d'instruments inventés pour la circonstance, arrachent sans pitié ces singuliers parasites des frondaisons parisiennes, les mauvaises herbes multicolores poussées pendant le carnaval.

J'ai remarqué hier, sur le boulevard de Strasbourg de noirs travailleurs ailés qui aidaient les ouvriers dans leur besogne, et qui, de leurs becs crochus, arrachaient aussi leur part de serpentins sur les branchettes les plus élevées.

Et, curieux de savoir à quel usage les corbeaux destinaient ces minces lanières de papier, je les ai vus planer sur la vieille tour de Saint-Laurent, et puis sautiller parmi les rameaux des grands platanes du square.

Là, au plus haut des maîtresses branches, ils construisaient leurs nids, songeant à l'éclosion future des petits corbins de Paris. Les mères préoccupées aménageaient de leur mieux les berceaux aériens qu'elles bourraient, matelassaient, capitonnaient de serpentins. Et l'habitant du presbytère voisin, par la fenêtre ouverte aux souffles de l'Avril, pouvait constater l'immanence des prétendus choses éphémères, en voyant ces débris carnavalesques si habilement appropriés aux ébats d'une nichée qui ne songe qu'à la joie de vivre.

JULIEN SERMET.

BON TEINT

Dessin de J. L. Burret.







LE JARDINIER DISTRAIT

C'était un jardinier,
on ne peut pas le nier,
qui venait de perdre sa femme,
et qui, chose incroyable, avait la mort dans l'âme.
Il pénétra chez un tailleur
auquel il dit : « Bonjour, monsieur,
je voudrais une redingote
sur mesure, comme les gens de la haute —
une redingote grand deuil »,
ajouta-t-il, la larme à l'œil.
Après avoir pris les mesures :
« Avec quel genre de bordure
la voulez-vous? demanda le tailleur.
Le jardinier, l'esprit ailleurs,
à Besançon, ou à quelque affaire d'arbustes
(on ne peut pas bien dire au juste),
le jardinier lui répondit :
« Avec une bordure en buis... »

E.-V. HYSPA.



Tas de brutes, c'que c'est faux... c'est épatant c'qui y en a peu qu'ont l'oreille musicienne.

MÉCÈNE

Quand, ce soir-là, Lourson sentit son estomac tenaillé par la crampe, il pensa que le déjeuner qu'il n'avait pu faire le matin, faute d'argent, était peut-être la cause de ce trouble gastrique.

Rangeant sur sa table un poème auquel il mettait la dernière main, il fourra la première dans son gousset et en retira toute sa fortune, soit vingt-cinq centimes.

Il estima cette somme insuffisante même pour le dîner d'un homme habitué à vivre dans le rêve, et se rappela alors qu'un M. de Mécène, qu'il avait connu par hasard dans un café du boulevard des Italiens, serait heureux de lui prêter cent sous, qu'il rendrait dans les huit jours.

M. de Mécène était à son café et fit fête au jeune homme.

« Quel heureux hasard?... Enchanté... »

Pendant qu'on lui versait un apéritif rare, Lourson, timidement, exposa sa demande.

Comme ça tombait mal, sapristi! Justement, Mécène, ce jour-là, avait dû débourser des tas de louis. Il n'y avait pas moyen, avec la meilleure volonté du monde. S'il voulait repasser dans quinze jours?

Comme compensation à ce contre-temps, il invita Lourson à dîner.

Ils se restaurèrent très bien pour trente-sept francs soixante-quinze centimes, et, le dernier havane fumé, Mécène s'étant demandé ce qu'on pourrait bien faire ce soir-là, emmena Lourson dans divers bars où, pour faire la digestion, il lui en fit boire de toutes les couleurs.

Après s'être de nouveau questionné pour savoir où on pourrait bien finir la soirée, Mécène, suivi de Lourson, entra dans un music-hall.

La détonation produite par la bouteille de champagne qu'il fit apporter, loin d'épouvanter deux charmantes filles qui passaient, les fit s'asseoir sans façon à la table du poète et du gentleman.

Celui-ci eut alors une idée qu'il proclama épatante.

« Si nous allions souper? Allons, mon vieux Lourson, ça vous changera les idées, vous avez l'air abruti. Vous avez des ennuis? Parbleu! qui n'a pas les siens? »

Tous les quatre allèrent souper modestement, à trente francs par tête.

Vers cinq heures du matin, M. de Mécène congédia ses aimables compagnes avec quelque menue monnaie pour prendre l'omnibus, et en leur donnant rendez-vous pour le soir.

« Je ne suis pas un mufle, dit-il à Lourson! je ne vais pas vous plaquer pour ces donzelles-là. Je vous reconduis chez vous. »

Et un fiacre les emporta vers le quartier où gitait le poète. Arrivé devant le logis, M. de Mécène pensa qu'un peu de marche lui ferait du bien et il paya le cocher.

« C'est trop fort, s'écria-t-il, pas un sou de monnaie! Vous n'auriez pas vingt-cinq centimes sur vous, mon cher ami? »

Le cher ami livra sa fortune, et, pendant qu'il sonnait à sa porte, Mécène, s'éloignant, lui dit, avec un sourire : « Merci de la charmante soirée que vous m'avez fait passer... J'adore les artistes, moi... A bientôt... »

JEAN GOUDEZKI.

CRÉDULITÉ



— Mon enfant... il faut savoir mépriser les médisances... Aucune fille à marier n'y échappe.

PETIT-LOUP

Portant sur lui de grosses sommes,
Tard, le maquignon s'en revient,
Lorsque, soudain, il est attaqué par deux hommes.
D'un coup de voix stridente il appelle son chien :
« Vite, à moi, Petit-Loup! » — Mais rien!
Son compagnon musarde en route.
Et la lutte s'acharne, affreuse ; on n'y voit goutte.
Un dernier appel rauque! — Et le marchand de bœufs
Tombe et trépasse au fond du grand chemin bourbeux.
Mais, d'un train haleté que le silence écoute,
Le dogue accourt, se rue, étrangle un assassin;
L'autre a juste le temps de grimper dans un arbre.
Et, stupéfaits d'horreur, les gens du bourg voisin
Trouvaient, le lendemain, un chien entre deux morts,
Surveillant, crocs baveux, sur un vieux chêne tors,
Quelqu'un juché livide et raide comme un marbre.

MAURICE ROLLINAT.

SENSATIONS DE ROUTE

Revenant de chasser l'écureuil dans les districts de l'Est, j'avais mis aux bagages mon cor, mon arc et mes chiens grimpeurs.

Je m'étais installé dans un compartiment de secondes, et, tout en laissant mon âme de rapsode se bercer au rythme barbare du convoi, je regardais filer le paysage ;

Passe, passe, bon paysage, — Bon paysage d'hiver, — Avec tes mille visages — Divers!

Dans sa terreur des accidents, — Le chef de gare est sur les dents. — Le gendarme arpente le quai — Pour arrêter les pick-pockets.

Ce sont des fous! Toi seul es sage. — Passe, passe, bon paysage...

Le train ayant stoppé, trois individus d'assez mauvaise mine firent irruption dans mon car.

Ils étaient armés de fouets lourds, et, sous les peaux de biques dont ils étaient couverts, on apercevait leurs bliauds de toile bleue. Il n'y avait donc pas d'erreur : ces hommes étaient des bouchers.

Après avoir fait résonner les bouillottes de cuivre sous la triple ferrure de leurs souliers, lourdement ils se laissèrent choir sur les banquettes.

Aussitôt, une épaisse fumée régna dans le box.

Ils avaient (est-il besoin de le dire?) allumé sans perdre un instant leurs vastes pipes, et dans le bleu des nuages qu'ils vomissaient, de temps à autre, j'entrevoyais leurs rouges visages, tels des phares tournants dans la brume.

Et, soudain, deux de ces hommes se mirent à rire éperdument, à trépigner, à se gifler les cuisses et à se lancer des coups de poings dans les côtes.

— Elle est bien bonne, criaient-ils. Ah! ah! ah! pour sûr qu'elle est bien bonne!

Et leur hilarité était à ce point sonore qu'un instant je crus le wagon envahi par un troupeau de chevaux sauvages.

— Ah! ah! ah! criait le premier.

— Ah! ah! ah! hurlait le second.

Mais le troisième ne disait rien. Car, ne la connaissant pas, il lui était impossible de la déclarer bonne ou mauvaise.

Alors, le premier eut pitié de lui :

— Depuis longtemps, fit-il, je voulais jouer un bon tour à Maréchal, le boulanger... le gros Maréchal, tu sais bien, celui dont la figure ressemble à un croupion d'oie... Ce bougre de voleur-là nous flanque des pains de quatre livres qui pèsent à peine un kilo et demi! Il est mauvais comme la gale et plus avare qu'une vieille pie!

L'autre jour, il vient chez moi et, en me donnant les deux pains de quatre livres qu'il m'apporte tous les matins, il me commande un rôti de quatre kilos. « Sers-moi vite, qu'il me dit, j'ai pas de temps à perdre, nous avons du monde à dîner. »

Je lui coupe donc son filet; mais au moment de le mettre dans la balance : « Sapristi! que je fais, sapristi de zut! de nom d'un chien! de nom d'un nom! — j'ai oublié mes poids de deux kilos à l'abattoir... »

— Ça, c'est embêtant, fait Maréchal.

Pour sûr, que c'est embêtant!

— Comment faire?...

Et tout à coup je me mets à gambader comme si j'avais gagné le gros lot de cinq cent mille. « Tout va bien, que je lui crie, ne t'inquiète pas, j'ai trouvé : je vas mettre tes deux pains dans la balance et ça fera le compte! »

Tu vois d'ici la tête qu'il faisait, lui qui savait que ses pains n'avaient pas le poids... Ah! ah! ah! et moi, ce que je rigolais, en dedans! N'importe, il n'a rien dit, et il est parti avec son filet de six livres pour huit. A trente-cinq sous la livre, ça fait que je l'ai enfoncé de trois francs dix sous! Et je veux bien être pendu s'il n'en attrape pas une triple jaunisse... Ah! ah! ah!

Ah! ah! ah! glapit le second; elle est bien bonne!

Le troisième, à ce signal, mêla ses hennissements à ceux de ses camarades, et la fumée devint alors si compacte, que j'eus la sensation absolue d'être perdu dans les brouillards de la Prairie, au milieu d'un joyeux troupeau de chevaux sauvages.

GEORGE AURIOL.

PRINTEMPS

Dans tous les arbres de Paris,
Même devant la Préfecture,
S'aiment les moineaux, à grands cris,
Sous les yeux bleus de la nature.

Printemps a chassé les jours gris;
Et, grâce à la température,
Les grisettes sont hors de prix
Et veulent hôtel et voiture.

Un je ne sais quoi rôde en l'air,
Il y a du feu sous la chair
Et de la crainte dans les fièvres.

L'un est langoureux, l'autre fol,
On va se boire sur les lèvres
Ou s'inonder de vitriol.

PAUL GÉGNON.

Il ne reste plus à la science, dont les ignorants seuls clament la faillite, qu'à remplacer, par un nouvel élément d'Idéal, et pour ceux qui y voient vraiment, la nouvelle idole, le symbolisme qui faisait le grand charme des religions disparues.

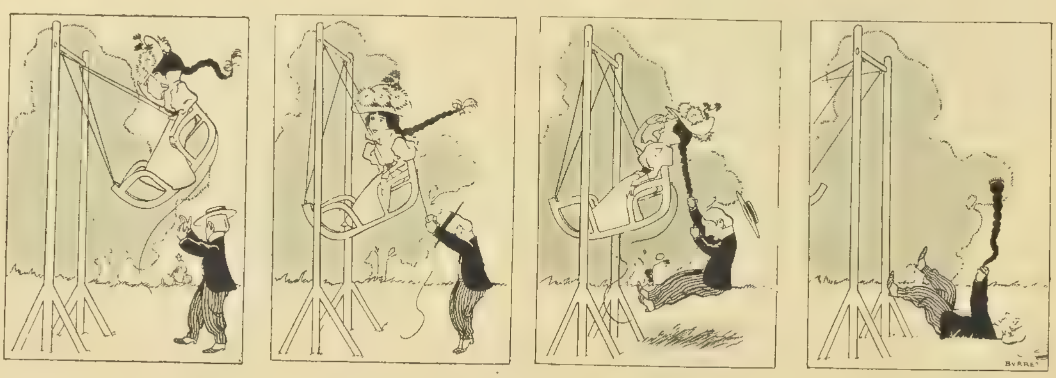
ARMAND SILVESTRE

L'Anglo-Saxon boit, mange debout, dans les bars. Nos Français s'assoient, s'étalent, soufflent, s'enfoncent dans la banquette, lâchent le bouton du gilet et se reposent; les deux attitudes marquent la différence des énergies. L'Anglo-Saxon est prêt à repartir; le Latin aimerait devenir végétal, se souder par la tige à la place, et laisser faire le soleil.

PAUL ADAM.

Nos inventions de romanciers sont toujours inférieures, en détail et en nombre, aux combinaisons brutales et poétiques de la vie.

HUGUES LE ROUX.



A. MUCHA



AVRIL

Soleil!



— Ça flatte toujours l'amour-propre quand on entend dire que sa sœur est chouette!

LA JUMENT ET LE COLONEL

Sous le ciel de juin, le champ de manœuvre est fleuri de soldats bleus et rouges, alignés à l'infini. Le colonel apparaît à cheval. Il va passer la revue avant l'arrivée du général inspecteur. L'un sur l'autre, le colonel et sa jument soliloquent.

LA JUMENT. — Chouette! Des hommes. (*Elle danse.*)

LE COLONEL. — Ah! la sale bête. Vous allez voir qu'elle va me jouer quelque tour. Je l'ai pourtant fait promener ce matin pendant quatre heures avec le caveçon, autour du manège. Si elle bronche encore après cet apéritif-là! (*Les tambours et clairons éclatent.*)

LA JUMENT. — Eh! là! On prévient! (*Elle fait un écart.*)

LE COLONEL. — Sûrement, elle va me flanquer par terre. Je n'ai jamais pu m'habituer à ses déplacements. On a quelque chose sous le derrière, et tout à coup, on n'a plus rien. C'est étonnant comme je me rouille vite quand je cesse un peu de monter.

C'est le diable pour s'y remettre. Après tout, ça n'a rien de drôle : est-ce qu'on ne cite pas des officiers de marine qui ont le mal de mer chaque fois qu'ils rembarquent? C'est le même coup.

LA JUMENT, *elle aperçoit un morceau de journal dans l'herbe.* — Vive la presse! (*Pétarade.*)

LE COLONEL. — Mais qu'est-ce qu'elle a? Qu'est-ce qu'elle a? Quand on pense qu'il suffirait d'une petite chute de rien du tout pour m'empêcher d'arriver général. Tout se tient ; un écart, un étrier perdu. Vlan. Ça fait frémir. La prochaine fois, je la pique à la morphine. (*La revue du colonel prend fin. Il attend le général à la droite du régiment.*)

LA JUMENT. — Zut et zut! On prend racine. (*Elle esquisse un cavalier seul.*)

LE COLONEL. — La mâtine! On dirait qu'on est à cheval sur une crevette. Quel coup de rein! C'est souple et rosse comme une femme, ces bêtes-là. Précisément, son jeu de croupe me rappelle la petite... la petite... Cristi de cristi, comme ça f... le camp, les noms de femme! Voyons c'était en mil huit cent... mil huit cent... A... à... comment appelait-on ce trou-là? Je ne connais que ça... (*Un frémissement court : le Général! le Général! Le colonel lève son sabre dans le soleil et s'écrie d'une voix de canon.*) Garde à vous! (*Puis il ne pense plus à rien du tout.*)

MICHEL CORDAY.

AFFAIRES ARRANGÉES

Certains individus arrangent drôlement leurs affaires.

J'en sais un qui, voulant assurer sa sécurité, a vendu sa maison à son voisin de droite, moyennant une rente viagère.

Après quoi, ayant envie d'une somme, il a vendu à son voisin de gauche son droit à la rente précitée.

Maintenant, il a mangé la somme; il n'a plus le sou, ce qui n'a rien d'original; mais ses deux voisins lui donnent la comédie pour rien.

S'il est malade, son voisin de droite, qui a la rente à payer, fait une figure en large, pendant que son voisin de gauche, qui craint pour sa pension, fait une figure en long.

Et réciproquement, s'il est en bonne santé, son voisin de droite devient morose, tandis que son voisin de gauche s'épanouit.

JEAN DESTREM.

LA NOTE

DESSIN DE CARAN D'ACHE



I. — Monsieur le vicomte, je viens pour la petite note...



II. – Sapristi, Vandelin, vous tombez bien mal!...



III. – Je vais vous donner un petit acompte.



IV. — Tenez, mon ami...



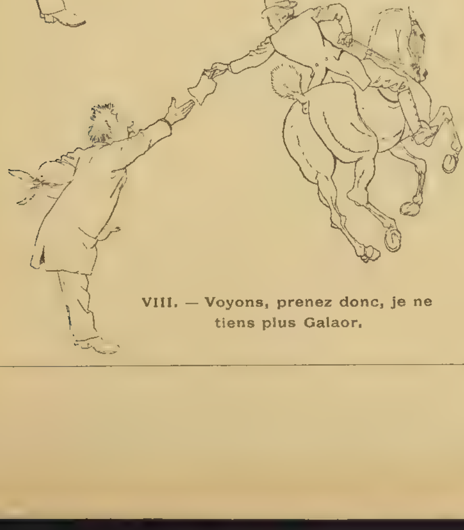
V. – Voila cent francs.



VI. Mais prenez donc...



VII. — Prenez donc, dépêchez-vous!...



VIII. — Voyons, prenez donc, je ne tiens plus Galaor.



IX. – Tant pis, Vandelin, ce sera pour une autre fois !!!!!



Dessin de A. Roubille.

— J'ai toujours eu trop de cœur, moi; allez donc vous payer des chevaux avec ça...

UN SCANDALE

Un scandale épouvantable s'est produit à la dixième chambre.

Après avoir interrogé l'accusé X..., le président lui dit à brûle-pourpoint (il n'en reste que des lambeaux) :

— Vous avez été prévenu, vous savez par conséquent ce qui vous attend?

— C'est ma femme.

— Asseyez-vous.

L'autre refusa énergiquement, sous le fallacieux prétexte qu'il avait un clou au derrière.

Le président, furieux, voulut suspendre l'audience à ce clou. La malheureuse résistait de son mieux. Le second juge s'interposa. La lutte devint terrible et montra les dents. Le troisième juge, vieux paillard, s'empressa de lever sournoisement l'audience avec laquelle il disparut dans une chambre voisine.

L'Astucieux saisit l'occasion par les cheveux et prit la fuite; mais les gendarmes, dont on ne saurait trop louer le courage en cette circonstance, parvinrent à lui faire rendre le tout.

La situation de l'accusé est singulièrement aggravée par ces événements, d'autant plus que s'étant imprudemment assis, il est resté cloué à son banc.

L'audience n'a pas reparu, on la croit à Monaco avec son séducteur.

WILLY.

L'OIE

Tiennette voudrait aller à Paris, comme les autres filles du village. Mais est-elle seulement capable de garder ses oies?

A vrai dire, elle les suit, plutôt qu'elle ne les mène. Elle tricote, machinale, derrière leur troupe, et elle s'en rapporte à l'oie de Toulouse qui a la raison d'une grande personne.

L'oie de Toulouse connaît le chemin, les bonnes herbes, et l'heure où il faut rentrer.

Si brave que le jars l'est moins, elle protège ses sœurs contre le mauvais chien. Son col vibre et serpente à ras de terre, puis se redresse, et elle domine Tiennette effarée. Dès que tout va bien, elle triomphe et chante du nez qu'elle sait grâce à qui l'ordre règne.

Elle ne doute pas qu'elle ferait mieux encore.

Et, un soir, elle quitte le pays.

Elle s'éloigne sur la route, bec au vent, plumes collées. Des femmes, qu'elle croise, n'osent l'arrêter. Elle marche vite à faire peur.

Et pendant que Tiennette, restée là-bas, finit de s'abêtir, et, toute pareille aux oies, ne s'en distingue plus, l'oie de Toulouse vient à Paris.

JULES RENARD.



Dessin de Doës.

L'un ayant dit : idiot! Et l'autre : Tu me rases!
Ils se battirent — tels des marquis en pourpoint —
Un professeur passa, qui dit . Très bien! Les Phrases
Se terminent toujours, mes enfants, par le *poing*.

SCÈNE CONJUGALE



— D'abord, si je ne t'aimais pas autant, crois-tu que je te ferais des scènes tous les jours?

COCORICO!

Tournant autour d'une poulette,
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Allegreto.
Le bec ouvert et l'œil bêbête,
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Andantino.
Il mord et plume la pauvrette,
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Furioso!
Il a fini, cligne, s'arrête...
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Rinforzando!
A recommencer, il s'apprête,
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Pour un sexto!
Si j'étais à pareille fête...
Cocorico!
Le coq lascif roidit sa crête,
Poccolino.

ADOLPHE ROUSSEAU.



Dessin de C. Huard.

LE CHANTEUR. — Avril vient de naî...tre...

L'ACCOMPAGNATEUR. — Tention! Il va encore te tomber des sous dans la bouche.

L'AMI DE L'AUTEUR

L'ami de l'auteur n'appartient pas à la famille des parasites qui se font héberger.

Il ne demande rien à l'auteur, sinon un peu du reflet de sa gloire.

Le jour d'une première de l'auteur, l'ami de l'auteur se montre d'une extrême nervosité et d'une préoccupation sans limite.

Il va et vient d'un pas saccadé, la tête enfoncée dans les épaules, dans l'attitude de l'homme qui succombe sous le poids de ses pensées.

S'il parle de la pièce, il dit « notre pièce », et cela tout naturellement ; la conviction s'étant faite en lui qu'il n'a pas été étranger à la confection de l'œuvre.

L'ami de l'auteur n'a d'autre profession que celle de l'ami de l'auteur; cette profession lui crée du reste assez de travail pour qu'il ne songe point à s'occuper ailleurs.

Elle est multiple, en effet. Elle consiste à éconduire les importuns, ces ennemis du travail, à refuser aux indiscrets, avec des fleurs de rhétorique, les fauteuils et les loges que ceux-ci demandent à l'auteur, à négocier avec les créanciers pressés et pressants, et à discuter avec les directeurs de la prime... avant la première.

En échange des services constants qu'il rend à l'auteur, l'ami de l'auteur reçoit deux dédommagements qui sont pour lui deux récompenses suprêmes : il tutoie l'auteur et il va dans les coulisses.

FERDINAND BLOCH.

Crétinus a mal aux yeux, aussi va-t-il consulter un oculiste. Celui-ci lui recommande de ne jamais sortir sans conserves fumées.

Depuis la foire au jambons, Crétinus se promène partout, avec un jambon fumé sous chaque bras.

La plantureuse Mme Z... annonce à ses intimes qu'elle aura son portrait, grandeur nature, au prochain Salon.

— Et vous savez, ajoute-t-elle, il est d'un maître!

Alors, Boireau, aimable :

— De tour de taille!

Une vieille dame possède une servante très dévouée et très soigneuse.

— Françoise, lui dit-elle un jour, je veux qu'après ma mort vous ayez l'existence assurée; je vous laisserai une rente... et tout mon mobilier.

Françoise remercie sa maîtresse, puis :

— Madame, demande-t-elle, est-ce que j'aurai aussi le canapé?

— Naturellement, puisque je vous laisse tout mon mobilier.

— Ah! bien, merci, madame!

Le lendemain, la vieille dame s'asseoit sur le canapé.

— Ah! madame, prenez garde! s'écrie Françoise; vous allez abîmer « mon » canapé!

nnée. N° 8. 20 Avril 1899. • **COCORICO** • Prix . 30 centimes





COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, comme graveur sur bois Léon Ruffe, et comme lithographe G. Dola

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does et Pal. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

France (y compris l'Algérie et la Tunisie), **Belgique** et **Suisse.** — *Le Numéro* : **30** cent.

Autres Pays de l'Union Postale. — *Le Numéro* : **40** centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur Japon. . . . 3 »
Parisienne et Tournesol de Wely . . 3 »
Franco 3 25
Composition de Mucha, sur papier métallique. . . . . 3 »
Franco 3 25
Couverture de Widophff . . . . . . 3 »
Franco 3 25
Couverture de Doës. . . . . 3 »
Franco. 3 25
Couverture de Pal. . . . . 3 »
Franco 3 25
Couverture de Georges Scott, lithographie originale tirée en bleu sur papier Whatman, épreuve d'artiste. 5 »
Franco 5 50

COCORICO

Garniture de cheminée exécutée spécialement pour les lecteurs et abonnés du *Cocorico* par le maître céramiste **E. LACHENAL.**

PENDULE

Hauteur : 42 centimètres

AVEC MOUVEMENT

Prix. . . . . . . **100** francs

PORTE-BOUQUET

Hauteur : 26 centimètres

La pièce . . . . . **60** francs

LA GARNITURE

DE TROIS PIÈCES

Prix. . . . . . . **200** francs

Toute commande devra être accompagnée du montant de sa valeur en chèque ou mandat payable à Paris et adressé à M. Paul Boutigny, directeur du **Cocorico.**

Les objets d'art sont emballés et expédiés gratuitement en France. Les frais de port pour l'étranger sont à la charge du destinataire depuis la frontière française.









PAUL BOUTIGNY
Directeur

No 8.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

CONSULTATION



— Mais enfin, Docteur, qu'est-ce que c'est?
— C'est... dix francs !

LA CONFÉRENCE POUR LA PAIX

Grâce à nos nouveaux appareils télégraphiques sans fil et qui permettent, en outre, d'annoncer les nouvelles par anticipation, nous pouvons dès aujourd'hui publier le compte rendu de la conférence pour la Paix qui se tiendra le mois prochain à La Haye.

Voici s'ouvrir la Conférence
— Hip! Hip! Hourrah! Hip! Hip! Hourrah!
Après laquelle l'on pourra
Dormir enfin en paix, ô France!

Dans un palais, non sans beauté,
Se tient la première séance.
Les Reines, avec bienséance,
Versent elles-mêmes le thé.

Elles ont très bien fait les choses
— Pour avoir, sans doute, à foison,
Croix, Jarretières et Toisons. —
Voici du champagne et des roses!

C'est, dans des coupes de cristal :
Caviar, jambon d'York et choucroute,
Pâtés truffés, dorés sur croûte,
Du Roquefort, de l'Emmenthal

Du Hollande odorant... et libre!
Des livres du macaroni,
Si bon, qui pousse aux bords du Tibre.
Des livres : Dumas, Karr, Rosny,

Sont sur la table décorée
Des journaux : le Cocorico,
Qu'on lit depuis Porto-Rico
Jusqu'au royaume de Corée!

Or, le discours présidentiel,
Avalé, la noble assemblée
Commence ses travaux d'emblée.
Frères! Remerçions le Ciel!

Un membre — des bords de la Sprée —
Vient revendiquer Samoa.
L'Anglais rugit : « C'est à moâ! »
De fureur la face empourprée

— Peut-être aussi grâce au schiedam —
Jonathan, bousculant la table,
Brandit sa flotte redoutable.
Le Français exige le Siam.

Puis, les convenances honnies,
Parmi les nombreux délégués,
Il n'est pas jusqu'aux Portugais
Qui réclament des colonies.

— « Jonathan! Tu n'es qu'un voleur! »
Crie un enfant des bords du Tage.
Enfin, ces messieurs se partagent
La Carte, en échangeant la leur.....

RAPHAËL CHAIGNEAU.

LE VIEUX DANS SA VIGNE

Il la pioche, la pioche tout le jour, toute l'année. Il s'est rapetissé à la taille des échalas. Entre les ceps, il courbe son dos vêtu de poils roux que grille encore le soleil. Il met son nez dans l'aisselle de chaque feuille et regarde longuement pleurer l'écorce.

Les merles n'ont plus peur. Ils écoutent venir la pioche infatigable frappant les mauvaises herbes et l'évitent sans hâte, l'aile à peine ouverte.

Un instant le vieux s'assied et mange son pain et ses oignons, l'œil fixé sur un raisin qui pousse près de lui. Il ne lève la tête que pour deviner s'il fera beau demain.

Il rentre à la maison si tard que sa femme est couchée. Quand il quitte le lit, elle dort toujours, il ne la voit jamais ; il l'oublie.

Il n'aime que sa vigne et, ma foi, c'est une bonne vigne, car malgré les gelées, la grêle qui tue, la pluie qui noie, l'insecte qui ronge, elle rapporte fidèlement au vieux des poires sauvages, de petites pêches aigres, des noisettes, des groseilles blanches ou rouges, et même quelques asperges.

JULES RENARD.

IDYLLE



Dessin de J. Wely.



— Dans la cavalerie on serait heureux, si y'avait pas l'cheval...

L'ÉCRITEAU

Depuis trois mois, il était en proie à une misère noire. Ses derniers livres vendus, il errait par une glaciale matinée de décembre, regardant la silhouette du Louvre se perdre dans la brume — sans toutefois oublier l'état pitoyable de ses brodequins — lorsque, près d'une borne, il vit luire soudain quelque chose.

C'était une pièce de vingt sous.

Comme il n'avait pas mangé depuis deux jours, ni fumé depuis des temps — et qu'en outre la neige tombait abondamment, il forma aussitôt le projet bien légitime d'aller déguster un chocolat dans une crèmerie qu'il avait depuis longtemps remarquée, mais où jamais il n'était entré (vous pensez pourquoi), et d'y savourer une bonne pipe en lisant quelque feuille.

Il acheta donc un journal, une pipe de Saint-Omer et vingt-cinq centimes de tabac. — Malgré l'exaspération de ses entrailles, la perspective de la « bonne pipe » dans un endroit chauffé le séduisait par-dessus tout; aussi se dirigea-t-il vivement vers l'hospitalière maison dont les patrons — drôle de chose! — s'enrichissent avec les rares sous de ceux qui crèvent la faim.

Il entra. — Il demanda un chocolat, mangea deux petits pains (à lui seul), et, quand il se sentit un peu mieux, il ouvrit son journal.

Lentement, lentement, il bourra sa pipe... Or, comme il se préparait à l'allumer pour oublier un peu sa tristesse, ayant par hasard levé les yeux, il vit se balancer au plafond un grand écriteau, lequel déclarait sur fond bleu en lettres blanches, n'admettant pas la réplique, ceci : Il est expressément défendu de fumer.

GEORGE AURIOL.

TOUTOUTE

— Moi, dit Zette, c'est la « toutoute » que je veux.

« Toutoute », c'était tout simplement le féminin de « toutou » qui manquait à la langue française et que la petite Zette venait de créer sans coup férir.

Il s'agissait de deux petits chiens nouveau-nés, un « toutou » et une « toutoute » que l'on donnait à choisir à mademoiselle Zette.

Le toutou échut au jeune fils du cordonnier d'en face. Il fut immédiatement baptisé « Black », bien qu'il fût tout au plus gris-fer.

« Toutoute » (le nom lui resta) s'installa dans une petite niche toute garnie de rubans roses et de grelots d'argent.

Zette en raffolait et rien n'était trop beau ou trop bon pour sa « Toutoute ».

« Toutoute » était donc la plus heureuse des jeunes chiennes. D'autant plus qu'elle jouissait en même temps des plaisirs de la famille.

Chaque matin, son petit frère Black arrivait en trottinant partager le bon lait sucré. Après avoir bien joué, bien cabriolé, Black, qui était un toutou raisonnable, regagnait l'atelier de son jeune maître, et terminait sa journée en s'occupant avec des rognures de cuir.

Un dimanche matin qu'il faisait très froid, Zette en grande toilette, toute prête à aller déjeuner chez grand'mère, s'aperçut que « Toutoute » avait le poil tout mouillé et grelottait misérablement.

Zette prit « Toutoute » et l'enferma dans la petite armoire au-dessus du poêle de la salle à manger, une armoire qui sert à faire chauffer les assiettes.

Et puis on alla chez grand'mère.

Quand on rentra le soir, la maman de Zette chercha « Toutoute. »

On appelait : « Toutoute! Toutoute! »

Mais « Toutoute » ne répondait pas. Alors Zette se rappela :

— Elle était mouillée... je l'ai mise sécher dans l'armoire aux assiettes.

La pauvre « Toutoute » était là, raidie par la mort, asphyxiée.

La petite Zette regarda avec un peu de dégoût ce cadavre, mais elle ne pleura pas, malgré les paroles sévères de son papa, et elle alla se coucher.

Mais le lendemain, quand elle vit arriver Black cherchant sa sœur avec des jappements douloureux, Zette comprit toute l'horreur de ce qu'elle avait fait.

Son petit cœur creva, et prenant dans ses bras le pauvre Black désolé, elle éclata en gros, gros sanglots.

ALPHONSE ALLAIS.

LES ORANGES

Filles du chaud soleil, fruits de magnificence,
Votre splendeur émeut, votre parfum encense
L'auguste et vieil hiver qui songe en souriant
Aux ciels bleus, évoqués par vous, de l'Orient!

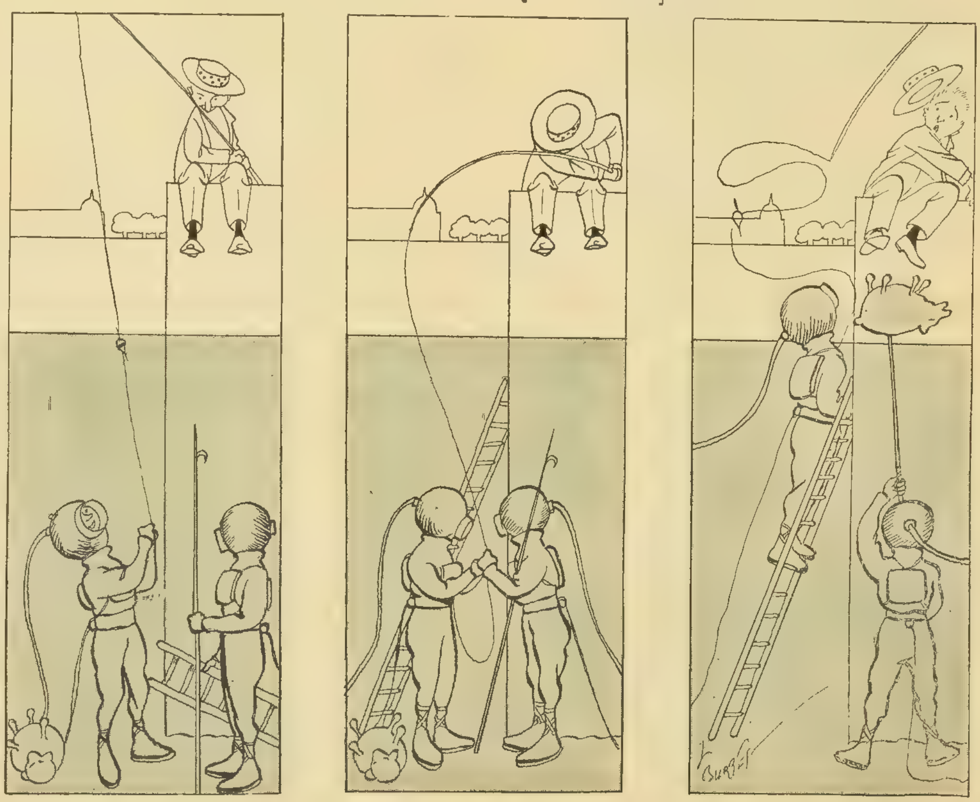
Perles pour les colliers de chimériques reines,
Sphériques lingots d'or de naïves étrennes,
Vous nous semblez, en votre appareil éclatant,
Les sublimes joyaux du bonheur qu'on attend?

Vers la fin des galas clairs de nudités blanches,
Sur les grands plats d'argent, vos blondes avalanches
Roulent des astres en un chaos glorieux
Qui met la majesté de l'été dans les yeux!

Et, sur le seuil glacé de l'année, apparues
Vos robes de safran sont la gaieté des rues
Et le passant auquel un tel retour est cher
Goûte un philtre d'espoir au cœur de votre chair!

EDMOND CHAR.

LA PÊCHE MIRACULEUSE



PROVINCE



Dessin de Ch. Huard.

— Nous sommes bien aussi spirituels et aussi élégants que vos Parisiens.

QUESTION

Un drame étrange, dont les conséquences ne peuvent encore être calculées, s'est déroulé avant-hier soir sur le lac d'Enghien.

Un des gardes du parc, qui faisait sa ronde de nuit, fut frappé soudain par l'apparition d'une question qui revenait sur l'eau.

Détachant du bord un léger bachot à godille, il se dirigea vers l'endroit où la question en question venait de surgir.

Mais lorsqu'il voulut la saisir, il recula épouvanté : c'était une question brûlante.

Renonçant à s'en emparer par la ruse, il tenta de la trancher. Mais il usa rapidement son couteau et ses forces, sans obtenir aucun résultat appréciable.

Furieux, il empoigna désespérément la godille et, frappant à coups redoublés, il parvint à faire disparaitre momentanément la question.

Hélas! toujours et sans cesse elle revenait à la surface, plus brûlante que jamais, et l'imprudent garde vit le moment où son mince bateau allait s'enflammer.

Recourant alors à un moyen héroïque, il transporta la question sur un autre terrain, afin de l'enterrer.

Les choses en sont là.

WILLY.

LA CHEVRE

La chèvre, à qui l'on vient de tuer ses chevreaux,
Allaite maintenant le fils de leurs bourreaux.
Où sont les doux biquets dont la tête noueuse
Se suspendait à sa mamelle affectueuse?
Cependant, les contours du nourrisson nouveau
Se gravent peu à peu dans son frêle cerveau;
Et bientôt il lui faut son cher petit; elle aime
Ce fils de l'homme aux traits sans poils, à la peau blême,
Les doigts crispés aux flancs dont il est allaité,
Et qui l'appelle, avec des cris d'avidité.

Ces cris la ont vibrer toute — et soudain jalouse,
Elle accourt des coteaux rocheux à la pelouse;
Elle est mère, elle est prête à livrer des combats
Aux femmes; elle croit sans doute avoir mis bas
Cet être vagissant qui n'est pas fait comme elle;
Mais le petit a tant besoin de sa mamelle!
Et si lent à grandir! Oh! c'est le favori!
Il est le plus vorace, il est le plus chéri;
Car plus on donne et plus on aime à qui l'on donne.
Et la chèvre, le long du talus qui gazonne,
Nourrit avec amour ce petit carnassier
Qui mêlera la mort des êtres à ses fêtes
Et qui dans des banquets boira le sang des bêtes!
Lorsque le soir on lui reprend son nourrisson,
Tout son cœur frémissant bêle vers la maison.

Un jour, dans les jardins riants du presbytère,
Le prêtre me dit : « Fils, tu reverras ta mère
Aux cieux avec tous ceux qui t'ont choyé... » Pourquoi
Le prêtre baissa-t-il le front, se tint-il coi,
Et sa réponse hésita-t-elle sur sa lèvre,
Quand je lui dis : « Aux cieux, verrai-je aussi ma chèvre? »

Toi qui me contemplais de tes grands yeux cerclés,
Toi qui mêlas ta barbe à mes cheveux bouclés,
Toi qui donnas de la vigueur à ma faiblesse,
Je vois toujours ton bon visage de diablesse.
O nourrice attentive à mes premiers repas,
Je ne crois pas au ciel, si je ne t'y vois pas
Avec ton front cornu sautant parmi les Ames.
Ma chèvre, sois bénie entre toutes les femmes!

PAUL MARROT.

*

LA CHANSON DE LA HARPE

Pour Fred. Steinmann.

La vieille harpe en bois sculpté,
Instrument jadis si fêté,
N'est qu'une curiosité.

C'est une chose précieuse
Et sa voix si délicieuse
A jamais est silencieuse.

Le Maître est dur comme un rocher,
Et nul ne voudrait le fâcher,
Aussi l'on n'ose la toucher.

Mais quelle est cette ombre indiscrète,
Sortant de sa niche secrète,
Qui près de la harpe s'arrête

Et fait de ce vieil instrument,
Qu'elle caresse doucement,
Sortir un chant simple et charmant?

Une bergerette,
Plaignez la pauvrette,
Parfois
S'en allait seulette
Avec sa houlette
Au bois
L'Amour en cachette
Avait sa fléchette
Aux doigts.

Le gueux, je le vois,
Riant à mi-voix
Sous cape.
Il vise — un, deux, trois.
C'est au cœur, je crois,
Qu'il frappe.

Puis, d'un air narquois
— Vidé son carquois —
S'échappe.

Le chant finit dans un accord
Brisé, triste, et bourdonne encor
Comme un son très lointain de cor.

Bast, ce n'est qu'une corde grise
Sous la poussière, et qui se brise
A la caresse de la brise.

JÉROME DOUCET.

Tout à l'heure, Marchand va revenir en France. On lui prépare des livres d'or, des acclamations, une ferblanterie d'honneur. Soyez sûrs, toutefois, qu'à cela se bornera notre admiration. On ne verra point même cinquante cultivateurs de province vendre leurs terres pauvres, afin d'aller au Congo fonder des établissements prospères.

PAUL ADAM.

Je conviens de bonne grâce que, si les amants n'éprouvaient plus, par impossible, le besoin de se plaindre des trahisons de leur maîtresse, le nombre des volumes de vers diminuerait considérablement.

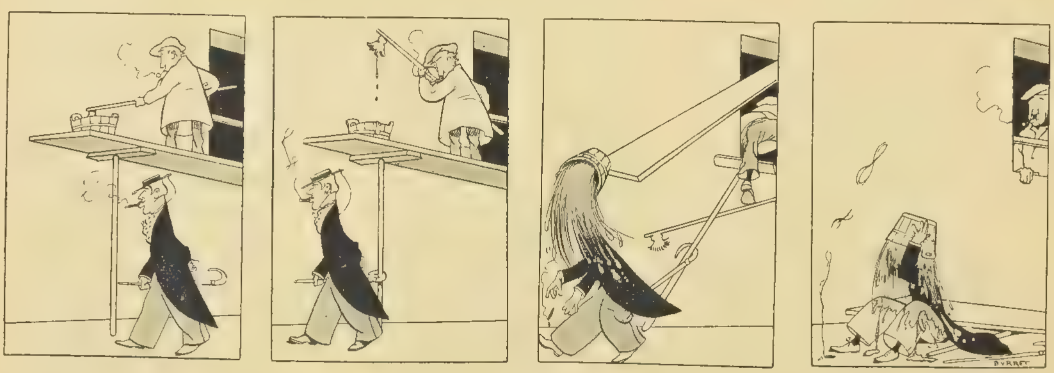
FRANÇOIS COPPÉE.

Le printemps est un reposoir, et l'automne est un temple; et si, dans les mois de fleurs, de germes et de chansons, nos sens ont palpité avec la vie universelle, c'est avec notre âme que communie l'âme du monde automnal.

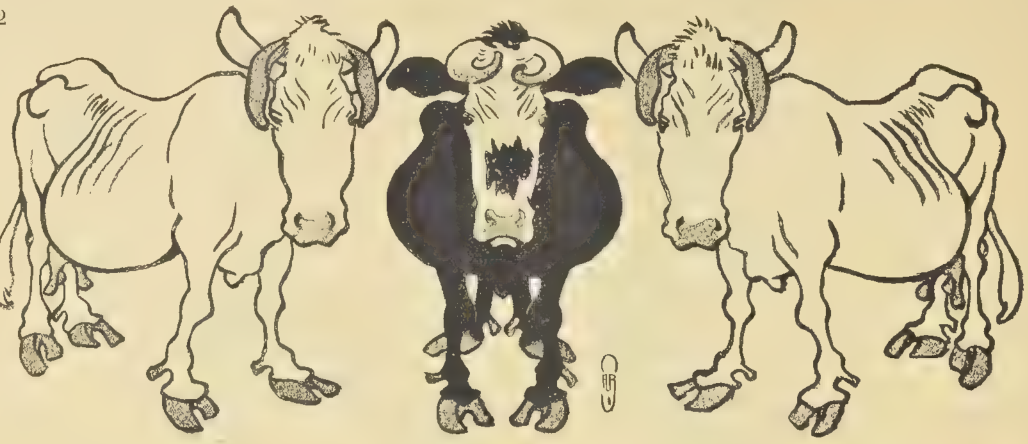
EDMOND HARAUCOURT.

C'est un privilège de ceux qui ont cru, comme de ceux qui ont aimé, de revivre encore, dans la pitié des reliques, leurs anciennes fois et leurs défuntes amours.

ARMAND SILVESTRE.







Fantaisie décorative de A. Roubille.

LES DRAMES DE L'AMOUR

Je revois la grande salle claire, aux carreaux luisants,
Les rideaux blancs,
Et la table de bon accueil,
Les chaises de paille, le fauteuil
Pour l'aïeul,
Et le dressoir, ignorant de l'orgueil
Des pesantes argenteries,
Rustique, et mettant sa seule
Coquetterie
A la gaîté des faïences fleuries.

Combien de fois les admirai-je, tout petit,
Les tableaux, qu'en homme d'esprit,
Simple de goût, mais d'un goût sûr,
L'aimable maître du logis
S'était complu, lui-même, à accrocher aux murs.

Un pauvre pêcheur qui a pris
En guise de poisson, une vieille chaussure,
(Le désappointement est peint sur sa figure;) —
Et puis, deux gros curés qui jouent
Au piquet, ou bien au bésigue, — et l'on devine,
Tant l'artiste subtil sut varier leur mine,
Ou joviale, ou bien chagrine,
Que l'un, en main, n'a rien du tout,
Et que l'autre a tous les atouts :

Comme art d'expression, la peinture est divine,

Pourtant plus que les curés, plus que le pêcheur,
Un spectacle me tenait au cœur ;
Quand j'arrivais, une angoisse étreignait ma gorge :
Tout à l'heure,
Tout à l'heure, quand tournera l'heure,
Le petit coq sortira-t-il encor de la grande horloge?

Et c'était, chaque fois, allégresse nouvelle,
Quand le petit coq sortait en effet battant de l'aile.
Tant d'heures ainsi, il m'a chantées,
Souriantes, désenchantées,
Berceuses, mélancoliques, fanfares d'éveil,
Heures de pluie et de soleil...

Et ce fut par un jour d'été, un jour chaud d'orage :
La fermière du voisinage,
Rubiconde, et rond le corsage,
Passait, portant dans ses paniers
Les fruits mûrs de ses espaliers,
Et les œufs, et le bon laitage,
Et surtout, reine du marché,
Que, bien sûr, allaient s'arracher
Toutes les cuisinières bourgeoises,
Oh! l'exquise petite poule cochinchinoise!...

— Vous vous reposerez un brin,
Et vous goûterez de mon vin,
Allons sans faire de manière... —
Ce n'est pas de refus, voisin,
Dit la fermière.
Influence mystérieuse des temps d'orage...

La petite poule que l'on délaisse dans un coin,
Pourquoi? mais, je n'ai pas besoin
De vous en dire davantage, —
— Cott! Cott! Cott! — a chanté la petite poule,
— Cott! Cott! Cott! —
(Car c'est ainsi que les poules roucoulent...)

— Cott! cott! cott! cott! — entend le coq ;
Un frisson agite son être :
Cette voix,
Il l'entend, c'est certain, pour la première fois,
Et son cœur, cependant, a cru la reconnaître :
— Poule, poule, il faut que je voie
Ton visage cochinchinois! —
Mais quoi,
Point n'est le temps encor de mettre,
Hélas! le bec à la fenêtre ;

Car le cadran implacable et méthodique
Indique
Qu'il n'est pas l'heure de chanter :
Il reste encor à patienter
Bien des minutes,
Et dans la boîte il faut rester!
— Zut! —
Pense à part lui, très irrité,
Le petit coq ;
(Oh! toujours ce Cott! cott! cott! cott!...)

Influence mystérieuse des jours d'orage :
Rouge de désir et de rage,
Il piétine dans les rouages,
Il s'empêtre,

Il fait tant et si bien qu'à la fin l'un des poids
Choit
Malheureusement sur sa tête, —
Le temps qu'il ne trouvait, à venir, assez court,
Amène son heure dernière :

Il ne faut pas songer à l'amour
Quand on a des occupations régulières.

FRANC-NOHAIN.

A MOI PIERRETTE!

DESSIN DE A. WILLETTE





Dessin de Ch. Huard.

— C'qui est épatant, c'est qu'on n'entend jamais parler de cochers écrasés!

LE MONSIEUR

QUI VA AUX PREMIÈRES

Le monsieur qui va aux premières n'est pas, comme on pourrait le croire, un passionné de théâtre, un friand de littérature.

S'il veut assister à la « premiére », c'est moins pour écouter la pièce — qu'il n'écoute point d'ailleurs — que pour joindre sa voix au concert de « débinage » qui s'organise dans les couloirs, à chaque entr'acte.

Pour assister à une première, le monsieur qui va aux premières est capable de tous les sacrifices pécuniaires ; cette capacité est du reste la seule dont il soit susceptible.

Quand, par un hasard invraisemblable, le monsieur qui va aux premières n'a pu se procurer le moindre strapontin, il se présente le soir au contrôle du théâtre où a lieu la première, et demande effrontément la loge d'un personnage influent. Une fois dans la salle, il s'enfonce dans un fauteuil, et cherche querelle au titulaire qui vient lui réclamer sa place.

On reconnaît entre mille le monsieur qui va aux premières, à la façon dont le lendemain, au restaurant ou au cercle, il parle de la pièce représentée la veille.

Si c'est un succès, il s'étire, bâille, et, d'une voix dolente, laisse échapper ces mots : « Ça a bien marché ».

Si c'est un « four », un rire joyeux éclaire son visage et, d'une voix bien timbrée, il s'écrie : « Ah ! mon cher, quelle veste ! »

FERDINAND BLOCH.

VERRE INCASSABLE

— C'est, me fit-il remarquer, du verre incassable.

Il jeta l'objet sur le trottoir, et, en effet, le verre rebondit avec sonorités sans se fêler.

— C'est fort curieux, ajouta-t-il.

— Je connais l'invention.

— Mais ma femme ne la connaît pas. Je compte l'étonner en rentrant. Je t'offre une absinthe.

Au café :

— Tenez, garçon, regardez ça.

Il jeta sur la « terrasse » son verre qui sauta, sauta sans se briser.

— Très bien... Ces messieurs prennent ?...

— Un vermouth pour monsieur ; pour moi, une absinthe citron.

⁂

— Dinons ici, proposa-t-il, expansif, car il en était à la deuxième absinthe.

— Mais ta femme qui t'attend...

— Oh ! elle criera un peu ; mais je compte lui clore le bec en l'étonnant. Tiens, regarde-moi ça.

Il jeta sur le plancher son verre qui roula, exempt de toute cassure.

— C'est prodigieux.

— Je connais, je connais... dînons.

⁂

Dix heures du soir.

— Si tu rentrais ? Ta femme...

— Je me fiche de ma femme. Que veux-tu qu'elle objecte, lorsque, spectacle nouveau pour elle, elle

verra une coupe de cristal tomber à ses pieds et se relever sans blessure. Eblouie, elle ne trouvera d'autre réflexion que celle-ci : — Ce siècle est celui des découvertes.

— C'est égal, filons.

— Pas sur un pied : tu accepteras bien un bock. Garçon, un demi !

⁂

Minuit. Par les rues noires, je l'escorte ; fidèle à mon devoir d'ami, je l'excite à choisir les voies qui mènent plus directement à son domicile ; livré à lui-même, il prendrait des rues quelconques. Et son plaisir maintenant, c'est de pousser devant lui, à coups de pied, le verre incassable, lequel roule — semblable à une vieille casserole dont le passant se joue — mais ne s'ébrèche même pas.

— N'est-ce pas merveilleux ? s'écrie mon ami, de distance en distance.

Je finis tout de même bien par amener le camarade devant sa boutique close.

— Tu entres avec moi, dit-il, tirant son bec-de-cane.

— Jamais de la vie, par exemple ! va recevoir ton savon; je n'ai aucun besoin d'en prendre ma part.

—Ma femme m'en voudrait de te laisser partir ainsi... D'ailleurs, si tu n'entres pas, je n'entre pas non plus.

⁂

Il ouvre; il allume le gaz de la boutique close. Madame accourt, mécontente, en camisole.

— En voilà des heures pour rentrer...

— Tiens, ma fille, regarde seulement ceci.

— Eh ! oui, un verre.

— Maintenant, examine le sol.

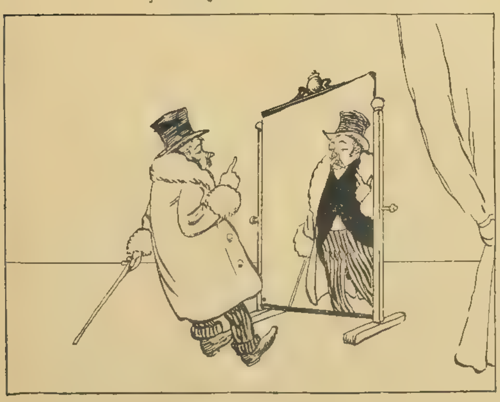
Il y précipite le verre incassable. Mais, contretemps, ce n'est pas en vingt morceaux, c'est en mille, c'est en un milliard de morceaux que se transforme le verre incassable. Dire qu'il s'est cassé, c'est trop peu dire : il s'est volatilisé, réduit en une poussière scintillante, comme l'eût fait une larme batavique.

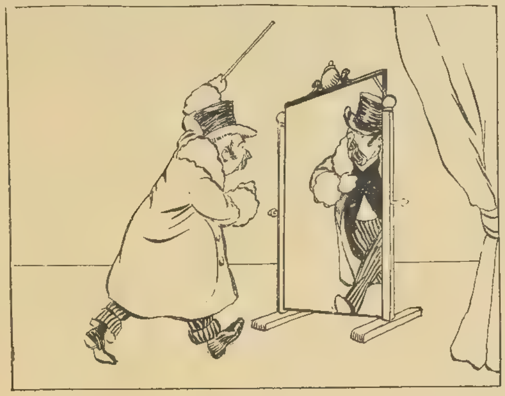
— Ah bien ! s'écrie Madame, stupéfaite et furieuse, vous n'êtes pas plus saouls que ça, tous les deux ?

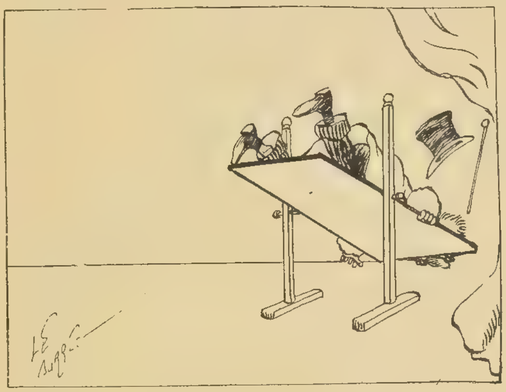
Pendant qu'elle va chercher un balai pour expulser les membres innombrables du verre désormais cassé, je m'esquive, prévoyant une scène, dont je tiens à laisser l'exclusive jouissance à mon ami.

JEAN DESTREM.

SOIR DE FÊTE







LE BLESSÉ

— Qui veut un bras cassé ?

— Moi.

— Une balle dans la jambe ?

— Moi ! Moi !

— Qui veut être mort ?

— Moi ! Moi ! Moi !

C'est à la manœuvre du service de santé : des hommes figurent les blessés, que les brancardiers s'exercent ensuite à relever, puis à panser.

Le sergent infirmier distribue généreusement les plaies, en homme à qui ça ne coûte rien. Une fiche de couleur indique la nature de chaque blessure.

Les balles dans l'épaule sont peu goûtées parce qu'elles ne dispensent pas de la marche. Les jambes cassées sont plus recherchées, parce qu'elles exigent le retour en civière.

Mais le rêve, c'est d'être mort, car on évite, naturellement, jusqu'au simulacre de pansement à l'ambulance.

« Quand on est mort, on existe », disent les soldats, pour qui le verbe « exister » concrète les plus voluptueuses paresses.

Et des rivalités, des concupiscences s'allument autour du sergent infirmier, qui dispense la manne des blessures.

Un murmure d'envie s'élève quand le gros Gorget hérite d'une jambe cassée. Les bonnes places sont toujours pour les mêmes tireurs au... flanc. Cet hercule a le talent de se faire véhiculer par les brancardiers : toujours atteint dans les œuvres basses. C'est à dégoûter d'être blessé.

Gorget rigole. Voilà sa journée faite. Il va s'étendre à la place qu'on lui désignera, la tête à l'ombre et le ventre au soleil. Pendant que les camarades trotteront pour enlever le déchet, il dormira, lui, Gorget. A la petite guerre comme à la petite guerre.

Justement, on le place au bord d'un gentil ruisseau. L'herbe est drue, luisante et parfumée à y donner de la dent. Gorget s'enfonce dans le sommeil, sous le grand bourdonnement du monde des fleurs...

— Hé, l'artiste!

Deux brancardiers sont là, épongeant leur crâne mouillé de leur mouchoir bleu.

— Qu'est-ce que t'as, toi?

— Vous voyez bien : la jambe cassée.

— Tu ne t'embêtes pas?

— Sûr que c'est pas du chiqué.

— Et, alors, tu ne peux pas marcher! Vrai de vrai?

— Pas d'un cheveu, les frérots.

— Voyons, tu peux bien faire ça pour nous; on est loin du camp. Tu ne voudrais pas qu'on te porte tout le temps : marche un peu.

— Puisque j'ai la jambe cassée. Est-ce que j'exécute ma consigne, moi, oui ou non? Faites-en autant.

— Tu n'es pas chic. Au moins, mets-toi tout seul sur la paillasse.

— Mais puisque je ne peux pas bouger! Je vous dis que j'ai le tibia, et puis — comment prononce-t-il, l'infirmier? — et puis le périnée fendus... Avec ça, je devrais gueuler en plus, pour rester dans la vraisemblance. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est de ne pas gueuler. Voilà.

Les deux brancardiers s'exécutent, mais ils ragent, les dents serrées, les joues gonflées.

A grands coups, ils ligottent l'énorme Gorget sur la civière, en tirant sur les courroies avec de vagues tentations de l'étrangler.

Les muscles écartelés, ils avancent sur la plaine rase toute vibrante de chaleur. Gorget ne dédaigne pas de leur donner des conseils.

— Pas si vite.

— Allons, mettez-vous au pas, bon Dieu!

— Ce *qui* doit faire chaud à marcher par ce temps-là.

Les deux brancardiers écument, traversés de soudaines envies de tout lâcher, de poser là le gros homme à la jambe cassée.

Soudain, une route barre la prairie, dont la sépare un grand fossé. Et comme ils essayent de le franchir d'un effort énervé, la civière roule au fond en trois culbutes.

Les brancardiers, les mains vides, se regardent. Ont-ils comploté le coup? Non. Sont-ils enchantés de l'aventure? Certainement.

Et Gorget, ligotté, pousse des cris d'homme brûlé.

— Voilà qu'ils lui avaient cassé pour de bon sa jambe. Et le tibia, et le « périnée », et tout le tonnerre de Dieu! Ah! les rosses, ce qu'ils allaient lui payer ça!

Les brancardiers n'y croient guère. Cependant ils fendent la culotte à Gorget d'un coup de canif : le genou est déjà enflé comme une tête.

— C'est tout de même vrai, dit l'un.

— Comme ça, déclare l'autre, on ne le portera pas pour du beurre.

MICHEL CORDAY.

Entre bohêmes :

— Comment, tu as des chaussettes!

— Tu ne les avais pas remarquées? voilà pourtant six semaines que je les porte.

⁂

Emprunté à une liste toute récente de publications de mariages à Paris :

« M. Pêcheur et Mlle Goujon. »

A la bonne heure! cette fois, malgré les mauvaises langues, cela a mordu!

PRINTEMPS



. N° 9. 5 Mai 1899.

COCORICO

Prix : 30 cent



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. MUCHA, WILLETTE, STEINLEN, LÉANDRE, A. CALBET, H. VOGEL, DE FEURE, LOUIS VALLET, VACHA. J. L. BURRET, PAL, DOES, WELY, A. ROUBILLE, CH. HUARD, GUSTAVE VERBEEK, J. VILLON, GEORGES BOTTINI, RADIGUET, et comme graveur sur bois LÉON RUFFE.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal et Georges Scott. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

PRIX DE L'ABONNEMENT A 24 NUMÉROS : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

France (y compris l'Algérie et la Tunisie), **Belgique** et **Suisse**. — *Le Numéro* : **30** cent.

Autres Pays de l'Union Postale. — *Le Numéro* : **40** centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS



Affiche de STEINLEN (2m50 × 1m80)

Tirée en 5 couleurs

PRIX : **5** FRANCS. — *Franco* : **5** *fr.* **60**

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves. tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de STEINLEN, sur Japon.	**3** »
Parisienne et Tournesol de WELY	**3** »
Franco	**3 25**
Composition de MUCHA, sur papier métallique	**3** »
Franco	**3 25**
Couverture de WIDOPHFF.	**3** »
Franco	**3 25**
Couverture de DOËS.	**3** »
Franco	**3 25**
Couverture de PAL.	**3** »
Franco	**3 25**
Couverture de GEORGES SCOTT, lithographie originale tirée en bleu sur papier Whatman, épreuve d'artiste	**5** »
Franco	**5 50**

La couverture du present numéro est la réduction, arrangée par l'auteur, d'une superbe et très curieuse lithographie du Président de la République tirée en noir et rouge sur papier de luxe.

Nous l'adresserons *franco* à nos lecteurs qui nous en feront la demande au prix de **4** francs.

(Pour la vente en gros, s'adresser aux bureaux du journal)

SOUPIÈRE de E. LACHENAL

PRIX : **250** FRANCS

Cette superbe pièce est visible dans nos Bureaux où elle est exposée.







PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 9.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

LE REPOS DU DIMANCHE



Dessin de A. Roubille.

LE VERNISSAGE

Dimanche dernier, 30 avril,
— On peut être bête à tout âge, —
Je voulus, désir puéril,
Voir aux Salons le Vernissage.

Hélas ! Je ne vis rien vernir
Dans ces salons où l'on expose
Et qu'on pourrait mieux définir :
Les derniers salons où l'on pose.

Je ne vis, sous leurs grands plastrons,
Que des gens posant pour le torse.
Dans un tableau Napoléon
Lui-même posait pour le Corse.

Je vis aussi de beaux messieurs
Accompagnant de belles dames,
Raides, sous leurs habits réclames,
Autant que des bâtons smarteux ;

Dans cette foule vagabonde
De gens venus de toutes parts
Je rencontrai des gens du monde
Et même de Montélimar.

Tous causaient modes printanières,
Chapeaux, cravates dernier smart,
Et quant au Balzac de Falguière
Je crois qu'ils l'avaient quelque part.

Je vis tout cela. — Mais qu'importe ?
Quand l'heure sonna de partir
Et qu'on vint nous fiche à la porte,
On n'était pas venu vernir.

C'était trop se moquer du monde
Et je me plaignis sans retard :
« Cela regarde les beaux-arts ! »
Me répondit-on à la ronde.

— Ah ! ça regarde les beaux-arts !
C'est la faute au ministre Leygues !
Si je le pince tôt ou tard,
Qu'il prenne bien garde à ses grègues.

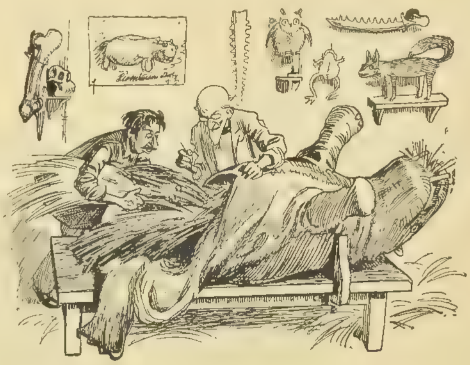
E.-V. HYSPA.

FANTAISIE ZOOLOGIQUE



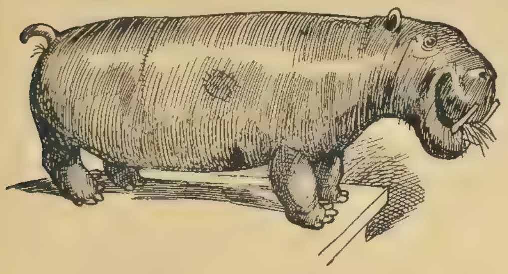
I

Le digne Professeur Schulze plus haut dépeint,
Dans l'Afrique centrale où rare est le sapin
Qui, comme on sait, se tient dans le Nord, mais où, dame !
On rencontre par jour plus d'un hippopotame,
Voulant de ce dernier retenir la structure
Le croque gentiment, cela d'après nature,
Afin de l'empailler plus véridiquement
Et d'en faire cadeau à son gouvernement.



II

Puis, l'ayant abattu d'un coup de carabine,
Vers sa chère patrie à grands pas s'achemine.
De retour à Berlin, cette belle cité
Où par tous les Docteurs son savoir est cité,
Sans perdre une minute, il entr'ouvre avec soin
Le ventre du défunt et le bourre de foin.
Procédé révoltant mais pourtant qui l'honore
Et ne peut que flatter un paisible herbivore.



III

Maintenant, au Musée où sont les éléphants
Qui plaisent tant à voir aux tout petits enfants
Et les serpents gluants dans les bocaux de verre
Et le lion royal avec son port sévère,
Trône sur un tremplin le triste hippopotame.
Son maintien vous émeut jusques au fond de l'âme,
Car, grâce au stratagème exquis du bon savant,
Bien qu'il soit empaillé, on le croirait vivant.

JULES DEPAQUIT.

POUR BERCER MON SOMMEIL

Si vous avez quelque chose à vendre, venez dans ma rue, le matin; mais soyez éloquent et musical; autrement, point d'affaires avec nous. Vous allez d'ailleurs juger vous-même, si vous êtes de force à faire votre partie dans le concert qu'on me donne.

Ça commence par un coup de sifflet à roulettes, puis un chant s'élève :

Allons, les p'tit' ménagères,
La tripe n'est pas chère;
Régalez vos enfants,
Vos maris, vos parents;
Régalez-vous en mêm' temps.
Mangez des trip'.
Goûtez des trip',
Voilà l'marchand d' trip'!

Reprise du sifflet à roulettes.

Une jeune femme chante ensuite d'une voix très pure :

— Avv...ez-vous des paniers arracc...ommoder... Voilà l' racc...ommodeur... de paniers!

Un autre (*parlé*). — Fontainier, poseur de robinets... Je raccommode le marbre, la faïence et la porcelaine. Cassez, brisez, mutilez. Voilà le raccommodeur. Je raccommode les plats, les vases et les cuvettes. Voilà le raccommodeur de faïence et de porcelaine!

Un autre encore, muni d'une cloche et d'un âne (*parlé*). — Allons, mesdames, voilà des verres, quat' sous les verres, quat' sous les beaux verres. Je vends des plats longs, des plats ronds, des plats carrés, des poêlons, des terrines et des soupières. Quat' sous les terrines!

Puis, la musique reprend; le contralto qu'avait l'Alboni, ou peu s'en faut :

J'ai des beaux mulets!
J'ai d' la belle anguille!

(*Parlé.*) — Quinze sous, ma chérie...

J'ai d' la friture de Seine!

(*Parlé.*) — Douze? Vous n' le voudriez pas; faut êt' raisonnable...

Sardin' de Nant', sardin' nouvelle,
J'ai d' la belle crevette,
V'là l' maq'reau frais, v'là l' maq'reau!

Maintenant, c'est un chœur :

— Avez-vous des chaises à rempailler? — Arton d'habits! Tuneaux! tuneaux! — Hun! chapeau vind' hun! des bott', des souhiers, des habits à vind'. — Couteaux! ciseaux! — Ho vitri! — A la crum'! Fromage à la crume! — Voilà l'rempailleur de calorifères! (quelques oreilles entendent : le canneur de chaises! .

Enfin un cri désolé : — Ré... tameur!

Ce qui me gêne un peu, c'est que le fontainier n'a pas de trompette. Mais, telle qu'elle est le matin, l'aimable séance littéraire et musicale me berce doucement. Si elle s'arrêtait une minute, je me réveillerais.

JEAN DESTREM.

DES MOTS



Dessin de Ch. Huard.

— Si jamais le patron m'en parle, j'lui dirai : Le capital et le travail sont deux sœurs qui marchent la main dans la main.

LES PIANISTES

Je ne sais plus quel humoriste, assistant, en un concert, à l'exécution d'un morceau de piano à quatre mains, cherchait à se représenter les mouvements réflexes dont pouvaient bien être agités, à l'intérieur des quatre bottines, les vingt orteils des exécutants cependant que les doigts agiles, voltigeant sur le clavier, gammaient, trillaient, arpégeaient éperdument.

On raconte aussi qu'un éléphant mis en présence d'un piano se mit à verser des larmes à la vue des touches d'ivoire qui lui rappelaient ses congénères traqués, pourchassés, sa race menacée d'anéantissement...

N'en déplaise à cet humoriste, il avait un cerveau surtout épris d'étrangeté.

Quant à l'éléphant, il nous embête; qu'aurait donc fait ou dit ce ridiculement sensible pachyderme en contemplant un billard, ou encore si, prié à dîner, on lui eût demandé de retourner la salade?

Le véritable penseur, voyez-vous, un homme réfléchi et pondéré, écoutant un pianiste, ne peut que concevoir un immense effroi.

Que la foule, simplice et superficielle, s'extasie, bouche bée, devant le bruyant savoir-faire de ce musicien, elle est dans son rôle.

Mais avez-vous songé parfois au nombre incommensurable de voisins dont la quiétude fut troublée, le repos compromis, la vie empoisonnée par chacun de ces misérables avant que fût acquise l'aisance facile dont ils vous épatent?

Qui dira de combien d'existences circonvoisines, devenues lamentables par leur redoutable proximité, est faite la maëstria de ces artistes?

Réfléchissez à cela et dites, dites franchement si un pianiste ne vous apparaît pas, non plus grotesque et pitoyable, mais bien sinistre et quasi formidable avec sa science funeste édifiée sur Dieu sait combien de cervelles détraquées?

GEORGES FRAPPIER.

LA VACHE INDOCILE

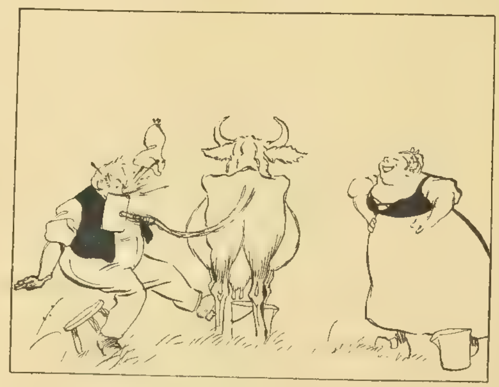
1



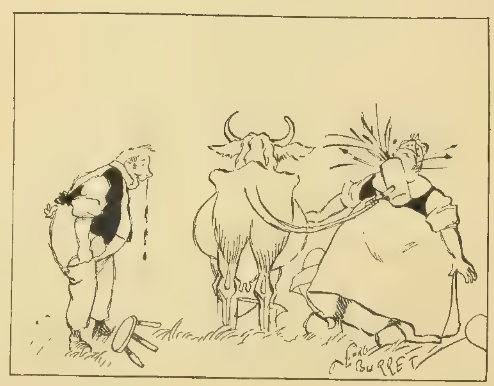
2



3



4



PETITE INTERVIEW A BORD

Mon ami le highlander Tom Mac Nee est un gaillard qui n'a généralement pas froid aux yeux. Néanmoins, il lui arriva, un jour, d'avoir encore moins froid aux yeux que de coutume. Voici dans quelles circonstances :

C'était sur le bateau de Southampton. Nous étions assis sur le pont, et, tout en fumant nos pipes, nous regardions une dame qui avait le mal de mer.

La main sur son ombrelle, elle se tenait droite comme un cierge; mais, de temps en temps, elle semblait invinciblement attirée par les vagues. Ainsi qu'un roseau ployé par le vent, elle se penchait alors par-dessus le bastingage; puis, au bout d'une minute ou deux, elle reprenait sa position primitive et, avec un petit sourire verdâtre, elle disait :

— Il fait vraiment beau ce matin! (Mais elle n'en pensait pas un mot.)

Il faisait réellement beau pourtant, mais pour cette pauvre jeune lady, je pense que le temps n'était pas suffisamment confortable.

Pauvre petite jeune dame! Moi, je l'aurais bien contemplée pendant huit jours consécutifs, vu qu'elle était assez jolie et peut-être bien pas trop mal disposée à mon égard. Mais Mac Nee se lassa vite de ce spectacle. Soudain, il se leva, ajusta son monocle et se mit à regarder sous le nez un petit noiraud qui fumait des cigarettes turques.

Pour donner une idée exacte de la gymnastique à laquelle un tel examen obligeait mon ami, de simples chiffres suffiront :

Hauteur approximative du petit noiraud : $1^m,401$ (chapeau compris).
Taille authentique de Tom : $1^m,95$.

La démarche de Mac Nee ne pouvait donc passer inaperçue. En effet, au bout d'un petit temps :

— Eh bien! dit le minuscule monsieur noir, qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas quoi il y a, dit Mac Nee, mais ça sent joliment mauvais. Qu'est-ce que vous fumez là? Du crottin de cheval? Oui?

— Je fume ce que je veux; si ça vous gêne, allez-vous-en.

— Il faut aller-vous-en vous-même, dit Mac Nee.

— Moi?

— Oui, vous. Il faut aller-vous-en de suite, ou je vous tombe dans l'eau...

Si vous aviez vu, alors, le petit monsieur noir bondir comme un jaguar, et retirer sa redingote, et retrousser ses manchettes, et vomir un tas d'imprécations en espagnol... Il y avait vraiment un bon moment à passer.

— Oh! fit Mac Nee, vous voulez la boxe? Moi aussi. Je veux bien... « Are you ready? »

Il se campa solidement sur ses longues jambes, et le petit Espagnol se jeta sur lui comme un coq. On voulut les séparer, mais il en résultait de trop sérieuses avaries pour les médiateurs...

Alors, on se rangea simplement autour d'eux; ils purent se battre tranquillement, et bientôt l'aspect de leur linge fut pitoyable...

Quand les choses furent bien en train, je pensai que le moment était venu d'aller faire un tout petit tour en bas. (« Refreshment. ») Et c'est là que mon vieux camarade vint me retrouver, un quart d'heure plus tard.

Il avait les deux yeux affreusement pochés, et le nez un peu démis; mais il riait tout de même de bon cœur.

— All right! cria-t-il, l'interview est terminée.

— Allons, lui dis-je, te voilà bien avancé, maintenant! Qu'est-ce que ta femme va dire quand elle va te voir arriver à Edimbourg dans cet état-là?

— Ma femme? dit-il.

— Oui, ta femme...

Il poussa un ricanement formidable et tira de sa poche une poignée de petites choses blanches qu'il fit sauter gaiement dans le creux de sa main. On eût dit des haricots. Mais en regardant de plus près, je vis que c'étaient des dents, — des dents fraîchement cueillies.

Une seconde fois, il les fit sauter puis, les remettant dans son gousset, il dit avec le même excellent rire :

— Eh bien? et sa femme à lui? Qu'est-ce qu'elle dira donc?

GEORGE AURIOL.



Dessin de A. Roubille.

— I' disent que la race dégénère...

LE BON GITE



Dessin de Ch. Huard.

— Je sais ce qu'il faut aux militaires : un bon lit vous amollirait, alors je vous ai fait mettre de la paille dans cette petite étable. Vous y serez comme des princes, mais n'allumez pas de lumière?...

BALLADE DE PARIS

Une immense cacophonie
D'énormes omnibus pesants,
Des oisifs et des artisans,
Du rêve et de l'ignominie,
Tout y défile au cours des ans
En masse effarante et profonde,
Fauve, ingénu, joyeux, grisant,
Tel est Paris, nombril du monde!

La foule, affairée et hardie,
Y roule, en ses remous changeants,
Les sots et les intelligents,
Chacun jouant sa comédie!
Autour du Veau d'or, dieu d'argent,
C'est une fantatisque ronde
Que mène un démon diligent;
Tel est Paris, nombril du monde!

Royal, encore qu'on le nie,
Le grand sphinx rêve indolemment
Et jette au bleu du firmament
Les longs éclairs de son génie;
On le dénigre lâchement
Mais on se terre lorsqu'il gronde :
« A bas! les chiens! » superbement.
Tel est Paris, nombril du monde!

ENVOI

O Prince! un phare éblouissant
Disperse sa clarté féconde
Au vaste univers frémissant,
Et c'est Paris! nombril du monde!

GASTON CH. RICHARD.

L'INTERMÉDIAIRE

L'usurier n'existe plus que dans les romans « vieux jeu ».

Dans la vie ordinaire il a totalement disparu pour faire place à « l'intermédiaire ».

L'intermédiaire est un ancien clerc d'huissier ou d'avoué qui peut danser sans balancier sur la corde raide de nos lois, car aucune des finesses du Code ne lui est inconnue.

L'intermédiaire ne manque pas de crier à tous les échos qu'il est un pauvre hère sans le sou; en échange il se fait un devoir de proclamer plus haut encore qu'il connait « quelqu'un » qui serait disposé à faire un « placement ». L'intermédiaire n'a pas de domicile connu; il tient ses assises dans un grand café du boulevard où, de dix heures du matin à midi, et de cinq heures à sept heures du soir, il reçoit le client en quête d'argent. Observation facile à contrôler : plus le nom de l'emprunteur est aristocratique, plus l'intermédiaire se montre dédaigneux; la « noblesse » de l'argent se venge ainsi de la « noblesse » du sang.

L'intermédiaire ne consent jamais à faire connaître au client le nom de son prêteur.

Peut-être, certains médisants l'affirment, le prêteur et l'intermédiaire ne font-ils qu'un. Mais c'est là une supposition qu'aucune preuve n'est encore venue confirmer.

L'intermédiaire d'aujourd'hui est à l'usurier d'autrefois ce que la sangsue est à la puce : celle-ci vous pique, celle-là vous saigne. L'intermédiaire finit au bagne ou se retire des affaires avec une grosse fortune. Comme disait Eugène Chavette en parlant d'un financier célèbre :

« C'est Toulon ou tout l'autre. »

FERDINAND BLOCH.

A. MUCHA



MAI

Effluves.

SUR LE TURF



— Vous avez gagné deux cents louis, John? Vous allez faire une conquête?

— La conquete la plus noble de l'homme... c'est le cheval, a dit lord Buffon.

NOTES D'UN PASSANT

Dimanche, j'ai mené Toto à la matinée du Châtelet; et Toto s'est esclaffé aux grosses farces de *la Poudre de Perlinpinpin!*

Que de rires d'enfants sous la vaste coupole!

Et je songeais que le mois précédent j'étais entré seul au même théâtre! La salle n'était pas moins comble. Je m'étais assis à la galerie, décidé à me jeter dans les ondes d'harmonie qui déferlent de l'orchestre de M. Colonne.

Et tout d'abord, en considérant les spectateurs, je fus étonné de constater l'extrême jeunesse de mes voisins, une rangée d'une vingtaine d'enfants dont le moins vieux pouvait atteindre la huitième année et le plus âgé dépasser la douzième.

— Bigre, pensais-je, c'est une école de musique! Et voilà de la graine de compositeurs pour notre école française...

Mais M. Colonne avait frappé sur son pupitre un appel sec, et l'orchestre entamait la *Rédemption* de César Franck.

Le prélude de *Lohengrin* suivit. Un des bambins, gras et frisé, s'endormait doucement au son des chanterelles. Les autres le réveillèrent bien vite dans un sentiment de taquinerie ou peut-être de jalousie.

Après *Lohengrin* j'entendis un petit blond qui disait à son camarade, un rouquin à tête de renard, et tout en désignant le programme : « Chouette! C'est un *entr'acte.* »

Le rouquin eut un sourire de satisfaction. Sans doute l'espérance d'aller prendre l'air. Mais l'espérance était vaine. Il s'agissait de l' « Entr'acte » des *Maîtres Chanteurs,* que les musiciens attaquaient sans tarder, et magistralement d'ailleurs...

Pendant ce temps, très discrètement, l'adroit petit rouquin improvisait avec ses index un théâtre de guignol à l'usage du petit blond, et le gros frisé s'était rendormi sérieusement.

Les autres, dociles, simulaient l'audition dans un rêve effaré, songeant peut-être aux toupies assoupies dans leurs poches.

J'appris alors que ces enfants étaient simplement des élèves de nos écoles communales!...

Franchement, de qui se moque-t-on en infligeant ce supplice à des mioches sous prétexte de les récompenser? Si le Conseil municipal veut donner absolument du spectacle aux écoliers, qu'il les envoie au Châtelet pendant qu'on y joue *la Poudre de Perlinpinpin.*

JULIEN SERMET.

Nous devrions depuis cinquante ans labourer l'Afrique, éduquer ses peuples, arracher à la richesse de ses terres le pain gratuit de notre prolétariat. Mais nous dormons.

PAUL ADAM.

Depuis que le peuple est souverain, c'est-à-dire depuis tantôt vingt-neuf ans, il n'y a pas de trucs que les gouvernements n'aient employés pour l'empêcher d'exercer sa souveraineté.

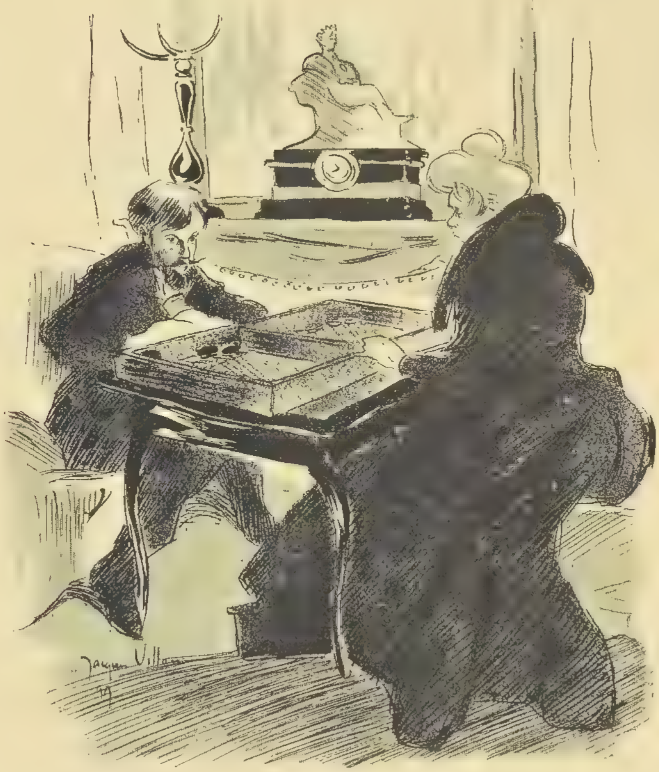
HENRI ROCHEFORT.

Dans l'amour entre l'homme et la femme, il y a toujours une minute où cet amour atteint son plus haut degré, où il n'a plus rien de réfléchi ni rien de sensuel, où il est l'entière union de deux êtres en un seul.

LÉON TOLSTOÏ.

L'ANGLAIS BOXEUR





Dessin de Jacques Villon

— Oui, monsieur mon gendre, ma fille est une perle, une vraie perle.
— Pardon, belle-maman, vous savez d'où viennent les perles ?

LE MONSIEUR QUI A TROUVÉ UNE MONTRE

Du haut du tramway de l'Étoile, je crus voir à l'ami Breloc, qui justement traversait la place Blanche, une figure à ce point révolutionnée, que je descendis de voiture exprès pour l'aller questionner :

— Eh ! bon Dieu, qu'est ceci, Breloc? et quel est ce visage plus mélancolique cent fois qu'une boutique fermée pour cause de décès ?

Il répondit :

— Ne m'en parle pas ; j'ai failli aller en prison.

Entendant cela, je supposai qu'il avait commis quelque malhonnêteté et je me mis à pousser les hauts cris ; mais lui, sans doute, me devina, car il s'écria :

— Tu n'y es pas !... J'ai failli aller en prison à cause d'une saleté de montre que j'ai trouvée cette nuit, boulevard Saint-Michel, et fidèlement reportée ce matin chez le commissaire de police de mon quartier. Hein, elle est raide, celle-là? Rien n'est plus vrai, pourtant; et j'en suis encore malade, d'ahurissement et de stupeur. Du reste, tu vas en juger. Tu as bien cinq minutes?

— Parbleu!

— Écoute-moi alors. Et tâche que ça te profite.

Muni de la montre en question — une belle montre d'homme, ma foi, boîtier en or avec initiales en platine — je me présentai donc, sur le coup de neuf heures du matin, au commissariat de la rue Duperré, et demandai à être introduit près du commissaire de police.

Ce personnage, qui achevait de boire son chocolat, donna l'ordre de me faire entrer et, sans me faire asseoir ni rien, me dit :

— Qu'est-ce que vous demandez?

J'avais pris l'air de circonstance, le sourire discret du monsieur qui accomplit une action d'éclat et qui s'attend à être couvert de lauriers.

Je répondis :

— Monsieur le commissaire de police, j'ai l'honneur de déposer entre vos mains une montre que j'ai trouvée cette nuit et que...

Je n'avais pas achevé, que le commissaire se dressait, répétant :

— Une montre! une montre!

Puis aux agents, qui jouaient au piquet dans le poste :

— Hé! vous autres, fermez donc la porte de la rue. On est ici comme dans un moulin, ma parole!

Et il demeura debout, rognant entre ses dents, à attendre que l'ordre donné eût reçu son exécution. Quand ce fut fait, il se calma, replongea en son siège et dit :

— Veuillez me remettre cet objet.

Je m'exécutai. Il se saisit de la montre et pendant une longue minute il la mania, la retourna, la flaira, en fit jouer alternativement le remontoir, le boîtier et le mousqueton d'attache.

— Oui, conclut-il enfin d'un air grave, c'est une montre. Il n'y a pas à dire le contraire.

Là-dessus il étendit le bras, enfouit la montre au fond d'un vaste coffre-fort qu'il referma ensuite à double tour. Je le regardai faire, étonné. Il reprit :

— Où avez-vous trouvé ce bijou, je vous prie?

— Boulevard Saint-Michel, répondis-je, au coin de la rue Monsieur-le-Prince.

— Par terre? fit le commissaire; sur le trottoir?

Je répondis qu'il en était ainsi.

— Voilà qui est extraordinaire, dit alors en fixant sur moi un œil méfiant cet homme bien plus extraordinaire encore. Le trottoir, ce n'est pas une place à mettre une montre.

— J'avoue... insinuai-je en souriant.

Sec, le commissaire dit :

— Assez! je ne vous demande pas de commentaires.

Je me tus et cessai de sourire.

Lui reprit :

— Qui êtes-vous, d'abord?

Je me nommai.

— Où demeurez-vous?

Je dis que j'habitais place Blanche, 26.

— Quels sont vos moyens d'existence?

J'exposai que j'avais douze mille livres de rente.

— Quelle heure était-il à peu près, quand vous avez trouvé cette montre?

— Il était trois heures du matin.

— Pas plus? s'exclama le commissaire devenu soudainement ironique.

— Mon Dieu non, dis-je ingénument.

Il continua :

— Et qu'est-ce que vous faisiez, à trois heures du matin, au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui « dites » habiter place Blanche?

— Comment, je « dis »?

— Oui, vous le dites.

— Si je le dis, c'est que cela est.

— C'est ce qu'il faudra établir. En attendant, faites-moi donc le plaisir de ne pas détourner la question et de me répondre quand je vous parle. Je vous demande ce que vous faisiez à une heure aussi avancée de la nuit, en un quartier qui n'est pas le vôtre?

— Parbleu, dis-je, je revenais d'une maison amie où j'avais passé la soirée.

— Ah! bah.

— Sans doute.

— Eh bien, je vous fais mes compliments, railla mon interlocuteur; vous menez une jolie existence.

Et après un instant de silence ·

— Vous n'avez jamais eu de condamnations?

Ceci mit le comble à la mesure. Je m'écriai :

— De condamnations!... Ah çà! me prenez-vous pour un escroc? Vous commencez par m'embêter avec votre interrogatoire.

Je dis, et, dans le même instant, jugeai ma dernière heure venue. D'un bond, le commissaire s'était mis sur ses pieds et maintenant il marchait sur moi, suant, bavant, le sang à la face. Sous la broussaille de ses sourcils, je voyais flamber ses yeux de fauve.

— Vous dites? bégaya-t-il; vous dites?

Je tentai de placer un mot, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il rugit :

— Et je dis, moi, que je vais vous envoyer au Dépôt, ça ne va pas traîner! C'est l'heure du panier à salade, justement. Qui est-ce qui m'a bâti un polichinelle pareil? Ah! vous voulez faire de la rouspétance! Ah! vous voulez vous ficher de moi, et de la loi que je représente. Eh bien, vous êtes bien tombé!

Là-dessus, scandant chacune de ses phrases à grands coups de poing abattus parmi les paperasses de sa table :

— Eh! tonnerre de Dieu, est-ce que je vous connais, moi! Est-ce que je sais qui vous êtes? Vous dites que vous vous appelez Breloc, je n'en sais rien! Que vous habitez place Blanche, qu'est-ce qui me le prouve? Vous dites que vous avez douze mille livres de rente; vous seriez en peine de les montrer?

J'étais abasourdi.

— Tout cela n'est pas clair, conclut-il avec violence; je dis, entendez-vous bien, que tout cela n'est rien moins que clair et que j'ignore si vous ne l'avez pas volée, moi, cette montre!

— Volée!

— Oui, volée! Et puis, ce n'est pas tout ça; je vais en avoir le cœur net.

Des agents, au bruit, étaient venus. Il leur cria :

— Fouillez cet homme!

L'homme, c'était moi. En une seconde, je fus tel qu'un petit saint Jean, ma chemise tombée autour de mes pieds nus.

— Ah! vous voulez faire le malin, répétait le commissaire goguenard; ah! vous voulez faire le malin! — Levez-lui donc les bras, vous autres : faites-lui donc écarter les jambes.

Au renouvelé de tant de misères, la voix de Breloc s'altérait. Mais comme je riais, moi, aux larmes, hochant la tête, satisfait, reconnaissant là tout entières ces deux vieilles ennemies acharnées des gens de bien, l'administration et la loi :

— Que j'en trouve encore une, de montre!... hurla en manière de morale mon infortuné camarade, cependant que son poing exaspéré et clos élevait une menace vers l'avenir.

GEORGES COURTELINE.

CONQUÊTE

I



2



3



4



IDÉALE

Hors celui qui fait que je t'aime
— Nul n'eut plus beau sous-bois d'été! —
Tu ne comprends aucun poème,
Et pourquoi, diable! ai-je chanté?

J'ai cru te donner un baptême
Quand j'ai pris ta virginité.
Mais mon amour, désenchanté,
De lilas devient chrysanthème

Et voici l'automne attristé!
Quand devrait à tes pieds, féale,
Ramper une foule royale

T'offrant en vain la majesté.
Toi, tu veux rester l'Idéale :
La Bêtise dans la Beauté!

RAPHAËL CHAIGNEAU.

Chabichou, un poivrot incorrigible, se trouve, en sortant du café, nez à nez avec sa femme qui est venue à sa rencontre.

— Encore gris! lui dit-elle, tu n'es pas honteux de te montrer dans cet état-là?

— Tu as raison, ma femme, faut pas qu'on me voie comme ça?

Et il réintègre le café.

année. N° 10. 20 Mai 1899. Prix : 30 centimes

COCORICO



OSSARD

Directeur : PAUL BOUTIGNY ✱ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott et Grün. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

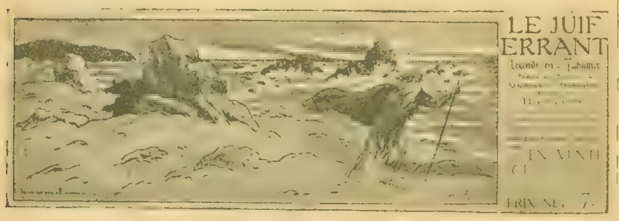
ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

France (y compris l'Algérie et la Tunisie), **Belgique** et **Suisse**. — *Le Numéro* : **30** cent.

Autres Pays de l'Union Postale. — *Le Numéro* : **40** centimes

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 9, RUE SAY, PARIS



Affiche de HENRI RIVIÈRE (0m30 × 0m60)

Pour LE JUIF ERRANT

Prix : **3** fr. **50** *Franco* : **4** fr.

BIBLIOGRAPHIE

La Giberne, publication mensuelle d'uniformes et récits militaires, devient de plus en plus intéressante. Voir son quatrième numéro qui contient quatre planches en couleurs dont deux de M. Orange et deux de notre collaborateur Louis Vallet. **1** fr par mois, **10** fr. par an. Directeur, M. L. Fallou. Bureaux, 6, rue Victor-Massé, Paris

---

SOUPIÈRE de E. LACHENAL

PRIX : **250** FRANCS





Cette superbe pièce est visible dans nos Bureaux où elle est exposée.



Affiche de MUCHA (0m75 · 2m00

Pour HAMLET

La dernière création de Sarah-Bernhardt en son théâtre

The Paris Magazine

6D *Literature, Art, Fashion, Fiction* **50 CENTIMES**

MAY, 1899

Contents : ***A Crust of Bread,*** by François Coppée. ***A Spring day in the South,*** by Charles Sibleigh. ***The Balzac Centenary,*** by L. A. Gartan. — ***Leo Doubrovine,*** by B. M. Steynor. ***The Tower of Dago : Serial Story,*** by Maurus Jokai. — ***Paris " Up ",*** by Fernand Hauser. ***Un Roman de mœurs anglaises,*** by Aimee Lowther. — ***Parisian Types : The Camelot,*** by Santill. ***French Literature and Art,*** by Ralph Derechef. — ***French Theatrical Notes,*** by Frédéric Guillaume. — ***May : Poem,*** by J. J. Bell. — ***Current English Literature,*** by T. H. Foxe. — ***Correspondence : Franco-Scotticism,*** by Professor, J. Kirkpatrick. — ***Rondel,*** by Nell North. — ***Paris Fashions,*** by Shotta.

Paris, CLARKE & Co., 225, rue Saint-Honoré.

COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 10.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Comme les hommes sont volages, ma fille!... Il y a vingt ans, c'est autour de toi qu'ils papillonnaient!

LA GRÈVE DES FACTEURS DES POSTES

Les facteurs sont de braves gens
— Ce sont comme des gens de lettres —
Mais ils gagnent bien peu d'argent
A faire des courses pédestres ;

Et sous la pluie et dans le vent,
Toutes les pattes submergées,
C'est un métier très fatigant
De porter des lettres chargées.

Parfois pour les dédommager
On leur donne quelque pourboire,
— Trop honnêtes pour le manger,
Ils sont obligés de le boire.

Bref, tout cela ne les nourrit pas. —
Ils avaient réclamé naguère
Simplement qu'on les augmentât.
Mais on fut sourd à leur prière. —

Comme ça ne pouvait durer —
— En hommes prompts à la riposte
Ils ont dit : « Nous allons grèver,
Soyons infidèles aux Postes. »

Aussi dès ce matin, ma foi,
Ces messieurs se sont mis en grève.
Cela jette le désarroi
De Paris jusques à Lodève.

On ne voit plus nos bons facteurs
Parcourir notre bonne ville,
Nos facteurs, rapides, Monsieur,
Ainsi que des timbres mobiles.

Et les courriers n'arrivent pas !
Comment faire les échéances ?
Le commerce n'allait déjà
Pas si bien que ça... Pauvre France !

Ah ! monsieur ! quel gouvernement !
C'est le gâchis ! c'est la misère.
Ah ! monsieur, j'attends de l'argent !
Ah ! médême ! ah ! pauvre ma chère !

— Pour moi qui m'en ris dans mon cœur,
— Je n'attends aucun pli, médême ! —
Quelque que soit l'ordre des facteurs
Le résultat est bien le même.

E.-V. HYSPA.

SUR LE MAIL



Dessin de C. Huard.

— Ah ! voici le colonel qui m'a promis de me raconter aujourd'hui un nouvel épisode de la bataille de Magenta !

CULS-DE-JATTE

Dans quelques jours, la magistrature de mon pays va condamner — peut-être — un gaillard, célèbre dans le monde où l'on filoute, et qui joint à sa qualité de voleur à la tire celle, moins banale, de cul-de-jatte.

Arrêté et conduit au commissariat de police de la Madeleine, Agostino (ce doux nom est le sien) fut trouvé porteur d'un magnifique chronomètre en or, « marquant l'heure, le jour, les phases de la lune », déclare avec admiration un naïf procès-verbal qui néglige de nous faire savoir si cette pièce d'horlogerie marque aussi le linge. Inutile d'ajouter que le sympathique cul-de-jatte, non content de la montre, n'avait pas négligé non plus la chaîne à faire.

C'est à propos de cet Agostino, expert à soulager les bourgeois vaniteux qui font montre de la leur, qu'un certain nombre de reporters, espoir de l'Académie, ont rédigé sur ses coculs-de-jatte des renseignements d'un incontestable intérêt. D'après ces confrères bien informés, « il existerait à Levallois-Perret une véritable colonie de culs-de-jatte, presque tous originaires de la Catalogne ».

Il m'en coûte de rectifier les assertions de journaux amis, mais la vérité me force à déclarer que ces infirmes — originaires non de la Catalogne, mais de

Cuba — habitent l'île de la Grande (Kud) Jatte. C'est de là que chaque matin, ils descendent sur Paris « à toutes jambes », dit le *Temps*, « ventre à terre, » rectifie un autre.

Braves gens, d'ailleurs. Les filous sont rares chez ces incomplets qui, pour la plupart, jouissent d'une réputation d'honnêteté bien assise et parmi lesquels il serait presque impossible de trouver un banquier ayant levé le pied.

En revanche M. Paulian, qui les a étudiés, les dit pleins d'une hauteur qu'on s'étonne de rencontrer chez eux. L'habitude de parcourir Paris en voiture leur a inspiré une morgue qui les rend insupportables aux mendiants moins près du sol. *Inde iræ*. Plus d'une fois, l'orgueilleux cul-de-jatte a blêmi dans son chariot sous cette apostrophe vengeresse : « Place aux honnêtes manchots qui va t'a pied ! »

Les lecteurs peuvent avoir une confiance absolue dans l'exactitude de ces détails. Je les tiens du cul-de-jatte barytonnant qui, chaque semaine, se gargarise sous ma fenêtre avec des lieder en vogue. Il affectionne particulièrement quelques strophes sans prétention dans lesquelles, après avoir informé ses auditeurs que la couturière habite sur le devant, il ajoute avec beaucoup d'à-propos :

Moi j' rest' sur l' derrière,
C'est bien différent !

WILLY.

LES PARISIENNES

BALLADE DES MARRONNIERS EN FLEURS

Au premier sourire de mai,
Paris frissonne et se réveille.
Il s'était endormi, la veille,
Dans un triste soir embrumé,
Mais voyez un peu la merveille :
Sous le ciel aux fines pâleurs,
Il sourit, rosit, s'envermeille :
Tous les marronniers sont en fleurs !

Le voici, le mois embaumé
Paré de grâce sans pareille !
Eh ! Bouquetière ! à ta corbeille
Pour l'offrande du bien-aimé.
Paris s'émeut et s'émerveille,
Dans une fête de couleurs
La vieille cité s'ensoleille :
Tous les marronniers sont en fleurs !

L'Hiver morose a désarmé,
Chère, viens vider sous la treille
Une vénérable bouteille
De vieux vin, frais et parfumé.
Viens ! ne fais point la sourde oreille,
Mignonne aux rires persifleurs,
Viens ! La Barque « Amour ! » appareille :
Tous les Marronniers sont en fleurs !

ENVOI

Princesse ! qu'un jaloux surveille
Aux chansons des merles siffleurs
En ton âme un rêve s'éveille...
Tous les marronniers sont en fleurs !

GASTON CH. RICHARD.



Ventre à terre vers l'Idéal.

Dessin de A. Roubille.



— Les scènes subventionnées !... Celles que ma femme me fait, est-ce qu'on les subventionne?

FIERTÉ MASCULINE

Parce qu'une fois encore il avait attiré sur lui toutes les colères paternelles et les réprimandes maternelles en disant, devant du monde, que dans leur chambre, voisine de la sienne, son papa et sa maman l'empêchaient de dormir, Pierrot fut menacé du Bon Dieu.

— Eh bien! Qu'est-ce qu'il me fera le Bon Dieu? dit Pierrot.

— Il te changera en petite fille! dit le père.

Pierrot, alors, jeta son assiette sur le parquet où elle se brisa et cria, hors de lui, les yeux en pleurs :

— Non! Je ne veux pas être une petite fille!

Inquiète de cette fureur enfantine (si le mignon allait avoir des convulsions!) la maman l'embrassa, le consola.

— Petit sot! dit-elle; c'est gentil, une petite fille! Pourquoi donc ne voudrais-tu pas être une petite fille?

Et, farouche, repoussant les baisers, Pierrot répondit :

— Parce que je ne veux pas faire pipi avec rien!

RAPHAËL CHAIGNEAU.

SONNET ESPAGNOL

Ses cheveux sont tordus. Sa lèvre cramoisie
Se crispe avec des airs d'arrive-que-pourra.
Ses yeux sont si profonds qu'on voit l'Andalousie
Au travers. Sous sa robe, elle a la Navarra.

Or, elle a prodigué son rut plein d'ambroisie
A quelque autre, et j'ai dit : Cet autre-là mourra!
Car mon cœur débordait, tout noir de jalousie :
Tel le Douro terrible irrigue la Sierra.

Puisque le coup est âpre et que l'injure est raide,
Carraq! Hors du fourreau! rapière de Tolède!
Pour l'amour de ma brune à mon bras viens brandir.

Mon rival est un sombre hombre de la Castille ;
Mais pour timbrer son flanc d'une rude apostille,
Je deviens Espagnol, et je m'entends grandir.

GABRIEL ROUIN.

LAPIN PROVENÇAL

I

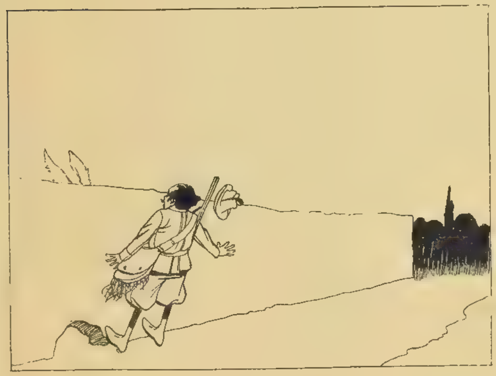




3



4



5



6



FAUSSE ALERTE

J'étais assis sur un meuble bas orné d'un propice trou rond. Seul. En cet isolement qui permet le débraillé du costume et autorise le laisser-aller de l'attitude; où l'on peut être librement ridicule, impunément grotesque, dans la conviction de l'absence de toute galerie.

Seul : je le croyais, du moins; une violente préoccupation hypnotisant mon esprit sur l'œuvre que je venais accomplir en cet étroit local, où sous l'empire de l'idée fixe, je m'étais rué, enfermé et occupé avec des gestes machinals, quasi instinctifs et une aisance dépourvue de pensée.

L'œuvre accomplie, l'angoisse cessant, revenaient le jeu des idées, la liberté des impressions et l'intérêt prêté aux choses extérieures.

Allégé, délivré, triomphant, je relevais la tête tenue jusqu'alors baissée sur la poitrine, dans l'effort, et... tonnerre de bon sens! je n'étais point seul.

Mes regards venaient se heurter tout à coup à la raillerie d'une fraiche et sémillante brune qui riait en silence, comme une petite folle qui serait muette, mais riait des yeux, des lèvres, des dents et des fossettes de ses joues roses, en me contemplant, moi, penaud. Baignée dans une lumière jaune et comme dorée, la fine tête de la petite indiscrète s'enlevait vigoureusement sur l'auréole d'une brutalité voulue, d'un vaste chapeau rouge vif, empanaché de plumes noires.

Sous le fouillis délicieux des frisons fous, d'un noir de jais, le front poli et blanc montrait les arcs purs des sourcils d'encre. Des yeux aux profondeurs de nuit sortaient de la gaîté et de la joie épandues en luisances de regards diamantés, en étincellements de fulgurantes œillades. En un rire au libre cours, dé-

pourvu de toute contrainte, les lèvres de la mignonne s'ouvraient, ostentant, serties dans le corail rose des délicates gencives, les dents éblouissantes, aux splendeurs de gemmes. Et toutes ces perfections s'érigeaient sur l'enroulement flou d'un boa en ours noir, aux longues mèches ondulées, enlaçant le cou de la rieuse.

Et telle était l'intensité de folle bonne humeur, de provocatrice raillerie et de contagieuse gaîté dont ce jeune visage était, en quelque sorte, la gracieuse synthèse, que cette enfant n'était pas seulement une rieuse, c'était le Rire, le Rire lui-même, dans tout ce qu'il a d'adorablement franc, de délicieusement sincère.

On ne devait pas s'ennuyer avec une joyeuse fille dont le bon caractère et l'heureuse nature se décelaient par des dehors si engageants.

Et, à moins d'être un Zoulou, un Matabélès, un Dahoméen, quelque sauvage aux goûts bas et déplorables, ou encore un de ces êtres sans préjugé qui, à l'instar des cyniques de l'antiquité, font profession de s'asseoir sur toutes les convenances, un galant homme devait considérer comme un malheur d'être surpris par une aussi jolie personne, demi déculotté, assis sans grâce sur un siège percé et remplissant une fonction naturelle, je le reconnais, impérieuse, c'est encore vrai, inéluctable, j'en conviens, mais que l'on aime en général à entourer de mystère, presque d'anonymat.

Il n'y a que le pape qui, dit-on, se fait assister en pareille circonstance d'un dignitaire décoré du titre de Grand Moutardier et la reine Pomaré qui, affirme M. Pierre Loti, était concomitée en ces occasions par une esclave portant des feuilles de bananiers choisies parmi les plus souples et les plus douces.

Sans doute le grand pontificat et la monarchie océanienne ont des grâces d'état, car bien certainement pour tout le monde, la présence de ces témoins stercoraires serait plutôt gênante. L'acte réclame le huis clos et l'isolement.

Aussi, vous direz tout ce que vous voudrez, sans être outrageusement fat ou ridiculement prétentieux, il est permis d'estimer souverainement désagréable l'embarras où je me trouvais.

Il y a cabinet et cabinet, que diable!

Un semblable tête-à-tête en cabinet particulier : logique, mais dans celui-là, ah! non, il y a maldonne.

Toutes ces idées, pêle-mêle, me vinrent à l'esprit avec cette rapidité d'éclosion propre à toute situation tendue (oh! combien!).

Car la surprise de ce rire silencieux, à un pas de mon visage avait été si soudaine, et l'impression ressentie si intense que je n'avais pu me soustraire à un très grand et légitime sentiment de confusion.

L'impression fut brève.

Le tête-à-tête n'avait, en somme, rien de troublant, la gracieuse inconnue qui me narguait n'étant qu'une effigie, une silhouette, un grand tableau chantant les mérites d'un produit odontalgique avantageusement connu.

Des inscriptions et des indications imprimées à même l'image lui enlevaient, au surplus, tout ce que l'artiste avait su lui donner de vraisemblance.

Alors j'éprouvai un complet soulagement.

Et je connus aussi combien l'expérience et l'adresse des entrepreneurs de publicité renferme parfois d'admirable subtilité et de savante psychologie, car le souvenir de cette précieuse spécialité odontalgique devait être pour longtemps indissolublement lié, en ma pensée, au rappel quotidien de mon intense émotion.

Je restai une minute, hilare, à contempler la silhouette allègre et jolie. Puis, après un temps de ce duo de rire, muet et silencieux, je m'en fus léger et satisfait.

GEORGES FRAPPIER.



C. LÉANDRE



ROMANCE



– Moi non plus j'estime pas la magistrature.

VIEUX MÉNAGES

Le 31 décembre M. et Mme Proute sont installés au coin de leur feu. Mme Proute ourle des mouchoirs ; M. Proute, les mains dans ses poches, les jambes ouvertes aux flammes de l'âtre, roule dans son cerveau de mystérieuses rêveries.

MADAME PROUTE, *qu'étonne le mutisme de son mari.* — A quoi penses-tu, Alexis? (*Haussement d'épaules agacé de M. Proute.*) Tu ne veux pas me dire à quoi tu penses?

M. PROUTE, *éclatant.* — Eh! ne le sais-tu pas, à quoi je pense? Je pense à ta saleté du Jour de l'An, parbleu!... Encore être obligé de te f... des étrennes! En voilà une partie de plaisir!

MADAME. — Tu es bien gentil; je te remercie.

M. PROUTE. — Tu n'as ni à me remercier, ni à ne pas me remercier. Qu'est-ce que tu nous embêtes avec tes remerciements? Je te dis, moi, que quand je vois venir le Jour de l'An, les yeux me sortent de la tête, tellement c'est une chose qui me dégoûte, de te souhaiter la bonne année. Ça et ta fête, la Sainte-Virginie, ah! la la! Si je pouvais en être quitte avec un coup de pied au derrière, tu verrais si ça traînerait! (*A la réflexion.*) A la rigueur, la Sainte-Virginie, passe encore!... Je te f... un pétunia et allez donc, ça fait le compte. Mais c'est ce cochon de Jour de l'An!...

MADAME PROUTE, *amère.* — Quelle charmante nature!

M. PROUTE, *qui s'est levé et qui chemine fiévreusement par la pièce.* — Ce n'est pas la question d'argent, bien sûr!... Je m'en fiche un peu, de l'argent. Non, c'est la chose même de venir le matin, avec un paquet dans les mains et une tête de circonstance, faire le gentil et le gracieux : « Souhaite une bonne année et une parfaite santé... » (*Nausée :*) Aaaaaa! Quelle sale corvée, bon Dieu!

MADAME PROUTE. — Il ne faut pas te croire obligé...

M. PROUTE. — Et ce qui me met hors de moi, surtout, c'est ta sale gueule, dans ces cas-là!

MADAME PROUTE, *suffoquée.* — Ma... sale gueule!

M. PROUTE. — Oui, ta sale gueule! Horreur! qui saurait dépeindre, en effet, ton odieux et repoussant visage dans cette circonstance de la vie? (*Didactique.*) Une bouche de raie entre-bâillée... des yeux glauques d'alose en extase... C'est ça! Parfaitement! C'est ça même!... Une alose qui écouterait jouer de la musique!... Et il me faudra lécher ça? Tiens, Virginie, veux-tu que je te dise? Rien que d'y penser, j'en suis malade.

MADAME PROUTE. — Eh bien! mais, ne me la souhaite pas, la bonne année.

M. PROUTE, *indigné.* — Tu dis?... Ne pas te souhaiter?... (*Se jetant les bras sur la poitrine.*) Tu me prends donc pour un goujat?

GEORGES COURTELINE.

PIERROT
ASSASSIN DE SA FEMME

Pierrot — qui a impunément fait mourir sa femme en lui chatouillant la plante des pieds — revient de l'enterrement, avec un croque-mort ivre, qu'il chasse. Resté seul, il revit son crime et le mime.



PERPLEXITÉ



Dessin de Ch. Huard.

Si tu leur dis qu't'as la fièvre typhoïde i'croiront qu'c'est une carotte; moi j'leur dirais plutôt qu'j'ai un embarras gastrique : i' sauront pas c'que c'est.

CONSEILS

Mets ta cocarde à ton chapeau
Et va, sans peur et sans reproche :
Ne dissimule dans ta poche
Ni ta chanson, ni ton drapeau.

Ta chanson, chante-la sincère ;
Chante-la par-dessus les toits
A la barbe du bon bourgeois
Et sous le nez du commissaire.

Ton drapeau, brandis-le, hautain,
Et maintiens-le, quoi qu'il en coûte.
Marche droit et sûr de ta route
Vers ton but formel et certain.

Sois accessible à la souffrance
De tout ce qui souffre ici-bas ;
Sois homme et ne t'enferme pas
Dans un donjon d'indifférence.

Vide ta bourse ; emplis ton cœur.
Que ta maison hospitalière
Soit une auberge familière
Au vaincu plutôt qu'au vainqueur.

Avec ta Foi pour viatique
Et ton Idéal pour flambeau
Combats, souffre jusqu'au tombeau !...
Mais surtout, ne sois pas pratique.

ARMAND MASSON.

DON JUAN

Souple et blond comme un épi mûr, l'œil fleur-de-lin sous le cristal du monocle, le cigare riche incrusté aux dents sous la moustache longue, le capitaine Miraille est bien le plus joli cavalier de la ville.

Si pur, si racé, on ne s'étonne pas qu'il dédaigne de toucher autrement la terre que par les quatre pieds de son cheval. Et lorsque, corseté dans son dolman parfumé, il danse sur sa jument luisante comme un marron frais, il est si fragile et si délicat, qu'il paraît devoir se casser en deux, à sa taille fine.

Il ne goûte Homère, Virgile, Gœthe et Dickens que dans le texte.

A sa latte de cavalier, il ajoute avec un égal bonheur les pointes d'une plume ou les barbes d'un pinceau.

On ose à peine soupçonner ses bonnes fortunes à ses discrets sourires, à ses coupantes diatribes de célibataire contre le mariage, cet absurde lien à une seule femme, qui enchaîne pour la vie les ailes à l'Amour.

Et, instinctivement, à le voir si parfait, si supérieur aux autres hommes, on cherche quelles créatures peuvent être appariées à lui, se disputer ou se partager le rare bonheur d'être à lui, tout cœur et tout corps...

Or, dans sa maison muette et lointaine, il cohabite, fidèle comme un chien de manchon, avec une énorme et presque vieille femme, tête plâtrée sur une motte de chair en peignoir rouge, vague figurante de *beuglant* assoiffée maintenant de vie régulière, marmite devenue pot-au-feu.

Autoritaire et jalouse, elle surveille étroitement son bel oiseau bleu, renifle à chaque retour son haleine et son dolman.

Un jour elle trouve, enroulée autour d'un bouton, un long et rude cheveu noir : Ah! l'effroyable scène, le jet d'égout que vomissent ses lèvres fanées!

Et semblait-il petit garçon, et pâle, et défait, le fringant cavalier quand, à peine rassuré par la vérité même, jaillie en un éclair, il murmure :

— Mais je t'assure, je te jure qu'il vient de la crinière de ma jument.

MICHEL CORDAY.

LES LAPINS

Dans une moitié de futaille, Lenoir et Legris, les pattes au chaud sous la fourrure, mangent comme des vaches. Ils ne font qu'un seul repas qui dure toute la journée.

Si on tarde à leur jeter une herbe fraîche, ils rongent l'ancienne jusqu'à la racine, et la racine même occupe les dents.

Or, il vient de leur tomber un pied de salade. Ensemble Lenoir et Legris se mettent après.

Nez à nez, ils s'évertuent, hochent la tête, et les oreilles trottent.

Quand il ne reste qu'une feuille, ils la prennent, chacun par un bout, et luttent de vitesse.

Vous croiriez qu'ils jouent, s'ils ne rient pas, et que, la feuille avalée, une caresse fraternelle unira les becs.

Mais Legris se sent faiblir. Depuis hier il a le gros ventre et une poche d'eau le ballonne. Vraiment il se bourrait trop. Et bien qu'une feuille de salade passe sans qu'on ait faim, il n'en peut plus. Il lâche la feuille et se couche de côté, sur ses crottes, avec des convulsions brèves.

Le voilà rigide, les pattes écartées, comme pour une réclame d'armurier : « On tue net, on tue loin. »

Un instant Lenoir s'arrête de surprise. Assis en chandelier, le souffle doux, les lèvres jointes et l'œil cerclé de rose, il regarde.

Il a l'air d'un sorcier qui pénètre un mystère.

Ses deux oreilles droites marquent l'heure suprême.

Puis elles se cassent.

Et il achève la feuille de salade.

JULES RENARD.

L'AMATEUR DE PEINTURE

L'amateur de peinture n'est ni critique d'art, ni expert, ni marchand de tableaux. Il n'est pas davantage acheteur... hélas! Retiré des affaires, après « petite » fortune faite, il s'est demandé à quoi il pourrait occuper ses loisirs, et il s'est répondu en se faisant amateur de peinture.

L'amateur de peinture connaît tous les ateliers, et il les fréquente tous avec une assiduité que d'aucuns osent taxer d'indiscrète.

L'amateur de peinture ne comprend et n'admire que la peinture moderne, — celle des artistes dont il s'est fait l'ami.

La préoccupation la plus vive de l'amateur de peinture est de se mettre dans les bonnes grâces des artistes, en leur rendant certains petits services... qui ne lui coûtent rien.

On cite cependant un amateur de peinture qui a prêté en plusieurs fois 10 francs à un rapin embarrassé.

L'amateur de peinture n'est pas tenu d'être connaisseur; il lui suffit de trouver bien tout ce qui sort du pinceau de l'artiste et de ne jamais froisser celui-ci par une critique, surtout si cette critique est sincère.

On a vu des amateurs de peinture laisser après leur mort une superbe galerie de tableaux qu'ils avaient acquis *gratis pro Deo*, ce qui explique fort bien cette réponse de l'un d'eux à un ami qui lui demandait pourquoi il fréquentait les peintres :

« Les peintres? ça s'accroche au mur. »

FERDINAND BLOCH.

« Les médecins sont bien plus prudents que les peintres; ils couvrent leur ignorance de trois ou quatre pieds de terre, au lieu que les autres exposent la leur aux yeux de tout le monde. »

Un homme d'esprit, mais difforme, ne ressemble pas mal à une huitre; l'écaille a quelque chose qui choque la vue, mais ce qu'elle cache est d'un goût exquis.

LES SURPRISES DU CONTINENT NOIR



?...

2



!...

NOTES D'UN PASSANT

Sous le soleil matineux des jardins, les fleurs de mai flambent aux branches encore mal feuillues. C'est un jour de fête; on sort de Paris. Cueillir ces fleurs en livrant aux poumons un oxygène non contaminé par les exhalaisons de la plaine Saint-Denis, quitter les fondrières de la capitale en mal de Métropolitain, voilà l'impérieux besoin qui détermine la population à l'immense exode dominicale.

Les bécanes défilent silencieuses et sans crainte, dès la sixième heure du matin, sur les boulevards où le dangereux cocher ne règne pas encore en maître; les pétrolettes teufteufent bientôt; et, dans les gares, les wagons, rendus si ingénieusement incommodes par les soins des compagnies, s'emplissent dans un tumulte singulier, toujours le même, comme s'il était réglé d'avance par un metteur en scène. Les uns regagnent la maisonnette à la lisière de la forêt, les autres le vide-bouteille au bord de la rivière. Ceux-ci emportent les tranches de veau et de saucisson qu'ils mangeront dans un bouquet de bois familier, ceux-là iront boire le piccolo d'une guinguette où pétille à la porte la poêle qui dore les pommes frites, annoncées au loin par un indéfinissable et spécial relent.

Tout ceux qui peuvent abandonner Paris courent où l'on respire. Mais comme elle est vite passée la journée!

Voilà déjà le crépuscule jetant sur les taillis la tristesse de ses grisailles. Sur les routes assombries, la théorie des cycles égaye les ténèbres des feux multicolores de ses lanternes; les autos essouflées gémissent. Sur les quais des gares de banlieue, prodigieusement mal construites, s'entassent les familles. On se bouscule devant les compartiments combles; les appels des loustics, les cris de femmes, l'exaspération des impatients affolent les trop rares employés surmenés. Enfin les familles se dispersent et l'on part tant bien que mal pendant que les joyeux pochards entonnent un refrain en vogue. Les mamans fatiguées serrent sur leur poitrine les moutards lourdement ensommeillés; d'aucuns s'endorment et ronflent, et certains s'animent encore en mémoire d'une partie de manille, joie mauvaise de l'après-midi à cause d'un coup colèreusement discuté. Tous ces braves gens se sont casés quinze dans des boîtes à dix places et presque tous sont chargés des derniers bouquets de lilas ou des premiers rameaux d'aubépines.

Et dès le lendemain, devant les fenêtres de l'appartement, flambæront, dans des potiches, ces fleurs de mai, précieux souvenir du dimanche passé et gardiennes des espoirs du dimanche prochain.

JULIEN SERMET.

Vieux camarades :

— Tiens, c'est toi? Comme il y a longtemps qu'on ne s'était rencontré! Eh bien, et cette santé?

— Ma foi, on se défend! Et sans ces satanés cheveux qui s'obstinent à filer, on pourrait encore faire figure de jeune homme...

— C'est vrai que tu te déplumes ferme... La dernière fois que je t'ai vu, ce n'était qu'un genou d'enfant et maintenant, c'est un genou d'adulte...

⁂

Entre bohêmes :

— Que deviens-tu?

— Je suis marchand de meubles.

— Et ça va?

— Dame! j'ai déjà vendu les miens.

⁂

Le capitaine des pompiers présentant son lieutenant au préfet :

— Monsieur le préfet, j'attire votre attention sur la conduite de ce brave lieutenant, lors du dernier incendie; il a été remarquable : il m'a suivi partout.

[illegible] N° 11. 5 Juin 1899 • COCORICO • Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY
Rédaction et Administration :
9, rue Say, Paris



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon. Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün et A. Cossard. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris,* **7** fr.; *Départements,* **8** fr.; *Étranger,* **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.



Affiche de Georges DE FEURE

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur Japon	3 »
Parisienne et Tournesol de Wely	3 »
Franco	3 25
Composition de Mucha, sur papier métallique	3 »
Franco	3 25
Couverture de Widophff	3 »
Franco	3 25
Couverture de Doës	3 »
Franco	3 25
Couverture de Pal	3 »
Franco	3 25
Couverture de Georges Scott	*Épuisée.*
Lithographie de Grün, *Président de la République*	4 »
Franco	4 50



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 11.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Paris, m'man m'a dit q'c'était pareil, seul'ment 'y a plus d'maisons.

A LA BATAILLE DES FLEURS

Quand on m'eût dit qu'au bois dénommé de Boulogne
à coups de fleurs on se battrait,
à pas démesurés j'y transportai ma trogne :
l'original de mon portrait.

Là, je vis en effet tant à pied qu'en voiture,
des gens en joyeuse fureur
se porter à travers tous les coins de la hure
de secrètes bottes de fleurs.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, soldats, nourrices,
tout ce monde-là s'attaquait,
et c'était sous le ciel un vrai feu d'artifice
et de gerbes et de bouquets.

Des pivoines ensanglantaient de leurs pétales
ce champ de bataille charmant
où des lis exhalaient leurs âmes virginales
sous les pieds d'un tas de croquants.

Des voitures passaient, adorables corbeilles,
où fleurs et femmes confondaient
à ce point leurs senteurs et leurs grâces pareilles
que les abeilles se trompaient.

Et je rêvais : « Les femmes sont les vrais confrères
des fleurs..., ces femmes sont des fleurs...
que l'on devrait pouvoir mettre à sa boutonnière. »
Au même instant — Ah ! quel bonheur ! —

Voilà que je reçois juste en plein sur la gueule
(du coup je n'y vis que du feu)
une espèce de boule de neige, une seule...
Ah ! s'il y en avait eu deux,

je mourais sur le coup. — Cette boule de neige
on avait dû trop la serrer ;
mais encore, j'étais bien heureux, car, pensai-je,
je n'avais rien à réclamer,

moi qui voulais tantôt mettre à ma boutonnière
une femme, qu'en pensez-vous ?
Je crois bien qu'il ne me restait plus qu'à me taire ;
aussi ne dis-je rien du tout.

E.-V. HYSPA.

DES POMMES

Dessin de J.-L. Burret.

1



2



3



4



VÉRIDIQUE HISTOIRE DU PEINTRE KOCK

ET DE SON CHIEN

Si le record de la non-banalité n'est pas détenu par le peintre Kock, le peintre Kock, néanmoins, peut se vanter d'être un individu peu ordinaire, et, comme tel, il mérite d'être présenté sans retard au jovial public qui constitue ma clientèle.

Le paysagiste Kock peint de délicieux couchers de soleil et de prestigieuses brumes. Rien ne dégote la splendeur de ses vesprées automnales, si ce n'est la fraicheur troublante de ses matins d'avril.

Chacun sait cela, et tout cela est fort joli; mais comment, diable, Kock s'arrange-t-il? Voilà un gaillard qui ne fait que des paysages champêtres, et jamais il ne sort de Paris.

Peut-être croyez-vous, naïfs gentlemen et indulgentes ladies, qu'à l'instar de Raffaelli, Kock s'embarque à bord du steam-tram, de l'électric-car ou du primitif-omnibus pour aller s'ébattre aux galeuses prairies de Saint-Ouen, ou sur le sable puant des plages dionysiennes?

Non, non! Kock ne bouge pas; la limite de l'octroi est son far-west. Il s'est interdit toute villégiature.

Presque aussi sédentaire que le lichen d'Islande, il habite l'ultime étage de la plus haute maison de Montmartre. Lorsqu'il a faim ou soif, il descend chez le charbonnier d'en bas; puis il regagne son nid d'aigle, en faisant le gros dos et en fumant sa pipe.

En ce cas, direz-vous, d'où tire-t-il ses merveilleuses études? Car il n'y a pas à tortiller, il a du talent, beaucoup de talent même.

Sans doute, il s'inspire des catalogues du Salon et des vieilles collections du *Magasin pittoresque* — car il est évident qu'il ne connait le bois que par ouï-dire, et que jamais il n'a rencontré de gazon qu'entre les pavés de la place du Tertre!

Kock est donc un farceur, un drôle, un fumiste, qui nous la fait à la plus sure des oseilles?

Non, ladies; non, gentlemen.

Non, Kock n'est pas un farceur! Kock est un bon, loyal, candide et honnête peintre!

Jamais il n'a rien copié, jamais même il n'a travaillé de chic; — mais comme il possède une longue vue d'une étonnante puissance et que, du haut de sa montagne, il découvre toute la campagne de Paris, que fait notre ingénieux artiste?

Il peint à la lunette d'approche, tout bonnement.

Kock n'est pas banal, mais Kock possède un chien moins banal encore. Le chien de Kock s'appelle Huppe, et ce n'est pas sa seule originalité.

Cet admirable cabot connaît, comme sa poche, la carte des environs de Paris.

« Huppe! dit Kock, allez à Montrouge, à Vincennes, à Montretout! » Et voilà le chien parti.

— Mais pourquoi Kock envoie-t-il son pauvre chien dans ces détestables banlieues?

— Pourquoi?

— Oui.

— Mais parce que c'est un chien de chasse!

— ?

— Vous ne saisissez pas? C'est bien simple pourtant! Kock possède un fusil à longue portée. Lorsqu'il a envie de manger des oiseaux, il tire quelques moineaux ou ramiers dans les arbres de Meudon, de Saint-Cloud ou d'ailleurs — et l'excellent chien rapporte le gibier abattu.

— Vraiment?

— Aussi vrai que je bois ce brandy-soda à votre santé.

— Je veux bien vous croire; mais, dites-moi : comment fait-il pour ajuster, à de telles distances, d'aussi minimes bestioles, votre Kock, votre incomparable Kock?

— Comment il fait?

— Oui.

— Il faut que vous soyez bien niais (et quelque peu stupide même) pour ne pas le deviner : son fusil est également muni d'un télescope — pardine!

GEORGE AURIOL.





Dessin de A. Roubille.

VILLES D'EAUX

Tout l'art d'un bon Morticole consiste à deviner quels sites affectionnent ses clients riches, de façon à leur ordonner les eaux nécessitées par cette « affection ». Evidemment, le mieux serait de laisser le patient en contact avec la Mère Nature, mais je t'en souhaite! Les médecins ne sauraient s'y résoudre à aucun prix.

Ils la connaissent trop pour n'en pas avoir peur !

Si jamais le malade allait recouvrer le sens de la vie, envoyer les potions au diable et gravir, rajeuni, les Alpes où croule l'avalanche (la belle valanche!); s'il allait reprendre goût à l'existence dans ces confortables hôtels pyrénéens que berce l'éternel grondement des gaves (Eau et Gave à tous les étages)? Pas de ça, Lisette! pour obvier à ce péril, nos bons docteurs ont créé les stations balnéaires, grâce auxquelles ils entretiennent l'illusion suprême chez le client savamment amorcé, et pratiquent ainsi ce que Marcel Desprez appellerait « le transport de l'amorce à distance ». Avec le concours des confrères qui exercent en province, ils étendent sur leurs victimes un réseau de médicinales intrigues — un réseau pansant — c'est le pain de leurs vieux jours, leur sinécure s'appuie sur la cure.

D'ailleurs, les villes d'eaux sont surtout le champ de manœuvres des mères qui ont de la fille à placer. Ce qu'on y guérit le plus, c'est le célibat. Depuis que les plages bretonnes ou normandes regorgent de « belles » minettes qui les prennent pour « centre » d'opérations, et y montrent le leur (tant il est vrai que le pouvoir de la femme réside dans une influence de milieu), les mamans en mal de gendre ont reculé devant la concurrence et se sont rabattues sur les villes d'eaux; la fiancée y pullule, la veuve y sévit. C'est là que je ne voudrais pas vivre! C'est là que le malheureux buveur exposé aux avances des demoiselles nubiles, jolies poupées acharnées à pêcher un mari, mord parfois à l'hameçon, l'« hameçon de poupées », dirait Ibsen. Chaque jour amène son bain, chaque bain sert de prétexte à ces mignonnes pour montrer au célibataire tout ce qui peut lui donner envie d'en voir davantage.

Les habitués des villes d'eaux se laissent d'autant plus aisément séduire que la sévérité de leur régime les force à vivre chastes, tels des membres de la « Ligue contre la licence des rues », dans la pire disette des plaisirs (la disette de Béranger). Chacun d'eux pourrait déclarer, avec l'Oreste racinien :

Mon innocence, enfin, commence à me peser!

Aussi, de quel cœur sont accueillies les damoiselles expertes dans l'art d'accommoder l'Oreste! La mairie légalise, l'Eglise consacre, et allez donc! La Sagesse des nations l'a dit : « Tout chemin mène à l'homme ».

WILLY.



— Psst..., vingt sous pour ta planche?

NOTES D'UN PASSANT

C'était le lundi de la Pentecôte, le matin, vers onze heures, sous les arcades de la rue de Rivoli...

Je venais de distinguer le geste brusque d'un pauvre homme à cheveux gris vêtu d'un bourgeron rapiécé : le gueux avait ramassé sur le bitume un morceau de pain et, d'un air sombre, le portait à sa bouche avidement, terrible sous l'aspect famélique d'un être humain qui n'a pas mangé depuis deux jours.

A le voir, pâle et les yeux fixes, dévorer cette croûte contaminée de boue, j'éprouvai un frisson de pitié et sortis de mon gousset une pièce blanche. Mais, soudain, le mendiant prit les jambes à son cou à la vue d'un agent dont la tunique apparaissait derrière un pilier.

L'agent grommelait : « Un sale oiseau! Voilà trois fois qu'il la recommence depuis hier... Il y a eu deux quêtes! on n'a pas idée de ça!...

— C'est donc un faux pauvre? Cependant...

— Du chiqué, Monsieur!... Et puis un vieux truc le coup du pain sur le trottoir!... Un sale oiseau je vous dis!... »

Je m'éloignai, plus vexé que stupéfait et pensant vaguement à l'extinction du faux paupérisme.

Parvenu rue du Louvre, une légère ondée m'obligea à me réfugier sous une porte-cochère. Un vieux manchot y était abrité déjà, attentif et crasseux. Ce vénérable infirme sortit sans tarder de sa poche une sébille et me la tendit au bout d'un moignon luisant. Je repris la pièce primitivement destinée au pseudo-affamé et je la donnai au manchot, qui tout aussitôt me remercia en m'affirmant que le bon Dieu me le rendrait.

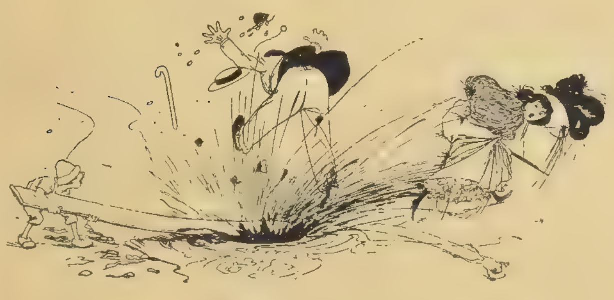
A ces mots j'eus tout de suite l'idée que c'était encore un farceur!

Le loqueteux s'exprimait d'une voix traînante et d'un tel accent que je reconnus sans hésiter le jargon de Picardie.

« Vous êtes peut-être de la Somme, demandai-je, en regardant si la pluie cessait.

— Oui, mon bon Monsieur, je suis de Longpré-les-Corps-Saints... j'y étions samedi et j'y retournions demain... à cause des fêtes j'ai profité d'une réduction... Oui je suis venu en train de plaisir. »

JULIEN SERMET.



— Voilà, voilà, patron!



Dessin de Roubille.



Dessin de Ch. Huard.

— Laissez-moi donc tranquille, ce sont toujours les mêmes qui gagnent 100 000 francs par an.

LES VIOLETTES

Un paisible regret du doux exil des bois
S'épand parmi la touffe aimable des corolles
De ces timides fleurs qu'on offre sans paroles,
Comme une paix d'amour auréolant les doigts.

On dirait des regards dont la mélancolie
Vient d'un grand ciel d'automne abdiquant sa splendeur
En des yeux de maîtresse, et leur moisson iolie
Semble céler l'aveu qui s'est enfui du cœur.

Mais, craintives ainsi qu'autrefois sous la mousse,
Elles ont des frissons aux approches des mains
Et le charme s'évoque, à leur fraîcheur si douce,
Du mystère assoupi au bord des vieux chemins.

Dans la moiteur des chairs propices de la femme,
Par les replis d'atours hantés de doux relents,
Leur parfum patient s'exhale comme une âme
Fleurant d'intimes airs qui planent lourds et lents.

Et c'est dans l'atmosphère, où règne si discrète
Comme la quiétude émouvante des soirs,
Un bonheur égoïste et touchant qui s'apprête
Sous leurs pétales faits du bleu de nos espoirs!

EDMOND CHAR.

DÉLICATE PRÉVENANCE

En quête d'un coup à faire, Rouquin qui, à peine au sortir de l'enfance, sentit se révéler en lui une vocation irrésistible pour le métier de cambrioleur, avise une maison bourgeoise d'apparence cossue.

Après s'être renseigné avec soin, — car il ne laisse rien au hasard, — Rouquin se faufile dans l'immeuble, monte au deuxième étage, et là, en l'absence des locataires qu'il sait partis pour la campagne, il se met en devoir de crocheter la serrure.

Ses efforts allaient être couronnés de succès, lorsque surgit inopinément la concierge.

Rouquin, qui n'aime pas les importuns, étrangle consciencieusement la préposée au cordon. Cette mesure de précaution une fois prise, il se remet à sa besogne interrompue. La porte cède.

Quelques instants plus tard, notre habile cambrioleur, précieusement lesté de bijoux, d'argenterie et de valeurs monnayées, se retire sans bruit, avec la sérénité que met au front le sentiment du devoir accompli.

Mais au moment de franchir la porte de la rue, Rouquin, qui n'aime pas causer, sans utilité, le moindre embarras à son prochain, revient sur ses pas.

Il décroche dans la loge et va suspendre à la pomme de la rampe l'écriteau sur lequel est tracée l'inscription bien connue :

« La concierge est dans l'escalier ».

GUSTAVE BERNY.

Quand un enfant vient au monde, quand le dernier murmure s'éteint sur une bouche agonisante, nos yeux vont d'eux-mêmes aux aiguilles de la pendule. On veut savoir l'heure, l'heure exacte où un mystère a commencé, où un mystère a fini.

HUGUES LE ROUX.

Ouvre tes yeux, voici la nature; ouvre ton cœur, voici la vie.

EMILE ZOLA

A. MUCHA



JUIN

Le Chant du Rossignol.

1812

OU LA VÉRITABLE LÉGENDE DE

L'OURS ET LA SENTINELLE

(*Histoire de Napoléon,* du P. LORIQUET).



— Honnêtes paysans de l'Ukraine, vous allez voir manœuvrer un vieux de la grande armée.

— Per Baco, il déserte!

.....



— Dormir : mort.
— Fumer : mort.
— S'asseoir : mort.
— Se faire tuer : la croix.

— Tout ce que le sergent m'a dit là, ça m'remue, ça m'gargouille...

— .....



— .....

— Je suis content de toi!



— M'étais-je trompé, Maréchal? Toute la Russie n'est-elle pas avec nous?



— Plus d'hésitation, je marche sur Moscou!

LE DENTISTE

Un cabinet de dentiste dont le meuble indique la sombre purée; il est midi et le praticien attend pour déjeuner qu'un client agite la sonnette.

LE DENTISTE, *tourmenté de fringale.* — Ah! viens, ô toi qu'appellent tous mes vœux!

A cette invocation répond un tintement de sonnette.

On sonne!

Sur le point de défaillir de joie... et de faim.

Pourvu que ce ne soit pas un créancier!

Il ouvre, le cœur battant.

C'est un client!

LE CLIENT. — Monsieur le dentiste?...

LE DENTISTE. — C'est moi, cher monsieur, entrez donc...

LE CLIENT, *prenant place dans le fauteuil.* — Une dent qui me fait souffrir... depuis trois jours...

LE DENTISTE. — Il fallait venir me trouver plus tôt. Vous êtes tous les mêmes. Oui... Je vois... Le baume d'acier vous soulagera (*à part*) et moi aussi...

LE CLIENT. — Vous ne me ferez pas souffrir?...

LE DENTISTE. — Au contraire... Nous allons vous insensibiliser ça. Vous ne regardez pas à la dépense, n'est-ce pas? D'ailleurs quand on souffre...

LE CLIENT. — On ne regarde à rien.

Le dentiste heureux de l'aubaine prépare fébrilement ses instruments tout en causant.

LE DENTISTE. — Cette petite opération ne vous coûtera que cinq francs.

LE CLIENT. — Je suis membre de la Préservatrice, la société de secours mutuels dont vous êtes le dentiste attitré.

LE DENTISTE, *s'arrêtant, l'insensibilisateur à la main.* — Vous êtes... de la Préservatrice! (*A part.*) Je suis volé! Je ne déjeunerai pas! (*On sonne.*) On sonne! Pardon, monsieur, voulez-vous passer dans la pièce à côté!... un instant... un petit instant!

Le client, quoique étonné, se laisse conduire. Et le dentiste court à la porte. C'est une cliente! une vieille dame.

LE DENTISTE. — Entrez, madame, je vous prie...

LA DAME. — C'est au sujet de cette dent... La seule qui me reste.

LE DENTISTE. — Je vois.

LA DAME. — Elle me fait tellement souffrir qu'il m'est impossible de mettre mon râtelier, et par conséquent de manger.

LE DENTISTE. — Il y a des gens qui ont un excellent râtelier et qui ne mangent pas... Vous ne pouvez pas conserver cette dent. Elle est cariée... Vous souffririez tout le temps. Je vais vous l'enlever.

LA DAME. — Oh! non... non.

LE DENTISTE. — Elle ne tient presque plus... Elle balance... tenez... (*Il introduit son davier et l'enlève*). Voyez-vous, c'est fait!

LA DAME. — Je n'ai rien ressenti.

LE DENTISTE. — Louez-en mon habileté.

LA DAME. — C'est étonnant!

LE DENTISTE. — C'est cinq francs.

LA DAME. — Voici, monsieur... en vous remerciant...

LE DENTISTE. — Nous pourrons maintenant déjeuner...

LA DAME. — Je l'espère.

LE DENTISTE. — Quant à moi, j'en suis sûr.

Exit la dame, et le dentiste danse de joie. Le client, qui la trouve mauvaise, rentre dans le cabinet.

LE CLIENT. — Comment, vous êtes là à danser! tandis que je souffre!

LE DENTISTE. — Je vous demande pardon, c'est nerveux... Avez-vous déjeuné?

LE CLIENT. — Je n'ai pas mangé depuis hier soir.

LE DENTISTE. — Vous n'avez pas mangé depuis hier soir! Oh!... je ne peux pas vous faire d'opération dans ces conditions. Je ne veux pas vous voir mourir sous ma main.

LE CLIENT. — Que dois-je faire?

LE DENTISTE. — Mais faire comme moi! Allez déjeuner, cher monsieur! En toutes choses il faut considérer la faim.

HENRY FRANSOIS.


Dessin de Ch. Huard.

— Oui, mais..., il n'y a plus que dans l'armée qu'on trouve de beaux hommes.

LES MOUTONS

Ils reviennent des chaumes où, depuis ce matin, ils paissaient, le nez à l'ombre de leur corps.

Selon les signes d'un berger indolent, le chien nécessaire attaque la bande du côté qu'il faut.

Elle tient toute la route, ondule d'un fossé à l'autre et déborde, ou, tassée, unie, moelleuse, piétine le sol, à petits pas de vieilles femmes. Quant elle se met à courir, les pattes font le bruit des roseaux et criblent la poussière du chemin de nids d'abeilles.

Ce mouton, frisé et bien garni, saute comme un ballot jeté en l'air, et du cornet de son oreille s'échappent des pastilles.

Cet autre a le vertige et heurte du genou sa tête mal vissée.

Ils envahissent le village. On dirait que c'est aujourd'hui leur fête et qu'avec pétulance, ils bêlent de joie par les rues.

Mais ils ne s'arrêtent pas au village, et je les vois reparaître, là-bas. Ils gagnent l'horizon. Par le coteau, ils montent, légers, vers le soleil. Ils s'en approchent et se couchent à distance.

Des traînards prennent, sur le ciel, une dernière forme imprévue, et rejoignent la troupe pelotonnée.

Un flocon se détache encore et plane, mousse blanche, puis fumée, vapeur, puis rien.

Il ne reste plus qu'une patte dehors.

Elle s'allonge, elle s'effile comme une quenouille, à l'infini.

Et les moutons frileux s'endorment autour du soleil las qui défait sa couronne et pique, jusqu'à demain, ses rayons dans leur laine.

JULES RENARD.

LE MONSIEUR QUI VA CHEZ MÉRIGNAC

Sanglé dans une longue redingote, dont la nuance varie selon la saison, le chef recouvert d'un chapeau haut de forme à larges bords, la moustache relevée à la russe ou cirée à l'impériale, le monsieur qui va chez Mérignac arpente le boulevard vers cinq heures du soir, à la recherche de l'ami avec lequel il échangera ses vues sur l'escrime, la chose qui l'intéresse le plus en ce monde.

Le monsieur qui va chez Mérignac est un excellent tireur d'épée. Comme tous les gens forts aux armes, il se fait un point d'honneur de ne froisser personne et d'éviter ainsi, autant qu'il le peut, toute discussion qui pourrait finir sur le terrain. C'est un pacifique et un bienveillant.

Le monsieur qui va chez Mérignac est un assidu des assauts, auxquels d'ailleurs il prend souvent part.

Il connaît les maîtres de toutes les écoles, s'est mesuré avec certains d'entre eux, et a eu la bonne fortune de boutonner Pini ou San Malato.

Le monsieur qui va chez Mérignac n'a qu'une seule crainte, c'est qu'on lui emprunte ses épées.

FERDINAND BLOCH.

LES NÈGRES

Après avoir écrit les seize premières lettres de l'alphabet sur son cahier imagé d'écolier de la petite classe, consacrant une page à chacune, Pierrot a tracé, l'autre matin, une cinquantaine de Q, en s'appliquant et en chiquant, parfois, le bout de son porte-plume.

— Allons! dit le papa satisfait, en voilà assez pour aujourd'hui. Et je vais t'emmener voir la mission Marchand. Mais comme tu as les doigts noirs, petit sale! Jamais tu ne te mis autant d'encre aux doigts!

Et Pierrot, dont la pierre ponce même n'avait pu venir à bout de blanchir les petites phalanges, exulta, dans la foule, sur l'épaule de son père qui criait : Vive l'armée! quand passèrent, plus fatigués par leurs premières journées de France que par leurs trois ans d'Afrique centrale, le commandant et ses compagnons.

Mais l'œil de Pierrot s'accrocha aux visages d'ébène de quatre nègres de la suite du héros de Fashoda, et bébé s'écria :

— Papa! Papa! Ils ont donc fait, ce matin, des Q avec leurs figures?

RAPHAËL CHAIGNEAU.

VISION

Souvent, oh bien souvent, chère, tu m'apparais
Dans un vieux parc d'un vieux château du Vivarais,

Et je te vois, suivant de très longues allées,
Où la brise zézaye avec les azalées.

Il n'est pas encor nuit, mais il ne fait plus jour.
Silence... Tout paraît recueilli pour l'Amour.

La rosée a perlé : c'est la terre qui pleure
De tendresse... Phœbé se lève... tout à l'heure

Les Elfes vont danser sur les gazons tremblants,
Et toi, très allurale en tes vêtements blancs,

Dans les brouilllards frileux du mauve crépuscule,
Tu m'apparais ainsi qu'une Elfe majuscule.

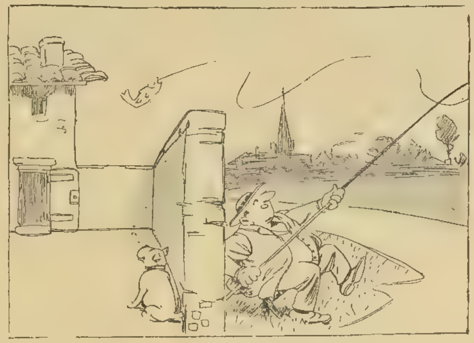
MAURICE DONNAY.

ON NE PÊCHE PAS SUR LES MURS

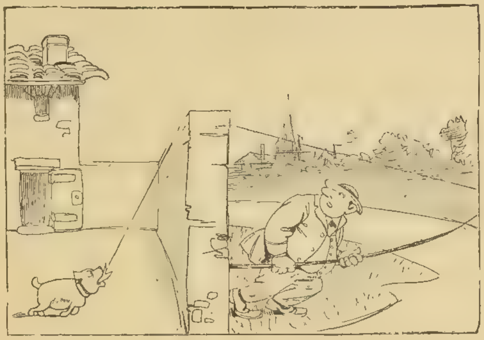
1



2



3



4



5



6



L'ÉPATEUR

C'est le produit le plus remarquable de cette fin de siècle pétrie de snobisme et si faussement empanachée...

Mis avec une recherche que le profane trouve de mauvais goût, toute son originalité réside dans ses cravates de couleurs voyantes et dans ses faux-cols, que l'on prendrait aisément pour des manchettes. Gardez-vous de regarder trop fixement sa bague, une bague énorme, que les méchants disent en doublé, ornée d'une pierre qui a tout au moins l'éclat du diamant; ses reflets, l'Épateur l'espère, nous aveugleront. Quant à son monocle, figé dans l'orbite, il semble sourire avec le visage immuablement épanoui... Vous étonnerez-vous maintenant de le voir poser à l'homme universel? A l'en croire, il chasse chez le colonel de X,... soupe chez Maxim's avec le marquis de Y,... fait la noce avec le baron de Z... Avez-vous besoin d'être recommandé à un personnage influent, adressez-vous à lui :

— Comment donc, cher! Ah! vraiment, tu tombes à pic! Ah! quelle chance!... très, très intime... Je t'en prie, abuse de moi, cher,... trop heureux de pouvoir, grâce à mes relations, servir ceux de mes amis qui n'en ont point...

Voulez-vous des « *tuyaux* » sur telle demi-mondaine en vogue, vous êtes sûr de les avoir :

— « Parfait! J'ai mes entrées chez elle... Un rendez-vous? simple comme bonjour... C'est entendu! J'en prends note...

Avez-vous commis quelque péché littéraire, l'Épateur, soyez-en sûr, vous demandera votre manuscrit. Il l'examinera avec un petit air entendu, il semblera même ruminer quelques critiques, qu'il se gardera d'ailleurs de faire, et d'un ton protecteur :

— Mais... hum... bien, pas mal, vraiment... original, passera sans doute. Tu me le laisses, n'est-ce pas?... Pas mal, ma foi... original, parole!...

Et après vous avoir nommé d'une voix claironnante tel ou tel grand journaliste parisien, l'Épateur s'en va, tout pénétré de son importance, le visage contracté d'une grimace, qui a la prétention d'être un sourire de Mécène...

LÉON PAUKER.

BAINS-DOUCHES

Par deux, serviette au cou, pieds nus dans la chaussure,
Silencieux ils vont, triste et passif troupeau,
Chercher dans le bain-douche une hygiène peu sure,
Qui, " par ordre, " rendra souple et blanche la peau.

Dans de grossiers baquets chacun les pieds se plonge
Et toujours la même eau voit cors et durillons,
Tandis que tout là-haut, ainsi que dans un songe,
Un trop phtisique jet tousse ses goutillons.

Humide ou ruisselant, enfin on se rhabille,
Et l'adjudant grincheux qui songe à sa manille
Hurle comme un damné, sacre contre son sort;

Pendant que les soldats s'en vont, la tête basse,
En pensant qu'au bain-douche, aussi bien que l'on fasse,
Fort souvent propre on entre et toujours sale on sort.

RENE D'AUTFRANS.

Ménage de bohèmes.

ELLE, *chantant.*

L'amour, c'est le soleil;
Le vin c'est la ros-é-é-e..

LUI, *rêveur.*

— Oui... mais le 8 c'est le terme!

*

Un mauvais plaisant disait à un jeune homme qui venait de perdre au jeu, dans une réunion :

— Si vous tenez à gagner, ne jouez jamais à l'écarté avec un homme enrhumé.

— Pourquoi?

— Parce que le rhume provoque « l'atout ».

année. N° 12. 20 Juin 1899. COCORICO Prix : 30 centimes.



COCORICO

Dessin de J. Müller.

Directeur : PAUL BOUTIGNY ✻ Rédaction et Administration : 2, rue Say, Paris



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard et Nils Forsberg Fils. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur japon . . . 3
Parisienne et Tournesol de Wely. . . 3
Franco . . . 3 25
Composition de Mucha, sur papier métallique 3
Franco . . . 3 25
Couverture de Widophff. 3
Franco . . . 3 25
Couverture de Doës 3
Franco. . . 3 25
Couverture de Pal. 3
Franco . . . 3 25
Couverture de Georges Scott . . *Épuisée*
Lithographie de Grün, *Président de la République* 4
Franco . . . 4 50
Couverture de A. Cossard. 3
Franco . . . 3 25
Couverture de Nils Forsberg Fils . . 3
Franco . . . 3 25

La Couverture du présent numéro est la reproduction d'une eau-forte de J. MULLER spécialement exécutée pour **COCORICO**. Cinquante épreuves seulement ont été tirées; la planche est actuellement rayée. Nous tenons ces épreuves numérotées et signées par l'auteur à la disposition des amateurs au prix de

20 fr. - *Franco* : **21** fr.



Affiche de JACQUES VILLON



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 12.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

AU BON VIEUX TEMPS



— Par le flanc que vous voudrez, fichtre, mais allons manger la soupe !

AUTEUIL-LONGCHAMPS

4 juin — Loubet tôt levé
(vous savez bien? Loubet... cet homme,
Loubet, ce grand homme arrivé!...
de Montélimar dans la Drôme)

se fait conduire vers Auteuil,
par Montjarret-le-Magnifique,
avec Dupuy-le-Mauvais-Œuil
dans le Char de la République —

Modérément, le populo
acclame notre Président;
il vaut mieux quand il fait si chaud
être reçu très fraîchement.

A peine est-il dans sa tribune
que survient une bousculade :
il voit, grand Dieu! quelle infortune,
son beau gibus en marmelade.

Alors, contemplant son gibus :
« Acheté tout neuf, ce matin!
dit-il, avec un air confus,
et tout déchiré maintenceïn!»

Mais comme il part sans dire adieu
il reçoit une mitraillade
d'œufs frais et dit : « Allons tant mieux!
on les mettra dans la salade.»

Le 11 — Notre Président
qui n'aime pas le bruit en somme,
se rend à Longchamp simplement
entouré de cinq cents mille hommes.

Pourtant malgré tous ces soldats,
et malgré les sergents de ville —
Loubet en rentrant dans la Ville,
entend encore un brouhaha;

et tourné vers Dupuy sinistre,
il demande, l'œil embrumé :
« Que diable ont-ils donc, cher ministre,
à crier : « Vive Larroumet!»

E. V. HYSPA.

AU LOUVRE



Contraste.

LE PORNOGRAPHE

Sept heures du soir. On est à table.

MADAME BROU. — A la fin, monsieur Tambour, mon gendre, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur et déverse le trop plein de mon indignation.

M. TAMBOUR. — Déversez, belle-maman, déversez. — Voulez-vous me passer les sardines? — Vous disiez?

MADAME BROU. — Je disais, monsieur Tambour, que votre conduite n'a pas de nom et que si je ne me retenais pas, je vous mettrais à la porte de cette table.

M. TAMBOUR. — A la porte de cette table, bon Dieu! Et pourquoi?

MADAME BROU, *avec éclat.* — Parce que vous êtes un pornographe!!!

M. TAMBOUR. — Moi?

MADAME BROU. — Ne jouez donc pas l'étonnement. Le journal auquel vous collaborez est une pure dégoûtation!

M. TAMBOUR. — Permettez...

MADAME BROU. — Une pure dégoûtation, vous dis-je; on n'y écrit que des cochonneries!

M. TAMBOUR. — Pardon! C'est pour moi que vous dites ça?

MADAME BROU. — Sans doute, c'est pour vous.

M. TAMBOUR, *conciliant.* — Voyons, belle-maman, raisonnablement, comment pourrais-je, même si je le voulais, écrire des cochonneries? Je fais la chronique des poids et mesures!

MADAME BROU. — Et il ne manquerait plus, à cette heure, que vous écrivissiez des horreurs, vous aussi, à l'instar de tous les goujats qui sont vos confrères et amis!

M. TAMBOUR. — Alors de quoi vous plaignez-vous?

MADAME BROU. — Je me plains, monsieur Tambour, que vous ne sachiez faire respecter ni la pure et chaste jeune femme qui est la compagne de votre vie, ni moi-même, à qui vous devez le jour...

M. TAMBOUR, *stupéfait.* — Je vous dois le jour???

MADAME BROU. — Laissez-moi achever... Le jour béni, entre tous, où vous avez pu tenir entre vos bras un trésor d'innocence et de poésie!

M. TAMBOUR. — Ne vous mêlez donc pas des questions d'alcôve.

MADAME BROU. — C'est une honte à vous, monsieur Tambour, de supporter que, journellement, on insulte ainsi votre femme, et il faut vraiment que ma fille soit de bonne composition pour ne vous avoir pas, vingt fois, mis à la porte de son lit. Tenez, ce matin, si je vous eusse tenu, je vous eusse craché à la figure, ma parole d'honneur.

M. TAMBOUR. — A cause?

MADAME BROU. — A cause de cet ignoble article intitulé : *Une drôle de lorgnette*; que c'était à en faire rougir des gendarmes, et que j'en suis restée suffoquée. Oui, suffoquée! malade d'écœurement et de dégoût! Que c'est donc joli, et que c'est propre, cette lorgnette qui s'allonge, qui s'allonge, qui s'allonge!... Ah! il faut, monsieur Tambour, que vous soyez bien bas et vil pour en être tombé à un tel excès de turpitude! Pornographe, va! Sale pornographe!

M. TAMBOUR, *exaspéré.* — Mais quand je vous dis, sacrebleu! que je fais les poids et mesures!

MADAME BROU. — C'est cela; jurez maintenant.

M. TAMBOUR. — Vous me mettez hors de moi, aussi, avec vos absurdes reproches. Si les autres écrivent des saletés, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? moi, humble chroniqueur des poids et mesures, pris au *Priape*, par charité, aux modestes appointements de soixante-dix francs par mois!

MADAME BROU. — Ce que vous devriez faire, monsieur Tambour? Je vais vous le dire, puisque vous manquez de sens moral au point de ne le pas savoir. Vous devriez descendre chez votre directeur, et là, devant toute la rédaction assemblée, abattre sur la table de furieux coups de poing en criant : « Ah ça, est-ce qu'on n'a pas fini de manquer de respect à ma femme et à ma seconde mère! Je défends, entendez-vous bien, je défends que l'on continue à mettre sous les yeux de ces dames des tableaux qui les scandalisent et qui blessent leur honnêteté! Tenez-vous-le pour dit. Le premier qui se permettra d'écrire encore une histoire de lorgnette aura affaire à moi! » Voilà ce que vous devriez faire, monsieur Tambour, si vous aviez seulement pour deux sous de propreté.

M. TAMBOUR. — Faut-il que vous soyez assez bête, belle-maman, de dire de pareilles âneries!

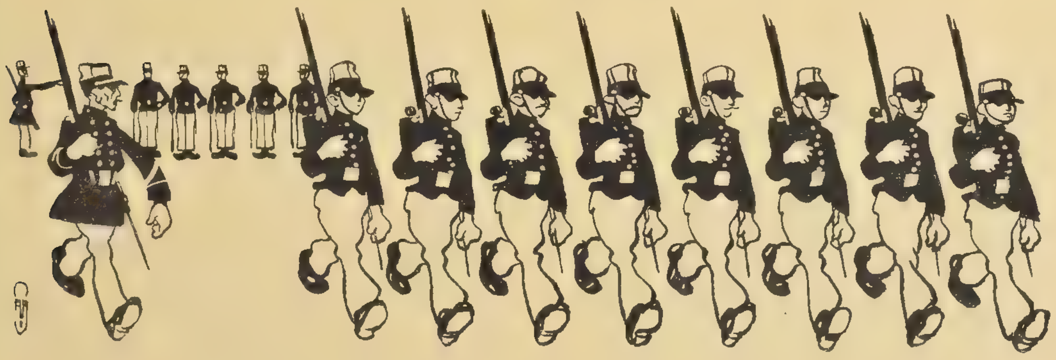
MADAME BROU. — Goujat! Malappris! Butor!

M. TAMBOUR. — Alors, non? Vous ne comprenez pas que si je faisais une chose pareille, je me ferais flanquer à la porte à grands coups de pied dans le derrière?

MADAME BROU. — Le beau malheur! (*Tranquillement.*) Vous entreriez au *Petit Journal.*

M. TAMBOUR. — Comment donc!...

GEORGES COURTELINE.



Dessin de A. Roubille.

— Attention! Le monde entier a les yeux sur vous!... Une!... Deusse!...



Dessin de Ch. Huard.

— Laissez-moi donc tranquille, c'est toujours les mêmes qu'arrivent au pouvoir : avez-vous jamais vu un concierge président du Sénat?

LES ENGELURES DES ORCHIDÉES

Les engelures ont été longtemps l'apanage des doigts humains qu'elles transformaient en espèces de saucissons violâtres, crevassés et sanguinolents, du plus répugnant aspect.

Les malheureux qui en étaient atteints pouvaient du moins, au milieu de leurs souffrances, se répéter en manière de consolation, sur la foi de je ne sais quel observateur mâtiné de fumiste, que cette affection désagréable était une preuve de santé.

C'était toujours çà.

Mais si les engelures témoignent vraiment d'une constitution robuste chez les humains, il n'en est sans doute pas de même pour les pachydermes.

Naguère Paris apprit avec étonnement que l'hippopotame du Jardin des Plantes avait des engelures.

Le chansonnier satirique Dominique Bonnaud conta la chose en quatre couplets fantaisistes.

Et Paris s'esclaffa.

Quelque temps après l'hippopotame était mort.

Cet accident doit-il être attribué aux suites des engelures ou à celles de la chanson de Bonnaud?

La grosse bête fut-elle atteinte jusqu'aux sources de la vie, en dépit du cuir épais qui lui servait de gaine, par les morsures cuisantes du gel hivernal ou par les traits incisifs de la raillerie montmartroise?

Mystère.

Et, d'ailleurs, cela est chose de peu d'importance.

Le curieux est dans ce fait d'un mal absurde, comme les engelures affectant l'animal après l'homme.

Mais ne vous hâtez pas de vous récrier. Continuant son évolution, l'engelure, qui semble vouloir se payer son petit tour du monde, s'en prend maintenant au végétal.

Il est vrai qu'il s'agit non de végétaux vulgaires tels que choux, asperges, qui ne sont qu'en apparence ceux-là hypertrophiques, celles-ci ankylosées, ou encore du dahlia, que le chansonnier Hyspa flétrit de l'appellation de « grand cochon ».

Le privilège d'être malade à la façon de l'homme appartient, jusqu'ici du moins, à une élite végétale, à une aristocratie horticole, j'ai nommé les orchidées.

Les orchidées, ces fleurs aussi tendres que bizarres, déjà déconcertantes par l'étrangeté de leurs formes et de leurs colorations; les orchidées chères aux artistes raffinés comme Mme Sarah Bernhardt ou M. Oscar Wild; en qui des esprits rares et spécieux, comme M. Jean Lorrain, ont découvert un tas d'intentions qui échappent au commun; les orchidées, enfin, que l'illustre Des Esseintes, reflet de M. J. K. Huysmans, appréciait parce que ce sont des fleurs vraies qui ressemblent à des fleurs fausses, mérite peu ordinaire, en effet.

Que va devenir le culte attendri de ces personnages, gens prompts à l'emballement, si ces fleurs, objet de leurs préférences, se mettent à avoir des maladies humaines? manière comme une autre de se rapprocher de l'humanité.

Car, il n'y a pas à dire, une publication spéciale, le *Kiew-Bulletin* affirme et la *Revue scientifique* confirme que, dans de certaines circonstances, les orchidées sont atteintes de désorganisations des tissus qui sont de véritables engelures.

Voilà-t-il pas de quoi rendre encore plus intéressantes ces fleurs déjà passablement coquettes?

Un scrupule, pourtant : des engelures, c'est bien peu élégant, c'est un mal de trottin ou de chambrière, ce n'est pas un mal chic.

S'il s'agissait seulement d'une de ces maladies à l'usage des gens du monde, l'arthrite, par exemple, ou la neurasthénie, c'est cela qui vous aurait un fier cachet!

Mais non, ce sont bien des engelures qu'a observées le monsieur qui a confié au *Kiew-Bulletin* le résultat de ses investigations.

Pauvres orchidées! s'élever dans l'échelle des êtres jusqu'à être malades comme des femmes et tomber précisément sur une affection bête et que, par-dessus le marché, on ne plaint pas!

Quel coup porté à leur aristocratique prestige!

GEORGES FRAPPIER.

VOIX D'ORGUE

Par ce matin bleu de Printemps,
Qui fait plus sonores les cloches,
Voici les fidèles montant
Vers Sainte-Thérèse de Loches.
Damoiselles d'air ingénu,
Paysanes et douairières
Devant le crucifié nu
S'agenouillent dans les prières.
Sur son prie-Dieu de velours gris
La belle Dame est à genoux,
Pieuse et regardant le visage amaigri
De celui qui mourut pour nous.
Et voici que ses beaux yeux pleurent
Des perles sur son Livre d'Heures,
Quand la voix de l'orgue s'élève
Radieuse comme un beau rêve
Ou mourante comme une osmonde qui se fane ;
Ayant des soupirs apaisés
Ou des musiques de baisers,
Parfois pure et parfois profane.
Et voici pourquoi pleure la belle Dame :
C'est un abbé de vingt ans,
Par ce matin bleu de Printemps,
Qui, dans l'orgue, pour Elle, a mis toute son âme !

RAPHAËL CHAIGNEAU.

UN ZÈLE

Le capitaine Riquet, du génie, apparaît chaque matin sur le polygone en même temps que ses hommes.

A peine ont-ils pris la pelle et la pioche pour creuser la tranchée qu'on comblera ensuite avant la fin de la séance, qu'ils l'aperçoivent, arpentant la prairie de ses longues jambes vêtues de houseaux que cinglent les herbes.

Et tout le monde, depuis le lieutenant jusqu'au dernier des bleus, tend le dos à la pluie de ses observations tatillonnes.

Elles tombent, elles tombent, de toutes les lignes tristes de son visage gris, de tout son grand corps penché en silhouette de saule pleureur.

Et l'on se demande au régiment pourquoi il vient dès l'aube houspiller les hommes encore empoissés de sommeil, au lieu d'arriver, comme les autres commandants de compagnie, vers huit heures.

Par exemple, on ne le voit guère l'après-midi ; on peut humer tranquillement la bonne odeur de miel des fleurettes cuites de soleil, et se reposer entre deux jets de pelle. On est presque sûr qu'il ne viendra pas.

Pourquoi ce zèle matinal ? Un propos, surpris et rapporté par son ordonnance, éclaircit ce mystère : au contraire de sa femme, il n'a pas le réveil triomphant, et il s'enfuit quand elle dort encore.

Pauvre madame Riquet ! Ses désirs s'éveillent en même temps qu'elle. Comme on dit vulgairement : « On est du matin ou du soir. »

Elle est du matin. Le soir, elle s'endort, sitôt sur l'oreiller. Mais, le matin, elle réclame impérieusement ses arrérages.

C'est pourquoi le capitaine, qui n'est guère plus ni du matin ni du soir, s'enfuit dès l'aube au polygone, et se trouve donné en exemple à tous ses collègues par le colonel.

MICHEL CORDAY.

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE



Le pauvre vieux grand-père est vraiment embêté :
Ou bien c'est qu'il a chaud, car on est en été,



Mais son bon petit-fils a l'âme humanitaire
Dit : « Mon Dieu, qu'il s'ennuie ! Il me faut le distraire.



Lui piquer le talon avec un corps aigu
Me paraît indiqué, car il a le pied nu.



Je crois que mon forfait de succès se couronne,
Il bondit aussi haut qu'un cheval qu'on couronne.



Me voici plus heureux que trois cent mille veaux
Car je viens d'inventer deux couvre-chefs nouveaux.

JULES DEPAQUIT.

NOTES D'UN PASSANT

J'avais rencontré Vernisset au mois d'avril dans le wagon de banlieue du samedi empli de petits propriétaires qui « vont coucher à la campagne ».

Vernisset venait de louer un pavillon en face de l'île des Loups, et triomphalement me montrait six rosiers infeuillus, de haute tige, et me communiquait ses espérances d'horticulture dominicale.

Les beaux arbustes seraient plantés devant la maison en ligne courbe, nourris du pur crottin de la route, désaltérés par l'onde intarissable du puits mitoyen, exposés aux plus matineuses caresses du soleil et maintenus par six solides tuteurs achetés avec les rosiers.

Le lendemain, j'aperçus, en effet, Vernisset en manches de chemise suant devant son seuil, bêchant et ordonnant la belle tenue de ses plantes qui dressaient leurs squelettes sombres au-dessus d'une corbeille de fumier, unique oasis d'un petit désert entre quatre murs.

Depuis longtemps, je n'avais pris ce chemin, mais hier j'ai, par hasard, revu le jardinet. En passant, j'ai jeté un bonjour à Vernisset.

Vernisset, méditatif devant ses rosiers, m'appela et je m'approchai de sa demeure.

— Ça va, dis-je, et vos rosiers?

— Les voilà... je n'y comprends rien... c'est étonnant ce qu'ils sont en retard... Et cependant tout pousse à côté d'eux... regardez donc!...

En effet, les rosiers tendaient leurs bras définitivement morts vers le ciel, mais les tuteurs de sureau avaient fleuri et resplendissaient dans le Sahara en miniature.

J'expliquai la vérité à Vernisset qui finit par comprendre.

— Heureusement, les tuteurs ont de la vigueur, dit-il avec une mélancolique indulgence, ça fait toujours de la verdure.

JULIEN SERMET.

Pour ne pas entendre les cris qui montent des enfers sociaux, Paris étouffe le lamento de la misère dans l'orchestre de ses plaisirs... Aucune voix de pauvre diable ne traverse, ne peut traverser le bruit continu des fêtes et le remuement d'or des affaires...

OCTAVE MIRBEAU.

*

Il est des hommes à qui la gloire sied comme la toilette à certaines femmes; d'autres chez qui elle prend un air empesé d'endimanchement, et qui gagnaient au demi-jour, à la tenue modeste du talent.

Mme ALPHONSE DAUDET.

J. WELY



A ROBINSON



Dessin de A. Roubille.

— J'ai mis ma blouse a petits pois... Il ne me manque plus que le pigeon.

DRAME ODONTALGIQUE

I

Minuit; tempête; ciel d'encre; non loin un duo de sergents de ville s'éloigne, et, les mains derrière le dos, disparaît.

Craintive, à pas pressés, une femme se hâte; tout à coup, elle pousse un cri d'épouvante à la vue d'un homme surgissant de l'ombre, farouche et ricaneur, une hache à la main. L'acier brille; la malheureuse roule sur le pavé, le crâne ouvert.

II

L'assassin — car c'est un assassin, — essuie proprement son arme sur la doublure en satin de sa redingote et murmure avec un cynisme et un accent gascon également blâmables : « Et de troisse, coquin de bon sort! » Puis tirant un davier de sa poche, il arrache à sa victime vingt-quatre dents qu'elle possédait encore.

III

La police est sur les dents, elle aussi. C'est la dixième victime que les gardiens de la paix ramassent depuis le commencement de la semaine, la bouche démeublée... Tout à coup la figure de l'agent Fouinard s'illumine. Il se frappe le front! Il a trouvé! S'il ne lance pas l'exclamation traditionnelle d'Archimède, c'est que le prétérit d'*eurisko* lui est peut familier.

Tragique, il se précipite chez un dentiste en vogue et, lui montrant un tas de râteliers pêle-mêle sur la table :

— D'où viennent toutes ces fausses dents?

— Mais, balbutie le malheureux, elles sont vraies.

— Je m'en doutais, suivez-moi!

— Pourquoi? qu'ai-je fait?

— Vous vous expliquerez plus tard.

IV

Le dentiste nie désespérement; mais ahuri par les questions impartiales du président et défendu par un stagiaire, il est déclaré coupable à l'unanimité. Peu après il meurt, place de la Roquette, d'une ablation de la tête.

V

Le lendemain de l'exécution, le véritable assassin se livre à la police. Interrogé sur le motif qui l'avait poussé à commettre ces multiples extractions dentaires aggravées de meurtres, il répond froidement : « C'était pour marquer au loto. »

Les médecins légistes le déclarent irresponsable; on l'acquitte.

WILLY.

RECORD





Dessin de Ch. Huard.

— Je suis peut-etre une des rares commerçantes du quartier qui, depuis l'affaire Dreyfus, ne se plaigne pas des affaires!

LE CHIEN

On ne peut mettre Pointu dehors, par ce temps, et l'aigre sifflet du vent sous la porte l'oblige même à quitter le paillasson. Il cherche mieux et glisse sa bonne tête entre nos sièges. Mais nous nous penchons, serrés, coude à coude, sur le feu, et je donne une claque à Pointu. Mon père le repousse du pied. Maman lui dit des injures. Ma sœur lui offre un verre vide.

Pointu éternue et va voir à la cuisine si nous y sommes.

Puis il revient, force notre cercle, au risque d'être étranglé par les genoux, et le voilà dans un coin de la cheminée.

Après avoir longtemps tourné sur place, il s'assied près du chenet et ne bouge plus. Il regarde ses maîtres d'un œil si doux qu'on le tolère. Seulement le chenet presque rouge et les cendres écartées lui brûlent le derrière.

Il reste tout de même.

On lui ouvre un passage.

— Allez, file! es-tu bête!

Mais il s'obstine. A l'heure où les dents des chiens perdus crissent de froid, Pointu, au chaud, poil roussi, fesses cuites, se retient de hurler et rit jaune, avec des larmes plein les yeux.

JULES RENARD.

LE MONSIEUR QUI ATTEND L'OMNIBUS

Le monsieur qui attend l'omnibus est la dernière ombre du « vieux beau ». Très coquettement vêtu... à la mode de 1830, le monsieur qui attend l'omnibus arpente, d'un pas lent, le boulevard, jetant, ici et là, un regard attentif et bienveillant sur les jeunes personnes en quête du véhicule populaire qui doit les conduire à leurs affaires où à leurs plaisirs.

Le monsieur qui attend l'omnibus n'a rien de commun avec « les vieux messieurs » que Maurice Donnay a si cruellement critiqués.

Il est tout simplement un amateur enthousiaste des belles créations de la nature, et, comme la nature n'a rien produit de plus beau que la femme, il se plaît à admirer la femme en général, et en particulier celle qui va en omnibus. C'est que cette dernière est forcée, pour gravir les degrés qui conduisent à l'impériale, de relever un coin de sa robe et de laisser voir un pied charmant.

Et quand on voit le pied, la jambe se devine!

Cette admiration, toutefois, est platonique; tel un passionné de peinture qui s'extasie devant la perfection d'une toile sans songer pour cela à se l'approprier.

Le monsieur qui attend l'omnibus n'oublie jamais de prendre au bureau un numéro pour une ligne quelconque, mais il n'est pas d'exemple qu'il soit jamais monté en omnibus.

FERDINAND BLOCH.

LES ÉTOILES

C'est pour nous que Dieu fit la volupté des choses ;
C'est pour les nuits d'amour qu'il fit la paix des cieux ;
Il nous les fit si beaux pour les voir plus joyeux.
Sur mon épaule... là... viens, relève tes voiles,
Et je te bercerai sous les yeux des étoiles.
Les vois-tu scintiller, loin, dans l'azur sans fond?
Ivres de leur lumière, ivres d'être, elles vont
Chantant, chantant l'amour, chantant la nuit bénie,
Et chacune est un chant dans l'immense harmonie ;
Elles vont se cherchant, s'aimant, se poursuivant,
Et chacune, là-haut, verse au monde vivant
Ce conseil d'être heureux et d'être aimé comme elles.

EDMOND HARAUCOURT.

« UN MOT!... »

C'était à la campagne.

Telle une fée qui se met au lit, éparpillerait de-ci, de-là, les resplendissantes pièces de sa toilette, le soleil en se couchant jetait à profusion de l'or dans le ciel, accrochait des émeraudes à tous les arbres, semait des traînées de perles sur le chatoiement des ruisseaux, suspendait une gamme irisée de pierreries aux pétales des fleurs.

Elle marchait un peu lasse, suspendue à son bras, au retour d'une longue promenade à travers champs, lorsque soudain, avec une voix comme on n'en entend qu'à l'Ambigu, il lui dit :

— Vous êtes délicieusement jolie!

Parbleu!... elle le savait bien et il n'attraperait certainement pas une méningite pour avoir trouvé ça!

Et puis, pourquoi cet accent mélodramatique pour émettre une vérité de la Palisse?

Il était si drôle qu'elle lui rit au nez. Il l'appela cruelle.

Elle le trouva idiot.

Le lendemain, il lui adressa une longue épître pour lui annoncer en huit pages, qu'il l'aimait; ce qu'il aurait pu dire en deux mots. Et c'était bête... et c'était filandreux... et ridicule... Non!... on n'a pas idée d'un pareille fatras de sottises!

Il accusait le Destin, Dieu, la vie, les hommes, bref, un tas de choses et de gens qui n'en pouvaient mais, qui se souciaient fort peu de ce qu'il appelait sa souffrance interne, le déchirement de son âme... enfin toutes les rengaines tant de fois éditées déjà en pareil cas.

A l'entendre, elle ne pouvait, sans manquer complètement de cœur, demeurer indifférente.

Voyez-vous ça?... Parce qu'il arrivera à un monsieur de la trouver à son goût, s'en s'inquiéter s'il est au sien, une gentille petite femme devra se jeter dans ses bras et l'adorer tout de gô!

Elle ne répondit pas. Mais un mois durant, avec une obstination à faire hurler d'énervement, il lui adressa chaque jour un volumineux paquet de prose.

Enfin, un matin, à bout de souffle et... de lieux communs, la lettre quotidienne, comprenait à peine une demi-page.

Curieuse de voir combien de bêtises on pouvait faire rentrer dans si peu de lignes, elle lut, ce qu'elle ne faisait plus depuis longtemps.

Il la suppliait de lui répondre, de ne pas le tuer lentement par son silence : « Un mot, un seul mot, quel qu'il soit, implorait-il, et je m'estimerai heureux, car vous m'aurez rappelé à la vie. »

— Rien qu'un mot, pensa-t-elle, c'est si peu de chose, que, j'aurais bien mauvaise grâce à lui refuser. »

Et, prenant une superbe feuille de papier ivoire parfumé, elle écrivit :

« Zut! »

GUSTAVE BERNY.

RESTITUTION

1

Dessin de J.-Leonce Burret.



2



3



4



5



BACCHANALE

Sur les coteaux tombent les grappes roses,
L'automne est mûr et les couchants sont d'or,
Voici passer dans un sauvage essor
La bacchanale et les apothéoses.

Évan Bacchus! — les myrtes sont fleuris,
Les tympanons sonnent un bruit d'enclume,
La voix du vin monte comme une écume,
Le ciel chancelle et Jupiter est gris.

Évan!... au loin dansent les Éléides
Et les serpents sifflent dans leurs cheveux;
Les marbres blancs, couronnés de grands feux,
Aux parthénons mettent des tons limpides.

Tout roule et gronde, et, dans le vin de Cos,
Le grand Phallus passe au dos des prêtresses;
Nymphes, sylvains, satyres ou déesses,
Dansent autour du bronze vert d'Éros.

Io Bacche! que la raison humaine
Sombre devant le pied de bœuf du dieu;
La ronde ardente entraîne en son milieu
Le temps qui passe et qui saute à la chaîne.

Tout brille et meurt... vivez... aimez... buvez!...
Que reste-t-il de nous sur cette terre?
Un peu de bruit sur un peu de poussière,
Et c'est demain qu'on meurt!... Alors, vivez!...

OGIER D'IVRY.

A l'atelier, entre jeunes peintres :
— Qu'est-ce que tu fais là? Cette idée de peindre sur une toile crevée!
— Justement! C'est parfait pour une nature morte!

Tous les soirs, en sortant du café Riche, X... rencontre une mendiante qui lui demande deux sous, en ajoutant invariablement qu'elle n'a pas dîné :
— Mais enfin, s'exclame un soir M. X..., comment diable faites-vous pour vivre?... Vous me dites chaque jour que vous n'avez pas dîné...
— C'est que je dîne plus tard, mon bon m'sieu!...

Comment trouvez-vous mon portrait?
— Franchement, il n'est pas beau...
Puis, pour atténuer ce jugement un peu vif;
— Mais, par exemple, il est bien ressemblant!

nnée. N° 13. 5 Juillet 1899.

Prix : 30 centimes.



COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, Georges Bottini, Radiguet, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous*.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller et J. Faverot. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs des épreuves, tirées avant la lettre, de nos couvertures :

Le Coq de Steinlen, sur japon . . .	**3** »
Parisienne et Tournesol de Wely. . .	**3** »
Franco . . .	**3 25**
Composition de Mucha, sur papier métallique	**3** »
Franco . . .	**3 25**
Couverture de Widophff.	**3** »
Franco . . .	**3 25**
Couverture de Doës	**3** »
Franco. . .	**3 25**
Couverture de Pal.	**3** »
Franco . . .	**3 25**
Couverture de Georges Scott . .	*Épuisée.*
Lithographie de Grün, *Président de la République*	**4** »
Franco .	**4 50**
Couverture de A. Cossard.	**3** »
Franco . . .	**3 25**
Couverture de Nils Forsberg Fils . .	**3** »
Franco .	**3 25**
Couverture de J. Faverot.	**3** »
Franco. . .	**3 25**

La Couverture du précédent numéro était la reproduction d'une eau-forte de J. MULLER spécialement exécutée pour **COCORICO**. Quelques épreuves restent encore; nous les tenons à la disposition des amateurs au prix de

20 fr. — *Franco* : **21** fr.







PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 13.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



Dessin de A. Roubille.

La " faim " justifie les moyens.

UN DINER A L'ÉLYSÉE

(Le président de la République et Mme Loubet ont offert hier un dîner aux comités de la Société des artistes français et de la Société nationale des Beaux-Arts, etc.

Les Journaux, 1er juillet 1899.)

Le Président, d'une façon fort civile
avait invité nos grands peintres français
à venir goûter de sa cuisine à l'huile.
On raconte que ce fut vraiment parfait.
Après la soupe, hors-d'œuvre, et caviar
presque comme par hasard.
...Ça sentait bon — et le moment était suprême —
et la musique du soixante-quatorzième
de ligne jouait (ne vous déplaise)
La Marseillaise
hymne vraiment français (ou française ?)

La conversation avait été très maigre
jusque-là, quand l'épouse du Président
qui avait à sa gauche ce sale Leygues,
et à sa droite, monsieur Jean-Paul Laurens,
dit tout à coup au ministre des Beaux-Arts :
« En voulez-vous du-z-homard ? »
...Ça sentait bon — et le moment était suprême —
et la musique du soixante-quatorzième
de ligne jouait (ne vous déplaise)
La Marseillaise
hymne vraiment français (ou française?)

Mais subitement les liquides manquèrent
(on en était au gigot aux haricots).
Le Président dit à son fils : « Ventre à terre !
cours chez notre bistro de la rue Duphot
me chercher quelques bons vieux litres de choix...
Dis-lui bien que c'est pour moi. »
...Ça sentait bon — et le moment était suprême —
et la musique du soixante-quatorzième
de ligne jouait (ne vous déplaise)
La Marseillaise
hymne vraiment français (ou française ?)

Après le café, — ce grand noircisseur d'âmes, —
ces messieurs assurèrent sérieusement
notre Président Auguste (pour les dames)
et sa dame, de leur profond dévouement,
puis ils se retirèrent tranquillement
et tout en borborygmant.
...Ça sentait bon — et le moment était suprême —
et la musique du soixante-quatorzième
de ligne jouait (ne vous déplaise)
La Marseillaise
hymne vraiment français (ou française ?)

E. V. HYSPA.

LES GROSSES DAMES

Comment pourrait-on, au retour de l'été, ne pas réserver ses plaintes en l'honneur des grosses dames! Elles vont tant souffrir! Nous les verrons, rouges et humides, appeler désespérément les fiacres, les omnibus, à l'angle des trottoirs. Leur mouchoir à la main, l'ombrelle au visage, toute la face gonflée par la douleur d'avoir chaud, elles nous offriront le spectacle affreux de l'angoisse humaine torturée par le feu céleste. Sur leurs ventres, les soies tendues, les étoffes légères, éraillées, marqueront la peine d'être portées. Les grosses dames aimeraient tant aller nues, l'été!

En vérité, je n'ouvre pas de journal de modes sans indignation. Le dessinateur prodigue son talent à des personnes sveltes comme des poireaux, hautes en branche, à taille de guêpe. Aucun génie ne daigne parer avec faveur la majesté des femmes adipeuses.

La grosse dame doit se résigner à enclore ses chairs dans les étuis préparés pour les adolescentes étiques. Il lui faut se serrer dans un corset qui fait sortir l'abdomen en boule, qui refoule la gorge au menton; qui met en toute valeur de trop formidables cuisses. La circonférence rhomboïdale de ses flancs, serrée dans les surahs, devient un monstrueux ballon qui roule sur des jambes minuscules, qui oscille, tangue sans noblesse. De tous petits chapeaux, bons à couronner une tête de serine, culminent au chignon de la matrone dont les bajoues considérables rendent ridicule ce contraste entre une capote minuscule et une large face écarlate.

Blâmons les couturiers. Ils ignorent leur mission. Elle est sévère. Ils peuvent transformer les mœurs. Ils n'en font rien. Artistes que satisfait l'œuvre exquise de quelques belles jeunes femmes mises en jolies gaines de soie ou de mousseline, ils ne pensent point à nous délivrer de visions hideuses, comme celle de la grosse dame vêtue d'après l'esthétique inventée pour le trottin, comme celle de la quadragénaire dénudée jusqu'au ventre et contre laquelle il nous faut, à table, savourer la succulence du dîner fin, sans nausées.

En outre, dans ce temps de rudes agitations politiques, la grosse dame va trop souffrir. Le jour prochain où les nationalistes vont nous conduire baïonnettes au canon vers la conquête certaine, n'est-ce pas, de l'Europe, comment pourront-elles acclamer avec une frénésie convenable les bataillons de la Patrie Française, si elles ont chaud à en mourir, cet été encore?

PAUL ADAM.


Composition de E. Edel.

SONNET INOFFENSIF

Mon nez, mince, incomplet,
Était à peine rose :
Depuis que je l'arrose,
Il est rouge et moins laid.

Rouge, à l'heure qu'il est,
Comme une apothéose,
Bientôt, je le suppose,
Il sera violet.

Rubis, puis améthyste,
Saphir enfin, dans peu,
Mon beau nez sera bleu.

Quand je dormirai, triste,
Sous l'herbe, en proie au ver,
Mon beau nez sera vert.

JULES LEMAITRE.

MÉMOIRE COURTE

Bêchu, maraîcher, et Loustau, maquignon, font irruption dans le bureau du commissaire en criant comme des possédés. Nez contre nez, prêts à se le manger réciproquement, ils se traitent de voleur, brigand, propre à rien, feignant, etc., etc.

LE COMMISSAIRE. — Ah çà! Allez-vous vous taire? (*A Bêchu.*) Dites-moi ce que vous reprochez à ce maquignon.

BÊCHU. — C'est un coquin!

LOUSTAU. — C'est une fripouille!

LE COMMISSAIRE, *sévèrement.* — Si vous continuez à vous injurier, je vous consigne au poste tous les deux. (*à Loustau.*) Qu'est-ce qui vous rend furieux?

LOUSTAU. — C'est une bourrique.

LE COMMISSAIRE. — Taisez-vous! Je vous ai prévenu que je ne souffrirai pas que vous vous injurassiez, sinon...

BÊCHU, *interrompant.* — Oui, c'est une sale bourrique!

LE COMMISSAIRE, *impatienté.* — Je vous avertis pour la dernière fois; si vous vous adressez encore de pareilles épithètes, je vous consigne!

BÊCHU. — C'est pas lui que j'appelle bourrique.

LOUSTAU. — Je m'adresse pas à lui non plus.

LE COMMISSAIRE, *se levant, le sourcil froncé.* — Mais alors?... nous ne sommes que trois ici...

BÊCHU, *interrompant.* — C'est une bourrique que je lui ai vendue.

LOUSTAU. — Et une sale bourrique, je le répète, en parlant par respect.

LE COMMISSAIRE, *se déridant.* — Ah! très bien. (*A Bêchu.*) Expliquez-moi l'affaire.

BÊCHU. — Voilà la chose, Monsieur le commissaire. J'avais besoin d'une bonne bourrique, solide, pas trop jeune, pas trop vieille, entre deux âges, quoi. Bon, que je me dis, je vas aller au marché aux chevaux. J'arrive et je le vois (*il désigne Loustau.*) qui tenait par le bridon une belle bête, ni maigre, ni grasse, haute sur jambes, bref, ce que je cherchais.

LOUSTAU. — Là, vous voyez bien, Monsieur le commissaire, que c'est pas une sale bête.

BÊCHU. — Minute! Pour une belle bête, c'est une belle bête, mais c'est aussi une sale bête, qui ne tient pas sur ses quilles.

LOUSTAU. — Je vous avais prévenu.

BÊCHU. — Prévenu!... En voilà un toupet!... Figurez-vous, Monsieur le commissaire, que je lui demande : « Est-ce qu'elle a quelque défaut votre bourrique? — Elle a seulement la mémoire courte, qu'il me répond. — La mémoire courte, que je dis en riant, c'est pas important pour une bourrique, j'achète la bête. » Nous faisons le prix à 80 francs, je paie, j'enfourche ma bourrique et je pars.

Elle n'avait pas fait cinq cents mètres que, patatras! elle tombe. « Elle aura buté », que je pense, et je remonte dessus. Cinq minutes après, elle tombe encore, puis encore, puis encore... A chaque cent pas, elle se flanquait par terre et moi avec. Comme vous devez penser, je n'en voulais plus de cette bête. Je la ramène au marché et je réclame mon argent à ce carottier qui me l'avait vendue. Mais voilà qu'il ne veut plus rien savoir et qu'il prétend m'avoir prévenu.

LE COMMISSAIRE, *à Loustau.* — Il est clair qui vous avez trompé l'acheteur; qu'avez-vous à répondre?

LOUSTAU. — Je ne l'ai pas trompé, puisque je vous ai déjà dit, que je l'avais prévenu que la bourrique avait la mémoire courte.

BÊCHU. — Qu'est-ce que vous chantez? c'est pas une raison pour qu'elle se flanque par terre.

LE COMMISSAIRE. — C'est évident, cela n'a aucun rapport avec le vice reproché à la bête.

LOUSTAU. — Mais si!... Quand elle est tombée, elle ne s'en souvient plus une minute après, ce qui fait qu'elle recommence.

GUSTAVE BERNY.



— Quel age a-t-il?
— Huit mois!
C'est votre petit dernier?

LE SECRÉTAIRE DE THÉATRE

D'ordinaire, c'est un jeune homme. Je suppose
Rares ceux qui sont mûrs, ou même blets, dit-on.
Toujours le secrétaire a commis quelque chose :
Opérette, roman, le moindre feuilleton ;

Enfin, toujours assez de vers ou bien de prose
Pour qu'il se dise « auteur » et s'en donne le ton
Dans le bureau banal où, plein de morgue, il pose,
Vrai chapeau de Gessler mis au bout d'un bâton.

Assis dans son fauteuil comme en chaise curule,
Il promulgue, il décrète une double formule :
— Et la plume, en sa main, semble un sceptre naïf —

« Impossible, mille regrets » ou bien : « Prière
D'insérer... » Avec ça, monsieur le secrétaire
Remplit tout son emploi, surtout décoratif.

GEORGES FRAPPIER.

LE PELOTON



— Attention, tas de clampins. Baissez la pointe du pied et tendez le jarret! En avant...



— A..! rche!



— J'avons p'tant b'en tendu l'jarret...

VENEZ DONC ME VOIR A LA CAMPAGNE

Il faut croire qu'à l'instar de l'Arabe et de l'Écossais, « j'ai ça dans le sang » — car malgré les mille déboires que j'ai récoltés à ce jeu, je ne suis pas encore guéri de mon étrange manie d'hospitalité.

A peine ai-je cessé de fouler l'asphalte parisien que je lance à droite et à gauche des invitations diverses :

« Ah! mon cher, si tu savais l'air délicieux que nous respirons ici!... Viens donc me surprendre un de ces matins. Nous sablerons l'omelette au lard et ferons bondir le lapin nouveau parmi les champignons sylvestres! »

» Une goutte d'huile à ton Lefaucheux, camarade, un doigt de graisse à tes bottes — et fuis l'infâme boulevard! La perdrix pullule, cette année... Je t'attends pour faire l'ouverture... »

L'invité, généralement, laisse chez lui sa provision d'amabilité et d'enthousiasme. Le site que nous nous proposions de lui faire admirer, il le juge banal et fade. Il s'imaginait notre jardin plus spacieux, notre villa plus originale. Le petit goût de pierre à fusil, qui fait la gloire de notre vin, il ne le remarque pas, — et c'est à peine s'il trouve nos pantoufles confortables!

(Il n'y a pas d'erreur, ça n'est pas ça qu'il avait rêvé, — et même, s'il avait su, il ne serait pas venu.)

L'autre hier encore, j'ai fait la folie d'inviter un camarade à me venir voir...

Tout d'abord, il m'a fallu dépenser une énorme collection de timbres. Gaspard, tel un grand d'Espagne, s'est fait prier, supplier. « Il avait des affaires à terminer... Il n'osait me promettre pour l'instant... un peu plus tard, il tâcherait... »

Après trois ou quatre contre-ordres, pourtant, il se décida à me télégraphier ceci :

« Arriverai sans faute, demain onze heures; attends-moi. »

A 10 heures 45, j'étais sur le quai du chemin de fer, le doigt sur la gâchette de l'étui, prêt à offrir le cigare de la bienvenue.

Le train arriva enfin. Des dames surchargées de paquets débarquèrent avec des cris de pintades; puis des hommes bottés de fauve, puis, de quelconques quidams... Mais Gaspard n'était pas là.

« Mon imbécile s'est mis en retard », pensai-je; et j'attendis philosophiquement l'express de 11 h. 22.

L'express déposa chez nous quelques gentlemen, au nombre desquels Gaspard ne figurait pas.

Au train de 12 h. 15, Gaspard s'était également abstenu.

Restait le rapide de midi 40.

Celui-ci arriva comme une bombe, souffla, cracha, siffla et poursuivit sa route sans avoir semé le moindre Gaspard en nos parages.

Exaspéré et mourant de faim, je repris le chemin de mon home...

Avec la brutalité d'un sanglier ivre, j'ouvre la porte de la salle à manger, et, savez-vous qui je trouve, installé devant un excellent moka et parfaitement repu déjà? — Gaspard!!!

— Ah! bien! mon vieux, elle est raide, celle-là!...

— Je te croyais retenu ailleurs, fit Gaspard. Ne te voyant pas arriver, je me suis fait servir à déjeuner... Tu ne m'en veux pas?

(Notez qu'il avait dévoré tout le melon!)

— Comment! hurlai-je, comment, je ne t'en veux pas! Entre nous deux, désormais, se dresse l'impitoyable vendetta! Partout où je saurai te rencontrer je te poursuivrai de mon poignard!... Comment! tu t'annonces pour onze heures!... Je t'attends successivement aux trains de 10 heures 45, 11 heures 22, midi 15 et midi 40! et je ne te trouve pas! Et tu te gaves sans moi par-dessus le marché! Par où donc es-tu venu, sinistre saligaud?

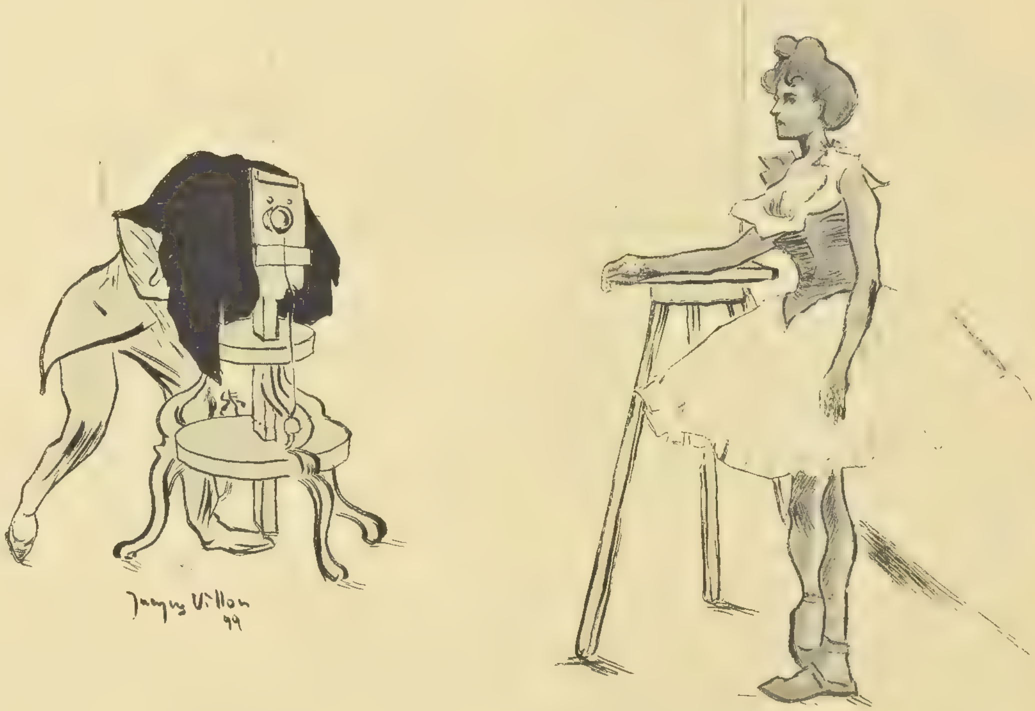
Il eut le stupide ricanement qui désarme, et, sortant de dessous la nappe un mollet gluant de boue :

— Gros malin, fit-il, tu ne vois donc pas que je suis venu à bicyclette!

GEORGE AURIOL.

L'amour nait aussi pur dans le cœur de l'adolescent normal que dans le cœur de la vierge. Il progresse en lui avec le même cortège de délicatesses. Il a la même inquiétude du désir : la peur que les petits enfants ont pour le loup sans l'avoir vu jamais, une angoisse qui, dans leurs songes, fait passer des épouvantements de bête meurtrière et velue.

HUGUES LE ROUX



— Pas étonnant q' j' r'mue, i' y a une heure que, dans cette position, vous m' dites : Ne bougeons plus !

A. MUCHA



JUILLET

La Chaleur.



Fleurs !

LA POULE

Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

C'est une poule commune, modestement parée et qui ne pond jamais d'œufs d'or.

Eblouie de lumière, elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.

Elle s'y roule, s'y trempe et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.

Elle ne boit que de l'eau.

Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture éparse.

Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.

Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps elle s'arrête. Droite sous son bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et de l'autre oreille.

Et, sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête.

Elle lève haut ses pattes raides comme ceux qui ont la goutte. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.

On dirait qu'elle marche pieds nus.

JULES RENARD.

VAINE RENCONTRE

Jeune fille, à quinze ans elle m'avait donné
D'un amour ingénu les marques les plus vives :
Après un flirt discret, œillades et missives,
Son corps vierge en mes bras s'était abandonné.

A peine ai-je effleuré l'idéal fortuné !
J'étais des plus naïfs ; elle, des moins naïves.
Un tuteur fit cesser nos rencontres furtives,
Et vers un autre hymen chacun fut entraîné.

J'ai revu par hasard, hier, l'amie éphémère.
Or, je suis grand-papa ; sans doute elle est grand'mère.
Du choc de nos regards nul éclair n'a jailli.

Le temps qui fuit prit soin d'anéantir nos fièvres.
D'où vient que j'ai pourtant, d'un regret assailli,
Ses traits en mon esprit et son nom sur mes lèvres ?

GEORGES NICOLAS.


DÖES

LES LÈVRES DE L'AMANTE

Je sais un nid parfumé,
Jalousé des fleurs de Mai,
Où l'amour a renfermé
L'essaim des phrases
Et des mots voluptueux,
Qui volent impétueux
Aux moments tumultueux
De nos extases.

Je sais un nid enchanté,
Jalousé des fleurs d'été,
Où se grisent de gaîté
Les jolis rires
Et les cris mélodieux
Qui volent capricieux
Aux instants prestigieux
De nos délires.

Je sais un nid idéal,
Orgueil du doux Floréal,
D'où s'échappe un triomphal
Vol de morsures,
De caresses, de baisers,
Aux moments divinisés
Où tous nos sens sont grisés
Par les luxures.

Ce nid d'où s'envolent ris,
Caresses, morsures, cris.
Phrases tendres, mots fleuris,
Dompteurs de fièvres,
Ce nid où le plaisir naît,
Ce nid entre tous parfait,
O mon amante! fut fait
Avec tes lèvres.

XAVIER PRIVAS

LA SORTIE



— Allez, mais tachez de perdre votre air paysan.

APPARTEMENT A LOUER

UN MONSIEUR, *trente-trois ans.*
LA CONCIERGE.
HORTENSE, *sa fille.*

Place du Palais-Bourbon. Un matin de printemps, un dimanche. La concierge d'une des maisons qui sont un peu avant le coin de la rue de Bourgogne est en train de nettoyer une cage de perroquet dehors, sur le trottoir, quand un monsieur l'aborde.

LE MONSIEUR. — Vous avez un appartement à louer?

LA CONCIERGE. — Oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — Le cinquième?

LA CONCIERGE. — Oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — Est-il vacant?

LA CONCIERGE. — Non, monsieur, il est encore habité.

LE MONSIEUR, *ennuyé.* — Ah!

LA CONCIERGE. — Mais ça ne fait rien, on peut visiter.

LE MONSIEUR. — Malgré que ça soit dimanche?

LA CONCIERGE. — Mais oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — En ce cas, je veux bien. Je ne vous dérange pas?

LA CONCIERGE. — Mais pas du tout, monsieur. Nous sommes là pour ça. (*Appelant.*) Hortense!

HORTENSE, *sortant de la loge.* — Maman.

LA CONCIERGE. — Prends donc la clef de madame de Monac pour faire voir à monsieur.

LE MONSIEUR. — Cette dame est là?

LA CONCIERGE. — Mais non, monsieur. Elle est à Sainte-Clotilde, à la messe.

LE MONSIEUR. — Tant mieux.

LA CONCIERGE. — Si vous voulez attendre. La petite est en train de potrasser dans mes clefs et elle ne la trouve pas.

LE MONSIEUR. — Faites donc, madame. (*La concierge va dans la loge retrouver sa fille. Le monsieur entre dans la cour de la maison et regarde les fenêtres du cinquième. Pendant ce temps Hortense et sa mère parlent à voix basse.*)

HORTENSE. — Maman, tu n'as pas remarqué ce monsieur?

LA CONCIERGE. — Non.

HORTENSE. — Il a un drôle d'air. Je l'ai vu tout à l'heure, de la loge, à travers les rideaux, il est resté près de cinq minutes sur la place, près de la statue, à regarder la maison du haut en bas, avant de se décider à entrer.

LA CONCIERGE. — Ah!

HORTENSE. — Si c'était un malfaiteur?

LA CONCIERGE. — Tu dis des bêtises.

HORTENSE. — Un voleur? Est-ce qu'on sait?

LA CONCIERGE. — Le fait est qu'il m'a demandé, avec un drôle de son de voix, si l'appartement était habité...

HORTENSE. — Je ne veux pas monter seule avec lui... J'ai peur.

LA CONCIERGE. — Je vais avec toi. Il paraît pourtant bien convenable. (*Elles viennent rejoindre le monsieur, toujours absorbé, au milieu de la cour, dans la contemplation des fenêtres du cinquième.*)

LE MONSIEUR, *en souriant, un peu gêné, comme quelqu'un qui veut dissimuler sa vraie pensée.* — Je regardais...

LA CONCIERGE. — Si vous voulez monter? (*Ils montent.*) L'escalier est bien claire, bien belle, comme vous voyez. Un locataire seulement par étage... On remettra un tapis neuf dans six mois, pour le terme d'octobre. (*Le premier étage.*) Pas de bruit dans la maison. Rien que du monde tranquille. Passé minuit, on est dans l'usage de donner son nom en entrant. Le gaz jusqu'à onze heures. (*Le deuxième.*) Nous avons un médecin qui reste ici. C'est bien commode... Si, des fois, la nuit... On permet les chiens. (*Le troisième.*) Monsieur est seul? ou avec sa dame?

LE MONSIEUR. — Seul.

LA CONCIERGE. — Alors, l'appartement sera plutôt trop grand. Trois chambres à coucher, dont deux à feu. (*Le quatrième.*) Patience. Voilà que nous arrivons. L'escalier, comme ça, paraît dur, la première fois. Mais, quand on en a l'habitude...

LE MONSIEUR. — Je le connais.

LA CONCIERGE. — Ah! Monsieur est déjà venu dans la maison?

LE MONSIEUR. — Bien souvent.

LA CONCIERGE. — Monsieur a connu du monde qui demeurait ici?

LE MONSIEUR. — Oui.

LA CONCIERGE. — Il y a longtemps?

LE MONSIEUR. — Assez.

LA CONCIERGE. — Ah oui! (*Elle échange un regard intrigué avec sa fille.*) Nous voilà rendus. (*Elle sonne.*) La domestique est là, je l'entends. Nous aurions pu nous passer de la clef. Monsieur ne m'a pas demandé le prix?

LE MONSIEUR, *distrait.* — Quel est-il?

LA CONCIERGE. — Deux mille huit. Il y a une antichambre... une salle à manger... (*La porte est ouverte par une petite bonne en bonnet breton.*) Du reste, monsieur va se rendre compte... (*Le monsieur passe le premier, précipitamment.*) Voilà d'abord l'antichambre... (*Le monsieur, qui n'a jeté qu'un coup d'œil, entre aussitôt dans la salle à manger, qu'il traverse directement, pour aller au salon.*) Pas si vite, monsieur, attendez donc, vous ne regardez point?

LE MONSIEUR, *un peu fébrile.* — Mais si... si... La salle à manger... Le salon... (*Il y entre.*) Ah! voilà le salon! (*Il regarde.*) Oui... Oui... (*Il va à une des fenêtres qu'il ouvre.*)

LA CONCIERGE. — Et un balcon, avec une bien jolie vue! (*Le monsieur debout, les deux mains posées sur la rampe, regarde la place, les toits, le ciel, longtemps, sans dire un mot.*) Monsieur veut-il voir, à présent, les chambres?...

LE MONSIEUR. — Certainement...

HORTENSE. — On dirait qu'il devient tout pâle, maman?

LA CONCIERGE. — Tu crois? (*Au monsieur.*) Voilà la première. C'est la plus belle...

LE MONSIEUR. — Je vois, je vois... Ne me dites rien... ne me parlez pas.

HORTENSE, *bas, à sa mère.* — Qu'est-ce qu'il a?

LA CONCIERGE. — Il est peut-être malade?

HORTENSE. — Si c'était un fou? (*Le monsieur, après quelques secondes d'absorption muette, se dirige vers la chambre voisine, y entre, et repousse la porte derrière lui. La concierge et sa fille se regardent de plus en plus saisies.*)

LA CONCIERGE, *à sa fille.* — Pourquoi referme-t-il la porte?

HORTENSE. — Nous ne pouvons pas le laisser seul dans la chambre de madame de Monac!

LA CONCIERGE. — Entrons. (*Elles entrent. Le monsieur est debout, appuyé contre la cheminée; il a les yeux fermés, et il pleure, immobile, sans un pli du visage.*) Qu'avez-vous, monsieur? (*Il fait un geste de la main, comme pour écarter la question.*) Etes-vous souffrant? Nous avons justement un médecin...

LE MONSIEUR. — Non... Je suis né dans cette chambre, et ma mère y est morte... J'avais quatorze ans... Le lit était dans l'autre sens... Je traversais la place, j'ai vu l'écriteau... Alors... Laissez-moi... Ça n'est qu'un petit moment. Ça va passer.

HENRI LAVEDAN.

LE CROCODILE INGÉNIEUR ET LE TIGRE RECORDMAN

1



2



3



MON VIEUX PUTOIS

La nuit dernière, rencontré Putois, mon vieux Putois, celui dont je ne saurais dire s'il est le plus sage des hommes libres, le plus complet des égoïstes ou le plus formel des paresseux.

— Depuis le temps qu'on ne t'a vu! Quoi de nouveau?

Une seule chose notable : j'ai hérité.

— Ah! ah! beaucoup?

— Quinze cents livres de rente.

— Hé! hé! c'est assez gentil. Et que fais-tu?

Il me regarde, surpris de la question :

— Mais... je vis de mes rentes. Que diable veux-tu que fasse un rentier?

— Oh! oh! avec quinze cents francs... Enfin! Seulement, tu dois être gêné?

— Pas même : j'occupe, au septième étage, une chambre de cent francs par an; je suis seul et je vis dehors.

— Tu vis de privations?

— Je vis de distractions. Je me prive de tout ce qui m'ennuie et je m'offre tout ce qui ne coûte rien. Les promenades publiques, avec leurs concerts également publics, ne sont pas faites que pour les chiens, et, sans compter les grands mariages, les grands enterrements, les querelles entre passants, les saltimbanques, les accidents, les revues, les élections, les émeutes et tant d'autres spectacles qui sont à tout le monde et dont je jouis mieux que personne, je sais la façon d'extraire un billet de théâtre du portefeuille où il dort. Au surplus, je vais à l'Opéra le 14 juillet.

— Alors, si tu sors beaucoup, tu vas au café?

— Je m'abreuve aux fontaines Wallace. Si j'ai besoin de prendre autre chose que de l'eau, j'entre dans quelque grand magasin de nouveauté, où l'on m'offre très bien un verre de madère, et où je fais mon courrier. En outre, pour les après-midi, j'ai les musées, les bibliothèques, les cours de la Sorbonne et ceux du Collège de France. J'en oublie. Je suis vraiment fort occupé.

A ce moment arrive un passant qui sonne à la porte cochère contre laquelle nous sommes adossés; le concierge tire le cordon.

— Ne fermez pas, je vous prie, dit Putois.

Le passant obéit, donne un coup de chapeau et rentre, laissant la porte entre-bâillée. Je dis à Putois :

— Tiens, tu demeures ici?

— Moi, pas du tout, je loge à Charonne.

— Eh bien! pourquoi empêches-tu ce locataire de fermer la porte de la rue?

— Parce que ces portes qui battent, battent, ça m'ennuie. Et ça ne me coûte rien, comme tu vois, de m'éviter ce bruit déplaisant.

Et il continue de m'accompagner, laissant derrière nous, ouverte, cette porte, tentation friande pour les cambrioleurs.

JEAN DESTREM

Le bon M. Prudhomme lit dans son journal, pour la vingtième fois au moins, une annonce de librairie finissant par ces mots :

« Les illustrations de cet ouvrage sont *dues* au crayon si fin, si spirituel de M. Z... »

— C'est honteux pour l'éditeur, s'écria-t-il indigné, depuis le temps que je lis cela, il aurait bien dû payer l'artiste!

*

Un solliciteur famélique a obtenu une audience de M. Picard, le directeur général de l'Exposition de 1900.

— Vous voulez un emploi pour l'Exposition? lui demande le haut fonctionnaire.

Nous avons déjà 53000 demandes!

— Eh bien! Monsieur, il faudra quelqu'un pour les classer. Chargez-moi de ce travail.

*

Un jeune conscrit accourt, éperdu de joie :

— Quel bonheur! cousine, le conseil m'a exempté pour faiblesse de constitution! Je vais donc pouvoir vous épouser!...



recteur :
PAUL BOUTIGNY

COCORICO

Rédaction et Administration
9, rue Say, Paris

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal. Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot Müller, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare elégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donne l'esprit qui préside a sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous*.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller et J. Faverot. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.



A. MUCHA. — Évocation ($0^m75 \times 0^m40$)

Estampe tirée en bistre

Prix : **8** fr. — *Franco* : **8** fr. **40**



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 14.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Sans doute, c'est votre rôle d'être forts; mais nous, nous devons personnifier la grâce et la beauté.

GLOIRE AU CHIGNON! GLOIRE AU CORSET!

Un médecin recommande la suppression du corset et du chignon.

(Les journaux.)

Voici qu'un médecin proclame sans scrupule
la déchéance du chignon
et du corset; du chignon, par ses pellicules,
du corset, pour d'autres raisons. Ah! le cochon!

Mais le chignon! c'est comme une fleur capillaire
qui refleurit chaque matin.
Chignon sur rue! ô possession immobilière
sur qui jamais huissier ne put porter la main!

— Quand les femmes t'auront, hypocrite Hippocrate,
fait l'abandon de leur chignon,
puisqu'elles ont perdu la mémoire des nattes,
par quoi le remplaceront-elles? réponds donc.

Et le corset, charmant écrin où toute femme
enserre ses plus beaux joyaux,
vouloir le supprimer, mais c'est n'avoir pas d'âme,
que dis-je d'âme, c'est n'avoir pas de boyaux!

Le corset, clames-tu, docteur, c'est la Bastille
où les seins sont incarcérés!
Le corset, c'est ce que tu nommes, vieux gorille,
« La Société des Tétons agglomérés. »

Tu les préférerais potables, tripotables,
un peu plus près de tes deux mains,
car tu n'es pas de ceux, en ces rites aimables
qui s'adressent plutôt au Seigneur qu'à ses seins...

— Je ne sais pas ce que l'Avenir nous réserve,
mais je dis nettement mon opinion :
J'adore le corset dont toute grâce est serve,
et je suis partisan de la concentration.

— « Soutien des faibles et des forts, toi qui ramènes
les égarés dans le chemin,
Corset, qui mets un frein aux fureurs des bedaines,
O saint Vincent de Paul des jumeaux orphelins.

O corset, sois toujours la sainte citadelle
qui comprimera les élans
et les débordements — ô marée éternelle! —
de certain comestible à la mode de Caen. » —

— Et puis, enfin, la main là, sous la conscience,
au sortir de mon galetas,
Chère, où trouverais-tu la moindre contenance,
si tu ne portais pas ton corset sous le bras!

E. V. HYSPA.

UN AMI

Au petit café où nous réunissaient chaque soir une commune passion pour la manille et le besoin, sans doute, de nous abrutir davantage, venait souvent s'asseoir à notre table un homme entre deux âges, de taille moyenne, au nez quelconque et sans signe particulier.

Il nous tutoyait, nous appelait tous : « Mon vieux... » pour ne pas se tromper et fumait discrètement notre tabac.

Quant à nous, gens peu curieux et débonnaires, nous le laissions faire, et quand par hasard nous avions besoin de le désigner, ignorant son état civil, bien qu'il fût notre ami depuis deux ans, nous le nommions : « le Type qui est toujours avec nous. »

Si l'on nous demandait : « Quel est donc ce type qui est toujours avec vous? » nous répondions : « On ne sait pas... C'est un ami. »

D'humeur paisible, inaltérablement content, il ne manifestait de loin en loin son opinion que pour dire, lorsque l'un de nous avait fait imprudemment trois fois « la passe au manillon » : « Moi, je n'aurais pas fait ça. »

Un jour, nous avons failli savoir qui il était.

Un autre ami vint s'asseoir à nos côtés.

Je possède suffisamment la science de la manille pour pouvoir, sans que la partie en soit troublée, jeter, de temps à autre, un regard autour de moi.

Je m'aperçus que le type qui était toujours avec nous observait attentivement notre autre ami.

Et, profitant du répit que laissait à nos esprits la distribution des cartes, il me pria de le présenter.

Déjà, j'ouvrais la bouche pour dire : « Mon vieux, je te présente le type qui est toujours avec nous... », mais la formule me parut insuffisante.

Je demandai au type : « Quel est donc ton nom? »

L'autre ami nous épiait. Il avait entendu. Il me tira par le bras et me dit : « C'est inutile. Il y a longtemps que je le connais. Je ne tiens pas à savoir son nom. Il me doit encore vingt francs. »

Et il sortit.

Je continuai tranquillement la partie, car j'estime, que, lorsqu'on joue à la manille, on joue à la manille, et voilà tout.

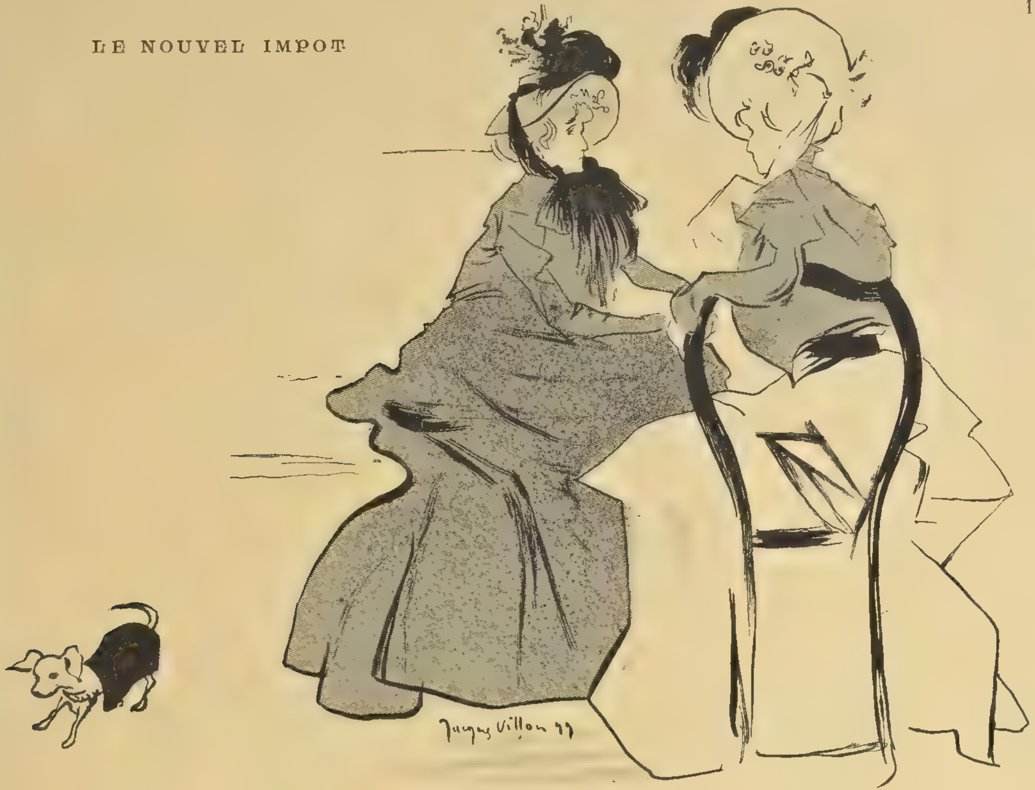
J'étais cependant intrigué, et enhardi par la réussite d'une demande de quarante-neuf à carreau (n'est jamais capot), je posai au type qui était toujours avec nous cette question : « Eh bien! ça va-t-il un peu, les affaires? » avec l'espoir qu'il me donnerait quelques détails sur sa vie.

Il me répondit confidentiellement : « Je travaille beaucoup en ce moment : je suis en train de faire le *Bottin des gens auxquels on serre la main et qu'on ne connaît pas.* »

Et, m'ayant emprunté une dernière cigarette, il s'en alla à son tour.

JEAN GOUDEZKI.

LE NOUVEL IMPOT



— En fait de signes extérieurs, je n'ai qu'un grain de beauté... et il est si drôlement placé que je les défie bien de le découvrir!

LES CHOUX

De la pâle ruelle du lit où il s'étirait paresseusement en attendant que l'heure sonnât de se lever pour le travail :

— Chou! cria Monsieur à Madame allongée à son côté, puisque tu as fini de le lire, passe-moi donc l'*Écho de Paris*, que je voie un peu les nouvelles.

— Non! répondit sèchement Madame. Les choux ne sont pas faits pour passer les journaux.

Cette réplique troubla Monsieur qui en médita longuement l'étrangeté inattendue. Madame, immobile, se taisait; ses mains croisées sous sa nuque, jetant au reflet d'un miroir qui s'inclinait en l'ombre imprécise de l'alcôve les sombres creux de ses aisselles et la mare d'encre qu'étendaient par le lit ses beaux cheveux éparpillés. Cinq minutes s'écoulèrent. Soudain :

— Chou! cria de nouveau Monsieur; puisque tu es auprès de la table de nuit, passe-moi donc mon paquet de tabac, que je me fasse une cigarette.

— Non! répondit encore Madame. Les choux ne sont pas faits pour passer du tabac.

Elle dit et pinça les lèvres, l'œil au plafond, où rayonnaient en larges plis un ciel-de-lit Pompadour.

— A merveille! dit alors Monsieur, une légère humeur dans la voix; mais comme je m'embête en ce lit, ne pouvant ni fumer ni lire, je ne m'y attarderai pas une minute de plus. — Passe-moi mes chaussettes, chou; je me lève.

Et il se soulevait sur les paumes, en effet, quand à son étonnement extrême :

— Non! répondit Madame une troisième fois. Les choux ne sont pas faits pour passer des chaussettes.

Lui, se mit en colère, du coup.

— Ça va durer longtemps? En voilà une histoire! A-t-on idée de choux pareils?... Par le diable! il faudrait s'entendre; s'ils ne sont faits ni pour passer le tabac, ni pour passer les chaussettes, ni pour passer les journaux, pourquoi donc sont-ils faits, les choux?

Madame n'eut pas un mouvement. Simplement, amenant sur Monsieur la dureté de ses yeux bleu-acier où flambaient, sombres, des rancunes :

— Pour qu'à la mode de chez nous, fit-elle d'une voix grave, on les plante!

GEORGES COURTELINE.

A LA HOUZARDE!

HOLLANDE 1795

A Émile Delorisse.





DÉCONVENUE

DRAME EN DEUX ACTES

ACTE PREMIER

La scène représente la chambre du crime. Au lever du rideau, l'assassin essuie proprement son couteau aux draps du lit de sa victime, replace son lingue dans sa profonde et contemple son forfait d'un œil ravi.

L'ASSASSIN. — A la bonne heure, voilà de l'ouvrage propre.

LA VICTIME. — *(rôle muet)*...

L'ASSASSIN. — Une section de la carotide qui ferait honneur à un médecin... c'est net, c'est correct... on ne s'y est pas repris à deux fois. La victime n'a même pas dit : Ouf! Je crois que c'est mon plus beau crime. Pas de bruit, pas de scandale; les voisins n'ont rien entendu. J'attendrai la rentrée d'un locataire attardé pour sortir... Je ne laisse pas trace de mon passage, pas même le bouton de culotte révélateur. Moi, j'ai le sang-froid, avec l'adresse; seul, le sang-froid ne suffirait pas. Dire que je n'ai pas même une goutte de raisiné à mon plastron! Et quelle sûreté de coup d'œil dans le pillage! Je n'emporte rien de compromettant. Demain, les journaux ne parleront que de ça... car, il n'y a pas... pour un beau crime, c'est un beau crime... Je puis même ajouter que c'est le *Crime de l'année*. Il fera sensation... Je voudrais être à demain. *(Il s'en va sur la pointe du pied. Rideau.)*

ACTE II

La scène représente un kiosque à journaux le surlendemain du crime.

L'ASSASSIN. — J'ai regardé le *Temps*, hier au soir. On ne parlait pas encore de mon crime. Je m'y attendais; il faut un délai d'un jour avant que la presse soit informée. Ce matin, ils doivent avoir le tuyau. D'ailleurs j'ai moi-même envoyé une note à l'Agence Nationale. *(S'approchant.)* Madame, donnez-moi l'*Écho de Paris*, le *Figaro*, l'*Éclair* et tous les journaux.

LA MARCHANDE. — *(Rôle muet, elle lui remet un paquet de quotidiens.)*

L'ASSASSIN. — Merci. *(Il s'éloigne.)* Dégustons à l'écart... Voyons... Rien dans celui-ci... Toujours l'affaire Dreyfus... Ils nous embêtent avec cette histoire-là... Dans cet autre... Ah! encore l'affaire!... Zut! Il n'y en a que pour lui, alors! Dans ce troisième! Toujours l'affaire... Assez, assez!... *(Il parcourt rageusement les feuilles.)* Ils ne parlent que de ça, ma parole!... Ah! enfin, en voici un qui s'occupe de moi... *(Lisant.)* « Rue des Gobelins... un crime sans importance... Une fille assassinée... » Et c'est tout! Ah! donnez-vous donc de la peine pour faire du beau travail!

Rideau

BILL SHARP.

Au début de notre vie sentimentale, il y a une minute où nous autres, jeunes hommes, nous apportons à la femme déjà mûrie par l'expérience de l'amour, une délicatesse et une sensibilité qui, renversant les rôles, font de nous quelque chose comme une jeune mariée au soir de ses noces.

HUGUES LE ROUX.

Depuis que le peuple est souverain, c'est-à-dire depuis tantôt vingt-neuf ans, il n'y a pas de trucs que les gouvernements n'aient employés pour l'empêcher d'exercer sa souveraineté.

HENRI ROCHEFORT.

La Chanson des Cheveux

A JULES LEFEBVRE.



LES longs cheveux, sur les cous nus et blancs des femmes,
Blonds sont en or — noirs sont en jais — roux sont en flammes.

Les cheveux blonds, couleur des blés, disent l'Été.
Elle est partie en l'autre monde,
Ma blonde.

Où coules-tu, fleuve d'oubli, divin Léthé?

Les cheveux roux, couleur de feu, sont volupté.
Elle aima d'autres sur la mousse,
Ma rousse.

Où coules-tu, fleuve d'oubli, divin Léthé?

Les cheveux noirs, couleur d'oubli, disent : fierté.
Elle est partie au clair de lune,
Ma brune.

Où coules-tu, fleuve d'oubli, divin Léthé?

Cheveux coupés au temps d'amour sont des reliques
Mélancoliques.

Mis à la vierge, en deux bandeaux, les cheveux noirs,
Plats et luisants sur un front pur, sont deux miroirs.

Les blonds cheveux, longs, ondulés, ce sont des vagues
Venant mourir au bord du front lentes et vagues.

Les cheveux roux, épais, crêpés, sont des serpents.
De les baiser, trop tard, ami, tu te repens.

Les cheveux blancs aux fronts des vieilles
Disent les pleurs
Et les douleurs,
Comptent les veilles;

Mais les cheveux, les beaux cheveux, que seuls je veux,
Sont ces cheveux.

JEROME DOUCET.



LA CHANSON DES CHEVEUX

J. WELY



LES SERVITUDES

Débarrassez-moi donc de ça, mon ami, que je cherche mon mouchoir...

ESPRIT DE CORPS



Dessin de Ch. Huard.

Tu diras c'que tu voudras, mais dans l'artillerie y a le prestige de l'uniforme.

UNE MAUVAISE FARCE

Il y avait un monsieur très riche, mais qui s'embêtait énormément. Aussi, pour dissiper son ennui, se livrait-il à mille farces sur ses contemporains, toutes du pire goût, d'ailleurs.

Un matin, voilà qu'il arrive sur la place publique où, d'habitude, s'assemblent les maçons quêtant l'ouvrage. Il en avise deux qui avaient l'air un peu bête :

— Voulez-vous gagner chacun vingt francs, aujourd'hui?

— Dame, monsieur!

— Eh bien! écoutez.

Il s'agit d'un mur à construire tout de suite et très vite, mais de telle façon qu'il soit immédiatement sec et, sitôt fait, indestructible.

Les deux maçons se procurent tout ce qu'il faut : des moellons et un certain ciment qu'ils savent.

Le monsieur riche les fait monter en voiture et les emmène vers un immeuble loin, loin, à une portée de fusil, à peine, du tonnerre de Dieu.

Ils entrent dans une petite salle éclairée par deux étroites fenêtres en ogive, robustement grillagées et qui prennent jour sur une vieille cour, un puits plutôt, laquelle semble un congrès de toutes les males herbes de chaque flore.

Un maçon dit :

— Ça n'est pas rigouillard, ici.

Mais le monsieur riche leur indique le travail : une porte à murer. Un louis tout de suite, l'autre la besogne terminée.

Au moment précis où ils posaient le dernier moellon, la nuit commençait à tomber.

De la manche, les maçons essuient la sueur de leur front, avec la satisfaction de la *bonne ouvrage faite.*

Mais une lividité soudaine envahit leur face. La porte... cette porte qu'ils ont mis tant de conscience (et d'inconscience) à murer, cette porte est la seule issue de la chambre!

. . . .

Et bien que l'aventure date de pas mal de temps, le monsieur riche ne peut passer devant cette maçonnerie sans rire de bon cœur.

ALPHONSE ALLAIS.

LE MONSIEUR QUI LIT LES ILLUSTRÉS

Le monsieur qui lit les illustrés a doublé le cap de la cinquantaine.

Fonctionnaire retraité ou petit commerçant retiré des affaires, le monsieur qui lit les illustrés ne lit que ceux-là. Les quotidiens ne retiennent point son attention et les événements ne lui inspirent d'intérêt que lorsque les journaux illustrés s'en sont emparés.

Le monsieur qui lit les illustrés s'installe le vendredi, à cinq heures, à une table de café, et là, jusqu'au dîner, il dévore littéralement tous les Magazines, depuis *l'Illustration* jusqu'au *Cocorico*. Le vendredi, les journaux illustrés appartiennent en toute propriété au monsieur qui lit les illustrés, et si un garçon de café, harcelé par un consommateur, veut s'emparer d'un de ces journaux, c'est entre le garçon et le monsieur qui lit les illustrés un véritable combat, dont le monsieur qui lit les illustrés sort toujours vainqueur.

Pour le monsieur qui lit les illustrés, les journaux illustrés sont des journaux à images.

FERDINAND BLOCH.


Dessin de A. Roubille.

Le monsieur qui suit la mode.

LE GOUJON

Il remonte le courant d'eau vive et suit le chemin que tracent les cailloux : car il n'aime ni la vase, ni les herbes.

Il aperçoit une bouteille couchée sur un lit de sable. Elle n'est pleine que d'eau. J'ai oublié à dessein d'y mettre une amorce. Le goujon tourne autour, cherche l'entrée et le voilà pris.

Je ramène la bouteille et rejette le goujon.

Plus haut, il entend du bruit. Loin de fuir, il s'approche, par curiosité. C'est moi qui m'amuse, piétine dans l'eau et remue le fond avec une perche, au bord d'un filet. Le goujon têtu veut passer par une maille. Il y reste.

Je lève le filet et rejette le goujon.

Plus bas, une brusque secousse tend ma ligne et le bouchon bicolore file entre deux eaux

Je tire et c'est encore lui.

Je le décroche de l'hameçon et le rejette.

Cette fois, je ne le verrai plus.

Il est là, immobile, à mes pieds, sous l'eau claire. Je distingue sa tête élargie, son gros œil stupide et sa paire de barbillons.

Il bâille, la lèvre déchirée, et il respire fort, après une telle émotion.

Mais rien ne le corrige.

Je laisse de nouveau tremper ma ligne avec le même ver.

Et aussitôt le goujon mord.

Lequel de nous deux se lassera le premier?

JULES RENARD.

LE TRIANGLE ORGUEILLEUX A DIT...

Le triangle orgueilleux a dit :
— Je suis symbole de science,
C'est en m'étudiant que le savant pâlit —

Le triangle orgueilleux a dit :
— Je suis symbole d'harmonie,
Et ma voix argentine à l'orchestre s'unit. —

Le triangle orgueilleux a dit :
— Je rayonne au fronton des temples,
Et c'est en mon milieu que l'œil de Dieu luit. —

Mais voici dans les cieux une voix qui s'écrie :
— Toi qui te dis Science et te dis Harmonie,
Qui t'égales aux Dieux en d'insolents discours,

O Superbe ! courbe la tête :

Tu ne seras jamais la roue de la bicyclette
Avec laquelle on va jusqu'à Saint-Pétersbourg. —

FRANC-NOHAIN.

JE VAIS ÉPOUSER LE BOSSU

Quand elle vit sa fortune écornée, et comme trente-sept ans sonnaient aux horloges, elle trouva :

— C'est la solution, je vais épouser le bossu.

Depuis si longtemps, le bossu était amoureux d'elle, en vain! Elle avait mis une espèce d'entêtement à refuser de s'en apercevoir, à ne jamais le distinguer parmi les autres; en sorte que dans ces dernières années, toujours assidu à l'hôtel, il avait fini pourtant par se contenter de la regarder, devenu aux trois quarts muet.

Au cours de cette passion dédaignée, le bossu avait eu le loisir de se distraire par l'envoi aux divers salons de peinture de tableaux d'histoire, toiles de grandes dimensions, qui lui avaient attiré l'attention publique, la croix de la Légion d'honneur, un poste de professeur à l'Ecole des beaux-arts, des rentes et une belle propriété dans la Corrèze.

Le soir venu, elle lui dit, se regardant les ongles qu'elle avait très jolis :

— Je songe à une chose; il faut que je vous marie.

— Je veux bien.

— Vous qui êtes peintre, dites-moi comment vous entrevoyez votre future; je tâcherai ensuite de vous la trouver.

L'artiste se jeta dans la description enflammée d'une femme idéale, dont il parla avec autant de précision que s'il l'eût eue devant les yeux; faculté professionnelle.

Elle se dit en souriant : Ça va bien. Et, tout haut :

— Continuez donc.

— Ah! reprit le bossu, n'oublions pas le plus nécessaire des détails : il ne faut pas qu'elle ait atteint l'âge de dix-neuf ans.

JEAN DESTREM.

VIEUX RÉPERTOIRE

Dessin de Faverot.

1



2



3



4



5



6



7



8



LES SATYRIONS.

Parmi l'éveil du bois les gais satyrions,
Torses d'enfants, fronts de démons, pattes de chèvres,
Du rire plein les yeux, du vice plein les lèvres,
Échangent des baisers, des cris, des horions.

Ces animaux humains à face de pygmée
S'étreignant, se mordant sous les pins noirs et verts,
Se livrent à leur jeux naïvement pervers.
Un son rauque s'étrangle en leur gorge pâmée.

Quand, rageurs, emboîtant leurs pieds de chevrillards,
Deux d'entre eux, front penchés, poings fermés, corne à [corne,
S'escriment. A leur joie homérique sans borne
Les forêts ont vibré de longs échos criards.

Mais tous s'en vont soudain se blottir dans les branches,
Extatiques, muets ; et leur gaîté s'endort :
— Voici venir, sereine avec son croissant d'or,
Diane chasseresse aux sveltes formes blanches.

HUGUES DELORME.

Sur la plage :

Passe une vieille horizontale outrageusement maquillée :

— Tiens! fait philosophiquement Taupin... Un *fard* qui s'éteint et qu'on n'a plus envie d'éclairer!...



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. MUCHA, WILLETTE, STEINLEN, LÉANDRE, A. CALBET, H. VOGEL, DE FEURE, LOUIS VALLET, VACHA, J. L. BURRET, PAL, DOES, WELY, A. ROUBILLE, CH. HUARD, GUSTAVE VERBEEK, J. VILLON, J. FAVEROT MÜLLER, et comme graveur sur bois LÉON RUFFE.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuillete par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot et De Feure. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

PRIX DE L'ABONNEMENT A 24 NUMÉROS : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.



Vase de GIAMBALDI (H. $0^{m}26$) PRIX : 300 fr.



Affiche de GRÜN



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 15.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

CONCIERGE SOIGNEUSE



— Écoute, je crois qu'il y a un voleur dans l'escalier.
— Pourvu qu'il ait essuyé ses pieds!

CHRONIQUE D'ÉTÉ

C'est à croire, cette quinzaine,
qu'il n'y a plus d'événements
ou qu'ils ont déserté la Seine
pour gagner les départements.

L'heure des villégiatures
ayant sonné, c'est de bon ton
d'aller visiter la Nature
un peu plus loin que Charenton.

Tout le monde part. Chic suprême,
dernier steamer et dernier cri,
Messieurs les moribonds eux-mêmes
s'en vont mourir loin de Paris.

Sur Paris, sur toute sa zone,
il ne se passe rien dans l'air ;
et c'est maintenant Carcassonne
qui lui fournit des faits divers.

— Parlez-moi de la Capitale
Normande (j'ai nommé Rouen)
où l'on vit — chose capitale —
et cela quatre jours durant,

une dame rester en selle
pendant seize heures sans manger
ni boire, et chose plus cruelle,
quelques-uns disent, sans parler.

C'est ainsi que très héroïque,
avec succès elle resta
sur son beau séant pacifique,
calme, inodore et cætera. —

— Enfin voilà donc une chose
dont on parle encor... Mais ici
que fait-on ? Dame ! on s'ankylose,
on est las de parler de Lui.

Certes, les distractions sont minces.
Pas de scandale à l'horizon !
Les assassins font en province
de la décentralisation. —

Et la vie est très monotone
ici, car c'est à peine si
par hasard quelqu'un s'empoisonne.
Au diable ! je m'en vais aussi.

E. V. HYSPA.

L'ANE

Tout lui est égal. Chaque matin, il voiture, d'un petit pas sec et dru de fonctionnaire, le facteur Jacquot qui distribue aux villages les commissions faites en ville : les épices, le pain, la viande de boucherie, quelques journaux, une lettre.

Cette tournée finie, Jacquot et l'âne travaillent pour leur compte. La voiture sert de charrette. Ils vont ensemble à la vigne, au bois, aux pommes de terre. Ils ramènent tantôt des légumes, tantôt des balais verts, ça ou autre chose, selon le jour.

Jacquot ne cesse de dire : « Hue ! hue ! » sans motif, comme il ronflerait. Parfois l'âne, à cause d'un chardon qu'il flaire, ou d'une idée qui le prend, ne marche plus. Jacquot lui met un bras autour du cou et pousse. Si l'âne résiste, Jacquot lui mord l'oreille.

Ils mangent dans les fossés, le maître une croûte et des oignons, la bête ce qu'elle veut.

Ils ne rentrent qu'à la nuit. Leurs ombres passent avec lenteur d'un arbre à l'autre.

Subitement, le lac de silence où les choses baignent et dorment déjà, se rompt, bouleversé.

Quelle ménagère tire, à cette heure, par un treuil rouillé et criard, des pleins seaux d'eau de son puits ?

C'est l'âne qui remonte et jette toute sa voix dehors et brait, jusqu'à extinction, qu'il s'en fiche, qu'il s'en fiche.

JULES RENARD.



Une invention de saison non encore brevetée.

CH. HUARD



— C'est pas la peine que je porte mes palmes académiques, si tu t'eng... avec toutes les bonnes de l'hôtel.

CLIENTS PRESSÉS

Dessin de J.-Léonce Burret.



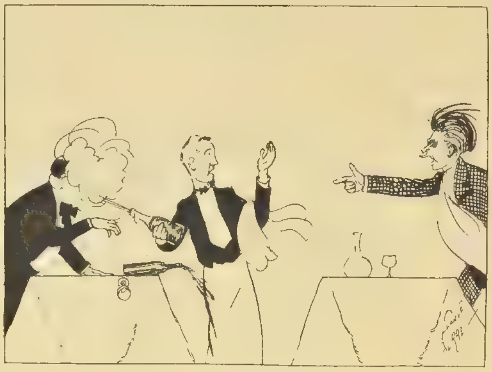
— Garçon ! — Voilà !



Bien ! — Garçon !



— Ah ça ! garçon ! — Boum !



!!!

LA VIE DROLE

SAUVEGARDE DES BICYCLETTES

De même que, sous la blouse d'un humble campagnard ou d'un modeste artisan, peuvent se percevoir les battements d'un cœur d'homme, de même aussi, sous la casquette élimée d'un simple contremaître, peut-on constater le grouillement sourd d'un cerveau de génie.

Si ces messieurs et dames veulent bien m'accorder une petite minute d'attention, on s'apercevra que mes paroles ne sont nullement mensongères, ni même exagératoires.

...Un des gros ennuis de la bicyclette réside en l'étrange facilité de son larcin.

Le cycle, en effet, a ceci de particulier qu'il sert à favoriser la fuite rapide de qui vient de le dérober, ce qui n'arrive point dans mille autres cas, comme, par exemple, le vol d'un sac de farine ou d'un lot d'escargots.

Frappés de cet inconvénient, les bécaniciens les plus en vogue cherchent depuis longtemps le moyen d'en pallier les funestes effets.

Ayons le courage de reconnaître que rien de sérieux ne fut encore accompli dans cette voie.

Il fallut qu'arrivât le simple contremaître à qui j'ai fait allusion un peu plus haut.

Le temps de se frapper le front, cet homme avait résolu la question, grâce à son petit appareil qu'il a baptisé le *Pique-Cul.*

...Pourquoi, mesdames, cacher vos pudiques roseurs derrière vos éventails ?

Et en quoi le mot de *Pique-Cul* vous effarouche-t-il tant ?

Si élevées aux Oiseaux que vous puissiez avoir été, n'avez-vous donc jamais prononcé les mots *gratte-cul, cul-blanc, cul-de-sac,* etc., etc. ?

Eh bien ! alors ?

. . . .

Je continue :

Sans entrer dans des détails de construction trop techniques, qu'il vous suffise de savoir que le nouvel appareil se compose d'une forte aiguille longue d'environ 5 centimètres et dissimulée sous la selle de telle façon qu'elle peut prendre, grâce à un ressort, la position verticale ou horizontale.

Une légère ouverture circulaire, pratiquée dans le péganoïd de la selle, permet le passage à cette pointe.

L'engin est complété par une bobine d'induction,

dont un pôle correspond au guidon et l'autre à l'aiguille.

Et voilà!

Dès que vous êtes contraint d'abandonner votre machine, vous faites prendre à votre aiguille la position verticale, et vous vaquez tranquillement à vos occupations ou à vos besoins (cela ne regarde que vous).

Survient le voleur qui, d'un bond, saute sur votre machine avec l'agilité du sapajou lancé d'une main sûre.

Sous son poids, la selle fléchit et l'aiguille pénètre dans les parties les plus charnues de l'indélicat personnage.

Un courant électrique s'établit à travers son corps...

Ah! le pauvre, il ne va guère loin, car une pelle prochaine a bientôt fait de le livrer à la justice de son pays!

Alors, vous, après avoir remis en état inoffensif votre cruel petit instrument, vous continuez votre route par les campagnes embaumées.

Est-ce pas simple à la fois et charmant?

Présentez-vous de ma part chez notre vieux Comiot, représentant du *Pique-Cul* pour toute la France.

Amenez, sans le prévenir, un de vos amis auquel vous ferez jouer le rôle de voleur, et vous vous amuserez bien.

ALPHONSE ALLAIS.



Dessin de A. Roubille.

— C'est à vous cette petit' chien, mossieu Auguste?
— Yes, ma cochon!

LE JOUEUR A SYSTÈMES

Le joueur à systèmes a perdu sa fortune au jeu, et plein d'illusions, comme tous les joueurs, il est convaincu que le jeu doit la lui rendre. A cet effet, il a consacré ses veilles à la recherche d'un système pour faire sauter la banque.

Ce système, il l'a enfin trouvé; l'expérience qu'il en a faite est décisive. Avec dix mille francs — une misère — il doit gagner vingt mille francs par jour.

Et il bat le pavé à la recherche de ces dix mille francs, la seule chose qui lui manque pour réaliser ses projets.

Le joueur à systèmes monte la faction tous les jours, pluie ou vent, brouillard ou soleil, à la porte d'un grand cercle parisien, arrêtant les « gros » joueurs au passage, pour leur offrir la moitié de la grosse fortune que son système ne peut manquer de lui procurer.

Lorsque, — chose moins rare qu'on pourrait le croire, — le joueur à systèmes est parvenu à obtenir d'un crédule les dix mille francs qu'il convoite, il part aussitôt pour Monte-Carlo, non sans avoir, au préalable, fait l'emplette d'un complet neuf, de quelques chemises bien repassées et d'une paire de bottines vernies. Quand il est très distingué, le joueur à systèmes se paye des gants de Suède.

Au bout de huit jours, le joueur à système est décavé, et il rentre à Paris, attristé, mais non désillusionné.

La défaite ne l'a pas abattu; sans perdre de temps il se remet à la découverte d'un « nouvel associé ». Le joueur à systèmes n'est pas un fripon dont le but est d'extorquer le bien d'autrui, c'est un désiquilibré qui prend son rêve pour la réalité. Il est idiot, mais convaincu.

FERDINAND BLOCH.



La Chanson du Pavé

Pour Daniel Vierge.

Je suis le bon pavé que foule
Sans trêve et sans respect la foule.
Pavé de bois, pavé de grès,
D'un bout à l'autre de la ville
Je suis le pavé, chose vile
Que chacun souille sans regrets.

Je suis pavé — chose publique ;
Je dois supporter sans réplique
Piétons, voitures, chevaux.
Tout m'est bon, l'ordure et la boue ;
Le passant me crache à la joue,
Et c'est bien tout ce que je vaux.

C'est pourquoi j'aime la nuit sombre :
Peu de gens circulent dans l'ombre ;
L'homme dort et ne marche pas.
J'aime aussi l'hiver dont la neige
Épaisse et douce me protège
De la meurtrissure des pas.

Patience, j'aurai mon heure.
Il faut qu'ici-bas chacun pleure
Et rie à son tour. J'ai pleuré.
Homme, prends garde à ma vengeance.
Je ferai pleurer ton engeance,
Toi que ma douceur a leurré.

Vienne le verglas et tu glisses
Sur mes têtes rondes et lisses.
Tu te casses jambes et bras.
Qu'un jour le peuple aussi s'irrite :
De ma barricade j'abrite
Le révolté qui te tuera.

Je suis le bon pavé que foule
Sans trêve et sans respect la foule.
Pavé de bois, pavé de grès,
D'un bout à l'autre de la ville
Je suis le pavé, chose vile
Que chacun souille sans regrets.

Pauvre gueux sans abri, qui marches
Pieds nus, qui couches sous les arches
Des ponts, je serai bon et doux.
Bon gueux, étends-toi sur ma pierre.
Sans crainte abaisse ta paupière
Et t'endors : j'ai place pour tous.

JÉROME DOUCET.



HABITUÉS



Dessin de Ch. Huard.

— Un inspecteur d'assurances n'est pas le premier venu, que diable, et certainement que si vous alliez dire à M. Loubet ce que vous venez de me raconter là, la République vous devrait une fière chandelle!

L'ENFANT CAMÉLÉON

Cet enfant est maigre et né pour la peine.
Son père, ouvrier lâche et violent,
Le bat constamment, le nourrit à peine.
Le petit Gustave est pâle, tout blanc.

Le petit garçon, toujours assez sage,
Vient de renverser par mégarde un seau.
Son père lui fait un mauvais visage :
Le petit Gustave est rouge ponceau.

Ce père cruel, d'une main trop sûre,
Se fait de le battre un barbare jeu.
Le corps de l'enfant n'est que meurtrissure :
Le petit Gustave est devenu bleu.

Pauvre créature ! Enfin elle est morte
Ainsi qu'une fleur au souffle de l'air ;
Dans la tombe froide un jour on l'emporte :
Le petit Gustave est devenu vert.

CAPTAIN CAP.

DINER EN VILLE

LA MAITRESSE DE MAISON (*à ses invités qui viennent de s'asseoir autour de la table*). — Une recommandation, Messieurs... Avant de servir, il faut me promettre qu'on n'en parlera pas.

L'INVITÉ DE DROITE. — Et de quoi, chère Madame?

LA MAITRESSE DE MAISON. — Vous le savez bien, de l'Affaire...

L'INVITÉ DE DROITE. — Ah! bon...

DEUXIEME INVITÉ. — Vous nous défendez d'en parler?

LA MAITRESSE DE MAISON. — Je vous prie, tout au moins, de ne pas le faire. Il n'y a plus de dîner possible avec cette maudite histoire.

L'INVITÉ DE DROITE. — Entendu, chère Madame, on n'en parlera pas.

LA MAITRESSE DE MAISON. — Parlez d'autre chose. Il ne manque pas de sujets de conversation.

(*Silence glacial qui dure tout le temps du potage.*)

UN INVITÉ (*se risquant*). — Ce potage est bon.

(*Personne ne relève le mot.*)

LA MAITRESSE DE MAISON (*gênée*). — Je suis allée hier soir au théâtre... (*Elle attend qu'on lui demande dans quel théâtre, mais personne ne le lui demande.*)

UN INVITÉ (*bas à son voisin*). — Voilà un dîner qui s'annonce mal.

LA MAITRESSE DE MAISON (*qui a surpris l'aparté, espérant animer la conversation*). — Vous dites, cher ami?

L'INVITÉ. — Oh! rien...

(*Nouveau silence, cette fois-ci implacable. Les domestiques eux-mêmes sont mal à l'aise, le service s'en ressent. Toux, rires vite étouffés, bruits de fourchette, le dîner ne devient plus possible.*)

LA MAITRESSE DE MAISON (*qui tient avant tout à son dîner*). — Moi, je trouve cette affaire intéressante comme un feuilleton. N'est-ce pas?

(*Tout le monde se met à parler en même temps. Allégresse générale, excitation, joyeuse fin de repas.*)

GRAINDORGE.

L'AÉROSTAT DE L'AVENIR



SUR UN PORTRAIT DE FEMME

Au peintre Édouard Chantalat.

La lande chimérique où va planer son rêve
N'a point de paysage au site soucieux,
L'esprit vient y goûter l'exil silencieux
Par cette après-midi languide, mais si brève.

Le regard inquiet a déserté ses yeux,
La vie et sa douleur ont consenti leur trêve
Et l'étoffe, on dirait, a recueilli des cieux
Le nuage de sang qui sur le couchant crève.

Son sourire aimable et naïf comme une paix
Forme au-delà du cadre une atmosphère calme
Dont le silence encor semble porter le faix.

L'ivoire de ses mains, où l'on cherche une palme
Coule sa blancheur d'âme en ce touchant climat
Et lui donne un reflet des femmes qu'on aima !

EDMOND CHAR.

BEWARE OF PICKPOKETS!



Beware of pickpokets ! — comme dit le proverbe
Anglais que l'on affiche dans toutes les gares
Ce que l'on peut traduire, et sans effort, par : Gare
Au Cambrioleur en herbe !



Je te tournais le dos et, sans faire semblant,
Dit le Monsieur au moment où on le cambriole,
Oui... tu peux maintenant faire une cabriole,
Je ne te vois pas blanc !



Et voilà comment, sans employer les menottes,
Le Monsieur, en prison, emmena le voleur
Sans lui flanquer ni coups de poing ni coups de bottes,
Par sa seule valeur!

JULES DEPAQUIT.

CHERCHEUR D'ÉPAVES

Quand, après trente-sept ans de services loyaux, M. Plumet dut faire valoir ses droits à une retraite proportionnelle, il ressentit une grande amertume et un découragement profond.

Non pas qu'une vivace sympathie l'unit à ses chefs et à ses collègues du ministère des Cultes et Télégraphes, ni même que la besogne lui fût particulièrement chère qu'il accomplissait depuis trente-sept ans au bureau des Prébendes ecclésiastiques.

M. Plumet avait plein le dos des Prébendes ecclésiastiques, et, s'il vous faut dévoiler le fond de sa pensée, ses collègues et ses chefs le dégoûtaient également.

Mais M. Plumet avait l'âme du fonctionnaire.

Ah ! quel Eschyle, ou quel Sophocle, ou quel Homère, — dira ton âme, Fonctionnaire ! — ton âme simple et méthodique, et régulière, — ordonnancée comme un Annuaire, — ou comme un Indicatenr des Chemins de fer ; — ton âme sage, où rien ne change, — immuable entre la molesquine en nimbe d'ange, — et la lustrine, lustrine sainte, — des employés à deux mille cinq — tunique de Nessus qui n'aurait que des manches !

A se séparer de la molesquine fondamentale, et de la professionnelle lustrine, l'âme de M. Plumet se teintait d'une mélancolie ; mais surtout le problème des heures de bureau désormais inoccupées dressait devant lui son indicible angoisse,

— Des gens de loisir en abusent — pour stationner dans les stations des omnibus — où ils vous attendent et vous guettent, — Fillettes ! et vous proposent le dangereux simulacre — d'une promenade en fiacre.

Ainsi des vieillards fort proprets, — décorés, — méditent votre déshonneur, — bien qu'ils soient chevaliers de la Légion d'honneur.

Mais M. Plumet n'avait ni décorations, ni désirs séniles : on contait que l'amour tout spirituel et désintéressé que, jeune encore et sans la connaître, il

avait voué à Mme Juliette Lamber, avait fait sa vie chaste et pure comme un beau fleuve.

M. Plumet aurait pu acheter un tour :

En sifflant des airs de danse, ou la Favorite, — comme en se jouant, on fabrique — des ronds et des petites boites artistiques, — qu'on donne aux gens qui vous invitent — à diner, une fois la semaine — ça leur fait tant de plaisir pour leurs étrennes!

Ou bien — on tourne, on tourne jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Mais M. Plumet était d'une maladresse peu commune, et craignait d'ailleurs d'abîmer ses ongles, qu'il mettait une certaine coquetterie à porter fort longs.

Donc, très préoccupé de se voir inoccupé, M. Plumet baissant sa tête anxieuse, regagnait l'*Hôtel des Ministres Réunis et du Puy-de-Dôme*, où il logeait, — lorsqu'il avisa sur la chaussée un portefeuille, qui se trouvait là évidemment par mégarde.

S'en emparer ne fut qu'un jeu pour M. Plumet qui le porta d'un bond au commissariat le plus proche ; le portefeuille ne contenait d'ailleurs qu'une lettre datée de Castelnaudary, le portrait de M. Coquelin cadet à trente-deux ans, et les adresses de quelques maisons de passe.

Mais la trouvaille de ces documents insignifiants allait donner à la vie de M. Plumet une orientation nouvelle.

Cest, en effet, à la suite de cet événement que M. Plumet, persuadé qu'il y avait eu là quelque chose de providentiel et que le Destin lui montrait la voie, c'est alors que M. Plumet se fit résolument chercheur d'épaves :

Cannes et parapluies, — petits sacs en cuir de Russie, — mouchoirs, fichus, — chiens égarés, bijoux perdus, — trousseaux de clés, papiers de famille, — bas de laine remplis d'écus, — et porte-cartes en véritable crocodile...

O caniveaux, je veux connaître vos secrets ! — Massifs des squares, je pénètrerai — au plus épais de vos fourrés ; — vous ne me serez pas rebelles, — Poubelles ! — et saint Antoine de Padoue — me montrera l'or dans les boues !

Ce qu'il y eut d'étrange, et ce qui montre combien puissante fut cette vocation si soudaine, c'est que M. Plumet ne trouva plus jamais rien.

Vainement transigea-t-il avec la règle qu'il s'était d'abord fixée, toujours méthodique, de ne chercher pendant tel laps que telle catégorie d'objets ; — de huit à neuf, les chiens ; — de neuf à dix, les parapluies ; — de dix à onze, l'or en lingots ; — de onze à midi, l'argent monnayé...

Malgré l'autorisation morale qu'il s'en était donnée, M. Plumet ne trouva pas plus de lingots à huit heures que de chiens à midi.

Enfin, chose plus curieuse : dans les derniers temps, il lui arrivait de perdre *exprès*, lui-même, une pièce de cent sous, des gants, un mouchoir...

Quand il repassait dix minutes après, M. Plumet retrouva quelquefois son mouchoir, rarement sa paire de gants : — il ne retrouva *jamais* ses pièces de cent sous.

FRANC-NOHAIN.

AU SQUARE



— Petite mère nous fait bien attendre ?
— C'est comme, autrefois, ta grand'mère !

SOIRÉE DE PRÉSENTATION



— Elle est rouge, mais avec le mariage elle prendra certainement un teint de lis et de rose.
— ... Ah! mon oncle, je crois fermement à la venue des fleurs, les boutons y sont déjà!

CELLES QUE NOUS AIMONS

Elles seront toujours les décevantes sphinges
Avec des yeux d'enfants et des âmes de veaux.
Nous ne saurons jamais, malgré leurs airs dévots,
Quels rêves malsains tripatouillent leurs méninges.

Nègres, maquereaux, chiens, femmes, cabots et singes,
Hélas, il faut songer que tous sont nos rivaux
Et qu'elles ne font trêve à leurs petits travaux
Que douze fois par an, lorsqu'elles ont leurs linges.

Or, le sachant, c'est nous qui sommes les pervers.
Et quand nous en sortons, la tête endolorie,
Qu'une vienne à passer, vicieuse aux yeux verts,

Nous faisons de l'esprit, nous ciselons des vers
Et nous nous prosternons devant Sa Seigneurie,
Son Excellence, Sa Grâce, Sa Rosserie.

MAURICE DONNAY.

L'imbécillité de croire et de redire que la femme est faite seulement pour l'amour, que son mérite est au lit, convie chacune à prolonger outre mesure son âge de volupté. Si l'on vantait les qualités morales, intellectuelles et leurs conséquences, l'amour-propre sacrifierait moins au souci de paraître, éternellement, fillettes ou courtisanes. Dès la trentaine, les femmes se résigneraient à vivre virilement, sans grâces ni charme, à être de braves personnes que la littérature, les arts, la musique, le commerce et la philanthropie accaparent. Comme nous les aimerions mieux! Minaudant et recueillant les œillades du collégien, elles nous exaspèrent.

PAUL ADAM

A la correctionnelle :

Le Président. — Enfin, pourquoi battez-vous votre femme si fort?

Le prévenu. — Je vais vous dire : je suis un peu sourd; quand je la frappe doucement, elle ne crie pas assez haut, et je ne sais pas si je l'ai touchée.

Année. N° 16. 20 Août 1899. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY

Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot Müller, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot et De Feure. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Numéros : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés et lecteurs que la couverture de notre prochain numéro sera due au crayon de notre éminent collaborateur A. Willette.

AVIS

Nos abonnés, ainsi que toutes les personnes inscrites au service du journal, sont *instamment priés* de nous faire savoir les irrégularités ou retards qui pourraient se produire dans la remise de leurs numéros qui, pour Paris, doivent leur arriver *non pliés* et en parfait état.



Étain du sculpteur GIAMBALDI (H. 0m26) Prix : 500 fr.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 16.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

COUCHER DE SOLEIL



— Regardez, Milady, comme le ciel est rouge !
MILADY *(sans se retourner)*. — Yes, on dirait du rosbeef...

LE PANTALON DE CADET

> « Au moment où je franchissais le marchepied de la plate-forme, le tramway a appuyé sur l'intersection des rails et v'lan un jet de boue infecte et noirâtre a transformé mon pantalon blanc en pantalon noir. »
>
> Coquelin Cadet. *le Figaro.*

Or voici qu'un très jovial sociétaire,
voire un des plus corrects de la maison Molière
(c'est bien le Coquelin Cadet de nos soucis)
debout, pour des raisons, avant patron-minette,
est parmi les parfums et les eaux de toilette
devant son bain de pieds sérieusement assis,
cependant que là-bas au fond de vagues Ternes,
excité par de fantastiques sifflements,
un être monstrueux, digne enfant des cavernes,
sur sa route de fer s'ébranle lourdement.

Cet animal — bois, fer et chair — dont les yeux ternes
ne brillent que la nuit ainsi que des lanternes,
dont la voix nous redit le chant du cycle en pleurs,
cette espèce, on dirait, de baleine à roulettes
à l'intérieur garni de moelleuses banquettes,
ainsi que (rendez-vous-en compte) l'extérieur;
ce monstre qui s'arrête au hasard de la route
et dévore par-ci, par-là quelque quidam
qu'il rend après et jusqu'à la dernière goutte,
c'est le tramway qui va vers la place Wagram.

Notre sociétaire exquis, on peut le dire
(et le redire), ayant avec un doux sourire
donné le coup suprême à son chapeau melon,
est dans la rue..., il pense à cette jeune fille
charmante qu'il va voir, là-bas dans sa famille;
— mais son œil vif perquisitionne à l'horizon.
Le monstre qu'il attend, étouffeur de distances,
celui qui doit passer par la place Wagram,
avec un bruit de fer dans le lointain s'avance,
et Coquelin Cadet est en pantalon blanc.

Le pantalon est en flanelle toute blanche,
il lui va comme un gant, — c'est celui du dimanche.
Le tramway se rapproche en grinçant de longs « oui »;
il va passer, il est tout près, l'homme s'élance,
il touche au but, lorsqu'une roue — ô malechance! —
éveillant en sursaut un cloaque endormi
au lit de fer du rail, fait — Dieu! la belle ouvrage! —
jaillir en même temps sur l'homme plein d'espoir
(cache-toi Nubian!) le plus brillant cirage,
et Coquelin Cadet est en pantalon noir.

E.-V. HYSPA.

LE VEAU

Il y avait une fois un petit garçon qui avait été bien sage, bien sage.

Alors, pour son petit Noël, son papa lui avait donné un veau.

— Un vrai?

— Oui, Sara, un vrai.

— En viande et en peau?

— Oui, Sara, en viande et en peau.

— Qui marchait avec ses pattes?

— Puisque je te dis un vrai veau!

— Alors?

— Alors, le petit garçon était bien content d'avoir un veau; seulement, comme il faisait des saletés dans le salon...

— Le petit garçon?

— Non, le veau... Comme il faisait des saletés et du bruit, et qu'il cassait les joujoux de ses petites sœurs...

— Il avait des petites sœurs, le veau?

— Mais non, les petites sœurs du petit garçon... Alors on lui bâtit une petite cabane dans le jardin, une jolie petite cabane en bois...

— Avec des petites fenêtres?

— Oui, Sara, des tas de petites fenêtres et des carreaux de toutes couleurs... Le soir, c'était le Réveillon. Le papa et la maman du petit garçon étaient invités à souper chez une dame. Après dîner, on endort le petit garçon et ses parents s'en vont...

— On l'a laissé tout seul à la maison?

— Non, il y avait sa bonne... Seulement, le petit garçon ne dormait pas. Il faisait semblant. Quand la bonne a été couchée, le petit garçon s'est levé et il a été trouver des petits camarades qui demeuraient à côté...

— Tout nu?

— Oh! non, il était habillé. Alors tous ces petits polissons, qui voulaient faire réveillon comme des grandes personnes, sont entrés dans la maison, mais ils ont été bien attrapés, la salle à manger et la cuisine étaient fermées. Alors, qu'est-ce qu'ils ont fait...

— Qu'est-ce qu'ils ont fait, dis?

— Ils sont descendus dans le jardin et ils ont mangé le veau...

— Tout cru?

— Tout cru, tout cru.

— Oh! les vilains!

— Comme le veau cru est très difficile à digérer, tous ces petits polissons ont été très malades le lendemain. Heureusement que le médecin est venu! On leur a fait boire beaucoup de tisane, et ils ont été guéris... Seulement, depuis ce temps-là, on n'a plus jamais donné de veau au petit garçon.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit, le petit garçon?

— Le petit garçon... il s'en fiche pas mal.

ALPHONSE ALLAIS.

AU CASINO



— Oh! ne montez pas sur vos grands chevaux! Prêtez-moi plutôt cinq louis pour jouer aux petits.

IDYLLE

Tous les deux, tels des fiancés,
Le poète aux vœux insensés,
Bucolique fils de Virgile,
Et l'hétaïre au cœur fragile,
Dans les bois s'étaient égarés,
Parmi les fleurs et les fougères
Où de grands rayons bigarrés
Semaient des étoiles légères.

Et les bois devenaient galants,
Tandis qu'ils allaient à pas lents,
Leur offraient toutes leurs alcôves...

Lui s'écria : « Les belles mauves!
« Je veux t'en cueillir un bouquet! »
Mais la superbe courtisane,
Les foulant sous son pied coquet,
Dit : « On en fait de la tisane. »

Puis, il parla des chênes verts;
Et comme il lui disait des vers
Avec des rimes sans pareilles,
Elle se boucha les oreilles.

— « O chênes qui, sous vos arceaux,
Donniez des couronnes aux vierges! »
Dit-il. — « Et des glands aux pourceaux, »
Dit-elle.

Ils gagnèrent les berges
Où de jolis martins-pêcheurs
Se cherchaient d'ombreuses fraîcheurs
Pleines de senteurs végétales.

Lors, il cueillit des digitales.

— « Cette fleur de pourpre, dit-il,
Ressemble à tes lèvres rieuses
Et contient un poison subtil
Fait de liqueurs mystérieuses.

— Bah! mon ami, cette liqueur
Guérit des battements de cœur. »
Dit l'amoureuse aux lèvres douces.
Et puis, se couchant sur les mousses,
La belle fille aux jupons blancs
Offrit à ses baisers brûlants
Ses lèvres folles, — fleurs vermeilles
En proie, hélas! à tant d'abeilles!

RAPHAËL CHAIGNEAU.

LE TAMBOUR-MAJOR ET LA MARQUISE

(ITALIE 1797)

Illustrations de J.-Léonce Burret.

I

Un ra pour la Liberté! Un fla pour l'Égalité! Un roulement pour la Nation!

Vous saurez donc que le nommé César-Annibal Laridoire, de la 21ᵉ légère, était sans contredit le plus beau tambour-major de l'armée d'Italie. Cinq pieds six pouces! Et des moutaches! Et du panache! Et des soutaches! Rien qu'à le voir passer les femmes tombaient en pâmoison. Et je vous jure qu'il savait en profiter, le brigand! Il avait place pour tant de cœurs!

Ah! c'était le bon temps. Aux beaux champs d'or couverts d'oliviers sombres on promenait tous les jours la Victoire. Les belles dames raffolaient du troupier. Le vin était pour rien.

Un ra pour la Liberté! un fla pour l'Égalité! un roulement pour la Nation!



II

A Milan, sur le Corso, la marquise Arabella croisa le beau César. Elle était belle comme la Madona du Dôme, et s'appuyait nonchalamment sur sa haute canne d'ivoire coquettement enrubannée de rose et d'azur. Sur le pommeau d'or de cette canne, le plus habile ciseleur de Florence avait gravé l'Amour.

Arabella se pencha vers sa duègne fidèle et dit :

« J'ai un époux, trois amants et deux sigisbées, sans compter les monsignors d'occasion. N'importe! Je veux ce soir cet homme dans mon palais. »

Et le soir à l'heure douce du crépuscule, le beau tambour-major, guidé par la duègne, se dirigea vers le palais d'Arabella. Il avait avec lui sa haute canne à pomme de cuivre tout enguirlandée de passementeries tricolores. C'était l'accessoire obligé de ses équipées amoureuses.

« Cela amuse les femmes, assurait-il, de jouer avec entre deux baisers. »

Un ra pour les braves! un fla pour les belles! un roulement pour l'Amour!





III

Dans le grand lit armorié, les accents de leur tendresse troublent seuls la nuit silencieuse : Ma déesse! Caro mio! et des baisers, des baisers encore...

Soudain, un vacarme effroyable emplit les rues de la ville endormie :

« Ah! ça, je rêve, s'écria le pauvre César troublé en plein bonheur. Mais non! ce sont bien mes tambours qui battent la générale... Encore une attaque de nuit de ces chiens de kaiserlicks! A tout à l'heure, mon amante, le temps de les battre, et je reviens. Mon habit! mon chapeau! ma canne! »

Dans l'ombre épaisse de la chambre, il retrouve à grand'peine ses vêtements épars. En quelques bonds de ses grandes jambes, il arrive au rassemblement, et maintenant le voilà qui marche au feu, dédaigneux, et superbe, à la tête de la 21ᵉ, lançant à toute volée, dans la nuit noire, sa bonne canne des jours de bataille et d'amour.

« Ce que c'est tout de même que le bonheur, se dit-il; elle ne m'a jamais semblé si légère. »

Un ra pour la charge! un fla pour l'assaut! un roulement pour la Victoire!



IV

Ah! ce ne fut pas long. Une heure après l'Autrichien battait en retraite, et nos troupes rentraient dans Milan. A l'orient, dans le ciel éclairci, l'aurore mettait ses flammes roses.

« Tiens, v'là le jour, fit César, s'agit de nous *cuisser* à hauteur en passant sous le balcon de ma divine. »



Et il lui semblait que sa canne, descendue de vertigineuses hauteurs, ne pesait pas plus à sa main qu'une plume de colibri.

Ce fut un triomphe. De toutes les fenêtres partaient d'enthousiastes acclamations, tandis que les belles Milanaises, en galant déshabillé matinal, adressaient aux vainqueurs leurs baisers les plus expressifs. A son balcon, muette d'amoureuse angoisse, la sensible Arabella attendait le passage de la 21[e]. Enfin, la voilà! C'est elle! Le magnifique César est toujours à sa tête.

Un ra pour le vin frais! un fla pour les Milanaises! un roulement pour la Gloire!

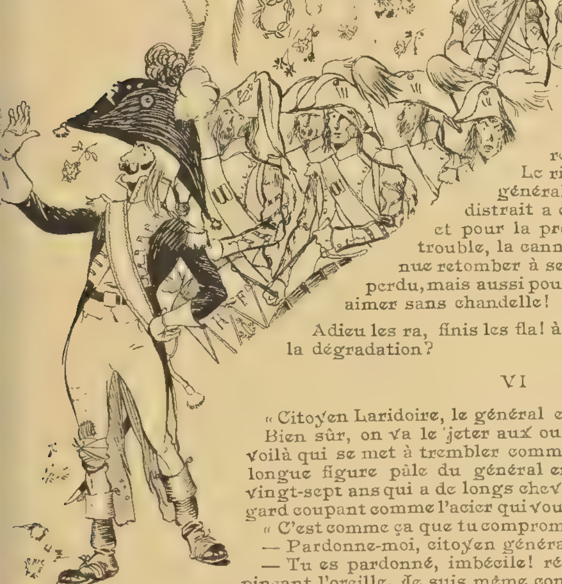


V

Soudain un grand cri déchire l'air, et la marquise Arabella tombe évanouie dans les bras de sa camériste.

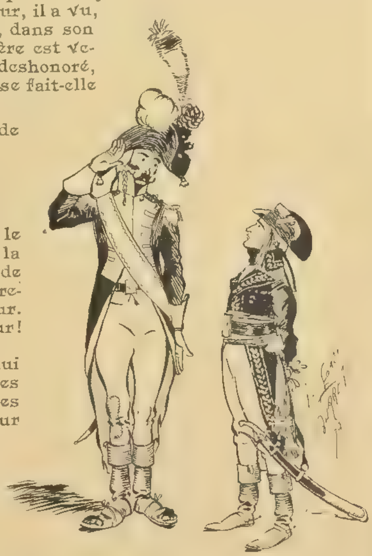
Que se passe-t-il donc, santa Madona? D'instinct, tous les yeux se portent sur la tête de colonne de la 21[e] qui vient de déboucher, et un formidable éclat de rire s'élève.

Pauvre César! ce n'est pas la bonne canne à pomme de cuivre tout enguirlandée de passementeries tricolores que tu lances si glorieusement dans l'air du matin encore voilé de larmes. Non! c'est la haute canne d'ivoire de la marquise si coquettement enrubannée de rose et d'azur, cette canne que tout Milan connaît et sur laquelle le meilleur ciseleur de Florence a représenté l'Amour!



Le rire a gagné tout le monde, soldats, officiers, et jusqu'au général en chef que l'on n'a pourtant jamais vu rire. L'amant distrait a enfin compris à son tour, il a vu, et pour la première fois de sa vie, dans son trouble, la canne tout à l'heure si légère est venue retomber à ses pieds! Allons! il est déshonoré, perdu, mais aussi pourquoi, diable, sa divine se fait-elle aimer sans chandelle!

Adieu les ra, finis les fla! à quand le roulement de la dégradation?



VI

« Citoyen Laridoire, le général en chef te demande. »

Bien sûr, on va le jeter aux oubliettes du château et le voilà qui se met à trembler comme un conscrit devant la longue figure pâle du général en chef, un gringalet de vingt-sept ans qui a de longs cheveux aplatis et un long regard coupant comme l'acier qui vous pénètre jusqu'au cœur.

« C'est comme ça que tu compromets les femmes, pandour!

— Pardonne-moi, citoyen général...

— Tu es pardonné, imbécile! réplique le général en lui pinçant l'oreille. Je suis même content de toi, car tous ces gens-là vont se dire : Si leurs tambours-majors ont des marquises, il faut à leurs généraux des filles de Césars. » C'est excellent pour ma politique. Aussi, dès que le Directoire m'enverra mieux que des assignats, je te promets une canne d'honneur, et sur son pommeau d'or sera gravé l'Amour. »

A vos baguettes, bande de Russes!
Un ra pour la Liberté! un fla pour l'égalité! un roulement pour la Nation!
Et un ban pour le général Bonaparte!

LOUIS SONOLET.



Dessin de Ch. Huard.

— Et n'oubliez pas, Simonnet, les grands principes égalitaires de 89 ?

LEX

Les conventions tiennent lieu de loi aux parties. *(Art. 1134, Code civil.)*

A Montauban, dans la cour du bureau où, près de repartir, nous guettions l'omnibus de la gare, j'éprouvai quelque inquiétude lorsque, désignant du geste l'inscription :

100

Il est défendu de faire des ordures au bord du trou; sans quoi la clef sera retirée.

Pierre me dit avec simplicité : « Attends-moi au bureau. J'aurai bientôt fini. »

Ceux-là qui ne trouveraient à l'acte de Pierre rien d'inquiétant ne connaissent pas Pierre.

Deux heures plus tôt, à une pâtissière qui, le voyant boire, offrait de changer l'eau de la carafe, Pierre avait répondu : « Qui vous rend si hardie de troubler mon breuvage? »

Et durant notre visite à la vieille cathédrale, au cours d'un prêche, ne s'est-il pas écrié, sur l'air de Siébel : « Si je trempais mes doigts dans l'eau bénite? »

Le tout avec une extrême simplicité.

Quand Pierre revêtait l'extrême simplicité la mystification imminait.

Et c'est avec une extrême simplicité qu'il avait dit : « Attends-moi au bureau. J'aurai bientôt fini. »

Voilà pourquoi j'éprouvais quelque inquiétude.

Pierre était un homme de parole, — il eut bientôt fini.

Il eut bientôt fini, sortit du kiosque, vint au bureau, et, s'adressant à l'employé :

« Monsieur, dit-il avec une extrême simplicité, je vous apporte la clef.

— La clef?...

— Ben, oui, la clef des latrines.

— Que signifie?...

— Comment! vous ne comprenez pas? N'auriez vous jamais lu l'inscription du kiosque?

— Je l'ai lue, mais quel rapport?...

— Direct...

Il est défendu de faire des ordures au bord du trou; sans quoi la clef sera retirée.

... Je tenais à faire des ordures au bord du trou; alors — respectueux des conventions, — j'ai retiré la clef... et vous la remets. »

Avec une extrême simplicité.

JEAN PIC.

LA CHANSON DU PORC-ÉPIC

C'était un petit porc-épic
Que je trouvai, un soir sur mon paillasson, rue Lepic.

Il avait une sonnette pendue à son cou,
Et il ne paraissait pas sauvage du tout.

Cependant, comme il venait sans m'avoir écrit,
Je ne laissais pas, vous comprenez, d'être un peu surpris.

Je lui insinuai, avec infiniment de douceur,
Que, peut-être bien, il faisait erreur.

Comme il ne répondait toujours pas,
Je lui demandai, enfin, ce qu'il faisait là.

C'est alors que je m'aperçus qu'il était crevé;
Et je n'ai pas cru utile, *vous comprenez*, d'insister.

FRANC-NOHAIN.

Un siècle viendra peut-être, dans la suite, un siècle aidé par les cataclysmes et les révolutions, qui délivrera le mâle de deux horreurs : le pantalon et le chapeau de haute forme. Mais c'est là une ambition de dieu en délire. Les siècles passent. Le cycle est inventé. L'ignominie du pantalon demeure.

PAUL ADAM.

A. MUCHA



AOUT

La Chaleur.



Dessin de A. Roubille.

Une bande de " dos fins "

AUTOMNE

Pâles et par la main et comme deux amies,
La Tristesse et la Paix vous conduisent vers l'ombre
Où dans le vieux jardin mélancolique et sombre
S'effeuillent doucement des roses endormies.

La face du silence aux fontaines bleues
Se regarde mourir au fond de l'eau qui tombe,
Goutte à goutte, éveillant le repos des colombes
Lourdes dans l'or de l'arbre et des feuilles vieillies.

Car l'automne est venu avec le crépuscule,
Et lorsque vous marchez un fantôme recule
Devant vous qui sourit d'avoir été vous-même;

Une épine survit où fut la fleur éclose;
Le Passé, soir par soir, s'accroît de l'ombre vaine,
Goutte à goutte le Temps se meurt, et rose à rose...

HENRI DE RÉGNIER.

POUR LA GOSSE

Nous l'appelions *la Gosse.*

Et personne d'entre nous ne lui connaissait d'autre nom que ce sobriquet.

Cela, d'ailleurs, était venu d'elle-même, des petites mines drôles avec lesquelles elle disait : « C'est pour la gosse! » Quand elle fourrait dans sa poche les morceaux de sucre des soucoupes ou encore la menue monnaie que nous rapportaient les garçons de la brasserie où nous fréquentions.

Quel âge pouvait-elle bien avoir?

Sa petite frimousse de gamine futée disait tout au plus quinze ou seize ans. Son buste, aux rondeurs harmonieuses qui tendaient fortement la pauvre étoffe de son corsage à la gorge, aux épaules et aux bras, pouvait faire supposer quelques années de plus. Oh! pas beaucoup.

Mais enfin, une petite femme et non une enfant.

Un jour, elle était venue, rôdant, à la terrasse du café.

Un minois de petit singe spirituel, rose et blanc, où se retroussait un diable de petit nez malicieux; deux grosses mignonnes lèvres, toujours portées en avant, en une petite moue, qui lui faisait une bouche de la taille et de la couleur d'une cerise, avec, de chaque côté, deux petites fossettes qui se creusaient davantage dans le rose perlé; et pour coiffure, les frisons naturels d'une chevelure blond doré dont jamais chapeau ni bonnet n'avait dû comprimer les boucles follement rebelles.

Une étrangeté d'un charme indicible, c'était l'antithèse bizarre entre la bouche rieuse et le regard sérieux, profond, quasi triste, des grands yeux gris humides et doux.

Avec cela point banale, ni sauvage.

La répartie prompte et vive, sans jamais une grossièreté.

Un gavroche, mais exquis.

Cette petite nous attirait comme un mystère.

Pourtant, chose bizarre, il n'était venu à l'idée de pas un de nous de la traiter autrement qu'en enfant, en gamine, lorsqu'elle venait s'asseoir parmi nous et qu'elle buvait à petites gorgées, gourmande, une grenadine ou un petit verre de curaçao, ses deux breuvages favoris.

Et toujours un éternel : « Pour la gosse! »

« Pour la gosse » les gâteaux que je lui achetai certain soir en quittant le café, chez un pâtissier où je la surpris jetant un regard d'envie.

« Pour la gosse » le bébé japonais que le peintre D... lui apporta certain jour, accessoire qui lui avait servi pour son tableau du dernier salon et depuis devenu sans emploi.

* * *

Brusquement elle disparut.

Plus de *Gosse.*

Et malgré moi j'avais comme un regret inavoué; et, plus d'une fois, je me surpris à me demander, presque triste : « Qu'est-elle devenue? »

Un soir, nous étions à notre place accoutumée.

— Eh! mais, regarde là-bas, me dit le musicien C... qui se trouvait à côté de moi, je ne me trompe pas, c'est la Gosse!

C'était elle, en effet, qui vint à nous et, comme autrefois, nous tendit la main et s'assit.

Combien changée, la pauvre!

Pâlie, les yeux battus, le regard triste; la bouche toujours rieuse, mais un rire contraint, voulu, grimaçant, qui faisait mal.

— Bonjour, la Gosse!

— Que diable es-tu devenue?

— Eh bien! en voilà une vie, pour une gosse!

— Messieurs, la gosse nous fait des cachotteries. Je parie qu'elle a des peines de cœur.

— Allons, ça ne fait rien; qu'est-ce que tu veux prendre?

Juste à ce moment arrivait une vieille marchande de fleurs du quartier, avec un grand panier plein de roses épanouies.

La Gosse eut un geste brusque en voyant les fleurs.

Puis très sec, comme quelqu'un qui prend soudain son parti :

— Tenez, je voudrais un gros bouquet de roses.

— En voilà une idée!

— Des roses pour la Gosse!

Et tous de rire, tant cela paraissait drôle, cette gamine qui voulait qu'on lui payât des fleurs...

Elle, alors, avec un gros sanglot mal réprimé :

— Eh! oui, des roses pour la gosse. Mais c'est pas pour moi, allez; c'est pour ma gosse qu'est morte avant-hier...

GEORGES FRAPPIER.

LA PRUNE

Au bout de la branche pend une prune qui ne veut pas tomber. Pourtant, gonflée comme une joue d'enfant boudeur, mûre, pleine d'un jus lourd, elle est continûment attirée vers la terre.

D'une pointe de feu le soleil lui pique la peau, lui ronge les couleurs, lui brûle la queue tout le jour.

Elle ne se détache pas.

Le vent l'attaque à son tour, l'enveloppe d'abord, la caresse sournoisement de son haleine, puis, s'acharnant, souffle dessus d'un brusque effort.

La prune remue au gré du vent, dorlotée, dormante.

Une violente pluie d'orage la crible de minuscules balles crépitantes. Les balles fondent en rosée et la prune luit, regarde, comme un gros œil, au travers.

Un merle se pose sur la branche, par petites détentes sèches s'approche de la prune, lui lance de loin, prudent, les ailes prêtes, des coups de bec en vain rectifiés.

A chaque coup, la branche plie, la prune recule et fait signe que non.

Elle défierait jusqu'au soufflet d'une longue perche, jusqu'aux échelles des hommes.

Or Bonne-Amie vient à passer.

Elle voit la prune, lui sourit, se cambre avec nonchalance, penche la tête en arrière, cligne de l'œil et ouvre ses lèvres humides de gourmandise.

La prune y tombe!

Et Bonne-Amie, qui ne doute de rien, me dit sans paraître étonnée, la bouche pleine :

— Tu vois, elle a *chédé* à mon *cheul* désir.

Mais aussitôt punie que coupable du péché d'orgueil, elle rejette la prune.

Il y a un ver dedans.

JULES RENARD.



Dessin de Ch. Huard.

— J'ai été 35 ans dans les Contributions Indirectes. Eh bien! quoi qu'on en dise, je ne suis pas plus abruti qu'aucun de ces messieurs de l'Enregistrement!

BALLADE DE L'ÉTERNEL REVENEZ-Y

Chaque proverbe est un enseignement :
L'eau pure va toujours à la rivière ;
Le chien retourne à son vomissement ;
Revient au mal celle qui fut haumière ;
Un papillon monte dans la lumière ;
Le lourd chat-huant fuit vers l'obscurité...
Mais il est un dicton, en vérité,
Qui me séduit ; que sans doute vous lûtes,
Car La Fontaine en passant l'a cité :
« Toujours souvient à Robin de ses flûtes. »

Vers bien venu d'un poète charmant,
Gentil reflet d'une âme buissonnière !
Le vieux conteur s'y peint exactement,
Avec candeur, sans détour ni manière :
— Comme on l'embourbe un jour en cette ornière,
Qu'on nomme Hymen, d'un pas précipité
Il fuit, laissant femme, prêtre, invité,
Afin d'aller contempler les culbutes
D'une fourmi dans le soleil d'été !...
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

Tel le Bonhomme, il faut rester l'amant
D'une pensée innée et coutumière
Sans rechercher un idéal qui ment...
Qu'un gas de ferme épouse une fermière,
N'est-ce point là la Vérité Première ?
Par les conseils de l'orgueil excité,
Pourtant le rustre accourt vers la cité,
Dût-il rentrer après de vaines luttes
Dans la masure où chantait sa gaîté.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

ENVOI

Princesse Amie, un soir d'iniquité
Tu me quittas... ou bien je te quittai...
Bast !... Revivons nos anciennes minutes,
Je t'en conjure avec humilité.
Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

HUGUES DELORME

LE MAUVAIS ACCUEIL

FABLE

Que nul n'entre chez moi ! dit l'auteur du Trouvère,
Et, pour faire observer sa consigne sévère,
Il avertit sa bonne, un monstre aux traits hideux.

MORALE

La bonne à Verdi en vaut deux.

WILLY.

LES ÉTAPES DE MARS



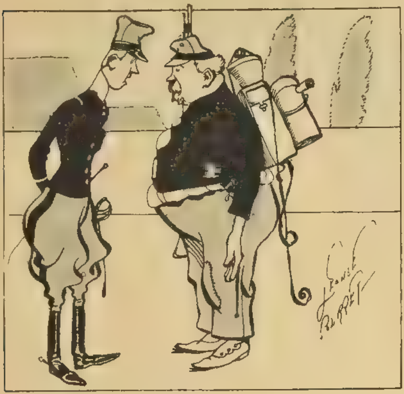
Bleu : Plus que 625 jours !



1ers 28 jours : M'ont mis en sentinelle perdue, pourvu qu'ils viennent me retrouver.



2es 28 jours : On m'envoie ramasser des croûtons de pain, je ramasse deux jours... décidément rien n'a changé.



13 jours : Vous n'êtes pas honteux d'avoir engraissé pareillement, vous ne vous rappeliez donc plus qu'il vous restait treize jours à faire?

DISTRAITE

A Gaston Leroux.

M. Omer, courtier en vins, a vu trente-huit hivers s'abattre sur sa tête. Ces trente-huit hivers ne lui ont pas réussi, car il est chauve comme une pièce de cinq francs. Avec cela, petit, maigre, et dans tous les membres des vibrations de pile électrique. Le nez rouge.

Madame Omer, Alexandrine dans l'intimité. Vingt-six ans. Fille de cultivateurs très riches. Le nez, ainsi que celui de son mari, pivoinard, avec, en plus, une jolie couperose qui violace les joues. Des yeux qui semblent ne rien voir et donnent à cette physionomie déjà ingrate un air éperdument abruti.

Trois semaines après leur mariage, monsieur et madame Omer entreprennent leur voyage de noces.

M. OMER, *s'installant dans un coin du wagon.* — Enfin, nous voilà en route pour Bordeaux... Ça n'est pas dommage de quitter Paris par des chaleurs pareilles... (*Un temps*). Tu es bien, Alexandrine?

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Veux-tu que je baisse la glace?

ALEXANRINE. — Non.

M. OMER. — Je crois que nous allons faire un bon petit voyage... Bordeaux d'abord... Royan ensuite...

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Evidemment, le voyage est long... Quatorze heures de chemin de fer!... Mais nous nous arrêterons deux heures à Saintes... Et, là, on dîne très bien.

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER, *inquiet.* — Au fait, tu n'as rien oublié?

ALEXANDRINE, *très placide.* — Je ne crois pas...

M. OMER. — Ça n'est pas un reproche que je te fais... Mais depuis que nous vivons ensemble, je me suis aperçu que tu avais peu de mémoire...

ALEXANDRINE. — C'est vrai; à la pension j'étais toujours en retenue parce que je ne pouvais pas apprendre mon histoire sainte.

M. OMER. — Dire que l'autre jour encore tu as oublié de commander le diner!

ALEXANDRINE. — Je ne me rends jamais compte de l'heure.

M. OMER. — Enfin, tu as bien toutes tes affaires?

ALEXANDRINE, *toujours très calme.* — Oui; voilà mon petit sac de voyage, mon parapluie, mon ombrelle...

M. OMER. — Et tes cartons à chapeaux?

ALEXANDRINE. — Ah! oui, mes cartons...

M. OMER *cherchant.* — Eh bien, où sont-ils?

ALEXANDRINE. — Tu ne les as pas pris?

M. OMER. — Non.

ALEXANDRINE, *de plus en plus calme.* — Alors, je les ai laissés à la maison.

M. OMER, *avec un air d'angoisse.* — Hein, c'est vrai?

ALEXANDRINE. — Oui, ils seront restés dans le cabinet de toilette.

M. OMER. — Mais, comment vas-tu faire?

ALEXANDRINE. — Il faudra que tu télégraphies.

M. OMER. — Tu ne les auras pas avant deux jours... Et si tu en as besoin demain?

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Tu dis oui... Si tu en as besoin demain, tu ne pourras t'en servir...

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — C'est très ennuyeux.

ALEXANDRINE. — Qu'est-ce que tu veux?... Je sais bien que c'est ennuyeux... Mais je n'ai pas de mémoire...

M. OMER. — La femme de chambre aurait dû s'en apercevoir.

ALEXANDRINE. — Certainement; avant de partir, je lui ai demandé ; « Vous êtes sûre, Marie, que je n'oublie rien? » Elle m'a répondu : « Non ». C'est de sa faute.

M. OMER. — Enfin, je vais télégraphier... Mais, une autre fois, pense à ce que tu fais...

ALEXANDRINE. — Oui.

Pendant quelques heures, la conversation continue; l'image des cartons à chapeau est constamment évoquée par M. Omer qui enrage. Alexandrine ne quitte pas une minute son doux air abruti.

UNE VOIX D'EMPLOYÉ. — Chartres! Chartres! Vingt minutes d'arrêt.

M. OMER. — Je vais télégraphier... Est-ce que tu descends?

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Vers quel endroit diriges-tu tes pas?

ALEXANDRINE. — Vers le buffet; j'ai une soif... Tu viendras me rejoindre?

M. OMER. — Si le télégraphe m'en laisse le temps... En tout cas, tu n'as que vingt minutes ; n'oublie pas de reprendre le train.

ALEXANDRINE. — Oui.

Le train est sur le point de se remettre en marche quand Alexandrine s'engouffre dans le wagon, vigoureusement poussée par son mari qui a dû aller la chercher au buffet. Car elle oubliait qu'elle était en voyage. Le train part.

ALEXANDRINE, *poussant un tout petit cri.* — Ah! mon Dieu!

M. OMER. — Quoi?

ALEXANDRINE. — J'ai laissé mon petit sac sur la table du buffet.

M. OMER, *suffoquant.* — Tu as... laissé... ton petit... ton petit sac?...

ALEXANDRINE, *dont le visage reflète l'idiotie la plus complète.* — Oui.

M. OMER. — Non?

ALEXANDRINE. — Et mon ombrelle, et mon parapluie.

M. OMER. — Ton ombrelle et ton parapluie! Quel besoin avais-tu de les prendre avec toi au lieu de les laisser dans le wagon?

ALEXANDRINE. — Je ne sais pas.

M. OMER. — Et ton sac, ton petit sac! Qu'est-ce qu'il y avait dedans?

ALEXANDRINE. — Des gants, une boîte à poudre de riz, une paire de boucles d'oreilles et un bracelet.

M. OMER. — Tes belles boucles d'oreilles?

ALEXANDRINE. — Oui, celles que m'a données maman, il y a deux ans. Le bracelet, c'est papa qui me l'a offert le jour de ma fête.

M. OMER. — C'étaient des objets de prix?

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — En même temps que des souvenirs?

ALEXANDRINE. — Oui. Mais j'ai l'habitude de les perdre. C'est déjà au moins la dixième fois que ça m'arrive.

M. OMER. — Pourvu que, au buffet, on s'en aperçoive! Un voyageur malhonnête peut très bien mettre la main dessus.

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Tu dis toujours oui; mais si on ne retrouve pas ton sac?

ALEXANDRINE. — Ce sera embêtant.

M. OMER. — J'te crois.

ALEXANDRINE. — Il faudra télégraphier.

M. OMER. — Toujours télégraphier! Tu crois que ça ne coûte rien?

ALEXANDRINE, *calme comme une mer étale sous un beau soleil.* — Papa était d'abord pareil à toi; à la fin, il s'y est habitué. Qu'est-ce que tu veux? Je n'ai pas de mémoire...

Pendant quelques heures encore, M. Omer continue à enrager. Les mots : « Petit sac, bracelet, boucles d'oreilles » reviennent à chaque instant. Indifférente, Alexandrine s'endort.

UNE VOIX D'EMPLOYÉ. — Saintes! Saintes!

M. OMER, *qui, peu à peu, a perdu son humeur agressive.* — Nous voici à Saintes. Je vais télégraphier. Puis, nous irons dîner.

ALEXANDRINE. — Oui, j'ai rudement faim.

M. OMER. — Nous allons bien manger.

ALEXANDRINE. — Oui; tu connais un endroit?

M. OMER. — N'aie pas peur, c'est un petit restaurant dans lequel, au cours de mes voyages, je suis plusieurs fois descendu. Nous serons seuls et on nous servira!... Il y a du vin!

ALEXANDRINE. — J'aime bien le bon vin.

M. OMER, *l'embrassant furtivement.* — Petite chatte, va!

Deux heures après, le couple remonte en wagon, pour la direction de Bordeaux.

Ils ont tous deux bien dîné. Le nez de M. Omer rougeoie ainsi qu'un phare. La couperose d'Alexandrine rutile comme une carapace de homard cuit.

Silence pendant lequel ces héroïques mariés échangent de doux regards.

M. OMER, *très tendre.* — Cette fois, j'espère que tu n'as rien oublié?

ALEXANDRINE. — Oh! non!

M. OMER. — Tu n'avais plus rien à perdre, d'ailleurs.

ALEXANDRINE. — Oui.

M. OMER. — Tes cartons à chapeaux sont à Paris; ton sac, ton ombrelle et ton parapluie, à Chartres. Notre voyage se finira tranquillement.

ALEXANDRINE. — Oui.

Mais tout à coup, elle s'agite, blêmit, ses yeux deviennent hagards, ses mains tremblent.

ALEXANDRINE. — Oh! oh!

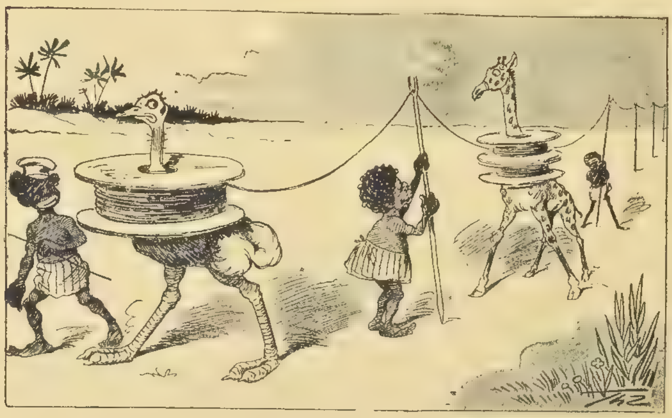
M. OMER. — Qu'est-ce que tu as?

ALEXANDRINE. — Dans le restaurant, à Saintes...

M. OMER. — Quoi?

ALEXANDRINE. — J'ai oublié mon pantalon.

AUGUSTE GERMAIN.



Les grandes manœuvres de télégraphie militaire en Afrique.

On parle sur la plage d'une demi-mondaine en vue, très opulente aux deux sens du mot, et très soigneuse de ses intérêts.

— Vous rappelez-vous ses nombreux procès? Elle connait la loi comme un jurisconsulte.

S... à son tour :

— C'est une codecodette!

⁂

Au club :

— Tu sais que le petit vicomte vient de faire une fin... Il a épousé une femme affreuse...

— Qui lui a apporté deux millions... d'indemnité!

nnée. N° 17. 5 Septembre 1899. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ⁂ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot et Popineau. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 N^{os} : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.

Notre éminent collaborateur Willette vient de se ma rier à la mairie du XVIII arrondissement. Nous adres sons nos félicitations et nos souhaits les meilleurs a maître dessinateur qui, en raison de cet évènement, n' pu nous envoyer à temps la couverture que nous avion annoncée, dans notre dernier numéro.

LA DIRECTION.



Affiche de **STEINLEN** ($1^m \times 1^m 40$) tirée en 3 coul. Prix : **5** fr.

*(Pour les abonnés exclusivement, une seule affiche par abonné, prix **2** francs.)*



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 17.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

LA PLAGE



— J'ai eu l'honneur de vous faire valser chez la baronne Samuel de Both.
— C'est étonnant, je ne vous reconnais pas du tout!

QUINZAINE EN SALADE

Août — 27. — Il fait chaud " cett' soar " plus encore
que les autres jours à New-York
Chacun transpire sans terreur par tous les pores,
l'Américain comme le Porc.

Dans la City, à l'heure inhumaine au légume
l'homme peut ôter son smoking
et la femme vêtir simplement une plume
sans qu'on trouve cela shocking.

28 — Lord Kitchener vient d'acheter une île
sise aux cataractes du Nil.
L'acheter ! quand la prendre eût été si facile !
cet Anglais dérogerait-il ?

Il compte là dedans essayer l'élevage
des plus féroces animaux ;
il a l'espoir d'acclimater les plus sauvages :
les Anglais y poussent fort beaux.

Septembre. — Au Luxembourg où des reines de pierre
Nous disent la grâce d'antan,
il est un clair verger qu'entre ses bras le lierre
semble garder comme un amant ;

là quelqu'un va cueillir la poire confiante
avec le hideux sécateur ;
S'il allait, s'oubliant, — mon cœur s'en épouvante ! —
cueillir aussi les sénateurs !

2. — Ça c'est un peu fort. — Ces dames de la Halle
n'ont pas pu voir Mame Loubet,
et Labori devient un enfant de la balle
que Doyen ne verra jamais.

3. — Il paraît, dit-on, que le prince de Galles
lance les chapeaux les plus smart ;
on l'aurait vu, l'hiver dernier, place Pigalle,
en lancer en peau de renard.

4. — A Londres il fait chaud, mais chaud à bierre fondre ;
c'est quelque chose d'inouï !
Il fait en ce moment 38° à Londres,
— Allons, garçon, vite un demi !

E.-V. HYSPA.

L'ÉLÉPHANT

L'éléphant est un animal qui mange avec sa queue.

MARC TWAIN.

Il n'est pas douteux que l'éléphant ne soit le plus volumineux de tous les animaux domestiques ; — et c'est de là que lui est venu son nom.

On sait en effet que cet animal se dévoloppe sur les bords des fleuves chauds, et que des nègres dégénérés lui rendent les honneurs divins. — L'éléphant a une vive sympathie pour les soldats, les bonnes d'enfants et autres objets comestibles.

C'est pour cela que l'on place auprès de son habitation quelques palmiers ou autres arbres qui lui rappellent son pays natal.

On a vu plusieurs d'entre eux, transportés au loin, mourir subitement d'une paralysie des cheveux amenée par la nostalgie. Le meilleur traitement, dans ce cas, consiste à prendre la peau de l'animal pour en faire de menus objets, porte-monnaie, porte-carte en peau de crocodile.

On rencontre peu d'éléphants dans les rues de Paris. Également en voit-on très peu, à la suite d'un violent désespoir, se précipiter dans la Seine, du haut du pont des Arts, par une brumeuse nuit de novembre, pour fournir un fait divers aux journaux d'information.

Il est en outre fort rare de voir un de ces respectables animaux, au moment de mourir, recommander à son meilleur ami de répondre aux quelques tailleurs porteurs de notes posthumes, — qu'il est mort depuis onze jours, sans laisser de parents responsables.

L'éléphant est un animal capable de grands dévouements. Personne n'a oublié la tentative, infructueuse du reste, qui fut faite, pendant le siège de Paris, de l'emploi des éléphants du jardin d'Acclimatation pour la direction des ballons.

L'éléphant ne se reproduit pas en captivité. On a vu de ces animaux observer le célibat le plus rigoureux pendant plusieurs générations.

L'éléphant est un animal de mœurs paisibles et douces. — La preuve, c'est qu'on dit toujours « paisible et doux — comme un éléphant ». — Or, « l'éléphant » est précisément un animal de mœurs paisibles et douces.

GABRIEL DE LAUTREC

A. ROUBILLE



PRO PATRIA



Dessin de Ch. Huard

— Il est honteux qu'une grande cité commerciale et maritime comme la nôtre n'ait seulement pas d'urinoir sur le port !

LE FLANEUR

Le flâneur appartient à tous les mondes. Riche ou pauvre, jeune ou vieux, c'est un être inoffensif, dont le seul tort, discutable même, est de n'avoir aucune notion du temps.

Le flâneur se reconnaît, entre tous, à la façon lente dont il marche, et aussi au sourire béat qui éclaire, en toutes circonstances, son visage bienveillant.

Dès qu'un léger accident se produit sur la voie publique le flâneur apparaît, mais il n'est point de ceux qui interrogent. La cause de l'accident et ses conséquences ne l'intéressent guère; il trouve là matière à flânerie, et c'est tout ce qu'il souhaite.

Chez certains flâneurs, cependant — mais ceci est presque à l'état d'exception — la flânerie s'appelle l'observation.

FERDINAND BLOCH.

ASSIETTES PEINTES

J'estime cette vieille auberge
Que la grande ville n'a pas ;
Dans la salle aux rideaux de serge
On fait d'impayables repas.

On apporte d'abord la tinte
Où pétille un vin ferme et vert ;
Dans une grande assiette peinte
Un aubergiste lent vous sert

Soit quelque fruit, soit des rillettes,
Comme les fermières en font ;
Et votre œil suit sur les assiettes
Les beaux dessins qui sont au fond.

On les contemple : sous l'ombrage
Ce sont des amoureux furtifs
Qu'un Palissy de bas étage
Fixa sur des émaux naïfs ;

Dans un encadrement très souple
Fait de charmes et d'aubépins,
Est assis un champêtre couple
Qui se donne des baisers peints.

Le berger porte une jaquette
Rouge et la bergère a des bas
Jaunes ; le gars tout bas caquette,
La fille jacasse tout bas.

C'est si vif qu'on croit les entendre ;
Et pour un peu, vous craindriez
Qu'un vieux jaloux vint à surprendre
Leurs rendez-vous coloriés.

Et quand l'hôte, de sa main rude,
Les reporte au dressoir, on suit
D'un regard plein d'inquiétude
Leur silhouette qui s'enfuit ;

A leurs destins on s'intéresse ;
On a peur, on tremble pour eux,
Que l'hôte dans sa maladresse
Ne casse leur bonheur en deux ;

Qu'un heurt, une chute soudaine,
Ne mette en morceaux leurs amours,
Et, divisant la porcelaine,
Ne les sépare pour toujours.

PAUL MARROT.



SEPTEMBRE

Sérénité.

LA CHENILLE

Elle sort d'une touffe d'herbe qui l'avait cachée pendant la chaleur. Elle traverse l'allée de sable à grandes ondulations. Elle se garde d'y faire halte et un moment elle se croit perdue dans une trace de sabot du jardinier.

Arrivée aux fraises, elle se repose, lève le nez de droite et de gauche pour flairer; puis elle repart et sous les feuilles et sur les feuilles, elle sait maintenant où elle va.

Quelle belle chenille, grasse, velue, fourrée, brune avec des points d'or et ses yeux noirs!

Guidée par l'odorat, elle se trémousse et se fronce comme un épais sourcil.

Et elle s'arrête au bas d'un rosier.

De ses fines agrafes, elle tâte l'écorce rude, balance sa petite tête de chien nouveau-né et se décide à grimper.

Et cette fois, vous diriez qu'elle avale péniblement chaque longueur de chemin par déglutition.

Tout en haut du rosier, s'épanouit une rose au teint de candide fillette. Ses parfums qu'elle prodigue la grisent. Elle ne se défie de personne. Elle laisse monter par sa tige la première chenille venue. Elle l'accueille comme un cadeau.

Et, pressentant qu'il fera froid cette nuit, elle est bien aise de se mettre un boa autour du cou.

JULES RENARD.

IMPRESSION

Lorsque j'étais étudiant en droit — 1874 à 1877 — je ne détestais pas, au retour de l'École, de m'arrêter à regarder jouer au billard.

Il m'en est resté le sentiment que ce jeu présente l'avantage d'être accessible à toutes les intelligences, en même temps qu'il excite les sentiments nobles de l'émulation.

L'exercice du billard flatte la vanité de l'homme par les poses plastiques qu'il lui suggère. Le véritable amateur a je ne sais quoi de martial dans tout son être, lorsqu'il s'allonge sur le tapis les reins tendus, l'œil fixe et fier, la main mollement cambrée, le pouce droit, dans le signe de la force et du commandement. On dirait d'un demi-dieu, tandis qu'il masse et qu'il attire en un coin les billes tournoyantes ou foudroyées.

Mais c'est surtout à la queue de billard que j'ai toujours été tenté d'attribuer le prestige du grand passe-temps national.

Elle est la canne idéale; — non plus la canne courante qui traîne par les rues ou dont on est réduit à fourrer la pomme dans sa poche —, mais la canne solennelle, au long de laquelle les deux mains s'emploient et s'élèvent comme en une dignité de tenir hallebarde.

L'empressement que chacun des adversaires témoigne à s'assurer une queue de billard, avant le commencement de la partie est, en effet, un symptôme caractéristique. Évidemment une seule suffirait pour les parties à deux ou à quatre ou pour les poules, puisqu'on ne dispose qu'à tour de rôle des billes et du tapis. Néanmoins chaque joueur veut être muni, non seulement pour le temps où il opère, mais aussi pour celui où il se repose; aucun ne veut prêter sa queue de billard, alors même qu'il ne s'en sert pas; et si, par exception, quelqu'un s'impose ce sacrifice, il contracte momentanément une attitude gauche et tristement désarmée, qui est pénible à voir pour la galerie.

A l'heure actuelle, j'avoue n'estimer surtout le billard que comme un siège sur lequel on est, contre toute apparence, fort bien assis, le dos arrondi, le séant calé et les jambes se balançant.

Si l'usage de prendre place ainsi se généralisait, ce ne serait peut-être pas la plus sotte façon de réunir les gens, que tant de dissensions générales, d'antipathies personnelles et d'orgueils rivaux gênent pour converser face à face.

PAUL HERVIEU.

Il n'y a d'intéressant à connaître que les saints, les scélérats et les fous; ce sont les seuls dont la conversation puisse valoir.

J. K. HUYSMANS

Faire le bien est la manière la plus sûre de s'intéresser à la vie et de l'embellir. L'égoïsme grossier l'enlaidit et la désenchante.

ÉMILE DESCHANEL.

L'indulgence est le privilège de ceux qui sont sans reproche.

ABEL HERMANT.

La vie à deux adoucit l'égoïsme humain en le dédoublant.

MARCEL PRÉVOST.



LA COIFFURE

« C'est pas fini, la coiffure!... »

Se servant d'un vieux feutre aux couleurs passées qui peut-être avait abrité ses rêves de gloire histrionnique et ses haines de révolté, et dont il avait coupé le fond, n'ayant gardé que le large tour assoupli sous ses doigts, le glabre camelot, à la terrasse du café, faisait le « nouveau Tabarin », reproduisant diverses têtes historiques ou pittoresques non prévues par Aristote en son problématique *Chapitre des Chapeaux*.

Tour à tour, il s'était efforcé, les joues gonflées autant que le permettait sa maigreur, de figurer un fort de la halle (le cylindre de feutre encadrant le front et faisant saillir les oreilles); puis le polytechnicien (les deux pointes roulées en bicorne); Louis XI (une seule extrémité restant roulée était rabattue sur les yeux), Louis XI auquel il prêtait cette phrase synthétique : « Que la volonté de Dieu soit faite!... Et la mienne aussi!... »

Et, entre chaque transformation, pour donner le temps à ses mains aux engelures sanglantes de manipuler le feutre, il annonçait : « C'est pas fini, la coiffure!... » Puis passait à un nouvel exercice.

Suivirent : l'étudiant de Cambridge, le sous-préfet, le pitre, Napoléon Ier à Sainte-Hélène, le sphinx d'Egypte, le chapeau d'Arlequin, une cocotte, le boléro espagnol; car ça n'était jamais fini, la coiffure!...

Tout de même, quelques-unes ne différaient pas beaucoup, et la plus subtile analyse jointe au meilleur vouloir ne pouvait établir une dissemblance véritable entre le sous-préfet et le polytechnicien, entre le chapeau d'Arlequin et le couvre-chef légendaire du Vainqueur des Rois. Cependant que des murmures d'improbation s'élevaient même parmi les badauds faisant cercle derrière le pauvre diable, les plaisanteries faciles partaient des tables de consommateurs. Car il est bien entendu que les spectateurs qui ne paient pas sont les plus impitoyables de tous.

L'homme annonça : « Pour finir : Jeanne d'Arc! »

Avec un soin tout spécial et des préparations plus longues, il imagina un casque fantaisiste, aux formes imprévues, rappelant trop le *sphinx d'Egypte* essayé tout à l'heure.

« Ça, Jeanne d'Arc!... Zut alors!... » protesta l'un des assistants.

Alors le pauvre diable eut une révolte devant ces imbéciles contempteurs de l'art; et, superbe de mépris, touchant à force d'être grotesque, il hurla, comme un défi, les yeux exorbités :

« Oui, Jeanne d'Arc!... Autant comme on peut la faire avec un rond de chapeau! »

Puis il s'en alla, très digne, sans daigner faire la quête.

HUGUES DELORME

BEL ESPRIT



— Mesdames, la girafe est un animal qui se monte certainement le cou!



— !!!



LES RETOURS!

— Tiens, en voilà un qui a un bon cheval, appelle-le donc.

Dessin de A. Roubille.

LA BOUTEILLE DE VERNIS

Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. Le premier jour, il fit la lumière... Le septième jour, il se reposa, et toute la semaine suivante fut consacrée à la création du schiedam.

Le bon gros vieux Hults Kamp, que j'ai beaucoup connu personnellement, et qui était, je puis le dire, l'un des plus joyeux hommes de la Hollande, possédait une fâcheuse infirmité : il ne pouvait faire vingt pas sans être formidablement altéré.

Si bien qu'il lui arrivait fréquemment, lorsqu'il parcourait un petit mille dans sa journée, de boire jusqu'à trente ou quarante verres de schiedam sans compter les anisettes, car il prétendait que l'anisette fait passer le goût du schiedam; et il n'aurait pas lâché son idée pour la grosse horloge du Parlement.

Cependant il trouva son maître.

Un jour d'été, à Amsterdam, par 78 degrés Farenheit au-dessus de zéro, ce bon gros vieux Hults Kamp rencontra, sans s'y attendre le moins du monde (Dieu sait si c'est à cela qu'il pensait!) le terrible mécanicien qui tua une fois, près de Leyde, trois hommes d'un seul coup de barre de fer; je veux parler de ce satané bougre de James Starck...

Or, comme ils ne s'étaient pas vus depuis trente ans environ, ils burent au moins cent schiedams, avant d'avoir la force de se serrer la main.

— Eh bien! fit alors Hults Kamp, il fait fièrement chaud, aujourd'hui...

— Certainement, répondit l'autre, voilà bien une heure que j'essaye de me désaltérer, et je ne peux pas y parvenir.

— C'est précisément comme moi, reprit le vieux Hults Kamp, cependant je dois avouer qu'une bonne bouteille de schiedam a son charme...

A cette déclaration, l'homme eut une moue qui voulait dire qu'en aucun pays du monde une bouteille ne pouvait avoir autant de charme que deux, trois ou quatre bouteilles de la même liqueur. Cependant, au bout d'un instant, il continua :

— Dites-moi, mon vieux, fit-il en frappant Hults Kamp à l'épaule, avez-vous jamais eu véritablement soif une fois dans votre vie?

— Si j'ai eu soif! répondit le bon gros vieux; je ne connais que moi pour avoir eu aussi soif! Un jour, il y a vingt ans, après une course à cheval, j'ai bu dix-huit bouteilles de bière sans désemparer... je m'en souviendrai longtemps...

— Eh bien! moi, reprit James Starck, le jour où j'ai eu le plus soif, c'était en Amérique, lors de la construction du *Canadian Pacific*. En plein mois d'août je me suis trouvé, avec ma voiture et mes outils, à dix milles environ de Vancouver, sans une bouteille d'ale, sans une fiole de vin, pas même une miette de brandy!... Eh bien! j'avais tellement soif que j'ai bu, d'un seul coup, un plein litre de vernis.

— Vous n'aviez donc pas d'eau?

— Plaît-il?

— De l'eau, vous n'en aviez donc pas?

— Ah! de l'eau!... oh! si, il devait y en avoir; mais, vous savez, mon cher ami, lorsqu'on a une soif comme celle que j'avais ce jour-là, on ne pense guère à se laver.

GEORGES AURIOL.

NEUVE



— Mon Hermance, que pensez-vous de ces fleurs, de ces champs, de ces prés ?
— Ça me rappelle mes dindons !

LES TRAINS QU'ON MANQUE

Ce sont les gares, les lointaines gares,
Où l'on arrive toujours trop tard.

— Belle-maman, embrassez-moi,
Embrassez-moi encore une fois,
Et empilons-nous comme des anchois.
Dans le vieil omnibus bourgeois ! —

Ouf, brouj,
Waterproofs,
Cannes et parapluies,
Je ne sais plus du tout où j'en suis...

Voici venir des hommes d'équipe,
Qui regardent béatement, en fumant leurs pipes,
Le train, le train que j'entends,
Nous n'arriverons jamais à temps,
(Certainement !) —

— Monsieur, on ne peut plus enregistrer vos bagages,
C'est vraiment dommage ! —

La cloche du départ, oui, j'entends la cloche :
Le mécanicien et le chauffeur ont un cœur de roche, —
Alors, inutile d'agiter notre mouchoir de poche...

Ainsi les trains s'en vont, rapides et discrets.
Et l'on est très embêté, après. —

FRANC-NOHAIN.

CONTE FLAMAND

Moi, bon licheur de bière du bon pays de Valenciennes en Flandre, j'aime à conter les histoires des bons buveurs de mon pays... Je vais donc vous dire une de ces histoires réjouissantes...

Dans presque tous les villages du Nord, presque toutes les maisons sont des petites fermes, presque toutes les petites fermes sont des cabarets, et dans presque tous les cabarets, il y a une pie, ou margot, ou agache, apprivoisée...

Il y avait donc une fois un cabaret, et dans ce cabaret, il y avait une agache, très sale, très maligne, et très bavarde... Il faut vous dire que cette agache savait un peu parler, parce qu'on lui avait coupé sous la langue quelque chose qui s'appelle le « filet »... Et, comme dans ce cabaret la bière était fort sure, Margot l'agache n'avait eu garde de ne point apprendre cette plainte des clients : « L' bière al est sure! »... Cet oiseau du diable répétait cela à tout propos, et le cabaretier, furieux de voir les clients déserter un à un son cabaret, était aussi furieux d'entendre l'agache répéter sans cesse : « L' bière al est sure! l' bière al est sure! »

Un jour donc, il se mit tout à fait en grande fureur,

et il plongea Margot dans la cuvette à rincer les verres — pour la noyer... Puis, il sortit pour aller assister sa vache qui était en train de faire un petit veau...

La cabaretière, qui ne se doutait de rien, trouvant Margot à demi noyée, et se débattant encore un peu, la retira de la cuvette, et la mit à sécher devant le poêle de fonte tout rouge...

Quelques instants après, le cabaretier revint, portant dans ses bras le petit veau nouveau-né, et tout humide encore des rosées de la naissance... Et il le mit aussi à sécher devant le poêle de fonte tout rouge...

La pie et le veau restèrent alors seuls à sécher, dans le silence, troublé seulement par le tic tac de la grande horloge à gaine.

Et voici ce qui se passa :

Margot la pie, pénétrée par la bonne chaleur du poêle, revient à elle peu à peu... Toute ragaillardie, elle se remit sur pattes, elle se secoua, se hérissa, se resecoua, se becqueta, se lissa... puis regarda autour d'elle... de son œil brillant et malin... Elle vit le veau qui était à côté d'elle : elle se rapprocha de lui et lui donna trois coups de bec, pour attirer son attention.

Et dans le grand silence, lui demanda : *très bas, très bas, car elle avait peur d'être renoyée :* « T'as donc dit aussi que l' bière al est sure ? »

GEORGES HERBERT.

LE BUIS

LE PRÉSIDENT. — Larillette, levez-vous. Vous êtes prévenu de tromperie sur la nature de la marchandise vendue.

LARILLETTE. — Je suis trop poli pour vous démentir.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez déjà subi une certaine quantité de condamnations.

LARILLETTE. — Dix-neuf, Monsieur le Président, mais jamais pour choses infamantes, toutes pour vols... ou escroqueries. Ni coups, ni blessures, ni outrages aux agents, ni attentats à la pudeur, rien! Je peux dire qu'au point de vue des mœurs, de la morale et du respect de l'autorité, celui-là qui me fera la pige n'est pas en beurre fondu... (*Se reprenant.*) Encore fondu, pardon.

LE PRESIDENT. — On vous a arrêté le dimanche des Rameaux devant l'église Notre-Dame-de-Lorette.

LARILLETTE. — Où je vendais du buis... en principe.

LE PRÉSIDENT. — Vous faites bien de dire : « En principe. » En fait, le buis que vous vendiez tout en criant : « Buis bénit! buis bénit! » était du cresson...

LARILLETTE. — De fontaine.

LE PRESIDENT. — De fontaine, c'est la vérité. Si c'est là toute votre excuse!...

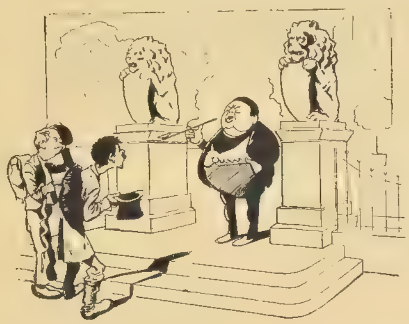
LARILLETTE. — Mon Dieu, Monsieur le Président, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Vous pensez, moi, j'aurais vendu du buis tout aussi honnêtement qu'un autre; qu'est-ce que ça aurait pu me faire? Seulement voilà, j'avais acheté, aux Halles, la veille, une cargaison de cresson de fontaine qui m'était restée pour compte. Je me suis donc tenu ce raisonnement bien simple : « Ce cresson-là ne vaut plus rien; c'est de la marchandise flambée. Si je le vendais pour du buis!... En somme ça ne trompera jamais que les personnes affligées de myopie, et l'intention étant réputée pour le fait, ce n'est bien sûr pas le bon Dieu qui ira, au jugement dernier, leur chercher des poux dans la tête pour l'histoire d'une malheureuse botte de cresson. » Est-ce vrai? Alors, ma foi, j'ai mis mon cresson dans un sac et je suis allé le faire bénir.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez fait bénir votre cresson!!!

LARILLETTE. — Tiens, parbleu! Vous savez bien comment ça se passe; y a le curé qui vient sur le seuil de l'église et qui bénit à droite et à gauche, comme ça. (*Il fait le simulacre de la bénédiction.*) Mon cresson a été bénit avec le reste. (*Le tribunal délibère.*) J'suis pas un homme à faire des blagues avec les choses de sainteté. Quoi, après tout, du cresson consacré, ce n'est plus comme de la salade.

GEORGES COURTELINE.

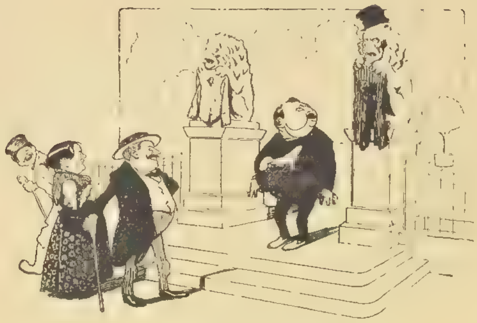
VENGEANCE DE MENDIANTS



1



2



3

L'USINE-CASINO OU LE CASINO-USINE

Hélas! il me faut en faire mon deuil!

Je m'étais toujours bercé de l'espoir que ce serait en notre bonne France, vieille terre de la Jacquerie, de 93 et du 18 Mars, que serait résolue, — et triomphalement! — la question sociale.

Les choses n'en prennent pas le chemin, comme disait Sarcey, et c'est bien triste de voir des jeunes gens, avisés pourtant, tels Poincaré, Deschanel, Barthou, et *tutti frutti* (1), s'opposer à la définitive abolition du capital!

En Nouvelle-Zélande, il en est bien autrement.

(Beaucoup d'individus, les mêmes qui voient le Canada dans les pays chauds, s'imaginent encore que la population de la Nouvelle-Zélande se recrute uniquement parmi des Caraïbes de basse culture intellectuelle. Ces personnes sont invitées à biffer cette opinion de leurs tablettes.)

En Nouvelle-Zélande, la question sociale, résolument entrée dans la voie du collectivisme bien compris, est en passe de se trouver entièrement résolue : les mots *propriétaire, locataire, exploiteurs, salariés,* etc., n'ont plus de raison d'être.

La solution? me demandez-vous.

La solution, non, mais *les solutions,* car il en est d'innombrables.

Dont quelques-unes assez pittoresques, ma foi! comme celle, par exemple, de l'*Usine-Casino.*

L'*Usine-Casino,* dont nous verrons prochainement, d'ailleurs, un spécimen à Paris, en plein boulevard, a résolu la question de rendre le travail passionnant et de sanctifier, par l'Effort utile, la jusqu'à présent fatale passion du jeu.

Dans un vaste hall, bien couvert à la fois et bien aéré, vous apercevez un grand nombre de roues assez semblables, en apparence, à celles de nos loteries foraines, mais plus solidement établies.

A chacune de ces roues correspond une manivelle destinée à la faire mouvoir.

. . . .

Je passe sur les détails techniques de l'installation. Qu'il vous suffise de savoir qu'en tournant, ces roues produisent un travail qui se trouve totalisé, régularisé et utilisé dans d'immenses sous-sols.

. . . .

Ces roues sont disposées par séries de vingt.

Vingt personnages, — individus ou gentlemen, — s'emploient à tourner ces vingt roues.

Toutes les dix minutes, les hommes s'arrêtent, et une des vingt roues, *au hasard,* s'illumine électriquement.

C'est la roue gagnante!

Alors, l'heureux monsieur tourneur de la roue gagnante touche vingt fois sa mise.

Il y a toutes sortes de séries dans l'*Usine-Casino,* depuis la série gratuite, où le gagnant touche modestement vingt sous, jusqu'à la série où chacun ponte 100 dollars (maximum) pour en toucher 2,000 (plus de 10,000 francs de notre monnaie).

Pas de cagnotte, vous le voyez, pas de *zéro.*

La cagnotte, c'est le travail acquis par l'administration.

Il paraît qu'en Nouvelle-Zélande les maisons de ce genre réussissent parfaitement.

Tous les mondes s'y rencontrent, depuis le modeste homme du peuple qui s'amène et, sans rien risquer, gagne quelques pièces de cent sous, jusqu'à l'élégant clubman qui s'en vient là satisfaire à la fois sa passion du jeu et son besoin de gymnastique musculaire.

Reste à savoir si cette sorte d'entreprise s'acclimatera en France.

ALPHONSE ALLAIS.

(1) L'auteur a voulu, sans doute, écrire *tutti quanti.*

DANS LES PAMPAS



Pour tuer le temps...

La vieille bonne d'un lauréat des examens du Conservatoire pour les instruments de cuivre s'est écriée en apprenant le résultat :

— J'étais sûre qu'il brillerait au concours : j'avais si bien astiqué son instrument!

Année. N° 18. 20 Septembre 1899. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare elégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicite dans le corps proprement dit du journal*.

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à sa Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous*.

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot et Popineau. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS.

AVIS

Nos abonnés, ainsi que toutes les personnes inscrites au service du journal, sont *instamment priés* de nous faire savoir les irrégularités ou retards qui pourraient se produire dans la remise de leurs numéros qui, pour Paris, doivent leur arriver *non pliés* et en parfait état.



Affiche de LÉANDRE (1m30 × 0m95), tirée en 3 couleurs. Epreuves *avant la lettre.* Prix : **10** fr.

NOTA. — Les Livraisons ne pourront se faire qu'en Octobre.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 18.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Si, comme la dernière fois, i' t' disent que c'est de la cochonnerie, tu leur diras que je n' suis pas bijoutier.

LES COMPLOTS

De grand matin le préfet de police
au ministre de l'Intérieur
qu'est toujours sorti, dit avec terreur :
— « On m'a parlé d'un complot anarchisse.
— « Hein? fait le ministre, en sursaut,
que ne le disiez-vous plus tôt!
Un complot! nom d'un chien
Ah! Diable! mais ça va bien,
cela va m'éviter
la pein' de l' fabriquer...
V'la plus d'un mois et d'mi
qu'on n'a sauvé l' Pays,
et si ça continu,
l' Ministère est foutu.

Mais subit'ment au préfet de police
le ministre dit, anxieux :
« Dit's donc, ce complot c'est-i' bien sérieux? »
— « On ne connaît pas encor les complices
répond le préfet, mais d'puis hier
à Saint D'nis on sent ça dans l'air. »
Le ministre à ces mots
dit : « N'hésitons pas, il faut
que sans retard aucun
nous arrêtions quelqu'un.
Pour commencer, voyons,
voyons... arrêtez donc
arrêtez... Déroulè-
de et nous verrons après...

Un mois après : conspiration nouvelle.
« Dans quel quartier ça s' passe-t-i »,
demand' le ministre en fronçant l' sourcil.
— « Je crois, dit l' préfet, qu' ça s' passe à Bruxelles,
à moins que nos douaniers pourtant... »
mais l' ministre l'interrompant :
« A nous les grands moyens
parlons peu, mais parlons bien.
D'abord sans r' tard aucun
faut arrêter quelqu'un.
Pour commencer, voyons,
voyons... arrêtez donc...
arrêtez... Déroulè-
de et nous verrons après.

Un mois plus tard grand complot royalisse.
« Avez-vous au moins quelques noms? »
demand' le ministre en plissant le front.
— « Nous n'avons pas encor le moindre indice
dit le préfet, ça ne va pas...
— Mais si, fait le ministre, ça va!
ça va, soyez-en sûr
comme un complot sur mesur'. »
D'abord, sans r' tard aucun
faut arrêter quelqu'un.
Pour commencer, voyons,
voyons, arrêtez donc...
arrêtez... Déroulè-
de et nous verrons après.

« Ça n' se peut pas, dit le préfet au ministre
car Déroulède est arrêté. »
— « Allons bon! s'écri' l' ministre épaté,
Il est dedans! l'imbécile! Ah! le cuistre!
Qui donc arrêter? nous v'là frais,
l'animal l'aura fait exprès...
si l'on pouvait seul'ment
le fair' sortir un instant...
pourtant sans r' tard aucun
faut arrêter quelqu'un,
et puisque vous n' pouvez
en somme m'arrêter
ce sinistre farceur,
arrêtez donc sa sœur!

E.-V. HYSPA.

LE NID DE CHARDONNERETS

OU LA LEÇON SILENCIEUSE

Il y avait sur une branche fourchue de notre cerisier un nid de chardonnerets joli à voir, rond, parfait, tout crins au dehors, tout duvet au dedans, et quatre petits venaient d'y éclore. Je dis à mon père :

« J'ai presque envie de les prendre pour les élever. »

Mon père m'avait expliqué souvent que c'est un crime de mettre des oiseaux en cage. Mais, cette fois, il ne trouva rien à me répondre. Quelques jours après, je lui dis :

« Si je veux, ce sera facile. Je placerai d'abord le nid dans une cage, j'attacherai la cage au cerisier et la mère nourrira les petits par les barreaux, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle. »

Mon père ne me dit pas ce qu'il pensait de ce moyen.

C'est pourquoi j'installai le nid dans une cage, la cage sur le cerisier, et ce que j'avais prévu arriva : les vieux chardonnerets, sans hésiter, apportèrent aux petits des pleins becs de chenilles. Et mon père observait de loin, amusé comme moi, leur va-et-vient fleuri, leur vol teint de rouge sang et de jaune soufre.

Je dis un soir :

« Les petits sont assez drus. S'ils étaient libres, ils s'envoleraient.

« Qu'ils passent une dernière nuit en famille et demain je les porterai à la maison, je les pendrai à ma fenêtre, et je te prie de croire qu'il n'y aura pas beaucoup de chardonnerets au monde mieux soignés. »

Mon père ne me dit pas le contraire.

Le lendemain, je trouvai la cage vide. Mon père était là, témoin de ma stupeur.

« Je ne suis pas curieux, dis-je, mais je voudrais bien savoir quel est l'imbécile qui a ouvert la porte de cette cage! »

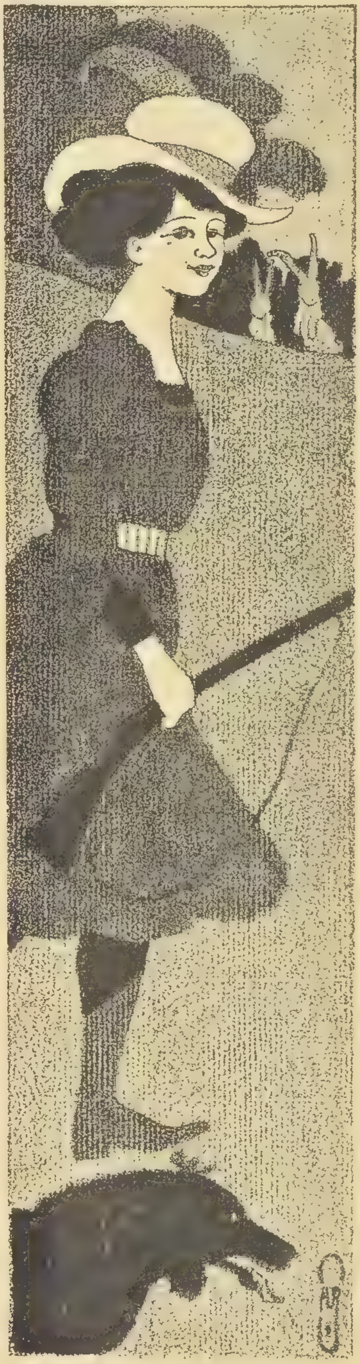
JULES RENARD.

LE BATON DE MARÉCHAL!



Pour sûr, je r'viendrai sargent...

– Il reviendra z'a Pâques, ou à la Trinité...



Ernestine Chasseresse.

PORTES ET FENÊTRES

Élève de Rubé et Chaperon, le farouche Annibal Prince est un décorateur de premier ordre. Donnez-lui seulement cent mètres de toile, et s'il ne vous livre pas en retour la forêt de Fontainebleau tout entière, je veux être pendu à la plus haute branche de ce cyclamen.

Ogre à ses moments perdus, Prince mange volontiers un gigot en guise de café au lait, et je crois qu'au besoin il s'assimilerait des tessons de carafe; mais il est une chose qu'il ne peut pas digérer : c'est l'impôt sur les portes et fenêtres.

« Pour payer une dîme, dit-il, il faut gagner de l'argent. Pour gagner de l'argent il faut travailler. Pour travailler il faut vivre, c'est-à-dire respirer et voir clair. Ceci posé, puisque c'est à l'aide de la fenêtre que je respire, médiocrement du reste, et que, tant bien que mal, je m'éclaire, il est aussi stupide d'imposer ladite fenêtre que de réclamer une contribution quelconque à l'enfant qui n'est pas encore sorti du ventre de sa mère! »

Afin de se payer un peu la tête de l'État — dont c'est bien quelquefois le tour, on l'avouera, — Annibal Prince s'est fait construire, dans la banlieue, une maison de bois étrange et gigantesque.

Imaginez un grand cube, une boîte immense, uniquement percée à son sommet d'une petite trappe imperceptible.

Cette boîte terminée, Annibal s'est bravement armé de ses pinceaux, et, comme il possède le génie du trompe-l'œil, il a sans difficulté décoré son immeuble d'une infinité de portes, lucarnes et fenêtres factices.

— Mais, direz-vous, est-ce que réellement il vit quelquefois làdedans?

Parfaitement bien. Il pénètre chez lui à l'aide d'une échelle. Lorsqu'il est sur le toit, il ouvre la trappe, tire son échelle, et, bientôt, le voilà confortablement installé au sein des ténèbres.

Hier il était dans son jardin, s'extasiant sur la précocité des lilas, lorsque le percepteur survint, flanqué d'un huissier et de quelques gendarmes.

— M. Prince?

— C'est moi.

— Monsieur, fit le collecteur des contributions directes, je vous ai envoyé mille avertissements multicolores et divers, mille avis avec ou sans frais, et vous n'avez pas daigné me répondre... Je viens vous saisir...

— Monsieur, rétorqua Prince, j'ai payé toutes les sommes que je vous devais et je m'explique mal votre inqualifiable démarche...

— Vous n'avez pas soldé l'impôt des portes et fenêtres.

— Je ne vous reconnais pas le droit de taxer l'air que je respire, si corrompu soit-il, non plus que la lumière qui me fait vivre. Pourquoi ne faites-vous payer aux poissons l'eau qu'ils sillonnent, et aux asticots leur pourriture?

— Vous avez peut-être beaucoup d'esprit, ricana le percepteur, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Avez-vous payé vos portes et fenêtres?

— Non, — et pour la bonne raison que je n'ai ni portes ni fenêtres?

— Vous n'en avez pas? J'en compte ici cent dix-huit...

— Ce sont de fausses fenêtres, — admirablement maquillées, j'en conviens, — mais fausses, néanmoins. Vous pouvez les lapider autant qu'il vous plaira : les carreaux sont en sapin de Norvège.

— Alors, grinça le percepteur, vous vous moquez de nous! c'est le mot, vous vous moquez littéralement de nous! De quel droit peignez-vous de fausses fenêtres sur votre maison?

— Percepteur, répondit Prince, percepteur des finances, honnête huissier, braves gendarme, l'État, c'est vous! — Or donc, puisque vous me demandez de quel droit je peins des fenêtres sur ma maison, à l'intérieur de laquelle il n'y a ni air potable, ni lumière.

Je, ci-gisant, Annibal Prince, citoyen obscur et négligeable, vous demanderai, à mon tour, ceci :

Puisque tout est défendu en ce pays, et que, grâce à l'Omnipotente Bureaucratie, nous sommes les moins libres des hommes, — de quel droit inscrivez-vous le nom de la Liberté, — vous! au fronton de vos monuments, et pourquoi sculptez-vous son divin flambeau jusque sur la porte noire des prisons?

GEORGES AURIOL.


H. PAILLARD. S.C
L. Calbet

CHEZ L'AVOCAT

La scène se passe dans le cabinet du célèbre avocat Brisemiche, spécialité de divorces.

BRISEMICHE, *interrompant Letruffé qui depuis un quart d'heure le rase.* — Tout ça, tout ça, c'est pas des griefs suffisants. Que votre femme ronfle la nuit et qu'elle s'obstine bon gré mal gré à vous faire coucher dans la ruelle, c'est peut-être désagréable, mais ce n'est pas un cas de divorce.

LETRUFFÉ. — Siouplaît?

BRISEMICHE, *agacé.* — Je vous dis que le fait de ronfler en dormant et de vous obliger à coucher dans la ruelle n'est pas de nature...

LETRUFFÉ. — Oh! mais attendez donc! vous ne connaissez pas le plus beau.

BRISEMICHE. — Parlez, alors; je vous écoute.

LETRUFFÉ. — Monsieur, vous n'avez pas idée comme cette femme-là est maniaque. Tenez, elle a deux habitudes que le diable userait sa salive à essayer de les lui faire perdre.

BRISEMICHE. — Quelles habitudes?

LETRUFFÉ. — De lire les journaux au lit et de faire pipi à huit heures du matin.

BRISEMICHE. — Au lit aussi?

LETRUFFÉ. — Ah non! *(Rire de Brisemiche.)* Seulement, c'est pour vous dire comme elle est égoïste. Ainsi, nous recevons deux journaux : eh bien, pendant qu'elle en lit un, vous croyez peut-être que je lis l'autre? Pas du tout! Cette rosse-là le met sous son derrière afin que je ne puisse pas l'avoir et que je sois, de là, à m'embêter comme un rat mort. C'est épatant, hein?... Plus fort que ça, monsieur! Monsieur, quand elle se lève pour aller faire pipi, vous pensez que je lis les journaux? Oui, je t'en souhaite!... Elle les emporte! elle les emporte aux cabinets où des fois elle reste une heure, pendant que je suis de là à me taper! Tout ça pour m'embêter et m'empêcher de lire *La Marchande de Moules,* par M. Xavier de Montépin. Quelle sale bête! mon Dieu, quelle sale bête!

BRISEMICHE. — Voici qui vaut un peu mieux, et ce petit tableau tout intime ferait merveille dans ma plaidoirie. Pourtant il n'y a pas à dire, ce n'est pas encore suffisant.

LETRUFFE. — Qu'est-ce qui vous faut donc?

BRISEMICHE. — Vous aller le savoir. *(Confidentiellement.)* Pour être en mesure de plaider décemment et pour conclure au divorce avec des chances de succès j'aurais besoin, tout au moins, de quelques injures bien senties.

LETRUFFÉ. — Quelques... *(Hurlant)* Bougre de cochon! Sacré empaillé! Saligaud...

BRISEMICHE, *ahuri.* — Hein?... Quoi?... Qu'est-ce?...

LETRUFFÉ, *furieux.* — Vous êtes un ignoble veau!...

BRISEMICHE. — Moi?

LETRUFFÉ. — Oui, vous! absurde et abject personnage! Etre stupide et marécageux! Non, mais avez-vous jamais vu une sale et répugnante gueule comme celle de ce gros macchabée.

BRISEMICHE, *à part.* — J'ai fait une gaffe! Ce Letruffé est un homme plein de délicatesse, que l'idée d'insulter une femme a fait sortir de ses gonds. *(Haut).* Calmez-vous, mon ami, de grâce! Vous vous êtes mépris sur mes intentions, et puisque la noblesse de votre caractère vous fait répugner aux injures, eh bien! qu'il n'en soit plus question ; je me contenterai de quelques voies de fait, calottes, coups de pied...

LETRUFFÉ. — Quelques... Rien de plus simple. *(Il tombe sur Brisemiche à poings clos.)*

DÉPART DE RÉSERVISTES

1



BRISEMICHE, *assommé.* — Aïe! Aïe! Aïe!... Au secours! A l'aide! On m'assassine!

LETRUFFE, *qui, en effet, s'est mépris sur les intentions de Brisemiche et a cru qu'il devait, pour obtenir le divorce, abreuver d'injures, puis rouer de coups, non sa femme, mais son avocat.*

Ne criez donc pas comme çà, tonnerre de Brest!... Vous allez faire venir le monde.

GEORGES COURTELINE.

HENRI IV

On rencontre parfois des gens qui ressemblent à « quelqu'un que l'on aurait déjà vu » et que pourtant on se croit à peu près sûr de ne point connaître. On les regarde pour savoir si on leur doit un coup de chapeau. Eux vous regardent aussi. En résumé, des deux côtés on s'abstient. Mais ça tracasse.

Ainsi, mon voisin de table, au café; chaque soir, je le vois arriver ayant, derrière sa barbe en éventail, je ne sais quel air magnanime. Il salue, de la main, une foule qui pourrait être là et demande son mazagran avec une condescendance marquée pour les petites gens qui le lui apporteront. Il a le regard gai et rusé; il a un sourire qui ne se détend jamais et qui ne dit rien, si ce n'est le parfait contentement qu'a mon homme d'être lui-même et non un autre.

Tout le temps, je me dis .

— Mais où diable ai-je rencontré cette tête? Est-ce un ancien camarade de collège? est-ce un ancien compagnon de bureau? L'ai-je vu quelque part autrefois, dans le monde? dans la rue? Je ne sais à qui il ressemble, mais il est frappant.

Hier, comme il arrivait en retard et qu'il réclamait sa consommation avec une autorité plus bruyante, j'ai entendu, derrière moi, la caissière dire au verseur :

— Servez Henri IV vivement; vous voyez qu'il est pressé.

Et me voilà fixé. C'est sur le pont Neuf que j'avais déjà vu cette tête-là.

JEAN DESTREM.

L'ŒIL

L'œil était dans le vase. Un caprice d'artiste
L'avait agrémenté d'un sourcil violet
Et sa prunelle peinte en rouge vif semblait
Vous regarder d'un air ineffablement triste.

C'est à la Foire au pain d'épices qu'un beau soir
Nous gagnâmes ce vase au tourniquet. Fifine
Affirma qu'il était en porcelaine fine,
Et voulut l'étrenner tout de suite, pour voir.

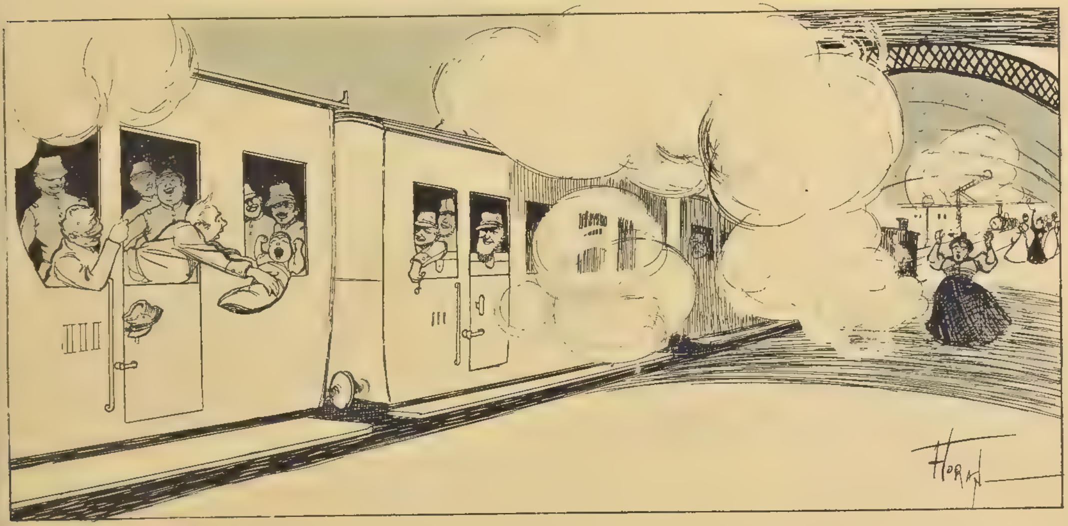
Mais il était si neuf, le soir, à la lumière,
Qu'elle n'osa ternir sa pureté première,
Et le remit en place avec recueillement.

Elle fut très longtemps à s'y faire. C'est bête :
Cet œil qui la fixait inexorablement
Semblait l'intimider de son regard honnête.

ARMAND MASSON.

DÉPART DE RÉSERVISTES

2



LA MAITRESSE QUE JE PRENDRAI

La maîtresse que je prendrai sera très bête :
Les femmes d'esprit nous font tant de mal à la tête ;

Elle ne sera pas même de la Société des Gens de lettres,
Et elle n'aura jamais été institutrice, peut-être ;

Et alors elle ne m'appellera pas son cher poète,
Et elle ne recopiera pas mes vers à l'encre violette ;

Mais je me complairai, en d'exquises délices, à reconnaître
Qu'elle manque totalement, oh! mais totalement de lettres ;

Et nous ferons bien gentiment tous deux la petite fête,
Sans dépasser, d'ailleurs, bien entendu, les bornes honnêtes :

Et ainsi nous nous serons aimés bêtement, comme des bêtes —
Et puis, après tout, çà n'est pas déjà si bête.

FRANC-NOHAIN.

SOUVENIRS DES CAMPS

Moi, j'appartiens à l'arme de la cavalerie, la plus considérée de toutes les armes, parce qu'elle est la plus redoutable, principalement en temps de paix.

Vous me direz ce que vous voudrez, un cheval vigoureux, dont les jambes de derrière sont armées au sabot d'un fer solide, est capable de faire de rudes blessures.

Les chevaux ne s'exercent pas en temps ordinaire contre les hommes de l'activité, parce que ceux-ci leur sont nécessaires pour ramasser leur crottin, leur frotter le poil, leur curer les pieds et leur servir leurs repas. Mais les périodes d'instruction sont une occasion toute trouvée pour expérimenter les coups de pied sur les territoriaux et les réservistes.

Au courant de ces us, j'évitais avec soin le voisinage des chevaux, et je restais constamment à deux ou trois cents pas de l'écurie principalement aux heures du pansage, ou je m'abritais dans quelque cantine.

Un jour, pourtant, on m'invita à me rendre au manège, et l'on me présenta un jeune cheval assez volumineux, que l'on nommait, je ne sais pourquoi, Alcibiade.

Je parvins à m'installer à califourchon sur le dos d'Alcibiade, et tout alla bien tant que nous restâmes sans bouger au milieu du manège, dans la calme attitude d'Étienne Marcel prévôt des marchands.

Mais l'officier qui nous instruisait eut l'idée funeste de commander :

— Marchez!

A partir de ce moment, mes souvenirs se brouillent un peu.

Il est probable qu'ayant perdu l'habitude du cheval pour contracter celle du cycle, je fis malgré moi le mouvement coutumier, élevant alternativement les genoux de chaque côté de la selle, ce qui eut pour résultat de labourer d'éperons indiscrets les flancs d'Alcibiade.

La plus ignoble conquête n'attendait que ce signal pour ruer, se cabrer, et faire des sauts de mouton, dans le but évident de rendre ma position intenable. Je compris ses intentions, et, avec une promptitude remarquable, je mis dos à terre sur le sable du manège.

Cet accident fut l'occasion de divers quolibets. On prétendit que je n'étais pas un vrai dragon, et que je méritais tout au plus de servir dans les biffins.

Je sus prouver aux malveillants de quels exploits équestres j'étais encore capable.

Il y a au 112[e] dragons, un cheval bai-brun nommé Cadmus, qui, à son arrivée au régiment — en 1879 — passait déjà pour indomptable. Et il n'avait que quatre ans à cette époque.

Je montai Cadmus et même, dédaignant les éperons ordinaires, j'adoptai les fameux éperons système Cash, dont beaucoup de bons cavaliers hésitent à se servir.

A partir de ce moment, je consacrai au travail de manège tous les instants que je pus dérober à la cantine.

J'aimais beaucoup, en effet, la cantine, ce modeste restaurant militaire, où l'on mange de bonne cuisine, servie sans apparat, où l'on tutoie les garçons, comme sous la Régence, où ils vous tutoient, eux aussi, comme sous la Terreur.

J'ai surtout remarqué la façon rapide dont les sommeliers font le service des vins.

Quand vous commandez un litre ou une chopine un garçon va à la pompe à vin, en remplit une bouteille qu'il a prise au hasard, près du comptoir.

Aussi les observateurs superficiels peuvent-ils croire, à l'inspection de ces bouteilles, que les ordres des clients n'ont pas été fidèlement exécutés.

Ainsi, le jour de mon arrivée, j'entendis mon voisin de gauche demander un litre de vin gris.

Le garçon lui apporta une bouteille, où se lisait l'étiquette : *Gomme.*

Un brigadier en bourgeron s'assit à ma droite et, frappant la table d'un poing impatient :

— Un litre de vin gris!

On vint, l'instant d'après, déposer près de lui, un litre où se lisait en lettres vertes : *Sirop de citron.*

Alors, je pris la parole à mon tour, sur un ton peu militaire encore :

— Un litre de vin gris!

Et sur la bouteille qu'on m'apporta, je déchiffrai ce mot :

Encaustique!

TRISTAN BERNARD.

L'amour forcené a les crimes les plus épouvantables pour fleurs naturelles, et les respire avec délices.

JEAN RICHEPIN.

La lutte pour la vie n'ayant presque rien perdu de son âpreté, la politique restant un conflit éternellement ouvert où toutes les armes paraissent être bonnes, on peut dire que des hommes se trouvent encore, et en nombre, qui ont gardé beaucoup de la férocité de caractère qui marque si bien, au milieu de l'éclat d'un art et d'une civilisation incomparables, l'histoire de la Renaissance.

HENRI FOUQUIER



La Belle au Bois... allant.

LA BIEN-AIMÉE

Dans mon pays poitevin,
Vive le vin!
J'ai rencontré la maligne
Sous les arbres d'un ravin.
Vive le vin! Vive la vigne!

Elle n'avait pas seize ans.
Sans penser aux amourettes,
Elle cueillait des fleurettes
Parmi les parfums grisants.
Sa robe était courte encore,
Ses cheveux encor nattés.
Elle avait l'air d'une aurore
Radieuse des Étés.

Dans mon pays poitevin,
Vive le vin!
J'ai rencontré la maligne
Sous les arbres d'un ravin.
Vive le vin! Vive la vigne!

Elle baissa ses beaux yeux
Couleur de ciel et de vague,
Quand je fis l'éloge vague
De ses charmes précieux.
Quand j'eus sa bouche naïve
Sous mon baiser, ce larcin
La grisa comme une grive
A l'époque du raisin

Dans mon pays poitevin,
Vive le vin!
J'ai rencontré la maligne
Sous les arbres d'un ravin.
Vive le vin! Vive la vigne!

Durant des ans, tu m'aimas!
Tu fus ma raison de vivre!
Mais, après les fleurs... le givre!
Après l'Été... les frimas!
Après moi... ce sont les autres
Qui t'embrassent dans les bois...
Dans le vice, tu te vautres...
Et pour t'oublier... Je bois!...

Dans mon pays poitevin,
Vive le vin!
J'ai rencontré la maligne
Sous les arbres d'un ravin.
Vive le vin! Vive la vigne!

RAPHAËL CHAIGNEAU.



— Les femmes, ma vieille, y'a qu'un caporal qui peut savoir c'que c'est!

LES JOYEUSETÉS DU TÉLÉPHONE

Un abonné du réseau parisien demande la communication avec son médecin.

— Allô! C'est vous docteur?

— Oui; à qui ai-je l'honneur de parler?

Le client se nomme et poursuit :

— Mon cher docteur, ma femme ne va pas du tout; les douleurs à la nuque ont repris avec violence et l'estomac refuse toute nourriture.

— Je vous avais averti : le mal suit sa marche; il faudra encore trois ou quatre jours de patience. Il faut cependant cesser la potion que j'ai prescrite hier?

— Est-ce tout docteur? N'y a-t-il pas autre chose à faire?

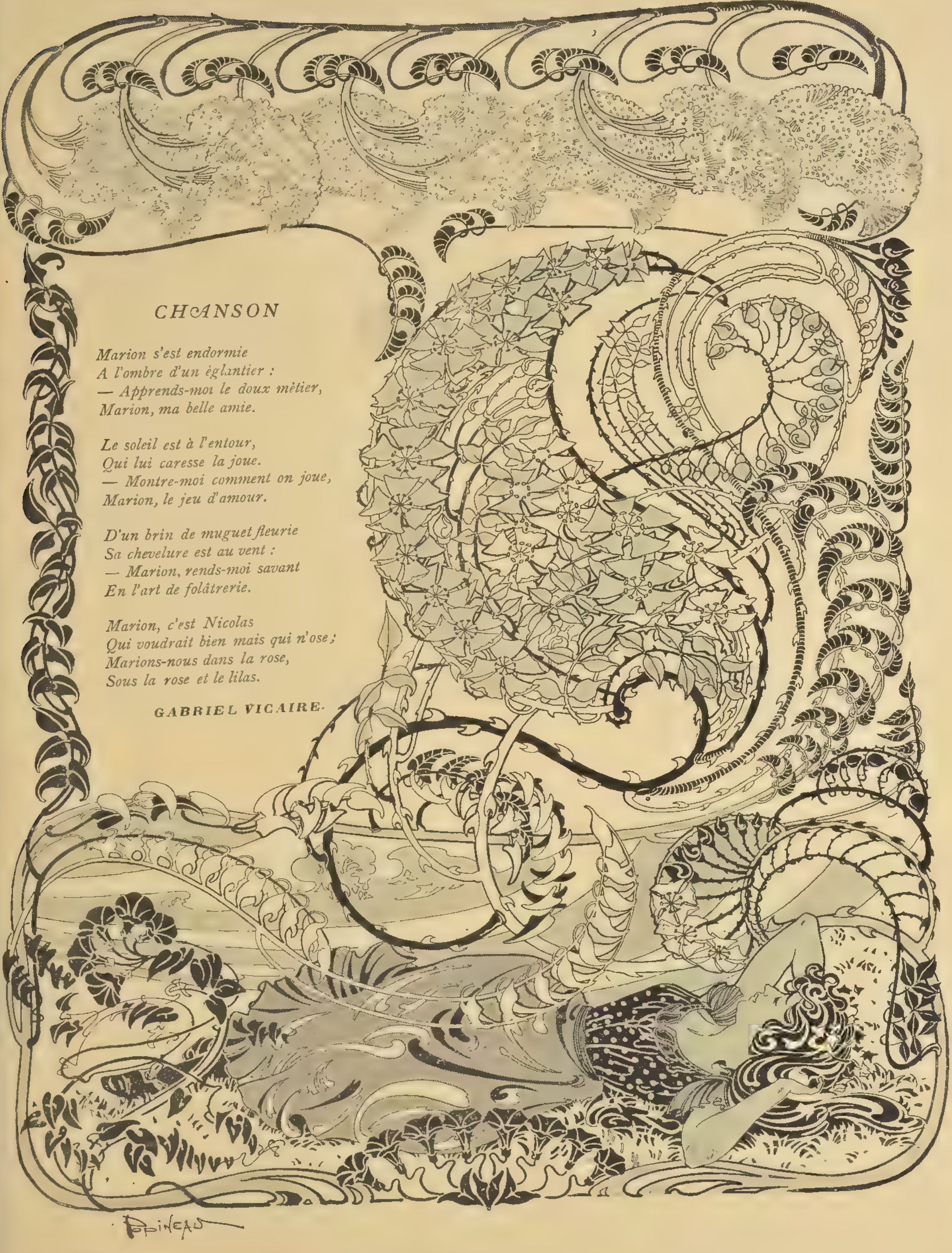
A ce moment, l'employé du bureau change, par erreur, la communication, et l'époux consterné reçoit la réponse d'un constructeur mécanicien qui donne une consultation à un de ses clients au sujet d'une chaudière à vapeur:

— ... Elle doit avoir à l'intérieur des incrustations de six à huit millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit et demain matin, avant de la chauffer, frappez-la vigoureusement à coups de marteau... Ensuite, munissez-vous d'une lance d'arrosage à forte pression et lavez-la à grande eau pendant un bon quart d'heure!!

A son grand étonnement, quand le médecin se présenta chez ses clients, on lui dit qu'il eût à envoyer sa note et que l'on refusait absolument de le recevoir.

— Ou il est devenu subitement fou, avait dit le mari à sa femme, ou c'est un mauvais plaisant de l'espèce la plus grossière. Dans les deux cas, il faut le balancer.

BAGATELLE.



CHANSON

Marion s'est endormie
A l'ombre d'un églantier :
— Apprends-moi le doux métier,
Marion, ma belle amie.

Le soleil est à l'entour,
Qui lui caresse la joue.
— Montre-moi comment on joue,
Marion, le jeu d'amour.

D'un brin de muguet fleurie
Sa chevelure est au vent :
— Marion, rends-moi savant
En l'art de folâtrerie.

Marion, c'est Nicolas
Qui voudrait bien mais qui n'ose ;
Marions-nous dans la rose,
Sous la rose et le lilas.

GABRIEL VICAIRE.

BALLADE DU TOUT-PARIS DES PREMIÈRES

Voici que, délaissant les plages
Où pleure Septembre inclément,
Gens de tous rangs, de tous pelages,
Nobles ou rastas simplement,
Fille vieille et jeune maman
Du lustre quêtent les lumières
Pour montrer strass et diamant :
C'est le Tout-Paris des Premières.

Du sérail sachant les usages
(Ne sont-ils pas du bâtiment)
Ils bâillent aux meilleurs passages
Et sont fiers de leur bâillement.
Ces gens qui, machinalement
(Youpins gommeux, prudes heaumières)
Partent avant le dénoûment,
C'est le Tout-Paris des Premières.

Ils jugent en aréopages,
Effrontés comme un Parlement :
— Machin?... oui... quelques bonnes pages,
Mais son sujet est assommant!...
Ils clament solennellement
Les banalités coutumières ;
Trouvent Jacques Normand charmant!
C'est le Tout-Paris des Premières!...

ENVOI

Prince, mieux vaut être l'amant
De la plus humble des fermières
Que chercher l'applaudissement
De ce Tout-Paris des Premières.

HUGUES DELORME.

DÉSESPOIR



— Oh, les hommes!... la vie!... Si j'avais seulement une corde...



!!!



— Au secours! Au secours!

On demande à quelqu'un si maître X..., notaire, est un homme à bien prendre les intérêts de ses clients.

— Je vous crois, non seulement il prend leurs intérêts, mais il leur prend aussi leur capital.

Le gros Montrichard est royaliste, et il explique à un électeur les beautés du régime monarchique.

— Si vous voulez être riche, lui dit-il en matière d'argument, votre premier soin n'est-il point de mettre le roi dans votre jeu?

A bord d'un bateau à vapeur qui va de Trouville au Havre.

Une dame fait part de son malaise à un de ses voisins.

— Comment, madame, vous avez cinq enfants et vous craignez encore le mal de mer!

nnée. N° 19. 5 Octobre 1899. · COCORICO · Prix : 30 centimes



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot et Popineau. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS



Affiche de Léandre pour **LE VIEUX MARCHEUR**, *Théâtre des Galeries Saint-Hubert (Bruxelles).* (1m30 × 0m95), tirée en 3 couleurs. Epreuves *avant la lettre.* Prix : **10** fr.; franco pliée **10** fr. **50**; roulée **12** fr.

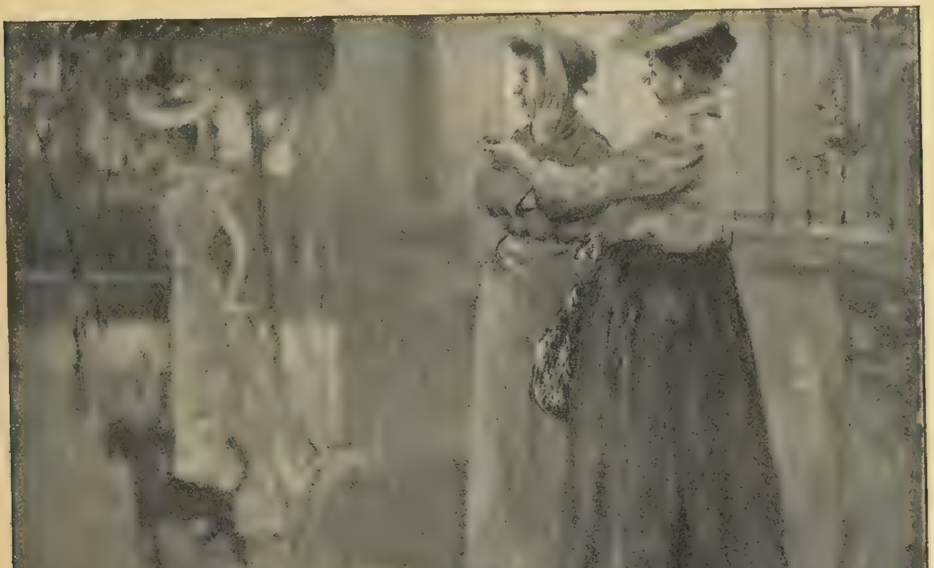
NOTA. — Les Livraisons ne pourront se faire qu'en Octobre.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 19.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Sûr, qu'en toilette nous sommes mieux qu'ça...

LES ATELIERS D'INFIRMES

AIR : *la Boiteuse.*

Il est de plus en plus question d'installer à Paris des ateliers pour les estropiés et les infirmes. C'est à M. Marsoulan que revient cette idée.

LES JOURNAUX.

I

Haut les cœurs et bas les chapeaux !
Les conseillers municipaux
Viennent de formuler des vœux
Qui stupéfieront nos neveux.
C'est ainsi qu'ils vont prochain'ment
Construire un vaste établiss'ment
Où les plus chétifs estropiés
Manœuvreront comm' des pompiers.

REFRAIN

On n'verra plus un tas de pauvres hères
Boitant par devant, boitant par derrière.
Car le progrès, qui lui ne s'arrêt'pas,
Leur crie : Au pas! au pas! au pas! au pas!
On va donc tirer la manche aux
Manchots, manchots, manchots!...
Quant aux aveugl's on conjecture
Qu'ils s'ront experts en écriture,
En écriture !

II

Les employés des télégraphes
Aux lenteurs fertiles en gaffes
Auront l'exemple salutaire
De l'homm'-troncs allant ventre à terre.
Ardents disciples d'Épicure,
Les culs-d'jatt's seront pédicures,
Pouvant à leur aise exercer
Sans avoir besoin d'se baisser.

III

Monsieur Marsoulan est subtil.
Mais son plan réussira-t-il?
Car de ce projet noble et tendre
Les sourds ne veulent rien entendre ;
Manchots, culs-de-jatt's inhumains,
Contre lui font des pieds, des mains.
Seuls, les aveugles, conciliants,
N'y voient guère d'inconvénients?

HUGUES DELORME.

CURE MANQUÉE

Appelé, comme membre fondateur de l'Association pour l'avancement de l'ignorance, à prendre place au banquet annuel qui se tient dans une île quelconque de la Grande-Bretagne, je me trouvai échoué, un beau matin, sur un rocher aride de la côte irlandaise.

Comment diable étais-je venu là, je n'ai jamais pu le savoir. Mais, seul sur un roc de la plus extrême dureté, entouré de varechs visqueux, d'une eau sans fin, de poissons monstrueux, l'avenir m'apparaissait terrible de noirceur.

Après m'être livré à un désespoir de quelques minutes, je me souvins heureusement que j'avais dans les environs une vieille parente, Mrs O'Neil. Cette respectable dame, quoique née à Asnières, est devenue Irlandaise à force de boire du whiskey. Je n'avais pas vu Mrs O'Neil depuis quarante-sept ans; l'occasion était bonne. Muni d'une boussole et d'une excellente carte de visite, je quittai mon rocher et me dirigeai vers la demeure de ma vieille parente.

Jugez de ma douleur quand, en arrivant au seuil du cottage, j'aperçus des cierges allumés, en même temps que j'entendais des hurlements qui ressemblaient à des cantiques et à des chansons.

J'ouvris la porte en tremblant, et un spectacle curieux frappa ma vue.

Une cinquantaine de paysans, pleins comme des bourriques, veillaient le cadavre de ma parente.

La vieille maudite était morte la veille et n'avait pas eu seulement la délicatesse de m'attendre.

Quand on sut que j'étais parent de la défunte, on me fit asseoir, on m'offrit des liqueurs variées, et les plus joyeux propos circulèrent en même temps que les verres.

Je n'ai, de ma vie, passé une aussi bonne nuit.

Entre une gigue et un psaume, par simple convenance, je crus bon de demander à ces braves gens à l'aide de quelle maladie Mrs O'Neil avait cassé sa pipe irlandaise.

Un vieux s'avança et, au milieu des hoquets :

— La respectable lady, gémit-il, est morte d'une maladie des yeux et, by God! j'ai tout fait pourtant pour la sauver.

— C'était donc incurable, docteur?

— By Jove! non, de simples lotions de brandy auraient tiré votre parente d'affaire; mais voici le malheur! mistress O'Neil n'a jamais pu se donner de ces lotions.

— Comment ça?

— Ne m'en parlez pas : cette excellente vieille n'a jamais eu le courage de faire parvenir le verre de brandy jusqu'à ses yeux; aussitôt qu'il passait devant sa bouche, crac! il était lampé d'un trait.

Et le docteur alla s'affaler lourdement au pied du lit.

Le lendemain, je conduisis ma parente à sa dernière demeure; les fêtes durèrent trois jours, et quand la cave de Mrs O'Neil fut vidée jusqu'à la dernière goutte, on se sépara et chacun alla vaquer à ses affaires.

MAURICE O'REILLY.

SUR LES TOITS



Dessin de Benjamin Rabier.

PENSÉE D'UN CHAT DE GOUTTIÈRE

— C'est égal, si l'amour du pays est aussi fort chez nos soldats que l'amour de la payse, il y a encore de beaux jours pour la France...

APRÈS LES GRANDES MANŒUVRES

Cresson de fontaine,
La santé du corps !
(Cris des rues.)

Salade en fin cresson que la nymphe lava,
On servait la salade — et Loubet se leva.
Loubet dit, saluant un Corps d'infanterie
Fier, solide, dispos, tout prêt pour la tuerie :
« Je bois à la santé du Corps ! » et l'entendant,
Le cresson répondit : « Merci, mon président ! »

CAPTAIN CAP.

SAINTE ILLUSION

O sainte Illusion, nourrice de chimères,
Dont la voix chevrotante aux refrains surannés
Berce les rêves bleus de nos fils nouveau-nés,
Et le sommeil léger de nos bonnes grand'mères ;

Étoile du Roi-Mage, étoile du pêcheur,
Espérance toujours déçue et toujours neuve,
Vers qui clopine encore en ses voiles de veuve
La vieille Humanité cherchant son Rédempteur ;

Guide du pèlerin, mirage solitaire
Qui nous fais apparaître aux horizons lointains
La source vive et les palmiers jamais atteints
De l'oasis promise où l'on se désaltère ;

Verbe de l'Inconnu, mystérieuse Voix
Qu'entendent les martyrs au fond de leurs cellules,
Sois bénie à jamais, doreuse de pilules,
O Sainte Illusion, seul Verbe en qui je crois.

— Car ton mensonge est comme un vin qui nous enivre
Et nous réconcilie avec la vérité ;
Ton rêve sert d'excuse à la réalité,
Et ta folie est la raison qui nous fait vivre ;

Tes leurres successifs sont les aspects divers
D'un idéal à tout jamais inaccessible ;
Tes erreurs ont doublé les caps de l'impossible
Et de mondes nouveaux enrichi l'univers.

Si nos jours ne sont plus fertiles en miracles,
Si le cycle héroïque a l'air d'être fermé,
C'est que le vent mauvais du doute a consommé
La ruine de tes suprêmes tabernacles.

S'il n'est plus de prophète en nos jours de malheur,
C'est qu'au jardin fermé de nos croyances roses
Le zèle inopportun de jardiniers moroses
A sarclé, comme une herbe inutile, nos fleurs.

Le cœur vide, aujourd'hui, l'âme désenchantée,
Nous piétinons sur place, incapables d'effort,
Fiers d'avoir détraqué l'invisible ressort
Dont le branle animait notre horloge arrêtée.

* * *

— Parfois pourtant, un son de cloche, un chant lointain,
Un régiment qui passe, un vieux drapeau qui flotte
Font crépiter encore d'une lueur falote
La veilleuse de notre enthousiasme éteint.

Et qui de nous alors, toutes choses pesées,
Ce qu'il valait hier, ce qu'il vaut à présent,
N'a senti se mouiller sa paupière en pensant
Aux œufs rouges de ses espérances brisées.

ARMAND MASSON.

AUTREFOIS



GRISETTES

AUJOURD'HUI





Dessin de A. Roubille.

Fier, se dressant sur ses ergots,
Le coq ventru cocoricote
Et les Suzons et les Margots
Ecoutent son cri qui sanglote.

Voici l'heure des amoureux,
Où le soleil pourpre s'écroule.
A l'appel du coq langoureux
Les filles ont la chair de poule.

H. D.

UN REMÈDE

Ce n'est certes pas dans le charmant village de Louvignies, où je suis venu chercher un peu de soleil, qu'on peut apercevoir, tant les heures y passent vite, que les années de campagne comptent double.

Un incident de loin en loin, comme l'ouverture de la chasse, qui se fit dimanche, vient troubler la vie tranquille, un peu monotone, au fond très heureuse, qu'on y mène.

On réédite alors la vieille histoire des quatre lapins qui sont en train de faire une partie de manille dans un champ, quand survient un chasseur renommé pour sa maladresse. Le lapin qui fait le quatrième reconnaît le malchanceux tireur et dit aux autres : « Ce n'est qu'un tel, nous avons le temps de faire la belle. »

Mais tout rentre bientôt dans le train-train accoutumé et dans le calme propice aux rêveries.

Nonchalamment assis aux bords de l'Hogneau, où l'on se fait taquiner par des verderons qui ne veulent jamais mordre, je ne sais pourquoi j'ai pensé au krach de la librairie.

Sans doute pour avoir l'occasion d'en parler.

Les deux principales causes qui furent données de la mévente des livres sont le développement du journalisme et l'usage de la bicyclette.

Il est certain que la bécane et l'automobile font chaque jour les délices d'un plus grand nombre d'adeptes, lesquels, pressés par l'heure du départ, trouvent dans les journaux, de plus en plus littéraires, une pâture intellectuelle suffisante.

L'invasion symboliste et décadente a détourné beaucoup de lecteurs de l'achat de volumes où ils ne voyaient goutte. Peut-être eussent-ils fini par essayer de comprendre, mais la bicyclette vint faire diversion, accapara tous les moments, — et on ne lit plus.

Il y a remède à tout mal et je crois avoir trouvé celui du krach de la librairie.

Il faudrait d'abord remettre en honneur la langue française, qu'on voit aujourd'hui impudemment violée par un tas de de néo-Grecs, de Belges et de Polonais.

Enfin, et surtout, les poètes et les prosateurs devraient s'appliquer à écrire pour des gens pressés. Je crois justement avoir sur moi un petit sonnet qui est un modèle de littérature en style télégraphique. En effet, le voici :

A LA CAMPAGNE

O
Trève
Brève
Au

Haut
Rêve!...
Eau!
Grève!...

Là!
La
Plaine

Dort,
Pleine
D'or.

Il rime richement et en dit autant qu'un long poème. Un poète est à la campagne. Il va enfin respirer loin des tracas de la vie parisienne. Il se trouve au bord de la mer, devant une grève merveilleuse, et son étonnement s'exprime par des points d'exclamation. Et, plus loin, les champs de blés, qui sont l'espoir de richesses, s'endorment au souffle berceur de la brise du soir.

Deux ou trois poèmes, pris le matin à jeun, vous tiennent au courant des choses littéraires, sans vous empêcher de vaquer à vos affaires et de pratiquer tous les sports.

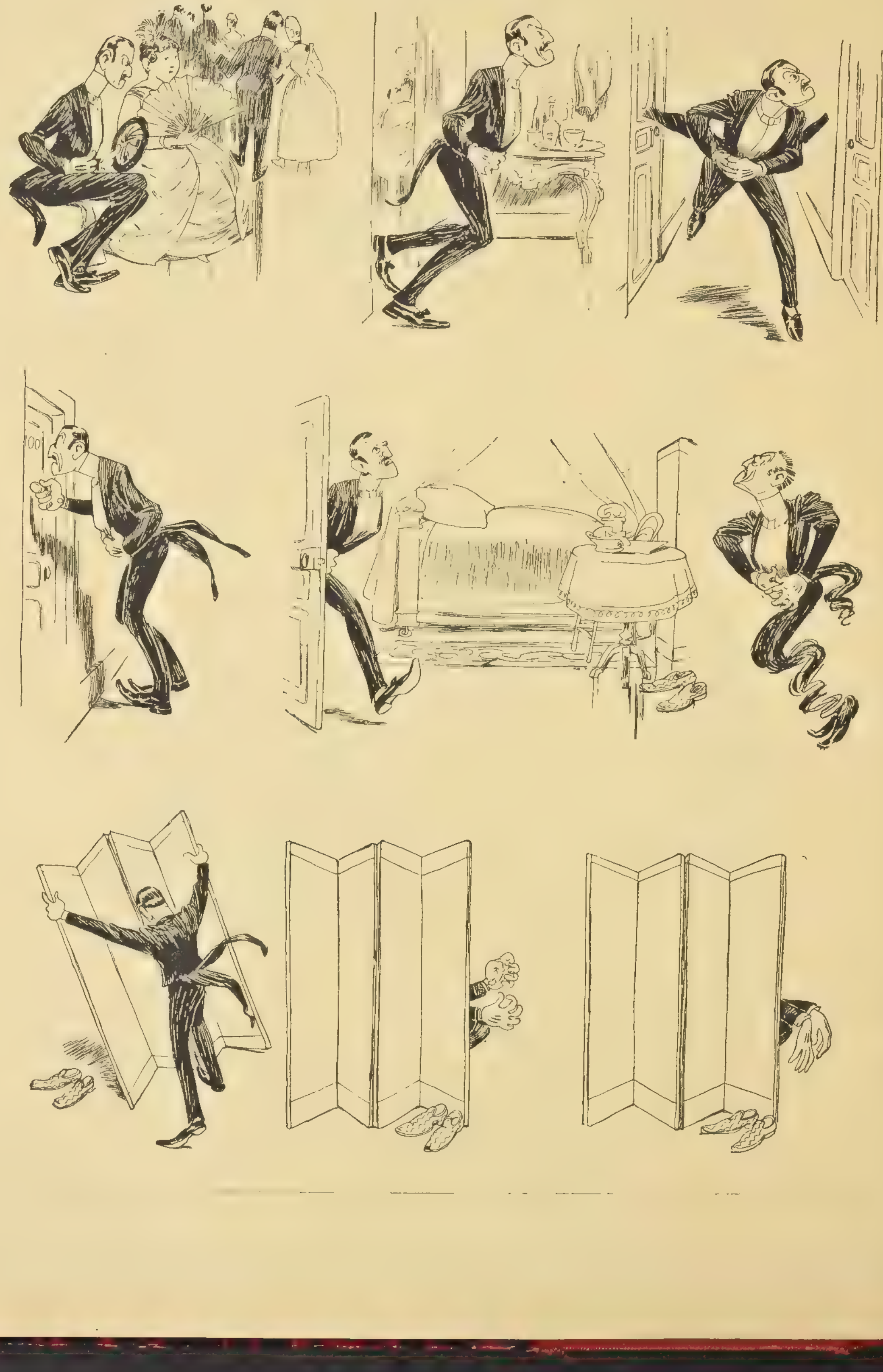
JEAN GOUDEZKI.

A. MUCHA



OCTOBRE

Le Départ des Hirondelles.



INTERMÈDE (*Suite*).



RASEUR

SCÈNE EN UN ACTE ET UN ENTR'ACTE

A l'Opéra. On joue Faust.

Aux fauteuils d'orchestre, quatrième rang, un monsieur d'âge mûr, de mise correcte mais sans recherche, se renverse dans sa stalle avec le complet laisser aller du chez soi.

A côté de lui, un spectateur plus jeune, d'allure et de tournure distinguées, même un peu gourmées, prête une attention soutenue au spectacle.

FAUST, *vieux, ronchonneur et contradictoire.* — Rien! En vain j'interroge, en mon ardente veille, la nature et le créateur... A moi les plaisirs, les folles ivresses!... Maudites soyez-vous, ô voluptés humaines!... A moi, Satan, à moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *jaillissant d'une trappe, escorté d'une belle flamme de lycopode.* — Me voici!... un vrai gentilho... o...ooooooooome!

LE SPECTATEUR D'AGE MUR, *manifestant, avec de légers claquements de langue, quelque désapprobation.* — Tt... Tt... Tt!...

LE SPECTATEUR GOURMÉ *contemplant un court instant son voisin d'un œil froid.* — ......

MÉPHISTOPHÉLÈS, *bombant son torse écarlate et faisant des effets de jarret cramoisi.* — Eh bien! Docteur, que me veux-tu?...

FAUST, *de plus en plus ronchonneur et contradictoire.* — Va-t-en!

LE SPECTATFUR D'AGE MUR, *à mi-voix et avec une précision dans la simultanéité qui dénote une connaissance approfondie de la partition.* — Va-t'en!

LE SPECTATEUR GOURMÉ, *contemplant son voisin en fronçant le sourcil.* — ....

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec la décision d'un monsieur qui recourt aux grands moyens, désignant le fond du théâtre d'un grand geste rouge.* — La jeunesse t'appelle! O...ose la regarder!

Apparition de Marguerite.

LE SPECTATEUR D'AGE MUR, *fredonnant, cependant que les instruments à corde de l'orchestre attaquent, con sordina, l'air du Rouet.* — To-to-lo-to-to-to, to-to-lo-to-to-to-to...

LE SPECTATEUR GOURMÉ, *exhalant son impatience en un soupir poliment dirigé du côté opposé.* — Oh!

L'acte s'achève; le rideau tombe. Entr'acte.

LE SPECTATEUR D'AGE MUR, *interpellant avec une naturelle familiarité son voisin qui, stupéfait sans doute, ne bronche pas.* — Vous n'avez pas connu Balanqué? Non? En effet, vous êtes trop jeune. C'est Balanqué, un grand, maigre, osseux, à voix de cuivre, qui créa ce rôle de Méphistophélès. Et il le fit de manière presque inimitable. J'ai vu, depuis, tous les chanteurs qui ont tenu le rôle: Faure lui-même n'était, comme en tout, que monsieur Faure, grand seigneur, un style admirable, point diabolique comme l'était Balanqué. J'ai vu Bouhy, très élégant, chanteur expert; Battaille, sans façon et bon enfant; Gaillard, qui s'évertuait et réussissait à être satanique à souhait; Pol Plançon, de stature gigantesque; Victor Maurel, qui montrait un Méphistophélès en chausses grises et en pourpoint noir, entorse à la tradition que faisait à peine pardonner le grand art du chanteur; d'autres encore, un tel, chose, machin, que sais-jè? Aucun, Monsieur, j'ose le dire, ne m'a fait oublier Balanqué.

LE SPECTATEUR GOURMÉ, *se dégelant quelque peu, mais toujours froid et rigide.* — Monsieur, bien que je n'aie ni votre âge, ni votre expérience, encore moins votre mémoire, laissez-moi vous faire part, à mon tour, de quelques impressions personnelles : j'ai vu, en des concours publics, des ouvriers coiffeurs se disputer des médailles, des diplômes et des prix en déployant des dons rares de dextérité à raser les joues d'un grand nombre de patients, pauvres bougres qui, pour un

modique salaire, consentaient à se prêter à ces épreuves en qualité de sujets; j'ai vu des gens, d'aspect sordide ou quelconque, mériter pourtant l'admiration de leurs contemporains par une réputation bien assise de maîtres dans l'art, difficile assurément, de tondre des œufs; j'ai assisté à des concours horticoles dans lesquels des spécialistes, incapables de se jouer de moi, m'ont fait contempler des machines d'une infinie perfection, avec lesquelles un jardinier, Monsieur, un simple jardinier transformait, en quelques allées et venues, le gazon le plus dru et le plus hirsute en un tapis de velours admirablement uni. Eh bien! Monsieur, j'ose le dire : tout cela n'est que de la gnognote. A vous, à vous seul, revient, sans conteste, le record du rasoir.

(Exit.)

GEORGES FRAPPIER.

L'ORAGE

Vers minuit, par la croisée sans volets et par toutes ses fentes, la maison au toit de paille s'emplit et se vide d'éclairs.

La vieille se lève, allume la lampe à pétrole, décroche le Christ et le donne aux deux petits, afin, que couché entre eux, il les préserve.

Le vieux continue apparemment de dormir, mais sa main froisse l'édredon.

La vieille allume aussi une lanterne, pour être prête, s'il fallait courir à l'écurie des vaches.

Ensuite elle s'assied, le chapelet aux doigts, et multiplie les signes de croix, comme si elle s'ôtait des toiles d'araignées du visage.

Des histoires de foudre lui reviennent, mettent sa mémoire en feu. A chaque éclat de tonnerre, elle pense :

— Cette fois, c'est sur le château!

— Oh! cette fois-là, par exemple, c'est sur le noyer d'en face!

Quand elle ose regarder dans les ténèbres, du côté du pré, un vague troupeau de bœufs immobilisés blanchoie irrégulièrement aux flammes aveuglantes.

Soudain un calme. Plus d'éclairs. Le reste de l'orage, inutile, se tait, car là-haut, juste au-dessus de la cheminée, c'est sûr, le grand coup se prépare.

Et la vieille qui renifle déjà, le dos courbé, l'odeur du soufre, le vieux raidi dans ses draps, les petits collés, serrant à pleins poings le Christ, tous attendent que ça tombe!

JULES RENARD.

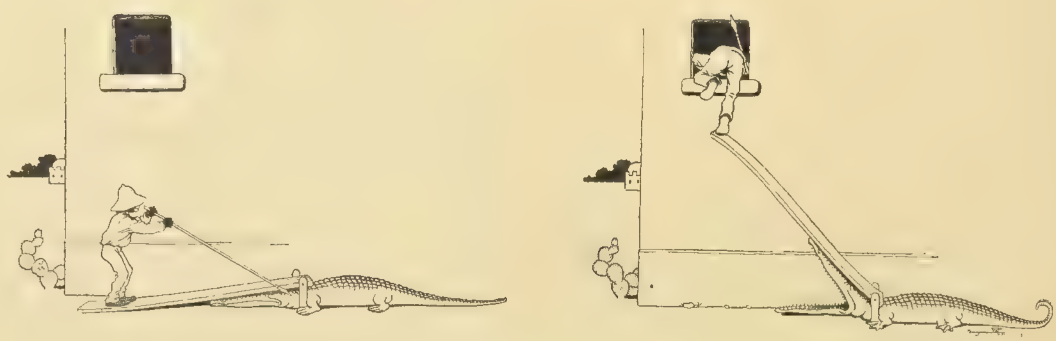
Nous n'avons plus de véritable joie depuis vingt ans. La joie française s'est faite macabre, s'est faite rosse. Les professionnels ne savent plus la répandre dans le livre ni au théâtre. Leur joie donne envie de pleurer autant que de rire.

JEAN RAMEAU.

La lutte pour la vie n'ayant presque rien perdu de son âpreté, la politique restant un conflit éternellement ouvert où toutes les armes paraissent être bonnes, on peut dire que des hommes se trouvent encore, et en nombre, qui ont gardé beaucoup de la férocité de caractère qui marque si bien, au milieu de l'éclat d'un art et d'une civilisation incomparables, l'histoire de la Renaissance.

HENRI FOUQUIER.

UN ASCENSEUR DANS L'AFRIQUE CENTRALE



Dessin de Benjamin Rabier.



LA CHANSON DES PAVOTS

Pour Sully-Prudhomme.

Les grands pavots, tristes et lourds,
Ont des pétales de velours.
Quand le vent dans la nuit les froisse,
Ils disent des mots pleins d'angoisse,
Sur des airs sourds.

Dormez ! quand on dort on ne souffre.
Dormez ! l'œil clos ne voit le gouffre
Vers qui l'on court.
Le temps est court,
Le temps où le corps brisé plonge
Son doute amer
Dans l'infini berceur du songe,
Troublante mer.

Dormez ! car la minute brève
Souvent nous déroule en un rêve
Des jours nombreux
Et bienheureux.
Le rêve, au gueux qui, sans chemise,
Pieds nus, s'en va,
Entr'ouvre la terre promise
Par Jéhovah.

Dormez ! on ne sent le froid aigre,
On ne voit la faim au corps maigre
Dans le sommeil.
Le dur réveil
Brutalement vous remémore
Ceux qu'on aimait,
Endormis sous le sycomore
A tout jamais.

Dormez ! amants dont le cœur saigne,
Morphée est le seul qui vous plaigne
Comme il le faut
D'un amour faux.
Et s'il fuit, — traîtrise ou malice. —
Sans un remords,
Venez dormir en mon calice
La douce mort.

JÉROME DOUCET.

LE COCHER DE MAITRE

Le cocher de maître serait désespéré qu'on l'assimilât au cocher d'omnibus ou au cocher de fiacre. Il est d'une autre essence, du moins il l'affirme.

Il en donne comme preuve la couronne qu'il porte aux boutons de sa livrée; car de même que le figurant de théâtre s'imagine qu'il est le général ou le grand seigneur qu'il représente, de même le cocher de maître se croit marquis ou comte, suivant que son maître est comte ou marquis.

Le cocher de maître fraye peu avec les domestiques de la maison à laquelle il appartient; en retour, il est en relations suivies avec ses collègues dont le maître est baron pour le moins.

Cette attitude, ridicule sans doute, offre néanmoins un avantage évident : celui d'obliger le cocher de maître à une politesse qui touche à la courtoisie.

Le cocher de maître s'applique, en effet, à se montrer toujours correct. Si un cocher de fiacre lui lance une épithète injurieuse, il détourne dédaigneusement la tête, ne voulant pas se commettre avec un personnage d'une classe inférieure à la sienne. Lorsque le cocher de maître a atteint sa quarantième année, il achète un fonds de marchand de vins, et devient le fournisseur et l'ami des cochers de fiacre.

FERDINAND BLOCH.

UNE RÉPONSE

Le jeune Labobine et moi nous ne faisions qu'un.

Nous faisions en même temps notre rhétorique.

Ou nous faisions semblant de la faire, — ce qui revient absolument au même.

C'est-à-dire que nous assistions irrégulièrement à des cours qui nous embêtaient crânement, — quoique nous concentrassions tous nos efforts à n'en pas entendre un seul mot.

Le plus souvent nous attrapions des mouches auxquelles nous rendions la liberté après leur avoir agrémenté l'orifice caudal d'un bout de papier arraché à un vague dictionnaire latin absolument destiné à cet usage.

Le vieux professeur avait coutume de dire en parlant de nous : « C'est des bons enfants, mais ils sont bigrement paresseux. » Et, de fait, on pouvait plutôt l'être moins que plus.

Nous goûtions médiocrement Cicéron, et Sénèque nous tapait sur le système (*sic*).

Nous n'avions qu'un regret, c'est qu'ils fussent morts, ce qui ôtait le plaisir de les tuer.

Or, un jour, il faisait une chaleur tropicale encore aggravée par la lecture d'un magnifique discours de Cicéron. (Ce n'est pas moi qui le dis.)

Dans l'air bleu, — les fenêtres étant ouvertes, — tourbillonnaient des nuées de mouches.

Le jeune Labobine s'ingéniait à les attirer dans notre voisinage par le fallacieux appât de morceaux de sucre placés bien ostensiblement sur le coin d'une table surchargée d'inscriptions anti-universitaires.

Décrivant donc dans l'air, avec sa main prête à se refermer, la courbe usuelle que tous ceux dont le passe-temps consiste à attraper des mouches, et plus particulièrement les pêcheurs à la ligne, connaissent bien, il eut l'horrible désappointement de rater sa quarante-deuxième victime.

Le professeur, qui surveillait ce manège depuis assez longtemps, se leva de sa chaire, rouge de colère, et cria :

— Est-ce que vous aurez bientôt fini d'attraper les mouches, monsieur ?

Labobine ne parut pas être frappé outre mesure de cette admonestation ridicule (c'est sa propre expression) et, tranquillement, répondit :

— Je ne l'ai pas attrapée, monsieur.

JULES DÉPAQUIT.

Un pêcheur à la ligne vient de ramener du fond de l'eau un soulier. Il s'écrie, tout en dégageant son hameçon :

— L'embêtant, c'est qu'on ne pêche jamais la paire.

Un paysan à un monsieur :

— A quelle heure, s. v. p. Monsieur, part le train ?

— Quand il siffle ! répond le monsieur.

Courrier de la grande semaine de Vichy.

— Mauvaise saison, ma chère Marcelle; j'avais emporté quinze toilettes nouvelles, je n'ai encore pu m'en faire payer que trois





Dessin de J. Wely.

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✳ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot, Popineau, A. Roubille et Mucha. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 20.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A L'ÉGLISE



— Tiens, mets ces deux sous dans le tronc.
— Qu'est-ce qui va sortir, dis, maman?

ET BAUER?

Voici l'automne aux cheveux roux, au pâle front
paré de feuilles d'or et de mélancolie,
l'automne et son soleil vespéral si chaudron,
l'automne chère au doux rêveur loin de l'amie.
Ce geste de l'automne en robe de féérie,
l'Anglais ne le voit pas. Ce peuple au teint pas cuit
songe à prendre aux Boërs leur vieille argenterie.
Que fait pendant ce temps notre Bauer Henri?

Voici l'automne au ventre adorable et fécond,
elle jette à nos pieds les fleurs qui l'ont suivie,
et le pampre vermeil qui dore son balcon,
a fait saigner pour nous le meilleur de sa vie.
Dédaigneux de ces dons et tout à sa furie
L'Anglais qui se repait de liqueurs extra-dry
en l'honneur des Boërs dresse ses batteries.
Que fait pendant ce temps notre Bauer Henri?

Voici l'automne... il pleut du sang à l'horizon.
Le crépuscule montre encor sa main fleurie
de violettes. Il va tomber à foison
des marrons peu glacés. Triste confiserie!
Dzim dum-dum! Contempteur de toute rêverie,
l'Anglais se fout un peu des sites qu'il flétrit;
Le Boër n'a qu'à bien défendre sa patrie.
Que fait pendant ce temps notre Bauer Henri?

ENVOI

O Roi des mines déconfites et taries!
dis-moi; loin du pays Natal, d'où part le cri
des vieux Boërs luttant contre la barbarie,
Que fait donc à Paris notre Bauer Henri.

E.-V. HYSPA.

FIÈRE RÉPONSE D'UNE PETITE TABLE

De tous les fabricants de mélodrames et de romans-feuilletons qui sévissent à l'heure présente, Compayrol est sans conteste le plus redoutable. Il détient, invaincu, le record de l'impropriété du terme et de la niaiserie incohérente. Par lui la langue française, *cette vieille dame qui veut être respectée*, est quotidiennement traitée par dessous la jambe, si j'ose m'exprimer ainsi. Dramaturge, donc, et romancier, en effet, notre homme, grâce à un idiome bien à lui, réussit à rendre siennes les œuvres de feu Guilbert de Pixérécourt (1773-1844) et de défunt Ponson du Terrail (1829-1871) avec lesquels il collabore comme dans un bois. Repu de gloire, gavé d'émoluments, auréolé de titres, Compayrol s'épanouit dans une popularité insolente, règne en souverain sur le cœur corvéable des lingères et des cochers de fiacres, et considère le reste de l'humanité comme de la très humble cervoise.

Une seule chose tripatouille les méninges et perturbe l'encéphale de ce commerçant établi et supérieur : le spiritisme. Avec ferveur il croit aux tables tournantes, aux bicoques hantées, aux esprits tapeurs et frappeurs, aux évocations révélatrices. Tous les guéridons qui tombent sous ses grosses mains velues deviennent ses sujets ; et il ne les lâche point qu'ils ne se soient cabrés pour des réponses définitives.

Or, l'autre semaine, il lui advint une triste aventure. Au cours d'une soirée chez des amis, désireux de convaincre un sceptique, lequel se déclarait matérialiste dans l'âme, Compayrol jeta son dévolu sur une petite table à trois pieds. C'était un authentique et délicieux meuble Louis XV; pas du Louis XV moderne passé au ripolin : l'objet, sans restauration, avait à coup sûr été fabriqué sous le règne même du Bien-Aimé; et la patine donnait à ses rinceaux, à ses zoquilles, un air vénérable.

Compayrol s'écria : « Voilà mon affaire!... Vous allez voir ce que vous allez voir!... » Et sur le marbre de la table, de la jolie petite table où les doigts fuselés des marquises en fourreau avaient joué de la tabatière, le maroufle posa lourdement ses lourdes pattes.

— Je vais t'interroger, hurla-t-il d'une voix de commandement; je t'ordonne de me répondre!...

Alors la petite table Louis XV se cabra fièrement et répliqua ; « Laissez-moi tranquille, de grâce; je suis une table *de style*, vous ne me comprendriez pas!...

HUGUES DELORME.



Dessin de A. Roubille.

L'OURS

SCÈNE PREMIÈRE

(Les coulisses du petit théâtre de l'Ambigu-Dramatique).

LAPOTASSE, *costumé en Brésilien farouche.* — Ecoute-moi bien, Mouillarbourg.

MOUILLARBOURG, *costumé en ours et tenant sa tête sous son bras.* — Je suis tatoué, Lapotasse... (*Se reprenant.*) Heu!... Je suis tout ouïe, c'est-à-dire...

LAPOTASSE, *solennel.* — Grâce à mon intervention, te voici enfin parvenu à la réalisation de tes vœux les plus chers : tu es artiste! Dans un instant, tu auras paru devant ton souverain juge, le grand public parisien. Tu y auras paru, il est vrai, sous les traits modestes d'un ours, mais... — Mouillarbourg, tu me portes sur les nerfs, à regarder ta tête au lieu de m'écouter.

MOUILLARBOURG. — Je t'écoute, Lapotasse, je t'écoute.

LAPOTASSE. — Je t'en suis obligé. — ... Mais, dis-je, il n'y a pas de petits emplois, il n'y a que de petits acteurs. Médite cette vérité. Ceci posé, prête la plus attentive oreille aux instructions que tu vas recevoir de ton aîné, maître, et ami... De tes débuts, Mouillarbourg, une carrèire tout entière dépend!... — Mon Dieu que tu es agaçant de laisser tomber ta tête à chaque minute.

MOUILLARBOURG. — Ne te fâche pas, Lapotasse.

LAPOTASSE. — De tes débuts, — j'insiste sur ce point essentiel, — dépend une carrière tout entière. Donc... — quand tu auras fini de débarbouiller ta tête avec le fond de ta culotte, tu me feras un sensible plaisir — ... voici la situation; tâche voir de ne pas te tromper. Je fais le Brésilien Hernandez; toi tu fais l'ours que je dois tuer d'un coup de rifle. Très bien; je suis en scène et je dis : « Caramba! »

MOUILLARBOURG. — Caramba!... C'est de l'espagnol!

LAPOTASSE, *très important.* — Ne t'inquiète pas de ça, ce n'est pas ton affaire. Est-ce que tu es compétent pour savoir si c'est de l'espagnol? Alors, de quoi te mêles-tu? (*Haussement d'épaules.*) C'est curieux, ce besoin de compléter sans savoir. D'abord, les Brésiliens sont des espèces d'Espagnols.

MOUILLARBOURG. — C'est juste. Continue.

LAPOTASSE. — Bon! Au même moment où je dis : « Caramba! » toi tu entres, et tu imites l'ours. Sais-tu imiter l'ours?

MOUILLABOURG. — Oh! très bien.

LAPOTASSE. — Imite voir.

MOUILLARBOURG, *imitant l'ours.* — « Paye tes dettes! Paye tes dettes! » Ah non! je confondais avec la caille! L'ours, c'est comme ça : (*Imitant.*) « Couic! couic! couic! »

LAPOTASSE. — Eh non! ce n'est pas comme ça! Tu fais le cochon d'Inde en ce moment. L'ours, voilà comme c'est : (*Imitant.*) « Hoû! Hoû! Hoû! »

MOUILLARBOURG, *répétant.* — « Hoû! Hoû! Hoû! »

LAPOTASSE. — Tu y es. Moi, là-dessus, qu'est-ce que je fais? Je te fous un coup de fusil.

MOUILLARBOURG, *inquiet.* — ... Dans la pièce?

LAPOTASSE. — Naturellement, dans la pièce. Alors tu tombes mort, et c'est tout. Tu as bien compris?

MOUILLARBOURG. — Parbleu! me prends-tu pour un idiot? — Ah! dis donc, et si le fusil rate?

LAPOTASSE. — Le cas est prévu : j'ai une arme à deux coups. Tu attendrais.

MOUILLARBOURG. — Entendu.

LAPOTASSE. — Hé bien! attention; tiens-toi prêt! Voici le moment de mon entrée.

MOUILLARBOURG. — Sois tranquille. (*A part.*) Je crois que je ne serai pas mal, dans l'ours. Je le sens, ce rôle, je le sens!

SCÈNE II

(La scène. Le décor représente une forêt vierge).

LAPOTASSE, *achevant son monologue.* — « Caramba! » *(Entrée de l'ours. Mouvement dans la salle.)*

L'OURS. — « Hoû! Hoû! Hoû! »

LAPOTASSE, *jouant.* — « Que vois-je, un ours!... A moi, mon bon rifle de Tolède! »

(Il ajuste l'ours et presse du doigt la gâchette. Le fusil rate. Rires dans la salle.)

L'OURS. — « Hoû! Hoû! »

LAPOTASSE, *improvisant.* — Attends, lâche animal! Ah! tu crois me faire peur! Peur à moi!... l'intrépide Hernandez.

(Il ajuste l'ours de nouveau.)

Meurs donc!

(Il ajuste l'ours et presse du doigt la gâchette. Le fusil rate. Rires dans la salle.)

L'OURS, *à part.* — Ah diable! Je ne sais que faire, moi. Ma foi tant pis! (*Haut.*) « Hoû! Hoû! Hoû! »

LAPOTASSE (*exaspéré et ne voulant pas manquer son effet*). Ah! c'est ainsi! et mon arme fidèle me trahit à l'heure du danger! *(Il empoigne l'arme par le canon et assène sur la tête de l'ours un formidable coup de crosse.)* Meurs!

L'OURS. — Sacré nom de Dieu de nom de Dieu! Enfant de salaud qui m'a mis un coup de crosse! J'en ai la mâchoire détraquée et la gueule comme une tomate.

GEORGES COURTELINE.

LE BRODEQUIN

Par une brûlante après-midi du mois d'août 1472, un homme descendit dans les souterrains du château de Maupigre.

Bien qu'il fût accompagné d'un rustre qui semblait lui indiquer le chemin, cet homme n'était pas un touriste. C'était un simple sorcier.

Une vieille lavandière affirmait l'avoir vu converser avec les crapauds et les stryges. Il avait le pouvoir précieux de changer les asticots en grains de corail, et lui-même il se muait en puce, paraît-il, pour aller partager la couche des nobles dames d'alentour.

A l'aide de trois quadruples courroies et de quatre triples cordes, cet homme fut assujetti sur un lit de camp, et comme on craignait sans doute qu'il ne s'envolât malgré ses liens, on lui introduisit, en outre, le pied dans un bloc de chêne creux appelé « brodequin », lequel était muni d'un cric.

Quand il fut ainsi accoutré, notre individu n'eut pas la peine de se demander où il était, car, en face de lui, précisément, ces mots étaient peints en belles lettres gothiques : *Chambre de la question*.

Au bout d'un petit temps, la chambre en question (ou de la question) fut envahie par divers personnages : près du patient vinrent se ranger le greffier et le médecin d'abord; puis maistre Jehan Torticol, tourmenteur juré, et ses valets.

A quelques pas devant lui, s'assirent messieurs de l'officialité et messire Testevuide, procureur du roi. Messire Gourde, bailli du palais, s'installa plus loin, et les sergents qui l'accompagnaient demeurèrent debout, le petit doigt sur la couture de leurs chausses.

Maistre Jehan Torticol s'assura que le brodequin était convenablement disposé et que sa vis astringente fonctionnait bien. Ces choses constatées, il cria, non sans fatuité ;

— Nous sommes prêts!

— Gaspard Tripemail, glapit alors le procureur du roi en s'adressant au prévenu, vous êtes convaincu de sorcellerie. Vous avez eu commerce avec des vipères! Est-ce vrai?

— Non.

— Serrez! fit le procureur.

Torticol tourna la poignée de son cric, et l'on entendit craquer gaiement les os du patient.

— Vous vous rendez régulièrement au sabbat. Vous buvez le sang des jeunes enfants. Est-ce exact?

— Non.

Sur un signe du magistrat, la clef fit un second tour et les os craquèrent derechef.

— Vous avez fait couvrir une barbue par un rat aveugle afin de lui faire pondre des perles fines. En conviendrez-vous?

— Non.

— Avant que d'ordonner au tourmenteur juré de poursuivre son œuvre et pour vous encourager à avouer vos crimes, j'aurai pitié de vous, Tripemail! Peut-être avez-vous quelque observation à faire? S'il en est ainsi, parlez... Avez-vous une requête à formuler?

— Oui.

— Relativement à...?

— Relativement à ceci, fit Tripemail.

Et du regard il désigna le brodequin.

— Bien, répondit le procureur. Greffier, inscrivez tout ce que vous entendrez!

Se tournant ensuite vers le patient, il reprit, un peu goguenard ;

— Qu'avez-vous à réclamer touchant ce brodequin? Ne trouvez-vous pas qu'il vous aille bien?

— Si.

— Pensez-vous qu'il manque d'élégance?

— Non.

— De légèreté?

— Non plus.

Que demandez-vous, alors?

Tripemail toussa légèrement, et, baissant les yeux avec timidité ;

— Je voudrais simplement avoir la pointure au-dessus, répondit-il.

GEORGES AURIOL.

L'OMBRE RÉVÉLATRICE

Effet du soleil couchant.





Dessin de Benjamin Rabier.

LA RONDE DE L'ORAGE

Il pleut! il pleut!
Le grand ciel bleu
S'est voilé de brouillard sombre!
Et les dieux, gris,
Fous et surpris,
Expectorent sur leur ombre.

Il pleut! il pleut!
Médard ou Leu
Ou Barnabé, saints néfastes,
Ont empiété
Sur la piété
Qui leur reste dans nos fastes!

Il pleut! il pleut!
Je sais, parbleu!
Ce n'est pas la mer à boire,
Mais, j'ai plus d'eau
Que le bedeau
N'en a mis au Saint-Ciboire.

* * *

Hourra! Hourra!
Voici la marche triomphale
Et sonore de la rafale
Que rien, ici, n'arrêtera.

A l'horizon le ciel rougeoie :
C'est l'Enfer qui voit avec joie
L'apothéose de Marat!

Voici le troupeau des nuées
Qui dans la course, exténuées,
Quittent leur robes d'apparat.

Et les anges fondent en larmes
Parce que le ciel, aux alarmes,
Se déchire comme du drap.

Voici qu'éclate la tempête
Comme un ventre gonflé qui pète
Et par où le cœur sortira.

C'est la forte chanson qu'entonne
Le vent, en ramenant l'automne
Des noirs pays du choléra.

Hourra! Hourra!
La fusillade de la grêle,
Avec un fracas sec et grêle,
Abat le grain qui pourrira.

* * *

Malheur!
Les petits cadavres d'oiseaux
Sont étendus dans les roseaux ;
Il ne reste plus une fleur!

EDMOND CHAR.



NOS RASTAS





— Le Baron Nicolaïdis, Alexopoulos Missolongi, Racarès, Xirochori Christo de Thyrnaros en Volo !

— Encore quelques invités avec des noms comme ça et le dîner sera un souper !



— Moi, c'est toujours par des vents de Su-Suroit que j'ai vu les Parisiens le plus malades à la mer.

LE COCHON

Grognon, mais familier comme si nous t'avions gardé ensemble, tu fourres le nez partout et tu marches autant avec lui qu'avec les pattes.

Tu caches sous des oreilles en feuilles de betterave tes petits yeux cassis.

Tu es cylindrique et ventru comme une groseille à maquereau.

Tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée.

Et les méchants t'appellent : « Sale cochon ! »

Ils disent que, si rien ne te dégoûte, tu dégoûtes tout le monde et que tu n'aimes que l'eau de vaisselle grasse.

Mais ils te calomnient.

Qu'ils te débarbouillent et tu auras bonne mine.

Tu te négliges par leur faute.

Comme on fait ton lit, tu te couches, et la malpropreté n'est que ta seconde nature.

JULES RENARD.

La nature ne fait jamais de sauts; la raison humaine ne suit guère son exemple.

GÉNÉRAL DRAGOMIROFF.

Il ne suffit pas d'emplir la tête comme un grenier, il faut décorer l'âme comme un temple.

GEORGES LEYGUES.

RÉVÉLATIONS

Le prince Démétrius était amoureux fou de la belle Théodore, la troisième fille du marquis de Marinara. Théodore était âgée de trente ans. Les prétendants ne lui avaient pas manqué. Mais cette fille impérieuse avait horreur du mariage.

Quand son père la fiança au prince Démétrius, elle ne prononça pas une parole, et, dans le secret de son cœur, combina une patiente vengeance.

La veille du mariage, elle appela dans sa chambre un écuyer du palais. Elle se livra à cet homme, puis le mit à la porte, en lui disant : « Motus sur tout ceci. »

Le mariage eut lieu en grande pompe. Théodore rayonnait d'une joie amère. Le prince semblait un peu soucieux.

Quand les douze heures de minuit sonnèrent au sablier perfectionné de la cour, on conduisit à ses appartements la belle Théodore.

Trois trimestres après la cérémonie, le nom d'un enfant mâle fut inscrit sur les feuilles d'ivoire : Arthur, fils de Démétrius, prince régnant, et de Théodore, sans profession.

L'enfant grandit, choyé par son père, adoré par sa mère. Quand il eut six ans, on lui apprit le maniement de l'arc. Qu'il demandât un cheval de selle, un lévrier d'Écosse, son père exauçait ses désirs sur-le-champ.

Cependant, la princesse Théodore ricanait affreusement en pensant à l'avenir.

Quand Arthur eut dix-huit ans, il partit au service militaire. Comme héritier présomptif, il n'avait qu'un an à faire. Il revint dans ses foyers avec le grade de colonel.

Cependant l'heure de la vengeance approchait.

Le jour où Arthur eut vingt ans, la princesse Théodore fit appeler son époux dans la salle des gardes.

— Vous m'avez épousée contre mon gré, lui dit-elle. J'ai voulu une vengeance exceptionnelle et exemplaire. Cet Arthur, que vous avez choyé pendant vingt ans, n'est que mon fils, prince Démétrius. Il n'est pas le vôtre.

Et elle s'arrêta pour jouir de l'effet de ses paroles.

Le prince Démétrius alluma une cigarette.

— Vous n'êtes pas très exactement renseignée, madame, car c'est exactement le contraire.

— Comment ça ? dit la princesse Théodore.

— Arthur, poursuivit le prince, est mon fils à moi, Démétrius, mais il n'est pas le vôtre. Instruit de vos machinations, j'ai substitué à votre enfant au berceau un enfant à moi, que j'avais eu d'une chambrière. Voilà l'Arthur que vous avez choyé pendant vingt ans. Il faudra donc recommencer ça, ma brave dame. Pour cette fois, j'ai le regret de vous dire que c'est manqué.

TRISTAN BERNARD.

JEANNIOT



L'AUTOMNE

LE CHASSEUR DE CERCLES

Ce petit groom, à la mine éveillée, est un produit du pavé parisien. Poussé par ce dicton, que le populaire estime à l'égal d'un axiome : « Frotte-toi aux riches, il t'en restera toujours quelque chose », il est entré à l'âge de 12 ans dans un cercle, avec l'idée unique de faire fortune. Le voici, dans ses nouvelles fonctions, très insinuant, se mettant dans les bonnes grâces des membres « riches » de son cercle, mais se faisant un point d'honneur de dédaigner les autres, qu'il juge indignes de tout intérêt.

Le chasseur de cercle connaît trop le dessous des cartes — c'est ici le cas de le dire — pour être tenté de taquiner la dame de pique. Aussi ne le voit-on jamais au café, où, après la « partie », les employés de son cercle ont l'habitude de se réunir pour tailler entre eux un petit « bac ».

Mais si le chasseur de cercle ne joue jamais, en échange il fait jouer les autres. Il s'est établi, à cet effet, le book-maker de ses collègues, et tire de cette industrie un assez large profit.

Lorsque le chasseur de cercle a atteint ses dix-sept ans, il devient appeleur.

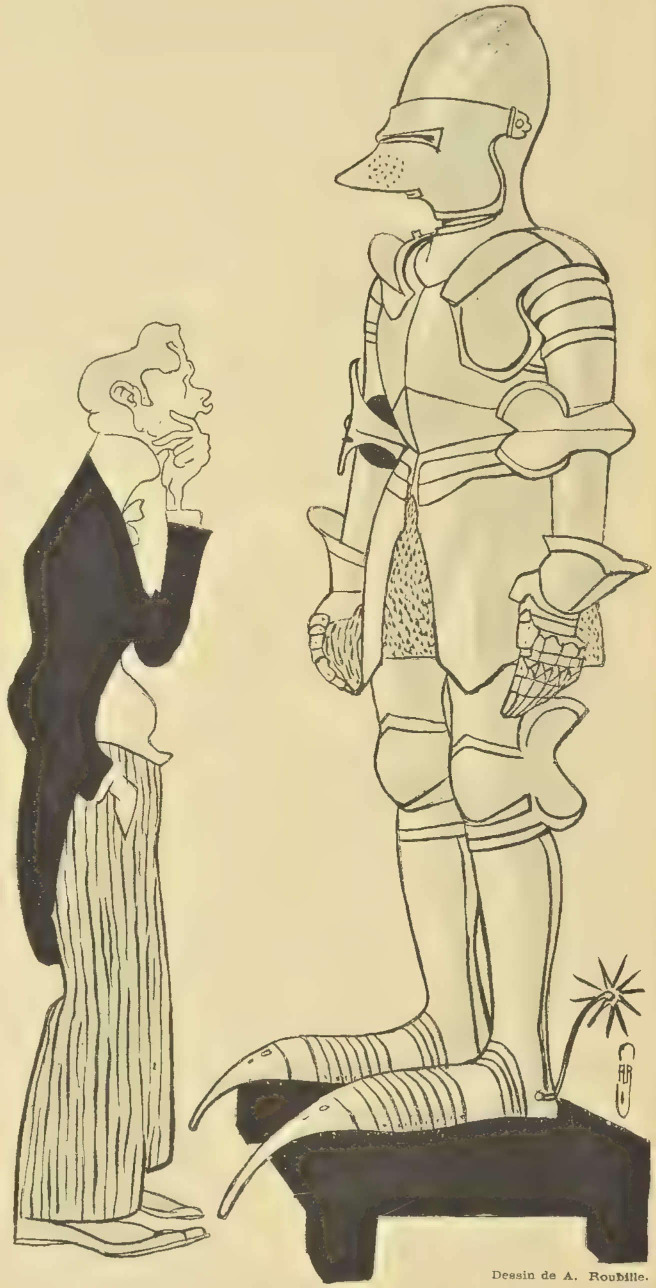
L'appeleur est l'employé chargé, dans les salles de baccara, d'appeler les numéros des places que les joueurs doivent occuper autour du tapis vert.

Le rêve, souvent réalisé, du chasseur de cercle est d'obtenir, vers sa trentième année, la concession d'un petit casino dans une station méditerranéenne, où il puisse « chambrer » les riches étrangers qui s'égarent sur cette plage hospitalière.

Sa fortune faite, il se retire dans le Midi et meurt conseiller municipal.

FERDINAND BLOCH.

L'ARMURE DE L'AIEUL.



Dessin de A. Roubille.

— Si je l'essayais?



Dessin de Godefroy.

LE PORTIER ET LE RENTIER

Un jour, un monsieur, un rentier,
Réprimandait son portier,
Qui répondit d'un air altier.
Sans en entendre davantage,
Le rentier prit le portier,
Et, du haut du cinquième étage,
Le jeta sur le palier
Du second et lui brisa l'œsophage.

MORALE :

Le concierge est dans l'escalier.

MAURICE DONNAY.

COMMENTAIRES

J'accompagnais à la promenade mon vieux maître et ami Guigue-Nomaille, professeur de grec et homme de grand savoir.

Mon vieux maître a pris, dans le commerce des anciens, un haut dédain des choses de son temps, et, quand j'attire son attention sur une récente découverte en n'importe quoi, il me répond invariablement : « On en parle dans Aristote, ou dans Platon, ou dans un autre ».

Aussi fus-je tout joyeux, à la vue de cyclistes qui fuyaient devant nous, de pouvoir lui dire : « Voilà, au moins, une invention moderne, la bicyclette. »

M. Guigue-Nomaille laissa tomber de ses lèvres méprisantes ;

— Il y est fait allusion dans Homère.

— ?

— Parfaitement. Achille, le bouillant Achille, Achille aux pieds légers n'est que le cyclisme personnifié.

Les Grecs, qui cultivaient le symbole quelques années avant nous, ont résumé, en ce héros, tous les traits caractéristiques des fervents antiques de la pédale et l'ont élevé jusqu'au type.

Rappelez-vous l'histoire d'Achille. Vous savez comment sa mère Thétis le baptisa, en le plongeant dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable, sauf au talon, que sa mère tenait dans la main.

La légende, confondant le héros et la machine, veut montrer ici que l'instrument, comme les muscles du cycliste, doivent être en métal bien trempé.

L'éducation d'Achille est ensuite confiée à un centaure, alors très en vogue, nommé Chiron...

Mais, d'abord, en passant, j'ouvre une parenthèse pour vous montrer qu'ainsi que bien d'autres choses un événement politique encore présent à nos mémoires est renouvelé des Grecs. On a fait tremper dans le Panama quelques députés qui en seraient aussi sortis totalement invulnérables si on n'avait gardé le talon de leurs chèques dans la main.

Achille, donc, est ensuite livré au centaure Chiron qui le nourrit de la moelle des lions.

L'allusion est transparente. Ces centaures, hommes-chevaux, ne sont-ils point des professeurs de bicyclette qui arrivent, à force d'équilibre, à ne plus faire, avec la machine, qu'un seul et même être ?

Et je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que cette moelle de lion n'est pas autre chose que la graisse qui facilite le roulement.

Achille avait un ami intime, Patrocle, évidemment son compagnon de tandem qui, ayant voulu, seul, détenir un record devant Troie, fut battu par Hector.

Enfin, vous savez que notre personnage mourut sous les coups d'Apollon, dieu de la lumière, ce qui revient à dire, en vulgaire prose, qu'il fut atteint d'un coup de soleil, accident commun aux imprudents cyclistes.

J'ajouterai qu'il est toujours surnommé *podas ôkus*, aux pieds légers, ce qui peut se traduire en latin par *velocipes*. Achille était donc le bipède rapide par excellence, ou mieux le vélocipède.

Mon vieux maître termina sa démonstration par un : « J'ai dit », qui n'admettait pas de réplique.

Et, comme nous montions sur un omnibus, il me parla des ballons dirigeables, au temps de Sémiramis.

JEAN GOUDEZKI.

Dialogues du jour :

— En deuil ?

— Oui, d'un oncle.

— Encore ! Il ne doit plus t'en rester ?

— Mais si ! *(Avec un soupir.)* Les riches...

⁂

— C'est curieux comme j'aime les enfants... des autres.

— Eh bien, mon cher, marie-toi

⁂

Au restaurant.

— Garçon, une poire bien mûre?

— Boum ! Voilà ! voilà ! Et une poire extra-muros, une !



ée. N° 21. 5 Novembre 1899 · COCORICO · Prix : 30 centimes.





COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot, Popineau, A. Roubille, Mucha et Wely. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE

Prix de l'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS



Affiche de A. ROUBILLE. Imprimerie F. Appel, H. Corbel Successeur. 17, rue du Delta, Paris.

Dimensions : 1m10×0m,5. — Prix : 3 fr. — *Franco roulée* : 3 fr. 50



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 21.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

JEAN VEBER



La Justice protégeant la Fortune.

E. Sagot, éd.

AU PALE VOYAGEUR

Que Dieu te garde, voyageant
— quels que soient ton rang et ta classe —
du voyageur premièrement ;
ensuite qu'il te fasse grâce

de l'oseille des paysages
où, placide et le mufle au vent,
par la graisse des pâturages
plus d'un œil de bœuf va rêvant ;

voire qu'il te garde des vaux
et des monts, à moins — sombre veine ! —
qu'un tunnel ne prenne la peine
de t'arracher à ce tableau ;

qu'il t'évite les mornes plaines
où les trains à toute vapeur
express, rapides, hors d'haleine
passent comme s'il avaient peur ;

qu'il t'épargne aussi ces montagnes
arboreuses de vieux sapins
qu'on doit fabriquer dans les bagnes
tellement bien ils sont mal peints ;

qu'il te garde encor du torrent
qui semble laver sa figure
en des bouillons de savon blanc,
avec un grand bruit de friture ;

qu'il te garde à pied, à cheval,
de tout, du nuage qui passe ;
de voir — spectacle lacrymal —
captif le vieux ballon d'Alsace ;

du site près du Casino
où des gens malades du foie,
afin que lautars on les croie,
jouent trop " forte " ou trop piano ;

du fleuve hélas ! qui las de suivre
son cours, s'en va tout de travers
en zigzaguant, tel un homme ivre,
se jeter à l'eau de la mer...

La mer — ce grand lac plus farouche —
danse avec sa robe Füller,
loin du bal sans en avoir l'air,
sa pipe d'écume à la bouche ;

mais qu'un bateau-mouche la pique
la pacifique mer, alors,
fait passer noire, rouge, brique,
sa colère par tous les ports...

Dieu te garde de tout cela,
fermant doucement ta paupière
jusqu'aux bonnes villes de pierre
où le train télescopera.

E.-V. HYSPA.

ZOOTHÉRAPIE

Il faudra désormais une forte dose de bonne volonté pour mourir. Déjà les thérapeutiques les plus diverses se disputaient l'honneur de nous délivrer de toutes les maladies, et voici que notre intéressant confrère, le *Moniteur des Expositions,* nous en indique une nouvelle : la zoothérapie ou — j'explique pour les bacheliers — l'art de guérir par le contact des animaux. Pour dissiper la migraine, il suffit de s'appliquer un chien sur le front en guise de compresse. *(Nota bene :* S'assurer que cet ami de l'homme est bien éduqué et qu'il n'éprouve pas le besoin de déposer sur le malade ce que ma concierge appelle « une petite commission ».)

De même, on recommande aux hypocondriaques la fréquentation des grues, particulièrement aptes, paraît-il, à secouer les humeurs noires. Quant aux personnes faibles d'esprit, dont le Sexe opposé au mien offre de si nombreux spécimens et qui se signalent d'ordinaire par une confiance proche de la bêtise, il n'est pas de moyen meilleur pour rendre leur intelligence attentive que de leur poser un lapin. J'ai à peine besoin de rappeler l'usage du pigeon fait par les demi-mondaines, et que beaucoup de jeunesses minées de mélancolie recouvrent soudain force et gaieté pour avoir vu le loup.

L'école zoothérapeutique était à peine formée qu'elle donnait naissance à une ramification bien curieuse : la zoothérapie homéopathique qui, s'inspirant du principe *Similia similibus,* prescrit, par exemple, contre les maux de pied, des lotions de cerf dix-cors et, comme remède aux fièvres de cheval, l'application d'un pur-sang. Il est superflu d'indiquer à quels rongeurs il sied de recourir lorsqu'on veut se désopiler la rate et amener sur les lèvres d'un malheureux en proie à la folie de la persécution les plus aimables souris.

Bref, les médecins devront désormais se munir non d'une trousse, mais d'une ménagerie. Bonne chance à la clinique Bidel et à la pharmacie du Jardin d'acclimatation : en avant, arche (de Noé) !

WILLY.

HERMANN PAUL



LE PETIT PREUX.

BALLADE RONDEAU DES BALLES RONDES DE TENNIS

Illustration de J. Wély

On peut trouver de par le monde
Des rondeurs de divers formats.
Nous savons que la terre est ronde
Et que rond est le dos des chats
Quand on caresse leur échine
Et qu'on les gratte sur le nez.
Quand mon oncle a l'air étonné,
C'est d'un œil rond qu'il m'examine
Et quand dans un verre profond
Mon cousin, des vins de Moselle
A trop contemplé l'étincelle,
Nous osons dire qu'il est rond.

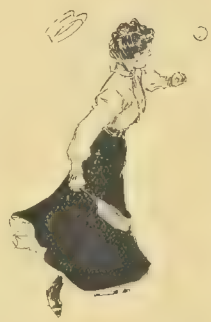




Les Boules grasses, rubicondes,
Ornement des parcs provinciaux
Aussi laides qu'elles sont rondes,
Les vieux cycles des fabliaux,
Les romans de la Table ronde,
Toutes les perles de Golconde,
Les gouttes tremblantes de l'onde,
Les marquises et les rotondes,
Bébés qui dansent une ronde,
Le dessin de vos boucles blondes,
Tout, jusqu'aux bulles de savon
Tout, ici bas est rond, rond, rond.







Il est une rondeur suprême
Qui les résume et les confond
Et qui je crois doit être au fond
La seule rondeur que l'on aime.
Devant elle un chacun s'incline
Comme devant le bœuf Apis,
Car c'est une rondeur divine
Celle... des balles de Tennis.
Elles vont volantes, légères
Comme un oiseau de paradis,
Sans jamais demeurer à terre
Ce sont les balles de Tennis !
Elles sont pleines d'insolence
Se narguent de nos coups dans l'air,
A gauche, à droite, et n'ont pas l'air
De connaître notre présence.

Fraülein, Monsieur, Mein Herr et Miss
Référendaires de Thémis
Bel avorton, laid Adonis
Doux Philémon, jeune Baucis

Grätchen aux yeux bleus de lapis
Aux cheveux d'un blond de maïs,
Thethis, Thetis fils, et Theutis
Ornés de lys, d'amaryllis,
Que ce soit sous les Tamaris,
Les iris, les volubilis
Sur la côte de Phallaris
En Égypte, au pied d'Osiris,
Près de Karnac ou de Memphis,
A Paris, Pétersbourg, Tunis
Qu'on soit Slave ou qu'on soit métis
Chacun avec grâce et gratis
Rate les balles de Tennis.

ENVOI

Qu'importe, après tout, gente dame,
Si vous manquez « the Tennis ball »
Vous ne manquez jamais notre âme
C'est je crois bien le principal.

RENÉ PUAUX.





Composition décorative de Popineau.



SNOBISME

Pierre dit à Paul : « Viens avec moi, et je te montrerai jusqu'où va la sottise des gens. » Et comme ils n'avaient rien de mieux à faire, ils se rendirent à la Monnaie; là, Pierre échangea un billet de cent francs contre vingt pièces de cent sous toutes neuves, récurées au tripoli dont on se sert pour les étoiles.

Puis, à l'aide de planchettes et de cordes, Pierre façonna une manière d'étalage portatif qu'il assujettit sur sa poitrine, il y rangea en pyramides les belles thunes neuves et se promena sur le boulevard en criant : « Demandez! Cent sous pour dix sous! Cinquante centimes les pièces de cinq francs! c'est donné! »

Les passants s'approchaient, regardaient longuement les thunes, avec le vague espoir qu'il en sortirait quelque chose d'inédit, puis s'enhardissaient jusqu'à les palper, les retourner, et enfin demandaient. « Qu'est-ce que c'est?

— Des pièces de cent sous, disait Pierre.

— Elles sont en plomb?

— Non, elles sont vraies...

— Farceur! si elles étaient vraies, elles ne brilleraient pas ainsi; et d'ailleurs vous ne les donneriez pas pour dix sous. » Et les passants s'éloignaient en haussant les épaules.

Alors Pierre dit à Paul : « Hein! Crois-tu que les gens sont bêtes? »

— Oui, dit Paul; mais ils sont encore plus sots que tu ne le penses. » Et il prit à son tour l'étalage plaça dessus une carte avec ces mots : « " French thunes "; *Paul, purveyor to Her Majesty the queen* » ; puis il parcourut le boulevard en criant « Demandez! Cent sous pour six francs! A six francs seulement les belles pièces de cent sous! » Aussitôt les passants accoururent; en moins d'une heure, tout était vendu.

Aussi Pierre dit à Paul qui comptait la recette :

— Tu as raison, les gens sont plus sots que je ne le croyais. »

BILL SHARP.

CHANSON FIERE

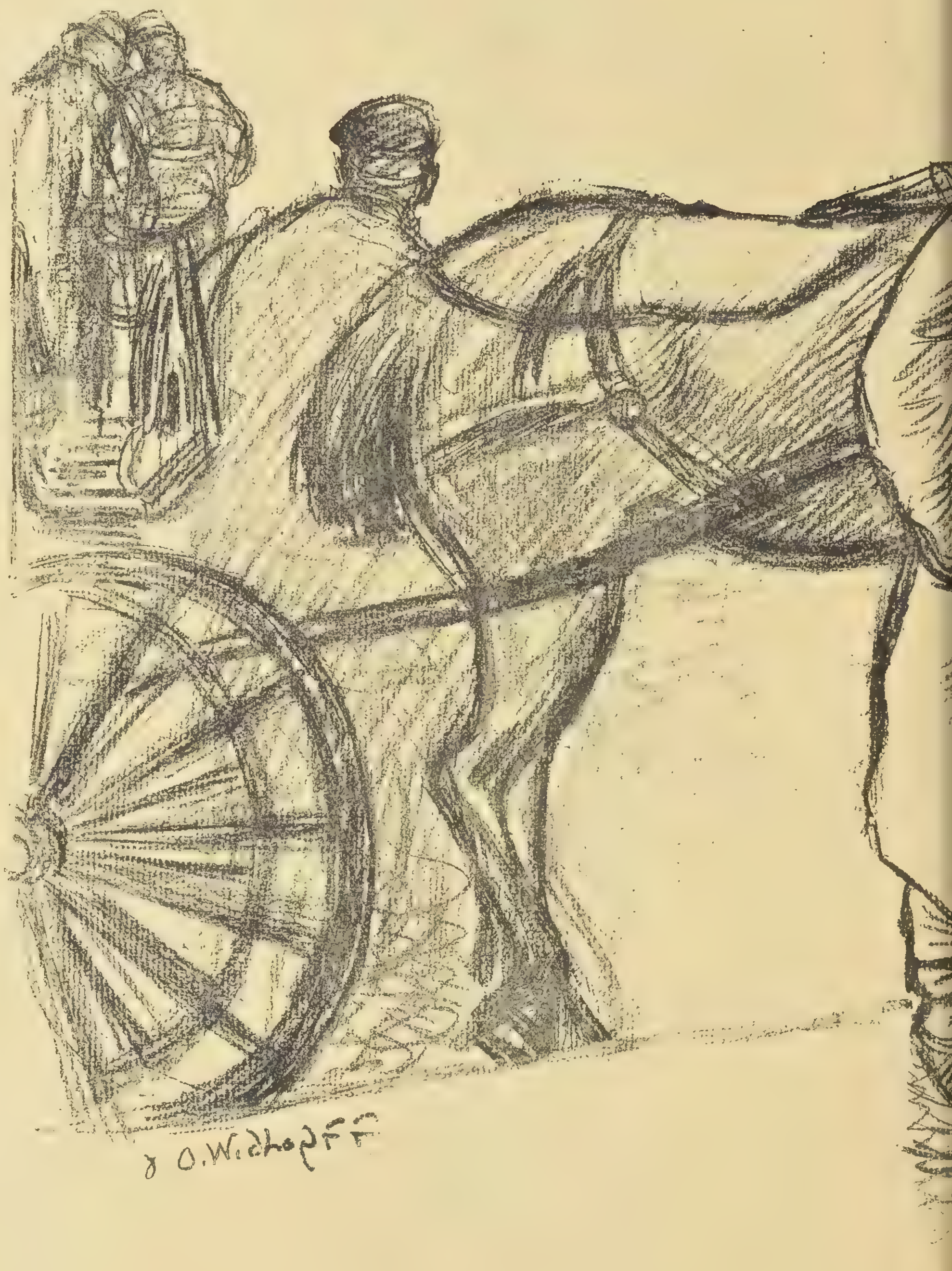
Je veux bénir ta trahison;
Les trahisons sont nécessaires
Pour ramener à la raison
Messieurs les amants trop sincères.

Jusqu'à ce moment où mentir
Lassa ton caprice de femme,
J'ai pleuré, stupide martyr,
Du doute qui me mordait l'âme.

Grand merci de cette leçon,
Rude pour mon âme légère...
Je le déclare sans façon,
Je suis ton obligé, ma chère.

Tu peux railler l'homme trop fier
Pour blasphémer et pour maudire;
Car je suis fort d'avoir souffert,
Et j'ai l'orgueil de te le dire.

HUGUES DELORME.



— Patron, un fiacr



er intelligent?

A. ROUBILLE



PAN.

LES CHRYSANTHÈMES

Les chrysanthèmes sont revenus.

Ce sont plantes de marque et d'importance ces jolies fleurs japonaises en qui, dans la violence des teintes et dans la bizarrerie des formes, se trouve encore l'étrangeté des choses extrême-orientales.

Étranges, en effet, ces fleurs qui se réservent pour les fins d'années, apportant le bienfait et la joie de leurs fraîches couleurs dans l'engrisaillement triste des automnes et des hivers.

* * *

Elles arrivent en arrière-saison, quand, à part le p'tit bouquet de violettes, les marchandes de fleurs n'offrent plus que de pauvres roses phtisiques, des lilas blancs anémiés ou encore de prétentieux camélias montés sur fil de fer.

Toutes les autres fleurs s'en sont allées; il fait froid, il fait sombre.

Du ciel gris tombe un brouillard, ce joli brouillard parisiens que les gens superficiels calomnient avec des : « Quel chien de temps ! » bougons, et qui donne aux choses une si extraordinaire poésie, quand il étend partout sa gaze fine, sur les arbres nus dressant vers le ciel leurs branches désespérées des feuilles disparues, sur les femmes alourdies dans des enveloppements épais des étoffes sombres et des fourrures, atténuant les contours, donnant aux moindres objets un aspect vague flou, un aspect de rêve.

* * *

C'est dans cet assombrissement qu'éclate tout à coup la fanfare des chrysanthèmes.

Dans les marchés, aux étalages des fleuristes et surtout, oh ! surtout dans les petites voitures des rues qui en charrient des amoncellements.

C'est un écroulement de couleurs dans lequel éclatent les incendies des rouges, les coruscations des jaunes, les immaculations des blancs. Il en est qui s'assombrissent en des pourpres foncées; d'autres s'attristent en des bruns cordouanés; ceux-ci allument dans leurs corolles une flambée superbe de soufre et de vermillon; ceux-là s'attendrissent en des nuances neutres, des rouges passés, éteints, d'un exquis parfum vieillot, des blancs à peine teintés d'un rose si faible, glacé d'une si lointaine verdeur, comme les joues pâlies d'une enfant poitrinaire.

Certains ont leurs pétales régulièrement tuyautés, précieusement gaufrés, comme les collerettes gauldronées des belles dames du XVIe siècle.

D'autres, au contraire, frippés, chiffonnés, ébouriffés, font penser à une jolie fille toute décoiffée dans quelque folle aventure d'amour.

Séduites par ce miroitement où rit le ressouvenir des enchantements et des gaîtés de la belle saison, les jolies promeneuses les achètent par brassées, trop grosses pour leurs petites mains et qu'elles emportent dans un adorable mouvement du bras replié qui, câlinement, serre le bouquet contre leur sein.

* * *

Ainsi s'en vont-elles, les jolies fleurs japonaises, chez le pauvre comme chez le riche, égayant les boudoirs, enfêtant les mansardes de la violence de leurs teintes et de la bizarrerie de leurs formes où se souvient encore l'étrangeté des choses extrême-orientales.

GEORGES FRAPPIER.

A. MUCHA



NOVEMBRE

La Nature se dispose à dormir.

LES DEUX COCHERS

Dessin de Steinlen.







LES DOLÉANCES

D'UNE OUVREUSE DU THÉATRE-FRANÇAIS

A PROPOS DE LA DÉMISSION DE M. LE BARGY

AIR : *Ah! mes enfants!*

Vous savez, n'est-c' pas? l'épouvantable chose!
J'en ai, de terreur, perdu mon bonnet rose!
Ah! mes enfants!
Quoi donc? Vous cherchez! Mais voyons! il s'agit
De la démission de Monsieur Le Bargy!
Ah! mes enfants!

Ah! voilà quèqu' chos' qui va fair' du tapage!
C'était dans l' journal, à la quatrièm' page,
Ah! mes enfants!
Entre un compt'-rendu de la belle Otero
Et les p'tits quatrains du Savon du Congo!
Ah! mes enfants!

Vraiment, on n'peut pas vivre un instant tranquille :
Après l'Affair' Chose, oùsqu'on s' flanquait des piles.
Ah! mes enfants!
Quand tous les esprits paraissaient assagis.
Crac! v'là qu'il nous tombe une Affair' Le Bargy!
Ah! mes enfants!

Des fauteuils d'orchestre aux troisièm's log's de face
On s' demand' qui qu' c'est qu'on va mettre à sa place!
Ah! mes enfants!
Et les abonnés déclar'nt avec raison
Que c' n'est pas comm' ça qu'on fait les bonn's maisons?
Ah! mes enfants!

Quant aux bruits qui cour'nt, ça devient d' la démence :
L'un dit qu'il veut être ambassadeur de France!
Ah! mes enfants!
Et l' second prétend qu'il cherche à divorcer,
Et qu' c'est Madam' Franc' qu'il voudrait épouser!
Ah! mes enfants!

On raconte aussi qu'il a fait la folie
De lir' tout's les œuvr's de Monsieur Jul's Clar'tie!
Ah! mes enfants!
Et que l' pauvr' cher homme à cett' heure est bien bas :
Y en a mêm' qui dis'nt qu'il n'en rechapp'ra pas!
Ah! mes enfants!

On affirme encor qu'il s'est mis en colère
En voyant baisser les parts de sociétaire!
Ah! mes enfants!
Car la dernièr' fois, au lieu d'toucher beaucoup,
Il a, de sa poch', sorti trois francs six sous!
Ah! mes enfants!

L's autr's vous diront qu'à porter des cravates
D'un poids fantastique, il est d'venu cul-d'-jatte!
Ah! mes enfants!
Qu'il s'est aplati comme un accordéon,
Et n'est mêm' plus bon à jouer à l'Odéon!
Ah! mes enfants!

Enfin, l'on prétend qu'il va prendre un théâtre,
Où, pour satisfaire un public idolâtre,
Ah! mes enfants!
On n' jouera qu' des pièc's écrit's pour Le Bargy,
Avec un seul rôl' pour Monsieur Le Bargy!
Ah! mes enfants!

La caus' de c' départ, y a qu' moi qui l'ai connue,
Et j' vais vous servir la vérité tout' nue!
Ah! mes enfants!
Tout' nu'! — Mais jurez qu'il n'y a pas de danger
Que vous alliez l' dire à Monsieur Bérenger!
Ah! mes enfants!

Voilà donc la chos' : paraît qu'à Sainte-Hélène
C' pauvr' Napoléon se plaignait, l'âme en peine,
Ah! mes enfants!
De n' pas avoir pu décorer M'sieur Talma!
Eh ben! Le Bargy jug' qu'il est dans l' mêm' cas!
Ah! mes enfants!

Et pour éviter que M'sieur Loubet n' regrette
Un pareil oubli, quand il prendra sa r'traite,
Ah ! mes enfants !
Il est prêt à tout subir avec bonheur,
Tout, même la Croix de la Légion d'Honneur !
Ah ! mes enfants !

On devait déjà le nommer Légionnaire ;
Mais, comme y a toujours des gens prêts à mal faire,
Ah ! mes enfants !
On lui jouait chaqu' fois le p'tit tour folichon,
D' lui coller l'Annam ou la croix du Nichon !
Ah ! mes enfants !

Bref, il va partir, comm' jadis Thémistoque !
Il en a soupé, d' Molière et d' sa bicoque !
Ah ! mes enfants !
Mais s'il veut la Croix, moi, j' connais un moyen ;
Mêm' que j' le lui donne et que j'y d'mande rien !
Ah ! mes enfants !

Ce moyen, qui n' lui coût'ra pas un centime,
C'est d'écrir' contr' nous, dans les colonn's du Times,
Ah ! mes enfants !
Des chos's dont Blowitz lui-mêm' soit écœuré,
Et quinz' jours après il sera décoré !
Ah ! mes enfants !

DOMINIQUE BONNAUD ET NUMA BLÈS.

PETITS PARISIENS

Les petits enfants de Paris sont d'étranges petits bonshommes. Il règne en eux une singulière confusion des rêves dont se berce leur imagination avide de merveilleux et des mille réalités inexpliquées qui frappent à chaque instant leurs yeux et leurs oreilles. Très naïvement, ils accommodent à leur usage personnel ce que le boulevard leur apprend, ce que leur soufflent les affiches. Crédules au fond comme tous les bébés, ils en arrivent parfois à nous paraître sceptiques ou goguenards.

Aussi, moi, bonasse, habitué aux émerveillements dociles des petits provinciaux devant les fééeriques élucubrations de Perrault et de Mme Leprince de Beaumont, je suis singulièrement ahuri par les réflexions que mes histoires suggèrent aux petits Parisiens, quand, à califourchon sur mon genou, ils veulent bien consentir, heure trop brève ! à ficher, par hasard, la paix à leurs parents.

Tenez ! hier, par exemple, j'ai raconté à mon amie Paulette, une belle personne de cinq ans, les aventures merveilleuses de Riquet-à-la-Houpe.

Elle m'a écouté avec un silence qui n'est guère dans ses habitudes, puis elle m'a dit gravement.

« Je le connais. Je le vois, tous les jours, rue de Rivoli, quand je passe avec ma bonne ». Je me suis récrié. Mais en personne sûre de son fait, Paulette a assuré très sérieuse :

« Tu le verras ce soir. »

Et le soir, de sa petite main potelée, elle m'a montré derrière une vitrine de libraire le toupet combattif de M. Henri Rochefort.

Mais cela ne vaut pas le mot délicieux de mon ami Pierre, un gentleman aux longues boucles blondes qui porte ses six ans avec toute l'aisance d'un Parisien fini.

Emule de ma Mère l'Oie, je racontai le *Juif-Errant* :

« Vois-tu, Pierre, c'était un vieux monsieur à barbe toute blanche. Et le bon Dieu l'avait condamné à marcher toujours. Il ne pouvait jamais s'arrêter. Et il allait, il allait comme ça jusqu'à la fin du monde...

Touché par le malheureux sort d'Isaac Laquedem, petit Pierre m'interrompit :

« Dis donc, mais alors, c'était un vieux marcheur ! »

— !!! »

LOUIS SONOLET.

Qui sait si les pauvres cochons, quand l'un des leurs a commis quelque vilaine action, ne pensent pas de lui :

« Il s'est conduit comme un homme ? »

ROBERT DE FLERS.

Il ne faut pas trop d'argent pour être heureux.

MAURICE DONNAY.

La rêverie, c'est le dimanche de la pensée.

HENRI AMIEL.

Il est aussi nécessaire de cacher notre pensée que de porter des vêtements.

ANATOLE FRANCE.





PARIS-CONCERT CHEZ SOI

Collection unique de Chansons et de Monologues Illustrés

LENDIDES VOLUMES, format in-18 (19×13) avec très belle reliure de Bibliothèque.

Nombreuses illustrations dans le texte et 360 PORTRAITS d'ARTISTES tirés hors texte et en couleurs.

e la Collection ; belle reliure. **60 Fr.** payables **3 Fr.** par **Mois**

20 MOIS DE CRÉDIT

Livraison immédiate, Recouvrements sans frais.

ETTE Collection absolument unique, mine inépuisable de joie et de rire, comprend 15 volumes superbement reliés, renfermant plus TROIS MILLE morceaux de chansons et sonnettes comiques avec musique ; scènes parlé, monologues comiques et dramatiques, ètes, duos, etc.

ut le monde, tous les amoureux de musique, hant et de franche gaieté voudront posséder ces olumes où ils trouveront à côté des chansons bres d'autrefois, toutes celles qui ont été créées ant ces dix dernières années ainsi que les positions de nos premiers chansonniers modes : **Bruant, Xanrof, Yann Nibor, and Dahl**, etc. Enfin, ils y trouveront encore répertoire immense de nos grands artistes des nières scènes et des cafés-concerts de Paris : **iati, Bourgès, Bloch, P. Brébion, Clovis, Coquelin t, Duparc, Y. Guilbert, Kam-Hill, Libert, urel, Ouvrard, Paulus, Plébins, Polin, Régiane, bac, Vaunel**, etc., etc.

est la Scala, c'est l'Eldorado, c'est l'Horloge, ce sont les bassadeurs, les Cabarets de Montmartre, en un mot tous les lissements de plaisirs et de succès transportés et pour ainsi réalisés chez tous le monde.

es 15 volumes (d'environ 450 pages chacun) dont la reliure de iothèque est très soignée, en pleine toile, avec ornements tos en or, sont livrés de suite pour le prix de **SOIXANTE ANCS** payables avec

VINGT MOIS de CRÉDIT

à raison de **TROIS FRANCS** par mois. C'est inouï de bon ché. Cependant, il est offert à tous les souscripteurs sans inction une

UPERBE PRIME GRATUITE

sistant en une magnifique **Lampe à colonne**, véritable chef-uvre de l'industrie parisienne, d'une élégance et d'un goût exquis. te lampe de salon, dont le croquis qu'on en trouvera d'autre part donnera e idée, a sa base en bronze ciselé. Cette base est surmontée d'une colonne onyx le plus pur, qui rappelle par sa semi-transparence, l'agate dont il est e variété. Le réservoir de pétrole est en cristal taillé d'un très heureux effet. bec, d'un système nouveau, breveté et garanti, donne un pouvoir très airant. Enfin, pour compléter ce véritable bijou, la lampe est surmontée n abat-jour forme gondole, entièrement en soie de Florence de couleur dre, terminé par des rubans de couleurs variées à l'extrémité desquels se uvent des perles de Bohême. A la lumière ces perles, fort joliment taillées, lètent des rayons multicolores. Cette petite lampe, véritable merveille, absonent jolie, est offerte **gratuitement**, malgré sa valeur qui n'est pas érieure à vingt francs, à tous les souscripteurs de la Collection des



PRIME *Superbe* à colonne **GRATUITE** *Lampe* en onyx.

Chansons et Monologues illustrés : elle mesure 0.54 cent. de hauteur et est livrée toute montée, avec mèche et verre, prête à être mise en fonction.

La collection complète reliée et la Prime sont livrées dans la huitaine qui suit la demande, sans aucun versement d'avance.

Personne n'hésitera à souscrire, pour une somme aussi modique, à une série de volumes aussi joyeux et nous prenons l'engagement de reprendre le tout, si la Collection et la Prime ne convenaient pas à nos Souscripteurs.

LIBRAIRIE CONTEMPORAINE
8, Rue Saint-Joseph, PARIS.

QUELQUES MORCEAUX

Contenus dans la collection " Extrait du **Répertoire de POLIN** "

Sur la Colline	(Chanson).
J'ons vu l'Exposition	(Scène à parlé).
Ma Gertrude	(Scène à parlé).
Deux fois un, Deux	(Chansonnette).
Une poignée de Drôleries	(Monologue).
Faites du bien à vos Parents	(Cours de morale).
Polisson de Bastien	(Paysannerie).
Les Fillettes de cheu nous	(Paysannerie).
La Sentinelle rageuse	(Faction militaire).
Priez pour eux!	(Monologue).
Rigolard et Pleurnichard	(Monologue).
Pourquoi?	(Chanson).
Les connaissances de Pitou	(Chansonnette militaire).
Les Suppositions	(Chansonnette).
Ma grosse Julie	(Chansonnette militaire).
La Balance automat que	(Chansonnette militaire).
Bête avec les bobonnes	(Chansonnette militaire).
etc., etc.	

(La Collection complète renferme plus de 3000 morceaux variés de tous interprètes.)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

L'Indication de qualité ou profession est de rigueur

Veuillez m'adresser une Collection des **Chansons et Monologues illustrés** *formant 15 volumes illustrés reliés, accompagnés de la Prime gratuite.* **Lampe à colonne en onyx.**
Je m'engage à payer la somme de **Soixante francs**, *à raison de* **Trois francs** *par mois, soit Vingt mois de Crédit à dater de la réception de l'envoi.*

Nom et Prénoms ....
Qualité ou Profession ....
Rue .... *à* ....
Département ....
Le .... Signature :

Remplir et détacher le présent Bulletin et l'adresser à M. le Directeur de la **LIBRAIRIE CONTEMPORAINE**, *8, Rue St-Joseph, Paris.*



— Eh bien! chère Madame, la question est-elle toujours sur le tapis?

— Vous voulez sans doute parler de ces fameux tapis de la PLACE CLICHY auxquels tout Parisien qui se respecte doit aller faire une petite visite?

…e. N° 22. 20 Novembre 1899. · COCORICO · Prix · 30 centimes.



…g des Boërs
…rira jamais!
KRUGER.

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✕ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris

COCORICO



Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot, Popineau, A. Roubille, Mucha et Wely. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE
Prix de l'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.

LE NUMÉRO : 30 centimes

Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS

• En Souscription au COCORICO

LE PATER

Par A. MUCHA

SUPERBE VOLUME IN-4 COLOMBIER

CONTENANT

25 illustrats symboliques des versets du « PATER »

en couleurs et en sépia.

IL EST TIRÉ :

100 exemplaires sur Japon, avec doubles états. 250 fr.
100 ex. num. sur papier du Marais à la cuve. . 100 fr.



Lithographie de A. ROUBILLE, exécutée pour les cartons-primes offerts par la *Société de l'Apéritif Opéra.*



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 22.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

AU THÉATRE



— Regarde à l'orchestre ces têtes...
— On dirait des Hermann-Paul.

LES PRIX DE ROME VONT PARTIR

A Charles Levadé.

Tandis que le 'chand de marrons
— triste hirondelle, messagère des brouillards
sous l'aile du marchand de vins à douze ronds
s'installe autour des boulevards ;
les nourrissons académiques
que l'art — pendant trois ans — se charge de nourrir,
les prix de Rome avec leurs claques et leurs cliques,
les prix de Rome vont partir...

Peintres, musiciens et maçons,
on te vous les empile au fond d'un sleeping-car
pour les envoyer où? à Rome! à Rome? Non!
Mais pourquoi donc pas à Stuttgard?
Pourquoi pas à la Jamaïque?
Pourquoi Rome? Pourquoi pas Naple et puis mourir?
Mais il paraît que Rome est la Ville harmonique...
Les prix de Rome vont partir.

Je connais un charmant garçon
qui se contenterait d'aller jusqu'à la bar-
rière d'Italie et je dis qu'il a raison,
Parce qu'Alfred — ce vieux Jobard! —
de Musset — la vieille bourrique! —
fait venir l'Harmonie (et la vit-il venir?)
d'Italie où fleurit la fleur macaronique ;
les prix de Rome vont partir.

ENVOI

Président de la République,
laissez-les donc aller au gré de leur désir,
ô vous qui tant aimez les soldats, la musique...
Les prix de Rome vont partir.

E.-V. HYSPA.

MÉMOIRES D'UNE HUITRE

Ostende. — Je nais sur un banc moussu, où ma famille croît et multiplie. Je suis de bonne race et trouve que tout est bien, en ce monde; le droit et le devoir de l'être vivant ne sont-ils pas de manger et de digérer sur place, sans s'occuper du reste? Ma famille est bien pensante; elle inculque aux enfants des principes solennels qui les font bâiller, mais qu'ils révèrent néanmoins...

... Le communisme régit notre république; mais comme la place est petite, et comme la colonie s'accroît de jour en jour, il s'agit d'empêcher les jeunes de se caser. Chacun pour soi. Tant pis pour les faibles!

Heureux temps passé à contempler les baigneurs, tandis que nous berce la musique du Casino voisin.

... Rêver qu'on a des ailes!... Oh! ces valses, dès le printemps!

... Des mois... attente de la saison des bains, qui donne une certaine saveur épicée à l'eau de la mer. Puis, les mois d'hiver. Il paraît que l'on traque les huîtres; mais nous, cachées sous une masse de rochers, nous sommes à l'abri.

... Une rumeur se répand; on a découvert notre banc! et déjà on y pratique des cueillettes méthodiques. Fuir? Notre grandeur nous attache au rivage. Encore deux jours et mon tour viendra!

... On m'arrache à ma famille! Adieu les rêveries sur le banc. On me prend et on m'enferme dans la paille humide des bourriches.

Paris.— Horrible sensation! On insère une lame dans la charnière de ma coquille, et les écailles me tombent, comme pour le père de Tobie.

... Nous sommes douze sur un plat, en ronde autour du citron. On nous mène dans la salle de la brasserie, et on nous place devant un monsieur; le plat, avec ses six paires d'yeux, dévisage le monsieur, et les deux huîtres qu'il a des deux côtés du nez clignent vers nous d'un air d'intelligence.

Qui est-ce? De gros bijoux étincellent sur le plastron de sa chemise, ses cheveux, collés, luisent comme un soulier de bal; son gros nez flaire ses moustaches en bois. J'ai vu cette tête-là, à Ostende.

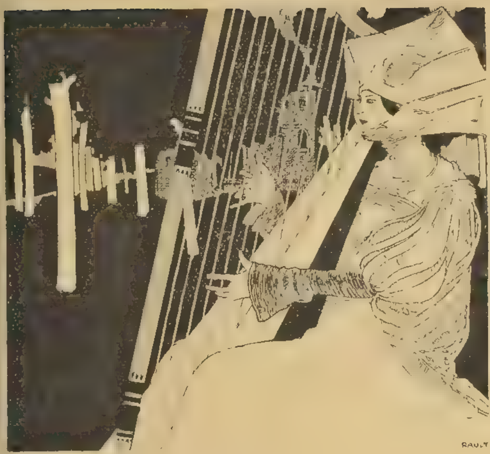
Il brandit une fourchette coupante, me la glisse entre nacre et chair; puis, tranchant les derniers liens qui me lient à mon enveloppe, il me porte à ses lèvres.

Dieu juste! est-ce la fin?

. . . .

Dieu bon, merci! Je n'ai fait que changer d'écailles.

BILL SHARP.



Les vents soufflent leur rude haleine.
Sans une étoile au firmament,
La nuit garde farouchement
Le froid mystère de la plaine.

Dans le vieux parc la châtelaine,
Vaillante d'un espoir qui ment,
Vient endolorir son tourment
En disant une cantilène.

Sur la harpe ses doigts nerveux
Rythment la chanson des aveux
Qu'elle ne révèle à personne,

Et jusqu'aux lueurs du matin
Elle exalte l'amour lointain
Dont son cœur exilé frissonne.

HUGUES DELORME.

DERMOTYPIE

Parmi les mémoires scientifiques, industriels ou ethniques reçus cette semaine des quatre coins de l'univers (expression impropre, car l'univers compte beaucoup plus de quatre coins), l'un m'a particulièrement frappé par la hardiesse de sa conception et l'énorme fertilité de ses bienfaits, au cas où l'idée en serait adoptée par MM. les pouvoirs constitués.

L'inventeur de cette nouvelle industrie l'a baptisée d'un nom qui suffit à en expliquer l'objet : c'est l'*électrotypotatouage*, ou plus simplement *dermotypie*.

Il s'agit, vous l'avez deviné, mesdames et messieurs, de la reproduction sur la peau humaine, par le procédé du tatouage électrique, de textes composés avec des caractères d'imprimerie ou autres.

Jusqu'à nos jours, le tatouage n'a été qu'un art frivole, pratiqué seulement par des oisifs ou des corrompus.

Quel profit l'humanité en a-t-elle jamais tiré ? je vous prie de le dire!

Et pourtant, bien appliqué, pratiquement utilisé, que de ressources fécondes le tatouage n'offrirait-il pas aux citoyens de toute sorte!

C'est dans ce but que travaille depuis plus de vingt ans, affirme-t-il, l'auteur du mémoire dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir durant quelques minutes.

Tout d'abord, l'inventeur a découvert un procédé de tatouage par l'électricité, lequel réunit ces avantages : rapidité, atraumatisme, netteté et surtout indélébilité parfaite.

Ajoutons, pour les personnes qui ne connaissent pas le sens du mot *atraumatisme*, que l'application de ce système ne détermine aucune plaie et nulle peine (même légère, comme dit Boyer).

. . . .

Avez-vous jamais eu besoin de votre acte de naissance, de vos diplômes, de votre livret militaire, de votre casier judiciaire, etc., etc.

Et, ayant besoin de ces pièces, les avez-vous égarées ?

Si oui, vous comprendrez du coup tous les avantages de la *dermotypie*.

Désormais, plus besoin de conserver papiers et parchemins. Tous vos actes d'état civil, vos certificats, vos pièces militaires, vous ne craindrez plus de les perdre, les ayant sur vous, à même votre peau, distribués à des places que désignera ultérieurement l'administration.

Les pièces périmables, permis de chasse, par exemple, pourront être annulées ou renouvelées, grâce à de petits casiers en blanc ménagés au bas de la pièce et dans lesquels on *dermotypera* les indications *ad hoc*.

Avais-je point raison de dire en commençant combien innombrables les services rendus par ce système?

Il n'y a qu'un monsieur qui ne sera point de mon avis : c'est M. Bertillon, l'homme de l'anthropométrie; car, alors, que deviendront son industrie et sa place ?

Il serait, en effet, fort curieux que M. Bertillon, réduit à la plus atroce misère par retrait d'emploi, fût arrêté sous un pont et qu'on le reconnût, grâce à sa fameuse fiche, pour un dangereux malfaiteur recherché depuis longtemps.

Ce qui n'arriverait jamais avec le système que je préconise aujourd'hui.

ALPHONSE ALLAIS.

LA VENGEANCE DE GALUCHE

Galuche, troisième rôle au Grand-Théâtre, m'emmena ce soir-là à la représentation d'un nouveau drame qui donnait de belles espérances : *Soixante-dix ans* ou *la Vie d'un joueur de jacquet*.

Nous avions dîné ensemble, et Galuche, pendant le repas, n'avait cessé de ricaner. Au dessert, il me confia ses projets :

« Mon directeur, me dit-il, m'a joué un pied de cochon. C'est moi qui fais le traître, le traître Renardeau. Figure-toi que jusqu'à la dernière répétition, il était convenu que j'aurais un costume de garde-chasse, en velours vert, avec des guêtres jaunes. Hier, ces cochons-là décident que je serai habillé en paysan.

Je n'ai rien dit. Mais, comme j'ai un engagement prêt à signer à Bruxelles, et que je veux plaquer mon théâtre demain matin, je vais m'amuser ce soir à leur fiche leur pièce par terre. Écoute bien, d'un bout à l'autre. Je te réponds qu'au dernier tableau tu ne t'embêteras pas. »

Je m'installai derrière un portant, et je suivis avidement les péripéties du drame.

Le personnage principal était un rentier de village, M. Désaubiers, un vieillard d'une vertu inlassable, qui avait gagné sa fortune en semant le bien autour de lui.

Il faisait grâce d'un terme à un de ses fermiers, qui se plaignait de mauvaises récoltes. Il mariait une institutrice pauvre à un jeune contremaître. Au quatrième acte, quand le traître Renardeau essayait de le poignarder sur la place de la mairie, il pardonnait à son agresseur.

Le spectacle de cette vertu était tellement édifiant que le traître Renardeau, vaincu par tant de grandeur d'âme, devait, au dernier tableau, se jeter aux pieds du noble vieillard, et s'écrier : « Je suis un misérable. Toute une vie de contrition n'effacera pas mes fautes. »

L'auteur, debout à mes côtés, attendait avec émotion cette scène, digne couronnement de son œuvre.

Galuche fit son entrée. Il s'approcha de M. Désaubiers, qui préparait son plus onctueux visage. « Vous n'êtes qu'un vieux daim, lui dit-il, et vous me dégoûtez profondément. »

Je regardai l'auteur. Il allait défaillir.

Mais un tonnerre d'applaudissements le ranima soudain.

Cette apostrophe de Renardeau exprimait admirablement les sentiments des spectateurs qui avaient écouté, avec une certaine impatience, les propos de l'exemplaire Désaubiers.

Ce vieillard avait écœuré tout le monde avec le récit de sa vie laborieuse et l'étalage de sa vertu. Il était arrivé à Paris en sabots et avait gagné la forte somme : il semblait étonnant que le seul amour du prochain l'eût conduit à un si beau résultat.

Les paroles de Galuche jetèrent donc une lumière nouvelle sur les intentions de la pièce. Le caractère de Désaubiers devenait une magistrale caricature, et le drame apparut à tout le monde, même à l'auteur, comme une œuvre de supérieure ironie.

TRISTAN BERNARD.

LE ROSAIRE

Non! jamais Mariette ne céderait à la perfide invitation de Claude. Elle se l'était juré; jamais au grand jamais, elle n'accepterait de faire, en sa compagnie, la promenade sous bois qu'il lui proposait, avec une insistance bien propre à fortifier encore la ferme résolution qu'elle avait prise de ne pas écouter l'enjôleur.

Ce n'est pas qu'elle n'aimât point Claude. Elle l'adorait au contraire. Ce n'est pas, non plus, qu'elle fût insensible au charme mystérieux des bois; tant s'en faut. L'odeur de la jonchée rouge des feuilles automnales la délectait; elle y aspirait à pleins poumons une griserie vivifiante. L'air basalmique des charmilles fleurissait ses lèvres d'incarnat vif, baignait ses yeux bleus d'un brillant humide, qui les transformait en deux pervenches trempées de rosée. Mais cette délicieuse griserie, cet éclat ajouté à ses charmes, elle les considérait prudemment comme des atouts dangereux, dans le jeu galant où Claude la voulait pour partenaire.

Et pourtant, en dépit de sa résolution, en dépit de ses serments, elle céda.

Par un de ces beaux soirs mous d'octobre, tout dorés de soleil couchant, elle suivit Claude malgré elle, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait; irrésistiblement poussée par la douceur ambiante des choses.

Ce qu'il advint...? Vous le devinez bien, hélas!

Toute rosée de confusion, les yeux baissés, le cœur débordant de soupirs et l'âme bourrelée de remords, Mariette, dès le lendemain matin, se présenta au tribunal de la pénitence, où siégeait le brave abbé Simplet.

Pas fort le digne ecclésiastique, arrivé cahin-caha à la prêtrise. Grand cœur, mais petite intelligence.

Il bondit sur le banc du confessionnal, quand il reçut la confession de Mariette.

Quelle pénitence allait-il lui ordonner pour un si gros péché? Voilà le *hic!*

Après avoir cherché vainement pendant un bon quart d'heure, il constata avec découragement qu'il n'avait rien trouvé, pouvant laver la pénitence de l'énorme péché qu'elle avait commis.

— Ma foi, se dit-il, je vais aller consulter M. le curé; il est instruit lui, il me conseillera.

Et priant Mariette de l'attendre, il s'en alla à la sacristie. Le curé était en train d'écrire à l'évêque. Très absorbé, il écouta d'une oreille distraite ce que lui contait l'abbé.

— Condamnez-la, lui répondit-il, tout en continuant d'écrire, à réciter le tiers du rosaire.

L'excellent abbé, délivré d'un grand embarras, s'en retourna annoncer à sa coupable paroissienne la pénitence qui lui était infligée.

— Le tiers du rosaire...? combien cela fait-il de *pater*, *d'ave! etc.*, ô mon père? lui demanda-t-elle timidement.

Bigre! la question était embarrassante, l'abbé Simplet étant un piètre calculateur. La division, surtout, n'était pas son fort.

Après plusieurs essais infructueux, il se vit réduit à donner sa langue aux chats. Que faire?... Aller consulter de nouveau le curé?... Pour sûr, il l'enverrait promener en se moquant de lui.

Soudain, une inspiration, qui ne pouvait venir que du ciel, l'illumina.

« Eureka! » se serait-il écrié s'il avait su le grec. Mais il n'avait étudié, en fait de langues mortes, que le latin, et cela avec un insuccès qui ne s'était jamais démenti un seul instant, pendant ses années de séminaire.

Aussi se contenta-t-il de dire en médiocre français :

— Ma chère enfant, le rosaire étant impossible à diviser, surtout en trois parties égales, vous pécherez encore deux fois, et vous le réciterez en entier.

GUSTAVE BERNY.



... Toi, tu t'en iras chez Maquart,
Moi j'irai p'tét ben à la Morgue,
Ou ben ailleurs... ou ben aut'part.

(**Le Côtier.** — ARISTIDE BRUANT.)



— Tous les talents, mon cher, et avec ça une voix, une voix... elle monte jusqu'au contre sol.
— Pour finir, hélas! peut etre à l'entresol...

AQUARELLE

La table est de laque noire, les rideaux jaunes et noirs; le soleil des vitres fait flotter par la chambre des pierreries de mille couleurs; telle la pensée de l'aimée se reflète et se multiplie, lorsqu'elle regarde dans mon âme obscure illuminée.

Sur la table de laque noire, que recouvre un tapis aux ors usés, des verres, couleur d'émeraude, mettent la joie esthétique et neuve de leurs rayons teintés d'oubli.

Dans les verres couleur d'émeraude, quelques rares fleurs, non pour l'harmonie brutale et confuse du bouquet, mais pour les uniques découpures de chacune d'elles et leurs parfums; un mimosa, un chrysanthème, seuls et fins, subtilement ciselés et ouvrés en œuvre d'art.

Les eaux-fortes, énigmatiquement, regardent des murs et les éventails évocateurs de paysages polychromes, de toits bizarres et de montagnes bleues, suggèrent des rêveries calmes avec cette nuance d'exotisme qui suffit à satisfaire le désir maladif du nouveau.

Et tel, dans cet intérieur, lentement, avec les touches nettes et délicates d'un aquarelliste patient, sur le papier japonais, je m'amuse à dessiner des lettres noires, qui se symétrisent en lignes régulières et non finies, — pour celle dont je suis aimé...

GABRIEL DE LAUTREC.

LA MINE

FABLE

Une mine est béante ; un champ qui la domine
Glisse et, soudain, s'engouffre avec un long fracas.

MORALE

Garde-toi, tant que tu vivras,
De jucher les champs sur la mine.

WILLY.

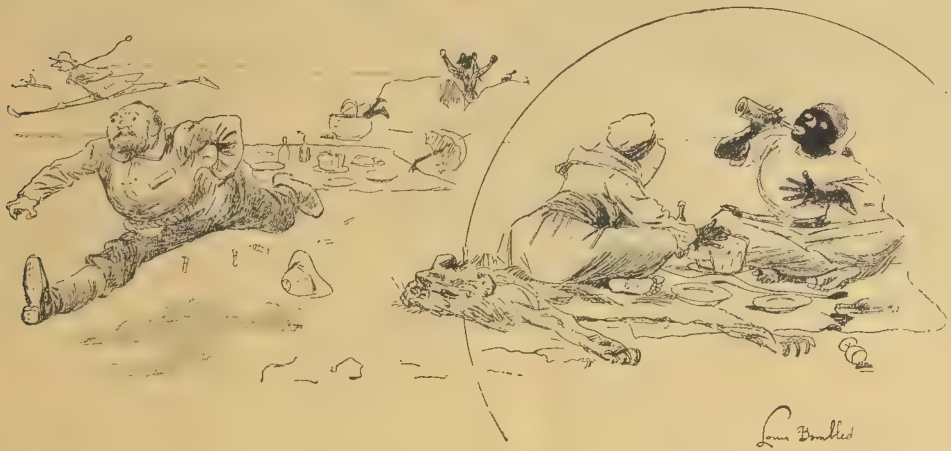


PIERRETTE

TARTARIN JOUÉ



TARTARIN JOUÉ *(Suite)*



UN DROLE DE PEINTRE

C'est un drôle de peintre que mon ami Edmond Parnasse.

Il aurait pu tout aussi bien être sous-chef de bureau, homme d'équipe, agent d'assurance ou sergent-major.

Mais non; Edmond Parnasse était peintre. C'était comme cela, vous n'y ferez rien.

Il était d'ailleurs si modeste qu'il avait toujours refusé de nous montrer quoi que ce soit.

Il se contentait de nous mettre au courant de ses œuvres. Il nous disait :

« Aujourd'hui j'ai terminé *la Femme à la Cruche* et mis la dernière main à mon étude : *Enfant occupé à faire des petits pâtés sur la plage de Villerville* », toile, s'il faut l'en croire, d'une puissante luminosité.

Passionnément épris des peintres fleuris de la grande cour, il racontait qu'un jour il s'était plu — pieuse attention filiale — à représenter sa mère, une bonne bourgeoise qui tenait un commerce de mercerie, rue Saint-André-des-Arts, couronnée de rose et de lilas, donnant la chasse à des papillons bleus, dans un parc à balustrade.

— C'est tout le portrait de ma mère, nous disait-il, on dirait du V...atteau.

Je crois avoir dit qu'Edmond Parnasse était un drôle de peintre; ce n'est peut-être pas tout à fait cela que j'aurais dû dire, car, en somme, il n'était pas plus peintre que vous et moi.

Je veux dire que jamais la moindre parcelle de chrome ou de véronèse n'avait souillé la virginité de sa palette, une palette énorme. — Mais, persuadés que le profond artiste avait un but en agissant ainsi, nous ne nous étonnâmes jamais.

Cependant, comme je lui faisais un jour cette remarque que c'était très bien de nous parler de ses projets, de son œuvre, mais qu'il était mieux sans doute de passer des paroles aux actes, Edmond alluma sa pipe lentement, mit un coude sur la cheminée, fit passer son mollet droit contre son jarret gauche élégamment tendu, et me fit cet aveu plein de franchise.

— Mon cher Delaw, il est inutile de peindre sachant qu'on ne vendra pas un tableau pendant sa vie..

— Mais, interrompis-je, très bien pour moi, ceci, pour les amis..., mais la postérité... les siècles futurs!... que penseront-ils? lorsque, fouillant dans vos cartons, ils n'apercevront que quelques feuilles de papier Ingres, immédiatement intactes...

Edmond Parnasse fit, cette fois, passer son mollet gauche par-dessus son jarret droit, et me répondit :

— Mon Dieu... les siècles futurs... que diront les siècles futurs? Mon Dieu, ils diront : Puisque l'on n'a rien retrouvé, c'est qu'il a tout vendu.

GEORGES DELAW.

Il ne suffit pas de porter les armes pour être appelé soldat, il faut les mettre au service du pays.

MONSEIGNEUR D'HULST.

Il n'y a pas de gouvernement populaire : gouverner, c'est mécontenter.

ANATOLE FRANCE.

Les animaux sont des associés d'existence, dont la psychologie est parfois plus intéressante que celle de leur maître.

MAURICE GUILLEMOT.

POUR PASSER L'HIVER



Dessin de Ricardo Florès.

— On rentrerait bien à l'hôpital, mais on y boit que de la tisane et du coco.

REVANCHE POSTHUME

C'était un tout petit haricot de Soissons,
Le dernier né chétif d'une cosse féconde :
Tous ses frères avaient fait du bruit dans le monde.
Lui n'avait pas mêlé sa voix à leurs chansons.

On l'avait relégué parmi les épluchures :
Mais ces cotylédons cachaient un cœur vaillant.
Du nain qu'on dédaignait un germe verdoyant
Naquit un iour, espoir des musiques futures.

La nature bénit ses éveils printaniers ;
Il eut des fils et des-petits fils par milliers
Qui nous révèlent son âme et son génie,

Et dont la voix fidèle au rite éolien
Jette encore aux échos les trésors d'harmonie
Qui dormaient dans le cœur du vieux musicien.

ARMAND MASSON.

APRÈS LE CRIME

LE COMMISSAIRE. — Vous êtes la mère de la victime?

LA MÈRE. — Oui, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Parfait. Qu'est-ce que vous désirez?

LA MÈRE. — Emmener chez moi le corps de ma malheureuse enfant, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Fort bien. Revenez demain entre dix heures et quatre heures munie de pièces établissant votre identité.

LA MÈRE. — Mais, je veux l'emporter tout de suite.

LE COMMISSAIRE. — Je respecte le sentiment qui vous guide, mais cela est parfaitement impossible. On va, dans une heure, transporter le corps à la Morgue.

LA MÈRE. — A la Morgue, mon Dieu! mais pour quoi faire?

LE COMMISSAIRE. — Pour l'autopsie.

LA MÈRE. — A quoi servira-t-elle, Monsieur le Commissaire, cette autopsie?

LE COMMISSAIRE. — A établir que votre fille est morte victime d'un assassinat.

LA MÈRE. — Mais cela ne fait aucun doute. Le meurtrier a été arrêté, il y a vingt témoins...

LE COMMISSAIRE. — N'importe. Il faut savoir combien votre fille a reçu de balles et si ses blessures devaient entraîner la mort.

LA MÈRE. — Mais elle est morte!

LE COMMISSAIRE. — Elle ne sera morte officiellement qu'après l'autopsie.

LA MÈRE. — Constatez donc ici même tout ce que vous voudrez, mais ne l'emmenez pas à la Morgue.

LE COMMISSAIRE. — Ne pas l'emmener à la Morgue! Ah! Madame, vous n'avez vraiment aucun sens des règlements administratifs.

LA MÈRE. — Faites venir tous les médecins légistes que vous voudrez, mais ne l'emmenez pas à la Morgue.

LE COMMISSAIRE. — Pardon. Veuillez me répondre. C'est la première fois qu'une personne de votre famille est assassinée?

LA MÈRE. — Oui, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE, *avec indulgence.* — Tout s'explique. Vous manquez d'expérience. Ecoutez-moi bien. Toute personne *a le droit absolu* d'être transportée à la Morgue. Il ne s'agit pas de savoir si ça sert à quelque chose, c'est le règlement.

LA MÈRE. — Bien, Monsieur le Commissaire, bien. Je reviendrai demain...

LE COMMISSAIRE. — Enfin, vous voilà raisonnable. (*La conduisant.*) Et à la prochaine occasion, tâchez d'être un peu plus au courant des règlements, n'est-ce pas?

PAUL GAVAULT.





PENSÉE D'AUTOMNE

L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe,
Emportant du couchant les fuyantes clartés;
Et, pareil à celui des oiseaux attristés,
Le vol des souvenirs s'allanguit dans l'espace.
L'an fuit vers son déclin, comme un ruisseau qui passe,

Un peu d'âme erre encor aux calices défunts
Des lents volubilis et des roses trémières;
Et vers le firmament des lointaines lumières,
Un rêve monte encor sur l'aile des parfums.
Un peu d'âme erre encore aux calices défunts.

Une chanson d'adieu sort des sources troublées.
S'il vous plaît, mon amour, reprenons le chemin
Où, tous deux, au printemps, et la main dans la main,
Nous suivions le caprice odorant des allées.
Une chanson d'adieu sort des sources troublées.

Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent
Qu'un éternel avril a fleuri de jeunesse.
Que meurent les beaux jours! que l'âpre hiver renaisse!
Comme un hymne joyeux dans la plainte du vent,
Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent.

Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été! Femme, immortel printemps!
Sœur de l'étoile en feu qui, par les cieux flottants,
Verse, en toute saison, sa lumière dorée.
Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, immortel été! Femme, immortel printemps!

ARMAND SILVESTRE.



A COSSARD - 1899

LE MAITRE DE FORGES

MONSIEUR, *qui se dispose à faire à Madame la lecture du « Maître de Forges ».* — Tu y es?

MADAME. — J'y suis.

MONSIEUR. — Je commence. Nous en étions arrivés au moment où Philippe Derblay se dispose à quitter la chambre nuptiale. *(Il lit.)*

« Vous venez en un instant de détruire tout mon bonheur, dit Philippe d'une voix émue, et je pleure, Madame, je pleure!... »

Mon Dieu que c'est joli, ce *Maître de Forges!* et comme c'est humain! Voilà soixante et onze fois que je le relis; n'importe! c'est toujours avec la même admiration.

« Mais c'est assez de faiblesse, continua Derblay, qui se leva et essuya du revers de la main une larme restée au bord de sa paupière. Vous parliez tout à l'heure de me payer votre liberté. Eh bien! je vous la donne pour rien!... »

Ce qui me plait là-dedans, c'est que c'est bien écrit. Ah! la forme! la forme! il n'y a que ça! Tu le comprendras quand tu seras familiarisée avec la littérature.

« Tout lien... »

Oh! et puis tu verras; la fin est encore plus chic!...

« Tout lien est rompu entre nous. Adieu, Madame, voici votre appartement, voici le mien. A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi! »

Et quand on songe qu'il y a des gens qui n'apprécient pas Georges Ohnet!... Faut-y être bête!

MADAME. — Tu es assommant, tu sais, avec tes interruptions continuelles.

MONSIEUR. — Excusez-moi, ma chère amie, c'est l'enthousiasme qui me les arrache.

« ...n'existez plus pour moi. Ainsi parla le maître de forges, et, se retournant, il fit voir à Mlle de Beaulieu...*(Il tourne la page.)*

« ...quelque chose d'énorme dont la fière jeune fille resta étonnée et troublée. »

MADAME. — Quoi? quoi? qu'est-ce qu'il lui fait voir? C'est dégoûtant, cette histoire-là!

MONSIEUR. — Ne fais pas attention; j'avais passé une page.

MADAME. — Mouille donc ton doigt!

MONSIEUR. — Rétablissons.

« ...et se retournant, il fit voir à Mlle de Beaulieu... plus de dédain hautain que de réel dépit. »

MADAME. — A la bonne heure.

(La lecture continue.)

MONSIEUR, *qui s'interrompt brusquement de nouveau.* — Quelle connaissance du cœur humain! Comme cette de Beaulieu éprouve bien ce que nous éprouverions à sa place! Et quelle noblesse dans l'expression!... Ah! le mot juste; tout est là!... Et on parle des symbolistes! Tiens, Adèle, veux-tu que je te le dise? ils me font suer, les symbolistes! *(Haussement d'épaules.)* Où en étais-je? Ah! oui! *(Il lit.)*

« Le châtiment était terrible, mais non disproportionné avec la faute. La jeune femme pu... *(Il tourne la page.)* ... ait des pieds...

MADAME. — Comment! la jeune femme...

MONSIEUR. — Mais dame... — Ah! pardon! chère amie, j'ai encore passé une page.

MADAME, *agacée.* — Mouille donc ton doigt!

MONSIEUR. — Rerétablissons...

« ...la jeune femme pu... nie dans ce qu'elle avait de plus sensible : son orgueil... »

MADAME. — A la bonne heure!

(La lecture continue.)

MONSIEUR, *s'interrompant encore.* — Fais bien attention, nous voici arrivés au point culminant du récit, et c'est ici que le psychologue se révèle magistralement dans le charmeur. Ecoute ça :

« Alors je ne sais plus ce qui s'est passé en moi, expliquait Claire à la baronne de Préfond qui l'écoutait avec une attention extrême, je me sentis envahie de sen... *(Il tourne la page.)* ... sues... »

MADAME. — De sangsues? envahie de sangsues?...

MONSIEUR. — Oh! que je suis bête... j'ai encore passé une page.

(Rétablissant.)

« ...de sen... timents », chère amie, de sentiments!... « Je me sentis envahie de sentiments contraires à ceux qui m'avaient agitée jusqu'alors. »

MADAME. — A la bonne heure. Mouille donc ton doigt! *(La lecture s'achève. Minuit sonne. Monsieur renvoie la suite au prochain numéro. La scène du coucher. Nuit complète.)*

MONSIEUR, *d'une voix qui se meurt.* — Que la peau de ton épaule est douce, chère Adèle.

(Long silence. Puis :)

MADAME, *qui, sans doute, poursuit une idée fixe.* — Mouille donc ton doigt!

GEORGES COURTELINE.

Au Cercle.

Un joueur à son voisin de tapis vert :

— Prêtez-moi dix louis... Je vous les rendrai demain sans faute...

Le voisin hésite, et après dix secondes de réflexion :

— Ma foi! non, fait-il. J'aime mieux les perdre... *C'est plus sûr!...*

⁂

Scepticisme :

— La médisance aura beau dire : il y a encore d'honnêtes gens parmi ceux qui nous gouvernent. Tenez, X..., l'ancien ministre... Eh bien! quand il a quitté les affaires il était plus pauvre qu'à l'époque où il y fut appelé.

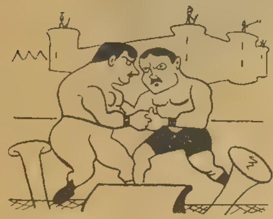
Sans doute, mais c'était simplement la faute de sa guigne persistante au baccara.



COCORICO-REVUE



…arles Levadé, sortant du dî…ner de l'Élysée, est une se…onde fois « pris de Rhum ».



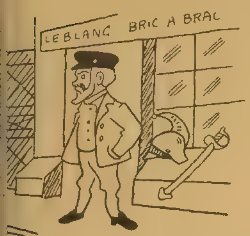
A l'Opéra la lutte et le luth luttent d'entrain dans les « Troyens ».



Ils veulent agrandir leur Bourse... Qu'ils commencent donc par garnir la mienne!



— Est-ce que Victoria ira à Nice, cette année?
— Non, elle trouve que les voyages trop dans le Sud ne lui réussissent pas.



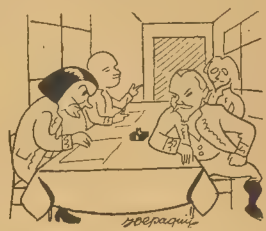
…endre — superbe occasion — …ent paletots de fourrure ou…liés au vestiaire de la Haute-…our. Dépôt ici.



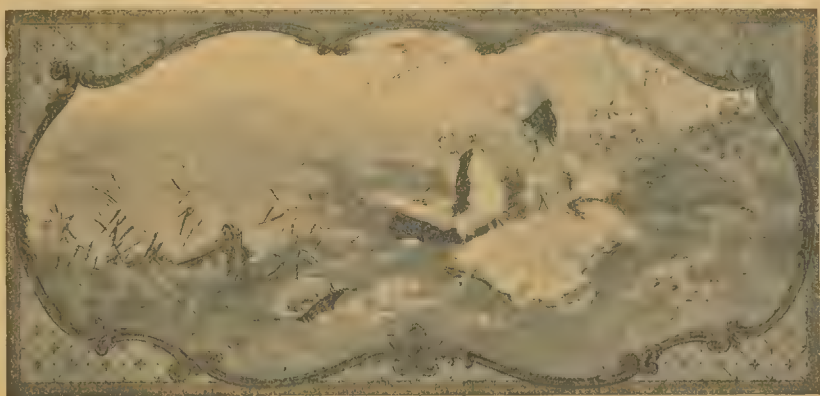
Millerand est tout renversé de voir que son Ministère ne l'est pas.



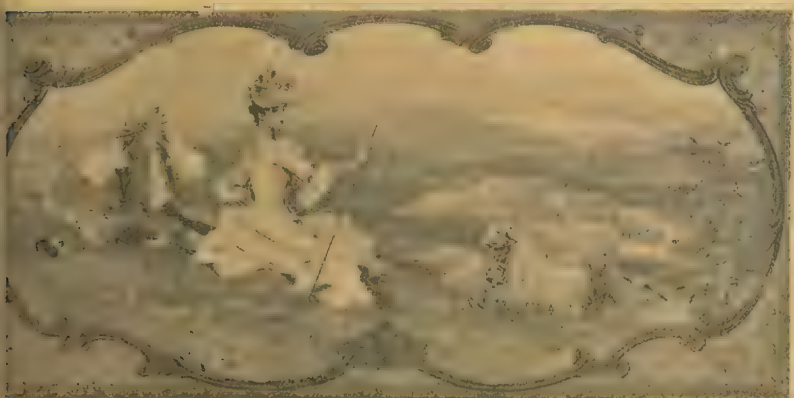
Séverine est nommée Princesse des Femmes Ecrivains. Gare à la Haute-Cour!



L'Académie Française travaille au mot « bout ». Elle n'en est donc pas encore au bout!



AU BORD DU LAC



SCÈNE PASTORALE

La Direction du journal a l'honneur de porter à la connaissance des intéressés que les abonnements peuvent *encore* être acceptés, partant du numéro 1, et que les collections incomplètes peuvent être complétées.

Adresser, avec les demandes de réassortiments, 30 centimes par numéro, en timbres-poste ou mandat, à l'adresse de M. le Directeur du *COCORICO*.

…érant : P. BOUTIGNY CLICHÉS DE LA MAISON DUCOURTIOUX ET HUILLARD. PARIS. — TYP. CHAMEROT ET RENOUARD.— 38606.

Annonce unique. — Faveur exclusivement réservée aux Lecteurs du COCORICO.

A tous les Souscripteurs aux œuvres admirables détaillées ci-dessous, nous offrons **gratuitement** *en plus de la prime* **une superbe Montre remontoir en argent** *1er titre, contrôlé par le gouvernement français : boîte extra forte, 10 rubis, réglage rigoureusement exact.*

Cette montre est absolument garantie, elle représente une valeur de 35 fr.

Le Bonheur suprême!
Les Jouissances exquises!

POUR RIEN !! VALEUR 35 FR. Argent 1er titre contrôlé.



POUR RIEN !! Valeur 35 FR. Argent 1er Titre contrôlé.

Ce riche cadeau reviendra de droit, et sera expédié franco et immédiatement, à tout Souscripteur Lecteur du COCORICO.

Nous le répétons, il leur suffira de nous renvoyer le Bulletin de Souscription ci-dessous rempli et signé pour recevoir immédiatement et franco, en plus de la prime offerte, le riche cadeau dont nous donnons ci-contre le type photographié.

Du bleu dans le Ciel morne de la réalité.

LIRE DE BEAUX ROMANS!

Par un soir d'hiver, les pieds sur les chenets, quand au dehors font rage le vent glacé et la pluie cinglante, n'éprouvez-vous pas, aimables lectrices et chers lecteurs, un bien grand bonheur en laissant votre pensée suivre l'imagination ardente de quelque écrivain délicat, au talent subtil et charmeur? L'été, étendu sous l'ombrage bienfaisant, n'éprouvez-vous pas une exquise jouissance en oubliant la banale réalité de la vie pour suivre les péripéties d'un roman magnifique tout palpitant de divines émotions? Encore et toujours, aimables lectrices et chers lecteurs, ne voudriez-vous goûter ce bonheur raffiné en charmant vos loisirs par la lecture de ces vrais et immortels chefs-d'œuvre de la littérature française qui ont nom : *Les Deux Orphelines, Roger la Honte, Mam'zelle Misère, Les Mystères de Paris, Mariée en blanc, La Fille des Camelots* ou de tant d'autres romans dont le succès formidable en a consacré l'inappréciable valeur?

En une bibliothèque superbe, énorme, éblouissante de splendeurs, nous venons de rassembler **tous les romans sensationnels** que nos auteurs aimés ont écrits depuis longtemps, pour la plus grande gloire de la France et de sa littérature.

25 volumes extraordinaires de grosseur et du grand format : 28 1/2 centimètres sur 49 centimètres, plus de **17.000 pages** de texte, imprimées sur papier très pur, glacé et satiné, avec plus de 2,000 illustrations de nos meilleurs dessinateurs : tous les volumes recouverts de **reliures splendides,** en pleine toile rouge, rehaussées de motifs artistiques de ton noir et or, tel est, à première vue, l'analyse de cette bibliothèque que nous pouvons, grâce à un marché colossal, livrer en dessous du prix ordinaire de vente et avec des avantages incroyables et sans précédents!

En effet, achetés séparément, ces beaux livres coûteraient sans reliure, plus de 210 francs, car ils contiennent 2130 livraisons. Nous les offrons au prix de **165 Fr. tout reliés** avec un

Crédit de 22 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les **vingt-cinq volumes complets reliés** et **immédiatement** sans que l'acheteur ait à payer la moindre chose. Nous vendons en toute confiance et nous ne demandons

Aucun paiement à l'avance.

Quelques jours après la réception du tout, nous faisons encaisser un premier versement de **7 f. 50** et ensuite nous continuons, *chaque mois*, l'encaissement de nos petits reçus de **7 fr. 50** sans aucuns frais pour l'acheteur et jusqu'à complet paiement du prix total, soit **165 francs.**

De plus, nous offrons **gratuitement** à chaque souscripteur

Une Prime splendide

d'une valeur commerciale de 50 francs!!! Etonnant avantage exclusivement réservé aux abonnés de notre nouvelle bibliothèque.

Cette prime consiste en un admirable et très riche **Service à découper en Argent** contrôlé du gouvernement français. La valeur commerciale de cette prime gratuite n'est pas inférieure à **50 francs** et les plus grands orfèvres de Paris ne présentent guère de pièces plus somptueuses à leurs étalages merveilleux.

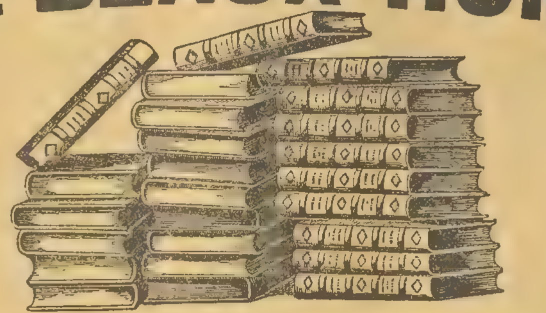
Enfermées dans un bel écrin en maroquin, garni de soie rouge chiffonnée avec cette grâce et cette recherche qui caractérisent le goût parisien les trois précieuses pièces d'orfèvrerie font, en effet, le plus grand honneur à l'industrie nationale.

De style Louis XV, les manches en argent sont de première épaisseur, c'est-à-dire **qu'on n'en fabrique pas de plus épais**; ils sont repoussés et ciselés avec un soin irréprochable et un art parfait, car nous en avons confié l'exécution à la principale de nos maisons d'orfèvrerie. Les aciers de la fourchette et de son levier de sûreté, du manche à gigot et de sa clef, ainsi que du couteau, sont excessivement purs et de la plus parfaite finesse. En un mot, les pièces que nous offrons **gratuitement** sont les plus belles, les plus riches, les plus élégantes et les plus artistiques qui se fabriquent dans leur genre.

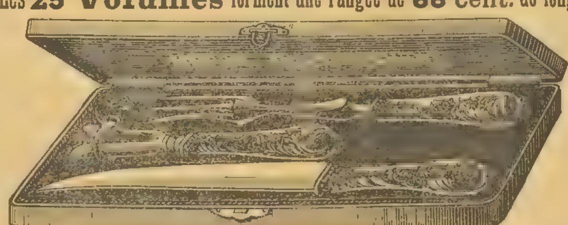
Et si nous sommes parvenus à offrir des pièces de si grande valeur en prime gratuite, c'est grâce au nombre considérable de 2,000 écrins garnis que nous avons fait mettre en travail et qui constituent le plus formidable travail d'orfèvrerie exécuté à ce jour et *d'un seul jet.*

Et de plus, avantage inouï, fantastique, tenant vraiment du prodige, nous offrons

TOUJOURS GRATUITEMENT



Les **25 Volumes** forment une rangée de **88** cent. de long.



PRIME GRATUITE

mais exclusivement aux personnes qui nous renverront le bulletin de souscription ci-contre, une superbe

Montre en argent

1er titre (contrôlé français), de fabrication, très soignée, absolument garantie. Cette montre possède un mouvement de premier ordre empierré de dix rubis et réglé de la façon la plus rigoureuse; la boîte et la baillière en argent contrôlé 1er titre sont excessivement épais et la valeur de ce bijou n'est pas inférieure à 35 fr. Cette somme, ajoutée à la valeur de la prime orfèvrerie, représente un ensemble de

PRIMES GRATUITES
d'une valeur totale de 85 francs!!

C'est à peine croyable, pourtant rien de plus exact!

Voici la nomenclature complète et détaillée des ouvrages que nous avons réunis, on verra qu'aucun des célèbres romans français, de ceux vraiment dignes de ce nom, ne manque à la précieuse collection.

I-II. — **LES DEUX ORPHELINES,** par Adolphe d'Ennery, illustrations de Riou. Le roman le plus beau, le plus poignant, le plus dramatique du siècle. 1.604 pag. — 2 vol. in-4° reliés.

III-IV. — **MARIÉE EN BLANC.** — *La Faute. — Le Coup fatal. — Le Contrebandier. — Les Deux Amis. — La Voix de l'Amitié. — L'Outrage. — Le Scandale du jour. — Une Erreur judiciaire,* par Hector de Montperreux, illustrations de Comba. Roman de passion et d'amour. 1.628 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

V-VI. — **ROGER-LA-HONTE,** par Jules Mary, illustrations de F. Regamey. Œuvre énergique et touchante à la fois. 1,320 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

VII-VIII. — **MAM'ZELLE MISERE** — *M'man Sarrazin. — Dans la Nuit du Bagne. — Au Presbytère,* par Pierre Decourcelle; illustrations de H. Meyer. Terrible récit des drames de la vie. 1,200 pages. — 2 volumes in-4° reliés.

IX-X. — **LES MYSTERES DE PARIS.** — *Le Tapis franc. — A l'Isle-Adam. — L'Embuscade. — Louise. — Conseils — Les Pirates d'eau douce. — Le Bonheur de se revoir. — Pique-Vinaigre. — Les Complices. — La Toilette. — Gerolstein,* par Eugène Sue; illustrations de Tofani. Chef-d'œuvre incontestable, le plus populaire qui existe dans l'univers entier. Roman capital du plus prodigieux des romanciers, 1,516 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

XI-XII. — **LA PETITE MIONNE.** — *Un Drame de famille. — Les Désespérés. — La Main cachée. — Madame Joramie. — Le Premier Mari,* par Emile Richebourg; illustrations de Ferdinandus. Roman passionnel, dissection savante du cœur humain. 1,240 pages. 2 vol. in-4° reliés.

XIII-XIV. — **LA JUIVE DU CHATEAU TROMPETTE.** — *L'Auberge des Trois Lapins. — La Jeunesse des Girondins. — Les Duellistes des Allées d'Amour. — La Grande Cadichonne. — Les Ruines hantées. — Le Piége,* par Ponson du Terrail, illustrations de Ferdinandus. Aventures tendres et passionnées, roman de cape et d'épée écrit avec une verve sans pareille. 1,270 pages. — 2 volumes in-4° reliés.

XV-XVI. — **LA FILLE DES CAMELOTS,** par Pierre Zaccone; illustrations de H. Lanos. Episodes les plus gais et récits les plus tragiques se présentent tour à tour dans cette œuvre caractéristique. 1,044 pages. — 2 vol. in-4° reliés.

XVII-XVIII — **LES MYSTÈRES DU PALAIS-ROYAL.** — *Le Diable. — Un Fils d'adoption. — La Fille du Diable. — Les Premières Noces. — La Reine Emeraude. — Les Nuits du Régent.* 2 vol., par Xavier de Montépin; illustrations de Geriler chef-d'œuvre bien connu et du plus haut intérêt, 1,200 pages.

XIX. — **LA GRANDE IZA et BAYONNETTE.** — *Mariage forcé. — Le Crime de la rue Lacuée. — Iza la Ruine. — Maison Bazile, Tartuffe et Cie. — Le Secret de la Vie d'une Femme. — Déshonorée pour l'honneur. — La petite Cayenne. — Les Comédies amoureuses,* par Alexis Bouvier; illustrations de divers artistes. Etudes approfondies des mœurs de nos jours; étranges épopées dans lesquelles se heurtent les coquins et les honnêtes gens. 860 pages. — 1 vol. in-4° relié.

XX-XXI. — **PAILLASSE,** par Adolphe d'Ennery; illustrations de H. Meyer. Roman honnête et émouvant qui produit une immense sensation. D'Ennery est l'auteur des *Deux Orphelines* c'est tout dire. 1.040 pages. 2 vol. in-4° reliés.

XXII-XXIII. — **MARIAGE D'AMOUR.** — *Mignonnette. — Jeune Mère,* par Michel Morphy; illustrations de Riou. Histoire de tendres sentiments; succès de larmes et de sourires. Œuvre vibrante, drame vécu, 1,760 pages. — 2 volumes in-4° reliés.

XXIV-XXV. — **TRENTE ANS OU LA VIE D'UN JOUEUR.** — *Le Dernier Jour. — Le Marquis, l'Œuvre. — La Dot d'Amélie. — La Mère la Victoire. — Le Rapt — Partie carrée. — Une Noce Alsacienne. — Catastrophe. — Dénouement,* par Henry Hazart; illustrations de Lix. Roman d'une saisissante vérité : action poignante traversée par des types comiques, pris dans toutes les classes de la société. 1,326 pages 2 vol. in-4° reliés.

Tous les éclats de rire et toutes les larmes, tout ce qui peut charmer, capter, empoigner, électriser le lecteur se trouve raconté ici en un style adorable par les plus grands maîtres du roman moderne! Et, inspirés par ces récits puissants, les artistes dessinateurs ont su créer d'admirables planches d'un réalisme extraordinaire, qui viennent heureusement ajouter à l'intérêt du livre. Citer toutes ces belles gravures ne serait guère possible, et nous ne pouvons songer à donner ici la liste des très nombreuses illustrations qui émaillent les 25 volumes énormes.

Qui donc hésitera un instant à souscrire à notre merveilleuse bibliothèque? Personne n'attendra un seul instant pour être en possession des primes riches et vraiment admirables que nous offrons gratuitement. Tout le monde voudra posséder bientôt tous ces romans adorables et les bijoux précieux que nous offrons aujourd'hui à titre extraordinaire.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser; les 25 volumes reliés, au grand complet, la prime superbe et la seconde prime spéciale sont livrés **IMMÉDIATEMENT.** Après réception, on paie la somme de **7 fr 50 cent.** et ensuite chacun des mois suivants, on paie **7 fr. 50 c.,** sans aucuns frais, jusqu'à entière libération de la somme de **165 francs.**

Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur.

L'emballage des volumes est fait gratuitement en une forte caisse. — Les écrins contenant la prime sont expédiés franco par colis-postal.

N. B. — Les ouvrages et les primes sont garantis tels qu'ils sont annoncés : ils seraient repris dans la huitaine s'ils ne convenaient pas.

Nous vendons en confiance et l'acheteur ne paie rien à l'avance.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie,** *successeurs de* **E. GIRARD & A. BOITTE, 42,** *Rue de l'Échiquier, à Paris, la* **NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE** des **ROMANS CELÈBRES** *avec les deux Primes gratuites, comme il est detaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **7 fr. 50** *après réception des 25 Volumes reliés et des Primes et paiements mensuels de* **7 fr. 50** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **165 fr.,** *prix total.*

Fait à ...., *le* *189*

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département .... COQ

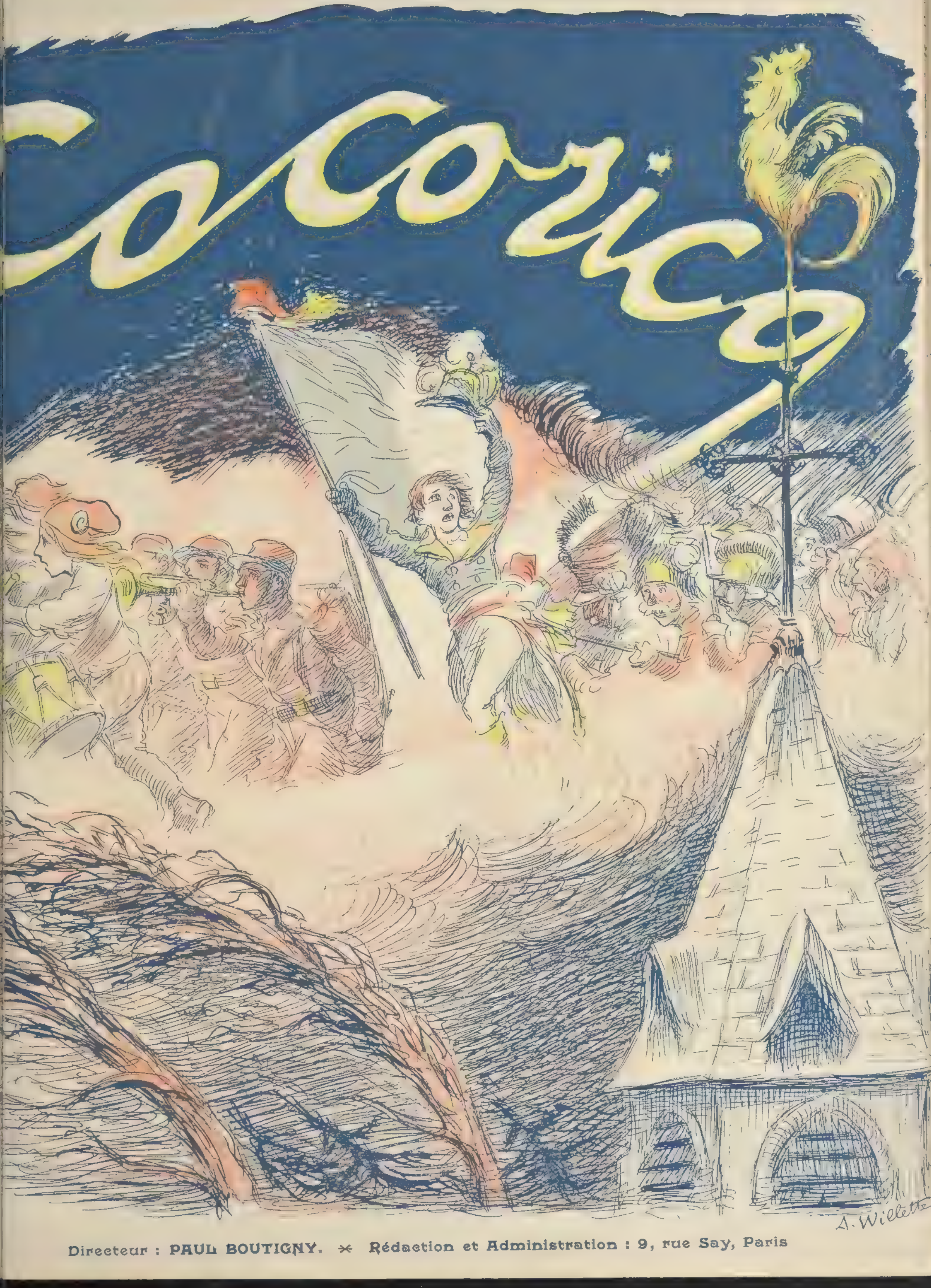
(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le present bulletin et l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

MM. J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE

42, Rue de l'Echiquier, PARIS.

. N° 23. 5 Décembre 1899. • COCORICO • Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✖ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. MUCHA, WILLETTE, STEINLEN, LÉANDRE, A. CALBET, H. VOGEL, DE FEURE, LOUIS VALLET, VACHA, J. L. BURRET, PAL, DOES, WELY, A. ROUBILLE, CH. HUARD, GUSTAVE VERBEEK, J. VILLON, J. FAVEROT, MÜLLER, V. MIGNOT, POPINEAU, et comme graveur sur bois LÉON RUFFE.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Wely, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Fils, J. Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot, Popineau, A. Roubille, Mucha, Wely, Arthur Michaël, V. Mignot et Adolphe Willette. La collection complète de ces couvertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera plusieurs fois le prix de l'abonnement.

Cocorico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les libraires et marchands de journaux.

ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE
PRIX DE L'ABONNEMENT A 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.
LE NUMÉRO : 30 centimes
Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS

Aux Amateurs

Nous tenons à la disposition des Amateurs des épreuves de la lithographie de Steinlen, *les Chats*, que nous reproduisons page 249, au prix de **10** francs, *franco* : **11** fr. (Dimensions 0,68 × 0,92);

Ainsi que des épreuves de l'*eau-forte* de Manuel Robbe, reproduite page 250, eau-forte tirée à *40 épreuves sur papier de Hollande*, au prix de **25** francs l'épreuve, *franco* (Dimensions 0,65 × 0,52).



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 23.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

PETITES VEXATIONS



LA DAME, discrètement et a voix basse. — *Pourriez-vous m'indiquer les W.-C.?*
— LE GÉRANT, d'une voix de tonnerre. — *Jules, conduisez madame aux cabinets!*

Une séance à la Haute Cour du roi Pétaud

L'aut' jour je voulus voir un' de ces seances,
où nos sénateurs montrent tant d' compétence,
— Ah! ces enfants! —
et dont M'sieur Fallier', avec maëstria,
présid' rondement les si joyeux ébats.
— Ah! ces enfants! —

D'abord, en entrant, on me fit, au vestiaire,
— Ordre du Sénat — déposer mon ulstère,
— Ah! ces enfants! —
mes snow-boots, ma canne en bois de catalpa.
Je m' dis « Peut êt' bien que M'sieur Loubet est là... »
— Ah! ces enfants! —

Faut dir' pour êtr' juste, que nos chers inviolables
firent dès l'appel un vacarme effroyable,
— Ah! ces enfants! —
Et comm' par deux fois on appelait l'un deux,
Bérenger s' mit à crier : « Il est aux lieux! »
— Ah! cès enfants! —

Monsieur l' procureur au début de la séance
Termin' son discours par les mots de : « Clémence...!
— Ah! ces enfants! —
Clémence et Justice » et s'assied aussitôt,
ajoutant : « Messieurs, je m'assois sur ces mots. »
— Ah! ces enfants!

Arriv' Déroulède, espèc' de malhonnête,
qui prétend qu' Loubet n'a pas un' très bonn' tête...
— Ah! ces enfants! —
Mais Fabre, à ces mots, lâchant son biberon
Lui dit : « Ça t' vaudra trois mois en chiffres ronds! »
— Ah! ces enfants! —

Comm' preuv' du complot contre la République
survient la question des matraqu's et des triques.
— Ah! ces enfants! —
— « Oui, dit D' normandie, on complot' certain'ment
avec tout's ces triques à la mode de Caen. »
— Ah! ces enfants! —

Puis tandis qu'on caus' de la fameus' dépêche
cont'nant un seul mot, — c'était pas le mot pêche —
— Ah! ces enfants! —
juste au même instant entre monsieur Buffet,
Et Fabr' s'écri' : « Cinq minut's d'arrêt, buffet!
— Ah! ces enfants! —

Des témoins dépos'nt, tout le long d' la tribune,
v'là qu'un vidangeur vient réclamer un' thune;
— Ah! ces enfants!
Fallier' lui répond : « Nous n' somm's pas compétents,
attendez pour ça le retour de Constans. »
— Ah! ces enfants! —

Soudain retentit un bruit sous la coupole,
Bruit qu'aurait signé des deux mains l' père Eole,
— Ah! ces enfants! —
« Ta bouche! crie-t-on, mettez-y un bouchon! »
et chacun se tourn' vers Vuillod l'Homm'-Canon.
— Ah! ces enfants! —

Cependant qu' Vuillod, pour renvoyer la balle,
hurle en s'agitant : « C'est pas moi, c'est Peytrale! »
— Ah! ces enfants! —
voilà qu' la moitié des sénateurs se sauv'
en poussant des cris, des cris de bêtes chauv's.
— Ah! ces enfants! —

Faut' de compétents, on dut clor' la séance,
tant ceux qui restaient brillaient par leurs absences;
— Ah! ces enfants! —
Les autres faisaient au fond du Luxembourg
Aux petit's bobonn's un doigt de Haute Cour...
— Ah! y a plus d'enfants! —

E.-V. HYSPA.

CHARMEUSE



IL PLEUT, IL PLEUT...



Dessin de A. Roubille

NIB-D'ESGOURDES

A Georges Duval.

Elle s'appelait Virginie, il s'appelait Paul. (Vous voyez comme c'est simple.)

C'était un petit collage très uni mais peu fortuné. Virginie était teinturière en œufs de Pâques et Paul vendait le 14 juillet des médailles commémorant la prise de la Bastille. Au total, deux métiers qui nourrissent difficilement leur homme (ou leur femme) à cause des jours creux.

Néanmoins en vertu de ce principe : « Quand il n'y en a pas pour deux, il peut bien y en avoir pour trois » Paul et Virginie possédaient un enfant d'adoption.

C'était un pauvre vieux vilain petit morveux de chien, produit de successifs et extravagants croisements. Elle tenait, cette créature bizarre, de l'épagneul et du basset, du chien de berger et de la levrette, du cobaye et de la chauve-souris. Ses pattes étaient d'une inégale longueur, celles de devant plus hautes que les deux suivantes (qui sait, il y avait peut-être aussi un peu d'hyène dans son cas) et son corps bossué, ondoyant et divers, faisait involontairement songer à la rue Berthe, bien connue à Montmartre, laquelle ne constitue pas le dernier mot de la ligne droite et de la surface plane. Ce corps bizarre commencé par une courte tête, à la gueule fendue en coup de sabre, se terminait par une queue en forme de goupillon (toujours l'union du sabre et du goupillon). Sa face était dénuée d'oreilles comme celle du chat Béelzébuth dans le Château de la Misère; et, le voyant ainsi essorillé, Virginie et Paul avec un à-propos plein de pittoresque, le baptisèrent Nib-d'Esgourdes.

Nib-d'Esgourdes partagea longtemps l'existence problématique et accidentée de ses maîtres, auxquels il rendait de menus services. Nul mieux que lui ne savait, à la rose pâleur des aurores naissantes, scruter jusqu'à l'âme les poubelles afin d'en extraire des résidus plus ou moins comestibles, en attendant que cette obscure clarté qui tombe des étoiles permît à son zèle infatigable de dérober aux étalages des boucheries la côtelette première ou le dernier foie de veau.

Il revenait alors apporter à ses maîtres le résultat complet de ses courses. De joie, sa large gueule s'ouvrait jusqu'aux trous des oreilles absentes; et sa pitoyable queue en goupillon avait des frétillements de panache. Et tous trois briffaient en famille.

La brave bête, et les braves gens!...

Un soir d'hiver — Seigneur, votre droite est terrible! — Nib-d'Esgourdes, plus claudicant, plus déjeté que de coutume, rejoignit Virginie et Paul. Il râlait, bavait du sang, et l'œil droit pleurait la perte de l'œil gauche, crevé dans la bataille. Car le doute n'était plus permis : Nib-d'Esgourdes venait de subir un furieux assaut. Quelque brutal garçon-boucher sans doute...

Le cœur gros, le couple décida d'abréger les souffrances du cabot. Paul (Virginie s'était retournée pour ne pas voir ça) asséna un coup de matraque sur le mufle de notre ami, dont le suprême et borgne regard eut une lueur de reconnaissance.

Le lendemain, et après bien des hésitations, ils décidèrent de manger le défunt en fricassée. On ne choisit pas quand on a faim, et, ma foi, les humbles bougres se régalèrent tout leur saoûl.

Pourtant, le festin terminé, Paul vit deux grosses larmes sur les joues de Virginie.

— Qu'est-ce que tu as?... interrogea-t-il.

— J'ai, répondit cette âme simple, j'ai que je pense à ce pauvre Nib-d'Esgourdes... Ce qu'il se serait régalé, s'il avait été là!...

HUGUES DELORME

LE SERPENT ET LE COR DE CHASSE

Un jour un grand serpent, trouvant un cor de chasse,
Pénétra dans le pavillon;
Et comme il n'avait pas beaucoup de place,
Dans l'instrument le reptile se tasse.
Mais, terrible punition!
Quand il voulut revoir le grand air et l'espace,
Et la vierge forêt au magique décor,
Il eut beau tenter maint effort,
Il ne pouvait sortir du cor,
Le pauvre boa constrictor!
Et, pâle, il attendit la mort.

MORALITÉ

Dieu, comme le boa est triste au fond du cor!

MAURICE DONNAY.

LE FIACRE 215

Comment Jim Gromby perdit-il sa fortune?

On lui avait conseillé de placer ses fonds en des valeurs de tout repos; on nomme généralement valeur de *tout repos* l'argent qui dort. L'argent de Jim dormit si fort qu'il fut impossible de l'éveiller, et Jim se trouva ruiné.

Donc, au lendemain de son désastre, il dut entrer en relations avec Pauvreté; d'antérieurs goûts de luxe lui rendaient plus dure encore la vie d'expédients. Un matin, au jour levant, il reconnut qu'il ne lui restait plus un sol; mais Jim avait à toucher une somme de 23 francs environ, reliquat de compte courant en une banque lointaine. Jim descendit, héla un fiacre, le nº 215, et lui dit : « A l'heure, 26, rue des Faux-Bourgeois. » Il pensait : « En admettant que j'aie une heure de voiture; il me restera 20 francs et des sols, de quoi bien vivre un jour ou deux. »

Il était huit heures du matin.

Il attendit une heure au guichet de la caisse; quand son tour fut venu, le caissier lui déclara : « Votre bordereau ne sera prêt qu'à 6 heures; revenez tantôt! »

Jim s'en fut la mort dans l'âme; comment solder le fiacre 215?

Il pensa tout de suite : « Allons chez Marinbot; il me prêtera bien 3 fr. 50 pour une après-midi. »

Il donna l'adresse, monta dans le fiacre. Arrivé chez Marimbot; on ne peut pas poser comme ça, à brûle-pourpoint, la question d'argent; au bout d'une demi-heure, il feignit de sursauter : « Tiens, j'oubliais! j'ai un fiacre en bas; peux-tu me prêter 4 francs pour le payer? je te rendrai ça tantôt, je te le jure. » Marimbot égara immédiatement la conversation dans les broussailles d'un refus désolé.

Il remonta dans le fiacre 215 : « Voyons chez Larade, je lui emprunterai 6 francs jusqu'à ce soir; il me restera 17 francs pour vivoter, en attendant une situation. » Larade le reçut froidement, et faillit se fâcher dès les premiers mots.

Jim remonta dans le fiacre 215, afin de se rendre chez Piquet, qui lui prêterait à coup sûr 8 francs; avec les derniers 15 francs, il ferait au moins trois repas. Piquet était malade, et fut enchanté de recevoir la visite de son vieil ami; quant à l'emprunt, vraiment il ne pouvait pas.

Jim pensait ; « Voyons chez Etnaire; qui de 23 ôte 10, reste 13. Etnaire venait de sortir; 23 — 12 = 11. Simon Julles était sorti aussi; 23 — 13 = 10.

Midi sonnait comme Jim allait remonter en voiture; le cocher du fiacre 215 sortit d'une crémerie en s'essuyant la bouche : « Bourgeois, vous me gardez?

— Oui, dit Jim sans broncher.

— Alors, attendez une minute que j'aie fini de manger. »

Le cocher mangea, le cheval mangea, et Jim les regarda manger.

Toute la journée, Jim parcourut le cercle de ses connaisssances, en quête d'un ami qui pût lui prêter de quoi solder son sapin ; et le fiacre 215 l'attendait à chaque porte, et, à chaque heure, Jim voyait diminuer la somme d'argent qui lui resterait, tous frais payés. Nul ne consentit à lui donner ce qu'il demandait.

A 6 heures, il revint rue des Faux-Bourgeois, à la banque. On lui aligna 23 francs, qu'il ramassa sans hâte. Il descendit, et demanda au cocher du fiacre 215 :

« Combien avons-nous?

— Monsieur m'a pris à huit heures; ça fait dix heures et demie. C'est 21 francs que monsieur me doit. »

Et Jim donna les 21 francs, plus quarante sous de pourboire.

Puis, il s'enfonça dans la nuit.

BILL-SHARP.

LE MONSIEUR QUI FAIT DU THÉATRE

Le monsieur qui fait du théâtre n'est pas encore inscrit sur les registres « productifs » de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.

Il n'est qu'un aspirant aux gloires de la scène. Néanmoins quelques-unes de ses œuvres ont été déjà représentées, avec un « éclatant » succès, chez Mme Chose, qui donne des soirées « littéraires ».

Le monsieur qui fait du théâtre possède une fortune qui lui permet de ne pas vivre de sa plume, et il déplore sincèrement qu'il en soit ainsi, autrement il occuperait dans le monde théâtral une situation considérable, — du moins il le croit. — Le monsieur qui fait du théâtre connaît tous les dramaturges célèbres, mais il ne leur parle jamais de ses pièces, de crainte qu'ils ne lui « empruntent » les situations qu'elles renferment.

Quant à des conseils, il n'en accepte de personne; mais il consentirait peut-être à en donner...

Le monsieur qui fait du théâtre parle peu; les gens qui pensent ne sont pas prolixes; en échange, il écoute beaucoup.

Et quand, dans les salons où il fréquente, il entend un invité lancer un mot amusant ou observé, il sort de son mutisme et, d'une voix faite de bonté et de protection en même temps, il murmure :

« Charmant! charmant! je le mettrai dans une de mes pièces. »

Lorsque le monsieur qui fait du théâtre a atteint sa cinquantième année, il veut couronner sa carrière en ciselant une œuvre digne de lui.

A cet effet, il prépare une pièce en trois actes pour la Comédie-Française.

Cette pièce terminée, il la fait jouer à la Bodinière.

FERDINAND BLOCH.



LES CHATS

SOLITUDE

A boutons, ou à élastiques,
Ou à lacets, ô bottine mélancolique
Des personnes qui ont leur autre jambe en bois,
O bottine mélancolique,
Sur ton isolement je pleure quelquefois!

Ce n'était pas ta destinée
D'écouler ainsi tes années
Dans le veuvage ou dans le célibat;
Mais, loin de la compagne, hélas!
Que Crépin t'avait destinée,
Et dont le sort te sépara,
Tu vas solitaire ici-bas.
Rencontrer, de par la ville,
Bottines et souliers agiles,
Qui se promènent côte à côte, — destin prospère.
En paire!...

Et puis la nuit, dans les corridors des hôtels,
Les longues insomnies cruelles,
Seule, à la porte de la chambre
Du monsieur qui n'a qu'une jambe,
Tandis que deux par deux devant les autres portes,
D'autres bottines potinent,
Et badinent et chuchotent!...

Trop heureuse encor si parfois
Il ne t'arrive de reconnaître
Dans le moignon de bois qui t'escorte, le bois
Du charme, ou du tremble, ou du hêtre,
Auprès duquel jadis, peau non encor tannée,
Sur le dos
D'un chevreau ou d'un jeune veau,
Tu passas tes jeunes années : —

« Chant ae nos montagnes,
« Qui fait tressaillir!
« Ah! de nos campagnes
« Le doux souvenir!... »

Mais le bois n'a pas de ces émotions douces :
Il se souvient que tu mangeais ses jeunes pousses,
Et, du suc de ses rejetons,
Ta peau lui semble encore grasse;
Pas de répit et pas de grâce :
Crains pour tes élastiques et crains pour tes boutons!...

A boutons, ou à élastiques,
Ou à lacets, ô bottine mélancolique
Des personnes qui ont leur autre jambe en bois,
O bottine mélancolique,
Sur ton isolement, j'ai pleuré quelquefois!

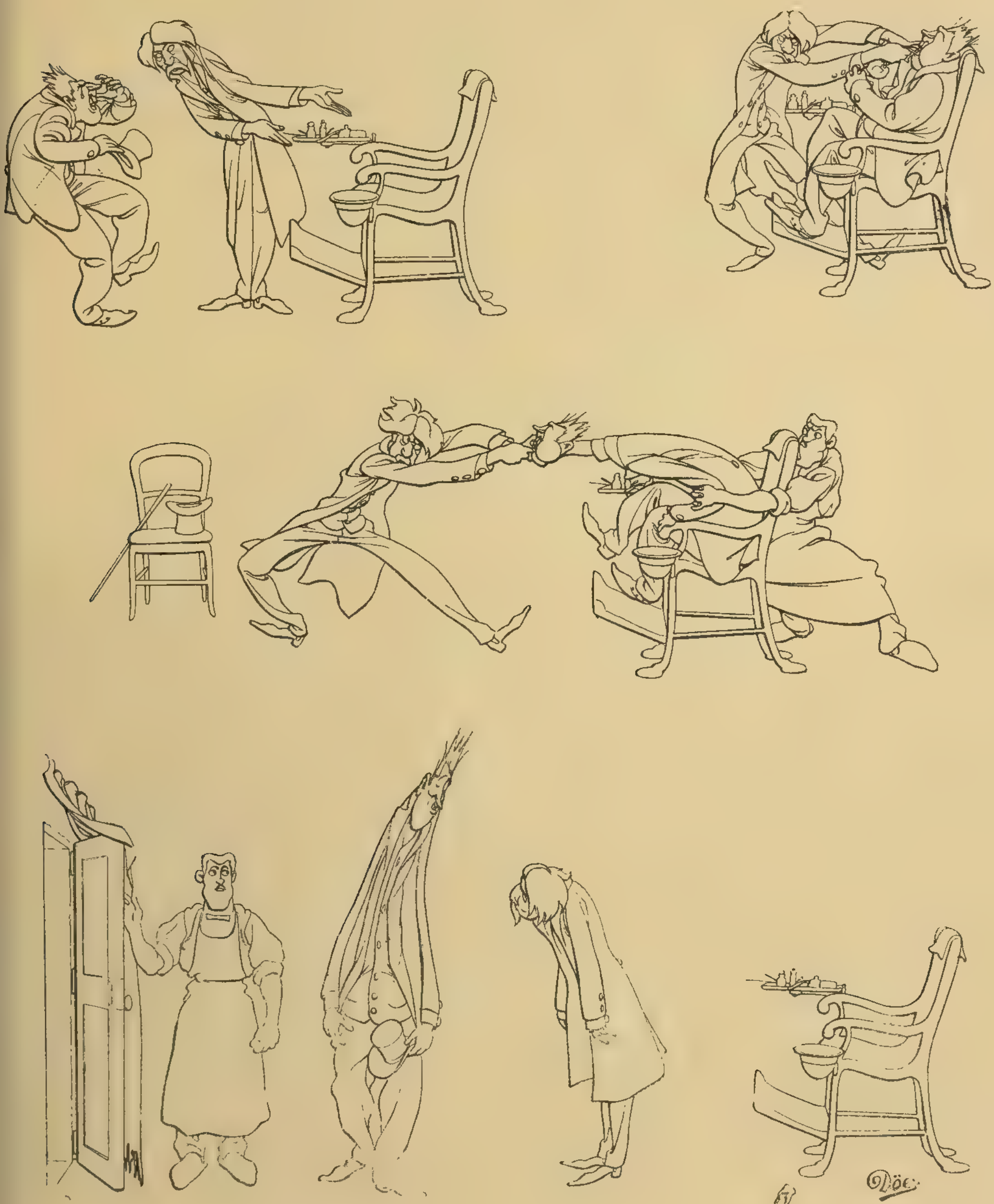
FRANC-NOHAIN.

L'ENTERREMENT



Reproduction d'une eau-forte de Manuel Robbe.

UNE DENT BARRÉE



MIRLITON

La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant.
— Sous le couteau du Temps la pelure s'envole,
Comme une feuille morte au gré du vent frivole
Qui l'emporte au panier sinistre du Néant.

— Hélas! Ainsi s'en vont nos candeurs printanières;
Et nos illusions s'effeuillent tour à tour,
Frêles illusions de jeunesse et d'amour,
Laissant nos cœurs à vif, et rouges nos paupières.

— Bois tes larmes, poète, et ne laisse pas voir
Le pudique secret de ton mal sans espoir,
— Au légume plaintif prends sa pelure blonde,

Coiffes-en les deux bouts d'un mirliton railleur,
Et soufflant l'ironie à la face du monde,
Toi-même, le premier, insulte à ta douleur.

ARMAND MASSON.

L'IDÉOLOGUE

Tel que vous me voyez, j'ai beaucoup d'idées.

Cela ne veut pas dire que je suis ce qu'on appelle un homme très intelligent, un homme très, très fort... non. Je ne me monte pas le cou, moi, vous savez; je me rends fort bien compte que je ne suis rien de tout cela, mais simplement un homme qui a beaucoup d'idées.

Tout simplement.

Mais, par exemple, pour en avoir, j'en ai. J'en ai beaucoup.

J'en ai même tellement que je ne sais qu'en faire.

Aussi, je n'en fais rien.

A vrai dire, il fut un temps où j'essayais d'en faire quelque chose. J'ai beaucoup de relations, dans tous les mondes. Pas un café du boulevard où je ne trouve dix mains à serrer et où l'on ne s'écrie en m'apercevant : « Tiens, ce brave Laboulette! Et comment va ta femme? »

Car je suis marié, marié depuis cinq ans, avec une femme charmante; encore une idée que j'ai eue là.

Mais, où en étais-je donc? Ah! oui, je vous parlais de mes relations, de mes énormes relations. Je connais des peintres, je connais des journalistes, des sculpteurs, des commerçants, des industriels, des marchands de charbon, des garçons coiffeurs, des banquiers... est-ce que je sais, moi? Et je voulais faire profiter mes amis des idées que je pouvais avoir.

J'allais les trouver.

— Dis donc, Durideau, j'ai une idée... un scenario... je ne te dis que ça! Écoute un peu : un maçon travaillant au Sacré-Cœur tombe d'un échafaudage et se tue. Vlan! C'est le clou, n'est-ce pas, le fameu clou demandé par tous les directeurs : Échafaudage... ouvriers... chœurs... chute... pan! Mais ce n'est pas fini. Avant de mourir, le maçon parle; il parle et avoue qu'il est le véritable assassin de Gouffé. Tu vois d'ici l'effet à tirer. Eyraud a laissé une petite fille qui est devenue une jeune personne, belle, sage et sombre. On va la chercher; on la conduit au président de la République, Monsieur... Laisse toujours le nom en blanc. — Très digne la jeune fille déclare...

— Que Laboulette est un grand serin, me répondait mon ami Durideau.

Le lendemain, j'allais chez mon ami Statucot.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi tu te plains toujours du gouvernement, lui disais-je. Tu n'as pas de commandes! Eh bien! cherche, remue-toi, nom d'un chien! Au café, la pipe au bec, vautré devant ton demi de bière, tu prétends que l'État a déjà trop fait pour la mémoire de Diane; cette déesse, affirmes-tu, n'a pas suffisamment mérité de la patrie pour justifier le nombre incalculable de statues que M. Falguière a été chargé de lui élever. Tu dis que toutes les gloires sont accaparées et qu'il ne reste plus de grands hommes à statufier. Tu te trompes; j'ai une idée... je te la donne pour ce qu'elle vaut, et elle vaut cher : fonde le comité du monument Joseph Prudhomme. C'est un homme célèbre, connu, on l'aura oublié, c'est sûr...

Mais mon sculpteur haussait les épaules, sifflait dans sa barbe, — comme çà, — et redemandait un demi.

Et c'était la même chose avec tout le monde...

Aussi ai-je décidé de garder mes idées pour moi. Ça ne m'empêche pas d'en avoir et même d'en changer tous les jours.

Quand je dis que je les garde pour moi, j'exagère... Je les sors quelquefois en famille, et là, ça me réussit mieux.

Ainsi, l'autre jour, j'avais mon cousin à dîner. Au dessert, je dis à ma femme :

Vois-tu, j'ai idée que tu m'aimes bien! ma chérie.

— Idéologue, va! m'a-t-elle répondu, pendant que mon cousin souriait de son air de grosse bête.

Et j'avoue que ça m'a fait plaisir.

MARGOULETTE.

La vanité professionnelle est plus forte chez le comédien que tous les autres sentiments, y compris l'amour.

J. LEMAITRE.

⁂

Avec le système actuel d'instruction, la tête d'un enfant est comme une arme trop chargée : elle ne part pas ou elle éclate.

MARIE VALYÈRE.

Mari résigné ;

— Eh bien! oui, c'est entendu, ma chère amie, je n'insiste pas, je sais bien qu'il faut que tu aies toujours le dernier mot... Tâche seulement d'y arriver un peu plus vite.

⁂

Enfants terribles. Mlle Jeanne à sa grande cousine :

— Ta maman est bien riche, dis?

— Qui t'a dit cela?

— Oh! j'ai bien vu : elle a des bagues en or, même autour des dents!



DÉCEMBRE

La Gelée.



LA RAMÉE CHEZ CYDALISE

1750

I

Le Roi paie mal, l'Amour paie bien. Françaises, prenez garde aux beaux gardes-françaises!

Belle Cydalise aux yeux pervers, reine des filles d'Opéra, vous n'avez point pris garde, et hier soir, chez ce Ramponneau où l'on s'encanaille, vous vous êtes laissée séduire, comme une simple petite modiste, par la superbe prestance, du sergent la Ramée qui buvait, à côté de vous, force lampées de gros vins. Oh! le bizarre et amusant caprice! Vite! mon heiduque! mon coureur! mon nègre! Que l'on porte sur l'heure ce poulet fleurant l'ambre au beau soudard que j'adore. Ah! Messieurs les abbés auront matière à galante chronique demain pour le petit lever des belles nonchalantes.

Le roi paie mal, l'Amour paie bien.

II

Et voici que la Ramée vient de pénétrer, à la brune, dans la coquette « *folie* » que Cydalise s'est fait bâtir, hors les barrières du Roi, tout comme les roués et les petits-maîtres, pour y savourer à son aise ses amoureuses fantaisies. Elle a fait prier son heureux vainqueur de bien vouloir attendre son retour de l'Opéra, et deux grands diables de laquais, poudrés, galonnés, soutachés, viennent de l'introduire dans un boudoir rocaille aux tapisseries cythéréennes. Au grand mépris de ceux-ci, il a allumé sa pipe et sur un merveilleux guéridon orné de peintures bucoliques, il s'est fait servir un verre de vin frais, dédaigneux du chypre et du lacryma-christi, débouchés pour lui. Maintenant, écroulé dans une bergère aux teintes d'automne, les yeux perdus au plafond où des amours replets se jouent parmi des guirlandes, il se met à rêver longuement, tout à fait insoucieux du luxe qui l'entoure. Est-ce qu'on s'étonne jamais aux gardes? Non, mais il porte au fond de lui-même un souvenir qui l'obsède, une image qui lui fait des reproches, l'accuse de vanité et de trahison. Et cette image doucement grondeuse, c'est celle de sa bonne amie Lison, la passementière, « sa gueuse » comme il l'appelle. Certes, il est fier de son incroyable aventure de ce soir — songez donc ce qu'on jasera là-bas à la caserne — et pourtant il se sent troublé, inquiet, presque morose à l'idée qu'il va la tromper pour la première fois, elle si douce, si tendre et en même temps si jolie sous son petit bonnet de dentelles à rubans roses...

Ah! trop heureux gardes-françaises! Le Roi paie mal, l'Amour paie bien.

III

Et le rêveur est en train de revivre son délicieux passé d'amour, quand Cydalise parait, orgueilleuse et superbe, sous le coqueluchon de soie qui couvre ses cheveux poudrés. Allons! dépêche-toi d'oublier, trop sentimental la Ramée, voici venir l'heure bénie... Mais non! l'amante fougueuse s'est arrêtée au seuil du coquet réduit d'amour, elle a simulé une suffocation, suivie d'une violente quinte de toux, puis elle s'est écriée, furieuse : « Ah! cette pipe, quelle horreur! Tous mes meubles vont être empestés! Où vous croyez-vous donc, mon cher? » Et le pauvre la Ramée se disait bien honteux :

« Ma gueuse l'aime pourtant bien, l'odeur de Joséphine. »

Puis ce fut le tour du vin frais :

« En vérité, mon ami, vous prenez ma maison pour un corps de garde... Regardez-moi les ronds qu'a faits votre verre sur ces bergerades au vernis Martin. N'est-ce point une pitié?

Et Laramée soupirait tout confus :

« Ma gueuse n'a cependant pas peur de trinquer avec moi quand nous allons danser aux Porcherons, le dimanche. »

A la fin pourtant, Cydalise se calma. Ce rustre était si beau qu'il fallait bien se montrer indulgente. D'ailleurs, elle voulait lui plaire, et en coquette experte qu'elle était, elle entendait bien l'aguicher et lui tourner complètement la tête avant de lui laisser prendre la plus petite liberté. Aussi ce fut avec sa mine la plus savamment séductrice et de sa voix la plus dangereusement charmeuse qu'elle se mit à chanter au clavecin une romance de Philidor.

Et la Ramée se disait assommé :

« Ma gueuse en sait d'autrement belles comme « *Dans les gardes Françaises* », ou bien « *Y avait dix filles en un pré...* »

Le Roi paie mal, l'Amour paiera-t-il bien, bien? A vous d'ouvrir le feu, jolis gardes-françaises!

IV

La dernière note lancée, Cydalise tourna vers la Ramée son œillade la plus assassine.

« Venez tout près de moi, monsieur le mauvais sujet, et l'on vous pardonnera peut-être. »

Le bouillant sergent s'élança. D'un geste brusque il étreignit la longue taille de la sirène, mais, ô déception! ses mains étonnées ne rencontrèrent que les rigidités d'armure d'un barbare corset et les cerceaux d'osier d'un grand panier *à la culbute*.

Et il se disait tout bas, pestant après ces obstacles :

« Ah! comme j'aime mieux la taille ronde, les hanches souples et les cotillons courts de ma chère gueuse. »

D'ailleurs, notre ami la Ramée commençait à être de fort mauvaise humeur, mais ce devint une irritation véritable lorsque s'étant baissé tout soudain pour prendre un baiser aux lèvres de sa conquête, celle-ci le repoussa durement, en criant bien fort qu'il n'était qu'un brutal, et qu'en s'y prenant de la sorte, il allait enlever la poudre de ses cheveux, les mouches de ses joues et le fard de ses lèvres.

Et la Ramée murmurait entre ses dents avec une mine furieusement dépitée :



« Ma gueuse n'a ni mouches, ni poudre, ni fard. Et on peut toujours l'embrasser de tout son cœur. »

Mais Cydalise était capricieuse. Elle se ravisa aussitôt.

« Maintenant », fit-elle en avançant des lèvres gourmandes de baisers.

Las! ce fut un affront de plus pour l'infortuné sergent. Car l'impitoyable petite-maîtresse détourna aussitôt la tête, en s'écriant :

« Oh! la fâcheuse haleine! Que prenez-vous donc à vos repas, mon cher? »

Et la Ramée pensait tristement, rouge d'humiliation et de colère :

« Ma gueuse leur a toujours trouvé bon goût à mes pauvres baisers de gueux. »

« D'ailleurs, continua la belle raffinée, je veux qu'avant de m'aimer vous vous débarrassiez de ces menus inconvénients qui tiennent à la bassesse de votre condition, et surtout de cette odeur de caserne qui emplit si fort tous vos habits. »

Cette fois, c'en était trop, un adieu indigné montait aux lèvres du pauvre garde. Ainsi, on le traitait comme une bête de luxe qu'on étrille et qu'on pare avant de s'en servir. Déjà il gagnait la porte, mais Cydalise avait sonné les deux grands diables de laquais :

« Menez M. la Ramée dans mon cabinet de toilette et accommodez-le galamment. »

La Ramée, ahuri, les suivit sans mot dire.

Le Roi paie mal, l'Amour paie mal. Ah! les pauvres gardes-françaises.

V

Une heure après, la Ramée reparaissait au seuil du coquet boudoir rocaille. Il était frisé, musqué, poudré et répandait délicieusement sur son passage des parfums d'ambre et de benjoin.

« Ah! comme je vais t'aimer maintenant! » fit d'un ton languissant l'amoureuse Cydalise.

Mais elle resta muette à son tour d'étonnement et de fureur, en entendant la Ramée lui répondre de son ton le plus dédaigneux :

« Grand merci de vos faveurs, madame Cydalise, mais j'aime trop ma gueuse, Lison la passementière. »

Et il tourna les talons, fier comme Artaban, heureux d'avoir gardé sa foi à celle qu'il aimait. Et tout en cheminant aux clartés neigeuses de la lune, bien oublieux de sa conquête perdue, il murmurait tout bas comme un refrain d'amoureuse chanson :

« Ma gueuse est plus jolie ».

Le Roi paie mal, l'Amour paie bien. Françaises, prenez garde aux beaux gardes-françaises.

LOUIS SONOLET.



— Tu ne me trouves rien de changé ?
— Lui ?...
..... J'ai des dents.

LE MONSIEUR OBLIGEANT

ACHILLE RENFROGNEY,
40 ans. Apoplectique. Peu commode.
LE MONSIEUR OBLIGEANT.

ACHILLE. — Tonnerre de D... de N. de D... où est-elle cette sacrée rue Bolivar? *Il fait des efforts pour s'orienter.*
LE MONSIEUR OBLIGEANT. — Vous cherchez... Monsieur?
ACHILLE. — Qu'est-ce que ça peut vous f... aire à vous?
LE MONSIEUR, *souriant.* — C'est que... je croyais... j'avais entendu : « Rue Bolivar. »
ACHILLE. — Eh bien! oui... je cherche la rue Bolivar. *Menaçant.* Ça vous gêne?
LE MONSIEUR. — Non... mais je puis vous l'indiquer...
ACHILLE. — Ah! Vous savez où elle pose, cette sacrée N. de D... de salope de rue? Et vous ne le disiez pas?
LE MONSIEUR. — Dame... si cela peut vous obliger!
ACHILLE. — Allons, pas de phrases, vous m' faites poser là depuis une demi-heure... dépêchez-vous... dites-moi quel chemin je dois...
LE MONSIEUR, *empressé.* — Oh! oui!... Vous allez...
ACHILLE. — M'interrompez pas... N. de D... j'aime pas qu'on m'interrompe.
LE MONSIEUR. — ???
ACHILLE. — Oui, vous m'avez coupé le mot : suivre. J'allais dire : suivre, et je n'ai pas pu... Vous gueulez tout le temps. Ah! vous en avez une platine. Et puis, maintenant, vous ne dites plus rien. V's'êtes muet?
LE MONSIEUR. — Voyons... d'ici pour aller rue Bolivar... vous allez prendre, *Il cherche*, attendez un peu...
ACHILLE. — Ah! c'est comme ça que vous savez le chemin... Vous faut-il un plan?
LE MONSIEUR, *conciliant.* — Patience... Pour aller rue Bolivar, vous prendrez la septième rue sur votre gauche... (*Il compte sur ses doigts.*), non... pardon... la huitième.
ACHILLE, *prêt à éclater.* — Ah! vous n'êtes pas fixé... c'est la septième ou la quatorzième... Merci!
LE MONSIEUR. — La huitième! Monsieur, c'est la rue Dardempois. Vous la suivez.
ACHILLE. — La rue Dardempois?
LE MONSIEUR. — Oui... elle tombe dans la rue Bolivar.
ACHILLE, *hurlant.* — Brute!... idiot!... triple brute!... Vous avez vu la rue Dardempois tomber dans la rue Bolivar?
LE MONSIEUR, *perplexe.* — Mais oui... je croyais... après tout... je n'en suis pas sûr...
ACHILLE. — Et c'est comme ça que tu te paies ma fiole... Attends... je vais te faire voir où elle tombe, la rue Dardempois (*Il lui lance un coup de poing en pleine figure.*) Tiens... voilà pour t'apprendre les rues de Paris (*Le monsieur s'effondre, Achille continue sa route*).
LE MONSIEUR, *revenant de son étourdissement et d'une voix faible.* — Monsieur, vous avez raison. Ce n'est pas la rue Dar...dem...pois, c'est la rue Colich...
(*Il s'évanouit de nouveau. Achille disparaît à l'horizon*).

D. BONNAUD.

2e Année. N° 24. 30 Décembre 1899. • COCORICO • Prix : 30 centimes.



COCORICO

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✱ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris



COCORICO

Cocorico compte comme principaux collaborateurs artistiques MM. Mucha, Willette, Steinlen, Léandre, A. Calbet, H. Vogel, De Feure, Louis Vallet, Vacha, J. L. Burret, Pal, Does, Wely, A. Roubille, Ch. Huard, Gustave Verbeek, J. Villon, J. Faverot, Müller, V. Mignot, Popineau, et comme graveur sur bois Léon Ruffe.

Cocorico est le journal humoristique le plus artistique et le plus littéraire; il se distingue des publications similaires, non seulement par sa rare élégance et le choix de ses dessins, mais encore par *une absence absolue de toute publicité dans le corps proprement dit du journal.*

Cocorico, publication luxueuse bien que d'un prix au-dessous de sa grande valeur artistique, étant donné l'esprit qui préside à la Direction, *peut être lu ou feuilleté par tous.*

Cocorico publie une couverture le pour chacun de ses numéros; les premières sont signées Mucha, Steinlen, Mucha, Widophff, Does, Pal, Georges Scott, Grün, A. Cossard, Nils Forsberg Müller, J. Faverot, De Feure, V. Mignot, Popineau, A. Roubille, Mucha, Wely, Michaël, V. Mignot, Adolphe Willette et Mucha. La collection complète de vertures offrira un intérêt d'art sans précédent; à elle seule elle représentera rs fois le prix de l'abonnement.

corico est en vente dans toutes les gares, à tous les kiosques, chez tous les s et marchands de journaux.

ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL ET DANS LES BUREAUX DE POSTE
L'Abonnement a 24 Nos : *Paris*, **7** fr.; *Départements*, **8** fr.; *Étranger*, **10** fr.
LE NUMÉRO : 30 centimes
ecteur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, RUE SAY, PARIS

ENDRIER DES AGES DE LA VIE



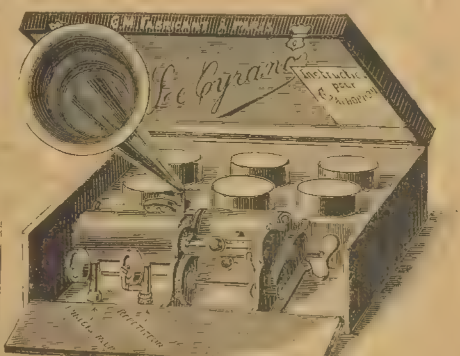
Prix : **3** fr. — *Franco* : **3** fr. **50**

A NOS LECTEURS

A l'occasion des Étrennes, nous avons traité avec un des principaux fabricants de Paris, fournisseur des Ministères et des Hautes Écoles, afin de pouvoir offrir à nos lecteurs : **un splendide phonographe HAUT PARLEUR** enregistrant les cylindres et les reproduisant.

Tout le monde connaît la merveilleuse invention du PHONOGRAPHE par Edison, laquelle révolutionna le monde entier.

Au début, l'usage du **Phonographe** était très délicat et fort coûteux; aujourd'hui, grâce à des travaux intéressants et aux perfectionnements, nous pouvons présenter à nos lecteurs un instrument parfait et d'un prix extraordinaire de bon marché : le mouvement moteur se remonte comme une montre. **Le Phonographe "CYRANO"** est, non seulement une merveille scientifique, mais encore le passe-temps le plus intéressant : la variété de son répertoire est sans fin. Il peut **enregistrer la voix et la reproduire.**



Par un ingénieux procédé, la netteté et la sonorité ont été réalisées d'une façon parfaite et la parole humaine est reproduite à volonté, avec son timbre et ses particularités caractéristiques.

Le "CYRANO", phonographe pour familles, comprend :

1° L'APPAREIL, instrument de précision simple et pratique; 2° Un Diaphragme enregistreur; 3° Un Diaphragme répétiteur; 4° Un Cornet en métal courbé pour enregistrer et reproduire; 5° Quatre Cylindres enregistrés (une *Valse de Faust*, une *Ouverture de Mignon*, *Toréador de Carmen*, et *Marche d'Aïda*); 6° Deux Cylindres vierges pour enregistrer soi-même; 7° Une Boîte gainée coquette, contenant l'appareil et ses cylindres; 8° Une Instruction détaillée et répertoire des airs

Ce merveilleux appareil convient à tout le monde, aussi bien à l'homme du monde qu'à l'adolescent, et est d'une valeur commerciale supérieure à fr. 100, il sera fourni **Franco port et emballage** en France au prix de **60** francs.

Adresser mandats et commandes à nos bureaux.

COCORICO-REVUE



— Eh bien, mon garçon, qu'est-ce que vous pensez de ce froid ?
— Rien. Il me laisse froid.



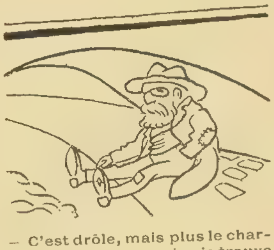
— Quoi, Botrel, vous êtes Breton et vous n'êtes pas Royaliste ! Mais cela ne s'est jamais vu.



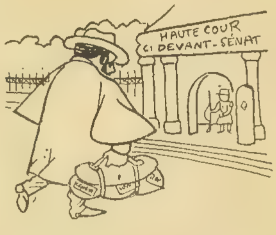
Ayant retrouvé les deux manuscrits perdus par Liane de Pougy, j'ai voulu en faire un dessin pour le Cocorico. Malheureusement il a été coupé par la Censure.



— Quelle est ton opinion sur l[a] barbe de Carolus Duran ?
— Mon Dieu, quelle barbe d[e] moins !



— C'est drôle, mais plus le charbon augmente, moins je trouve qu'il diminue... pour moi.



Le Retour de Marcel Habert ou le Voyage autour du Code en 80 jours.



— Vous ne voyez donc pas que j'ai ramassé une bûche, imbécile ?
— Ah ! Monsieur est en retard pour Noël.



— Les Hydropathes, c'est sûr[e]ment des gens qui n'aime[nt] pas l'eau.
— Pardi ! on ne l'aime jama[is] quand on est soulaud.

AVIS IMPORTANT

Nous avons commandé des emboîtages artistiques pour la reliure des 24 premiers numéros du "*Cocorico*".

Ces cartonnages, recouverts de toile "ardoise" sur lesquels le coq de Steinlen sera imprimé en noir, crête rouge et la lettre or, seront mis à la disposition de nos lecteurs au prix de **3** francs.

Pour nos abonnés, le prix est fixé à **2** francs.

Nous prions les amateurs de nous adresser dès à présent leurs commandes ; elles seront exécutées aussitôt que possible.

Prière de joindre aux commandes **60** centimes pour frais de port.

Nous portons à la connaissance de nos abonnés et lecteurs que d'importantes modifications seront apportées l'année prochaine dans la composition du *Cocorico* ; entre autres, des pages en couleur à l'intérieur du journal, et que, à l'avenir, le journal paraîtra les 1er et 15 de chaque mois.

Étant donné la couverture du présent *Cocorico*, nous n'avons pas cru devoir faire **rogner** ce numéro. Les amateurs apprécieront.

Aux Amateurs

Nous tenons, à la disposition des amateurs, les lithographies ci-après :

La Fortune, de A. Willette, reproduite page 261 (dimensions 0m68×0m92). Prix. **10** fr.
Franco. . . . . **11** —

L'Enfant prodigue, de Luc-Olivier Merson, reproduite en 1re page (dim. 0m68×0m92). Prix. . . . . **10** fr. — *Franco*. . . . . **11** fr.

Les Chats, de Steinlen (reproduite dans le précédent numéro). Prix . . . . . **10** fr.
Franco. . . . . **11** —

Les 24 premiers numéros du *Cocorico* sont adressés aux prix de :
Paris. . . . . **7** fr. — Départements. . . . . **8** fr.
Étranger. **10** fr.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 24.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

LUC-OLIVIER MERSON



L'Enfant prodigue.

EN SORTIRONS-NOUS ?

Mon Dieu ! que va-t-il se passer ?
J'entends des gens de par le monde
dire : « Enfin il va trépasser
ce dix-neuvième siècle immonde !

Ah ! nous allons donc en sortir ! »
Voilà des choses bientôt dites.
Il faudrait un peu réfléchir
et ne pas s'emballer trop vite.

Nous allons en sortir ? Vraiment !
Moi je veux bien que l'on en sorte
Mais me direz-vous seulement
par où, comment, par quelle porte ?

Lorsque nous entendrons la voix
du siècle nous crier : « On ferme ! »
si nous voulons tous à la fois
sortir on s'écrasera ferme.

Et comme on n'aura que le temps,
juste que le temps nécessaire,
je tremble d'avance en pensant
aux malheureux retardataires.

Puis quand nous en serons sortis,
faudra-t-il pas, — nouveau problème, —
numéroter nos abatis
afin d'entrer dans le vingtième ?

Aussi j'attire vivement
l'attention gouvernementale
et celle, — sur ce cas urgent, —
de la Sûreté générale.

Mais qu'importent les précautions
que prendront les sergents de ville ;
voulez-vous net mon opinion ?
elles seront bien inutiles.

Oui, car nous n'en sortirons pas
— parbleu ! par le saint nom de Thècle ! —
tant qu'on n'ôtera pas de là
Zola qui nous bouche le siècle.

E.-V. HYSPA.

LE TAUREAU

Le pêcheur à la ligne volante marche d'un pas léger au bord de l'Yonne et fait sautiller sur l'eau sa mouche verte.

Les mouches vertes, il les attrape aux troncs des peupliers polis par le frottement du bétail.

Il jette sa ligne d'un coup sec et tire d'autorité.

Il s'imagine que chaque place nouvelle est la meilleure, et bientôt il la quitte, enjambe un échalier et de ce pré passe dans l'autre.

Soudain, comme il traverse un grand pré que grille le soleil, il s'arrête.

Là-bas, du milieu des vaches paisibles et couchées, le taureau vient de se lever pesamment.

C'est un taureau fameux et sa taille étonne les passants sur la route. On l'admire à distance, et, s'il ne l'a fait déjà, il pourrait lancer son homme au ciel, ainsi qu'une flèche, avec l'arc de ses cornes. Plus doux qu'un agneau tant qu'il veut, il se met tout à coup en fureur, quand ça le prend, et près de lui, on ne sait jamais ce qui arrivera.

Le pêcheur l'observe obliquement.

— Si je fuis, pense-t-il, le taureau sera sur moi avant que je ne sorte du pré. Si, sans savoir nager, je plonge dans la rivière, je me noie. Si je fais le mort par terre, le taureau, dit-on, me flairera et ne me touchera pas. Est-ce bien sûr ? Et s'il ne s'en va plus, quelle angoisse ! Mieux vaut feindre une indifférence trompeuse.

Et le pêcheur à la ligne volante continue de pêcher, comme si le taureau était absent. Il espère ainsi lui donner le change.

Sa nuque cuit sous son chapeau de paille.

Il retient ses pieds qui brûlent de courir et les oblige à fouler l'herbe. Il a l'héroïsme de tremper dans l'eau sa mouche verte. Il ne se cache que de temps en temps, derrière les peupliers. Il gagne posément l'échalier de la haie, d'où il pourra, d'un dernier effort de ses membres rompus, bondir hors du pré, sain et sauf.

D'ailleurs, qui le presse ?

Le taureau ne s'occupe pas de lui et reste avec les vaches.

Il ne s'est mis debout que pour remuer, par lassitude, comme on s'étire.

Il tourne au vent du soir sa tête crépue.

Il beugle par intervalles, l'œil à demi fermé.

Il mugit de langueur et s'écoute mugir.

JULES RENARD.





— Si j'avais manœuvré comme vous, tas de lourdauds, je n'serais pas « presque officier » !

LE CARICATURISTE DES CAFÉS

Le caricaturiste des cafés, que les bourgeois désignent sous le nom de « l'artiste » croque le *facies* des consommateurs pour la modique somme de *cinquinte cintimes*.

Le caricaturiste des cafés est un bohême qui déjeune souvent d'un souvenir et dîne parfois d'une espérance; mais, que la fortune le comble de ses bontés ou l'accable de ses rigueurs, il n'en prend pas moins régulièrement son verre d'absinthe qu'il additionne de très peu d'eau.

Le caricaturiste des cafés est un peintre qui n'a pas réussi — il y en a quelques-uns, paraît-il.

Ancien élève d'un atelier célèbre, ou de l'école des Beaux-Arts, qu'il a quittés ou qui l'ont quitté, le caricaturiste des cafés méprise les crayons de Forain, de Caran d'Ache, de Mucha, de Willette et de Léandre, et n'accorde de talent à aucun peintre contemporain. Quant à son opinion sur les anciens, elle se résume en ce jugement qu'il exprime à tout venant : « Raphaël? C'est un surfait. »

FERDINAND BLOCH.

ART ET PHOTOGRAPHIE



— Tiens, tu vas prendre des croquis...

NOËL INTIME

Viens là, mon bon Médor,
Et de tes yeux, où des prunelles d'or
Offrent le bien si cher de ta douce tendresse
Au maître fraternel qui te caresse,
Regarde-moi!
La rue est en émoi.
Le vent de la nuit roule un bruit d'orgie.
Noël! L'Humanité, par la bise rougie,
Passe avec des refrains mêlés de chants pieux!
Mon bonheur, ce soir, est dans tes bons yeux!

Viens ici, mon bon chien!
Je veux que ce jour soit aussi le tien.
Noël! Nous allons mettre un fût d'arbre dans l'âtre!
Pour japper à la flamme qui folâtre
Approche-toi :
Il fait chaud sous mon toit!
Mais, pensons, tandis que le bois pétille,
A tes frères perdus, mes frères sans famille,
Qui s'en vont, par le froid, lamentables et vieux...
Et plains-les bien, Médor, de tes bons yeux!

Viens! Comme deux amis
Nous souperons. Notre couvert est mis.
Noël! Près du grand feu, dont le reflet s'accroche
Aux objets, un faisan tourne en la broche,
Tourne, pleurant
Son chagrin odorant.
Ne devons-nous pas, aussi, quelque larme
A ce martyr tombé sous tes crocs, sous mon arme,
Et dont le vol planait libre et capricieux?
Gardes-en le regret dans tes bons yeux!

Viens, Médor : aimons-nous!
J'ai besoin de sentir sur mes genoux
Le poids de ton museau dont le souffle m'effleure
Après la bonne chère, tout à l'heure,
Tu dormiras,
La tête entre mes bras.
Noël! Je bercerai les vains mensonges
De tes rêves de chien, si quelquefois tu songes,
Et ton esprit verra le Jésus, dans les cieux,
Qui bénit les gros toutous aux bons yeux!

EDMOND CHAR.

A. WILLETTE



LA FORTUNE



— Deux jours de consigne au soldat Guénet, pour avoir, étant puni, par lâche vengeance, maltraité une brouette inoffensive.

LE BON FACTIONNAIRE RÉCOMPENSÉ.

CONTE DE NOËL

Noël! Noël! Nom d'un chien, qu'il fait froid!

Les hommes de garde se tassent autour du poêle qui ronfle comme un sourd.

Tous les hommes sont contents, car la nuit qui vient, c'est la nuit de Noël, et l'on va manger du boudin grillé et boire du bon vin blanc.

Le joyeux soldat de 2e classe, vicomte Guy de la Hurlotte, a déclaré :

— Puisque je suis de garde cette nuit, ce réveillon-là, c'est ma tournée.

Les yeux luisants, tout le poste a répondu : « Vive La Hurlotte! »

Ça n'est pas pour dire, mais n'empêche tout de même qu'il fait bigrement froid.

— Voilà la neige qui tombe! annonce Labroche qui vient du dehors.

Oui, elle tombe, la neige. Elle tombe, elle tombe, elle tombe. Et les hommes se tassent encore davantage autour du poêle qu'on charge de houille.

Dix heures.

C'est le moment d'aller relever les factionnaires.

Le *caporal de pose*, frileux et flemmard, se demande pourquoi il irait se geler. Bah! les nouveaux iront bien relever leurs camarades tout seuls. La nuit de Noël, est-ce qu'on fait des rondes!

Le pauvre soldat Baju se dirige mélancoliquement vers la Poudrière, où l'appelle son tour de faction.

Brrr! Il ne va pas faire bon à la poudrière, de dix heures à minuit.

Pourvu que les autres, au poste, n'aillent pas manger tout le boudin et boire tout le vin blanc, pendant ce temps-là!

Faction rigide et triste.

La neige s'est mise à tomber en rafale.

Baju s'enveloppe et s'abrite du mieux qu'il peut.

L'une après l'autre, chaque horloge de la ville décroche, avec des lenteurs à en mourir, les quarts, les demies, les heures.

Les paroisses sonnent leur messe de minuit.

Et comme la neige abolit tous les bruits du ras de la terre, voilà qu'on entend, de très loin, les cloches des églises de campagne.

Le pauvre Baju a les yeux pleins de larmes : une des cloches du lointain a tout à fait le même son que la cloche de son église, à lui, là-bas, au pays.

Et c'est, pour Baju, la brusque et nette évocation de la maman et des deux petites sœurs, à genoux dans l'église du village, priant le bon Dieu pour que le pauvre gars ne soit pas trop malheureux et, surtout, pour qu'il revienne bientôt.

Minuit!

Et même plus de minuit!

Baju commence à trouver qu'on ne vient pas le relever souvent.

Restera-t-il du boudin? Restera-t-il du vin blanc? Cruelle énigme!

Partout autour lui, Baju voit s'étaler, sur ce quartier perdu de la Poudrière, le grand manteau blanc de la neige épaisse.

Sans compter que ça tombe toujours.

Ah!... quelqu'un, là-bas!... Zut!... ce n'est pas un soldat.. c'est un pauvre vieux qui ne doit pas en mener large, par ce temps-là.

Son grand manteau gris n'a pas l'air cossu, et ses beaux cheveux d'argent ne valent pas un bon capuchon.

Encore tout attendri par la vision du pays, le clocher, la mère, les petites sœurs, Baju sent son cœur inondé de tendresse et de pitié.

— Entrez là dedans, mon vieux bonhomme, vous serez mieux que sous la neige.

Et, se dépouillant de son manteau de guérite, il en couvre l'homme âgé, qui le remercie d'une voix grave et douce!

Baju, lui, piétine dans la neige froide, heureux de rendre service au pauvre vieillard.

Une accalmie.

— Merci bien, mon ami, fait le vieux s'en allant, votre bonne action vous portera bonheur.

Et les quarts et les demies continuent à se décrocher, comme en désespoir, des beffrois de la ville!

Enfin! C'est pas malheureux!

Si c'est pas honteux de relever un homme à une heure moins cinq au lieu de minuit.

Labroche, qui relève Baju, est abominablement gris, circonstance qui ravive chez Baju les inquiétudes relatives au boudin et au vin blanc.

Ils ont dû en faire une noce!
Juste! Ah! les cochons!
Tout le poste depuis le tambour jusqu'au sergent, oûl comme un poste polonais, vautré, pêle-mêle sur lit de camp.
Le boudin n'existe plus qu'à l'état d'arome un peu rt.
Les bouteilles de vin sont sèches à croire qu'on les passées à l'étuve.
Ah! oui, les cochons! On n'est pas cochon comme ça!
Et ils ronflent comme des toupies hollandaises, un ndemain de kermesse.

* *
*

Baju ranime le feu près de s'éteindre et se déausse pour chauffer ses pauvres pieds gelés.
C'est bon, un bon feu!
La chaleur engourdit Baju, et Baju s'assoupit.
Et quand Baju, réveillé, veut se *chausser*, il s'apert qu'on a mis quelque chose dans ses godillots. oi?
Baju s'empare du godillot droit et constate la prénce d'objets métalliques et ronds, qui brillent.
Un louis, deux louis, trois louis, quatre louis, cinq is!

Baju, beaucoup trop honnête pour placer cette somme dans son porte-monnaie, la dépose dans sa cartouchière provisoirement.

Le godillot gauche recèle trois paquets enveloppés de papier : un gros et deux petits.

Le gros c'est un couteau à trente-deux lames, infiniment plus superbe que ceux qu'il admire tous les jours à la devanture du coutelier de la Grand'Rue.

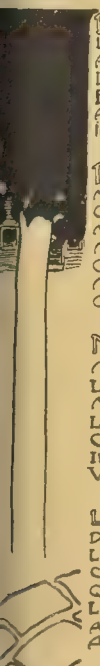
Les deux petits paquets, ce sont deux paires de boucles d'oreilles, mignonnes comme tout, pour ses petites sœurs, parbleu!

Et puis enfin, Baju trouve une carte de visite portant ces mots :

> LE BONHOMME NOEL
>
> *Remercie bien vivement M. Baju de sa gracieuse hospitalité.*
>
> VILLA DES FLOCONS.
> *Le Ciel.*

ALPHONSE ALLAIS.

LE DIALOGUE EN ZÉLANDE



Bonjour, Mynheer; bonjour, Myffrau; —
La bière a pâti de l'orage, —
Aujourd'hui le vent a fait rage —
Le chariot rouge des Trois-Rois
Est venu, ce matin si froid;
Aussi l'ai-je vu repartir;
Il était dix heures, je crois

Dimanche on se mariera;
Nous verrons les beaux bijoux d'or.
Ce nouveau carillon tintera;
Nous irons voir, Myffrau?
Mynheer, à l'auberge on dînera;
On tuera poulets, agneaux gras;
Mynheer, irez-vous là-bas?
Oui, peut-être bien, Myffrau.

Mynheer, le temps est triste encore.
Myffrau, le temps est au froid.
L'orage fait tort à la bière. —
Mais voici, sur une civière
Le vieux maçon du quai, voilà
Ce qu'on lui prédisait tant;
Il était bien vieux, Mynheer,
Un baptême, un enterrement!

Le fossoyeur est vieux, myffrau;
Donnez-moi une chope de bière
Les belles roses qu'avez-là, Myffrau!
C'est le voiturier des Trois-Rois
Qui les apporta, mynheer. —
La bière est bonne malgré l'orage. —
Ah! qu'importe l'orage au sage!
Adieu, Mynheer; adieu, Myffrau.

Gustave Kahn.



LE PRIX D'UNE GIFLE

LA XII[e] CHAMBRE CORRECTIONNELLE

LE PRÉSIDENT, *à La Brige qui fait sa déposition.* — Oui, enfin, vous avez reçu une calotte. Où cela?

LA BRIGE. — Mais... en pleine figure.

LE PRESIDENT *hausse les épaules.* — Tâchez donc de comprendre ce qu'on vous dit. Je vous demande en quel lieu et non en quel endroit.

LA BRIGE. — Ah! pardon... Au café de Suède. C'était mardi soir; M. Bout, avec qui j'avais lié connaissance quelques jours auparavant en lui passant les allumettes, me proposa de faire un piquet. J'acceptai, nous tirâmes les places...

LE PRESIDENT. — Faites-nous grâce de ces détails, le tribunal a autre chose à faire qu'à écouter des niaiseries.

LA BRIGE. — C'est juste. Nous nous mîmes donc à jouer au piquet et je gagnai six parties de suite. Comme, au début de la septième, j'annonçais un quatre-vingt-dix : « Vous avez une chance insolente, me dit froidement M. Bout; or je n'ai jamais supporté les insolences de qui que ce soit. Voici une claque. » Et là-dessus cette brute m'envoya un soufflet...

L'AVOCAT DE M. BOUT. — Le témoin vient d'user d'un terme que je ne saurais laisser passer; il a dit : « Brute! » *(Avec dégoût.)* J'ignore dans quel milieu a été élevé M. La Brige et je préfère ne pas le savoir. Mais mon client vient d'être injurié publiquement; s'il n'obtient à l'instant même la rétractation à laquelle il a droit, je dépose en son nom, contre M. La Brige, une plainte reconventionnelle et je demande 500 francs de dommages et intérêts.

LA BRIGE, *effaré.* — 500 francs!... Je retire « Brute ». Ce galant homme m'envoya donc un soufflet qu'on dut entendre de Vaugirard.

LE PRESIDENT. — Et c'est tout?

LA BRIGE. — Mon Dieu, oui, c'est tout.

LE PRESIDENT, *à mi-voix.* — Ce n'est pas bien grave. — Monsieur le substitut?...

LE SUBSTITUT. — Je m'en rapporte à la sagesse du tribunal.

LE PRÉSIDENT. — Maître, vous avez la parole. *(L'avocat de M. Bout se lève. Il prouve comme deux et deux font quatre que son client est l'homme le plus doux et le plus inoffensif du monde, que non seulement il n'a pas donné le soufflet, mais que, même, c'est lui qui l'a reçu. En revanche, il fournit sur La Brige de déplorables renseignements. La Brige passe sa vie au café, joue continuellement aux cartes, et, chose étrange, gagne toujours!!! L'orateur croit se rappeler, d'ailleurs, qu'en 1877, La Brige a passé devant la cour d'assises pour détournement de mineure. Indignation de l'auditoire qui murmure contre La Brige, qui se lève et qui crie : « C'est une infamie! »)*

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous. Si vous interrompez la plaidoirie, je vous ferai mettre à la porte. *(L'avocat termine. Il conclut à l'acquittement pur et simple de M. Bout, lequel est condamné à 16 francs d'amende.)*

LA BRIGE. — Combien?

LE PRESIDENT. — 16 francs.

LA BRIGE. — 16 francs! 16 francs!... Voilà un drôle qui m'a frappé sans motif, déshonoré devant tout le monde, et il en est quitte pour 16 francs!

LE PRESIDENT. — Ah! vous allez vous taire, n'est-ce pas?

LA BRIGE, *qui se monte.* — En Angleterre...

LE PRÉSIDENT. — L'Angleterre n'a rien à vo[ir] là dedans; laissez-nous tranquilles, c'est jugé.

LA BRIGE, *qui s'emballe.* — Il est joli, le jugement.

LE PRESIDENT. — Plaît-il?

LA BRIGE, *entre ses dents.* — Une muflerie, voi[là] tout. Oui, une muflerie, c'est mon opinion. *(Il prend s[on] chapeau et se dispose à sortir.)*

LE PRESIDENT. — Gardes! emparez-vous de c[et] homme. *(La Brige est saisi au collet et amené au banc des prévenus.)*

LE PRESIDENT. — Maintenez-vous vos paroles[?]

LA BRIGE. — Oui, certes! Comme un gros mo[t] au prorata d'une calotte, ne doit guère coûter plus [de] 2 fr. 75, je serais bien bête de faire des platitudes. Je préfère y aller de mes 55 sous.

LE SUBSTITUT, *avec une douceur souriante.* — Je r[e]quiers l'application de la peine.

LE PRÉSIDENT. — Parfaitement. *(Il consulte ses de[ux] assesseurs, puis prononce) :*

Le Tribunal après en avoir délibéré conformément à la loi,

Attendu que, le présent jour, La Brige a qualifié de « mufle » les magistrats siégeant en audience publique, à la 12[e] cham[bre] correctionnelle, près le tribunal de première instance, à Paris;

Attendu que ce propos, tenu sciemment, à haute et intellig[ible] voix, puis maintenu, constitue un grave attentat au caractère e[t] la dignité de ces personnages;

Qu'il constitue le délit, prévu et puni par la loi, d'outrage des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions;

Par ce motif :

Faisant application de l'article 222 du Code pénal ainsi con[çu] « Lorsque des magistrats de l'ordre judiciaire auront reçu d[ans] l'exercice de leurs fonctions quelque outrage par parole, celui [qui] les aura outragés sera puni d'un emprisonnement d'un mo[is à] deux ans. Si l'outrage a eu lieu à l'audience, l'emprisonnem[ent] sera de deux à cinq ans »;

(D'une voix éclatante) :

Condamne La Brige à deux ans de prison.

LA BRIGE, *ahuri.* — Si j'eusse supposé qu'une g[ifle] coutât si cher à recevoir et si bon marché à donn[er] je sais bien ce que j'aurais fait.

GEORGES COURTELINE.

SONNET DE RAPIERE

Impasse du Regard, auprès des Mathurins,
Ils s'attablaient, le soir, dans un cabaret louche,
Lucas dit : « As-de-Cœur », Jean dit : « Fleur d'escarmouche »
Gomez, prévôt de dague, et d'autres spadassins.

Droguet de Flandre, ou buffle ou plumets aigrefins,
Moustaches de Calot..., poses de Scaramouche...
Dans un coin, deux seconds criant : « Touche qui touche! »
Et dans le bruit des brocs, des rires de catins.

C'est ainsi tous les soirs! — Aux lueurs des chandelles,
On boit, on chante, on casse... et sautent les cervelles.
L'un tient pour Marozzo, l'autre pour Saint-Didier.

Aux jours où nous vivons, les têtes sont plus calmes.
Bon temps, ma foi... bon temps!... Je ne puis l'oublier.
Dans ce temps-là, mordieu, passaient de fières lames.

OGIER D'IVRY.

J. WÉLY



Sous le couvert des bois baignés d'ombre paisible,
Au bord du lac aux eaux de jaspe vert et d'or
Ce soir à la vesprée, à l'heure où tout s'endort,
Seule, je viens pleurer mon amour impossible.

Je l'aime et je ne sais quel secret inflexible
Défena que sur ma lèvre il ne dépose encor
Ce baiser d'autrefois brûlant comme un remords
Qui fit frémir mon cœur d'un bonheur indicible.

Mais relevant mes yeux tout lourds de ma tristesse,
Sur ce lac bleu, témoin jadis de sa tendresse,
Je vois sur l'autre bord une ombre s'avancer.

Elle descend dans l'onde pure qui s'agite,
Et je vois mon portrait à mes pieds s'effacer.
Ses yeux sont noirs, elle rit. J'ai compris trop vite.

RENÉ PUAUX.

DON JUAN MODERNE

Toutes celles dont l'œil a des reflets bizarres
Qui savent évoquer le mystère inconnu
Et dans mon cœur de mâle éveiller les fanfares
Du chaud désir et du frisson nouveau venu ;

Toutes celles dont le jupon trahit l'extase
Prête à s'épanouir sous les baisers savants,
Sans rhétorique et sans la ridicule emphase
Des mots fades appris par cœur et pleins de vents ;

Toutes celles pour qui le vice est légitime
Et qui savent jeter le bonnet des pudeurs
Par-dessus les moulins de la banale estime
Pour s'enivrer du vin des baisers maraudeurs.

A votre nez, Bourgeois imbibés de candeurs,
Je les aime et dis zut à ceux qui m'en font crime.

GABRIEL MONTOYA.

LE MOYEN DE FAIRE DES ENFANTS

— Oncle Sharp, toi qui es grand, dis-moi comment on fait les enfants, et je me tiendrai tranquille.

— Soit : écoute. Quand un monsieur s'est marié avec une dame, ils économisent des sous pour acheter un enfant. Il en faut beaucoup si on veut un enfant joli.

— Moi, j'ai coûté beaucoup de sous, alors ?

— Des tas. Dès que les parents ont amassé le nombre de sous exigé, ils vont là-bas, tout au bout de Paris, très loin, à un endroit fermé par une belle grille dorée, qui donne entrée sur la *rue des Choux* et sur la *rue des Roses ;* dans la première sont les magasins de petits garçons; dans la seconde, les magasins de petites filles.

Les acheteurs vont, je suppose, *rue des Choux ;* ils entrent dans une boutique garnie de grands tiroirs du haut en bas. Une dame s'avance et dit : « Qu'est-ce que vous désirez ?

— Un beau petit garçon pas trop cher, Madame. — Je vais vous montrer nos gravures; nous avons la dernière mode. » Et elle montre des images représentant des petits garçons de toutes les couleurs.

— Alors, moi, je suis de la dernière mode, puisque je suis roux ?

— Oui. Quand on a choisi son modèle, la dame ouvre un tiroir, où elle prend, pour les montrer à l'acheteur, de longues pièces de satin rose, avec un liséré rouge; ce satin, c'est la peau ; le liséré, c'est pour faire les lèvres. On choisit la qualité d'étoffe de peau selon les moyens que l'on a.

— Alors, le petit Rothschild, il a la plus belle peau ?

— Sans doute. La dame ouvre encore un tiroir, plein de ouate rouge; c'est la chair, pour rembourrer ; dans un autre tiroir, il y a des formes de nez, toutes les formes possibles. Mais les premiers arrivés des clients choisissent les plus beaux.

— Tes parents sont arrivés les premiers, hein oncle Sharp ?

— ... Et puis dans un tiroir, il y a des yeux de toutes les couleurs, comme chez les empailleurs ; il y en a de grands, d'un prix inouï ; il y en a de tout petits, pour les pauvres gens...

— C'est pour ça qu'y a tant de mendiants aveugles ! Leurs parents n'étaient pas assez riches pour leur acheter des yeux ?

— Parbleu ! Dans un autre tiroir, il y a des formes de mains, et dans un autre, des formes de pieds; dans un autre, il y a du galon à franges pour faire les paupières et les cils, et du ruban moussu pour faire les sourcils ; dans une coupe, il y a des ongles. Enfin la marchande apporte des écheveaux de cheveux, et là, les gens riches étalent leur luxe et prennent ce qu'il y a de mieux. Ça coûte extrêmement cher.

— Oh ! je sais. Maman a une natte qui lui a coûté 400 francs ; elle voulait pas payer la note.

— Ah bah !... En dernier lieu, la marchande apporte des modèles de dents ; mais c'est long à fabriquer ; on ne les pose que plus tard.

Alors les parents paient, emportent leurs emplettes et rentrent chez eux. Ils se mettent à travailler, à tailler, à coudre, à clouer, à coller, ajuster, visser, vernir, polir ; la dame pique à la machine, le monsieur fait le gros ouvrage. Et au bout de neuf mois, parfois au bout de sept mois, si on ne perd pas de temps, le bébé est prêt; il n'y a plus qu'à faire venir le médecin pour qu'il ajuste la mécanique à respiration, et voilà.

— Il faut être deux pour avoir un enfant ?

— Mais oui ; si on n'est pas marié, on n'arrive pas à bout.

— Oncle Sharp, tu es un blagueur. La fille de la concierge a eu un enfant la semaine dernière, et elle n'est pas mariée. C'est-y que sa mère l'a aidée ?

— Tu m'ennuies, va jouer.

BILL-SHARP.

Il ne faut pas juger un homme d'après l'habit qu'il porte, car il peut l'avoir volé.

⁂

Il est dangereux de contredire les fous... quant aux sages, c'est différent.

⁂

Il y a deux sortes de femmes : celles que l'on compromet et celles qui nous compromettent.

HENRI BECQUE.


GODEFROY.



ÉLECTIONS. — Nous, nous votons pour Machin, i' nous a promis d' faire passer le chemin de fer à notre porte!

LE NOËL DES PUNIS

Soldat, lève-toi,
Soldat, lève-toi,
Soldat, lève-toi bien vite...

... Et je m'éveille tristement sur la planche de la prison, courbaturé et transi sous ma mince couverture. A côté de moi, j'entends maugréer, sourdement, mon compagnon de chaîne Polyte Paponnet, dit La Gouape, parigot de *Montpernasse*, un *fort caillou* qui vient de tirer six mois aux disciplinaires. Dans la nuit glacée du réduit, sa voix s'élève soudain traînante et lamentable :

« Deux cent soixante-dix-sept! Ah! purée de désolation! Dire que c'est Noël, ce matin, et qu'on est à la *grosse!* Si seulement je pouvais trouver la classe dans mon godillot! »

Bien lugubre, en effet, cette Noël sur la dure! Et je me sens le cœur bien gros en songeant à mes réveillons d'antan, aux amis qui ont célébré sans moi la veillée joyeuse, aux rires clairs des femmes autour des tables si tentantes...

« Ah! ça vaut pas l'an dernier, à Batna, pour sûr! continua La Gouape. Du champoreau de première, toute la nuit! Et des moricaudes, des juives... Tu parles d'une corvée de viande! Mais on l'aura quand même sa Noël, que j' te dis. J' te fous mon billet qu'on l'aura, aussi vrai que j' m'appelle La Gouape et qu' t'es un bleu! »

Un bruit de verrous remués interrompt le discours étrangement confiant de mon compagnon. C'est le sergent de garde Boyer, un rengagé dont la parfaite idiotie est légendaire au régiment.

« Debout! les punis de prison. Et à la neige! »

Nous voici dehors. Sous la nuit claire et glaciale, la cour est un immense tapis de neige lumineux et doux. Devant le poste, Boyer nous arrête : « Attendez-moi là. Je vais chercher l'adjudant. » Et nous restons près du factionnaire tout blanc de frimas sous le grand manteau gris dont le capuchon rabattu ne laisse voir qu'un peu de barbe où perlent de minuscules glaçons.

« V'là toujours bien le père Noël, fait La Gouape qui revient à son idée de fête... Et là, au milieu de la cour, regarde-moi un peu ce qu'y a, mon colon... Si c'est pas l'arbre de Noël, j' veux bien rengager pour quinze ans. Est-il assez beau, assez illuminé Reluque-moi ces branches, si ça brille! »

En effet, le grand sapin de la cour a l'air d'un arbre de féerie. Sous la gelée, la neige s'est durcie et à la clarté polaire de la lune, les branches étincellent somptueusement de lueurs cristallines et diaphanes.

Devant nous les permissionnaires commencent à défiler, se hâtant vers les premiers trains. Voici venir le tambour-major, superbe de fatuité niaise et d'inintellectuelle beauté.

« Tiens, dit La Gouape, v'là aussi la bûche! Oui la belle bûche de Noël bien dorée, bien flambante. J' te dis, moi, qu'on va s'en fourrer jusque-là, de la fête. Faut être saoûl pour pas comprendre ça. Et pis, là-bas, v'là encore l'étoile des bergers...

Je regarde. C'est un groupe de deux hommes portant une lanterne : Boyer qui revient avec l'adjudant de bataillon, la plus belle rosse du régiment.

« Et ceux-là, continue La Gouape, en les montrant, tu ne reconnais pas leur poire? Tu les connais pourtant depuis qu' t'étais gosse... C'est l'âne et la vache tout simplement... Et j' te fous mon billet qu'ils vont nous réchauffer... C'est une Noël complète que j' te dis, sacré bleu de mes flancs, une Noël de rois! Tu peux gueuler : Noël! va. T'en verras jamais de plus réussie! »

Et les yeux perdus au ciel, La Gouape s'écria avec un accent d'angoisse résignée et comique :

« Cochonnerie de malheur! Y a que le bon Dieu qui manque! »

LOUIS SONOLET.

Table des Matières

1er VOLUME : 1898-1899

COUVERTURES

TEXTE ET DESSINS

Annonce unique. — Faveur exclusivement réservée aux Lecteurs du COCORICO.

A tous les Souscripteurs aux œuvres admirables détaillées ci-dessous, nous offrons **gratuitement** *en plus de la prime* **une superbe Montre remontoir en argent** *1er titre, contrôlé par le gouvernement français : boîte extra forte, 10 rubis, réglage rigoureusement exact.*

Cette montre est absolument garantie, elle représente une valeur de 35 fr.

Le Bonheur suprême!
Les Jouissances exquises!



POUR RIEN !! VALEUR **35 FR.** Argent 1er titre contrôlé.

POUR RIEN !! Valeur **35 FR.** Argent 1er Titre contrôlé.

Ce riche cadeau reviendra de... et sera expédié **franco** *et imm... tement. à tout Souscripteur L... du* **COCORICO.**

Nous le répétons, il leur suff... nous renvoyer le Bulletin de ... cription ci-dessous rempli et ... pour recevoir **immédiatemen...** **franco,** *en plus de la prime o... le riche cadeau dont nous do... ci-contre le type photographié.*

Du bleu dans le ... morne de la réa...

LIRE DE BEAUX ROMANS

PAR un soir d'hiver, les pieds sur les chenets, quand au dehors font rage le vent glacé et la pluie cinglante, n'éprouvez-vous pas, aimables lectrices et chers lecteurs, un bien grand bonheur en laissant votre pensée suivre l'imagination ardente de quelque écrivain délicat, au talent subtil et charmeur? L'été, étendu sous l'ombrage bienfaisant, n'éprouvez-vous pas une exquise jouissance en oubliant la banale réalité de la vie pour suivre les péripéties d'un roman magnifique tout palpitant de divines émotions? Encore et toujours, aimables lectrices et chers lecteurs, ne voudriez-vous goûter ce bonheur raffiné en charmant vos loisirs par la lecture de ces vrais et immortels chefs-d'œuvre de la littérature française qui ont nom : *Les Deux Orphelines, Roger la Honte, Mam'zelle Misère, Les Mystères de Paris, Mariée en blanc, La Fille des Camelots* ou de tant d'autres romans dont le succès formidable en a consacré l'inappréciable valeur?

En une bibliothèque superbe, énorme, éblouissante de splendeurs, nous venons de rassembler **tous les romans sensationnels** que nos auteurs aimés ont écrits depuis longtemps, pour la plus grande gloire de la France et de sa littérature.

25 volumes extraordinaires de grosseur et du grand format : 28 1/2 centimètres sur 19 centimètres, plus de **17.000 pages** de texte, imprimées sur papier très pur, glacé et satiné, avec plus de 2,000 illustrations de nos meilleurs dessinateurs; tous les volumes recouverts de **reliures splendides**, en pleine toile rouge, rehaussées de motifs artistiques de ton noir et or, tel est, à première vue, l'analyse de cette bibliothèque que nous pouvons, grâce à un marché colossal, livrer en dessous du prix ordinaire de vente et avec des avantages incroyables et sans précédents!

En effet, achetés séparément, ces beaux livres coûteraient sans reliure, plus de 210 francs, car ils contiennent 2130 livraisons. Nous les offrons au prix de **165 Fr. tout reliés** avec un

Crédit de 22 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les **vingt-cinq volumes complets reliés** et **immédiatement** sans que l'acheteur ait à payer la moindre chose. Nous vendons en toute confiance et nous ne demandons

Aucun paiement à l'avance.

Quelques jours après la réception du tout, nous faisons encaisser un premier versement de **7 f 50** et ensuite nous continuons, *chaque mois*, l'encaissement de nos petits reçus de **7 fr. 50** sans aucuns frais pour l'acheteur et jusqu'à complet paiement du prix total, soit **165 francs.**

De plus, nous offrons **gratuitement** à chaque souscripteur

Une Prime splendide

d'une valeur commerciale de 50 francs!!! Etonnant avantage exclusivement réservé aux abonnés de notre nouvelle bibliothèque.

Cette prime consiste en un admirable et très riche **Service à découper en Argent** contrôlé du gouvernement français. La valeur commerciale de cette prime gratuite n'est pas inférieure **à 50 francs** et les plus grands orfèvres de Paris ne présentent guère de pièces plus somptueuses à leurs étalages merveilleux.

Enfermées dans un bel écrin en maroquin, garni de soie rouge chiffonnée avec cette grâce et cette recherche qui caractérisent le goût parisien les trois précieuses pièces d'orfèvrerie font, en effet, le plus grand honneur à l'industrie nationale.

De style Louis XV, les manches en argent sont de première épaisseur, c'est-à-dire **qu'on n'en fabrique pas de plus épais**; ils sont repoussés et ciselés avec un soin irréprochable et un art parfait, car nous en avons confié l'exécution à la principale de nos maisons d'orfèvrerie. Les aciers de la fourchette et de son levier de sûreté, du manche à gigot et de sa clef, ainsi que du couteau, sont excessivement purs et de la plus parfaite finesse. En un mot, les pièces que nous offrons **gratuitement** sont les plus belles, les plus riches, les plus élégantes et les plus artistiques qui se fabriquent dans leur genre.

Et si nous sommes parvenus à offrir des pièces de si grande valeur en prime gratuite, c'est grâce au nombre considérable de 2,000 écrins garnis que nous avons fait mettre en travail et qui constituent le plus formidable travail d'orfèvrerie exécuté à ce jour et *d'un seul jet.*

Et de plus, avantage inouï, fantastique, tenant vraiment du prodige, nous offrons

TOUJOURS GRATUITEMENT



Les **25 Volumes** forment une rangée de **88** cent. de long.



PRIME GRATUITE

mais exclusivement aux personnes qui nous renverront le bulletin de souscription ci contre, une superbe

Montre en argent

1er titre (contrôlé français), de fabrication, très soignée, absolument garantie. Cette montre possède un mouvement de premier ordre empierré de dix rubis et réglé de la façon la plus rigoureuse, la boîte et la bâillière en argent contrôlé 1er titre sont excessivement épais et la valeur de ce bijou n'est pas inférieure à 35 fr. Cette somme, ajoutée à la valeur de la prime orfèvrerie, représente un ensemble de

PRIMES GRATUITES

d'une valeur totale de 85 francs!!

C'est à peine croyable, pourtant rien de plus exact!

Voici la nomenclature complète et détaillée des ouvrages que nous avons réunis, on verra qu'aucun des célèbres romans français, de ceux vraiment dignes de ce nom, ne manque à la précieuse collection.

I-II. — **LES DEUX ORPHELINES**, par ADOLPHE D'ENNERY, illustrations de Riou. Le roman le plus beau, le plus poignant, le plus dramatique du siècle. 1.604 pag.—2 vol. in-4° reliés.

III-IV. — **MARIÉE EN BLANC.** — *La Faute. — Le Coup fatal. — Le Contrebandier. — Les Deux Amis. — La Voix de l'Amitié. — L'Outrage. — Le Scandale du jour. — Une Erreur judiciaire*, par HECTOR DE MONTPERREUX, illustrations de Comba. Roman de passion et d'amour. 1.628 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

V-VI. — **ROGER-LA-HONTE**, par JULES MARY, illustrations de F. Regamey. Œuvre énergique et touchante à la fois. 1,320 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

VII-VIII. — **MAM'ZELLE MISÈRE** — *M'man Sarrazin. — Dans la Nuit du Bagne. — Au Presbytère*, par PIERRE DECOURCELLE; illustrations de H. Meyer. Terrible récit des drames de la vie. 1,200 pages. — 2 volumes in-4° reliés.

IX-X. — **LES MYSTÈRES DE PARIS.** — *Le Tapis franc. — A l'Isle-Adam. — L'Embuscade. — Louise. — Conseils. — Les Pirates d'eau douce. — Le Bonheur de se revoir. — Pique-Vinaigre. — Les Complices. — La Toilette. — Gerolstein*, par EUGÈNE SUE; illustrations de Tofani. Chef-d'œuvre incontestable, le plus populaire qui existe dans l'univers entier. Roman capital du plus prodigieux des romanciers. 1,516 pages. — 2 volumes in 4° reliés.

XI-XII. — **LA PETITE MIONNE.** — *Un Drame de famille. — Les Désespérés — La Main cachée. — Madame Joramie. — Le Premier Mari*, par EMILE RICHEBOURG; illustrations de Ferdinandus. Roman passionnel, dissection savante du cœur humain. 1 240 pages. 2 vol. in-4° reliés.

XIII-XIV. — **LA JUIVE DU CHATEAU TROMPETTE.** — *L'Auberge des Trois Lapins. — La Jeunesse des Girondins. — Les Duellistes des Allées d'Amour. — La Grande Cadichonne. — Les Ruines hantées. — Le Piège*, par PONSON DU TERRAIL, illustrations de Ferdinandus. Aventures tendres et passionnées, roman de cape et d'épée écrit avec une verve sans pareille. 1,270 pages. — 2 volumes in-4° reliés.

XV-XVI. — **LA FILLE DES CAMELOTS**, par PIERRE ZACCONE, illustrations de H. Lanos. Episodes les plus gais et récits les plus tragiques se présentent tour à tour dans cette œuvre caractéristique. 1,044 pages. — 2 vol. in-4° reliés.

XVII-XVIII — **LES MYSTÈRES DU PALAIS-ROYAL.** — *Le Diable. — Un Fils d'adoption. — La Fille du Diable. — Les Premières Noces. — La Reine Emeraude. — Les Nuits du Régent.* 2 vol., par XAVIER DE MONTÉPIN, illustrations d... chef-d'œuvre bien connu et du plus hau... 1,200 pages.

XIX. — **LA GRANDE IZA et BAYON...** — *Mariage forcé. — Le Crime de la rue ... Iza la Ruine. — Maison Bazile, Tartuffe ... Le Secret de la Vie d'une Femme. — D... pour l'honneur. — La petite Cayenne... Comédies amoureuses*, par ALEXIS ... illustrations de divers artistes. Etud... fondues des mœurs de nos jours; étrange... dans lesquelles se heurtent les coqui... honnêtes gens. 860 pages. — 1 vol. in-4°...

XX-XXI. — **PAILLASSE**, par ... D'ENNERY; illustrations de H. Meyer... honnête et émouvant qui produit une ... sensation. D'Ennery est l'auteur des *Deu... lines* c'est tout dire. 1.040 pages. 2 vol. in-...

XXII-XXIII. — **MARIAGE D'AM...** *Mignonnette. — Jeune Mère*, par MICHEL ... illustrations de Riou. Histoire du ten... timents; succès de larmes et de sourire... vibrante drame vécu. 1,700 pages — 2 ... in-4 reliés.

XXIV-XXV. — **TRENTE ANS OU ... D'UN JOUEUR.** — *Le Dernier Jour — L... l'Œuvre. — La Dot d'Amélie. — La Mère ... — Le Rapt — Partie carrée. — Une Noce A... — Catastrophe. — Dénouement*, pa... HAZART; illustrations de LIX. Rom... saisissante vérité: action poignante ... par des types comiques, pris dans t... classes de la société. 1,026 pages 2 vol. in ...

Tous les éclats de rire et toutes les ... tout ce qui peut charmer, capter, en... électriser le lecteur se trouve raconté i... style adorable par les plus grands m... roman moderne! Et, inspirés par ces ré... sants, les artistes dessinateurs ont ... d'admirables planches d'un réalisme e... naire, qui viennent heureusement ... l'intérêt du livre. Citer toutes ces belles ... ne serait guère possible, et nous ne ... songer à donner ici la liste des très no... illustrations qui émaillent les 25 ... énormes.

Qui donc hésitera un instant à sou... notre merveilleuse bibliothèque? Perso... tendra un seul instant pour être en p... des primes riches et vraiment admira... nous offrons gratuitement. Tout le mond... posséder bientôt tous ces romans ado... les bijoux précieux que nous offrons au ... à titre extraordinaire.

Les conditions de vente sont impo... refuser; les 25 volumes reliés, au grand ... la prime superbe et la seconde prime ... sont livrés **IMMÉDIATEMENT** ... réception, on paie la somme de **7 fr. 50** ... ensuite chacun des mois suivants. ... **7 fr. 50 c.**, sans aucuns frais, jusqu'à ... libération de la somme de **165 francs.** ...

Les quittances sont recouvrées par ... sans frais pour l'acheteur.

L'emballage des volumes est fait grat... en une forte caisse. — Les écrins cont... prime sont expédiés franco par colis-p...

N. B. — Les ouvrages et les primes sont ... tels qu'ils sont annoncés : ils seraient ... dans la huitaine s'ils ne convenaient pa...

Nous vendons en confiance et l'acheteu... rien à l'avance.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie**, *successeurs de* **E. GIR... A. BOITTE, 42,** *Rue de l'Échiquier, à Paris, la* **NOUVELLE BIBLIOTHÈQU... ROMANS CELÈBRES** *avec les deux Primes gratuites, comme il est détai... dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **7 fr. 50** *après réception des 25 V... reliés et des Primes et paiements mensuels de* **7 fr. 50** *jusqu'à complète liqui... de la somme de* **165 fr.**, *prix total.*

Fait à .... *, le* 18

Nom et Prénoms .... SIGNATURE ...

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département .... CC...

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent bulletin et l'envoyer, sous enveloppe, à l'adress...

MM. J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BO...

42, Rue de l'Echiquier, PARIS.

…née. N° 25. 15 Janvier 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.

COCORICO



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Prime de la Mon Bâcle

offerte à nos Lectrices

MACHINE à COUDRE

2 Modèles, l'un à main et l'autre au pied, dont le bénéfice est sacrifié, sont livrés à des ***Prix*** de ***Faveur*** exceptionnels.

Se recommander de notre organe pour obtenir ***Catalogue et Explications spéciales.***

S'adresser directement : **Mon BACLE**, 46, Rue du Bac, PARIS



COMPAGNIE de la MONTRE POLO

POLO Watch Co

20, Boul. Montmartre, 20

PARIS

Montre à Ancre de Précision

SOLIDITÉ — ÉLÉGANCE

Nikel :	Acier :	Argent :
24f	**29f**	**43f**

Cataloque Gratis et Franco.



ÉLIXIR AMAIGRISSANT

POUR MAIGRIR

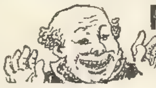
du Dr STENDHALLE

Sans aucun danger pour la Santé

6f le Fl.
2 Flacons 11 fr.
contre mandat-poste.

Phie LEMAIRE,
14, Rue de Grammont, PARIS.





Pr RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalogues *Farces, Attrappes, Chansons, Musique, Tours physique, Articles utiles, Etrennes, etc.* Maison **BAUDOT**, **8**, Rue des Carmes, Paris. (Envoi gratuit).

OUTILLAGE INDUSTRIEL ET D'AMATEURS
A. TIERSOT, Constr Bté, 16, Rue des Gravilliers, Paris
TARIF-ALBUM 350 pages, 1,200 gravures, franco 0,85c.

RUGGIERI, ARTIFICIE
94, rue d'Amsterdam, PARIS

Fêtes publiques et privées. — Pièces comic
Feux nautiques; **Feux Saint-Hubert**; **Feux c**
les Lapins et Renards; Illuminations; Feux
tifices complets depuis 15 francs, avec pla
instructions, faciles à tirer soi-même.

En commandant se présenter de la part du COCORI

TRIPLE-SEC Un Ver après Dî
COINTREAU ANGERS

CONTRE LA **CONSTIPATI**

et ses Conséquences:
Migraine, Manque d'Appéti
Embarras gastrique, Congestior
EXIGER les VÉRITABLE
avec l'*Etiquette* ci-jointe en 4 cou
et le NOM du DOCTEUR FRA
1f50 la 1/2 Bte (50 grains); 3f la Bte (105
C'EST LE REMÈDE LE PLUS ECONO
Notice dans chaque Boîte. TOUTES PHA

VÉRITABLES GRAINS *de Santé* du docteur FRANCK

PHOTOS d'une belle exécution
tique. Envois bien choisis
catalog. illust. à 3-5-10-
R.-V. GENNERT, 89, Faub. Saint-Martin, P



TOUS SAPEURS!! av
TRICOPHILE-PERS
de **VANSTAEN**, pharmacien, *ex-I.*
médaillé des Hôpitaux, qui fait pou
la barbe, même à 16
Envoyer **2f50** mandat ou t
2, Rue du Sommerard, 2, P



Affiche de Jacques Villon, *pour le Cabaret du Grillon*, format double col.

APÉRITIF

OPÉRA

TONIQU



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 25.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. WILLETTE



Les Funérailles.



A. Roubille

QUINZAINE EN SALADE

Lundi 1er. — Grave problème.
— « Parbleu ! rien n'est plus évident
nous sommes dans le dix-neuvième ! »
— « Il faut bien qu'un siècle ait cent ans ! »

— « Mais nous sommes dans le vingtième !
voyons ! ça tombe sous le sens ! »
— « Allez donc consulter Barême ! »
— « Allez au cours du soir, pédant ! »

— « Vous avez donc la comprenure
bouchée ! — Et vous aussi ! » Vli ! Vlan !
Et l'on se tape sur la hure
à l'occasion du nouvel an.

Samedi 6. — Chez le grand homme,
(rond, rond, rond, petit patapon,
disons : né natif de la Drôme,
pour ne pas prononcer son nom),

devant la galette fugace
on festine très lentement :
— « festina lente », dit Horace —
et chacun mâche prudemment,

quand le patron de la boutique
— quel drôle de légumineux ! —
crache une fève magnifique
et la fait passer tout joyeux,

aux yeux de ces Messieurs, Mesdames,
qui gueulent comme des putois,
dans le verre d'une quidame
qui hurle aussi : « Vive le Roi ! »

— Ce que je conte est historique,
et vous le savez comme moi,
nous n'avons plus de République
Loubet est roi ! Loubet est roi !

Mardi 9. — Les troupes anglaises
pour varier se font bourrer :
les Suffolk ont mordu la glaise,
voilà qui doit les suffolker.

Les Anglais en définitive
très amèrement tous les jours
constatent « que les Bours se suivent
et qu'ils se ressemblent toujours ».

E.-V. HYSPA.

A TABLE D'HOTE

Cette histoire me fut contée par mon vieil ami Coquelin cadet.

« Je me trouvais, à cette époque, dans une petite ville du centre de la France. J'avais résolus de quitter les vaines agitations du théâtre et d'aller planter les choux de la retraite dans un coin écarté. Une petite maison qui fût toujours pleine d'amis, comme la femme de Socrate, je crois; deux carrés de choux obligatoires, et un billard pour coucher les invités.

« Je parcourais la province, à la recherche du pays qui me convint, lorsque j'arrivai à la petite ville en question.

« Je descendis à l'hôtel du Commerce et de l'Ange-Gardien. Pour ne pas me faire remarquer, j'avais pris un faux nom et j'avais signé sur le livre : *Frédéric Febvre, voyageur en vins.* A table d'hôte; je fis connaissance avec les habitués de l'hôtel : mon voisin de droite voyageait pour les pâtes alimentaires; mon voisin de gauche voyageait pour les draps; les autres convives voyageaient pour les huiles, pour les cuirs vernis, pour la confiserie, pour les bijoux doublés, pour les viandes de conserve, ou seulement pour s'instruire.

« D'abord, la conversation roula sur des sujets généraux : le patron de l'hôtel du Nord, à Tarbes, avait cédé son fonds... Il y avait une nouvelle petite bonne à l'hôtel du Midi, à Calais, et elle était fichtrement jolie... A Versailles, on refaisait la façade de l'hôtel de Rambouillet. Je m'étais lié avec ces braves gens; on m'avait demandé pour quelle maison je voyageais : pour la maison Claretie et Roujon; et aussitôt, on m'avait conseillé d'acheter des vins sur pied dans la région, qui étaient pour rien.

« Au dessert, ce fut tout à fait gentil; on était un peu gai, et mon vis-à-vis, un petit noiraud plein de verve, se mit à imiter la poule. Il eut beaucoup de succès. Alors, mis en train, il imita la vache en soufflant dans une carafe; puis le cochon, en reniflant dans un verre de lampe; puis l'âne, puis le cheval, puis l'éléphant, le pécari, la tourterelle; on aurait dit qu'il avait avalé une ménagerie. On se tordait. Il annonça ;



« — Maintenant, je vais vous imiter « les acteurs célèbres : M. Mounet-« Sully. »

« Et il imita Mounet-Sully dans *Hamlet;* c'était tout à fait ça. Il imita Got dans *le Chapeau de Paille d'Italie;* il imita Sarah Bernhardt dans *la Tosca;* il en imita d'autres, des vivants, des défunts, et, ma foi, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

« Il termina en disant : « Je vais vous « imiter le plus rigolo : Coquelin cadet. « Quand on m'entend, on jurerait que « c'est lui. » Vous pensez si je dressai l'oreille. Il prit une réplique du *Baiser :* « J'ai mis dans ce petit panier « une galette, etc., etc. »

« Quand il eut fini, je me levai et je déclarai : « Oui, c'est pas mal, vous « avez un peu attrapé la voix, mais on « peut faire mieux. Et je suis sûr que je « réussirais mieux que vous. »

« Il dit : « Voyons. »

« Vous pensez, j'étais sûr de mon succès d'avance. J'articulai donc de ma voix la plus naturelle : « J'ai mis dans « ce petit panier une galette; plus un « vin fait pour les reines avec les noirs « raisins du coteau de Suresnes, etc. »

« Vous croyez peut-être qu'ils applaudirent? Pas du tout. J'avais raté mon effet; le petit noiraud me déclara : « Ça Coquelin? elle est bien bonne! « Mais vous n'avez jamais vu Coquelin! « Quand on veut imiter les gens, faut « les connaître. Tenez, le voilà Coque-« lin. » Et il recommença la phrase; et cette fois, faut croire que c'était frappant de ressemblance, car tous les spectateurs se roulaient.

« Je me retirai un peu vexé. Après tout, il avait peut-être raison, et sans doute j'imitais Coquelin cadet moins bien que lui. On ne se connaît jamais soi-même. »

Sur cette réflexion profonde, Coquelin cadet héla un fiacre et me serra la main.

BILL SHARP.

LA GLOIRE



Le poète Salvator avait du talent ou il n'en avait point. Là n'est point la question. Ce qu'il importe de rappeler, c'est qu'un beau matin, Paris fut tiré de son habituelle torpeur par cette stupéfiante nouvelle :

« Salvator est arrivé. »

Effectivement, Salvator était arrivé. Ce n'était pas une blague. Personne n'avait entendu parler de lui jusque-là, mais puisqu'on prenait la peine d'annoncer sa venue, il était bien évident que c'était quelqu'un.

Salvator donc était arrivé, et, bientôt, il ne fut plus question que de lui dans les salons. Ses délicieuses attitudes, sa façon vraiment nouvelle de s'accouder aux cheminées, ou de s'incliner sur l'ébène des Ehrard, fut copiée par maints et maintes — et nul ne fut indifférent aux bouts carrés de ses souliers non pareils.

Des mois passèrent ; puis, un jour, Salvator partit pour l'Amérique à bord de la *Touraine*, ou pour la Touraine, simplement, — et l'on n'entendit plus parler de lui.

Salvator mourut, et c'est à peine si les Dominos, Diables et Masques de nuances diverses lui firent l'aumône de cette mélancolique formule : « Un poète qui eut son heure de célébrité, etc... »

Je croyais Salvator enterré pour jamais, lorsqu'il y a trois mois, figurez-vous, le chroniqueur Jibby fit paraître dans la *Malle* un article où il déclarait que Salvator avait eu du talent, beaucoup de talent même. Immédiatement, toute la chronique suivit Jibby. Des tombereaux d'éloges furent déversés sur les cendres encore chaudes du poète. On cita ses vers par milliers ; ceux-ci entre autres :

En ce palais doré s'il te plaisait gésir,
Je serais le valet de pied de ton désir.

... En un mot, la campagne fut si bien menée, qu'avant-hier (pas plus tard), on a inauguré le buste de Salvator, au fond d'une petite impasse des Batignolles, en présence d'Y..., le conseiller municipal, et avec le concours des *Trompettes du XVII*e.

Ces éphèbes, costumés en hussards à pied (dolmans et shakos bleus, pantalons blancs et guêtres), ont fait entendre les plus sauvages cacophonies de leur répertoire.

Ensuite, on a enlevé le voile qui donnait au monument l'aspect d'une motte de beurre, et la noble tête de Salvator est apparue. — Hurrah !

Après les discours, allocutions et vers, on s'est séparé, — lentement, — chacun voulant laisser aux reporters présents le loisir de n'oublier personne.

Or comme j'allais à mon tour me diriger du côté des hors-d'œuvre, je vis une chose qui vraiment me toucha. De jeunes femmes sans corset (telle est la mode du pays et je suis loin de m'en plaindre) recueillaient pieusement les lauriers dont on avait orné l'effigie du rapsode, — afin, sans doute, d'en pavoiser les gynécées...

Les larmes m'en vinrent aux yeux.

— Y en a-t-il encore ? dit l'une d'elles.

— Oui, un peut, fit une autre.

Le visage de la première (une qui l'avait aimé peut-être !) se mit à resplendir extraordinairement. Légère, elle grimpa sur le piédestal et arracha le dernier rameau de laurier.

— Vous l'avez connu ? demandai-je timidement à cette femme.

— Qui ça ? fit-elle.

— Salvator.

— Non.

— Alors, vous avez lu ses vers ?

— Non.

— En ce cas, pourquoi emportez-vous ce souvenir ?

— C'est pour mettre dans la soupe, me répondit-elle.

GEORGE AURIOL.

NOSTALGIE DE BILLARD

Vert comme tes yeux, ô mon amie, vert comme les herbes,
Le triste billard prononce ces paroles acerbes :

— Oh ! j'ai le dégoût d'être vert :
Ce vert m'écœure et m'exaspère ;
Je voudrais être violet,
Violet comme les violettes...

Je voudrais encore être bleu,
Bleu, ou même rose... enfin n'importe :
Ce que je voudrais, voyez-vous, c'est changer un peu :
Ce doit être si amusant de suivre la mode.

Mais garder toujours la même livrée,
N'avoir rien qu'une robe, comme une pauvresse...
Et, sous ce vilain habit vert, dont on m'affuble,
Si vous saviez combien j'ai conscience d'être ridicule !...

On me dit que les Messieurs de l'Académie,
Et que les Messieurs des Eaux et Forêts,
Portent aussi un habit vert : c'est peut-être vrai,
Mais ils ne le mettent que dans les cérémonies,

Et moi, je ne me déshabille jamais.

Les bois, les prés (j'ai consulté des agronomes),
Verts au printemps, jaunissent à l'automne :
Été, printemps, automne, hiver,
Je reste éternellement vert...

Ah ! qui écoutera ma plainte,
Ah ! qui (ah ! qui ?) me fera teindre,
Pour que je puisse enfin me promener sur les boulevards,

Sans qu'on me remarque ?

FRANC-NOHAIN.



LA PEUR



PAYSAGE

Surgissant des pourpris sanglants du crépuscule
Le feu du ciel s'affine en tons jaunes ou verts.
Les nuages voûtés marchent tout de travers.
Dans la brume un parfum lourd et fade circule.

Des lueurs, pénétrant les ombrages épais,
Versent sur l'eau des lacs un reflet d'émeraude.
Comme une proxénète active, la Nuit rôde
Par les bois somnolents pour en troubler la paix.

Les bêtes et les fleurs, que la sève torture,
Se réveillent alors, en proie au cher tourment
Par quoi se renouvelle inexorablement,
Chaque printemps éclos, l'œuvre de la Nature.

Les arbres convulsifs tremblent de tous leurs nids ;
Les crapauds, avec des hoquets de ventriloques,
Traînent leur corps gonflé couleur de vieilles loques
Lançant vers les roseaux des appels infinis ;

Les biches et les cerfs s'accouplent au passage...
Et quand viendra l'éveil timide du matin,
Fraîche sous sa rosée et fleurant bon le thym,
La Nature aura l'air d'avoir été bien sage.

HUGUES DELORME.

VENT ET FUMÉE

PETIT TABLEAU

A Mademoiselle Marie Montaut.

Matin de janvier, perdu dans la symphonie blanche du jour blanc, terne comme du verre dépoli, tombant du ciel ouaté, tout blanc, lui aussi, et du brouillard qui enveloppe tout comme dans du papier de soie, avec, de-ci, de-là, des éclaircies simulant des froissures. Et dans tout ce blanc se détache, fantastique, une cheminée toute noire, coiffée de son champignon de tôle, qui lui donne l'aspect d'un pousse-pousse ou d'une vieille femme portant le chapeau à larges ailes sur ses cheveux blancs qui bouffent en gros bandeaux de fumée.

Mais voici que le vent se lève, sauteur, taquine la fumée, l'entraine dans sa valse tourbillonnante, et la cheminée prend les physionomies les plus étrangement opposées, selon la fantaisie d'Eole mystificateur!

Tantôt elle floconne comme un impétueux flot de paroles et les phrases fières sont soulignées par une véhémente allure de la fumée qu'un souffle contraire étale bientôt en un geste large, — un geste d'orateur.

La saute de vent apaisée, elle prend un air de quiétude indifférente, la quiétude du commerçant retiré des affaires et qui regarde les autres se débattre dans le bourbier de l'existence, une belle pipe d'écume entre les dents et la casquette de fourrure sur la tête.

Pfff!.... hou-ou-ou!!... Éole bataille, se collette avec la fumée, et voici surgir un panache, puis un autre, puis un troisième, pressés, serrés, caracolants comme des chevaliers de rêve. L'imagination les suit, se laisse emporter sur la croupe des éphémères chevaux blancs, évoque mille folies, divague et s'égare dans le flou! Cependant le vent s'est enfui plus loin, poursuivant sa course sans but, et quand les yeux se reportent sur la cheminée noire, la fumée monte droite, lente, transparente, symbolique, et le cerveau se baigne dans ce voile mystique tissé de fils d'azur terni!!

Ah! fumée et vent, magiciens des cieux, berceurs de l'imagination!!

JACQUES SORRÈZE.

BLANC ET BLEU



— Oui, Monsieur, Vive le roi



— Tiens, cosaque. Vive l'empereur!



— Piff, Paff! Emigré. — Pan, Pan! Jacobin.



— Tout de même, il vaut mieux crier : Vive la France!



DÉFRICHEMENT

En tourbillons légers tout à coup disparues
Les hirondelles sont déjà sous d'autres cieux ;
Dans les airs refroidis passent des vols de grues ;
Le hibou hurle au fond des bois silencieux.

Comme un vaste filet aux innombrables mailles
On voit s'étendre au loin les champs deux fois hersés ;
Nos pères nourriciers ont fini leurs semailles,
Calmes mais assidus, actifs mais non pressés.

La besogne s'est faite en saison opportune.
Décembre peut venir et ses mortels frimas,
Les blés auront déjà deux feuilles au lieu d'une,
Ils vivront et le pain ne nous manquera pas.

Cependant sans repos autre que son dimanche,
Voilà le travailleur qui retravaille encor,
Il a pris de nouveau sa pioche et sa tranche,
Et sa force invaincue entame un autre effort.

Il va, là-haut, fouiller les flancs de la colline.
Son fils au bras nerveux l'a déjà devancé
Qui, lourdement courbé sur le soc qu'il incline,
Trace le premier rang pour le premier fossé.

La terre en vain résiste ; il appuie, il pénètre ;
Et, comme un chef d'armée avec ses bataillons,
Sur le sol défriché dont il s'est rendu maître,
Il va de place en place installer ses sillons.

Puis, le père à son tour frappe la terre épaisse ;
En ôte l'herbe ; y mêle un fumier bien tassé ;
Comme le laboureur de la fable, il ne laisse
Nulle place où la main n'ait vingt fois repassé.

Il n'est trésor caché que son effort n'atteigne.
Les germes endormis sortent de leur sommeil,
Le fond du sol creusé boit l'air et s'en imprègne,
Le rocher mis à nu se réchauffe au soleil.

Enfin un grand carré se dessine et s'aligne,
Jamais sol mieux choisi n'eut un apprêt meilleur.
C'est le berceau futur de la future vigne...
L'homme a fait son devoir. Fais le reste, Seigneur.

PAUL DÉROULÈDE.

ROLAND

La scène se passe au théâtre de la Porte-Saint-Denis

PIEFFROY, *dans la coulisse, attendant son entrée.* — Quand je songe que dans cinq minutes j'aurai paru devant mon juge, j'en suis malade d'émotion. *(Applaudissements lointains.)* Hein, entendez-vous? C'est Sarah... Elle joue la fille de Ganelon; et avec un succès!... Moi, jusqu'ici, j'ai rempli l'humble emploi d'un messager sarrasin; ça constituait à saluer Charlemagne et à lui remettre une lettre avec toutes les marques de la considération la plus distinguée. Je m'en tirais assez gentiment, mais enfin, comme effet produit, c'était plutôt limité. Or, Ledaim, qui remplit le petit rôle de Roland, s'étant trouvé subitement indisposé, j'ai profité de la circonstance pour faire un petit peu de chahut : je suis allé trouver Dubonnel, directeur de ce théâtre, je lui ai représenté que depuis dix-huit ans, mon mérite avait été tenu sous le boisseau, que cela était ridicule de laisser le talent dans l'ombre en lui refusant systématiquement toute occasion de se produire, et j'ai conclu en sollicitant l'avantage de remplacer Ledaim au pied levé. Dubonnel, qui est bon garçon, a accepté de me mettre à l'épreuve, en sorte que je vais débuter tout à l'heure dans le rôle de Roland : vingt lignes, dont je ne sais d'ailleurs pas la première syllabe; oh! mais là, rien! pas une broque! C'est même assez curieux, ce manque complet de mémoire chez un homme qui exerce la profession de comédien. Ainsi, voilà huit heures que je potasse mon rôle; eh bien! il n'y a rien de fait; sorti de : « Ah! ah! voici ma fidèle armée! », je ne me rappelle pas un mot. *(Philosophe.)* Ah! et puis je m'en fiche, je prendrai du souffleur. *(Nouveaux applaudissements au loin.)* Crée Sarah, va!... Pourtant, j'ai encore deux minutes avant de faire mon entrée; si j'essayais de rassembler mes souvenirs... — Voyons, j'entre en scène et je dis : « Ah! ah! voici ma fidèle armée!... » Heu... « Voici ma fidèle armée... ma fidèle armée!... » Parfaitement; je ne me rappelle pas un mot. Jamais je ne pourrai en sortir.

L'AVERTISSEUR, *accourant.* A vous! A vous!

PIEFFROY. — Voilà! *(A part.)* Ah! et puis je m'en fiche; je prendrai du souffleur. *(Il entre en scène. Claque. Mouvement de curiosité. On entend : « C'est le débutant. Joli garçon; joli costume; belle tenue », etc. Mélodrame à l'orchestre.)*

PIEFFROY, *jouant.* — « Ah! ah! voici ma fidèle armée!... » Euh...

LE SOUFFLEUR, *à demi-voix.* — « Voici mes vieux compagnons d'armes; salut, ô mes preux! »

PIEFFROY. — « Voici mes vieux compagnons d'armes; salut aux nez creux. *(Rires dans la salle.)*

LE SOUFFLEUR. — « O mes preux! »

PIEFFROY. — Quoi?

LE SOUFFLEUR. — « O mes preux! »

PIEFFROY, *rectifiant.* — « Aux lépreux! Salut aux lépreux! » Euh.

LE SOUFFLEUR, *qui y renonce.* — « Roland, venant à l'avant-scène et posant la main gauche sur le pommeau de l'épée : Je suis le fameux paladin! »

PIEFFROY. — Ah! oui. *(D'une voix éclatante.)* « Je suis le fameux Paul Adam! »

LE SOUFFLEUR. — « Paladin! Paladin! »

PIEFFROY, *se reprenant.* — « Peladan! » Pardon : « Je suis le fameux Peladan! »

LE SOUFFLEUR. — « Autour de mon nom brille une illustre légende. »

PIEFFROY. — « Auteur de *Mon Nombril,* légende illustrée. »

LE SOUFFLEUR. — « Par cent faits. »

PIEFFROY. — « Par Sanfourche. » Euh... euh... *(A part.)* Je ne me rappelle pas un mot, c'est épatant. Avec ça, le public commence à faire une tête!... Tout

à l'heure, ça va se gâter. *(Haut.)* Heu... Heu... *(Tumulte à l'orchestre.)*

LE SOUFFLEUR. — « Eh bien! mes preux. »

PIEFFROY. — « Eh bien! lépreux. »

LE PUBLIC. — Assez! à la porte!

LE SOUFFLEUR. — « Aussi vrai que je suis Roland. »

PIEFFROY. — « Aussi vrai que je suis Laurent... euh... Durand! non pas Durand...; Chose! »

LE SOUFFLEUR. — « Aussi vrai que je suis neveu de Charlemagne. »

PIEFFROY. — « Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne... »

LE SOUFFLEUR. — « Je suis content. »

PIEFFROY, *avec autorité.* — « Je suis Gontran. »

LE SOUFFLEUR. — « Avoir tant de vaillance... »

PIEFFROY. — Avorton de Mayence! euh... euh... je suis Gontran, avorton de Mayence!... euh... euh... Salut aux lépreux! » *(Dans la salle, potin indescriptible. Huées; sifflets aigus, cris d'oiseaux. — Conspuez le débutant! A la porte! Le rideau!)*

PIEFFROY, *justement indigné.* — Oh! vous pouvez faire du pétard, si vous voulez, ça ne change rien à la question.! *(Très affirmatif.)* « Je suis Gontran, je suis Gontran, vous dis-je, et je suis égalent Laurent, et même l'empereur Charlemagne! Honte et mépris à la cabale! C'est une indignité de s'opposer ainsi à l'explosion des talents jeunes! »

LE PUBLIC. — Au rideau! Des excuses! On insulte les spectateurs!

LE SOUFFLEUR, *qui tient bon.* — « Sus aux Sarrasins! »

PIEFFROY. — « Suce un Sarrasin! »

LE PUBLIC. — Assez! assez donc!

LE SOUFFLEUR. — « Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes l'épée immense du grand empereur! »

PIEFFROY. — « Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes les pieds immenses du grand empereur! »

LE RÉGISSEUR, *paraissant en scène.* — Retirez-vous!

PIEFFROY. — Jamais!

LE RÉGISSEUR. — A moi! *(Entrent des machinistes, des pompiers, des garçons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. Hurlements dans la salle.)*

PIEFFROY, *soulevé de terre et emmené à bout de bras.* — Je n'ai pas fini, je n'ai pas fini! C'est ignoble! On veut m'empêcher de me produire !... « Salut aux lépreux! Salut aux lépreux! Je suis... euh... Je suis Galswinthe... » *(Il disparaît.)*

GEORGES COURTELINE.

LE BON MOUCHARD

— Non, monsieur, me répond un agent de la sûreté rencontré dans le Luxembourg, non, monsieur, je ne me promène pas, j'attends un filou.

Car vous ignorez sans doute... Avez-vous jamais fait un mauvais coup?

— Jamais. Ou, si ça m'est arrivé, j'ai fait passer là-dessus mon inépuisable indulgence, et j'ai oublié.

— Eh bien, si vous aviez fait un mauvais coup, vous éprouveriez ceci : un besoin d'abord de fuir votre domicile, et un ennui terrible de circuler sans but par les rues. Pourquoi un ennui? parce que la vue incessante des gardiens de la paix vous deviendrait à la longue intolérable. Vous êtes intelligent et instruit?

— Je les suis?

Soit. Mais les seriez-vous cent et mille fois plus, que vous auriez beau vous répéter : Ce sergent de ville que je croise ne me connaît pas. N'importe, au bout de vingt minutes, vous entreriez dans un jardin où vous éviteriez l'encombrement des agents en uniforme.

Vous ne rencontreriez plus là... que votre serviteur et ses collègues. Aussitôt, en effet, qu'un bon criminel nous est signalé, nous sommes quelques-uns qui commençons par aller pousser un bout de promenade dans les squares, aux Buttes-Chaumont, aux Tuileries et au Luxembourg. Ça rate rarement.

— Cette interview est des plus intéressantes. Au revoir.

— Attendez. Que je vous apprenne le plus drôle : le bon criminel croit nous flairer; mais il est si bête, si bête que jamais il ne nous flaire; tandis que les enfants... Ah! monsieur, l'enfant pur et beau comme le lis des champs, rien ne lui échappe. Il nous sait, lui, sur le bout du doigt. Pas de danger qu'il nous prenne pour des promeneurs désintéressés; et s'il a le malheur d'avoir marché sur les gazons, il file à notre aspect, rapide; car on ne lui ôtera pas de l'idée que cette affaire aussi nous regarde.

En revanche, s'il se croit la victime de quelque injustice, il me sacre juge de paix en un clin d'œil, et il vient interrompre ma « filature » pour me dire :

« M'sieu, c'grand-là, i veut pas m' rend' ma balle! »

JEAN DESTREM.

DÉCEPTION

Sous ses cils demi-clos, comme deux saphirs pâles,
Brillaient d'un éclat doux ses grands yeux d'azur clair;
Un parfum de baiser semblait flotter dans l'air
Au souffle qu'exhalaient ses lèvres floréales.

C'était l'instant sublime. — O! défaite idéale!... —
Où l'être s'abandonne. Et de toute sa chair
Allait jaillir, enfin, l'inéluctable éclair;
— Irradiation de l'ivresse finale. —

Soudain, — de même un lis à l'aube, — son front blanc
S'humecta lentement de perles de rosée,
Sa tête s'inclina, telle une fleur brisée;

Et moi, saisi d'effroi, je murmurais tremblant :
« Ange, pourquoi cet air navré, mélancolique?... »
Elle me répondit : « Mon cher, j'ai la colique. »

GUSTAVE BERNY.



JEANNE D'ARC

SŒUR MARIE-DES-ANGES

Celle dont on disait : « La jolie femme ! »
Qui passait laissant un sillage de louanges,
C'est maintenant la Sœur Marie-des-Anges,
C'est, dans le cloître, une pure Ame !

Elle a dévêtu sa jeunesse rieuse ;
La terre se joncha de l'or de ses cheveux ;
Et depuis qu'elle a prononcé le vœu,
Ce n'est plus qu'une âme aux lèvres prieuses.

Ses traits ont éteint leur beauté première,
S'effaçant dans sa pâleur vague ;
Et ses yeux noyés de Sainte Lumière
N'ont qu'un reflet vert et fuyant de vague...

Entre ses seins cachant sous la bure leur neige ;
Entre ses seins que nul désir n'assiège
Le cuivre est brillant d'un Jésus en croix !
Le Soleil qui monte au-dessus des bois,

Vient trouer le grand vitrail à losanges
Et d'une auréole ceint
Le front chaste de Sœur Marie-des-Anges
Incliné devant le ciboire saint.

Et dans l'odeur d'encens et la clarté des cierges,
Le beau Rédempteur nu que font saigner les clous
Sourit, parmi ses pleurs, de se sentir l'Époux
De tout cet essaim blanc et prosterné de Vierges !

RAPHAEL CHAIGNEAU.

MENUS PROPOS DE POÈTES

Le poète est le bouffon le plus mal payé...
(SHAKESPEARE.)

Moi, s'écria-t-il, je suis comme Flaubert dans sa thébaïde de Croisset ! Quand j'ai une page à écrire : je gueule ! je commence par ouvrir mon encrier, par apprêter mes plumes et ma gomme de Tolède, puis je me mets à sacrer, à jurer, à faire le tour de ma maison, en m'accrochant aux murs, aux gouttières, les doigts crispés. Je boxe avec l'ombre, je fais rouler dans leurs orbites mes yeux aux éclairs de démence.

C'est la gestation, c'est la recherche du sujet à traiter.

Je me creuse, je me creuse à me vider, et quand par hasard je trouve, quand j'enfante... oh ! béatitude ! oh ! joie de se sentir père (si dans cette occurrence je puis m'exprimer ainsi).

Alors, brisé de fatigue, anéanti, je me renverse dans le fauteuil que tu vois là, j'allume mon chibouck et, parmi les miliers de mots qui peuplent ma mémoire, je cherche un titre, le titre indispensable qui, dans son admirable concision, condense un monde de pensées.

Ah ! les affres du titre ! le tourment des mots ! le supplice de la périphrase ! les lancinantes douleurs de la syntaxe et de l'optique des phrases !

On parle des muses, de l'Ange inspirateur qui se penche sur les poètes pâles et leur dicte des sonnets. Faut-il être n. d. D. pour croire à ces choses-là !

La muse ?... je l'ai attendue pendant six heures, il y a vingt ans.

Assis devant une feuille blanche, dans le cercle lumineux que traçait sur ma table une lampe de Saxe, devant une feuille blanche où j'avais écrit un titre d'une incomparable poésie, j'ai passé la nuit la plus atroce de toutes mes nuits.

Les heures s'en allaient pour ne plus revenir, mes yeux brûlaient, j'avais le cerveau plus désert que le Simplon, mes cheveux se frisaient à la chaleur du carcel, j'hypnotisais mon plafond, m'imaginant, ô candeur ! que l'Ange allait descendre de là.

Une heure, deux heures, cinq heures s'écoulèrent ainsi... puis dans l'assoupissement de mon cerveau, de tout mon être, j'entendis une voix céleste murmurer : Vas te coucher !

Et c'est ce que je fis...

LÉON DONNAY.

Bal chez la comtesse.

Boireau, mélancolique, fait des confidences à un invité :

— Mon cher Monsieur, j'ai une soif de chien...

— Pourquoi n'allez-vous pas au buffet ?

— J'y ai fait déjà quelques stations... Les larbins me reconnaissent... et ils commencent à me tutoyer !

⁂

Bonheur des champs.

— Tiens ! retour de la campagne...

— Mais oui...

— Vous vous plaisiez là-bas ?...

— Je suis enchanté de ma villégiature...

— Vous aviez des distractions ?

— Dame ! je venais chaque jour passer l'après-midi à Paris...

⁂

Deux artistes montmartrois échangent leurs idées sur la difficulté qu'il y a maintenant à « vendre ».

— Le riche amateur devient rare ! gémit le sculpteur.

— Ne m'en parle pas ! réplique le peintre... Aussi, quand il en vient chez moi, je lui demande une avance immédiate sur sa commande : l'arrhe pour l'art.

⁂

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre Monsieur et Madame.

Depuis, ils se boudent.

Dans l'après-midi, leur fillette, voyant arriver l'accordeur, lui dit :

— Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman.

e. N° 26. 1er Février 1900 COCORICO Prix : 30 centimes.

DESSIN DE STEINLEN



Fragment de la partition autographe de "LOUISE" de Gustave CHARPENTIER

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✕ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. · Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



Affiche de JOSSOT pour le triple sec Cointreau.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 26.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE PRINCESSE...



Eau forte de Muller, editee par Arnould.

PARTANT POUR L'ITALIE

La Reine va quitter London.
Elle prépare sa valise :
un indispensable, un jupon,
quatre mouchoirs, une chemise.
La Reine va quitter London.

Elle emporte aussi quelques malles,
des caisses et plus d'un tonneau
de ces eaux dites minérales,
bref, de quoi lester un bateau.
Elle emporte aussi quelques malles.

En Italie elle s'en va,
la graisseuse Queen d'Angleterre
que l'on nomme Victoria
Comme les voitures Bindère...
En Italie elle s'en va.

Cependant que sur les collines
du Natal, les fils d'Albion
arborent de fort grises mines
et se font damer le Spion,
là-bas, là-bas sur les collines

Et tous ses malheureux sujets,
qui n'en ont aucun de sourire,
pour équilibrer son budget
se font casser la tirelire.
Ah ! les pauvres, pauvres sujets !

Et ce vieux lapin de Warenne
qui sait plus de mille et un tours
finit par apprendre à la Reine
le résultat complet des Bours.
Ah ! ce vieux lapin de Warenne...

...La Reine va quitter London.
Elle prépare sa valise :
un indispensable, un jupon,
quatre mouchoirs, une chemise :
de quoi pleurer loin de London.

E.-V. HYSPA.

LA LÉGION D'HONNEUR

Connaissez-vous cette définition de l'homme décoré : un monsieur d'un certain âge qui a été bien sage? Elle est assez drôle, n'est-ce pas ? et le chevalier quadragénaire, qui voit sortir de l'école un petit garçon avec une croix en fer-blanc épinglée sur sa blouse d'écolier, doit faire un retour sur lui-même, s'il a le sens commun, et s'avouer qu'il est un vieil enfant.

Cependant, malgré les haussements d'épaules des égalitaires, la Légion d'honneur conserve son prestige. A moi, tout le premier, qui ai l'air ici de faire le malin, le ruban a été agréable, la rosette a fait plaisir, et je passe ma vie à solliciter la croix et même les palmes académiques pour les camarades.

Il est clair que l'homme de courage, de mérite ou de devoir devrait se contenter du témoignage de sa propre conscience et de l'estime de ceux qui le connaissent. Mais cela, c'est trop beau; et mon Grand Empereur a eu tout de même une fameuse idée le jour où il inventa l'étoile des braves.

Ah! comme il nous a bien jugés! Nous sommes avant tout des glorieux, c'est-à-dire que nous avons l'amour de la gloire et aussi le goût de la gloriole. C'est à qui voudra monter le premier à l'assaut, mais avec l'espérance d'être décoré, après la victoire, devant le front de la compagnie. Qu'importe, après tout, si le drapeau est planté sur la brèche?

Existe-t-il, dans aucune langue étrangère, un mot qui corresponde exactement à notre verbe « se distinguer » ? Il sent l'aristocratie à plein nez, convenez-en, mais c'est une expression essentiellement française. Elle signifie faire mieux que les autres, mais, surtout, n'être pas confondu avec les autres. Singulière démocratie que celle où un citoyen qui porterait tous les signes honorifiques créés par la troisième République, serait décoré comme une bannière d'orphéon. Le moins prodigué de ces signes étant, malgré tout, la Légion d'honneur, il est aussi le plus convoité; et tel farouche républicain, ivre de nivellement, arbore, avec satisfaction, à sa boutonnière, ce chiffon rouge qu'il devrait considérer, en bonne logique, comme une simple amorce à pêcher les grenouilles.

J'aurais mauvaise grâce à railler chez autrui ce travers national, puisque je le partage. Mais moi, du moins, j'avoue cyniquement ma faiblesse. Blaguez-moi tant que vous voudrez. Il m'est doux de faire partie d'une élite, et je serais désolé, par exemple, que nous fussions quarante et un à l'Académie française. De plus, c'est ma conviction profonde que l'homme est un animal hiérarchique et l'égalité sociale une pure chimère. Croyez-moi. Dans le phalanstère collectiviste, où toutes les habitations, je suppose, seront pareilles, il y aura quand même des logements au Nord et des logements au Midi. A qui donnera-t-on les maisons les mieux exposées? Aux plus dignes, aux meilleurs? Prenez garde. Vous créez là des différences, des avantages en faveur de certains, lâchons le mot, une aristocratie. Sans compter que la justice absolue n'est pas de ce monde et que les mieux logés ne seront peut-être pas toujours les plus dignes, mais souvent les plus habiles et même, quelquefois, les plus canailles.

Je réclame votre indulgence pour ceux que flatte



un insigne extérieur de supériorité sociale. Cette forme de la vanité est, en somme, tout à fait inoffensive. Les hommes sont de vieux enfants, disais-je tout à l'heure. Ils sont un peu des femmes aussi; et, dans l'état actuel de nos mœurs, les décorations ne m'apparaissent plus guère que comme des parures, des bijoux masculins. Une petite croix en diamants, je vous assure, cela fait très bien sur un habit noir.

D'ailleurs, si c'est par vanité que la plupart des hommes désirent et recherchent les honneurs, c'est parfois par orgueil que quelques-uns les refusent; et je trouve, à ce propos, une savoureuse anecdote dans l'intéressante et solide étude d'Eugène Spuller sur Royer-Collard.

Au début de la Restauration, l'abbé de Montesquiou rêva de rajeunir et de fortifier la classe aristocratique par l'introduction de plusieurs personnages d'un mérite incontesté, et, naturellement, il songea tout d'abord à Royer-Collard, dont il était l'ami, et qui, par tant de services rendus à la cause royaliste, méritait cette faveur plus que personne. Mais, se méfiant du caractère terriblement ombrageux et hautain du grand bourgeois, l'abbé prit ses précautions et, un jour, il lui demanda, sur un ton de demi-plaisanterie :

— Voulez-vous que le roi vous fasse comte?

— Comte vous-même! lui répondit furieusement le philosophe, qui se considérait comme le type parfait, l'expression vivante de la classe moyenne.

Et il ajouta :

— J'ai assez de dévouement pour oublier cette impertinence.

Admirons, si vous voulez, l'orgueilleux dédain du vieil homme d'État; mais avouez que la modestie n'était pour rien dans un pareil cas.

Excusons donc les Français décorés qui, de temps en temps, louchent du côté de leur ruban rouge...

FRANÇOIS COPPÉE.

TRUC FUNÈBRE ET CANAILLE

EMPLOYÉ PAR CETTE VIEILLE FRIPOUILLE DE PÈRE FURET

Le père Furet attendait depuis huit jours la visite de la vieille baronne de Malenpis.

Aussi, ne fut-il nullement étonné de voir une calèche s'arrêter devant sa porte, la baronne en descendre et demander :

— Monsieur Furet ?

— C'est moi, madame, c'est moi-même en personne qu'est le père Furet, pour vous servir, s'il y a moyen.

— Vous me connaissez, sans doute ?

— Je vous connais sans vous connaître, madame ; je vous connais de vous voir passer dans votre voiture, mais ça ne s'appelle pas connaître une dame...

— Enfin... vous savez qui je suis ?

— Des gens m'ont dit comme ça que vous seriez, il paraît, la nouvelle propriétaire du château.

— Précisément... Alors, vous devez bien vous douter du motif qui m'amène chez vous ?

— Ma foi, madame, j'en suis à me le demander... je ne m'en doute pas plus que rien du tout.

— Allons, monsieur Furet, ne faites pas le finaud avec moi... Vous savez bien que je viens pour votre petit pré.

— Mon petit pré ! Quel petit pré ? C'est que j'en ai plusieurs dans le pays, des petits prés.

— Je parle de celui qui se trouve en bordure sur l'avenue du château, à l'entrée du parc.

— Tiens, tiens, tiens ! Alors, ça vous ferait plaisir, ce petit bout de terrain ?

— Seriez-vous disposé à me le céder ?

— Mon Dieu, madame la baronne, si ce pauvre petit morceau de terrain vous fait plaisir, je me ferai un véritable agrément de vous le céder.

— Combien en demandez-vous ?

— Combien que vous en donnez, vous, madame la baronne ?

— Tenez, monsieur Furet, je ne suis pas disposée à finasser avec vous. Votre pré vaut bien 500 francs, je vous en donne 1,000... Est-ce convenu ?

— Mais, madame la baronne, expliquez-moi pourquoi vous me donnez 1,000 francs de ce pré, s'il n'en vaut que 500 ?

— Pour en finir plus vite.

— Eh ben ! alors, je vas vous donner un moyen d'en finir encore plus vite. Payez-moi mon pré 10,000 francs et il est à vous.

— 10,000 francs ! Mais vous êtes fou, mon pauvre bonhomme !

— Alors, madame la baronne, n'en parlons plus ! Gardez votre argent et moi je garde ma terre.

La baronne de Malenpis sortit, furieuse, en grommelant : « Vieille canaille, va ! »

Le pré en question avait été payé, dans le temps, 300 francs par le père Furet à l'ancien propriétaire du château qui, à peu près ruiné, commençait à vendre son domaine par morceaux.

La situation indiscrète de ce lopin dans le parc, en bordure sur l'avenue de tilleuls qui mène à la maison, était bien faite pour gêner la nouvelle châtelaine ; mais payer 10,000 francs ce misérable carré de terre, folie furieuse !

A quelques jours de là, le père Furet, dans une conversation avec le cocher de la baronne, apprit que la vieille dame n'allait pas aux offices du village par horreur de traverser le cimetière qui entoure l'église.

La vue d'un tombeau la faisait se pâmer. Un tombeau, que dis-je ? Une simple croix noire avec un *ci-gît* dessus.

A cette révélation, le père Furet rentra chez lui tout songeur.

Il dormit peu, cette nuit-là et, dès le matin, se mit à la besogne.

Le lendemain, la vieille baronne de Malempis accomplissait, dans le parc, sa petite promenade hygiénique ; mais elle ne parvint point jusqu'à la grille.

Du château, ses gens la virent jeter les bras en l'air ; on entendit de grands cris et on accourut.

— Quoi donc, madame la baronne, qu'y a-t-il ?

— Là... désignait la pauvre vieille blême bonne femme... là !

Et son doigt tremblant indiquait le pré du père Furet, d'où émergeaient une vingtaine de belles croix funéraires toutes noires avec, dessus, des larmes et des inscriptions peintes en blanc.

Le soir même, le père Furet était invité à passer chez le notaire et à y toucher 10,000 francs, prix convenu de son terrain.

Et cette vieille canaille de père Furet accepta, mais en exigeant qu'on ajoutât aux 10,000 francs 87 fr. 50, montant de ses débours pour les croix de son petit cimetière.

ALPHONSE ALLAIS

ACTE DE CONTRITION

Mon orgueil, endormi sur des roses fanées,
Pour un rêve banal a trahi son serment,
Et mon âme qui fut la Belle au Bois Dormant
Se trouve à son réveil vieille de cent années.

Les antiques vertus par l'oubli profanées
Pour tout consolateur m'ont laissé seulement
Un scepticisme faux qui s'énerve et qui ment,
Car l'homme, s'il lui plaît, commande aux destinées.

Or j'ai laissé ma vie aller au fil des eaux
En écoutant le vent chanter dans les roseaux
Sans regarder si l'onde était claire et jolie.

Aujourd'hui la rivière à mes yeux dessillés
Montre des corps flétris et des espoirs noyés,
Et je fixe la rive avec mélancolie.

HUGUES DELORME

CH. HUARD



— Vous aussi, Mademoiselle, vous avez eu à vous plaindre des hommes ?
— Oh ! oui, Mademoiselle !...



A. Roubille.

LES ALLUMETTES

Devant aller souper avec Nichonette, la délicieuse commère de « Ta bouche, Bébé », l'amusante revue des Folies-Mazas, le bon Jérôme Pistache annonça à sa femme qu'une réunion du Syndicat des négociants en huile de foie de morue était décidée, et qu'il ne rentrerait pas avant une heure fort avancée de la nuit.

Le souper fut pimenté et la note à payer poivrée, et quand Pistache réintégra le domicile conjugal, il était énormément ému.

D'abord, il eut un mal inouï à trouver le trou de la serrure, puis une fois dans l'entrée, il chercha ses allumettes qu'il trouva répandues au fond de sa poche.

Il en prit une, la frotta contre son pantalon, mais, la coutume l'exigeant, elle rata; il en frotta une seconde en vain, puis trois, quatre, cinq, sans plus de succès. A la fin, il s'emballa, pesta contre la régie, ce qui réveilla sa femme en sursaut.

— C'est toi? demanda-t-elle.

— Oui, ma biche.

Alors, elle se leva, alluma, et lorsqu'elle le vit titubant dans l'entrée, elle lui dit avec colère :

— Tu es encore ivre, n'est-ce pas?

Il protesta de tout son cœur :

— Ah! pour ça non, ma chère amie, je ne suis pas... ce que tu veux bien dire... c'est la faute de la régie... les sales allumettes... nom d'un tonnerre... quel supplice... je frotte, je rabote à en user le fond de ma culotte... pas mèche... sacré mille millions de milliards de...

Alors elle, froidement :

— Soutiens-moi encore que tu n'es pas saoul, imbécile, — et lui montrant le parquet : voilà dix minutes que tu cherches à allumer des cure-dents!

ALPHONSE CROZIÈRE.

La postérité donne des rangs et juge les œuvres, les contemporains seuls peuvent montrer l'homme dans l'auteur.

F. BRUNETIÈRE.

A. MUCHA



RÊVERIE

LE BOUC

Son odeur le précède. On ne le voit pas encore qu'elle est arrivée.

Il s'avance en tête du troupeau et les brebis le suivent, pêle-mêle, dans un nuage de poussière.

Il a des poils longs et secs qu'une raie partage sur le dos.

Il est moins fier de sa barbe que de sa taille, parce que la chèvre aussi porte une barbe sous le menton.

Quand il passe, les uns se bouchent le nez, les autres aiment ce goût-là.

Il ne regarde ni à droite ni à gauche : il marche raide, les oreilles pointues et la queue courte. Si les hommes l'ont chargé de leurs péchés, il n'en sait rien, et il laisse, sans perdre le sérieux, tomber un chapelet de crottes.

Alexandre est son nom, connu même des chiens.

La journée finie, le soleil disparu, il rentre au village, avec les moissonneurs, et ses cornes, fléchissant de vieillesse, prennent peu à peu la courbe des faucilles.

JULES RENARD.

LA SÉRIE

Le café Piton (abonné au Cocorico), *rue aux Ours, neuf heures du soir. Sur le tapis vert d'un billard qu'inondent des flots de clarté, le professeur Piton, maître ès carambolage, fait la partie avec un amateur. Celui-ci (il a débuté par un brillant manque de touche) attend, la cigarette aux lèvres, qu'une faute du professeur Piton lui permette de rentrer en lice; mais le professeur tient une série et ne semble en aucune façon disposé à la lâcher. Aux applaudissements de quelques connaisseurs faisant haie autour du billard, il mène à bien un difficile quatre-bandes; après quoi, annonçant son point :* Vingt-six !

LE CHŒUR DES CONNAISSEURS. — Superbe !.. Sacredié, comme c'est rassemblé !... Voilà une belle paire de lunettes. *(Une vraie paire de lunettes, en effet : la rouge et la blanche côte à côte, et l'autre blanche à cinq centimètres en avant : un de ces coups savamment préparés que ne raterait pas, même en le faisant exprès, un enfant de cinq ans, aveugle. Mais le professeur Piton a du sang d'artiste dans les veines : plein de mépris pour les faciles bonnes fortunes, il déclare que, ce carambolage, il le fera par la difficulté !!!... Il dit et, ayant de la craie barbouillé le procédé de sa queue :)* Attention !... La blanche sur la blanche, — comme ceci. — Trois bandes : une, deux, trois ! — comme cela. — Et la rouge par la rencontre. Ça y est ! Vingt-sept.

LE CHŒUR DES CONNAISSEURS. — Bravo ! Très bien ! Honneur au professeur Piton ! Célébrons le moelleux de son jeu, la sûreté de son coup d'œil et la finesse de sa main. *(Cependant, sur le tapis vert qu'inondent des flots de clarté, les trois billes se sont arrêtées. A cette heure elles sont étroitement rapprochées (telles trois petites filles qui se tiennent par la main), au point de se masquer l'une l'autre; et le professeur Piton, dont le front s'est sillonné de rides, chantonne, rêveur, entre ses dents :)* Le coup est épinard ! Ah ! ah ! Il est épinard, ce coup-là...

(Un temps. Grand silence, suivi à bref délai d'un frémissement d'émotion; le professeur Piton, maître ès carambolage, se dispose à faire un massé !... Massé. Heurtée rudement, de haut en bas, la blanche, le long de sa jumelle, décrit un timide demi-cercle et s'en vient mourir sur la rouge. Enthousiasme des connaisseurs qui proclament l'excellence du coup. Successivement le professeur Piton :) Vingt-huit ! *crie-t-il; puis :* Vingt-neuf !

LE CHŒUR DES CONNAISSEURS. — Vingt-neuf ! L'amateur a perdu. Il est salement dans le lac et peut écrire à sa famille.

(Or sous l'énergique poussée de son vingt-neuvième coup de queue, les trois billes se sont séparées bruyamment. Parties comme des éclats d'obus, chacune dans une direction différente, longtemps elles roulent par le billard, s'y entre-choquent et s'y croisent, — telles trois petites filles qui jouent aux barres, — et finalement se fixent chacune en son coin, avec des airs de se bouder. Le professeur Piton demeure hésitant et perplexe.)

LE CHŒUR DES CONNAISSEURS. — Il va jouer la bande première; et l'effet, très fin, sur la gauche.

(Erreur. Le professeur Piton, le cerveau visité d'une lueur géniale, a décidé de prendre la rouge en dessous : d'où, sur la blanche, un rétrogradé de 45 centimètres, bien fait pour arracher au chœur des connaisseurs une clameur d'admiration. Déjà il se prépare. L'agitation de la queue, dans l'excessif écartement de son index gauche et de son pouce, est le frémissement d'une queue de chat prêt à bondir sur une souris. Minute d'angoisse; brutal ramené de la queue en arrière... et hurlement d'un vieux monsieur qui la reçoit dans l'estomac. Cris perçants de cet infortuné qui tombe en vomissant le sang à pleine bouche, cependant que...

LE PROFESSEUR PITON. — En voilà un vieil empaillé, qui me fait rater ma série !

GEORGES COURTELINE.

APHORISMES SUR L'AMOUR

Les hommes ne sont jamais bons juges des qualités par lesquelles un autre homme plaît ou déplaît aux femmes.

*

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole; il reste grêlé.

*

Dix-neuf fois sur vingt, pour une femme mettre son cœur au jeu de l'amour, c'est jouer aux cartes avec un filou et des pièces d'or contre des pièces fausses.

*

L'homme se venge sur les femmes tendres de n'avoir pas été aimé des coquines. Il appelle cela être devenu très fort.

*

En amour, les grands malheurs et les grands bonheurs ont pour cause des nuances de sentiment.

*

Les vrais drames du cœur n'ont pas d'événements.

*

On n'aime jamais comme l'on est aimé, aussi l'art d'être heureux en amour consiste-t-il à tout donner sans rien demander. C'est le mot admirable de Philinte à Wilhem, dans Gœthe : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde ?... »

*

Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime.

PAUL BOURGET.

SPORTSMEN'S-CONVERSATION



1re *heure.* — ...Record... Vélo...



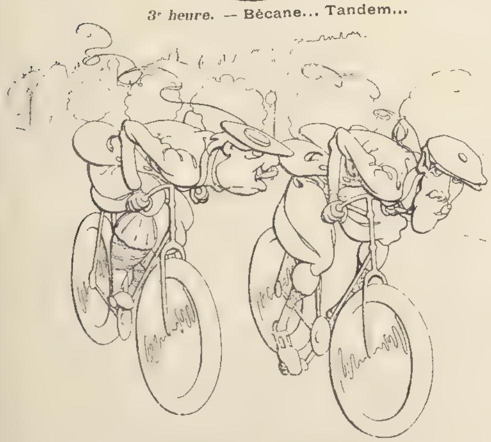
2e *heure.* — ...Kilomètres... Pneu...



3e *heure.* — Bécane... Tandem...



4e *heure.* — ...Pédales... Guidon...



5e *heure.* — ... Pelle...Piste...



6e *heure.* — ...Vélo... Record...

SANS ENFANTS

(Dans le cabinet du commissaire de police. On introduit un concierge en fureur et un de ses locataires).

LE CONCIERGE, *au locataire.* — Nous y voilà, devant le commissaire; nous allons bien voir qui est-ce qui a raison !

LE COMMISSAIRE. — Veuillez, je vous prie, Messieurs, me faire connaître l'objet de votre litige ?

LE CONCIERGE, *désignant le locataire.* — Il m'a insulté, Monsieur le Commissaire, il m'a dit comme ça de me pendre avec mon cordon si je n'étais pas content.

LE LOCATAIRE. — Ce n'est pas une insulte cela. C'est un conseil.

LE COMMISSAIRE. — D'un goût... douteux. Toutefois, je n'y vois pas matière à intervenir.

LE CONCIERGE. — C'est bon ! c'est bon ! mais ce n'est pas tout; il m'a trompé, ce beau monsieur-là, en se fichant de moi et du propriétaire.

LE LOCATAIRE. — Jamais de la vie ! C'est vous, au contraire, qui êtes d'une mauvaise foi insigne en prétendant que je vous ai trompé.

LE COMMISSAIRE, *impatienté.* — Arrivons au fait, Messieurs. *(Au concierge :)* Parlez le premier, quels sont vos griefs?

LE CONCIERGE. — Voilà, Monsieur le Commissaire. Vous allez voir si ce n'est pas un menteur. L'autre jour il se présente dans ma loge et il me demande à louer l'appartement du premier. — C'est 3 000 francs, que j'y dis. — Parfait, qu'il me répond, combien de pièces? — Cinq, gaz, eau et lieux. — C'est ce qu'il me faut, qu'il continue; c'est-y propre au moins ? — Pour ça, oui, alors, que j'y dis, tout orné de glaces, fraîchement décoré...

LE COMMISSAIRE, *distrait; jetant un regard complaisant sur sa boutonnière qui rougeoie du plus vif écarlate.* — Comme moi... *(Se reprenant :)* Oui, très bien, continuez...

LE CONCIERGE. — Alors je lui fais visiter l'appartement, il en est enchanté. — Je le prends, qu'il me dit. — Bien, Monsieur, j'y réponds, mais il y a-t une clause.

LE LOCATAIRE. — C'est *Thune ouverte* que vous auriez dû dire, car je vous en ai donné quatre comme denier à Dieu et vous aviez l'air médiocrement satisfait.

LE COMMISSAIRE, *souriant.* — Joli !...

LE CONCIERGE. — Heu !... joli... c'était pas mal comme *dernier adieu*, quoique pour un appartement de 3 000 francs... Enfin, je ne me plains pas de ça.

LE COMMISSAIRE. — Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ? Je l'ignore encore, arrivez au fait.

LE CONCIERGE. — Il s'agit de la clause... Je ne puis vous louer, que j'y dis, que si vous n'avez pas d'enfants; c'est le règlement du propriétaire. Eh bien, il a eu le toupet de m'assurer qu'il n'en avait pas.

LE LOCATAIRE. — C'est la vérité.

LE CONCIERGE, *s'emballant.* — Il en a une santé, le père *Gigogne !*

Figurez-vous, Monsieur le Commissaire, qu'il en a six !... Oui, six marmots insupportables, qui sont arrivés hier soir avec leur mère. C'est un boucan à devenir fou !

Ce matin, j'y ai dit qu'il m'avait trompé et que j'allais lui faire donner congé. C'est alors qu'il m'a dit de me pendre après mon cordon, et puis comme je me fâchais, il m'a traité de tout ! *(Au locataire :)* Osez donc dire que c'est pas vrai, que vous ne m'avez pas trompé !

LE LOCATAIRE. — Je ne vous ai pas trompé le moins du monde.

LE COMMISSAIRE. — Cependant, Monsieur, du moment que vous connaissiez les conditions de location, vous saviez que vous ne pouviez pas les remplir, puisque vous avez six enfants.

LE LOCATAIRE. — Je vous assure que j'étais de bonne foi.

LE CONCIERGE. — Mince alors !...

LE COMMISSAIRE. — Voyons, Monsieur, puisque vous avez six enfants...

LE LOCATAIRE. — Ils ne sont pas à moi, ils sont à ma femme... j'ai épousé une veuve.

GUSTAVE BERNY.

BENJAMIN

CHANSON BACHIQUE

I

LE RÉCITANT

Bonnes gens occupés à boire
De la bière ou du pippermint,
Écoutez la tragique histoire
De l'infortuné Benjamin :
Cet enfant sans obéissance,
De ses parents quittant le toit,
Voulut, seul, malgré leur défense,
Monter sur les chevaux de bois :

Car ces chevaux étaient de bois...

CHŒUR DES BUVEURS

Pas tant que nos gueules, crois-moi,
Pas tant que nos gueules !

II

LE RÉCITANT

Déjà Benjamin a pris place,
On part : oh ! bonheur sans égal !
Benjamin, dévorant l'espace,
Tourne, emporté par son cheval ;
Hop ! du galop ! de la voltige !...
Mais, souvenir rempli d'effroi,
Soudain l'enfant, pris de vertige,
Tombe sur le pavé de bois !

Car ce pavé était de bois...

CHŒUR DES BUVEURS

Pas tant que nos gueules, crois-moi,
Pas tant que nos gueules !

III

LE RÉCITANT

Tout sanglant, la tête fendue,
On le porta chez ses parents :
Vous devinez, à cette vue,
Combien leur désespoir fut grand ;
Mais il n'y avait rien à faire,
La mort l'avait touché du doigt ;
On mit sous tes yeux, pauvre mère,
Ton fils dans un cercueil de bois ;

Car ce cercueil était de bois...

CHŒUR DES BUVEURS

Pas tant que nos gueules, crois-moi,
Pas tant que nos gueules !

FRANC-NOHAIN.



AU BORD DU LAC

LA PRIÈRE DU SILENCE

Ici jonc, coudrier, viorne,
Enfant du roc et du marais,
Sont les côtoyeurs toujours frais
De leur rivière lente et morne.

Or voici qu'en forme de corne,
Du haut des penchantes forêts,
La lune, verte tout exprès,
D'un nimbe émeraudé les orne.

Un petit vent mystérieux
Traverse d'un frisson pieux
Le brin d'herbe, l'onde et la feuille.

Mais tout se tait à l'unisson :
Et c'est la nocturne oraison
Du silence qui se recueille.

MAURICE ROLLINAT.

LA NEIGE A PARIS

LA GLISSADE

— Gare de devant!

— Poursuite!

Et la file se lance sur la glace, avec des cris, des rires, des piaulements, comme un train de plaisir qui part.

On est à la queue leu leu, les mains sur les épaules de celui qui vous précède, la nuque chauffée par le souffle de celui qui vous suit, les jambes emboîtées entre deux autres paires de jambes, tiré par devant, poussé par derrière, à la merci du chef de file ou *preu*, qui n'a qu'à broncher pour vous faire tous aplatir pêle-mêle, dans une omelette de chapeaux bosselés et, quelquefois, de nez saignants.

Tant pis pour les grincheux. Ici, quand on culbute, le mot d'ordre est de trouver cela drôle. D'ailleurs, pas de jaloux : tout le monde, plus ou moins, prend à son tour un billet de parterre. On compte les fonds de culotte qui n'ont pas l'air de s'être assis dans la farine. Ils en paraissent même ridicules, honteux, presque indécents, comme si cette poignée de neige était une façon de feuille de vigne qui leur manque. Un glisseur sans la plaque blanche au derrière, c'est aussi peu naturel qu'un prince sans crachat sur la poitrine.

Des princes, on n'en trouve pas des tas dans les *poursuites*. Quelques bourgeois s'y hasardent; petits bourgeois du reste, employés en rupture de bureau, commerçants au détail, qui sont en course et qui se rappellent leur jeune temps d'apprenti commis avec un paquet sous le bras, tous reconnaissables au bas de leur pantalon soigneusement retroussé. Des fils de bourgeois, il y en a un peu plus, des collégiens surtout, le képi en crânes, la cigarette au bec, les bas bleus. Mais tout cela, c'est la minorité. Le vrai public des glissades, c'est le peuple. la glissade est le patinage du pauvre.

Le paletot-bourgeron ou la blouse, la casquette, la culotte de velours à côtes, le soulier ferré, la galoche, voilà l'uniforme. Et on voit bien que ceux qui le portent sont les habitués de la glace, les héros de ce turf, les malins, quoi! Quand la galerie applaudit, vous pouvez être sûr que c'est un d'entre eux. Bravo, Polyte!

Regardez-le partir, le gavroche *qui la connaît dans les coins*. Cinq ou six pas de course précipitée, puis un claquement sec du talon gauche pour donner l'élan au pied droit, et mon galopin file comme une flèche. Quelle aisance! Quelle grâce même! Tantôt les pieds joint en *chandelles;* tantôt accroupi, faisant *la petite bonne femme;* tantôt sur un pied, le corps en avant, comme le génie de la Bastille. Il a beau avoir le nez rouge, les oreilles sales, les mains gercées, il est joli, et on l'admire. C'est le roi de la glissade. Bravo, Polyte!

Je vous jure qu'après l'avoir regardé on trouve laids les bonshommes de pierre, debout autour du bassin, qui représentent la beauté antique, et à qui la neige met du coton dans les oreilles, de la charpie dans les yeux, et une roupie de glace au bout du pif.

JEAN RICHEPIN.

En correctionnelle :

— Vous dites que toutes les promesses de votre séducteur n'étaient que des mensonges?

— Oui, m'sieu le président.

— Et que fait-il, cet homme?

— Il est facteur des postes.

Le président, amer :

— Et l'on parle de la franchise postale!

⁂

Crétinot, de Paris, qui attend des nouvelles d'un ami, reçoit une dépêche et, tout en la décachetant, s'extasie sur la rapidité du télégraphe :

— Quelle admirable invention! Et quelle célérité! Voici un télégramme qui vient de Bordeaux et la gomme est encore humide!

⁂

Au tribunal :

— Vous avez tenté d'incendier la maison de votre propriétaire; quels étaient vos motifs d'animosité contre lui?

— Je lui devais trois termes.

⁂

Psychologie.

— Vous devez être joliment content : la pièce de votre ennemi Z... est un joli four.

— Eh bien, non... C'est bizarre : j'avais cru, en effet, que son insuccès me ferait plaisir, et il me laisse aussi indifférent que si c'était la pièce de mon meilleur ami!

née. N° 27. 15 Février 1900 COCORICO Prix : 50 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY.

Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger. **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Affiche de TOULOUSE-LAUTREC, pour "la Gitane" de Jean Richepin.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 27.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. LEPÈRE



Un coin du « Vieux Paris ».

LES TÉLÉGRAMMES DU GÉNÉRAL O'KELLCUIT

Air : *Le Pendu!*

Dédaigneux de tout artifice,
O'Kellcuit, le brav' général,
A ces messieurs du War Office
Télégraphi' du Transvaal :
— « Après vingt victoires complètes,
Il m'est v'nu cette inspiration
De prudemment battre en retraite
Pour chercher un' bonn' position! } *bis*

— « Le deux Décembre, à Blumfontaine,
Devant nos fusils Martini,
L'adversaire, à travers la plaine,
Filait comme un macaroni!
Mais une averse fantastique
Tombe avec un' tell' profusion
Que j'ai jugé de bonn' tactique
De regagner mes positions! } *bis*

— « Le ving-deux Décembre, ma troupe,
Sur les bords de la Tugela,
Aux Boërs allait tremper un' soupe ;
Nous étions vainqueurs ; mais voilà
Brusquement qu'un soleil torride
Nous flanque des insolations!
Après des efforts intrépides,
J'ai dû r'gagner mes positions! } *bis*

— « Le surlendemain, le vingt-quatre,
A la nuit, l'ennemi fuyait ;
Nous allions l'atteindre, et le battre ;
Mais le sort funeste veillait ;
Un froid, qu'on ne voit qu'en Russie,
Vient congeler mes bataillons ;
Et, chef-d'œuvre de stratégie,
J'ai regagné mes positions } *bis*

— « Le deux Janvier, les Boërs reculent
Et j'allais les exterminer,
Quand, tout à coup, voilà nos mules
Qui détalent sous notre nez!
Ne pouvant pas avancer seules,
Nos pauvres pièces de canons
Faisai'nt une si triste gueule
Que j'ai r'gagné mes positions! } *bis*

— « Huit Janvier, mon convoi de vivres
S'en va tout seul, malgré ses freins ;
Et j'allais le faire poursuivre,
Quand je me rappelai soudain
Que le tafia de ses barriques,
Etant un produit d'Albion,
Aux Boërs flanquerait la colique ;
Et j' restai dans mes positions! } *bis*

— « Bref, messieurs, je me félicite
D'avoir pris ces résolutions ;
Et croyez à la réussite
De mes plans et d' mes intentions!
Je saurai, dans chaque rencontre,
Manœuvrer avec décision,
Et pour peu que l'enn'mi se montre
Je regagn'rai mes positions! } *bis*

D. BONNAUD & NUMA BLÈS.

SPECTATEURS

ENTHOUSIASME

A Paradisia, music hall coté.

Sur le théâtre, le célèbre jongleur Sextius Sever, étroitement mailloté de mauve avec sobres ornements dorés, accomplit dextrement les coutumières prouesses auxquelles il doit sa renommée.

Dans le promenoir, deux jeunes hommes, de mise correcte, de mine simpliste, debout et accotés à la grille frontière, inattentifs à tout ce qui n'est pas « le spectacle, » ne perdent pas un geste de l'équilibriste.

PREMIER JEUNE HOMME. — Ah! le mâtin! ce qu'il est adroit...

DEUXIEME JEUNE HOMME. — Pour sûr...

Sextius Sever, suivant son programme, fait succéder à des tours très forts, d'autres tours plus forts encore.

Chez les deux spectateurs du promenoir, l'enthousiasme croît à mesure et se traduit par un développement régulier de grossièreté et de vulgarité.

PREMIER JEUNE HOMME. — Non, vrai! ce bougre-là... il est rien rupin...

DEUXIEME JEUNE HOMME. — Tu parles...

PREMIER JEUNE HOMME. — Ah! le salaud! le salaud!... Raté!... Non!...

DEUXIEME JEUNE HOMME. — Ta bouche, bébé...

ENSEMBLE. — Bravo!

Sextius Sever faisant asseoir son servant sur une chaise soulève le tout et s'apprête à les tenir en équilibre sur sa mâchoire.

PREMIER JEUNE HOMME. — Hein ? Quoi ? I'va pas p'têtr' s'coller l'gigolo sur la hure...

DEUXIEME JEUNE HOMME. — Ben, mon cochon! Mince de mâchoire, le frère...

ENSEMBLE. — Chouette! Bravo!

Ils applaudissent bruyamment. Sextius Sever, rouge, suant, le thorax en jeu de soufflet, mais toujours souriant et élégant, se dispose à rééditer le même exercice en le variant, cette fois, avec une légère voiture d'osier, dite « panier », maintenue en équilibre par un des brancards sur sa mâchoire inlassée.

PREMIER JEUNE HOMME. — I'va r'biffer avec une voiture...

DEUXIEME JEUNE HOMME. — Pas moins que ça c'est des coups à s'casser la gueule...

Sextius Sever exécute son tour au milieu d'un silence solennel, l'orchestre lui-même, sur un geste de l'équilibriste, ayant interrompu la mouture de la valse coutumière.

Les deux jeunes gens regardent bouche bée, yeux arrondis, médusés... ayant atteint le zénith de l'enthousiasme ; si bien que quand le silence brusquement sombre dans la tempête des accords d'orchestre et des bravos, ils contemplent, muets, Sextius Sever qui sort en saluant revient, sur un premier rappel, reparaît encore sur un second, puis sur un troisième rappel et s'en va définitivement.

Un temps.

PREMIER JEUNE HOMME, *en aparté.* — Oh!

DEUXIEME JEUNE HOMME, *à lui-même.* — Ah!

GEORGES FRAPPIER.





CARNAVAL

LES CHIENS ET LES CHATS

De même qu'il est admis que le chien a de l'intelligence, du cœur, et peut-être une âme, de même il est convenu que les chats sont traîtres, rusés, voleurs, égoïstes, ingrats. Combien de gens n'avons-nous pas entendus, disant : « Oh ! moi, je ne peux pas sentir les chats ; c'est un animal qui n'aime pas son maître. Il n'est attaché qu'à la maison : il faut tout mettre sous clé. J'en ai eu une fois parce que c'était à la campagne et qu'il y avait des souris. La cuisinière a eu l'imprudence de laisser sur la table un poulet qu'elle venait d'acheter, le chat l'a emporté, on n'en a jamais revu un morceau. Depuis ce jour-là, je me suis dit : « Je n'aurai plus de chat. » La réputation du chat est détestable, il ne faut pas se le dissimuler, mais il faut reconnaître qu'il ne fait rien pour modifier l'opinion à son égard. Il est tout à fait impopulaire. Il a l'air de s'en soucier comme du Grand Turc. Faut-il vous l'avouer ? c'est pour ça que je l'aime, car, dans ce monde, on peut rester indifférent aux choses les plus sérieuses, s'il y a des choses sérieuses, ce qu'on ne sait qu'à la fin de sa vie ; mais on ne peut pas ne pas prendre parti dans la question des chiens et des chats. Il y a toujours un moment où il faut se prononcer. Eh bien ! j'aime les chats ! Que de fois on m'a dit :

« Comment, vous aimez les chats ?

— Oui !

— Vous n'aimez pas mieux les chiens ?

— Non. J'aime mieux les chats.

— C'est extraordinaire. »

Je préfère évidemment n'avoir ni chat ni chien, mais si j'étais forcé de vivre avec un de ces deux individus, c'est avec le chat que je vivrais. Il a pour moi les manières d'être essentielles dans les relations sociales. D'abord, durant sa première jeunesse, toutes les grâces, toutes les souplesses, tous les imprévus dont la plus exigeante fantaisie d'artiste peut s'amuser ! Il est adroit, il sait toujours où il se trouve. Prudent jusqu'à la défiance, il passe partout, il observe sans rien salir, sans rien casser ; toute sa personne est une chaleur et une caresse ; il n'a pas une gueule, il a une bouche, et quelle bouche ! Il vole le gigot, tout comme le chien, mais il ne fait pas ses délices, comme lui, de la charogne et du crottin ; il est discret, d'une propreté méticuleuse, et que devraient bien imiter nombre de ses détracteurs. Il se débarbouille, et, en se débarbouillant, il annonce le temps, par-dessus le marché. On peut avoir l'idée de lui mettre un ruban au cou, jamais un collier ; on ne l'asservit pas. Il ne se laisse pas modifier dans sa race ; il ne se prête pas aux combinaisons que des industriels pourraient tenter. Le chat réfléchit, c'est visible, à l'encontre du chien, qui est un écervelé dont la rage est le dernier mot. Bref, le chat, digne, fier, dédaigneux, qui dissimule ses fonctions basses, qui cache ses amours dans les ténèbres, presque dans les nuages, sur les toits, dans le voisinage des étudiants et des grisettes, qui se défie des avances, qui ne supporte pas les insultes, qui abandonne la maison où on ne le traite pas selon son mérite ; bref, le chat est tout bonnement un aristocrate de type et d'origine, tandis que le chien n'est et ne sera jamais qu'un vilain parvenu à force de complaisances.

Le seul argument un peu plausible qu'il y ait contre le chat, c'est qu'il détruit les petits oiseaux, les rossignols comme les moineaux. Si le chien n'en fait pas autant, c'est qu'il est trop lourd et trop bête. Il court aussi après les oiseaux, mais en aboyant ; les oiseaux lui échappent et il en reste tout ahuri, la gueule ouverte et la queue étonnée. Il se rattrape sur les perdreaux et sur les lapins quand on lui a mis, pendant deux ans, le collier de force pour lui apprendre ce métier, et ce n'est pas pour lui, c'est pour le chasseur qu'il se met en quête du gibier. L'imbécile ! Il persécute les animaux, dont il est, au profit de l'homme qui le bat. Au moins, quand le chat attrape un oiseau, il a une excuse : c'est de le manger lui-même. En quoi cela autoriserait-il les hommes à médire de lui ? Qu'ils se regardent donc les uns les autres ! Ils verront que, dans leur race tout comme dans celle des chats, ceux qui ont des griffes n'ont pas d'autre préoccupation que de déchirer ceux qui ont des ailes.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

BONSHOMMES DE NEIGE

Hier, la neige est venue, de sa note blanche, accentuer la ligne de nos toits, et j'ai compris ce matin quel cortège de résolutions vigoureuses, de partis résolument pris, de consciences libérées, l'hiver apportait avec lui.

De bon matin j'ai rencontré trois amis ; leurs yeux brillaient dans les visages roses et, telles des décisions irrévocables, leurs cannes sonnèrent, l'une après l'autre, sur le trottoir d'hermine.

Le premier dit : « Tu sais, c'est fini ; en sortant de chez moi, il m'a soufflé aux narines une telle bouffée d'air pur que j'ai eu honte, véritablement honte de ma vie. Oui, fini le jeu, finie Carmen, finie la vie sotte et mauvaise ! »

Le second dit : « La neige, c'est frais ! A propos, mon livre avance, je n'y ai guère travaillé depuis trois mois ; mais, aujourd'hui, je me sens l'âme en fête. Paris est une fiancée toute blanche que je veux conquérir. »

Le troisième dit : « Tu ne saurais t'imaginer comme mes poumons sont larges et comme ma tête s'emplit de calmes mélodies. Le ciel visite les balcons, et pas besoin, plus besoin de boire pour être heureux. »

Joyeux et fiers, les trois amis ont frappé de leurs cannes le trottoir sonore.

Mais, le soir, la neige avait quitté les toits et, tristement, leur souvenir m'est revenu ; car, moi aussi, j'ai bien souvent connu l'ivresse de la neige.

HENRY VERNOT.



Sonnet anacréontique.

Insoucieux des lendemains,
Puisqu'il n'est sûr que rien renaisse,
Aimons au temps de la jeunesse,
Avec des roses dans les mains.

Par les champs fleuris de jasmins,
Suivons le faune et la faunesse,
Dans un bois dont nul ne connaisse
Tous les mystérieux chemins.

Plus rapide est le vol de l'heure,
Au-dessus du ruisseau qui pleure,
Quand des baisers rythment son cours,

Et quand il roule dans son onde,
Avec le doux oubli du monde,
L'ivresse des instants trop courts.

ARMAND
SILVESTRE.



A. Roubille.

LA GOUTTE

Comme je l'aide à rentrer son bois et que nous ramassons les dernières bûches, Papot me dit :

— Tu restes manger la soupe?

Et je réponds :

— Avec plaisir.

Car je n'aime pas les cérémonies; Papot non plus.

Il fait la soupe lui-même. Il accroche une marmite d'eau sur le feu; il y jette une poignée de sel et de légumes. Il tire de l'arche un pain entamé, et il commence de couper, avec son couteau, dans une écuelle, de fines langues égales. On croirait qu'elles sortent, légères, du rabot d'un menuisier, et je sais que, pour les réussir comme lui, il faut une longue pratique.

— As-tu faim? me dit-il.

— J'ai tellement faim que, si je ne me retenais pas, je mangerais tout secs, sans lard et sans légumes, les copeaux farineux de l'écuelle.

Papot me dit ;

— En veux-tu un pour patienter?

— Non, merci, faites votre soupe. Tout à l'heure, je lui dirai deux mots.

Actif, il se dépêche. Il va tremper ses doigts dans la marmite et goûte. Il revient tailler le pain dans l'écuelle. Il a chaud et s'essuie, d'un tour de bras, avec sa manche où pendent des brins de racine.

Et, peu à peu, je m'occupe moins de la soupe. Je suis distrait par l'éclosion d'une perle sur le front de Papot. D'abord modeste, elle ne brille que d'un faible éclat entre ses deux sourcils. Et je vois qu'elle se déplace et roule et suit la pente inévitable que lui offre la nature. Et bientôt elle miroite au bout du nez, ronde, claire et digne d'enrichir l'oreille d'une femme, car ce n'est pas une perle fausse.

Puis elle a l'air de ne plus tenir que par un fil.

Enfin elle tombe dans l'écuelle, sur le pain de la soupe. L'écuelle était trop large et le coup de manche arriva trop tard.

Aussitôt ma bouche, pleine de faim, se dégonfle. Passé l'appétit! Je n'ai plus qu'à chercher un prétexte pour m'en aller, et si je ne trouve rien, je m'en irai quand même, car le bon Dieu n'exige pas que je mange mon pain à la sueur du front des autres.

JULES RENARD.

La politique n'a rien de commun avec la morale. Cela ne veut pas dire qu'il y ait nécessairement opposition entre l'une et l'autre; mais il faut bien reconnaître que le moraliste traite surtout des idées, tandis que la politique traite surtout des intérêts et des passions.

PAUL DESCHANEL.

*

En littérature, comme en politique, on est toujours le réactionnaire de quelqu'un.

LUCIEN DESCAVES.



LA DANSE

PRIÈRE AU PRINTEMPS

Toi qui fleuris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches,
La vie au cœur ;

Qui changes la boue en prairies,
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les haillons,
Et jusqu'au seuil des boucheries
Mets des rayons !

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts !

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour !
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour !

SULLY PRUDHOMME.

LA SINÉCURE VACANTE

LE PALE JEUNE HOMME. — M. Hixe, s'il vous plaît?

LE DÉPUTÉ. — C'est moi, Monsieur.

LE PALE JEUNE HOMME. — Ah! parfaitement... je vous demande pardon, Monsieur, je viens au sujet de... ou plutôt non : j'ai entendu dire que vous aviez besoin d'un secrétaire...

LE DÉPUTÉ. — C'est exact.

LE PALE JEUNE HOMME. — Peut-être M. Bigorneau vous a-t-il parlé de moi? je suis M. Plume.

LE DÉPUTÉ. — Ah! fort bien! En effet, Bigorneau m'a parlé de vous... Vous êtes bachelier? C'est parfait! — et chantons au clair de la lune, comme dit la chanson. — Eh bien! mon cher Monsieur Plume, c'est une affaire faite, je vous prends avec moi. — Mon Dieu, je sais bien que les appointements, pour commencer, ne sont pas...

LE PALE JEUNE HOMME. — Oh! bien entendu.

LE DÉPUTÉ. — Je donne 75 francs par mois. Il est évident que c'est peu, insuffisant même... Mais vous êtes jeune, Monsieur Plume, et vous ferez votre chemin, j'en suis sûr. — En échange de la modique somme en question, je vous demande, — oh! — presque rien. Je suis un bonhomme très simple, moi, vous savez! En entrant ici, vous devenez non pas mon employé, mais mon ami, mon camarade.

LE PALE JEUNE HOMME. — Oh! Monsieur!...

LE DÉPUTÉ. — Si, si, mon camarade; mon copain, même, comme vous dites, vous autres jeunes gens, — mon copain!

LE PALE JEUNE HOMME. — Vous êtes trop aimable, vraiment.

LE DÉPUTÉ. — Ici vous êtes absolument votre maître. Je n'existe pas, moi, vous vous débrouillez comme vous l'entendez. Votre travail, du reste, est insignifiant : le matin vous arrivez à 7 heures. Vous jetez un coup d'œil sur mon cabinet, vous mettez mes papiers en ordre, et, mon Dieu, s'il y a un peu de poussière, à droite ou à gauche, — à la guerre comme à la guerre! — un coup de balai est bien vite donné! A 8 heures vous descendez chercher le courrier; vous en profitez pour remonter mon lait que je vous demanderai de bien vouloir faire chauffer ensuite. A 9 heures, je vous dicte une douzaine de lettres. A 10 heures, mon article pour l'*Agence du Sud-Ouest.* (Vous l'écrivez à l'encre spéciale, et vous en tirez quinze épreuves sur l'autocopiste.) La chose faite, vous portez les articles à la poste, et vous revenez me lire les journaux de la province. Puis, de 11 heures à midi, en vous amusant, vous me confectionnez des cigarettes pour la journée. J'ai là un moule épatant... une petite merveille, rien de plus drôle à faire fonctionner, vous verrez. A midi vous allez déjeuner.

LE PALE JEUNE HOMME. — Bien.

LE DÉPUTÉ. — L'après-midi, jusqu'à 3 heures vous recopiez quelques chapitres de mon dernier roman. A 3 heures et demie vous venez me demander à la Chambre pour la correspondance de Bruxelles. Je vous remets les documents nécessaires, vous filez au téléphone, et, ce travail expédié, vous venez m'attendre au café de la Régence, où je fais mon domino avec Coquelin Cadet. Je vous donne alors la liste des quelques petites courses qui restent à faire, et, mon Dieu, c'est à peu près tout... La plupart du temps vous êtes libre avant 9 heures. Vous voyez, mon cher Monsieur Plume, que ce n'est pas le diable... Cela vous convient-il?

LE PALE JEUNE HOMME. — Admirablement! Pourtant, avant de me prononcer, je désirerais vous faire une petite question.

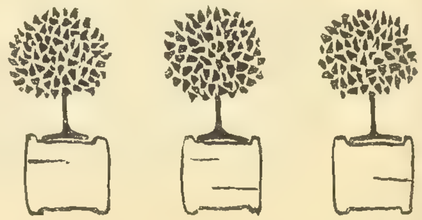
LE DÉPUTÉ. — Faites.

LE PALE JEUNE HOMME. — Êtes-vous satisfait de votre blanchisseuse?

LE DÉPUTÉ. — Ha! ha! ha! ha! Et pourquoi cela?

LE PALE JEUNE HOMME. — Parce que si vous aviez à vous plaindre d'elle le moins du monde, je pourrais très bien, moi, raccommoder votre linge, le marquer, le laver et le repasser à mes moments perdus.

GEORGE AURIOL.



CH. HUARD



— On n'sait pas c'qui faut d'études pour faire un musicien...

L'IMPORTANCE DU FLACON

J'entends que le flacon soit de forme parfaite.
Je ne méprise pas, non certes, la liqueur ;
Mais je veux que la coupe où je bois soit la fête
Des yeux, en même temps que la fête du cœur.

Dignes des vins qu'on leur confiait, les amphores
Grecques s'arrondissaient sous les doigts du potier
En torses élancés de jeunes canéphores
Soutenant des deux mains leurs corbeilles d'osier.

Horace caressait de l'œil, avant d'y boire.
Sa coupe aux purs contours, et quand il était gris,
Sans trop d'illusions, le païen pouvait croire
Que ses lèvres avaient baisé le sein d'Iris.

— Pourtant, je n'aurais pas aimé boire à la table
De l'amphitryon grec ou du viveur romain ;
Exquise était la coupe et le vin délectable,
Mais on se les passait, dit-on, de main en main.

Or, je suis exclusif ; tout partage m'irrite ;
J'aime boire en mon verre, et, rasade ou baiser,
A table comme au lit, ma lèvre sybarite
Veut une place vierge où pouvoir se poser.

ARMAND MASSON.

LA CONSCIENCE

L'homme essuya son poignard, il contempla longuement et attentivement sa victime, il écouta du haut de l'escalier, dont la rampe vertigineuse s'enfonçait dans les ténèbres...

Un robinet pleurait dans les cuisines.

A part quoi aucun bruit ne sourdait de l'effrayant silence.

Alors, lentement, l'homme descendit, il referma la porte de la rue, il regarda vers la dextre, vers la senestre, et s'enfonça dans le brouillard, superbement indifférent aux choses de la terre.

Comme il entrait dans l'Upper-Thames street, un malandrin bondit du renfoncement d'une porte, le renversa, lui vola son porte-monnaie et s'enfuit.

Ce fut rapide et d'exécution magistrale.

L'homme se releva, honteux, et reprit sa marche.

Ce n'était guère la peine, pensa-t-il, d'assassiner la petite miss Esther, de fracturer son armoire en pitchpin, de lui enlever dix mille livres sterling, d'essuyer mon poignard, de me pencher sur la rampe de l'escalier pour entendre pleurer un robinet, de refermer, comme sur un tombeau, la porte de l'immeuble aux plaques de cuivre mirifiques, pour me laisser, ensuite, aussi naïvement dévaliser...

La police informa, reconstitua savamment la scène du crime, prit des photographies de la victime, puis classa le dossier, confiante en l'immanente justice.

Cependant commençaient pour l'homme des nuits et des jours lamentables.

La nuit il s'éveillait, il se dressait sur son séant pour entendre les pas des policiers, pour voir devant ses yeux hallucinés les yeux pâles de la petite miss, pour voir briller les boutons de métal des hommes de la sûreté et la plaque qu'ils ont au casque.

Il allumait sa lampe.

La maison dormait; aucun pas ne faisait craquer les marches; les yeux suppliants de la petite miss étaient représentés par le bouchon de cristal de sa carafe; les boutons de métal des hommes de la sûreté, par les gros clous de cuivre d'un vieux fauteuil; la plaque qu'ils ont au casque, par une cafetière nickelée...

Le jour, dans les foules, soudain, il lui semblait voir entre des têtes, ou des parapluies, ou des voitures, deux yeux implorer sa pitié.

Il blêmissait, puis il cherchait en vain, parmi les passantes, le visage de ces yeux-là.

Il s'éloigna des foules, il passa des mois enfermé chez lui; il abaissait les persiennes, il fermait les paupières pour ne rien voir, mais toute l'image lui apparaissait alors de cette nuit rouge. Il levait les paupières et, dans un coin sombre quelconque, les yeux, les yeux pâles s'allumaient, toujours infiniment tristes.

O remords des crimes méthodiques!

O œil de la petite personne poignardée qui, bien mieux que le coroner, découvre le meurtrier!

Un jour que l'homme dînait à table d'hôte de bouillon et de bœuf froid, on le vit se lever comme mû par un ressort, les regards fixés sur son bol, puis tomber, foudroyé d'horreur et de démence.

L'œil était dans le bouillon et regardait cet homme!

LÉON DONNAY.

En peinture, il n'y a pas de phénomènes; les enfants prodiges comme Pascal, Mozart, Pic de la Mirandole, etc., n'existent pas dans notre art.

La grandeur d'une œuvre ne se mesure pas à sa dimension.

L'exécution est le style au peintre.

Il y a des talents qui offensent, parce qu'ils ont l'air de nous dire : « Voilà! ça y est. »

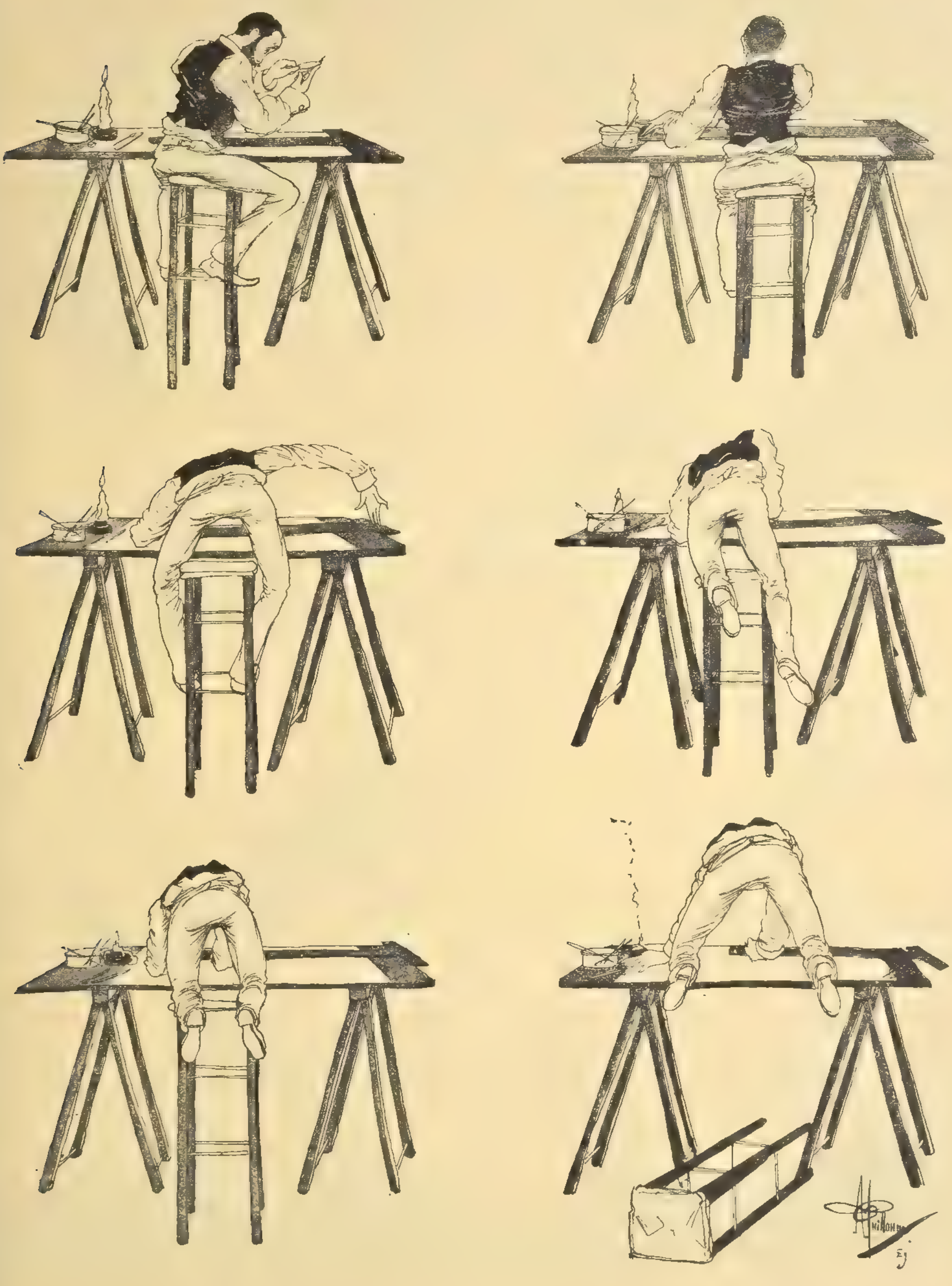
Peignez une femme du temps passé, le public et les artistes eux-mêmes auront pour ce tableau des indulgences qu'ils n'auraient pas pour une figure moderne.

Il est plus difficile de mettre de l'air dans un intérieur que de faire du plein air.

Plus on sait, plus on simplifie.

On peut iuger de la sensibilité d'un artiste par une fleur qu'il a peinte.

ALFRED STEVENS.



LA REVENDICATION DES CANAUX

Les canaux ont dit : — Nous avons plein le dos,
Nous avons plein le dos d'être des canaux latéraux.

Oh ! d'abord, sortir d'une source,
Une source, avec de la mousse,
Et des petites fleurettes autour,
Et des bergers qui parleraient d'amour !...

Mais de bergers, de bergères, — bernique !...
Nos naïdes et nos Tritons
Sont
Des ingénieurs des chaussées et des ponts :
Et nous sortons de l'École polytechnique.

On aggrave encor notre sort
En nous affublant de noms à coucher dehors,
Des noms dénués de toute poésie :
Nous ne prétendons pas qu'on nous dise Voulzie,
Mais enfin il n'était pas besoin
De nous appeler les canaux de l'Ourcq ou du Loing !..

Et les écluses, non, mais, les écluses,
Croyez-vous que ça nous amuse ?
Tantôt en bas, tantôt en l'air,
— Montagnes sinistrement russes, —
C'est à nous donner le mal de mer,
Les écluses !...

Ah ! pouvoir parmi les prés
Serpenter à notre gré,
Faire des circuits, des zigzags,

Avoir des tourbillons, des vagues,
Déborder aussi quelquefois :

Ah ! ne plus marcher toujours droit ! —

Regrets superflus, plaintes vaines,
Aujourd'hui tout comme demain,
Comme hier, comme après-demain.
Et les jours des autres semaines,
Nous suivons le même chemin
Rectiligne, sans imprévu, toujours le même :

Car nous sommes les mornes canaux
Aux rives monotones et tristes,
Que des ingénieurs peu artistes
Tracèrent, en s'appliquant, avec leurs niveaux ;

Et nous berçons notre mélancolie
Au rythme lent du pas des ânes et des mulets,
Qui traînent les bateaux plats, pesants et laids,
Chargés de charbon ou de poteries.

FRANC NOHAIN.

PENSÉE D'ARTISTE

Le pauvre Philogone Boudebois, premier rôle au théâtre de Ménilmontant, venait de perdre la compagne de sa vie, sa chère Éléonore, et devant le lit de la défunte, les yeux dans le vague, semblait absorbé dans les plus noires rêveries.

Derrière lui, deux commères s'apitoyaient à voix basse sur son malheureux sort. Ayant surpris la fixité de son regard, elles le crurent en quête d'un moyen d'en finir avec l'existence, tellement son malheur semblait l'accabler, bien que ses jeux de physionomie aient pu faire supposer qu'il étudiait un rôle de traître.

L'une des deux femmes s'approcha et lui saisissant la main avec compassion :

— Pauvre Monsieur Boudebois, va... Si vous saviez combien je partage votre chagrin... Ne nous laissez pas, ainsi dans l'inquiétude... A quoi pensez-vous, quel projet terrible méditez-vous ? Ne nous abandonnez pas à cet affreux doute ; allons, du courage, du courage, ne vous laissez pas abattre.

A ces mots, Philogone se redressa, sa figure s'illumina soudain, il allongea le bras et s'empara des ciseaux.

A ce mouvement, les deux femmes s'accrochèrent désespérément à son bras, cherchant à lui arracher cette arme des mains. La lutte fut opiniâtre.

Mais Philogone les repoussant avec brutalité se dirigea vers le lit mortuaire et, déroulant les longues nattes de la défunte, il prononça froidement :

— Quelle jolie perruque sa chevelure va me faire pour jouer dans *Ruy Blas !*

ALPHONSE CROZIÈRES.

Au régiment.

Le capitaine, qui est un peu souffrant, au fusilier Pitou :

— Va-t'en porter ce mot au médecin-major et reviens avec son ordonnance.

Pitou part comme une flèche et revient au bout d'un instant :

— Mon capitaine, l'ordonnance du major *il* est en bas !

⁂

Le colonel passe la ronde. Arrivé aux cuisines :

— La viande est-elle fraîche ?

— Oui, mon colonel, répond le cuisinier ; mais c'est le pain de la soupe qui n'est pas fameux ; il vous empâte la gueule.

— Vous dites ?

— Oh ! mon colonel, je ne parle pas de la vôtre mais de la mienne !

⁂

Nos mendiants :

LA BONNE DAME. — Voyons ! je ne comprends pas qu'un homme gros, grand et fort comme vous ait le courage de mendier..., de dire qu'il a faim...

LE MENDIANT. — Mais justement, Madame..., c'est bien parce que je suis gros, grand et fort que j'ai si faim...

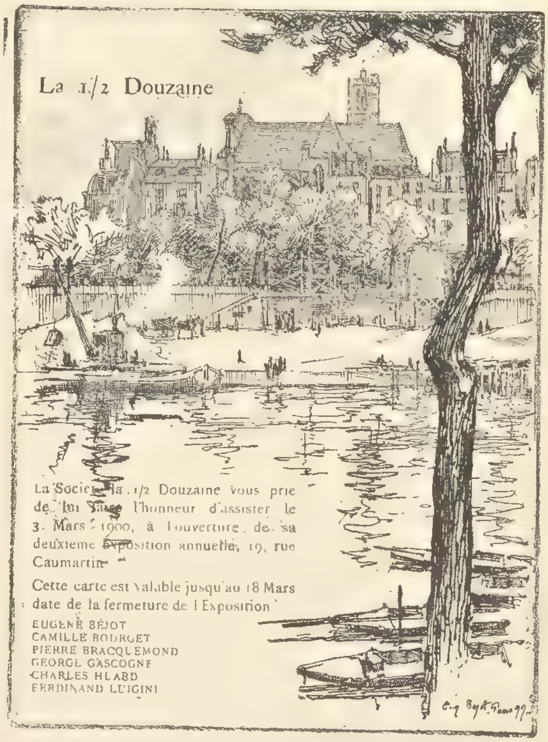


Directeur : PAUL BOUTIGNY ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Carte d'invitation d'Eugène BÉJOT



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 28.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

CH. HUARD



— Et pendant ce temps-là qu'est-ce que f... Chamberlain?



TRISTESSE ROYALE

A CHARLES LÉANDRE.

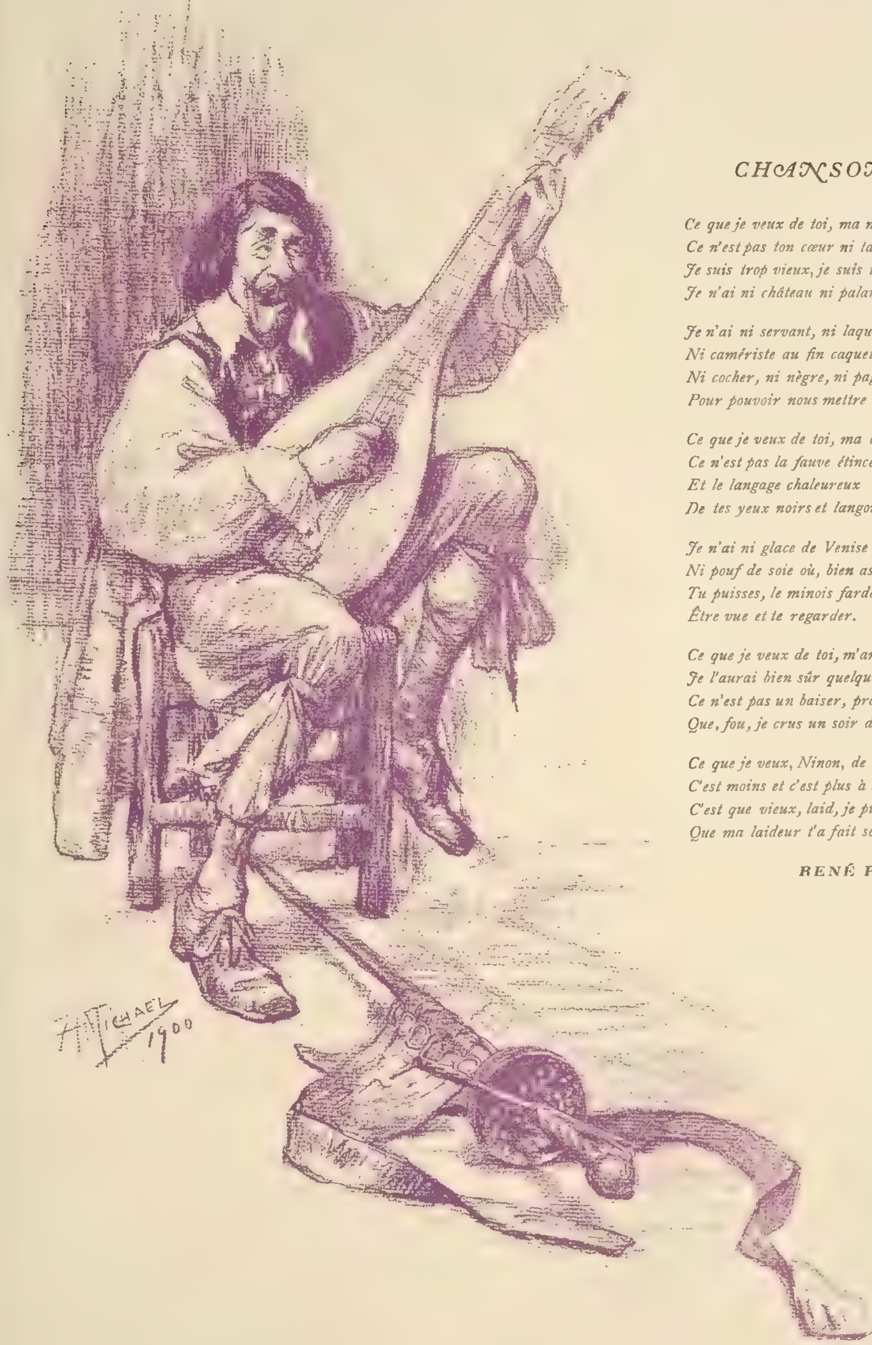
Sonnez clairons! battez tambours!
annoncez bien haut la victoire
par les villes et par les bourgs!
C'est vraiment à ne pas y croire,
(Tambours, clairons, gueulez toujours!)
cinquante mille Anglais — ô Gloire!
ont vaincu quatre mille Bours
qui n'avaient — rapporte l'histoire —
rien vu passer depuis trois jours,
sous leurs faméliques mâchoires.

Et cependant, Victoria
est triste. Notre chère amie
ne boit plus... entre ses repas
...que des liqueurs de fantaisie,
En un mot, ça ne biche pas :
la gracieuse Reine est flappie.
On dit, — las! son cœur est si las!
qu'elle s'enferme et qu'elle prie
son Dieu de lui faire à grands pas
gagner le ciel... de l'Italie.

Chagrins d'humour! Chagrins d'humour!
Qui vous cause? La Politique?
— Non. — La Reine monte à sa tour
grâce à l'ascenseur hydropique,
Elle fouille les alentours
de son grand œil mélancolique.
Fébrile, elle attend le retour
de ces deux éléphants d'Afrique
partis, sans cornac, faire un tour,
et dit de sa voix angélique :

« On ne doit faire aux éléphants
nulle scène même légère;
ils sont si doux ces innocents,
endormis bien loin du lord maire
Dieu mit dans leurs yeux caressants
comme un crayon de sa lumière... »
Mais elle s'arrête pleurant...
Et vous avez compris, j'espère,
pourquoi la Reine, maintenant
ne boit que dans de petits verres.

E.-V. HYSPA.



CHANSON

Ce que je veux de toi, ma mie,
Ce n'est pas ton cœur ni ta vie,
Je suis trop vieux, je suis trop laid,
Je n'ai ni château ni palais,

Je n'ai ni servant, ni laquais,
Ni caméristе au fin caquet
Ni cocher, ni nègre, ni page
Pour pouvoir nous mettre en ménage!

Ce que je veux de toi, ma belle,
Ce n'est pas la fauve étincelle
Et le langage chaleureux
De tes yeux noirs et langoureux.

Je n'ai ni glace de Venise
Ni pouf de soie où, bien assise,
Tu puisses, le minois fardé,
Être vue et te regarder.

Ce que je veux de toi, m'amour,
Je l'aurai bien sûr quelque jour,
Ce n'est pas un baiser, promesse
Que, fou, je crus un soir d'ivresse.

Ce que je veux, Ninon, de toi
C'est moins et c'est plus à la fois,
C'est que vieux, laid, je puisse dire
Que ma laideur t'a fait sourire!

RENÉ PUAUX.

A. MUCHA



LA FLEUR.

DU COSTUME FÉMININ

Il y a longtemps que l'esprit conservateur, en France, n'a subi de défaite aussi absolue et incontestable que celle qui vient de lui être infligée par les victoires de la révolution cycliste.

En effet, cette mode nouvelle heurtait les instincts de conservation, avec une manière d'agression particulièrement exaspérante, en ce qu'ils ont précisément de plus résistant. La crainte de l'inconnu et l'horreur de l'inusité ont été forcées dans leurs retranchements. L'habitude a été bousculée dans ses airs capables et dans la marche, si assurée toujours, de ses idées.

Mais ce qui restait surtout à vaincre, c'était le ridicule, où il ne faut voir qu'un suprême moyen de défense accordé aux opinions établies contre les novateurs. Le recours au ridicule, grimace de défaite, est la dernière et formidable tentative d'adversaires n'ayant plus d'armes, éclatant alors en rires de combat, montrant des dents qui menacent, des expressions qui font tête encore, proférant des sons inarticulés pour tâcher d'inspirer l'effarement et, — peut-être, — d'arrêter un progrès envahisseur.

C'est l'audacieuse intervention des femmes qui aura visiblement triomphé de l'obstacle qu'opposait le ridicule; c'est la spontanéité avec laquelle un si grand nombre d'entre elles se sont ralliées au parti nouveau.

La vue des femmes, le spectacle de ce qu'elles font, et de quoi qu'elles fassent, a pour résultat immédiat de détourner de rire les hommes qui en sont témoins. Cela leur suggère brusquement des impulsions tout autres et autrement fortes que celle de l'hilarité.

De sorte que ces messieurs du parti de la résistance, par une impression imprévue, devant l'arrivée de la femme montant le palefroi d'acier, ont senti le ricanement se taire dans leur gorge soudain un peu serrée, sous leurs lèvres déjà toutes rejointes. Et c'est avec une curiosité qui n'était plus méchante, mais pire et meilleure, qu'ils lui ont livré passage et qu'ils en ont salué les allures nouvellement cavalières.

Les femmes, d'ailleurs, ont accoutumé d'avoir raison du ridicule et de savoir lui faire la nique. Au dix-huitième siècle, leur initiative seule réussit à déterminer l'emploi du parapluie. Cette invention, — d'un génie simple comme celle de la bicyclette, — fut d'abord adoptée, puis imposée par elles, tandis que son inventeur mourait sous les invectives, les huées, toutes les manœuvres enragées et défensives de l'instinct conservateur.

Mais c'est dans la quasi-unification du costume entre les sexes que les amazones de la bicyclette ont le plus efficacement bravé le ridicule. En même temps, elles inauguraient une réforme sur l'importance de laquelle il ne me paraît pas que la morale conservatrice se soit récriée aussi haut qu'elle pouvait être fondée.

Depuis les âges où l'un et l'autre sexe se drapaient uniformément dans des peaux de bêtes, voici, semble-t-il, la première fois que le vêtement de la femme arrive à se confondre avec celui de l'homme.

C'est à cet aboutissement naturel que retourne

donc le long effort qu'à fait la civilisation pour différencier les sexes par l'aspect, les façons, les allures et les occupations.

Il n'y a pas à se méprendre sur la vitalité du mouvement à cet égard. Un congrès américain vient de décider pour la femme bicycliste le port du costume masculin. En Angleterre comme en France, le pareil système recrute des adhérentes de plus en plus nombreuses chaque jour, et soutenues par les plus solides arguments.

Par conséquent nous sommes en train d'assister, chez les peuples chrétiens, à une destruction au moins partielle de la plus embarrassante barrière que le zèle du christianisme se fût appliqué à surélever entre l'homme et la femme. Et ce qui s'accomplit de la part d'une fraction notable de la société féminine pourrait bien être un événement considérable, d'où l'on s'apercevra peut-être plus tard qu'une ère neuve de mœurs aura daté.

L'être exagérément différent, auquel son habillement donnait un caractère d'opposition voulue contre le mâle, l'*autre* être que les jupes allongées, les robes traînantes accentuaient universellement en la femme commence à réapparaître maintenant aux hommes comme un être normal en ses culottes, simple, véridique, désormais tout près d'eux. L'ancienne création féminine, aux apparences artificielles et aux formes secrètes, cette créature vaguement intimidante et redoutée sous les singularités et les allégations de ses accoutrements, se montre à présent dans la familiarité de sa structure, dans la cordialité et le bon voisinage de ses analogies de bipède sympathique.

Infailliblement le sort de la pudeur doit en subir une modification. Tout en persistant à se considérer comme préservée dans son enceinte, elle ne peut méconnaître qu'avec l'abandon des toilettes tombantes et des amples recouvrements, la sphère de protection s'est rétrécie autour d'elle. Et, circonvenue de toutes parts, il est impossible qu'elle ne sente pas combien les lignes de cet investissement se sont rapprochées...

PAUL HERVIEU.

BOUTIQUE JAPONAISE

Parmi les javelots, les sabres et les casques,
Et les gais éventails, peints d'un pinceau savant,
Sous l'œil de gros bouddahs aux postures fantasques,
Mademoiselle Fleur dort sur le frais divan.

A la voir aussi frêle et souple, de vieux masques,
Ridés et craquelés, ont un rire vivant,
Des chiens bleus de Corée et d'horribles tarasques
La guettent, cramponnés au soyeux paravent.

Très calme, elle repose. — Et sur son teint de pêche
Ses longs cils font de l'ombre. — Et son haleine fraîche
Souffle un parfum de thé, de menthe et de santal.

Un rayon d'or mourant baise sa robe mauve,
Sur un socle de laque un bon pélican chauve
La regarde dormir d'un air sentimental.

LOUIS GALLET.

A. MUCHA



LA PLUME.

PASSAGE DE REINE

J'habite en France, mais sur une sorte de balcon avancé qui regarde l'Espagne. Des fenêtres, des terrasses de ma maisonnette à demi baignée dans la Bidassoa, je vois et j'entends tout ce qui se passe sur la rive d'en face, qui n'est plus française.

Aujourd'hui, jour quelconque, en pleine splendeur d'été, voici tout à coup une agitation inattendue des cloches de là-bas : l'église de Fontarabie, l'église d'Irun, les couvents de moines, sonnent, sonnent, comme pour les grandes fêtes carillonnées. Puis, c'est un large drapeau national, rouge à bande jaune, qui monte bien vite au-dessus du château de Jeanne-la-Folle, éclatant de couleur sur le brun sombre des montagnes, — et des barques françaises, qui se hâtent de partir vers Fontarabie, emmenant des gens d'ici comme pour un spectacle...

Qu'est-ce qu'il y a?... J'interroge un batelier par ma fenêtre :

— C'est la reine! la reine d'Espagne! Nous allons la voir passer!

En effet, je savais que, chaque été, Sa Majesté la reine régente venait de Saint-Sébastien faire un pèlerinage de quelques heures au vieux Fontarabie.

— Tiens, si j'allais, moi aussi, *voir passer la reine*, mêlé à la foule des paysans et des pêcheurs !

Et je descends prendre place dans la joyeuse barque, où une bande de jeunes filles et de jeunes garçons échangent leurs gaîtés naïves, en une des langues les plus vieilles et les plus mystérieuses du monde, avec ce roulement sonore et léger des *r* qui est particulier aux mots basques.

Dix minutes sur cette Bidassoa, endormie et lente, à l'heure de la haute marée, sous l'éclatante lumière méridionale, et nous abordons à la rive espagnole, au quai désert de Fontarabie.

Elles disent, les jeunes filles, qu'il est déjà presque trop tard : la reine va sortir de l'église et s'en aller, alors il faut courir...

Par un raccourci familier, lestement nous grimpons, entre des maisons du plus noir moyen âge, sinistres et mortes sous le soleil ardent, — et tout de suite nous voici dans l'étonnante vieille rue des Chevaliers, à côté de l'église aux murs de forteresse blasonnés si magnifiquement.



Bien tard, en effet, à peine le temps d'ôter nos bérets, d'ouvrir nos yeux éblouis de soleil, la reine passe, très vite, très vite, dans une voiture découverte que des mules emportent ventre à terre sur les bruyants pavés. A peine apparue, à peine reconnue, la reine est déjà en fuite rapide, ayant à ses côtés l'enfant-roi, qui se retourne une demi-seconde pour jeter sur l'église ses jeunes yeux profonds. Et si simplement habillée, cette reine, d'après l'usage moderne qui exige que les souverains ressemblent, le plus qu'ils peuvent, à leurs sujets; il est vrai, tellement reine d'aspect, malgré sa simplicité voulue, que, dans ce cas particulier, la confusion ne serait guère possible.

Je souris du désappointement de mes compagnons de barque, accourus de notre France où il n'y a plus de rois, dans l'espoir, sans doute, d'admirer une belle robe dorée. Mais vraiment ce nivellement étrange qui emporte tout, les usages, les traditions, les costumes, la pompe et les splendeurs, me frappe davantage, ici, dans ce décor si intact du passé espagnol, parmi ces sombres maisons armoriées, et au carillon d'honneur de toutes ces cloches d'autrefois...

Là-bas, au bout de l'antique petite rue, déjà la voiture royale va disparaître, — et les campagnards, les pêcheurs attroupés près de l'église, sont lents à remettre leurs bérets, lents à s'agiter et à élever la voix, comme après une émotion un peu religieuse. Tous Carlistes, pourtant, par bien ancienne tradition; mais on sent que, à ceux-là même, la souveraine et la mère qui vient de passer, simple et grave dans sa robe unie, impose le sympathique respect par le seul charme de sa présence.

PIERRE LOTI.

LE PORTRAIT



— Vous qui êtes artiste, qu'est-ce que vous pensez de ça?... Est-ce assez bien fait?... on pourrait compter tous les poils de la barbe!

ESSAI SUR LE COMMERCE

SUIVI DE

UN GARÇON QUI FERA SON CHEMIN DANS LES AFFAIRES

« Qu'il pleuve ou vente, toujours il chante » ! dit un refrain populaire. « C'est le bonheur du commis voyageur ».

Si nos matelots n'aimaient pas tant « à rire, Quand tout chavire », est-ce que nous pourrions nous vanter de posséder la première marine du monde ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! dans le commerce, c'est absolument la même chose. Pour que les affaires marchent, il faut que le commis voyageur chante et blague du matin au soir, sans s'inquiéter aucunement des variations atmosphériques.

Si, par malheur, il interrompt sa chanson, le caissier n'a plus qu'à descendre de son escabeau, et la fabrique peut fermer ses portes. A Dieu vat ! Le bâtiment coule à pic.

***

Le patron est semblable au capitaine d'un navire, il doit avoir l'œil sur tout.

S'il sait exactement le nombre des ballots en magasin, il ne doit pas ignorer non plus combien il y a de plumes de Blanzy-Poure dans la boîte verte du petit commis, ni d'épingles avec ou sans têtes noires sous le revers graisseux de la veste du portier.

Sa boussole à lui, c'est son grand livre. Il doit le consulter constamment. Et s'il crie à la vigie : « Ouvrez l'œil au bossoir ! » cela veut dire : « Avez-vous songé à l'échéance du 10 courant ? N'oubliez pas la traite d'un Tel et Compagnie. »

Moi qui vous parle, je suis tellement pénétré de ces choses, que j'ai adopté, comme coiffure, la casquette à ancre et galons dorés.

J'ai divisé mon temps en deux parties. Le matin, je dépouille ma correspondance. L'après-midi, été comme hiver, je suis tous les jours à mon bord (où, si vous le préférez, à mon bureau) de cinq à six.

J'ai longtemps étudié, longuement observé, longtemps réfléchi, et je suis maintenant persuadé qu'il n'est pas dans toute la journée une heure durant laquelle la présence d'un chef de maison soit plus absolument nécessaire au siège social.

Lorsqu'un patron s'abstient de passer au bureau entre cinq et six, quel que soit cet homme, quelles que soient ses aptitudes, sa religion, ses opinions, on peut dire carrément de lui : « Voilà un gaillard qui ne connaît pas son affaire. »



EXTRAIT
du *Livre d'Heures* de
LOUIS LEGRAND

En effet, il ne la connaît pas ; ou s'il la connaît, il la connaît mal, et mieux vaudrait pour lui qu'il l'ignorât complètement : car peu à peu sa maison périclite ; il se lance dans des opérations hasardeuses ; dans des combinaisons folles. Un beau matin, cet homme suspend ses paiements, et puis, c'est la faillite, l'impitoyable et hideuse faillite.

Ah ! combien de gens auraient épargné à leur signature la honte de la protestation, s'ils avaient eu comme moi le culte du « cinq-à-six » !

Mais, voilà, c'est l'heure de l'absinthe ! Les messieurs ont beau savoir qu'une simple apparition rétablira l'ordre dans les bureaux, maintiendra la discipline et radoubera l'honnêteté parfois défaillante du caissier ; ils ont beau savoir tout cela, et d'autres choses encore, ils ne viennent pas.

Ils préféreraient voir s'effondrer leur raison sociale que de se priver d'un apéritif.

Oh ! les négociants d'à présent, quelle gnognotte !



C'était un grand garçon blond, d'environ dix-huit ans et d'apparence goguenarde. Il était vêtu d'un pantalon violâtre et d'un pardessus gris mastic. Un chapeau haut de forme, à bords plats, complétait son équipement.

Il se présenta ainsi :

— Bien le bonjour! monsieur... C'est moi qui suis le petit jeune homme annoncé à l'extérieur.

Puis, s'étant assis avec une aisance parfaite, il tira de sa poche un étui à cigarettes et me le présenta

— Merci, lui dis-je, je ne fume pas.

— Vous avez tort, fit-il; — et il s'alluma tranquillement.

— Monsieur votre oncle m'a parlé de vous, repris-je au bout d'un instant; vous désirez entrer dans le commerce, paraît-il...

— Oui, répondit-il, jai du goût pour les affaires... Une petite place pas trop chargée, voilà ce qu'il me faudrait. Je ne tiens pas à gagner des mille et des cents. Mais deux heures de travail par jour me conviendraient assez...

— Je crois justement avoir votre affaire, monsieur Grummeleau. J'ai deux places à vous offrir. Une chez Lambert, Dupré et Cie, rue du Sentier : cent francs par mois. L'autre chez Grimorel, rue Caumartin : quatre-vingts francs seulement... Je crois la première plus avantageuse...

— Peut-être pas! J'ai entendu parler de ce Grimorel par mon oncle; c'est un très brave homme.

— Charmant, en effet.

G. PELLET

ÉDITEUR

De mon temps, les apéritifs étaient inconnus. On ne buvait que du café et de la bière. On allait bien aux estaminets : on y faisait même des parties de piquet qui donneraient le vertige aux plus féroces manilleurs d'aujourd'hui? Mais de cinq à six, aucun patron n'était dehors.

Maintenant, c'est fini, tout ça! Les bonnes traditions sont perdues, — voilà pourquoi les affaires vont si mal!

***

— Tous les jours, de cinq à six, vous êtes sûr de me trouver.

— De cinq à six, très bien! Alors, c'est entendu, je vous enverrai mon neveu demain. Je compte sur vous pour lui trouver quelque chose. Les jeunes gens sont si diffiiciles à caser par le temps qui court...

***

Le lendemain, vers les cinq heures cinquante-cinq, je vis arriver le jeune Albéric Grummeleau, neveu de mon ami Ravenaz.

— Je le crois très malade, pourtant : n'a-t-il pas une terrible maladie?

— Il en a sept plus graves les unes que les autres. Les médecins l'ont condamné. Il peut encore trainer quinze jours, peut-être un mois; mais sûrement, il n'ira pas loin.

— C'est ce qu'il me faut. Je prends Grimorel.

— Comment! mais vous êtes moins payé, chez lui. Et puis, ce n'est pas gai, un homme constamment malade...

— Je comprends très bien vos raisons, mon cher monsieur, mais il y a une chose dont vous ne vous rendez pas compte...

— Laquelle?

— Grimorel peut mourir d'un jour à l'autre, n'est-ce pas?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! fit Grummeleau en se claquant les deux cuisses, et en riant comme un bossu, eh bien! vous ne voyez donc pas que ça fait deux jours de congé...

GEORGE AURIOL.

LA CHANSON POPULAIRE

A la mémoire de Charles de Sivry,
et à sa gracieuse interprète,
SUZANNE DARIEL.

Je les aime entre tous, les maîtres inconnus
Dont vous ressuscitez les humbles mélodies,
Musiciens naïfs, poètes ingénus,
Ignorant le secret des vaines prosodies,
Et qui, tout en guidant leurs bêtes au labour,
Chantaient, comme on respire et comme on fait l'amour,
Sans savoir que leur œuvre était grande et féconde...
Et qu'il y a des éditeurs de par le monde.

— En ce temps où se perd le sens de la beauté
Dans l'imitation des modes étrangères,
Je les aime, nos vieux poètes populaires,
Pour l'accent bien français de leur sincérité,
Pour leur goût de terroir, pour leur rudesse même
Et pour leur savoureuse âpreté, je les aime ;
Comme ces vins clairets dont le bouquet subtil
Est fait de marjolaine et de pierre à fusil,
Et qui, bus lentement, à rêveuses lampées,
Evoquent le sillon paternel, les cépées
Robustes se tordant sur leur lit de cailloux,
Les vendangeurs courbés parmi les pampres roux,
Et les filles, un poing sur la hanche campées,
Mordant à pleine grappe avec des rires fous.

.... On ne saura jamais leurs noms ni leur histoire :
Rien d'eux n'a survécu, hormis dans la mémoire
Des aïeules berçant leur fieu nouveau-né
Un vieux Noël, de bouche en bouche fredonné,
Patiné par les ans comme un portail d'église...
Et je les aime ainsi ; leur image imprécise
A l'attrait de l'inconnaissable ; je me plais
A les imaginer sous les vers incomplets
Et le rythme boiteux de leur œuvre effacée ;
Et je les associe au fond de ma pensée
A ces autres manants, tout comme eux inconnus,
Qui formulaient leur rêve en cathédrales blanches,
Et qui ne signaient pas leur poème — eux non plus!
— Ils devaient vivre aux mêmes temps : leurs âmes franches
Fraternisent dans le mystère du passé ;
C'est le même art candide et désintéressé,
Le même élan naïf, la même foi mystique ;
Et l'anonyme auteur de l'église gothique,
Après avoir dressé sa flèche en plein azur,
Restait simple ouvrier, et s'endormait obscur,
Content d'avoir sculpté son image en prière
Dans le plus humble coin de sa chanson de pierre.

ARMAND MASSON.

L'APAISEMENT

L'HOMME POLITIQUE, *à un gréviste.* — Calmez-vous, mon ami, et reprenez le travail, c'est ce qu'il y a de mieux.

LE GRÉVISTE. — Vous croyez?

L'HOMME POLITIQUE. — L'opinion publique souhaite l'apaisement et l'on verrait avec peine un échange de coups de fusil.

LE GRÉVISTE. — Enfin!

L'HOMME POLITIQUE. — Vos patrons vous exploitent d'une façon indigne, mais tout cela s'arrangera à la longue.

LE GRÉVISTE. — C'est vous qui le dites... Et quand ça s'arrangera-t-il? Quand je serai mort...

L'HOMME POLITIQUE. — Calmez-vous, mon ami... Rien ne prouve qu'un jour vos salaires ne seront pas augmentés... Les actionnaires gagnent tellement d'argent avec votre travail que cela me paraît inévitable dans un avenir prochain.

LE GRÉVISTE. — C'est vrai qu'ils en gagnent avec notre travail! Ah! les...

L'HOMME POLITIQUE, *l'interrompant.* — Pas de violence... L'opinion est à l'apaisement et moi-même je ne suis ici que pour vous apaiser. Quand les patrons seront repus, il faut espérer qu'ils penseront à vous.

LE GRÉVISTE. — Ils sont repus depuis longtemps et nous crevons de faim!

L'HOMME POLITIQUE. — Calmez-vous, calmez-vous donc!..- Remarquez qu'à mesure que vous vieillirez, vous aurez moins de besoins, ce qui est fort heureux, entre parenthèses, car vous ne gagnerez plus un sou et vous n'aurez qu'une retraite dérisoire...

LE GRÉVISTE. — Allons!... il n'y a plus qu'un moyen... C'est de tout chambarder... et de faire la grève à outrance.

L'HOMME POLITIQUE. — Ma conviction intime est que vous arriverez à un excellent résultat par la révolte et la continuation de la grève... Mais je ne saurais trop vous en dissuader, car je suis pour l'apaisement avant tout, et je vous conseille de reprendre le travail.

(Le gréviste se retire, la colère dans l'âme. L'homme politique écrit aux journaux pour dire qu'il conseille l'apaisement aux ouvriers.)

ALFRED CAPUS.

Ajoutez peu de chose à une qualité, elle devient défaut; ôtez peu de chose à un défaut, il devient qualité.

EMILE FAGUET.

L'Académie est une institution d'ordre tout spirituel qui participe de la durée des âmes qu'elle rassemble.

SULLY-PRUDHOMME.

Le regard de l'enfant guérit toutes vos peines. Toutes les tristesses se dissipent à sa vue comme les neiges au soleil; votre âme se fond à son sourire.

ÉMILE DESCHANEL.

LES BIENFAITS DE LA MUSIQUE



L'AMITIÉ

Toutes les passions sont comme un vin trop fort,
Qui consume le sang et dessèche la bouche,
Et qui, dans son ivresse inhumaine et farouche,
Aux excès de la vie aime à mêler la mort.

Telle l'Ambition qui nous brûle et nous mord,
Tel le Jeu forcené, telle la Haine louche,
Tel surtout, tel l'Amour qui nous fait, s'il nous touche,
Pâlir, comme un enfant auquel on jette un sort.

Mais du mal d'exister pure consolatrice,
Seul plaisir qui jamais ne se tourne en supplice,
La tranquille Amitié ressemble au vin léger

Mûri sur les coteaux de notre chère France,
Et dont l'ivresse est douce et laisse voltiger
Sur les lèvres des chants de joie et d'espérance.

PAUL BOURGET.

LE TAILLEUR POUR DAMES

Le tailleur pour dames est né sur les bords de la Tamise; s'il n'avait pas vu le jour au pays du brouillard, il ne serait pas tailleur pour dames, il serait couturier.

Le tailleur pour dames — du moins, il le proclame en toute occasion — est au couturier ce que le sculpteur est au praticien; l'un est le cerveau qui crée, l'autre la main qui exécute.

Grave, dans sa redingote d'une coupe irréprochable, le tailleur pour dames ne fait jamais d'offres de service; il trouve cela indigne de sa « respectability ».

Ce n'est jamais, d'ailleurs, sans un petit air de protection qu'il consent à « habiller » une cliente recommandée. Les prix du tailleur pour dames ne se discutent pas; on ne marchande pas avec l'art.

Le tailleur pour dames ne reste à Paris que juste le temps qu'il lui faut pour réaliser une jolie fortune. Alors, il se retire aux environs de Londres, dans un cottage qu'il a acheté sur ses économies, et s'élève, dans des brochures incendiaires, contre le luxe effréné des Parisiennes.

FERDINAND BLOCH.

LES HIRONDELLES DE CHEMINÉE

Elles me donnent ma leçon de chaque jour.

Elles pointillent l'air de petits cris.

Elles tracent une raie droite, posent une virgule au bout, et, brusquement, vont à la ligne.

Elles mettent entre folles parenthèses la maison où j'habite.

Trop vives pour que la pièce d'eau du jardin prenne copie de leur vol, elles montent de la cave au grenier

D'une plume d'aile légère, elles bouclent d'inimitables parafes.

Puis, deux à deux, en accolade, elles se joignent, se mêlent, et, sur le bleu du ciel, elles font tache d'encre.

Mais l'œil d'un ami peut seul les suivre, et si vous savez le grec et le latin, moi je sais lire l'hébreu que décrivent dans l'air les hirondelles de cheminée.

JULES RENARD.

BANLIEUE

Des arbres nains, des blocs de fonte, des poteaux
Et des chantiers grinçant de treuils et de brouettes,
Et près du ciel, sur l'horizon, les silhouettes
Des briquetiers tassant leurs fours monumentaux.

Et tout cela, par un soir d'ombre et de métaux,
Dans une banlieue orde et sèche, où les vents fouettent
Les toits de zinc et les volantes girouettes
Au front des abattoirs et des blancs hôpitaux.

Tas de matière; ardeur humaine et désolée;
Apre image! Là-bas, au fond de sa vallée,
Chante la ville ancienne, en son beffroi vermeil;

— Viens-y. — Je veux rester où des moellons se meuvent,
Où s'érigent du sol fendu les maisons neuves,
Les yeux brûlés de chaux, de sable et de soleil.

ÉMILE VERHAEREN.

Au restaurant.

— Garçon, ce café ne vaut rien; c'est de l'eau claire.

— Cependant, Monsieur, ici le café est renommé pour sa bonté.

— Une bonté qui va jusqu'à la faiblesse.

⁂

Entre amoureux :

ELLE. — Oh! le joli petit singe qu'a ce mendiant... je voudrais bien en avoir un pareil!...

LUI. — Eh bien! écoutez... consentez à m'épouser, et le singe est à vous!...

⁂

On parle de la difficulté des temps, de l'impossibilité, pour beaucoup de jeunes gens instruits, de se créer une position.

— C'est effrayant ce qu'il y a de bacheliers sans emploi, et même de licenciés qui battent inutilement le pavé...

— La voilà bien, la licence des rues!



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁂ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; departements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. Le numéro : **30** cent. Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

SOCIÉTÉ COLONIALE

Pour s'y intéresser et doubler son capital en peu de temps, s'adresser **UNION FRANÇAISE**, *60, rue Caumartin.*
TÉLÉPHONE 232-50.



Machines à Coudre Bâcle
à la **MAIN** ; sur **PIED HABITUEL** ou **PÉDALE MAGIQUE**
Pied moteur hygiénique Bté et Médié
Nouveaux **PRIX**, large **CRÉDIT** ou fort **ESCOMPTE**
20 Modèles **VARIÉS**, propriété exclusive.
*Demander l'*ALBUM ILLUSTRÉ *qui est expédié gratis et franco.*
S'adresser uniquement : **Mme BACLE**, 46, Rue du Bac, PARIS.



ECONOMIE garantie 33 0/0
CAFETIÈRE indispensable dans tous les menages.
TRIPLE FILTRE breveté en porcelaine


FILTRES BREVETÉS
Avec ce système on obtient un Café bien supérieur à celui fait avec n'importe quelle Cafetière et en mettant 1/3 de Café en moins.

Tasses	2	3	5	7	10	12	16
Prix en Blanc	3 25	3 75	4 75	5 75	7 »	8 50	10 25
— en décor Bleu	3 50	4.75	5 50	6 50	8 »	9.75	11 75

Seul Concessionnaire : **L. WEISER**, 12, Rue Martel, PARIS
Envoi contre mandat ou timbres-poste. Pour recevoir franco en France ajouter 1f15.



Pr RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalogues *Farces, Attrapes, Chansons, Musique, Tours physique, Articles utiles, Etrennes, etc.* Maison **BAUDOT**, **8**, Rue des Carmes, Paris. (Envoi gratuit).

PLAQUES et PAPIERS Photographiques.
Platine et Palladium
BREVETÉS S.G.D.G.
En France et à l'Etranger.
HANRIAU
Plaques les plus rapides, les moins chères et les plus régulières du Monde entier.
Av. de l'Opéra (10, R. Gaillon). Vente : 6 R. St-Georges, Paris.



PHOTOS artistiques, modèles d'hommes, de femmes et d'enfants, **d'après la Vie** plus grande et plus belle collection, 100 photogr. miniatures et 2 cartes-album 5 fr.
S. RECKNAGEL, succ., éditeurs, Munich, I (Bavière).

PARC DE LA FAISANDERIE
ABLON-VILLENEUVE-LE-RO
15 minutes de Paris

BEAUX TERRAINS A BATI

A VENDRE
Bon marché exceptionnel et facilités de paiement

AVENIR ASSURÉ
PAR LE PROLONGEMENT DE LA
LIGNE D'ORLÉANS
Jusqu'au Quai d'Orsay,
en face les ***Tuileries*** *et la station de la place St-Mich*

50 TRAINS PAR JOUR
SERVICE DES BATEAUX PARISIENS
PROCHAINEMENT
TRAMWAYS ÉLECTRIQUES PARTANT DU CHATELET

Eau — Gaz — Téléphone — Électricit

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureau du lotissement du *Parc de la Faisanderie*, 61, r des Petits-Champs, Paris (Tél. 213.32), ou sur plac à **Ablon**.
Plan très détaillé à la disposition du public dan les bureaux de Paris.

25e ANNÉE | 1fr. par A
Renseignements sur toutes Valeurs | 1 FRANC | Publication de tous les Tira
LA BOURSE POUR TOU
JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIR
27, Boulevard Poissonnière, Pari

A. MUCHA



RÊVERIE
Composition décorative. Prix : 6 fr. ; franco, 6 fr. 50

APÉRITIF

OPÉRA

TONIQUE



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 29.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

WÉLY



— Mon décolletage n'est-il pas exagéré ?... Croyez-vous que je puisse ainsi aller au bal ?

A. ROUBILLE



Quand il y en a pour un...

VOICI QUE LE PRINTEMPS REVIENT

Avec la punaise des bois
avec la classique pervenche,
aux sons du fifre et du hautbois...
(le hautbois instrument à anche)

coiffé d'azur, poing sur la hanche,
plus vert que l'académicien
qui n'est, lui, qu'une vieille branche,
voici que le Printemps revient...

Il va passer l'Octroi, je crois,
il prend même une absinthe blanche.
Par la rue, et par-dessus toits,
de parfums passe une avalanche
dont l'odeur n'est certes pas franche,
ce qui fait dire au Parisien :
« La plaine Saint-Denis s'épanche...
voici que le Printemps revient... »

Et prenez garde au frais minois
dont on se paierait une tranche,
ou bien comptez sur tous vos doigts ;
car point ne faut jeter le manche
après la cognée; avoir manche
au doux jeu d'amour, est-ce rien?
toute belle veut sa revanche,
voici que le Printemps revient...

ENVOI

Princesse, ô vous ma Dame Planche,
grouillez-vous, et retenez bien
qu'au fond de mon cœur c'est dimanche...
voici que le Printemps revient.

E.-V. HYSPA.

POPINEAU



Effet de neige.

BROUILLÉS DEPUIS " L'AFFAIRE "

C'étaient deux bonnes gens que les hasards d'une concomitance prolongée dans le même bureau dépendant du même service de la même compagnie d'assurances où ils exerçaient leurs fonctions de rond-de-cuir, avaient rapprochés en une sorte de groupe plus ou moins sympathique — plutôt moins que plus — uni par les liens d'une amitié banale, neutre, terne et grise, comme leurs caractères mêmes.

C'étaient deux exemplaires, parfaitement adéquats et apariés, d'un genre social sans imprévu ni originalité.

Ils se différenciaient pourtant en ceci : l'aspect extérieur.

M. Ventre était, en effet, petit de taille et de complexion plutôt frêle; M. Rôt, au contraire, offrait aux regards une haute stature et un abdomen non dépourvu de majesté.

L'observateur attentif qui se fût livré à un examen approfondi eût encore découvert d'autres marques distinctives par lesquelles M. Rôt et M. Ventre, individus d'un genre identique, eussent dû être répartis dans deux classes séparées de ce genre unique.

M. Ventre, quoique menu, avait un vigoureux appétit, confinant presque à la boulimie, sans cependant tomber jusqu'à cet excès fâcheux. Il avait des digestions faciles entretenant chez lui un état de belle humeur qui ne demandait qu'à se dépenser au dehors en faconde toute méridionale. Il affectait, d'ailleurs, des manières brusques et un parler martelé, émaillé de locutions typiques grâce auxquelles il eût pu passer pour un Gascon authentique ou un Provençal fort congru auprès de quelqu'un qui ne serait jamais allé ni à Toulouse ni à Marseille. Mais ce travers — c'en était un — s'aggravait bel et bien d'une supercherie, car M. Ventre avait vu le jour à Vaugirard, rue des Fourneaux. Il se piquait de causticité dans ses propos, mais se vantait.

M. Rôt, bien que d'aspect solide et bedonnant, avait un mauvais estomac qui l'obligeait à être sobre. De plus, une constipation tenace le rendait légèrement atrabilaire, enclin à la mélancolie et de caractère plutôt concentré. C'était un rêveur, un esprit chimérique, avec une grande prétention, cependant, à ne concevoir que des desseins pratiques, à ne poursuivre que des buts raisonnables. En quoi il se leurrait : un jour, à la suite de Dieu sait quelle promenade au jardin d'Acclimatation qui avait fait surgir en lui d'antiques souvenirs gardés des vagues lectures du *Journal des Voyages*, il avait sérieusement dressé un compendieux mémoire sur un « projet de domestication des Oiseaux de paradis, leur élevage en grand pour l'industrie », conception, pour lui, vaste et dans laquelle il était assuré de trouver la fortune. L'exposé de ce projet ne lui ayant rapporté de la part des quelques personnes à qui il s'en était ouvert que des moqueries et des brocards, il se regardait comme incompris et persécuté, et sa mélancolie s'en était accrue.

* * *

Il est digne de remarque que ces traits caractéristiques ne constituaient point à M. Rôt, non plus qu'à M. Ventre, une originalité propre.

Et dépit de ces différences, ils restaient cependant, tous les deux, conformes à un type unique.

En art, en politique, en littérature, en philosophie, ils se tenaient soigneusement à égale distance des opinions excessives ou nulles : leur opinion, à eux, était moyenne et ils la professaient avec un sens merveilleux de la banalité.

Bref, ces deux êtres privilégiés, — si n'est point menteuse la parole de l'Ecriture Sainte qui promet le royaume des cieux aux imbéciles, — ces deux êtres, dis-je, étaient destinés à donner un rare exemple d'accord parfait (1).

La plus futile des causes, une de ces discussions qui reposent, suivant une locution populaire, sur une pointe d'aiguille, troubla cette harmonie et la détruisit pour jamais.

* * *

Un jour, dans le calme assoupissement du bureau commun, un employé, repliant le journal qu'il venait de lire, résuma ainsi, dans une sorte de soupir bâillé, ses impressions :

— Quand donc finira cette déplorable Affaire?

M. Ventre, sur le même ton, lança, en désignant M. Rôt plongé dans ses coutumières spéculations :

— Quand donc ce gros homme accouchera-t-il?

Entendez par là que la fin de l' « Affaire » lui semblait une chose hypothétique, reculée, invraisemblable et quasi fabuleuse...

Mais le chœur des collègues gouailleurs ne le comprit point ainsi, et, ne saisissant du propos que le côté perfidement ironique, le chœur s'esclaffa.

M. Rôt, de son côté, dédaigneux de l'intérêt historique de l'insulte, n'envisagea que son sens injurieux. A défaut des « dix mille lances » avec lesquelles Guillaume le Conquérant ripostait à la plaisanterie de Philippe Ier, il résolut d'opposer l'insinuation à l'insinuation, l'ironie à l'ironie, du tac au tac.

Digne, froid et d'une politesse injurieuse en son affectation ;

— Je m'étonne, articula-t-il, de voir sortir d'aussi grosses incongruités d'un aussi petit ventre...

Tudieu! il n'aimait pas qu'on le blaguât sur l'exiguïté de sa taille, le Cadet de Gasgogne par vocation! M. Rôt, imprudent, sans le savoir, venait de mettre le doigt et d'appuyer sur le petit bouton qui provoque l'explosion.

M. Ventre sursauta et, dressé sur ses courtes jambes :

— Petit ventre! hurla-t-il sur le mode de l'indignation, petit ventre! Restez garçon, gros pachyderme décevant, et ne vous mariez pas, car de votre vaste mais débile bedaine, il ne pourra jamais sortir que de tout petits Rôts...

Des collègues conciliants s'interposèrent entre M. Rôt et M. Ventre.

Vainement.

Désormais, ce fut fini, tous deux.

GEORGES FRAPPIER.

Pas n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

GUILLAUME D'ORANGE.

Si fort que l'on soit, homme ou nation, il y a une limite que la force ne saurait dépasser.

LORD SALISBURY.

---

(1) Les musiciens objecteraient que la comparaison est inexacte, l'accord parfait réclamant au moins trois notes. Nous estimerons spécieuse cette savante technologie. Un accord peut fort bien être parfait et n'avoir que deux participants : voyez l'accord franco-russe.

STEINLEN



LES COQS

ATTENTAT

Il devait être tard : je dormais.

Une veilleuse éclairait ma chambre magnifique, mes panoplies, mes amphores, mes coffrets ciselés, mes meubles ouvragés, mes tentures somptueuses, ma cheminée de marbre clair, mes candélabres d'or fin, mes lambris de vieux chêne et tout mon luxe asiatique.

On fit proprement sauter la serrure de ma porte, je me réveillai.

Un homme d'une trentaine d'années, mis sans recherche, entra après avoir au préalable enlevé ses chaussures.

— Qui est là? demandai-je, curieux.

— C'est moi, répondit l'inconnu, dont la voix était sourde et grave comme sa lanterne.

— Qui, vous?

— Lord Notobi.

— Lord Notobi?... Voyons un peu... Notobi... singulier nom... je ne me rappelle... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Milord.

— Qu'importe? fit le noble étranger, je viens dévaliser votre appartement, et dans ces circonstances, le pseudonyme s'impose.

— C'est trop juste, lord Notobi, faites ce que vous croyez être votre devoir.

— Vous avez l'air bien élevé, vous.

— Vous trouvez?

— Je me flatte d'en savoir quelque chose.

L'inconnu, toujours couvert par son pseudonyme, décrocha des murs les panoplies, enfouit soigneusement dans un panier mes amphores et mes candélabres, mit dans un sac de Waerschot mes coffrets ciselés et mon argenterie, puis s'arrêta songeur.

— Je n'avais pas prévu, dit-il d'un air embarrassé, une telle abondance d'objets.

— Et alors? interrogeai-je.

— Alors il me manque un sac, une caisse, un coffre, un panier, n'importe quoi pour emporter le reste.

— Qu'à cela ne tienne, Milord, dis-je, pris de pitié devant cette infortune; vous trouverez à l'étage une série de paniers qui ont servi jadis à mes déménagements, mais qui, selon toute probabilité, ne me serviront plus guère à l'avenir.

— Vous me comblez, fit l'inconnu.

— Allons donc!

Il s'en fut chercher des sacs, y empila le restant de mes richesses, descendit ses colis les uns après les autres, remonta une dernière fois l'escalier de mon home dévasté en joignant la prudence de l'Indien à l'élasticité du caoutchouc et vint me souhaiter la bonne nuit.



Daphné ou le Livre moderne.

(D'après l'eau-forte de Rops.) *Pellet, éditeur.*

Vaguement, je le remerciai de sa visite.

— Faut-il refermer la porte? demanda-t-il, soudain affectueux.

Une mélancolie m'envahit : « Ce n'est plus nécessaire », dis-je lentement, et je me rendormis du sommeil du juste.

LÉON DONNAY.



Dessin de Ch. Huard.

— C'est à peine si de temps en temps on voit encore un bourgeois écrasé... et encore, c'est par un automobile. — Oh! les jeunes gens ne savent pas s'amuser.

PANTOUM BENGALI

Les papillons vont dans l'azur,
Dans l'azur tout poudré d'atomes;
Pâli, je rêve à ton front pur,
A tes cheveux baignés d'aromes.
Dans l'azur tout poudré d'atomes,

Les papillons bleus sont perdus;
A tes cheveux baignés d'aromes,
Mes espoirs morts sont suspendus.
Les papillons bleus sont perdus
Dans de grands vols de tourterelles.

Mes espoirs morts sont suspendus
A tes yeux, miroirs des gazelles.
Dans de grands vols de tourterelles
Libres d'amour, hélas! hélas!
A tes yeux, miroirs des gazelles,

Je rêve et je meurs à Madras!
Libres d'amour, hélas! hélas!
Comme Bouddha, comme la flamme,
Je rêve et je meurs à Madras!
O lotus blanc, fleur de mon âme!

Comme Bouddha, comme la flamme,
Tout sourit sous le grand ciel mûr!...
O lotus blanc, fleur de mon âme,
Les papillons vont dans l'azur!...

OGIER D'IVRY.

L'APÉRITIF

Silencieux et songeur devant son verre à moitié plein, l'homme de lettres attend la providentielle venue d'un ami. Les temps sont difficiles, hélas! et les chefs-d'œuvre qu'il a faits attendent l'heure, prochaine sans doute, de la gloire. A vendre quelques lignes aux feuilles hospitalières, il gagne à peine pour son tabac; et, cependant il faut qu'il se nourrisse. De restaurants en restaurants, il a fait des dettes qu'il ne songe guère à solder. Nul ne saurait lui en vouloir, ce n'est pas un escroc, c'est un pauvre. Des camarades lui offrent une vaine pitance quelquefois; les autres jours, il les regarde manger sans haine, dédaigneux des mesquins plaisirs de la table.

Il ne dîne pas tous les jours, mais il faut qu'à cinq heures, il soit à son café. Là, du moins, il est sûr de rencontrer quelqu'un qui s'empare des soucoupes et lui dise: « Laissez donc, c'est ma tournée! » Il promet des revanches munificentes pour une autre fois.

Il fait durer le plaisir longtemps, il boit à petites gorgées, sans soif, pour le bien-être qu'il éprouve de sentir l'absinthe glisser exquisement dans sa gorge.

Silencieux et songeur, dis-je, il attend. Il échange des poignées de main, il invite à s'asseoir à sa table. En vain, chacun a autre chose à faire, ils s'en vont à d'autres tables, c'est navrant!

Anxieux, il voit l'heure courir, il met encore un peu d'eau dans son verre, pour éviter le garçon qui a l'habitude d'enlever les verres vides; il prolonge son apéritif.

Autour de lui, cependant, les tables se vident, c'est l'heure du dîner. Il attend toujours sans désespoir. Des gens viennent déjà qui demandent des cafés; ils ont dîné, il ne les envie pas, lui, il n'en est encore qu'à l'apéritif!

Les heures vont ... minuit! Il est toujours devant un vieux fond verdâtre qui croupit.

Une heure! il sent doucement le sommeil qui l'envahit, il lutte... Evidemment personne ne viendra plus. Les garçons commencent à empiler les tables avec des sourires haineux pour ce gêneur, qui cherche une occasion. Les gens sont occupés dans le fond... il se lève en fermant les yeux, pour qu'on ne le voie pas, il fait un pas, puis un autre, puis file rapidement et se perd parmi les derniers passants.

Il a peur, dans son dos, d'entendre le galop d'un homme qui le poursuit... non... il est libre!

Et il s'en va l'estomac léger, mais l'esprit tranquille.

R. DIEUDONNÉ.

LE VRAI MÉRITE

Le gardien du passage à niveau avait eu l'imprudence incroyable de laisser un break de famille s'engager sur la voie, deux minutes avant l'arrivée du train présidentiel.

En traversant le chemin de fer, le break reçut une forte secousse, et l'essieu se rompit. La voiture barrait à moitié la voie de l'express.

M. Beloyseau, qui passait par là à bicyclette, sauta à bas de son cycle et, saisissant le cheval par la bride, il parvint à dégager la voie en faisant avancer le break d'un mètre environ.

Le train passa en frôlant la voiture. Le mécanicien, en voyant l'obstacle, avait bien renversé la vapeur, mais pas assez tôt, et le convoi ne s'arrêta qu'à cent mètres de là.

Le Président, en entendant des cris, avait mis la tête à la portière. Il s'informa de l'accident, apprit l'acte de M. Beloyseau, et le fit appeler auprès de lui.

— Le Président veut vous voir, dit-on à M. Beloyseau.

— Quel Président ?

— Le Président de la République.

— Il veut me voir ? balbutia le cycliste ému.

M. Beloyseau était un homme de quarante-huit ans, aux favoris très noirs, et dont les cheveux se trouvaient partagés assez équitablement sur le sommet de la tête par un petit sillon aux bords luisants.

— Il veut me voir, dit-il encore.

Il examina rapidement ses vêtements, secoua de la poussière, et, apercevant une rosette de la Légion d'honneur à sa boutonnière, il la fit disparaître avec une certaine précipitation.

Huit jours après, M. Beloyseau était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

* * *

Quand M. Beloyseau, avec son ruban neuf, arriva à Aix-les-Bains, on s'étonna un peu, à son hôtel habituel, qu'il eût baissé d'un grade dans l'Ordre national.

La plupart des voyageurs étaient officiers de cet ordre. Quand on a dépassé la quarantaine, on n'est plus un galopin, et une rosette fait toujours mieux qu'un gardénia frivole.

M. Beloyseau fut pris à part par le marquis de Heitner, son ami intime depuis deux saisons.

— Vous aviez une rosette l'an dernier, et il ne vous reste plus qu'un ruban ?

— C'est un vrai, dit M. Beloyseau avec émotion.

— Ah ! c'est un vrai ! dit le marquis de Heitner.

— J'ai été décoré par M. Loubet lui-même, ajouta M. Beloyseau.

— C'est un vrai, dit le marquis, mais ça n'est pas écrit dessus. A votre place, puisque vous aviez l'habitude de porter la rosette et puisque vous avez une action d'éclat, je porterais la cravate de commandeur.

Mais les idées de M. Beloyseau sur l'Ordre national étaient désormais empreintes d'une certaine austérité méticuleuse. Il préférait s'en tenir à une distinction plus modeste mais plus méritée. Il alla dans un autre hôtel, et, pour que son ruban n'offrît aucune analogie avec le Christ de Portugal, il changea de coiffure et teignit ses favoris en châtain foncé.

TRISTAN BERNARD.

LA GRENOUILLE ET L'AMATEUR DE PHOTOGRAPHIES

Une grenouille,
A l'heure où plaise au ciel que ton pot-au-feu bouille,
— Je veux dire l'heure du dîner —
N'ayant pour son repas la moindre ratatouille,
Stationnait
Devant la vitrine d'un photographe.
Vint à passer un monsieur grave,
Qui sortait de chez son tailleur,
Ou bien d'ailleurs,
Mais qui n'était pas décoré de la Légion d'honneur.
En tout cas, ce monsieur, je gage,
Avait dû déjeuner assez tard,
Car
S'il avait eu faim, il se serait pressé davantage.
Donc, tout en flânochant, voilà
Que le monsieur s'arrêta
Pour considérer, avec une attention soutenue,
Le portrait de quelques personnes bien connues,
Notamment, il n'est pas mauvais qu'on le remarque,
Le portrait de monsieur de Max,
Et celui de cette ballerine à la mode
Qui a nom Cléo de Mérode.
J'ignore quel effet cela lui produisit,
Et si
Ces personnes lui suggérèrent quelques idées...
Toujours est-il qu'après les avoir regardées,
Vers la grenouille il tourna de gros yeux
Libidineux ;
La grenouille aussitôt se rapproche,
Et, par de menus frôlements,
Montre au monsieur qu'il ne lui est pas indifférent :
— Elle avait faim ; peut-on lui en faire un reproche ?

Bref, quelques instants plus tard,
Dans un restaurant du boulevard,
De ceux-là qui sont à prix fixe,
La grenouille et le monsieur,
Occupés et silencieux,
Dégustaient un potage bisque.

C'est ainsi que des gens que l'on ne connaît pas,
Parfois nous font partager leur repas.

FRANC-NOHAIN.

LA FIN D'UNE BARBE



D





LE GRILLON

C'est l'heure où, las d'errer, l'insecte nègre revient de promenade et répare avec soin le désordre de son domaine.

D'abord il ratisse ses étroites allées de sable.

Il fait du bran de scie qu'il écarte au seuil de sa retraite.

Il lime la racine de cette grande herbe propre à le harceler.

Il se repose.

Puis il remonte sa minuscule montre.

A-t-il fini? est-elle cassée? Il se repose encore un peu.

Il rentre chez lui et ferme sa porte.

Longtemps il tourne sa clef dans la serrure délicate.

Et il écoute.

Point d'alarme dehors.

Mais il ne se trouve pas en sûreté.

Et comme par une chaînette dont la poulie grince, il descend jusqu'au fond de la terre.

On n'entend plus rien.

Dans la campagne muette, les peupliers se dressent comme des doigts en l'air et désignent la lune.

JULES RENARD.

LA FEMME LIBRE

Une femme chante :

I

Monsieur Chaumette au club lançait
Ce propos de calibre :
Est-il bête, ce Condorcet
Qui veut la femme libre !
Molière avait cent fois raison,
La faridondaine, la faridondon.
Qu'elle tricote ! Ça suffit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

II

Bonaparte, qui vint après,
Leur fit ce monologue :
— Toute femme instruite, à peu près,
N'est qu'une idéologue.
Il faut la mettre à Charenton,
La faridondaine, la faridondon.
Qu'elle fabrique des conscrits !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

III

En quarante-huit, on reparla, —
Il faut bien que l'on cause ;
— Puisque nous y sommes procla...
Proclamons quelque chose :
Les droits de la femme ! Allons donc !
La faridondaine, la faridondon !
Les Droits de l'homme, ça suffit !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

IV

En dix-neuf cent, nos bons bourgeois
Remontent sur la table :
« Mesdames, vous avez des droits,
Ça, c'est incontestable.
Mais quant à l'application,
La faridondaine, la faridondon,
N'en parlons pas pour aujourd'hui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

V

Vous travaillez, c'est entendu,
Vous méritez salaire.
Travailler n'est pas défendu
A la femme. Au contraire !
Mais le salaire, qu'en fait-on ?
La faridondaine, la faridondon,
Ce sera pour votre mari,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

VI

Vous voulez le droit conjugal
Réciproque en ménage ;
Vous réclamez le droit légal
De porter témoignage !
La Chambre l'accorde. C'est bon,
La faridondaine, la faridondon,
Mais le Sénat répond : Nenni !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

VII

Enfin, mesdames, voulez-vous
Trancher tous ces problèmes !
Ne comptez jamais (entre nous)
Jamais que sur vous-mêmes.
Portez culotte sans façon,
La faridondaine, la faridondon.
Portez le bonnet rouge aussi !
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

MAURICE BOUKAY.

Un ivrogne s'affaisse devant la boutique d'un opticien. Et regardant le thermomètre qui se trouve à la devanture :

— C'est drôle, dire que c'est l'alcool qui le fait marcher, lui !

N° 30. 1er Avril 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.

CoCoRiCo



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁂ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Affiche de ROCHEGROSSE tirée en cinq couleurs pour « **LOUISE** », de Gustave Charpentier.
Prix : 5 fr. ; franco, 5 fr. 50.

(Reproduction absolument interdite, autorisée spécialement par MM. HEUGEL et Cie, éditeurs de la partition.)



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 30.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. ROUBILLE



Mademoiselle, je vous aime, et c'est à vos pieds que je demande votre main...





— Qu'est-ce qui vont f..... sans nous à leur Exposition?

REVIENDRA-T-IL?

Las d'attendre ce cher Printemps
Depuis huit jours à ma fenêtre,
J'ai passé vite un vêtement
Et des bas couleur de mes guêtres,

Pour chercher ce cochon d'enfant
Qui donne de l'esprit aux bêtes
Et fait tourner, même sans vent,
Bien autre chose que les têtes.

Je suis allé jusqu'à Lyon
Et j'ai poussé jusqu'à Marseille,
J'ai brûlé bien d'autres stations
Le long de nos côtes vermeilles.

Bref, j'ai trouvé ce polisson
Un peu plus loin que Vintimille.
Il flemmardait de tout son long,
Au soleil se chauffait les quilles.

— Il était à Bordighera !
« Mon petit père Laverdure
Lui dis-je, faut pas rester là,
Nous t'attendons pour l'ouverture

De notre grande Exposition ;
T'offrirais-tu nos cafetières
En attendant ici mon bon,
La graisseuse Queen d'Angleterre ?

Aurais-tu donc perdu le Nord !
A Paris tout un peuple gronde.
Sais-tu bien que ça n'est pas fort
De faire poireauter le monde ?

Attends-tu le train de plaisir ?
Est-ce un lapin que tu nous poses ?
Allons, Berger de nos désirs,
Viens avec tes troupeaux de roses. »

— « Oui dit-il, quand il fera chaud. »
Et comme je partais, légère
Sa voix laissa tomber ces mots :
« Crois-tu que nous ayons la guerre ? »

Bredouille je suis revenu
Dans ce beau Paris où l'on gèle.
Le ciel est gris, le sol est nu,
Le Parapluie ouvre son aile.

E.-V HYSPA.

EN EFFET

Après avoir couru tout l'après-midi dans le jardin, jeté quelques pierres aux canards, marché dans les plates-bandes, cassé une cloche à melons, mangé une douzaine de prunes vertes dont elle aura sûrement des nouvelles ce soir, et sali son tablier « comme il n'est pas possible », mademoiselle Tonton rentre au salon, — et là, elle aperçoit Rosette, sa poupée, étendue sur un sofa, une jambe en l'air, en dépit des convenances, et par trop ébouriffée vraiment ! et pâle, pâle !...

Tellement pâle que :

— Oh ! comme vous êtes pâle, ma chérie, dit-elle avec sollicitude ; que vous est-il donc arrivé ? Le polichinelle de mon frère aurait-il encore essayé de vous enlever ? Puisque vous ne voulez pas vous marier avec lui, il devrait vous laisser tranquille. En vérité, c'est insupportable !...

— Ce n'est pas cela, répond la poupée, mais j'ai eu si grand'peur, que j'ai pensé mourir...

— Et pourquoi donc, mon amour ?

— Figurez-vous que votre méchante petite cousine m'avait mise là-haut sur la corniche de la bibliothèque... Oh ! j'en tremble encore...

A ces mots, Tonton place sa main devant sa bouche de la façon la plus comique du monde, et la voici qui se met à rire comme une folle.

— N'est-ce que cela ? dit-elle ; vous avez peur sur une malheureuse armoire... vous êtes donc bien poltronne, ma chère ? Mais moi, qui suis montée sur la tour Eiffel, je n'ai pas eu peur...

— C'est possible, mais vous...

— Mais moi ?

— Vous n'avez pas une tête en porcelaine, vous !

GEORGE AURIOL.

MORTUÆ

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas :
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître,
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de mes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie,
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me fuis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

PAUL BOURGET.



Panneau décoratif exécuté pour le foyer du Théâtre Sarah-Bernhardt.

DE PERROS-GUIREC

A LANNION

La Parisienne en a vite par-dessus la tête de ce grand voyage à pied sur la route qui mène de Perros-Guirec à Lannion ; la promenade lui a donné soif et chaud. Elle enjambe une hèche, va cogner à la porte d'une maison fermière. Une jeune femme souffrante et souriante lui ouvre :

— *Itronne ?* (Madame ?)

— Vous avez un verre de cidre et un morceau de pain à me céder, ma brave femme ?

La Bretonne a l'air de réfléchir, puis :

Ya. Oui.

— Alors, passez-moi un escabeau et servez-moi vite, je suis rompue.

La paysanne cherche à comprendre, de tout son cœur, et au hasard :

— *Nan.* (Non.)

— Allons, encore une qui ne sait pas le français. Quelle scie !

La Parisienne se décide à s'exprimer par gestes ; du doigt, elle indique le bahut.

Empressée et malade, l'hôtesse s'appuie aux murs, arrive à l'armoire, cric, crac, donne deux tours de clef, ouvre le meuble, amène un tiroir, y prend son nouveau-né emmailloté dans une culotte de matelot. Elle pense bien que personne n'ignore qu'elle vient d'accoucher ; elle suppose que la dame a voulu voir l'enfant ; elle le montre, toute glorieuse. Alors, les deux femmes bavardent chacune dans sa langue :

— Mais, ma chère, dans un tiroir ! vous êtes folle... il est gentil... sa petite bouche !... Vous n'avez donc pas d'épingles de nourrice ?... il sera piqué... et vous êtes déjà levée ?... En voilà une idée, dans un tiroir !

L'autre réplique (en *brezounek*) qu'il est très beau, qu'il pèse neuf livres, que c'est un garçon, que le père est à la pêche, qu'elle est très heureuse, et encore qu'il est très beau.

Ensuite elle remet le petit dans le tiroir et cric, crac, referme le bahut.

La Parisienne a découvert le pichet de cidre, entre temps, et boit. La Bretonne, tout à fait apprivoisée maintenant, reconnaissante parce qu'on a admiré son fils, apporte des crêpes de sarrasin.

Ya... nan... Itronne-Paris.

De retour à Perros-Guirec, la dame interroge Elisa, la bonne de l'hôtel.

Sans doute, madame, dans le tiroir... Où voulez-vous qu'on le mette ? Moi, du temps que j'étais au maillot, on me fourrait dans la huche au pain... pendant que nos hommes étaient aux champs... oui donc... autrement, le cochon serait venu me manger.

JEAN DESTREM.



Composition de A. Cossard

CH. HUARD



— Et votre fille, la mé' Rapet...
— All' est toujou' dans c'Paris, a m'a écrit qu'elle était masseuse, c'est d'un bon rapport, all' gagne p'us d'cinquante pistoles par mois, j'irons la vé travailler à l'Exposition.

L'ANGLAIS

Détestables et admirables, les Anglais restent toujours et partout les mêmes, sans dévier un instant de leur ligne de conduite, sans que leur caractère national s'altère jamais. Les ministères peuvent être whigs ou tories, pour me servir encore des vieux mots classiques dont le sens a changé. Londres peut s'émouvoir des scandales sociaux qui déchirent le manteau hypocrite dont elle couvre ses pourritures; les Irlandais opprimés ou le peuple misérable peuvent faire entendre un cri de douleur ou pousser un grondement de colère... Le *Rule*, *Britannia* domine tout. Et, par le monde entier, la politique anglaise continue son œuvre, en appliquant sa méthode, qui a, d'ailleurs, le mérite d'une admirable simplicité. C'est la méthode de Bilboquet « faisant un sort » aux malles, qui doivent être à lui.

Regardez une de ces mappemondes où les possessions coloniales des nations d'Europe sont marquées par des traits de couleurs différentes. Celles de l'Angleterre sont, en général, indiquées par des traits rouges. La mappemonde en est criblée. On dirait une rosée de sang jetée à pleines mains sur la terre. Les Anglais ont trouvé moyen d'avoir des colonies en Europe même. Ils ont pris Chypre, à la barbe des diplomates, qui n'ont rien dit. Ils conservent Gibraltar, ce qui est aussi monstrueux que si nous occupions Douvres : et l'accoutumance a rendu les fiers Espagnols insensibles à cette honte. Un jour, Bonaparte, passant devant Malte, qui est italienne ou africaine, l'enlève aux Chevaliers, pour s'assurer une base de ravitaillement et un port de refuge pour nos vaisseaux. Il n'en avait nul droit, s'il faut parler net. Les Chevaliers avaient tous les droits pour eux ; le droit d'occupants, le droit historique, le don reçu de la papauté et de l'Europe, en reconnaissance des services rendus en combattant le Turc, qui n'était pas devenu le protégé chéri de la chrétienté. L'Angleterre proteste, finit par réoccuper Malte... et la garde. J'ai vu les habits rouges faire la faction sur ces murs du château Saint-Ange où les Anglais devaient réinstaller les Chevaliers à la paix d'Amiens, ce qui ne fut pas fait. Car c'est une étrange aberration de croire que les paroles fameuses : « La force prime le droit », et : *Beati possidentes*, sont des paroles germaniques. Elles sont l'antique devise de la vieille Angleterre. Il semblerait même que les Anglais éprouvent je ne sais quelle orgueilleuse satisfaction à ne donner à leurs usurpations d'autre raison que leur bon plaisir et leur utilité. Ceci éclate aux yeux quand on lit la curieuse histoire de l'île de Malte. Géographiquement, par les traités, par la conquête, par l'usage, par le passé historique, les Français, les Espagnols, les Italiens pouvaient faire valoir leurs prétentions sur cette admirable position. Les Anglais n'avaient pas même eu, comme les Allemands, des grands maîtres de l'ordre. Malte pouvait être à tout le monde, excepté à eux : et ce sont eux qui l'ont prise et qui la rendront... quand ils rendront l'Egypte, c'est-à-dire quand les poules auront des dents, comme dit le proverbe...

Ah! les poules pourraient tout de même avoir des dents, je veux dire que les nations d'Europe, qui se laissent faire, pourraient s'armer et s'entendre, s'il y avait une Europe. La faute commise par Bismarck au traité de Francfort, c'est-à-dire la ratification de la conquête brutale, sans plébiscite, sans consentement, sans la neutralisation, qui sauvait tout, pèse lourdement sur les vainqueurs eux-mêmes ! Ils ont créé une situation sentimentale contre laquelle rien ne peut prévaloir. Ils ont mis, temporairement au moins, de l'*irréparable* entre eux et nous. Sans cela, l'alliance naturelle et féconde, dans l'intérêt de l'expansion coloniale, qui est l'avenir économique et le remède aux périls sociaux qui nous menacent, ne serait-elle pas l'union des *terriens* d'Europe contre les insulaires, dont l'île — le navire à l'ancre, comme ils disent — est restée le bateau des pirates normands et saxons?

* * *

Quoi qu'il en soit de ce rêve d'un retour à l'hégémonie du monde par un retour à l'équité et à l'équilibre des alliances remplaçant l'équilibre incertain et ruineux des nations armées, on doit songer à ne pas laisser les Anglais rendre stérile ou accaparer à leur profit le résultat de nos efforts valeureux en Afrique. Nous avons fait là de belles et de consolantes choses. Nous y avons des possessions, une clientèle, des protégés. La conquête de l'Afrique est le grand œuvre du siècle qui va s'ouvrir. Il n'y a pas à le nier pour les esprits les plus attentifs : l'évolution économique et industrielle du siècle qui va finir serait, en dehors de l'intérêt scientifique abstrait, un danger et un malheur, si l'expansion coloniale ne venait y apporter une contre-partie nécessaire. Le développement des besoins, que le développement de l'instruction suffit à expliquer, l'abaissement de la valeur du numéraire, l'élévation de la main-d'œuvre, la multiplication des moyens de transport, le bon marché, que la concurrence augmentera encore, des moyens de transport, du transit et du fret, ont créé à l'agriculture, au commerce, à l'industrie elle-même, une situation des plus menaçantes. L'élévation des tarifs protecteurs n'est qu'un palliatif qui présente pour nous des inconvénients que, seuls, les Américains du Nord ne connaissent pas et peuvent braver, dans un pays neuf et qui produit et fabrique tout. Le remède, et je dirai presque le salut, est à l'extérieur. Les nations d'Europe tendent de plus en plus à connaître un état économique comparable à celui de la Hollande, riche par le commerce de ses colonies. Les pays agricoles, tels que l'Italie et l'Espagne, deviennent des pays pauvres. On meurt de faim en Sicile, jadis grenier de Rome. Il faut nous donner de l'air. Que dans la conquête africaine, l'Angleterre ait sa part, c'est légitime. Mais, encore que le lion soit ses armes parlantes, elle n'a pas droit à la part du lion. S'opposer à elle, c'est une question de salut public pour l'Europe et son avenir.

HENRY FOUQUIER.

Les chardons sont des peines et les papillons des joies.

Les chardons ont des racines; les papillons ont des ailes.

SÉVERINE.

J. FAVEROT



LA LUTTE

RONDEL DES MARAUDEURS DE BAISERS

Les maraudeurs de baisers,
L'œil clair, l'allure faraude,
Sont partis à la maraude
Le long des sentiers boisés.

Le garde-champêtre rôde...
A prendre ils sont malaisés
Les maraudeurs de baisers.
L'œil clair, l'allure faraude.

Brunes et blondes, taisez
Vos émois. Dans la nuit chaude
Ils seront vite apaisés
Quand vous surprendront en fraude

Les maraudeurs de baisers !

CHARLES BERNARD

UN GARÇON FRANC

(Dans un petit salon bourgeois où sont réunis quelques intimes, une dame et un jeune homme causent à mi-voix.)

LA DAME. — Figurez-vous, Monsieur, que durant la phase la plus aiguë de ma maladie, un jeune homme qui n'a jamais voulu faire connaître son nom à la concierge, venait chaque matin prendre de mes nouvelles. Intriguée par ces visites quotidiennes, je m'empressai, dès que je fus rétablie, de me faire donner le signalement de ce jeune homme ; la concierge m'apprit que c'était un grand brun portant la barbe en pointe, un lorgnon, un haut de forme, et possédant en outre un grain de beauté au-dessus de l'œil gauche. Je cherchai donc à me remémorer une physionomie de connaissance correspondant à ce signalement, mais en vain.

Or, ayant le plaisir de me trouver avec vous aujourd'hui dans ce salon, où d'ailleurs j'eus occasion, si j'ai bonne mémoire, de vous rencontrer une fois l'année dernière, j'ai songé aussitôt, en vous apercevant — les détails de votre physionomie concordant parfaitement avec ceux qui m'ont été donnés — que c'était peut-être vous le mystérieux visiteur. Suis-je dans le vrai ?

LE JEUNE HOMME, *baissant timidement les yeux.* — Mon Dieu, non, Madame.

LA DAME, *lui prenant la main.* — Dans ce cas, Monsieur, je ne saurais trop vous témoigner la reconnaissance que j'éprouve à votre égard ; cette pensée me comble de joie de songer que je comptais encore un ami presque ignoré, et ma sympathie pour vous s'en trouve augmentée, d'autant plus que vous me connaissiez à peine et que cette obstination à cacher votre nom est d'une modestie que je ne saurais trop admirer.

LE JEUNE HOMME. — Madame, je suis confus.

LA DAME, *lui prenant l'autre main.* — Oh ! Monsieur, mon cœur se gonfle d'une joie intraduisible en présence d'une telle grandeur d'âme.

LE JEUNE HOMME, *l'interrompant.* — Madame, je crois le moment venu de vous rappeler au sentiment réel des choses ; les compliments que vous me faites sont immérités.

LA DAME, *avec étonnement.* — Pourquoi, cher monsieur, votre modestie serait-elle poussée au point qu'un remerciement...

LE JEUNE HOMME, *l'interrompant de nouveau.* — La vérité est que j'étais chargé tous les matins d'aller prendre de vos nouvelles par un entrepreneur de pompes funèbres.

LA DAME. — !!!

ALPHONSE CROZIÈRE.

VERS ET REVERS

Dans le rêve fantasque où je broyais du noir,
Vous m'êtes apparue un soir de clair de lune,
Vision d'accalmie, ô combien opportune !
Pour mon âme d'alors qui pleurait son espoir.

Vous étiez ravissante et frêle dans le soir
Et de suite, séduit par la grâce de brune
Qui s'émanait de vous, j'ai pris, une par une,
Vos fleurs de volupté, mystérieux avoir.

Je me suis enivré du charme de vos lèvres,
De vos baisers joyeux, de vos caresses mièvres,
Mais j'aimais plus encor l'odeur de vos cheveux.

Vos cheveux, oh ! quels mots leur diront mon hommage.
J'en rêve ! je suis fou de leurs reflets soyeux
Et je les bois partout... même sur le potage.

AYMÉ MAGNIEU.

Un très distrait météorologiste vient prendre des nouvelles d'un ami gravement malade.

— Il est bien bas, bien bas ! lui est-il répondu.

Le savant, ne songeant qu'au baromètre :

— Allons ! nous allons continuer à avoir de l'eau !

✻

Période d'examen à l'École de médecine :

— Écoutez-moi, monsieur : vous avez l'humérus brisé, on vous coupe le bras, on fait les ligatures ; qu'est-ce qui arrive après ?

L'élève, simplement ;

— Je suis manchot !

✻

Scène de ménage.

— Tu m'as trompée avec Anna !

— Eh bien ! oui... puisque tu veux absolument le savoir...

— Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !... *(Elle pleure).*

Un temps :

LUI. — Ne pleure pas, ma chérie... C'est ma faute... je te demande pardon... Je reconnais que j'ai eu tort... de te l'avouer...

N° 31. 15 Avril 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger. **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Affiche de STEINLEN
pour le dernier roman publié par "le *JOURNAL*



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 31.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



— Moâ, pas Anglais; moâ, Américain; moâ, payer trente sous!

CLOCHES ET LILAS

Cloches de Pâques! Cloches de Pâques! Que vous sonnez mélancoliquement dans le ciel d'avril! Lilas étiolés des faubourgs, pourquoi répandre sur le passant solitaire tant de regret et de nostalgie?

Il compte alors les années, les nombreuses années où il vous entendit, cloches de Pâques, par un jour pareil à celui-ci, aigre et clair, par ce même azur éblouissant, sur lequel ne glisse pas encore une seule hirondelle. Il compte les années, les nombreuses années où il vous respira, maigres lilas de Paris, en passant devant les grilles des jardins ou en longeant les murs dont vos grappes fleuries dépassent le faîte.

Et cette lourde pensée lui tombe sur le cœur : « Encore un printemps de vécu! »

Il se souvient de sa jeunesse, quand vous lui versiez la joie, cloches et lilas, et quand, à vous entendre et à vous respirer, il était inondé soudain d'une vague mais délicieuse espérance.

Sa jeunesse! Que c'est loin et que ce fut court! Elle a duré, pour lui, tant qu'il s'est réveillé, chaque matin, en se disant : « Que va-t-il m'arriver d'heureux aujourd'hui ? » Car c'est bien cela, la jeunesse : l'attente du bonheur, — et du bonheur absolu, complet, absurde. Demain, je rencontrerai la femme dont le sourire m'ouvrira un éternel paradis... Demain éclatera la guerre où je deviendrai le héros équestre et victorieux, à qui des suppliants apporteront les clefs de la ville... Demain j'imaginerai le plan et j'écrirai les premiers vers du drame ou du poème qui me doit rendre immortel. »



Amour, gloire, génie! Celui qui ne vous a pas rêvés, que dis-je? ardemment et follement espérés, peut-il prétendre qu'il a été jeune?

Le passant déjà vieux, que berce la voix des cloches et que caresse la fugitive odeur des lilas, se rappelle sa brève

jeune[sse]... a fini, v[...] longtemps, [...] où il a reconnu[...] diocrité de la vi[e] s'est aperçu que se[...] sir est bon, que tou[...] sance est suivie d'ame[rtume] de dégoût, que le but re[cule] cesse devant l'effort. El[le] quand il s'est éveillé, un tr[iste ma]tin, sans plus rien attendr[e] [su]blime et d'extraordinaire, qu[...] lisant la page écrite par lui l[a veille] il l'a trouvée froide et par trop in[férieure] à son rêve, quand il a vu se tor[dre] le coin de tant de sourires, le pe[tit pli] dont parle Henri Heine, l'inquiétan[t pli] de l'ironie et de la trahison.

Cependant la vie lui semblait en[core sa]voureuse, mais comme un fruit éch[auffé par] le soleil de septembre. Elle était perdue, et pour toujo[urs, cette] fraîcheur d'âme qui rend les sensations pareilles à de[s pêches] cueillies sur la branche et mangées sous l'arbre, d[u ma]tin, quand elles sont encore embuées de l'haleine d[e l'aube].

Parfois il se révoltait, il s'indignait que la puis[sance de] l'espoir et de l'illusion s'affaiblît si vite; et, comm[e pour se] consoler un moment, à chaque printemps nouveau[...]



esse lui
, par accès
lus, par sou-
bouffées.
par des matins comme
aux environs de Pâques,
au jardin, en même temps
girofléees et les tulipes,
issaient suavement les li-
que, semblables à des mons-
tifs dans les capaniles à jour,
des cloches se balançaient et
leurs appels graves au large du

venait alors courage à la vie; il
tait à croire un peu à la gloire et
eur. « Aime! » lui conseillaient les
fleurs; et l'héroïque airain lui
Travaille! »
évoque, parmi les meilleurs de son
s vifs et frais matins de fêtes. N'étant
eux alors, il ne lui déplaisait point que le vent du
, le vent du temps clair, lui fouettât le visage et
ttât ses habits.
surtout sur le large boulevard, devant l'église,
ent de joie faisait cent malices, paraissant d'abord
r de préférence sur les gens qui allaient à la messe
n revenaient. Quand arrivait la bande des petites

orphelines conduites par des religieuses, il faisait flotter les mantelets noirs et les rubans bleus des bonnets et s'amusait à transformer les cornettes des sœurs en grands papillons blancs. Sur la tête des élégantes paroissiennes, il secouait rudement les plumes et les fleurs. Puis il entortillait les maigres jambes d'un vieux prêtre dans les plis de sa soutane et forçait le pauvre homme à maintenir de la main son vieux chapeau; et il poussait même l'inconvenance jusqu'à taquiner les jupes d'une dévote en deuil, qui, embarrassée par son parapluie, son ridicule et son eucologe gonflé d'images, tournait sur elle-même, dans un affolement scandalisé, et ne parvenait pas à cacher ses tristes mollets.

Mais voilà tout à coup que ce farceur de vent s'apercevait que, dans la maison en face, une persienne était mal attachée. Vite il y courait et la faisait claquer contre la muraille. Ensuite c'étaient les casques d'une paire de dragons en promenade qui l'attiraient, et il se mettait à éparpiller les crinières noires et à les jeter dans les yeux des deux soldats. Enfin, remarquant dans la foule, sur la tête d'un bourgeois à bedaine, le premier chapeau de paille de la saison, v'lan! il découvrait brusquement la calvitie du gros papa et l'obligeait à courir, soufflant comme un phoque et aveuglé par la poussière, après sa coiffure qui roulait devant lui comme un cerceau.

Et dans ces matins de Pâques de jadis il n'y avait pas que le vent qui fût de si bonne humeur. Tout respirait l'allégresse. Le ciel était pur, et les femmes avaient comme du bonheur dans le regard; c'était le même bleu au firmament et dans les yeux des blondes. Et la verdure! Oh! la fraîche, la tendre, la légère, la délicieuse verdure! Sur le squelette des arbres tardifs, elle commençait à paraître à peine, indécise, flottante, ainsi qu'une vague fumée. Sur d'autres, elle pointait déjà hors des bourgeons, en petites feuilles claires, — si jeunes! — avec quelque chose d'étonné et de ravi comme la physionomie des enfants.

Mais, surtout, il y avait les lilas! Le lilas, l'arbuste qui, dans ce moment de l'année, n'a pour ainsi dire pas de feuillage, mais qui éclate en gerbe, en feu d'artifice de fleurs. Des lilas, il y en avait partout. Dans des vases, au bord des fenêtres; en bottes, à l'étalage de la fruitière ou dans la petite charrette de la marchande, le long du trottoir. Les femmes qui passaient en tenaient un gros bouquet avec leurs deux mains; et quelques chevaux de fiacre en avaient aussi une petite branche piquée près de l'oreille. Quand on s'enfonçait un peu dans la banlieue, les grappes de fleurs débordaient et pendaient sur toutes les clôtures. Oh! ce lilas, qui fleurit le premier et dure quinze jours à peine, voilà bien la fleur et l'emblème du Parisien, de l'habitant fiévreux de la grande ville, si impatient et si avide, poussé par la hâte de posséder et de jouir.

Le promeneur solitaire évoque ses printemps passés. Combien tout cela l'enivrait, ce vent taquin, ce jeune azur, ces fleurs précoces, cette verdure nouvelle, et, là-haut, l'harmonieux tumulte des cloches de Pâques sur la foule joyeuse et ensoleillée! Naguère encore, comme tout cela lui donnait un revif de jeunesse!

Hélas! Serait-ce décidément fini? Aujourd'hui, faible et maladif, frissonnant au moindre souffle un peu âpre du nord-est, les lilas ne le grisent plus, le concert aérien l'importune. Est-ce bien lui, l'amoureux et le poète, — au fond, c'est tout un, — lui de qui, jadis, toute fleur avait le baiser, lui chez qui tout rythme éveillait aussitôt mille chansons, est-ce bien lui qui peut rester indifférent à un parfum, à une harmonie? Oh! la cruelle pensée! Est-ce vraiment la fin et ne connaîtra-t-il plus jamais les enchantements de la nature et de la vie?

En ce moment, à quelques pas devant lui, dans la longue avenue où s'attarde sa flânerie, il aperçoit un jeune homme et une jeune femme, assis sur un banc, dans la tiédeur du soleil que tamise le grêle feuillage. C'est un ménage d'ouvriers parmi les plus pauvres; car, bien que ce soit jour de grande fête, la femme est en cheveux et en taille, — et quelle robe! et l'homme a gardé son tricot et sa cotte de travail. Sur la petite voiture d'osier, où repose un nouveau-né, tout près d'elle, la femme a placé une gerbe de lilas, et le tout petit, qui vient de s'éveiller, ouvre des yeux devant cette merveille et porte instinctivement vers les fleurs ses mains potelées. L'homme, lui, maintient, sur une de ses cuisses, son aîné, — deux ans tout au plus, — et l'enfant, qui écoute sonner les cloches de l'église voisine, est charmé par la belle musique et incline la tête, en mesure, à chaque vibration de l'airain. Alors les époux regardent tour à tour leurs deux enfants, du regard des pères et des mères, puis tournent la tête l'un vers l'autre, et, sans rien dire, ils se sourient longuement, — oh! du pâle sourire des malheureux, — mais d'un sourire où il y a quand même, en ce moment, pour ces deux humbles, un peu de joie et d'amour.

Oh! comme il a honte, à présent, le promeneur pensif, de son chagrin égoïste et mauvais de tout à l'heure! Qu'importe qu'il vieillisse et que le renouveau lui verse de moins en moins la force pour le travail et pour la volupté! Epanouissez-vous, lilas d'avril! Sonnez à toutes volées, cloches des *alleluia!* Fleuris, printemps, richesse des pauvres! Et sois béni par tous les misérables et par cet homme sur le déclin, dont tu viens de réchauffer le cœur en t'attendrissant devant le bonheur d'autrui.

FRANÇOIS COPPÉE.

JOURNÉE D'INAUGURATION

A déjeuner, ce matin-là.,
Il ne prit que du chocolat,
histoire d'avoir toute aisance
en cette grande circonstance.
Dans certains cas, il est prudent;
et vous comprenez bien en somme
qu'enfin, pour être Président,
Messieurs, on n'en est pas moins homme.

Après déjeuner. Il passa
ses belles frusques de gala.
A sa femme Il dit : « Fais-toi belle
et prends ton parapluie-ombrelle.
Passe ta jaquette acajou
et ta robe en peau de girafe;
moi je mets mon tube en caoutchouc,
Il y aura des photographes. »

A Monjarret Il dit : « Mon bon,
fais atteler à la Drumont. »
Et le voilà dans sa guimbarde
roulant au milieu de sa garde.
La musique se trouvant là,
elle joua la Marseillaise
lorsque le grand homme arriva,
ce qui mit tous les cœurs à l'aise.

Dans une salle en construction
Il déclara l'Exposition
ouverte, et dit à l'assistance :
« Allons, que la fête commence. »
La musique se trouvant là
(Mon Dieu! que j'ai le cœur à l'aise!)
pour varier elle joua
encore un bout de Marseillaise.

En traversant le Champ de Mars
Il dit soudain, les yeux hagards :
« Là, tout près de ce précipice,
tous ces cailloux, quel édifice
les attend? » Alors Millerand :
« Ah! comme basse est votre vue!
ces cailloux sont, mon Président,
des sénateurs qui vous saluent. »

Comme on le menait en bateau
Une voix s'élevant des flots
Chanta : « C'est le pont Alexandre,
Veux-tu, veux-tu, veux-tu descendre! »
Il descendit puis repartit
avec la douce perspective
de trouver en rentrant chez lui
quelque cuisine laxative.

E.-V. HYSPA.

E. A. GUILLIER



DEUX « FORTS ».

Gravure sur bois de Florian

CH. HUARD



LE FILS DE SES ŒUVRES.

PÉNIBLES DÉBUTS

Une des premières visites que fit ce jeune homme, ébarquant à Paris, fut pour moi, moi son vieux oncitoyen.

— Une place? lui répondis-je, une belle place? 'ous cherchez une belle place?

— Dame! aussi belle que possible.

— Eh bien, mon cher ami, je puis vous en indiquer ne superbe!

— Ah! vraiment. Laquelle?

— La place de la Concorde.

Cette facile plaisanterie, vieille déjà de pas mal années, continue à m'enchanter comme aux premiers ours (ainsi quelques vieillards conservent jusqu'au euil du sépulcre la plus réjouissante allégresse).

Le jeune homme consentit à sourire, mais je vis ien qu'il ne goûtait pas intégralement ma petite icétie.

Pour le remettre en joie, je l'entraînai vers un bar oisin que je connais et où l'on rencontre le seul vin uvable de Paris.

Un vieux camarade, étrange type et fertile en vatars, s'y trouvait déjà.

— Comment va?

— Et toi?... Rien de neuf?

Je présentai mon jeune ami au personnage.

Justement cela tombait bien, le personnage venant acquérir un journal du soir et recrutant pour son gane une rédaction jeune, ardente et pas encore ompromise. (C'était touchant d'entendre le moneur parler de la sorte.)

Il fut convenu que mon protégé ferait partie du espéral canard en question et qu'il écrirait chaque our un *Croquis de Paris* de vingt ou trente lignes.

— Mais, protestait mollement le jouvenceau, je e sais pas si je saurai, moi d'hier à Paris, écrire es choses bien parisiennes.

— Au contraire, mon garçon! affirmait l'autre. Ce era bien mieux ainsi. Vous verrez Paris sous l'angle harmant de vos yeux ingénus et vous le décrirez 'une plume non encore souillée des mille compromisons de la capitale!

(Mon vieux camarade use parfois de ces termes randiloquents.)

— Alors, entendu!

— Quant aux appointements, — je vous avoue que suis pour l'instant un peu serré; — je ne saurais onc vous gorger d'or. Je vous offre 150 francs par ois, — somme dérisoire, je le sais... Ce sera pour vos cigares...

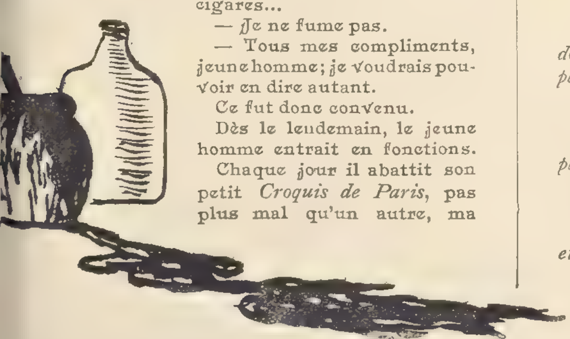
— Je ne fume pas.

— Tous mes compliments, jeune homme; je voudrais pouvoir en dire autant.

Ce fut donc convenu.

Dès le lendemain, le jeune homme entrait en fonctions.

Chaque jour il abattit son petit *Croquis de Paris*, pas plus mal qu'un autre, ma foi, et même souvent de fort gentille tournure.



A la fin du mois, un peu ému, il se présentait à la caisse.

— Vous désirez? fit l'argentier.

— Je suis M. Un Tel, j'appartiens depuis un mois à la rédaction du journal, à raison de 150 francs par mois, lesquels 150 francs j'aimerais bien toucher à cette heure.

— Je n'ai pas d'ordre, Monsieur. Voyez le directeur.

D'un bond le jeune homme était chez le directeur :

— On refuse à la caisse de me régler mon traitement de ce mois.

— Quel traitement?

— Les 150 francs que vous m'avez promis.

— Pardon, jeune homme, je vous ai, en effet, promis 150 francs; mais, avais-je ajouté, c'était pour vos cigares. Or vous m'avez déclaré vous-même que vous ne fumiez pas.

— !!!!!

ALPHONSE ALLAIS.

IMPRESSIONS SUR LA PEINTURE

Je n'aime pas un modèle qui ne bouge jamais.

La peinture, c'est la nature entrevue à travers le prisme d'une émotion.

Il faut plaindre les peintres qui n'ont pas daigné ou pas su chanter la femme et l'enfant.

Le confortable a été nuisible à l'art.

Les réputations sont aisées à acquérir; ce qui est difficile, c'est de les rendre durables.

L'art est un jaloux, il ne pardonne pas même un moment d'oubli.

La plupart des sujets de tableaux sont plutôt du domaine des journaux illustrés que du domaine de la peinture.

La religion de l'art abandonne le plus souvent le peintre par trop adulé, par trop choyé, par trop heureux.

Faire vivre, voilà la grande difficulté de la peinture et son but.

ALFRED STEVENS.

LA LÉGENDE DES HUITRES

Les vins dont tu lorgnas la mousse sous les vitres,
Mignonne, vont jeter leurs coiffes au plafond.
Nous aurons un menu très friand. Quand aux huîtres
Je te laisse à penser quelle mine elles font!

L'huître fait bien, dans les grands plats, en pyramides.
Un gourmet, familier du lointain lord Seymour,
A dit, dans un traité sur ces bêtes timides,
Que l'huître est l'animal préféré de l'Amour.

Zeus, maître du tonnerre affectionne l'aigle;
Poseidon, le cheval; Priapos, l'âne; Pan,
Les chèvres; Déméter, ceinte d'orge et de seigle,
Le pourceau; Hephaistos, le chien; Héra, le paon.

Cela, plusieurs l'ont dit en vers de toutes tailles;
Mais ce qu'il nous faudrait imprimer en carmin,
C'est que Vénus, songeant aux futures batailles,
Surgit des flots avec un mollusque à la main.

Et l'Amour, fatigué des classiques emphases,
Est venu dire un soir aux huîtres dans leur parc :
— Vous me plaisez, car vous ne faites pas de phrases.
Leur coquille aiguisa les flèches de son arc.

Huîtres, philtres subtils, tous les cœurs qu'on imprègne
De vos prestigieux parfums s'ouvrent céans;
Et dans l'embrun des temps premiers naît votre règne,
Avec le bercement rêveur des Océans!

Mais vous êtes surtout modernes, mes amies;
Notre appétit, lassé par nos fiévreux tourments,
Se vivifie et sent ses vigueurs raffermies
Par la fraîcheur de vos épanouissements.

Et la femme d'amour, en vous voyant, tressaille
D'allégresse; rieuse, au début du souper,
Elle puise l'entrain dans l'eau de votre écaille
Où son baiser qui s'use aime à se retremper.

Hélas! Je sais aussi des scènes regrettables
Que vous encouragez malgré vos airs naïfs!
Glaces des cabinets particuliers! O tables!
Et vous, si vous parliez, ô contrats, ô canifs!

Chut! Ne médisons point, car les voilà parties,
Les huîtres et c'est mal d'attaquer les absents.
Voici les mois sans r — et les fines parties
Ont une note en moins dans les chansons des sens.

Et les trains de marée arrivent sans aubaine.
Loin d'elles, le citron dans l'ennui va jaunir;
Nous ne les verrons plus se groupant par douzaine
Comme douze petits apôtres du plaisir.

Adieux! Adieux! Mais tout s'arrange et voici comme
L'Amour ne perdra rien à ce facheux exil :
Quand l'huître part, Printemps survient, ce blond jeune homme
Qui mêle au vin qu'on boit de la sève d'avril.

PAUL MARROT.

COCHON DE COCHER

TIRACINQ, *debout près d'un fiacre vide et consultant le cadran éclairé de la gare de Lyon.* — Cochon de cocher, qui me dit : « Ne bougez pas, je reviens. Le temps d'aller satisfaire un besoin... » et qui ne donne plus signe de vie!... Ce que je le plaquerais de bon cœur, lui et son fiacre, s'il était facile, possible même, de trouver, gare de Lyon, à 3 heures du matin, un cocher acceptant de vous conduire à Levallois pour la somme de 45 sous? Mais voilà; allez donc trouver cet oiseau rare!... Débarqué par le train de 1h. 55, j'ai sondé plus de trente automédons, et habilement, notez bien!... tâchant à exercer sur eux des séductions irrésistibles : « A Levallois? Il y en a pour dix petites minutes! 5 sous de pourboire à la clé! » Ouat!... Ils m'ont tous envoyé au bain avec une...

UN PASSANT, *attardé.* — Vous êtes libre?

TIRACINQ, *froissé de la méprise.* — Allez donc au bain! imbécile!

LE PASSANT. — Ah! pardon! *(Il s'éloigne.)*

TIRACINQ. — ...Avec, dis-je, une touchante unanimité. En sorte que, désespéré... — 3 h. 10!... Cochon de cocher qui ne revient pas! — ... J'allais aller frapper à la porte d'un hôtel, quand *(Au cheval, qui donne des signes d'impatience)*... eh là!... — le hasard m'a fait... —... mettre la main... — eh là donc! Il ne se tiendra pas tranquille, ce carcan-là! *(Il empoigne le cheval au mors et poursuit sa narration)*... mettre la main sur le titulaire de cette voiture, qui a daigné accepter de me mener bon train à Levallois en échange de 45 sous payés comptants, bien entendu. « Ne bougez... »

UN VOYOU, *qui passe.* — Va donc, Collignon!

TIRACINQ. — Je vais aller t'enlever le derrière, moi...! « Ne bougez pas, a-t-il ajouté, je reviens. Un petit besoin à satisfaire. » Je consentis! Il y a de cela vingt minutes, et mon homme ne reparaît pas?... Cochon de cocher!... Qu'est-ce qu'il peut faire?... Je vais être chez moi à une heure insensée! *(Scrutant les ténèbres de la nuit.)* Mais n'est-ce pas lui qui vient là-bas? *(Un temps. Le cocher s'approche.)* C'est lui-même! *(Au cocher.)* — Vrai, alors, vous y avez mis le temps! *(Ouvrant la portière du fiacre.)* Eh bien, à Levallois! Au trot, hein!

LE COCHER. — Impossible.

TIRACINQ. — Comment, impossible!

LE COCHER. — Oui, je vas remiser rue de Lyon.

TIRACINQ, *stupéfait et exaspéré.* — Et vous ne pouviez pas me dire cela tout à l'heure?

LE COCHER, *simple.* — Si, Monsieur; mais en mon absence, qui aurait gardé ma voiture?

GEORGES COURTELINE.



UN ÉCHEC.

SPECTATEURS

LE PROTECTEUR

(MONOLOGUE)

Au Cirque de Printemps.

Sur la croupe d'une superbe, puissante et massive percheronne pommelée, à la robe soyeuse comme du satin gris, tournant d'un trot régulier, sans selle ni panneau, autour de la piste, à la place où un peu de fine résine répandue met comme la matité d'une couche de poudre de riz, s'érige, debout, les deux pieds comme cramponnés aux rotondités du bel animal, Valentine Chaville exécutant l'exercice équestre dit " la baguette ".

Les jambes moulées dans un maillot noir, le corps étroitement gainé d'une courte jupe de satin noir : du corsage minuscule, dépourvu d'épaulettes, émerge la splendeur rosée du décolletage immense qui dénude les bras somptueux, les épaules magnifiques, la gorge sculpturale de la belle écuyère.

Valentine Chaville n'est point jolie ; les traits sont gros, le profil lourd ; pourtant une étrange attirance vient des épaisses lèvres pourpres, des yeux trop petits mais vifs et rieurs et de la toison rousse, disposée en trois coques, qui la coiffe comme d'une perruque de clown qui serait en or.

A la dernière stalle de la rangée inférieure des gradins, près du couloir d'entrée, est assis un vieux monsieur, blanc de poil et rouge de cuir, bedonnant et tassé, que ne parviennent point à rendre élégant des vêtements cossus, manifestement du meilleur faiseur. Il porte de temps en temps à ses yeux plissés, aux paupières lourdes, une minuscule lorgnette de poche.

LE VIEUX MONSIEUR, *monologuant.* — Dans les loges le vicomte de Lordereau... Sir William Ston... le beau Dorsay,... le peintre Retaud au promenoir, avec son ami le sculpteur Davaine... Ah! et là, dans l'entrée... effrontément, oserai-je dire, le petit Bardanne, du *Diderot*,... sans oublier Fontis, ce grand dadais qui tient la chambrière, là, au milieu, non plus que Bob Joë, le clown qui l'assiste et le suit, à petits pas, en faisant le niais... Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept qui se gênent prodigieusement les uns les autres, que je gêne encore bien davantage, à moi tout seul, et que je vais mettre d'accord... ce soir, du moins... en enlevant, à leur nez, à leur barbe, la belle Valentine, objet de leurs désirs... Leurs désirs? hum! hum! Ils ne perdront rien pour avoir attendu, les misérables! Et pas plus tard que demain, sans doute, soit l'un, soit l'autre, peut-être plusieurs d'entre eux... Eh! que m'importe? Ils croient que je ne m'aperçois de rien... Les sots! Les imbéciles! Est-ce que je ne suis pas sûr de la voir me revenir ensuite, aussi soumise, aussi tranquille que s'ils n'existaient pas... Et c'est moi, le vieux, qu'on croit duper, bafouer et tromper,... c'est moi, philosophe sceptique... c'est moi qui suis dans le vrai.... Jaloux?... Jaloux de mademoiselle Valentine Chaville?... Ah! non, par exemple. Pas si bête... Et puis, jaloux? de quoi? pourquoi? Valentine me coûte cher, très cher, certes : je lui paye un train de duchesse, mais, là, franchement, pour ce à quoi cela me sert... J'y tiens plus par amour-propre que par amour... que par amour... Amour-propre! Elle... moi... non, vrai, ironie des mots!... Au fond n'est-ce pas pour des gaillards comme eux que sont créées les gaillardes comme elle!... Et pourtant c'est moi, vieux, laid, usé et, par ailleurs, d'une... insuffisance qui frise, hélas! l'innocuité, c'est moi qui suis son amant... son amant! Allons! vieux gueux! sois franc avec toi-même, toi, tu n'es que le protecteur... Son amant, c'est l'un de ces jeunes hommes,... à moins, ce qui est fichtre bien possible, qu'ils ne le soient tous... à tour de rôle...

En ce moment, Valentine Chaville, son numéro terminé, saute à terre, salue, et, au milieu des applaudissements, sort en donnant la main à un écuyer qui, au moment de lui faire franchir le seuil, d'un haussement brusque du bras, la soulève, presque, cependant que la divette, en son envol, bat un entrechat. Rappel. Deux garçons de service font leur entrée, portant une immense corbeille en vannerie dorée et enrubannée, que des jaillissements de phœnix et de palmiers font ressembler à un square minuscule. Valentine Chaville, au milieu de la piste, envoie des baisers que ses beaux bras étendus ont l'air de vouloir lancer et essaimer dans l'espace, à la disposition de usted.

LE VIEUX MONSIEUR, *quittant sa place et gagnant la sortie.* — Oh! oh! Ce jardin est un commencement d'hostilités... Encore un... Qui ça peut-il être? Ah! et puis, zut! Qu'est-ce que tout cela peut bien me fiche? La môme va, tout à l'heure, me raconter une histoire... et je la croirai... et je ne dirai rien... parce que... parce que... je ne veux pas qu'elle me quitte! Eh! va donc! protecteur!...

Il sort le dos courbé, la démarche pesante... inattentif aux saluts obséquieux...

GEORGES FRAPPIER.

SOLILOQUE

Ah! combien j'en connais de gens,
Qui sont extrêmement obligeants,
Mais qui ne prêtent jamais d'argent!...

Mont-de-Piété, Mont-de-Piété,
Où mon matelas fut porté,
Et, hélas! aussi la croix de ma mère.

Que le pécule est éphémère!

Je vois, à la terrasse des cafés,
Des messieurs vêtus de vêtements clairs, et coiffés
D'élégants chapeaux de paille,
Qui boivent des boissons glacées, avec des pailles,
En échangeant des aperçus spirituels...

Dans ma bourse plus rien ne danse,
Rien qu'un morceau de papier gommé, sans importance,
Une petite clé, et une correspondance
D'omnibus (périmée, je pense)...

Et je ne puis me défendre de quelque fiel.

FRANC-NOHAIN.

NOS COLLECTIONNEURS



— Comment se fait-il que vous n'ayez rien de Untel?
— Oh! Untel, c'est un de mes amis!...

LE CRAPAUD

Né d'une pierre, il vit sous une pierre et s'y creusera un tombeau.

Je le visite fréquemment, et chaque fois que je lève sa pierre, j'ai peur de le retrouver et peur qu'il n'y soit plus.

Il y est.

Caché dans ce gîte sec, propre, étroit, bien à lui, il l'occupe pleinement, gonflé comme une bourse d'avare.

Qu'une pluie le fasse sortir, et il vient au-devant de moi. Quelques sauts lourds, et il s'arrête sur ses cuisses et me regarde de ses yeux rougis. Si le monde injuste le traite en lépreux, je ne crains pas de m'accroupir près de lui et d'approcher du sien mon visage d'homme.

Puis je dompterai un reste de dégoût, et je te caresserai de ma main, crapaud?

On en avale dans la vie qui font plus mal au cœur.

Pourtant, hier, j'ai manqué de tact. Il fermentait et suintait, toutes ses verrues crevées.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne veux pas te faire de peine, mais, Dieu! que tu es laid!

Il ouvrit sa bouche puérile et sans dents, à l'haleine chaude, et me répondit avec un léger accent anglais :

— Et toi?

JULES RENARD.

FONCTIONNAIRE LIBÉRÉ

Après trente ans de « services » dans une administration publique, trente ans pendant lesquels il a fait le possible, consciencieusement, pour s'élever en empêchant les autres d'en faire autant, trente ans pendant lesquels il n'a pas négligé, un seul jour, de se jeter à plat ventre devant ses supérieurs, et d'écraser du pied ses subordonnés, M. de Bec-en-l'Air se retire avec une confortable retraite. On est si content de voir ses talons qu'on le prie d'agréer, en même temps que son brevet de pension, le ruban de la Légion d'honneur et le titre de chef de bureau honoraire.

Un des infortunés qu'il a, pendant tant de lustres, tenus sous l'effroi de sa calotte de velours, un de ceux qu'il a contribué, par ses rapports aux autorités, à confiner dans un triste poste d'expéditionnaire, se croit obligé de rendre visite à son ex-chef. Le pauvre homme s'assied, tout au bord de la chaise qu'on lui montre, cause quatre minutes, puis, timidement, s'apprête à prendre congé.

— Vous voilà bien pressé; où allez-vous donc en sortant d'ici? consent à dire le chef de bureau honoraire.

— Mais... c'est l'heure de mon bureau...

— Vous allez à la boîte?

— Oh! monsieur le chef de bureau, je ne me suis pas permis... j'ai dit que c'était l'heure, pour moi, de me rendre à l'administration générale des...

— Dites : la boîte, mon cher; dites : la boîte.

— Monsieur le chef de bureau...

— Mon cher, vous reconnaîtrez, je l'espère, que mon langage est bien désintéressé...

— Oui, monsieur le chef de bureau.

— ... car je suis en retraite...

— Oui, monsieur le chef de bureau.

— ... et, conséquemment, je n'ai plus rien à risquer...

— Oui, monsieur le chef de bureau.

— ... eh bien, mon ami, dites : la boîte, et si cela ne vous suffit pas, dites : le dépotoir; ces façons de parler pourront nuire à votre avancement, j'en demeure d'accord ; mais votre bonne renommée de franchise restera intacte. Avant tout, gardons intacte notre réputation de franchise; j'ai trop souffert, pour ma part, d'avoir dû, pendant une longue vie de labeur, mettre une sourdine à la mienne.

JEAN DESTREM.

L'OCCASION

C'est le dernier atout dans le jeu de Satan.
— A l'heure trouble où la Conscience boiteuse
A perdu son chemin, elle est l'entremetteuse
Entre le crime et le criminel hésitant.

C'est elle à point nommé qui le guette et l'attend
Au coin d'une ruelle écartée et honteuse,
Lui tend l'arme, et lui dit de sa voix chuchoteuse :
« Tout est désert. La nuit est sombre ; c'est l'instant! »

Elle endort les gardiens, détourne la police,
Étend sur la maison l'obscurité complice,
Garante du succès et de l'impunité.

— Oh! qu'il ne marche pas encor la tête fière
Celui que n'ont jamais par la manche arrêté
Les doigts crochus de la mauvaise conseillère.

ARMAND MASSON.

Un petit café. Quatre joueurs de manille en plein fonctionnement. L'un d'eux est brusquement interpellé par un gamin tout essoufflé qui vient de faire irruption.

— Vite, M'sieu, votre femme vient de tomber sous un omnibus, et...

— Quoi! un petit atout de rien du tout! Et moi, j'ai cinq atouts dans la main. Tu diras qu'on m'attende.

⁂

Mlle de la Barrière de l'Estoile vient d'être victime d'un accident de bicyclette. C'est le visage qui a le plus souffert. La pauvre enfant est presque défigurée.

Le docteur est mandé. Il examine la blessée.

— Docteur, craignez-vous pour ses jours?

— Pour ses jours, non; mais j'ai bien peur... pour ses nuits!

⁂

En Bourse.

— Que pensez-vous de ces valeurs?

— Euh! je ne les crois pas très catholiques.

— Bon! je vais me dépêcher de les convertir.

⁂

Salon de coiffure. Un monsieur a pris place pour se faire faire la barbe.

— Attendez, mon ami, il me semble que vous avez les mains un peu sales...

— Parbleu! il y a deux heures que je n'ai donné de schampooing!



Directeur : PAUL BOUTIGNY ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Affiche de G. LEROUX.

Prix : 5 fr. ; franco : 5 fr. 50.

COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 32.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

L'EXPOSITION



Un Arrivage.



Composition de Louis Popineau.

C'EST PAS FINI

On — Qui ça ? On comme la lune —
on a cru l'Inauguration
finie. Eh bien ! ce n'était qu'une
oh ! bien simple répétition.

Loubet, Terreur du Haut-de-forme,
vint là, répéter sa leçon ;
Il inaugura pour la forme
mais n'inaugura rien de bon.

Il inaugura tout en masse :
palais fermés, hangars déserts,
et ce grand fils du temps : l'Espace,
et le soleil, et le plein air,

et le Vide, — à ce point sinistre
et lugubre qu'il évoquait
le Président et ses Ministres
en grand Conseil de Cabinet.

Mais à présent, il inaugure
en détail le moindre moellon.
Il faut qu'on lui donne en pâture
tous les matins un pavillon.

Au son des cuivres qui s'imposent
à tous les gestes officiels,
Loubet vient effeuiller les roses
de son langage artificiel.

Hier, parmi les flots d'harmonie,
il inaugurait le Japon ;
ce matin, c'était la Bosnie
ou quelque palais Patagon.

Demain, ce sera la Colonne...
Mais demain, est-ce bien certain ?
Non, car demain n'est à personne...
Ce sera pour après-demain.

Et vous verrez, pourvu qu'il dure,
qu'il voudra de l'Exposition
inaugurer la fermeture
et même la démolition ;

puis, après la dernière pierre
viendra le tour du dernier trou ;
tout enfin, jusqu'à la poussière,
cet homme inaugurera tout.

E.-V. HYSPA.

D. O. WIDHOPFF



ÉTUDE

LA BALLADE DES AFFICHES

Tout un jardin multicolore,
Fleuri de serments bredouillés,
Sur nos murailles vient d'éclore.
Papiers verts, bleus, rouges, rouillés!
La limousine des rouliers
De plus d'arc-en-ciel n'est pas faite.
Mes yeux en sont emmargouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

L'un, ainsi que Pétrarque à Laure,
Nous parle avec des airs mouillés.
L'autre, qui souffre du pylore,
Aigre, avec des mots gargouillés,
Nous adjure à coups de souliers.
Chacun se prend pour un prophète.
Tous les fous sont déverrouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

Pauvres murs, combien je déplore
De vous voir ainsi barbouillés!
Vite de l'eau! Vite du chlore!
Qu'il pleuve! Il faut que vous couliez,
Flots du ciel, sur ces murs souillés.
Tombez! O débâcle! O défaite!
Que tous leurs papiers soient brouillés.
Mais les chiffonniers sont en fête.

ENVOI

Princes, les votes dépouillés
Mettront Pierre ou Paul sur le faîte.
Qu'importe ce que vous vouliez!
Mais les chiffonniers sont en fête.

JEAN RICHEPIN.

ÉRUDITION INTEMPESTIVE

La plupart de nos jeunes contemporains ont encore présente à la mémoire l'antique et surprenante histoire de cet individu qui, poursuivi par des brigands, je crois, se réfugia dans une caverne. Je ne me rappelle plus le nom de ce personnage, — mais qu'importe le nom, pourvu qu'on ait l'adresse!

Je dois avouer, du reste, que j'ai également oublié l'adresse de ce monsieur. Il me serait impossible de dire dans quel désert béait son domicile de hasard. Cela n'a d'ailleurs qu'une bien faible importance...

Le suivant détail me paraît moins négligeable : A peine notre sympathique fuyard fut-il à l'abri, qu'une araignée du voisinage éprouva le besoin de se dégourdir les jambes et de capturer quelque savoureux gibier.

Elle fila sa toile à l'orée du susdit repaire, et, lorsqu'à bride abattue, les poursuivants advinrent — ils passèrent outre.

« Evidemment, leur homme n'était pas là-dedans! Pour y entrer, il lui eût fallu rompre le piège à mouches; — donc, pas d'erreur, et hurrah! — c'était plus loin qu'il fallait le chercher! »

De nouveaux kilomètres furent aussitôt avalés par ces birbes féroces, et c'est ainsi que, grâce à l'intervention d'un humble insecte, notre brave ami eut la vie sauve.

Voici une autre aventure qui rappelle la précédente par plus d'un point, mais dont l'issue fut, hélas! moins heureuse.

A l'entrée d'une caverne sise dans le district d'Osaka (Japon) vivait une vieille et savante araignée. Longtemps, elle avait séjourné dans les communs d'un tisserand de la cour, et des mille choses extraordinaires qu'elle avait vues, elle avait su faire son profit. C'était assurément l'araignée la plus habile et la plus distinguée qui fût dans tout l'empire du Soleil-Levant.

Or, il arriva, qu'un jour de guerre civile, un jeune Samouraï fut âprement pourchassé par les ennemis de son père et qu'il vint se blottir dans la grotte en question, — autant pour se soustraire aux limiers que pour obéir aux pressantes sollicitations de son intestin perturbé par l'épouvante.

L'araignée le vit, et pudiquement elle détourna ses dix mille yeux, — ce qui, entre nous, n'était pas une mince besogne!

Supposant en outre que le nouveau locataire courait le risque d'être prochainement estourbi, elle résolut de le sauver : « Une petite toile à la porte, et le tour serait joué! »

D'un doigt preste, elle amorça donc son fil et se mit à l'œuvre avec une merveilleuse dextérité.

Malheureusement pour le gentilhomme japonais, l'excellente bestiole joignit, au désir louable de faire une bonne action, l'ambition plus vaine de laisser un nom glorieux.

Avec le Roi des Crabes, et les quarante-sept fidèles Rônins, elle se vit couchée au Livre des mille Légendes, — illustrée par Hokusaï, — et tirée à des centaines de joyeux exemplaires!

En un mot, elle voulut faire montre de ses talents, prouver qu'elle n'était pas la première araignée venue, mais une tricoteuse des plus érudites, et, dans sa toile, elle tissa cette inscription en belles lettres décoratives :

IL Y A QUELQU'UN

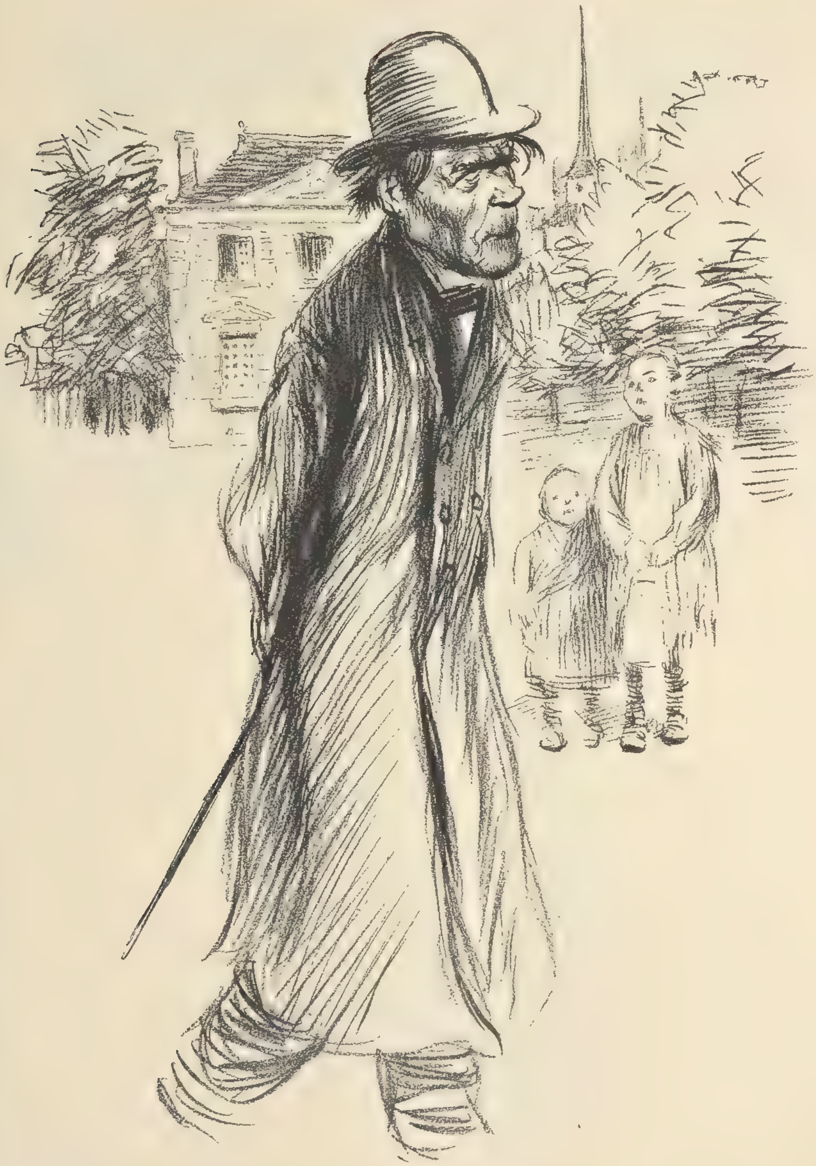
Le résultat fut déplorable.

Cinq minutes plus tard, bardé de buffle et coiffé à la cerf-volant, le chef des conjurés arriva au galop de son petit poney noir.

Il lut l'avis révélateur, poussa un ricanement sauvage, — pénétra dans le souterrain, — et, d'un seul coup de son sabre clair, — ouvrit le ventre alors complètement vide de l'infortuné Samouraï.

GEORGE AURIOL.

CH. HUARD



La province n'a pas le sens du théâtre. Pourquoi ne suis-je resté à Paris ? je serais maintenant à la Comédie-Française !



Voici tomber la nuit sur les îlots des lacs
Où l'eau verte se change en un miroir de jade;
Tandis que plus lointain ronronne le ressac
Des eaux blanches frappant les rochers des cascades.

La brise vespérale entraîne vers le nord
Un grand vol orangé de vaporeux nuages
Glissant sous le réseau ciselé de feuillages :
Dentelle d'outre-mer sur un large fond d'or.

La berge disparaît, lentement effacée
Par l'ombre qui du lac monte insensiblement.
Les carpes, par sursauts, en ondes espacées
Troublent ce pur miroir d'un vague tremblement,

La lune, par delà le faîte aes ormeaux,
A montré sa clarté rêveuse et délicate.
Des cygnes espacés, sur le lointain des eaux
Dans ce jour opalin et clair-obscur s'ébattent.

Il monte de la nuit un grand chant de silence,
Imprégné de désir et d'invisible amour,
Comme un parfum nerveux de rares souvenance
Frémissant des baisers inoubliés du jour.

Et seul, au bord de l'eau dont l'infini murmure
Berce mon cœur souffrant d'un rythme langoureu
Je vois dans un rayon glisser des formes pures
Se penchant sur mon front, un rire dans les yeu

« Naïades qui passez, pourquoi votre visage
A-t-il ce soir les traits de celle que j'aimais ?
Rêve du temps passé ! ivresse d'un autre âge,
Désir fou de mon cœur qui ne devint jamais ! »

L'ombre insensiblement a déployé son voile
Jusqu'au bord des coteaux. Dans les prés rivera
Des grillons éveillés sifflent leur cri sans fin;
Dans la nuit bleue, au sud, la premièce étoile.

RENÉ PUAUX.

L'ŒUVRE

DENYS HÉLOU, *vingt-cinq ans.*
PASCAL, *un confrère et ami, vingt-huit ans.*

(Chez Denys Hélou. Il est à sa table, devant des papiers le soir. Sa lampe est allumée. Son feu pétille. Pascal entre.)

PASCAL. — Toujours! Ah ça, tu travailles toujours?

DENYS. — Toujours.

PASCAL. — C'est trop. Tu te fatigueras.

DENYS. — Non.

PASCAL. — A quoi travailles-tu?

DENYS. — A ma grande affaire.

PASCAL. — Cette chose mystérieuse que tu n'as jamais voulu me dire?

DENYS. — Oui.

PASCAL. — Ça avance?

DENYS. — Non.

PASCAL. — Tu en as encore pour longtemps?

DENYS. — Montaigne dit : « Que sais-je? » Peut-être six mois... peut-être vingt ans.

PASCAL. — Oh!

DENYS. — C'est ainsi.

PASCAL. — Tant pis. Tu devrais te hâter. On attend quelque chose de toi. N'importe quoi... Mais on attend. Faut pas faire attendre.

DENYS. — Ils attendront.

PASCAL. — Je sais bien qu'avec ton talent ils n'y perdront rien. C'est tout de même un jeu dangereux.

DENYS. — Je le joue.

PASCAL. — Oui. Enfin, c'est ton affaire. De quand déjà est ta première œuvre?

DENYS. — De 92.

PASCAL. — Huit ans!

DENYS. — ALINÉAS.

PASCAL. — Je me rappelle! Étonnants! Tout à fait de premier ordre! Ça tenait dans le creux de la menotte. C'était deux petites pages qui n'avaient pas chacune vingt lignes...

DENYS. — La quantité n'y fait rien!

PASCAL. — Parbleu! Mais l'émotion dans le public a été profonde. Ça allait très loin, tu sais, tes alinéas!

DENYS. — Je te crois! Ça a lancé la *Revue groseille*. Du jour au lendemain, tout ce qu'il y avait de mufle s'est désabonné. Il n'est plus resté que les gens d'art.

PASCAL. — Oui, maintenant, on est entre soi.

DENYS. — Eh bien! c'est à moi qu'on doit ce nettoyage.

PASCAL. — Raison de plus pour marcher, à présent que tu te sens en contact avec ton vrai public?

DENYS. — Ah! Ça t'est facile à dire. Toi, tu ponds, tu ponds...

PASCAL. — Trop?

DENYS. — Non. Mais beaucoup. Je viens de lire tes *Petits Fleurons de la princesse Renoncule*.

PASCAL. — Eh bien?

DENYS. — Ça se tient. C'est superbe, avec des défaillances. Au fond, ça n'est pas mûri. Moi, vois-tu je suis pour mûrir.

PASCAL. — Tu mûris trop. Méfie-toi. Ça fera comme les fruits. Ça finira par pourrir.

DENYS. — Non.

PASCAL. — Dis-moi ce que tu nous prépares? Voyons? Sois gentil. C'est ça? Ce volumineux cahier que je vois sur la table?

DENYS — Oui.

PASCAL, *se penchant.* — Je peux regarder?

DENYS. — Si tu veux.

PASCAL. — A la bonne heure. Tu as confiance en moi. *(Il prend le cahier.)* Tu as bigrement raison! *(Il l'ouvre avec satisfaction.)* Oh! tu te fiches de moi? Ça n'est que du papier blanc. *(Il le rejette.)*

DENYS. — C'est pourtant le bouquin. C'est lui. Après que je l'aurai écrit, c'est là qu'il sera. Quand? Cela n'a qu'une moindre importance!

PASCAL. — Tu es sérieux?

DENYS. — Comme la mort. J'ai compté mes feuilles. Mon livre n'en fera pas une de plus, pas une de moins. Je ne suis pas en retard; j'ai toutes mes feuilles.

PASCAL. — C'est toujours ça! Combien en as-tu?

DENYS. — Cent quatre-vingt-dix-neuf. Ce qui fera près de six cents pages d'imprimerie.

PASCAL. — Mais tu seras mort avant la fin du titre?

DENYS. — Qu'importe si la première moitié du titre est belle!

PASCAL — Il est vrai que tu as de quoi vivre?

DENYS. — Quelques sesterces qui me furent laissés par mon père.

PASCAL. — Il a eu du nez. Sans lui, tu étais forcé de pondre, mon vieux, comme les vulgaires camarades!

DENYS. — Jamais. C'est contraire à ma nature d'artiste. La production est toujours un peu une déchéance. Toute pensée traduite est abîmée. Ne formulons point. La vraie supériorité se renferme en elle-même avec jalousie, sans rien sécréter, ou le moins possible. Là où il n'y a rien, la critique perd ses droits. On est bien fort, va, dès qu'on ne peut pas être jugé?

PASCAL. — Évidemment. C'est un point de vue. L'éloquence des silencieux.

DENYS. — Mais oui. Parler! Pourquoi? Tant qu'on se tait on est approuvé.

PASCAL. — En tout cas, pas contredit.

DENYS. — Nourrissons le public d'impatience et d'espoir. Il n'en demande pas davantage.

PASCAL. — Pourtant...

DENYS. — Non.

PASCAL. — Permets. J'entends parler de toi, sapristi! Je t'assure qu'on regrette que tu ne nous aies rien donné depuis cinq ans.

DENYS. — Justement! On regrette, dis-tu... C'est délicieux. C'est le velours, le regret.

PASCAL. — On finira par t'accuser d'impuissance!

DENYS, *stupéfait.* — Moi! d'impuissance? Moi!

PASCAL. — Mais oui, toi!

DENYS, *blême.* — Allons donc!

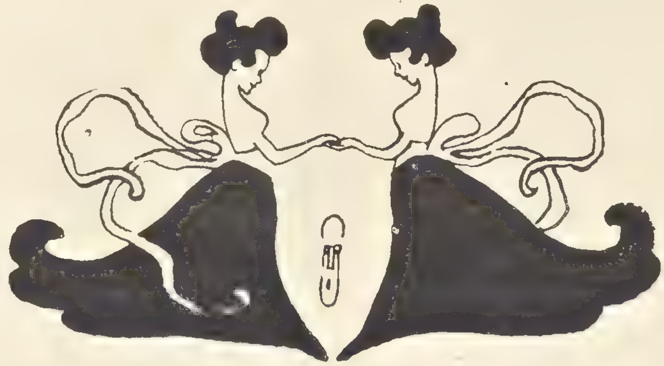
PASCAL. — On a même déjà commencé, si tu veux que je te dise la vérité.

DENYS, *qu'envahit la colère.* — Moi?

PASCAL. — Ma parole. Couramment on déclare...

DENYS. — Tu as entendu, de tes propres oreilles, des gens qui ont osé... Ah! bien, elle est shakespearienne, celle-la! Moi, Denys Hélou! Imp... Attends un peu. Non... mais j'en suis exaspéré... tu sais!

PASCAL, *bonne rosse.* — Que veux-tu! C'est embêtant, j'en conviens!



DENYS. — Alors? dans Paris? en France? on dit ça?... Que je ne peux plus... que je n'ai rien... vidé?

PASCAL. — Non... On ne dit pas vidé... Les ALINEAS... sont trop peu de chose pour qu'on emploie...

DENYS, *qui éclate*. — Comment! sale bête! trop peu de chose! Les as-tu bien lus?

PASCAL. — Mais oui. Et même relus!

DENYS. — Tu n'y as rien compris!

PASCAL. — Je te demande pardon. Et puis, ne me cherche pas querelle, allons! Ce que j'en fais, moi, après tout, c'est dans ton intérêt. Je te dis le sentiment général. Maintenant, agis à ta guise.

DENYS. — Les brutes! Les chameaux! Les ânes de Balaâm!

PASCAL, *fausse sortie*. — Et puis, bonsoir, j'aime pas les scènes. Ça m'empêche de travailler.

DENYS. — Non, reste. Ah! Ils ont dit que j'étais vidé... Eh bien, ils vont voir!

PASCAL, *qui n'ose comprendre*. — Comment dis-tu?

DENYS. — Ils ne se doutent pas de ce qui les attend!

PASCAL, *pressant*. — Explique-toi, vieux?

DENYS. — Et pas plus tard que dans un mois.

PASCAL, *qui croit deviner*. — C'est vrai? Tu ne me donnes pas une fausse joie?

DENYS. — Je vais leur ficher un bouquin par la mâchoire... Un autre bouquin... Ils m'en diront des nouvelles!

PASCAL. — Bravo! Alléluia!

DENYS. — Et ça les calmera pour longtemps!

PASCAL. — A la bonne heure! Tu es dans le vrai! Cette fois, ça y est! Ah! dame, ça, oui... on va être un peu épaté sur la place... et les critiques... tous ces ratés...

DENYS. — C'est eux les impuissants, les vidés, les nuls... les coquillages!

PASCAL. — Oui! Oui! Vas-y! Tu écumes. T'es beau! T'es sur le trépied. Et alors, comme ça, cachottier... tu as un bouquin, tout prêt?

DENYS. — Tout prêt, oui, mon cher.

PASCAL. — Fini-fini?

DENYS. — Archi.

PASCAL. — Oh! Et tu ne me le disais pas? Même à moi? C'est pas très chic...

DENYS. — Enfin, à présent, tu le sais.

PASCAL. — Et qu'est-ce que c'est?

DENYS. — Ah! voilà!

PASCAL. — C'est gros?

DENYS, *avec un soupir*. — Dame, oui!

PASCAL. — Par exemple?

DENYS. — Vingt pages.

PASCAL. — Oh!

DENYS, *grave*. — N'est-ce pas? C'est un effort... C'est une goutte de cervelle... y a pas à dire!

PASCAL. — Ah! oui... mais dis-moi donc... Il t'a fallu au moins quatre ou cinq ans?... Tu ne penses qu'à ça depuis ALINEAS?

DENYS. — Bien avant. C'est mon cœur, l'œuvre de ma vie... quoi!

PASCAL. — Mais, nom d'un petit chien, qu'est-ce que c'est? J'en bave.

DENYS. — Eh bien!... C'est le catalogue de tout ce que je ferai.

PASCAL, *avec une désillusion dans la voix*. — Ah!

DENYS. — La liste de tous mes livres en préparation... comprends-tu? Vingt pages, petit! Ça fait vingt pages, tout ce que je ferai! Vingt pages! Roman... histoire... philosophie... vers... théâtre... toutes les lyres! Vingt pages! Voltaire et Scribe n'arrivent pas à la moitié! Dira-t-on, après cela, que je suis un eunuque?

PASCAL. — Non! non! On ne le dira pas!

DENYS. — Vingt pages! Et pige-moi tous ces titres... *(Il récite.) Coloquinte*, vers. *Un Œil*, drame.

PASCAL. — Charmant!

DENYS. — *Fabulettes. Rires d'Apocalypse.*

PASCAL. — Je vois ça d'ici!

DENYS. — *Crocodiles mes frères! Introibo. Les Quarante à la Lanterne.*

PASCAL. — Bravo!

DENYS. — *Petites Éponges. Le Pou des bois. Cœurs de porcelaine.*

PASCAL. — Attends. Dis que tu me dédieras *le Pou des Bois?*

DENYS. — Je te le dédie. *(Il continue.) Les Ongles... Une Gaminerie de Jéhovah.*

PASCAL. — Bravo! bravo! Tout ça est fait, ma canaille!... C'est tout fait. N'y a plus qu'à le fiche sur le papier.

HENRI LAVEDAN.

FEUILLETS D'ALBUM

STEINLEN



PROPOS DE BAIN

— Ami, tu ne me reconnais pas? —
M'a dit, d'un ton de doux reproche,
Le bouchon qui tout autour de moi tourne et s'approche,
Et qui flotte,
Dans la baignoire où je m'ébroue et je m'ébats :

— Ami, tu ne me reconnais pas!

Et comme je lui avouais que non,
Voici qu'il m'a dit à l'oreille :
— Je suis le bouchon de bouteille,
Tu sais, la bouteille si vieille,
Une bouteille des grandes occasions,
Qu'on dégusta le jour de ta première communion...

Ah! tu n'es plus l'enfant très sage,
Avec un grand cierge et un brassard à filagrammes,
L'enfant que de bonnes et pieuses dames
Embrassaient en lui donnant de belles images...

Car tu n'as pas triomphé des épreuves,
Et Satan, ses pompes, ses œuvres,
Ont sur toi repris leur empire :
En as-tu fait, en as-tu fait :
Et les filles, le café,
— Tant de péchés! —
Et même pire!

Et moi non plus, je n'ai pas suivi la droite ligne ;
Quand j'eusse pu, au lieu de ce métier indigne,
Être le tranquille bouchon d'un pêcheur à la ligne,
— Moi non plus je n'ai pas suivi la droite ligne :

— Calmes pêcheurs le long des peupliers,

Ménages d'ouvriers,
Ménages d'employés,
Ménages de petits rentiers :

Sur l'herbe drue la nappe est mise :
Voici des fleurs, des fruits, des goujons et des tanches.
Pour l'appétit que le grand air aiguise,
En manches
De chemise,
Pêchons la friture des dimanches! —

Mais j'ai trouvé ces saines joies
Bonnes seulement aux bourgeois,
Trop simples, trop bêtes :
Aller taquiner le goujon,
Fi donc!
J'en ai voulu faire à ma tête...

Et, profite de mon histoire,
Que la bassesse de mes instincts te soit connue,
Te soit notoire :
Je me suis fait bouchon flotteur dans les baignoires
Pour voir
Des femmes, des petites femmes nues...
Tu parles, que je les ai vues!

Et j'ai vu des hommes, tu sais :
J'ai vu Sarcey,
Et d'autres, et d'autres, et d'autres.
D'aucuns barbus comme des apôtres,
D'aucuns rasés :

Et ils m'ont mis une ficelle, et ils m'ont ficelé,
Les lâches, — pour que je ne puisse plus m'en aller!

— A bon droit si tu te lamentes, —
Lui dis-je alors, — du moins en compensation,
Tu évites ici la blessure du tire-bouchon,
Sournoise, humiliante,
Et voire
Attentatoire...

Mais il prit à ces mots un air si singulier

Que je ne remettrai plus les pieds
Dans cette baignoire.

FRANC-NOHAIN.

JOIE D'ENFANT

Comme je traversais le pont, un distributeur m'a remis une image aux immenses proportions, et me voilà de nouveau en chemin, les mains ennuyées de cette pancarte dont je ne sais que faire.

Elle représente une avenue fuyant à perte de vue, où ne se voient toutefois que les vastes magasins de la maison Chose et Cie. Il semble que ces vastes magasins occupent toutes les maisons du vaste boulevard, et que tout ce qui circule sur la chaussée ou les trottoirs : camions, tramways, fiacres, voitures de maîtres et piétons, se précipite vers les magasins Chose et Cie, les plus vastes du monde.

Et gauche, et gêné, et empêtré, j'ai commencé par rouler l'inutile paperasse, et j'ai médité de m'en débarrasser en l'envoyant au Havre, par la rivière; mais je me suis aperçu qu'un petit garçon me suivait pour essayer de voir l'image.

L'idée lumineuse m'est venue de la lui offrir, et il est parti, la déployant, si heureux de la posséder qu'il en était pâle.

O joie! perdue pour moi, de ne rien connaître, d'avoir un œil neuf pour lequel tout est spectable, et de se faire du bonheur, chemin faisant, avec le prospectus d'un marchand de casquettes, avec l'allumette qui descend le fil du ruisseau, avec l'occasion de se pendre par les mains au derrière d'une voiture, avec rien, rien, qu'un petit cœur d'enfant qui, du matin au soir, perçoit de fortes impressions, parce que, pour les agrandir, il a toujours à son service les puissances de l'idéal.

JEAN DESTREM.

J. VILLON



— Ah! Julie, qu'avez vous fait!... allumer les bougies roses!...

LES DEUX SILENCES

Calme infini du jour, âme du sol immense,
Quiétude et néant vers le clair horizon,
Rêve de l'univers, stupéfaite démence,
De l'orgueil devant un océan de raison!
Dès l'aube qui s'émeut sous son brouillard de brume
Règne, aigle fantastique, en les airs attiédis,
Silence! cependant qu'au bord du ciel s'allume
Pour ton vaste pouvoir la gloire des midis!
Sur les bruits d'ici-bas plane comme un scrupule
Et garde le Présent heureux de son éveil
Jusqu'à l'heure troublante où vient le crépuscule
S'affliger avec toi de la mort du Soleil!

*

Râle étouffé des nuits, effluve funéraire,
Immuable douleur blottie au cœur du froid,
Silence! hymne muet d'un rhythme imaginaire
Qui fait gémir la peur et s'étrangler l'effroi!
Dans les noirs corridors des ténèbres tragiques,
Le long des murs en deuil des jours trop tôt défunts,
Rampe comme un blessé, malgré d'âpres musiques
Qui hurlent par la voix des antans importuns.
Sous le sombre linceul où la Lune suppure,
Meurs éternellement, Silence aveugle et sourd,
Avec nos cauchemars dont la chimère impure
Écrase nos sommeils de son corps veule et lourd.

EDMOND CHAR.

LES ANES A PARIS

Au mois de mars dernier, en passant sur l'avenue Bessières, je rencontrai un âne attelé à une carriole de chiffonnier; il cherchait son goûter dans les terrains vagues qui subsistent vis-à-vis des fortifications; un petit garçon, de sept à huit ans, le conduisait attaché par le plus primitif des licols, une corde.

Sous ses vêtements déguenillés, avec sa chevelure hérissée, roussie par le grand air, le conducteur avait une physionomie attachante; de grands yeux bleus plus naïfs qu'ils ne le sont chez les enfants des faubourgs, une bouche souriant d'un bon sourire; il suivait avec une curieuse sollicitude les péripéties du repas de son compagnon, péripéties peu fécondes en aubaines.

Le baudet broutait du bout des lèvres quelques tiges de graminées poudreuses et flétries par l'hiver, qui avaient poussé dans ce sol maigre et, peu satisfait du régal, secouant ses longues oreilles, lorsqu'une brise aigre faisait courir des frissons sur son habit gris-de-lin, il tournait son nez du côté de la ville où devait se trouver l'écurie, avec une expression de résignation mélancolique.

Chagriné par cette indigence du pâturage, le petit garçon traversa la chaussée pour amener son camarade dans les fossés qui la bordent, où quelques taches verdoyantes indiquaient une végétation plus fraîche.

Mal lui en prit. Une bande de polissons qui jouait dans un des bastions ne les eut pas plus tôt aperçus qu'elle les prit pour objectif et fit pleuvoir une grêle de cailloux autour d'eux. Atteint au flanc par une pierre, l'âne affolé prit la fuite, escalada un talus, et gagna la crête du rempart; l'enfant, qui ne l'avait point lâché, tomba et fut traîné.

La situation était critique; de l'autre côté se trouve le fossé des fortifications, un gouffre.

Trois ou quatre personnes qui se trouvaient là étaient accourues; inutilement, car, comme s'il eût eu conscience du danger auquel il exposait son petit ami, l'âne s'était arrêté et restait immobile pendant qu'il se relevait.

Malheureusement un sergent de ville était arrivé en même temps que les sauveteurs. Il tança sévèrement le jeune ânier, le menaça de conduire sa bête à la fourrière s'il la retrouvait sur les fortifications; l'enfant sanglotant suppliait, le baudet lui-même semblait consterné; heureusement la scène ne tourna pas au tragique; l'agent de police se contenta de reconduire le couple sur la chaussée; une pièce blanche qu'un des spectateurs mit dans la main de l'enfant sécha ses larmes.

Une demi-heure après, en repassant devant le terrain vague, j'y retrouvai le petit chiffonnier et son âne.

Le premier, ayant consacré une partie de ses capitaux à l'acquisition d'une livre de pain, s'était assis sur un tas de moellons; derrière lui était le baudet qui, l'encolure allongée, appuyait sa tête sur l'épaule de son jeune maître; celui-ci cassait dans le quignon, faisant deux bouchées du morceau, gardait pour lui la plus petite et tendait l'autre aux lèvres de son âne qui, sans quitter sa posture, triturait amoureusement cet agréable supplément à son herbe desséchée. Vous en rirez peut-être, mais en m'en allant je me disais que si ce bambin s'affirme plus tard en brave homme, sa charitable amitié pour sa bête n'y aura pas été étrangère.

G. DE CHERVILLE.

AU SALON

Entre critiques d'art :

— Je viens de voir le tableau de Chose : *Pilate se lavant les mains.*

— Qu'en pensez-vous?

— J'estime que Jésus-Christ est bien vengé!

*

Devant le tableau de X...

— Comment peut-on perpétrer des horreurs semblables?

— C'est l'œuvre d'un original qui prétend s'affranchir de toute école, de toute règle...

— Pour affranchi, il l'est... On voit tout de suite qu'il est timbré!

*

— Ne trouves-tu pas que ce paysagiste a la peinture triste?

— Absolument; c'est le Bossuet de la peinture.

— Pourquoi le Bossuet?

— A cause des horizons funèbres, parbleu.

N° 33. 15 Mai 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Composition de Henri Rivière.

Directeur : PAUL BOUTIGNY ✶ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 33.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A L'EXPOSITION



Dessin de Ch. Huard.

— C'est toujours les mêmes qui sont décorés... est-ce que, le jour de l'inauguration, Loubet ou Millerand sont venus te serrer la main?...


Le Buveur.

EXPOSITION CANINE

Comme il faisait un temps de chien
j'ai dirigé — ça se devine —
mes pas tranquilles, oh ! combien !
vers l'Exposition canine,

Epagneuls, dogues et mâtins
est-il besoin que je les nomme ?
j'ai vu là tous les spécimens
de ce fidèle ami de l'homme.

Ami de l'homme en général,
à ce qu'on dit, et de la femme
en particulier, l'Animal
en question n'est qu'un polygame...

Mais n'anticipons pas. — J'ai vu
là, des chiens de toutes les races;
ils étaient plus ou moins poilus
et plus ou moins aussi de chasse.

Danois, jeunes et beaux Danois
venus sans doute de Syrie :
grands lévriers aux longs abois,
dont les côtes sont de sortie ;

longs bassets à la jambe torse :
tout ce qui nous reste aujourd'hui
des siècles de Louis XIV
et Louis XV réunis ;

barbets frisés à la façon
de nos artistes capillaires,
gredins, Terre-Neuve, bichons,
futurs cocus comme vos pères ;

dogues, gardiens de nos maisons,
portiers à la mine bourrue ;
carlins au nez plat de cochon ;
chiens de salon et chiens de rue,

je vous ai vus : Mais où sont donc
les chiens couchants dits fonctionnaires ?
Où voit-on ? Dans quelle section ?
les fameux chiens de commissaire ?

E. V. HISPA.

UNE BELLE SPÉCULATION

Dans sa jeunesse, M. Deublioux étudia longuement la fameuse question des « mots » de coffre-fort. On sait qu'avant de trouver un mot de coffre-fort, on peut se livrer à des millions de combinaisons. M. Deublioux avait découvert un moyen de simplifier cette opération. Ce moyen, purement mécanique, était basé sur le principe du levier. Il consistait à introduire des lames d'acier dans la rainure du coffre et à effectuer de lentes pesées.

M. Deublioux avait déjà réussi de belles expériences. Malheureusement, sa carrière d'inventeur fut interrompue par un séjour de huit années qu'il dut faire à Clairvaux (Aube).

Quant il quitta Clairvaux, M. Deublioux renonça à immortaliser son nom, et prit celui de Raoul d'Oublevey, sans recourir, pour ce changement de nom patronymique, au Conseil d'Etat, dont la procédure est bien longue, au gré d'un homme d'affaires diligent.

M. d'Oublevey, ayant fondé un cabinet d'affaires, lança successivement, à un capital variant de 750,000 francs à 2,500,000 francs, les *sinapismes-annonces*, les *scaphandres d'enfant*, *l'assurance contre le torticolis*, etc.

Il y a à Paris, disait-il dans un de ses prospectus, deux millions et demi d'habitants. En admettant qu'un seul habitant sur mille — et ce chiffre est bien au-dessous des plus faibles prévisions, s'abonne pour cent francs par an à la *Compagnie du lait de poule à domicile*, ce chiffre, tout réduit qu'il soit, nous donne pour Paris seulement, un revenu de. . . . . 250,000 francs.

Suivait le total des frais, qui se trouvait être moins élevé que celui des recettes.

La grande théorie de M. d'Oublevey, dans les émissions dont il s'occupa, était qu'il fallait reculer le plus possible la mise en vente et la fabrication du produit à lancer, afin de ne pas gêner le placement des actions, dans le cas où la marchandise mise en circulation serait défectueuse.

Une fois les actions placées, il devient inutile de fabriquer le produit. Les actionnaires n'ont d'ailleurs pas intérêt à voir lancer un article dont la mévente peut faire baisser trop rapidement le prix de leurs actions.

Avec ce système, qui consiste à ne pas fabriquer, les frais généraux se trouvent réduits dans une proportion considérable, et l'économie réalisée de ce chef permet de distribuer, dans la première année au moins, de beaux dividendes.

Comme je dînais, ces jours-ci, en une compagnie où se trouvait M. d'Oublevey, quelqu'un parla incidemment des gens qui « ramassent le crottin des chevaux de bois ».

Cette expression n'était pas connue de M. d'Oublevey. Elle le fit réfléchir profondément.

Et, deux jours après, recevant de lui une lettre quelconque, j'admirai l'en-tête du papier :

LA RAMASSEUSE ÉLECTRIQUE
du
CROTTIN DE CHEVAUX DE BOIS
Capital : 1 800 000 francs.
Adresse télégraphique : Crottinbois-Paris

TRISTAN BERNARD

L'IMPOLI

TIRPIED, *carillonnant à toute volée à la porte de sa maison.* — Dix-huit fois que je sonne!... dix-neuf... vingt... Cré saleté de pipelette qui ne veut pas m'ouvrir!... Vingt-et-un... vingt-deux... vingt-trois... *(Furieux coup de pied dans la porte cochère.)* Voulez-vous me tirer le cordon, vieille rosse!... Vingt-quatre... vingt-cinq... vingt-six... C'est trop fort!

(Bruit d'espagnolette. Apparition, à la fenêtre de a loge, de la concierge en bonnet de nuit.)

LA CONCIERGE. — Pas la peine de vous fatiguer. Vous avez insulté mon chien et je ne vous ouvrirai la porte que si vous lui faites des excuses. Voulez-vous lui faire des excuses?

TIRPIED. — En bois.

LA CONCIERGE. — Soit. Vous resterez dehors.

TIRPIED. — Des excuses!... Non, mais elle est bonne!... Des excuses au chien de Madame!... Pourquoi pas, pendant que vous y êtes, une réparation par les armes!... Encore une fois, voulez-vous m'ouvrir, vieille toquée?

LA CONCIERGE. — Des excuses?

TIRPIED. — En bois, je vous dis. *(A quelques passants attardés et qui se sont approchés au bruit :)* Vraiment, Messieurs, a-t-on jamais vu chose pareille? Une concierge qui refuse de m'ouvrir, si je ne veux pas faire des excuses à son chien!

LA CONCIERGE. — Messieurs, je vous prends à témoin si j'ai raison oui ou non et si Monsieur est un impoli. Il faut vous dire que j'ai un chien, un bijou de petit havanais gros à peu près comme mes deux poings et joli comme les amours.

TIRPIED. — Une saleté de cagouince, Messieurs, qui empeste toute la maison et qui engueule les locataires.

LA CONCIERGE. — Messieurs, ne croyez pas cet homme!... Un charmant animal, Messieurs, une véritable pelote de laine!... même que je l'avais appelé « Mouton ».

TIRPIED. — Vous nous rasez! Fermez votre boîte...

LA CONCIERGE. — Donc...

TIRPIED. — Et ouvrez la porte, ma bonne : ça vaudra mieux.

LA CONCIERGE, *poursuivant.* — ...donc, je l'avais appelé « Mouton ». C'est très bien. Or, est-ce que Monsieur, histoire de faire un jeu de mots, n'imagine pas de l'appeler « Crouton »? Parfaitement, Messieurs, « Crouton »!... à preuve qu'il ne passait plus devant la loge sans crier : « Te voilà, Crouton!... sale Crouton!... cochon de Crouton! » et sans cracher par terre en signe de mépris!... A la fin, comme cela faisait rire les gens et qu'on commençait, dans le quartier, à n'appeler « Mouton » que « Crouton », je pris le parti de le débaptiser et je lui donnai le nom de « Fidèle », pensant ainsi couper court aux plaisanteries de ce vilain homme. Ouat!... Le jour même monsieur profitait du moment où ma loge était pleine de monde pour venir se camper devant la porte et crier à Fidèle : « Bidel!... te voilà, sacré sale Bidel!... » Le lendemain, pour toute la maison, « Fidèle » était devenu « Bidel » et je recevais de M. Bidel lui-même l'ordre de retirer à mon chien un nom qui lui appartenait. Je dus m'incliner, et une troisième fois chercher à ma petite bête un nom. Celui de « Finette » me séduisit et je me décidai à le lui octroyer. Depuis lors, savez-vous, Messieurs, comment M. Tirpied l'appelle?... Messieurs, il l'appelle « Tinette »... *(Indignée.)* Tinette... Tinette!... Mais c'est votre âme, mauvais homme, qui en est une, de tinette!...

TIRPIED. — Pour la dernière fois, voulez-vous me tirer le cordon?

LA CONCIERGE. — Dites que vous retirez « Tinette » et faites des excuses.

TIRPIED. — Zut! zut! zut! Je vais me faire ouvrir de force. *(A des gardiens de la paix qui passent.)* S'il vous plaît, Messieurs les agents!...

LES AGENTS, *qui s'approchent.* — Qu'est-ce qu'il y a?

TIRPIED. — Il y a que ma concierge refuse de m'ouvrir la porte.

LES AGENTS. — Pourquoi ça?

LA CONCIERGE. — Parce que monsieur est une espèce d'impoli.

TIRPIED. — Vous constatez, n'est-il pas vrai, que madame ne veut pas m'ouvrir? Vous le constatez, *de visu.*

LES AGENTS, *soupçonneux.* — Des visus!

TIRPIED. — Mais...

LES AGENTS. — Vous dites que nous sommes des visus?...

TIRPIED. — Permettez!

LES AGENTS, *qui l'empoignent.* — Au poste! au poste!... Que vous soyez impoli avec la concierge, c'est très bien; mais que vous le soyez avec nous, non!... Ah! nous sommes des visus? Ah! nous sommes des visus?... A-t-on jamais vu chose pareille... un gaillard qui traite les personnes de visus et qui l'est peut-être plus que les autres!

GEORGES COURTELINE.

LA CAVALCADE

Les mulets, harnachés de sonnettes d'argent,
Raidissant le jarret et redressant la tête,
Défilent fièrement dans le bruit de la fête,
Et balancent dans l'air un haut panache blanc.

Or leurs cavaliers sont des pages souriant :
Leur casque de velours surgit comme une crête.
Chacun cambre le torse et fait piaffer sa bête,
Sous ses éperons d'or sculpté, veiné de sang.

Du col de leur pourpoint blasonné jusqu'aux hanches,
Des rubans de satin flottent; et leurs mains blanches
Errent dans un fouillis de dentelles. Soudain

Les longs clairons de cuivre aux voix graves et pures,
Entonnant un salut triomphal au lointain,
Font rouler les échos et cabrer les montures.

MARCEL BOURCE.



La Bosnie offrant ses produits à l'Exposition.

Décoration du pavillon de Bosnie.



Le chapeau du poète errant
A des formes simples et vagues :
Il s'écroule, tel un torrent,
Avec le lourd frisson des vagues.

Pauvre oiseau lassé qui conquiert
La nuée à force de zèle,
Comme dans le chant de Ruckert
Il semble demander des ailes.

La Pluie et Phœbus de leurs doigts
Font de son ruban une moire ;
Quant à la coiffe, je ne dois
L'enregistrer que pour mémoire.

Avec ses tons jaunes et verts,
Touchant, facétieux, macabre,
Il est ondoyant et divers,
S'incline, s'affale, se cabre.

Quel destin, noble couvre-chef,
Attend son vieux feutre qui crève ?
Le sort des galurins est bref ;
La saison des melons est brève.

Ira-t-il, funèbre trépas,
Charogniser dans la poubelle ?...
Apollon ne le voudra pas ;
Sa vieillesse sera plus belle :

Dans un champ il se dressera,
Chassant les oiselles tremblantes
Et son ombre protégera
La frêle existence des plantes.

HUGUES DELORME.



LE CAMELOT

Le camelot, que la police pourchasse, — ce que doivent regretter tous les amateurs du pittoresque — est un indépendant, incapable de subir le joug du maître.

Le camelot n'a pas de patron. Il exerce son industrie pour son compte, qu'il offre à l'acheteur l'anneau de sûreté, le couteau à dix-huit lames, le crayon à mine incassable, le *Petit Bleu* ou le résultat complet des *curses*.

Deux choses sont indispensables au camelot : le « bagout », expression faubourienne que l'Académie est en train de franciser, et un coup d'œil d'aigle; le bagout pour retenir le passant, le coup d'œil d'aigle pour échapper aux gardiens de la paix qui ont l'ordre sévère de lui mettre la main au collet.

Le camelot est jeune. Il exerce son industrie de 22 à 29 ans. Passé cet âge il renonce aux gloires commerciales du plein air, et se fait chanteur des rues, ramasseur de bouts de cigares ou cocher de fiacre.

Le camelot est un produit du pavé parisien, la province n'a jamais voulu l'admettre, et l'étranger l'ignore.

FERDINAND BLOCH.

Pour travailler avec conviction, il faut travailler pour d'autres que pour soi.

TOLSTOI.

La Parisienne : une ignorance cultivée.

LOUIS ULBACH.

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage.

H. HARDUIN.

TYPE D'HIGHLANDER



Dessin d'Arthur Michael

(Piper)

SUITE, ET PAS ENCORE FIN, DE " PLAISIRS D'ÉTÉ "

Il serait fastidieux, le récit détaillé des plaisanteries féroces et de mauvais goût que j'infligeai à cette méchante femme qui me servait de voisine.

Je passerai sous silence tous les morceaux de carbure de calcium impur que je projetais dans le petit bassin devant sa maison : pas une plume humaine ne saurait décrire la puanteur d'ail qu'éparpillait alors son ridicule jet d'eau.

Et précisément (détail que j'appris par la suite et qui me combla de joie), notre mégère éprouvait une aversion insurmontable pour l'odeur de l'ail.

Au pied du mur qui sépare son jardin du mien, elle cultivait un superbe plant de persil. Oh! le beau persil!

Par poignées, sans compter, j'inondai sa platebande de graines de ciguë, plante dont l'aspect ressemble, à s'y méprendre, à celui du persil.

(Je plains les nouveaux locataires du jardin, s'ils ne s'aperçoivent pas de la supercherie.)

Arrivons aux deux suprêmes facéties dont la dernière, ainsi que je l'ai annoncé au cours de notre dernier entretien, détermina le trépas subit de l'horrible vieille.

A force de l'étudier, je connaissais sur le bout du doigt le petit train-train de notre chipie.

Levée dès l'aurore, elle inspectait d'un œil soupçonneux les moindres détails de son jardin, écrasait un limaçon par-ci, arrachait une mauvaise herbe par-là.

Au premier coup de cloche de la messe de six heures, la dévote filait, puis, son devoir religieux accompli, revenait et prenait dans sa boîte aux lettres le journal *la Croix*, dont elle faisait édifiante lecture en sirotant son café au lait.

Or, un matin, elle lut d'étranges choses dans sa gazette favorite.

La chronique de tête, par exemple, commençait par cette phrase :

« On n'en finira donc jamais avec tous ces N. de D. de ratichons! » et le reste de l'article continuait sur ce ton.

Après quoi, on pouvait lire cet entrefilet :

AVIS A NOS LECTEURS

« Nous ne saurions recommander trop de précautions à ceux de nos lecteurs qui, pour une raison ou pour une autre, se voient forcés d'introduire des ecclésiastiques dans leur domicile.

« Ainsi, lundi dernier, le curé de Saint-Lucien, appelé chez un de ses paroissiens pour lui administrer les derniers sacrements, a jugé bon de se retirer en emportant la montre en or du moribond et une douzaine de couverts d'argent.

« Ce fait est loin de constituer un cas isolé, etc. »

Et les faits-divers, donc!

On y racontait notamment que le nonce du pape avait été arrêté la veille, au bal du Moulin-Rouge, pour ivresse, tapage et insultes aux agents.

Étrange journal!

Ai-je besoin d'ajouter que ce curieux organe avait été rédigé, composé, cliché et tiré, non pas par des dames comme le journal *la Fronde*, mais par votre serviteur, avec la complicité d'un typographe du *Cocorico* dont je ne saurais trop louer la parfaite complaisance en cette occasion.

. . . .

Mais je m'aperçois que la place me fait défaut.

Veuillez donc, aimables lectrices et vous, vaillants lecteurs, patienter encore quelques siècles pour connaître la fin de mon récit.

ALPHONSE ALLAIS.

INAUGURATION

Dans une petite ville du Midi.
On va inaugurer la statue d'une des gloires régionales, d'un homme qui a été député et même ministre. La foule est assemblée. Le président de la cérémonie donne la parole à un orateur.

L'ORATEUR. — Ah! citoyens... Ah! Mesdames... quelle généreuse pensée ont eue les organisateurs de cette magnifique cérémonie! Et combien leur initiative devrait être imitée partout! Choisir un de nos plus illustres compatriotes, un homme dont la vie a été un exemple, et lui élever sur la principale place de notre ville une statue glorieuse, n'est-ce pas faire acte du plus pur et du plus noble patriotisme? (*Applaudissements unanimes autour de ce charabia.*) Je suis heureux d'avoir été choisi pour être l'interprète des sentiments de notre vaillante population, et je vous demande, avant tout, la permission de retracer devant vous en quelques mots la belle carrière de notre grand compatriote Jules... (*Il s'arrête.*)

SON VOISIN, *bas.* — Hé bien! Qu'est-ce que vous avez?

L'ORATEUR, *même jeu.* — C'est très curieux, je ne me rappelle plus son nom... Jules... quoi?

SON VOISIN, *cherchant également.* — Diable! c'est que, moi aussi, j'ai oublié!...

DES VOIX. — Continuez! continuez!

L'ORATEUR, *à part.* — Je trouverai peut-être le nom au bout de la phrase... (*Répétant :*) Je suis donc heureux, citoyens, excessivement heureux d'avoir été choisi pour retracer devant vous la belle et glorieuse carrière de notre grand compatriote Jules... (*Il s'arrête encore. A part :*) Comment diable s'appelle cet animal-là? (*Murmures d'impatience de la foule.*)

LE VOISIN, *bas.* — Voici l'artiste qui a fait la statue... Demandez-lui le nom.

L'ORATEUR, *à l'artiste bas.* — Comment s'appelle la personne dont vous avez fait la statue?

L'ARTISTE, *même jeu.* — Mais je ne sais pas...

L'ORATEUR, *même jeu.* — Comment?

L'ARTISTE, *même jeu.* — On m'a dit de faire la statue d'un homme célèbre, mais on ne m'a pas dit son nom.

L'ORATEUR, *même jeu.* — Et, dans ces conditions-là, vous avez pu travailler...

L'ARTISTE. — On est artiste ou on ne l'est pas...

LA FOULE. — A la porte! A l'eau! On se moque de nous!

(*Elle envahit l'enceinte du monument et détruit la statue. Puis elle se retire péniblement impressionnée.*)

GRAINDORGE.

PAYSAGES PARISIENS



Paris vu de Montmartre.



L'Institut et la Cité.

STRUGGLE FOR LIFE

Ce matin-là, le chant du coq m'ayant tiré de mon lourd sommeil d'ivrogne, je sautai en bas du lit, et m'étant habillé lestement, je fus saluer la jeune Aurore (1). Le poulailler déjà en rumeur m'éjouit grandement la vue.

Une à une, avec d'inoubliables mouvements de précaution, les poules sautaient lentement du local aménagé à leur intention et se répandaient à travers la basse-cour, précédées du grand Coq non moins jaune que cochinchinois.

De leurs pattes diligentes, elles retournaient continuellement le fumier dans l'espoir d'y trouver de petits vers rouges, et, lorsque les petits vers rouges se laissaient prendre, elles les avalaient avec une visible satisfaction.

Mais, — comme je laissais tomber mon regard inquisitorial dans la partie nord-est de la basse-cour, je ne pus retenir une exclamation de surprise et d'effroi en y apercevant, — tapi dans la posture agressive du jaguar prêt à bondir sur sa proie, — un grand renard maigre, dont l'œil féroce roulait incessamment une orbite agrandie par l'attention.

Au cri poussé par moi, le Coq jaune se retourna et aperçut le Renard.

Sa résolution fut vivement prise.

Fondant brusquement sur le farouche animal, il lui décocha en plein front un violent coup de tête qui l'aveugla bien l'espace d'une seconde ou deux...

Prompt à la riposte, le Renard bondit sur le Coq, et il l'eût infailliblement jeté à terre, si le gallinacé n'avait, d'un brusque saut de côté, évité la perfide attaque de son adversaire.

Puis, ils tournèrent un instant l'un autour de l'autre, cherchant à se saisir à bras-le-corps.

Le renard, se précipitant rapidement sur le Coq, lui saisit la tête entre ses deux pattes de devant et chercha à le renverser sur le sol.

Mais le Coq, solide comme un chêne, et connaissant d'ailleurs à fond toutes les ruses de la lutte à main plate, enleva le Renard d'un terrible coup de reins, le balança un moment dans l'air, et le projeta contre terre en se laissant tomber sur lui de tout son poids.

Les deux épaules avaient touché.

D'un coup de bec définitif, le Coq ouvrit le crâne du Renard qui cessa aussitôt de vivre.

Alors, toutes les poules vinrent et mangèrent la cervelle du Renard.

Et voilà pourquoi, aux plus rudes époques de l'année (alors que le thermomètre se replie sur lui-même), votre serviteur peut affronter les bises homicides, et les plus terribles gels, — chaudement vêtu qu'il est d'un manteau bleu à brandebourgs verts, doublé d'une superbe peau de renard.

GEORGE AURIOL.

(1) Pas de quiproquo, n'est-ce pas? — Je ne connais aucune jeune personne nantie de ce nom matutinal. Nulle Aurore ne me combla de ses faveurs.





L'anarchiste ou l'inspiré.

Projet de tableau.

CAVALERIE ET CHEVALERIE

I

LES TOURNOIS D'AUJOURD'HUI

(SILHOUETTES PRISES AU CONCOURS HIPPIQUE)

LE DÉVEINARD.

Monte pas mal, mais accroche toujours. Tombe souvent sur d'excellentes bêtes, desquelles il ne sait tirer aucun parti. Commence brillamment son parcours et dérobe au dernier tournant. Estropie, blesse ou fait rétiver des bêtes qui, avec d'autres, auraient remporté un prix. Malgré cela, passionné pour l'équitation et les « beaux modèles » qui, avec lui, deviennent rapidement des rosses.

FLEUR DE GOMME.

Mince, frêle, infiniment élégant. Jeune, mais les cheveux rares et le teint plissotté. Habit rouge qui semble peint sur son dos, tant il est irréprochable de coupe. Ne monte ni mal ni bien. Choisit des chevaux de demi-sang, doux, sûrs, solides et déjà éprouvés. Les ménage pour se ménager lui-même. Ne demande qu'un service régulier et modéré. Jamais de courses folles ni de paris extravagants.

ONCTUEUX.

Age incertain. Équitation un peu démodée. Bras et jambes en guirlandes. Douceur extrême; ne fait jamais sentir l'éperon. Les chevaux qui lui appartiennent sont remarquablement soignés, entretenus et harnachés, mais ils s'ennuient dans son écurie. N'aborde les obstacles que quand il est impossible de faire autrement, et, dans ce cas, les aborde mal et ne les franchit jamais. Aura un flot de rubans pour la bonne tenue de son écurie et la correction de la sienne.

LE BRUTAL.

Grand, fort, solide, musclé. Monte pour dépenser sa force. Main très dure, beaucoup d'à-coups. Abîme tous les chevaux qui lui passent par les mains. Ignore totalement les finesses. Court ventre à terre et sans tenir son cheval sur les obstacles, très étonné de voir quelquefois rétiver l'animal effaré, qui ne comprend pas ce qu'on lui demande. N'emploie jamais la persuasion, qui, selon lui, n'a été inventée que pour les faibles, mais cogne à tour de bras si on lui résiste.

CELUI QUI SE GOBE.

A été très beau. Est persuadé qu'il l'est encore. Monte uniquement pour la galerie. Tient à conserver un air de jeunesse et de vigueur. Seuls, ses chevaux savent à quoi s'en tenir là-dessus. Leur fait faire un petit tour tranquille dans la piste; les amène devant l'obstacle; le leur montre en caressant leur crinière, et rentre à l'écurie satisfait de l'effet produit.

LE MALIN.

Vif, alerte, intelligent et finaud. N'achète que des rosses, mais les présente si merveilleusement qu'on n'y voit que du feu. Monte dans la perfection. Excelle à mettre en valeur les qualités de celle-ci, et à escamoter les défauts de celle-là. Sait harnacher chacune selon ses formes et sa nuance. Les dresse, les pomponne, les assouplit, et leur apprend tout ce que doit savoir une bête bien mise. Aussi celles qui sortent de son écurie sont très demandées et se payent fort cher. Lui les a eues neuves pour rien.

LE CAVALIER SYMPATHIQUE.

Jeune, frais, souriant, très joli garçon. Sympathique à la foule dès son entrée dans la piste, tout comme il est sympathique à ses chevaux dès qu'il les touche. Monte bien, vigoureusement, finement aussi. Passe tous les obstacle facilement, sans le moindre effort. Cavalier brillant. Use largement de son cheval mais ne l'abîme jamais, et ne le laisse sortir de ses mains que très bien dressé. Autant de flots de rubans que d'animaux présentés.

CORRECT.

Remarquablement tourné, vêtu, botté et posé sur sa selle. Fait son parcours sans rien accrocher. Rase l'obstacle, mais sans le heurter jamais. Ne présente que de beaux chevaux, mis au bouton, et ayant des chances de succès. Rien de très remarquable dans la manière de monter, mais une correction parfaite et une écurie merveilleusement tenue. Plusieurs flots de rubans.

LE TÊTU.

Monte solidement mais maladroitement. S'entête à vouloir passer des obstacles supérieurs à ses moyens. Monte très court, les coudes écartés et les rênes flottantes. Arrive à fond de train sur les obstacles pour s'y arrêter le plus souvent. Ennuie énormément ses malheureux chevaux en leur demandant vingt fois de suite les mêmes choses avec acharnement. Flot de rubans de consolation.

LE CASSE-COU.

Grand, maigre, dégingandé, court à tombeau ouvert sur les obstacles. Butte, accroche, racle, tombe même quelquefois, mais se relève toujours. Monte n'importe quoi, ça lui est bien égal, pourvu qu'il monte. Mauvais cavalier, éreintant son cheval, qui n'a d'autre idée que de se débarrasser de lui.

GYP.

Un de nos meilleurs bohèmes vient d'avoir une explication orageuse avec son tailleur. C'est la vingtième depuis un mois.

— Et on dit qu'il n'y a pas de revenants! s'écrie-t-il, douloureusement ironique, quand enfin il a pu l'éconduire.

Prévoyance.

— Non, vois-tu, maman, il a beau être riche, jamais je n'épouserai un homme qui a les cheveux rouges...

— Mais, ma pauvre enfant, réfléchis donc qu'avant un an il sera chauve!

Lorsque tu vois un chat, de sa patte légère,
Laver son nez rosé, lisser son poil si fin,
Bien fraternellement embrasse ce félin.

MORALITÉ

S'il se nettoie, c'est donc ton frère.

e. N° 34. 1er Juin 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.

Cocorico



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✠ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

A. MUCHA



Composition décorative pour calendrier, **6** fr.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 34.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

POPINEAU



L'Ame romantique.



ÉTUDE



Dessin de A. Roubille.

L'ÉCLIPSE

*Ah! mais! ce n'est pas seulement
notre café qui fout le camp
avec ce qu'on boit sur le pouce
qui le pousse et le rerepousse;
c'est aussi, spectacle navrant,
c'est aussi notre brasserie
qui pourtant vient de Germanie...
Ah! le sale gouvernement!*

*Tout fout le camp, même le Temps
dont le bâton blanc des agents
n'a jamais pu régler l'allure...
Et tout craque dans la nature.
Hiver, Automne, Été, Printemps,
vous passez dans notre mémoire
à l'état de vagues histoires...
Ah! le sale gouvernement!*

*L'Automne, par crainte des lois,
n'ose plus dépouiller nos bois;
l'Hiver, dont se rit le mercure,
à nos mains n'a plus d'engelures;
le Printemps a les cheveux blancs
Et l'Été n'a plus le sourire...
Il faisait plus chaud sous l'Empire...
Ah! le sale gouvernement!*

*Et cette éclipse qu'on devait
nous fournir pour la fin de Mai,
ô Paris, ô Ville Lumière,
elle t'a passé sous le blaire
Tandis que tes yeux haletants
sondaient le ciel couleur de terre,
que foutait donc le ministère?...
Ah! le sale gouvernement!*

*Nos gouvernants sont-ils si bas
qu'ils ne puissent seulement pas
nous donner ce ciel sans nuage
que l'on a pour rien sur le Tage,
et que, pour voir tout simplement
le soleil caché par la lune
nous devions gagner Pampelune?
Ah! le sale gouvernement!*

*Et tenez, sans aller si loin,
en restant ici dans mon coin,
si, quand le soleil m'importune,
je montrais le trou de ma lune
(entendez le trou seulement),
je paye dix qu'un sergot sombre
au même instant me fiche à l'ombre...
Ah! le sale gouvernement!*

E.-V. HYSPA.

HUMBLE SUPPLIQUE
A MESSIEURS LES DÉPUTÉS

O Princes de la Politique?
Sombres voyous, goujats épais
A la fureur épileptique,
Quand nous offrirez-vous la paix?

Patriotes mesquins et veules
Qui vous mouchez dans le drapeau,
Afin que vous taisiez vos gueules,
Faudra-t-il vous crever la peau?

Parlerez-vous donc de l'Affaire
Jusques à l'automne prochain?...
Qu'est-ce que ça peut bien vous faire
Qu'Un tel soit ministre ou Machin?!..

Daignez comprendre, bougres d'ânes,
Que la France, ce n'est pas vous;
Que les tempêtes de vos crânes
Ne doivent point nous rendre fous!

Sinistres crétins, faibles gourdes,
Valets, des tyrans envieux,
Qu'avez-vous donc dans les esgourdes?
Quelle poutre encombre vos yeux?...

Rendez-vous compte, tourbe obscène,
Que les marronniers sont fleuris
Et que sur les bords de la Seine
Les visiteurs fêtent Paris!..

Tant pis si vos graves jugeottes
S'offensent de propos trop francs;
Mais c'est pour fermer vos mougeottes
Qu'on vous flanque vos vingt-cinq francs.

HUGUES DELORME

L'ÉVASION

Quand il fut en âge de jouir des copieuses galettes sordidement amassées par son vieil avare de père, Guy des Harmoises se demanda quelles immarcessibles lois allaient désormais régir son existence de millionnaire.

L'inéluctable sagesse des nations a dit : « Tel père, tel fils », et il se sentit condamné à augmenter toute sa vie durant le magot paternel, et comme il songeait, voici que soudain vibra dans ses méninges convulsées l'évocation d'un autre dict : « A père avare, fils prodigue »!

Et ne sachant comment concilier ces deux vérités, anxieux, incertain de la route à suivre, Guy se fit sauter la cervelle et s'évada ainsi du dangereux dilemme.

L. HENSELING.

SAUVETAGE

Mardi dernier, entre 2 heures trois et 2 heures quatre du matin, — on m'excusera de ne pas préciser davantage — un certain nombre de personnes, d'âge, de condition et de sexes variés, s'étaient réunis dans une brasserie gaiement courandaérée de l'avenue de l'Opéra, afin de se livrer aux douceurs de ce sport (bien parisien) qui consiste à se faire servir, par des garçons somnolents mais familiers, des œufs durs dégageant une cadavérique senteur d'hydrogène sulfuré, tout en vidant avec allégresse le jus de buis, audacieusement qualifié bière, contenu dans des récipients que l'on désigne sous le nom fallacieux de « demis » pour ce que leur contenance ne dépasse jamais un tiers de litre (1).

Tout à coup la mignonne Pierrette Furet poussa un cri d'effroi : « Ciel! une baleine! » On s'empressa, croyant qu'il s'agissait d'un accident survenu à son corset — Hygie (le seul rationnel); le compositeur Louis de Serres — auteur des *Caresses*, symphonie érotique en *mimi* majeur — commençait déjà à dégrafer la jolie peureuse, quand la vérité se fit jour; la pauvrette à qui la terreur faisait perdre le sentiment des proportions montrait d'un doigt craintif un gardon que le besoin d'aventures avait fait sauter hors du bassin natal et qui, maintenant, se tordait sur le sable de la brasserie dans les convulsions du désespoir.

L'émotion étreignait tous les cœurs; en vain, la patronne — noble tête de pipelette — s'écriait d'une voix pleurante : « Gardon, s'il vous plait! » nul n'osait toucher à cet animal étrange, visqueux à coup sûr, peut-être enragé... Tout à coup, n'écoutant que son courage, un noble Vénitien, il conte Mauritio Bagesi, s'élança sur la bête échappée, la saisit d'une main qui ne tremblait pas et, après une courte lutte, la replongea dans le bassin d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Un tonnerre d'applaudissements salua cet acte d'héroïsme, accompli avec autant de simplicité que de vitesse, et que le peintre ottoman Emilio della Sudda (auteur d'un coquet pastel d'Arménienne « Kûleth » exposé au Palais des Beaux-Arts) ne tardera pas à immortaliser sur la toile; pour moi, en dépit de ma modestie bien connue, je n'hésite pas à révéler que je consacre à la glorification du *simpatico* Italien un poème — musiqué par le maestro de Bréville, auteur de la *Bande à Ripoche* — et dont voici le début :

Qu'un orchestre complet, des tambours aux bassons,
En passant par les luths (sans oublier vos sons,
Instruments naturels qu'on nourrit de soissons),
Glorifie en ce jour le dompteur de poissons...

WILLY.

(1) Toute personne qui pourra débiter cette phrase d'un seul trait, sans reprendre haleine, recevra à titre de prime les félicitations de l'auteur.



Dessin de A. Michael

— Assurément Milord prendra un chapeau boër?



LES LILAS BLANCS

à A. Cossard.

Célébrés par mainte romance,
Voici que les premiers lilas
Enseignent aux amoureux las
Que l'été fécond recommence.

Frissonnant sous le ciel immense,
Leurs clochettes sonnent ton glas,
Funèbre hiver dont les verglas
N'ont point tué toute semence.

Les fiers et chastes lilas blancs
Encensent de parfums troublants
La brise comme la rafale,

Et font au chevalier Printemps,
Capitaine des Capitans,
Une parure triomphale.

HUGUES DELORME.

« A CE MUSÉE »

POUCEAU, *fantassin (ligne).*
RETAFURE, *cavalier (cuirassier).*

Un dimanche au Louvre. D'abord en bas, dans la salle des antiquités assyriennes. Rétafure est seul, en train d'approfondir un fragment des ruines du palais de Korsabad, quand Pouceau le rejoint.

RETAFURE. — Eh ben! voyons, sacré pays!

POUCEAU. — Ne crie pas, vieux...

RETAFURE. — V'là que tu me fais prendre la garde, il y a de ça comme une demi-heure!

POUCEAU. — Crie pas, c'est l'adjudant.

RETAFURE. — La Grenouille? comme vous l'appelez.

POUCEAU. — Oui... qui m'a fait faire demi-tour, rapport à mes godillots qui ne brillaient point assez.

RETAFURE. — Fallait les lui mettre dans la cible, ses godillots? Il aurait vu du coup s'ils ne brillaient pas.

POUCEAU. — Tu sais bien que chez nous ça ne se peut point, Rétafure?

RETAFURE. — Chez nous non plus, Pouceau. Je disais ça comme ça, pour de rire, pour dire que j'existe.

POUCEAU. — Oui. Eh ben, maintenant, allons-y. C'est-il joli ou pas, ce musée?

RETAFURE. — Je sais pas encore. J' n'ai vu que ça.

POUCEAU. — Guette-moi là, tiens cet Hova? (*Il lit.*) » Sphinx-ai-lé-du-pa-lais-de-Ni-nive. » (*Un temps. Ils regardent.*)

RETAFURE. — A ben, mon vieux!

POUCEAU. — Mon pauv' vieux...

RETAFURE. — Beau caillou!

POUCEAU, *il touche.* — C'est de la vraie pierre, bon Dieu! Dis-moi. Ça n'a point jamais vécu, ces gens-là, avec des ailes et des corps de lion, et puis une figure d'Anglais coiffée d'un grand bonnet à poil?

RETAFURE. — Mais non. C'est des... des caprices!

POUCEAU. — V'là des guérites... Ah! ben, elles sont d'attaque!

RETAFURE. — C'est des cercueils.

POUCEAU. — Tiens. T'as raison. (*Il lit.*) « Sar-co-pha-ges. » Qu'est-ce que ça veut dire?

RETAFURE. — C'est pas du français. C'est de leur langue. Du patois.

POUCEAU. — Alors quand on n'tait crevé, on vous posait là dedans?

RETAFURE. — Tu l'as dit, jauni.

POUCEAU. — C'est plus flatteur que nos machines en bois d'à présent.

RETAFURE. — Oui. Ça ferait de sacrés abreuvoirs pour les chevaux. J'en ai changé, moi, de cheval.

POUCEAU. — T'a plus ta bique « Arménie »?

RETAFURE. — Non. C'est « Volga » qu'ils m'ont donné. Une grande carcasse, mon vieux, qui ne veut jamais sortir du rang, et qui me fait engueuler à l'école de peloton. Il me marche aussi sur les doigts de pied pendant le pansage.

POUCEAU. — Tu tapes dessus?

RETAFURE. — Des fois. Mais on est amis tout de même.

POUCEAU. — J'aime pas ça, moi, les chevaux. Ça remue, ça m'effraye.

RETAFURE, *indulgent.* — Biffin, va! (*Ils montent l'escalier de pierre qui conduit au premier étage. Ils passent devant la fresque de Botticelli.*)

POUCEAU. — Voilà une peinture comme ça que l'humidité lui a fait bien du mal.

RETAFURE, *qui lui accorde un regard.* — Oui. Mais c'est antique tout de même. (*Ils traversent des salles; puis d'autres salles.*)

POUCEAU. — C'est une promenade aussi qu'on fait, tu sais, dans ce musée-ici?

RETAFURE. — Dame oui! C'est pas un petit appartement.

POUCEAU. — Pour balayer et astiquer le parquet, crois-tu qu'il y en a de la corvée, hein, vieux? (*Ils sont arrivés à l'entrée de la galerie d'Apollon.*)

RETAFURE. — Chouette chambrée!

POUCEAU, *arrêté devant les vitrines où sont les coffrets à camées, les coupes du XIVe siècle, les émaux, etc.*) — En v'là-t-il, du truc!

RETAFURE. — Y en a pour de l'argent

POUCEAU. — Ça représente un fameux prêt. Quoi c'est toutes ces bricoles-là, vieux?

RETAFURE. — Eh ben, c'est... c'est les trésors... des rois...

POUCEAU. — Quels de rois?

RETAFURE. — Dans le temps. Après l'Histoire sainte, veau! Tu sais donc rien?

POUCEAU. — Non, tu m'apprends.

RETAFURE. — Sans doute. Mais si j'étais pas là... comment que tu ferais? Ah?

POUCEAU. — Je demanderais aux gardiens.

RETAFURE. — Ils en savent moins que moi. Ils sont là seulement pour les voleurs, et puis qu'on ne touche à rien.

POUCEAU, *qui regarde les plafonds.* — C'est épatant! Ah! c'est épatant!

RETAFURE. — Quoi?

POUCEAU. — Pas une, mon chameau! Pas une!

RETAFURE. — Une quoi?

POUCEAU. — De toile d'araignée. Sacrr...

RETAFURE. — Arrive. Nous v'là dans les peintures! (*Ils entrent dans le Salon carré.*)

POUCEAU. — Tu ne trouves pas? Ça me fait penser d'une église?

RETAFURE. — C'est gentil... Tout ça représente des personnages... Ça grouille, N... de D...!

POUCEAU. — Et puis des saints! des anges!... Not'-Seigneur...

RETAFURE, *devant les « Noces de Cana ».* — En v'là qui déjeunent. Quelle culotte! Eh ben! celui qui a fait ça, mon vieux, il la connaissait!

POUCEAU. — Dans les coins.

RETAFURE. — C'est bien touché... J'ai un de mes cousins à Niort qui fait des machins comme ça. (*Il désigne les « Noces de Cana ».*)

POUCEAU. — Aussi grands que ça?

RETAFURE. — Non pour sûr. Tout petits. Mais c'est plus difficile. Pour des magasins qu'il travaille... Des enseignes,.. Il peint pour les charcutiers... Ah dame! il travaille bien. Il a la main. Et puis gentil av.c ça, pas fier. On a pris souvent des cuites ensemble. Tu le connaîtrais qu'il te plairait. C'est un type. Les femmes le gobent. Il m'en a dessiné une, un jour, toute nue, sans ses habits... Non, tu sais. mon vieux, c'était posé, c'était ça. Pétanouille qu'il s'appelle.

POUCEAU. — Ton cousin?

RETAFURE. — Oui.

POUCEAU. — C'est un nom, ça! (*Ils sortent du Salon carré et prennent la galerie suivante.*)

RETAFURE. — As-tu vu comme y a des Anglais?

POUCEAU. — Ça ne manque pas.

RETAFURE. — On ne devrait point leur permettre l'accès. Ils ne comprennent rien à tous ces fourbis-là. C'est pas comme nous autres.

POUCEAU, *en arrêt devant des nudités allégoriques de Rubens.* — Ta! des nounous!

RETAFURE. — Mais non. C'est des reines. Elles ont des perles dans la tignasse.

POUCEAU. — A sont rien grasses.

RETAFURE. — A ben, mon vieux!

POUCEAU. — Mon pauv' vieux!

RETAFURE. — On en ferait ses dimanches!

POUCEAU. — Moi, mon ordinaire. (*Un temps.*) C't'égal. C'est pas beau ni propre! On est là des hommes; ça va bien. Mais une supposition, j'aimerais pas que ma sœur voye cela.

RETAFURE. — Élise?

POUCEAU. — Ma sœur Élise, oui.

RETAFURE. — Qué que tu veux que ça y ferait? Elle sait bien comment elle est faite!

POUCEAU. — Blague pas. Tu m'offenses.

RETAFURE. — Comment qu'elle va, Élise.

POUCEAU. — Bien.

RETAFURE. — T'as de ses nouvelles?

POUCEAU. — Oui. Elle m'a écrit sur un papier.

RETAFURE. — Dis ce qu'elle te conte?

POUCEAU. — Qu'elle profite et qu'on a bien vendu les vaches.

RETAFURE. — Pas d'autre chose?

POUCEAU. — Si, qu'elle t'envoie le bonjour et ses amitiés.

RETAFURE. — Elle est ben convenable et diligente. T'y diras, si tu prends la plume.

POUCEAU. — Ça sera fait, vieux. (*De salle en salle, ils sont arrivés devant l'* « *Enlèvement des Sabines* »).

RETAFURE. — V'là de la guerre! A la bonne heure! Ça se comprend, ça. C'est pour nous.

POUCEAU. — J'aurais pas aimé de me battre à ces époques-là, moi.

RETAFURE. — La cause?

POUCEAU. — A cause qu'on était à poil. Ça m'aurait paralysé dans mon tir.

RETAFURE. — Bah! Ils étaient habitués.

POUCEAU. — C'est des Grecs, n'est-ce pas?

RETAFURE. — Parfaitement, des Romains.

POUCEAU. — Et cette femme-là, qui est au milieu, et qui veut les séparer?

RETAFURE. — C'est la cantinière.

POUCEAU, *admiratif.* — Ah ben! mon vieux!

RETAFURE. — Mon pauv' vieux!

POUCEAU. — On y offrirait bien le vin blanc!

RETAFURE. — Un peu. (*Apercevant la bataille d'Eylau.*) Voilà l'Empereur.

POUCEAU. — Où ça?

RETAFURE. — Là, à cheval, dans la neige. Il ressemble à Volga, son canard.

POUCEAU. — Oui. Il est tout petit, l'Empereur, dis donc; il ne marque pas épatamment.

RETAFURE. — Ça ne fait rien, mon vieux canon, tu sais?...

POUCEAU. — Oui. C'était pas un feignant. Il a travaillé, pire qu'à la moisson. Dis donc? t'as pas envie qu'on fouterait son camp?

RETAFURE. — Ça se pourrait.

POUCEAU. — C'est pas que c'est pas gentil, ce musée. Mais y en a d'un peu de trop.

RETAFURE. — Comme tu veux! Où qu'on va se tirer?

POUCEAU. — Sur les quais. Et pis on prendra un sale verre. Ça va-t-il, pays?

RETAFURE. — Ça va, mon gros. Puis, dame, après, on boulottera par là, proche l'Ecole. C'est dit? Quoi que t'as de permission?

POUCEAU. — Dix heures.

RETAFURE. — Moi, la nuit.

POUCEAU. — T'as la nuit? Ah ben, mon vieux!

RETAFURE. — Est-ce pas? Mon pauv' vieux!

POUCEAU. — Mais sois honnête, mon chameau. Pense à Elise, ma sœur, qu'est là-bas qui te guette. T'abime point, mon pays.

RETAFURE. — As pas peur. J'y ai promis.

POUCEAU. — Na. V'là l'escalier de sortie. Quoi qu'on fera le dimanche qui vient?

RETAFURE. — Quoi qu'on fera?

POUCEAU. — Oui.

RETAFURE. — On n'ira-t-au hasard. On s'amusera. On ira voir laver les chiens au bord de l'eau.

POUCEAU. — Ça va. C'est égal : maintenant que c'est fini, je suis ben aise d'avoir entré dans ce musée.

RETAFURE. — Dame, oui. Nous n'avons fait là une sacrée visite. Et puis, instructif!

POUCEAU. — Ah! mon vieux!

RETAFURE. — Mon pauv' vieux!

POUCEAU, — Foutu sort!

RETAFURE. — Quel néant!

POUCEAU. — Et puis que pour les dimanches, tous deux...

RETAFURE. — ...Nous la connaissons, ça, oui!

POUCEAU. — Vieux! je voudrais qu'on soie libéré les deux, que t'ayes épousé ma sœur, et qu'on cultive la terre tous trois.

RETAFURE. — Parle point de ça. T'es saoul.

HENRI LAVEDAN.

C'est de préférence dans les petites choses que l'opposition se donne carrière, au sein des corps délibérants.

BARON HAUSSMANN.

(*Mémoires*)

Il y a des temps où il y a moins de courage à attaquer le pouvoir qu'à le défendre.

SCRIBE.

Les crises de nerfs qui tournent souvent à l'avantage des jolies femmes, sont presque toujours funestes aux nations.

Il manquerait quelque chose à la charité pour être une religion, si elle n'avait pas ses martyrs.

G.-M. VALTOUR.

CH. HUARD



PROVINCE

SOLEIL SOUS BOIS

Par les ronciers vert-bronze où dorment les morilles,
Les fougères vert-pâle et les fleurs d'églantiers,
Le liseron sauvage entrelace ses vrilles
Aux épines de houx des taillis forestiers.

Sur l'aubépine blanche et l'or des noisetiers,
Tremblent les fils d'argent bavés par les chenilles;
Tandis que la rosée aux pointes des brindilles
Émaille de brillants la brume des sentiers.

Dans les mousses déjà se poursuivent les merles,
Et le caquet des eaux semble un chant doux de perles
Qui passe dans l'odeur — vague — du foin nouveau.

Cependant que, noyé dans l'écho qu'il effleure,
On entend, comme un clair appel du renouveau,
Le refrain d'un coucou — monotone — qui pleure.

OGIER D'IVRY.

DÉSACCORD

PANTOMIME

Un bon feu flambe; les nouveaux mariés rentrent : ils prennent possession du logis commun.

La récente Madame, frileuse, tend à la flamme ses pieds mignons chaussés de satin blanc.

MONSIEUR, qui a jeté sur une chaise, d'un geste soulagé, son claque et ses gants, devant Madame s'agenouille; il lui conte en style d'aveu son bonheur et sa tendresse.

MADAME, flattée, sourit à ses bagues neuves qu'elle frotte doucement.

MONSIEUR : « Que vous êtes bonne d'avoir daigné m'accepter, toute ma vie je l'emploierai à vous prouver ma reconnaissance... »

MADAME lance aux tentures un coup d'œil expert.

MONSIEUR : « Comme nous allons être heureux, bien seuls, à mener une vie simple et digne, la meilleure, la vraie... »

MADAME fronce son sourcil blond à ces énoncés économiques.

MONSIEUR : « ...celle qu'ont menée nos pères et nos mères... »

MADAME prend le parti de ne plus écouter : tout cela devient déclamatoire et poncif.

MONSIEUR : « ...nos grands parents... »

MADAME pense que décidément ce papier à fond rose ne saurait convenir à son teint.

MONSIEUR : « ...que mèneront nos enfants, car... »

Ah! non, ah! non, Monsieur dépasse les bornes de l'attendrissement permis en un tel jour; Madame n'entend pas de cette oreille-là. Ses projets? Mener la grande vie, recevoir beaucoup et sortir encore plus, Palais-Royal, Roulotte, Ambassadeurs, tous les mauvais lieux, tous les divans et toutes les écrevisses... Quant aux rejetons, on verra, plus tard, quand on aura hérité des parents, quand on sera plus confortablement installés, quand on n'aura plus sa taille de guêpe, ses bras galbeux...

MADAME, toute rose d'avoir tant parlé, se sauve vers la chambre nuptiale, et comme

MONSIEUR, qui fixe en détresse le foyer mourant, tarde à la suivre, elle passe le nez à la porte et l'appelle gentiment en guise de camériste...

MONSIEUR se lève; il entend chanter à son oreille en faux bourdon la marche funèbre de ses illusions de seconde jeunesse...

Et se dirige vers la chambre nuptiale...

Le feu expire. Le claque et les gants restent seuls dans la nuit.

GEORGES ROUSSEL.

LA CHANSON DES PEINTRES

Laques aux teintes de groseilles
Avec vous on fait des merveilles,
On fait des lèvres sans pareilles.

Ocres jaunes, rouges et bruns,
Vous avez comme les parfums
Et les tons des pays défunts.

Toi, blanc de céruse moderne,
Sur la toile tu luis, lanterne.
Chassant la nuit et l'ennui terne

Outremers, cobalts, vermillons,
Cadmium qui vaut des millions
De vous nous nous émerveillons

Et l'on met tout ça sur ses toiles
Copiant des femmes sans voiles
Et le soleil et les étoiles.

Et l'on gagne très peu d'argent.
L'acheteur, en ce temps changeant,
N'étant pas très intelligent.

Qu'importe! On vit de la rosée
En te surprenant, irisée,
Belle Nature bien posée.

CHARLES CROS.

FEUILLETS D'ALBUM

CH. LÉANDRE



CINÉMATOGRAMMES

HISTOIRES DE FAMILLE

Je demandai très poliment au géant belge
Si je pouvais voir la jeune personne en question;
Le géant belge me répondit que non,
Qu'elle prenait son bain, son bain de siège.

— « C'est bien désagréable, dis-je au géant belge,
C'est bien désagréable qu'elle se baigne!
Mais, si j'insistais pour la voir,
Pensez-vous pas qu'elle consentirait à me recevoir? »

— « Je ne dis pas qu'elle n'en serait aise,
Reprit le géant, si vous insistiez :
Mais alors, vous, qu'est-ce que vous diriez
(Dans cette hypothèse)
Si je vous flanquais ma main par la figure? »

Il accompagnait ces mots d'un rauque murmure,
Et comme il était de stature
A me donner tablature :

— « Je m'en irais fort volontiers,
Répondis-je, la chose est sûre :
Mais vous, mon cher Monsieur, voyons, que diriez-vous
Si je vous offrais une petite pièce de cent sous? »

C'est à ce moment qu'intervint la jeune personne,
Qui me dit : — « Vous n'êtes pas fou
De discuter avec cet ivrogne?... »

Elle m'expliqua alors que c'était son père;
Et, pour ne pas laisser refroidir l'entretien,
Elle me raconta comme jadis le mien
Pour elle eut autrefois des bontés singulières;
Et elle ajouta, en manière
De conclusion :
— « Tu vois que j'ai tout de même de jolies relations. »

FRANC-NOHAIN.

LE VIEUX PIANO

PETIT TABLEAU

C'était une relique qu'on se transmettait dans la famille, ce vieux piano, l'un des premiers pianos à queue : Chopin s'en était servi jadis pour composer ses œuvres immortelles. Mais depuis cinquante ans, les cordes ne vibraient plus, comme si elles étaient endormies, bercées par le dernier accord que leur avait arraché la main dominatrice.

Et le vieux piano, étroit comme un clavecin, élégant ainsi qu'un dandy de son époque, gardait dans son allure un aspect romantique, plein de mélancolique saveur.

En contemplant l'instrument on revoyait le Maître, sa fine tête de camée encadrée de longs cheveux blonds bouclés, distingué rejeton de fin de race, recherché dans sa mise autant que raffiné dans son esprit, rêveur, triste et brillant tour à tour, portant en lui un charme presque féminin et dont le fluide subjugueur captivait tous ceux qui l'approchaient, tous ceux qui l'entendaient.

Mais un jour, sous les doigts d'une artiste, fervente admiratrice du Maître, le vieux piano chanta à nouveau; les cordes retrouvèrent leurs vibrations d'antan et redirent, avec les mêmes sanglots désespérés, avec les mêmes rires perlés, avec la même morbidesse, avec les mêmes élans, les douleurs, les joies, les espoirs fous, les rêveries mélancoliques et les enthousiasmes passionnés et les secrètes amours qui leur avaient été confiés jadis!

Les sons se succédant, planaient dans la pièce, frémissaient graves ou grêles, spirituels, navrés, tremblants parfois aux frisements des cordes émues de retrouver presque le toucher qui les fit tressaillir pour la première fois!...

Les derniers accords s'éteignirent doucement, mais le vieux piano qui avait aspiré l'âme de Chopin vibra longtemps encore, comme une harpe éolienne sous le souffle immortel du génie!

JACQUES SORRÈZE.

SONNETS HUMORISTIQUES

UN POETE DE PROVINCE

Je suis un grand artiste éclos de ma province,
— Tu n'as qu'à bien te tenir, ô Victor Hugo —
Génie, âme, talents, j'ai ces dons à gogo :
Paris ne m'eût pas vu, qu'il faudrait que j'y vinsse!

Quand je « gueule » mes vers avec des airs de prince,
Le public bon enfant m'acclame tout de go;
Mes redingotes ont un chic très parigo;
Auprès du sexe aussi, mon succès n'est pas mince!

Mon triomphe confond les jaloux ahuris
Et rayonne ma gloire enfin comme une étoile;
Je suis sacré grand homme aux yeux de tout Paris.

Ma vanité féroce un beau jour se dévoile
Qu'importe! sur ma route il n'est plus que des fleurs
Et puis je fais tirer la langue aux éditeurs.

HENRI CORBEL.

Un viveur qui s'est décidé « à faire une fin », va annoncer son mariage à une vieille dame de ses amies.

— Je ne pourrai y aller, dit-elle, mais je vous promets qu'à midi, heure de la cérémonie, je prierai pour vous.

— Merci bien, mais si cela ne vous fait rien, priez plutôt sur le coup de minuit.

⁂

Un gentleman niçois, réputé pour l'ardeur
De ses complots
Contre l'État, reçut d'un sien ami, sculpteur,
Un buste sur lequel étaient gravés ces mots
Que M. Bérenger n'eût pas lus sans méfiance :
« Au Niçois qui manigance. »




COCORICO
E.B. Hirschfeld-

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr.; départements, **8** fr.; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

TOULOUSE LAUTREC



L'ANGLAIS AU MOULIN-ROUGE

Lithographie originale en couleur tirée à 100 exemplaires
Dimensions : 65 × 50. — Prix : **20** fr.; franco : **21** fr.
Toutes les épreuves sont numérotées et signées par l'artiste.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 35.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

LOUIS POPINEAU



LE LAC

CHALEUR ET TÉLÉPHONE

Enfin, voici que l'Été ramène
la chaleur : la cuisson dans son jus
de cette bonne nature humaine ;
c'est bien son droit : Cuique suum jus.

« Quelle chaleur ! — C'est intolérable ! —
La chaleur n'est rien... Mais c'est la soif ! —
Ah ! monsieur ! la vie est impotable ! — »
Il n'est fraîcheur qu'au fond des sépulcres (1).

Saint-Denis, Saint-Ouen, mornes plaines
font passer chaque jour sur Paris
le parfum gras de leur chaude haleine...
Vos bouches ! Saint-Ouen ! Saint-Denis !

— « Ah ! Grands Dieux ! quelle température ! —
On ne se croirait jamais au mois
de Décembre ! » — L'espoir des fritures,
le poisson lui-même est au bain froid.

Les demoiselles du Téléphone
se plaignent aussi de la chaleur
et cela, au ministre en personne.
Mais alors, que diront les facteurs ?

N'ont-ils pas aussi le droit de geindre ?
— Ah ! quel soulagement, après tout,
que trouver encore à qui se plaindre !
Et nous, à qui donc nous plaindrons-nous ?

Les demoiselles du Téléphone
s'égosillent à crier allo !
elles ruissellent et s'époumonent
Ah ! le pauvre jus cuit dans son veau ?

Et puis, ces demoiselles sont-elles
vraiment demoiselles ? — Mais pardon,
qu'elles soient dames ou demoiselles
elles n'en ont pas moins chaud, au fond.

Avoir toujours l'allo à la bouche,
et pas la moindre douche, oh ! mon Dieu !
Ah ! que les quilles des bateaux-mouche
Doivent faire, en été, d'envieux !

Mais notre ministre du Commerce
qui n'a, parbleu ! absolument rien
de commun avec le Shah de Perse,
le ministre du commerce enfin

a dans les bureaux du Téléphone
fait construire des salles de bain
afin que ces charmantes personnes
aient chaque jour leur bain quotidien ;

et cela pour la modique somme,
la modique somme de trois ronds ;
on n'aura plus de raison, en somme,
pour rester sale comme un cochon.

Toutes ces histoires sont bien belles ;
mais dites-moi où se baigneront
tous ceux qui ne sont pas demoiselles
du Téléphone et n'ont pas trois ronds ?

— Quand on songe qu'il serait peut-être
si simple d'avoir un peu moins chaud :
en forçant l'alcool du thermomètre
à rester au fond de son tuyau.

E.-V. HYSPA.

(1) Sépulcre et soif — ne rimant pas avec d'autres mots, j'ai cru très humain de les faire rimer ensemble. — C'est bien leur tour de se trouver à la fin du vers.

LE COCHER DE FIACRE

Si le cocher d'omnibus déteste sans raison le cocher de fiacre, celui-ci en échange, et sans qu'il s'en explique la cause, éprouve du mépris pour son confrère de la grande Compagnie.

Ce mépris toutefois n'atteint pas à la haine, à peine touche-t-il au dédain.

Quand le cocher de fiacre parle du cocher d'omnibus, ce n'est jamais sans un haussement d'épaules, qu'accompagne toujours un pincement de lèvres : tel un géant qui aurait à discuter avec un nain.

Le regret le plus vif qu'éprouve le cocher de fiacre, c'est que la légèreté de son véhicule lui interdise de renverser, de temps en temps, le char monumental de son adversaire. Si cette satisfaction lui était accordée, il passerait un moment bien agréable.

Qu'il soit né dans une cité ouvrière de Ménilmontant ou sous le chaume d'une maisonnette villageoise, le cocher de fiacre, dès qu'il a revêtu son costume, — nous ne disons pas sa livrée, pour ne pas nous créer d'inimitié, — prend aussitôt l'allure du faubourien de Paris. Il querelle à tout propos, s'appliquant à émailler la discussion la plus bénigne d'expressions qui n'ont rien de commun avec le langage diplomatique.

Par contre, il est très rare de voir le cocher de fiacre « aller » jusqu'au coup de poing. Parler lui convient, agir lui déplaît. C'est un partisan convaincu du dicton populaire : « Disputez-vous, mais ne vous battez pas. »

Ce dicton, par exemple, il le pratique en toute occasion, et sans parcimonie.

Quand le cocher de fiacre se met en grève, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, dans le but d'obtenir une augmentation de salaire ou une diminution de tarif, c'est tout simplement pour se payer un congé de quelques jours, pendant lesquels il s'offre des promenades... en voiture.

Lorsque le cocher de fiacre a fait sa journée, — c'est-à-dire quand il a réalisé une recette suffisante, — il se refuse énergiquement, quelle que soit l'heure, à livrer sa voiture à un voyageur... à moins que celui-ci n'aille dans son quartier, auquel cas il consent à se laisser accompagner.

FERDINAND BLOCH.



Pensez, camarade, quel plaisir serait une campagne au Transvaal si ces maudits Boers ne gâtaient pas tout!

TOUT CE QUE TU VOUDRAS

ANDRÉ. — Bonjour, mon bon. Tu vas peut-être me trouver terriblement indiscret; je viens te demander un service.

ANATOLE. — Pourquoi indiscret?

ANDRÉ. — Mais dame...

ANATOLE. — Allons donc! De vieux camarades comme nous?... Tu as bien fait de penser à moi : tout ce que tu voudras, parbleu!

ANDRÉ. — Je suis confus...

ANATOLE. — Tu es fou!... Tout ce que tu voudras, je te dis. Pourtant je te préviens tout de suite, si c'est un service d'argent, il n'y a rien de fait...

ANDRÉ. — Rassure-toi...

ANATOLE. — Ce serait avec grand plaisir, seulement voilà : j'ai payé mon terme il y a six semaines, et dans six autres semaines il faudra que je recommence. Alors, n'est-ce pas, tu comprends?

ANDRÉ. — Mais oui, mais oui...

ANATOLE. — En principe, quand tu auras besoin d'argent, ne te gêne pas. Pourvu que tu ne m'en demandes pas entre deux termes, tout ce que tu voudras.

ANDRÉ. — Merci, mon...

ANATOLE. — Il n'y a pas de quoi. — Tu disais donc? Ah! pendant que j'y pense! Ce n'est pas d'une affaire de femme, qu'il s'agit?

ANDRÉ. — Oui et non. (*Sourire entendu.*)

ANATOLE. — Bon! on sait ce que parler veut dire. Tu peux te fouiller, en cinq secs! — Ah çà, voyons, est-ce que tu perds la tête? Des affaires de femme, à ton âge? Et tu viens me demander, à moi, homme marié et père de famille, d'aller mettre mon nez là dedans? C'est de l'extravagance pure.

ANDRÉ. — Pardon...

ANATOLE. — Ecoute, mon vieux : je voudrais bien n'avoir pas l'air de te dire des choses désagréables, mais là, vrai! ce n'est pas le sens moral qui t'étouffe. — Ah! qu'autrefois, au Quartier, nous nous soyons rendu de ces petits services... rien de mieux. Ça ne tire pas à conséquence entre jeunes gens qui jettent leur gourme côte à côte et battent joyeusement l'indispensable bohème des premiers jours d'indépendance. Mais enfin nous ne sommes plus des enfants, et je m'étonne, véritablement, de te voir si peu sérieux à un âge où...

ANDRÉ. — C'est justement de choses très sérieuses que je suis venu t'entretenir.

ANATOLE. — Mais non.

ANDRÉ. — Il n'y a pas de mais non, je te dis que si.

ANATOLE. — Allons donc!

ANDRÉ. — C'est une chose drôle, que je ne puisse pas placer un mot.

ANATOLE. — Place-le! Est-ce que je t'en empêche?

ANDRÉ. — Eh bien, voici. Je viens...

ANATOLE. — Je suis tout à toi, moi.

ANDRÉ. — Je viens...

ANATOLE. — Il serait regrettable que des Labadens ne pussent compter l'un sur l'autre.

ANDRÉ. — C'est mon avis. Donc je viens te prier de vouloir bien être mon témoin.

ANATOLE. — Ton témoin?

ANDRÉ. — Oui.

ANATOLE. — Veux-tu me permettre? Tu te rappelles le duel Ciboulot?

ANDRÉ. — Pas du tout.

ANATOLE. — Je me le rappelle, moi. Dans le duel Ciboulot, les témoins écopèrent quatre mois de prison.

ANDRÉ. — Quel rapport...?

ANATOLE. — Quel rapport? Le rapport que je ne tiens pas à ce qu'il m'en arrive autant. Mon cher, j'ai la prétention, que je crois justifiée, d'être tout ce qu'il y a au monde de plus serviable et de plus complaisant; mais de là à me faire fourrer à Poissy, moi, homme marié et père de famille, pour des choses qui ne me regardent pas, il y a un écart! Avec qui te bats-tu d'abord?

ANDRÉ. — Avec qui je me bats?

ANATOLE. — Oui, avec qui tu te bats.

ANDRÉ. — Je ne me bats pas, je me marie.

ANATOLE. — Ah! très bien, j'avais mal compris. C'est pour être témoin devant le maire, alors?

ANDRÉ. — Parbleu!

ANATOLE. — Ça, c'est une autre histoire.

ANDRÉ. — Tu acceptes?

ANATOLE. — Non, mon vieux. Tout ce que tu voudras, mais pas cela. C'est une part de responsabilité que je n'assumerai pas.

ANDRÉ. — Il n'y a aucune responsabilité...

ANATOLE. — Si! Pour que tu viennes, dans six mois, me raconter que tu es cocu, avec l'air de me le reprocher, merci bien!

ANDRÉ. — Comment, cocu!!!

ANATOLE. — Parfaitement! Je ne te réponds pas que tu le seras, bien entendu; mais enfin on ne sait jamais ce que le mariage nous réserve... Surtout avec une gueule comme tu en as une. — A part ça, tout ce que tu voudras.

GEORGES COURTELINE.

SONNET

pour que les riches donnent aux *petites sœurs* de quoi continuer à ne soigner que les pauvres.

Elles vont, sans dégoûts, sans peur,
Soignant, veillant, portant aux lèvres
Des bols... qui ne sont pas de Sèvres,
Les pauvres seuls les ont pour sœurs.

Jamais, près de vos lits de fièvre,
Vous n'aurez leur douce noirceur,
O Riches, pourtant donnez-leur
Un or qui de leurs soins vous sèvre !

Car s'il ne leur est pas permis
De pencher leurs voiles hormis
Sur ceux qui sont dans la misère,

Aux pauvres si leur cœur est dû,
Il ne leur est pas défendu
De dire pour vous leur rosaire.

EDMOND ROSTAND.



RÉSURRECTION

L'HEURE CHAUDE

MIDI

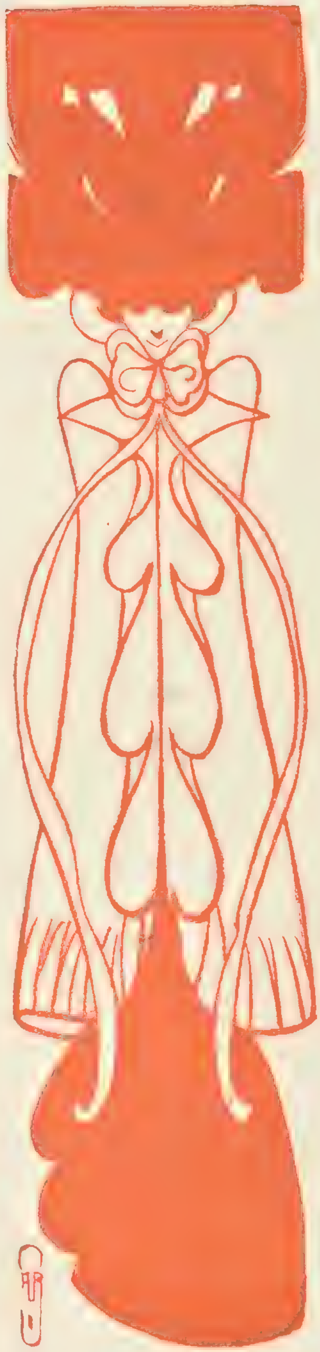
(PETIT TABLEAU)

A peine si les balcons des maisons projettent un soupçon d'ombre sur les trottoirs; la chaussée semble accablée sous sa poussière blanche et les feuilles des arbres ont des affaissements de convalescents. On sent chez les piétons une nonchalance pénible; les pas sont plus pesants, le dos plus voûté. On devine que tel homme enlèverait volontiers son veston et que telle femme préférerait son peignoir à la robe élégante qui la moule dans son fourreau, entrave sa marche.

Le cocher de fiacre a relevé la capote de sa calèche et, assis sur le marchepied, dort lourdement, tandis que, sous ses jambes appuyées sur la bordure de granit, coule lentement l'eau du ruisseau qu'aucun balai ne pousse, le cantonnier, étendu le long de sa brouette, dormant.

Sous les stores déployés des cabarets, des ouvriers, la chemise bâillante et les manches retroussées, déjeunent paresseusement, avec de rares paroles, et sur un banc, assis l'un vis-à-vis de l'autre, séparés par un tortillon de papier dans lequel se prélassent une rognure de rôti et des croûtes de fromage, deux miséreux se régalent. L'un, en blouse rapetassée, casquette de drap verdie par les ondées et gros souliers laissant voir, entre les tiges veuves de lacets, la cheville nue et maigre; l'autre, coiffé d'un chapeau rond déformé, vêtu d'un paletot qui psalmodie les longues attentes sur les bancs, et des poches duquel cligne un journal; aux pieds, de vieilles bottines fendillées par la marche, fatiguées, n'en pouvant plus, crevant d'usure. Ils sont bien frères en cet instant, le miséreux de la glèbe et le miséreux de l'intellect!

A tour de rôle, ils coupent un morceau et le mâchent parcimonieusement, comme pour en imprégner leur palais, afin qu'il s'en souvienne le soir. Puis, la provision anéantie, le miséreux de la glèbe s'étire, se lève, s'en va en traînant ses jambes contre lesquelles flotte la toile du pantalon, tandis que l'intellectuel rajuste son paletot et déplie son journal.



Mais une heure a sonné : les ouvriers, d'un pas veule, regagnent leur travail en causant; le cocher de fiacre s'est éveillé et s'installe sur son siège; le cantonnier tire zigzaguant comme un signe sténographique, son tuyau d'arrosage, lance tantôt en pluie, tantôt par jet, l'eau que la chaussée boit avidement. La fraîcheur s'étend, l'ombre s'accentue près des maisons et les gens semblent avoir secoué leur torpeur.

L'heure chaude est passée!

JACQUES SORRÈZE.

LA CAGE

Félix ne comprend pas qu'on tienne des oiseaux prisonniers dans une cage.

De même, dit-il, que c'est un crime de cueillir une fleur, et, personnellement, je ne veux la respirer que sur sa tige, de même les oiseaux sont faits pour voler.

Cependant il achète une cage; il l'accroche à sa fenêtre. Il y dépose un nid d'ouate, une soucoupe de graines, une tasse d'eau pure et renouvelable, une balançoire et une petite glace.

Et comme on l'interroge avec surprise :

— Je me félicite de ma générosité, dit-il, chaque fois que je regarde cette cage. Je pourrais y mettre un oiseau et je la laisse vide. Si je voulais, telle grive brune, tel bouvreuil pimpant qui sautille, ou tel autre de nos oiseaux variés serait esclave. Mais, grâce à moi, l'un d'eux au moins reste libre. C'est toujours ça.

JULES RENARD.



Lithographie exécutée pour l'Exposition Rodin

PRÉLUDE

La Muse à qui mes mains ont tressé, l'autre année,
Pour sa tête divine à mon geste inclinée,
La couronne flexible et le souple bandeau
Où j'ai mêlé la rose ardente et l'iris d'eau
Avec l'algue marine et le lierre des bois,
La Muse au front orné, par l'amour de mes doigts
Des fleurs du vert printemps et de l'automne rousse,
Elle que je connus hautaine m'a dit, douce,
Souriant à demi dans l'ombre, lentement,
Puis plus haut peu à peu et debout dans le vent :
« Certes il sied, ô toi qui m'es humble et fidèle,
D'aimer la pourpre chaste où tu me trouves belle
Et qui tombe à longs plis égaux et qui s'étale
Jusques à mon orteil que montre la sandale
Et d'où sort noblement d'un geste qui l'étire
Mon bras cerclé de bronze et qui porte une lyre ;
Mais ne va pas au moins oublier qu'en secret
Mon corps inattendu quelquefois apparaît
Au cher passant pour qui ma robe alors s'entr'ouvre
Et que, sous le tissu glorieux qui les couvre,
Palpite ma beauté et frissonne ma chair.
Ne sais-tu pas, non plus, que la source et la mer
Sont faites pour baigner ma peau et que le vent,
Debout à mon côté, de ses ongles, souvent
A dénoué ma chevelure pour la tordre
Éparse, et que ma bouche odorante aime à mordre
Les fruits voluptueux qui parfument la nuit?
Et si, en m'appelant, dans l'ombre tu me suis,
Au retour de l'aurore en retrouvant en moi
Le sourire hautain qui dompte et le pli droit
De ma robe sacrée où je suis haletante,
Tu verras, à travers sa pourpre transparente
Dont j'apparais à tous orgueilleuse et vêtue,
Marcher devant tes yeux la Muse pour toi nue. »

HENRI DE RÉGNIER.

LA RECHERCHE DE L'INCONNUE

Dans les conseils que l'on donne aux jeunes gens, on n'insistera jamais assez sur les ennuis qui peuvent résulter pour eux d'actes de violence mal calculés ou de crimes accomplis à la légère.

Le court récit dont, braves messieurs et dames, vous allez bien vouloir prendre connaissance, servira d'éclatante consécration à cette thèse.

Un brave garçon, — car, en dépit de sa nature toute de prime-saut, c'était un brave garçon, — assistait un matin aux funérailles d'une dame décédée, qui était la propre femme d'un de ses amis.

De complexion peu mystique, il n'apportait à la célébration du service religieux qu'une âme inattendrie, tempérée encore par une vague impatience.

Tout à coup...

Oh! ne souriez pas, les malins! Qui sait si pareil phénomène ne vous guette pas au tournant?

Tout à coup...

Comme le firmament, le cœur a ses météores, ses comètes, ses fulgurs.

Tout à coup, notre ami ressentit au plus droit de son appareil sentimentalo-cardiaque, notre ami ressentit le coup de foudre.

Dans la partie gauche de la nef, côté des dames, à deux pas de lui, il venait d'apercevoir la plus ravissante des créatures dont le bon Dieu ait jamais saupoudré notre globe.

Je vous la décrirais volontiers, mais je sens que ce serait peine et temps perdus.

D'ailleurs, ne l'ayant pour ma part jamais rencontrée, j'ignore si elle est belle ou laide, jeune ou vieille, si elle a les yeux blonds, noirs ou roux, si elle a les cheveux bleus, verts ou couleur de violette.

Et puis, encore une fois, qu'importe?

L'essentiel est de constater que le pauvre garçon ressentit le coup de foudre, le fameux coup de foudre.

— Voilà une femme, n'eut-il même pas la force de se formuler à soi-même, voilà une femme sans laquelle, désormais, la vie m'apparaît le plus noir des néants.

Et il se jura d'apprendre qui elle était, et, quitte à l'épouser, de la faire sienne, tout de suite.

Mariée? Eh! on ferait disparaître l'importun!

...La messe terminée, pendant qu'à la sortie le pauvre veuf serrait, à la broyer, la main de notre ami, l'inconnue disparut.

L'inconnue disparut!

Et sur le parvis de l'église, toujours fulguré, mais dorénavant hébété, l'homme au coup de foudre était là, haletant, se démenant, furetant, refusant farouchement de croire à sa détresse. Jusqu'au soir, il resta là, espérant, dans je ne sais quelle démence, que l'inconnue repasserait par cet endroit, se jetterait dans ses bras en disant : « Moi aussi, je t'aime; partons pour les îles Ioniennes! »

La nuit tomba, noire.

Le lendemain matin, le jour se leva, plus noir encore, et ainsi de suite...

Demeurèrent vaines toutes les enquêtes que le malheureux fit afin de La retrouver...

...N'y tenant plus, en arrivant aux pires extrémités, il se tint froidement ce langage :

— Cette femme assistait à la messe célébrée pour les obsèques de l'épouse de mon camarade... C'est donc une amie de sa famille... Si mon ami venait à trépasser, sans nul doute qu'elle assisterait de même à la partie religieuse de ses funérailles... Je vais tuer mon ami et je la reverrai.

Il tua son ami, mais ne revit pas l'inconnue.

A l'issue de son meurtre, en effet, des gens de police l'avaient arrêté, et quelques mois plus tard des gens de justice le condamnaient à mort, avec, d'ailleurs, la plus réjouissante désinvolture.

...Heureux d'être débarrassé d'une existence désormais sans but, il marchait gaiement vers la guillotine, quand, soudain, il poussa un grand cri!

Grâce à une autorisation spéciale, rarement accordée, une jeune femme se trouvait parmi l'assistance privilégiée admise à s'approcher tout près de l'échafaud.

Son inconnue!

Mais il était bien temps.

ALPHONSE ALLAIS.

FEUILLETS D'ALBUM

AUGUSTE RODIN

Sculpteur.



LA ROBE

LUI, 30 ans.
ELLE, 20 ans.

LUI, *à la cantonade.* — Oui, mon bon, oui, c'est entendu: je t'enverrai cela cet après-midi, sans faute

Il entre dans le salon où Elle est en train de lire un roman qui traite, comme par hasard, de l'adultère.

ELLE. — A qui donc parlais-tu?

LUI. — A Maxime qui venait me demander cinquante louis; il est un peu désargenté en ce moment; je lui disais que je lui enverrais la somme tout à l'heure.

ELLE.—Tu l'aimes bien, Maxime?

LUI. — Beaucoup; c'est le vieil ami, l'ami fidèle. Et l'amitié c'est encore plus rare que l'argent. (*Changeant de ton:*) A propos, j'ai reçu une invitation de la part des Massé-Tressac... Une grande soirée...

ELLE. — Et tu as répondu?

LUI. — Que nous irions, naturellement.

ELLE. — Oh! c'est gentil! (*Câline:*) Quelle robe vais-je commander?

LUI. — Comment! quelle robe?

ELLE.—Dame! Je n'irai pas en soirée avec un peignoir.

LUI. — Mais tu as une toilette toute neuve; tu ne l'as portée qu'une seule fois?

ELLE.—Et tu crois que je vais la remettre?

LUI. — Ce n'est pas moi qui la mettrai à ta place.

ELLE. — Tu plaisantes comme un commissionnaire.

LUI. — N'insulte donc jamais un corps constitué, ça pourrait être rapporté à la police.

ELLE. — De plus en plus drôle! En tout cas, je te préviens que je n'irai pas chez les Massé-Tressac avec une vieille robe.

LUI. — Une vieille robe! Est-ce que je me fais faire un nouvel habit chaque fois que je vais en soirée?

ELLE. — Tu as des raisonnements!

LUI. — Je suis bien obligé, à défaut de raisonnements, d'avoir un peu de raison. Si je t'écoutais...

ELLE. — Tu vas me reprocher ce que je dépense?

LUI. — On ne peut tout de même pas te citer comme un modèle d'économie.

ELLE. — Oh! oh! Eh bien? trouves-en beaucoup de femmes comme moi.

LUI. — Une seule suffit.

ELLE. — Est-ce permis! Quand je pense qu'au lieu d'avoir des chevaux à l'écurie je me contente d'une voiture au mois. Et pour m'habiller! Il n'y a pas une de mes amies qui sache, comme moi, profiter des occasions. Si tu voyais l'argent que Gilberte, par exemple, met à sa toilette!

LUI. — Son mari est dix fois millionnaire...

ELLE. — Ça ne fait rien; Gilberte me disait encore hier: « Je vous trouve étonnante. Vous êtes toujours



merveilleusement habillée, et certainement vous dépensez trois fois moins que moi. »

LUI. — Eh bien! puisque tu es si économe, fais comme le nègre, continue.

ELLE. — Si nous allions ailleurs que chez les Massé-Tressac, je dirais oui; mais, là, c'est impossible.

LUI. — Cependant!...

ELLE. — Vous n'êtes pas gêné à un tel point...

LUI. — Hé! j'ai fait renouveler le mobilier du salon; j'ai dû payer les réparations de la villa de Dieppe...

ELLE. — Alors je trouve singulier que vous prêtiez aussi facilement mille francs à votre ami Maxime.

LUI. — Prêter n'est pas donner; dans un mois, cet argent me rentrera.

ELLE. — Il vous rentrera!... Je vous le souhaite.

LUI. — Je connais assez Maxime pour ne pas être inquiet.

ELLE. — Enfin, je vois avec plaisir que vos amis passent avant moi.

LUI, *levant les épaules*. — Voilà les bêtises qui recommencent.

ELLE. — Tout le monde n'a pas votre esprit, mon cher. Mais, au lieu d'être si généreux en propos de ce genre, vous feriez mieux de m'accorder ce que je vous demande. Notez bien que s'il ne s'agissait que de moi...

LUI. — Et de qui donc s'agit-il?

ELLE. — De vous aussi. Ça vous étonne? Eh bien! mon cher ami, à la dernière soirée où nous sommes allés, j'étais fagotée... Oh! ne dites pas non, j'étais fagotée. Tout le monde l'a remarqué. Gilberte elle-même, qui n'est pas méchante, m'a demandé où je m'étais fait habiller, et elle a ajouté : « Je ne comprends pas que ton mari te laisse sortir ainsi. »

LUI. — Vous venez de me dire que Gilberte ne vous adressait que des compliments.

ELLE. — Ordinairement, oui, mais cette fois-là!... Et tout cela, pourquoi? Parce que j'ai voulu faire des économies. C'est une sottise que je ne recommencerai pas... Moi, je me moque du qu'en-dira-t-on! Mais je ne veux pas vous rendre ridicule.

LUI. — Oh!

ELLE. — Je n'entends pas qu'on vous croie gêné. Vous avez une situation dans le monde; vous devez la soutenir. Je prétexterai une migraine; vous irez seul chez les Massé-Tressac.

LUI. — C'est impossible. Nous sommes trop liés avec les Massé!... S'ils apprenaient que vous avez feint une maladie pour ne pas assister à leur soirée...

ELLE. — Je m'arrangerai de façon qu'ils ne sachent rien.

LUI. — Non, je veux que vous veniez.

ELLE. — Alors vous savez mes conditions?

LUI. — Si nous y allons de ce train-là, je me demande comment nous ferons pour joindre les deux bouts, cette année.



ELLE. — Bah! ce n'est pas une robe de plus qui nous ruinera.

LUI, *maugréant*. — Une robe, oui; mais deux robes, cinq robes, dix robes...

ELLE. — Mon ami, il y a des sacrifices qu'il faut savoir faire. Tu vises une place d'administrateur; tu peux l'avoir grâce aux Massé-Tressac. Par conséquent, tu ne dois rien négliger.

LUI. — Évidemment...

ELLE. — Tu ne dois même pas laisser croire que tu as besoin de cette place; il faut que tu aies l'air, en l'acceptant, de la prendre pour leur faire plaisir.

LUI. — C'est bien mon intention.

ELLE. — Donc, c'est à moi de te faire honneur; il faut que j'aie à ce bal un véritable succès. Seulement, après ce que tu viens de me dire, je tiens à ce que ça ne te coûte rien...

LUI. — Et le moyen?

ELLE. — C'est de ne pas envoyer à M. Maxime les cinquante louis que tu lui a promis.

LUI. — Je ne peux pas; voyons, maintenant, je me suis engagé.

ELLE. — Et s'il ne te les rend pas?

LUI. — Oh!

ELLE. — On a vu des choses plus fortes.

LUI. — Mais que lui dire?

ELLE. — Écris-lui que tu avais oublié une échéance.

LUI. — Le pauvre garçon! Il compte sur moi, je vais le mettre dans l'embarras.

ELLE. — Préfères-tu que nous soyons gênés?

LUI, *se résignant*. — Soit!... J'écrirai.

ELLE, *tendant le bec*. — Embrasse ton trésor!

AUGUSTE GERMAIN.

LA ROMANCE A LA MODE

Dans les faubourgs, au coin des rues
On voit les camelots chanteurs.
Les ouvrières accourues
Suivent leurs refrains enchanteurs.
Oublieuses de leurs pratiques,
En des extases poétiques
Elles contemplent les voyous
Qui disent, la voix avinée,
L'ultime chanson de l'année...
— « Demandez !... On la vend deux sous !... »

« Répétons la dernière estrophe
« Pour ceux qui n'ont pas entendu ! »
Célébrant une catastrophe
Sur l'air classique du Pendu,
Ou blaguant (la chose est fatale)
La chose gouvernementale,
La politique et ses dessous,
Tous, d'une voix grave et qui tremble,
Reprennent la complainte ensemble...
— « Demandez !... On la vend deux sous !... »

Puis c'est la banale romance
Où vibre l'éternel frisson
De l'amour naïf qui commence.
Loïsa Puget, Clapisson,
Rupès, Arnaud, Luigi Bordèze
Dont les airs ont fait pâmer d'aise
Nos pères, d'idéal jaloux,
Vos fils, obéissants élèves,
Perpètrent les rengaines brèves...
Demandez... on les vend deux sous...

HUGUES DELORME.

AMOUR CONJUGAL

« Oh! me répondit le gardien en riant, il vient dans les cimetières un tas d'originaux qui amuseraient bien les morts si les morts en avaient connaissance. Ainsi, tenez! ce bonhomme que vous voyez là-bas, en train d'arroser une tombe, a toute une histoire. Il y a deux ans, quand sa femme est morte et qu'on l'a amenée ici, nous avons bien cru qu'elle n'y resterait pas seule. Au premier coup de cloche, quand le corbillard a passé la porte, le veuf s'est trouvé mal, et il a fallu faire arrêter le convoi. Quand on a descendu la bière dans la fosse, il s'est évanoui encore, et on a été deux heures à le faire revenir. Et des larmes, si vous saviez! des cris! des sanglots! Nous l'avons cru fou un moment. Enfin! est-ce que c'est naturel, une douleur pareille? Notez que la femme avait cinquante ans et lui aussi. C'étaient deux vieux petits bourgeois qui, depuis trente années, habitaient le même appartement dans la rue de Rennes. Enfin! n'importe! un chagrin inconsolable! Ah bien oui! Le lendemain, nous le vîmes revenir avec un commissionnaire qui portait une caisse de fleurs. Il les planta lui-même sur la tombe, où il n'avait pas voulu qu'on mît une pierre. Aussi le marbrier ne peut pas le sentir. Et depuis, tous les jours, tous les jours, il arrive ici de bon matin, avec son arrosoir et sa bêche, et il arrose, et il émonde, et il arrache les mauvaises herbes. Il n'a pas manqué une fois, et même il a quitté sa rue de Rennes, — oui, monsieur! — et il habite à présent devant le cimetière, entre deux entrepreneurs de sépultures. Il appelle ça le jardin de sa femme. Au fond, c'est son jardin à lui, et je suis sûr que maintenant il serait désolé si sa défunte revenait rendre inutile son horticulture! »

En ce moment, le bonhomme, ayant terminé son jardinage, venait de notre côté, se dirigeant vers la porte. Avec sa bêche d'une main, son arrosoir de l'autre et un grand chapeau de paille sur la tête, il avait un gros air apoplectique et satisfait.

« Eh bien! lui cria le gardien, comme il passait, ça va bien, monsieur Antoine, votre petit jardinet?

— Peuh! oui, merci! s'il n'y avait pas les chenilles qui mangent tout!

— C'est le printemps qui fait ça, monsieur Antoine!

— Bé, oui! c'est le printemps, comme vous dites! Mais j'ai bien bêché tout autour des racines. Au revoir, à demain, monsieur le garde! »

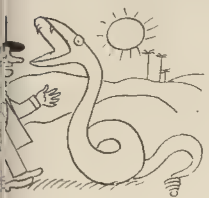
Il nous salua poliment, et s'en alla.

LOUIS MARSOLLEAU.

A la porte d'un restaurant à musique de l'Exposition.

— Entrons-nous là?
— Heu...
— La musique te fait hésiter?
— Je n'ai pas peur des notes, mais... de la note!

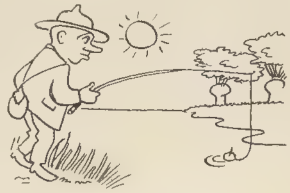
COCORICO-REVUE



Pas de blagues, mon ami! ...is membre de la Société ...ctrice des Animaux... ...D'abord je ne suis pas tau- ... et puis qui me le prouve? ...rez-moi votre carte.



— Monsieur le Président va voir le Roi Oscar... Monsieur le Président mettra ses gants de Suède?



— Pas le moindre goujon, un jour d'ouverture! C'est encore la faute au ministère!



John Bull : — Après avoir bourré les Bours, je vais être obligé de boxer les Boxers.



...Tu vois, Crozier, j'm'en ... Je mets mon chapeau ...pour aller au Grand Prix. ...Mon président, c'est du ...gêne (à part) ou de la ...ence.



Au dîner offert par Drumont et Rochefort aux nouveaux élus nationalistes on n'a servi que des mets froids.(Les Journaux.)

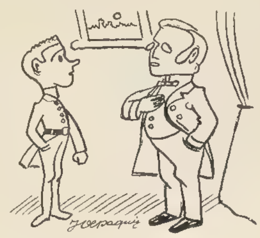
— Bigre! Déjà du froid dans la famille.



— Pardon, mon ami, mais je vous ai déjà vu quelque part.

— Faitement, je suis l'ancien maçon de l'Opéra-Comique.

— Aïe! Aïe!



— Papa, qu'est-ce que c'est, l'Amnistie?

— Mon ami, c'est le contraire de la Revanche : une chose dont on parle toujours et à laquelle on ne pense jamais.

...RICO A L'EXPOSITION

...MAISON DU RIRE

...ssible de visiter l'Exposition sans passer par ...ris, il est impossible de passer par la rue de ...ntrer à la **MAISON DU RIRE**. Il était en effet ...ire œuvre à la fois plus artistique et plus ...rès avoir glorieusement conquis la première ...es journaux humoristiques, le *Rire* se devait ...d'être dignement représenté à l'Exposition en ... qu'il y représentait le rire et la gaité. La ...**RIRE** est en effet une exposition du rire sous ...rmes. Tandis que dans son hall sont exposés ...originaux des principaux collaborateurs du ...grands journaux humoristiques étrangers, et ...s plus drôles, dans l'une de ses deux salles de ... artistes de talent font défiler, pour la grande ... les chansons du siècle et jouent les fantaisies ...rantes; dans l'autre, présenté au public par le ...nsonnier Dominique BONNAUD, le théâtre du ...le vrai, celui de Salis, y donne des représen- ... chefs-d'œuvre qui s'appellent l'*Épopée*, de ...re, la *Marche à l'étoile* et l'*Enfant prodigue*, d'Henri RIVIÈRE, *Phryné*, de Maurice DONNAY, l'*Age d'or*, de WILLETTE, *Soirs de province*, de Ch. HUARD, sans compter les *Pantins du siècle*, une féerique et désopilante revue jouée par les marionnettes de LÉANDRE, et dans les entr'actes, les chansonniers de Montmartre viennent y dire leurs œuvres nouvelles. On le voit, la **MAISON DU RIRE** n'a pas volé son nom et la foule qui s'y presse chaque jour le dit mieux que tout.

LE MARÉORAMA

LE MARÉORAMA HUGO D'ALÉSI a été retenu par la commission supérieure en tête des grands « clous » de l'Exposition de 1900. Les journaux du monde entier ont parlé avec admiration de cette attraction si originale et si grandiose.

Le Maréorama donne l'illusion complète d'un voyage maritime autour de la Méditerranée. Les spectateurs sont placés sur un véritable pont de steamer auquel une machinerie ingénieuse et puissante imprime les mouvements du roulis et du tangage. Des deux côtés, à tribord et à bâbord, se déroulent d'immenses toiles (*un kilomètre et demi* de longueur sur quinze mètres de hauteur!) peintes, avec tout son admirable talent, par M. Hugo d'Alési, le peintre si connu des chemins de fer. Le mouvement de ces toiles, joint à ceux du pont, crée l'illusion de la marche du navire. La vue des manœuvres exécutées par l'équipage, des artifices d'éclairage, une ventilation imprégnée de senteurs marines, rendent cette illusion parfaite.

Les escales sont Villefranche, Sousse, Naples, Venise et Constantinople. Une vaste symphonie, déroulée par un orchestre invisible prête un attrait de plus à ce voyage enchanté.

Le Palais du **Maréorama**, qui occupe l'un des meilleurs emplacements de l'Exposition, à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay, est l'œuvre de M. Lacau, architecte distingué. La machinerie est due à MM. Voirin et Desbrochers des Loges, ingénieurs.

EXPOSITION RODIN (1er juin à novembre). — Place de l'Alma, au coin de l'avenue Montaigne. PRIX D'ENTRÉE : Semaine, **1** fr.; Vendredi, **5** fr.; Dimanche, gratuit.

Nous tenons à la disposition des amateurs des épreuves de la lithographie de Carriere que nous reproduisons p. 127, dimensions 0,45×0,55, au prix de 6 fr., franco 6 fr. 50.

Cette affiche une des plus intéressantes du maître, étant donné son tirage restreint, acquerra une grande valeur.

COCORICO A LA BOURSE

COMPAGNIE DES

CHEMINS DE FER DU SUD DE L'AUTRICHE

ÉMISSION

de **100.000** Obligations **4** °/o de Fr. **500**

JOUISSANCE DU 1er MAI 1900

Remboursables au pair en 69 ans

et rapportant **20 francs net**

(La Comp. prenant à sa charge tous les impôts présents et futurs

On souscrit le Lundi 25 Juin 1900

à Paris, chez MM. **De ROTHSCHILD Frères** 23, Rue Laffitte

LE PRIX D'ÉMISSION

est fixé à Fr. **450** par Obl. (jouis. 1er Mai 1900)

PAYABLE COMME SUIT :
- Fr. **50** en souscrivant;
- **50** à la répartition le 7 Juillet;
- **200** le 6 Août prochain;
- **150** le 5 Septembre.

Fr. **450** ensemble pour une Obligation donnant droit à un coupon de **10** francs au 1er Novembre prochain.

Les souscripteurs pourront, à partir de la répartition, escompter à 3 o/o l'an les versements ultérieurs.

Le montant net d'une Obligation libérée à la répartition est de Fr. 448,75.

Ce qui, en tenant compte des intérêts courus depuis le 1er Mai 1900, et de la prime de remboursement, **fait ressortir le placement à 4,60 0/0 l'an environ.**

Dans le cas où les demandes dépasseraient le montant des obligations mises en souscription, il sera fait une réduction proportionnelle; toutefois les souscriptions ne dépassant pas 20 Obligations pourront être favorisées sans que les attributions complémentaires qui leur seraient ainsi faites puissent absorber plus de la moitié de la présente émission.

...t : P. BOUTIGNY CLICHÉS DE LA MAISON DUCOURTIOUX ET HUILLARD. PARIS. — TYP. CHAMEROT ET RENOUARD. — 39440

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Capital : 100 millions de francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE, ✻, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.
Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O. ✻.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse. Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

AGENCES

BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS

A. 176, boul. St-Germain;
B. 3, boul. St-Germain;
C. 2, quai de la Rapée;
D. 11, rue Rambuteau;
E. 16, rue de Turbigo;
F. 21, pl. de la République;
G. 24, rue de Flandre;
H. 2, rue du 4-Septembre;
I. 84, boul. Magenta;
K. 92, boul. Richard Lenoir;
L. 36, avenue de Clichy;
M. 87, avenue Kléber;
N. 35, avenue Mac-Mahon;
O. 71, boul. Montparnasse;
P. 27, faub. Saint-Antoine;
R. 53, boul. Saint-Michel;
S. 2, rue Pascal;
T. 1, avenue de Villiers;
U. 49, av. Champs-Elysées;
V. 85, avenue d'Orléans.

AGENCE DE L'EXPOSITION DE 1900

Au CHAMP DE MARS (Pilier Sud de la Tour Eiffel)

Salle de Dépêches — Salon de Correspondance — Cabine téléphonique — Change de Monnaie — Achat et Vente de Chèques, etc.
(*Cette Agence traite les mêmes opérations que le Siège social*)

BUREAUX DE BANLIEUE

Levallois-Perret : 3, place de la République.
Enghien : 47, Grande-Rue.
Asnières : 8, rue de Paris. — *Charenton* : 50, rue de Paris.

AGENCES EN PROVINCE

Abbeville, Agen, Aix-en-Provence, Alais, Amiens, Angoulême, Arles, Avignon, Bagnères-de-Luchon, Bagnols-sur-Cèze, Beaucaire, Beaune, Bergerac, Béziers, Bordeaux, La Bourboule, Caen, Calais, Cannes, Carcassonne, Castres, Cavaillon, Cette, Chagny, Chalon-sur-Saône, Châteaurenard, Clermont-Ferrand, Cognac, Condé-sur-Noireau, Dax, Deauville-Trouville, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Epinal, Firminy, Flers, Gray, Le Havre, Hazebrouck, Issoire, Jarnac, La Ferté-Macé, Lésignan, Libourne, Lille, Limoges, Luxeuil, Lyon, Manosque, Le Mans, Marseille, Mazamet, Mont-de-Marsan, Le Mont-Dore, Montpellier, Nancy, Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes, Orange, Orléans, Périgueux, Perpignan, Pont-Lévêque, Reims, Remiremont, Rivesaltes, Roanne, Roubaix, Rouen, Royat, Saint-Chamond, Saint-Dié, Saint-Etienne, Salon, Toulouse, Tourcoing, Vichy, Villefranche-sur-Saône, Villeneuve-sur-Lot, Vire.

AGENCES DANS LES PAYS DE PROTECTORAT

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Tanger, Majunga, Tamatave, Tananarive.

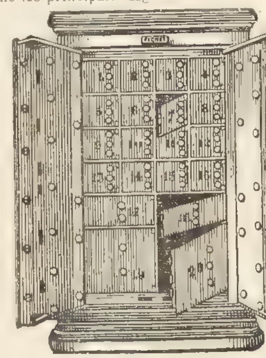
AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Calcutta, Chicago, San-Francisco, New-Orléans, Melbourne, Sydney.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SECURITE ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FR. PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

LE COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office.
THE COMPTOIR NATIONAL receive and send on parcels addressed to them in the name of their clients or bearers of credit.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✱ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger. **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

PARIS 1900



80, Avenue de SUFFREN
Prix d'Entrée 1fr
Affiche de SIM
Format 0,36 × 0,60 : **2** fr. ; franco : **2** fr. **50**.
Format 3 m. × 1,10 : **4** fr. ; franco : **5** francs.

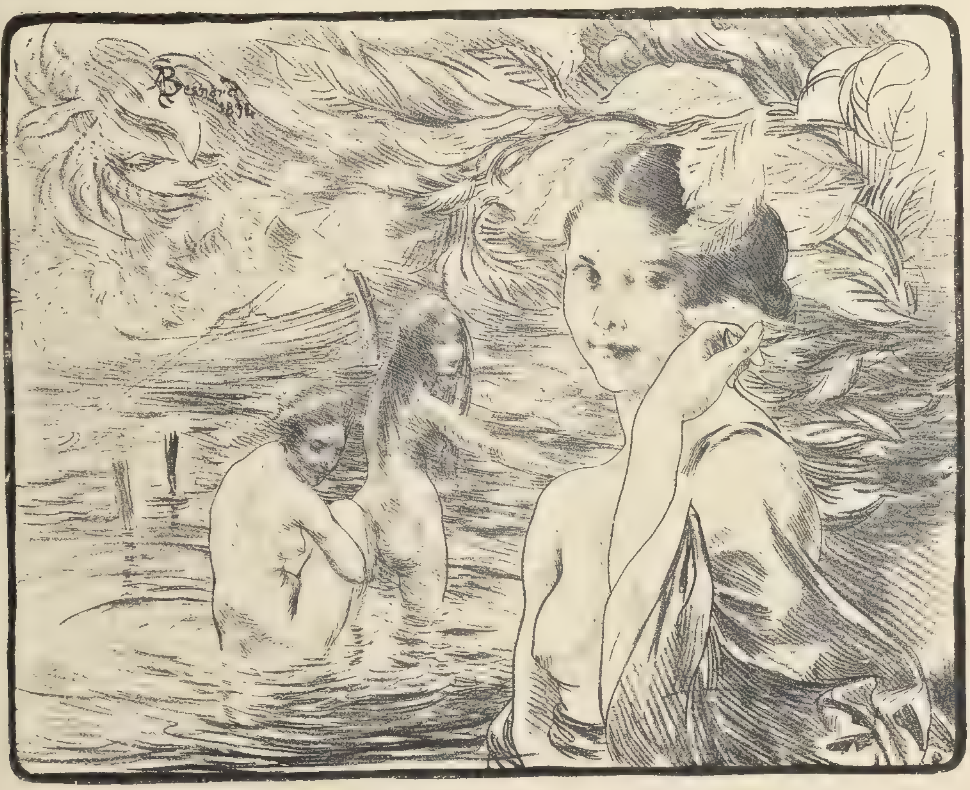


PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 36.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

BESNARD



BAIGNEUSES

LES VERS LUISANTS



— Fais attention, tu vas te brûler !



Un jeune homme vient de se pendre...

14 JUILLET

Vois-tu la longue ribambelle
Des gens bras dessus, bras dessous?
Certes, la fête sera belle :
Tous les faubourgs sont déjà saouls.

Vois-tu ce monsieur qui frétille
Là-haut? C'est ce bon Gogibus;
Ne pouvant prendre la Bastille,
Il en prend du moins l'omnibus.

Vois-tu cette foule accourue
Autour des géants d'autrefois
Dressés au coin de chaque rue?
C'est Pétrolskof, c'est Pipe-en-Bois,

Ou quelque autre grande figure
Choisie avec un tel bon sens
Que deux bonzes qu'on inaugure
Ne peuvent se regarder sans

Rire. Le peuple roi s'amuse
En de tricolores fracas;
Ce bruit mariannesque, ô Muse,
Froisserait tes sens délicats.

Pour t'envoler à quelques lieues,
N'entre-t-il pas dans ton concept
De prendre devers les banlieues
Un train de neuf heures dix-sept?

Vers les grands parcs peuplés de marbres
Dressant leur blanche nudité,
Et vers les forêts où les arbres
Ne sont pas de la liberté!

Loin du tumultueux asphalte
Où Paris hurlant se hâtait,
Loin, très loin, nous avons fait halte,
Et sous les bois calmes c'était

Comme une ivresse reposée,
Comme un rêve à peine conçu;
Pour ne pas mouiller de rosée,
Toi, ta robe de fin tissu,

Et moi mon pantalon superbe,
Nous avions jeté nos manteaux
Avant de nous coucher sur l'herbe
Où nous étions sentimentaux.

Les oiseaux dans leurs chants de fête
N'exigeaient pas qu'un sang impur
Abreuvât leurs sillons; ta tête
Adorable reposait sur

Mon bras, et des senteurs berceuses
Confusément venaient à nous;
Des bêtes, fines connaissuses,
Grimpaient le long de tes genoux.

Tu riais ton rire sonore
Qui faisait rire les échos,
Et dans tes fins cheveux d'aurore
Tu mettais des coquelicots

Rouges, des marguerites blanches
Entremêlés de bleuets bleus ;
Et moi je baisais tes mains blanches,
Ta lèvre rouge et tes yeux bleus.

Tu me chantais de ta voix grave
Ton répertoire de chansons ;
Des merles sifflaient à l'octave
Dans le mystère des buissons.

Puis le soir vint : des ombres douces
S'endormirent sur les gazons.
Déjà l'émeraude des mousses,
Le vert tendre des frondaisons,

Toute la forêt séculaire
Rassemblait, éparse dans l'air,
Sa chemise crépusculaire,
Tandis que la lune au ciel clair

Montait. Tout là-bas, des fusées
Jaillissaient vers le firmament,
Puis s'éparpillaient irisées !
Alors tu me dis simplement ;

« Voici l'heure du sacrifice. »
Et je vis s'allumer des feux
Dépouillés de tout artifice,
Dans l'azur profond de tes yeux !

MAURICE DONNAY.

HYGIÈNE ET CHIRURGIE

La chirurgie moderne a fait des progrès énormes. Il serait sénile de le nier.

La lancette et le bistouri, dirigés par des mains expertes, pénètrent et travaillent dans tous les recoins de notre individu. Les chirurgiens excellent à cerner le mal, à employer avec lui de savantes tactiques, et il n'est pas rare qu'ils vous ouvrent le ventre, afin de pouvoir attaquer par en dessous un abcès que vous avez dans le dos.

On emploie aujourd'hui les anesthésiques avec tant de facilité, que c'est un jeu de se faire endormir. Les hommes, grâce à la cocaïne, ont si bien perdu l'habitude de la douleur physique, que la moindre incommodité les fait souffrir.

Ils ont recours au chloroforme quand ils se font couper les ongles et rentrent à l'hospice des frères Saint-Jean-de-Dieu pour prendre un bain de pieds.

Le docteur Héon est certainement, parmi nos praticiens, un de ceux qui s'est le mieux mis en lumière. On a fait la statistique de ses opérations, pour une période de trente-cinq ans. Sur 100 malades, 2,8 seulement ont succombé. Le reste — 97,2 — se décompose en deux fractions : 6,7 qui ont survécu, et 90,5 qui n'ont pu supporter certaines complications.

Le docteur Héon s'est beaucoup occupé d'antisepsie. Il s'est fait une gloire égale à celle du marquis de Rambuteau, en inventant les kiosques-crachoirs.

Il a proposé au gouvernement de remplacer la monnaie métallique, agent de circulation de toutes sortes d'affections cutanées, par des pastilles en charbon dur additionné de salol.

C'est au docteur Héon qu'on devra prochainement l'adoption obligatoire des plateaux-aseptiseurs, destinés à rendre inoffensives les pattes des mouches, qui, en se posant sur toutes sortes d'objets, transmettent, elles aussi, des maladies.

Dans le port où il passe ses vacances, le docteur Héon se rend fréquemment à l'Hôpital maritime, où il surveille avec minutie les précautions des infirmiers.

Tout récemment, comme il y faisait sa visite quotidienne, on apporta sur un brancard un homme à barbe grise, qu'on avait trouvé sans mouvement sur une des berges du port.

La majorité des assistants pensaient que cet homme était ivre-mort, mais le docteur Héon ne se contenta pas de cette explication. En examinant de près la face souillée et tuméfiée de l'homme, il remarqua à la joue droite une enflure assez caractéristique.

Il se fit alors apporter ses instruments de chirurgie, au grand contentement des internes ravis de voir à l'œuvre un aussi réputé praticien.

Le docteur fit sur la joue une incision cruciale, introduisit assez profondément son index et son pouce, et retira, au bout de peu d'instants, une forte chique de tabac qui s'était logée entre la joue et la gencive.

L'opération a été vivement commentée à l'hôpital, et à Paris dans tout le monde médical. Pour mettre fin aux discussions, le docteur Héon va publier une brochure, sous le titre suivant : *Procédé chirurgical pour retirer les chiques de la bouche des marins sans recourir à l'écartement des maxillaires.*

TRISTAN BERNARD.

VŒU STÉRILE

Je voudrais bien être rentier
Pour être imbécile à mon aise,
Pour rester le cul sur ma chaise,
Béatement, le jour entier.

N'ayant plus de rêve en chantier,
Je deviendrais très vite obèse ;
Je voudrais bien être rentier
Pour être imbécile à mon aise.

J'attirerais dans mon sentier
Une maigre et frigide Anglaise,
Aux yeux de brume, au cœur de glaise
Qui rirait, avec un dentier.
Je voudrais bien être rentier.

BERTRAND MILLANVOYE.

LES POUSSINS ET LE PLUMEAU

FABLE

De pauvres petits poussins
Dont on vient d'occire la mère
Se trouvent (destinée amère)
Les victimes des froids malsains.
Sous leur duvet élémentaire,
Ils frissonnent, ces orphelins,
Trouvant les hasards peu malins
De les avoir jetés sur terre.
Poussins poussifs poussant leur panse de poussah,
Ils clignotent de la prunelle,
Recherchant l'aile maternelle
Qu'hier un gourmet dépeça.
Mais soudain leur œil noir s'allume
Et tous chantent joyeusement :
Ils trouvent enfin de la plume
Dans un coin de l'appartement.
— « Voici, proclame la couvée,
Maman-la-Poule retrouvée! »
Or
Ce n'est rien qu'un plumeau!... — Providence opportune,
L'Illusion est le trésor
De ceux que trahit la fortune.

HUGUES DELORME.



Composition de Kupka.



— Vois-tu, mon vieux, au jour d'aujourd'hui les bourgeois n'valent plus la peine qu'on les écrase!

PERDU EN MER

Du banc de Terre-Neuve, à bord de la *Marie-Jeanne*.

Je m'arrête de pleurer pour t'écrire, ma pauvre alorine, et c'est probable qu'en lisant ma lettre tu eras plus encore enchagrinée que moi. Faut te dire, na douce, qu'on est au dimanche. Le capitaine, après u'il a lu la messe, il m'a dit d'écrire chez nous que e leur raconte comment que le malheur est arrivé et uis pour leur en apprendre la nouvelle. Mais d'écrire omme çà, tout droit, à ma sœur, que son homme lle ne le reverra plus, ça me retourne le cœur et je e peux pas m'empêcher de pleurer pour elle.

Va donc falloir, au reçu de ma lettre, que t'aille à a maison. Tu sais qu'Anne est bien courageuse, mais a voilà seule avec quatre enfants! et puis, c'est u'elle aimait bien son Gonidec, bon marin et si brave arçon. Je me fais du mauvais sang de penser que 'est moi qui lui ait conseillé d'embarquer sur un orutier. Ça lui plaisait de faire campagne avec moi, t puis, fallait gagner gros pour élever les quatre etits. Aussi, ma douce, c'est un grand malheur pour ous tous que Gonidec se soit perdu. Il ne faut plus enser maintenant qu'on pourra se marier après la ampagne. Si quelque chose peut consoler ma pauvre nne, c'est de savoir que j'y gagnerai le pain de ses nfants jusqu'à qu'ils soient en âge de faire des mous-zrons. Tu comprends bien, ma Calorine, que ça me ait gros cœur et que je n'écris pas tout ça sans cha-rin. Mais moi je sais bien que si je m'étais perdu tant père de famille, Anne et Gonidec auraient pris oin de toi. Alors, sois courageuse aussi. On n'a pas eaucoup de bonheur sur la terre. Tant que j'ai cru ue j'allais t'épouser en rentrant à Paimpol, j'étais le lus heureux des marins qui pêchent sur le banc. 'est des beaux jours, ceux-là que j'ai passés avec onidec à parler du mariage, et maintenant, pour oi comme pour les autres, il n'y aura sans doute lus que de la misère et du chagrin! Je te verrai eut-être mariée à un autre et tous les ans, quand e reviendrai pour la pêche ici, je ne pourrai même lus penser à toi sans peine, mais ce n'est pas le bon ieu ni les saints qui pourront changer ce qui est rrivé.

Il y a quatre jours aujourd'hui que Gonidec s'est erdu, le jour de la Saint-Michel. Il faisait tempête t grande brume. On y était habitué, car tout le long e la campagne nous n'avons eu que de la misère. Au atin, le jour de la Saint-Michel, comme à l'ordinaire, onidec et moi nous avons quitté la *Marie-Jeanne,* avec a doris. L'eau embarquait, fallait voir! Nous espé-ons que la brume allait se lever à cause du vent ui soufflait dur, mais nous avons dû pêcher comme n pleine nuit.

C'est à peine si je voyais l'aiguille de ma boussole. e peux dire que Gonidec et moi nous étions fins pê heurs et hardis! Avant le soir, nous avions de la orue plein la doris. Moi, je craignais de trop char-er vu la grosse mer, mais Gonidec était enragé pour a prime, si bien qu'on la gagnait presque tous les ours! Alors, ma foi, on a chargé tant qu'on a pu.

Mais, tout à coup, voilà que le brouillard a noirci épais que je ne voyais plus Gonidec à l'avant de la doris. C'est lui qui cornait (1) tandis que je ramais dur. J'avais de la glace sur mon suroit comme sur mon capiau. Nous avons vu passer un vapeur tout auprès de nous. Puis comme j'entendais corner toutes les doris de la *Marie-Jeanne.*

— Nous ne sommes plus loin!

Que je crie comme ça au pauvre Gonidec. Il me répond :

— Va bon, gars!

Et tout de suite après, il cesse de corner. J'ai cru qu'il se reposait le temps de souffler dans ses doigts. Je l'appelle. Il ne répond point. C'est une lame qui l'a chaviré et coulé à fond sans qu'il pousse un cri! Et moi, seul dans la doris, j'ai manqué couler à mon tour, en accostant la *Marie-Jeanne.* Mais sans doute que le bon Dieu n'a pas voulu périr deux braves gars du même coup!.....

Pauvre Gonidec! J'ai rangé son sac et ses bottes neuves dans ma cabane. Si Anne veut bien, ça m'équi-pera pour la prochaine campagne.

Voilà, Calorine, tout ce que tu dois dire à la maison avec tout ton bon cœur. Si tu as de la peine comme je le pense, sois courageuse pour mieux consoler ma petite Anne et les quatre enfants. Et puis tu t'occu-peras, car ça serait mal d'attendre que je revienne pour ça, de faire dire une messe pour Gonidec et d'aller tout de suite chez Bezic pour qu'il plante au cimetière une croix bénie.

Je lui paierai la dépense au retour, et pour l'ins-cription voilà ce qu'écrit le capitaine qu'il doit mettre :

YVES-JEAN-MARIE GONIDEC
perdu en mer à
TERRE-NEUVE
à l'âge de trente-deux ans
Priez pour lui !

Je t'embrasse en finissant, Calorine, Anne aussi et tous les enfants. Je voudrais t'écrire tout ce que j'ai pour toi dans le cœur, mais quand j'essaie tout ça se brouille et je ne sais plus.

Adieu, ma douce! Il y en a sur la *Marie-Jeanne* et les autres morutiers qui verront de beaux jours en arri-vant à Paimpol après la campagne. C'est pas nous autres, hélas!.....

Ça sera bien dur le premier jour... et puis ça pas-sera. C'est ça qu'il faut se dire, ma douce, si on ne veut pas mourir de chagrin.

FRANÇOIS LANDÉVÉNEUCQ, qui t'embrasse.

Pour copie :
GEORGE BONNAMOUR.

(1) Les pêcheurs de morue sont montés par deux dans une petite barque appe-lée doris, dans laquelle ils se portent au large du banc. Par les temps de brouil lard, l'un d'eux est muni d'une corne qui sert à prévenir les bateaux de passage. L'autre dirige la doris en se guidant sur une boussole.

L'homme de la société, avec ses dédains frivoles, passe sans s'en apercevoir à côté de l'homme qui est en train de créer l'avenir.

E. RENAN.

Des sentiments que les femmes inspirent, lequel leur est le plus cher ? Elles répondent : le respect; elles pensent : le désir.

PAUL HERVIEU.

MANDALAY[1]

I

A Moulmein, sur la côt', près d' la pagode en bois,
Y a un' Birmane assise et j'sais qu'ell' pense à moi
Car le vent chant' dans les Palmiers : « Soldat anglais,
Écout' les Cloch's du Templ' t'app'ler vers Mandalay,
Sur la route de Mandalay
Où tu pouvais entendre les pagaies
De la vieille flotille,
Sur la route de Mandalay
Où les poissons volants jouaient
Autour de l'île,
Où l'aurore apparaissait
Comme un éclair venant de Chine par la baie. »

II

Son jupon était jaune, et vert son p'tit chapeau ;
Son nom Soo-pi-Gaw-lat, comm' la Rein' de Theebaw ;
Quand j' la vis en premier, fumant un cigar' blanc,
Elle envoyait des vrais baisers d' chrétien croyant
A un bonhomme en terr' qu'ils appll'ent l' Grand Boudha :
Elle oublia l'idol' dès que j' l'eus dans mes bras
Sur la route de Mandalay.

III

La brum' montait des riz, l' soleil s' couchait dans l'eau,
Sur son p'tit banjo, ell' chantait Ku-la-lo-lo ;
Sa têt' sur mon épaule et sa jou' contr' ma joue,
On r'gardait les vapeurs, et, traînant dans la boue,
Les éléphants tasser l' bois d'teck-, nos cœurs si gros
Sous l' poids du silenc' qu'on n'osait pas s' dire un mot
Sur la route de Mandalay.

IV

Mais tout ça, c'est passé, y a longtemps, pour jamais,
Et y a pas d' tram allant d' la Banque à Mandalay ;
Et j' suis à Londr's ; et comm' disent les vieux soldats :
« Si jamais t'entends l'Ind'te rapp'ler, tu voudras
Plus rien qu' son parfum d'ail, son soleil sur la mer,
Ses Palmiers, et les Cloch's du Temple tintant clair
Sur la route de Mandalay.

V

J' peux plus traîner mes guêtr's sur leur pavé d' chameaux ;
Et l' sal' climat anglais m' bout' la fièvr' dans les os ;
Et j' conduis cinquant' bonn's du Strand jusqu'à Chelsea ;
Et ça n' parl' que d'amour, mais qu'est-c' que ça en sait?
Bon Dieu ! Qu'è-qu'ça en sait ! Têt's de bœufs, mains d'bouchèr's :
J'ai plus beau, j'ai plus doux dans un pays plus vert,
Sur la route de Mandalay.

VI

Emm'nez moi plus loin qu' Suez, les Cloch's du Templ' m'appellent ;
Là, y a pas d' Décalogu' ; le Bien, le Mal, ça s'mêle ;
Un homm' peut dev'nir princ' ; c'est là, là, emm'nez-moi
A Moulmein, sur la côt', près d' la pagode en bois,
Sur la route de Mandalay, etc.

RUDYARD KIPLING.

Traduit de l'anglais par HENRY VERNOT.

1. Kipling fait parler un vieux soldat anglais, devenu, après campagne aux Indes, conducteur d'omnibus à Londres (H. V.).

SUR L'ÉDUCATION

Dès que ses enfants furent en âge de recevoir une éducation, Sam devint perplexe. Après tout, un père a des responsabilités ; il serait trop facile de mettre des enfants au monde et de les planter là ensuite, leur tournant le dos et sifflotant avec un air de rien quelque passe-pied dans le genre ancien. Il faut leur façonner le caractère, fichtre ! fût-ce à coups de pied quelque part, et leur apprendre la vie, saprelotte !

Il y a tant de systèmes d'éducation ! C'est à s'y perdre. Nous comptons : l'éducation anglaise, toute hiérarchique ; l'éducation américaine, toute combative ; l'éducation allemande, toute militaire ; l'éducation suisse, toute patriarcale ; l'éducation italienne, l'éducation espagnole, et la turque et la russe, et la valaque et la transylvanienne, etc., etc., sans compter la française qui consiste à ne pas donner d'éducation du tout (c'est, du reste, de beaucoup la meilleure).

Sam voyait les jours succéder aux jours et il ne s'arrêtait à aucun parti, car chaque système d'élevage laisse à désirer. Au cours d'une conversation, il entendit émettre cette opinion qui lui donna fort à penser : « En somme, concluait-on, *les hommes ne réussissent que par leurs défauts.* » Et ce fut un trait de lumière.

Aussitôt Sam se mit en quête d'excellents Professeurs de défauts pour ses fils. Il trouva un ancien sonneur comme Professeur d'Ivrognerie : bien boire réjouit le cœur, d'abord, et il faut qu'un homme supporte la boisson. Puis les plus beaux lyrismes ont été inspirés par des cuites notoires. *Cf.* Ronsard, Musset et Verlaine...

Sam eut un moine défroqué comme Maître de Gourmandise : ce défaut enseigne le choix et le raffinement ; le goût des mets recherchés confine au sens artistique.

Sam arrêta aussi un ex-gendarme comme Professeur de Colère et de Premier mouvement. La colère pousse aux décisions promptes, aux coups d'audace, à l'héroïsme et aux actions d'éclat.

Le choix du Répétiteur de Mensonge fut plus délicat ; le mensonge est la loi de la société ; un citoyen qui ment effrontément est sûr de son avenir ; les plus belles carrières s'ouvrent à lui. De même, l'envie est un parfait stimulant et force les plus mous à l'ambition, par quoi s'accomplissent les grandes choses ! Le Professeur d'Envie fut un bureaucrate vieilli et déçu.

Enfin, une accorte petite chambrière se chargea du département des Déportements. Tous les matins l'un de ces maîtres donnait sa leçon aux petits Sam qui se perfectionnèrent à vue d'œil.

Au bout de quelques années, on put juger l'efficacité de cette méthode. Ses enfants, Sam le constata avec tristesse, étaient d'abominables petits gredins, capables de tous les méfaits et gangrenés au possible. Le système d'éducation par les défauts échouait piteusement. Pour se consoler, Sam conclut que tout autre système d'éducation eût, sans nul doute, abouti aux mêmes résultats.

BILL-SHARP.

D. O. WIDHOPFF



ÉTUDE

CONTE

Toutes les fées étaient réunies autour du berceau d'un enfant. Le père et la mère écoutaient, émus et respectueux, les souhaits de chacune d'elles : « Enfant, tu seras beau, grand, bien fait ; tu porteras des couronnes d'or ; tu seras héros ; la foule t'acclamera ; tes admirateurs en délire traîneront ton char ; tu feras rire, pleurer, trembler et tressaillir les peuples. Les poètes égrèneront leurs perles à tes pieds, les musiciens accorderont leur lyre pour chanter tes louanges. Tu seras aimé par cent héroïnes diverses. Le poison, le poignard seront impuissants contre toi ; ta renommée traversera les monts et les océans. »

La mère était tombée à genoux, rendant grâces aux fées. Mais la porte s'ouvrit brusquement, et la fée des gloires éternelles apparut.

— Je ne puis, dit-elle, reprendre les présents de mes sœurs ; mais pour vous punir de votre oubli, voici quel est mon souhait : Les couronnes d'or seront de carton ; il rira ; il pleurera ; il aimera, mais par la volonté d'un autre. Ceux-là même qui l'auront acclamé lui refuseront cruellement le signe distinctif donné aux citoyens d'élite. Le peuple dont il sera l'idole le brisera dans sa pleine gloire et l'entraînera tout frémissant des bravos de la veille au char de son nouveau héros. Ses lauriers se changeront sur sa tête en fleurs d'immortelles, et il mourra dans la tristesse et dans l'oubli, ne laissant rien, rien de lui !

— « Que sera-t-il donc ? » s'écria le père terrifié.

— « Il sera comédien ! »

Alors la fée de la mort se leva lentement : « Enfant, je te vengerai, dit-elle ; après ta mort, on écrasera l'artiste naissant du poids de ton souvenir !.. »

SARAH BERNHARDT.

LE BON PRISONNIER

Il y avait vingt ans que le pauvre homme n'était sorti de sa prison.

Enfermé pour dettes à trente-deux ans, le jour de la Chandeleur, il allait en avoir bientôt cinquante-deux carillonnés.

On aurait tort de croire que du temps ne s'était pas écoulé depuis.

La prison pour dettes était à vrai dire quelque chose d'assez confortable. Le geôlier n'était pas un de ces hommes farouches à grande barbe, comme on en met dans les histoires ridicules pour les enfants. Il ne portait pas à sa ceinture un trousseau de grosses clefs. Il n'avait pas été bourreau, et revêtu une robe rouge, sous le feu roi.

Pas du tout.

C'était un brave homme de geôlier, qui fumait la pipe en bras de chemise, et quand il riait, sa figure se couvrait de petites rides et ses yeux devenaient imperceptibles, comme ceux d'un homme jovial.

Un jour, un cabaret s'installa, de l'autre côté de la rue, justement en face de la prison.

« Bon », dirent le prisonnier et le geôlier jovial.

Et toutes les après-midi, ils firent apporter des canettes par la servante accorte.

Mais, à la longue, le prisonnier fut hanté par une sauvage idée de liberté. Il désira sortir pour aller, au cabaret, boire un verre de bière comme un homme.

Le geôlier, s'étant fait tirer l'oreille, jusqu'à trois mètres de long, finit par céder.

Il embrassa son captif, le boutonna soigneusement, lui mit un foulard au cou, lui dit de ne pas rentrer trop tard.

Mais qui donc revint, presque aussitôt, jurant comme un diable, ce qui est fort mal, qu'on ne l'y reprendrait plus ?

Qui donc, sinon le bon prisonnier ?

Ayant perdu l'habitude, le temps de faire trois pas, il avait été écrasé par les huit roues de trois voitures.

L'une d'elles était, en effet, une voiture à quatre roues.

Cependant, il s'enhardit, et bientôt, il alla au café gaillardement.

Même, il commença à s'y attarder, et rentrait juste, maintenant, au moment de fermer les portes.

Toutes les observations furent inutiles, car quelle pente mieux savonnée que celle du vice ?

Le malheureux, deux ou trois fois, se présenta, plus tard que jamais, et dans un état à faire honte à saint Patrick lui-même, le patron des Polonais.

Enfin, un jour, le geôlier avait déjà donné deux tours de clef, quand l'autre arriva, tout haletant, fredonnant un refrain bachique, juste pour trouver la porte fermée.

« Mon garçon, lui dit à travers les grilles, une face rouge et joviale, ce n'est pas une auberge ici. Vous avez pris l'habitude, maintenant, de vous attarder au café. C'est très bien. Mais je dois vous prévenir que c'est la dernière fois. Si vous arrivez encore en retard, je n'ouvrirai pas la porte. Vous irez coucher où vous voudrez.

Le bon prisonnier fut si effrayé, qu'il n'est jamais plus sorti.

GABRIEL DE LAUTREC.

LE SOIR DANS LA MONTAGNE

C'est à l'heure indécise entre le jour et l'ombre ;
Le soleil lentement glisse dans l'horizon,
Et la chaîne des monts est comme un rideau sombre,
Écran monumental de l'éternel tison.

Les étoiles au ciel entr'ouvrent leurs paupières ;
Le rossignol fredonne une chanson d'espoir ;
Les angélus lointains égrènent leurs prières,
Et la fleur tend sa lèvre à la rosée du soir.

Puis tout se tait, tout dort, mais là-bas un vieux pâtre,
Immobile et rêveur sous la lune d'albâtre,
Veille sur les sommets drapé dans son manteau.

Il est seul dans la nuit auprès de son troupeau,
Tel un clairon debout survivant aux désastres,
Et salue de son chant la bergère des astres.

CHARLES GALLIÉ.

JULES CHÉRET



LE NÈGRE PRUDENT

Le nègre, tout en convenant que cela le privait,
Me dit qu'il ne mettait jamais de sucre dans son café

Et je songeai : — Pudeur exquise,
Adorable candeur des peuples primitifs!
Pourquoi, pourquoi faut-il que l'on vous civilise?
De ton refus, ami, je comprends le motif :

T'offrir du sucre : à quoi pensais-je!
Manger du sucre, sacrilège!
Pour toi le fils de ces pays lointains
Où la forêt est le Potin
Qui fournit le sucre luxuriant, le sucre vierge!
Pour toi, le sucre évoque la patrie,
Le sucre évoque le passé,
Comme un décor de Paul et Virginie
(L'opéra comique du regretté Victor Massé).

Ah! le soir au milieu des cannes,
Manger de l'homme, scalper des crânes,
En fredonnant gaîment de vieux refrains guerriers!
Ah! le soir au milieu des cannes...

Ah! le soir au milieu des cannes,
Mordre dans la même banane,
Danser des bamboulas sous les grands cocotiers!
Ah! le soir au milieu des cannes...
Cependant, il ne faut rien exagérer ;

— Bon nègre, dis-je, je comprends ton scrupule,
Et suis loin de trouver cela si ridicule ;
Mais je ne voudrais pas te laisser ignorer
Ce que tous les épiciers savent :
Le sucre, fort souvent, est fait de betteraves,

Et tu peux manger celui-ci,
(Faisais-je, en l'affirmant, de la casuistique?)
Sans attenter à la canne de ton pays.

Le bon nègre me répondit :

Tu ne sais donc pas que je suis diabétique?

FRANC-NOHAIN.

LATOUPIE-BOTTIN

Depuis des années, Latoupie s'adonne à la lecture du Bottin, celui de Paris, bien entendu, car le Bottin des départements le laisse froid comme une carafe frappée.

Singulière conformation d'une âme!

Quand il le sait par cœur, il va trouver le propriétaire d'un grand café des boulevards dont je tairai le nom, car j'ai horreur de toute réclame qui ne m'est pas payée. Il lui dit :

— Pardon, monsieur, mais vous n'auriez pas besoin d'un Bottin de Paris, har hasard?

— Justement si, mon ami, répond cet excellent homme. Le mien commence à s'user et j'allais le remplacer. Veuillez avoir l'obligeance de me mettre l'article en mains.

— Alors, touchez là, Monsieur.

— Comment cela?

— Le Bottin en question, c'est moi.

Et Latoupie met en deux mots le propriétaire du café au courant de la situation.

— Fort bien, dit cet homme, je vous arrête, car j'aime les attractions vraiment originales et celle-ci en est une. Vous entrerez en fonctions ce soir, vous serez logé, couché, nourri, blanchi et vous aurez vingt francs par mois. Cela vous va-t-il? En ce cas, topez là!

— Parfaitement, c'est une chose entendue, dit Latoupie...

— *Alphonse Allais?*

— *7, rue Detaille, au troisième, la porte à gauche*, répondait imperturbablement Latoupie.

— *Jean Goudezki?*

— *23, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, au premier, la porte en face*, répondait non moins imperturbablement Latoupie...

Dix années après ces événements, je revis Latoupie. Il était triste, vieilli et découragé.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! mon cher monsieur, je ne suis plus Bottin.

— Ah bah!

— Oui, il arrivait à des clients de me demander pour s'asseoir dessus. Je ne sais s'ils faisaient cela par ignorance ou par malice, mais, en tous cas, cela m'affligeait profondément. Alors, voyez-vous, j'ai lâché.

— Et maintenant?

— Maintenant, je suis Dictionnaire français-latin au lycée Louis-le-Grand. C'est moins rémunératif, mais c'est plus distingué, et on a plus d'égards pour moi. Vous comprenez, Monsieur, un Dictionnaire français-latin!!!

Heureux Latoupie!

JULES DEPAQUIT.

Un convoi funèbre défile lentement dans le faubourg Montmartre.

PREMIER PASSANT. — Monsieur, savez-vous qui est le mort?

DEUXIÈME PASSANT. — Mon Dieu, je ne sais pas trop; je présume que ça doit être la personne qui est dans le cercueil.

*

Dans une église de village où les hommes étaient placés d'un côté et les femmes de l'autre, le curé se plaignit du haut de la chaire d'être troublé par le bruit des conversations. Une femme se lève aussitôt et, prenant en main la cause de son sexe, dit :

— Au moins, monsieur le curé, ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, ma bonne, tant mieux : cela finira plus tôt.

37. 15 Juillet 1900. · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✶ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 37.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. ROUBILLE



FANTAISIE HÉRALDIQUE



Dessin de Joseph Claes.

JEUNES ÉLÈVES

Qu'on apporte des couronnes
Pour ceux qui ont bien appris ;
Voici la saison des bonnes
Distributions de prix ;

La voici, l'heure éloquente ;
Le voici, l'instant pompier
Des bradels à deux cinquante
Et des lauriers en papier.

Approche, petit prodige,
Au nom maintes fois cité ;
Ton zèle est celui qu'exige
La froide Université ;

Au discours d'un Brunetière
Montre un courage attentif ;
Observe ta vie entière
Son respect de l'adjectif ;

Parmi tous les pions de France
Admire Lhomond, Patin ;
Et reste sans méfiance
Pour les poseurs de latin.

Mais puisque leurs éloquences
Te font grâce pour deux mois,
Profite de tes vacances,
Cher petit cœur plein d'émois.

Ayant pâli sur Virgile
Ses troupeaux et ses pipeaux,
Ton tempérament fragile
Doit-il rester en repos ?

Qu'il oublie — ô bon jeune homme —
Ce Narcisse qui se meurt
Pour avoir fait ce qu'on nomme
Le grand geste du semeur.

Si ta petite cousine
Reste insensible à ta voix,
Va dans la ville voisine
Chez les gonzesses au choix.

Dusses-tu, fleur de Sorbonne,
Faire ton papa cornard,
Pourchasse en outre la bonne
En sortant du lupanar ;

Il est sous le ciel immense
Pour s'aimer maint bon endroit :
L'amour te dit sa romance,
Chante avec lui, c'est ton droit.

HUGUES DELORME



— Ils auront beau faire, ils n'atteindront jamais notre éficit de Chicago !

FÊTES D'AUTREFOIS

Sans être vieux comme Mathusalem, j'en ai vu déjà pas mal, des fêtes nationales, des réjouissances publiques; mais j'attends encore le bon roi — oh! pas un roi constitutionel! non, un vrai roi, comme dans les jeux de cartes et les drames de Shakespeare, avec une couronne sur la tête et un manteau rouge sur les épaules qui fera pousser des saucissons sur les arbres des promenades et changera en vin l'eau des fontaines.

Les républiques elles-mêmes sont incapables d'accomplir ce miracle. Le petit monde est à peu près aussi misérable sous tous les gouvernements. Par bonheur son âme est enfantine. Qu'on lui donne un jour de congé, qu'on lui laisse tirer quelques pétards, le voilà content. Je n'étais pas à Paris et je ne sais pas comment les choses se sont passées. Mais je suis sûr que les recettes des marchands de vin n'ont pas été mauvaises et qu'il y a eu tout de même, dans bien des carrefours, des hommes en chapeau de paille et des femmes en robe claire qui pinçaient leur petit quadrille. Et ce n'est pas moi qui les blâmerai, les pauvres gens!

Oui, j'en ai vu beaucoup de ces fêtes-là, et je ne crois pas que leur plus ou moins d'entrain signifie grand'chose au point de vue politique. Elles réussissent quand il fait beau temps, et voilà tout. Les dithyrambes à la glace que publient le lendemain les journalistes officieux m'ont toujours paru stupides. Si on prenait au mot ces gens-là, la popularité du gouvernement dépendrait d'une averse.

L'après-midi fut claire et pure, le 1er mai 1847, jour de la Saint-Philippe. C'est du plus loin qu'il m'en souvienne. J'avais cinq ans. Je me revois très distinctement à califourchon sur les épaules de mon brave père, dans le jardin des Tuileries, devant le château. Or, il faut vous dire que mon père était violemment légitimiste. Mais on a beau attendre le retour de Henri V, ce n'est pas une raison suffisante, allons! pour ne pas mener son petit garçon, son fils unique, à la fête de l'usurpateur. Voici pourquoi j'étais, ce jour-là, à cheval sur le dos du pauvre homme.

A un moment donné, un vieux monsieur et une vieille dame parurent sur le balcon central du château; et le vieux monsieur avait un pantalon blanc et le cordon rouge sur son habit. Et la foule se mit à l'applaudir et à crier : « Vive le roi ! » Oui, je me rappelle très bien : « Vive le roi ! » Et la musique jouait la *Parisienne*. Par exemple, j'ai assez mal vu, malgré mon poste élevé, parce que nous avions devant nous les bonnets à poil des grenadiers de la garde nationale.

Eh bien! soyez certains que, le lendemain, les feuilles dynastiques ont parlé d'enthousiasme populaire et de foule enivrée, sans tenir compte de ce papa henriquinquiste qui n'était venu là que pour distraire son gamin, et de tant d'autres badauds! Voilà comme les gouvernements se font des illusions. Moins d'un an après, le vieux monsieur au cordon rouge était forcé de s'enfuir dans un fiacre.

Comme, dans ce temps-là, je portais encore une culotte fendue par derrière, avec un bout de chemise

qui pendait, vous pensez bien que la chute de Louis-Philippe me laissa indifférent, et que je ne cherchai pas à m'en expliquer les causes. Mais quand M. Thureau-Dangin se présenta à l'Académie et me fit hommage de ses in-octavo, je me souvins de ce roi, que j'avais vu, dans mon enfance, saluer son peuple qui l'acclamait, et je voulus savoir pourquoi on l'avait détrôné.

En vérité, l'événement reste d'abord assez inexplicable. Le prince était sage, et son règne fut pacifique et prospère. Mais Lamartine a dit le fin mot : La France s'ennuyait. Rien de plus vide et de plus monotone que ces dix-huit ans d'histoire uniquement remplis par la mesquine rivalité de deux hommes, Thiers et Guizot, qui, au fond, étaient du même avis et voulaient les mêmes choses. Telles étaient déjà les beautés du régime parlementaire. En résumé, l'époque ressemble beaucoup à la nôtre : elle est aussi médiocre et aussi plate.

*

Des fêtes nationales de 1848, je n'ai que des souvenirs confus et pleins de lacunes. Je n'avais que six ans, songez donc!

Pourtant, j'ai assisté, toujours en culotte fendue, à la plantation d'un Arbre de la Liberté, au coin de la rue de Babylone et de la rue Vaneau, mes parents logeant près de là. La révolution était à ses débuts, dans sa période sentimentale, attendrie, religieuse même. Je vois encore briller, parmi les baïonnettes, la croix d'argent porté devant le curé des Missions, qui venait, suivi de tous ses prêtres, afin de bénir le peuplier. La marraine était une belle fille, nommée Julia l'Ecaillère, qui ouvrait des huîtres sur le seuil du cabaret voisin et qui ne passait point pour un dragon de vertu. Après le départ du clergé, paraît-il, on ribota. Mais l'eau du bénitier ni le vin des litres ne portèrent bonheur à l'arbre symbolique, l'un des rares qui furent plantés dans le faubourg Saint-Germain. Ce sol aristocratique lui était contraire. Il y dépérit rapidement et mourut.

Puis j'évoque le long défilé des « Quinze Août ».

On nous raconte, à présent, que, ce jour-là, le deuil de la liberté désolait tous les cœurs, et que, dans les rues mornes et désertes, brûlaient seuls les lampions officiels. Je veux bien; mais les « Quinze Août » de mon adolescence et de ma jeunesse ne m'ont pas laissé une impression si lugubre. C'est peut-être l'heureux effet de l'âge que j'avais alors; mais il me semble encore aujourd'hui que la revue des troupes de Paris n'était ni moins brillante, ni moins bien ordonnée que notre revue actuelle, et même je constate que nos soldats portaient, sous le tyran, de bien plus beaux uniformes. « On garde toujours un peu — disait spirituellement Delphine de Girardin — l'opinion publique du temps où l'on était jolie femme. » Je n'ai jamais été joli garçon, mais j'étais un très jeune coquebin, facilement amusable, lorsque j'allais au Champ de Mars le soir de la Saint-Napoléon, voir tirer le feu d'artifice; et ma coupable insouciance ne s'est pas aperçue, sans doute, que cette foule, qui poussait des « ah » prolongés devant les chandelles romaines ne pensait, dans le fond du fin fond, qu'au Deux Décembre.

Quant aux « Quinze Août » de la fin du règne, où la joie publique allait toujours en se refroidissant, il est vrai, et qui ressemblèrent assez aux « Quatorze Juillet » de ces dernières années, je les ai fuis autant que j'ai pu. Modeste employé, je profitais de ce jour de congé, je l'avoue, pour courir un peu les champs avec ma « connaissance ». Oh! l'orgie était modeste, L'argent des appointements était déjà loin, le 15 du mois. Mais j'avais une grosse montre d'argent sur laquelle le Mont-de-Piété prêtait trois pièces de cent sous. Ce n'était pas trop, mais c'était assez pour aller dîner à Vélizy, sous cette tonnelle où il tombait des araignées dans le potage.

Elle n'était ni bien jolie, ni bien tendre, la blonde qui s'attablait là, sous la vigne vierge devant une omelette aux champignons. Mais j'avais vingt-cinq ans et bon appétit. Cuisine au beurre rance, reginglet à faire sauter les chèvres, serments de grisette, j'avalais et je digérais tout. Ne le dites à personne; mais, comme le vieux sculpteur Caoudal, dans la *Sapho* de Daudet, je troquerais de bon cœur la rosette rouge, l'habit à palmes vertes, et tout le tremblement contre un de mes « Quinze Août » du second Empire avec dînette à Vélizy, quand j'avais encore d'assez bonnes dents pour casser des noisettes, quand on ne me donnait pas du « cher maître » et qu'on m'appelait tout populairement « mon trésor »... Dieu de Dieu! que c'est bête de vieillir!

FRANÇOIS COPPÉE.

CHANSON DU MOISSONNEUR

A l'aube naissante, au soleil levant
Je vais sans tarder, la faulx sur l'épaule,
Déjà le coq chante et le chat miaule,
Vers les champs mûris, ne va pas rêvant.

Les blés, les grands blés, roulent dans la plaine
Au souffle des vents, aux chants des oiseaux,
Et je les abats de ma large faulx,
Car vide est ma grange ; et je la veux pleine.

Le soir est venu, je fauche avec rage,
La sueur apparaît sur mes membres las,
Mais j'entends sonner l'heure du repas
Et jusqu'à demain je laisse ma tâche.

L'autre jour, hélas! j'ai vu dans mon cœur
Le vice y poussait haut et plein de force ;
Lors j'ai pris ma faulx ; depuis je m'efforce
De faucher le mal, tel un moissonneur.

LUCIEN ARNETH.



MAGIE



LA CAPUCINE

Il faut danser la capucine
Lorsque le pain manque chez nous,
Et que la fièvre nous lancine
Des méninges jusqu'aux genoux.

Suivant ce conseil salutaire
(Refrain naïf et peu nouveau),
Mâche gaîment, doux prolétaire,
Ta verte laitue et ton veau ;

Et comme un brin de poésie
Convient au plus frugal repas,
Que Celle par ton cœur choisie
L'été venu ne manque pas

De couronner l'humble salade
Avec les capucines d'or :
Devant les fleurs, l'esprit malade
Sent que toute rancœur s'endort...

Il faut manger la capucine
Lorsque le pain manque chez nous,
Et que la fièvre vous lancine
Des méninges jusqu'aux genoux.

HUGUES DELORME.

MAL ASSORTIS

Jeune homme, 27 ans, désirerait épouser demoiselle bien élevée et bonne musicienne. Le physique importe peu...

A peine Gaëtan eut-il fait insérer cette annonce dans le *Trait d'Union*, qu'il reçut, aux initiales P. Z., poste restante, bureau 25, une lettre du mauve le plus récent, timbrée d'un liseron, symbole de la simplicité, et, malgré cela, copieusement imprégnée de parfums troublants.

« Monsieur, disait la demoiselle, j'ai vingt-quatre ans, j'appartiens à une excellente famille de Castelnaudary. Je ne suis ni presque jolie, ni précisément laide, mais je suis affectueuse et dévouée. J'ai commencé le piano à l'âge de six ans, et, à l'heure actuelle, je joue tout ce qu'on veut à première vue. Mes goûts sont les vôtres : je préfère aux charmes éphémères de l'extérieur, les qualités plus solides du cœur. Echangeons quelques lettres — le voulez-vous? — et si, comme je n'en doute pas, nous sympathisons, volontiers, je deviendrai votre femme. »

« Voilà qui me botte infiniment, pensa Gaëtan. Si cette jeune personne ne se vante pas en affirmant qu'elle est plutôt laide que belle, il est interdit de se montrer difficile, et elle acceptera sans grimace un particulier de mon acabit. »

Gaëtan, en effet, n'était pas à proprement parler un Antinoüs, et même avec la meilleure volonté du monde, il eût été impossible de le comparer à lord Byron.

Grand, maigre et sec exorbitamment, il arborait au bout d'un col décharné une tête de marabout chauve dont l'excessive cocasserie était encore rehaussée par une paire de lunettes bleuâtres.

Incontinent, il se mit à son bureau et les lettres les plus sentimentales ne tardèrent pas à sillonner le chemin dès lors fleuri qui relie Castelnaudary à la Ville-Lumière.

Lorsqu'ils se furent suffisamment adorés par la poste, quand ils eurent épuisé tous les vocables dont on use en pareil cas — de chou jusques à rat et de chat à bijou, — les deux amants souhaitèrent se voir afin de s'accorder définitivement.

Muni d'un anneau d'or, Gaëtan prit donc l'express de sept heures douze et, rigide en sa redingote nouvelle, il se présenta au domicile de sa mie, le miel aux lèvres et les doigts gantés de beurre frais.

C'est en tremblant qu'il sonna, et c'est toute tremolante aussi que la demoiselle le rejoignit au salon, car un secret pressentiment l'avait avertie — est-il besoin de le dire?

Mais loin de se dissiper lorsqu'ils furent en présence, leur trouble s'aggrava encore.

Leur mutuelle stupeur se peignit dans leurs yeux soudainement écarquillés.

« Est-ce possible, Dieu bon! pensèrent-ils, — je ne me l'étais pas figuré (ou figurée) comme cela!»

C'est qu'en réalité ils étaient effroyablement dissemblables!

A moins d'imaginer une pelote de laine assise aux pieds d'un crayon neuf, ou bien encore une bouillote escortée d'une tringle à rideau, on ne saurait se faire une idée approximative de ce couple bizarre.

Car Yvonne était courte et grasse — et bouffie! — et ronde, — éperdument!

— Je vous aime beaucoup, dit-elle — beaucoup, beaucoup! — mais jamais je n'oserai me montrer à votre bras. Vous êtes trop grand et trop maigre; je suis trop grosse et trop petite!... Hélas! cher ami, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre!

— Yvonne, répondit Gaëtan, jamais je ne renoncerai à votre amour! Je vous aime telle que vous êtes, mais puisqu'il vous plaît de m'imposer une épreuve comme jadis à leurs galants les princesses des contes de fées — eh bien, j'accepte!

Je suis maigre : je grossirai! Les fécules me nourriront seules désormais. Les soupes les plus denses, je les absorberai! Je me gorgerai de fèves et d'arsenic afin d'acquérir un embonpoint raisonnable.

De votre côté, cher ange, renoncez aux farineux de toutes sortes, cessez de boire en mangeant, adoptez le pain grillé, les viandes rôties... et... faites de la bicyclette au besoin! Vous perdrez ainsi cet excédent de poids qui vous désole!

Est-ce dit? dit-il.

— C'est dit! dit-elle.

— S'il en est ainsi, poursuivit Gaëtan, je vous quitte. Dans trois mois, je reviendrai, et, si votre jauge seule a varié, si votre cœur est resté le même, vous deviendrez ma compagne.

Il mit sa patte maigre dans la petite main rondouillarde, effleura d'une lèvre sèche le front luisant de l'aimée — et s'en fut.

⁂

Quand il revint au bout de trois mois, il pesait 197 livres. Yvonne, elle, n'avait plus que la peau sur les os. Sa poitrine naguère si florissante s'était volatilisée et rien ne demeurait plus de sa croupe jadis si gaillarde!

Le petit tonneau, devenu libellule, considéra l'asperge muée en mastodonte, et ses yeux s'emplirent de larmes :

— Ah!!! sanglota-t-elle, je vous l'avais bien dit que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre!

GEORGE AURIOL.

L'honneur, c'est la pudeur virile.

DE VIGNY

⁂

Je ne suis pas de ceux qui opposent le patriotisme au cosmopolitisme. Ces deux sentiments, lorsqu'on ne les sacrifie pas l'un à l'autre, sont parfaitement conciliables. Le cosmopolitisme n'est pas plus contraire au patriotisme que le patriotisme ne l'est à l'esprit de famille. L'amour qu'on porte à son pays n'empêche pas qu'on aime ses enfants. De même, l'amour qu'on porte à l'humanité n'empêche pas qu'on aime son pays.

LOUIS BLANC

⁂

L'Académie n'est pas, comme la Chambre, une société plus soucieuse d'être élue que choisie.

SULLY PRUDHOMME

CE QUI RESTE DES MORTS

Pauvre âne, mon vieil âne, à qui l'on prit la peau
Pour tendre le tambour retentissant au large,
Où donc es-tu? Voici la flamme du drapeau,
Claquante et palpitante aux souffles de la charge.
Ton cuir est noir de coups, et le beau régiment
Glorifié s'avance en rythmant ses pas lestes.
Et cependant, pauvre âne, où sont tes humbles restes?
Dans quel charnier profond gis-tu confusément?

Chat maigre, chat nerveux, à qui l'on prit la fibre
Pour doter d'un soupir l'âme inerte du bois,
Je sens courir le long de l'instrument qui vibre
Un frisson de ta vie intense au bord des toits.
J'entends se lamenter le doux violoncelle.
Et charmé dolemment, je pense à toi : je dis
Que tu nous as laissé ta part de Paradis
En te mêlant à la poussière universelle.

Et toi, première aimée, ô chère! où donc es-tu?
Es-tu l'épouse unique ou la fille qui passe?
Dans le troupeau banal ton corps est descendu;
Mon cerveau garde seul ta jeunesse et ta grâce.
Il reste au souvenir des fragments de beauté,
Un teint chaud, des cheveux, des yeux pleins de folie,
Et ce reste de morts, longtemps, longtemps nous lie
Par des vibrations de sensibilité.

PAUL MARROT.

CHANTAGE

En janvier, Camille Durand, demeurant rue Dupont, 15, reçut la lettre suivante;

LA VOIX
Journal quotidien.

« Monsieur,

« Une personne qui désire garder l'anonyme vient de nous révéler, avec pièces à l'appui, les faits délictueux dont vous vous êtes rendu coupable de 1875 à 1879.

» D'un côté, notre devoir de journaliste et de citoyen nous oblige à informer de ces incidents nos abonnés et la justice de notre pays.

« D'un autre côté, votre réputation, votre fortune et votre liberté auraient à souffrir d'une pareille divulgation. Nous sommes encore hésitants entre le droit qui nous commande de parler et la pitié qui nous commande de nous taire.

« En conséquence, nous espérons que vous voudrez bien transiger avec votre conscience et vous assurer notre silence moyennant la somme de mille francs une fois payée.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« *Le directeur,*

« HANS SACHS ».

M. Durand fouilla son passé; les faits délictueux dont il s'était rendu coupable ne tombaient pas sous le coup de la loi; en 1875 il avait déjà quitté le commerce; donc il y avait confusion de Durand. En effet, dans la rue Dupont demeurait un autre Durand, une canaille avérée. C'était à ce dernier que s'adressait la lettre du directeur de la *Voix*.

Camille n'hésita pas une seconde; il se rendit aux bureaux de la *Voix*, demanda une entrevue à M. Sachs et lui tint ce langage :

« Je me nomme Durand (Camille), et ne suis coupable d'aucun fait délictueux; vous vous êtes trompé de Durand; pour un maître chanteur, vous êtes bien imprudent, car si je livrais à la justice de votre pays la lettre que vous m'avez envoyée, vous pourriez souffrir dans votre liberté, votre réputation et votre fortune; transigeons et je n'enverrai pas votre autographe au procureur de la République. »

Le directeur de la *Voix* était trop au courant de ces affaires pour ne pas savoir que l'on ne discute jamais une pareille proposition; il tira de son coffre-fort deux billets de mille et les tendit à son interlocuteur : « Soit, mais vous me rendrez ma lettre? »

— Non, dit en souriant M. Durand; votre lettre vaut 100 louis.

— Parfaitement juste, soupira Hans Sachs, le maître chanteur, mais vous me donnerez un reçu de ces 2,000 francs que vous venez d'empocher?

— Allons donc! Vous êtes un enfant, un grand enfant! » dit M. Durand en prenant congé.

Deux mois après, M. Camille Durand, en mal d'argent, fit cracher deux autres milliers de francs à Hans Sachs; en juillet, deux mille francs encore; encore deux mille francs en septembre. Comment le directeur de la *Voix* se procurait-il ces sommes? Par le chantage assurément.

Sur ces entrefaites, Hans Sachs ayant été arrêté pour fait de chantage, M. Camille Durand s'empressa de verser au dossier de l'accusation la lettre qu'il avait reçue en janvier.

Cette lettre décida de la condamnation de Hans, qui en eut pour trois ans, plus les amendes et dommages.

Je ne sais pas raconter cette histoire. Oh! si vous aviez entendu M. Durand la raconter lui-même!

BILL-SHARP.

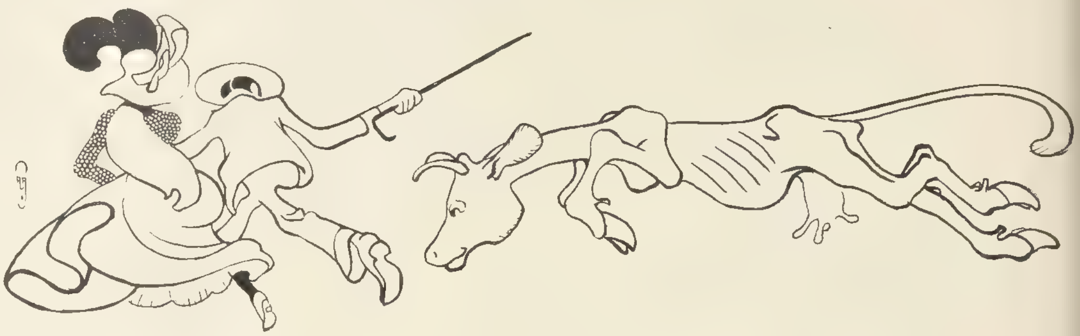
FEUILLETS D'ALBUM

A. MUCHA









LA MORT DU COQ

Au peintre poète Jules Breton de l'Institut.

A l'aube, dans un poulailler,
Un beau coq vient de s'éveiller;
Le lointain horizon s'éclaire;
Mais il fait nuit sous le perchoir;
Qu'importe! A-t il besoin de voir
Pour lancer sa note si claire?

Toutes les poules, à son chant,
Lèvent la tête en regrettant
La douce chaleur de leur aile,
Et le pigeon, plus matineux,
Sur le toit déjà lumineux
Pivote autour de sa femelle.

Dans le poulailler il fait jour;
Joyeux, le coq chante; la cour
En résonne; il s'étire, il bâille;
Il chante encor, prend son élan
Et saute, fier comme un sultan
Qui doit livrer quelque bataille.

Chaque poule dehors le suit;
Les couveuses restent au nid;
Il marche portant haut sa crête
Et, quand ses poules n'ont plus faim,
Pour ramasser un peu de grain,
Il veut bien abaisser la tête!

Mais soudain l'orgueilleux ténor,
Dont les plumes ruissellent d'or,
Se débat, une main l'enserre.
Ses poules s'en vont se cacher,
Et lui ne peut se détacher,
Et ses plumes jonchent la terre.

La ménagère, sans pitié,
Prend le beau coq humilié
Qui voudrait encor se défendre;
Malgré sa force, son courroux;
Il est pris entre ses genoux;
Il est bien forcé de se rendre:

Les genoux meurtrissent la chair
Du beau coq qui chantait si clair;
La main le saisit par la crête,
Et, tout auprès de sa maison,
Sur une touffe de gazon,
La main lui fait tendre la tête.

C'est froid! c'est dur! puis un coup sec
Lui fend cruellement le bec;
Il se contracte, le sang coule;
Plus lent, plus lent devient son cœur
Et, non loin, un pigeon moqueur
Sur le toit tendrement roucoule.

Il se souvient, en un moment,
Qu'il aima jadis tendrement,
Tendrement ses poules si belles,
Et qu'au chaud soleil de midi,
Souvent le jabot arrondi,
Il s'endormait au milieu d'elles.

Il se rappelle, mais c'est tout;
Le pauvre animal est à bout,
La vie est encore plus lente;
Il se souvient, donne un coup sec,
Puis on le pend, ayant au bec
Une bulle sanguinolente.

Et dans le poulailler, le soir,
La place fut vide au perchoir:
On oublie un absent bien vite!
Elles s'endorment sans rêver
Et même sans vouloir penser
Que près du feu sa chair crépite!

VINCENT LE GOVEC.

ARTHUR MICHAËL



Le Bouffon.

ET POURTANT SOIS HUREUSE!

Notre garçon de bureau va se marier avec la fille d'un blanchisseur du quartier. La noce se fera dans une quinzaine, et déjà l'on s'y prépare. C'est pourquoi chaque matin, chez le marchand de vin où nous prenons nos repas, nous voyons arriver le garçon de bureau avec son futur beau-père, qu'il entoure de prévenances.

— Qu'est-ce que vous prenez, mon père Bolivet?

— Je prendrai plutôt un macadam.

Le macadam servi :

— Eh bien! ça va-t-il, votre chanson?

— Pour les paroles, je marche encore; mais je trouve la musique méticuleuse.

— Alors, répétons ensemble.

On repousse les consommations au bout de la table; on donne un coup de torchon pour éviter les taches; on étale le morceau de chant.

— Allons-y, dit le fiancé.

Le père Bolivet y va de son couplet, cahin, caha! mais on l'attend au refrain qu'il n'a pas encore dans la voix :

Et pourtant sois hureuse!

Le fiancé le seconde avec autorité :

Et pourtant sois hureuse!
Suis l'époux! suis l'époux que ton cœur a choisi!

— Faut du moelleux, là, mon père Bolivet; recommençons :

Suis l'époux, suis l'époux que ton cœur a choisi!

— Maintenant, d'attaque, et très vite :

Et pourtant sois hureuse ?

— Encore du moelleux pour la fin!

Enfant, je te bénis!

— C'est là, mon père Bolivet, c'est là que vous étendez les mains dessus votre fille, quand vous dites :

Enfant, je te bénis!

Le père Bolivet étend les mains; mais, à ce moment, c'est plus fort que lui, il se fiche à pleurer comme un veau. Le fiancé fait revenir un macadam pour remettre en place le cœur du futur beau-père.

JEAN DESTREM.

LES MOUCHES D'EAU

Il n'y a qu'un chêne au milieu du pré, et les bœufs occupent toute l'ombre de ses feuilles.

La tête basse, ils font les cornes au soleil.

Ils seraient bien, sans les mouches. Mais aujourd'hui, vraiment, elles dévorent. Acres et nombreuses, les noires se collent par plaques de suie aux yeux, aux narines, aux coins des lèvres même, et les vertes sucent de préférence la dernière écorchure.

Quand un bœuf remue son tablier de cuir, ou frappe du sabot la terre sèche, le nuage des mouches se déplace avec murmure. On dirait qu'elles fermentent.

Il fait si chaud que les vieilles femmes, sur leur porte, flairent l'orage, et déjà elles plaisantent de peur :

— Gare au bourdoudou! disent-elles.

Là-bas, un premier coup de lance lumineux perce le ciel, sans bruit. Une goutte de pluie tombe.

Les bœufs, avertis, relèvent la tête, se meuvent jusqu'au bord du chêne et soufflent patiemment.

Ils le savent : voici que les bonnes mouches viennent chasser les mauvaises.

D'abord rares, une par une, puis serrées, toutes ensemble, elles fondent du ciel déchiqueté sur l'ennemi qui cède peu à peu, s'éclaircit, se disperse.

Et bientôt du nez camus à la queue inusable, les bœufs ruisselants ondulent d'aise sous l'essaim victorieux des mouches d'eau.

JULES RENARD.

LE LABOUREUR DISTRAIT

Il s'est levé dès l'aube, car voici l'époque qu'il faut que son champ soit labouré.

Dans l'air froid du matin fume le poil des chevaux, claque l'allègre fouet, et sous le soc de la charrue se retournent et s'allongent les mottes luisantes de terre brune jusqu'à l'horizon nu où se rejoignent leurs parallèles. De petits oiseaux criards volent autour des forts travailleurs.

« Hue dia! hop là! » voici l'époque qu'il faut que son champ soit labouré.

Il est midi. Le soleil aveuglant luit sur les pierres des routes et dessèche l'herbe malade des talus.

Les chevaux se sont arrêtés, l'homme s'est assis au bord du champ, a tiré de son bissac une croûte de pain et un morceau de fromage qu'il mange d'un bel appétit.

De rares petits nuages cotonneux voguent très haut dans le ciel d'un bleu cru.

Un grand coup de vin par là-dessus, une bonne pipe et le travail est repris avec ardeur.

Voici le soir et la première étoile d'argent et un peu de lune entre deux hauts peupliers.

C'est assez, l'homme a dételé ses chevaux, et, fier de l'humble travail, il contemple son champ labouré en un jour, son champ qui doit donner au monde le pain régénérateur.

Une joie se lit en ses yeux clairs.

Puis une inquiétude horrible...

...A laquelle succède un violent désespoir qui fait grimacer les muscles de sa face.

Et enfin, des sanglots plein la gorge, il s'abat, à genoux dans les mottes croulantes.

Ce n'est pas son champ qu'il vient de labourer. C'est celui de son voisin.

JULES DEPAQUIT.

Locution vicieuse :

Ne dites pas, en parlant d'un dentiste : Il m'a mis soixante francs de dents; dites : Il m'a mis *dedans* pour soixante francs.

N° 38. 1er Août 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur :

PAUL BOUTIGNY

Rédaction & Administration : 9, Rue Sa

· PARIS ·

A NOS LECTEURS

Notre éminent collaborateur et ami Georges Courteline a bien voulu commenter pour les lecteurs du COCORICO *les nombreux tableaux qui constituent " son musée ".*

Les reproductions de ces tableaux et leurs commentaires feront l'objet de notre prochain numéro qui paraîtra sous le titre : LE MUSÉE COURTELINE.

Ce numéro spécial, d'un grand intérêt artistique et humoristique, qui a sa place marquée parmi les œuvres du maître des auteurs gais, étant donné son importance, sera mis en vente au prix exceptionnel de 50 centimes.

Nos abonnés recevront ce numéro, de même que les numéros spéciaux que nous nous proposons de faire paraître dans la suite, sans aucune augmentation de prix. — Avis à nos lecteurs au numéro qui désireraient profiter des mêmes avantages.

LA DIRECTION.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 38.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. ROUBILLE



SOLITUDE



LA QUESTION DU VEAU

« Un médecin anglais affirme que l'absorption continuelle de veau est néfaste ; que les adorarateurs de cette viande perdent à la longue toute énergie... »

(*Le cri de Paris.*)

Les Esculapes d'Outre-Manche
Sont d'un charme toujours nouveau.
Ainsi l'un d'eux l'autre dimanche
Aborda la Question du Veau :

Le veau, c'est l'ennemi de l'homme !
Proclame le Diafoirus,
Jamais on ne comprendra comme
Il en faut craindre le virus !

Si le cochon a la trichine,
Suivant l'avis de feu Pasteur,
Le veau nous glisse dans l'échine
Le germe de la pesanteur.

L'abus de sa bidoche tendre
Transfigure un mâle soudain,
Fait d'un préopinant Clitandre
L'émule de Georges Dandin

Tel bougre à mine cavalière
Aimait jusqu'à faire tort au
Don Juan du nommé Molière :
Le veau désarma ce taureau.

Si vous briffez trop d'escalopes,
Vos femmes, mes pauvres salauds,
Agiront comme des salopes
Et s'offriront des gigolos

Qui pour Vènus dans nos alcôves
Brûleront d'un zèle dévôt....
D'autres quidams deviennent chauves
A manger des têtes de veaux....

La chose est fatale et très sûre :
De même que pour le cerveau,
Pour... l'accessoire et la fressure,
Rien de plus fâcheux que le veau.

Mais depuis longtemps je bavache
Sur le veau » conclut ce crétin :
Nous nous étendrons sur la vache,
Chers élèves, demain matin !...

HUGUES DELORME.



LÉGENDES SANS DESSIN

PARISIENNE

Comme par un caprice de jolie femme elle s'en revient à pied du Louvre, les mains tout embarrassées de mignons paquets où se devinent de légères et fragiles fanfreluches, l'averse, crevant soudain, l'a forcée à chercher un refuge sous une porte où s'est engouffré derrière elle un monsieur qui la suit depuis un moment. Et impatiente sous le regard que, si jolie, elle sent posé sur elle comme une déshabilleuse caresse, furieuse — un peu charmée au fond — de ce viol des yeux, là, en pleine rue, elle attend que la pluie cesse en martelant de son pied cambré une marche rageuse sur le pavé mouillé. Mais, sous le ciel inplacablement gris, l'averse maintenant se résout en un poudroiement d'eau. Et pas un fiacre passant à vide ! Alors, sentant que l'attaque va se préciser en banales galanteries, elle réunit dans sa main droite, qu'encombre déjà l'ombrelle ouverte, les ficelles des mignons colis, relève de sa gauche le paquet froufroutant de ses jupes en un geste qui secoue au nez du suiveur le subtil parfum des dessous et, bravement, faisant sonner clair ses hauts talons montrant au-dessus de la cheville — oh ! si peu — la naissance d'un affolant mollet, elle part, d'un pas onduleux et léger, sous la pluie qui redouble.

Et c'est vraiment un charme que de la voir ainsi, sous le minuscule abri qui la couvre à peine, s'ingénier à préserver de l'eau, tous ces riens fragiles qu'elle porte, et que, seule, l'exquise Parisienne qu'elle est, peut sauver du déluge sans qu'une goutte d'eau effleure son chapeau, sans qu'une moucheture de boue ternisse l'éclat de ses souliers vernis.

ÉDOUARD NORÈS.

LANSQUENETS

A Kehl, les lansquenets viennent passer le Rhin,
Georges de Frundesberg les conduit en Alsace,
Tous sont vieux d'hallebarde et légers de besace,
Bruns ou roux, tous l'œil fier, et doublés sur leur rein.

Le tambour des pays les aligne au refrain
Par groupes bigarrés de dix « Knechtes » sur place,
Et les gens des Brabants, de Thuringe ou Lusace
Du caporal élu reçoivent un parrain.

Mais l'aumônier brandit sa croix pour la prière,
Tous tombent à genoux, jetant de la poussière
Derrière eux, comme avant de marcher au combat.

Tandis que d'une voix où palpite la vie
Le vieux Georges leur dit : « Avec Dieu pour l'État! »
Et qu'on entonne en chœur la chanson de Pavie.

OGIER D'IVRY.

CE QU'APPRIT LE MONSIEUR LOQUACE

EN ALLANT A SOISSONS

Vous avez deviné juste. Je n'étais pas seul dans ce compartiment de première classe.

Un homme était assis vis-à-vis de moi, chauve et myope, et cet homme, par-dessus l'armature en or de son lorgnon, m'observait; — tel l'Apache subtil guette le buffalo dans les vastes prairies de l'West.

Il n'y avait pas à s'y tromper, ce quidam était un homme liant. Patiemment, il attendit l'occasion de me parler.

Je suis habituellement méfiant comme une loutre, mais lorsque je rencontre des gens de cette espèce, ma circonspection surpasse celle du casoar. Je m'enfonçai donc dans mon coin, décidé à ne rien vouloir savoir.

Le dos tourné, j'étudiai le paysage : plaines sans arbres éternellement suivies d'arbres dans les plaines.

Mais soudain, un bruit de ferrailles me fit sursauter. Et que vis-je en tournant la tête, Dieu bon? L'homme en question s'incliner vers moi, le visage adorné du plus gracieux sourire.

— Est-ce un mâle? dit-il.

(Ce bruit métallique, puisque vous voulez tout savoir, avait été produit par la chute de ma canne sur la bouillotte. Mon myope et chauve voisin l'ayant ramassée, force me fut de le remercier infiniment.)

Il prétendit obligeamment qu'il n'y avait pas de quoi et répéta :

— C'est un mâle?

— Plaît-il? fis-je.

— Je vous demande si c'est un mâle, dit le monsieur, votre jonc, le jonc de votre canne, est-ce un mâle? Les joncs mâles ont, paraît-il, beaucoup plus de valeur... Mon grand-père en avait un superbe qui lui avait été offert par le maréchal Berthier... Je l'ai encore à la maison, et je regrette bien de...

— Ma foi, monsieur, répondis-je, j'ignore le sexe de ma canne. C'est un jonc, ça me suffit.

— Evidemment, dit-il, c'est un jonc. Il n'y a pas de doute. Il est même assez joli... Je ne serais pas éloigné de croire que c'est un mâle. Et pourtant en regardant bien, je ne sais pas trop... Enfin, c'est une jolie canne, il n'y a pas à dire.

Il prit la canne et l'examina, espérant que j'allais dire : « Elle est assez belle, mais elle n'a rien d'extraordinaire. » Il n'en fut rien. Alors, il la reposa sur la banquette et poursuivit :

— Vous allez à Reims, peut-être?

— Non.

— A Soissons, alors?

— Précisément.

— Tiens, ça tombe bien, je dois justement m'y arrêter ; si vous connaissez la ville, je me permettrai de vous demander un petit renseignement.

A cette déclaration, une joie féroce que je m'efforçai de dissimuler aussitôt fit un instant briller mes yeux comme des dagues. Ma mauvaise humeur se dissipa, et je devins humble comme un ouvreur de portières.

— Pour les renseignements, fis-je, vous pouvez vous adresser à moi en toute confiance. Il y a sept ans que je fais la ligne, je connais tout. Je suis le Bottin incarné en même temps qu'un vivant Guide-Joanne.

— Écoutez, dit-il, chacun a ses petites manies... Moi, c'est le jardinage. Je voudrais planter de bons haricots chez moi. Où pourrais-je trouver ce qu'il y a de meilleur en fait de vrais haricots de Soissons?

— Des haricots, fis-je froidement, je ne pense pas que vous puissiez en trouver des masses à Soissons.

— Mais c'est la renommée du pays, pourtant!

A ces mots, je battis l'air de mes pieds et je me mis à ricaner formidablement.

— Alors, glapis-je, vous croyez encore à ça, vous?

— A quoi?

— Aux renommées.

— Dame!

— Homme naïf, vous croyez qu'il y a des haricots à Soissons? Eh bien! moi, je vous défie de trouver un seul haricot potable à Soissons, un seul, vous m'entendez! Révolutionnez les marchés, parcourez les jardins, visitez les maraîchers! Et si vous trouvez un seul beau haricot, vraiment digne de ce titre, je vous verse soixante-dix mille francs à titre de prime... attendu que les haricots de Soissons c'est à Argenteuil qu'on les récolte.

— Comment cela?

— Mais oui, parbleu! Toutes ces renommées, toutes ces spécialités, c'est de la blague! Il y a vingt ans que je sillonne la France en tous sens, et, vous pouvez me croire, c'est de la blague, de la blague absolument! Ainsi, les pruneaux, les fameux pruneaux de Tours, savez-vous d'où ils viennent?

— Non.

— De Bischwiller, en Alsace. Oui, mon cher monsieur, et les madeleines de Commercy viennent de Montpellier. Les dragées de Verdun sont fabriquées 219, rue Oberkampf, au fond de la cour, et les pâtés d'Amiens sont confectionnés à Bourg-en-Bresse.



PAYSAGE DÉCORATIF

— Alors, fit-il consterné, pas moyen de trouver un haricot à Soissons?

— Si, d'ignobles fayots refusés par la marine. Mais, dans les jardins, vous ne verrez que des plants de haricots galeux et rachitiques. Les plus gros atteignent à peine la grosseur d'un rognon d'écureuil.

— Qu'est-ce qu'ils fichent donc, à Soissons, en ce cas?

Je le pris dans mes bras comme un enfant, et après m'être assuré que nul personnage suspect n'avait surgi qui pût bénéficier de ma confidence, je me penchai sur son oreille :

— A Soissons, dis-je, derrière la cathédrale, vous verrez une petite place. Prenez la première rue à main gauche. Dans cette rue, vous trouverez une maison verte avec une grande porte rouge. Entrez-y et dites que vous venez de ma part; car, si vous voulez manger du bon nougat de Montélimar, mais du vrai, alors, c'est là qu'on le fabrique.

GEORGE AURIOL.

On a trop vanté le bonheur mystique : Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François.

FLAUBERT.

Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose.

FLAUBERT.



LES GÉRANIUMS

Pressés en de touffus massifs
Tout ceinturés d'écailles d'huîtres,
Les géraniums aux tons vifs
Complaisent aux bourgeois bélitres.

C'est avec des soucis flatteurs
Que chacun d'entre eux les arrose.
— Leurs fleurs aux fâcheuses senteurs
Produisent l'essence de rose !

Ainsi se consacrent des lois
Dont le caprice est le seul maître ;
Ainsi d'un rustre quelquefois
L'âme d'un poète peut naître.

HUGUES DELORME.

LES HORREURS DE LA GUERRE

Trouvez-vous rien, mes chers amis,
Qui sente plus le confortable,
Alors que le couvert est mis.
Quand déjà les hors-d'œuvre agrémentent la table,
Trouvez-vous rien de plus exquis,
En dépliant votre serviette,
Que de parcourir les gazettes
Que l'on rédige dans Paris?

Monsieur et Madame Durand
(Lorsque je dis Durand, chacun de vous comprend
Que c'est un nom que ma verve imagine),
Ce couple donc, que je prétends Durand,
Trouvait l'habitude divine,
Et n'eût touché un filet de hareng,
Olive, radis rose, anchois, ou bien sardine,
Avant
D'avoir, avec quelle ferveur, on le devine
Consulté sur le fait du jour l'opinion
De Monsieur Edouard Drumont.

— Les Durand, ennemis de la haute finance,
Etaient de ces sages qui pensent
Qu'aux Français doit être la France,
Qu'il faut réprimer les abus,
Et que c'est justement qu'on condamna Dreyfus ; —
(Vous le pensez aussi, je pense,
Et je le pense, moi aussi,
Mais sachez que, pour ce récit,
Aucun de ces détails n'a la moindre importance).

Depuis ces dernières semaines,
C'était surtout la guerre américaine,
Américaine-hispano,
Qu'ils dévoraient dans les journaux ;
Monsieur Durand lisait tout haut,
Et sa femme pleurait Carmen,
Le Cid, et les fiers hidalgos,
Et les taureaux qu'elle appelait toros :
Puis, sur la puissance de l'or,
Et sur la raison du plus fort,
Son mari émettait quelque aperçu nouveau.

Surtout pour expliquer les pratiques navales,
Monsieur Durand n'avait pas son égal :

— Suppose que voici l'escadre de Dewey,
Et suis bien ce que j'aurais fait... —

Emporté par ses théories sur les corsaires,
Ainsi notre bouillant Durand
Du déjeuner ne se souciait guère,
Bien que l'on eût servi, depuis un bon moment,
Un homard dont, à l'ordinaire,
Il se montrait des plus friands ;

— L'abordage serait une entreprise folle,
Mais si l'Américain attaque l'Espagnol... —
— Voyons, dit madame Dnrand, voyons, mon Paul
— (Monsieur Durand s'appelait Paul), —
Tu reprendras cela plus tard :
En cet instant, attaquons le homard... —
Mais, phénomène au moins bizarre,
Quand on le veut saisir, le crustacé n'est plus
Ni sur la table, ni sous la table non plus ;
Pourtant il est bien quelque part !
(Un homard n'est jamais perdu)...

En cherchant bien on s'aperçut
Qu'étant allé à la fenêtre
Guidé par le hasard ou guidé par la haine,
Ou par l'un et l'autre peut-être, —
Le homard à l'américaine,
Entre ses pinces, cherchait à tordre l'espagnolette.

FRANC NOHAIN.

MESDEMOISELLES MÉNECHME

Jumelles et toutes pareilles; pareilles comme les deux feuilles d'une même branche, comme les deux gouttes d'une même liqueur, comme les deux Lionnet d'un seul piano!

Une seule chose, — mais une chose obscure et secrète, — différencie les deux sœurs : Marthe n'a jamais senti sa petite main aux ongles clairs frémir sous des lèvres amoureuses, tandis que Thérèse n'a plus rien à donner au baiser, — qu'elle ne lui ait donné déjà.

Les promenades, deux à deux, le soir, des cousins avec les cousines ne sont pas sans péril, surtout sous les tonnelles à peine traversées de lune, où il y a des bancs au bout.

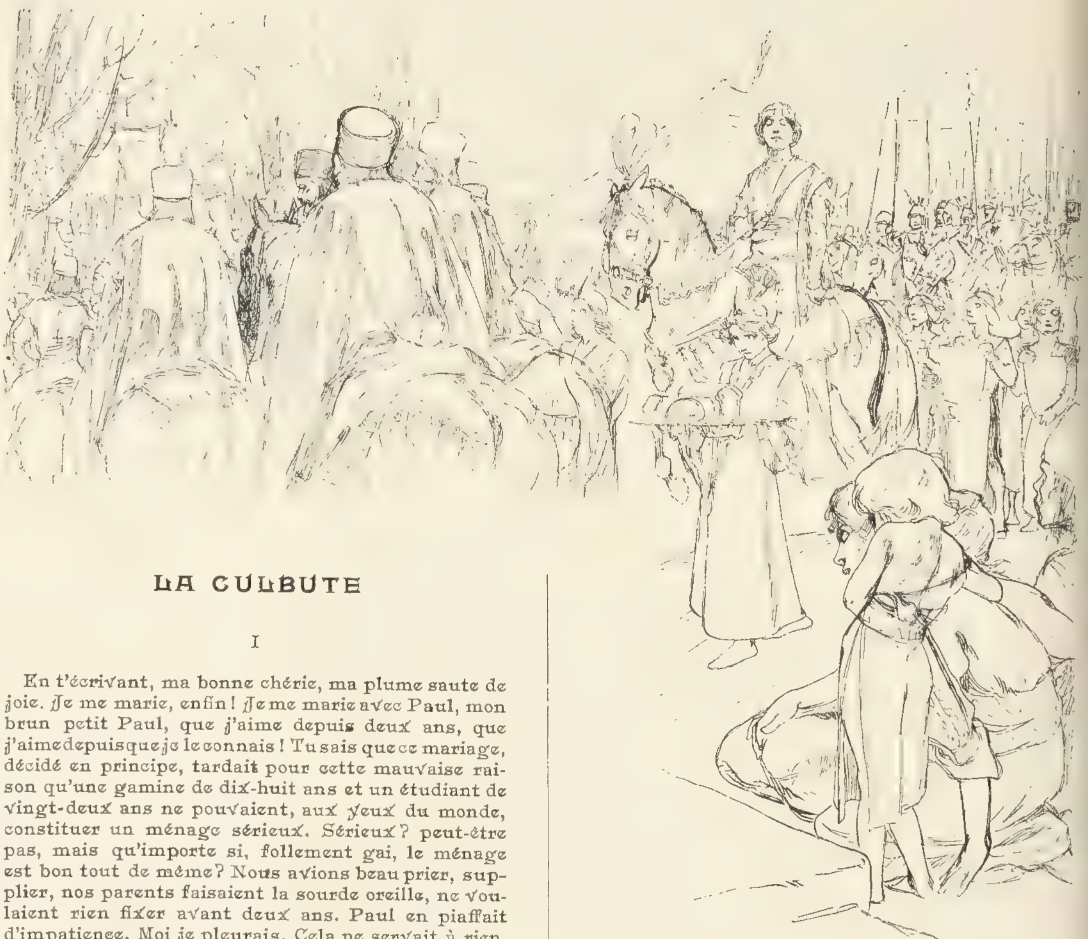
Cependant Thérèse va se marier; et ce n'est pas avec celui qui lui offrait le bras à la campagne.

Elle est très inquiète, Thérèse, et les parents, qui ont eu quelques soupçons de la promenade trop prolongée, sont aussi inquiets que leur fille; car le futur mari ne passe pas pour un homme sans expérience, et, s'il éprouve un désappointement, il est bien capable de proclamer son mécontentement le lendemain des noces, sans politesse.

Crainte chimérique! le mari, quand midi sonne, sort triomphalement de la chambre nuptiale, et il a tout l'air d'un chevalier vainqueur qui vient de conquérir l'Eldorado.

La joie des parents est si grande qu'ils ne pensent plus du tout à la longue promenade sous la tonnelle, et qu'ils n'entendent pas Thérèse, la nouvelle mariée, dire tout bas à Marthe : « Merci, petite sœur. »

CATULLE MENDÈS.



Reproduction d'une des maquettes de Mucha
pour la décoration du pavillon de Bosnie-Herzégovine,

LA CULBUTE

I

En t'écrivant, ma bonne chérie, ma plume saute de joie. Je me marie, enfin! Je me marie avec Paul, mon brun petit Paul, que j'aime depuis deux ans, que j'aime depuis que je le connais! Tu sais que ce mariage, décidé en principe, tardait pour cette mauvaise raison qu'une gamine de dix-huit ans et un étudiant de vingt-deux ans ne pouvaient, aux yeux du monde, constituer un ménage sérieux. Sérieux? peut-être pas, mais qu'importe si, follement gai, le ménage est bon tout de même? Nous avions beau prier, supplier, nos parents faisaient la sourde oreille, ne voulaient rien fixer avant deux ans. Paul en piaffait d'impatience. Moi je pleurais. Cela ne servait à rien. On n'avait certes pas la cruauté de nous éloigner l'un de l'autre, mais on ne nous permettait de nous voir, de causer, de nous promener, à pied ou en voiture, qu'en compagnie de mon Anglaise, la grosse miss Simpson. Et, elle entre nous deux, c'était bien la pire des séparations!

Nous gémirions encore en notre détresse d'amour, si Paul, cet automne, à la campagne, n'avait eu l'adresse de persuader à miss Simpson que la bicyclette serait excellente pour sa santé et qu'elle enrayerait ainsi, de façon douce et agréable, son naissant embonpoint.

Moi, après trois leçons d'un professeur venu du Palais-Sport, je pédalais autour de notre petite pelouse les deux mains dans mes poches; mais, à étayer miss Simpson sur sa machine, notre pauvre diable de professeur suait et s'époumonnait vainement. Nos cris d'admiration, joints aux affirmations de cet homme désireux de se débarrasser au plus tôt d'une élève pesante et sans avenir, donnèrent enfin à miss Simpson l'audace de se risquer entre Paul et moi, sur route, en pleine campagne.

Cet après-midi-là, hors du village, nous aidâmes bien gentiment miss Simpson à trouver son équilibre sur sa selle; notre poussée la mit en train, puis, sautant à notre tour sur nos bicyclettes, nous lui fîmes escorte pendant deux ou trois kilomètres à une allure très modérée, une allure de tortue. D'un coup d'œil furtif, mon fiancé m'avait avertie qu'il ruminait un projet d'escapade et, à la dérobée, j'avais approuvé d'un sourire. Aussi une fois très loin, au pied d'un petit coteau boisé qu'escaladait la route, Paul s'inclina vers moi et me souffla :

— Miss Simpson ne montera jamais ça. Elle va mettre pied à terre, c'est le moment de pédaler.

Je ne demandais pas mieux. Dès que notre pauvre

nglaise s'arrêta, nous partîmes comme deux flèches, ourds à ses gloussements de poule désespérée, ouffant de rire, nous gravîmes la côte le plus crânement du monde; puis, par un coude brusque à droite, errière un bouquet d'arbres, nous enfilâmes une utre route plus étroite, et, — ni vus ni connus, iiss Simpson, je t'embrouille! — nous étions libres!

Après tant de jours de surveillance taquine, de ourtes promenades à petits pas lents, de confidences éprimées, ce nous fut une délivrance. Le bois s'ourait en avenue sans fin; nous nous y élançâmes perdument. Du vert fuyait autour de nous, allègres, égers, grisés de vitesse vertigineuse, nous nous entions des ailes aux talons, nous respirions la rise à pleins poumons, nous buvions de l'azur!

Penché vers moi, me frôlant presque, Paul me disait des petites choses douces et folles. Son souffle, n agitant mes cheveux, me chatouillait l'oreille, ne secouait de frissons. Je sentais son baiser, le prenier, qui voletait près de ma joue et, timidement ncore, cherchait à se poser. Et comme, bercée de cette musique très douce, pénétrée de cette caresse ugitive, je fermais mollement les yeux dans un ecueillement d'émotion délicieuse... patatras! dans un enchevêtrement de roues, de pédales et de guidons, dans un bruit de ferrailles, un grincement de ressorts, une dernière sonnerie de grelots en détresse, nous roulâmes sur l'herbe dans une culbute si soudaine et si violente que nous en perdîmes tous deux connaissance sur le coup.

II

Il paraît que mon évanouissement dura longtemps. Je ne revins à moi, dans un soupir profond, qu'à la sensation de l'eau froide dont on me baignait les tempes et qu'à l'appel d'une voix encourageante :

— Allons! ma petite dame, allons! remettons-nous, ça ne sera rien!

J'e rouvris les yeux et vis, au crépuscule tombant déjà, dans une grande chambre de campagne, une vieille paysanne qui achevait de plier et de poser soigneusement, sur une chaise paillée, mes vêtements de bicycliste. Je m'aperçus aussi que j'étais déshabillée et mise au lit, — dans un bon vieux grand lit de campagne, à rideaux de serge blanche, aux draps de grosse toile bise qui fleurait bon l'iris et la lavande. J'en parus sans doute fort effarée, car la bonne vieille crut me devoir quelque explication ;

— Je travaillions dans le bois avec notre homme, quand on vous a vue venir comme ça, à fond de train, Et juste, v'avez fait la culbute devant nous! On a couru. Vous étiez si tant roide qu'on vous aurait crue morte. Je vous ons portée jusqu'à notre cabane, et mon homme, — v'là déjà un bout de temps — a couru chez le médecin d'abord, pis chez vous, à l'adresse qu'était marquée sur la petite plaque de votre machine. Ils tarderont pas à revenir maintenant. Mais comme vous v'là sauvée, je vas m'occuper de l'autre.

— Oh! oui, m'écriai-je vivement, — occupez-vous de Paul... Il n'a pas de mal au moins?

— Non, non, ma petite dame, vous tournez pas les sangs. Mon homme y a ôté ses vêtements pour y tâter les membres : il n'a rien de cassé, votre ptiot mari, et tenez, vlà qu'il remue!

Quelque chose venait de remuer, en effet, mais dans le lit, près de moi... et stupéfaite, je vis surgir de la grosse couverture la tête brune de Paul. Les bonnes gens, nous ramassant ensemble, nous avaient pris tout naturellement pour la femme et le mari; ils nous avaient déshabillés et couchés côte à côte, dans ce même lit.

Paul et moi, ne sachant que dire, nous nous regardâmes stupides, sans gestes, sans idées, et le fard éclatant que nous piquâmes ensemble nous remit tout de suite le sang en circulation.

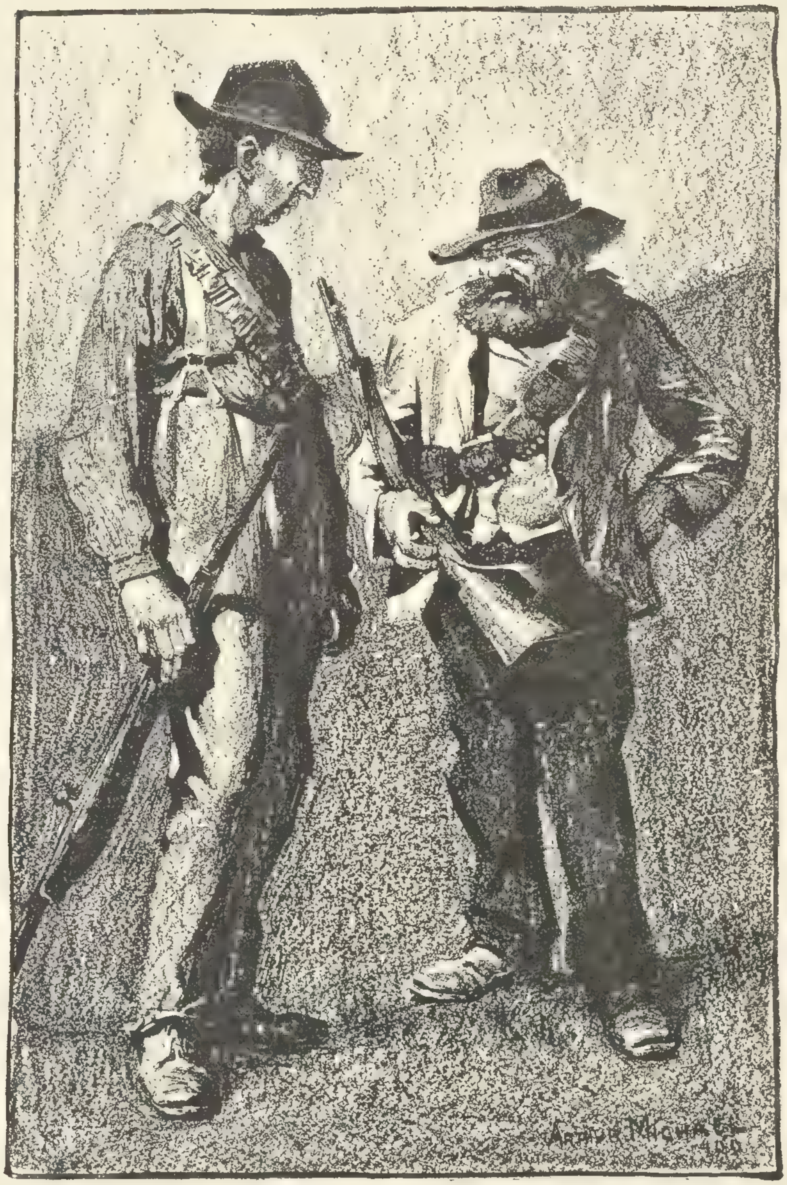
Je pensais à sauter en chemise sur le plancher, quand, essouflée, décoiffée, couverte de poussière, miss Simpson entra. On devine ses yeux blancs, ses bras au ciel, ses *shoking* indignés. Elle gloussait encore que le médecin parut, puis le mari de la vieille, puis maman, puis papa, puis tout ce que le break pouvait contenir de gens de la maison! Devant le lit, devant nous ce fut une stupeur. Et tout ce monde-là avait une mine si grotesque, roulait des yeux écarquillés si drôles, qu'en dépit de notre situation critique, Paul et moi, nous n'y tînmes plus. Dans notre belle ingénuité de grands enfants, secoués d'une grosse gaieté gamine, nous partîmes du plus bel éclat de rire qu'on puisse imaginer.

Après cela, nos fiançailles ne traînèrent pas. On mit six couturières à ma robe de noces, on racheta les bans, et demain on nous marie à la mairie, à l'église, tout d'un bloc!

Loin de nous plaindre, nous nous en réjouissons secrètement, Paul et moi, et déjà nous avons fait le joli projet, le jour même de nos noces et tout de suite après la grande cérémonie, de rendosser à la hâte nos costumes de cyclistes et de filer vivement, à toutes pédales, vers le joli côteau, de nous élancer dans le bois éperdument comme si nous avions des ailes aux talons, et grisés, respirant l'azur à pleins poumons, de ne nous arrêter qu'à la petite maison des deux bonnes vieilles gens. Ils auront les premiers notre visite de noces. Nous accepterons leur dîner de campagne et, si le soir nous surprend encore, nous dormirons chez eux, dans leur bon vieux grand lit à rideaux de serge blanche, aux draps de grosse toile bise qui fleure bon — ah! si bon! — l'iris et la lavande.

CHARLES FOLEY.





— Si nous aussi, nous allions en Chine?

FEUILLETS D'ALBUM

CHARLES HUARD



LE BOEUF

La porte s'ouvre ce matin, comme d'habitude, et Castor quitte, sans butter, l'écurie. Il boit à lentes gorgées sa part au fond de l'auge et laisse la part de Pollux attardé. Puis! le mufle s'égouttant ainsi que l'arbre après l'averse, il va de bonne volonté, avec ordre et pesanteur, se ranger à sa place ordinaire, sous le joug du chariot.

Les cornes liées, la tête immobile, il fronce le ventre, chasse mollement de sa queue les mouches noires, et, telle une servante sommeille le balai à la main, il rumine en attendant Pollux.

Mais, par la cour, les domestiques affairés crient et jurent et le chien jappe comme à l'approche d'un étranger.

Est-ce le sage Pollux qui, pour la première fois, résiste à l'aiguillon, tournaille, heurte le flanc de Castor, fume, et quoique attelé, tâche encore de secouer le joug commun?

— Non, c'est un autre.

Et Castor, dépareillé, arrête ses mâchoires quand il voit près du sien cet œil trouble de bœuf qu'il ne reconnait pas.

JULES RENARD.

LA PIPELETTE

— ... « Alorss, ce Mossieu, triste et doux,
Qui m'donnait quand j'étais tout môme
Des imag's, des bill's et des sous,
Des fois des gâteaux, des dragées,
Alorss.... il est déménagé? »

« Voui! » qu' m'a rétorqué la concierge
En m'reluquant du haut en bas,
D'pis mes ribouis qui r'luisaient pas
Jusqu'à mon bloum qu'est loin d'êt' vierge.

— « Eh ben! ousqu'y perche à présent?
Ça vous foul'rait-y de me l'dire?
Faurait qu' je l' dégote à tout prix. »
— « J'sais pas, y a d'ça au moins dix ans,
L'est parti sans laisser d'adresse,
J'sais pas s'il est mort ou vivant,
C'tait j'crois un écrivaillon »,
Dit la pip'lette avec mépris.

— Hélas! moi (que j'm'ai dit tout haut),
Quée déveine, quelle infortune!
Moi qu'espérais l'taper d'eun'thune
Ou ben d'un louis à son défaut;
Ben sûr qui m'aurait pas r'fusé,
L'était si bon quand j'étais p'tit,
Y n'avait d'viné mes chagrins,
Y n'était d'venu mon ami;
Quand ma dabuch' m'avait boxé,
Que j'chialais au milieu d'la rue,
Y m disait des mots très gentils,
Y m'caressait, y m'consolait,
Et moi j'croyais qu'c'était l'bon Dieu...
Et à présent le v'là parti!

Et dir' qu'il est peut-êt' clamsé
Et v'là un mois que j'courre après,
J'l'avais perdu d'vu' d'pis longtemps,
Et enfin quoi j'avais fini
Par dénicher cett' adresse'-ci
Qu'est pas la bonne à c'qui paraît.
(Vrai j' n'y aurais-t-y dit qu'bonsoir
J'aurais été content de le r'voir.)

— « Eh! ben qu'ma jasé la tir'-lourde,
Ça me r'gard' pas moi vos histoires,
Foutez l'camp et plus vit' que ça,
Encor heureux que j'vous réponde,
J'suis-ty là pour vous écouter?
Vous voyez pas qu'vous m'embêtez?
Est-ce qu'on vient demander du monde
Qu'est déménagé d'pis dix ans? »

Alorss moi j'y ai introduit :
— « Vous avez p't-êt' raison, Madame,
Mais vous pourriez ben êt'polie,
N'pas dir' du mal de mon ami'.
Ah! là, là vrai si vot'mason,
Vos lève-arpions, vot'log', vos chiottes
Sont aussi noirs que votre cœur
Qu'est encrassé de muflerie,
J'me permets d' plaind vos locataires
C'que ça doit chlipotter chez vous! »

. . . .

Patatras! Alorss la pauv' vieille
De fureur devenu'groseille
S'est affalée en grimaçant.

(D'pis trente ans qu'a gardait sa loge
On y avait jamais fait d'éloges
Et j'venais d'y causer un coup de sang.)

J'aurais pas cru qu'ça s'f'rait si vite,
Quiens!! j'ai pas attendu les cierges,
Vous pensez si j'm'ai fait la fuite.

— Ayez pitié d'eun' pauvre concierge
Qu'a rendu sa belle âme à Dieu!

Dame! aussi, on s'veng' comme on peut;
Dans la purée ousque j'macère :

J'peux-t-y ach'ter d'la dynamite?

JEHAN RICTUS.

Petites définitions :
BOURREAU. — Le mari de la veuve.

N° 39. 15 Août 1900
1er Septembre 1900.
· COCORICO ·
Prix Exceptionnel : 50 centimes.



LE MUSÉE COURTELINE

TEXTE de Courteline

A NOS LECTEURS

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, notre ami Georges COURTELINE a bien voulu réserver au COCORICO la primeur de son très curieux musée ; les reproductions de ces tableaux font, ainsi qu'on va le voir, l'objet de pittoresques commentaires dus à l'heureux propriétaire de la galerie.

A ce propos, nous détachons d'une longue et très intéressante étude que Monsieur Édouard Norès consacrait dernièrement à son ami et collaborateur, les lignes suivantes, qui, mieux que nous ne pourrions le faire, mettront nos lecteurs au courant de l'esthétique qui a guidé Courteline dans le choix de ses tableaux :

... Il est chez Courteline, dit-il, un trait de caractère qui à mon sens expliquerait l'acuité de sa vision des ridicules humains : c'est le profond attendrissement que lui procure le spectacle de ces ridicules. Observateur sagace de de l'éternelle sottise, il l'aime d'un fraternel amour, il se complaît sans amertume à son contact, il en savoure dans une intime joie les manifestations diverses ; et, quand il les traduit dans les inoubliables pages du Train de 8 heures 47, *des* Ronds de cuir, *des* Gaîtés de l'Escadron *ou de* Boubouroche, *son observation laisse percer, sous la précision du trait, l'émotion humaine de l'écrivain.*

Ce fut cette fibre attendrie qui vibra chez Courteline lorsqu'il fit l'acquisition du premier des tableaux qui constituent actuellement son « musée »... Il se dit qu'il y aurait une curieuse collection à réunir — non pas de mauvaise peinture au sens précis du mot, il n'y aurait qu'à se baisser pour en prendre — mais des productions bizarres nées de l'application de naïfs convaincus, exerçant dans la peinture, d'un effort soutenu, stérile et admirable, les qualités négatives des fausses mais sincères vocations.

Le musée Courteline était fondé.

De patientes recherches l'ont depuis enrichi chaque jour, et une trentaine de numéros constituent aujourd'hui cette collection qui ajoute à l'histoire de la peinture française une page humoristique qui y manquait.

ÉDOUARD NORÈS.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 39.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



Don de M. Isidore Simonet, ouvrier d'art aux Grandes Carrières.

1. — Le Président Krüger et son auguste Famille.



2. — Le difficile Problème.

LE DIFFICILE PROBLÈME

Sans vouloir agiter de questions irritantes et faire revivre en quoi que ce soit la fièvre d'une époque troublée, nous croyons pouvoir affirmer que cette page magistrale, en même temps qu'elle résout le problème de la direction des ballons, nous montre le retour en France du général Boulanger, après qu'un arrêt inique eut contraint ce grand patriote à aller demander asile aux âpres rochers de Guernesey.

Aussi convient-il d'y chercher moins un amusement qu'une leçon, moins la représentation d'une anecdote banale et inventée de toutes pièces, qu'une sorte de synthèse symbolique, où le peintre, poursuivant deux buts, joue à plaisir sur l'équivoque du distique :

Si ce n'est pas ici le PROBLÈME,
C'est, pour certain (1), *le chemin qui y mène.*

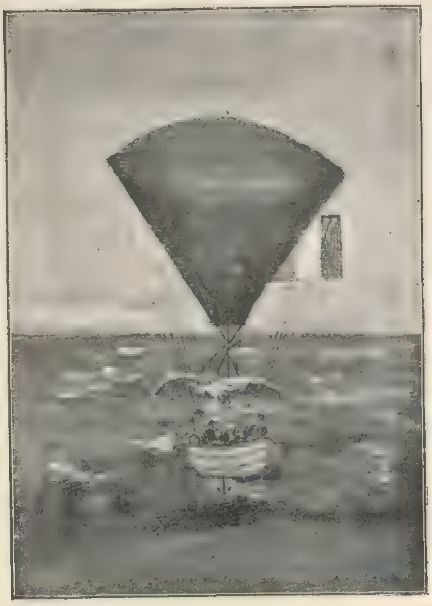
On remarquera, en effet, que les deux visions menées de front par un cerveau doublement inspiré et fonctionnant sur deux labeurs, peuvent indifféremment revendiquer en commun l'ensemble de la composition, ou s'emparer, chacune pour son compte personnel, de chacun des détails dont elle est l'assemblage.

Exemple :

Le trapèze aux couleurs nationales développé sur l'extrême droite du ballon est, sans aucun doute, un drapeau, le même qui flotta à Valmy, à Wagram, à la Moskowa; mais il est aussi le gouvernail qui guide à travers les espaces la marche de l'aérostat, la réglemente, la réfrène, la garrotte, et crie au monstre enfin dompté : « Halte! Tu n'iras pas plus loin! » Nous n'en voulons donner pour preuve que le jeu de fils et de cordages manœuvré avec une assurance si tranquille par l'officier d'état-major placé dans la nacelle, aux côtés de son chef. De même, l'on prendrait à tort pour une simple allégorie le pêcheur napolitain horizontalement suspendu au-dessus du chapeau de Boulanger, et qui, les ailes grand'déployées, semble étendre sa protection sur ce hardi pionnier des airs. Il est aussi, à titre de compensateur, de régulateur raisonnant (si j'ose m'exprimer ainsi), le complément du système de direction dont le gouvernail mentionné ci-dessus n'est que l'ingénieux point de départ.

Et ainsi nous goûtons la joie de pouvoir d'un même hurrah, saluer le triomphe de la science et celui d'une juste cause!

(1) « Pour certain » est pris ici dans le sens de « A coup sûr ». C'est une licence poétique.



2 *bis.* — Le difficile Problème (ÉTUDE).

On remarquera que la coloration n'en est pas du tout déplaisante, que la mer y est traitée avec une certaine justesse, et que les petites figures logées dans la nacelle y sont surprenantes de fini. Ici, l'auteur, embarrassé, et qui se dispense d'entrer dans des explications, se borne à saluer une fois de plus l'éternel *quo non ascendam* de toute volonté opiniâtre.



2 *ter.* — Le difficile Problème (ÉTUDE).

Autre étude, qui n'est d'ailleurs que l'embryon de la précédente. Le symbole nationaliste en est complètement absent et le système de direction des ballons n'y apparaît qu'à l'état d'ébauche. Première et intéressante phase d'une laborieuse gestation.



3. — Une Poissonnerie à Batignolles.

Cette œuvre, de dimen-
sions modestes, dénote, chez
l'homme qui l'a signée, un
rare don d'observation. On
remarquera en effet la sû-
reté de main avec laquelle
il a su faire refléter aux vi-
sages de ses personnages
les divers sentiments pro-
pres à l'humanité : la con-
voitise, l'âpreté au gain,
la méfiance, l'avarice, le sot
orgueil, quoi encore?... Il
n'est pas jusqu'au poison-
nier, qui, par l'égrillarde
gaîté embusquée en ses
coins de lèvres, ne semble
souligner d'une intention
lubrique l'action si simple
qui consiste à verser un
litre de moules dans le ca-
bas d'une vieille demoiselle,
et ne révèle ainsi le luxu-
rieux limon dont est faite
son âme pourrie.

Même auteur; mêmes qualités, même sens exact de la vie, vue par le gros bout de la lorgnette. Tout au plus peut-on déplorer que le peintre, trop manifestement en proie à l'influence des David Teniers, des Jean Steen, des Van Ostade et autres vieux maîtres flamands, ait cru devoir, ici, sacrifier sur les autels de la basse bouffonnerie, tentant ainsi de capter la faveur de la foule par des moyens indignes de lui, et gâtant l'éclat de son succès par des lauriers de mauvais aloi.



4. — Premiers Raisins.



5. — La Baignade.

Tableau humoristique, dont le libertinage sans excès, compliqué d'une pointe d'observation sans fiel, brigue et conquiert l'applaudissement des amateurs de saine gaîté, — et ils sont nombreux en France, Dieu merci!

Imbu des préjugés de la morale provinciale, peut-être le pharmacien Homais en eût-il blâmé l'indécence candide et interdit le spectacle à sa dame et à sa demoiselle; mais en son jugement bien autrement robuste, bien autrement éclairé, bien autrement libéral, Joseph Prudhomme en eût salué, de son honnête éclat de rire, la belle humeur exempte de toute arrière-pensée.

Détail piquant : au centre de la composition, un inconnu soulève à bout de bras sa chemise où il a oublié ses fesses.



6. — Maison de Retraite pour l'Enfance.

Notons à la hâte, entre autres particularités, un toit de maison en gelée de groseilles et la présence d'un bébé dans une table.



Don de M. Paul Delmet.

7. — Un coin de ferme dans les Pyrénées.

Composition très soignée, d'un joli œil et d'un sentiment très juste de la nature. Au fond, le pic du Midi, dressé et tendu sur ses bases comme une tente sur ses piquets.

A signaler : la queue interrompue d un coq et un lit de fumier en pommes-paille.

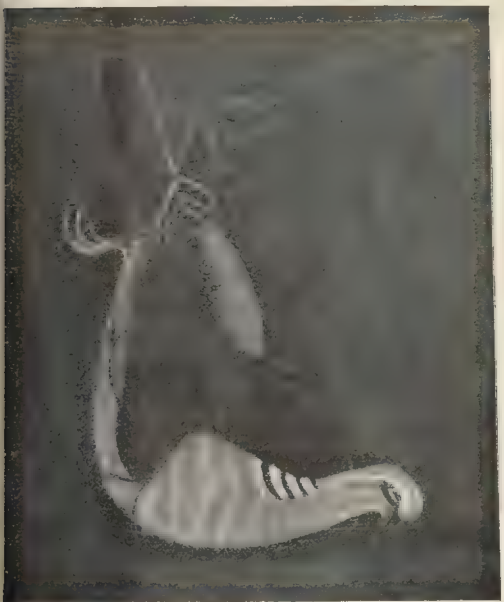


8. — La Fin du Monde aux Petites Dalles.

Le ciel d'un rouge ardent de fournaise, l'intensité inaccoutumée des verdures, la mer découpée en lanières, tout, en un mot, annonce l'approche du cataclysme. Les habitants, portes closes, se sont réfugiés en leur caves, cependant que quelques pêcheurs amarrent leur barque au rivage avant que de se hâter vers l'humble toit de chaume où l'épouse anxieuse les attend... Ainsi, l'ivresse du baiser leur fera la mort moins cruelle. A gauche, assise sur un banc, une dame tresse de ses propres mains la couronne d'immortelles destinée à parer sa tombe. Seul entre tous, n'écoutant que son courage, M. Aristide Bruant, reconnaissable à son vaste chapeau, brave les éléments insurgés et se rit de la colère de Dieu.



9. — Bataille de Champigny.





Offerts par M. Zipette, numismate, route de la Révolte.

10. — Pintade à son dernier soupir.

11. — Ultima Spes.



Don de M. Bigot-Duclou.

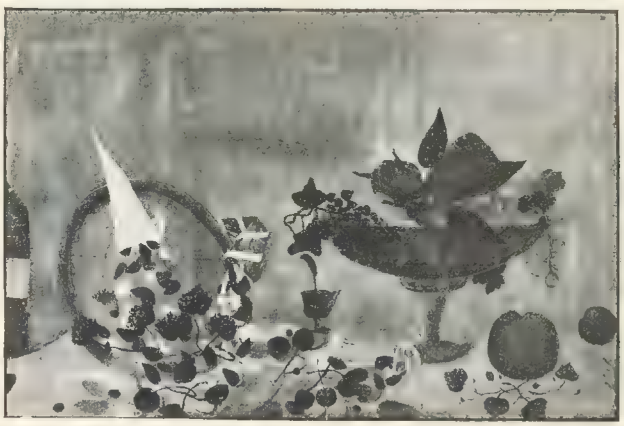
12. — L'Heureux Tourlourou.



13. — Impressions du Suicidé.

Ce tableau a été conçu par son auteur au cours d'une tentative de suicide avortée, accomplie par lui sur soi-même, — comme tant d'autres tentatives du même genre, — et qui consista à se précipiter du haut du sixième étage. Il représente la chaussée, telle qu'elle apparut à ce désespéré au moment où, la tête la première, il passait à toute vitesse devant les fenêtres de l'entresol.

Les parallèles horizontales, tendues à mi-hauteur de la composition, figurent les rails du tramway.



14. — Bonbons fins.

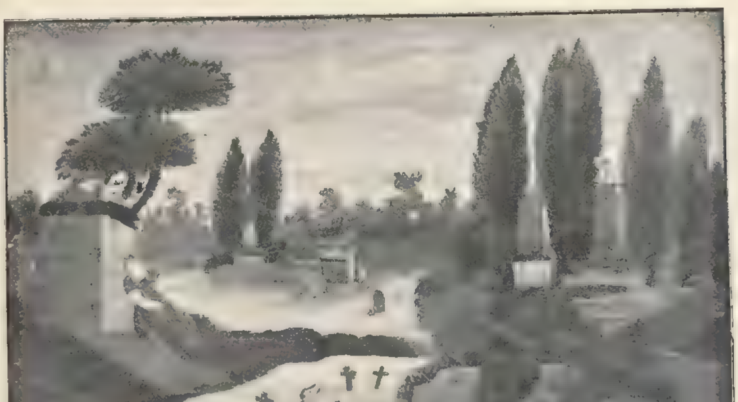
Seules, les personnes de mauvaise foi ou d'intelligence bornée demeureront indifférentes à l'extraordinaire souci de composition, de disposition, d'arrangement, que dénote cette petite toile.

Elle se recommande également à l'attention de l'amateur par une observation scrupuleuse des lois de l'équilibre et de la transparence.



15. — Les Plaisirs du Dimanche.

Agréable évocation d'un coin de banlieue parisienne. Le carême enfin passé, trois ecclésiastiques, désireux de prendre leur petite part des amusements dominicaux, font une partie de canotage avec des personnes du sexe. Au premier plan, une demoiselle potasse son immortalité sous le regard jaloux d'une mère qui a gardé quelques beaux restes.



Don de M. Michel de l'Hay

16. — Inondation dans un Cimetière ou Régates de Mausolées.

Notre excellent ami, M. Michel de l'Hay, le paysagiste bien connu, auquel nous devons de posséder l'étrange composition ci-contre, estime avec nous que l'artiste a voulu représenter une nécropole brusquement envahie par les flots d'un fleuve débordé. Un sentiment de délicatesse, que le public appréciera, nous interdit cependant, jusqu'à plus ample informé, de lui en donner notre parole d'honneur.



Offert par Mme Adèle, mère des compagnons assassins.

17. — Le Crime de Pantin.



18. - En usez-vous? ou Le Nouveau Bélisaire.

Ce tableau, qu'on croirait à tort peint avec du bouillon aux herbes, a ceci de très avantageux qu'il représente, selon que le spectateur l'examine d'amont en aval ou d'aval en amont, deux sujets parfaitement distincts mais également intéressants. — En effet :

Vu de droite à gauche et en commençant par en haut, il représente un vieux soldat couvant de son regard attendri sa fillette agée de treize ans environ, laquelle offre une prise de tabac à un autre vieux soldat qui accepte et qui remercie;

Vu de gauche à droite et en commençant par en bas, il représente un vieux militaire amputé déposant une pièce de deux liards dans la giberne à lui tendue par la fillette, agée de treize ans environ, d'un autre vieux soldat atteint de cécité et « même privé de la lumière », comme dit l'immortel Patachon.



19. — La Jeunesse de Louis XIV dans les dernières années du règne de Henri IV.

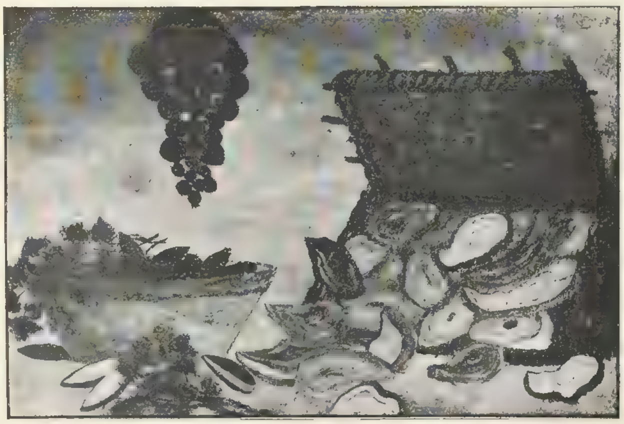


Don de M. Legrand-Zizi, philosophe à la Glacière.

20. — La Prise de Constantine.



21. — La Vierge aux yeux bouillis.



22. — Huîtres dégueulasses.



L'Entrée du Salon.

N° 40. 15 Septembre 1900 · COCORICO · Prix : 30 centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✶ Rédaction et Administration : 9 rue Say, Paris

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



Affiche de **LÉANDRE**
Tirage restreint. — Prix 15 francs ; franco, 15 fr. 50.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 40.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

FRANÇOIS KUPKA



L'ÉDITEUR

LA CHANSON A MONTMARTRE

MON ONCLE A L'EXPOSITION

AIR : *Le Bureau de Placement.*

Un bon vieil oncle du Poitou
Débarque chez moi, ru' Coustou,
M' disant : « J' profit' de l'occasion :
J' viens voir l'Exposition ! »

Je cours prendre des numéros
Au tramway de la place Pigalle ;
— Dam' ! tout l' mond' n'est pas l' princ' de Galles ! —
Et l'on gagn' le Trocadéro !

Tout d' suit', nous somm's, au débotté,
Interpellés d' tous les côtés ;
Nous nous arrêtons brusquement
Devant un monument !

Comm' c'était un palais persan,
Nous donnons vingt sous et l'on entre :
On y faisait la dans' du ventre ;
Mon oncle dit : « C'est amusant ! »

A pein' l'avions-nous visité
Qu'aussitôt nous somm's invités
A jeter un p'tit coup d'œil dans
Le palais du Soudan !

Pour voir des enfants du désert
Nous donnons deux francs et l'on entre :
On y faisait la dans' du ventre ;
Mon oncle dit : « C'est un peu cher !

Nous sortions, quand un arbico
Se jette sur nous illico,
Et dit : « Moussié, avec Bibi,
Toi venir voir gourbi ! »

Pour aller chez cet Algérien
Nous donnons trois francs et l'on entre :
On y faisait la dans' du ventre :
Cett' fois, mon oncle ne dit rien !

Dans le pavillon du Maroc
Nous nous transportons d'un seul bloc :
Nous devions y voir devant nous
Fabriquer des burnous !

Pour voir ce travail curieux
Nous donnnons quatr' francs et l'on entre :
On y faisait la dans' du ventre ;
Mon oncle devint furieux ! !

J' l'entraîn' pour calmer son émoi,
Quand un monsieur s'adresse à moi,
M'indiquant d'un geste poli
Le palais d' Tripoli.

Au milieu d'un affreux boucan,
Nous donnons cent sous et l'on entre :
On y faisait la dans' du ventre ;
Cett' fois, mon oncle fout son camp ! ! !

Il fil' comme un ch'val échappé :
Moi, je cours pour le rattraper ;
Coup de théâtre inattendu,
Mon oncle était perdu !

Après l'avoir longtemps cherché,
Dans mon appartement je rentre :
Mon oncle y f'sait la dans' du ventre,
Tout nu, devant une psyché !

Quand je voulus lui dire un mot,
Il imita l'cri du chameau :
Il était dev'nu subit'ment
Tout à fait musulman ! !

Trouvant mêm' que la ru' Coustou !
N'était plus assez orientale,
Il a quitté la capitale :
Il habit' maint'nant Tombouctou ! !

Et l'on m'a récemment appris
Qu'il comptait rev'nir à Paris
Pour y fair' la danse en question
A l'autre Exposition ! !

D. BONNAUD et NUMA BLÈS.



CANDIDATURE

Il va pleuvoir, le ciel est bas,
Il va pleuvoir des croix en tas ;

Et des rubans ! Et des rubettes !
Et que de palmes violettes !

* * *

Le désir de ces oripeaux
N'a jamais troublé mon repos,

Et je n'ambitionne mie
D'être officier d'Académie.

... Pourtant si le Gouvernement
Montrait quelque discernement,

Aussi bien qu'un autre, je pense,
J'ai mérité ma récompense ;

Et pour mon assiduité,
Mignonne, à chanter ta beauté,

Il ornerait ma boutonnière
De l'Ordre de ta Jarretière :

Ou bien me ferait, mieux encor,
Chevalier de ta Toison d'Or.

ARMAND MASSON.

A. MICHAEL



Le Péril vert.

UN MARI

C'est au parc Monceau, un ir d'été, dans l'enchante- ent des feuillées percées de mière électrique. Elle attend ielqu'un qui ne vient pas. antureau passe. Lui, n'at- nd personne. Il la remarque lie, élégante, assise seule, us un arbre. Il s'arrête, irle. Elle s'ennuie. Elle ré- ond. Plantureau prend une iaise, s'assied devant elle. s causent. Les voilà tout à tit amis. A onze heures, elle : lève. Plantureau ne sait raiment à qui il a affaire.

Il se risque :

— Je vous accompagne?

— Volontiers.

Elle le regarde en souriant.

— Vous savez... Je suis nariée...

— Diable! Mais alors... jus- u'où puis-je aller?

— Dame! jusque chez moi!

Plantureau ayant pour sys- ème de laisser les mystères 'éclaircir eux-mêmes s'incline t n'objecte rien. Ils descen- ent l'avenue de Messine et 'arrêtent rue de Téhéran, evant une maison de bonne iine... La dame habite un très onfortable rez-de-chaussée. ls passent d'emblée dans la hambre toute jolie, toute arfumée : et la fête com- nence pour ne se terminer ue tard dans la matinée. Vers onze heures, la dame 'étant enfermée un moment lans son cabinet de toilette, Plantureau qui s'étire déli- :ieusement voit la porte de la hambre s'ouvrir et livrer assage à un monsieur en com- let d'appartement, chemise le foulard et bonnet grec.

Le bon garçon, sur son séant, salue de son mieux 'intrus. Celui-ci le considère, se découvre poliment et dit avec grand calme :

— Enchanté de faire votre connaissance... Je suis, moi... le mari!

D'un saut, Plantureau est sur pieds et se met vaguement sur la défensive. Mais la voix de la dame lui arrive du cabi- net de toilette.

— Ne vous effrayez pas! C'est vrai... C'est mon mari... Mais dites-lui simplement que vous êtes ravi de l'avoir vu; puis prenez-le par le bras et mettez-le dehors.

Ainsi fait Plantureau; et, docile, l'étrange mari se laisse éconduire.

La dame reparaît et s'ex- plique :

— Oui, c'est mon mari... Il est fou, complètement fou... fou à enfermer.

— Diable! Et vous le gardez chez vous?

— Que voulez-vous? Cet homme a été excellent pour moi... Je lui dois d'être riche et relativement heureuse... J'agirais mal en l'abandon- nant à des soins mercenaires... Sa folie n'est pas dangereuse... C'est un gâtisme très doux, sans malice, sans traîtrise, sans accès violents... Il ne me gêne pas plus qu'un singe familier ou qu'un caniche d'appartement... Je mène la vie qu'il me plaît de mener... Seulement, il a la manie, quand je... reçois, de venir déclarer qu'il est « le mari ». Mais vous voyez que c'est fort anodin.

C'était charmant.

Plantureau prit goût à l'aventure et, de ce jour, se fit l'hôte assidu de l'aimable femme. Pendant une quin- zaine, il ne quitta pas la rue de Téhéran, dînant avec le fou, aidant à le soigner, à l'habil- ler, à le coucher.

Puis un beau soir, il eut une autre aventure qui le dé- tourna un peu de sa nouvelle amie. On ne le revit pas de quelque temps rue de Téhé- ran. Il avait gardé une clef de l'appartement. Il savait que la dame, très éprise de sa propre indépendance, s'inter- disait d'être jalouse et res-

prêtait les caprices d'autrui. Il s'attendait donc, quand il reviendrait, à n'être ni mieux ni plus mal reçu que s'il était resté sage et fidèle.

Quand sa fantaisie fut passée, il songea donc sérieusement à revoir la femme du fou et à reparaître rue de Téhéran. Il s'y décida un matin, de très bonne heure, sans avoir eu d'ailleurs la prudence de s'annoncer.

Il retrouva avec joie le rez-de-chaussée, se glissa dans l'appartement et, par des corridors connus, gagna la chambre hospitalière.

Hélas! comme il allait pousser la porte, un bruit de soupirs, un murmure de voix lui apprirent que les choses s'étaient très logiquement passées pendant sa fugue. L'abandonnée s'était déjà consolée et Plantureau avait un remplaçant.

Pour la seule fois de sa vie peut-être, il montra mauvais caractère et eut un moment d'humeur. Obéissant à ce premier mouvement, il ouvrit la porte et sauta dans la chambre. Il vit à son ancienne place un grand dadais blond, lequel sans broncher lui dit en le toisant :

— Ah oui! Elle est bien bonne; mais Madame m'a prévenu. Vous êtes le mari? Enchanté d'avoir fait votre connaissance. Et maintenant, veuillez vous retirer et nous laisser dormir en paix.

C'en était trop!

Plantureau vit rouge. Il s'élança sur le quidam et lui administra une maîtresse raclée. La dame d'abord fort inquiète avait pris le parti de les laisser se débrouiller.

Plantureau tapait toujours et l'autre beuglant, jurant, ramassait à la hâte ses habits, les enfilait, en parant de son mieux les horions et finissait par s'enfuir assommé, aveuglé, se cognant aux meubles, aux portes, avec de lamentables geignements.

Tandis que le victorieux Plantureau s'asseyait enfin un peu essoufflé et que la dame reprenait haleine d'une secousse de fou rire, l'éclopé courait droit chez le commissaire du quartier, montrait ses yeux pochés et ses innombrables contusions. Sans scrupule, il porta plainte et déposa formellement qu'une dame X... l'avait attiré chez elle, et l'avait fait rosser par son mari, une espèce d'hercule qu'elle présentait comme fou.

Le cas parut bizarre et l'affaire eut des suites.

On ouvrit une enquête. La dame fut appelée. On fit une descente chez elle. On n'y trouva plus Plantureau. Mais on trouva le pauvre mari qui fut examiné par les experts. Sa folie fut constatée et qualifiée dangereuse. Le plaignant ayant disparu, il n'y eut pas de confrontation, Plantureau et la dame se gardèrent d'éclairer la justice sur les dessous de l'affaire et la scène de violence fut bel et bien attribuée à l'innocent aliéné.

On condamna la dame à une amende et on lui confisqua son mari. En somme ce fut lui qui paya les pots cassés, car un mois après il s'éteignait dans un cabanon d'hospice, non sans avoir éprouvé toutes les variétés de douches et d'applications électriques.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

RONDE

POUR CEUX QUI N'ÉTAIENT PAS DU DINER

— Vous savez comme notre salle à manger est petite ; mais vous nous ferez l'amitié de venir prendre une tasse de thé.

Curons nos dents, rinçons nos bouches,
Ils finiront les croquembouches.

Quand ils ont bien mangé, bien bu,
D'un tas de choses excellentes,
Et que leur prononciation se fait lente,
A digérer l'exquis menu, par le menu ;
Tandis que les Messieurs, en fumant des londrès,
S'informent discrètement : « Où est-ce? »
Et que, dans le salon, nulle dame ne bouge,
De peur de devenir plus rouge, —
Alors, très humble et mélancolique, s'avance
La théorie des invités sans importance.

Curons nos dents, rinçons nos bouches,
Ils finiront les croquembouches.

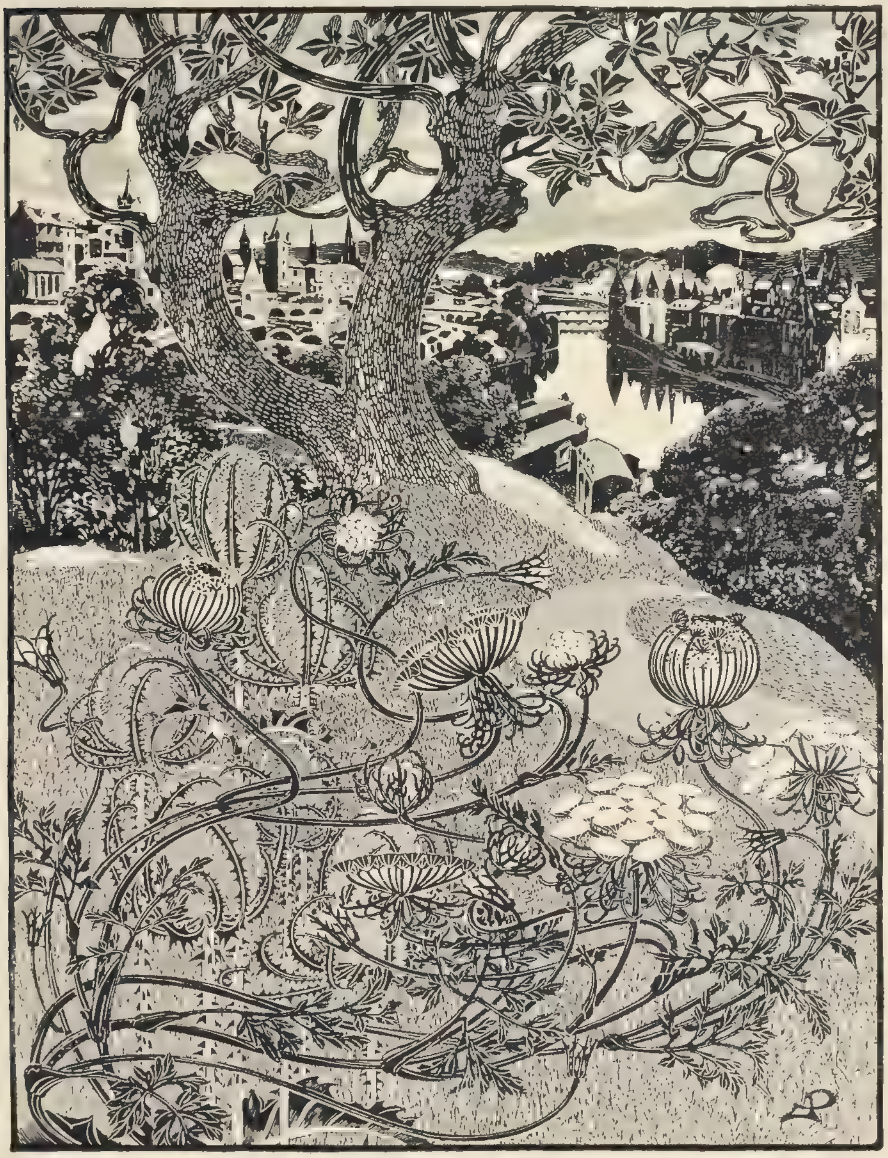
Voici d'abord les petits lieutenants,
Qui arrivent toujours sept ensemble,
Et qu'on invita pour « leurs jambes » :
— Ma chère les danseurs se font rares maintenant. —
Le jeune homme bien parisien est attendu,
Qui dira Le bal à l'Hôtel de Ville *et* le Pendu ;
Enfin, il y aura « Ces gens si artistes » :
Le Monsieur a l'air un peu cuistre,
Mais sa fille chante, sa femme fait danser,
Et lui, on ne peut pourtant pas le laisser.

Curons nos dents, rinçons nos bouches,
Ils finiront les croquembouches.

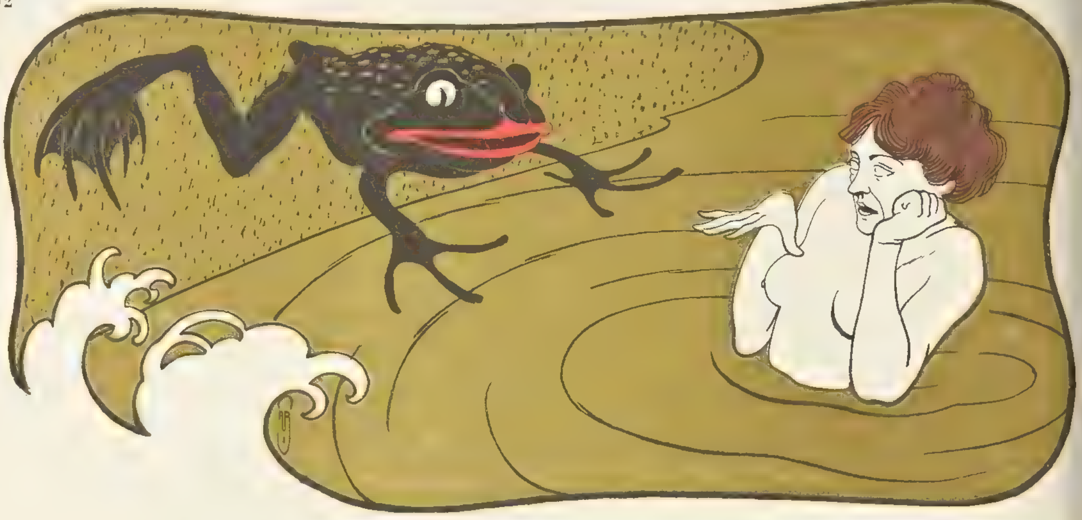
Ceux-là n'ont pas dîné en ville,
Leur teint n'est pas épanoui,
Car ils n'ont mangé que le bouilli
De la famille ;
Mais on a pour eux des bontés,
On leur fait reprendre du thé :
— « Ça ne vous fera pas de mal! » —
Insiste le vieux général ;
Et, pour leur donner des jambes et de la voix,
On va leur chercher le reste du gâteau de Savoie.

Curons nos dents, rinçons nos bouches,
Ils finiront les croquembouches.

FRANC NOHAIN.



FANTAISIE DÉCORATIVE



Cauchemar. Dessin de A. Roubille.

CHEZ L'ÉDITEUR

(HISTOIRE ARRIVÉE)

PERSONNAGES :

LOYS LAZUR, *jeune poète légèrement infatué.*

DUCONNEL, *éditeur illettré mais cupide.*

DUCONNEL. — Ah! vous voilà, mon ami; asseyez-vous, je vous prie.

LAZUR, *s'asseyant.* — ....

DUCONNEL. — Eh bien, j'ai fait lire votre petit machin. Beaucoup de talent, il paraît. Nous allons faire paraître ça.

LAZUR. — ....

DUCONNEL. — Où diable ai-je fourré votre manuscrit? Ah! le voilà. *La Bru de l'Agent voyer,* c'est bien ça?

LAZUR, *un peu vexé.* — Je ne crois pas.

DUCONNEL. — Non, je me trompais. Le voici, le vôtre : AIGLES ET PALOMBES, *sonnets.*

LAZUR. — Parfaitement.

DUCONNEL. — Vous me permettez de vous faire une petite observation?

LAZUR. — Mais, comment donc!

DUCONNEL. — Il y a une chose qui me chiffonne dans votre manuscrit, c'est que toutes vos pièces de vers ne sont pas de la même largeur.

LAZUR, *un peu effaré.* — ????

DUCONNEL. — Mais oui. Toutes sont de la même longueur, mais pas de la même largeur. Ainsi, en voilà une qui tient toute la page, et l'autre à peine la moitié.

LAZUR. — Parbleu! celle-là, ce sont des vers de douze pieds, et celle-ci, de six pieds.

DUCONNEL. — Je ne vous dis pas le contraire, mais je vous assure que ça ne sera pas joli à l'œil.. Vous ne pourriez pas arranger ça pour lundi?

LAZUR, *jetant les bras au ciel.* — Vous n'y songez pas!

DUCONNEL. — Mettons que je n'ai rien dit... Maintenant, pour les conditions... Vous connaissez les conditions de la maison?

LAZUR, *inquiet.* — Non.

DUCONNEL. — Eh bien, voici. Vous ferez les frais de l'édition. Et puis, si ça se vend un peu, je vous donnerai deux sous par exemplaire.

LAZUR, *éperdument estomaqué.* — Ah?

DUCONNEL. — Oui. Ce sont les conditions que je fais aux débutants, et ils en sont généralement satisfaits.

LAZUR, *bien découragé.* — Ah!

DUCONNEL. — Oui... J'oubliais. Il y a dans vos vers quelques expressions que j'aimerais bien vous voir remplacer... Ainsi, voici une pièce qui commence par *Les maquereaux...* Ne pourriez-vous pas trouver un autre mot qui signifierait la même chose et qui...

LAZUR. — ... aurait le même nombre de pieds.

DUCONNEL. — Parfaitement!

LAZUR, *se levant froidement.* — Mais, cher monsieur, rien de plus facile... On peut mettre *Les Éditeurs...*

ALPHONSE ALLAIS.

Les militaires comptent trop sur la force et les hommes politiques sur l'habileté.

ACHILLE TOURNIER.

⁂

Pour un pays les alliances ne valent que ce que vaut son gouvernement.

G. VALBERT.

CHARLES HUARD



— L'Infanterie est la reine des batailles !
— J'voudrais que tu dises ça au salon de Mars.

LE DÉMENTI FORMEL

J'étais, l'autre jour, au poste pour un motif que je vous dirai à la fin de la semaine ou dans les premiers jours de la semaine prochaine, au plus tard, lorsque deux agents amenèrent une pauvre petite fille.

Elle était vêtue de lambeaux et chaussée de bribes. — mais si belle avec ses cheveux noirs aux mèches longues et ses grands yeux, qu'elle semblait évadée d'un tableau de Botticelli.

— Ah! c'est encore toi, cria le chien du commissaire. Cette fois-ci, tu n'y coupes pas! Je vais t'envoyer au Dépôt!..

L'angélique petite fille ne répondit rien, mais l'un des sergots ayant dit :

— Elle a pris des raisins secs chez l'épicier de la place Blanche.

— Ah! tu as pris des raisins secs? fit le chien du commissaire, c'est très bien. Et il écrivit. Sans doute écrivit-il : « Elle a pris des raisins secs chez l'épicier de la place Blanche... » Cette urgente besogne terminée, il se tourna vers moi :

— Figurez-vous que c'est la quatrième fois qu'on me l'amène depuis quinze jours! Elle vole des marrons, des oranges, des mouchoirs... N'est-ce pas honteux à son âge!

(Je ne trouvais pas ça honteux du tout, moi! Elle était si jolie! Lorsque l'on est jolie comme cela, ne devrait-on pas avoir le droit de prendre tout ce qui vous fait plaisir?)

— Regardez-moi cet air hypocrite, grommela le chien, elle en a du vice, allez!

(Nul regard plus candide que celui de cette petite, pourtant! mais la police voit de la dissimulation partout.)

Il y eut un court silence.

Alors, dans la crainte, sans doute, de voir les choses s'arranger :

— Elle m'a dit zut! déclara le second sergot.

— Ah! ah! tu insultes les agents, maintenant! continua le chien du commissaire: tu ne te contentes pas de voler des mouchoirs et des montres, voleuse de montres, va!... voleuse de montres!

La petite fille, qui, jusque-là, n'avait paru s'inquiéter de rien, baissa la tête — et de gros sanglots la secouèrent.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as maintenant?

— Vous disez que je vole des montres.

— Ce n'est peut-être pas vrai?

— Non, c'est pas vrai!

— Ah! tu m'insultes aussi, moi. C'est bien, c'est bien...

Alors la délicieuse petite fille regarda le chien du commissaire bien en face, à travers ses larmes et ses cheveux en broussaille, et, frappant du pied, rouge de colère :

— Non, c'est pas vrai! cria-t-elle, pisque maman m'a défendu de faire les montres avant ma première communion.

GEORGE AURIOL.

RONDEAU

DES VIEILLES MARIONNETTES

Le juge fraternise avec Polichinelle
Qui saigne, à blancs caillots, le plâtre de son nez.
Pandore, dont l'habit a des galons fanés,
Darde, immuablement, au plafond, sa prunelle.

Et la mère Michel, pensive et maternelle,
Pleure, avec Lustucru, les flacons entonnés.
Le juge fraternise avec Polichinelle
Qui saigne, à blancs caillots, le plâtre de son nez.

Hélas! à leur chevet, la Mort, en sentinelle,
Dit aux pauvres pantins les rôles terminés,
Et l'adieu des marmots aux rires étonnés...
Et, muets, unissant leur douleur solennelle,
Le juge fraternise avec Polichinelle.

GEORGES DELAW.



Dessin de A. Roubille.

D. O. WIDHOPFF



ÉTUDE

LE CONTRAT

La soirée de contrat d'Harry Cower fut marquée par des incidents regrettables qu'il importe de relater ici.

Premièrement, Harry Cower manifesta une gaieté ingénue et attristante; il semblait dire aux parents proches ou éloignés : « J'ai encore trois jours à vous supporter, profitez de votre reste. » Aussi, il avait déployé un beau sourire neuf dont il gratifiait tout venant, et, pour ne froisser personne, il appelait tous les inconnus « mon cousin » ou « ma cousine », au jugé du sexe.

Vers les dix heures, des laquais disposèrent les chaises en demi-cercle devant une table à tapis vert; les parents s'assirent au premier rang, Harry et sa fiancée au milieu d'eux; derrière, le commun des cousins. Entrèrent alors deux notaires : un grand, long, et un petit, gros, selon l'usage.

Ils s'assirent près de la table; Harry pensa, joyeux : « Chouette! ils vont faire des tours de cartes! » Hélas!

Le petit gros notaire ouvrit un cahier, toussa, et glissant sur Harry un regard de joie féroce, débuta : « Par-devant maître Un-tel et Un-Autre-Tel, ont comparu, etc... » Énumération de parentés d'une part, et de parentés d'autre part; Harry, déçu, fixa le profil de sa fiancée et en compta les grains de beauté, pour s'occuper. Mais il dressa l'oreille, lorsque le petit notaire énonça d'un ton rempli de menaces : « *Les deux conjoints sont mariés sous le régime dotal.* » Régime dotal? Hein! Qu'est-ce ? On dit : un régime de bananes; on dit aussi : l'ancien régime... Régime dotal inquiéta Harry; délaissant le profil mitoyen, il suivit la lecture plus attentivement, et une graduelle horreur s'empara de sa pauvre âme confiante.

En phrases d'une officialité bourrée d'insolences, le notaire décrivait le sort réservé à sa victime. Harry n'aurait aucun droit sur la fortune que sa femme lui apportait, en cage. Il ne pourrait vendre aucun immeuble, ni disposer d'aucune parcelle de ces biens; bien mieux, chaque somme épargnée devait être employée en valeurs dont suivait la liste, afin que l'on pût contrôler aisément la gestion de la petite dot; Harry, présumé prodigue, ne pouvait emprunter, même s'il extorquait la signature de son épouse; et les peines les plus terribles lui étaient réservées au cas qu'il essayât de tourner frauduleusement ces dispositions. Ainsi, petit à petit, le damné notaire imposait aux assistants l'idée que le nommé Cower était un être tout à fait dangereux et retors, capable de tous les délits, et tellement vicieux qu'il se fût empressé de manger la dot de sa femme avec des filles (ou l'héritage de ses filles avec des femmes) si les notaires n'avaient pris les dispositions ci-dessus énoncées. Il fallait donc se défier de lui comme de la peste et le mettre dans l'impossibilité de nuire. Donc, on le garrottait étroitement et on l'enfermait dans des clauses si cadenassées qu'il lui serait impossible de s'en évader. Tout était calculé, à tel point que le beau-père ayant murmuré une question, le notaire oblong répondit à haute et caverneuse voix : « Nous avons prévu le cas de condamnation infamante du conjoint mâle. » Le conjoint mâle était atterré; sa chaise lui parut un pilori, dès lors.

Bientôt, le notaire exigu, après avoir déshonoré son patient, acheva d'en faire un objet de dégoût. A son sujet, il entama la question héritage; devant l'assemblée, il osa évoquer la mort de Cower père et mère, la mort des parents de la fiancée, la mort des grands-parents, de la tante Kinnick, de son vieil oncle Tom, et enfin la mort prématurée de la fiancée elle-même; tous décès navrants et ténébreux, dont seul devait bénéficier l'infâme Harry; mais ça ne lui profiterait pas, allez! on l'empêcherait de jouir du fruit de ses crimes.

C'en était trop, il ne put supporter cela, et se précipitant à genoux au milieu du cercle, il s'écria en sanglotant : « Grâce, ladies et gentlemen! Grâce, parents, et vous, cousins! J'avoue tout. J'ai vu quelle odieuse opinion vous preniez de moi, à mesure que ce monsieur dévoilait mon caractère. Je suis, en effet, un être sinistre, redoutable pour la société. Tâtez vos goussets, afin de vous assurer si vous avez encore vos montres; si vous ne les avez plus, c'est que j'ai dû les dérober. Je méditais de mettre ma femme et mes enfants sur la paille et de me rouler éperdument dans les plus basses débauches. Un divorce scandaleux aurait délivré la malheureuse. Je n'ai pas encore tué père et mère et beaux-parents; mais soyez sûrs que ça n'aurait pas tardé; et elle-même, la chérie, était menacée, comme ce monsieur vous l'a fait comprendre. Sauvez-la, sauvez-les, pendant que cela est possible.

« Quant à moi, je ne saurais souiller plus longtemps la pure lumière du jour. Adieu, et pardonnez à ma mémoire. »

Lorsqu'il eut achevé, bousculant l'assistance consternée, il se rua vers la porte et disparut.

On ne l'a plus jamais revu.

PIERRE VEBER.

POURQUOI?

Pauvres insensés que nous sommes
Pour qui, pourquoi toujours lutter?
Et comme des bêtes de somme
Sous de lourds fardeaux haleter?

Pourquoi nous meurtrir dans la foule?
Ivre de sang, ivre de fiel,
Regarder ce torrent qui coule
Au lieu de regarder le ciel?

Pourquoi nous mêler aux batailles?
Pourquoi renverser des murailles?
Et des montagnes élever?

Pourquoi l'orgueil? pourquoi l'envie?
Aucun des trésors de la vie
Ne vaut le bonheur de rêver.

CH. GALLIE.

JULES CHÉRET



CHANSONS

Nous allâmes un jour à Meudon, ma chérie,
Cet été
Le soleil rayonnait, ta lèvre était fleurie
De gaîté!
Nous chantions tous les deux les mêmes villanelles,
Airs vainqueurs!
Et nos deux cœurs battaient les mêmes ritournelles,
Pauvres cœurs!
Mais l'Hiver est venu, glaçant de sa caresse,
Les buissons;
Les frimas ont tari dans nos cœurs en détresse
Les chansons!
Souvenir, tout cela! Nos projets, nos démences!
L'avenir
Ne dira plus jamais l'écho de nos romances...
Souvenir!
Hélas, nous n'irons plus au bois, ma blonde Aline,
Que j'aimais!
Mon nom s'est envolé de ta lèvre câline,
A jamais...
On s'aime, on veut chanter sur la même guitare
Et soudain
Au détour d'un sentier, le fol amour se tare
De dédain.
Toi, qui si bien parlas la langue mensongère
Des beaux jours,
Te voilà devenue à mon âme étrangère
Pour toujours!
Va griser, comme moi, de tes lèvres traîtresses
Tes amants,
Et laisse-moi souffrir pour mille autres maîtresses
Mes tourments!
Bah! Que veux-tu, mignonne, elle est ainsi, la vie!
Dans longtemps,
Refleurira peut-être en notre âme ravie
Le printemps!
Et nous retournerons à Meudon, ma chérie
Quelque été,
Et je retrouverai sur ta lèvre fleurie
Ma gaîté.

HENRY CAEN.

LÉGENDES SANS DESSIN

A LA BRASSERIE

Vingt-cinq ans de labeur régulier, vingt-cinq ans de vie végétative à l'ombre d'une arrière-boutique, dans la privation consciente de tous les plaisirs, leur ont assuré, enfin, la modeste aisance à laquelle se limitait leur bourgeoise ambition.

Et maintenant que les voilà retirés des affaires, lui blanchi, usé, elle ardente encore sous la poussée des sens au déclin de la quarantaine, c'est comme un rut qui, le soir, les jette hors du chez soi paisible et morne, dans un besoin tardif de vie remuante, de joies un peu capiteuses.

Mais vingt-cinq ans de commerciale uniformité pesant aux épaules ne se déposent pas, comme un sac trop lourd, au tournant du chemin. C'est, au contraire, l'agrippante tunique de Nessus qui, bientôt, impose à leur fugue l'impitoyable canalisation de l'habitude. Et celle-là s'est fixée en une bi-hebdomadaire station nocturne à la brasserie, où, le jeudi et le dimanche, — les jours où il change de linge, — ils viennent, ponctuels, lui boire ses deux *demis*, elle sucer six écrevisses avec de petites mines timidement vicieuses d'Agnès en passe de péché.

Très tard, jusqu'à la presque fermeture, ils restent là à irriter leur désir dans l'atmosphère de griserie que dégagent autour d'eux les couples jeunes, et une émotion singulière naît du spectacle de ces attardés de la vie, qui, en leur régulière petite débauche, s'efforcent à découvrir le secret des voluptés inconnues, des jouissances soupçonnées, dans le culte épicé de Sainte-Écrevisse!

ÉDOUARD NORÈS.

ESCARBILLES

C'est quand un homme s'aperçoit que la chaise sur laquelle il voulait s'asseoir n'y est plus qu'il croit le plus fermement à l'attraction du centre de la terre.

Puisque le mariage est une loterie, pourquoi le gouvernement ne l'interdit-il pas?

Les oies atteignent souvent l'âge de cinquante ans; mais ceci n'est pas une nouvelle pour les habitués de restaurants ou de tables d'hôte.

Dans une valse ordinaire, une personne parcourt en moyenne une distance de 800 mètres. Combien de jeunes filles se lamentent pourtant, lorsqu'elles ont un kilomètre à faire pour aller voir une vieille tante!

LE TISONNIER.

Un peintre cause avec son modèle, un vieux Napolitain dépenaillé et sale comme beaucoup de ses compatriotes.

— Alors, dit l'artiste, depuis quinze ans que vous êtes à Paris, vous n'avez jamais eu l'idée de prendre un bain?

— Oh! répond fièrement le vieil Italien, j'ai une santé excellente. Je n'ai jamais eu besoin de me droguer.

…e. N° 41. 1er-15 Octobre 1900. · COCORICO · Prix 30 Centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY ✶ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

Monsieur Boutigny, notre Directeur, remercie vivement les personnes qui ont bien voulu assister aux obsèques de sa mère, Madame veuve Boutigny, décédée à Etréchy, le 14 octobre, dans sa 67e année, ainsi que les auteurs des nombreuses marques de sympathie qui lui sont parvenues en cette douloureuse circonstance; il prie les personnes qui par oubli involontaire n'auraient pas été avisées, de vouloir bien agréer ses excuses et tous ses regrets.

LA RÉDACTION.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 41.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

NOS VISITEURS



— *(Au garçon.)* Pas bien intéressant Jones, en français, i' n'sait dire que : Moulin-Rouge.

A. ROUBILLE



Résidu de Exposition.

COUCHER DE SIÈCLE

Les couchants sont couleur de sang;
Comme le soleil tu te couches,
Vieux Siècle, en nous éclaboussant
De meurtres aux rougeurs farouches!

On croit voir, en l'écroulement
Du soleil, parmi des fumées,
S'entre-heurter pompeusement
Des duels formidables d'armées;

Vieux Siècle! en ton suprême soir
S'acharne, tarasques voraces,
Détresse, haine, rage, espoir,
L'effrayant corps à corps des races!

Le soleil creuse à l'horizon
Une horrible splendeur grandie
Où chaque nue est le tison
D'un éblouissant incendie;

Vieux Siècle! pareil au soleil,
Des murs aux flambantes entrailles
Tu te fais un tombeau vermeil,
Après les rouges funérailles!

Puis ce sera la longue nuit
Lourde, opaque, énorme, sans astre,
L'entier silence après le bruit,
La ruine après le désastre.

Partout, chancelants piétons,
Les hommes ivres de ténèbres
Heurteront leur marche à tâtons
A des éboulements funèbres.

Même, des bâtons ou des mains,
A quoi bon tenter les décombres?
Tout est noir. Les meilleurs chemins
Ne mèneraient qu'à d'autres ombres;

Et, jamais ne haussant le front,
Le scel du deuil à leur paupière,
Les tristes vivants s'assoiront,
Sans rien attendre, sur la pierre.

Mais, comme s'ouvre un œil d'enfant
Sous les rideaux du berceau sombre,
L'azur, dans le noir qui se fend,
Traversera les cils de l'ombre;

Une délicate clarté
Vers qui l'âme heureuse s'aimante
Rira sur le monde enchanté,
Et ce sera l'aube charmante,

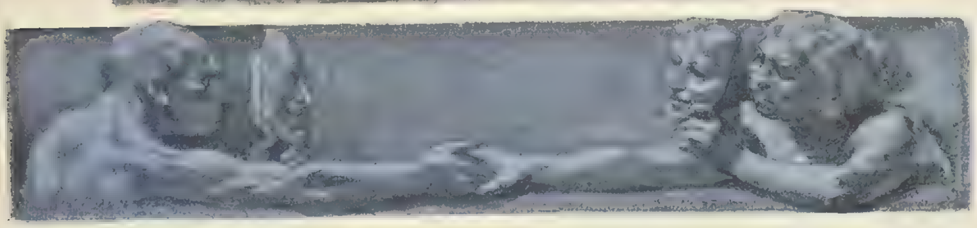
L'aube tendre et paisible où luit
L'amour fait de haine calmée...
Et, par delà l'énorme nuit,
Peut-être fut-elle allumée

D'une étincelle qu'au levant,
A l'heure où le Siècle se couche,
Ce divin messager, le vent,
Emporta du couchant farouche!

CATULLE MENDÈS.

FRANÇOIS KUPKA





Livre-toi aonc, amie, aux caprices des songes,
Qui, pour toi, vont ouvrir leurs Édens enchantés,
Car ici-bas, vois-tu, mensonges pour mcnsonges,
Les Rêves sont plus doux que les Réalités !

XAVIER PRIVAS

(Berceuse)

VEUVE MÉTACARPE

J'ai vu d'atroces infortunes dans ma pécheresse de vie; mais, certes, aucune n'égala l'infortune de la veuve Métacarpe.

Elle vint me voir un matin. Elle pouvait avoir dans les vingt-cinq à quarante ans; figure régulière, encore belle, mais prématurément vieillie par le chagrin; cheveux qui avaient dû grisonner en une nuit; mise uniformément noire, propre quoique pauvre. Elle me dit :

— Je suis madame Métacarpe, veuve Métacarpe. Mon mari, rédacteur en chef du *Petit Peuple*, est mort au mois de mars dernier, me laissant dans la misère avec quatre petits enfants. Chargée de famille, n'ayant aucune ressource, je me vois forcée d'avoir recours à votre obligeance. Vous ne me connaissez pas, mais voici plusieurs papiers qui vous mettront à même de vérifier l'exactitude de mes assertions.

Elle me tendit successivement une lettre de feu Gambetta à son mari, une lettre de M. Spuller qui lui promettait un bureau de tabac, une lettre de M. Reinach qui la recommandait au charitable M. Febvre, etc., etc.

Je n'hésitai pas, et je remis un petit secours à la pauvre veuve.

Quelque temps après, je me trouvais chez un ami, Harry Cower; on sonna; il me dit : « Excusez-moi, mais on me demande; j'en ai pour un instant et je vous rejoins. » Il disparut; par la porte entre-bâillée, j'ouïs une voix déjà entendue : « — Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous; je suis madame Métacarpe, veuve Métacarpe; mon mari, lieutenant d'infanterie de marine, est mort au Dahomey, me laissant dans la misère, avec quatre enfants tout jeunes. Je me vois obligée d'avoir recours à votre générosité. Voici des lettres qui vous éclaireront sur ma situation : une lettre du général de Négrier, une autre lettre du général de Galliffet, et une lettre du duc d'Aumale, qui aimait beaucoup mon pauvre mari. » Bruits de monnaie discrètement glissée, et remerciements.

Harry rentra, et, toujours correct, ne me parla pas de sa bonne action. Il savait d'ailleurs que je l'avais surprise.

Le lendemain, comme j'allais visiter mon cher vieil oncle Tom Sharp, il me dit :

« Écoute, Bill, toi qui as de jolies relations, tu me ferais plaisir en aidant une malheureuse femme que j'ai vue tantôt. Je lui ai donné un léger secours, mais il lui faudrait une position stable. C'est madame Métacarpe, veuve Métacarpe. Son mari, proviseur à Rollin, est mort il y a six mois la laissant dans la misère, avec quatre petits enfants! Elle m'a produit, à l'appui de ses dires, des lettres du Recteur, M. Gréard, de M. Himly, doyen de la Faculté, et de diverses notabilités pédagogiques. »

Je promis à mon oncle de caser sa protégée.

La semaine suivante, une dame mexicaine m'écrivit : « Monsieur et cher ami, souhaitez-vous être serviable?

» Enquêtez-vous d'une fonction pour une malheureuse femme Métacarpe, veuve Métacarpe, mère de quatre enfants petits. Son mari, le bien connu sculpteur Métacarpe, l'a laissée dans la plus profonde, misère. Elle m'a laissé voir des certificats véritables, signés de MM. Falguière, Rodin, Mercié. Vous pouvez confier. »

Sur ces entrefaites, j'allai coutumièrement chez ma petite amie Irma. Elle m'accueillit par ces mots : « Mon doux chat, je ne t'ai jamais rien demandé pour moi; j'ai donc le droit de faire appel à ta bourse, en faveur d'une malheureuse... »

— Il s'agit de madame Métacarpe, veuve Métacarpe, hein?

— Oui. Tu la connais? Oh! comme tu sais deviner mes désirs! Son mari, un percepteur, est mort il y a trois mois, la laissant dans le dénûment.

— Avec quatre enfants, peut-être?

— Tout juste. Elle attend encore une pension de ce sale gouvernement. Elle m'a montré des lettres de Poincaré et de Léon Say. Je lui ai fait une courte charité; mais tu me promets que tu feras quelque chose pour elle? »

Irma était jolie comme un cœur; je promis mon gracieux concours, à condition qu'elle y mettrait du sien.

J'allai donc à l'Assistance publique, où l'on me répondit : « Ah! madame Métacarpe, veuve Métacarpe, n'est-ce pas? Son mari, ancien capitaine au long cours, est mort il y a deux mois, la laissant sans ressources, avec quatre enfants? Ici, elle a fourni comme références des lettres de l'amiral Avellan, et de l'amiral Gervais, qui ont été plus tard reconnues fausses. On lui a donné en plusieurs fois un secours de 500 francs. Maintenant, elle est brûlée chez nous; c'est une aventurière. »

Eh bien, non! Une femme qui a eu six maris (capitaine, lieutenant, percepteur, artiste, journaliste, proviseur) n'est pas une aventurière. Chacun de ses six époux lui ayant donné quatre enfants, elle se trouve, à cette heure, mère de vingt-quatre enfants en bas âge. Or, si une créature est digne de pitié c'est assurément celle qui a donné à la patrie vingt-quatre citoyens.

Je recommande donc ma protégée à la sollicitude de mes charmantes lectrices.

PIERRE VEBER.

Quand je vais dans un pays, je m'inquiète moins de savoir quelles sont les lois que de savoir si elles sont appliquées.

MONTESQUIEU.

Le mariage est une pièce à deux personnages dont chacun n'étudie qu'un rôle, celui de l'autre.

OCTAVE FEUILLET.

Il est bon de laisser vivre des fleurs dans les ruines de notre passé.

MICHEL PROVINS.

L'HOMME DES BERGES

Nerveux, furtif, avec des airs
De chien tenaillé par la rage,
Il arpente les quais déserts.
Dans le ciel noir point un orage.

Loin de la foule et des agents,
Il marcha toute la journée,
Fuyant les regards outrageants
De la bourgeoisie étonnée.

Sombre ennemi du genre humain,
Il va sans but, sans loi, sans trêve,
Et reste après un long chemin
Tout seul enfin avec son rêve.

Les vieux souvenirs évoqués
Hurlent l'horreur de ses nuits blanches,
Et parmi les arbres des quais
L'hiver gémit à pleines branches.

Parfois, des nuages nacrés,
La lune lentement émerge ;
Éclaire les pavés carrés
Et l'inclinaison de la berge ;

Montre sur la Seine un chaland
Dormant, telle une énorme bête.
Avec un geste nonchalant
Le vagabond tourne la tête.

Le fleuve calme, froid, serein,
Dit sa plaintive mélopée...
— Est-ce le manche d'un surin
Que l'homme cache, main crispée ?...

Quel dessein germe dans ses yeux
Qu'abrite un chapeau ridicule ?...
Il s'arrête, hésite, anxieux,
S'avance, se penche, recule...

Sa lèvre en un rictus se tord ;
Dans un effroi son dos se voûte ;
Et soudain s'écartant du bord
Plus hâtif il reprend sa route.

Quel sang coule en ce corps glacé ?...
Quelle est la faute qu'il expie ?...
Est-il le banal déclassé
Chercheur de gloire et d'utopie ?

Fils de paysan ?.. d'ouvrier ?...
Fou ?... bâtard ?... forçat ?... ou poète ?...
— En son regard on voit briller
L'espoir fougueux d'une conquête.

Sous la lune, son cache-nez
Semble un lambeau du drapeau rouge !...
Qui saura les projets glanés
Le long des quais où rien ne bouge ?...

Bref, ce gueux, las d'un long tourment,
Médite quelque œuvre malsaine,
A moins qu'il n'aille simplement
Dormir cette nuit dans la Seine.

HUGUES DELORME.

THE SOLDIERS OF THE QUEEN



All right ! le Monde sera anglais.

RONDEL

Hélas! que ne puis-je donc vivre
Dans la paix sereine des champs,
Près des bêtes, loin des méchants,
N'ayant plus que le ciel pour livre!

Maudit soit le sort qui me livre
Au monde inclément des marchands!
Hélas! que ne puis-je donc vivre
Dans la paix sereine des champs!

Que ne puis-je, le soir, l'œil ivre
Des aurores et des couchants,
M'endormir bercé par vos chants,
Gais oiseaux que je voudrais suivre!
Hélas! que je ne puis-je donc vivre!

BERTRAND MILLANVOYE.

LA VACHE

Rousse dans le pré vert que la lumière inonde,
Elle va, lente, avec de l'herbe entre les dents;
Son fanon musculeux croule à plis abondants,
Et sa queue à l'entour de ses flancs vagabonde.

Entre ses cuisses pend sa mamelle profonde
Comme une outre gonflée aux contours débordants,
D'où coule sans tarir, depuis les temps des temps,
Le lait, fleuve sacré, nourricier du monde.

Grave et douce, elle vit, vaguement végétale;
La sourde attraction de la terre natale
Pèse en ses membres pleins d'une auguste lenteur;

Et quand midi répand la lumière par douches,
Elle ferme à demi, béate de chaleur,
Ses grands yeux chassieux où pullulent des mouches.

ALBERT SAMAIN.

LA PEAU DE L'OURS

C'était à la table d'hôte de l'hôtel du Commerce. Nous étions là une vingtaine de voyageurs. Après des œufs sur le plat, servis sur un plat immense qui ressemblait à Argus aux cent yeux, des garçons distraits avaient projeté devant les convives des assiettes de veau froid qu'une couple de minces cornichons parvenait mal à égayer. Ce veau, comme dit l'autre, ressemblait moins à du veau qu'à du bœuf tombé en enfance. Les convives résignés essayaient diverses combinaisons pour l'avaler le plus rapidement possible, afin de satisfaire leur estomac sans offenser trop longtemps leur palais. Malheureusement il se mâchait avec difficulté. Aussi une grande tristesse régnait-elle dans la salle.

Au bout de la table, une bouche, largement fendue dans un visage rasé, mâchait et parlait à la fois, si bien qu'elle semblait un appareil perfectionné pour transformer les morceaux de veau froid en considérations sur la politique étrangère.

— L'Italie n'a qu'une chose à faire : se taire, attendre et préparer son armement.

— Croyez-vous? répondait un monsieur à barbe grise, qui fermait à demi l'œil droit, moins par ironie que par faiblesse du muscle sourcilier.

Un garçon plein de munificence apporta sur ces entrefaites un vaste saladier où le vinaigre avait été répandu à profusion pour remplacer l'huile insuffisante. Ce fut pour l'homme rasé et pour l'homme à barbe grise le signal d'aborder la question de l'armement maritime italien.

La barbe grise, qui avait longtemps parcouru la Lombardie en vendant aux mercières des lacets de bottines, était payée, disait-elle, pour connaître le caractère italien. Mais l'homme rasé avait été à Florence, à Gênes, à Livourne, à Rome même; il visitait deux fois par an quatre clients sérieux qui ne le laissaient jamais partir sans une commande de 144 portes de fourneaux.

A la fin, la barbe grise répéta : « C'est égal, c'est égal! » Et elle ajouta : « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre. »

Cet aphorisme ne semblait pas de nature à soulever de sérieuses contradictions. Pourtant un grand jeune homme brun, à mes côtés, s'écria violemment :

— Qui est-ce qui a dit ça?

Il répéta :

— Qui est-ce qui a dit qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre?

Il promena sur tous les mangeurs de salade un regard provocateur :

— Je vends des fourrures, moi. Je connais la partie. Et je prétends qu'on ne peut vendre la peau d'un ours que dans ces conditions-là.

Il frappa la table avec énergie :

— On ne peut vendre la peau d'un ours que lorsqu'il n'est pas encore à terre. Autrement, c'est comme des dattes, entendez-vous? comme des dattes pour trouver un acquéreur.

Allez donc chez un bourgeois, continua-t-il en haussant les épaules, allez donc chez un bourgeois avec une belle peau d'ours qui vaudra largement huit cents francs. Si vous la lui faites cher, il ne la prendra pas!

Supposons que vous l'ayez eue bon marché et que vous puissiez la lui laisser à bon compte, à cinquante pour cent de sa valeur. Il se dira : « Voilà un gars qui a besoin d'argent. Laissons-le s'en aller, il reviendra sûrement. »

Auparavant, il appellera sa femme :

— Mathilde! regarde un peu cette peau d'ours!

La femme, une grosse brune, prend tout de suite un air dégoûté.

— Comment la trouves-tu? Ne te gêne pas!

Mathilde répond en rechignant ;

— Elle est assez belle pour ce que j'en veux faire.

— Vous voyez, dit le bourgeois, nous n'en avons pas l'emploi. Si vous nous la laissiez à un prix tout à fait exceptionnel, je ne dis pas.

— Et où veux-tu la mettre? interrompt vivement Mathilde. Nous n'avons peut-être pas assez de choses inutiles dans la chambre de débarras?

— Tu as raison, dit le bourgeois. Je n'en ai décidément pas l'emploi.

Vous n'avez plus qu'à remporter votre peau d'ours, non sans qu'ils trouvent encore le temps de la débiner, si belle soit-elle, de dire que le poil n'est pas solide, qu'il y a des places moins fournies par endroits, etc.

Au lieu donc de vous présenter chez les gens avec l'air inférieur de celui qui propose de la marchandise, qui déballe un paquet sous des yeux hostiles, ayez donc le culot de vous amener les mains dans vos poches et de tenir au client ce langage :

— Il y a dans la montagne un ours gris superbe. La peau vaut quinze cents francs. Les fourreurs anglais ont envoyé des colonels en civil pour l'avoir. Mais les Anglais ne l'auront pas tout de suite. Ils n'ont pas encore le truc et ne connaissent pas les endroits.

Moi, je me fais fort de vous apporter ici dans huit jours l'ours et sa peau. Je ne demande rien pour moi. Seulement, dame! j'aurai des frais, la location de

deux fusils spéciaux, des munitions, le prix d'une semaine de pension à l'auberge, deux chiens et un petit guide du pays.

Ça peut monter dans les trois à quatre cents francs. Avancez-moi trois cents francs et l'ours sera pour vous. Le bourgeois — il est rare que ça fasse un pli — allonge les trois cents balles.

Dès lors, il est bien inutile d'aller s'esquinter et risquer sa vie pour mettre l'ours par terre. D'autant plus que, si on le tue, sa peau ne sera sans doute pas aussi belle qu'on peut le supposer. Le bourgeois aurait des déceptions.

Avec ce système, rien n'empêche d'aller retrouver d'autres clients et de leur vendre à chacun, pour trois cents francs, la peau de l'ours. Du moment qu'on est décidé à ne pas le tuer, on ne risque rien en le cédant à plusieurs personnes. Ça ne créera pas de compétitions.

Il n'y a qu'une peau, ajouta le jeune homme brun, marchand de peaux d'animaux vivants; il n'y a qu'une peau qui dégotte la peau de l'ours, c'est la peau du lion autrichien. Il est bien avéré qu'il n'y a pas de lion en Autriche. Alors, n'est-ce pas? puisque c'est tellement rare, le lion autrichien, ça devient d'un prix inestimable, et on trouve un nombre infini d'amateurs.

TRISTAN BERNARD.

GÉOGRAPHIE

APERÇUS GÉNÉRAUX SUR LES DIFFÉRENTES RACES

La géographie est la description de la surface de la terre.

La terre est ainsi appelée parce qu'elle se compose en majeure partie d'eau.

L'eau se subdivise en deux grandes catégories :

L'eau douce et l'eau salée.

Les hommes utilisent l'eau douce pour trois choses :

Les uns flottent dessus, — ce sont des nageurs.

Les autres flottent dessous, — on les appelle des noyés.

Ceux qui se tiennent sur les bords se nomment pêcheurs-à-la-ligne.

Les pêcheurs-à-la-ligne exercent peu dans la mer.

Il serait difficile pour un individu de suivre les mouvements d'un bouchon à dix centimes évoluant dans les colères de l'Atlantique, et, d'ailleurs, il serait toujours à redouter qu'une baleine ne se suspendît trop violemment au fragile roseau, ou bien qu'un espadon myope, prenant ce long bâton pour la défense d'un dangereux adversaire, n'engageât avec le malheureux pêcheur une escrime fatale et définitive.

Les pêcheurs-à-la-ligne s'aménagent au bord des rivières des petites niches, pour en faire aux ablettes d'argent et aux perches roses.

Quelquefois les pêcheurs retirent de l'eau des varechs, des planches, de la lingerie, des clous, ou des poètes endommagés. Quelquefois aussi, c'est un poisson qui s'est accroché par le ventre à l'hameçon perfide.

Après les pêcheurs viennent les chasseurs.

Il y a les chasseurs de lapins et les chasseurs d'hommes.

Le sport du hunting à l'homme est très en honneur sur la surface de la terre.

Chaque pays nourrit, habille, éclaire et loge des armées considérables de chasseurs d'hommes qui ont reçu le nom de soldats.

On les exerce depuis longtemps à tuer le plus grand nombre possible de leurs voisins, avec le moins de bruit possible, le plus rapidement possible.

Ceux qui restent sourds à ce record du patriotisme, on leur dit des gros mots et on leur donne des coups de crosse sur les doigts.

Ceux qui sont gentils, on leur dessine un petit cor de chasse sur la manche.

Les chasseurs civilisés se servent de fusils redoutables comme le tonnerre.

Les autres — qui sont les sauvages — se défendent avec des flèches.

Les chasseurs civilisés sont toujours vainqueurs.

Le long des fleuves, les sauvages filent entre deux eaux, avec des petits morceaux de plomb derrière l'oreille.

Et les caïmans les happent en un tour de main.

Ces jours-là, les pêcheurs sont bien contents.

Parce que les petits poissons, affriandés par la bonne odeur du bon sang, se poussent tumultueusement du coude pour arriver plus vite à l'hameçon.

Et le soir, dans toute la maison, il y a un grand bruit joyeux de friture.

La géographie est la description de la surface de la terre.

GEORGE DELAW.

LES SONGEANTS

Dans le pays on les appelait les Songeants.
A force d'être ensemble ayant mine pareille,
On eût dit deux sarments secs, de la même treille.
C'était un vieux marin et sa femme indigents.

Ils se trouvaient heureux et n'étaient exigeants ;
Car, elle avait perdu la vue, et lui, l'oreille.
Mais chaque jour, à l'heure où le flux appareille,
Ils venaient, se tenant par la main, bonnes gens,

Et demeuraient assis sur le bord de la grève,
Sans parler, abîmés dans l'infini d'un rêve,
Et jusqu'au fond de l'être avaient l'air de jouir.

Ainsi de leurs vieux ans ils achevaient la trame,
Le sourd à voir la mer et l'aveugle à l'ouïr,
Et tous deux à humer son âme dans leur âme.

JEAN RICHEPIN.

ANQUETIN



PROLOGUE DES DANSES DE JADIS ET DE NAGUÈRE

I

Gaule! tu fus toujours, avec ton ciel charmeur,
Avec tes vignes, tes forêts et tes beaux fleuves,
La terre complaisante où se joua l'humeur
Des plus hardis chasseurs de séductions neuves.

Car, toujours neuve, ainsi t'ont faite les Destins :
Diverse sans mensonge et changeante sans fraude,
Avec tes longs cheveux bruns, blonds, roux ou châtains
Et tes yeux tour à tour de jais ou d'émeraude.

Car c'est toi, la Sénone au corps souple, — c'est toi,
La Bellovaque aux chairs de Kermesse, si blanches! —
L'Armoricaine au front de légende et de foi
Et la Burgonde, fraîche amphore aux larges hanches!

...Et, fleur entre les fleurs, fleur à sève de feu,
Brune enfant d'Aquitaine ou fille de Phocée,
Des vals pyrénéens ou du grand Golfe Bleu,
Gaule, c'est encor toi, de soleil rehaussée!

Sous les masques de tous tes aspects, ton parfum
Jeune et vivant demeure, ô Gaule, toujours même...
Ton charme généreux rit à tous; et chacun
Peut retrouver en toi le don de ce qu'il aime!

Dans les enivrements orgueilleux de ton sort,
Constante à t'imprégner des vertus les plus chères
Et prompte à te vouer au plus fier, au plus fort,
Tu goûtas des amours sublimes et sincères.

Mais, que de fois, hélas! en d'amers lendemains,
Tu connus le revers d'une heure trop suave
Pour avoir mis ton sceptre en de brutales mains
Et dus te réveiller dans les larmes — esclave!

II

Or, autre temps : voici que tes plus mâles fils
Se sont émus de ces langueurs passionnées.
A leur gré, tes moissons de roses et de lis
A trop de maîtres et d'amants se sont données!

Jaloux de ta tendresse, athlètes vigoureux
Refoulant les respects où le devoir s'attarde,
Te voulant toute seule et te voulant pour eux,
Ils t'ont reprise et leur vigilance te garde.

Les périls d'autrefois sont abolis. Plus haut
Est ton devoir, patronne auguste d'un sol libre!
Nul séducteur ne doit plus te fléchir... Il faut
Qu'aux seuls cris de justice et de paix ton sang vibre!

...Lors, à tes pieds, les gais spectacles de toujours,
Les festins, les chansons et les jeux et les danses
Peuvent se reformer dans le temps des amours,
Et ton sourire peut en régler les cadences :

Tes fils t'entourent, seule et droite, sur ton char;
Et, digne d'eux, ton cœur acquis à leur victoire
Ne redeviendra plus, dans sa future histoire,
La province d'aucun César!

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

(Réception des maires de France.)

LE COMÉDIEN QUI A RÉUSSI

Il ne faut pas confondre le comédien qui a réussi avec le comédien célèbre. Ce dernier se montre peu sur le boulevard; la photographie a popularisé ses traits, et cela suffit à sa vanité.

Le comédien qui a réussi est celui dont la dernière création — qui est peut-être sa première — lui a mérité les encouragements de la critique.

Le comédien qui a réussi se tient toujours, de quatre à six heures, devant le théâtre auquel il appartient. On le reconnaît — en dehors de son visage glabre — à sa façon de parler haut, non de la pièce affichée, mais du rôle qu'il interprète, et qu'il a « habillé » comme pas un.

Paternel et bienveillant pour les artistes de second plan, le comédien qui a réussi se montre sévère envers nos illustrations théâtrales : Coquelin ne l'intéresse pas et Baron le fait à peine sourire.

Dans la tragédie, il ne comprend que Talma; dans le vaudeville, il n'admet que Grassot.

Il est vrai que Grassot et Talma sont morts.

FERDINAND BLOCH.

Au Cercle :

— Comment faites-vous pour avoir toujours de l'argent, malgré cette déveine qui ne vous lâche pas?

— Je ne paie jamais mes vieilles dettes.

— Et les nouvelles?

— Je les laisse vieillir!

⁂

Berlurot lit dans son journal l'état civil de sa commune.

— C'est tout de même drôle, dit-il, on donne l'âge dans les mariages et les décès, et on ne le donne pas dans les naissances.

⁂

La jeune Henriette, qui est depuis peu en pension, écrivait l'autre jour à sa marraine :

« Dimanche, en venant me voir, apporte-moi deux livres : un de lectures récréatives et l'autre de chocolat.



LA FIANCÉE AUX FLEURS

La vieille fille, que torture
Un célibat involontaire,
Confie à la verte nature
Le secret qu'elle ne peut taire ;
Et frôle de son épiderme
La fleur tremblante et diaphane.
— Sous son baiser la fleur se ferme,
Puis dans ses doigts maigres se fane !

C. L.

GRACE A LA MAMAN

TOUT S'ARRANGE

M. Billy Stevenson, qui m'avait engagé en qualité de sténographe pour toute la durée du Congrès de Boulogne, me reçut dans son cabinet de travail. Sans me donner le temps de prendre un siège, il me tendit un verre de porto et but cordialement à ma santé.

Il me déclara ensuite qu'il ne doutait pas de mes talents, qu'il avait entendu faire mon éloge maintes et maintes fois, mais que malgré cela il désirait me faire passer une sorte de petit examen — « car, ajouta-t-il en riant, un Anglais qui parle le langage français, voilà une chose qui est beaucoup difficult pour sténographier »!

Or, voici la petite histoire qu'il me conta à titre d'épreuve et que j'ai fidèlement notée :

A Manchester, une fois, il y a une jeune petite monsieur — vingt-quatre, vingt-cinq années d'âge — très gentil et tout à fait bien édiouqué, et un jour, il vient dans le study, ou si vous aime mieux, dans le cabinette de son papa.

— Papa (il dit loui), je voudrais marier moi.

— Vous voulez marier? dit le père.

— Oui, je veux.

— Eh bien, mon garçonne, c'est un bon idée que vous a! Voilà que vous êtes vingt-cinq années, vioux, bientôt, — c'est le temps pour vous marier. Avez-vous pensé quelqu'un déjà — oui?

— Papa, dit le garçonne, je crois que oui. J'aime bien miss Penguin, c'est celui-là que je veux marier.

— Miss Penguin, il fait le vioux, ça il est impossible?

— Impossible?

— Yes!

— Et pourquoi, il est impossible? C'est une fille d'un bon famille, et respectable, je crois, et vioux amis à vous, et toute comme il faut! Vous va chez eux beaucoup de fois, souvente, et j'ai pensé que vous êtes bien content si je la marie...

— Pas du toute, — je vous dis qu'il est impossible!

— Mais pourquoi ce?

— Vous voulez que je le dis?

— Oui!

— Eh bien, mon garçonne, vous ne pouvez pas, parce que cette fille il est votre sœur. Vous comprenez?

Le jeune monsieur aperçut bien alors que cette chose était tout à fait impossible, si son papa était le père d'elle, et aussitôt il cherche pour une autre fille d'un autre côté. Et après un mois peut-être (ou mois et demi), il dit à son père qu'il a trouvé une autre, très jolie, et qu'il voudrait bien marier elle.

Mais quand il dit son nom, le père répond encore qu'il n'est pas possible, et pour le même raison — exactement le même :

— Elle est votre sœur.

Le jeune gentleman, sur cette parole, pensa dans loui-même que son père il blaguait avec loui, et qu'il serait mioux de parler avec son mère. Et il va trouver elle, et il dit qu'il veut marier.

Le mère dit :

— Vous êtes droit! mon garçonne, c'est le temps pour vous de prendre un femme. Avez-vous pensé quelqu'un?

— Oui, il répond, et c'est pour cela justement que je veux à vous parler. J'aî pensé pour miss Penguin, mais mon père m'a dit qu'elle est ma sœur.

— Papa vous a dit ça?

— Oui. Et après ça j'ai dit loui que j'ai trouvé une autre jeune fille, miss Robinson — et il me dit que elle est mon sœur aussi!

— Vraiment? il vous l'a dit?

— Oui.

— Dans cette cas-là, dit la mère, dans cette cas-là, mon garçonne, il ne faut pas faire attention à quoi il dit, votre papa. Mariez celle que vous veut — ça ne fait rien — car, aussi vrai qu'il fait le soleil clair, — je pouis jurer à vous, — moi, — que votre papa il n'est pas votre père!

GEORGE AURIOL.

LES TROIS CHANSONS

A feu Victor Hugo.

Le poète, pour la distraire, emmène sa bonne amie à l'Eldorado. Il lui dit, en entrant :

Viens, toute charmante, accepte
Ici le café qu'on sert. —
La chanson la plus inepte
Se chante au café-concert.

A la sortie, ils rencontrent dans la rue des bandes de gens avinés qui hurlent autour de drapeaux. Le poète soupire :

Vois, tous ces gens à cocarde,
Poussant d'effroyables cris —
La chanson la plus gueularde
Est la chanson des conscrits.

Rentré chez lui (toujours avec sa bonne amie), le poète s'assied au piano, et, plaçant devant lui un numéro du *Père Peinard*, il prononce :

Recueillons-nous, l'heure est grave,
Au dire même de Scholl. —
La chanson la plus suave
Est celle de Ravachol.

ALFRED BÉJOT.

e. N° 42. 1er-15 Novembre 1900. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.



COCORICO

Directeur : PAUL BOUTIGNY ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO

Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

J. SALLERON

Agent Général de la Société l'AUTOMOTRICE
41, rue Saint-Ferdinand, Paris

VOITURES LÉGÈRES, 4 chevaux
SANS CHAINE, CIRCULATION D'EAU

AUTOMOBILES de toutes marques
MOTOCYCLES, BICYCLETTES
Accessoires — Réparations

TÉLÉPHONE : 528-04.

NÉVRALGIES

Migraines, Neurasthénie, Hystérie
ET TOUTES LES MALADIES NERVEUSES
Guérison immédiate par les **PILULES ANTI-NÉVRALGIQUES** du Dr **CRONIER**
EXIGER les véritables portant le timbre de l'Union des Fabricants
PRIX : 3 FRANCS LA BOITE FRANCO PAR LA POSTE.
Dépôt : Phie, 23, Rue de la Monnaie, Paris.
ET TOUTES PHARMACIES FRANCE ET ÉTRANGER

CARMÉINE

PATE DENTIFRICE HYGIÉNIQUE
EN VENTE : 110, Rue de Rivoli Paris.

PLAQUES et PAPIERS Photographiques.
Platine et Palladium
BREVETÉS S. G. D. G.
En France et à l'Etranger.

HANRIAU

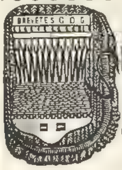
Plaques les plus rapides, les moins chères et les plus régulières du Monde entier.

Av. de l'Opéra (10, R. Gaillon). Vente : 6, R. St-Georges, Paris.

JUGLANDINE FERROUILLAT

Des enfants débiles, jeunes filles, adultes, convalescents ou lymphatiques, vieillards fatigués et anémiques de tous genres, elle vivifie le sang et donne à tous vigueur et santé. — Se trouve en tous pays. — **PHARMACIE DU CHATELET, Rue de Rivoli, 35, PARIS.**

5 fr. la Bouteille
NOTICE GRATUITE



Indispensable à toutes les Ménagères

ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MÉCANIQUE

Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles, vivement et facilement, sur **Bas, Chaussettes, Lingerie** et tous les tissus.
4f75 *franco pour la France et les Colonies,* CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.
Seul Concessionnaire : **L. WEISER**
12, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*

HEMORROIDES FISSURES FISTULES

Soulagement immédiat et **Guérison** sans opération
PAR LA **POMMADE ROYER**
(Exiger *le TIMBRE de l'UNION des FABRICANTS*)
A. DUPUY, Succr de ROYER, 225, Rue Saint-Martin, Paris.
Le Pot, avec Notice, *franco* : 3 fr.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT

faites usage du merveilleux **PETROLE HAHN** Antiseptique
Le Trésor de la Chevelure.
Vente partout 2f50 et 4f. VIBERT, Lyon, 47, av. des Ponts, Concre.

GUÉRISON de **TOUTES LES MALADIES DE POITRINE** PAR :

ASTHME — BRONCHITE CHRONIQUE — GRIPPE. CATARRHE

LES SPYROLÉES DE MOISAN

La Boîte de 20 Spyrol. 1fr.15 contre mandat-poste ou timbres.
1 fr. à la Pharmacie **MOISAN, 65, Rue d'Angoulême, Paris**
ET TOUTES BONNES PHARMACIES
MÉDAILLE D'OR

PARC DE LA FAISANDERIE
ABLON-VILLENEUVE-LE-RO[I]
15 minutes de Paris

BEAUX TERRAINS A BATI[R]

A VENDRE
Bon marché exceptionnel et facilités de paiement

AVENIR ASSURÉ
PAR LE PROLONGEMENT DE LA

LIGNE D'ORLÉANS

Jusqu'au Quai d'Orsay,
en face les **Tuileries** *et la station de la place St-Mich[el]*

50 TRAINS PAR JOUR
SERVICE DES BATEAUX PARISIENS
PROCHAINEMENT
TRAMWAYS ÉLECTRIQUES PARTANT DU CHATELET

Eau — Gaz — Téléphone — Électricit[é]

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureau[x] du lotissement du *Parc de la Faisanderie*, 61, r[ue] des Petits-Champs, Paris (Tél. 213.32), ou sur pla[ce] à **Ablon.**
Plan très détaillé à la disposition du public da[ns] les bureaux de Paris.

EAU DE SUEZ

Dentifrice antiseptique
Préserve et conserve les DENTS



POUDRE & PÂTE de SUEZ
Le seul dentifrice guérissant les **MAUX DE DENTS**
DÉPÔT : *Pharmacie BÉRAL, 14 Rue de la Paix-PARIS-*



Affiche de STEINLEN
Pour le Théâtre de la Porte Saint-Martin. — Direction : GUITRY

APÉRITIF OPÉRA TONIQU[E]



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 42.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

XAVIER GOZÉ



GITANES.



LES ANIMAUX MALADES DE LA FAIM

... Tout le monde sait que les bêtes du Jardin des Plantes sont insuffisamment nourries...
(*Les journaux.*)

La scène se passe au Jardin des Plantes.

UNE PANTHÈRE, allant et venant dans sa cage.

Par l'ombre de Brutus, quelle fâcheuse affaire!
O panthères de l'un et de l'autre hémisphère,
Mes sœurs, il faut nous insurger!
On se lasse, à la fin, de ne jamais manger.

UN CHACAL.

Endroit charmant, où du repas l'heure est un leurre!

UN RHINOCÉROS.

Huit jours bientôt, huit jours qu'on nous dit: « Tout à l'heure. »

UN RENARD, en appelant au public.

La charité! La charité!
Je suis aveugle et même atteint de cécité.
Vous qui passez, ayez pitié de moi, de grâce!

UNE BREBIS, maigre.

Je fus dodue.

UNE GÉNISSE, efflanquée.

Il fut un temps où j'étais grasse.
O jours lointains de graisse et d'allégresse, adieu!

LES TIGRES.

Qu'on nous foute au moins du cheval, crè nom de Dieu!

L'ÉLÉPHANT.

Mon appétit que le grand air avive
Fait gronder en mes flancs de fâcheuses rumeurs.

L'OURS, cessant de lécher sa patte.

Du banquet de mon pied, infortuné convive,
J'ai vécu huit jours et je meurs.

LA GIRAFE.

Que fait la Chambre? A quoi songent donc nos édiles?

LES CROCODILES, éplorés.

Avez pitié des bons et pauvres crocodiles!

LES CAÏMANS.

Ayez pitié des bons caïmans ingénus!

LES ALLIGATORS.

Ayez pitié des alligators méconnus!





Frise de Steinlen.

LES GORILLES ET LES ORANGS-OUTANGS

DUO

Air de *Geneviève de Brabant.*

LES GORILLES.

Nous sommes les petits gorilles,

LES ORANGS-OUTANGS.

Nous sommes les orangs-outangs.

LES GORILLES.

Nous montrons à travers nos grilles

LES ORANGS-OUTANGS.

Nos derrières, de temps en temps.

LES GORILLES.

En nos rousses toisons fourmille

LES ORANGS-OUTANGS.

La puce et le pou militant...

ENSEMBLE.

Ah! qu'il est beau d'être gorille!
Qu'il est beau d'être orang-outang?

DEUXIÈME COUPLET

LES ORANGS-OUTANGS.

Devant le buffet vide où brille

LES GORILLES.

L'absence de réconfortants,

LES ORANGS-OUTANGS.

Gorilles, dansons le quadrille,

LES GORILLES.

Dansons la valse, orangs-outangs,

LES ORANGS-OUTANGS.

Et puisque la faim nous tortille,

LES GORILLES.

Chantons en chœur, c'en est l'instant :

ENSEMBLE.

Ah! qu'il est beau d'être gorille,
Mais que c'est un sort dégoûtant!

UN JEUNE DAIM.

Çà! l'on crève de faim en cet endroit champêtre!

UN VIEUX CERF.

Jeune enfant! tu t'en aperçois?

UNE BICHE.

Tout est là : paître ou ne pas paître!
Je vous le dis en vieux françois.

L'AUTRUCHE, expirante.

Je défaille! mes yeux s'emplissent de ténèbres...

UN VIEUX CHEVAL, pensif.

Si je pouvais rentrer dans les pompes funèbres!

GEORGES COURTELINE.



Cymaise de Steinlen.

FRANÇOIS KUPKA



LE VER VAINQUEUR.

LE VER VAINQUEUR

Voyez! c'est nuit de gala dans ces derniers ans solitaires! Une multitude d'anges en ailes, parée du voile et noyée de pleurs, siège dans un théâtre, pour voir un spectacle d'espoir et de craintes, tandis que l'orchestre soupire par intervalles la musique des sphères.

Des mimes avec la forme du Dieu d'en haut chuchotent et marmottent bas, et se jettent ici ou là, — pures marionnettes qui vont et viennent au commandement de vastes choses informes, lesquelles transportent la scène de côté et d'autre, secouant de leurs ailes de condor l'invisible Malheur.

Ce drame bigarré, — oh! pour sûr, on ne l'oubliera! — avec son Fantôme à jamais pourchassé par une foule qui ne le saisit pas, à travers un cercle qui revient toujours à une seule et même place; et beaucoup de folie et plus de Péché et d'Horreur font l'âme de l'intrigue.

Éteintes! — éteintes sont les lumières, — toutes éteintes! et, par-dessus chaque forme frissonnante, le rideau, mortuaire drap, descend avec un fracas de tempête, et les anges, pallides tous et blêmes, se levant, se dévoilant, affirment que la pièce est la tragédie l'*Homme* et son héros le Ver Vainqueur.

Mais voyez, parmi la cohue des mimes, faire intrusion une forme rampante! Quelque chose de rouge sang qui sort, en se tordant, de la solitude scénique! se tordant, — se tordant : avec de mortelles angoisses les mimes deviennent sa proie, et les séraphins sanglotent de ces dents d'un ver imbues de la pourpre humaine.

EDGAR POE.

(Traduction de Stéphane Mallarmé.)

A LA CONQUÊTE D'UN BON DE POSTE

Comme j'arrivais au bureau de poste voisin, je rencontrai Oscar Blück qui en sortait, l'air enthousiasmé.

— Ah! me dit l'actif lanceur d'affaires, je viens de manquer le courrier, mais je n'ai pas perdu mon temps.

Figure-toi, continua-t-il, que j'avais à envoyer une pièce de quatre francs, ainsi que je fais religieusement tous les trimestres, à ma vieille grand'mère qui habite Briançon.

On m'avait conseillé de choisir, pour effectuer cet envoi, le système du bon de poste, bien préférable à celui du mandat, parce qu'il est beaucoup plus expéditif. On donne ses quatre francs, plus un sou. L'employé vous allonge presque tout de suite le papier. Le temps d'y griffonner deux mots et un paragraphe et d'y appliquer deux coups de cachet.

C'est tellement expéditif que c'est dangereux, ont pensé les receveurs des postes. Il était à craindre, en effet, que des viveurs, des fils de famille, ne se précipitassent dans les bureaux de poste, et, dans un élan de folie dépensière, ne dispersassent leur patrimoine, morcelé en bons de poste, aux quatre coins du monde.

Aussi la délivrance des bons de poste est-elle entourée de graves difficultés préliminaires.

Tu te précipites, en entrant dans le bureau, à un guichet ouvert. (Un guichet ouvert peut être en même temps fermé, ainsi que l'indique l'écriteau.)

— Un bon de poste?

— Numéro 17! répond l'employé à travers un guichet ouvert et fermé.

Au guichet 17, des gens font la queue, comme aux représentations gratuites des théâtres subventionnés : une vieille dame a apporté une demi-bouteille et un saucisson; ce monsieur pâle doit avoir passé la nuit.

Contre le grillage se balancent de petites étiquettes : *Bons de Poste. — Poste restante. — Caisse d'épargne.*

Un prodigue comme moi, qui ne met jamais un sou de côté, n'aurait jamais l'occasion d'étudier le fonctionnement des Caisses d'épargne postales, s'il n'avait besoin parfois d'un bon de poste très pressé.

C'est très curieux. On détache des petits bouts de papier, qu'on colle sur des carnets. Je n'ai pas pu encore saisir tous les détails, parce que c'est trop long. Mais j'y reviendrai certainement en amateur.

Puis j'assistai à d'émouvantes recommandations de lettres, à de solennels affranchissements d'échantillons sans valeur. L'ombre croissait. Au dehors, l'astre du jour devait avoir beaucoup décliné, car les feux du couchant ne coloraient plus que le haut des vitres, à la devanture. Des dames voilées, des messieurs grisonnants, avaient remis ou préparé, silencieusement des enveloppes mystérieuses, cachetées des cinq cachets réglementaires.

« Quand le chevalier Christian, dit la légende, eut franchi les sept portes de métal dont la dernière était d'airain plus solide, et tué les sept dragons dont le dernier était un maréchal des logis, il arriva jusqu'à une porte grillée de fer que gardait une femme en deuil... »

Dans mon histoire, la dame en deuil était une blonde mince, l'air souffrant. Elle tendit à l'employé une note manuscrite, sur laquelle je lus ces trois lettres : S. G. V.

L'employé ayant pris dans un casier un paquet de lettres, en tira une enveloppe oblongue et bleue qu'il tendit à la dame.

Un éclair de joie transfigura le visage de la pauvre femme. Elle serra précieusement la lettre dans un portefeuille assez large qu'elle avait posé devant elle.

Puis elle tendit à l'employé une autre note, où je lus ces lettres : W. R. S.

Il lui remit une seconde enveloppe, bulle celle-là. Le second transport de joie passé, elle tendit une troisième note manuscrite...

Quand j'ai vu ça, dit Oscar Blück, je suis sorti. J'enverrai mes quatre francs à ma grand'mère à la première occasion, dès que je verrai quelqu'un qui ira de ce côté-là.

TRISTAN BERNARD.

GIORGIO KIENERK



MÉDISANCE.

SONNET

Avoir peur en marchant d'éveiller la tigresse
Qui dort en Elle, au fond du cœur mystérieux,
Et rester, du matin jusqu'au soir, anxieux,
Perdu, flottant, ainsi qu'une épave en détresse;

S'éveiller en rêvant tout bas d'une caresse,
Espérer un regard, un mot plus gracieux,
Et se heurter au bleu glacial de ses yeux,
Souffrir au timbre froid de sa voix sans tendresse;

Toujours l'indifférence éloigneuse et toujours,
Dans les heures de haine et dans les mauvais jours,
Les reproches d'acier dont les pointes sont sûres,

Tout cela! ce supplice âcre de tout moment,
Ces inattentions, ces dédains, ces morsures!
C'est ton amour pour moi, très doux et très clément!

Et moi, je te salue en comptant mes blessures!

LOUIS MARSOLLEAU.

HISTOIRE DU PETIT STEPHEN GIRARD

Il existe à Philadelphie un homme qui, lorsqu'il était jeune et pauvre, entra dans une banque et dit :

— S'il vous plait, monsieur, vous n'auriez pas besoin d'un petit garçon?

— Non, petit garçon, répondit le majestueux banquier, je n'ai pas besoin d'un petit garçon.

Le cœur bien gros, des larmes sur les joues, des sanglots dans la gorge, le petit garçon descendit silencieusement l'escalier de marbre de la banque, tout en suçant un sucre d'orge qu'il avait acheté avec un *cent* volé à sa bonne et pieuse tante.

Dissimulant sa noble forme, le banquier se cacha derrière une porte, persuadé que le petit garçon allait lui jeter une pierre.

Le petit garçon avait ramassé quelque chose à terre, quelque chose qu'il attacha au revers de sa pauvre mais fripée veste.

— Venez ici, cria le banquier au petit garçon.

Le petit garçon vint ici.

— Qu'avez-vous ramassé?

— Une épingle, dit le petit garçon

Le financier continua :

— Etes-vous sage, petit garçon?

Le petit garçon dit qu'il l'était.

— Comment votez-vous?... Oh! pardon. Allez-vous à l'école du dimanche?

Le petit garçon dit qu'il y allait.

Alors le banquier trempa une plume d'or pur dans la plus pure des encres, écrivit sur un bout de papier *St. Peter* et demanda au petit garçon ce que cela faisait.

Le petit garçon répondit que cela faisait *Salt Peter.*

— Non, fit le banquier, cela veut dire *Saint Peter.*

Le petit garçon fit : *Oh!*

Le banquier prit le petit garçon en affection et le petit garçon fit encore : *Oh!*

Alors, le banquier associa le petit garçon à sa maison, lui donna la moitié des bénéfices et tout le capital, et le petit garçon épousa la fille du banquier.

Tout ce que possédait le banquier, ce fut le petit garçon qui l'eut.

HISTOIRE D'UN AUTRE PETIT GARÇON

Mon oncle m'ayant raconté l'histoire ci-dessus, je passai six semaines à ramasser des épingles par terre devant une banque.

J'attendais toujours que le banquier m'appelât pour me dire : « Petit garçon, êtes-vous sage? » Je lui aurais répondu que je l'étais. Il aurait écrit : *St. John* et je lui aurais dit que cela voulait dire *Salt John.*

Il faut croire que le banquier n'était pas pressé d'avoir un associé et que sa fille était un garçon, car un jour il me dit :

— Petit garçon, que ramassez-vous là?

— Des épingles, répondis-je poliment.

— Montrez-les-moi.

Il les prit, et moi je me débarrassai de mon chapeau, tout prêt à devenir son associé et à épouser sa fille.

Mais ce n'est pas à cela qu'il m'invita :

— Ces épingles, dit-il, appartiennent à la banque, et si je vous trouve rôdant encore par ici, je lâche le chien sur vous.

Je partis, laissant ce vieux bougre en possession de mes épingles.

C'est comme ça, dans la vie!

MARCK TWAIN.

(*Traduit par Alphonse Allais.*)

C'est parce que j'aime les chevaux que je n'aime pas les courses.

GYP.

Ménage sans enfants : un écrin sans bijoux.

IVAN DE WŒSTYNE.

Ne parlons pas avec dédain des ratés : nous en sommes tous. Qui donc a réalisé tout son rêve?

G. TOURNADE.

Il n'y a de dénouement qu'au théâtre, la réalité n'en a pas.

GÉRARD DE NERVAL.

Le mariage est un piège que nous tend la nature.

SCHOPENHAUER.

L'articulation est à la fois l'*a b c* et le point culminant de l'art. Elle est la politesse des comédiens comme l'exactitude est la politesse des rois.

COQUELIN.



Persée et percé.

Dessin de A. Roubille.

UNE VISITE

A Montmartre : la rue Berthe. Une vraie province ce coin-là! Les voitures n'y montent jamais. Le chemin pour y arriver est impossible, c'est trop haut, trop près de la butte. Aussi les enfants jouent-ils au milieu de la chaussée et, comme c'est jour de congé aujourd'hui, il y a des grandes filles de quatorze ans qui lancent un volant au bout, là-bas, près de la boutique du marchand de vin. Un peu pâlottes, ces gamines. Dans leurs veines coule le pauvre sang parisien. Mais elles ont des mouvements de bras délicieux qui dessinent des rondeurs déjà fermes entre le corset et l'épaule. Il y a surtout une rousse à teintes foncées dont les cheveux ont des reflets fauves quand elle court dans un coin de rue où tombe un rayon du faible et triste soleil d'hiver. Elle est déjà femme celle-là, mais elle est restée gamine et joyeuse parce qu'elle a besoin de se remuer, de dépenser sa sève, de vivre, de jouir.

A terre, assis sur le bord du trottoir, un petit, — dix-huit mois tout au plus, — regarde avec ébahissement et joie profonde le volant qui va, vient, vole sous les raquettes. Ce blanc dans l'air gris lui procure une série d'impressions vives et successives. Il pleurerait presque quand une maladroite laisse tomber le volant dans la boue. Il tient à garder l'émotion que lui causent les plumes blanches tournant dans le vide.

Et pourtant il est bien sale, le môme! On n'a pas eu le temps de le moucher. Autour des lèvres, il a tout un souvenir de la tartine au fromage de Brie dans laquelle il mordit tout à l'heure. Sa bavette est plus constellée de couleur que la palette d'un impressionniste. Trop souvent lavé, plus souvent maculé. son jupon jadis rayé de blanc et de bleu a pris des tons pisseux.

N'importe! C'est un beau moutard, un bon *petit-salé* avec des joues rouges au milieu desquelles roulent deux yeux noirs, se perd un nez à boulette et s'ouvre une petite bouche où il y a huit quenottes.

Tout à coup, en haut des marches par où l'on dévale à la place Saint-Pierre, une dame très exquisement mise paraît. Ce n'est assurément pas une drôlesse. Elle a la tenue parfaite de la femme du monde. Elle est en noir; et presque pas de bijoux : seuls, deux solitaires brillent à ses oreilles à travers l'épaisseur d'une double voilette. En passant, elle répand autour d'elle une odeur fine et discrète.

Pour la mieux regarder, les gamines ont cessé de jouer au volant. Le petit a poussé des cris féroces. Mais elle l'a saisi dans ses bras et, après avoir longuement, bien longuement embrassé ce cher petit malpropre, elle est entrée dans une boutique voisine où, tout en lui faisant fête, on s'est montré confus qu'elle ait trouvé l'enfant si sale.

Cependant, dehors, les gamines se promènent gravement bras dessus, bras dessous, et la rousse, placée au centre, raconte qu'il y a des comtesses qui ont des bâtards et qui viennent les voir à Montmartre, où elles les mettent généralement en pension chez des fruitières.

ROBERT CAZE.

FEUILLETS D'ALBUM

PAUL HELLEU



LE CHAT

I

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant,
Quand il miaule on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,
Chat séraphique, chat étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux!

II

De sa fourrure blonde et brune
Sort un parfum si doux qu'un soir
Je fus embaumé pour l'avoir
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu;
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire;
Peut-êre est-il fée, est-il dieu.

Quand mes yeux vers ce chat que j'aime,
Tirés comme par un aimant,
Se retournent docilement
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement
Le feu de ses prunelles pâles
Clairs fanaux, vivantes opales,
Qui me contemplent fixement.

CH. BEAUDELAIRE.

LES CURE-DENTS SE SOUVIENNENT ET CHANTENT

Sur les tables des restaurants à prix modiques.
Nous sommes les pauvres cure-dents mélancoliques.

Oh! le voisinage écœurant, banal,
De la carafe, peut-être bien pas en cristal,
Et du pot, du petit pot disgracieux, où s'attarde
Bornibus (sa moutarde)! —

Rêves enchanteurs
De destins meilleurs :
Ah! devenir, comme nos sœurs,
Les plumes fécondes d'un grand auteur!...

Mais ce songe n'est que mensonge :
Le dîneur affamé nous ronge,
Éternellement taillés et retaillés, — comme des ongles.

Et parfois les bourgeois en joie
S'offre le régal royal d'une oie :
Et nous retrouvons, dans le repaire de ses molaires,
La chair, dont il fit sa chère, qui nous est chère.

Alors il nous souvient
Des jours anciens,
Et du soir d'automne, où quelque servante accorte
Pluma notre pauvre mère, devant une porte;

« En fermant les yeux je revois
« L'enclos plein de lumière,
« La haie en fleurs, le petit bois,
« La ferme et la fermière... »

(Comme l'a dit si poétiquement Hégésippe Moreau.)

Sur les tables des restaurants à prix modiques.
Nous sommes les pauvres cure-dents mélancoliques.

FRANC-NOHAIN.



LE MISANTHROPE.

CHAUVES-SOURIS

La nuit s'use à force de servir.

Elle ne s'use point par le haut dans ses étoiles. Elle s'use comme une robe qui traîne à terre, entre les cailloux et les arbres, jusqu'au fond des tunnels malsains et des caves humides.

Il n'est pas de coin où ne pénètre un pan de nuit. L'épine le crève, les froids le gercent, la boue le gâte. Et chaque matin, quand la nuit remonte, des loques s'en détachent, accrochées au hasard.

Ainsi naissent les chauves-souris.

Et elles doivent à cette origine de ne pouvoir supporter l'éclat du jour.

Le soleil couché, quand nous prenons le frais, elles se décollent des vieilles poutres où, léthargiques, elles pendaient d'une griffe.

Leur vol gauche nous inquiète. D'une aile baleinée et sans plumes elles palpitent autour de nous. Elles se dirigent moins avec d'inutiles yeux blessés qu'avec l'oreille.

Mon amie cache son visage, et moi je détourne la tête par crainte du choc impur.

On dit qu'avec plus d'ardeur que notre amour même elles nous suceraient le sang jusqu'à la mort.

Comme on exagère!

Elles ne sont pas méchantes. Elles ne nous touchent jamais.

Filles de la nuit, elles ne détestent que les lumières et, du frôlement de leurs petits châles funèbres, elles cherchent des bougies à souffler.

JULES RENARD.

L'ONDULATEUR DES DAMES

L'Ondulateur des dames n'est pas un coiffeur vulgaire; le coiffeur vulgaire ondule pour cent sous, l'Ondulateur des dames ondule pour un louis; la différence est notable!

L'Ondulateur des dames ne consent jamais à se mettre immédiatement à la disposition de ses élégantes clientes. Il faut que celles-ci l'attendent de longues heures et montrent ainsi une patience qui oblige ceux qui en douteraient encore, à être convaincus que derrière une femme, il y a toujours un ange. Mal venu serait celui qui oserait traiter l'Ondulateur des dames d'ouvrier habile ou d'industriel ingénieux; l'Ondulateur des dames est un artiste. Il a le talent... et la prétention.

L'Ondulateur des dames exerce son art chez lui. Quand par hasard il daigne se rendre en ville, c'est que sa cliente est une très grande dame... qui ne regarde pas à la dépense.

Créer sans cesse est une fatigue pour un cerveau quelque bien équilibré qu'il soit; aussi l'Ondulateur des dames se retire-t-il de très bonne heure des affaires. Calme, il songe alors, dans son repos, à ses triomphes d'autrefois, et fonde un prix à décerner au meilleur coiffeur... pour hommes.

FERDINAND BLOCH.

SEGUEDILLE

Une Gitane aux doigts mobiles
A pris mon cœur, a pris mon cœur.

Maintenant je vais par les villes,
Et par les monts et par les champs,
Sans retrouver ses doigts mobiles,
Sans retrouver mon cœur, mon cœur.

Où porte-t-elle sa conquête?
Qu'en fera-t-elle? dites-moi.
Je sens se détraquer ma tête,
O pauvre cœur, ô pauvre moi!

Dans mes veilles et dans mes sommes,
Me tordant blême et courroucé,
J'évoque loin de tous les hommes
Un fantôme au regard glacé :

C'est la Gitane aux doigts mobiles
Qui prit mon cœur, qui prit mon cœur.

Et je lui dis : « O malfaitrice,
Rends-moi ma vie et mon orgueil,
Rends-moi ma force et mon supplice,
Rends-moi mon cœur, rends-moi mon cœur! »

Mais cette femme indifférente
Me répond : « Je n'ai plus ton cœur,
« Je l'ai jeté dans l'eau courante,
« Car il saignait à faire peur. »

Non, la Gitane aux doigts mobiles
Ne me rendra jamais mon cœur.

JULES BOIS.

En soirée, devant le buffet :

— Dit-on un sandwich ou une sandwich?

— Ma foi, je n'en sais trop rien, mais j'ai une façon de m'en tirer.

S'adressant au maître d'hôtel :

— Passez-moi donc deux ou trois sandwiches!

⁂

Propriétaire et locataire.

Le propriétaire. — Vous occupez un appartement de 800 francs.

— Oui. Il est même un peu délabré.

— J'ai l'intention de le mettre à neuf.

— Ah!

— A neuf cents francs...

⁂

Nos bons amis.

— Mon cher, vous me voyez absolument furieux. Figurez-vous qu'on vient de me dire qu'Adolphe, mon meilleur ami, était très malade... Je quitte tout pour aller le voir...

— Eh bien?

— Eh bien! il était sorti!

N° 43. 1er Décembre 1900. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.



Paul Helleu.

Directeur : PAUL BOUTIGNY ✶ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO-NOËL

NUMÉRO SPÉCIAL

Couverture Estampée

Reproduction de l'Œuvre du Sculpteur ***GIAMBALDI***

Prix du Numéro : UN Franc

Ce numéro, de même que tous les numéros spéciaux, sera adressé à nos abonnés sans aucune augmentation de prix.

Nous engageons vivement nos acheteurs au numéro à nous faire parvenir la somme de UN franc en un mandat-carte, s'ils désirent s'assurer la possession de ce numéro exceptionnel qui, étant donné son luxe, sa fragilité et le mode spécial d'expédition qu'il nécessite, n'aura qu'une mise en vente restreinte.



COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 43.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

CH. HUARD



— Kruger, j' m'en moque. Une chic petite femme et un verre de la bouteille, 'y a 'core qu' ça d' vrai dans la vie.



Étude de Paul Helleu.

A SA MAJESTÉ LA REINE WILHELMINE

O Reine de vingt ans, majesté frêle et blonde,
Pouvant régner sans sceptre et vaincre sans combats,
Votre étoile vous fit reine des Pays-Bas :
Votre auguste bonté vous fait reine du monde.

Vous n'aviez qu'un royaume, et l'Europe est à vous;
Partout où bat un cœur vous mettez votre empire ;
Chaque désespéré qui souffre et qui soupire
Se sent votre sujet et tombe à vos genoux,

Vous seule, entre les rois, fîtes le geste mâle ;
Vous seule avez tendu vos mains vers le Malheur,
Comme un rosier soutient de ses rameaux en fleur
Un chêne vermoulu touché par la mort pâle.

Vous seule avez fait croire, en ce monde trop vieux
Où les anges plaintifs sont chassés par les bêtes,
Que le Dieu juste et bon plane encor sur nos têtes,
Et, sans votre sourire, on eût douté des cieux !

Oh! merci pour avoir souri vers la Tristesse
Et flatté le lion qui râlait sous les loups,
Pour avoir, comme un cygne effarant des hiboux,
Mis un peu de grandeur sur notre petitesse !

O Femme ! par vous l'homme est réhabilité,
Par vous son front s'exalte encore et s'extasie,
Les poètes par vous croient à la poésie,
Comme les bois frôlés d'oiseaux croient à l'été.

Aussi soyez leur reine et que, dans leur mémoire
Votre trône a jamais s'érige ; que leur main
Effeuille du bonheur, pour vous, sur le chemin,
Et tresse à votre front les roses de la gloire.

Que leurs chants bien rythmés écartent les Douleurs ;
Que la Paix et l'Amour soient seuls votre cortège,
Et que le soleil blond vous rie et vous protège
Comme un porte-étendard promenant vos couleurs.

JEAN RAMEAU.

LE NÉNUPHAR

Froissant la corolle entr'ouverte
Du gros nénuphar au cœur d'or,
La petite grenouille verte
Ferme ses yeux vifs et s'endort.

Vers le ciel que la lune argente
Monte un parfum indéfini ;
L'oiseau, d'une aile diligente,
Frileusement gagne son nid.

La petite grenouille verte,
Nerveuse sous le ciel blafard,
Rêve d'amour la bouche ouverte,
Dans le cœur roid du nénuphar

Un frisson de tendresse agite
Son ventre frêle et convulsif ;
Mais la pauvre a choisi pour gîte
Un remède au désir lascif.

Le nénuphar est une plante
Que les parents, les soirs d'été,
Offrent à la vierge tremblante
Que tourmente la puberté.

La petite grenouille verte
Se frotte au cœur du nénuphar
Bientôt elle repose, inerte,
Calme sous le rayon blafard.

Et quand l'aube fraîche redresse
Le front courbé des cyclamens,
Elle regarde sans tendresse
L'accomplissement des hymens ;

Puis, entendant chanter le râle
D'un lourd et pustuleux crapaud,
Elle conçoit l'horreur du mâle ;
Un dégoût fait trembler sa peau.

Vrai, l'amour n'est pas toujours drôle !
Bénissant la fleur au cœur d'or,
La petite grenouille frôle
Le nénuphar, et se rendort.

HUGUES DELORME.



INSTANTANÉS

LE TIMBRE-POSTE

Monsieur considère avec satisfaction la lettre qu'il vient d'écrire. D'une belle écriture régulière, avec un paraphe au mot « Paris », l'adresse s'étale. Un timbre bleu, collé bien droit, prend l'angle supérieur de l'enveloppe. Il n'y a plus qu'à la descendre. Monsieur sonne. Firmin, un bon gros garçon de la campagne, arrivé d'avant-hier, présente sa figure réjouie au seuil de la chambre. Mais Monsieur, qui tourmente sa moustache depuis un instant, s'est ravisé. Il déchire correctement l'enveloppe, rouvre la lettre et, après une hésitation d'une seconde, ajoute un post-scriptum : « Je t'aime. » Puis il écrit l'adresse sur une enveloppe nouvelle, colle un autre timbre : « Tenez, Firmin, à la poste tout de suite. » Firmin s'éloigne... Ah, tenez! prenez aussi l'enveloppe déchirée. Vous décollerez le timbre-poste. Il sera pour vous. »

La lettre portée, Firmin met le coin d'enveloppe avec le timbre dans un verre d'eau. Quand il repasse, son plumeau sous le bras, dix minutes après, le bout de papier flotte seul à la surface de l'eau. Le petit carré bleu gît au fond, piteux. Non sans précautions, Firmin le retire, et, l'ayant posé sur le revers de sa main, il le contemple avec attendrissement : « Je vais écrire à Fanchette! » s'écrie-t-il. Il met sécher le timbre sur une cheminée, monte à sa chambre et prend son unique feuille de papier à lettres. La lettre est écrite. La sueur perle au front de Firmin. Comme Monsieur tout à l'heure, il considère l'œuvre avec satisfaction. Ce n'est pas un modèle de calligraphie, mais le cœur y est. Fanchette comprendra. D'ailleurs, pour plus de sûreté, Firmin a résumé sa lettre, au bas de la signature, par ce post-scriptum énergique : « Je t'aime »; comme quoi certains sentiments, pour se faire entendre, n'ont encore trouvé qu'une seule bonne manière de s'exprimer, en dépit des différences et des supériorités sociales.

Firmin a fermé sa lettre. De sa grosse écriture mal formée, il a mis la suscription. Ce n'est pas élégant, non. Mais le cœur de sa bonne amie battra quand même. Il va chercher son timbre. Mais le timbre n'a plus de gomme. Il ne tiendra pas deux minutes. Il se perdra et le facteur réclamera six sous à Fanchette, Firmin se désole. Puis il se rappelle les petits étuis de colle du marchand de couleurs d'en bas. C'est une idée. Il descend et paie 65 centimes de colle sur ses économies. Mais il est vrai que ça sert toujours. Voici le moment. Il choisit sur l'enveloppe la place du timbre, débouche le tube et, brusquement, le presse dans ses gros doigts. Hélas! Firmin a pressé trop fort. Un jet de liquide jaune, de liquide gluant, a coulé sur l'enveloppe salissant tout, couvrant l'adresse d'un petit ruisseau immobile. Firmin est tout près de pleurer. Sa bonne grosse figure se fronce, ses épais sourcils blonds forment un arc lamentable, ses doux yeux se troublent et s'embuent. C'était sa dernière enveloppe! Il se décide pourtant à retirer la lettre, — qu'il a eu tant de mal à écrire — de peur qu'elle ne se tache, elle aussi. Quelle désolation! Il est trop tard : tout s'est couvert de colle. Firmin ne peut pas envoyer ça à Fanchette. Elle se moquerait de lui. Je crois que, cette fois, Firmin pleure tout à fait. Cependant, il aperçoit son timbre, le timbre-poste de Monsieur, qui est resté intact, là, et qui attend son bon plaisir. Firmin essuie ses yeux. Il écrira à Fanchette puisqu'il a un timbre. Il achètera du papier, voilà tout. Et au bout de quelques minutes, il remonte triomphant dans sa chambre, une boîte de papier anglais à la main. Dix-neuf sous. Il y a cinquante feuilles et cinquante enveloppes. Le portrait de M. Loubet, rouge et noir, est sur le couvercle. Il n'écrira pas cinquante fois à Fanchette... Mais le papier à lettres, c'est comme la colle, ça sert toujours. Firmin a récrit sa lettre ; avec précaution cette fois, il colle le timbre sur l'enveloppe. La colle bave bien un peu de chaque côté, ça ne fait rien. Fanchette n'y verra pas de si près. Et comme il va descendre à la poste, Firmin regarde mélancoliquement sa lettre, où s'étale le timbre donné par Monsieur; il regarde le tube de colle et la boîte de papier qui lui ont coûté trente-deux sous de ses maigres économies, et il songe : « Tout de même, si j'aurais su ça, ça m'aurait revenu moins cher de m'acheter un timbre... »

GAUCHER MAHIET.

ACHETEZ MES BELLES VIOLETTES

Adieu, mars! Déjà l'on peut voir
Le soleil dorer le trottoir ;
Avril sourit dans les toilettes,
Et sur le devant des cafés
Les messieurs fument, décoiffés.
Achetez mes belles violettes!

Le pierrot flâneur et bavard
Dit que le long du boulevard
Les arbres ne sont plus squelettes.
La feuille pousse, je l'entends.
La poussière sent le printemps.
Achetez mes belles violettes!

Les amoureux cherchent un nid.
Les femmes, boursicot garni,
Vont aux printanières emplettes.
Tout le monde sans y penser
A bien deux sous à dépenser.
Achetez mes belles violettes!

Fleurissez-vous, les beaux messieurs!
Mes bouquets sont couleur des cieux.
Mesdames, levez vos voilettes.
Fleurez-moi ça, comme c'est doux!
Fleurez-moi ça, fleurissez-vous.
Achetez mes belles violettes!

JEAN RICHEPIN.

LES JONCS



— Celui-la est mâle et celui-ci femelle.
— J' vous retiens des petits.



TERRE DE SONGE.

TERRE DE SONGE

Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, je ne suis arrivé en ces terres-ci que nouvellement d'une extrême et vague Thulé — d'un étrange et fatidique climat qui gît, sublime, hors de l'ESPACE, hors du TEMPS.

Insondables vallées et îlots interminables, vides et souterrains et bois de Titans avec des formes qu'aucun homme ne peut découvrir à cause des rosées qui perlent au-dessus; montagnes tombant à jamais

[d]ans des mers sans nul rivage, mers qui inquiète-[m]ent aspirent, y surgissant, aux cieux en feu; lacs [q]ui débordent incessamment de leurs eaux calmes — [c]almes et glacées de la neige des lys inclinés.

Par les lacs qui ainsi débordent de leurs eaux soli-[t]aires, solitaires et mortes — leurs eaux tristes, [t]ristes et glacées de la neige des lys inclinés — par [l]es montagnes — par les bois gris — par le maré-[c]age où s'installent le crapaud et le lézard — par les [fl]aques et étangs lugubres — où habitent les Goules [—] en chaque lieu le plus décrié — dans chaque coin [l]e plus mélancolique : partout le voyageur rencontre [e]ffarées les Réminiscences drapées du Passé — formes [e]nsevelies qui reculent et soupirent quand elles [p]assent près du promeneur, formes aux plis blancs [d]'amis rendus il y a longtemps, par l'agonie, à la [T]erre — et au Ciel.

Pour le cœur dont les maux sont Légion, c'est une [p]acifique et calmante Région — Pour l'esprit qui [m]arche parmi l'ombre, c'est — oh! c'est Eldorado! [M]ais le voyageur, lui, qui voyage au travers, ne peut [—] n'ose pas la considérer ouvertement. Jamais ses [m]ystères ne s'exposent au faible œil humain qui ne [l]'est pas fermé; ainsi le veut son Roi, qui a défendu [d]'y lever la paupière frangée; et aussi l'âme en peine [q]ui y passe, ne la contemple qu'à travers des glaces [o]bscurcies.

Par une sombre route nue, hantée de mauvais [a]nges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône [n]oir debout règne, j'ai erré avant de ne revenir que [r]écemment de cette extrême et vague Thulé.

EDGAR POË.

Traduction de Stéphane Mallarmé.

SÉRAPHIM PELICAN

Ses ambitions avaient été illustres.

Cependant ses tragédies, qui ne se trouvaient point [p]récisément adaptées au goût contemporain, avaient [é]té sinon honnies, du moins conspuées. Il avait [p]ar trop essayé de moderniser certains de ses rôles [e]ssentiels.

Par exemple, en tête d'une de ses principales œuvres intitulée : *Yriazarte*, se trouvait en indication de rôles, [c]eci :

CABRETUCHE. — *Souverain d'Hyrcanie.*

REGROUSSIS. — *Son Vizir.*

TORTIGRU. — *Conspirateur vulgaire.*

Il fut reçu à correction. Et comme il n'avait pour profession que celle de bachelier ès lettres, joli bre-vet pour mourir de faim, il en arriva forcément, et honnêtement, aux métiers qui, bien que réputés secondaires, n'en sont pas moins honorables.

Il fut successivement — grâce à sa haute taille — jambe de derrière d'un éléphant blanc du roi de Siam; pièce d'artillerie monstre du Grand-Turc, dans le détroit des Dardanelles.

Il vivait ou vivotait ainsi.

Mais un jour, sa vocation se révéla.

Son estomac se mit à éprouver des crampes insup-portables, eschyliennes! Les Deménidées étaient logées dans ses intestins.

On le soigna. C'était le ténia, ce ver qui est doué d'un si mauvais caractère, ou de tant de remords, qu'il lui est impossible de se trouver seul!

Séraphim Pélican — nous avons dit que c'était son nom — l'expulsa, ainsi que c'était son devoir, par des moyens qui, s'ils n'étaient point d'une délicatesse rigoureuse au point de vue de l'hospitalité, restaient purs au sens de la science et de l'hygiène polie.

Bien plus, il pensa que la pénurie de ses moyens pécuniaires l'ayant forcé à nourrir ce parasite insensé, il pourrait bien en utiliser d'autres à ses besoins personnels.

Or, pendant — non pas l'incubation, — mais la décubation de cet être, une idée vint à Séraphim Pélican :

— Si j'abusais de lui, ainsi qu'il a abusé de moi?

Et, usant d'une volonté suprême, pendant l'opéra-tion, il lui conserva la tête!

Depuis ce temps, lui, à son tour, vit aux dépens du ténia! Il l'exploite!!

Chaque jour il en vend quarante mètres soixante-dix — origine garantie — aux pharmaciens de Paris!

HECTOR DE CALLIAS.

LE DÉBARDEUR

Sur la planche qui va du chaland à la rive,
Que le poids de son corps fait ployer et gémir,
Le débardeur revient, s'éloigne, arrive
Par le soleil, la pluie et le vent, sans frémir.

La sueur s'accumule aux ravins de son torse
Que le jeu des saisons hâla d'un hâle roux;
Le déploiement toujours le même de sa force
Lui déforma la chair et la creusa de trous.

Mais qu'importe : devant le mufle en redingote,
La bourgeoise en corset, les bourgeois en tuyaux,
L'ouvrier, muscles lourds et fatigués, dégote
Avec son poil à l'air et ses noirs pectoraux;

Et, par certains couchants, quand l'astre d'or se sauve
En laissant après lui des tons clairs de satin,
Cet homme sombre et nu, tranchant sur le ciel fauve,
A la noble beauté d'un bronze florentin.

ANDRÉ BARDE.

LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit,
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable,

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts!

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.

L'HORLOGER

A Liverpool réside la famille d'horloger la plus extraordinaire peut-être du monde entier. Qui n'a entendu parler des Leopardi? Ces aimables gens, malgré leur nom italien, sont Anglais depuis plusieurs générations. Gabriel Leopardi, le chef de la maison, quoique sourd, borgne, goutteux, manchot, cul-de-jatte et affligé en outre d'ataxie locomotrice brochant sur le tout, vous fabrique une montre à remontoir, en vingt-quatre heures, avec le seul secours de sa paupière droite inférieure. — Cela ne tient-il pas du prodige, vraiment?

En dépit de ses infirmités, Gabriel Leopardi a fait souche; actuellement, son fils aîné Archibald est, de fait, le principal moteur de cette puissante raison sociale (Watch's Central Manufactory C° L^{d}). C'est à lui que je fus présenté par mon ami Mac Ocott, car le père Leopardi était parti courir le renard à Eaton Hall, la résidence somptueuse du duc de Westminster.

Vous ne pouvez faire un pas dans Liverpool sans entendre vanter l'habileté prestigieuse, l'honnêteté presque ridicule de cette intéressante famille. Et avec ça, d'une simplicité exquise, malgré une fortune qui leur permettrait les fantaisies les plus insensées. Ils restent là, derrière leur comptoir, surveillant avec soin les moindres pièces qui entrent dans leurs magasins ou qui en sortent. Les habitants de Liverpool sont aussi fiers de ces chevaliers du ressort que du grand quai flottant, une des merveilles de leur belle cité.

Je n'aime pas les exagérations, et j'étais, je l'avoue, agacé de ce dithyrambe d'éloges.

Mac Ocott m'avait dit : « Si vous avez besoin d'une bonne montre, adressez-vous sans crainte à cette maison. Ainsi, tenez, en voici une, — et il me tirait un énorme oignon de sa poche, — je l'ai achetée chez les Leopardi, il y a quelque vingt ans; elle marche aussi bien aujourd'hui que le jour de mon achat. Chaque quinzaine, il est vrai, elle avance de quelques heures et se met à battre la campagne; mais je n'ai qu'à la leur porter, ils me la nettoient et ça ne me coûte que 5 shillings.

— Diable! m'écriai-je, vous avez alors pour 13 livres sterling de réparation annuelle; depuis vingt ans que vous possédez cette merveille, elles vous revient à 260 livres; c'est un chiffre, savez-vous?

— Je ne dis pas non, répliqua mon ami; mais pendant quatorze jours, j'ai l'heure exacte, et cette considération mérite bien un petit sacrifice. »

Devant cette philosophie, je ne trouvai rien de sérieux à objecter, et je demeurai même quelques instants dans l'attitude d'un gentleman idiot.

Toutefois, la confidence de Mac Ocott m'avait refroidi à l'égard de la loyauté de cette fameuse maison d'horlogerie. J'en ai tant connu de ces industriels qui, à propos de bottes, vous gardent une montre, sous prétexte qu'elle a besoin d'une lessive, pour vous la rendre plus salement détraquée qu'auparavant.

Voulant en avoir le cœur net, je me rendis un jour chez Archibald Leopardi, et, lui présentant un superbe chronomètre qui n'a jamais bougé d'une minute depuis cinq ans que je le possède, je lui dis :

— Elle ne va pas!

Il répondit tranquillement :

— Ce n'est rien, un simple nettoyage suffira.

Quelques jours après, visitant une de ces immenses usines qui font la gloire de Manchester, je ramassai un morceau de coke qui traînait à terre sous une chaudière et le mis machinalement dans ma poche.

Le soir même, de retour à Liverpool, j'allai chez les Leopardi.

Cette fois, j'eus affaire au vieux bougre de Gabriel.

Tirant l'escarbille de mon gousset, je la lui présentai :

— Elle ne va pas du tout.

Le bonhomme ajusta sa loupe dans son orbite, parut examiner l'objet avec soin, puis, posant le résidu sous un verre sans pied :

— Elle a besoin d'être nettoyée; repassez dans quatre jours, ce sera 5 shillings.

J'étais dès lors fixé d'une façon absolue sur la valeur morale de la fameuse maison d'horlogerie Leopardi, de Liverpool, et, à mon grand regret, je me vis contraint de supprimer l'estime que je professais pour un industriel aussi intéressant.

MAURICE O'REILLY.

La gaîté et l'esprit sont les compagnons ordinaires du soldat français dans toutes les misères.

DUC D'ORLÉANS.

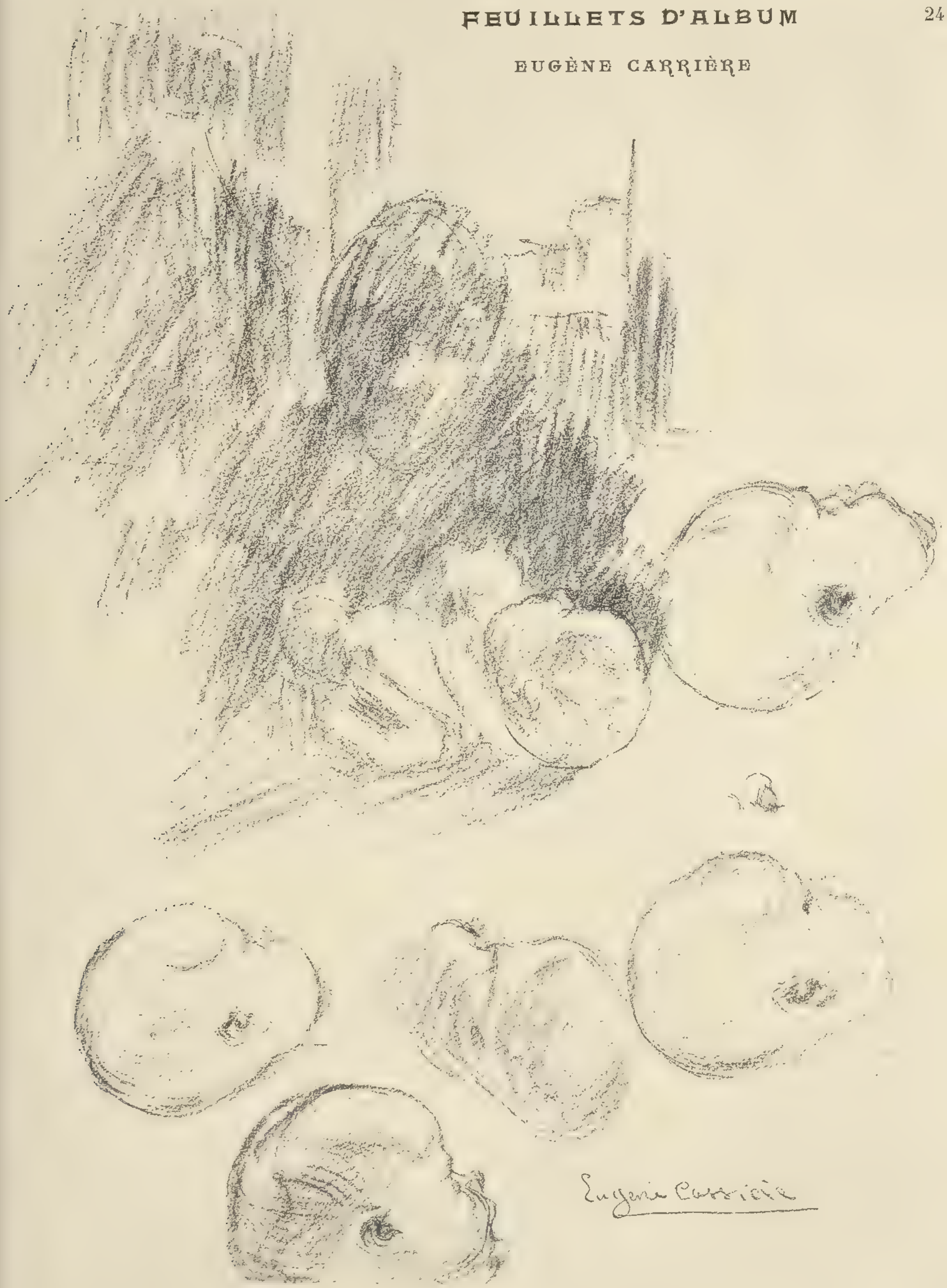
Une folie des Français, c'est de ne voir les scandales que chez eux.

OTTO VON DER TRENSE.

L'ambition est un ascenseur qui ne s'arrête pas aux étages inférieurs.

GUY DELAFOREST.

EUGÈNE CARRIÈRE



VOIX DANS LA NUIT

Minuit sonnait, heure que l'on estime
Devoir être celle du crime :
Des voix,
Des pas — cela s'approche, et puis
S'éloigne, et puis s'évanouit :

— « Sur la princesse,
« Veillons sans cesse,
« Veillons sans bruit,
« Le jour comme la nuit. —

« Cesse...
« Bruit...

« s...
« i...

Et les lanternes, et les piques qui s'entre-choquent...
— Mais, pardon, je me trompe d'époque. —

Tous les alentours sont déserts
De la villa aux volets verts.
Un coup de sifflet : Pi-ouït!... —
Pas de ronde de nuit qui passe,
Car nous sommes en l'an de grâce
Mil huit cent quatre-vingt-dix-huit...
Pi-ouït! —

Au douzième coup de la douzième heure,
Voici paraître les trois cambrioleurs; —

— L'un d'eux, amant de quelque fille de service,
Apprit l'occasion propice :
La mère qui se meurt; le père n'est pas là;
Jean, le vieux serviteur, souffrant, dut laisser seule
L'aïeule,
Près du berceau de la petite Anna... —

Victime de sa gourmandise,
Rien à craindre, non plus, de la chienne Marquise :
— La boulette contenait un subtil poison. —
Mais un mur a soudain dressé sa barricade,
Opposant à toute escalade,
Monstrueux et formidable hérisson,
Sa crête, qu'incrustés hérissent des tessons...

— De cet obstacle, au moins, que nul ne se soucie,
Dit le premier gredin, car j'en aurai raison :
Me serez-vous cruels, tessons,
Tessons des bouteilles mes mies?
Souvenez-vous, en votre compagnie,
Avec de belles filles et de joyeux garçons,
Comme gaîment nous vous vidions,
Lorsque je gaspillais l'ancestrale fortune... —

Mais les bouteilles restent sévères sous la lune...
Et voici que le second vaurien,
A son tour, implore, et s'écrie :
— Quoi, mon profil ne vous dit rien?
Rappelez-vous, j'étais pharmacien :
Oui, le commerce n'allait pas, ma pharmacie
Était tombée à rien du tout;
De spécifiques, jadis, je vous ai remplies.
Rappelez-vous?... —

Mais les bouteilles se détournent avec dégoût...

Alors le troisième a dit : — Moi.
Je ne fus ni pharmacien, ni un bourgeois;
Mais, je le proclame sans honte,
Socialiste, rien de plus,
Je viens me venger des repus... —
Et les bouteilles, apaisées, ont répondu :
— O toi, toi seul, monte ici, monte,
Et nous ne te ferons nul mal, ô notre frère,

Car nous sommes des laissés pour compte
De la Verrerie ouvrière.

FRANC NOHAIN.

L'ANNIVERSAIRE

DIALOGUE

JEAN. — 50 ans, *ordinaire.*
JOSETTE. — 20 ans, *petite, fine, jolie, cheveux blonds. Élégant peignoir.*

Ils sont assis tous les deux dans un petit salon.

JOSETTE. — Quel jour sommes-nous aujourd'hui?
JEAN. — Le 19.
JOSETTE. — Ça ne te rappelle rien.
JEAN. — Non...
JOSETTE. — Réfléchis bien.
JEAN. — Tu n'as pas de note à payer?
JOSETTE. — Non.
JEAN. — Ah!
JOSETTE. — Pas pour aujourd'hui...
JEAN. — Qu'est-ce alors, je ne devine pas?
JOSETTE. — C'est ton anniversaire, tu as aujourd'hui...
JEAN. — Je sais, je sais; et après?
JOSETTE. — Tu ne penses pas que j'ai voulu te faire plaisir!
JEAN. — Ah! c'est gentil! Tu as pensé à moi?
JOSETTE. — Oui, pour ton anniversaire, je me suis payé une bague.
JEAN. — Ah!
JOSETTE. — Ce n'est pas tout!
JEAN. — Heureusement...
JOSETTE. — Je me suis demandé : Qu'est-ce qui fera le plus de plaisir à Jean? Des bonbons? il n'est pas gourmand.
JEAN. — C'est vrai.
JOSETTE. — Des bijoux, ce n'est pas un rasta!
JEAN. — C'est encore vrai.
JOSETTE. — Ce qui lui fait le plus de plaisir c'est de voir sa petite femme bien habillée, aussi, pour te faire plaisir, je me suis payé un collet en fourrure...
JEAN. — Ah!
JOSETTE. — Cela n'a pas l'air de te faire plaisir.
JEAN. — Si, si, mais laisse-moi te demander quelque chose?
JOSETTE. — Parle.
JEAN. — Ne me souhaite pas ma fête.

GEORGES HENRY SALOMON.



LE RÉVOLUTIONNAIRE

INVITE MONSIEUR A DINER

LE PÈRE. *son chapeau sur la tête.* — Hé bien, je file. Si on vient pour le gaz, tu diras que j'irai payer... Ah! il est également à craindre que l'on vienne de chez Crépin; tu diras que l'on repasse demain... ou samedi... dans quelques jours, quoi!... Cré saleté de purée! quand est-ce donc que ça finira?.., J'ai écrit à Ferdinand pour lui emprunter dix louis, mais je doute que ça prenne. Enfin!... Au revoir. *(A l'enfant, un crapaud de quatre ans, qui s'amuse dans un coin avec un bouchon.)* Tu seras bien sage, hein, Doudou, pendant que je serai sorti?

LE GOSSE. — Oui, j's'rai sage.

LE PÈRE. — T'auras du bonbon.

LE GOSSE. — Pour combien.

LE PÈRE. — Pour cent mille francs. — Cré saleté de purée. — *(Il sort. Madame et Doudou restent seuls. Soudain: coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour le gaz.)*

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ. — Madame, je viens pour le gaz.

MADAME, *faussement désolée.* — Mon Dieu! que c'est contrariant. Juste mon mari sort d'ici et il a emporté les clefs. On passera payer.

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ. — On passera payer! V'là huit mois qu' vous me la faites, celle-là, je commence à la connaître.

MADAME. — Mais...

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ. — Il n'y a pas de mais! Je vous dis que vous devez soixante mètres et que la Compagnie en a plein le dos. Qu'est-ce qui m'a fichu des bohèmes comme ça, qui ne veulent pas payer ce qu'ils doivent et qui disent tout le temps: « On passera ». Quand on n'a pas le moyen d'avoir le gaz chez soi, on fait comme moi : on brûle de la chandelle. En voilà encore des crasseux.

MADAME, *suffoquée.* — Vous êtes un... — *(A l'enfant qui ne cesse de répéter : « Maman! » en la tirant par sa jupe.)* Quoi?

LE GOSSE. — Invite monsieur à dîner.

MADAME. — Tu m'ennuies!... Quant à vous, vous êtes un malotru!

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ. — Ah! c'est comme ça? Des gros mots et pas de galette? Eh bien! je vous ferai couper la conduite!

MADAME, *ironique.* — Vous me ferez couper la conduite, vous?

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ. — Oui, moi! je vous la ferai couper, la conduite.

MADAME. — Ah! la la! — *(Discussion violente. On entend : Malappris. — Vous êtes une idiote. —... le dirai à mon mari. — Votre mari, je l'ai quelque part, etc., etc., le tout dominé par la voix aiguë de l'affreux môme qui braille à tue-tête! « Invite donc monsieur à dîner! Invite donc monsieur à dîner! » A la fin, mot énorme, suivi de la disparition de l'homme venu pour le gaz.*

MADAME. — A nous deux, maintenant. Ah çà, est-ce que tu perds la tête, d'inviter ce voyou à dîner? Et puis d'abord de quoi te mêles-tu? Est-ce que je t'ai chargé de faire les invitations?

LE GOSSE. — Non.

MADAME. — Eh bien, alors?

LE GOSSE. — J'aime bien quand on invite du monde. Quand y a q' toi et papa à dîner, je m'embête.

MADAME. — Tais-toi! Va jouer avec ton bouchon, ça vaudra mieux, — *(Courte scène muette, puis nouveau coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour Crépin.)*

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Madame, je viens pour Crépin.

MADAME. — Mon mari est sorti, monsieur. Revenez dans quelques jours.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Encore!

MADAME. — Mais...

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Vous vous foutez de moi, à la fin! Quatorze fois que vous me faites revenir, pour un misérable versement de quarante sous! Croyez-vous que j'achète des chaussures pour en user les semelles à grimper vos sales escaliers?

MADAME. — Mes sales escaliers!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Oui, vos sales escaliers.

MADAME. — Brute!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Rosse!

MADAME. — Insolent!

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Chameau!

LE GOSSE. — Invite donc monsieur à dîner.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — On n'a pas idée d'un sale monde pareil!

MADAME. — C'est vous qui êtes un sale monde.

L'HOMME QUI VIENT POUR CRÉPIN. — Ah! c'est moi qui suis un sale monde? Hé bien, je vais vous faire flanquer les huissiers au derrière.

LE GOSSE. — Maman! Invite-le donc à dîner, le monsieur. — *(La dispute dégénère en semi-pugilat. Échange d'injures formidables; vague poussée de part et d'autre. Doudou insiste et hurle pour qu'on garde à dîner l'homme de chez Crépin, qui enfin disparaît.)*

MADAME, *hors d'elle.* — Toi! la prochaine fois que tu te permettras d'inviter les gens à dîner, je te flanquerai une fessée que le derrière t'en saignera!!! *(Seconde scène muette, puis : troisième coup de sonnette. Apparition de Ferdinand.)*

MADAME. — Ferdinand!

FERDINAND. — Eh oui, c'est moi! J'ai reçu la lettre d'Emile et je me hâte d'apporter la petite somme.

MADAME, *éblouie.* — Ferdinand!... Ah! Ferdinand! vous êtes un véritable ami... Vous allez dîner avec nous.

LE GOSSE, *terrifié.* — Ne dîne pas, monsieur! ne dîne pas!... Maman a dit que si tu restais à dîner, elle me ficherait une fessée jusqu'à ce que le derrière m'en saigne!

GEORGES COURTELINE.

Examen d'histoire :

— Que savez-vous de Philippe le Bel?

— C'est un roi de France qui a inventé le fusil qui porte son nom.

⁂

Un fragment de journal mondain tombe sous les yeux d'un pauvre hère affamé, qui y lit machinalement cette phrase :

« Madame de X... portait une merveilleuse toilette de satin avec corsage bouffant... »

— Heureux corsage! soupire-t-il.


ALEXANDRE
THE GREAT
TAILOR
27. Faubourg Montmartre
1er Etage


PHOSPHATINE FALIÈRES
L'ALIMENT LE MEILLEUR ET
LE PLUS
AGRÉABLE
POUR LES
ENFANTS

COCORICO

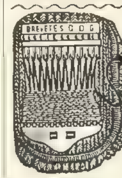
Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



19, rue des Saints-Pères, Paris

TRIPLE-SEC Un Verre après Diner
COINTREAU ANGERS

PLAIES VARIQUEUSES
MAUX DE JAMBES
guéris infailliblement en qq. jours, sans quitter travail, pr le **Traitement Végétal VIARDOT**, phn., **Aignay-le-Duc** (Côte-d'Or). — *Traitt complet* **8** *fr. — Envoi fo de la Brochure.*
Malades, suivez ce traitement si vous avez essayé en vain tous les autres.



Indispensable à toutes les Ménagères
ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES
REPRISEUSE MECANIQUE
Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles, vivement et facilement, sur **Bas, Chaussettes, Lingerie** et tous les tissus.
4f75 *franco pour la France et les Colonies,* CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.
Seul Concessionnaire : **L. WEISER**
12, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*

HEMORROIDES FISSURES FISTULES
Soulagement immédiat et Guérison sans opération
PAR LA **POMMADE ROYER**
(Exiger *le TIMBRE de l'UNION des FABRICANTS*)
A. DUPUY, Succr de **ROYER, 225**, Rue Saint-Martin, Paris.
Le Pot, avec Notice, *franco* : **3** fr.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT faites usage du merveilleux **PETROLE HAHN** Antiseptique *Le Trésor de la Chevelure.*
Vente partout 2f50 et 4f. VIBERT, Lyon, 47, av. des Ponts, Concre.

GUÉRISON de **TOUTES LES MALADIES DE POITRINE** PAR :
ASTHME — BRONCHITE CHRONIQUE — GRIPPE, CATARRHE
LES SPYROLÉES DE MOISAN
La Boîte de 20 Spyrol. **1fr.15** contre mandat-poste ou timbres.
1 fr. à la Pharmacie **MOISAN, 66**, Rue d'Angoulême, Paris
ET TOUTES BONNES PHARMACIES
MÉDAILLE D'OR

PARC DE LA FAISANDERIE
ABLON-VILLENEUVE-LE-ROI
15 minutes de Paris

BEAUX TERRAINS A BATIR
A VENDRE
Bon marché exceptionnel et facilités de paiement

AVENIR ASSURÉ
PAR LE PROLONGEMENT DE LA
LIGNE D'ORLÉANS
Jusqu'au Quai d'Orsay,
en face les **Tuileries** *et la station de la place St-Michel*

50 TRAINS PAR JOUR
SERVICE DES BATEAUX PARISIENS
PROCHAINEMENT
TRAMWAYS ÉLECTRIQUES PARTANT DU CHATELET

Eau — Gaz — Téléphone — Électricité

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux du lotissement du *Parc de la Faisanderie*, 61, rue des Petits-Champs, Paris (Tél. 213.32), ou sur place, à **Ablon**.
Plan très détaillé à la disposition du public dans les bureaux de Paris.

EAU DE SUEZ Vaccine de la bouche
Dentifrice antiseptique
Préserve et conserve les DENTS



POUDRE & PÂTE de SUEZ
Le seul dentifrice guérissant les **MAUX DE DENTS** *En vente partout*
DÉPÔT : *Pharmacie BÉRAL, 14 Rue de la Paix — PARIS —*



Affiche de STEINLEN (1 m. × 1.40) tirée en trois couleurs.
Prix : **3** francs. — Pour les abonnés, prix : **2** francs.

MANUFACTURE DE



14bis, Boulevard Poissonnière.
HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900
Grand Choix de Pianos neufs et d'occasion
FACILITÉ DE PAIEMENT — CATALOGUE FRANCO

Cocorico

Noël

1 Fr.

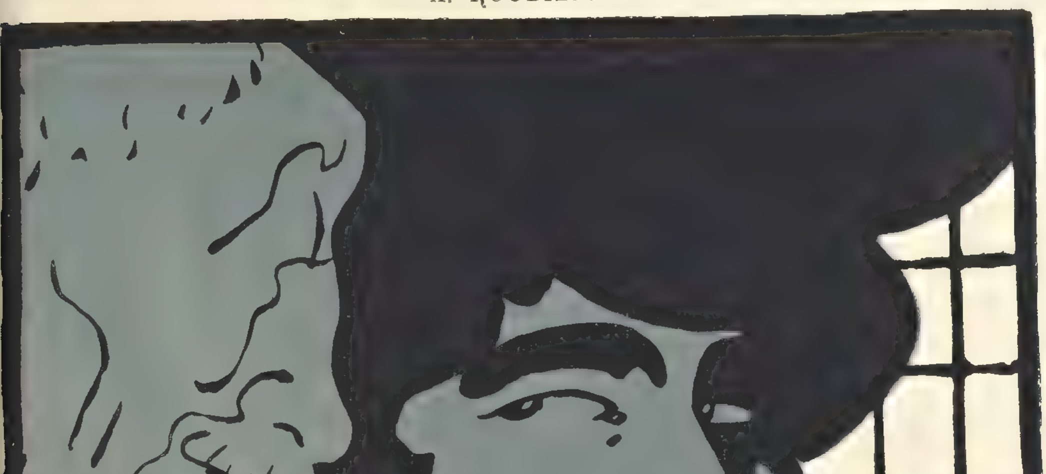


PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 44.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

A. ROUBILLE



Minuit, Trottin, c'est l'heure solennelle.
. . . .

NOEL MODERNE

Noël!... Les cloches à grands bruits,
Vainement chantent sur les rues...
Les Anciens Espoirs sont détruits
Et les Vieilles Fois disparues!...
Vers les voluptés tu te rues,
Peuple, et ton infernal tourbillon
Dédaigne en sa fougue érotique
Le Divin Minuit prophétique...
Noël n'est plus qu'un réveillon!...

Car tu découvris trop d'ennuis
Dans ces vérités incongrues...
Mieux vaut sabler Corton ou Nuits
Que croire à ces coquecigrues..;
Mieux vaut souper avec des grues
Dont le charme emprunte au crayon
Sa valeur la plus authentique...
O siècle, viveur et sceptique,
Noël n'est plus qu'un réveillon!...

Petit Jésus, ferme ton huis!...
Les foules, de plaisir férues,
Sont lasses des pieux Minuits...
Et plus n'iront leurs masses drues,
Jadis vers ta Crèche accourues,
Aux églises où le rayon
De la blonde Étoile mystique
Éclaire l'idéal Triptyque...
Noël n'est plus qu'un réveillon!..

ENVOI

à Marcel Joannès.

Prince, écoutez ce carillon :
Hélas! ce n'est pas un cantique
Qu'il tinte à la manière antique...
Noël n'est plus qu'un réveillon!..

CHARLES BERNARD.

LE NOEL DU VIEUX GENTLEMAN

J'ai connu un excellent vieux gentleman qui était totalement dénué de chemise. A tel point, qu'il était obligé d'assujettir avec des bretelles de corde son faux-col en celluloïd.

Ce vieux et excellent gentleman avait jadis été l'un des plus brillants cavaliers d'une capitale que pour rien au monde je ne nommerai, — bien que je n'aie aucun motif pour cela. Mais, à la suite d'opérations malheureuses, il était tombé plus bas que tout..

Lui, qui avait eu pour trois mille francs de brillants à ses manchettes, il n'avait plus de manchettes, et ses poignets sortaient, livides et nus, des manches élimées de sa redingote.

Pourtant, il n'avait pas abandonné son chapeau haut de forme, et il avait traversé les crises les plus terribles sans que jamais son menton cessât d'apparaître soigneusement rasé entre ses deux favoris poivre et sel.

En un mot, bien que sa misère fût atroce, il avait su conserver cet air élégant, dégagé et vaguement jovial qui caractérise tout vieil et excellent gentleman.

Peut-être se nourrissait-il des reliquats sordides que les grands restaurants distribuent le matin aux vagabonds; et, comme les vagabonds, il couchait sans doute dans les tuyaux à gaz; mais ce que je puis dire, c'est qu'il était toujours propre, irréprochablement propre.

Jamais aucune tache de boue ne souillait la jambe de son pantalon, et, lorsqu'il sentait bailler ses souliers spleenétiques, il les raccommodait avec des cartes de visite.

Le matin, à l'heure où les promeneurs sont rares et les bicyclistes inoffensifs, il venait s'accouder à la margelle du bassin de la place de la Concorde.

Il contemplait un instant les Néréides et les Tritons qui lancent de l'eau d'un air bête, — puis, mystérieusement, il tirait de sa poche un petit paquet.

Il en sortait une vieille éponge, un savon d'un sou et un peigne décharné.

Il se lavait le visage et les mains, refaisait le nœud de sa cravate et, minutieusement, rétablissait l'équilibre de sa coiffure.

Il divisait ses cheveux en deux camps, et la ligne qui séparait ces deux camps allait du sommet du front à la base de son crâne.

Sa toilette terminée, l'excellent vieux gentleman, après avoir brossé son chapeau, se dirigeait à pas lents vers l'avenue des Champs-Élysées.

⁂

Tout alla bien, tant que dura la belle saison, mais quand vint l'octobre doreur de feuilles, puis novembre brouilleur de ciels, le pauvre vieux gentleman eut bien froid.

Et lorsque les pluies commencèrent à tomber, l'humidité effaça petit à petit les noms des cartes de visite dont il avait tapissé ses bottines...

Il vint là, néanmoins, chaque matin, comme par le passé.

⁂

Or, un matin qu'il faisait plus froid que de coutume (l'année bientôt allait finir), l'excellent pauvre vieux gentleman vit pendre des stalactites à la barbe des Tritons hirsutes et des colliers de glace sur la poitrine des impudiques Néréides.

Quand il s'approcha du bassin, il constata que l'eau en était gelée.

Et, dans le miroir qu'elle faisait, il fut extrêmement surpris d'apercevoir son image, — car...

Il se vit en costume du matin, chemise de soie, pantalon de flanelle et babouches fourrées.

Devant lui, sur une toilette de marbre, d'innombrables flacons faisaient scintiller leurs facettes de cristal; des brosses d'ivoire, marquées à son chiffre, traînaient de tous côtés, et des flancs d'une baignoire d'argent s'échappaient des nuages de vapeur parfumée.

Parmi les tentures de soie, de gracieux portraits de femmes minaudaient au fond de leurs cadres d'or.

... Sur un guéridon de laque (ne se trompait-il pas?) il crut voir encore une carte de visite qu'il n'avait pas aperçue tout d'abord...

Il mit son monocle, se pencha et lut :

LE BONHOMME NOEL

(SANTA CLAUS)

présente ses respects à M. le marquis de B...

Alors les yeux de l'excellent pauvre vieux clubman se brouillèrent : sa tête tourna, et, doucement, il mourut de faim et de froid, — en souriant.

GEORGES AURIOL.

ARTHUR MICHAËL



SOIR DE NOEL.

NOEL ESPAGNOL



A la Misa del Gallo (vers la Messe du Coq).

TROIS CHANSONS A LA CHARCUTIÈRE

Un monsieur s'appelait Yau de poêle...

PRÉLUDE

Les cloches chantent dans le ciel :
Noël! Noël!
Noël pour celui qui délivre;
Pour le Sauveur, Noël! Noël!...
Et par le vent, et par la neige, et par le givre,
Vers l'église vieille, les fidèles,
Des cloches, ont suivi l'appel :
Noël! Noël!

Et toi, Charcutière pensive,
A l'église tu n'iras pas,
A ton comptoir tu resteras :
Il faut vendre les cervelas,
Les rillettes, et la mortadelle;
Il faut découper les jambons,
Pendant que les autres prieront,
Et, cependant qu'ils s'agenouillent,
Toi, tu débites des andouilles :

Car c'est ta grave mission,
De préparer les réveillons.

Mais, cependant que tu exerces,
O rêveuse! ton saint commerce,
Une musique monte vers toi, et qui te berce,
Une musique douce, exquise, étrange et tendre,
Qu'à ton isolement les Anges,
Cléments, envoyèrent du ciel;
Et, dans cette nuit de Noël,
— Suavité des choses que l'on mange, —
Des chants enchanteront ton rêve, Charcutière :

Chanson d'amour, chanson de deuil, chanson de guerre.

Et voici la chanson d'amour :

DU PAYS TOURANGEAU

I

Du pays tourangeau
La blonde châtelaine
Garnit de blanche laine
Son agile fuseau :
C'est Yette qu'on l'appelle,
Et Yette est la plus belle;
A tourné pour se voir
Les yeux vers son miroir;
Rajuste sa cornette,
Et se voit si proprette
Dedans ses beaux atours,
Se fait une risette :
Ris, Yette!
Ris, Yette de Tours!

II

Un chant mélodieux
Chante sous sa fenêtre,
Et puis voici paraître
Gentil page aux doux yeux :
Lui conte sa tristesse,
Amoureuse détresse :
— Si tu ne m'aimes pas,
Pour moi c'est le trépas.
Mais point ne s'inquiète
La cruelle coquette,
Et rit de ses amours;
Il s'est coupé la tête,
Ris, Yette!
Ris, Yette de Tours!

Et voici la chanson de deuil :

MALHEUREUSE ADÈLE!...

I

Ni la puissance des monarques,
La jeunesse ni la beauté,
Rien n'est donc à l'abri des Parques,
Tout doit subir leur cruauté!
Malheureuse Adèle,
Hier, jeune et belle,
De ses chansons elle charmait les bois,
Et plus jamais sa chère voix
N'appellera ses compagnes fidèles!...
(Parlé) *Adèle!...*
— Elle est morte, Adèle!

II

En vain le ciel de l'Italie,
Plus d'un célèbre praticien,
Défendirent sa chère vie,
Contre le sort nul ne peut rien.
Préparez pour elle
La pâle asphodèle;
Demain, hélas! les funèbres échos
Répéteront ces tristes mots
Dont gémiront les blanches tourterelles :
(Parlé) *Adèle!...*
— Elle est morte, Adèle!

Et voici la chanson de guerre :

VELAS OU L'OFFICIER DE FORTUNE

I

Velas, Velas,
Est un beau gars!
Pour défendre la frontière,
Il est parti-z-à la guerre
Dès le premier branle-bas :
Quittant la bêche et la pioche,
Comme les Kléber, les Hoche,
Il se raille du trépas;

A son cœur une voix crie :
Sers ta Patrie,
Sers, Velas!

II

Les gars, les gars!...
Voici Velas!
A l'honneur comme à la peine,
Il s'en revient capitaine,
Chamarré du haut en bas :
Il embrasse son vieux père,
Son amie, heureuse et fière,
Viens se serrer dans ses bras

Et demain on les marie :
Serre ton amie,
Serre, Velas!

FRANC NOHAIN.

NOEL

Voici la joyeuse veillée
Où dans les airs, à la volée,
Tinte un effréné carillon :
Les lourdes cloches en démence,
Grelots d'une folie immense
S'agitent pour le Réveillon!

Noël! Voici la fête étrange!
Noël! indicible mélange
De ripailles et d'oraisons :
Les chants de pieuse allégresse
Mêlés aux clameurs de l'ivresse,
Et les prêches aux déraisons!

Pendant qu'au Très-Haut, recueillies,
Quelques pénitentes jolies
Font leur boniment anodin,
— Tous les cultes ont leurs apôtres —
Certains disent leurs patenôtres
Sur des chapelets de boudin.

Et du Cabaret à l'Église,
Chacun, selon sa foi, se grise
D'encens, de baisers, ou de vin :
Dieu, clément, du ciel qui rougeoie
Pardonne à la profane joie
Pour l'amour de l'Enfant divin..

Voici la joyeuse veillée
Où dans les airs, à la volée,
Tinte un effréné carillon :
Les lourdes cloches en démence,
Grelots d'une folie immense,
S'agitent pour le Réveillon.

RAOUL LESENS.

FRANÇOIS KUPKA



LE NOEL DES ANIMAUX.

NOEL

Déjà combien de fois, avec tranquillité,
Ce monde a-t-il refait le tour de son orbite?
Nous aurons disparu dans une horreur subite,
Qu'il tournera toujours, ni las, ni révolté.

Toi dont l'âme insoumise a soif d'immensité,
Agis ou rêve, lutte, aime ou détruis, habite
Ta cellule en soldat ou bien en cénobite,
Tourne, va du désir à la satiété!

Ris, pleure et souviens-toi dans chaque anniversaire!
As-tu senti deux fois le battement premier?
Tout ce qui meurt en toi reste éternel fumier.

Parle encore à tes fils du divin émissaire,
Sans plus même chercher pour le fer et le feu
Une crèche nouvelle où dorme un nouveau Dieu!

LÉON DIERX.

LE NOEL DU PAUVRE JOURNALISTE

— Monsieur, lui avait-on dit, vous nous donnerez ce soir un petit quelque chose sur Noël; c'est l'actualité, nous sommes le 25 décembre. A cette époque, nos lecteurs trouvent ici une nouvelle ou une chronique à propos de l'enfant Jésus. Et surtout, du nouveau!

Le pauvre journaliste s'assied devant le papier blanc qu'il va irrémédiablement contaminer. Il installe son crâne dans la fourche formée par son index et son pouce gauche déployés, et il commence:

NOEL

Là, il s'arrête... Que dire sur Noël? que dire de nouveau? car là gît la dificulté. Il y a dix-neuf cents ans, un divin enfant naquit à Bethléem; en mémoire de quoi les parents placent des jouets dans les godillots de leur progéniture. Tels sont les éléments d'un conte de Noël.

Cette situation, si simple, a été retournée dans tous les sens. Je citerai des journalistes qui écrivent chaque année cinq *contes de Noël*.

Ils sont depuis vingt ans dans le métier; ils ont donc à leur actif cent improvisations sur la Nativité. Supposons qu'il y ait, à Paris seulement, vingt journalistes dans ce cas; cela nous donne le chiffre de *deux mille contes de Noël* depuis 1878 (et je ne compte pas les années bissextiles). Est-il désormais possible d'écrire du nouveau sur le petit Jésus?

C'est à cela que rêve le pauvre journaliste; il lui vient des idées, de misérables idées, combien ressassées! Il lui en vient de meilleures, mais déjà parées par les maîtres de la littérature; or, l'heure s'avance!

NOEL

Cela fait, comme il est fatigué, le journaliste s'endort...

A son réveil il s'aperçoit qu'il est minuit; vite il faut qu'il aille s'excuser au journal. Encore un article de perdu... horrible situation!... Et le terme? et le restaurant?

Au moment où il remet sa bottine droite, le pauvre journaliste sent un objet dur qui s'oppose à l'entrée de ses orteils.

... C'est le prix de la chronique qu'il n'a pas écrite, les quelques louis que le Petit Jésus est venu sournoisement placer dans la chaussure de l'infortuné jeune homme.

PIERRE VEBER.

LA CRÈCHE

La Vierge mignonne endort en chantant
Son petit Jésus sur la paille fraîche;
Elle resplendit au fond de la crèche,
Comme un grand lis d'or au bord d'un étang!

Hélas! le poupon grelotte en ses langes.
Il pleure, et le vent qui vient des chemins,
Glace méchamment ses petites mains,
Faites pour guider la troupe des anges.

Comment l'apaiser? Le bon saint Joseph
D'une voix très douce entonne un cantique;
Et l'âne et le bœuf, sous l'auvent rustique,
Marquent la mesure en branlant le chef.

Mais qui vient là-bas? Quel est ce cortège?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux.
Ils entrent, vêtus de sayons de peaux,
Tout enguirlandés de flocons de neige.

« Salut, bonne Dame, Enfant merveilleux!
« Si nous n'avons pas, comme les rois mages,
« De l'or, de l'encens, de belles images
« Pour vous réjouir le cœur et les yeux,

« Pauvres chevriers perdus dans la plaine,
« S'il nous faut pâtir, hiver comme été,
« Regardez du moins notre pauvreté,
« Ne méprisez pas nos bonnets de laine,

« Nous voilà, Petit, tous à vos genoux.
» Souriez un peu, soyez charitable,
« Nous sommes aussi nés dans une étable :
« Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous! »

Et, se prosternant devant la Madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis;
Et c'est de grand cœur que cela se donne.

Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'Enfant a souri, disant : « Je vous aime! »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.

GABRIEL VICAIRE.



LA ROSE DE NOEL

La Rose de Noël aux pâleurs d'anémie,
Fleur sans parfum, d'éclat presque artificiel,
Brave timidement l'âpre froideur du ciel,
Et se dresse au milieu de la neige ennemie.

Parmi la plaine nue en proie aux vents siffleurs,
La Rose de Noël, malgré les nuits moroses,
Affirme le printemps continuel des roses,
Et leur sérénité de régner sur les fleurs.

La plainte des hivers sanglote, hurle, râle;
La branche craque et casse, où le nid pourrissait.
Seule une fleur résiste à la débâcle; et c'est
La Rose de Noël anémiquement pâle.

HUGUES DELORME.

NOEL PROFANE

Esprit Sain, descendez en nous.



LA VIERGE. — Pour cette année, j'crois que nous ferions mieux de le faire vacciner.

LE NOEL DU CHARCUTIER

Noël ! c'est le grand jour où les pauvres cochons,
Pour satisfaire à nos gourmandises farouches,
Épidémiquement crèvent comme des mouches,
Guettés par la pistache et les froids cornichons.

En cette eau de boudin dont nous nous pourlèchons
Ils terminent, béats, leurs existences louches.
Tels des enfers béants, nous leur ouvrons nos bouches,
Où brûlent leurs débris dans l'alcool des cruchons.

Pour les parer de noir, les hommes, ces Tartufes,
Leur ont cyniquement fait déterrer leurs truffes !...
O martyrs embaumés, dormez : Voici Noël!

Le charcutier ne sait où donner de la hure ;
Il se frotte les mains, car sa recette est sûre ;
Et, bien que franc-maçon, il bénit l'Éternel.

HUGUES DELORME.

LE NOEL DU DÉPUTÉ

— Député? Toi! Tu désires être député?

— C'est d'hier, pas plus loin, que l'ambition politique m'est venue; c'est d'hier que cette idée m'est entrée dans la tête, se cognant aux parois et bourdonnant avec la ténacité d'un hanneton qui veut percer une vitre : « Eh! mais, après tout, être député me semble agréable; pourquoi, comme tant d'autres, ne me laisserais-je pas nommer député? »

Non que le métier en soi me plaise outre mesure!

Aller au Palais-Bourbon à la même heure, tous les jours, entre une double haie de badauds qui admirent; traverser la salle des Pas-Perdus en se donnant des airs profonds sous l'œil des journalistes narquois, et, loin de la commission qui vous réclame, de la séance qni va s'ouvrir, et des solliciteurs départementaux dont la meute gronde à la porte, faire l'école buissonnière à la buvette, séjour treillissé de bambous, où l'on fume de ces excellents cigares à deux sous que confectionne la Régie, exprès pour les législateurs et qui, moins chers, sont aussi savoureux que des londrès aux champs, parcourant sa circonscription en berlingot de louage, voir le paysan qui travaille, se redresser sur le ciel clair pour saluer de loin ou bien montrer le poing, selon qu'il est ou bien n'est pas votre partisan; et à Paris, dans les salons où de délicieuses caillettes se décollètent pour parler politique, au sein d'un tas de seins moins hypothétiques et plus friands que le fameux « sein de cette Assemblée » être fêté, entouré, pressé, et accaparer effrontément les hommages réservés jusqu'à présent aux seuls pianistes et poètes; voir cité dans les journaux, jusqu'à ce que son obscurité en reluise, votre petit nom provincial à côté des noms les plus illustres : tout ceci, certes, constitue de forts enviables privilèges.

Tout ceci pourtant ne m'eût point tenté étant de la race des oiseaux chanteurs qui préfèrent au tumulte des villes et au fracas des grandes routes l'abri d'un buisson où resteront, sa branche une fois dépouillée, quelques baies d'un bel écarlate qui, amollies par la gelée, aideront à passer l'hiver.

Mais hier matin le député m'est apparu sous un aspect nouveau, et au prix de tous les ennuis je me condamnerais, Dieu me damne! à légiférer onze mois et demi durant le droit d'exercer une semaine ou deux des fonctions à ce point aimables et patriarcales.

J'habite, comme tu sais, de l'autre côté de la Seine, un quartier paisible, affectionné des savants et des merles, où, entre deux grands hôtels portant sur marbre noir des noms héraldiques dans un cartouche, se dresse de loin en loin, par-dessus des murs de jardins, un vieil arbre contemporain de Louis XIV et de Versailles. Les rares boutiques qu'on y voit gardent l'air honnête des boutiques de jadis. Peu de voitures s'y égarent et, s'il en passe une parfois, le cocher intimidé par la majesté de ces arbres et le silence de ces maisons closes ralentit le pas et donne à sa guimbarde des allures de carrosse de cour.

Le Corps législatif n'est pas bien loin; et quelques députés — il y en a! — qui n'ont pas voulu se laisser prendre par le Maëlstrom, dont le formidable entonnoir se creuse et tourbillonne autour de la Bourse, non plus qu'être initiés à cinquante ans aux splendeurs de la haute vie, quelques députés se sont cantonnés là, modestes dans un petit cercle d'habitudes, logeant en maison meublée, dinant à table d'hôte, et le soir, comme des étudiants vieillis qui auraient neuf cents francs de pension par mois, se livrant à des orgies de lecture et de dominos dans des cafés où les garçons familiers et respectueux offrent au consommateur la *Revue*.

Donc hier, près de chez moi, je rencontre un de ces députés, non plus grave et le front obscurci de tous les soucis du pouvoir, n'ayant plus sous le bras l'indévissable portefeuille bourré de rapports et de plans : maisons d'école ou ponts à construire, chemins vicinaux à rectifier, églises romaines qu'il faudrait recouvrir de tuiles; mais fringant, joyeux, guilleret, avec une douzaine de minuscules cartons noués de faveurs bleues et roses.

Il m'aperçoit, je le salue.

« Le temps de déposer ceci à l'hôtel, me dit-il, et, si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous emporte dans un fiacre.

— Pour aller?...

— Eh parbleu, pour aller acheter d'autres cartons! J'ai peu l'habitude des magasins; vous, Parisien, m'aiderez à choisir. »

Une fois dans le fiacre, mon député me confia que, les crédits étant votés, il avait résolu, comme tous les ans, d'avancer son départ de quelques jours sans attendre les vacances réglementaires.

— « La Chambre s'arrangera! Dès ce soir je quitte Paris... Voici la Noël qui arrive, et je ne peux pas faire autrement que d'être là-bas pour la Noël. Voyez plutôt...

Il avait tiré une lettre, il me la lisait :

Monsieur le député,

Nous vous écrivons la présente à seule fin de vous occasionner un tout petit dérangement. En venant passer les vacances à Canteperdrix, il faut que vous ayez l'obligeance de nous apporter une petite lan-

terne magique, dans les prix doux et dont vous trouverez ci-inclus le montant en timbres-poste. On ne fabrique bien les lanternes magiques qu'à Paris, et nous avons promis la surprise, pour son Noël, à notre petit Marius qui se souvient toujours de vous et qui compte sur votre protection, monsieur le député, pour dans quinze ans d'ici, quand il se présentera à Saint-Cyr...

« Comment refuser ce service à de braves gens qui s'imaginent que je les représenterai encore dans quinze ans?... Et cette lettre n'est pas la seule; voici par ordre alphabétique la série des commissions dont on me charge! » continua mon député en déroulant une liste plus longue que celle des maîtresses de Don Juan.

Entre temps, arrêtant le fiacre à la porte d'un bazar ou d'une confiserie, nous entassions sur nos genoux et sur la banquette les cornets de bonbons à bon marché, frisés en papier d'argent ou d'or et décorés de naïves chromolithographies, les pastillages à la mode d'autrefois où le sucre fondu, filé, pétri et coloré par des mains habiles, devient un beau paysage en relief au milieu duquel se promènent des personnages revêtus d'habits gommés; sans compter les polichinelles et les poupons, les chiens qui aboient, les agneaux qui bèlent, les ânes qui braient, les vaches qui beuglent, les trompettes et les tambours, les sabres de bois, les pistolets de paille, les soldats de plomb poissant aux doigts et coloriés de couleurs barbares, les lions en poil de lapin, et les lapins batteurs de caisse à qui deux clous, en guise d'yeux, donnent un aspect diabolique.

Tout en maugréant, tout en soupirant, mon député nageait dans la joie :

« Fichu métier! s'écria-t-il, mais voilà de quoi me faire pardonner bien des bureaux de tabac que je n'ai pas obtenus malgré mes stations dans les ministères. »

Et moi, s'il faut que je l'avoue, le cœur mordu par une basse envie, j'étais jaloux de la joie de mon député.

Je me disais : d'ici à quatre jours, au fond de nos petits villages montagnards que décembre aura saupoudrés de neige, dans la rue blanche qu'égayera, reflet rouge à travers les vitres, la flamme des cheminées et des fourneaux, les enfants attendront le député promis, et dépassant la dernière maison, ils iront sur le chemin, jusque dans les champs, pour voir s'il arrive. Et la nuit du grand repas, au dessert, quand, arrosée d'un vin de cent ans, flambera sur les landiers de fer la bûche calendale, quand la clairette éclatera, bouchons en l'air, inondant la nappe de mousse, et qu'on apportera les cadeaux entre les trois lumières allumées et les trois assiettes de terre brune où le blé commence à verdir, alors les enfants le béniront, ce député, et il se le figureront dans un rayon de gloire, avec une barbe blanche, des sabots, une limousine reluisant de givre, les mains pleines, souriant et emmitouflé comme le bonhomme Noel des contes...

Mais au fait, conclut mon ami, voilà qui ferait un crâne costume, bien autrement significatif et pittoresque que le triste habit noir d'aujourd'hui ou que les manteaux de croque-morts dessinés jadis par David pour les Directeurs, les Représentants du peuple et les Cinq-Cents! C'est une idée. Je compte en parler à la tribune si on me nomme, et proposer que nos députés se montrent ainsi vêtus dans leurs provinces au moins une fois l'an quand, oubliant la politique, ils deviennent — comme l'excellent homme dont je viens de te raconter l'histoire — députés des enfants, à l'époque des fêtes d'hiver.

PAUL ARÈNE.

CONTE DE NOEL

Il s'appelait Noël tout court et n'en était pas plus fier pour ça.

A vingt ans, désabusé de la vie, des cafés, des théâtres, de la campagne, de la manille, du piquet, des Russes et de tout, il épousa une femme qui n'était pas jolie, mais ne lui apportait rien en mariage.

Lors, il périclita.

Employé modique quoique probe, il connut l'insuffisant petit pain d'un sol qu'on mange le matin en partant à son bureau et dont on conserve un aperçu pour la fringale de la dixième heure.

Mais l'homme ne se nourrit pas que de petits pains d'un sol.

Ayant mûri cet adage, il se tourna vers l'Idéal.

Et fit des vers.

Ils se vendirent à l'instar de tous les vers, c'est-à-dire ni peu ni prou.

Il s'arbora alors inventeur.

Et inventa une chose très simple.

Elle est même tellement simple que je ne crois pas qu'il soit utile de vous en dévoiler le mécanisme.

Alors il devint très riche.

Millionnaire même.

Il acheta un château, un parc, des meutes, une paire de bottes à l'écuyère, des éperons d'or, une pipe de Hambourg et un tricycle à vapeur.

Il eut à lui tout seul beaucoup d'enfants et il fut bien heureux.

Ils devinrent tous bacheliers, tous, excepté le dernier qui mourut à l'âge de six mois, ce qui explique la chose.

Or donc, possédant tout ce qui constitue le bonheur individuel, à savoir : richesse, réussite, honneurs, enfants, château, parc, meutes, bottes à l'écuyère, éperons d'or, pipe de Hambourg et tricycle à vapeur, il voulut encore avoir une chose de plus : Etre noble.

Alors, dans le pays, il se fit appeler le Comte de Noël.

Mais il n'en est pas plus fier pour ça.

JULES DÉPAQUIT.

nnée. N° 45. 15 Janvier 1901. · COCORICO · Prix : 30 Centimes



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✳ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe)

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr.; départements, **8** fr.; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

✣ COCORICO-NOËL ✣

NUMÉRO SPÉCIAL

Couverture Estampée

Reproduction de l'Œuvre du Sculpteur ***GIAMBALDI***

Prix du Numéro : UN Franc

Envoi franco contre mandat-carte adressé à M. l'Administrateur du *"Cocorico"*



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 45.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

XAVIER GOZÉ



LA CIGALE



A tous : Bonne année.

LA GALETTE DES ROIS

...Si j'étais roi...

O doux souvenir d'autrefois!
C'est dans une ferme normande
Que de la galette des rois
J'appris la recette gourmande.

Quand, bras nus et la gorge au vent,
Pétrissait la belle fermière,
Sur son cou ma bouche souvent
Faisait l'école buissonnière.

Mais je reviens à la galette
Sans trop longtemps être indiscret,
Mon souvenir est un secret,
Contentez-vous de la recette.

Sur votre table vous mettez
Deux livres de bonne farine
A laquelle vous ajoutez
Deux tas de gros sel de cuisine,
Un litre de crème, quatre œufs,
Une livre d'excellent beurre.
Ensuite, mêlangez entre eux
Vivement ces produits sur l'heure.
A la pâte donnez un tour,
Puis un autre et mettez au four.

Ce jour-là, croyez-le sans peine,
Je prends le sceptre sans effroi
Et mon bonheur quand je suis roi :
C'est surtout... d'embrasser la reine!

ACHILLE OZANNE.

PASTORALES

LE CANTONNIER

C'est un vieil homme qui ne bavarde guère, car il est toujours seul... avec les arbres, sur la longue route toute blanche qui s'allonge et monte droite, jusqu'à l'horizon.

Depuis l'aube, tirant sur son racloir, le dos courbé sous les pointes de feu du soleil, le vieux racle toujours... Il gratte le sol comme s'il voulait l'user, dans une continuelle marche à reculons, craignant sans doute de trop voir l'étendue de son labeur. Il en parcourt ainsi des kilomètres, tant et tant qu'il ne les peut plus compter! Et il lui semble aller, dans cette course lente de chaque jour, vers un exil lointain qui ne s'arrête qu'au crépuscule du soir.

— Vous êtes bien heureux, lui dis-je, de vivre ainsi parmi la nature, de la voir s'éveiller, pour s'endormir sous les derniers rayons du soleil.

Le vieux s'arrête un instant. Et fixant sur moi le regard de ses petits yeux gris comme la poussière qu'il balaye :

— Je n'y fais plus attention... La nature, monsieur, à la fin, on s'en lasse. C'est un peu comme une femme que l'on verrait s'habiller et se déshabiller tous les jours.

GASTON MIGNARD.

ÉTUDE DE PAUL HELLEU



LES BOURRICOTS

J'ai pour l'âne, je l'avoue, des sentiments d'affection et de pitié; car sa destinée est, en vérité, trop injuste. De tous les serviteurs de l'homme, il est un des plus utiles, et aussi le plus mal récompensé de sa peine. Son noble frère, le cheval, n'a pas, sans doute, un sort beaucoup plus enviable. En général, il travaille avec excès pendant toute sa vie et sa vieillesse est presque toujours lamentable. Il y a cependant des exceptions.

J'ai vu, dans les Pyrénées, des pur-sang à qui l'on faisait prendre les eaux, non qu'ils fussent poitrinaires comme le *Jeune malade* de Millevoye, ou comme la *Dame aux Camélias*, mais parce que le traitement sulfureux, paraît-il, les empêchait de devenir poussifs. C'étaient d'heureux animaux, utiles seulement à ruiner les niais qui se font voler leur argent sur les champs de courses, et destinés à finir leurs jours dans quelque confortable haras, ayant pour unique et voluptueuse occupation de se couronner de myrtes.

Envoyer un cheval aux eaux! Prit-on jamais tant de soins pour un âne?

Il est vrai que le cheval de courses, le futur étalon, trop beau pour rien faire, coûte plusieurs centaines de louis, tandis que maître Aliboron ne représente qu'une insignifiante valeur vénale, se nourrit de peu et rend mille services. Aussi, le roi de la création, avec sa grandeur d'âme ordinaire, fait-il preuve, envers l'infortuné baudet, de la pire ingratitude et l'accable-t-il de la plus cruelle des tyrannies.

En France, — nous pouvons nous rendre cette justice — les animaux domestiques ne sont généralement pas trop maltraités, et le sort de l'âne lui-même est relativement supportable. Encore faut-il reprocher au paysan de l'écraser de fardeaux. Mais ailleurs, en Algérie notamment, où le bourricot joue un rôle considérable dans la vie pratique, j'ai vu quelques-unes de ces pauvres bêtes, tomber et périr, littéralement, sous la matraque. Dans la Navarre espagnole, m'a dit un témoin oculaire, le montagnard, encore très sauvage, va jusqu'à l'atrocité. Il fait dans la cuisse de son âne une large incision avec un couteau, après lui avoir coupé les poils de la queue pour qu'il ne puisse pas chasser les mouches acharnées sur la plaie vive, et demeure ainsi dans un état de douloureuse excitation qui active son allure. N'est-ce pas abominable?

Et qu'on ne m'objecte point, pour excuser ces horreurs, que l'âne est, par sa nature même, rétif, entêté, paresseux et que c'est à force de coups seulement qu'on obtient son obéissance et qu'on lui donne du courage. Au contraire, traité avec douceur, il étonne par son zèle et sa docilité. A cet égard, on obtient, à Naples, de véritables prodiges. Pendant mon séjour dans cette ville, à ma fenêtre de l'Hôtel du Vésuve, je ne me lassais pas de voir filer au grand trot, sur le quai, des ânes pas plus hauts qu'un chien de belle taille et qui étaient vraiment extraordinaires. Visiblement bien nourris, bien

étrillés, l'œil vif, le pelage luisant, avec un air de joie et de santé, ils allaient comme le vent, portant sur le dos, au milieu du harnais, la petite main de cuivre, pour conjurer le mauvais œil, et, à peine chatouillés du fouet, ils entraînaient derrière eux, sur une sorte de léger haquet à deux roues trois, quatre personnes, et même quelquefois davantage.

Non content de l'assommer inutilement de coups, l'homme se moque de l'âne, le tourne en ridicule, et il l'a adopté comme symbole de l'ignorance, de la bêtise et de la laideur. Je me demande sérieusement pourquoi. L'âne n'est nullement stupide, possède de précieux instincts, est très éducable et se plie intelligemment, quand nous savons nous y prendre, à toutes nos exigences. En ce qui concerne le mérite esthétique de sa personne, je veux bien concéder qu'il est d'aspect rustique et que sa voix pourrait être plus harmonieuse; mais c'est tout, et je ne pousse pas, en sa présence, le cri d'épouvante et de dégoût de la foi shakespearienne, quand, éveillée de son rêve, elle reconnaît qu'elle presse contre son cœur et qu'elle caresse une tête d'âne. En somme, il n'a rien de hideux ni de difforme. Un bel âne est beau à sa façon; et j'aime beaucoup, pour ma part, son attitude modeste et pensive, ses yeux mélancoliques, ses oreilles de velours, et surtout son pied de gentilhomme de bonne race, son joli pied, si léger, si fin, si aristocratique.

Croyez-moi, la brutalité et le mépris ont toujours tort. Avant d'insulter l'âne par nos rires imbéciles et de l'abrutir par notre violence, nous devrions réfléchir un peu. Loin de me moquer de son ignorance, je l'en félicite. Car, s'il existe un baudet haïssable, parmi les bêtes comme parmi les hommes, c'est l'âne savant.

FRANÇOIS COPPÉE.

DIEU

Il commence à se faire tard.

La fête bat son plein.

Les gais compagnons sont hauts en couleur, bruyants et amoureux.

Les belles filles, dégrafées, s'abandonnent. Leurs yeux, doucement se mi-closent, et leurs lèvres qui s'entr'ouvrent laissent apercevoir les trésors humides de pourpre et de nacre.

Jamais pleines et jamais vides, les coupes!

Les chansons s'envolent, scandées par les cliquetis des verres et les cascades du rire perlé des belles filles.

Et puis voilà que la très vieille horloge de la salle à manger interrompt son tic tac monotone et ronchonneur pour grincer rageusement, comme elle fait toujours quand elle se dispose à sonner l'heure.

C'est minuit.

Les douze coups tombent, lents, graves, solennels, avec cet air de reproche particulier aux vieilles horloges patrimoniales. Elles semblent vous dire qu'elles en ont sonné bien d'autres pour vos aïeux disparus, et qu'elles en sonneront peut-être encore pour vos petits-fils, quand vous n'y serez plus.

Sans s'en douter, les gais compagnons ont mis une sourdine à leur tumulte, et les belles filles n'ont plus ri.

Albéric, le plus fou de la bande, a levé sa coupe et avec une gravité comique :

— Messieurs, a-t-il dit, il est minuit. C'est l'heure de nier l'existence de Dieu.

Et tous, debout, le verre en main, nient l'existence de Dieu.

— Toc, toc, toc?

On frappe à la porte.

— Qui est-ce?... On n'attend personne et les domestiques ont été congédiés.

— Toc, toc, toc?

— Entrez!

La porte s'ouvre et laisse apercevoir la grande barbe d'argent d'un vieillard de haute taille vêtu d'une longue robe blanche.

— Qui êtes-vous, bonhomme? demanda Albéric.

Et le vieillard répondit avec une grande simplicité :

— Je suis Dieu.

A cette déclaration, tous les jeunes gens éprouvèrent une certaine gêne; mais Albéric, qui décidément avait beaucoup de sang-froid, reprit :

— Ça ne vous empêchera pas, j'espère, de trinquer avec nous?

Dans son infinie bonté, Dieu accepta l'offre du jeune homme, et bientôt tout le monde fut à son aise.

On se remit à boire, à rire, à chanter.

Le matin bleu faisait pâlir les étoiles quand on songea à se quitter.

Avant de prendre congé de ses hôtes, Dieu convint, de la meilleure grâce du monde, qu'il n'existait pas.

ALPHONSE ALLAIS.

LE PURITAIN

Drapé dans sa raideur auguste de sa foi,
Les pans de son manteau, déployés jusqu'à terre,
Il va, les yeux baissés et le rictus austère
Comme un phalène noir des songes d'autrefois

Sa Bible aux lourds fermoirs au creux de son bras droit
Dans ce sombre tableau mêle une tâche claire.
Il va, ce fondateur d'une neuve Angleterre,
Humble comme un lépreux et noble comme un roi.

Il va, fuyant la pompe et l'encens des chapelles,
Craignant de succomber au charme qui l'appelle
Vers la beauté des jours et l'ivresse des corps.

Et pensif, le pas lourd, l'âme immensément pure,
Le puritain, fermant ses sens à la nature,
Marche, fuyant la vie et rêvant dans la mort.

RENÉ PUAUX.



LE PURITAIN.



ÉTUDE



LA POÉSIE AU CONSEIL MUNICIPAL

RONDEAU

Ma pipe est de terre authentique,
Elle est signée en creux « Gambier »
Avec la bande de papier
Sur le canal aromatique
Répétant la marque en entier.

Poète, amant de l'esthétique,
Qui rimaille au bord du sentier,
Je fume d'un air extatique
Ma pipe.

Ou bien, dans le plus beau quartier
De notre vieux pays gothique
Reconstruit de mauvais mortier,
Je nargue son faux air pratique,
Fumant au nez de mon portier
Ma pipe.

RHUME DE CERVEAU

En proie au rhume,
Dans le grand lit.
Ma femme lit,
Bavarde et fume.

Son œil s'allume,
Son front blanchit,
Son teint rougit,
Et son nez hume.

Le coryza
Qui te blessa
Monte la garde.

S'il t'ennuya,
Moi, je te garde...
Alleluia!

ARMAND GRÉBEAUVAL.
(Président du Conseil Municipal de Paris.)

PREMIÈRE DÉSILLUSION

MAMAN.
JEANNOT, *sept ans.*
LILI, *dix ans.*

Maman coud. Les enfants, assis par terre, s'amusent avec une quantité de jouets, épars. C'est le matin, avant déjeuner.

JEANNOT, *soudain réfléchi.* — Alors, maman, c'est encore le petit Jésus qui a apporté tout ça?
MAMAN. — C'est encore lui.
JEANNOT. — Cette nuit?
MAMAN. — Mais oui.
JEANNOT. — A quelle heure?
MAMAN. — Vers les minuit.
JEANNOT. — A l'heure qu'il est né?... Résonnez musettes !
MAMAN. — Sans doute.
JEANNOT. — Il est gentil. Surtout pour le chemin de fer mécanique.
MAMAN. — Ça t'a fait plaisir?
JEANNOT. — Beaucoup. Je lui écrirai pour le remercier. Une petite lettre, sur mon papier à décalcomanies.
MAMAN. — C'est ça. Elle n'a pas besoin d'être longue.
JEANNOT. — A quelle boîte, il faudra que je la jette, dis, petite mère?
MAMAN. — C'est trop loin. Tu me la donneras. Je la ferai porter par Jean.
JEANNOT. — Non. Papa dit qu'il oublie souvent les lettres. Je veux que ça soit toi.
MAMAN. — Je la jetterai.
JEANNOT. — Un timbre de combien tu mettras? Un de cinq francs?
MAMAN. — Juste.
JEANNOT. — Oh! ça coûte cher d'écrire au ciel! C'est toi qui me paieras le timbre?
MAMAN. — Oui. Joue.
JEANNOT. — Dans combien d'années qu'elle arrivera, ma lettre?
MAMAN. — Tout de suite.
JEANNOT. — Aussi vite qu'une prière?
MAMAN. — Aussi vite.
JEANNOT. — Je t'aime bien, petite maman.
MAMAN. — Moi aussi, mon trésor. Seulement veux-tu? ne parle pas tant, parce que ta petite mère a bien mal à la tête!
JEANNOT. — Alors tu souffres?
MAMAN. — Beaucoup.
JEANNOT. — En ce cas je n'aime plus si fort le petit Jésus.
MAMAN. — Et pourquoi donc ça?
JEANNOT. — Parce qu'il ne souffre pas, lui. C'est pas juste.
MAMAN. — Mais il a souffert, mon mignon.
JEANNOT. — Quand donc ça, s'il vous plaît?
MAMAN. — Quand il s'est fait homme, et qu'il est venu sur la terre, et qu'il est mort sur la croix.
JEANNOT. — Tant pis. Il n'avait qu'à pas bouger de chez lui.
MAMAN. — Tu dis de vilaines bêtises.
JEANNOT. — Comment se fait-il que sur mon chemin de fer, il y a une étiquette du magasin du

Paradis des Enfants? Ça n'est donc pas le petit Jésus?
MAMAN. — Si, c'est lui. Mais où veux-tu qu'il se fournisse, si ça n'est pas au Paradis?
JEANNOT. — C'est vrai. Mais ma trompette était dans une boîte du *Bon Marché.* Le petit Jésus ne va pas au *Bon Marché.*
MAMAN. — Si. Parce que c'est moins cher là qu'ailleurs.
JEANNOT. — Et il en a tant à donner! Tu as raison. Je voudrais le voir.
MAMAN. — Il est invisible.
JEANNOT. — Comment est-il fait?
MAMAN. — Comme sur les images...
JEANNOT. — Blond?
MAMAN. — Oui, avec des yeux bleus.
JEANNOT. — Qu'en sais-tu, puisqu'il est invisible?
MAMAN. — Moi, rien. Mais il y a des gens qui l'ont vu.
JEANNOT. — Qui ça?
MAMAN. — Les saints.
JEANNOT. — Où demeurent-ils?
MAMAN. — On ne sait plus.
JEANNOT. — Ils sont déménagés?
MAMAN. — Non. Ils sont morts.
JEANNOT. — C'est embêtant.
MAMAN. — Allons, ne pense pas à tout ça et amuse-toi gentiment avec Lili. Elle est plus sage que toi, ta sœur; elle ne dit rien.
JEANNOT. — C'est qu'elle n'a rien à parler (*A sa sœur.)* T'as reçu aussi des belles affaires dans tes souliers. Mais ça n'a pas l'air de te faire plaisir? Tu ne joues pas avec?
LILI. — Si.
JEANNOT. — Mais non.
MAMAN. — Jeannot a raison. Tu parais tout ennuyée.
LILI, *sérieuse.* — Je suis très contente, là.
MAMAN. — Tu dis ça en faisant ton petit nez pincé, comme quand tu vas pleurer.
LILI. — Qu'on me laisse m'amuser, qu'on ne s'occupe pas de moi.
JEANNOT. — Laisse-la, petite mère. Moi, quand elle est comme ça, qu'elle fait sa lune, eh bien, je la laisse.
MAMAN. — Oui. Et sais-tu ce que tu ferais, mon petit homme, si tu étais gentil? mais bien gentil?
JEANNOT. — Quoi? Quand tu me parles comme ça, poliment, je sens que ça va être quelque chose d'ennuyeux.
MAMAN. — Mais non. Si tu étais un amour, tu irais une minute dans mon cabinet de toilette tenir compagnie à cette pauvre mère Louis qui est là, toute seule, en train de raccommoder, et tu lui raconterais les belles affaires que tu as reçues pour ton Noël.
JEANNOT. — C'est bon. Tu veux que je m'en vas? Eh bien, je m'en vas.
MAMAN. — Tu reviendras dans dix minutes.
JEANNOT. — Ah! peut-être pas. Une fois que je serai avec la mère Louis...
MAMAN. — Va, mon petit poulet. Tu feras ce que tu voudras. *(L'enfant s'apprête.)* C'est ça, emporte ton chemin de fer. (*Il ouvre la porte.)* Tu es gentil tout plein. A la bonne heure. Aussi tu auras des étrennes!... Je ne te dis que ça! *(Il referme la porte. Maman et Lili sont seules.)*
LILI, *qui fond en larmes.* — Oh!
MAMAN. — Qu'est-ce que tu as? Lili! Réponds.
LILI. — Oh!
MAMAN. — Mais qu'as-tu? Du mal?
LILI. — Pas de bobo.
MAMAN. — Quoi?
LILI. — Du chagrin.
MAMAN. — On t'a fait du chagrin? Qui ça?
LILI. — Tout le monde.
MAMAN. — Pas moi?
LILI. — Si, toi, papa, le petit Jésus, tout le monde.
MAMAN. — Comment ça, Seigneur?
LILI. — Mon Noël! Mon pauv' petit Noël!
MAMAN. — Eh bien?
LILI. — Eh bien, je sais que c'est pas le petit Jésus. Je sais que c'est toi... Rien que toi!
MAMAN, *prête à mentir.* — Ah bien! par exemple!
LILI.— Je t'ai vue!
MAMAN. — Ce n'est pas vrai. Tu dormais.
LILI. — Comment le sais-tu? Tu vois bien que c'est toi! je t'ai vue.
MAMAN, *tendre.* — Mon pauvre petit minet!
LILI. — Alors, je ne suis pas contente et mes joujoux m'ennuient, ils me font de la peine.
MAMAN. — Oh! ils ont coûté si cher!
LILI. — Tu vois! Tu vois bien! Moi qui croyais jusqu'ici!... Oh!... Le petit Jésus s'est fichu de moi... Je suis en colère... je vais casser ma crèche.
MAMAN. — Veux-tu bien te taire *(La câlinant.)* Voyons, mon chéri. Comment donc est-ce que je pourrais te consoler?
LILI. — Il n'y a qu'une chose, tiens, si tu veux?
MAMAN. — Quoi?
LILI. — C'est de donner mes joujoux de Noël à une maman de pauvres petits enfants qui croient encore aux visites du petit Jésus. Comme ça, je serai consolée. Ça y est-il?
MAMAN. — Oui... mais qui?
LILI. — La mère Louis! cette pauv' mère Louis qui vient faire les ourlets à la journée! Elle a deux petites filles qui doivent encore avoir confiance dans les souliers... On va y donner mes Noëls. C'est entendu.
MAMAN, *attendrie.* — Viens lui dire ça toi-même Tu es un vrai trésor. *(Confidentiellement.)* Mais pas un mot à ton frère. Il faut encore le laisser croire.
LILI. — N'aie pas peur. Oh! mon Dieu! Et puis qui sait! Ça ne lui fera peut-être rien le jour où il découvrira la chose... Les garçons, c'est pas comme nous. Ils ne sentent pas ces petites choses du cœur.
MAMAN. — Allons voir la mère Louis.

HENRI LAVEDAN.



FEUILLETS D'ALBUM

CHARLES LÉANDRE



Croquis pris lors ¡du championnat de la lutte.


ORBI


ICTVS
Kupka

LA NEIGE

Du lourd nuage gris qui vient de se dissoudre,
La neige tombant dru, blanchit plaine et coteau;
Et la Terre paraît un immense gâteau
Que Dieu, du haut des cieux, couvre de sucre en poudre...

Sa majesté Phœbé porte, en le firmament,
De gueule d'or sur fond bleu : par ces nuitées
Que la neige est jolie, en son rayonnement
De blancheurs, par le ciel d'un peu d'azur teintées!

Neige, neige candide, es-tu le voile épais
Jeté sur nos douleurs et sur notre torture?
Es-tu, symbole heureux! l'albe manteau de paix
Étendu, par un Dieu meilleur, sur la nature?

Neige silencieuse et douce, n'es-tu pas
Le tapis posé par les Chimères amies
Sur le chemin du Mal, pour étouffer ses pas,
Et retarder l'éveil des Peines endormies?

Voici venir le noir dégel : la nue en pleurs
S'épanche lentement, et la neige épandue
Qu'entraînent les ruisseaux prend d'immondes couleurs;
La neige avec la Fange est déjà confondue.

Voici venir le noir dégel, et ses rancœurs,
Virginités de l'âme aux éphémères charmes!
Quand sur nos rêves blancs ont bruiné les larmes,
Ils ne sont plus que lie et débâcle en nos cœurs!...

Du lourd nuage gris qui vient de se dissoudre,
La neige, tombant dru, blanchit plaine et coteau,
Et la Terre paraît un immense gâteau
Que Dieu, du haut des cieux, couvre de sucre en poudre.

RAOUL LESENS.

SOUS LA PLUIE

Je sortais un soir vers dix heures de la Samaritaine.

Il pleuvait à verse, et comme j'étais dépourvu de parapluie, je me mis à marcher très vite en murmurant : « Oh! mon chapeau, mon pauvre chapeau! »

En traversant le Pont-Neuf, j'aperçus une jeune fille qui était arrêtée en face de la statue de feu Henri IV, et qui regardait du côté de la Belle-Jardinière avec inquiétude.

Je ne vous décrirai pas la couleur de ses yeux ni la nuance de ses nattes : à une pareille heure et sous un tel déluge il faudrait avoir le diable au corps pour s'arrêter à ces détails. (Il y en a pourtant qui le font, mais c'est leur affaire!)

Sachez seulement qu'elle avait une tournure... (rien du petit matelas que vous savez) une tournure tout à fait alléchante.

Si alléchante même, que je l'abordai (la jeune fille) avec l'air benêt qui convient en de semblables circonstances :

— Vous allez vous faire mouiller, mademoiselle!

— Oh! non, monsieur, vous voyez bien que j'ai un parapluie.

En ce moment j'eus l'horrible pensée de pousser plus loin l'aventure rien que pour avoir ma part du *pépin*.

— N'empêche, repris-je, qu'il est fort imprudent de rester ainsi exposée au vent et à l'humidité. Mais vous attendez peut-être...

— Oui, voilà un quart d'heure que je l'attends...

Son amoureux, me dis-je, partons!

La jeune fille continua :

— ...Mais elle n'arrive pas!

Elle! vous ne sauriez croire combien ce féminin me soulagea.

— Elle ne peut tarder, m'écriai-je.

— Je l'espère, c'est même étonnant, elle passe tous les soirs à la même heure. Oh! que c'est ennuyeux! Elle ne vient pas... elle ne vient pas!...

Alors, je hasardai timidement :

— Pardon, mademoiselle, de mon indiscrétion; c'est sans doute une amie que vous attendez?

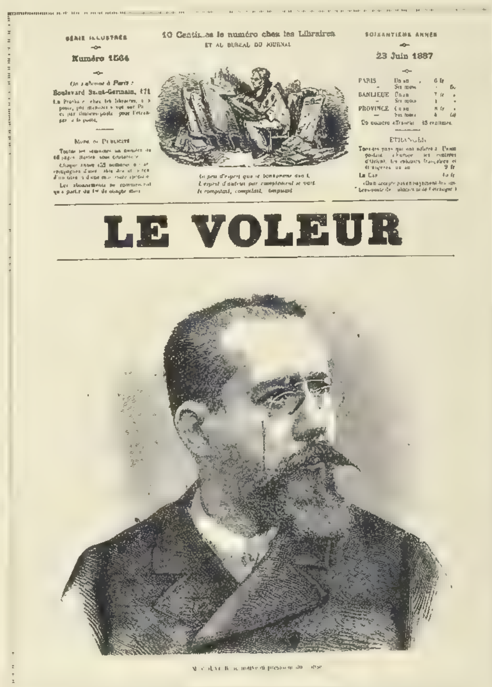
— Mais non, fit-elle d'un air candide; c'est l'omnibus!...

. . . .

Je cours encore!

MAURICE MAC-NAB.

LES GAIETÉS DU JOURNALISME



SÉRIE ILLUSTRÉE — 10 Centimes le numéro chez les Libraires — SOIXANTIÈME ANNÉE

Numéro 1564 — 23 Juin 1887

LE VOLEUR

Réduction d'une première page de journal.

nnée. N° 46. 1er Février 1901. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✳ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (XIe)

COCORICO



Journal Bi-Mensuel, Artistique, Littéraire et Humoristique — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



MUSIQUE PROFANE
ET MUSIQUE SACR

DEUX

Panneaux Décorati

EN COULEURS

De A. COSSARD

Mesurant 71 × 38

La paire : **10** francs ; franco : **11** fra

AVIS IMPORTANT

Nous tenons à la disposition des Amateurs des emboitages artistiques pour la reliure de l'année 1900.

Ces cartonnages, recouverts de toile *vieux vert* ou *gris clair*, sur lesquels, de même que pour l'année précédente, le **Coq** de Steinlen est imprimé en noir, crête rouge et lettre or, sont mis à la disposition des collectionneurs au prix de **3** francs.

Pour les abonnés le prix est fixé à **deux** francs.

Prière de joindre aux commandes *60 centimes* pour le port.



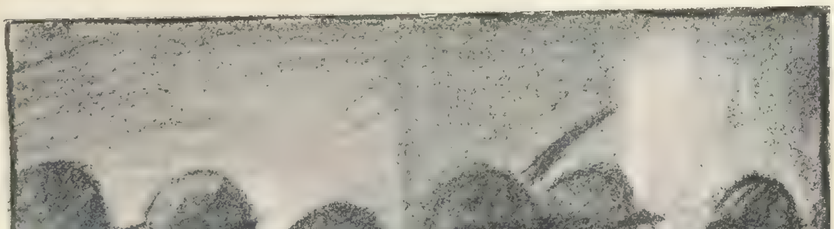
COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

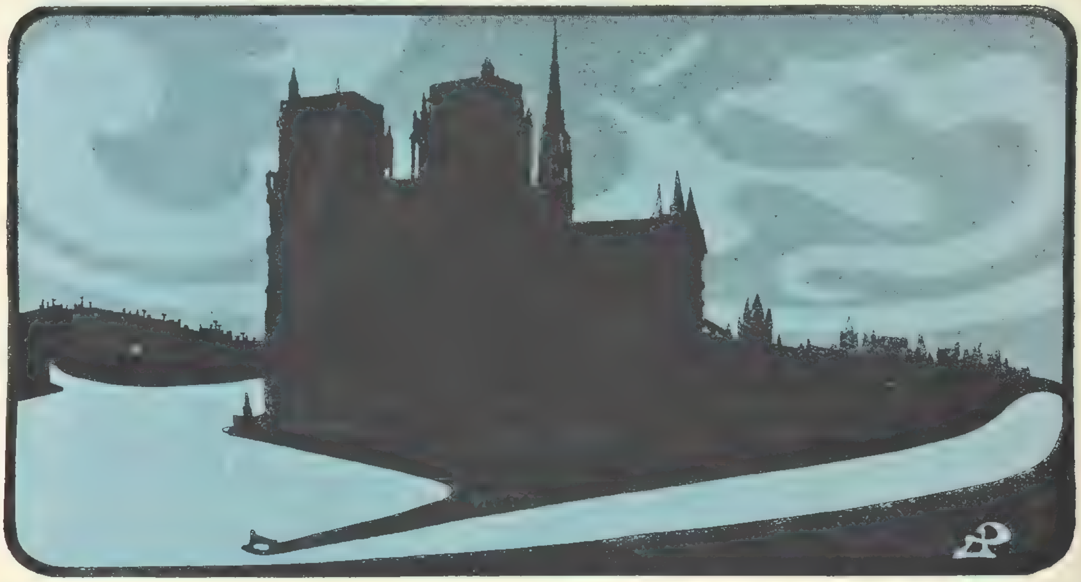
Nº 46.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

STEINLEN



VERS LES CHANTIERS



Nocturne.

PITIÉ

Assurément, Harry Cower n'était pas pauvre; les petites rentes que lui légua sa tante d'Asie Mineure suffisaient à le faire vivre. Seulement, un soir de vadrouille (1), il perdit à la *bataille* (2) une telle somme, qu'il se trouva en instance de cent louis; or, les dettes du jeu sont des dettes d'honneur; je ne sais pas pourquoi les dettes de tailleurs ou de bouchers sont moins honorables.

Harry chercha dans tout Paris un ami obligeant; il en découvrit un qui lui indiqua l'adresse de Samuel Saurien. Saurien, suivant le proverbe, ne prêtait qu'aux riches. Examinée la situation de Cower, il exulta :

— Vous voulez 2 000 francs, mon cher ami?... Laissez-moi vous appeler : mon cher ami.

— Oui, fit Harry, tout tremblant.

— Eh bien! vous aller voir si je suis gentil.. Je vous en prête 14 000.

— Bah! fit Harry, pris de panique.

— Et sans intérêt, encore.

— Non, non, je vous en supplie! fit Harry glacé d'effroi.

— Et mieux que ça, je vous indique un placement admirable; je vous cède presque pour rien, pour 12 000 francs... devinez quoi? Ah! je vous gâte! un crocodile empaillé, que Napoléon Ier, en personne, rapporta d'Égypte... Hein! est-ce une occasion?

— Tout de même, j'aimerais mieux de la rente anglaise.

— Mon cher, reprit sèchement Samuel, je ne veux que votre bien.

— Je le vois! pardieu, que vous le voulez...

— Ah! vous plaisantez! c'est à prendre ou à laisser.

Harry prit le crocodile, plus deux mille francs; en échange, il laissa 14 000 francs de billets.

Rentré chez lui, il pendit son acquisition au plafond, étala ses deux mille francs sur la table et se prit à réfléchir amèrement : « Voilà où le jeu m'a conduit! Je viens d'acheter six cents louis le droit d'en donner cent à un homme qui m'a volé la promesse de les payer; mes revenus de deux ans sont engagés; plus de soupers fins, plus de bons cigares, plus de stations dans les bars; plus d'amour, partant plus de joie; des soucis continuels, l'inquiétude des échéances, la misère en habit noir; je ne dînerai plus pour m'acheter des gants..., etc., etc. »

Or, tandis qu'il s'attriste sur sa situation, il entend... cloc... cloc... cloc... cloc..., le bruit régulier de gouttes d'eau tombant sur le parquet...

C'est, là-haut, le crocodile apitoyé qui pleure...

JEAN VEBER.

(1) Promenade nocturne coupée de stations en des lieux de mauvais renom.

(2) Sorte de jeu de cartes très compliqué.



la violette

Le ciel te bénisse, ô violette !...
Grâce à toi moyennant deux sous
La plus minable gigolette
Parfume parfois ses dessous ;

Lorsque tu meurs dans son corsage
De satinette ou de jersey,
L'homme prude devient moins sage ;
Et le pochard est dégrisé.

Au temps des finances trop calmes
Tu viens en aide au pauvre amant ;
Par toi ceux qui guignent les palmes
S'illusionnent un moment.

Quand avec des feuilles de lierre
Le marchand vient de te lier,
Tu vas, compagne familière,
De la mansarde à l'atelier...

Gentil bouquet du prolétaire
Par tous les humbles acheté,
Si tu te penches vers la terre,
Ce n'est point par humilité :

C'est que, frêle objet de romance,
Victime de crétins divers,
Tu crains, dès qu'Avril recommence,
L'avalanche des méchants vers.



HUGUES DELORME

LE MARIAGE DE PAUL DESCHANEL

OU

LES SÉANCES DU MATIN

AIR : *La Boiteuse*

I

Sachant bien qu'ils sont réputés
Pour leur flemme, les députés
Se dirent : Sans qu'il y paraisse
Il faut dompter cette paresse !...
Nous donn'rons, noble destinée,
Des séances en matinée :
La Chambre, en dépit des railleurs,
On y dort aussi bien qu'ailleurs !...

REFRAIN

Il faut les voir s'diriger vers la Chambre,
Bâillant et crachant, s'étirant les membres.
M'sieur' Mesureur s'écrie d'sa plus douc' voix :
« Au fond, j' m'en fous, mais j'ai la gueul' de bois. »
— « Sapristi, répond Pelletan,
C'est rudement embêtant,
Ya deux ans que j'n'ai pas pris d'bain ;
Pas moyen d' m'offrir ça c'matin ;
Quel sal' turbin !... »

II

Elégant quoique solennel,
Seul le sémillant Deschanel
Pense : Pendant qu'ils ronfleront
J'arrang'rai mes ch'veux sur mon front.
Dans mon tiroir (je suis pratique)
J'ai mon bâton de cosmétique,
Et j'apport' (c'est original)
Mon corset mauv' dans un journal.

REFRAIN

Il faut le voir, d'une allure guerrière,
S'peignant par devant, s'peignant par derrière,
Un' spectatrice en contemplant ses cheveux
Hurle, pâmée : « J'en veux, j'en veux, j'en veux !...
Mais le ieun' Popaul lui répond :
« Crampon, crampon, crampon !
N'en ayant point trop, j'te délègue
Au plus chev'lu de mes collègues,
A Georges Leygues !... »

III

Un jour il remarqua, peu fier :
« J'ai trois cheveux de moins qu'hier ;
« Je possèd' mêm' des pellicules,
« Et je trouv' ça très ridicule,
« La calvitie m'a tonsuré ;
« Roch'fort va m'traiter d'sal' curé !...
« Avant qu'j'aie la peau tout'plissée,
« Faut que j'dégote un' fiancée !... »

REFRAIN

Il faut le voir aller chez monsieur l'Maire,
S'bombant par devant ; s'cambrant par derrière ;
Les gens d'la Droite, en le raillant un peu,
Clament en chœur : « Au feu ! au feu ! au feu !... »
Mais la gauch' répond : « Cré mâtin,
Plus d'séance l'matin ;
Car pendant sa lune de miel,
I's' lèv'ra tard ; c'est l'essentiel :
Viv' Deschanel !... »

HUGUES DELORME.

30 Janvier.

LE MONSIEUR AUX IDÉES

Le monsieur aux idées est un pauvre diable qui promène sa misère sur le boulevard, à l'heure de l'absinthe.

L'argent, ce moteur universel, lui fait défaut ; il le cherche cet argent, mais il ne le trouve pas, car les projets du monsieur aux idées sont toujours du domaine du rêve, et les gens pratiques auxquels il s'adresse l'éconduisent tous, sans qu'il en soit toutefois découragé.

C'est le monsieur aux idées qui caresse la pensée géniale de doter Paris de tricycles publics pour faire concurrence aux fiacres ; c'est à lui également qu'appartient le projet merveilleux d'extraire des vieux journaux l'encre d'imprimerie qu'ils contiennent.

Le monsieur aux idées n'est pas un incompris ; c'est un incompréhensible.

FERDINAND BLOCH.

Dans le monde, tout ne se sait pas, mais tout se dit.

ANATOLE FRANCE.

⁂

Donner à une femme du raisonnement, des idées, de l'esprit, c'est mettre un couteau dans la main d'un enfant.

TAINE.



GIN-COKTAIL

Devant l'acajou roux du comptoir clair et sec,
Perché sur le sommet d'un tabouret classique,
Les genoux au menton, la courte pipe au bec,
Un gentleman sanguin et grave s'intoxique.

Il jette à son gosier des alcools compliqués
Avec le geste roide et bref d'un automate;
Pas un pli ne se fait aux habits étriqués,
Pas un muscle ne bouge en sa face tomate.

Près de lui, le barman propre en son veston blanc
Pile, agite, renverse et touille. et tripatouille ;
Les rayons de cristal ont un linge troublant,
Le plafond des drapeaux que la brise chatouille.

Les garçons aflairés, joyeux comme Deibler
Servent pour les clients amoureux d'exotisme
Le martiny coktail et le sherry-gobler,
Excellents pour les gens gonflés de rhumatisme ;

Mais sérieux comme un mort, rouge comme un rumsteck,
Sans rien voir, et tout à son acide prussique,
Les genoux au menton, la courte pipe au bec,
Le gentleman sanguin et grave s'intoxique.

ANDRÉ BARDE.



L'ENFANT ET LE PRÉCEPTEUR.

TROIS PETITES CROTTES

DANS UN SALON

J'entreprends de chanter ici la malpropreté non pareille du poète Claudius Claudio et celle de Claudia, son épouse, la même qui, pour avoir pris un bain une fois, ramenait tout à cet événement, disant : « Telle chose arriva, tant d'années, tant de mois, tant de jours, avant ou après que je me fusse baignée. » Muse, inspire-moi ; chante, déesse ! Évoque en mon souvenir, vivante, la vision de ces deux cochons ; suggère à mon esprit les images heureuses et les comparaisons habiles ; fais se multiplier sous mon style et l'hyperbole majestueuse, et la friponne catachrèse, et la licencieuse synecdoche qui prend la partie pour le tout, et la métonomase agréable aux dieux. Il me faut des tropes dignes de ceux auxquels je les aurai consacrés. Visite donc, mon sein, Immortelle !

Certes il est exact de dire que la douce et tendre Claudia avait accoutumé de torcher ses narines aux plis multiples de sa chemise, et il convient de rapporter que Claudio, homme expert en l'art de marier les rimes savantes, ne mit jamais de chaussettes propres qu'il ne les enfilât par-dessus les vieilles, laissant ainsi à celles-ci le loisir de filtrer lentement à travers les mailles de celles-là ; mais une chose qui ne saurait être célébrée en termes suffisamment pompeux, c'est le visage, l'infâme et monstrueux visage du môme né de l'accouplement de Claudius Claudio aux mains noires et de Claudia aux cils chargés de barricades. Quelques mots suffiraient, en effet, à dépeindre les joues de cet aimable enfant, l'épaisse armure qui les revêtait d'un vernis de confitures séchées mêlées à des chiures de mouches, à d'antiques suies, à des peluches frêles, à des duvets d'édredons éventrés ?... Par Pollux ! il eût témoigné d'une témérité bien surprenante, celui qui eût voulu décrasser cette jeune face sans le secours de la varlope habile à soulever les copeaux, du papier de verre habile à user le granit et de l'acide sulfurique habile à ronger le métal.

Or, un jour que j'étais venu rendre visite au poète Claudius Claudio, je vis trois petites crottes, couleur d'ocre, qui se prélassaient tranquillement, côte à côte, au plus bel endroit du salon. Cette découverte inattendue m'emplit d'un étonnement extrême, et je l'allais exprimer à haute voix, quand le poète, d'une voix douce :

— Vous regardez ces trois petites crottes ? fit-il.

— Il est vrai, répondis-je.

Il reprit, satisfait :

— C'est mon petit qui les a faites.

— Ah ! ah ! m'écriai-je.

Mais lui, — et un sourire béat errait sur sa bouche d'heureux père :

— Oui, c'est mon petit garçon lui-même. Mon cher, vous ne sauriez concevoir à quel point cet enfant est propre !... C'est à peine s'il a douze ans, et cependant — admirez une telle précocité chez un enfant d'un âge si tendre — IL FAIT TOUJOURS A LA MÊME PLACE.

GEORGES COURTELINE.



FÉVRIER

Février, gai comme un pinson,
Successeur de Janvier morose,
Toi que le Carnaval arrose
De son champagne polisson,

O Février, joli garçon
Caché sous un domino rose,
Ton nom coquet a quelque chose
Et du sourire et du frisson.

Dis, mon ami, d'où te vient-elle
Cette belle joie immortelle
Toujours folle et jeune toujours?

— « *La cause en est simple et certaine :*
« *J'ai vingt-huit, parfois vingt-neuf jours...*
» *Mais n'atteins jamais la trentaine !* »

JACQUES NORMAND.

LA BALLADE DES CRÊPES

L'odeur des crêpes réveille en moi l'essaim des souvenirs. Je me vois au logis de famille auprès du feu qui flambe ; on apporte la poêle et soigneusement on l'essuie. Mais d'abord, on a dû préparer la pâte suivant les procédés de la « Cuisinière bourgeoise » des œufs ont été cassés sur le bord des saladiers à fleurs. Le lait est frais, le rhum est bon, les petites voisines sont réjouies, elles plongent leurs mignonnes mains dans la farine et se disent en babillant : « Faisons des crêpes, beaucoup de crêpes !... »

Une crêpe n'est jamais perdue.

Voilà, dans la poêle, la pâte liquide et parfumée qui s'étend, se fige et se dore. On dirait la pleine lune quand elle s'élève jaune et ronde au fond des cieux. Le difficile est de faire sauter la crêpe... une, deux... la voilà dans les cendres ! le chat qui ronronne près des chenets apprécie cette aventure ; et de sa patte svelte, écartant délicatement la braise, il attire les débris, les flaire, les happe, les secoue et les avale avec un air de dire :

Une crêpe n'est jamais perdue !

J'ai souvenance principalement qu'un de ces jours de carnaval une jeune mendiante entra dans la maison. Elle était en haillons et se tenait confuse au milieu des voisines dont la joie fut un instant troublée.

Il faisait, au dehors, un brouillard noir, un froid barbare et la malheureuse tremblait; les yeux agrandis dans le visage pâle, elle était toute dépaysée au milieu de notre liesse. — « Tiens, pauvre fille, voici du pain, voici des crêpes, un peu de vie, un peu de joie, prends et emporte. » J'entends encore son remerciement grêle; je la vois sortir et disparaître au tournant du chemin creux qui s'ouvrait comme un abîme de brume...

Une crêpe n'est jamais perdue.

Bonnes journées, festins de famille, pâtisseries de carnaval, tout cela fut bientôt loin. Quand la grande guerre s'abattit sur la France, il fallut dire adieu aux voisines rieuses et partir. Il y a bon temps; mais je me souviens toujours de nos souffrances. Je me rappelle surtout, prisonnier évadé, les retours errants et grelottants le long des routes étrangères. Et lorsque j'atteignis le pays de Flandre, ironie cruelle, nous étions aux jours gras. Par les vitres des fermes on voyait en passant des flambées joyeuses. Au hasard du chemin, je frappe à une porte, et tout aussitôt une réconfortable chaleur me pénètre, une odeur vivifiante comme un souvenir des jeunes années. La poêle crépitait sur le feu et on faisait des crêpes.

Une crêpe n'est jamais perdue.

Quel bon logis clos. Au milieu des cuivres polis qui reflétaient la flamme, le présent et le passé se renouaient par-dessus les mauvais jours et je pressentais l'hospitalité familiale! Pourtant, il me fallait tendre la main, comme autrefois la jeune pauvresse dans la maison de mon père. « Assieds-toi », me dit la fermière. Et je m'assis en la regardant. Non, sans doute, cette belle Flamande aux couleurs de santé n'avait rien de la mendiante maigre qui me revenait à l'esprit. Pourtant quand elle déposa devant moi, qui mourais de faim, un grand plat de crêpes fumantes, il me sembla qu'elle se penchait avec un reconnaissant sourire pour me dire à l'oreille :

Une crêpe n'est jamais perdue.

Et voilà, compagnons, la Ballade des Crêpes. Mardi gras s'avance joufflu, un masque à la main. Il faut lui faire honneur. Rassemblons nos amis et les amies de nos amis; que le beurre entonne sur le feu son clair murmure et que le ciel nous tienne en joie! Racontons-nous les uns aux autres des histoires gaies ou touchantes. Qui sait si nous avons devant nous beaucoup de carnavals? Les vieilles coutumes peu à peu s'abolissent; avec les ans, la gaieté baisse, tout s'en va, tout se perd...

Une crêpe n'est jamais perdue.

PAUL MARROT.



UN NID

J'adore les enfants, tout haut, devant eux-mêmes,
Et, voyez si j'ai tort ; un marmot m'entendit
Et, de son air câlin : « Monsieur, puisque tu m'aimes,
Je te promets, dit-il, de te donner un nid. »

Un nid! sentez-vous bien quelle divine chose?
Cet ingénu trésor, l'appréciez-vous bien?
Un enfant, dont le cœur pas plus gros qu'une rose
Peut tenir dans un nid, fait ce présent au mien!

A quelque ambitieux que hante la chimère
De graver à jamais son nom dans le granit,
Un oiseau, tiède encor des ailes de sa mère,
Offre tout simplement par don suprême un nid!

Un nid! c'est la chaleur intime et le murmure,
La tendresse et l'espoir dans l'ombre palpitant,
C'est le libre bonheur bercé par la ramure,
Bonheur bien enfoui, voisin du ciel pourtant.

Un nid! mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au cœur ;
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme,
De mes vœux fatigués il émeut la langueur.

Ce mot a rencontré, dans l'infini de l'âme,
Une oasis profonde, et soudain découvert
La source qui répand la fraîcheur sur la flamme,
Et fait pour un moment oublier le désert...

SULLY PRUDHOMME.

LE SOUDARD

Le soudard a vêtu l'uniforme royal
Et drape son manteau d'un geste gentilhomme.
Il touche deux ducats pour égorger des hommes :
Il tuera pour ce prix, car son cœur est loyal.

Parfois, pour égayer son œil sentimental,
Une ribaude sait au fond du vidrecome
Verser à larges flots le blond jus de la pomme
En chantant un refrain très peu sacerdotal.

Alors le cœur léger et le pas vacillant
Il court avec Condé sous les remparts de Lens.
Dormant je ne sais où, l'âme sans épouvante.

Il verra Nordlingen, Mons, il a vu Rocroy,
Ne sachant rien, sinon se battre pour le Roy
Et puis mourir, pour une cause indifférente.

RENÉ PUAUX.



LE SOUDARD.


L'AVÈ


NT

A L'AMICABLE

Puisque c'est une loi lamentable et vulgaire
Que tout doive, ici-bas, se faner et mourir,
Lorsque nous sentirons en nos cœurs dépérir
La fleur de notre amour si vivace naguère,

Eh bien! nous en prendrons le parti, bravement,
Sans protestation, sans colère, sans plainte,
Comme aussi sans remords et sans honte et sans feinte,
Dédaignant les hasards d'un raccommodement.

Notre amour fut jadis comme un roi sur son trône;
Et quand on a goûté du pouvoir absolu,
Qu'on eut le nécessaire avec le superflu,
On a mauvaise grâce à demander l'aumône.

Donc, se laissant mourir de son mal inconnu,
Sans agonie et sans replâtrage équivoque,
De notre volonté commune et réciproque,
Notre amour s'en ira comme il était venu.

Il s'en ira, robuste et plein de sève encore,
Comme un lutteur vieilli qui craint pour l'avenir
Et renonce au combat avant de voir ternir
Les lauriers triomphants dont son front se décore.

Nous lui ferons alors un bel enterrement,
Simple, mais de bon goût, dans le genre moderne;
Nous suivrons le convoi, graves, muets, l'œil terne,
Religieusement et solennellement.

Nous n'irons point chercher la croix ni la bannière,
Ni les prêtres bavards ni les pleureurs gagés,
Et nous abrègerons les discours obligés
Sur la couche où sera sa demeure dernière.

Nous laverons le corps de précieux parfums,
Et pour le préserver contre la pourriture,
Nous ferons un bûcher d'une haute stature
Avec tous les débris des souvenirs défunts :

Les mèches de cheveux, les lettres embaumées,
Et les bouquets séchés, et les rubans jaunis,
Et les portraits couverts de baisers infinis
S'envoleront dans l'air en vapeurs parfumées.

Nous porterons le deuil pendant le temps voulu,
Par la civilité la plus élémentaire;
Mais nul ne reviendra pleurer avec mystère
Sur le tombeau voilé d'un silence absolu.

ARMAND MASSON.

LA GRÈVE DU MÉTRO

Arrivant vers quatre heures à la station du Métropolitain proche de la Porte-Maillot, je me heurtais à un volet fermé sur lequel se détachait cette pancarte :

Les employés qui n'auront pas repris leur service demain seront considérés comme démissionnaires.

Mon premier mouvement fut de colère contre ces employés qui, se mettant en grève, me privaient de mon habituel moyen de transport.

Puis la réflexion venant, je pensais que les pauvres bougres n'étaient pas seuls coupables et que leurs directeurs avaient une forte part de responsabilité. Devant l'agent gardien de la pancarte, j'esquissais un geste menaçant — ou que je crus tel — et m'écriais : « Sale compagnie! » L'agent ne broncha pas. Moi, peu tenace, je lui tournai les talons pour gagner la station du chemin de fer de Ceinture. Cinq minutes de queue, six sous allongés à la receveuse — le double du Métro — une galopade dans les escaliers, une course folle à la poursuite du train qui se met en mouvement, menaçant de m'abandonner sur le quai, une portière ouverte, une bourrade d'un employé. Me voilà enfermé dans un compartiment vis-à-vis d'une fort jolie fille dont mon air ahuri semble faire la joie. Le train roule, les ressorts du wagon gémissent, j'esquisse un sourire à l'adresse de ma voisine — une petite ouvrière sans doute — qui, par contenance tire des profondeurs de son réticule un carnet vert qu'elle feuillette avec acharnement.

C'est un carnet de chèques... de trois sous valables en voyages sur le Métro. J'en possède un semblable. Par esprit d'imitation je le sors de ma poche et le considère d'un œil attendri.

La demoiselle me regarde, sourit, la glace est rompue. Je porte la main au bord de mon chapeau et le dialogue s'engage :

— Je vois, mademoiselle, que nous sommes deux victimes de la grève...

— En effet, monsieur.

— Toutefois, s'il m'est désagréable d'être privé du Métro, je plains encore plus les employés qui...

— Oh! moi, monsieur, je ne les plains pas!

— Que vous ont-ils donc fait mademoiselle!

— Il y en a un, monsieur, qui m'a brutalisée hier en me poussant dans un wagon et de plus il m'a pincée.

— Où donc, mademoiselle?

— Monsieur!

J'ai été un peu loin, je l'avoue; mais en contemplant la majestueuse mappemonde qui sert d'assises à la petite personne, je devine facilement l'endroit sensible.

Je voudrais bien renouer la conversation, mais ma voisine a été froissée dans sa pudeur et regarde obstinément au carreau. Cependant, faisant effort, je risque :

— Cet employé a été vraiment inconvenant!

Pas de réponse, je continue :

— Mais il est heureux pour vous que l'auteur de cette sotte plaisanterie n'ait pas été un chef de station.

Cette réflexion saugrenue me ramène l'attention de la boudeuse ;

— Pourquoi, monsieur?

— Il eût peut-être poussé l'inconvenance plus loin!

J'ai encore passé les limites et de nouveau on me boude.

Quelques minutes de silence... le train s'engage sous le tunnel des Batignolles... je m'aperçois que la lampe du plafond est éteinte. . . . .

. . . .

Nous entrons maintenant en gare, ma voisine est un tantinet ébouriffée, son chapeau penche à droite de son visage fort rouge, mais dont la physionomie ne semble pas trop mécontente, bien que les yeux se détournent obstinément des miens. Le train stoppe... je me précipite à la portière... j'offre une main qui n'est pas refusée et dont on se sert pour sauter légèrement sur le quai en murmurant dans un fou rire :

— Seriez-vous chef de station sur le Métro?

PAUL IRELLE.

Année. N° 47. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.
rier-1er Mars 1901.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe)

COCORICO

Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 47.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



. . . .
Il faut un jour vieillir, et la vie, entre nous,
Cette étoffe où, malgré les ans qui la morcellent,
Quelques instants d'amour par places étincellent,
N'est qu'un triste haillon sans ces paillettes-là!

VICTOR HUGO, *Le Roi s'amuse*, acte III.


LES CIVIL



Dessin de François Kupka.

BALLADE DU MÉCHANT HIVER

« La science ne respecte rien.
« Ne voilà-t-il pas qu'elle ose porter
« la main sur les cigales !
« L'Académie des sciences a entendu
« un long mémoire où l'on prétend qu'il
« s'échappe de leurs ailes des essaims
« de microbes on ne peut plus malfai-
« sants. »
Le Journal, 17 février.

Chaque soir stupide s'achève
Dans le plus fâcheux des hivers :
Le soleil est toujours en grève ;
Marlous, cambrioleurs divers,
Exercent sous l'œil des Javerts
Sans mettre un terme à leurs fringales.
Loubet fait la chasse aux piverts ;
Les temps sont durs pour les cigales.

Plus n'est de plaisir, même en rêve ;
Nous rions jaune, et de travers,
Car nos gaîtés s'envolent vers
Les Anglais aux sanglants revers....
Voici que l'ex-prince de Galles
Plastronne devant l'univers :
Les temps sont durs pour les cigales.

C'est l'âpre Février, où crève,
Comme les mouches et les vers,
Le grillon à la chanson brève...
Tu n'es point de Liège,... d'Anvers?
Use donc, poète pervers,
Tes vestons et tes astragales :
Pour toi les dizains sont trop verts.
Les temps sont durs pour les cigales.

ENVOI

Princesse à qui j'offre mes vers
Pleins d'une ferveur sans égales,
Que tes draps chauds me soient ouverts :
Les temps sont durs pour les cigales.

HUGUES DELORME.

LA POULE, LE CHIEN ET LA BELLE DAME

Mon charbonnier possède une poule.

Hier matin, sur le trottoir, celle-ci picorait (ou picotait, car les deux, j'imagine, peuvent se dire), lorsqu'elle a été rencontrée par un chien, un de ces bichons de dames, gros comme les petits bancs de théâtre.

Et ce chien parisien n'avait jamais vu de poule de sa vie. Il a commencé par en faire le tour, rapidement; ensuite, appuyé sur ses pattes de devant, dans une attitude de défi, il s'est mis à l'injurier avec grand bruit; enfin, il a recommencé à décrire des cercles, jappant, autour de cette paysanne.

Agacée, la poule a attendu qu'il eût le derrière tourné de son côté, et alors, à grands coups de bec, elle a reconduit le roquet jusqu'au bout de la rue.

Dans l'après-midi, le chien est revenu ; cette fois, il tenait sa maîtresse au bout d'une ficelle. A peine a-t-il aperçu la boutique du charbonnier qu'il s'est mis à trembler de ses quatre pattes, et qu'il n'a plus voulu marcher. La dame, dont il fait ce qu'il veut, a attendu, croyant qu'il s'agissait de l'une de ces nécessités auxquelles même les chiens de jolies femmes sont soumis. Non.

Pour continuer son chemin, la maîtresse a dû prendre sous son bras « le pauvre mignon, le pauvre chéri de sa mère ». Elle soupçonne que quelqu'un, dans le quartier, a dû battre son chien. Mais qui? elle ne devinera jamais.

JEAN DESTREM.

LE CHEVAL DES CHEVAUX DE BOIS

Moriturum saluto.

La tête pendante, ahuri,
Fixant le sol d'un œil atone,
Le vieil animal rabougri
Subit sa tâche monotone.
Patient, il porte sa croix,
Le carcan aux rudes arêtes :
Es-tu le Rédempteur des bêtes,
Bon cheval des chevaux de bois?

Ou t'aurait-on, par châtiment,
— O la femme, qui vous rend veule! —
Pour des histoires de... jument,
Comme Samson, mis à la meule?
Par ce calice que tu bois,
Dieu, voyant ton âme assagie,
Te sauve de l'hippophagie,
Bon cheval des chevaux de bois!

Autour de toi, sur les dadas
Si mal taillés à ton image,
Bonnes d'enfant, bambins, soldats
Tournent dans un joyeux tapage ;
Toi, pauvre efflanqué, je te vois,
En ce cercle affolant, sans haine
Ni révolte traîner ta peine,
Bon cheval des chevaux de bois!

Quel poids courbe ton front penseur,
Près de l'orgue de Barbarie?
Cauchemar de l'équarrisseur?
Rêve d'éternelle prairie?
Ou bien, philosophant parfois,
Cherches-tu vers quel but l'humaine
Folie en tournoyant te mène,
Bon cheval des chevaux de bois?

Nous, aussi, promenons en rond
Nos habitudes ou nos rêves,
Qui souvent nous ramèneront
Tout bêtement aux mêmes grèves!
Car nous tournons selon des lois
Dont la fin nous échappe : en somme,
Ton métier vaut bien celui d'homme,
Bon cheval des chevaux de bois!

RAOUL LESENS.

UTILITÉ DES GUITARES DE POCHE

Comme d'autres ont leur valet de pied, leur ordonnance ou leur secrétaire, j'ai, moi, mon raseur.

Ce fonctionnaire s'appelle Spique. Il n'a prêté serment ni devant Dieu, ni devant les hommes; il n'a versé aucun cautionnement, nul engagement n'a été signé par lui sur le fatal papier timbré

Malgré cela je peux compter sur lui — absolument.

Doué d'un flair quinze fois plus subtil que celui du sagace Peau-Rouge, il relève ma trace sur les asphaltes les plus divers et sait me trouver partout où je porte mes pas. A peine suis-je assis à la terrasse d'un café, que je le vois surgir, avec son excellent sourire en bandoulière.

— Tiens, fait-il invariablement, vous voilà! Elle est bonne, par exemple! Et qu'est-ce que vous racontez?

— Rien de neuf! dis-je avec un air las, rien de neuf, mon bon!

Mais il est au courant de tout, lui, et il me submerge de nouvelles diverses.

... Il attrape au vol les tramways à bord desquels je voyage, fait stopper les sapins dans lesquels je me dissimule, se procure des billets pour les théâtres où je vais passer la soirée et se fait inviter par les gens qui me reçoivent.

Je n'ose doubler l'angle d'une rue, traverser un boulevard, pénétrer dans un immeuble, tourner un bouton s. v. p., dans la crainte de le voir apparaître soudain, la main tendue.

Je passe ma vie à le fuir; il consume la sienne à me poursuivre.

Spique n'a jamais rien à faire. Jamais il n'est pressé, jamais il n'a de rendez-vous ni de but précis. C'est l'éternel louvoyeur. Il court de perpétuelles bordées à ma recherche et ne commence à s'orienter que lorsqu'il a jeté sur moi son grappin redoutable.

— Vous allez par là! fait-il, moi aussi, d'ailleurs.



Le Printemps sortant de l'Hiver.

— Non, lui dis-je parfois, c'est de ce côté-ci que je vais, je vous demande pardon, je me sauve...

Mais il est bardé de mansuétude et m'a pardonné, bien avant de m'avoir entendu :

— Ça ne fait rien, réplique-t-il, je suis libre, je vais vous faire un pas de conduite. Justement, j'ai à vous parler...

Alors, il s'empare de mon bras, m'expédie dans le nez sa salive pulvérisée et m'entretient de mille choses oiseuses. Il glapit avec une telle véhémence que les gens restent béants dans son sillage...

... Quelquefois, n'y tenant plus, j'entre dans la première maison venue, mais je suis le dindon de la farce, car, tandis qu'avec des allures louches de cambrioleur, je me morfonds dans les escaliers, il grille tranquillement sa cigarette sur le trottoir, — en m'attendant.

Le soir, au café, il assaisonne de ricanements stridents et d'hyperboles démodées les histoires de femmes qu'il a récoltées dans les restaurants de nuit, et m'abrutit avec ses stupides jeux de mots.

C'est sur le coup de minuit seulement que je puis m'échapper de ses griffes. Je profite de l'instant béni où il dévore ses œufs au jambon pour me sauver.

Mais, hier, figurez-vous...

Hier, il n'a pas mangé d'œufs au jambon! Pas de choucroute non plus, ni de museau de bœuf!

A minuit, quand je me suis levé, il s'est levé aussi. J'ai pris mon pardessus, il a revêtu le sien, et comme, plein d'effroi, je lui tendais une main tremblante :

— Non, non, m'a-t-il dit, je vous accompagne...

Alors, le démon de l'indignation s'est emparé de moi. Furieusement, j'ai saisi, parmi les breloques qui pendent à ma chaîne, une petite guitare d'or, souvenir d'une tante défunte, — et, faisant mine d'accorder ce minuscule instrument :

— Inutile de vous déranger, ai-je rugi. Inutile de vous déranger, monsieur! Je m'accompagnerai bien moi-même.

GEORGE AURIOL.



DANS LE PEUPLE

ON DÉGUISERA LE P'TIT

Papa et maman se sont promis de vives joies pour le mardi gras. Il a été décidé qu'on déguiserait le p'tit. Monsieur voulait qu'il fût en sauvage, Madame s'y est opposée, déclarant que cela n'avantagerait pas le p'tit. Après plusieurs scènes de ménage, souvent terminées par une gifle flanquée par le père et par la mère, sur la figure du p'tit qui s'mêlait de c'qui n'le r'gardait pas, on s'est décidé pour le costume d'amiral. C'est la mère qui l'a fabriqué. Mais on a loué le chapeau et le sabre. Quant aux bottes... il mettra celles qu'on lui a fait faire pour sa première communion, elles sont encore très bien... C'est une occasion ou jamais d'les user.

Le mardi gras arrive. Le p'tit a voulu être habillé dès le matin. On s'est fort disputé. Papa a déclaré qu'il avait raison, c't'enfant; maman a répondu qu'elle savait bien ce qu'elle disait, que le p'tit mangeait comme un cochon et que le costume serait propre, après, pour aller sur les grands boulevards. Le p'tit a reçu une claque, parce qu'il réclamait des éperons, puis sa mère, pour le consoler, a bien voulu qu'on lui mît son costume d'amiral.

Seulement, il a dû rester assis sur une chaise, raide comme un pieu, pour ne pas abîmer ses effets. A déjeuner, on lui a noué sa serviette très fort autour du cou. Il a mangé très peu et sans accidents, mais en descendant de sa chaise, il s'est emberlificoté les jambes avec son sabre et il s'est retenu après son père. Gifle. On sort. Le p'tit n'est qu'à moitié ravi, parce qu'il aurait voulu des éperons.

Papa et maman prennent l'attitude de bons parents fiers de leur enfant, et maman, à chaque minute, lui dérange son chapeau d'amiral, pour avoir l'air de s'occuper de lui, et pour que les passants disent : « Voilà une bonne mère. »

Mais on se lasse bien vite de ces vaines satisfactions. Papa voudrait s'asseoir à une terrasse de café. Madame s'y oppose, déclarant qu'on n'est pas sorti pour aller s'enfermer. Elle est très contente, et un peu fière, parce qu'un monsieur très bien mis, — avec fourrure, — lui a jeté une poignée de *confetti*.

Le soir, en rentrant, le p'tit a reçu une danse, parce qu'il avait perdu son chapeau dans une bousculade et qu'il a fallu le porter, ses bottes lui faisant mal.

Ce qui ne l'a pas empêché, le lendemain, de dire à ses camarades :

— Mon vieux, c'qu'on a rigolé! J'étais en amiral, avec des éperons... c'était rien *bath!*

Seulement, il a reçu un coup de pied d'un grand avec qui il s'est battu, parce que l'autre soutenait que les amiraux n'avaient pas d'éperons. Et on lui a donné un pensum parce qu'il s'était battu.

Et sa mère lui a donné une gifle parce qu'il avait eu un pensum.

Heureux âge!

EUGÈNE BRIEUX.

FEUILLETS D'ALBUM

GEORGES LEYGUES

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Tu partiras sans défaillance
Et tu te battras bravement,
Comme un soldat que l'on offense,
En poussant un rugissement,
Petit conscrit!

GEORGES LEYGUES.



Tout cela je le sais d'avance,
Car l'honneur est ton élément...
Mais j'aperçois ta récompense :
Une étoile du firmament!
Chante! Chante! C'est pour la France,
Que tu t'en vas au régiment,
Petit conscrit!

G. L.

L'enfant avait dit vrai, car deux siècles plus tard,
La Révolution levait son étendard!

G. L.

Vous tenez à me refuser
Ce que d'aucuns ont dû vous prendre :
Je ne demande qu'un baiser,
Avec le droit de vous le rendre.
C'est beaucoup! A vos yeux c'est trop
Craignez-vous donc que je n'abuse?
Que du trot, je passe au galop;
Ou que je n'agisse par ruse?

G. L.

Illustrations de Jules Depaquit.

L'INCENDIE

J'ai fait hier un rêve symbolique, dont je ne suis pas du tout, mais du tout mécontent, — pour parler la langue de feu Sarcey.

Voici ce rêve.

Sur un théâtre que je ne reconnaissais pas, je voyais jouer une comédie dont je ne comprenais pas un mot, encore qu'elle ne m'apparût pas comme dénuée de toute valeur. Simplement elle était obscure, d'une obscurité de tombeau à travers laquelle, par instant, passaient des souffles de vague grandeur qui me faisaient hocher la tête et penser en moi :

— C'est bien, ça!... Il y a du talent, là dedans.

Tout à coup, derrière mon dos, un grand brouhaha et des cris. Je regardai et je m'aperçus, avec cette sérénité que sait garder l'âme dans le rêve, que le feu avait pris à la salle. A cette heure, une fumée épaisse l'emplissait, et, du balcon au poulailler, des gens hurlaient éperdus, en proie à d'horribles angoisses. Ils disputaient entre eux et bataillaient les uns les autres, les plus robustes foulant aux pieds les plus faibles, afin de leur passer sur le corps et de gagner un peu plus vite la sortie. C'était un terrifiant spectacle, dont je n'étais point ému d'ailleurs et qui, même, ne laissait pas que de m'intéresser vivement. Mais ma surprise fut extrême de voir, d'un élan spontané, les acteurs s'approcher de la rampe et crier de toutes leurs forces :

— Ne vous en allez pas! Ne vous en allez pas! Nous n'avons pas encore fini. Attendez, mesdames et messieurs; vous allez voir comme nous jouons bien, comme nous avons du talent!...

La conscience de leur valeur les aveuglait à un tel point qu'ils ne prenaient point souci à songer que les autres brûlaient. Peut-être, même, ne voyaient-ils pas l'incendie!... Or, la foule demeurant sourde à leurs prières, il advint qu'un des comédiens, pourvu sans doute de la puissance magnétique, fut pris d'une violente colère. Il vint à la boîte du souffleur, étendit le bras dans le vide en s'écriant d'un ton de commandement : « Restez! » et les spectateurs, comme frappés de paralysie, eurent les pieds rivés au sol, pareils, dès lors, à de rugissantes statues, les regards fixés malgré eux sur les acteurs qui s'étaient remis à bien jouer. Car en vérité ils jouaient bien. Deux, surtout : un grime à perruque, duquel les bouffonnes contorsions étaient à faire pâmer de rire, et un exquis jeune premier, dont la bouche fleurie de phrases amoureuses évoquait l'idée d'un cul de poule qui aurait pondu du miel. Ils se complaisaient tellement à s'écouter, qu'un moment vint où ils se mirent à parler tous deux à la fois, chacun n'entendant que sa propre diction, déclamant avec une volubilité surprenante et s'interrompant de temps en temps pour jeter aux gens de la salle qui se lamentaient de plus en plus et braillaient à qui mieux mieux : — Ne criez donc pas comme ça. Vous n'écoutez pas ce que je dis. C'est ridicule.

Cependant l'incendie gagnait. On en entendait le grondement sourd, dans les dessous du théâtre. Soudain, d'entre les fentes du plancher de la scène, des langues de feu surgirent, et bientôt la scène tout entière fut envahie par les flammes. Les comédiens, impassibles, jouaient toujours ; et je pensais :

— C'est le suintement de leur vanité qui, les isolant, les protège.

La salle maintenant n'était plus qu'un brasier empli de cris épouvantables. Mais, comme, d'un tas de fumée opaque, s'élevaient les voix des acteurs entêtés à se faire admirer en annonçant : « Nous n'en avons plus que pour une petite demi-heure », les pompiers jugèrent que la farce avait suffisamment duré. Ils pénétrèrent sur la scène de tous les côtés à la fois, et, à coups énormes de leurs haches, ils réduisirent au silence ces exécrables personnes. Ceci au grand soulagement des spectateurs qui n'étaient point calcinés, et qui, rendus à la liberté de leurs mouvements, regagnèrent leurs domiciles en toute hâte.

GEORGES COURTELINE.

QU'EST-CE QUE L'AMOUR

Pour l'homme,	*une dot.*
Pour la femme,	*un chez-soi.*
Pour le notaire,	*un motif de contrat.*
Pour l'avoué,	*une cause de séparation.*
Pour le statisticien,	*un multiplicande.*
Pour l'économiste,	*un agent producteur.*
Pour la courtisane,	*un gagne-pain.*
Pour le musicien,	*un andante lacrymoso.*
Pour le peintre,	*une étude de nu.*
Pour le sculpteur,	*un groupe.*
Pour le juge,	*une cause grasse.*
Pour le vieillard,	*un souvenir.*
Pour le jeune homme,	*une espérance.*
Pour le philosophe,	*rien.*

CHARLES LAMELIN.

L'amour est la seule chose qu'aient les sots pour se grandir.

BALZAC.

En amour, le cœur est un prétexte donné aux sens.

CONSTANT GUEROULT



SOIR DE CARNAVAL.

LES ENGELURES

L'affreux petit collège où l'on dut m'interner
Ressemblait, en hiver, à ce cercle du Dante
Où dans la glace on voit les gens se démener.
L'économe était d'une avarice impudente.

Près d'un poêle mourant, la classe grelottante
Se morfondait, tuant le temps à griffonner,
Et quatre fois par jour descendait piétiner
Un préau ténébreux, lac de neige fondante!

Sur nos doigts crevassés, sur nos mentons bleuis
L'engelure empourprée incrustait ses rubis,
Et nos pieds enrageaient, dévorés de brûlures.

C'était dur. Et pourtant j'aime ce souvenir.
Enfant, j'ignorais tout des soucis à venir,
O jeunesse, reviens! Revenez, engelures!

D[r] CAMUSET.

" CRITIC! "

Sam est très perplexe...

Il n'a jamais rien lu; ce n'est pas sa faute, le temps lui a manqué. Et, d'ailleurs, plutôt que de posséder une érudition incomplète, il a tenu à rester étranger au mouvement littéraire de ces quarante dernières années. (Pour les années qui précèdent, ça regarde la Postérité; Sam n'a rien à y voir.)

Or, il doit dîner, incessamment, chez un ami commun, avec Paul Hervieu. Sam sait les usages; il n'ignore pas que l'homme bien élevé doit dire à un écrivain, dès la première présentation : « Oh! mais certainement... je connais beaucoup Monsieur... de nom s'entend; j'aime son beau talent. J'ai lu son livre, si joli... » Et citer, pour faire la preuve.

Sam n'a pas le temps de lire Paul Hervieu exprès. A quoi bon? Il y a des gens appelés *critiques*, et qui vous vendent des appréciations toutes faites, très convenables. Ils ont sûrement quelque chose sur Paul Hervieu. Ils renseigneront Sam. Avec un peu de mémoire, et en ayant soin de ne pas sortir des généralités, cela suffira.

Sam ouvre donc un recueil de *Portraits* par le Nadar de l'esthétique contemporaine; il lit : « Paul Hervieu est un Daudet, plus incisif, quoique moins spontané. »

Voilà qui est clair, à condition que l'on ait lu Daudet; va-t-il lire Daudet? Encore une fois, il n'a pas le temps. Il s'en rapportera à l'article du fameux X... (Sam se fournit dans les bonnes maisons.) — Il y découvre que « Daudet est un Zola sans grandeur avec plus de naïveté. »

Bien. Sam va droit aux sources; qu'est-ce que les critiques disent de Zola? Il trouve : Un Flaubert plus large et moins consciencieux. »

Flaubert? Qui ça? Les critiques du temps lui apprennent que c'est un « Balzac laborieux et échauffé ».

Sam ne se laisse intimider par personne, même par des critiques posthumes; qui est ce Balzac? Mais « le Chateaubriand d'une bourgeoisie moyenne », parbleu!

Alors Sam commence à s'affoler; il s'enquiert de Chateaubriand; c'est, au dire des personnes bien informées, « le Bossuet du premier Empire ».

Oui, mais que serait Bossuet, sinon « le saint Jean Chrysostome du dix-septième siècle »!

Sam en est à saint Jean Chrysostome; il ne se décourage pas, encore qu'il paraisse très abattu. Je lui ai conseillé de lire tout bonnement Paul Hervieu. Il m'a répondu ; « Non, je veux avoir le dernier mot; en effet, ou bien les critiques servent à renseigner le public, ou bien ils ne servent à rien; s'ils ne servaient à rien, on les eût supprimés depuis longtemps. J'irai jusqu'au bout, jusqu'à Jéhovah, source de toute définition, s'il le faut, puis redescendant de définition en définition, j'arriverai à savoir ce qu'est au juste Paul Hervieu; alors seulement je pourrai dîner avec lui. »

PIERRE VEBER.

LE SONNET DU SONNET

A José-Maria de Heredia.

Un trouvère ignoré fit le premier sonnet
Vers le siècle treizième, à Palerme, en Sicile.
Sur les seins d'une dame, un thème difficile,
Il essayait une ode et s'y désarçonnait.

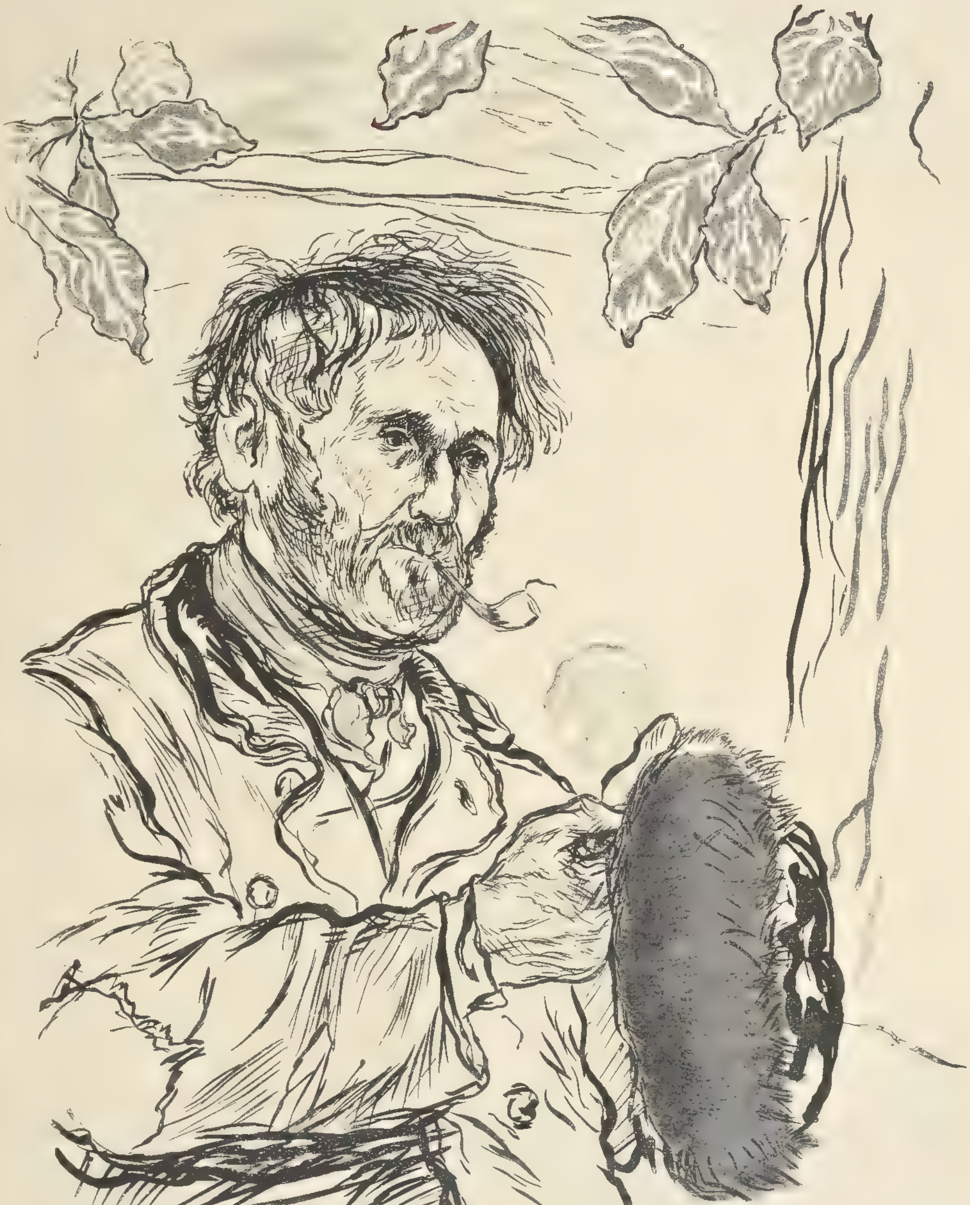
D'Orient, où tout rythme et toute chanson naît,
Survinrent deux ramiers las et sans domicile.
La belle, hospitalière à leur couple docile,
Les logea dans le nid au double coussinet.

Le poète accordait, par des strophes jumelles,
Les rumeurs des oiseaux aux soupirs des mamelles,
Telles que le poème en ses quatrains les a.

Le soir vint. Oppressés par l'amoureuse escrime,
Un pigeon s'assoupit, un globe s'apaisa
Et le doux quatuor s'achève en terce rime.

ÉMILE BERGERAT.

RAFFAËLLI



ÉTUDE.

LES ASTRES

Comme au front monstrueux d'une bête géante,
Des yeux, des yeux sans nombre, effroyables, hagards,
Les Astres, dans la nue impassible et béante,
Versent leurs rayons d'or pareils à des regards.

Des haines, des amours, tout ce qui fut le monde,
Vibrent dans ces regards obstinés et vainqueurs;
Et la bête, sans doute, a broyé bien des cœurs,
Pour que toute la vie en ses yeux se confonde.

Ceux que l'hydre a couchés dans ses flancs ténébreux,
Ce sont nos morts sacrés, devenus la pâture
Des éléments, cruelle et lente sépulture!
L'univers famélique a mis la dent sur eux;

Et du sang paternel et de la chair des justes,
Et de la chair des beaux, et de la chair des forts,
Nourri, gorgé, tout plein de l'âme de nos morts,
Sent brûler en ses yeux leurs passions augustes.

Lumière de Vénus, feux pâles et mouvants,
Rouge et sanglant flambeau que Sirius allume,
Soleil d'or où l'esprit d'Icare se consume,
Tous, vous êtes des yeux éternels et vivants!

Et la Terre, œil aussi, brûlant et sans paupière,
Sent, dans ses profondeurs, sourdre le flot amer
Que déroule le flux éternel de la Mer,
Larme immense pendue à son orbe de pierre.

ARMAND SILVESTRE.

LE PIED DE JÉROME

— Votre pied va-t-il mieux, Jérôme?

— Un petit peu aujourd'hui, brave monsieur, à cause du vent du nord. S'il faisait un temps d'orage, allez, marchez, je garderais le lit.

— Où diable avez-vous pris ça?

— Je n'en sais rien. Quand j'ai vu le médecin, il m'a dit : « J'arrive trop tard, Jérôme! Il fallait soigner votre pied au commencement. » Il parlait à son aise. Est-ce qu'on peut lâcher le travail? On laisse venir la maladie. Des fois elle s'en va toute seule. Des fois elle revient, des fois elle reste. Allez, marchez, le médecin m'a fait souffrir. Il me tortillait, me piquait le pied et m'y mettait le feu comme à une souche. A la fin, je lui ai dit : « Je veux bien souffrir, monsieur le docteur, mais je veux savoir si je souffrirai longtemps. » Il m'a répondu : « Jérôme, vous n'en mourrez pas, mais vous ne guérirez pas. Seulement, je peux vous couper votre jambe. » J'ai crié : « Ah! non, par exemple, jamais de ma vie! » et je me suis fâché! Il est parti sans me dire ce que j'avais et le mal ne me quitte plus. Attendez donc! une nuit, je me crois sauvé. Je sens que mon pied perce. J'appelle ma fille qui dormait : « Viens voir, il se rend! » C'était une farce du malheur. Il y avait un trou, mais rien ne sortait, rien, rien de ce pied aussi enflé qu'une cornemuse et aussi rouge que le soleil. Ma fille me dit : « Papa, on vous a jeté un sacrilège au pied. » Et elle va se recoucher.

— Heureusement vous avez des économies.

— Allez, marchez, pas la queue d'une. J'ai été bête. J'avais gagné quelques sous. La bâtisse m'a perdu. J'ai fait bâtir d'abord une maison, et après, une grange, et après, une écurie, au lieu de garder mes sous que j'aurais encore.

— Vous louez une partie de votre maison, votre grange, votre écurie?

— Et mes enfants? J'en ai trois, mariés, pas plus riches que leur père. Et, comme de juste, ils logent chez moi. Ça leur épargne un loyer; ils ont assez de peine pour vivre, sans m'aider. Voilà ce que mes bâtisses me rapportent.

— Alors, de quoi vivez-vous?

— La commune me donne dix livres de pain par semaine, et je cherche le reste quand je peux me traîner sur mes genoux, de porte en porte. Mais c'est fini de travailler. Je ne serais plus capable de faire un fagot, même sur une chaise, si on m'apportait les branches. Pour les gens de notre misère, après le travail, il n'y a plus de possible que la fin de tout.

— Mon pauvre vieux, prenez encore cette pièce de dix sous pour patienter.

— Oh! cher monsieur du bon Dieu! je me doutais de votre charité. Et j'avais honte. Je n'osais pas déjà repasser devant votre porte. Je trouvais que c'était un peu tôt, et que, de cette manière, vos pièces de dix sous seraient trop près l'une de l'autre. La prochaine fois, allez, marchez, je les écarterai davantage.

JULES RENARD.

Débinage.

— Ce Z..., est-il assez canaille...

— Allons, n'en disons pas trop de mal. Je l'ai plus d'une fois trouvé très obligeant. Ainsi, une fois, il m'a prêté un mouchoir... Il est vrai que, peu de temps après, il m'a réclamé une paire de draps...

✂

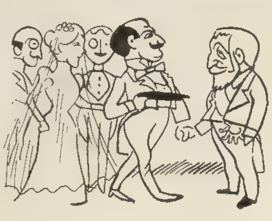
Le fils de Berlureau, qui est soldat, se trouve au théâtre. Il dort depuis une heure et se réveille juste au moment où l'actrice en scène s'écrie : « Je suis ici depuis trois jours... »

— Ah! bigre, dit Berlureau fils en s'enfuyant, me voilà dans de beaux draps, moi qui n'avais qu'une permission de vingt-quatre heures!

COCORICO-REVUE



– Voilà une bien belle botte.
– Oui... Par San Malato ! ce doit être de l'école italienne.



— Eh bien, mon cher Paul, nous voilà loin des mariages républicains de Carrier de Nantes.
— Heureusement, mon cher Emile.



L'Incroyable. — Je le dirai à votre femme que vous menez une vie d'Arlequin.
L'Arlequin. — Ça m'est égal... Elle ne vous croira pas.



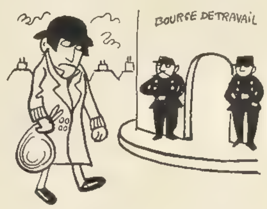
— A quoi cela peut-il diable vous servir d'etre de l'Académie française ?
— A faire connaître mes vers, Môssieu...



Il n'a pas vilaine mine, le prince consort.
Mais si, il l'a, Wilhelmine.
(B. S. G. D. G. H.)



— Nos princes se marient... C'est pour cela que nous ne sommes pas à la noce.



— Il est triste pour un couturier d'être obligé d'en découdre.



A propos de la reprise de « Patrie ».
— Claretie a rendu un service éminent à l'art dramatique en acceptant d'etre directeur de la Comédie.
— ???
— Ignorez-vous donc que les directeurs ne peuvent jouer leurs propres pièces sur leur scène?

…mière année du COCORICO, sous une reliure magnifique illustrée par STEINLEN, est adressée franco contre **12** francs.

…ant : P. BOUTIGNY. CLICHÉS DE LA MAISON DUCOURTIOUX ET HUILLARD. PARIS. — TYP. CHAMEROT ET RENOUARD. — 40535.

nnée. N° 48. 15 Mars 1901. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✶ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe)

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.



Dessin de HENRI GOUSSÉ

Pour la Carte d'invitation au Bal annuel des Élèves de l'Académie Julian.

AUX AMATEURS

Nous reproduisons pages 46 et *Fous*, d'après une splendide lithogra François Kupka, dimensions 7 grandes marges, tirée en deux couleu

Nous tenons à la disposition des a quelques épreuves de cette lithogra prix de **20** francs, franco **21** franc

Les commandes d'emboîtages pou liure de l'année 1900, ayant dépassé visions, nous prions nos lecteurs commandes n'ont pu être exécutées, loir bien nous accorder les quelque nécessaires à une nouvelle fabricatio rappelons que les prix desdits em sont fixés à **2** francs pour les abo **3** francs pour les lecteurs au n joindre **60** centimes pour le port.

Nous avons enmagasins quelques nages munis de rubans, sans millé dos et exécutés pour la conservat *Cocorico* au numéro sur lesquels, d que pour les emboîtages destinés liure, le Coq de Steinlen est imp noir, crête rouge, lettres or. Ces cou sont adressées contre **2,25** pour le nés et **3,25** pour les personnes non abonnées; ajouter **60** centimes pour



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 48.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

CHARLES HUARD



— Monsieur Crampe, vous êtes un vieux farceur : Vous avez encore les dames. Je parie.

A. ROUBILLE



GOD SAVE THE KING.

LE CYGNE

Il glisse sur le bassin, comme un traineau blanc, de nuage en nuage. Car il n'a faim que des nuages floconneux qu'il voit naître, bouger et se perdre dans l'eau. C'est l'un d'eux qu'il désire. Il le vise du bec, et il plonge tout à coup son col vêtu de neige.

Puis, tel un bras de femme sort d'une manche, il le retire.

Il n'a rien.

Il regarde : les nuages effarouchés ont disparu.

Il ne reste qu'un instant désabusé, car les nuages tardent peu à revenir, et, là-bas, où meurent les ondulations de l'eau, en voici un qui se reforme.

Doucement, sur son léger coussin de plumes, le cygne rame et s'approche.

Il s'épuise à pêcher de vains reflets, et peut-être qu'il mourra, victime de cette illusion, avant d'attraper un seul morceau de nuage.

Mais qu'est-ce que je dis?

Chaque fois qu'il plonge, il fouille du bec la vase nourrissante et ramène un ver.

Et il engraisse comme une oie.

JULES RENARD.



Composition décorative de Louis Popineau.

LE LOUP

Je vois s'assoupir l'agent de police
Et la fin du bal arrive — au galop.
Où vas-tu, beau masque, avec ta pelisse?
Te coucher? — Si tard! T'endormir? — Si tôt!

Suis-moi, car ainsi que des castagnettes,
Mon pouls fiévreux bat d'un rythme endiablé.
Ton corps a de ces lignes mignonnettes!
Là, vrai, tu m'en vois tout affriolé.

J'ignore ton nom. Bast! à l'aventure!
Et j'en crois l'ampleur de ton jupon fin;
Au premier coup d'œil sur ta devanture,
J''ai senti mon cœur se mourir de faim.

J'ai faim, — l'homme est né pour manger; Follette,
Indigérons-nous de fruits défendus.
Ta bouche a l'odeur d'une cassolette,
J'ai soif de tes yeux longuement fendus.

Ah! tes yeux, tes yeux! Et cet ourlet rose
Que ta lèvre met à ton masque noir!
Le reste de toi, je te le suppose.
Je n'en veux pas plus pour t'aimer, ce soir.

Ton loup est peut-être un objet utile,
Cachant (je suis fou des nez retroussés)
Un nez long — ou bien une joue hostile
Aux doux claquements que font les baisers.

Mais j'en cours la chance, et la folle enchère,
Et tes pieds menus sont si remarqués,
Tes seins, vrais ou faux, si pimpants, ô chère!
Que, tiens, sans façon, aimons-nous masqués.

Sans m'inquiéter quel rouge te farde,
Quand je te tiendrai dans mes bras ardents,
Je respecterai, comme un chien de garde,
Ce farceur de loup qui montre tes dents.

Toqué seulement de tes élégances,
Je ne lèverai qu'un coin du manteau;
Je ne ferai rien pour casser les gances
Qui tiennent si strict ton incognito.

Énigme pour tous, même pour moi-même,
Mystère égaré dans l'ombre des draps,
Tu seras ainsi qu'un vivant problème
Que nous résoudrons comme tu voudras.

Mais le bal finit — Voici la bourasque,
L'ouragan poudreux du dernier galop.
Viens, mon inconnue. Avec moi, beau masque,
Viens voir se lever le matin pâlot.

... Et dans le loisir des câlineries
Sous le ciel de lit tendu comme un dais!
Je lui dis, riant de mes menteries :
— Beau masque, sais-tu... je te connaissais!

PAUL MARROT.

ENCORE UNE ERREUR JUDICIAIRE

Peragalla, crevant de misère, vint se dénoncer au juge d'instruction : « C'est moi, l'auteur du crime de la rue Michel. J'ai pénétré dans la loge de la concierge, vers minuit, et j'ai maintenu la vieille femme sous mon genou, tandis que de l'autre je fracturais l'armoire à glace. » On conduisit le misérable au Dépôt.

Le lendemain, le juge d'instruction, *à qui on ne la faisait pas*, manda Peragalla : « Vous êtes un farceur; vous n'avez pas commis le crime, car la victime de la rue Michel est un homme qui habite au cinquième et qui n'a pas d'armoire à glace; en outre, l'heure du crime était midi. Pourquoi mentez-vous?

— Parce que j'avais faim et j'espérais que l'on m'enfermerait à l'abri, dans ces belles prisons où je pourrais dormir sur la paillasse humide et manger le pain *(bis)* des détenus.

— Je vois, reprit le juge; vous essayez de vous faufiler et vous frustrez de leur dû les *vrais* criminels. Ça n'a qu'un nom, ça, mon garçon; ça s'appelle de l'ES-CRO-QUE-RIE. Vous tâchez d'entrer en prison sans l'avoir mérité par quelque action d'éclat; filez, débarrassez le plancher! » Peragalla s'en fut; mais, au bout de deux jours, son ventre affamé n'eut plus d'oreilles pour la voix de la conscience et Peragalla pensa : « Puisqu'il faut mériter la prison, allons-y! » Il se posta sur la route de Saint-Denis. Vers minuit passa un monsieur vêtu d'une belle fourrure et conduisant, seul, un élégant buggy; Peragalla sauta sur le marchepied de la voiture et inséra, aussi facilement qu'une annonce, la lame de son « lingue » dans le ventre du bourgeois. Il dévalisa le cadavre, sur lequel il saisit um portefeuille bourré de billets de mille.

Peragalla était un honnête homme; il ne toucha pas aux billets de banque; mais il vint le lendemain trouver le juge d'instruction précité et, lui montrant le portefeuille, il se dénonça : « C'est encore moi Peragalla, ce coup-ci, c'est pour de bon. J'ai suriné un pante cette nuit, sur la route de Saint-Denis. Voilà ses fafiots · vous pouvez regarder, le compte y est. » Alors le juge d'instruction, à qui on ne la faisait pas, s'écria : « Ah çà! mon cher, c'est donc une idée fixe chez vous? Chaque fois qu'il se commettra un crime, vous viendrez vous dénoncer et embrouiller notre travail? Vous ne m'y prendrez pas aujourd'hui; l'auteur du crime de Saint-Denis, on l'a arrêté ce matin; vous venez trop tard. Faites-moi le plaisir de remporter vos paperasses et de me ficher le camp plus vite que ça. Agents, flanquez-moi ce bonhomme-là dehors! »

Résigné, Peragalla se retira; et maintenant il vit, sans remords et sans craintes, du fruit de ses crimes.

PIERRE VEBER.

LA TRISTESSE DES LEVRES

Je sais des lèvres qui sont tristes
De n'avoir point encore vibré
En ut, en sol ou bien en ré,
Sous l'archet des baisers artistes.
Dans l'amour ou dans le plaisir.
Elles voudraient faire leurs preuves,
Et leur tristesse est un désir.
Celles-là sont les lèvres neuves!

D'autres sont tristement hautaines
Comme des princesses d'exil;
D'autres ont le charme subtil
Et las des douleurs incertaines.
Leur sourire pâle et distrait
Évoque d'anciennes épreuves,
Et leur tristesse est un regret...
Celles-là sont les lèvres veuves!

Veuves déjà, neuves encore
Et tristes ainsi doublement
Vos lèvres dont le rire ment
Ont pris mon cœur qui les adore.
Je n'aime ni vos cheveux fous,
Ni vos traits aux finesses mièvres,
Ni vos yeux clairs, je n'aime en vous
Que la tristesse de tes lèvres.

CHARLES BERNARD.



Dessin d'Arthur Michaël.

GEORGES DE FEURE



L'HUITRE PRÉFÉRÉE.

L'AMOUR DE LA PAIX

Le théâtre représente un élégant boudoir de dame. Chaise longue Pompadour. Rideaux de mousseline sur fond cuisse-de-nymphe émue. Sur la cheminée, de chaque côté d'une petite pendule pur Saxe, deux cornets où se meurent des roses.

Entrée mystérieuse de Monsieur.

MONSIEUR. — Personne? Allons-y!

(Il va à la pendule, la prend et l'apporte avec lui jusqu'au trou du souffleur.)

Moi, je vais vous dire : je suis le monsieur de la tranquillité chez soi; l'homme de la paix à tout prix, comme on disait pendant le siège. Ma femme est pleine de qualités, ce qui ne l'empêche pas d'avoir son petit caractère. De là, les premiers temps de notre ménage, des discussions que je dus clore plus d'une fois à coups de pied dans le... trou laï trou laï trou la la. Mais l'âge est venu, et, avec lui, la saine horreur de la bataille. Les paladins devenus vieux se faisaient marchands de marrons, c'est connu. Je me fis donc marchand de marrons...

(Il envoie dinguer la pendule contre un des montants de la cheminée où elle se brise en mille pièces.)

... au figuré naturellement. Je sais bien que vous allez me dire :

— Et la paix?

La paix, je l'ai tout de même. Je la conquiers à force de mon ingéniosité naturelle. Ma femme...

(Il s'interrompt.)

Une minute!

(Il va se poster devant les rideaux, le dos tourné au public dans la posture du manneken-piss de Bruxelles. Long silence. Vague murmure de source sous les feuilles... Revenant.)

Je vous demande pardon. — Ma femme, donc, s'éveilla dernièrement avec l'idée d'avoir un chien. Une lubie, quoi! une turlutaine! Or, je ne peux pas sentir les cagouinces; ça pue, ça donne des puces et ça pisse partout. Jadis j'eusse accueilli cette fantaisie avec une bonne paire de claques, étant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire *(Il enlève sa redingote.)* l'ennemi de vaines discussions. Mais quoi! *(Il enlève son gilet.)* L'esprit de contradiction est tellement inné chez la femme, que le plaisir de m'embêter *(Il déboutonne ses bretelles.)* eût fait accepter à la mienne des milliers et des millions de gifles, plutôt que d'en avoir le démenti.

(Tout en parlant il a mis culotte bas et il s'est venu accroupir sur la chaise longue Pompadour. Et ainsi, dans cette position qui n'est même plus équivoque, il poursuit gravement son récit.)

Alors, moi malin, qu'ai-je fait? J'ai eu l'air d'accepter le chien. Seulement, le jour même de son entrée ici, j'achetai une boîte de puces vivantes que je semai sournoisement dans le lit conjugal et jusque dans la nourriture!!! Le lendemain, je me procurai des boules puantes, lesquelles empestèrent l'appartement au point que ce ne fut plus tenable; et je goûtai l'âpre jouissance de voir ma femms, suffoquée, loucher de biais sur son carlin en faisant de sourdes allusions à l'odeur de ce petit animal. Le troisième jour, la bonne acheta un ris de veau. Je le chipai dans le buffet et le chien reçut une trempe.

(Il se redresse, se reculotte, remet son gilet, puis son habit.)

Ensuite, je cassai la vaisselle. Ce fut le chien qui paya la casse. A cette heure, comme vous avez vu, j'ai mis le comble à ses perfections.

(Coup d'œil satisfait promené autour de soi.)

Ah! c'est propre, ici, c'est gentil! Ma femme va avoir bien de la satisfaction en revenant du Bon Marché. Du reste, je l'entends. Attendez un peu! nous allons rire.

(Entrée de Madame. Stupeur, puis hurlement : Horreur! ma pendule!... mes rideaux!... ma chaise longue!... Oh! mais j'en ai assez, moi, de ce sale chien-là.

MONSIEUR, *indulgent.* — C'est jeune, que veux-tu!... Ça ne sait pas!

MADAME. — Non! non! Il est trop dégoûtant! Je vais le donner à une amie!

GEORGES COURTELINE.

LA NAISSANCE D'APHRODITE

A M. Charles Léandre.

Sur la crête des flots fleuris d'écume blanche,
Pareille aux joncs marins qu'entraîne le courant,
Une femme au sein nu s'abandonne, montrant
L'onduleuse blancheur et l'orgueil de sa hanche.

Son corps indolemment soutenu par l'écume
Vogue vers le rivage, impudique et troublant;
Ses cheveux dénoués ondulent sur son flanc;
Un vol de goëlands s'enfuit parmi la brume.

L'aurore avec lenteur épand sa clarté rose
Sur la plage dorée où mollement repose
Le corps splendide et nu qu'ont bercé les flots verts:

L'air alangui d'amour exhale un long murmure,
Et sur le sable fin tordant sa chevelure,
Aphrodite aux yeux bleus sourit à l'Univers.

JULES LUDOT.

La terre a soif de pluie et l'homme de justice.

ÉMILE DESCHANEL.

Ceux qui savent que l'humanité n'a jamais été belle, ne lui reprochent pas d'être laide à présent.

ERNEST LAVISSE.

Toute éducation militaire est incomplète, qui, dans le soldat, ne vise pas l'homme.

ÉMILE BOUTROUX

MOEURS DE CE TEMPS-CI

A la fois très travailleur et très bohème, il partage son temps entre l'atelier et la brasserie, entre son vaste atelier du boulevard Clichy et les gais cabarets de Montmartre.

Aussi sa mondanité est-elle restée des plus embryonnaires.

Dernièrement, il a eu un portrait à faire, le portrait d'une dame, d'une bien grande dame, une haute baronne de la finance doublée d'une Parisienne exquise.

Et il s'en est admirablement tiré.

Elle est venue sur la toile comme elle est dans la vie, c'est-à-dire charmante et savoureuse avec je ne sais quoi d'éperdu.

Au prochain Salon, après avoir consulté un décevant livret, chacun murmurera, un peu troublé :

« Je voudrais bien savoir quelle est cette baronne. »

Et elle a été si contente de son portrait, qu'elle a donné, en l'honneur de son peintre, un dîner, un grand dîner.

Au commencement du repas, il a bien été un peu gêné dans sa redingote inaccoutumée, mais il s'est remis peu à peu.

Au dessert, s'il avait eu sa pipe, sa bonne pipe, il aurait été tout à fait heureux.

On a servi le café dans la serre, une merveille de serre où l'industrie de l'Orient semble avoir donné rendez-vous à la nature des Tropiques.

Il est tout à fait à son aise maintenant, et il lâche les brides à ses plus joyeux paradoxes que les convives écoutent gravement, avec un rien d'ahurissement.

Puis tout en causant, pendant que la baronne remplit son verre d'un infiniment vieux cognac, il saisit les soucoupes de ses voisins et les dispose en pile devant lui.

Et comme la baronne contemple ce manège, non sans étonnement, il lui dit, très gracieux :

— *Laissez baronne, c'est ma tournée.*

ALPHONSE ALLAIS.

LE COCHER

Jean-Marie aime, soigne et conduit les chevaux. Il couche dans l'écurie. Son patron, qui est marchand de vin et loueur de voitures, lui donne trente-cinq francs par mois, mais ne se charge pas de le nourrir. Pourtant, par générosité, le matin, avant de le mettre en route, il lui fait prendre un verre de vin. Pour parfaire son déjeuner, Jean-Marie, à même une miche qui ne le quitte guère, coupe de quoi se tailler une soupe et s'en va chez la mère Lacoanec. Celle-ci, pour un sou, verse un bol de bouillon sur le pain de Jean-Marie.

Maintenant, en route par les chemins du Morbihan; visitons les menhirs et les dolmens; Jean-Marie, lesté de sa soupe d'un sou, nous conduit et nous guide. Si, à la halte, nous lui offrons une part de notre déjeuner, il accepte, car c'est pour lui une occasion mémorable de goûter à de la viande; sinon, pendant que le cheval se repose, le voilà parti vers les rochers de la plage, où, avec son couteau, il trouvera bien quelques moules à détacher; avec une tartine prise à la miche dont il est inséparable, son deuxième repas sera complet.

Le soir, nouvelle entaille à la miche, nouvelle visite à la mère Lacoanec, nouvelle soupe d'un sou.

Jean-Marie, pour s'y retrouver, a besoin de tenir une comptabilité assez sévère. Mais il ne sait ni lire ni écrire, et j'ai voulu savoir comment il s'y prend. Il m'a montré son livre de recettes et de dépenses : page première, des bâtons; ce sont les pains qu'il achète. Page deuxième, un petit carré, puis encore des bâtons; ce sont les pièces blanches qu'il remet à son tailleur. Page troisième, un rond, puis toujours des bâtons; ce sont les sommes qu'il paye à l'horloger, car Jean-Marie s'est offert une belle montre en argent. Page quatrième, des croix et des ronds; c'est le chapitre des recettes : les croix représentent les pièces de dix sous, les ronds sont des francs. Il n'a pas de signe pour indiquer la monnaie supérieure à un franc; il compte sur sa mémoire pour les grosses sommes, et quant aux simples sous il en sait le nombre en les tâtant dans sa poche.

Il doit être au régiment. La dernière fois que je l'ai vu, il attendait avec impatience le tirage au sort. Songez donc : Jean-Marie ambitionnait de devenir brosseur d'un officier, et il me contait qu'il gagnerait gros, peut-être, et qu'il pourrait « envoyer à la maison ». Car j'ai oublié de vous dire : Jean-Marie a une grand'mère blottie toute seule à une dizaine de lieues du village où il travaille, et de loin en loin il faut bien que la pauvre vieille voie arriver les cent sous de son petit-fils, si l'on veut qu'elle vive.

JEAN DESTREM.

LE COURTISAN

(1668.)

Vêtu d'un pourpoint bleu d'une coupe élégante,
Le bras rond, l'œil quêteur, le jarret bien tendu,
Le dos toujours ployé d'une courbe savante;
Il est du roi Soleil à toute heure attendu.

Il sait des compliments dits de façon galante
Et des tours ravissants vraiment inattendus.
Pour charmer le grand roi il n'est rien qu'il n'invente,
Car il brûle pour Louis d'un amour éperdu.

Le roi lui dit un jour, « Marquis, vous êtes drôle »
Et le six février lui frappa sur l'épaule.
Le roi le fit pleurer de joie en le frappant!

Il ne voit qu'un soleil : le roi, qu'il importune
Et dans son ciel d'amour ne brille que la Lune :
Françoise Athenaïs dite : La Montespan.

RENÉ PUAUX.



LE COURTISAN



UN PEINTRE

J'ai, naguère, connu un peintre dont le mérite culminant était d'avoir un nom pittoresque :

Il s'appelait Anthime Robillard.

Son ignorance était telle qu'une carpe eût paru savante auprès de lui, — et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au lieu de peindre des natures mortes, exercice qui n'exige aucune espèce d'érudition, il avait embrassé cette spécialité : la peinture d'histoire.

Toujours fort galamment équipé, il était muni d'un monocle qui rendait sa physionomie énigmatique au plus haut point, assez insolente aussi, — et lui permettait de ne jamais perdre sa belle assurance. Grâce à cet instrument d'optique qu'il manœuvrait avec la plus grande intrépidité, Robillard passait, aux yeux des gens qui ne le connaissaient pas, pour un individu suffisamment remarquable.

Mais nous autres, nous savions à quoi nous en tenir sur son compte. Il avait beau contracter son arcade sourcilière et faire zigzaguer sur son visage les rides qui sont l'indice de très graves préoccupations, nous ne perdions pas de vue, à travers son écla-



Dessin de François Kupka.

tante pelure de snob, la pulpe insipide de l'imbécile.

Robillard était un illettré de première classe. Il avait droit au bouton de cristal : il ne savait pas même lire.

Son tintouin le plus cruel était engendré par la difficulté qu'il éprouvait à trouver ses sujets. Comme il ne voulait pas recommencer éternellement *l'Enlèvement des Sabines, le Soldat de Marathon* et autres tableaux plus que classiques, et que, en outre, il lui était interdit de puiser aucun document dans les livres, il en était réduit à glaner ses idées dans notre voisinage.

Semblable au chiffonnier, qui crible les escarbilles d'autrui dans l'espoir de retrouver quelque houille combustile, il épluchait soigneusement notre conversation.

Au café, il s'asseyait près de nous et semblait s'éterniser dans la contemplation des illustrés.

A le voir, vous eussiez juré que les petites callipyges de Mars le préoccupaient uniquement. Mais s'il regardait sans les voir ces jeunes dames impudentes et rotondes, il n'écoutait pas sans entendre — et nos moindres paroles, il les emmagasinait.

Dès qu'il tenait son sujet, ce n'était plus le même

homme. Son air sombre disparaissait, et il n'ouvrait plus que de loin en loin le carton de l'*Amusant*.

De temps à autre, il disait : « Mon tableau marche bien. J'ai peint, ce matin, un morceau dont je suis content; cristi! c'est de la vraie viande! » — Puis quand sa tartine était terminée, il nous invitait à la venir voir.

Une année, il se montra mystérieux, impénétrable même. Il vint à la brasserie sans parler de ses travaux, et c'est en vain qu'on tenta de lui arracher le plus mince tuyau :

— Je vous réserve une surprise, dit-il. Attendez le vernissage et vous serez épatés!

Le vernissage arriva. Nous y courûmes. Dédaigneux des Rochegrosse immenses et des minuscules Meissonier, nous ne cherchions qu'une chose : le Robillard. Nous le trouvâmes enfin, salle XXVIII.

C'était une composition assez étrange :

Brandissant haches et framées, des Gaulois farouches se ruaient à l'assaut d'une citadelle romaine. Au sommet de cette forteresse, des guerriers à culottes flottantes faisaient pleuvoir leurs javelots sur les assaillants. Ils étaient coiffés de chéchias blanches, dont les glands écarlates voltigeaient dans le vent, vêtus de courtes vestes brodées et ceints de larges écharpes. Leur costume, sauf la couleur, offrait une analogie frappante avec celui de nos braves soldats d'Afrique.

Robillard avait dit vrai : Nous étions é-pa-tés!

Que signifiaient ces soldats modernes dans un fort romain, — et ces Gaulois, par-dessus le marché?

Fébrilement, nous consultâmes le catalogue.

Il nous donnait cette simple indication :

N° 7475. — ANTHIME ROBILLARD. — *Les Zouaves du Capitole.*

GEORGES AURIOL.

LE SONGE DE JACOB

En ce temps-là, Jacob redoutant le courroux
De son frère Esaü, le chasseur au poil roux,
Dont il avait subtilisé le droit d'aînesse,
Partit de Beer-Shéba, monté sur une ânesse
Pour demander asile à son oncle Laban.

Or, le troisième jour de marche, au soir tombant,
Exténué, mourant de soif, le ventre vide,
Il lui fallait camper dans le désert aride
Qui s'étend de Sichem au puits de Beth-Haran.

Le voyageur serra sa ceinture d'un cran,
Se choisit une pierre où reposer sa tête,
Et s'endormit, roulé dans une peau de bête,
Content de n'avoir rien à payer pour sa nuit.

Et voici ce qu'il vit en songe :

— Devant lui,
Se dressait au milieu d'une place publique
Dont les maisons semblaient un rêve babélique,
Un grand temple au toit plat, bloc massif et carré
Qu'à sa ligne rigide on sentait consacré
Au culte du commerce et de l'arithmétique.
Des colonnes de pierre entouraient le portique
Ouvert à tous venants sur un large escalier
Qu'un flot d'adorateurs inondait tout entier.
Et Jacob, rien qu'à leur profil d'oiseau vorace,
Reconnaissait en eux la race de sa race,
Bien que leurs vêtements étriqués, aux plis brefs,
Et les cylindres noirs dont ils couvraient leurs chefs
Parussent indiquer les modes d'un autre âge.
— Et tous, avec des cris rauques d'anthropophages
Ou des glapissements aigres de chiens en rut,
Se ruaient vers le but, vers l'identique but.

Et c'était, sur son socle ainsi que sur un trône,
L'idole de métal, le triomphant Dieu jaune,
Le Veau d'or, le divin Veau d'or, déjà debout!

Or, Jacob s'aperçut alors avec dégoût
Que les marches de l'édifice étaient souillées,
L'escalier étant fait, non de pierres taillées,
Mais de fiente durcie, et le pied du passant
Y foulait de la boue et des larmes de sang.
Des malédictions sortaient de chaque dalle,
Et des Anges en deuil, à grands coups de sandale,
Battaient le bas du dos des fils de Rébecca
Et leur faisaient escorte en leur criant : Raca!
Mais eux, indifférents à ces libres paroles,
Sous l'averse des coups récoltaient les oboles,
Et se ruant autour du divin piédestal,
Empochaient à la fois l'insulte et le métal.

— Or, Jacob s'éveillant sur son chevet de pierre,
Adora le Seigneur et fit cette prière :

— Soyez béni, mon Dieu, vous qui faites mûrir
Pour ma race, sur l'escalier de l'avenir,
Des coups de pied au ... qui sont tout bénéfice!

— Et s'imposant alors un petit sacrifice,
Il offrit au Seigneur, avant de repartir,
La pierre sur laquelle il venait de dormir.

ARMAND MASSON.

Au club.

— Vous savez la nouvelle? Ce pauvre Saint-Machin? Vous l'avez connu, ce joyeux compagnon, ce noctambule impénitent, cet enragé de la fête? Eh bien! il s'est pendu la nuit dernière.

— Malheureux garçon! Enfin, que voulez-vous? Il tenait à user la vie jusqu'à la corde...

née. N° 49. 1er Avril 1901. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✕ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe).

COCORICO

Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

A NOS LECTEURS

Notre collaborateur GEORGES COURTELINE vient de faire paraître chez l'éditeur Flammarion, sous le titre : **les Marionnettes de la vie**, un élégant volume de 420 pages ; volume composé des douze pièces, douze gros succès, dont les titres suivent : *Lidoire, Boubouroche, Monsieur Badin, la Peur des Coups, le Boulingrin, Théodore cherche des Allumettes, Un Client sérieux ; Hortense, couche-toi, le Droit aux Étrennes, le Gendarme est sans pitié, le Commissaire est bon enfant* et *l'Article 330*.

Nous nous chargeons d'expédier ce recueil unique que tous nos lecteurs voudront posséder dans leur bibliothèque, *franco* contre 3 fr. 50.



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 49.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

AGENT D'ÉMIGRATION



Dessin de L. Fontanez.

— Croyez-moi, mon jeune ami, la fortune sourit aux audacieux; expatriez-vous, il y a à faire en Chine et au Transvaal.

LA SOLENNITÉ DU VERNISSAGE

C'est une chose universellement reconnue que jamais la peinture française n'a été plus prospère que depuis trois ou quatre ans. Deux Salons suffisent à peine à satisfaire la curiosité et, d'autre part, la statistique nous fournit des détails qui sont de nature à rassurer tous ceux que préoccupe l'avenir de l'art de notre pays.

Par exemple, en calculant la superficie des paysages soumis chaque année à la haute appréciation du public parisien, on trouve qu'ils représentent en moyenne une étendue de douze hectares, trois ares et cinq centiares par an; en comptant les expositions privées.

Sans être aussi importantes, les scènes de guerre et d'histoire arrivent en seconde ligne avec cinq hectares et douze ares.

Les natures mortes ne leur sont guère inférieures et le chiffre de quatre hectares et neuf ares prouve que l'art de représenter sur la toile des légumes, des fleurs, des fruits et de la viande de boucherie, n'est pas près de tomber en désuétude.

Si l'on ajoute deux hectares de portraits et un hectare et demi environ d'aquarelles, de pastels et de tableaux divers, on trouve le total imposant de vingt-cinq hectares huit ares et cinq centiares de toiles artistiques par année, ce qui est le maximum de peinture qu'ait jamais produit une nation civilisée.



Cet ensemble magistral est fourni par une masse de seize mille trois cent quatre-vingt et un peintres, d'après le dernier recensement. Ils sont répartis sur toute l'étendue du territoire et se divisent ainsi :

Hommes.	10 540
Femmes.	4 810
Enfants.	1 031
	16 381

C'est le département de la Seine qui contribue à cette statistique pour la plus grande part; et c'est le département

des
Alpes
rive en derni
présente, en ef
neuf peintres; en
on obligé de compt
eux M. Joseph Reinach
qu'un talent d'amateur.
ture du Salon est précéd
solennité du vernissage, qui
rôle capital dans la vie parisien
C'est, en effet, à partir du ver
et à partir du vernissage se
qu'on a le droit de porter des p
clairs et que les femmes peuvent
des toilettes printanières. C'est ég
à cette époque que le Conseil munici
rise les arbres de Paris à se couvrir de
Toute infraction à ces règles serait sév
jugée par l'opinion publique.

Maintenant, pour montrer à quel point
gré ce qu'en disent certains pessimistes,
ment artistique est puissant en France,
de décrire la journée de vernissage du
amateur parisien.

Il se fait réveiller à neuf heures par son
chambre qui lui apporte les vêtements qui con
pour aller regarder de la peinture, à savoir la r
de fantaisie ou la jaquette noire.

Arrivée au Salon à onze heures.

C'est ici qu'il faut faire une attention scrupul
véritable amateur ne doit se laisser entraîner sou
prétexte à visiter les salles avant déjeuner : o
ses meilleurs amis le montreraient du doigt
nant, il perdrait immédiatement sa réputation de
seur.

veille de l'ouverture du Salon. On ignore absolument l'histoire de cette curieuse coutume.

Quant à la composition de la sauce verte elle-même, c'est un de ces mystères que la science ne parviendra vraisemblablement jamais à approfondir. Les maîtres d'hôtel s'en lèguent entre eux la formule de génération en génération, ainsi que faisaient les alchimistes du moyen âge pour certaines combinaisons précieuses. Ils ne divulguent à personne le secret de la redoutable mixture et celui qui le trahirait serait puni de mort.

Quelle est l'origine de la sauce verte? Elle remonte, disent les dictionnaires de cuisine, au siècle dernier On raconte que le maître d'hôtel du duc de Richelieu s'amusa un jour, en manière de plaisanterie, à mélanger dans un creuset toutes les substances comestibles connues à cette époque. Il y ajouta même divers objets qui lui tombèrent sous la main et il eut la curiosité de faire bouillir le tout pendant plusieurs heures. Il en résulta une pâte onctueuse, d'une couleur verdâtre, avec ça et là des points blancs. Quelques auteurs prétendent que cette pâte n'était autre que la sauce verte qui est aujourd'hui la gloire de nos meilleurs restaurants.

Pourquoi la sauce verte est-elle particulièrement réservée au saumon? Pourquoi en fait-on une si grande consommation le jour du vernissage? Autant de problèmes qui passionneront les chercheurs et curieux de l'avenir.

Sans proscrire radicalement l'usage de la sauce verte, les médecins recommandent d'y apporter une extrême modération. Presque inoffensive, en effet, absorbée à une petite dose, elle est fort dangereuse en grande quantité et peut occasionner des troubles graves. Il n'est pas d'années où, pendant le vernissage, on ne soit obligé de transporter chez le pharmacien quelque visiteur atteint subitement d'un mal bizarre. S'il y a un docteur dans la société, il reconnait immédiatement les symptômes de la sauce verte. On est arrivé à guérir cette affection en deux ou trois heures.



ta-
même
u'on ne peut
t juger d'un
t en avoir une opi-
inale que vers deux
le l'après-midi, alors
éjeuné.
ois, un coup d'œil sur la
: ne saurait vous faire de
vous attardez pas devant un
léterminé, ce n'est pas le mo-
omenez-vous de long en large
mense hall, en serrant la main
onnes que vous rencontrez. Cette
arche à pied présente encore l'avan-
vous aiguiser l'appétit. Fumez une
cigarettes. Ne causez pas peinture ni
, l'heure n'a pas sonné. Contentez-
phrases vagues et courtoises : « Le
vaut pas celui de l'année dernière. »
e sculpture! Tout le monde fait de la
aujourd'hui. »
ous conduit tout doucement jusqu'à midi
ejoignez la table que vous avez retenue
re restaurant habituel.
moment le plus important de la journée. De la
dont vous déjeunez dépend peut-être votre opi-
le Salon et, par conséquent, sur tout l'art contem-
'est pourquoi il faut apporter un soin extrême à
otre menu et le restaurant où vous le consomme-
a, d'ailleurs, dans les établissements affectés au
ge, des menus artistiques que l'on ne confectionne
ir-là. La base en est le saumon sauce verte. Toutes
nnes qui s'intéressent un peu à l'art mangent du
sauce verte, une fois au moins dans l'année, la

Si donc vous désirez juger les productions du Salon avec indépendance et une entière liberté d'esprit, contentez-vous de quelques grammes de saumon, légèrement humectés de la sauce traditionnelle. Les restaurateurs semblent d'ailleurs avoir compris les préceptes de l'hygiène, car ils ont soin de servir ce mets par petits globules qui ne sont pas sans rapports avec ceux de l'homéopathie, mais qui présentent toutefois cette différence de coûter trois francs soixante et quinze chacun.

Après déjeuner, retour au salon. Il est à peu près deux heures. Vous jetez votre cigare. C'est le moment de vous renseigner sur les tableaux et même d'aller en examiner quelques-uns. Il n'est pas mauvais que vous puissiez affirmer que vous en avez vu trois ou quatre. Choisissez, bien entendu, ceux dont il est le plus question dans les groupes et tâchez d'en retenir quelques détails, à moins que la foule qui se presse devant vous n'empêche d'approcher, auquel cas il serait puéril d'exposer vos bottines vernies à de fâcheuses rencontres.

L'idéal pour le véritable amateur parisien est de pouvoir donner un instant le bras à une actrice en vue — une actrice appartenant à la Comédie-Française est ce qu'il y a de mieux — et de la piloter dans une des salles, au milieu des murmures flatteurs de l'assistance. Il n'en faut pas davantage pour conquérir la réputation d'un connaisseur éclairé en matière d'art et pour être consulté par les experts dans les circonstances délicates.

Quoi qu'il arrive, à quatre heures de l'après-midi, vous devez vous retirer, après un dernier tour à la sculpture.

Et désormais le Salon n'existe plus pour vous. Sous aucun prétexte, vous n'avez le droit d'y retourner pendant le mois où il reste ouvert. Autrement, vous seriez peut-être un homme du monde, vous seriez peut-être un sportsman, ou un clubman, ou un gentleman, ou un bon bourgeois, mais vous ne seriez pas un véritable amateur parisien.

ALFRED CAPUS.

JARDIN MAGIQUE

Le matin s'éveillait limpide sur les ondes.
Sombre, j'étais debout sur le sommet vermeil
D'une montagne aux flancs rocheux, près du soleil.
Et comme je rêvais à des choses profondes,

Je vis croître et fleurir un immense jardin
Au sein duquel dansaient les feuilles sous la brise.
Les arbustes semblaient jouir de ma surprise,
Tandis que bourdonnait un peuple baladin

De pétulants oiseaux et de mouches sonores.
Un long ruisseau d'argent subtil coulait, joyeux,
Sa blancheur souriant à l'azur blond des cieux,
Et sa joie inondant son cours de météores.

Un groupe svelte et gris de bouleaux pleins d'éclairs
Se balançait avec des frissons de bien-être;
Très calmes, les senteurs éprises d'air champêtre
Dormaient dans l'herbe chaude et sur les sables clairs.

Des chants ailés planaient sur ce lieu de délices
Où la lumière aux beaux regards magnétiseurs
Égayait le cimier des platanes jaseurs,
Où l'ombre caressait leurs troncs pâles et lisses.

De temps en temps, un souffle apportait les accords
Lointains d'une musique ardente comme un rêve.
Autour de moi parlait à voix basse, la sève
Qui gonfle la cuirasse âpre des arbres forts.

Mille fleurs se pâmaient tièdes et délirantes;
Mille frissons d'amour couraient sur le sol gras,
Et des sapins obscurs tendaient leurs maigres bras
Vers le ciel où flottaient des lueurs enivrantes.

Le jour sur le jardin en poudre d'or pleuvait,
Accablant de rayons cet océan de vie
Qui débordait devant ma soif inassouvie. —
Or, pendant qu'ébloui mon regard s'abreuvait,

Des hommes s'avançaient à travers les allées.
Dignes, cruels, heureux et richements vêtus,
Ils vantaient les plaisirs, les combats, les vertus.
Derrière eux chuchotaient les plantes étoilées.

Puis, je vis apparaître au détour d'un sentier
Un troupeau nonchalant de femmes empourprées.
L'œil fier, elles marchaient, et leurs tailles cambrées
Se dressaient au-dessus des buis d'un air altier.

Leurs jupes de satin froissaient les marjolaines.
Le gravier se plaignant, deux oiseaux débauchés
S'envolèrent avec des cris effarouchés.
Les tulipes, de rage, en devinrent vilaines.

Seuls des rosiers moqueurs se plurent à fleurir.
Mais les nouveaux venus fatals comme des glaives,
Se croyant isolés, trouvant les heures brèves,
Repus, passaient le temps utile à discourir. —

Et je ne compris pas pourquoi la destinée
Avait jeté ces gens oisifs si près de nous;
Car j'entendais monter, triste dans le ciel doux,
La rumeur de la foule au travail condamnée.

LÉON HENNIQUE.

D'un système, il n'y a jamais que les morceaux qui soient bons.

F. BRUNETIÈRE.

Le terrain de la charité est le dernier refuge de ceux qui ne veulent pas connaître la haine.

O. D'HAUSSONVILLE.

A Paris, les relations se nouent et se dénouent comme une jarretière.

BARBEY D'AUREVILLY.



LA CHANSON DES ÉTOILES

Pour P. Gervais.

Par les pures nuits — quand le ciel étend
Sur nos fronts pensifs son dôme sans voile,
Son dôme de nuit et d'azur pourtant —
Ne voyez-vous point cet œil clignotant,
Cet œil plein d'amour qu'on nomme une Étoile ?
N'entendez-vous pas son verbe chantant ?

« Hommes ! rejetez de votre pensée
Ce rêve d'orgueil, que Dieu créa tout
Pour la Terre seule. Erreur insensée !
C'est une parcelle, au hasard lancée
Parmi l'infini, qui suit jusqu'au bout
La route immuable au Monde tracée.

Nous sommes aussi de rouges soleils
Brûlant sans répit ; il en est bien d'autres
Que vous ignorez, au vôtre pareils !
Et lorsqu'a sonné l'heure des sommeils,
Là-bas, en des mers pareilles aux vôtres,
Nous avons aussi des couchants vermeils.

Hommes, cependant, redressez vos têtes,
Marchez le front haut, en nous regardant
Debout, et laissez aux immondes bêtes
L'œil morne penché vers la terre, en quête
De débris honteux, broyés sous leur dent.
Tenez le regard tendu vers les faîtes !

Et vous, sans abri — Gueux — je suis pour tous
L'auberge fameuse « A la belle Étoile »,
Je puis vous donner des rêves très doux ;
Endormez-vous donc sans être jaloux
Du riche étendu dans la blanche toile,
Moins libre souvent que maints d'entre vous. »

JÉROME DOUCET.

Composition de Paul Gervais.



NUIT DE SABBAT.

LE CHAPELET

Les pèlerins
Ont pris le train,
Le train de Pâques :
De l'eau de Lourdes
Plein leurs gourdes,
Des bons conseils plein les esgourdes,
Et du pain bis dans leur bissac,

— Billets d'aller et retour
Valables pour plusieurs jours, —

Les pèlerins ont pris le train de Pâques.
— Bon pèlerin, de quoi-t-est fait,
De quoi-t-est fait ton chapelet? —
A demandé, par manière de courtoisie,
Tout en contrôlant leurs billets,
L'employé de la Compagnie :

— Bon pèlerin, de quoi-t-est fait ton chapelet?

PREMIER PÈLERIN.

Mon chapelet est fait de graines,
— De grain en graine,
Tirelaine! —
Est fait de graines de raisin ;
Joli raisin du joli vin,
Mon chapelet est fait de graines,
Car, tous les jours de la semaine,
Et tous les dimanches aussi,
J'en ai tant bu du vin joli,
Que j'en perdrais la méridienne ;
Et puis, n'est-ce pas, ce n'est pas la peine,
Et je vous en ai assez dit :
— Tireli, —
Mon chapelet est fait de graines.

Bon pèlerin de quoi-t-est fait,
De quoi-t-est fait ton chapelet?

DEUXIÈME PÈLERIN.

Mon chapelet est fait de graines.
— De grain en graine,
Tirelaine! —
Est fait de graines d'épinards :
J'aimai la guerre et ses hasards ;
Mon chapelet est fait de graines.
Mon premier galon fut de laine,
Mais l'épaulette était en or ;
Ah! vive notre état-major
Que chacun de nous se souvienne!...
Et puis, n'est-ce pas ce n'est pas la peine,
Pourquoi vous en parler encor :
— Tirelor, —
Mon chapelet est fait de graines.

Bon pèlerin, de quoi-t-est fait,
De quoi-t-est fait ton chapelet?

TROISIÈME PÈLERIN.

Mon chapelet est fait de graines
— De grain en graine,
Tirelaine! —
Il est fait de graines de lin :
Graines chères au médecin,
Mon chapelet est fait de graines.
Que voulez-vous, ça n'allait pas,
Mais espérons que ça ira..,
Les oiseaux chantent dans la plaine,
Et puis, n'est-ce pas, ce n'est pas la peine,
Et advienne ce que pourra :
— Tirela, —
Mon chapelet est fait de graines,

Ainsi chantent les pèlerins
Dans les compartiments de troisième ;
Ils reprennent tous au refrain,.
Et chacun dit un nouveau thème :
Ils sont quatre cent quatre-vingts
(Au moins),
Mais j'ai cru devoir m'arrêter au troisième.

FRANC NOHAIN.

LES YEUX DE NANETTE

Comme j'écoute, au bord du bois, les perdrix se rappeler, Nanette me crie de loin, derrière moi :

— Tu n'as pas peur qu'ils gonflent?

Mais à peine me suis-je retourné, qu'elle lève les bras et joint les mains d'étonnement.

— Oh! oh! dit-elle, c'est toi, cousin?

— C'est moi, cousine. Vous me preniez donc pour un autre?

Je te prenais pour le berger de la ferme. Je ne t'apercevais que de dos, et tu étais là, immobile, planté sous le chêne, comme un berger qui garde ses moutons. Excuse-moi.

— Vous ne me vexez pas, lui dis-je. Je ferais presque un berger. J'ai déjà un vieux chapeau, un chien, une canne en guise de houlette, et il ne me manque que des moutons.

— Tu vas rire, dit-elle; je croyais voir aussi tes moutons. Regarde ces tas de fumier qui se dressent partout, et attendent qu'on les écarte sur le chaume. Je t'assure que, de la vigne où j'étais, ils avaient l'air de moutons.

— Je m'explique maintenant votre phrase : *Tu n'as pas peur qu'ils gonflent!*

— Tu comprends, je me disais : Le berger s'attarde. Il laisse se soûler ses moutons, et leur ventre va éclater. Hein! crois-tu? Ah! je suis joliment attrapée!

— Est-ce que par hasard, ma cousine, votre vue baisserait?

— Tu peux dire que mes yeux sont perdus. Je ne reconnais pas les gens. Je n'ose plus aborder quelqu'un dans la rue. Et je me suis trouvée honteuse, hier, parce que des étrangers se moquaient de moi. Imagines-tu que je ramasse autant de cailloux que de pommes de terre arrachées?

— Mais vous n'êtes pas vieille, vieille?

— C'est ce qui me désole. Si je ne vois rien à mon âge, je me demande ce que je verrai à quatre-vingt-dix ans.

— Vous ne devriez plus sortir le soir. Vous ramenez seule vos vaches du pré à l'écurie. Vous finirez par les perdre en route.

— Je marche tout contre elles, à une longueur de bâton. Et puis Blanchette fait tache blanche et je vois mieux les blancheurs que le reste. Ainsi, là-bas, j'aperçois quelque chose de blanc, mais je distingue mal.

— Ce sont les murs du cimetière neuf.

La cousine Nanette regarde longtemps du côté des murs.

— J'aimais mieux l'autre cimetière, dit-elle; je trouve celui-là trop loin de l'église. Il faudra faire un chemin du diable.

— Dame! cousine, pour aller en enfer?

La taquinerie manque son effet habituel. Ma cousine n'est pas d'humeur à discuter religion, ce soir. Une pensée grave la préoccupe. Elle se dit que sa vue lui jouera une mauvaise farce. Elle se repent d'avoir ri tout à l'heure de sa méprise. Elle se croyait moins près du nouveau cimetière.

Personne ne se décide à l'étrenner, et il attend toujours sa première tombe.

Les yeux de ma cousine s'efforcent de le fixer, et, comme des petites fenêtres à rideaux clairs, ils ne reflètent que de pâles images. Son bonnet de paysanne lui serre étroitement la tête et pas une mèche de cheveux ne s'échappe. D'ailleurs elle a, toute sa vie, caché pudiquement ses cheveux, et comme elle dort la nuit avec un bonnet, son mari même ne connaît pas leur nuance.

— Qu'est-ce que tu faisais là, sous le chêne? dit-elle enfin, délivrée d'une réflexion pénible.

— J'écoutais chanter les perdrix.

— Belle occupation, dit-elle, pour un jeune homme qui a tous ses membres!

— C'est un plaisir, cousine. Je viens chaque soir ici. Les perdrix, dispersées dans le jour, ont l'habitude de se réunir à cette corne du bois où elles passent la nuit. Les unes arrivent en piétant le long des haies. Un vol silencieux et droit rapproche les autres. Dès qu'une perdrix a rejoint la bande, elle se tait, et les appels qui se croisaient d'abord de tous côtés, cessent peu à peu, un à un, jusqu'au dernier qui reste sans réponse.

— Tu parles comme un avocat, dit Nanette, et naturellement tu vas mettre ça dans tes écrits.

— Juste, cousine.

— Et je parie, dit-elle hésitante, que tu y mettras... que je t'ai pris pour le berger de la ferme?

— Je ne me gênerai pas, cousine.

— Tu as de l'aplomb! dit-elle. Et si je te le défends?

— Je vous désobéirai. Mais, au fond, vous êtes flattée.

— Moi, je me fiche de tes écrits! Je ne sais seulement pas les lire.

— Je vous les lirai. Je ne dis aucun mal de ma brave cousine.

— Je te traînerais plutôt à la justice de paix!

— Je n'ai pas peur, et vous serez contente.

— Contente que tu écrives, comme l'année dernière, que je crains l'orage?... Oh! ne mens pas! Le maître d'école m'a lu le papier.

— Craignez-vous l'orage, oui ou non?

— Oui, je le crains. Je crains la colère de Dieu. Je ne suis pas une impie. Mais est-ce que ça te regarde? Est-ce que, moi, je répète ce que tu me dis, bavard rapporteur?

— Chacun son métier, cousine.

— Joli métier, le tien! dit-elle. Et, alors, tu mets dans tes écrits toutes mes paroles?

— Toutes les vôtres et toutes celles des autres. Et je mets avec, tout ce que je vois, les gens, les bêtes et le pays.

— Comment! tu écris le bois, la rivière?

— Et le pont, et le moulin, et le château, et les herbages. Du moins, j'essaie, cousine.

— Et tu écrirais notre petit pré des saules?

— Je voudrais bien.

— Ensuite, tu adresses tes papiers à Paris. Le facteur me dit que tu en bourres sa boîte. Et qu'est-ce qu'on fait de tes écrits là-bas?

— On les imprime dans les journaux.

— Dans le *Petit Journal?*

— Oh! non, il est trop petit.

— Et dans les almanachs?

— Oh! pas encore. Il n'y a rien de plus difficile que d'être imprimé dans les almanachs.

— Je ne peux pas me figurer, dit Nanette, que les bêtises de notre pays intéressent tes Parisiens.

— Les vôtres surtout les amusent.

— Ah! ah! dit Nanette, elles sont plus bêtes. Et ceux qui les lisent te donnent de l'argent?

— Ils le donnent au propriétaire du journal qui me le redonne après en avoir retenu une partie. C'est un calcul compliqué.

— Mâtin! dit Nanette, tu as de la veine de pouvoir faire ton commerce à des lieues et des lieues de distance. Mais tu devrais me céder un peu de ce que tu gagnes, quant tu me racontes, moi.

— A votre service, cousine.

— Merci, cousin. La monnaie mal gagnée brûle les doigts. Tu n'a pas honte de t'enrichir à ce métier de propre à rien! Espèce de grand fainéant, je ne m'étonne plus que tu conserves des mains de demoiselle! Et je suis sûre qu'ils te paient un bon prix?

— Très cher.

— Ils sont fous, dit Nanette, qui s'éloigne et gesticule; tu peux leur répéter ça de ma part, à tes marchands d'écriture : Ils sont archifous!

JULES RENARD.

LA MORT EN DENTELLES

A mon ami d'Esparbès.

MADAME DE MÉRYAN

I

Madame de Méryan va mourir. Désirant
Entrer au Purgatoire en digne et noble allure,
Elle a fait crespeler au front sa chevelure.
Des engageantes *en dentelle à triple rang*

Sortent ses frêles bras d'un laiteux transparent.
Un couple de ramiers s'ébat sur la moulure
Du grand lit clair où l'or brode sa ciselure...
Elle oppose au trépas le dédain conquérant

De ceux qui savent bien lui ravir quelque chose,
Car, hautain, son regard fixe au mur le pastel
Où Liotard le Turc a su rendre immortel

Le bonheur de sa lèvre immuablement rose...
Dans un hoquet discret, madame de Méryan
Sourit à son sourire, et meurt en souriant.

II

Madame de Méryan est morte. Ce n'est plus
Qu'un cadavre fluet que le froid violace.
L'abbé Griseul (il fut beau comme Lovelace)
Marmonne au pied du lit des rythmes superflus.

Ils se sont adorés à quinze ans révolus;
Ensemble on les surprit, lui timide, elle lasse,
Ce qui divertit fort parmi la populace
Filles de cabarets et bourgeois goguelus.

Ce souvenir, qu'il veut rejeter en arrière,
Trouble perversement l'abbé dans sa prière.
Sur le pastel il voit les lèvres de jadis;

Il baisse le regard sous l'éclair des prunelles,
Et, craignant pour tous deux les flammes éternelles,
Mêle un Confiteor *à son* De Profundis.

III

Madame de Méryan repose en paix. Sa tombe
Se dresse au fond du parc, proche le boulingrin.
Quatre saules, courbant leur vieux torse chagrin,
S'inclinent, courtisans pleureurs, quand le soir tombe.

La tour du colombier domine, où la colombe
Et le ramier s'en vont se gaver de bon grain.
Du village lointain, la chanson d'un crincrin
Soupire, et rit, et crie, et nasille, et succombe.

Vêtu d'ombre, pensif, monsieur l'abbé Griseul
Auprès du monument vient s'agenouiller seul.
« La marquise, ayant fait son sourire à saint Pierre,

Est au ciel!... » se dit-il. Mais soudain il pâlit :
Lui rappelant les deux colombes du grand lit,
L'oiseau du Saint-Esprit est sculpté dans la pierre!

HUGUES DELORME.

L'ARBALÉTRIER

1346.

Le roi Philippe VI a mis devant Crécy
Ses arbalétriers génois. Il pleut. La terre
Est molle et glissante. Edouard III d'Angleterre
Contemple le combat d'un regard éclairci.

Les arbalétriers sous l'eau du ciel transis
A tendre les cordeaux en vain se désespèrent.
Et les archers anglais, armés à la légère
Aux arbalétriers ne font point de merci.

Alors Philippe VI entrant dans la bataille
Ordonne « de charger toute la ribaudaille
Dont s'encombre la voie aux nobles escadrons »

Les arbalétriers génois, dans l'épouvante
Recommandent à Dieu leur âme agonisante
Dans le fracas nouveau des salves de canon.

RENÉ PUAUX.



L'ARBALÉTRIER.


TCHEQUES
POLONAIS
ALLEMANDS
HONGROIS



Composition de François Kupka.

LA RÉCLAME

Sonnez, trompettes et clairons,
Roulez, tambours de la réclame!
Et nous, bonnes gens, éclairons :
Il faut payer qui l'on acclame.

« Accourez tous! voyez les prix!
Prenez mes pâtes pectorales!
Avalez, vous serez surpris,
Mes pilules... électorales!

Voyez! plus d'un, certes, fit cas
De mes pastilles tant prônées :
J'ai des tas de certificats,
Voire de têtes couronnées! »

Partout, on vend moins cher qu'ailleurs :
Consultez plutôt chaque affiche!
Tous les produits sont les meilleurs!
Ah! combien belle on nous la fiche!

A chaque nouveau boniment,
Le passant, épaté, dit : « Qu'est-ce? »
Or, si l'on peut, utilement,
Battre toujours la grosse caisse

Devant le public ingénu,
C'est qu'évidemment, Dieu me damne!
Le temps n'est pas encore venu
D'une disette de peau d'âne!

R. LESENS.

LE SERMON INTERROMPU

Louez Dieu! Louez Dieu! que nos chants retentissent :
Hosannah! Hosannah! nos voix partout s'unissent.
Trompettes, sonnez, et tambours, roulez!
Instruments variés, accompagnez-les!

CATHERINE ET ARTUR BOOTH CLIBBRON.
(*Chants du Salut*, ch. 184).

Dimanche soir, comme j'entrais à l'*Armée du Salut*, la capitaine Maud Summer venait de monter à la tribune :

« Peuple français, dit la jolie capitaine d'un air las, très las, et avec une voix si musicale! peuple français, tu ne seras jamais sérieux!

« Tu te moques de tes prêtres parce qu'ils sont tristes et vêtus de noir. Nous venons à toi cuirassés d'écarlate, avec des tambourins et des clairons, — tu te moques de nos fanfares et de nos chapeaux *alleluia!*

« Tu te moques de ceux qui ont de longs cheveux et tu ris de ceux qui sont chauves. Tu te moques des visages pâles et tu railles les figures noires. Tu te moques de tout, de toi-même et de ton salut!

« Cesse un instant de ricaner et viens avec nous sous la bannière de Christ. Si tu es gai, nous le sommes aussi. Dieu n'a pas défendu de rire! Lorsque tu auras élevé ton âme, lorsque tu auras prié avec nous, tu chanteras si tu veux *Ta-ra-ra-boom de-ay*, et nous chanterons avec toi, et avec toi nous danserons; mais d'abord il faut prier! »

Trois vigoureux coups de cymbales soulignèrent ces paroles. La capitaine reprit ;

« Ainsi que je le disais, il y a trois jours, à Genève. Christ doit être notre seule préoccupation ici-bas, *Christ est notre devoir!* Mon mari, le lieutenant John Summer, qui est actuellement en Suisse, revient demain à Paris. Mon devoir d'épouse m'ordonne de l'accueillir avec joie et tendresse. Demain je serai donc dans les bras de mon mari. Mais après-demain je retournerai dans le sein de Jésus... »

— Et mercredi, fit une voix du fond de la salle, est-ce que vous serez libre, mercredi?

(Peuple français, tu ne seras jamais sérieux!)

GEORGES AURIOL.

Chez le juge d'instruction.

Le juge. — Prévenu, pas d'équivoque. Vos faux sont parfaitement établis dans les pièces figurant au dossier sur la cote dix-huit.

Le prévenu, haussant les épaules. — Une cote mal taillée.

⁂

Un notaire proposait à Mlle C..., jeune héritière, un parti des plus honorables.

— Quel caractère a-t-il? demanda-t-elle.

— Oh! excellent. Une nature « en dehors ».

— Merci! Je ne veux pas d'un mari qui serait toujours sorti!



Dessin de A. Roubille.

Année. N° 50. 15 Avril 1901.
1er Mai 1901.

· COCORICO ·

Prix Exceptionnel : 50 Centimes.

Salon de 1901

les artistes critiqués par eux-mêmes

NUMÉRO SPÉCIAL

consacré à la

Société Nationale des Beaux=Arts

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✻ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe).

A NOS LECTEURS

A la demande de nombreux abonnés, nous nous sommes décidés à consacrer deux numéros du ***Cocorico*** aux Salons de Peinture : un à la Société nationale des Beaux-Arts, l'autre à la Société des Artistes français.

Le sens artistique de nos lecteurs étant indiscutable, nous avons voulu, à l'occasion de cette grande manifestation de l'art, offrir mieux que des reproductions de tableaux ***en noir,*** d'un intérêt souvent relatif étant donné l'imperfection des moyens de reproduction.

Nous avons donc amicalement demandé aux principaux exposants leurs idées sur l'art en général, son orientation probable au XXe siècle, et aussi une notice critique sur leur œuvre; les réponses qui nous sont parvenues forment le texte du présent numéro.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier, persuadés toutefois que les jeunes artistes trouveront, dans la lecture des réponses de leurs maîtres, un très précieux enseignement.

Nos lecteurs s'associeront certainement à nous pour remercier Monsieur G. Dubufe, l'organisateur général de l'Exposition des Beaux-Arts, le sympathique Secrétaire général de la Société, M. Eugène Raguet, ainsi que les artistes qui ont bien voulu, soit en répondant à nos questions, soit en nous accordant leur concours, contribuer à notre intéressante innovation.

La Direction.

SOUS PRESSE :

Les Artistes critiqués par eux-mêmes

NUMÉRO SPÉCIAL

consacré à la

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



PAUL BOUTIGNY
Directeur

Nº 50.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



M. Carolus-Duran, Président de la Société Nationale des Beaux-Arts, dans son Atelier.



122. — Victor Hugo (marbre).

l'art véritable vous redonne la piété

Aug Rodin

CARRIÈRE (Eugène)

Par un atavisme romantique, l'artiste se croit en dehors de la vie habituelle, et le public l'accepte ainsi pour les mêmes raisons.

Cependant l'Art est le moyen d'exprimer la vie et comment l'exprimer si l'on n'y prend part absolument?

Tous les grands artistes du passé ont vécu de la vie de tous les hommes, dans leurs œuvres ils le manifestent et nous prouvent que les vertus humaines sont les belles vertus d'artiste.

La logique est poète. L'incohérence est le caractère de ce qu'on appelle l'esprit bourgeois. Le génie est dans la profondeur des sentiments, dans une vision plus générale de la nature.

La médiocrité est le désir de se séparer artificiellement de ses semblables.

Avec mes amitiés, cher Monsieur.

Eugène Carrière



170. — Baiser du soir.



Éveil.

DUBUFE (G.)

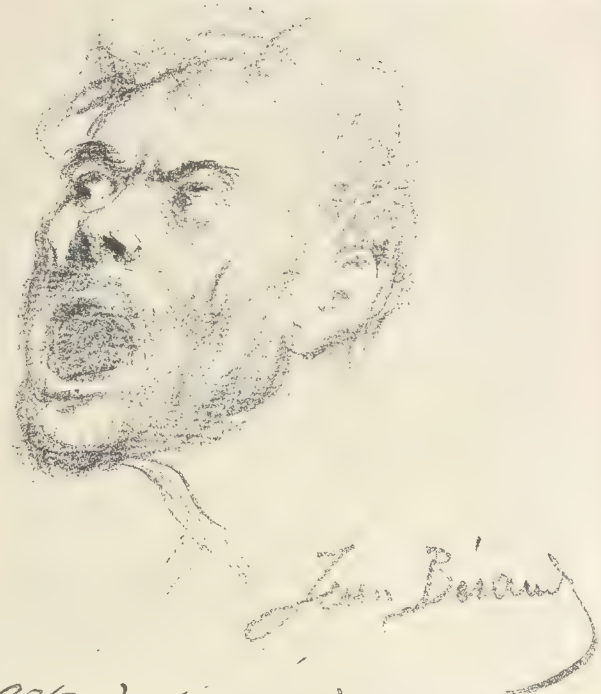
Cher Monsieur,

Ingres, me racontait, quand j'étais enfant, mon grand-père, qui fut un de ses plus ardents amis, après avoir été son condisciple à l'atelier de David, — Ingres aimait beaucoup mieux qu'on le complimentât de son talent de violoniste que de sa peinture! De très loin, en pensant à ce grand peintre qui fut un des plus français parmi les grands artistes, je vous dirai que vous me faites beaucoup plus de plaisir en me félicitant aujourd'hui du beau succès de notre « Champ de Mars » (comme on dira longtemps encore), qu'en louant mes tableaux, d'ailleurs peu encombrants cette année, par hasard! Car je crois, vraiment, aux *idées générales*, fièrement, amoureusement servies, — je crois à l'art plus encore qu'aux artistes — j'entends à l'*art*, lumière unique qui, devant l'unique *nature*, veut être exprimé par des âmes diverses.

Cette diversité est notre vie même et notre raison d'être; mais tous, grands et petits, nous devons avoir le même amour... qui n'est qu'une forme de la Foi! Si chacun fait uniquement ce qu'il sent, il fait tout ce qu'il doit, — et la vérité sera exprimée en beauté.

N'est-ce pas la seule chose intéressante? Bien cordialement à vous.

G. Dubufe



L'art doit s'adresser au peuple

Jean Béraud

GASTON GUIGNARD



431. — Sortie de la Bergerie.

GASTON GUIGNARD

Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me demander quelques réflexions sur l'art et son orientation à notre époque.

Je sais peu raisonner, et n'ai aucun penchant pour l'esthétique.

C'est d'une forte impression que doit sortir une œuvre d'art.

La contemplation de la nature, maître éternel, l'étude, l'émotion et l'œil du peintre font le reste.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

Gaston Guignard



15 — Portrait de M[lle] Suzanne Poncet.

AMAN-JEAN (Edmond-François)

Sonnet; c'est un sonnet, dit Oronte en s'adressant à Alceste. Portrait; c'est un portrait, va dire le peintre en s'adressant au public, comme si le public ne voyait pas que c'est un portrait. Mais ce que le public ne verra peut-être pas, — et c'est là qu'est la prétention du peintre semblable à celle d'Oronte, — c'est tout ce qu'il s'est efforcé d'y mettre en grâce, en charme et en jeunesse; avec, au loin, les montagnes du pays, un coin du lac lamartinien, et un ciel plein d'heureuses promesses.

En somme, ce que le peintre a voulu faire, c'est la vérité. Le modèle était assez beau pour n'être traduit que par la perfection de métier dont l'artiste disposait; et c'est au travers de cette perfection que se fait le miracle d'art quand il doit se faire; c'est-à-dire communiquer à ceux qui regardent l'œuvre, l'émotion que lui-même a ressentie en la faisant. Il n'en fut et n'en sera jamais d'autres secrets. M. Ingres ou Gainsborough, Léonard, Velasquez ou Rembrandt n'eurent d'autres secrets que le respect de la vérité s'ajoutant à la perfection de leur métier.

Hors cela, tout le reste n'est que malice et ne doit pas vivre.

Aman-Jean

WILLETTE (Adolphe)

Si j'avais envoyé ce tableau au Salon des artistes français, il aurait été refusé, ou bien alors dissimulé, ou écrabouillé entre deux ou trois vaches[1] comme la plupart des toiles que, depuis bientôt vingt ans, j'ai eu la naïveté d'y envoyer.

J'ai eu donc l'heureuse inspiration de demander asile à la Société Nationale, et je saisis avec empressement l'occasion que vous m'offrez, mon cher et vaillant Boutigny, pour dire ici, publiquement, le chaleureux et paternel accueil que j'y ai reçu.

Ce n'est pas un bien gros événement, mais c'est pour moi la récompense de mes efforts, et certainement une bien douce émotion à laquelle ne m'avaient pas habitué Messieurs les administrateurs du « Bonheur des dames ».

A. Willette

1. Oh! peintes si vous préférez.



925. — La France désarmée sera encore plus belle.



212. — Nuit de la Saint-Jean « au Pays de la Mer ».

COTTET (Charles)

Il me semble très difficile pour le peintre de parler de son tableau.

En somme, si la toile que nous montrons ne s'explique pas d'elle-même, n'est-ce pas la meilleure preuve qu'elle est manquée? Ce que nous pourrions écrire sur des intentions non réalisées ne saurait y suppléer.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

TOURNÈS (E.)

Je trouve intéressante à peindre la vie contemporaine; mais je suis surtout séduit par les infinies manifestations de la vie intime.

Le geste d'une femme à sa toilette, le mouvement des bras relevant la blonde chevelure et dégageant l'exquise nuque, la belle qualité lumineuse des carnations et le ton nacré de leurs demi-teintes, l'expression d'un visage, l'élégante gracilité d'une jeune fille à son goûter; l'atmosphère mystérieuse qui enveloppe nos intérieurs modernes : la vie en somme dont nous sommes entourés et qui se prête si bien à une observation constante, me suggère l'idée de fixer par la peinture mes sensations éprouvées par son spectacle toujours renouvelé.

Je crois que la peinture, pour survivre, doit être d'une belle matière; le bon peintre doit toujours avoir cette préoccupation : exprimer avec émotion des choses qui existent bien dans leur milieu ambiant; point de chairs en carton ou de fleurs métalliques : peindre comme on veut; mais être toujours vrai, humain et sincère.

E. TOURNÈS



865. — Femme à sa toilette.



295. — Abd-el Gheram et Nouriel-Ain.
(Esclave d'Amour et Lumière des yeux. Légende arabe.)

ANQUETIN

Art, — Idéal, — Poésie, — Sentiment, — Émotion, — grands et beaux mots dont on abuse.

La Vérité est dans la réalisation, non dans le rêve.

Pour réaliser il faut avoir recours à des moyens d'expression qui constituent le métier. Ce métier évidemment ne sert de rien à celui qui n'est pas né artiste. Mais, sans lui, le génie même ne saurait s'exprimer (aussi l'a-t-il inventé lui-même).

Le métier se divise en deux parties :

L'une, la connaissance approfondie de l'anatomie et des proportions, facile à acquérir et à enseigner, n'ayant pas été confiée à la garde des peintres. L'autre, l'art de peindre, qui devait et ne pouvait être gardée que par eux, est complètement perdue.

L'étude des maîtres peut seule permettre de retrouver ce secret. Or, on ne peut les comprendre et les pénétrer qu'en sachant ce qu'ils savaient eux-mêmes.

J'allais signer La Palisse. Pardonnez-moi, cher ami, et bien à vous.

Anquetin

ANQUETIN



23. — Portraits de MM. Paul et Victor Margueritte.

DINET (E.)

...Quant à la notice critique sur mon œuvre, faite par moi, que vous me demandez, permettez-moi de m'abstenir. J'estime qu'un peintre ne doit avoir d'autre moyen d'expression que son pinceau. S'il lui parait insuffisant pour s'exprimer et s'il éprouve le besoin de recourir à la plume, c'est qu'il était né littérateur plutôt que peintre. Mais je m'aperçois que je viens de répondre un peu à votre question sur l'Art en général.

Veuillez agréer.

E. Dinet.



82. — Après le Bain.

BERTON (Armand)

Écrire sur mes propres ouvrages est tellement en dehors de mon caractère que je n'y consentirai jamais. Pour ce qui est de mes idées sur l'Art en général, il suffit de jeter un coup d'œil sur une de mes expositions depuis environ une dizaine d'années, pour être éclairé à ce sujet. Ce que je dirais n'ajouterait rien que des mots, et je m'avoue des plus maladroits et inexpérimentés dans la manœuvre des phrases.

Veuillez agréer.

Armand Berton



1044. — Repos sur la dune.

CARRIER-BELLEUSE (Pierre)

Monsieur le Directeur,

Vous me priez, ou du moins vous m'autorisez à émettre mon avis sur mon œuvre exposée au Salon, et aussi sur l'Art en général.

Vous m'excuserez de me sentir incapable de profiter de votre aimable pensée; c'est au public qu'il appartiendra de donner son opinion sur mon œuvre; je me borne à souhaiter que les amateurs soient nombreux et les critiques indulgents.

Quant à l'Art en général, je pense que malgré les fluctuations de la mode, malgré les crises momentanées, il est et restera immortel, tant qu'il sera la résultante des efforts individuels dirigés par des voies différentes vers un même but : le Beau.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes civilités distinguées.

Pierre Carrier-Belleuse

COURTOIS (Gustave)

Monsieur,

Il m'est impossible d'écrire quoi que ce soit sur un de mes ouvrages sans paraître prétentieux. — Je crois, d'ailleurs, qu'un bon tableau doit pouvoir se passer d'argument et même de titre.

Gustave Courtois



La Sibylle.

(App. à M. Julius Oehme.)

GRANET (Pierre)

Depuis que je travaille — c'est depuis longtemps déjà — j'ai sculpté plus d'une muraille, mais ne me demandez pas ce que j'en pense une fois mon travail fini; parlons, si vous voulez, plutôt de celui qui est à faire. Pour les gars rompus à l'ouvrage c'est le seul qui ait son prix. Ma semeuse, c'est le bouquet d'un monument que je rêve, à la gloire de nos frères morts dans les pays conquis. Semeurs, semons toujours, la terre généreuse fera lever le grain que nous aurons semé.

Les semailles, c'est l'espérance, et l'espérance, c'est la vie.

Avec tous mes remerciements bien cordiaux.

Pierre Granet

PIERRE GRANET



66. — La Semeuse.



109. — Portrait de Madame Jeanne Raunay.

BLANCHE (Jacques-Émile)

Monsieur.

Rien ne me semble plus gauche que de faire les honneurs de ses propres œuvres. On peut, tout au plus, les expliquer, si l'on y a mis des intentions littéraires ou philosophiques. Les miennes sont de simples morceaux, exécutés sincèrement d'après les modèles les plus différents d'aspect, d'âge, de forme et de couleur.

Quant à l'« orientation de l'art au XXe siècle », je ne vois ce qu'elle pourra être; les tendances, les influences sont si nombreuses, qu'on est dérouté. On ne sent pas un mouvement se dessiner. Il y a de petits groupements, des chapelles, mais plus d'Écoles. L'ouvrage de chacun est un effort dont la faiblesse vient souvent de ce qu'il ne se rattache à rien d'essentiel. à nulle tradition.

Nous ne saurions encore distinguer les traits particuliers à l'Art de notre temps, quoiqu'il y en ait sans doute, qui nous échappent aujourd'hui.

Le métier de peindre est oublié. Il sera remplacé par autre chose qui n'aura que le nom de commun avec l'Art des Maîtres. — Attendons.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

J. E. Blanche

MOREAU-NÉLATON

Monsieur,

. . . .

Quant à ma personne, il faut croire, quand il s'agit de faire son portrait qu'on est plus difficile pour soi que pour les autres; j'y ai souvent essayé sans succès : excusez-moi donc.

E. Moreau-Nélaton



670. — Le Chateau Gaillard. (Les Andelys.)

E LACHENAL



269. — Lambris pour salle à manger.

LACHENAL (E)

Mon cher Directeur,

Si je n'étais pas céramiste, je vous dirais que jamais la céramique française n'a brillé d'un plus vif éclat! Si je vous le dis quand même, sans effaroucher trop ma modestie, c'est que le vif éclat s'adresse surtout à mes confrères... puisque je ne fais guère que de l'émail mat velouté! Cet émail mat, que ce pervers de Jean Lorrain a qualifié d'« émail voluptueux » en le comparant à certaine peau de femme, d'autres l'ont nommé pâte à caresse, René Maizeroy : émail givré, etc. En somme, l'émail velouté est calme et reposant.

Mais, puisqu'il faut parler de son envoi au Salon, disons tout de suite que le lambris exposé est une inovation, baptisée : « Lignocéramique »; c'est de la céramique découpée et incrustée dans du bois, comme de la marqueterie.

J'espère que ce procédé, absolument nouveau, permettant d'introduire dans le bois toutes les belles colorations céramiques et les formes les plus variées, en matière inaltérable, contribuera à enrichir la décoration du mobilier moderne.

Car nous avons, quoi qu'on en dise, un art moderne; c'est déjà plus qu'une espérance, c'est un fait.

On a pu voir, à la grande Exposition, que de tous les points du monde, il y avait un effort, une volonté, un grand mouvement vers le nouveau, et rien n'arrêtera le souffle énorme qui arrive de partout!

Nous sommes en pleine renaissance et je constate avec joie que les artistes céramistes ont été des premiers à marcher dans cette voie nouvelle.

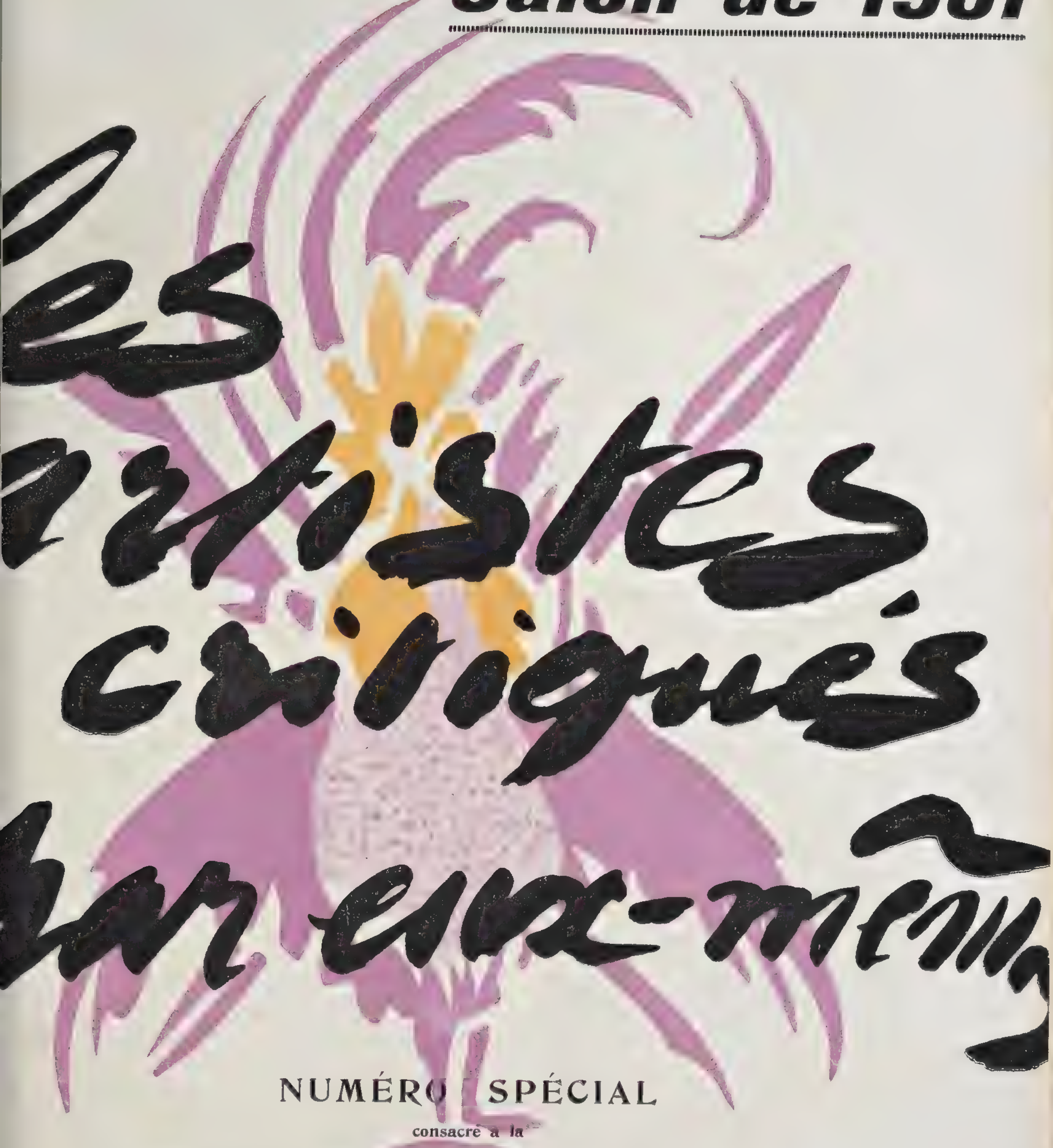
Leur tâche était aisée, car il est plus facile d'introduire un bibelot nouveau dans un milieu de style, que de faire accepter un mobilier et encore moins une maison d'un genre nouveau; c'est donc l'objet d'art qui a entraîné le mobilier, et le mobilier transformera la maison! Renversement des choses! En effet, c'est le contraire qui aurait été logique; l'architecture devrait être la base, l'ameublement devant suivre et le bibelot terminer.

En résumé, nous aurons un art du xxe siècle et, malgré les élucubrations plus ou moins saugrenues et tarabiscotées de gens ignorant les premiers éléments d'art décoratif qui ont envahi les industries d'art, je crois, et tout me fait prévoir, que l'art du xxe siècle sera simple et clair.

E. Lachenal

nnée. N° 51. 15 Mai 1901. · COCORICO · Prix Exceptionnel : 50 Centimes.

Salon de 1901



NUMÉRO SPÉCIAL

consacré à la

Société des Artistes Français

Directeur : PAUL BOUTIGNY. ⁎ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe).

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

VIENT DE PARAITRE

LES ARTISTES CRITIQUÉS PAR EUX-MÊMES

Numéro spécial consacré à la Société Nationale des Beaux Arts

Texte de MM. Rodin, Eugène Carrière, Dubufe, Jean Béraud, Willette, Aman Jean, Tournès, Ch. Cottet, Anquetin, Dinet, Blanche, Pierre Carrier Belleuse, etc.

Le Numéro **50** centimes



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 51.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris



M. W. A. Bouguereau, Président de la Société des Artistes Français, dans son atelier.

BOUGUEREAU (W.-A.)

Monsieur

Vous me demandez de définir en quelques lignes mon opinion personnelle sur l'Art. La voici :

Selon moi, une œuvre d'art doit être une interprétation élevée de la Nature. La recherche de l'Idéal a été le but de ma vie. Dans le paysage, dans la marine j'aime surtout les motifs poétiques : Dans le portrait, je voudrais rendre le caractère intellectuel de mon modèle. Dans les sujets d'imagination, ou de tradition historique, je me sens attiré par le sentiment, soit de souffrance, soit de joie.

Depuis bientôt soixante ans je cherche à réaliser cet idéal, je comprends hélas ! que je n'y suis pas arrivé, mais je cherche encore.

W. Bouguereau

BENJAMIN CONSTANT

Que vous dirai-je qui n'ait été dit?...

En passant, voici ce qui me vient :

La ressemblance est une impression relative, attendu que personne ne voit de même, à commencer par les peintres.

...Mais il y a, cependant, la ressemblance générale, et c'est la seule qui soit due à la foule.

Agrez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Benj. Constant



152. — Portrait de Son Altesse Royale la Princesse de Galles (Sa Majesté la Reine Alexandra)



837. — Une place en Provence.

GAGLIARDINI (J. G.)

Mon cher Boutigny.

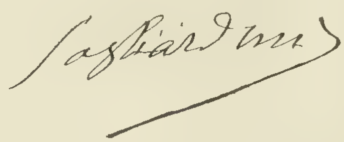
Mes toiles du Salon, je n'en parle pas, d'autres diront ce qu'elles valent. Elles ne sont pas très brillantes, mais ce n'est pas la faute de la nature, croyez-moi. En général, et consulté sur mes prédilections, j'ajouterai :

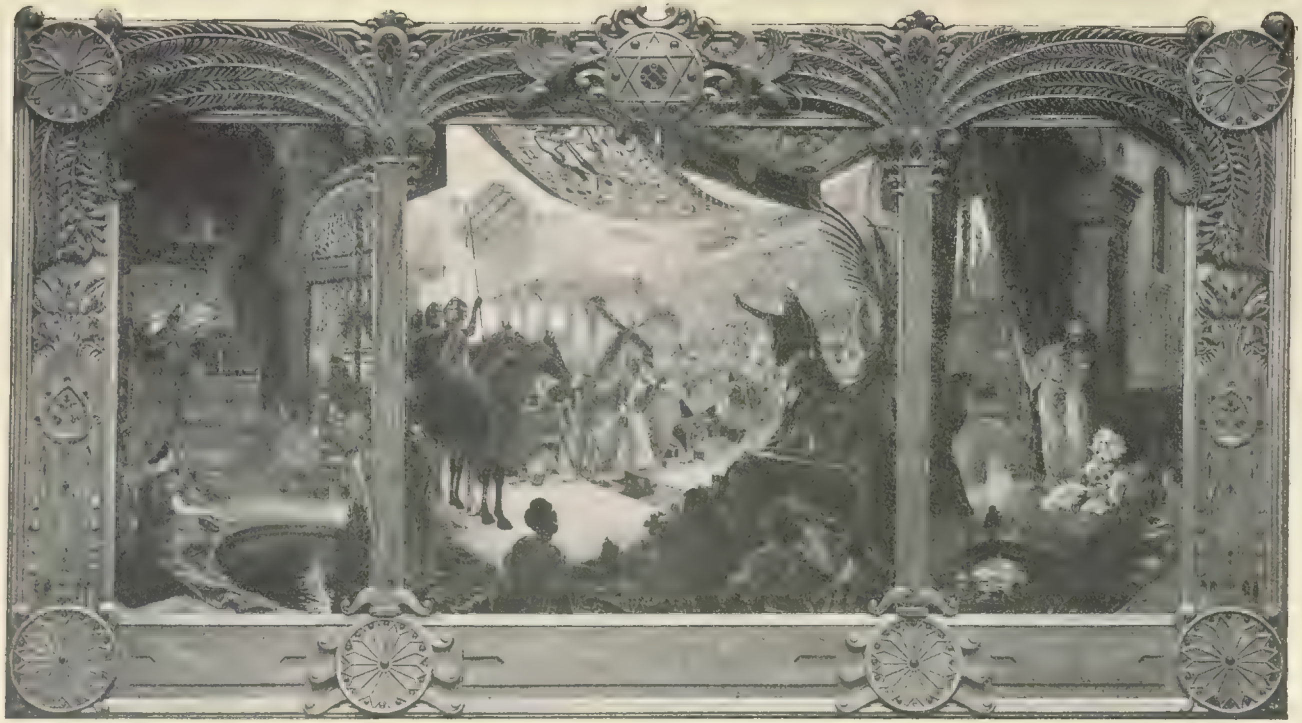
Les heures brûlantes où la nature a des pâmoisons voluptueuses, où le Soleil amoureux couvre la Terre, son épousée, de caresses de feu; où l'infiniment petit susurre un hymne obscur sous l'herbe grillée; où le coq vainqueur s'égosille à chanter l'œuvre de vie sur un fumier ardent, voilà mes heures de travail.

La grande joie, la liesse de la lumière, son débordement intense; le fin baiser de l'atmosphère sur les couleurs, leurs métamorphoses célestes, voilà le bonheur de mon âme, ce qui m'enthousiasme.

De la nature froide inerte, retombée au chaos la nuit, que ne fait pas le Soleil, Merlin l'enchanteur? Au pays des mineurs, j'ai vu pas une aube rosée d'hiver, autour du fantôme des puits noyés dans une buée violâtre la neige illuminer ses blancheurs de cette lumière de rubis. Le charbon, en tas sur les fosses, restituait les feux de ses flores mystérieuses. Il étincelait comme un prisme de toutes les couleurs du spectre naissant : jamais vitrail de cathédrale n'a plus étincelé que le noir de cette houille en fusion.

Voilà ce que le soleil fait du blanc et du noir. Et c'est toute la peinture cela. Et c'est cela qui me passionne, qui me fait vivre et dont la recherche épuisante me mène peu à peu à la mort, la seule chose qui coupe court, après tout, à l'immortalité que je ne saurai obtenir même en disant beaucoup de bien du Soleil mon ami.





1727. — La légende merveilleuse de la reine de Saba et du roi Salomon.

ROCHEGROSSE (G.)

J'ai cherché à donner une impression légendaire d'un conte des *Mille et une Nuits*, et j'ai tiré le sujet de mon tableau plutôt des histoires qu'on raconte en Orient sur la Reine de Saba et sur Salomon, que de la réalité historique, fort problématique d'ailleurs, des faits en eux-mêmes.

Au point de vue pictural, j'ai surtout essayé, dans les trois panneaux du triptyque, une étude de différentes lumières colorées et de leurs rapports harmoniques.

G. Rochegrosse



1764. — Les Savants.

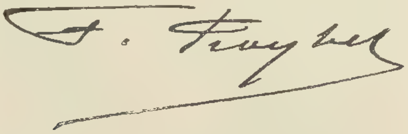


962. — Novembre à Moret.

ROYBET

De mon tableau je n'ai rien à en dire; — mais ce que je déplore, ce sont les tendances artistiques de notre époque.

J'espère une réaction prochaine, ou alors, il faudra brûler tout ce que nous avons admiré, en avouant que nos anciens se sont trompés.



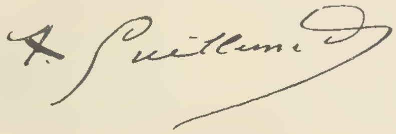
GUILLEMET (A.)

Mon cher Boutigny,

Enfin voici l'été arrivé; les feuilles poussent, l'influence du bleu dans les arts se fait sentir, et le paysagiste va partir aux champs, aux bois et aux prés, chemineau de l'art, portant en guise de besace la boite et le pliant, à la recherche du pittoresque qui le fuit, se fait rare de jour en jour, et disparaîtra bientôt tout à fait, grâce aux architectes et aux ingénieurs qui semblent s'être donné pour tâche de détruire tout ce qui est émouvant et beau. Les villes, Paris en tête, les campagnes tout y passera, tout y passe déjà et je plains nos petits neveux qui aimeront le beau. Enfin! il en est ainsi. Faisons une invocation au grand maître, à Corot, au père, et en route.

Le petit coin de Moret que vous reproduisez est d'une jolie et simple silhouette — il appartient à un pays encore fortuné qui n'a pas été trop éreinté par les *embellissements* modernes.

Profitons-en — tâchons tous, disait Corot, d'avoir toujours 18 ans devant la nature et méfions-nous des synthèses et des symboles à la mode. Charabias à l'huile qui étonneront bien plus tard nos descendants.





888. — Les Lapins.

CHOCARNE-MOREAU

Monsieur,

. . . .

Vous me demandez aussi une notice brève.

La voici : Je fais de la peinture depuis 25 ans, j'expose au Salon depuis 20 ans, je suis né à Dijon, élève de Bouguereau, j'ai 45 ans, depuis 12 ans j'expose des tableaux gais, je suis hors concours et pas décoré... et voilà.

Veuillez recevoir, Monsieur, mes bien sincères salutations.

Chocarne Moreau

CHOCARNE-MOREAU



468. — La main chaude. Copyright 1901 by Braun Clement et Cie.

GILBERT (V.)

Cher M. Boutigny.

Je suis peintre, mais pas littérateur. Du reste, je pense que mes idées sur l'art que je préfère sont exprimées dans mes œuvres, et qu'il est inutile de les écrire. C'est ce qui intéresse le public. Ce que je regrette, c'est de ne pouvoir mettre toutes les perfections que je voudrais. Ce que je pense est toujours bien plus beau que ce que je fais, je ressemble en cela à beaucoup de mes confrères.

Bien à vous.

Gilbert



1770. — Les Rameaux.

ROYET (H.)

Un jour de Rameaux encore triste et froid. Deux enfants, deux mères. La mendiante d'hier s'est faite marchande, mais si la main n'est pas tendue, l'œil implore. L'enfant de parents aisés sort, insouciante et gaie, heureuse de changer de décor et de se sentir regardée. Croisement de regards, croisements de pensées.

L'Art qui attire ceux qui sentent plus vivement les manifestations de la nature est un maître peu indulgent, s'il admet tous les sentiments, les uns très hauts, les autres plus terre à terre, il veut que tout soit dit avec simplicité et les tempéraments, dont la variété fait admettre toutes les manières, s'accordent sur un point : se faire comprendre sans banalité et tâcher d'émotionner, car l'émotion, c'est l'Art.

H. Royet

TATTEGRAIN (Francis)

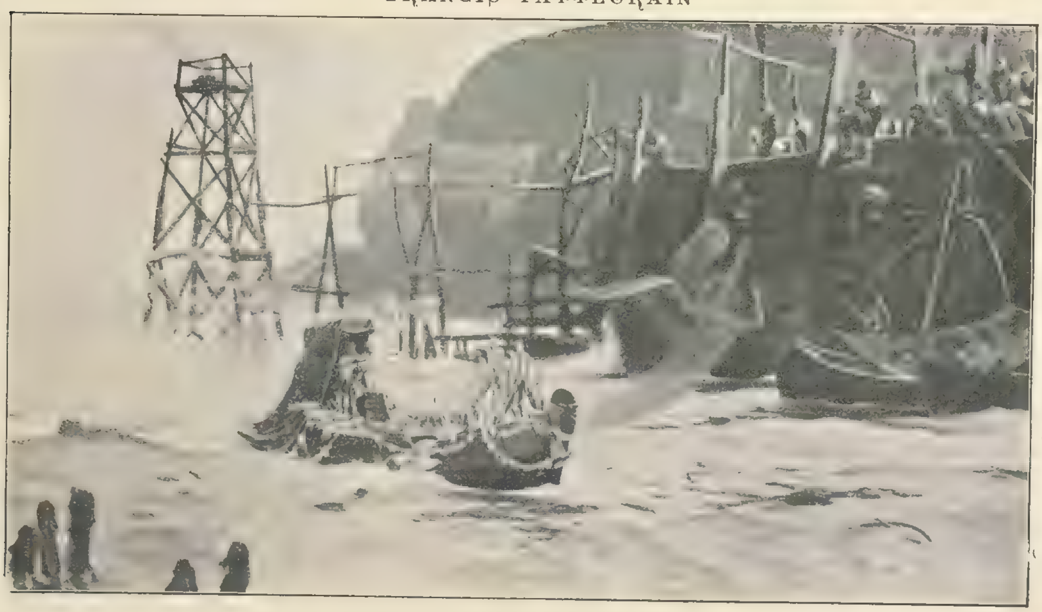
. . . .

Quant à un commentaire, excusez-moi... je crains bien que ma toile en ait besoin... mais tant pis pour elle, car un tableau doit se suffire à lui-même.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Francis Tattegrain

FRANCIS TATTEGRAIN



1914. — L'Image miraculeuse.

Comment la Vierge à Boulogne arriva,
En un bateau que la mer apporta
En l'an de grâce, ainsi que l'on comptoit,
Pour lors, au vray, six cent et trente trois...



310. — Het Volkslied (Le chant national).

« Le Président, Kruger suivi du docteur Leyds, de MM. Van Hamel : Pierson, consul général des Républiques Sud-Africaines ; Roels, secrétaire du Comité, et de MM. Pauliat, sénateur, président du Comité de l'Indépendance des Boers ; Guérin, sénateur, vice-président, pénétrant dans l'antichambre de son appartement à l'hôtel Scribe, s'arrête ému devant les enfants de M. Pierson qui lui chantent l'hymne national de son pays « Het Volkslied » ; Mme J. Pierson les accompagne au piano (25 novembre 1900).

BRISPOT (Henri)

Monsieur,

Vous me demandez mon avis sur mon œuvre, vous m'embarrassez, on est toujours indulgent pour un enfant; cependant, à mon avis, elle a été faite un peu à la hâte, sa santé pourra en souffrir. Il ne faut pas faire d'actualité en peinture; on s'expose, faute de temps, à ne pouvoir mettre sur sa toile tout ce qu'on a rêvé.

H. Brispot

BOUTIGNY

Mon cher homonyme,

Il est bien difficile de se juger soi-même; aussi excusez-moi si je me sens incapable d'entreprendre cette tâche.

Pour répondre à votre question sur l'art, il me semble qu'il faut s'efforcer d'exprimer avec émotion les sujets que l'on veut reproduire, y mettre les sensations que l'on éprouve devant la nature. Avoir le goût du beau et de la sincérité, voilà, je pense, ce qu'un artiste doit posséder pour rendre son œuvre intéressante, et avec toutes ces qualités on n'y arrive souvent pas.

Veuillez recevoir, mon cher homonyme, l'expression de mes sentiments distingués.

E. Boutigny

E. BOUTIGNY



286. — Marbot à Iéna.

J'entends des cris perçants dans une maison voisine dont la porte était ouverte. J'y monte en hâte, je pénètre dans un bel appartement où deux charmantes jeunes filles de dix-huit à vingt ans, en chemise, se débattent contre les entreprises de quatre ou cinq soldats de Hesse-Darmstadt.

Bien que ces hommes, pris de vin, n'entendissent pas le français, et moi, fort peu d'allemand, ma présence, mes menaces leur en imposèrent et l'habitude d'être bâtonnés leur fit recevoir sans mot dire les coups de pieds et les horions que, dans mon indignation, je leur distribuai largement.

(Mémoires de Marbot.)



821. — Un jour de dégel à Lisieux.

FRAIPONT (Gustave)

Faire soi-même la critique de son œuvre, c'est, non point dire « ce que l'on en pense », mais bien ce que l'on voudrait « qu'en pensent les autres ».

— Ce que l'on éprouve en retrouvant son tableau accroché au Salon?... on ne le dit pas, on l'écrit encore moins, et pour cause!...

— Ce que l'on désire qu'éprouvent les autres? Parbleu, c'est bien simple :

En ce qui me concerne, je voudrais, devant mon *Jour de dégel à Lisieux*, voir les gens transis, grelottants, collet relevé, tellement l'impression que j'ai voulu rendre serait, par eux, violemment ressentie. —

Je voudrais qu'ils vissent mes personnages patauger dans la crotte, la pluie gicler sur les parapluies, la neige fondre sur les toits; je voudrais qu'ils trouvassent tout cela étonnant de vérité, je voudrais...

En somme, neige, pluie, crotte, tout cela est sale mais tient si peu de place!.

G. Fraipont

JUANA ROMANI

Monsieur,

Vous me demandez mon avis sur la peinture. J'aime la peinture sous toutes ses formes lorsqu'il s'en dégage quelque chose, ce je ne sais quoi qui est l'âme de l'artiste, et quand l'artiste est doublé d'un vrai peintre, alors c'est le chef-d'œuvre... Rembrandt et Velasquez, voilà mes Dieux.

Juana Romani



1731. — Infante.

(Appartient à M. Danthon.)

TRUCHET (Abel)

ABEL TRUCHET



870. — L'Accident.

Cher Monsieur Boutigny.

Une notice critique sur mon tableau? C'est bien difficile à faire... Je puis bien dire que j'ai voulu montrer la physionomie synthétique de l'*Accident* à Paris : le vide qui se fait immédiatement sur la place, les centaines de gens qui surgissent tout d'un coup et forment instantanément la foule qui s'écrase sur un seul point, *pour voir*. Je puis dire aussi que la petite femme de Paris, qui n'aime pas à être chiffonnée quitte toujours, la première, le rassemblement où certaines promiscuités la choquent, et que c'est pour cela que je l'ai indiquée au premier plan... Je puis vous dire tout cela, mais la critique serait de dire si j'ai réussi à donner au public mon impression de ce qu'est l'*Accident* à Paris.

Je le saurai, me direz-vous, quand les critiques d'Art se seront prononcés?... Hélas! j'ai cueilli de si jolies perles dans la bouche de certains critiques d'Art — non seulement sur ma peinture, mais sur celle de mes contemporains — que, malgré leur air grave... je me méfie...

Cordialement à vous.

Abel Truchet

FRANÇOIS RUPERT CARABIN



175. — Caisse de piano, bois sculpté.

CARABIN
(François Rupert)

Ce que j'ai fait m'a procuré beaucoup de plaisir en le faisant. C'est bon! ou mauvais! Temps futur le dira; moi, çà m'est égal; je souhaite à tous mes confrères de faire et penser comme moi.

Carabin

. N° 52 15 Septembre 1901. · COCORICO · Prix : 30 Centimes.

COCORICO



Directeur : PAUL BOUTIGNY. ✱ Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris (IXe).

COCORICO



Journal Bi-Mensuel. Artistique, Littéraire et Humoristique. — Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7 fr.**; départements, **8 fr.**; étranger, **10 fr.** — Le numéro : **30** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE.

Billets de Famille à prix réduits

Toutes les gares du réseau de l'Ouest (Paris excepté) délivrent aux voyageurs se rendant en famille (4 personnes au moins), en effectuant un parcours total d'au moins 500 kilomètres, soit aux stations balnéaires et thermales desservies par la Cie de P.-L.-M., soit aux stations hivernales de la Méditerranée, des billets d'aller et retour, de 1e 2e et 3e cl., valables 33 jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant un supplément de 10 p. 100 par période.

De son côté, la Cie de P.-L.-M. fait délivrer, par toutes les gares de son réseau (Paris excepté) et dans les mêmes conditions, des billets semblables aux personnes se rendant en famille aux stations balnéaires et thermales desservies par la Compagnie de l'Ouest.

Les billets à destination des stations hivernales sont délivrés toute l'année; pour les stations balnéaires et thermales les billets ne sont mis à la disposition du public que du mois d'avril au mois d'octobre.

Pour connaître le montant de la somme à payer pour ces voyages, il suffit d'ajouter, au prix de six billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Ainsi, une famille composée de quatre personnes ne paiera, aller et retour compris, qu'un prix égal à sept billets simples. Cinq personnes ne paieront que l'équivalent de huit billets simples, etc.

A NOS LECTEURS

Nous attirons tout particulièrement l'attention des amateurs sur l'edition définitive du *Pablo de Ségovie* traduit de l'espagnol par J. Rosny et illustré de cent dix dessins de Daniel Vierge, reproduits par l'héliogravure, avec retouche des cuivres par l'artiste.

Le *Pablo de Ségovie* de Francisco de Quevedo, illustré par Daniel Vierge, sera un double chef-d'œuvre par le texte admirable du plus spirituel, du plus mordant des auteurs espagnols du grand siècle et par les dessins du maître incontesté de l'illustration à notre époque.

Cette édition sera un *livre*, dans la plus belle et la plus noble acception de ce mot. Le soin le plus exquis a été apporté à sa confection; tout en fait une œuvre d'art sobre, nette, hautaine comme le talent du dessinateur, fière comme le génie de Quevedo.

Les gens de goût apprécieront la traduction si simple, si respectueuse du texte espagnol, que M. Rosny a faite tout exprès pour cette édition sensationnelle.

CONDITIONS ET JUSTIFICATION DU TIRAGE

440 EXEMPLAIRES NUMEROTES

20 Exempl. sur Japon, avec aquarelle et une suite de grav. sur Japon, sans texte	1.000 fr.
20 Exempl. sur Japon, avec une suite de grav. sur Japon, sans texte	500 fr.
75 Exempl. sur Chine, avec une suite de grav sur Chine, sans texte	400 fr.
25 Exempl. sur Chine	200 fr.
300 Exempl. sur papier à la forme vélin	125 fr.

En souscription: chez M. Vierge, 29, rue Gutemberg, à Boulogne sur Seine. Un spécimen sera expédié par M. Vierge, sur demande affranchie contenant le remboursement des frais d'envoi (50 centimes).

CENT DESSINS DE WILLE



En train de parcourir les *Œuvres choisies* de Willette.

"ŒUVRES CHOISIES" de WILLE

Un volume in-16 contenant cent dessins par *le Courrier français* de 1884 à 1901. Préface illu couverture en couleurs par A. Willette.

« *Tout le monde connait l'exquis talent du coll*
« *du* Courrier français; *la grâce délurée de ses Pé*
« *à l'esprit gavroche; la fantaisie de ses Montma*
« *qui n'ont point de retroussé que le nez, sont légé*
« *et ses dessins politiques ont souvent fait sensatio*
« *gnés d'une légende acérée.*
« *Les Œuvres choisies de Willette sont non seule*
« *recueil extrêmement amusant, mais encore un*
« *bibliothèque, un livre d'art résumant le meill*
« *grâce et l'esprit français au vingtième siècle.* »

On peut recevoir les *Œuvres choisies* de franco poste contre mandat de 3 fr. 50 ad

M. BOUTIGNY, Directeur du Cocori
9, Rue Say, Paris

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDR

via Rouen, Dieppe et Newhaven
par la gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE

Tous les jours (Dimanches et Fêtes compr et toute l'année

TRAJET DE JOUR EN 9 HEURES (1re et 2e cl. s

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples valables pendant 7 jours

1re classe	43 fr. 25
2me classe	32 »
3me classe	23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables pendant un

1re classe	72 fr. 75
2me classe	52 fr. 75
3me classe	41 fr. 50

Les prix ci-dessus sont seulement applicables effectué par le service de nuit et les voyageurs dront le bateau de jour devront payer, par tra supplément de :

5 francs en 1re classe. — **3** francs en 2me cl

Départs de Paris, Saint-Lazare, 10 h. matin;

Arrivées à Londres : *London-Bridge*, 7 h 7 h. 40 matin.

Victoria, 7 h. 5 du soir; 7 h. 50 matin.

Departs de Londres, *London-Bridge*, 10 h 9 h. soir.

Victoria, 10 h. matin; 8 h. 50 soir.

Arrivées à Paris, Saint-Lazare, 6 h. 55 soi matin.

Les trains du service de jour entre Paris et *vice versa*, comportent des voitures de 1re cla 2e classe à couloir avec W. C. et toilette, a Wagon-Restaurant; ceux du service de nuit c des voitures à couloir des trois classes avec toilette.

Des cabines particulières sur les bateaux pe réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur affranchie, des petits guides indicateurs du s Paris à Londres.

Les deux premiers volumes du **COCORICO**, sous reliure magnifique illustrée par **STEINLEN**, sont adressés franco contre **12** francs par v

COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 52.

Rédaction et Administration
9, Rue Say, Paris

IL ARRIVE!... IL ARRIVE!...



Il arrive!... Il arrive!... Pas seul, l'emprunt russe le suit de près!

STATUFIÉ

Parmi les bois de Romainville
On veut sur une stèle ad hoc
Ériger de façon civile
Le buste de feu Paul de Kock.

A l'heure où paraîtront ces lignes
On apprendra par maints papiers
Que la fête fut des plus dignes!...
Je la vois d'ici : Les pompiers

Défileront en grande pompe
Précédant monsieur le préfet;
Et Leygues, si je ne me trompe,
Se montrera phraseur parfait (1).

Le Commis avec la Grisette
Ressusciteront pour un jour
Afin d'aller faire risette
Au vieux chantre de leur amour.

Il n'est rancœur qu'on ne refoule :
Demeurez donc bien convaincus
Que les époux viendront en foule.
(Poil de coq eût dit : les cocus.)

La chose ayant lieu le dimanche,
Les deux gendarmes de Nadaud
Porteront la sardine blanche,
Éblouissement du badaud;

Les omnipotentes concierges,
Silencieuses par hasard,
Brûleront, dévotes, des cierges,
Tout en songeant au Bal Musard;

Animés tous d'un noble zèle,
Les commerçants amèneront
Leur épouse et leur demoiselle...
Et tous iront s'asseoir en rond.

Séchant l'éternel litre à seize,
Mordant au fatal saucisson,
Au nom de la Gaîté Française
Chacun poussera sa chanson.

Puis à l'heure où la voûte bleue
Se nacre de reflets changeants,
Par le dernier train de banlieue
Reviendront tous ces braves gens.

* * *

Paul de Kock manqua de génie
Insolemment. Sied-il pourtant
Que sa mémoire soit honnie.
Non : Ce romancier bien portant

N'eut point d'autre désir, je pense,
Qu'amuser ses contemporains;
Que faire sursauter leur panse
Au point qu'ils s'en tiennent les reins.

Et grâce à sa blague abondante,
Ils oubliaient — bonheur troublant —
Que la vie et l'Enfer du Dante
C'est blanc-bonnet et bonnet-blanc!...

Protecteur de la rigolade,
On disait de lui : « J'ai tant ri
Que j'en suis encore malade!... »
Las!... De ce mal on est guéri :

De nos jours le rire grimace
Chez nos fabricants de romans;
On n'en rencontre pas en masse
Qui ne se montrent assommants;

Et le rieur qui s'évertue
A semer un grain de gaieté
Vaut peut-être que sa statue
Sourie en un ciel clair d'été!...

HUGUES DELORME.

(1) Si le typographe chargé de transmettre ces strophes à la postérité est un adversaire de M. Georges Leygues, il peut imprimer *raseur* au lieu de *phraseur*... Ça ne me gêne pas... (H. D.)



LE DÉMON DU JEU

INFLUENCE NÉFASTE

DE QUELQUES MÉTAPHORES

Devant que je fusse nommé à ce poste-sinécure, dont la modeste solde me permet de ne pas mourir de faim, j'ai traversé des temps difficiles, j'ai subi des catastrophes dont la fréquence m'étonne encore, et j'ai eu des bonheurs que j'accueillis avec indifférence; bref, j'ai eu des *Oh!* et des *Bah!*

Mais si je fus malheureux, c'est surtout la faute aux métaphores.

Mes parents ne me laissèrent pas un sol d'héritage. J'essayai d'abord de « vivre de privations ». J'avais entendu dire que nombre de gens subsistent ainsi. Je ne sais comment ils font.

Sur ces entrefaites, ayant obtenu des commandites, je me lançai dans une grande affaire de « terrains de conciliation »; cela marcha pas mal; de toutes parts on venait m'acheter ces terrains « pour y jeter les bases d'une entente durable ».

Mais j'eus la folie de pratiquer *l'usure oratoire,* parfaitement : je « prêtais des paroles » aux hommes célèbres moyennant des sommes qui variaient de 20 à 200 francs, et même 800 francs pour les mots historiques.

C'est moi qui ai prêté au duc d'Orléans toutes les paroles qu'il a prononcées. Puis, il m'arriva de sales affaires; des clients réclamèrent : « Vous m'avez prêté des paroles odieuses, un langage inepte. » Il fallut alors rembourser.

Je me lançai dans les *affaires d'honneur ;* je faisais les réparations. J'ai ainsi réparé des honneurs de gens extrêmement dégradés.

Mais j'avais la fâcheuse passion du jeu : « je jouai sur les mots »; un krack m'enleva le plus clair de mon bien.

J'entrai alors chez l'ingénieur Chevalier; je construisis plusieurs instruments que le public s'est disputé jadis :

1° Un *sextant compensateur* destiné à mesurer « le niveau moral du peuple ». Le même, par une ingénieuse disposition, permettait de mesurer « la hauteur de la situation ».

2° Un *calorimètre* permettant de calculer aussitôt « la chaleur du discours »; cet instrument a rendu de grands services au Palais-Bourbon où les députés socialistes menacent sans cesse de « mettre le feu aux poudres ».

3° *Un paratonnerre* pour préserver ceux qui ont « une jeunesse orageuse ». Il garantirait aussi du « coup de foudre », si dangereux pour les amants.

Chassé pour inconduite, je ne tardai pas à utiliser une autre idée : ayant appris que Paris était « l'enfer des chevaux », je résolus de le « paver de bonnes intentions ». A ce moment, les bonnes intentions n'étaient pas chères : on gagnait cent pour cent sur le pavage en bois. La Compagnie se forma, et sombra ensuite dans cette catastrophe où périt mon honneur.

A quoi bon poursuivre cette douloureuse autobiographie? Un pharmacien m'acheta, pour un morceau de pain rassis, le brevet de mon *vermifuge nasal* à l'usage des reporters qui veulent « tirer les vers du nez » des interviewés récalcitrants; et le brevet de mon *ricin pénal,* qui purge instantanément les condamnations. Aujourd'hui, grâce aux protections, j'ai obtenu une humble place au Domaine des Suppositions; je suis *Conservateur des hypothèses.*

Mais déjà on parle de supprimer le poste. Que vais-je devenir!

PIERRE VEBER

LA FORTUNE ET LE MÉRITE

Un vieillard caduc, l'œil rêveur, le front sillonné de rides profondes, la tête haute cependant, portant, fièrement, par sa barbe et ses cheveux blanchis aux longues veilles en lesquelles on dépense, seul, en pensées, ce qu'une génération futile et oiseuse gaspille bêtement, à des actes vils et bas, se promenait loin des foules, le grimoire en main, cherchant le corollaire d'un théorème social qu'il s'était posé pour donner à ses frères en humanité la clé du bonheur ici-bas, lorsque, tout-à-coup, une jeune femme, à l'étourdie, au détour d'un chemin, se jeta sur lui.

— Pardon, fit la jeune et adorable créature, ôtant brusquement, avec un exquis sourire, le bandeau qui lui couvrait deux yeux ravissants — je jouais à Colin-Maillard, mais j'ai couru si vite que personne n'a pu me suivre dans ma course vagabonde à travers la prairie. Qui êtes-vous, je vous prie?

— Mon enfant, je suis le Mérite. M'est avis que vous devriez prendre garde aux casse-cou.

La mignonne personne ne prêtant aucune attention aux dernières paroles du vieillard, reprit d'un ton badin :

— Quoi! mon cher, vous êtes le Mérite. Tiens, vous voilà enfin! Ah, quelle rencontre opportune vraiment! Pourquoi, ma mie?

— Pourquoi! c'est que, depuis longtemps, sur mon honneur, je vous recherche sans cesse.

Le vieillard eut un sceptique sourire, lui dit :

— Bien aimable à vous.

— Comment donc? je suis la Fortune...

— Ah! Eh bien, moi, le Mérite, je ne vous attendais plus, ma chère...

LÉON CHAVIGNAUD

LE DANDY

1830

Les boutons du gilet en quinconce alignés
font des dents de métal dans son soyeux sourire.
Les pantalons collants en casimir peigné
dessinent un mollet que Léonore admire.

L'air absent, le regard distrait et éloigné,
le dandy sent très bien qu'il est le point de mire...
D'œillades de tendresse et d'envie imprégné,
il se rit des jaloux et raille la satire.

Inventer un collet, un tour pour la cravate
est l'unique souci de l'âme délicate
Qui vit sous son jabot de point de Chantilly.

Et ce fat, ce poseur, ce parfait imbécile
Jouira d'être immortel dans son œuvre inutile.
par les soins de Monsieur Barbey d'Aurevilly.

RENÉ PUAUX.



LE DANDY



Dessin de D. O. Widhopf

A MONTROUGE

Mon daron voyait tout en noir,
I' f sait l' croq' mort dans « l'Assommoir »
C'est pour ça qu'on l'appelait Bazouge.
A Montrouge.

J'en connais qui voient tout en blanc,
I's boulott'ent, i's ont pas d' sang,
Mais j'en ai, mais j' vois tout en rouge,
A Montrouge.

C'est mon blot, moi, v'là mon pépin :
J' saigne un goncier comme un lapin...
Y a pas gras les nuits qu' Bibi bouge,
A Montrouge.

J'ai l' foi chaud, dans ma peau l' sang bout,
Quand j' vois roug' dans l' noir e' j' crev' tout.
Gare au pant' qui veut suiv' ma gouge,
A Montrouge.

C'est Rosa..... j' sais pas d'où qu'à vient
Alle a l' poil roux, eun' têt' de chien
Quand a passe on dit v'là la Rouge
A Montrouge.

Quant a' tient l' michet dan' un coin...
Moi j' suis à côté... pas ben loin...
Et l' lendemain l' sergot trouv' du rouge
A Montrouge.

ARISTIDE BRUANT.

LE CHAT

Mon chat, hôte sacré de ma vieille maison,
De ton dos électrique arrondis la souplesse,
Viens te pelotonner sur mes genoux, et laisse
Que je plonge mes doigts dans ta chaude toison.

Ferme à demi, les reins émus d'un long frisson,
Ton œil vert qui me raille et pourtant me caresse,
Ton œil vert semé d'or qui, chargé de paresse,
M'observe d'ironique et bénigne façon.

Tu n'as jamais connu, philosophe, ô vieux frère,
La fidélité sotte et bruyante du chien;
Tu m'aimes cependant et mon cœur le sent bien.

Ton amour clairvoyant et peut-être éphémère
Me plaît; et je salue en toi, calme penseur,
Deux exquises vertus : scepticisme et douceur.

JULES LEMAITRE.

LE CRIMINEL PRÉCAUTIONNEUX

Avec un instrument (de fabrication américaine) assez semblable à celui dont on se sert pour ouvrir les boîtes de conserves, le malfaiteur fit, dans la tôle de la devanture, deux incisions, l'une verticale, l'autre horizontale et partant du même point.

D'une main vigoureuse, il amena à lui le triangle de métal ainsi déterminé, le tordant aussi facilement qu'il eût fait d'une feuille de papier d'étain.

(C'était un robuste malfaiteur.)

Il pénétra dans le petit vestibule rectangulaire qui précède la porte d'entrée.

Maintenant la glace avec une ventouse en caoutchouc (de fabrication américaine), il la coupa à l'aide d'un diamant du Cap.

Rien ne s'opposait plus à son entrée dans le magasin. Alors, tranquillement, méthodiquement, il entassa dans un sac *ad hoc* toutes les pierres précieuses et les parures qui réunissaient au mérite du petit volume l'avantage du grand prix.

Il était presque à la fin de sa besogne, quand, au fond de la boutique, le patron, M. Josse, fit son apparition, une bougie d'une main, un revolver de l'autre.

Très poli, le malfaiteur salua et avec affabilité :

— Je n'ai pas voulu, dit-il, passer si près de chez vous sans vous dire un petit bonjour.

Et tandis que, sans méfiance, l'orfèvre lui serrait la main, le malfaiteur lui enfonça dans le sein un fer homicide (de fabrication américaine).

Le sac *ad hoc* fut rapidement empli.

Le malfaiteur allait rentrer dans la rue, quand une pensée lui vint.

Alors, s'asseyant à la caisse, il traça sur une grande feuille de papier quelques mots en gros caractères.

A l'aide de pains à cacheter, il colla cet écriteau sur la devanture du magasin, et les passants matineux purent lire à l'aube :

Fermé pour cause de décès.

ALPHONSE ALLAIS

LA PLUS HEUREUSE DU VILLAGE

Son mari qui buvait et la battait est mort à temps. Depuis, elle peut se dire la plus heureuse de toutes. Il lui reste quelques terres, dont une vigne, et quelque argent. Elle n'a pas besoin de travailler. Elle se laisse vivre, à l'ombre ou au soleil selon l'heure du jour, ses dix doigts joints, l'été sur un caraco blanc, l'hiver sous son épais fichu de laine noire. Elle ne connaît personne au village qui ne souhaite d'être à sa place, et elle ne la céderait à personne. Même quand son père, après son mari, l'a quittée, elle était déjà trop bien partie vers le bonheur pour s'arrêter. Elle pleura décemment le vieil homme et l'oublia sans effort. Et, désormais seule au monde, elle ne craint plus qu'un nouveau deuil lui fasse perdre sa bonne mine! On ne se lasse pas de s'étonner.

— Madame Louise, vos cheveux sont encore noirs!

— Holà! qu'est-ce que vous me dites donc?

— Noirs et ondulés; je vous félicite.

— Holà! Seigneur! que vous êtes drôle!

— Votre figure brille comme un meuble d'acajou.

— Faut-il qu'il soit permis de tant se moquer d'une vieille femme?

— D'une vieille femme qui a toutes ses dents et qui ne songe, je le parierais, qu'à se remarier. Ah! madame Louise, celui qui tombera sur vous ne se fera pas mal!

— Si je risquais un coup pareil, comme une libertine, dit madame Louise, le village me jouerait la musique, à ma noce, avec des clefs et des chaudrons. Je tiens autant à la paix qu'à la santé.

— Peut-on savoir quel régime vous suivez pour vous porter ainsi?

— Je bois, dit-elle, je mange et je dors comme tout le monde.

— Madame Louise, vous avez un secret, des recettes de cuisine?

— Holà! mon Dieu! vous allez me faire trop rire.

— Sérieusement, madame Louise, votre principale dépense n'est-elle pas la nourriture? Ça doit coûter cher de viande, une belle dame grasse comme vous.

— La viande me tourne sur le cœur. Je suis née forte et bien corporée, je n'ai eu qu'à me maintenir.

— Quels sont vos frais par jour?

— Que vous êtes curieux!

— Comptons voir, madame Louise. Vous dites, n'est-ce pas, deux sous de lait?

— Allons! oui.

— Après?

— Un sou et demi de pain.

— Bon. J'inscris pour additionner.

— Un sou de café, deux sous de beurre. Chacun sait ce qui bout dans son pot : j'ai ma provision de lard et mon vin, du vin de ma vigne. J'en bois un verre à chaque repas.

— C'est tout?

— Oh! non. Des fois, je me promène dans les champs avec mon panier et je cherche une salade de pissenlits. J'ajoute un œuf. Je me régale.

— Et le dessert?

— Du fromage à la crème ou une prune de mon jardin.

— A quelle heure vous levez-vous?

— Sept heures. Et toute chaude, sortant du lit,

j'avale mon café. Je fais mon ménage jusqu'à midi.

— Madame Louise, j'ai rarement vu une maison tenue comme la vôtre.

— C'est facile de garder propre une petite maison. Je la trouve assez grande pour moi. A midi, je déjeune. Ensuite je me peigne et je voisine de porte en porte.

— Et qui lave votre linge?

— J'en salis trop peu pour faire la lessive. Quand mes voisines la font, elles me demandent si je n'ai rien à mettre dans leur cuvier. Je leur donne mon petit paquet de linge. Elles me le coulent et je le lave moi-même à la rivière. Par les temps doux, c'est un plaisir, mais mon meilleur moment, je le passe assise sur l'escalier, le soir, dès que le vent se calme et que le soleil se couche derrière les maisons.

— Économe, sobre, propre, madame Louise, vous êtes une maîtresse femme.

— Oh! il m'arrive de faire des folies! Une fois par an, je vais à la ville, chez le marchand de nouveautés, et je m'offre un cadeau, et je me paie ce qu'il a de plus solide et de meilleur teint en boutique.

— Seriez-vous coquette?

— Vous me croirez si vous voulez, je n'utilise pas ce que j'achète. Je le serre dans mon armoire et je regarde de temps en temps ma richesse sur les rayons. J'aime mieux la toile pour une paire de draps que les draps et l'étoffe d'une robe que la robe.

— Quelque jour on vous volera. Vous n'avez pas peur?

— Depuis que je n'ai plus peur de mon mari, je n'ai peur de rien.

— Il vous a fait la vie si dure!

— Je ne voudrais point en dire du mal, parce qu'il faut respecter les morts. Que le bon Dieu lui pardonne comme je n'y pense plus. C'était un vaurien, buveur, menteur et feignant. Il se jetait sur moi comme un taureau. Je ne savais pas s'il allait me battre ou me caresser. Il me battait plutôt, pour son plaisir. Être battue par un ivrogne empesté, ça m'humiliait, et à la fin je lui rendis ses coups, quoique moins forte. D'ailleurs, il perdait la raison. Un soir, il rentre, dans un état qu'on ne peut dire, il jette par terre deux ou trois chétifs poissons qu'il avait pêchés avant de boire à l'auberge, et il me dit :

— Fais-les cuire.

Je lui réponds :

— Mon feu est éteint. Je ne veux pas le rallumer pour tes petites saletés.

— Allume du feu!

— Il n'y a plus de bois. J'ai brûlé la dernière bûche ce matin.

Vous devinez bien qu'il y avait du bois et que ce n'était là qu'une ruse de mon invention.

Il me crie des noms que le respect m'empêche de répéter.

— Ah! il n'y a plus de bois? Attends!

Et il attrape une pioche. Je m'imagine qu'il va me tuer et je fais mon signe de croix.

Mais il saute sur une chaise et se met à cribler de coups de pioche les poutres du plafond, et il commence à le démolir. Et à chaque éclat de poutre il hurle :

— Tiens! En voilà du bois, et encore! et encore!

Je ferme ma porte à clef et je me sauve chez des voisins. Et lui, il continue de piocher le plafond, et il aurait détruit la bâtisse, s'il n'était tombé le nez dans les gravats où il a ronflé toute la nuit.

Quelquetemps après, le bon Dieu m'en a débarassée.

— Ainsi, vous êtes la plus heureuse des femmes, parce que votre mari est mort.

— Ma foi, je mentirais si je disais que je le regrette.

— Il n'y a pas que des hommes méchants. Vous ne vous ennuyez jamais toute seule?

— Moi, je vivrais comme ça aussi longtemps que le bon Dieu.

— Ce n'est guère possible, madame Louise. Vous craignez la mort?

— Oui, mais j'espère aller au paradis.

Madame Louise dit cela d'un ton grave. Et pourquoi n'irait-elle pas? Elle ne fait de mal à personne, et quand elle ne veut pas dire du bien des autres, elle se tait. Elle ne manque ni la messe, ni les vêpres, et elle suit tous les cercueils qu'on porte en terre. Plus tard, aussitôt morte, elle montera droit vers Dieu. Mais ce sera peut-être dur, car elle déteste marcher, et si le chemin du ciel est trop raide, elle dira souvent :

— Holà! mon Dieu Seigneur! je vas glisser!

JULES RENARD.

SOIR D'ÉTÉ

Vers la ferme, les percherons,
Sur les chemins tapissés d'herbes,
Entraînent, gonflant leurs cols ronds,
Le dernier char de lourdes gerbes.

Derrière, de rudes gaillards
Et des filles au torse ferme,
Bras dessus, bras dessous, braillards,
Retournent aussi vers la ferme.

Les rustaudes, par les garçons,
Se laissent chatouiller la taille
Avec des gestes polissons,
Prélude de grande bataille.

Puis, de loin en loin, dans les champs
Où le vent frais déjà circule,
Ils se dispersent, et les chants
Se taisent dans le crépuscule;

Le soleil, dans le flamboiement
Des nuages, s'en va, tout rouge,
Et le soir tombe lentement
Sur la plaine où plus rien ne bouge.

Alors, au revers des talus
Ils vont s'asseoir, couples par couples;
Les bras musculeux et velus
Se cramponnent aux tailles souples;

Les filles rient à belles dents,
Secouant leurs gorges superbes,
Sous le firmament large et dans
L'âcre senteur des hautes herbes.

Et ces braves gens font l'amour,
Naïvement, dans le silence,
Pour que l'agriculture, un jour,
Ne manque plus de bras en France!

JEAN GOUDEZKI.

G. KIENERK



Étude en silhouette.

LES PARAPLUIES

Une goutte d'eau fraîche sur la grosse verrue d'un nez en l'air. Un parapluie bleu s'ouvre, un antique et mirifique parapluie de villageois prudent. Une deuxième goutte d'eau tombe, puis d'autres encore, puis d'autres plus vite. Aussitôt, mille parapluies se lèvent, s'abaissent, se croisent, se bousculent et fuient sous l'averse. Le parapluie bleu a disparu. Mais un parapluie de satin continue à se promener sous mes fenêtres. Il passe lentement d'abord, en parapluie qui a le temps; il pousse jusqu'au coin de la rue et j'aperçois dessous deux longues jambes de pantalon; puis il tourne, retourne et recommence.

Maintenant, il commence à s'impatienter. L'averse continue. Il va de long en large, s'arrête devant la boutique de M. Niklaus, l'horloger, repart, file, fait une pointe dans le lointain et va disparaître... Mais non : le voici de nouveau. Cette fois, il est résigné. Il revient devant l'étal du charcutier et philosophiquement il attend.

Qu'attend-il? Ah! je devine... C'est un minuscule parapluie de soie qui arrive là-bas en courant, et laisse entrevoir deux bottines qui trottent sous les jupes relevées. Les deux parapluies se sont rejoints. Ils partent. Le parapluie de satin est furieux. Il s'agite sous l'orage. Dépité, le parapluie de soie boude et fait mine de s'écarter. Alors le parapluie de satin se décide à faire des concessions et argumente avec des mouvements persuasifs.

Le parapluie de soie se rapproche. Tout s'arrange. Le parapluie de soie se ferme. Une robe troussée se glisse câlinement sous le parapluie de satin. Et comme le ciel a l'air de s'éclaircir, à travers les rideaux de ma fenêtre, je regarde s'éloigner rapidement le parapluie de satin, au-dessus de grosses pattes d'éléphant et de deux fines et gracieuses pattes d'oie.

TRISTAN KLINGSOR.

A Paris, on achète, on commande son luxe; en province, on le crée.

LOUIS ULBACH.

Pour être heureux, il faut savoir faire deux choses : fermer les yeux et ouvrir les mains.

LABICHE.

Il y a dans l'homme une tendance à élire son inférieur.

VICTOR HUGO.

Un seul meurtre fait un scélérat, des milliers de meurtres font un héros.

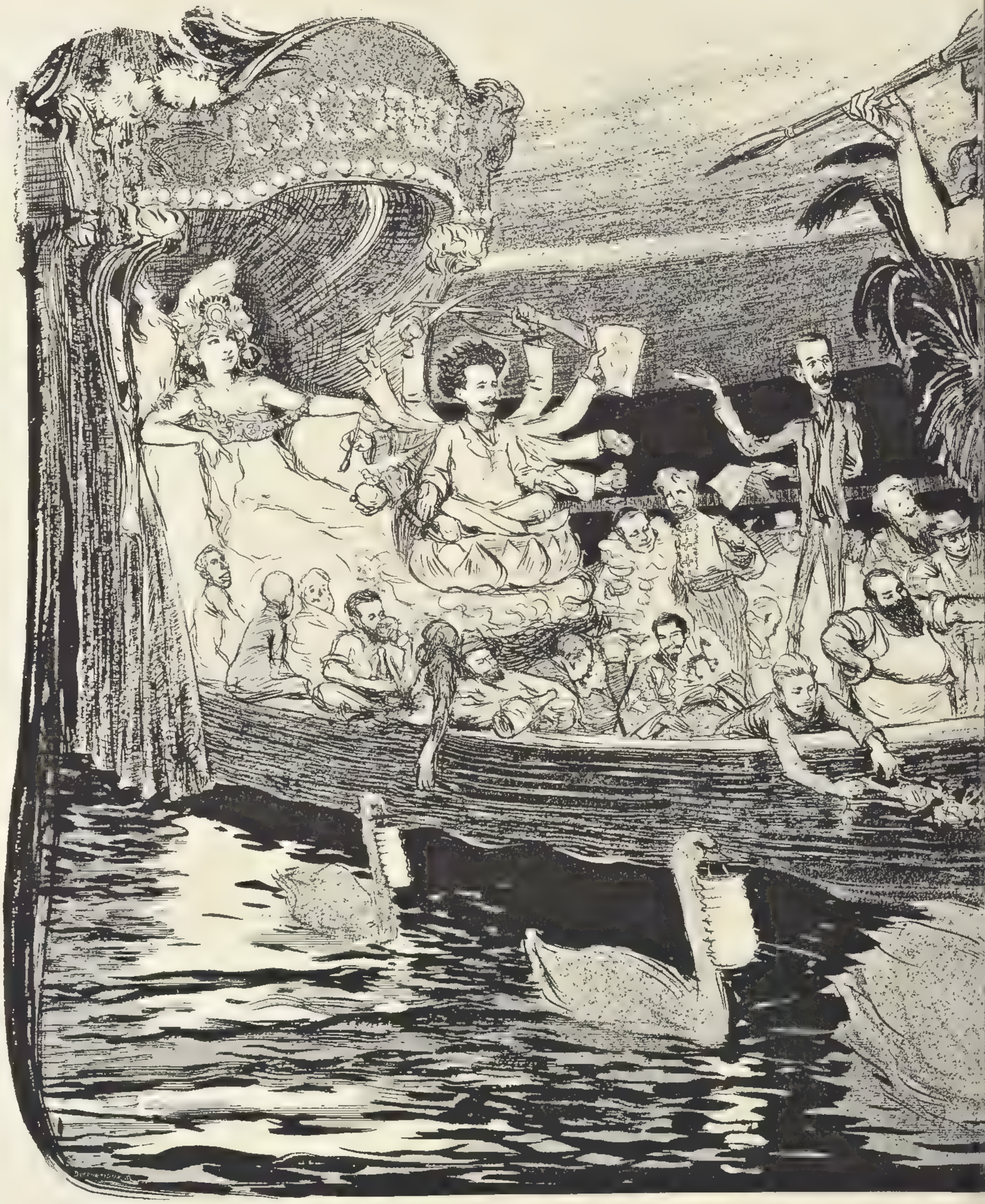
ÉRASME.

Spéculer : acheter des nuages et vendre du vent.

CHERBULIEZ.

Les pensées qui plaisent à tout le monde, je les tiens pour détestables.

DIDEROT.



KUPKA



PETITS POÈMES AMORPHES

LA VOIX DU SANG

Le bœuf, le triste bœuf a quitté la ferme,
Le grand bœuf blanc taché de roux :
Il s'en va la tête basse, les yeux en dessous,
Et passe, dédaigneux de l'herbe.

Car d'anxieux pensers l'assiègent :
Où sont les veaux, les veaux espiègles,
Qui, dans les prés, le long des haies,
Batifolaient,
Quand pour les blés ou pour les seigles,
Il s'en allait traçant le dur sillon?
Où sont les veaux qui l'égayaient, où sont-ils donc?

Un jour, il en a souvenance,
Des gens de la ville sont venus,
Que, depuis, il n'a pas revus,
Et, — n'y aurait-il là qu'une coïncidence? —
Depuis, il n'a pas revu les veaux, non plus.

Et le bœuf a ruminé dans sa mémoire
Tant de terrifiants récits,
— Pieds coupés, têtes au persil,
Rôtis, —
Que, dans l'étable, à la veillée, le soir,
Les vieux content quand les petits sont endormis...

Dans la ville, a-t-on dit, sont des hommes sans foi,
Qui mettent les veaux en pâtée,
Et qui leur dévorent le foie
Comme à des oies,
— Ou mieux, comme à Prométhée!

Bref, il veut en avoir la conscience nette :
Il a enlevé sa sonnette,
Pour qu'on ne le remarque pas,
Et, fuyant la ferme en cachette,
A la ville, le bœuf s'en va.

Il a franchi l'octroi, le voici par les rues,
L'air un peu dépaysé,
Ce qui se comprend assez,
En citadin improvisé,
Qui vient si brusquement de quitter la charrue;

Or, comme il erre, l'âme en peine,
Parmi tant de visages indifférents,
Une servante passe, avec un bonnet blanc,
Et vêtue de simple futaine;
Elle marche, portant un panier sous le bras :
Au moins, elle est de la campagne, celle-là,
— Pâquerette oubliée au milieu de l'éteule, —
En la voyant, le bœuf se sent moins seul,
— Et il lui emboîte le pas;
La petite eût sans doute aimé mieux un soldat,
Mais elle n'en continue pas moins ses emplettes.

Soudain le bœuf mugit de douleur et s'arrête :
Il voit rouge, — c'est un éclair! —
Là, causant avec la soubrette,
Sur le seuil, en manchettes blanches,
Les deux poings posés sur les hanches,
Cette femme si bien en chair : —
Une bouchère!

Du sang, du sang rougit tous ces barreaux de fer :
Sang des fils, et sang des neveux, et sang des frères :
Le bœuf veut du sang, en échange!

Il a bondi : du sang! du sang!
Et déjà frémit la narine;
Mais la servante, s'interposant,
Lui dit avec beaucoup d'à-propos : — Je devine
Les raisons de ton courroux;
Mais calme-toi, bœuf blanc taché de roux :

C'est une boucherie chevaline.

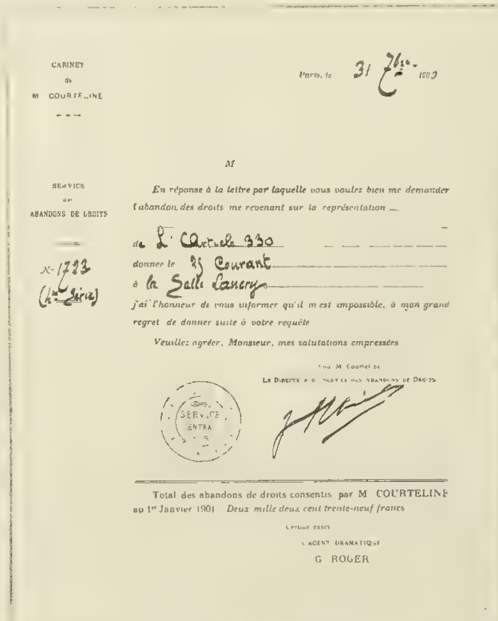
FRANC-NOHAIN.

Il ne s'organise pas une représentation à bénéfice quelconque, sans que les auteurs dramatiques ne soient sollicités d'abandonner leurs *droits* au profit de contemporains plus ou moins intéressants.

Or les *droits* sont les moyens d'existence de nombreux auteurs, et ceux sur lesquels pèse d'un poids exceptionnel l'impôt de la charité obligatoire sont les auteurs de pièces en un acte ne demandant pas ou peu de frais de mise en scène.

Plus généreux que les propriétaires, qui, eux, n'abandonnent jamais le montant de leurs loyers, les auteurs abandonnaient le plus souvent leurs droits, mais l'abus est devenu si criant, que l'un des plus autorisés d'entre les auteurs de pièces en un acte, notre collaborateur Georges Courteline, a pris le parti de réagir et de protester énergiquement.

A cet effet, l'auteur de *l'Article 330*, du *Client sérieux*, l'heureux propriétaire du Musée Courteline, a fait tirer à un millier d'exemplaires la circulaire dont nous donnons ci-dessous un fac-similé, circulaire qu'il adresse invariablement aux solliciteurs.



CABINET de M. COURTELINE

Paris, le 31 Xbre 1900

SERVICE des ABANDONS DE DROITS

N° 1723 (1re Série)

M

En réponse à la lettre par laquelle vous voulez bien me demander l'abandon des droits me revenant sur la représentation de L'Article 330 *donnée le* 25 courant *à la* Salle Lancry

j'ai l'honneur de vous informer qu'il m'est impossible, à mon grand regret, de donner suite à votre requête.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

Pour M. Courteline

Le Directeur du Service des Abandons de Droits

SERVICE CENTRAL

Total des abandons de droits consentis par M. COURTELINE au 1er Janvier 1901 : *Deux mille deux cent trente-neuf francs*

Certifié exact

L'AGENT DRAMATIQUE

G. ROGER

nnée. N° 53. — 1er Novembre 1901.

COCORICO

Prix : 50 Centimes



Phototrichromogravure GEISLER

Directeur : PAUL BOUTIGNY

Rédaction : 9, Rue Say. — PARIS



Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, grâce à une association avec M. Louis Geisler, l'imprimeur si bien connu, Cocorico paraîtra désormais régulièrement les 1er et 15 de chaque mois.

Nous remercions bien vivement nos abonnés et lecteurs nombreux qui nous ont aidé à supporter les frais lourds de notre publication et, dans des moments difficiles, nous ont encouragés, par des lettres dont la sympathie nous a été des plus sensibles, à poursuivre notre but : celui de doter notre pays d'une publication digne de ses artistes et littérateurs.

Les frais d'établissement du *Cocorico* avec huit pages en couleurs étant très élevés, nous nous trouvons dans la nécessité de porter le prix du numéro à 50 centimes, toutefois le prix des abonnements à 24 numéros sera maintenu à **7** fr. pour Paris, **8** fr. pour les départements et **10** fr. pour l'étranger. — Les numéros spéciaux adressés aux abonnés sans augmentation de prix.

La Direction



COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr.; départements, **8** fr.; étranger, **10** fr.; — Le numéro : **50** cent.; — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction et Administration : 9, rue Say, Paris.

COCORICO

PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 53

LOUIS GEISLER
Administrateur

LEONCE BARRET



RANCŒUR. — Je serai donc salué une fois !

EN PASSANT

La question de la dépopulation du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur est à celui du jour. Il faudra bientôt imposer le palais de la Chancellerie de la taxe sur les locaux vides. Comme dans la chanson de Malbrough, Davout s'en va, suivi dans sa retraite par quatre z'officiers! L'un porte son grand sabre, l'autre son beau chapeau, le troisième, son paroissien. Le quatrième porte la parole. C'est le général La Veuve : on n'entend que lui!

Ce guerrier démissionnaire s'est même laissé cueillir sur les lèvres, par les reporters, quelques perles d'un orient remarquable. Comme on lui demandait s'il était vrai (le bruit en avait couru) que le peintre Bonnat, autre gros manitou de la haute confrérie, allait, à l'imitation des quatre fils de Mars, sortir en claquant la porte, le général La Veuve répondit :

— Oh non! cela m'étonnerait fort. Bonnat pense comme nous, c'est évident, mais il vient de peindre un plafond pour le Palais de Justice! Il a des commandes officielles! et alors, vous comprenez!...

Si nous comprenons, mon général! Mais à merveille! Les affaires sont les affaires, diable! Et pour manifester, il faut d'abord n'avoir rien à perdre!

C'est égal, comme disait presque Gavarni, c'est ça qui donne une crâne idée de l'homme... décoré!

Si j'étais chevalier de l'Ordre
Et que le ruban m'en ornât,
Je ne pourrais plus, sans me tordre,
Me fleurir de cet incarnat.
Sans amertume et sans colère,
A tant d' « honneur » me dérobant,
Vite! je rendrais le ruban,
L'Ordre ayant cessé de me plaire.

Tous les assis des ministères,
Les ronds-de-cuir, les culs-de-plomb,
Qu'ils soient civils ou militaires,
En portent un pouce de long.
Tout chef de bureau s'en éclaire,
Tout principal en est flambant...
Bouchor a rendu le ruban,
L'Ordre ayant cessé de lui plaire!

En somme, que tous ces vieux collectionneurs de ferblanteries et de soieries restent ou s'en aillent, qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe! Le bruit qu'on tente de faire autour de leur querelle est « du bruit pour rien! » Et puis, il n'y a que ceux qui n'ont pas de *commandes* à attendre du gouvernement qui s'en vont. Qu'est-ce qu'ils risquent?

* * *

Les moines aussi nous quittent, les dignes Pères! Mais rassurons les âmes sensibles. Ceux-là seuls que rien n'attache sur notre sol, s'en éloignent. Les autres, distillateurs ou marchands de soupes, tous ceux qui ont en France des intérêts engagés ou des boutiques installées, courbent sous les fourches caudines de l'autorisation leurs occiputs tonsurés. Et nous ne serons pas privés pour si peu de chartreuse ou de bénédictine, non plus que de trappistine ni d'eau de mélisse des Carmes! Il est des accommodements avec le Ciel. Surtout cette année, où la récolte du vin s'annonce comme supérieure et où l'alcool sera de qualité excellente!

Le commerce dévôt reprend!...

LOUIS MARSOLLEAU.

PARIS L'HIVER

LES BRASEROS

L'hiver hurle sa mélopée;
Le vent a des rires stridents;
La populace inoccupée
Geint, soupire, claque des dents.

Les miséreux tremblant de fièvres
Lèvent les yeux vers le ciel noir.
Le cri de haine sur les lèvres
Alterne avec le mot d'espoir.

Un regret ingénu se mêle
A quelques jurons superflus :
Ne pouvoir battre la semelle,
Leurs souliers n'en possédant plus.

Mais chacun renaît à la joie
S'il a par hasard découvert
Le chaud brasero qui rougeoie,
Trouant de feu les soirs d'hiver.

Alors, se joignant à la masse
Des sombres travailleurs des nuits,
Ils redressent leur tête lasse
Où s'engourdissent les ennuis.

De leurs révoltes éphémères
Les instants apparaissent courts,
Car les bienfaisantes chimères
Leur racontent de gais discours :

Elles disent comme en un songe
Que la mort est bonne souvent,
Et que la rancœur qui nous ronge
N'a qu'un idéal décevant.

Conquis par la minute brève
Où les désespoirs prennent fin,
Le miséreux oublie en rêve
La haine, le froid, et la faim;

Et si demain l'aube blafarde
Etreint ses membres demi-nus,
Il accueillera la Camarde
Avec des rires ingénus.

HUGUES DELORME.



Composition d'A. Michaël

A MON FILS

O mon Prince Charmant ! ô mon Fils ! le voudrais
Que fut encor le temps joli des bonnes Fées,
Qui de coquelicots et de lilas coiffées,
Venaient du pays bleu, chevauchant sur des rais

De soleil, assister au baptême des princes :
Toutes, sur vélin blanc revêtu de mon sceau,
Je les convoquerais autour de ton berceau,
Et toutes, du fin fond des lointaines provinces

Où le doute contemporain les exila,
Répondant à l'appel du rimeur qui les aime,
Elles viendraient à mon vieux château de Bohème,
En carrosses nacrés et robes de gala.

Je serais attentif à n'en omettre aucune :
Comme les majestés défuntes, je les sais
Susceptibles et pointilleuses à l'excès,
Et je craindrais pour toi le poids de leur rancune.

Toutes, je les voudrais pour marraines, afin
Qu'en récompense due à mes loyaux services,
Elles daignent t'attribuer leurs dons propices
Et poser sur ton front leurs baguettes d'or fin.

Je leur demanderais pour cadeaux de baptême,
A l'une la sagesse, a l'autre la beauté :
De toutes leurs vertus je te voudrais doté,
Et je ferais ma cour à Carabosse même,

La Fée au nez crochu qui dispense les ors :
Oubliant qu'elle fut envers moi plutot rosse,
Je baiserais sa main et flatterais sa bosse
Pour t'assurer, mon Fils, l'appoint de ses trésors.

— Mais s'il fallait choisir une seule marraine,
Dussé-je m'attirer des autres le courroux,
Sans hésiter, j'irais prier à deux genoux
La plus pure, la plus radieuse : leur reine

A toutes, ô mon Fils, et je voudrais pour toi
Comme guide, au mépris de toutes ses compagnes,
Celle dont le pouvoir transporte les montagnes,
La Fée au regard clair qui s'appelle la Foi.

ARMAND MASSON.

CHARITÉ

C'était sous le porche de l'église de N.-D. de la Bienfaisance, un dimanche, à la sortie de la grand'-messe.

D'un informe paquet de loques sales, sur lequel un de ces vagues certificats à cachets bleus que nul ne songe à lire, mettait seul une note claire — si vaguement ! — d'un informe paquet d'où sortait une main ridée, crochue, aux griffes endeuillées, enserrant une sébille d'étain, au fond de laquelle tintinnabulait le métallique appel d'un décime sans cesse remué, une plainte lasse, trainarde, montait, larmoyante, geignarde :

— A...yez piti...é d'un pauv' aveug' s'i'ous plaît !

Et les bonnes gens qui, sortant de l'église, s'arrêtaient pour déposer leur obole dans la sébille tendue, au fond de laquelle tintinnabulait un décime, étaient récompensées d'un attendri et mouillé :

— Ça vous port'ra bonheur, mon bon m'sieu... ou « ma bonne dame », car ce diable d'aveugle avait une telle habitude de son monde d'église, aux glissements de pas discrets, qu'il ne se trompait jamais (ou si rarement !) sur le sexe de la personne à qui s'adressait son remerciement.

— A...yez piti...é d'un pauv' aveug' s'i'ous plaît !

Or, en veine de générosité ce jour-là (elle venait de communier sans doute), Mlle Podeeuir, vieille fille à mine confite en dévotion, après avoir longtemps fouillé de ses longs doigts secs emmitainés de soie noire, dans son porte-monnaie, en extirpa un... non, deux sous, deux petits sous, afin que son aumône fit plus de bruit en tombant...

— Ça vous port'ra bonheur, ma bonne dame !

Comme elle descendait du trottoir pour traverser la rue, et avec mille précautions relevait sa jupe, afin qu'elle ne fût point maculée par la boue, un fiacre qui venait, lancé au galop, lui passa sur le corps et l'écrasa...

GUSTAVE THÉVENET.

SONNET DU POTACHE

Monsieur Loubet, dans l'Élysée
Reclus,
Consulte un énorme Élysée
Reclus.

Il va partir en caravane
Demain
Avec un excellent havane
En main.

Et nous, nous végétons, à l'ancre,
Dans l'encre
Et le latin, egaux fléaux...

Tel élève, d'un ton de nonne
Ânone :
« Tu rides, et ego fleo !... »

N. LORÉDAN.

Les voyages prouvent moins de curiosité pour les choses que l'on va voir, que d'ennui de celles qu'on quitte.

ALPH. KARR.

On triomphe des mauvaises habitudes plus aisément aujourd'hui que demain.

CONFUCIUS.

Les femmes, c'est comme les photographies : il y a un imbécile qui conserve précieusement le cliché, pendant que les gens d'esprit se partagent les épreuves.

HENRI BECQUE.

L'enfant mène la femme, qui mène l'homme, qui mène les affaires.

HIPPOLYTE TAINE.

Une femme se marie pour entrer dans le monde ; un homme se marie pour en sortir.

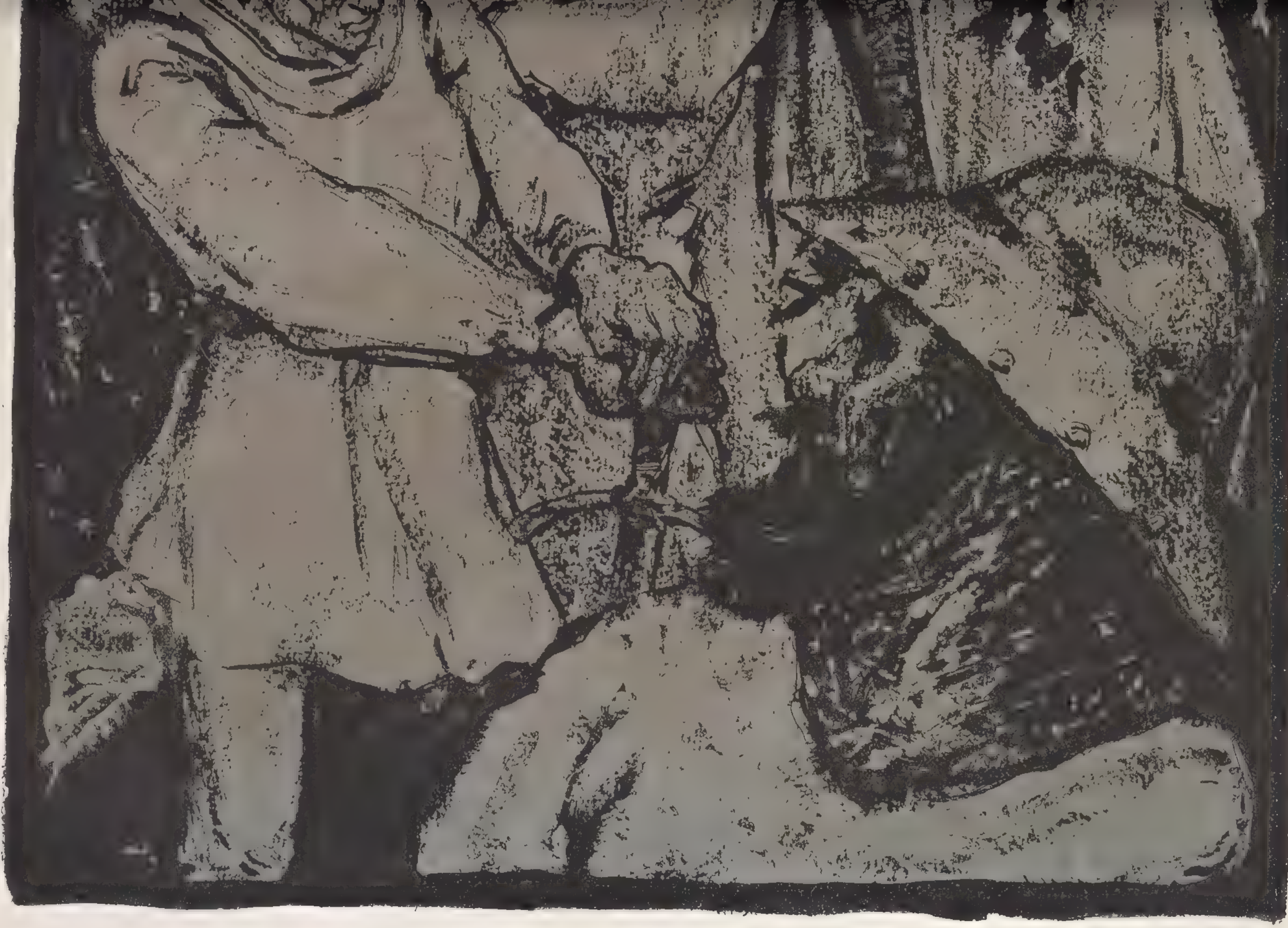
HIPPOLYTE TAINE.

J. BONTANEZ



— Tout de même en perdent-ils des vivres, avec leurs sacrés préjugés.





— LES GRANDES COMPAGNIES — DESSIN TEINTÉ D'ARTHUR MICHAEL —

Les Grandes-Compagnies

Navarrais, Tard-Venus, Ecorcheurs, Brabançons,
Malandrins, Cottereaux, tous mal vêtus et sales,
Marchent, ayant pour chef en leur rouge moisson
Le Bâtard de Breteuil et Bernard de la Salle.

Ils dévastent l'Artois et mettent à rançon
Les couvents de Nonnains et les fermes vassales.
Et Charles V a peur d'entendre leur chanson
Sous les murs de sa belle et faible capitale.

Alors il fait chercher l'homme de Cocherel.
Et Bertrand Duguesclin, par ruse, s'ingénie
A lancer ces pillards sur Pedro-le-Cruel.

Et le vieux sol français tressaille, solennel,
Sous les pas du cheval de ce fils immortel
Qui conduit à la mort les Grandes-Compagnies.

RENÉ PUAUX.

Mon Dentiste

Mon dentiste se nomme Joe Persan-Dooler. C'est un Américain fort comme un Turc, mais plus soiffard qu'un Polonais.

Selon lui, à l'inverse des autres corporations, qui travaillent pour manger, les dentistes, eux, ne sculptent leurs contemporains qu'en vue d'un copieux bi-beronnage.

« C'est pour laper, dit-il, que je travaille! » ayant déjà soupé de la... bouche de ses clients.

— Si, comme moi, vous saviez avec quoi on mastique, vous ne voudriez jamais plus manger, pauvres brutes!

Et il boit. C'est le raisonnement des cuisiniers, dont la soif est notoirement inextinguible et l'appétit petit. Ils savent avec quoi c'est fait.

Inutile, d'ailleurs, d'insister sur le dévers de sa dalle, à ce paveur en chambre, puisque son habileté professionnelle n'en est point compromise, mais seulement un peu son haleine. Ce qui n'est, à tout prendre, qu'un prêté pour un rendu comme dit l'autre.

Son appartement est situé au-dessus du mien, et longtemps, lorsque j'ignorais encore la nature de ses occupations, je l'ai pris pour un gaillard des plus violents.

Des cris étouffés s'exhalaient sans cesse de son repaire, et les gens qui en sortaient, quand on les rencontrait dans l'escalier, se tenaient la mâchoire avec l'air mécontent de personnes giflées.

— Bigre! me disais-je, en voilà un qu'il ne fait pas bon taquiner!

Et si je le croisais, lui, je ne manquais jamais de céder la rampe en présentant poliment mes excuses.

Une fois, j'eus mal aux dents et, sur le conseil de ma concierge, je recourus aux lumières — encore que ce fût moi qui éclairasse — de mon voisin Joe Persan-Dooler, dont la profession me fut ainsi révélée. Un dentiste! Je repris confiance.

Sur la porte, on lisait : « Dentiste américain, opérations sans douleur. »

Il me fit souffrir tout ce qu'il est humainement supposable. Il me fora, me lima, me tamponna, me martela, me tendit d'ignobles potions en ordonnant : « Biouvez! » puis d'infâmes récipients : « Crèchez! » Moi, je n'étais plutôt pas à la noce.

Enfin, il me lâcha, consulta sa montre et dit :

— Essez aujourd'hui. Vénez démain tous les jours.

Comme je lui reprochais mon martyre, si contradictoire de sa devise : « Sans douleur, » il s'exclama :

— Vous, vous avez souffert, oui!

— Oh! oui, alors... Eh bien?

— Oui, mais moi, j'ai rien senti diou tout. J'opère sans douleur pour moi.

Il ajouta qu'au surplus, il pouvait m'endormir. Mais ça coûtait plus cher, plusieurs de ses clients ne s'étant pas réveillés, ce qui lui avait causé de l'ennui.

Puis il m'emmena dans un vaste cabinet et me montra une vaste vitrine remplie de chicots de toutes sortes, mollement exposés sur une superbe peluche rouge.

— Ténez, voilà toutes les dents que j'ai arrachées à mes clients.

— Très joli!... Et celles-ci? demandai-je en désignant une vitrine plus petite, mais encore respectablement garnie.

Ah! ça? fit-il, négligent. C'est celles que j'ai enlevées en boxant avec ceux qui ne voulaient pas payer.

RAPHAEL SHOOMARD.



Croquis de P. Magne de la Croix.

LE BONHEUR

Dans votre cœur tranquille et dans vos larges yeux,
O vénérable chat, la sagesse est innée;
Votre rouet sans fin près de la cheminée
Est l'écho bourdonnant d'un rêve harmonieux.

Quand vous voulez dormir comme dorment les Dieux,
Vous vous roulez en boule, âme prédestinée,
Vous laissez les soucis à la race damnée
Qui laboure la terre et qui sonde les cieux.

Tel qu'un brahme affranchi des misères du monde
Vous buvez le bonheur dans la coupe profonde
Où l'homme ne boit plus que la fièvre et la mort;

Et de l'Eden perdu le mirage tragique
Apparaît, évoqué par un miroir magique,
Dans la sérénité de vos prunelles d'or!

HIPPOLYTE TAINE.

Petit Code de Morale Intéressée

Selon la conception grecque, qui fait de la vertu, avant tout, une bonne affaire.

Ne mens que lorsqu'une question indiscrète t'y oblige : si tu mentais à plaisir, on s'en apercevrait tôt ou tard et ton prestige serait détruit.

Quand tu n'as rien à dire, tais-toi ; et si tu as quelque chose à dire, neuf fois sur dix tais-toi encore. Le silence donne à ton âme l'illusion de profondeur que l'obscurité donne aux choses.

Sache à propos résister au plaisir d'être brillant, de taire un mot. Il y aura de temps à autre un observateur pour remarquer ton abstention, et tu lui paraîtras très supérieur.

Laisse parler. Ne donne pas ton avis ; on s'en préoccupera. Et ne le donne qu'après tous les autres, pour être bien sûr de dire quelque chose que nul n'aura dit encore.

Ne dis de mal de personne. C'est assez rare pour qu'on le remarque.

Souviens-toi que c'est un art de ne pas paraître trop pressé.

Ne te vante pas : on recherchera tes mérites. Ne te blâme pas davantage. C'est l'indice d'une aussi grosse vanité, et du reste, tu désobliges ton voisin en le forçant ainsi à protester et à faire ta louange.

Evite d'ailleurs de parler de toi-même : c'est trop embarrassant : tu ne peux dire de toi ni de bien ni de mal.

Et tout ce que tu diras de toi sera autant de choses précisées, sur lesquelles ton voisin avait peut-être des illusions.

Quand tu vois qu'on est incrédule à tes paroles ne t'anime pas en insistant. Plus tu paraîtras désintéressé de la question, mieux on te croira.

A une personne franche, évite de faire trop de compliments : tu lui seras désagréable en l'obligeant à rétablir la vérité.

Sois du reste, en général, très avare de louanges ; c'est déjà leur donner une valeur.

N'oublie pas que la vraie franchise est celle qui pense tout ce qu'elle dit, et non celle qui dit tout ce qu'elle pense.

Ne cherche pas à plaire : on cherchera à te plaire.

Quand tu as une dette de reconnaissance envers quelqu'un, ce n'est pas toujours un très bon calcul que s'en acquitter trop vite.

Que ton plus grand effort tende à paraître impartial.
Et même, sois-le vraiment. C'est plus sûr.

Aie un grand souci de correction et d'élégance ; mais ne parais pas en avoir souci.

GAUCHER MAHIET.

LUNAIRE

Aux grises allées
Du parc endormi,
Douces ont frémi
Les brises ailées.

Aux herbes perlées
De rosée, emmy
Le silence ami,
Des formes voilées.

Lentes vaguement
Vagues, lentement
Chimères et songes,

Glissent dans la nuit,
Dames de mensonge,
Que mon âme suit.

EDMOND BLANGUERNON.



Le Critique Musical

Chacun sait que la première qualité du critique artistique est d'être aveugle, ou tout au moins borgne, et celle du critique musical d'être sourd. M. Fifrely, qui a l'insigne honneur d'exercer cette seconde profession, ne l'ignore pas. M. Fifrely est un petit homme souriant, avec une jolie bouche ronde et de grandes oreilles rouges fleuries d'un bouquet de poils. Comme il n'a pas jusqu'ici tout à fait perdu le sens de l'ouïe et que les vagues bruits du dehors, vocalises, roucoulements ou roulades pourraient encore pénétrer jusqu'à sa trompe d'Eustache, il s'ingénie très habilement à remédier à cet inconvénient. Vous pourriez imaginer qu'il se contente d'accompagner d'un ronflement discret le ronron des violoncelles et des contrebasses, ou qu'il s'arrange simplement pour arriver le concert fini : point. M. Fifrely, tout critique musical qu'il soit, est un petit homme fort consciencieux, et ce ne sont pas là les moyens dont il use pour ne rien entendre. Voici comme :

Au moment où la flûte prélude en bergère Watteau, et où les cors, ces graves personnages, se mettent de la partie, coquet et sémillant, M. Fifrely entre. Il se précipite, dérange tout un banc, fait choir un parapluie, ramasse un éventail, écrase quelques gros orteils, donne du coude dans la devanture d'une dame plantureuse, et après mille péripéties, gagne son fauteuil en toussotant et en soufflant. Le chapeau chinois bat la mesure; M. Fifrely s'assied, se relève, s'étend de nouveau commodément, ôte son couvre-chef de soie, tire son mouchoir de batiste, s'éponge, frétille, gesticule, agite comme un hochet sa fluette personne précieuse et ridicule, se dandine, puis salue de haut en bas et tourne de gauche à droite, de-ci, de-là, sa remuante tête de chou frisé.

Ce n'est pas tout. M. Fifrely n'a nul souci de la maigre chanteuse qui s'égosille sur la scène en gazouillis interminables. M. Fifrely se penche vers sa voisine, très heureuse; M. Fifrely cause, mélange Wagner et Rossini, babille comme une commère, jacasse comme une pie, bavarde comme un perroquet; M. Fifrely caquète, M. Fifrely opine, M. Fifrely patauge, M. Fifrely pérore, M. Fifrely est communicatif, prolixe, expansif, M. Fifrely chuchote, et comme les derniers arpèges des harpes s'envolent, comme les violonistes posent leurs archets, comme les trombones égouttent la salive de leurs tuyaux, M. Fifrely se tourne, se retourne, se calme, adresse d'un air satisfait un coup d'œil complaisant à l'orchestre et consent enfin à se taire.

TRISTAN KLINGSOR.

L. Pellene



Les bords du Loing

Photocollotrichromogravure GEISLER.

LES PLANCHES

Et voici rallumées les herses et les rampes, et le surmenage de recommencer pour ces Messieurs de la Critique et des Échos des Théâtres. Car ce stupéfiant phénomène se reproduit chaque saison : les auteurs font les pièces, les directeurs les montent, les acteurs les jouent..., et ce sont les Archi-prêtres du Compte-Rendu et les Diacres de l'Information qui déclarent succomber sous le poids du labeur ; gardant rancune à ces misérables dramaturges, à ces vils histrions, sans lesquels cependant il ne leur serait point loisible d'exercer leur rémunératrice et coupable industrie.

Quant aux auteurs, quant aux artistes, l'écoulement de leurs denrées, la manifestation de leurs concepts et de leurs talents paraissent difficiles cette saison. A ceux-ci va bientôt manquer le Café de Suède, endroit propice entre tous aux recherches d'engagements et aux débinages des camarades ; et devant ceux-là se dresse, formidable, le spectre de la concurrence : trois cents pièces environ, si j'en crois une statistique, sont d'ores et déjà à la disposition des directeurs.

En attendant, chez Antoine, devant une salle où tant d'or se relève en bosse, *La Nuit Bergamasque* fait chanter les rimes d'or et rire les gamineries cascadantes du maître toujours jeune Émile Bergerat, cet adversaire juré des prosopoètes ; et Gémier a pris possession de la Renaissance, qui jamais ne fut si bien nommée. Oui, les amis de la comédie, (de celle qui n'est pas au coin de la rue Richelieu), ont toutes raisons de se réjouir : Gémier a son théâtre à lui. Ce souple et puissant artiste, qui mérite le respect et l'encouragement pour sa vaillance et son ardente activité, a trouvé le moyen de donner dès le premier soir un spectacle d'éclectisme parfait. Sous son impulsion et à son exemple, des acteurs connus peu ou prou pour la plupart et ne s'étant jamais rencontrés, constituèrent une troupe d'ensemble de tenue et de mouvement, faisant présager une longue suite de soirées glorieuses. Un seul parmi les critiques, Gaston Leroux, constata la chose ; c'est cependant ce qu'il était important, — loyal aussi, — de proclamer. En dépit de quelques longueurs et de menues invraisemblances, *L'Ecolière,* œuvre hautaine et de belle conscience, fait le plus grand honneur à l'écrivain de *La Poigne.* Avec la pièce de Jean Julien, *L'Echelle,* acte rapide, vivant, ingénieux et spirituel de ce délicieux Edouard Norès, dont la philosophie d'amertume souriante et l'alerte tempérament poétique affirment un écrivain de race. Vous pensez bien que « l'admirable foule » dont nous parle l'optimiste Catulle Mendès n'apprécie pas toute la saveur de ces deux œuvres de lettrés ; et l'on ne saurait trop méditer cette phrase dite au 4[me] acte de *L'Ecolière,* par la talentueuse Andrée Mégard : — « Quelle force « que la bêtise de la foule ! Comme je comprends « que ceux qui s'en servent ne veuillent pas l'ins- « truire !... »

Le fait est que mieux vaut la faire rire ou pleurer ! Les bravos et les félicitations sont dûs alors sans réserves au très amusant *Fils surnaturel* de Grenet-Dancourt et Vaucaire, et à *La Fille du Garde-chasse,* le drame émouvant et fort bien établi de Decori et Fontanes, deux maîtres-Jacques de l'art-dramatique.

Continuons le palmarès en décernant à l'élève Fontanes, déjà nommé, et à son collaborateur Adrien Vély, de sincères félicitations pour leur *Bichette. Manoune* ou *Le Canal des Deux Mères,* de M[me] J. Marni, est joué au Gymnase devant de « fort belles chambrées », et la sympathique personnalité de l'auteur compte des admirations ferventes. *La Fronde, L'Œillet blanc* et *Le Petit Chapeau* prisent au plus haut point les futiles et jolis bavardages du dialogue, sans prendre garde aux maladresses flagrantes d'une mise en scène inexperte. M. Paul Plan, qui manque naturellement de naturel, devrait demander conseil à son camarade Arquillière, acteur sobre, sincère et vrai. — *Hermance a de la vertu,* scandalise quelques habitués du *Grand Guignol,* lesquels changent d'âme suivant les lieux qu'ils fréquentent. MM. Huguenet et Noiseux se montrent fort plaisants dans les deux actes bienvenus de MM. De Lorde et Rolland.

Pendant ce temps, les bêtises recommencent chez les fiers seigneurs de la *Quoi-qu'on-Die.* A telles enseignes que Sa Somnolence Jules Claretie lui-même a daigné s'arracher un instant à la confection de ses nombreux articles et de sa correspondance volumineuse. Quant à l'auteur du *Roi,* ce n'est pas un homme banal : Rarement, à la vérité, on ne vit un auteur montrer aussi peu de confiance dans son œuvre, et la mansuétude infinie de cet excellent M. Schefer doit être fort alarmée de ce qui se passe. Eh quoi ! c'est à cause de lui que le *Comité de lecture* est mort ?... Lui qui avait accepté les conseils littéraires du concierge du théâtre, recueilli de la bouche même de M. Prudhon des théories incoercibles et définitives touchant l'art de respirer et de vibrer en français ; lui qui trouvait M. Le Bargy « très gentil » et que la galerie des bustes hypnotisait à ce point qu'il confondait Scribe avec Molière et Corneille avec Sedaine !... N'avait-il donc pas bien corrigé ses devoirs, mis le dénouement en place d'exposition, recommencé trois fois ce postulat devenu conclusion, échenillé telle tirade, radicalement élagué cette scène, employé enfin à ce noble travail sept années de servitude patiente ?!..

Triste !... Triste !... Il faut avoir, comme Jules Huret, une âme bien basse, pour rire de tout cela !...

Hugues DELORME.

10 octobre

4 Année. N 54 15 Novembre 1901 COCORICO Prix : 50 Centim

COCORICO

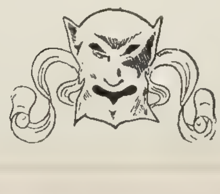


Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction . 9, Rue Say. - Administration : 10 Rue Alfred Stev



COCORICO

Journal Bi Mensuel, Humoristique, Litteraire, Artistique Prix de l'abonnement a 24 numéros : Paris, 7 fr ; departements, 8 fr. etranger, 10 fr ; — Le numero : 50 cent : — Directeur Paul BOUTIGNY. — Redaction 9, rue Sev, Paris — Administration 10, rue Alfred Stevens, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou etrangeres sans autorisation.





PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 54

LOUIS GEISLER
Administrateur



HIGH-LIFE-TAILOR

Dessin de Jacques Villon.



„1559.„

dessin de

Michael.

1559

François II traîne à Blois sa minable santé
Et soigne sa scrofule en bains aromatiques.
Les de Guise escomptant sa proche éternité
Redoublent leurs exploits sanglants et catholiques.

Cependant, les Etats ne sont point assemblés
Et le peuple tout haut crie à la tyrannie.
Du Bourg à la Bastille agonise isolé ;
Les de Guise à l'effroi mêlent la calomnie.

La rumeur populaire augmente et se précise
Et le 18 décembre, au soir, près le Palais,
Le président Minard, suppôt de ceux de Guise,
Succombe assassiné d'un coup de pistolet.

RENÉ PUAUX.

EN PASSANT

Mêlée-casse antisémite et socialiste! MM. Gohier, Jaurès, Vaillant, Gegout, Lafargue, Régis, Gerault-Richard, Cailly, Dubuc se déversent mutuellement sur la tête de fortes potées d'encre peu sympathique. Le curieux, c'est que ce n'est pas, comme on pourrait le croire et même l'espérer, de socialistes à antisémites, de démocrates à cléricaux que les coups s'échangent.

Nullement. Ce sont les socialistes qui tapent sur les socialistes, et et les antisémites sur les antisémites! L'orthodoxie du citoyen Jaurès n'est pas celle du citoyen Vaillant. L'os de mouton de M. Max Régis ne dit rien qui vaille au bayado de M. Dubuc! On ne s'entend ici et là, ni sur la façon de manger le juif ni sur la manière d'accommoder le bourgeois. En vérité, en vérité, ni la Révolution, ni l'Inquisition ne semblent sur le point de triompher.

M. de Rothschild, — bourgeois et juif — peut dormir tranquille. La nappe sur laquelle on le dévorera n'est pas mise,

A propos des *Avariés*.

Tout le monde connaît le vers fameux que François Premier grava un jour, avec le diamant d'une bague sur la vitre d'une des croisées du château de Fontainebleau :

Souvent femme varie!..

Un de mes amis, ancien élève de l'Ecole des Chartes, devenu fumiste, (l'instruction mène à tout!) m'assure que ce texte est aussi erroné que légendaire.

Il paraîtrait que François Premier, mis à mal (précisément de celui dont il s'agit dans la pièce de Brieux.) par la belle Ferronnière, — il en est mort, d'ailleurs, mais longtemps après — avait tout simplement écrit, et ce, dans un sentiment de ressentiment assez compréhensible contre l'indélicat procédé de sa bonne amie, cette cuisante constatation :

Souvent femme avarie!

Un grimaud du temps, prévoyant que plus tard, notre futur (à cette époque) poète national Victor Hugo intercalerait cet hexapode dans *Le Roi s'amuse*, et désireux d'éviter à ce grand homme de ridicules démêlés avec l'administration des Beaux-Arts, gratta délicatement de la pointe de son stylet l'*a*, cet *a* d'où venait tout le mal et qui d'un mot galant faisait un mot coupable.

François Premier, occupé à se soigner ne s'aperçut pas de cette mutilation, et c'est ainsi qu'à travers les âges une fausse interprétation de la pensée du roi-gentilhomme nous est parvenue.

Que Brieux se console donc. Il est en noble compagnie. Avec la censure de nos jours, François Premier n'y aurait pas coupé. M. Roujon aurait cassé la vitre.

*
* *

La fête de Montmartre (si l'on peut dire!) plante cette année, ses baraques, cirques et autres carrousels, chevaux de bois, cochons et vaches, sur l'emplacement de la rue des Nations de feu l'Exposition Universelle. C'est un saut! et les forains sont désolés.



On ne voit guère en effet les graves personnages des divers ministères de la rive gauche, tournoyer au son des orgues, tirer aux macarons ou abattre l'œuf du jet d'eau. Montmartre regorgeait de jeunes personnes frivoles que n'effrayait point la balançoire et qui alpinisaient sur les montagnes russes avec de petits cris de grand plaisir. Tandis que sur le quai, là-bas, brrr! c'est la sombre rive! Il y a bien, dans les environs, l'Ecole militaire ; mais l'appel sonne à neuf heures et Dumanet n'est pas riche !

Tout cela, c'est la faute aux travaux du Métropolitain qui, pour l'heure, défoncent les boulevards de Clichy, Rochechouart et de La Chapelle.

Mais c'est égal ! le confrère qui, le premier, lançant cette information, a persisté à appeler « fête de Montmartre » une fête sise entre les Invalides et le Champ de Mars, démontre abondamment la vérité de cet axiome que les Français sont un peuple qui ne sait pas la géographie !

LOUIS MARSOLLEAU

LA FAMILLE DUBOIS

Extrait des Saynètes et Monologues *publiés par* Tresse et Stock

Stock, éditeur, rue Vivienne, Paris.

Je suivais un nouveau boulevard interminable, aux maisons toutes pareilles, que le commerce couvre de grandes lettres dorées. Le ciel était blanchâtre, le pavé gras, l'air sentait l'ennui. Sur un grand balcon, je lis : « Dubois, chemisier » ; sur le balcon suivant : « Dubois, tailleur ». Puis toujours à la suite, Dubois, cols, cravates en gros ; Dubois, fournitures pour machines à coudre ; Dubois... encore !

Au bout du boulevard, une gare. Tiens ! je vais prendre un billet pour n'importe où. J'entre dans la gare, on allait partir. Il y avait là un tas de gens vilains qui s'embrassaient ; les larmes arrosaient les sacs de nuit et les couvertures de voyage.

— Tiens, toi ici ?

C'est un de mes amis dont le nom m'est aussi inconnu que le dix-septième roi de Babylone. Questions. Explications :

— Comment ! tu ne connaissais pas le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare ? Ah ! allons-nous-en, j'ai fait acte de présence, ça suffit. A propos, il faut que tu viennes dîner avec moi.

Je suis entraîné jusqu'à je ne sais quelle grande avenue de faubourg au son des paroles suivantes :

— Ah ! c'est une chance que je t'aie rencontré. Veloutine m'a justement donné rendez-vous ce soir chez le père Isidore (restaurateur exquis) et elle doit amener avec elle Acajou.

— Acajou ?

— Oui, tu sais bien, cette grande rousse, qui t'amuse tant. Nous dînerons bien plus gaiement à quatre...

Oh ! les jours d'ennui terne où l'on se sent la tête vide, être bercé par la parole d'un ami totalement inepte.

Tirant sa montre :

— Quatre heures et demie ; d'ici à cinq heures nous avons le temps, prenons l'absinthe, nous causerons.

Nous entrons dans un café blanc qui sent la peinture récente. Là, tout en faisant nos deux absinthes mon ami continue :

— Comment tu ne connaissais pas le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare ? Eh bien, je vais te dire qui c'est ce vieux grand-père Dubois. D'abord il a eu un père, lui aussi, comme tout le monde. Ce père avait été jaugeur des droits réunis sous Louis XV. Il avait su si bien se faufiler qu'il avait conservé, depuis, sa place sous tous les régimes. Tu ne croirais pas que je l'ai connu ? C'était en 1823 ou 24, j'étais tout moutard. Il mettait encore de la poudre, et pleurnichait toujours en parlant de sa fille — la sœur de celui que nous venons d'accompagner à la gare — qui était morte d'une peine de cœur à dix-neuf ans. Je me rappelle encore le jour où nous avons enterré ce vieux talon rouge. Tiens, c'était un jour tout à fait vilain comme aujourd'hui...

Et poussant devant moi le verre d'absinthe :

— Je te la garantis bien faite.

Continuant à insinuer un mince filet d'eau dans son verre :

— Il n'y a pas besoin de verser de haut. C'est un préjugé. Il faut aller doucement, doucement et puis, tout d'un coup, flouf ! on a une purée parfaite. Alors son fils...

— Quel fils ?... — Je disais ça pour avoir l'air de parler.

— Le fils du vieux jaugeur, ce fils était précisément le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare. Il s'était marié en 1814 ou en 1815. Était-ce un mariage de convenance ou d'amour ? Je n'en sais, ma foi, trop rien. En tout cas, les situations étaient à peu près égales des deux côtés. Et, chose singulière, cette demoiselle qu'il épousa, et qui fut sa fidèle compagne jusqu'à l'année dernière, s'appelait mademoiselle... devine ?

Je restai muet et comme dans l'angoisse.

— Elle s'appelait mademoiselle Dubois ! mais elle n'était parente d'aucun côté avec lui. Les Dubois dont je te parle sont des environs de Dijon, et cette demoiselle Dubois — la femme de celui que nous venons d'accompagner à la gare — était d'une famille de petits propriétaires dans le Rouergue. C'était un ménage très uni. Dans un temps, je sais bien qu'on a jasé sur madame Dubois ; mais on a su depuis que c'était un cousin du Rouergue, vexé de n'avoir pas pu épouser sa cousine qui avait fait courir de faux bruits. Ils ont eu un fils qui est mort, au sortir du collège, où il avait fait d'assez bonnes études, au moment où il commençait son droit, sans trop d'idée de le continuer. Il se destinait à l'enregistrement. Car il est mort d'un chaud et froid ; tiens, je me rappelle encore le jour où nous l'avons enterré. C'était en 32 ou 33, un jour vilain comme aujourd'hui. Cette perte a toujours affecté le vieux grand-père Dubois. Il y a huit jours il m'en parlait encore. Il aime pourtant beaucoup sa fille, madame Dubois, la mère, chez qui nous irons faire une partie de dames, un de ces soirs, si tu veux ?

— Comment, madame Dubois ?

— Mais oui ! madame Dubois la mère, qui était auparavant mademoiselle Dubois, la mère des autres Dubois — mais la fille de celui que nous venons d'accompagner à la gare — et qui a épousé un nommé Dubois, qui n'était son parent d'aucune façon, puisqu'il était originaire du Gâtinais. (Sa famille est bien connue à Melun.) Tiens, je me rappelle encore le jour de la noce ; c'était justement un jour tout à fait vilain comme aujourd'hui. J'avais des souliers vernis tout neufs qui me faisaient un mal !...

A ce moment mon ami s'interrompt.

— Cinq heures vingt-cinq ! allons vite dîner, Veloutine m'a promis d'être là à cinq heures et demie. Le restaurant est à dix pas... Garçon, quatre couverts dans un cabinet ! crie



Fritz Endell.

mon ami, et se tournant vers moi : Acajou et Veloutine ne sont pas encore arrivées : nous les attendrons les pieds sous la table, en buvant du madère.

Dans le cabinet à côté, on entend des rires et des bruits de cuillers.

A peine installés, mon ami reprend :

— Donc, madame Dubois, la mère, a épousé un nommé Dubois du Gâtinais. C'est un homme tranquille, qui s'est marié moitié par affection, moitié par convenance. Elle lui a, du reste, apporté en dot (son grand-père avait le bras long) la perception de Gonesse. Ils ont eu trois enfants. D'abord, une fille qui est morte à vingt et un ans...

— D'une peine de cœur, n'est-ce pas ?

— Tiens ! tu l'as connue ?

— Non, mais je devine.

— C'est curieux que tu aies deviné ça, toi. Le fils aîné a fait d'assez bonnes études et il a commencé son droit. Ah ! il faut te dire que cette famille Dubois habite Paris et que le père Dubois fait gérer sa perception par un nommé... un nommé Dubois, tiens ! comme lui, qu'on ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam. Il y a huit ans, le fils Dubois aîné a passé son bachot. C'était un jour tout à fait vilain, comme aujourd'hui. J'étais tout crotté en arrivant dîner chez eux. La soirée fut charmante. On y remarqua déjà l'inclination du jeune bachelier pour une demoiselle qu'il a épousée depuis. Quelle ne fut pas ma surprise quand, sur ma demande, on me dit le nom de cette jeune fille qui venait de chanter — assez bien, ma foi ! — accompagnée au piano par sa mère !

— Elle s'appelait Dubois dis-je avec un regard éteint.

— Comment ! tu le savais ? mais tu les connais très bien. Tu me fais poser... cinq heures trois quarts ! Tant pis, mangeons le potage, ça les fera peut-être venir... Oui, vraiment, cette soirée-là fut vraiment charmante, sauf un nuage, le fils cadet n'y assistait pas. Tu sais qu'il est brouillé avec sa famille...

— Quel fils cadet ! quelle famille ??!!

— Tu t'amuses ?

— Oh ! non !

— Le fils Dubois cadet, l'autre petit-fils de celui que nous venons d'accompagner à la gare, qui signe « d » apostrophe « Ubois » et qui fréquente les ateliers d'artistes... Mais c'est pour les modèles... Décidément, ces dames sont trop en retard, dînons tout à fait ; nous les regarderons manger si elles viennent.

Bien que je fusse complètement abruti, les vapeurs de l'absinthe, du madère, le dîner, me faisaient suivre, avec une féroce minutie, uniquement, les détails relatifs à la famille Dubois.

— Je vais quelquefois chez le jeune ménage Dubois aîné. Ils ont une petite fille de quatre ans qui est tout le portrait du grand-père que nous venons d'accompagner à la gare. Leur petit garçon, par exemple, est un peu pâlot...

— Quel petit garçon ? — et je labourais ma poitrine de mes ongles.

— Le frère de la petite. Ils ont l'intention de lui faire commencer son droit quand il sortira du collège, mais il n'ira peut-être pas jusque-là ; pour ces organisations-là, il suffit...

Je râlai :

— Il suffit d'un chaud et froid ! hurlai-je, furieux de n'étreindre dans ma main qu'un couteau à fruit qui ne coupait pas.

A ces mots, on entendit dans le cabinet d'à côté :

— Mais tu prends trop de chartreuse, Veloutine !

— Ce n'est pas moi, c'est Acajou !

Mon ami se dressa tout pâle, sortit, rentra, puis tombant sur sa chaise :

— Oh ! le Dubois « d » apostrophe qui nous a chipé nos dames !

Au sortir du restaurant, la fraîcheur de la rue me remit un peu.

— Je vous quitte, dit mon ami ; venez donc me voir un de ces jours. Voilà ma nouvelle adresse.

Je pris la carte, et lui, me voyant stupide, ajouta :

— Ah ! mais je ne suis pas du tout leur parent.

— Ni moi non plus, ni le vôtre, car moi aussi je m'appelle Dubois.

CHARLES CROS

N'AIME PAS...

Reste l'orgueil de nos soupers et notre joie,
Et que le Ciel toujours te tienne le teint frais !
Mange bien, ris beaucoup, et que ton œil flamboie
Comme un joyau vivant ! La table est à nos frais.

Mignonne, ne perd pas tes précieuses veilles
A chercher ces amants qui rendent les cœurs fous.
Tu veux des pleurs ? — Voici les larmes des bouteilles.
Et des gémissements ? — Écoute leurs glouglous.

Sois légère toujours, ravissante amusette
D'un soir, joli chiffon autour d'un rien charmeur :
Chantonne le refrain facile de Musette,
Non pas les lamentos trémulants dont on meurt !

Oh ! surtout n'aime pas de cet amour qui pousse
De longs sanglots, pendant l'éternité des nuits ;
Songe à ton petit nez coquet qui se retrousse,
Songe à ta lèvre fraîche, ô buveuse de Nuits !

Songe que si tes yeux ont des longueurs d'amandes,
Ils sont ainsi taillés pour le rire ; les pleurs
Ne doivent point faner leurs paupières gourmandes :
Songe à ton incarnat, pense à ta joue en fleurs !

Tout cela s'en irait ; la beauté, déjà brève,
S'enfuit plus vite encor quand l'amour pour de bon
Retourne notre cœur sur le gril de son rêve,
Ainsi que saint Laurent couché sur le charbon.

Des poètes ont dit que la pure souffrance
Embellissait les fronts qu'elle faisait pâlir ;
C'est qu'ils avaient sans doute une désespérance
Dont ils s'étaient flattes de pouvoir embellir ;

C'est qu'ils avaient de ces figures sombres, fières
Aux angles de maigreur, des teints voués au blanc,
Les yeux profonds sous les arcades sourcilières,
Un large front d'artiste et qu'on penche en allant.

Toi, tu n'es pas de ces plantes qui reverdissent
En languissantes fleurs, belles d'ainsi languir.
Malheur à ceux que leurs souffrances enlaidissent !
N'aime pas — tu n'as pas une tête à souffrir !

PAUL MARROT.

Il y a beaucoup de gens dont la facilité de parler ne vient que d'une impuissance de se taire.

CYRANO DE BERGERAC.

Être belle, c'est avoir une superbe panoplie accrochée au mur ; être charmante, c'est porter ses armes sur soi et savoir s'en servir.

G. DROZ.

Fra



pka



LÉGENDES SANS DESSIN

Stores baissés

Brimballant un cliquetis de ferrailles aux soubresauts crissants de ses ressorts avilis, le vieux fiacre à galerie s'en va lentement, au pas de son carcan poussif , cahotant le long, tout le long des boulevards extérieurs le mystère de ses stores clos qui évoque les misérables joies braconnées de l'adultère ou bien encore la banale idylle des sorties d'ateliers parisiens.

Plus d'un mois elle s'est refusée — peur instinctive du mâle ou terreur des volées familiales — Et pourtant, ce soir, comme il fut plus pressant, comme une griserie énervée descendait des nuées chargées d'orage, elle a fini par céder à l'offre insidieuse de cette promenade en voiture.

Maintenant, après la déroute de ses résistances dernières, c'est, entre eux, une gêne silencieuse, qu'exaspère encore l'allure musarde du fiacre clapinant.

Et voici qu'un store se lève et que, par la vitre abaissée, un ordre bref réveille le cocher !

— "A présent, vous pouvez marcher" !

Alors, ô ! ironie des choses, dans l'enveloppement parabolique d'un coup de fouet qui cingle l'échine de la rosse lamentable, ces mots tombent d'une voix d'en haut :

— Hue ! Cocotte...

EDOUARD NORÈS.

FILS D'UN CAISSIER

Je me suis laissé raconter l'histoire d'un jeune homme qui avait succédé à son père comme caissier d'une importante administration.

Après une étude sérieuse des livres, il avait fini par découvrir que son père avait soustrait des sommes assez considérables, au cours de sa longue carrière, au préjudice des gens qui l'employaient ; et alors le brave garçon s'était mis, pour l'honneur de la mémoire de son prédécesseur, à laisser chaque mois dans la caisse, à titre de restitution, une partie de ses appointements.

Il espérait, par ce moyen, arriver peu à peu à combler le déficit, sans se trouver dans la nécessité de dénoncer feu son père.

Malheureusement, ces restitutions fragmentaires augmentaient le trouble de la comptabilité, puisqu'il était obligé de passer des écritures destinées à conjurer l'effet des faux anciens. On finit par ne plus rien comprendre à ses livres ; on s'inquiéta, et un expert vient de lui prouver clair comme le jour qu'il est nécessaire de savoir quel trou il a prétendu boucher. Un trou fait par lui, évidemment ; c'est même à cause de cela que l'on ne cherche que dans ses registres, sans s'occuper de ceux du précédent caissier, opération qui eut semblé absurde, à "priori".

En attendant qu'il accouche d'une explication, on n'ose le faire arrêter, puisqu'on trouve dans la caisse plus d'argent que celle-ci ne devrait en contenir d'après les opérations actuelles de la maison. Mais la situation est terrible de ce pauvre diable qui ne peut avouer que les sommes encaissées par lui au profit de la maison, en vertu de fausses écritures, sont sa propriété, puisqu'il lui faudrait, pour dire la vérité, sacrifier une mémoire qui lui reste sacrée.

Provisoirement, les experts, incapables de débrouiller ce méli-mélo, sentent qu'ils deviennent fous.

JEAN DESTREM.

L'INCANTATION DU LOUP

Les lourds rameaux neigeux du mélèze et de l'aune.
Un grand silence. Un ciel étincelant d'hiver.
Le roi du Hartz, assis sur ses jarrets de fer,
Regarde resplendir la lune large et jaune.

Les gorges, les vallons, les forêts et les rocs
Dorment inertement sous leur blême suaire,
Et la face terrestre est comme un ossuaire
Immense, cave ou plane ou bossué par blocs.

Tandis qu'éblouissant les horizons funèbres,
La lune, œil d'or glacé, luit dans le morne azur,
L'angoisse du vieux loup étreint son cœur obscur,
Un âpre frisson court le long de ses vertèbres.

Sa louve blanche, aux yeux flambants, et les petits
Qu'elle abritait, la nuit, des poils chauds de son ventre
Gisent, mort, égorgés par l'homme, au fond de l'antre.
Ceux, de tous les vivants, qu'il aimait, sont partis.

Il est seul désormais sur la neige livide.
La faim, la soif, l'affût patient dans les bois.
Le doux agneau qui bêle ou le cerf aux abois,
Que lui fait tout cela, puisque le monde est vide.

Lui, le chef du haut Hartz, tous l'ont trahi, le Nain
Et le Géant, le Bouc, l'Orfraie et la Sorcière,
Accroupis près du feu de tourbe et de bruyère
Où l'eau sinistre bout dans le chaudron d'airain.

Sa langue fume et pend de la gueule profonde.
Sans lécher le sang noir qui s'égoutte du flanc,
Il érige sa tête aigüe en grommelant,
Et la haine, dans ses entrailles, brûle et gronde.

L'Homme, le massacreur antique des aïeux,
De ses enfants et de la royale femelle
Qui leur versait le lait ardent de sa mamelle,
Hante immuablement son rêve furieux,

Une braise rougit sa prunelle énergique,
Et, redressant ses poils roides comme des clous,
Il évoque, en hurlant, l'âme des anciens loups
Qui dorment dans la lune éclatante et magique.

LECONTE DE LISLE.



Frise de Louis Popineau

La Fête des Fous



Arthur Michaël

LE BON CHRÉTIEN

« Moi, je pardonne tout aux hommes généreux. »

Ainsi, Urbain Durand se rachetait par sa grande bonté ; il était bon comme Escient lui-même. Quand il revenait de voyage, il abandonnait aux pauvres les vieux pains de savon de sa trousse, disant: « On recommande aux riches de prendre sur leur superflu pour aumôner les pauvres ; moi, je prends sur mon nécessaire. »

Mais sous prétexte que le proverbe dit: « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », il exigeait un reçu pour chacune de ses charités ; de cette façon, Dieu pouvait le rappeler à lui quand il voudrait ; Urbain lui présenterait une comptabilité en règle.

Il s'abstenait de promettre des secours, lorsqu'il était sûr de ne les pas obtenir: « Un bon "rien" vaut mieux que deux "tu l'auras" ».

Un soir d'hiver un violent coup de sonnette tira Urbain de toutes ses rêveries d'après-diner. Il alla ouvrir : personne. Mais au bas de la porte, un petit poupon sans état civil vagissait.

Vous ou moi, nous eussions refermé la porte après nous être assurés que personne ne nous voyait, et laissant l'enfant au frais ; ou bien malavisés, vous seriez-vous hâté de chasser l'infortuné bâtard ; mais Urbain savait que l'on a beau chasser l'enfant naturel, il revient au galop.

En outre, il était trop charitable pour porter le moutard aux Enfants-Trouvés ; il n'ignorait pas que les pauvres gosses n'y sont pas choyés et gâtés comme il le faudrait. D'ailleurs, la mère inconnue avait compté sur lui, Urbain, et il faut faire un tas de démarches pour caser les enfants dans les asiles.

L'enfant avait droit à la vie ; la Patrie elle-même réclamait qu'il vécût, car il y avait peut-être en ce pauvre abandonné un génie virtuel, un futur grand artiste (ou mathématicien, peu importe). Il fallait l'arracher à la mort. Tous les génies nationaux, ou presque tous, ont commencé par être abandonnés sous les portes. Voyez plutôt d'Alembert.

Enfin, la France manque de bras ; Urbain n'était pas homme à faillir à son devoir de citoyen et de chrétien ; il dit : « Créature de Dieu, je veux t'octroyer une enfance heureuse, opulente même ; je te verrai grandir sous mes yeux, et je penserai, tout joyeux, que tu me devras le bonheur: ce sera ma seule récompense. A côté de chez moi, habite M. Oppenheim qui est plus riche que moi ; je vais te déposer à sa porte. »

Et, avec mille précautions pour n'être ni vu, ni entendu, il posa l'enfant contre la porte du charitable M. Oppenheim ; puis il sonna, v'lan! un bon coup, et rentra vite chez lui, avec la satisfaction d'avoir accompli son devoir, simplement.

Pierre VEBER.

LE PORTRAIT

Ce qui me frappe d'abord, chez ces pauvres gens, c'est un portrait de Victor Hugo collé au mur entre la cheminée et le plafond.

Le grand homme, celui que j'aime par dessus tous, croise les bras et regarde, avec pitié, cette famille de misérables. Et peut-être qu'il les aide à vivre. Il n'ont rien lu de lui. Victor Hugo était-il plus qu'un évêque ou qu'un ministre ? Ils l'ignorent. C'était quelqu'un dont on parlait beaucoup dans le " Petit Parisien ' 'et qu'on a enterré aux frais de l'État.

Voilà ce qu'ils savent.

Et dès qu'ils lèvent la tête vers l'image, elle les réconforte. Elle remplace le bon Dieu que personne ne voit jamais, qui a tort de ne pas se montrer plus souvent et peu s'en faut qu'ils ne la prient.

Ainsi nous sommes égaux dans une même foi.

Leur culte m'attendrit et, les yeux au portrait, je crierais : « Vous êtes de braves cœurs ! » et j'embrasserais la femme et les petits, si le père ne me disait à temps : » Je l'ai mis là pour boucher le trou du tuyau de poêle. »

Jules RENARD.



Eschscholtzie
(*Pavot maritime*)

LE FRAC

La première fois qu'il encadra le faux col de toile cirée et le plastron éclatant comme le ventre d'une oie de M. Houcke, il se sentit légèrement gauche et eut un peu de raideur quand celui-ci fit le geste élégant de lui passer un camélia à la boutonnière. Puis les mains doduces de M. Houcke écartèrent en éventail sa queue de pie, et il se trouva assis, frôlant à droite la manche à gigot de cette imposante dame Prêche et à gauche le bras en manche à balai de la demoiselle Prêche.

Et quoique ce fût son début de gala, il sut se conduire en véritable frac de gentleman, c'est-à-dire qu'il évita de poser négligement un coude dans l'assiette de la demoiselle Prêche et l'autre dans l'œuf sur le plat de sa bonne dinde de mère, qu'il ne reçut aucune éclaboussure de sauce de poulet ou de champagne doré, et qu'il revint sans la moindre tache dans l'armoire aux habits jusqu'au jour où la demoiselle Prêche devint Mme Houcke.

Ce fut sa soirée de triomphe. Il fut parfumé de muguet et évolua sous les lumières au rythme des contredanses ; il étendit galamment sa manche autour du corsage de Mme Prêche, dont le décolleté débordait de chair perlée de sueur, autour de la gorge molle comme une tarte à la crème ; il fit des courbettes, des révérences, des tours et des pirouettes ; et il serra sournoisement la taille de la nouvelle Mme Houcke, rougissante et fleurant ingénument la violette en sa robe neuve de mariée.

Mais peu à peu en même temps que le diamètre du ventre rond de M. Houcke avait augmenté, le pauvre frac se ridait et faisait des grimaces aux aisselles ; une fois même il eut la malechance de s'érailler, ce qui lui ôta à jamais l'honneur de revêtir la graisse de M. Houcke et lui valut d'être porté chez le fripier. Depuis il traîna d'épaules renfoncées en épaules bossues ; il passa des gandins et des godelureaux aux mirliflores et aux vieux beaux ; il sauta de guinguettes en bals-musettes comme une vieille pie, et ce ne fut plus qu'un frac en décadence, usé, froissé, sale, puant, poussiéreux, effiloqué jusqu'à la corde et graisseux jusqu'aux coudes.

Et voici maintenant qu'on l'a perché au haut du cerisier pour habiller un bonhomme de foin ; tout l'été, il a fait peur aux moineaux et regarde amoureusement la maigre girouette qui tourne sur une patte comme une grue sur un toit et jacasse commme une pimbêche avec sa voix rouillée ; depuis que la neige lui a mis sa dernière cravate de cérémonie, il s'amuse à faire de grotesques révérences avec son dos de bois cassé, et, comme au temps des valses de Mlle Prêche, sa queue d'oiseau déplumé se soulève, s'agite, voltige et papillonne au gré du vent d'hiver qui siffle sa ritournelle enragée dans les branches.

TRISTAN KLINGSOR.

INTOLÉRANCE

Un vieux compositeur fit certain jour un hymne
Dont l'air lui fut chippé par un lâche anonyme.
Le vieux compositeur en mourut de colèr'.

Moralité :

Si alors il n'est plus permis de prendre l'air !!!

LE LACHE ANONYME.

Charles Huard



ETUDES

BERCEUSE OBSCÈNE

Écoutez, la jolie chanson,
Que les nourrices cauchoises chantent à leur nourrisson :

Si Bébé est sage,
Bébé fera un beau gendarme ;
Nounou dégrafe son corsage,
— Totilu panpan, —
Et qui qu'aura du bon nanan ?
Le petit fanfan, le petit fanfan :
Monsieur voudrait bien en avoir autant.
— Totilu panpan. —

II

Quand Bébé sera grand,
Ce sera beaucoup plus intéressant ;
Si Nounou dégrafe son corsage,
— Totilu panpan, —
Qui qui fera le beau gendarme ?
Le petit fanfan, le petit fanfan...
Monsieur ne serait plus fichu d'en faire autant,
— Totilu panpan. —

Et voilà, et voilà la jolie chanson,
Que les nourrices cauchoises chantent à leur nourrisson

FRANC NOHAIN

LES PLANCHES

Les vieilles institutions destinées à soutenir le Théâtre, et au besoin à le combattre (tel le sabre immortel de l'immortel Joseph Prudhomme) continuent, luttent, se débattent : Après le Comité de Lecture, que vient de terrasser Claretie-dit-l'Aimable, la Censure tentaculaire et ancestrale se dresse, provocante. Sentant sa fin prochaine, elle exhale sa rage en sursauts d'agonie, interdisant tour-à-tour *L'Olifant* de ces deux exquis ironistes Franc Nohain et Claude Terrasse ; et *Les Avariés*, pièce médico-sociale de l'honnête et académisable Eugène Brieux.

Nohain, Terrasse et Brieux ont leurs revanches : Les premiers vont se faire applaudir ailleurs, (à Bruxelles et en province) cependant que l'auteur des *Remplaçantes* remplace, devant un public enthousiaste, cent représentations par une savante et adroite lecture.

* * *

En un temps où la Politique crapuleuse, masquée d'humanité mais suintant l'égoïsme, gouverne notre « doux pays » il y a quelque courage à mépriser l'agora, et à déclarer hautement ne professer d'opinion quelconque. Ainsi fait M. Emile Fabre, publiciste marseillais et cependant réfléchi, dont *La Vie Publique* à la Renaissance contient deux actes admirables, et qu'expliquent les fructueuses recettes de ce théâtre.

M. Georges Clémenceau donne sur cette même scène de la Renaissance *Le voile du Bonheur*. Un superbe et pittoresque décor sert de cadre à une interprétation exquise.

Une fois de plus, et dans un rôle formidable, Gémier se montre grand artiste et suggestif metteur en scène. Le drame, philosophique et puissant, traduit les sentiments les plus divers en phrases au nombre harmonieux.

* * *

Au Gymnase, au dire de certain critique, *La Bascule* était l'erreur d'un homme d'esprit qui aurait deux revanches à prendre. En attendant, les recettes sont des plus honorables.

* * *

Il est des morts qu'il ne faudrait point tuer ; et ce pauvre Audran, récent trépassé, est de leur nombre. Mais l'impitoyable Debruyère a donné (pendant un peu plus d'une semaine, ma foi !) *Le Curé Vincent* dont la musique aux inspirations souvent heureuses n'a pu faire supporter l'insane stupidité du livret ; Ordonneau ayant résolu le difficile problème de se surpasser lui-même.

* * *

Mais où diable M. Alexandre se fournit-il, depuis quelques années ?... *Le Bon Moyen* n'est guère meilleur que *Le Bon Juge* malgré une interprétation excellente.

* * *

Cette brave Louise France, sympathique *Frochard* et mélancolique *Eva la Tomate*, nous conte dans *Les Ephémères M'as-tu-vu* ses souvenirs de théâtre. Il en est de poignants, de joyeux, et c'est intéressant toujours.

Hugues DELORME.



4me Année. N° 55. — 1er Décembre 1901 COCORICO Prix : 50 Centimes.



recteur : Paul BOUTIGNY.
édaction : 9. Rue Say.



COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr. ; étranger, **10** fr. ; — Le numéro : **50** cent. — Directeur : Paul BOUTIGNY. — Rédaction : 9, rue Say, Paris. — Administration : 10, rue Alfred Stevens, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangères sans autorisation.



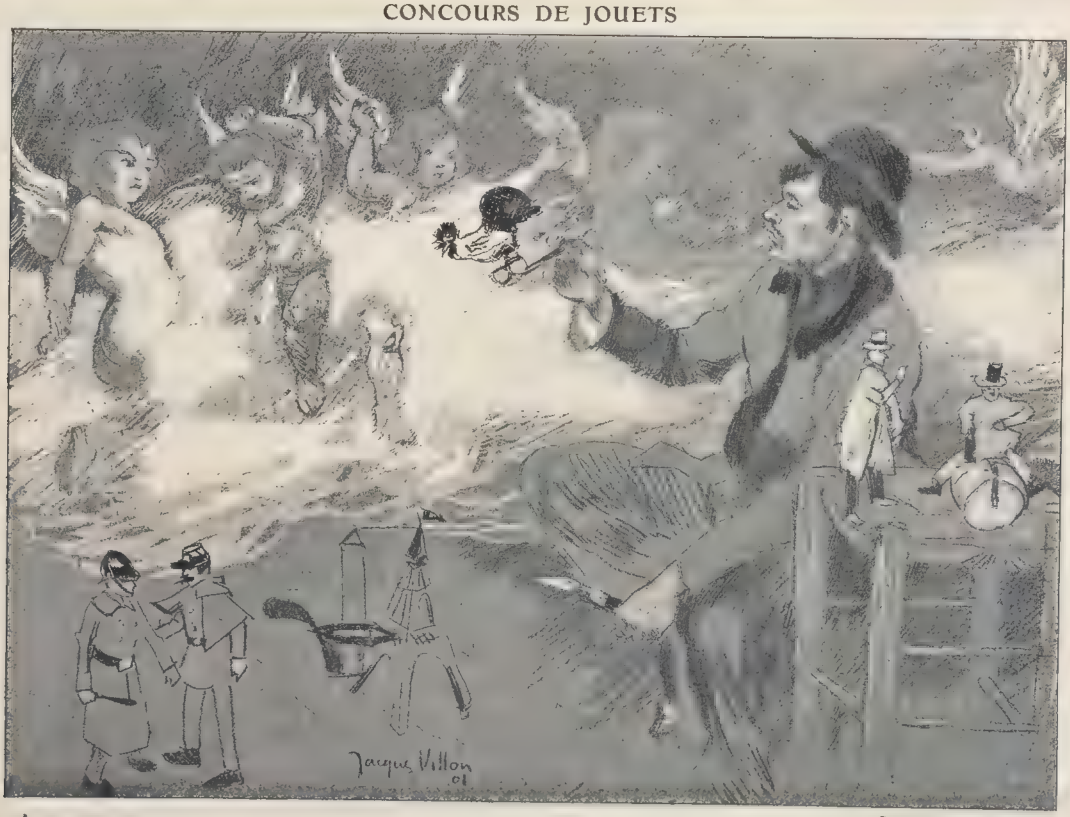


PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 55

LOUIS GEISLER
Administrateur

CONCOURS DE JOUETS



Des Anges sont venus
. . . .
Merci au Créateur
. . . .

Le Créateur

Dessin de Jacques Villon.



Pochade de A. Guillemet

EN PASSANT

Ah ! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous assomme !

On s'est en effet, fort assommé, ces jours-ci, pour l'amour du grec ! Il est vrai que c'était à Athènes. Mais ce détail importe peu ; car ce n'est pas pour la patrie qu'on s'est battu ; c'est pour la grammaire. Et l'on a perpétré des actes pour des mots. *Gesta propter verba.* Canaris ? non ! Burnouf : c'est pour la « langue classique » et pour la « langue moderne » qu'on a sorti les bâtons et déchargé les fusils. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des lexicographes ?

Les partisans de la langue classique, tiennent qu'Homère, Platon, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane et Démosthènes écrivaient et parlaient mieux que le quarteron de journalistes et parlementaires actuels dont les amateurs de la langue moderne font leurs dieux. De plus, les premiers ont de leur côté le Léonidas des Thermopyles, tandis que leurs adversaires n'ont que le diadoque de la guerre turque. Et il est de fait que si vraiment le style fait l'homme, l'idiome de Léonidas valait plus que celui du diadoque ! à considérer les résultats.

N'empêche que sept étudiants sont morts pour cette pédagogie, sans que leur trépas donne, au fond, raison à personne ! et que, consulté au sujet de telles controverses qui sentent moins le plein air du ciel vivant que l'encre rancie des écritoires d'école, on est ravi de pouvoir répondre comme l'Henriette des *Femmes savantes :*

Excusez-moi monsieur, je n'entends pas le grec

* * *

La Chambre des appels de police correctionnelle vient d'acquitter un fabricant de glaces mystérieuses ; vous savez bien, ces petits miroirs sur lesquels on souffle pour faire apparaître une image plus ou moins secrète, tantôt une Léda au cygne, tantôt le portrait de M. Joseph Reinach.

Et la cour a fort congrûment jugé ; car en somme, les chalands qui se payent cette sorte d'article, savent parfaitement ce dont il retourne et ne se fâchent que lorsqu'ils sont trompés sur la qualité de la marchandise.

Comme il advint à ce vieux monsieur de mise, d'attitude et de physionomie respectables, membre probable de la ligue contre la licence des rues, lequel, un jour en chemin de fer, sollicité par un camelot d'acheter un jeu de cartes transparentes, l'acquiert, le solde à bons deniers comptant, regarde à la clarté de la lampe du wagon, ne trouve, au lieu des frivolités suggestives qu'il espérait, que des vues panoramiques de Venise, de Rome et de Naples, et, furieux se retourne vers son vendeur pour l'appeler : — Cochon !

On connait trop le nom de celui qui toujours ordonne de cacher ce sein que l'on ne saurait voir parce que les âmes sont blessées par de pareils objets et que cela fait venir de coupables pensées.

Il s'appelle Tartufe ; et c'est lui qui souffle sur les glaces mystérieuses — quitte à les faire saisir ensuite.

* * *

Les journaux Conservateurs blâment fortement le général André d'avoir supprimé la fête de la Sainte-Barbe. Cet homme ne respecte rien des coutumes ni des traditions de notre armée. Voilà le thème. Et de rugir !

Je crois, par contre, que les villes qui possèdent des garnisons d'artillerie, se réjouiront de cette mesure. Depuis plusieurs années, en effet, la nuit de la Sainte-Barbe était devenue pour les militaires de cette arme savante, une nuit rouge autant que blanche. Le sang coulait après le vin ; les sabres sortaient des fourreaux avec une facilité surprenante ; femmes attardées, pékins isolés, rien n'était sacré pour les canonniers ; et les patrouilles elles-mêmes, envoyées pour rétablir l'ordre, en prenaient pour leur grade. Brest se rappelle encore certains scandales qui durent être suivis d'exécutions sévères. Le général André a sagement fait d'éviter à des jeunes gens qui seront sans doute de braves gens plus tard, l'occasion d'une bordée dangereuse pour eux et pour autrui.

Car avec ces « traditions » comme dit M. Henri des Houx, et des coutumes pareilles, la Sainte-Barbe devenait une « barbe ! »

Et nous avons assez d[illegible] raseurs comme cela !

LOUIS MARSOT

Retour de Fête

Dans la grande salle, où quatre planches recouvertes de tapis omnicolores représentent un trône, rêve le roi Manadja.

Il rêve, le roi jaune, aux grands yeux noirs, au visage rasé, aux mains chargées de bagues d'argent grossièrement ouvragées. Et à le voir ainsi allongé sur une natte, dans une pose plutôt fatiguée, on ne croirait pas que ce monarque commande à trois cent mille hommes répartis, ceux qui aiment la chaleur dans le désert, ceux qui se plaisent à la fraîcheur, dans les forêts profondes où les éléphants, le soir venu, valsent sous des clairs de lune féeriques.

Tout à coup le roi Manadja est tiré de sa rêverie par le Fidele Serviteur qui entre.

Le Roi. — Que veux-tu ?

Le Fidèle Serviteur. — Sire, sa Majesté la Reine désire vous entretenir sur-le-champ.

Le Roi. — La Reine m'ennuie, Fidèle Serviteur. La Reine me fait bâiller.

Le Fidèle Serviteur. — Sire, elle veut vous parler.

Le Roi. — Fais-la entrer. Plus vite je la verrai, plus vite elle sera partie.

Le Serviteur sort. La Reine paraît. Très grosse, elle accuse les formes d'un éléphant qui ne pourrait valser aux clairs de lune. Au bout du nez épaté brille un anneau d'or. Une poitrine flécbissante est à peine dissimulée par une robe qui ressemble à un peignoir. La Reine a giflé carrement la Vieillesse, qui le lui a rendu d'ailleurs.

Le Roi. — Que voulez-vous ?

La Reine. — Roi Manadja, je viens vers toi, le cœur rempli de crainte et de colère.

Le Roi. — De la colère ? Pourquoi ? Pourquoi des mouvements de mauvaise humeur, quand la vie est si courte ?

La Reine. — O Roi, est-elle vraie, l'anecdote que conte la "Gazette" et que je viens de lire ? Vous êtes allé en Europe pour vous rendre compte des progrès de la civilisation ; et il paraît que, dans une ville qu'on appelle Paris, vous avez mené une vie indigne !

Le Roi. — Les Anglais ! Ce sont les Anglais qui narrent encore des histoires sur mon compte !

La Reine. — Majesté, ils précisent.

Le Roi. — Quoi ?

La Reine. — Ils donnent le nom de la favorite que vous aviez choisie.

Le Roi. — La favorite que j'ai choisie, c'est vous... il y a déjà plus de trente ans. Vous êtes la Vieille Favorite. Néanmoins je dois avouer que vous vous permettez d'être laide (comme on n'a pas le droit de l'être ; par conséquent, à la laideur ne joignez pas l'insolence ; car, malgré que vous m'ayiez donné quatorze enfants, je ne regarderais pas à faire couper le peu qui reste " de votre vieux col ".

La Reine (se jetant à plat ventre). — O Roi Manadja ! pardon, si je t'ai offensé !... Je n'ai rien à dire si tu prends d'autres favorites parmi les femmes de notre race ; mais tu admettras mon indignation quand j'ai su qu'il s'agissait d'une blanche.

Le Roi. — Une blanche vaut deux noires.

La Reine. — Je ne comprends pas.

Le Roi. — Vous ne pouvez pas saisir... Ce sont des mots qu'on fait à Paris.

La Reine. — Paris ! Paris ! Vous ne pensez plus qu'à cette ville. Elle est donc si belle.

Le Roi. — Votre imagination ne peut rien rêver de pareil.

La Reine. — Il y a des forêts et des éléphants ?

Le Roi. — Il y a une grande forêt où, à cinq heures du soir, vont se promener, dans les voitures, les habitants de cette capitale : on la dénomme le bois de Boulogne. On ne se rappelle pas avoir vu à cet endroit des éléphants ; mais dans les voitures sont allongés de jeunes oiseaux, inconnus dans notre pays et qui ont ceci de particulier qu'ils dorment sur une patte.

La Reine. — Sur une patte ?

Le Roi. — Je me suis renseigné. Ces animaux viennent d'Égypte, un pays célèbre dans le temps à cause des tas de pierres que les habitants y déposaient ; on les appelle des grues. J'ai vu une de ces grues, et c'est elle que j'ai faite ma favorite d'un instant.

La Reine. — Vous avez pris un oiseau ?

Le Roi. — Il avait une taille et un visage de femme. (Rêvant :) Il était doucement allongé, presque couché dans la voiture. Il avait un grand chapeau et une robe d'une couleur tendre, si tendre qu'on l'eût crue colorée avec un peu de notre ciel. Et devant, sur la voiture, il y avait un grand homme et un autre tout petit avec des bottes. Quand, sur une voiture, il y a deux hommes avec des bottes, cela signifie que la personne à qui appartient le véhicule est fortunée. Je m'informai auprès du jeune attaché que le gouvernement français avait mis à ma disposition et j'appris que la grue se nommait Fifinette et que beaucoup de gens, pour dorer les barreaux de la volière où elle demeure, donnaient beaucoup d'argent.

La Reine. — C'est un animal sacré, alors ?

Le Roi. — On dit plutôt là-bas : un sacré animal. N'importe ! je demandai à l'attaché : « Je voudrais bien connaître cet oiseau. » C'était un jeune attaché qui avait beaucoup de relations ; il me présenta. Vous n'imaginerez jamais non plus l'éclat des yeux de Fifinette. Il dépassait celui de tous nos soleils levants ou couchants.

La Reine. — Et aussi celui des étoiles ?

Le Roi. — Et aussi celui des étoiles par nos plus superbes nuits d'été. Deux heures après, je dînais avec Fifinette dans une case où les garçons ont les mêmes habits que les dîneurs et où les fleurs naturelles sont remplacées par des fleurs éclairées à l'intérieur par un feu mystérieux qu'ils appellent l'électricité.



Bois original de Fritz Endell.

La Reine. — Et vous parliez ?

Le Roi. — Non ; à Paris, dans les dîners, on voit des hommes habillés en bleu et en rouge, porteurs de grosses moustaches ; qui jouent sur des instruments à cordes. Ils sont souvent ennuyeux parce qu'ils jouent trop fort ; mais, grâce à eux, la conversation est inutile, et je demandais non à parler, mais à regarder Fifinette.

La Reine. — Et elle, elle vous regardait ?

Le Roi. — Elle contemplait plutôt les hommes porteurs de grosses moustaches ; mais, là-bas, c'est une tradition ; tous les jeunes oiseaux égyptiens font de même et jamais il n'est venu à la pensée des gentlemen qui les accompagnent d'avoir à cause de cela un peu de mauvaise humeur.

La Reine. — Ensuite ?

Le Roi. — Nous allâmes dans un endroit que l'on appelle théâtre. Des esclaves s'agitaient, peu vêtues, tandis qu'un homme et une femme, les premiers dans cet art, se reposaient en les regardant. J'ai appris depuis que l'on jouait une pièce que l'on appelle revue.

La Reine. — Et enfin ?

Le Roi. — Fifinette m'emmena dans sa volière. Vous n'attendez pas de moi, ô Reine! la description de ce luxueux intérieur ; encore moins vous dirai-je combien charmante fut cette jeune personne. Sachez seulement que les Parisiens, qui sont très cosmopolites, disent, quand un oiseau égyptien, comme Fifinette, vous reçoit très bien : « Elle a l'hospitalité écossaise ». Elle fut très écossaise. Mais ce qui me toucha particulièrement, ce fut...

La Reine. — Ce fut...

Le Roi. — Au matin, quand nous nous réveillâmes... Nous ne pouvons nous douter ici jusqu'à quel point, en France, on pousse l'amour de la famille. La mère, la mère elle-même! de Fifinette tint à m'apporter mon chocolat dans le lit et elle était si émotionnée qu'en me disant : « Ah! sire, quel honneur! » elle fut sur le point de défaillir.

La Reine. — Hélas ! vous regretterez toujours ce jeune oiseau ?

Le Roi. — Hélas ! je le crains, mais j'ai tenu à avoir son souvenir vivant. J'ai acheté à Paris un appareil qui enregistre la voix humaine...

La Reine. — Est-ce possible ?

Le Roi. — Oui, c'est possible ; et dans cet appareil j'ai la voix de Fifinette. (Se levant :) Oh ! je veux l'entendre encore !

Le Roi se lève, il va chercher un phonographe ; il le met en mouvement.

Le Roi (extasié). — Ecoutez... l'instrument va parler... C'est la voix de Fifinette. Oh ! délices !

Le phonographe. — Vrai, mon vieux, tu en as une couche !

Auguste GERMAIN.

A SON FILS

Sois fier comme l'orgueil, grand... comme la pensée,
Prodigue de ton sang et fort de ton honneur ;
Que ton illusion jamais ne soit glacée.

Et quand viendra le jour où vieillira ton cœur,
Dis-toi qu'on ne sait rien, — la jeunesse gravie,
Que trois mots relatifs : « Malheur, espoir, bonheur. »

Prends garde à l'égoïsme et surtout à l'envie,
Marche droit ton chemin sous le soleil des cieux,
Pense à la mort souvent !... Toujours pense à ta vie !...

Devant qui que ce soit ne baisse pas les yeux ;
Quand on est calme et fort, quand on est noble et digne,
On regarde tout droit les jeunes ou les vieux.

Si jamais tu trouvais qu'une femme est indigne,
Si jamais tu voyais un ami trébuchant,
Cache-les bien à tous et point ne les désigne.

Aime le grand amour et va-t'en le cherchant,
C'est la croyance mère et la lyre éternelle,
Quand elle vibre au cœur, on n'est jamais méchant

Et l'on entend en soi chanter l'âme immortelle !

OGIER D'IVRY

L'As-tu vu ?

Il n'y a jamais eu un homme aussi jaloux que Léon Napau.

Il trouvait sans cesse la scène à faire à sa pauvre petite femme, la maltraitait toutes les fois qu'un lieutenant se retournait pour la regarder; or, il y a beaucoup de lieutenants qu'on laisse se promener dans les rues, et la petite Madame Napau était jolie comme vous et moi.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre dix ans en bonne intelligence avec Léon Napau.

Il ne m'accordait pas plus de confiance qu'aux autres, et, à dîner, il jetait tout le temps son rond de serviette par terre, afin de regarder si je ne faisais pas du pied, sous la table, à sa petite femme.

Un soir, je vais le visiter; je désirais avoir l'adresse de M. Emile Loubet, le Président de la République bien connu ; Napau me répond : « Je ne l'ai pas, mais elle doit être dans le Bottin ; je vais le chercher à côté, dans la chambre de ma femme. » Ce crétin-là ouvre la porte toute grande ; j'entrevois quelque chose de blanc qui pousse un cri de pudeur qu'on effarouche. Léon referme précipitamment la porte, saute sur moi, me prend les mains : « Tu viens de voir ma femme déshabillée, hein ? »

Comme je n'avais rien vu, je dis : « Je n'ai rien vu. »

— Si, tu as vu, j'en suis sûr ! Qu'est-ce que tu as vu ? Je veux le savoir.

— Je te jure que je n'ai rien vu du tout. ».

Je crachai par terre et j'étendis la main.

« Allons donc ! Viens avec moi et dis-moi ce que tu as vu, ou je fais un malheur. »

Alors, il m'entraîne dans la chambre où la petite Napau, complètement déshabillée, était visible à l'œil, nue.

« As-tu vu ceci ? as-tu vu ça ? et ça ?

— Non, je n'ai rien vu de tout ça. Je n'ai vu que des jupons. »

Aussitôt, Léon, complètement rassuré, me ramène au salon : « Maintenant, je suis tranquille ; tu comprends, si je n'avais pas vérifié, je n'aurais pas pu dormir de la nuit. »

Pierre VÉBER

MARIGNAN

Pour la charge finale, au trot de leurs coursiers
Bardés de fer, masqués par le helme d'acier.
Ayant de Marignan la plaine pour arène
Ils marchent au triomphe et Bayard les y mène.

Dans un subit élan, debout dans l'étrier
Levant vers le poitrail du fougueux destrier
La morsure des dents des éperons, les rênes
Courtes, ils abaissent la haste en bois de frêne.

Et le Bon Chevalier, et Monsieur de Saint-Pol
D'Imbercourt, de Bussy, le comte de Vendôme
Trente fois ont chargé pour l'honneur du Royaume.

Le soir descend. Les Suisses ont fui. Le vent mol
Fait flotter au sommet des lances et des piques
Les étendards brodés des fleurs de lys épiques.

René PURUX.





MARIGNAN
COMPOSITION
D'ARTHUR
MICHAEL

CONTE D'AUTOMNE

Rien n'est plus beau qu'un bel automne, saison justement préférée des peintres et des poètes qui l'aiment, les uns à cause des teintes pourprées dont octobre décore le front des bois ; les autres, à cause du sentiment de délicate mélancolie qu'évoque ce dernier sourire de l'année.

Mélancolie d'ailleurs sans tristesse et nuancée de vive espérance ! Car, à l'idée de la froide mort hivernale, se mêle, consolante, celle d'une prochaine résurrection, comme si derrière décembre qui s'avance sous les branches chargées de frimas, parmi les herbes flétries, déjà l'on devinait à l'horizon lointain, avril inquiet et couronné de fleurs nouvelles.

Mais ceci dépend un peu de la disposition et de l'heure.

D'autres fois ce dur vent qui souffle, ces feuilles desséchées qui tombent, innombrables et vaines comme nos jours, disent au cœur sévèrement la fragilité de toutes choses.

On voulait écrire quelque conte couleur de rose, et soudain un chien qui hurle, une cloche qui tinte, le bruit des rafales courant sur la plaine, vous ramènent aux pensers tristes et vous rappellent qu'avant une semaine ce sera la Fête des Morts.

La Fête des Morts !

Voulez-vous à ce propos, écouter une de ces incroyables mais pourtant véridiques histoires qui, en dépit de la science et de ses obstinées négations, sembleraient prouver qu'un autre monde est par delà le monde visible, et font éprouver aux plus sceptiques l'émotion du mystérieux ?

D'ailleurs, n'attendez pas de moi une opinion : je n'explique pas, je raconte.

La petite ville du Puy-Brun possédait il y a quelques années, une vieille église classée comme monument historique, et un sonneur, Jean-Joseph-Moutte, exerçant par surcroît les fonctions de sacristain.

L'église, jadis cathédrale, mais découronnée depuis la Révolution de son chapitre et de son évêque, noire et vide, sans boiseries et sans tableaux et pour ainsi dire toute nue, paraissait immense avec ses trois nefs dessinées par deux rangées de lourds piliers romans, son dôme où le rayon d'un œil-de-bœuf mettait à peine un peu de jour, et ses chapelles latérales surbaissées et toujours obscures. Le sol, tout à l'entour, s'étant élevé au cours des siècles on descendait par un perron intérieur de vingt marches dans cette église à moitié souterraine, et les gens, même braves, n'y pénétraient pas sans un frisson.

Le sonneur était un ancien soldat, nullement superstitieux et médiocrement dévot, comme il arrive souvent à ceux qui sans être prêtres, vivent de trop près dans la familiarité des choses de la religion.

La vieille église toujours froide, toujours assiégée par le vent, existe encore et semble vouloir durer ainsi jusqu'à l'heure du jugement, tant elle fut solidement bâtie ; mais le sonneur n'existe plus, étant mort l'an passé, à la suite des circonstances que voici :

Pour les sonneries ordinaires, Jean-Joseph Moutte n'avait qu'à tirer de plain-pied la longue corde qui, passant par un trou dans la voûte d'un des bas-côtés, vient traîner jusque sur les dalles. Mais pour les glas de première classe, où tinte la grosse cloche, Jean-Joseph Moutte devait monter dans le clocher.

Or, il faut savoir que, le matin du jour des Morts, à cinq heures, c'est-à-dire tandis qu'il fait encore nuit, la coutume est de sonner le glas de première classe.

Jean-Joseph Moutte, quoique ancien soldat, n'aimait pas beaucoup traverser ainsi l'église, à cinq heures du matin, tout seul, avec sa lanterne.

Il le faisait pourtant quoique ce lui fût une corvée, entrant par la porte de la sacristie dont il avait une clé, coupant de biais la grande nef, et gagnant l'étroit escalier du clocher qui s'ouvre dans le mur, à côté de la chapelle des fonts baptismaux.

Depuis longtemps, mais seulement le matin du jour des Morts, quand il passait devant la chapelle des fonts baptismaux, Jean-Joseph Moutte croyait entendre, au fond de cette chapelle, un léger bruit de papiers remués comme si quelqu'un tournait dans l'ombre les pages d'un livre.

Jean-Joseph Moutte disait : « Ce sont les rats ! » Il disait encore : « C'est le vent qui souffle par l'angle d'un vitrail cassé ».

Mais jamais il n'y regardait, préférant rester dans le doute, ayant peur sans savoir pourquoi, de ce qu'il pourrait découvrir.

Une année pourtant la curiosité l'emporta. Sa femme était malade, et cela le préoccupait. Comme les papiers remuaient, il poussa doucement la grille qui sépare la chapelle du chœur, et dirigeant la lumière de sa lanterne vers l'endroit d'où venait le bruit, il aperçut — grand ouvert sur le couvercle en marbre de la cuve, noir et constellé des larmes des cierges — le grand registre des baptêmes qu'il savait devoir être fermé, puisqu'il l'avait épousseté la veille, et bouclé de son large fermoir.

Chose étrange et qui lui donna la chair de poule, devant ses yeux une feuille, deux feuilles tournèrent, comme si une main invisible les eût feuilletées, et, en tête d'une des pages, il put lire l'acte de naissance de sa femme.



Bois original de Fritz Endell

Jean-Joseph Moutte ne dit rien de ceci à personne, mais tristement il pensa : ma pauvre femme est morte! et, en effet, dans les quinze jours, sa femme mourut.

A partir de ce moment, Jean-Joseph Moutte n'osa plus monter seul au clocher.

Sous prétexte que les forces lui manquaient pour mettre en branle la grosse cloche, il se faisait accompagner par deux ou trois amis, et c'était là-haut, tout en l'air, dans la gaîté du jour levant, de petites fêtes où, entre deux sonneries, histoire de reprendre haleine et de se distraire, on buvait du vin blanc en mangeant des châtaignes.

Une fois pourtant qu'on avait bu un peu plus de vin blanc qu'à l'ordinaire, Jean-Joseph Moutte ne put se retenir et raconta à ses amis ce qui se passait tous les ans à la chapelle des fonts baptismaux.

Les amis étaient incrédules, Jean-Joseph proposa de descendre.

Ils descendirent et, en effet, arrivés devant la chapelle, distinctement — c'est l'un des deux témoins qui m'a rapporté la chose — ils entendirent le bruit de papier remué.

Jean-Joseph Moutte disait :

— « Silence! la mort fait ses comptes... »

Puis, lorsque tout bruit eut cessé, il poussa la grille et entra le premier, avec sa lanterne.

Tout à coup, Jean-Joseph Moutte poussa un grand soupir. Sa lanterne tomba et s'éteignit.

— « Moutte! que t'arrive-t-il? réponds-nous... »

Mais Moutte ne répondait pas.

Alors, ayant trouvé des allumettes et rallumé la lanterne, ils virent le registre ouvert sur la cuve, Moutte évanoui, et son nom inscrit en haut de la page.

Jean-Joseph Moutte n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. Car, depuis, m'a-t-on dit, il ne fit que languir et traîner.

Jean-Joseph Moutte n'eut pas le plaisir de goûter aux figues nouvelles, et c'est un autre sonneur qui, l'année suivante, monta dans le clocher, le matin des Morts.

Paul ARÈNE

LE COUP DE MARTEAU

Au temps lointain où le dénommé Marc Lefort
Était mécanicien sur la ligne du Nord,
Où le nommé Prosper-Nicolas Lacouture
Était mécanicien sur la grande ceinture,
Où les nommés Lafesse et Gustave Pruneaux
Étaient chauffeurs sur la ligne des Moulineaux
(Champ-de-Mars-Saint-Lazare) ; en ce même temps, [dis-je,
— Et cette vérité tient presque du prodige —
Le nommé Jean-Paul Pierre-Antoine-Oscar Panais
Menait l'express sur la ligne du Bourbonnais.
C'était un grand garçon à l'humeur assagie
De bonne heure, vivant d'un verre d'eau rougie
Et d'un crouton de pain rassis barbouillé d'ail;
Qui jamais n'eût emménagé sans faire un bail
Et dont les gens disaient : « C'est une demoiselle ».
Contents de lui, ses chefs l'estimaient pour son zèle,
Prisaient fort son intelligence et trouvaient bon
Qu'il économisât sur ses frais de charbon.

Lesseps, un an, l'avait employé pour son isthme.
Par malheur, il était atteint de daltonisme,
En sorte que l'erreur de ses sens abusés
Lui montrait à rebours les tons interposés :
Il voyait le vert rouge et le rouge émeraude,
Fatalité ! Souvent, à l'heure où le soir rôde,
Vieux voleur, sur les toits embrumés des maisons,
Met un voile de rêve aux lointains horizons,
Où la nuit lentement jette ses tentacules,
Où sur la profondeur des fins de crépuscules
Les signaux allumés en feux rouges, verts, blancs,
Epouvantablement ouvrent leurs yeux troublants,
Oscar sentait sa poitrine oppressée ;
Le front bas sous le poids trop lourd de sa pensée,
Il blémissait, songeant qu'il tenait en ses mains
Les clés de tant de sorts et tant de fils humains !
Cela devait finir de façon effroyable.

Un jour qu'il conduisait son train, le pauvre diable
(La neige à gros flocons tombant d'un ciel couvert)
Vit le disque fermé malgré qu'il fut tout vert.
Au lieu de ralentir, Panais, tendant l'échine,
Renversa la vapeur, fit stopper la machine.
Au même instant, le train de ballast trente-six
Arrivait et prenait le rapide en coccis (1).
Choc ! ! ! Vainement Panais, la prunelle agrandie,
Sur le régulateur tient sa dextre roidie,
Fait hurler le sifflet aigu, gémir le frein,
Les wagons de ballast sont déjà sur son train !...
O splendeur de l'horrible ! O monstrueuse joie
Des yeux terrifiés et ravis ! Sur la voie

S'abattent lourdement les fourgons terrassés !
Le sang des morts ruisselle en l'herbe des fossés.
Cris ! pleurs ! sanglots ! spectacle atroce et magnifique !
Les pieds en l'air, près d'un poteau télégraphique,
La machine du train trente-six a sombré ;
La braise coule à flots de son sein éventré.
On entend : « Je meurs ! Au secours ! » Une mère
Veut revoir son enfant aimé, sa fille chère.
On se cherche à travers les décombres, parmi
Les morts défigurés ; l'ami cherche l'ami,
La sœur cherche son frère ; un vieillard crie : « Au- [guste ! »
Un gros Anglais ganté de rouge, dont le buste
Jaillit hors de la glace en miettes d'un coupé,
Hurle : « J'ai perdu mon chapeau ; j'en ai soupé !
« Je ferai constater le fait par ministère
« D'huissier, et m'irai plaindre au consul d'Angleterre.
« Je veux d'indemnité dix mille francs au moins !
« Et vous, mes compagnons, vous serez les témoins ! »
Puis la nuit vint, sereine, et d'astres constellée...
. . . .
La Compagnie, un mois après, fut appelée
Devant les tribunaux, comme civilement
Responsable, et se vit condamnée amplement.
Les uns eurent cent francs, les autres davantage.
Le gros Anglais eut un chapeau neuf en partage,
Et chacun s'en alla content, ayant son dû.
Touchant Panais, le jugement dit :

« Attendu
« Que Panais est un simple idiot, pas autre chose ;
« Qu'il importe dès lors de le mettre hors de cause,
« L'acquitte, le renvoie indemne et l'interdit ;
« Le prive de ses droits civils, ordonne et dit
« Qu'il sera dès ce soir reçu dans un asile
« Où, défrayé de tout, à titre d'imbécile,
« Il sera mis ès mains des hommes dits de l'art. »
Or, j'ai vu ce pauvre être, hier, à Ville-Evrard.
Il est fou tout à fait, et se prend pour un disque ! ! !
Parfois, une heure ou deux, droit comme un obélisque,
Il demeure immobile, et sans un mot, tourné
Vers le mur de l'hospice, un mur illuminé
De soleil et qu'habille une frondaison verte,
Voulant dire par là que la voie est ouverte,
Puis, sur ses lourds talons évoluant soudain,
Le dos au mur, alors, et le nez au jardin :
« Je suis fermé, dit-il, que le convoi recule ! »
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

(1) *Licence poétique : « EN COCCIS » est mis là pour « PAR DERRIÈRE. »*

Georges COURTELINE.

La Complainte des dames assises

— Papa, papa, que vous en semble,
Les caissières ont-elles des jambes ?—

Immobiles du matin au soir,
Nul jamais les a-t-il pu voir,
Les caissières,
Autrement que sur leur derrière,
Assises derrière
Le comptoir ?

Certes, nous savons leur visage,
Et les trésors de leur corsage,
Mais nous n'en voyons pas davantage,
Et peut-être que c'est dommage !

Tout autour, des gens vont et viennent,
Qui entrent, et s'installent, et prennent
Des boissons américaines,
De la bière, et des œufs durs,
Ou quelque autre nourriture ;

Cependant, impassiblement,

Au dedans des porte-allumettes,
Elles mettent des allumettes,
Et rangent méthodiquement
Les petits morceaux de sucre,
Tout en computant le lucre
De l'établissement.

De jeunes hommes, vêtus d'un smoking,
Leur obéissent, sur un signe,
Quand le client pressé s'indigne ;

Il leur suffit d'un coup de timbre,
Pour nous faire apporter un timbre ;
Elles ont des sourires de sphinx,
Pour prendre soixante-quinze sur cinq...

Mais on peut crier auprès d'elles :
Grands problèmes ou bagatelles,
Et sensationnelles nouvelles,
Pas de danger qu'elles s'en mêlent !..

Notre savante passe à trèfle
Leur importe comme une nèfle,
Et c'est pitié ce qu'elles se fichent,
Que nous perdions de quatre fiches...

Jamais un mot, jamais un geste,
Les caissières ne bougent pas,
Les caissières ne parlent pas :
Prennent-elles même des repas,
Et le reste ?

Les caissières ont-elles des jambes ?
Les caissières on-elles une langue :
Papa, papa, que vous en semble ?

En vain le vieil habitué
Leur dit bonjour, lorsqu'il passait
Pour aller aux water-closet,
Et s'informa de leur santé :
A peine ont-elles remué...

Ne répondrez-vous, ô caissières ?
Pourquoi, pourquoi toujours vous taire,
Pourquoi toujours cet air sévère ?
Est-ce parce que nous ne vous avons pas demandé
Si la fumée du tabac vous incommodait ?

Quoi, jamais de douces pensées ?
Êtes-vous pas les fiancées
D'un bookmaker, gérant d'un bar,
Ou d'un brave sous-officier de Madagascar ?

Caissières, imprudentes filles,
Vous ne voyez pas les aiguilles
Du cadran tourner au-dessus
De vos têtes, têtes trop peu folles,
Et le temps qui passe et s'envole,

Le beau temps qui ne revient plus,
Temps de danser sous les charmilles,
Au lieu de rester immobiles
Sur votre chaise, à cette caisse,
Où se dessèche votre jeunesse,

(Sur votre chaise,
A cette caisse,
Où se dessèche
Votre jeunesse...)

Mais les caissières sont peut-être
Des dames cul-de-jatte, et muettes.

FRANC NOHAIN

L'AMATEUR DE SPECTACLES

On le trouve partout où s'étalent les affiches des théâtres, qu'il dévore avec une attention qui confine au respect.

Pas un nom d'artiste ne lui est inconnu. Il se plaît à appeler les comédiennes qu'il n'a jamais vues ailleurs que sur la scène, par leur petit nom, voulant ainsi faire croire aux profanes qu'il est de leurs familiers.

Une seule rubrique l'intéresse, dans les journaux : le courrier des spectacles. Pour lui, d'ailleurs, la vie se résume en un mot : Théâtre.

Son rêve est de tutoyer Baron et de déjeuner chez Gaston Leroux.

Quand il a fait sa visite quotidienne aux colonnes Morris, il n'a plus qu'une préoccupation : celle de trouver l'acteur ou le journaliste qui lui donnera un billet de théâtre ; car, nul ne l'ignore, l'amateur de spectacles ne paie jamais ses places.

Ferdinand BLOCH.

Au pays délectable où fleurit l'oranger,
Un vieux Bey pratiquait la sage horreur du nu.
Tout amour de sérail lui était inconnu.

Moralité :

C'était un Bey rangé

LE LACHE ANONYME



Paul Helleu

La Rivière

Elle ne passe pas devant la porte de tout le monde.

Elle passe au pied du château plus lentement qu'ailleurs ; elle passe sous les vannes et les roues du moulin ; elle passe devant la porte de Jérôme, devant celle de Pierre Coquin et devant la mienne, et c'est tout ; sans s'occuper des autres, elle quitte le village et se hâte dans la vallée, vers les clochers lointains qui lui font signe.

Les Lorillot voudraient faire croire qu'elle passe devant leur porte, mais ils mentent.. Ce qui passe devant leur porte, ce n'est qu'une fausse rivière, un bras maigre que la rivière sort de son lit, les lendemains d'orage, et seuls les étrangers s'y méprennent.

On dit qu'elle passait autrefois devant l'ancienne église et, comme il lui arrivait de noyer les morts, la nouvelle église s'est reculée.

Au village il faut une rivière et je m'étonne qu'il y ait des villages où la rivière ne passe pas. Pourquoi le village voisin perche-t-il là-haut ? Chaque année ses habitants souffrent de la sécheresse et se lamentent. Quel homme eut le premier l'audace de bâtir sa maison sur ce faîte aride, quand il pouvait rester au bord de cette rivière, où, près du nôtre, son village serait si bien ?

Et maintenant, c'est trop tard. Le village ne peut plus redescendre. Les pauvres n'aiment pas déplacer leurs maisons.

Jules RENARD

LES PLANCHES

La Pompadour, que la Porte Saint-Martin vient de monter, sinon avec enthousiasme, du moins avec somptuosité, est une exquise et émouvante œuvre d'art, c'est-à-dire plus et mieux qu'une œuvre dramatique. Bergerat s'y révèle une fois encore, avec une courageuse maîtrise, poète délicat, érudit précieux.

N'empêche que certains Sancho Pança du feuilleton théâtral déclarent n'avoir pris qu'un plaisir médiocre à la pièce du maître érivain. Car les Sancho Pança, dans le tréfonds de leurs viscères, alimentent une haine atrabilaire et spumeuse contre le Don Quichotte impénitent.

Mais en quoi peut importer à notre homme leur opinion?

Don Quichotte-Bergerat ne se défend-il pas lui-même?.. Je n'en veux pour preuves que ces pages délicieuses d'une publication presque introuvable :

> Tout civilisé contient en lui son mâle et sa femelle. Il est le Sancho Pança d'un Don Quichotte et le Don Quichotte d'un Sancho Pança. Tantôt enthousiaste d'action et tantôt fou de routine, il passe de l'âne à Rossinante, saute du progrès à la tradition, et définitivement s'asseoit entre deux selles, les larmes aux yeux, inerte!.. De cette perplexité naissent tous nos maux... Quelquefois — Pégase à la Réforme — Rossinante s'en mêle et veut caracoler. Mais c'est l'ânier qu'elle a sur le dos, et l'ânier braille et caponne. Parfois l'âne aussi s'en avise, et rebrousse chemin. Mais c'est le chevalier qui le monte, et veut placer son coup de lance n'importe où.
>
> Et les moulins tournent toujours!..

Ainsi parlait, il y a quelque dix-sept ans, Bergerat (Emile) vieux lutteur ironiste. Sa philosophie s'accommodera fort bien, j'imagine de voir sur Rossinante un tas d'âniers en croupe ; car ces âniers n'ont point empêché *Plus que Reine* de suivre son bonhomme de chemin sur les routes fleuries de recettes...

Et les moulins à paroles, à méchantes paroles, tourneront toujours!..

* * *

Une fois de plus, avec cette admirable maîtrise qui fait songer à Beaumarchais écrivant au journal de Bouillon ou établissant le compte de M. Duverney, Georges Courteline, styliste véhément, ami de la Logique, contempteur des inégalités et des chinoiseries sociales, pèse dans ses "Balances" la cruelle incohérence du Code.

La scène est vigoureuse et vengeresse puisqu'elle démontre par A + B qu'il messied de caresser ce sot rêve : "Vivre en paix avec tout le monde en ne faisant de mal à personne".

Les *Balances* accompagnent sur l'affiche d'Antoine deux tableaux de puissante horreur tragique : Au *Téléphone* de MM. De Lorde et Foley.

Cette œuvre angoissante et bourgeoisement tragique affirme la toute puissance de la mise en scène mise au service des plus intimes sensations, des problèmes les plus abstraits.

* * *

L'Auréole à l'Athénée triomphe à bon droit, cependant que (heureux Abel Deval !) le *Joli Théâtre* sis dans le musée Grévin, offre un spectacle de régal particulier et de rare éclectisme.

Mais c'est bien à tort que le prologuiste y blague Montmartre ; car le *Grand Guignol* ne désemplit pas, non plus que le *Petit Théâtre.* En outre, MM. Timmory et Lafargue, bons patriotes ayant les yeux toujours tournés vers le lest, donnent une très bonne Revue sur ses tréteaux de Tabarin où il en fut joué tant d'excellentes.

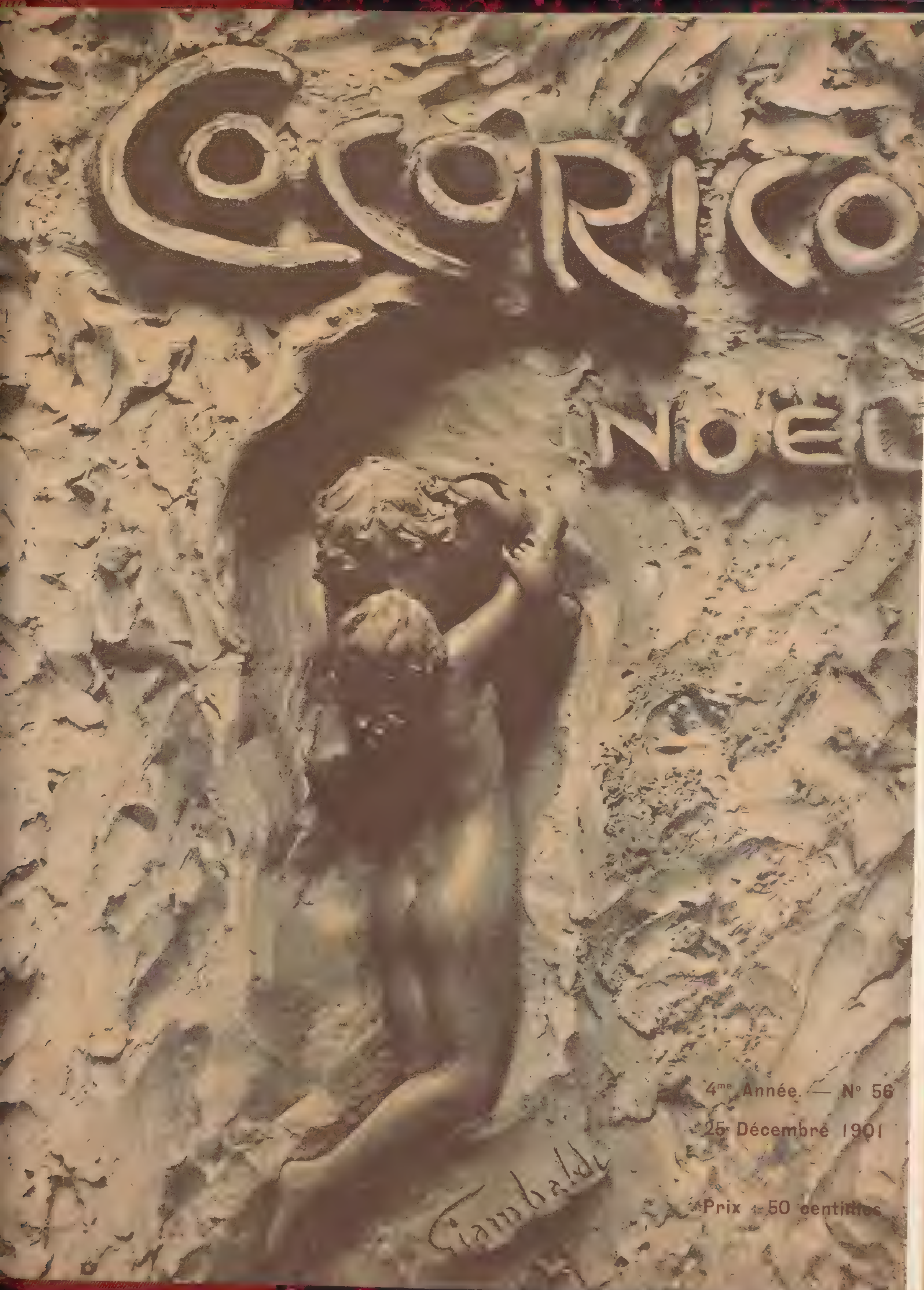
* * *

Dernière heure. — On répète religieusement à la Porte-Saint-Martin, *le Maître de Forges,* œuvre inéluctable d'un des rares bossus qui n'aient point d'esprit.

Maître Caliban, vous disiez vrai : les moulins fienteurs de mauvaise farine tournent toujours !...

Hugues DELORME.





4me Année. — N° 56

25 Décembre 1901

Prix : 50 centimes


ALEXANDRE
THE GREAT TAILOR
27. Faubourg Montmartre
1er Etage


PHOSPHATINE FALIÈRES
L'ALIMENT LE MEILLEUR ET
LE PLUS AGRÉABLE POUR LES ENFANTS



COCORICO

Journal Bi-Mensuel, Humoristique, Littéraire, Artistique. Prix de l'abonnement à 24 numéros : Paris, **7** fr. ; départements, **8** fr., étranger, **10** fr. ; — Le numéro : **50** cent., — Directeur : PAUL BOUTIGNY. — Rédaction : 9, rue Say, Paris. — Administration : 10, rue Alfred Stevens, Paris. — La reproduction des dessins du *COCORICO* est absolument interdite aux publications françaises ou étrangeres sans autorisation.

SULFURINE

Bain sulfureux sans odeur

possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de **Barèges**, avec cet avantage que, sans odeur, n'altérant ni les métaux, ni les peintures, il peut être pris chez soi et dans toutes espèces de baignoires. La **SULFURINE** adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.

PHARMACIE LANGLEBERT

55, Rue des Petits-Champs, 55, PARIS

& principales Pharmacies

Spécialité de VINS de Table

EXPÉDIÉS DIRECTEMENT DU VIGNOBLE

Bordeaux. — Domaine du Val-Lyrac, rouge	85
— — — Graves, sec	90
Haut-Quercy.— Château de la Motte-Rouge, rouge	65
— — — Graves moelleux	85
— Cru de la Ferrière, rouge	70
— Château de Fontanelle, rouge . . .	75
— — — rouge super.	85
— — — Graves sec .	80
Villaudric et Fronton 1897, rouge extra.	140

La barrique, logé, pris en gare d'expédition

GRANDS VINS DE MÉDOC ET SAUTERNES
BOURGOGNE, MACON ET SAUMUR

VINS FINS, CHAMPAGNES ET LIQUEURS
de toutes marques

RENÉ ESCUDIER

56, Rue Labat, Paris

PHOTO-GAZETTE

Revue Internationale Illustrée

de la Photographie et des Sciences et Arts qui s'y rattachent.

RÉDACTION : *83, rue Demours, Paris.*
ADMINISTRATION : *10, rue Alfred Stevens, Paris.*

LA RAMPE

Revue bi-mensuelle Illustrée des Théâtres

La Rampe publie 16 pages et une couverture nouvelle pour chacun de ses numéros.

Directeur : EMMANUEL VIDAL.

Rédaction et Administration : 29, rue de Seine, Paris

PIANOS

A. BORD



14 bis, Boulevard Poissonnière, 14 bis

PARIS



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 56

LOUIS GEISLER
Administrateur

LES PETITS



Jacques Villon.

Pour ce soir





NEIGE DE NOEL

Voici que sur Noël la neige
Décanille en confetti blancs...
Pour la chanter, hélas, que n'ai-je
La verve des rêveurs troublants

Ou les catachrèses banales
Et le pathos original
Que sait puiser en ses annales
Le moindre échotier de journal !...

Chanter la « neige au blanc cortège »
Célébrer cette « fleur des cieux »?...
Que le Dieu juste m'en protège ;
Chassons ce rêve ambitieux...

Mais puisqu'aussi bien elle tombe,
Offrant aux mânes des moineaux
Un suaire à défaut de tombe,
Allumons poêles et fourneaux.

Tous deux restons en notre chambre ;
L'amour égoïste le doit...
Que votre sein au parfum d'ambre
Ne frissonne que sous mon doigt.

Entre nous à quoi bon connaître
Si les flocons tournent, serrés ?
Eloignons-nous de la fenêtre ;
L'hiver n'est plus où vous serez...

Tout meurt et je me sens vivre... Est-ce
Le feu qui me rend rubicond ?...
Chère, pourvu qu'on ait l'ivresse,
Que nous importe le flocon ?

Hugues DELORME.

Composition de Louis Popineau



Pour ce soir

Jacques Villon

EN PASSANT

Un journaliste, notre confrère Jacques Dhur, est allé, en Nouvelle Calédonie, interwiever les forçats. J'entends ceux de marque ! ceux qui ne sont pas là-bas pour menues bagatelles, vols, viols, meurtres simples et autres peccadilles ; ceux qui ont vraiment mis du raisiné sur le carreau, et tué en connaissance de cause ; les assassins authentiques, les célébrités, les illustrations, les gloires. Tranchons le mot ! Jacques Dhur a eu l'avantage de traiter à sa table, en un grand restaurant de Nouméa, plusieurs notoriétés du bagne, entre autres Pel, l'horloger de Montreuil, lequel fut, voici quelque quinze ans, condamné « à perpette » pour la mauvaise habitude qu'il avait d'exterminer ses servantes qu'il faisait rôtir ensuite dans son poêle.

Ce simple détail que cet homme véritablement doué, (on devient horloger, mais on naît rôtisseur !) ait pu, ainsi que d'autres de ses camarades aussi méritants, sabler le champagne et savourer la truffe, en compagnie d'un reporter venu tout exprès pour solder l'addition, indique assez qu'on ne s'embête pas au pénitencier et que le règlement n'y a rien des sévérités que préconisait le nommé Dracon. Et ron et ron, petit patapon ! La pénitence est douce !...

Cela n'était pas inutile à savoir. Dans l'Ile Heureuse des Canaques, tout déporté de droit commun qui connaît un métier ou exerce une profession est certain de gagner sa vie et d'assurer ses aises bien plus largement que dans la métropole. Là-bas, un peintre en bâtiment se paie au poids de la couleur ; un mécanicien refuse de l'ouvrage ; et Pel, horloger, ne suffit pas à sa clientèle !

Et quand on songe qu'à Paris, notamment, il y a tant de concurrence ! et qu'il suffit d'un joli crime avec circonstances atténuantes, — un bon avocat vous les obtient ! — pour être envoyé, aux frais de la princesse, en un pays de cocagne, après un beau voyage en mer, offert gracieusement par le gouvernement ! Les besoigneux auraient bien tort d'hésiter. Comme dit l'autre, il n'y a que les honteux qui perdent !

* * *

Il y a peut-être quelque courage à énoncer la remarque suivante ; La presse dite « républicaine » continue volontiers à flétrir du vocable de *flamidiens*, tous les instituteurs congréganistes, en bloc. Et *flamidiens*, en l'espèce, signifie tout ce qu'on peut imaginer : violeurs d'enfants, assassins, etc., etc., j'en passe.



Bois original de Fritz Endell

Notez que le frère Flamidien, de Lille, reconnu innocent du meurtre du jeune Foveau, a été mis hors cause, avec une ordonnance de non-lieu et qu'il pourrait fort bien attaquer et faire condamner pour calomnie, ceux qui transforment son nom en une épithète injurieuse...

Mais, juste retour des choses d'ici-bas, voici que dans le canton de Remiremont, un instituteur, — laïque celui-ci — nommé Michel, vient d'être arrêté pour les cruautés dont il martyrisait les petits enfants, ses élèves.

Cet éducateur délicieux suspendait par les mains, des gamins de six ans, au tableau de la classe ; il leur introduisait de la glace dans le cou, les forçait à manger de la craie, et à embrasser le poêle rouge ; d'autres gentillesses encore que je n'ose vous dire ! Gageons que la presse « chrétienne » va dorénavant se donner la joie d'appeler des « *michels* » tous les instituteurs laïques, en bloc !

Car, de droite ou de gauche et de quelque parti qu'il se réclame, ici et là, l'homme est le même animal : une sotte bête !

LOUIS MARSOLLEAU.

BALLADE DE NOEL

Pour les petits enfants d'Europe.

Voici venir le jour où les enfants sont Rois,
Puisque c'est ce jour-là que la Douceur est née.
Et les petits enfants de ces faiseurs d'exploits
Dont l'âme ne sera jamais exterminée
Meurent. Gre'ottements de chair contaminée,
Ils meurent dans les coins de camps nauséabonds ;
Et leur Noël n'est pas un vieil homme aux yeux bons,
C'est un spectre ; il n'a pas dans ses mains transparentes
Des caisses de joujoux, des boites de bonbons,
Mais de petits cercueils de tailles différentes.

La bûche de Noël des conquérants narquois
Est une poutre en feu de la ferme ruinée ;
Mais eux, les doux captifs, pieds nus, sans feu, sans toits ;
Que's souliers mettront-ils, dans quelle cheminée ?
Morte, la grande sœur, par la fièvre minée !
Le grand frère a rejoint dans le bleu des vallons
Ceux que lord Kitchener poursuit... à reculons,
Et chaque nuit, du clos sinistre où sont les tentes,
Sortent en défilés moins furtifs et plus longs
Des tout petits cercueils de tailles différentes.

Cinq mille tout petits cercueils en quelques mois !
Mais la rougeole est donc anglaise cette année ?
Décès sur mille enfants, quatre cent-trente-trois.
Quoi ! Noël fait chez nous danser la maisonnée ?
Quoi ! tu dresses, sapin, ta tête illuminée !
Quoi ! des tas de joyeux bonshommes font des bonds
Vers la branche aux fruits d'or que vers eux nous courbons ?
Et, là-bas, des regards de femmes expirantes
Voient clouer par des mains de vieillards moribonds
Tous ces petits cercueils de tailles différentes !

ENVOI

Princes, — n'êtes-vous pas, enfants, nos princes blonds ?
Partagez les cadeaux dont nous vous accablons :
Donnez, il faut donner, pour que, moins dévorantes,
Les fièvres n'envoient plus sous les tertres oblongs
Tant de petits cercueils de tailles différentes.

EDMOND ROSTAND.

La Vieille Dame

Il fait froid, très froid. Le ciel gris est plein de neige qui ne se décide point à tomber. La nuit vient doucement, tout doucement, comme une frileuse.

Quatre heures. C'est la sortie des écoles. Et des files de capuchons pointus déambulent à petits pas par les rues, comme une nuée de jeunes corbeaux.

Il fait froid. Et les capuchons pointus marchent vite, très vite, impatients de s'assoupir devant un bon feu...

Les voici dans un boulevard où passent beaucoup de voitures. Ils sont arrêtés en travers du trottoir, attendant de pouvoir traverser; ceux qui sont à la queue viennent se tasser, sans quitter leur rang contre ceux qui se trouvent devant. Et tous restent là, silencieux, continuant de guetter un moment favorable qui ne vient point, car dans la rue passent beaucoup de voitures.

Derrière eux, est une vieille dame, petite, ratatinée, laide comme toutes les vieilles dames. Elle tremble de froid ou de vieillesse, on ne sait pas. D'ailleurs, on s'en moque.

Tout à coup, un sergent de ville se précipite vers les petits capuchons pointus. Il court aussi vite que peut courir un sergent de ville. Il a vu leur embarras devant celui des voitures. Et il sort son bâton blanc, qu'il va mettre dans les roues.

Les voitures s'arrêtent. Alors le bon sergent de ville, qui est père de famille, va prendre par la main, un à un, les petits qui attendent sur le trottoir. Il va et vient en travers de la chaussée et devant les chevaux qui piaffent et caracolent, il fait doucement passer sa progéniture d'occasion.

Il se rappelle la marmaille qu'il a quittée le matin et qu'il va retrouver tout à l'heure, lorsqu'il sera dépouillé de sa pelure de croquemitaine. Et son cœur est ému par toutes ces petites figures qui sont venues jeter du rose dans son noir... Et lorsqu'il a mis sur le trottoir le dernier des petits capuchons, le soulevant dans ses grosses mains velues, il mouille son front d'un gros baiser humide, d'un gros et brave baiser de sergent de ville...

Maintenant, c'est fini. Il fait avec son bâton blanc un signe aux cochers qui s'impatientent, tandis qu'il regagne son refuge, d'un air pensif et préoccupé. Et de nouveau, dans le boulevard, passent beaucoup de voitures...

Tout à coup, au milieu de ce flot aux formes carrées, s'agite quelque chose de noir. Ce n'est rien.

C'est une vieille dame oubliée, qui pousse des petits cris et cherche son chemin, sous des brancards.

Jean PUGET

Les Sept Péchés Capitaux

I

L'Envie

Immobile dans le grand fauteuil où elle passe ses longues journées, comme ensevelie dans sa tristesse, l'aveugle appuyant l'or de sa chevelure à la paume de sa main d'ivoire, écoute la maison vivre autour d'elle.

Trottant menu, la servante apprête le couvert pour le repas du soir; la mère fait répéter au jeune frère la leçon d'histoire de demain : dans l'âtre, une bûche pétille, et, aux rares moments de silence la grande horloge tic-taque dans sa gaine de bois où le balancier de cuivre joue à cache-cache.

Parfois des assiettes s'entrechoquent; deux cuillers sonnent avec un bruit argentin.

— En l'an 800, Charlemagne fut couronné empereur d'Occident... ânonne, maussade, l'écolier.

Mais la voix ancillaire coupe brusquement la leçon, annonçant que "Madame est servie". Il se fait un brouhaha de chaises; le livre d'histoire, jeté sur une table, claque sec. Lentement l'aveugle se lève et glisse sans bruit vers sa place accoutumée. Ses mains pâles, veinées d'azur, hésitent au dossier de la chaise, planent sur la cuiller, frôlent les bords de l'assiette et s'arrêtent sur la serviette. Une bouffée de chaleur lui monte au visage avec le parfum du potage servi, sa narine palpite; elle plonge la cuiller dans le liquide odorant et doucement, l'approche de ses lèvres.

— Oh ! maman ! le bon bouillon ! regarde les beaux yeux dorés qu'il a ! s'exclame soudain le bambin.

L'infirme tressaille, la cuiller retombe dans l'assiette en un feu d'artifice de gouttelettes et d'un geste déconcertant, brusquement, elle repousse le potage, ce, pendant qu'une larme perle au coin de son œil sans regard.

L. HENSELING.





LE "YULE LOG"
COMPOSITION
D'ARTHUR MI-
CHAEL ❦ ❦ ❦ ❦

NOEL RÉTROSPECTIF

J'ai fait mon Noël, je l'avoue, un Noël qui aurait pu s'appeler " Christmas ". On avait, Dieu me damne, mangé le pudding en famille; sur toutes les tables luisaient, flambants neufs, des volumes petits et grands d'un bariolage correctement britannique; à l'angle de toutes les cheminées, égratignant l'émail des potiches, se hérissaient des bouquets de houx; à toutes les portes, à tous les lustres, pendaient des branchettes de gui au dur feuillage parasite piqué de fruits transparents et blancs, pareils à des perles de glace, et chaque fois qu'un couple passait sous le gui, le cavalier avait le droit d'embrasser sa danseuse..... Encore une coutume d'outre-Manche, à ce que m'a expliqué un savant.

La coutume est certes galante, je ne saurais y contredire. Cependant un arrière-fond de patriotisme proteste en moi contre cette invasion des mœurs étrangères. Et puisque les fortunés du jour veulent essayer, non sans raison, d'introduire un peu de pittoresque dans la vie, ils feraient mieux d'en revenir tout simplement à notre vieille France provinciale qui elle aussi a ses vieux et touchants usages dont la tradition vacillante déjà risque de s'éteindre si l'on n'y prend garde.

Je ruminais ces choses l'autre après-minuit dans la cohue des groupes — les mêmes souvent — qui sortaient recueillis du porche sombre et bas d'une église, ou se pressaient turbulents et joyeux aux devantures des restaurants éblouissantes de gaz, croulantes sous l'entassement des victuailles; et, la mélancolie de l'heure aidant, je revoyais d'autres Noëls, loin de Paris, là-bas, au village.

Au village, bien à l'avance, Noël s'annonce par toutes sortes de signes et de pronostics que chacun comprend sans avoir besoin d'être astrologue. Le porc déjà gras sous son toit vit entouré de soins gastronomiquement affectueux; tel aux Iles de la Société, un parent dont on attendrait le succulent héritage. Dès les premières gelées, sur la route sonore et blanche, ont commencé à défiler, venant on ne sait d'où, d'innombrables troupeaux de dindes. Chaque ménage achète la sienne qu'on nourrira dans un coin de la basse-cour et qui, gavée de son et de noix, avec ses colères stupides, sa roue bruyamment étalée, le bizarre ornement qui se trimbale autour de son bec, apparaît aux yeux des enfants comme un grand oiseau fantastique.

A la Sainte-Barbe, vingt-un jours avant la Noël, dans trois assiettes choisies parmi les plus belles du dressoir, on a étalé quelques grains de blé, lesquels arrosés soigneusement et tenus au chaud dans un coin de la cheminée, ne tardent pas à germer sans terre ni soleil, ce qui nous semblait un miracle. Ces trois assiettes, minuscules champs de blé vert, symbolisant le printemps et les espérances de l'année nouvelle sont destinées à figurer — avec les trois lumières dont la flamme, selon le côté où elle s'incline, désigne celui qui doit mourir — sur la table du grand repas, entre le nougat familial et le pain de Calende qu'une main prudente va découper, la part des pauvres réservée en autant de morceaux qu'il y a de convives.

Cependant peu à peu le blé monte, et, d'abord blanc et pâle, peu à peu se colore de vert. Les jours passent, le moment approche, il s'agit de préparer la fête.

Un matin, le valet s'en est allé au bois; il a rapporté mystérieusement la maîtresse bûche depuis longtemps choisie, et qui posée sur les landiers par l'aïeul et le plus jeune enfant de la maison, arrosée de vin pur en souvenir des libations antiques, prendra feu soudain et s'enveloppera, ainsi que d'une vibrante broderie d'or, des mille étincelles de toutes ses mousses enflammées, pendant que les assistants chanteront : « Allègre, allègre, Noël nous rende allègres ! »

Maintenant, Noël peut venir; il n'y a plus guère qu'à s'occuper de la crèche !

— Pour les enfants, la crèche c'est la grande affaire. Dans les villes, rien de plus facile ; les crèches s'y trouvent, ou peu s'en faut, toutes confectionnées. Si bien qu'à ce moment Marseille, le long de son cours Belzunce comme Paris le long de ses boulevards, étale une double rangée de baraques où, au lieu de jouets ou d'objets d'étrennes, on vendra des feuillages, des mousses vertes, des montagnes en cartonnage, du papier d'or pour les étoiles, du papier gros bleu pour le ciel, et de petites figurines moulées reluisantes du vernis de leurs couleurs neuves.

Dans les villages c'est autre chose ! Chaque famille possède bien au fond d'une armoire sa collection de "santons", — représentation naïve des personnages de nos vieux Noëls — renouvelés un peu tous les ans et dont certains remontent parfois à un siècle; mais pour le reste, il faut s'ingénier.

On s'en va donc à la montagne, — vous voyez d'ici quelle joie ! cherchant des plantes, des lichens, des cailloux bossus et moussus, des écorces curieusement contournées, tous les éléments et les reliefs d'un paysage compliqué, assez pareil aux fonds que Léonard de Vinci, à l'imitation des primitifs, a mis derrière sa Joconde, et qui, avec des ponts, des torrents, des pics déchiquetés, du haut desquels Don César pourrait dans le lointain "contempler ton azur, ô Méditerranée ! " (car c'est au Don César de "Ruy Blas" et non, comme je me l'étais imaginé, sous l'influence d'un accès de stupeur académico-cérébrale, au Scapin des "Fourberies de Nerine" qu'appartient cet admirable vers) des vallées profondes, des cavernes de brigands, des chapelles d'ermite, des fermes, des châteaux, des villages, le tout savamment saupoudré d'une couche de farine pour imiter la neige, a la prétention de figurer je ne sais quelle chimérique Palestine. A travers tout cela circule et grimpe, en retour de foire, poussant des mulets, des moutons, des chèvres, une population de bourgeois et de bergers. Et c'est, dans un sentiment d'ingénu réalisme, tout le drame rêvé du voyage à Béthléem, depuis le paysan incrédule et grognon que ses voisins réveillent pour lui apprendre la grande nouvelle, jusqu'à l'arrivée devant l'étable, et les humbles présents offerts à l'Enfant-Dieu qui, demi-nu, grelotte entre le bœuf et l'âne.

Ici d'ailleurs, comme dans la "Pastorale" qui n'est qu'une crèche animée et mise en action, la Nativité tient peu de place et ne sert guère que de prétexte. L'important, c'est l'odyssée tragi-comique, relevée d'allusions et de gauloiseries, d'une bande de paysans voyageant en pays inconnu au milieu d'aventures telles que Labiche aurait pu s'en inspirer pour son "Monsieur Perrichon" et Verne pour son "Tour du monde en quatre-vingts jours".

Car en Provence, on joue toujours la Pastorale, dernier spécimen des Mystères, mais hélas une Pastorale sacrilègement décapitée. Jadis "Pistachié" en était le protagoniste, Pistachié : un polichinelle proche parent de Karagouz. Et il fallait entendre Pistachié, monté sur son âne, égayer de lazzis improvisés, dans ce marseillais du quartier Saint-Jean, qui, mieux que le latin, brave l'honnêteté, les situations les plus dramatiques. Hélas, vers la fin de l'Empire, un prélat ennemi du pittoresque obtint la suppression de Pistachié. Le bourriquot suit encore la caravane, gambadant et pétaradant, et poussant un braiement sonore, braiement d'orgueil et d'allégresse, quand il voit un âne, un confrère près du berceau où dort Jésus. Mais Pistachié n'a pas reparu, même depuis la République, et la

France a perdu en lui un masque traditionnel, que pouvait nous envier l'Italie.

La Pastorale et Pistachié nous ont fait oublier la crèche qui se trouve incomplète encore, car les Rois n'arriveront que dans douze jours. Mais n'est-ce pas qu'elle est touchante cette religion populaire où le prêtre n'apparaît point? Au fond, ce que le peuple voit dans l'enfant nu souffrant de la faim et du froid, c'est lui-même. Le laissera-t-on abandonné? Les pauvres, les bergers, sont venus les premiers; ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, mais leur bonne volonté ne saurait suffire. C'est au tour des Mages, maintenant, des riches, des puissants, des philosophes! Ils sont en marche derrière l'étoile, Melchior avec Balthazar, et le bon nègre au manteau rouge. Apporteront-ils dans leur ciboire d'or de quoi guérir l'humaine misère? Voilà des mille ans que le monde espère, et le vrai Noël ne vient pas; et toujours le bœuf souffle et toujours l'âne souffle, épuisant inutilement, sans rien réchauffer, le brouillard de leur tiède haleine; et toujours le mortel vent d'hiver fait rage dans l'étable sans portes où la neige tombe par les trous du toit!

Paul ARÈNE

HÉHA! HÉHO!

Héha! hého! c'étaient deux petits loupiots, pauvres mignots, comme ça haut, orphelins sans garno, aux bras sans tricot, aux pieds sans riclots, aux poches sans un pélot, et si, chez vous, faisait chaud, héha! hého! Mesdames, dehors faisait frio à vous bleuir la peau... C'étaient deux pauvres loupiots, héha! hého!

Et seuls, et quasi nus, sur les trottoirs, dans la rue où, cohue hurluberlue, la foule à Noël se rue aux étalages d'oies farcies et dodues, en mélange coquecigrue d'honnêtes femmes et de grues, de gentilshommes et malotrus, de droits et de tortus, de vieux beaux et de cocus, ils allaient tous deux, turlututu lanturlu!

Soudain l'un des goussepains dit: « Ben ça va ben, v'là qu' j'ai faim! — Et mézig licherait ben un coup d' vin rupin! dit l'autre gosselin. — M' faudrait un quignon ed' pain! — A moi eune aune ed' boudin! — Si qu'on irait dans un magasin? — Tarintintin perlimpinpin, mince d' potin! ils nous envoyeraient au bain! — Tu crois, Phirin? — Un peu, Jasmin! »

Or, tandis qu'en cette prose, l'un à l'autre cause... de çà ou d'autre chose et, mentalement, se dose, se compose un balthasar grandiose, voilà que, blonde et rose, en tenue d'apothéose, robe citron et chapeau de rose, roses dont chaque passant glose, une dame, l'air « à la pose » laisse tomber son morlingue près d'eux... — Rends-y voir. — Non! — A cause? — J' n'ose... — Donne alors, eh!... chose!... moi j'ose! »

« Ça, c'est charmant, mes enfants! dit la dame gaiement en cherchant dans le morlingue, d'autant que perdre son argent est richement embêtant! Voici cinq francs: calez-vous le battant s'il n'y a rien dedans... — Mille remerciements! firent les gosses galants, mais ça s'rait vraiment épatant d' vous avoir, tout l' temps, censément comme maman! »

Là-dessus: « A nous l' piston! » dit, en se frottant les paumes, l'un des mômes en son étrange idiome.— Et l' boudin qu'embaume, dit l'autre gnôme à hure blême de fantôme, à tignasse de chaume. — Bath! Pour nos estom' c'est fini la chôme!...» Et, fantasque monôme, saucisses et boudin qui embaument et petit bleu à douze, ce baume, rendirent leur ventre rond comme un dôme.

Mais, n'en avaient pas l'habitude, héha! hého! Tant de fricot à tire-larigot, avalé trop presto leur resta dans le gaviot... L'écho de leur action devant le Très-Haut fit qu'aussitôt quéris par un angelot, ils eurent le ciel pour lot... Héha! hého! maintenant, au céleste garno, ils ont tricot et riclots et sont au chaud, héha! hého! Ils ont aussi le derrière rose et des ailes dans le dos, héha! hého! les deux petits loupiots, comme çà haut!...

Gustave THÉVENET

CHAPITRE DES CHAPEAUX

Que l'on rencontre en province le jour du 1er Janvier

Du fond des familiales armoires,
C'est ce jour-là qu'on fait sortir les chapeaux noirs.

Quelle que soit la température,
Pluie ou vent, dégel ou froidure,
Que les chapeaux noirs ont bon air
Sur le crâne des fonctionnaires
Qui vont à la sous-préfecture!

Par bandes de trois ou de six,
Plus nombreux, moins nombreux aussi,
On dirait un vol d'hirondelles
Partant, avec de petits cris,
A tire d'ailes: et quelles ailes!...

Car les ailes des chapeaux noirs,
Toutes nous content quelque attendrissante histoire:
— Chapeau aux larges bords, quand donc pris-tu ton vol?
— Pour le baptême du petit Paul...

— Bords étroits, de quoi nous faites-vous souvenir?
— De la fois où les Ministres devaient venir. —
Et c'est ainsi qu'en rangs serrés,
Ils, vont, soigneusement lustrés
Par la main des femmes aimantes.
Qui, de loin, regardent aux carreaux,
Et trouvent que leurs maris ont des chapeaux
D'une forme véritablement élégante...

— Cependant il faut avouer que le surnuméraire,
Le surnuméraire, bien entendu, de l'enregistrement,
Un jeune homme charmant,
Ma chère!
Vous a encore une allure particulière:
Son chapeau vient de chez ?? Charles ??
— Tu parles!... —

Lorsque sera tombée la nuit,
Après deux ou trois tours de ville,
On remettra les chapeaux noirs dans leurs étuis,
Où ils se rendormiront bien tranquilles.

On les ressortira pour le quatorze juillet,
Ou même avant, s'il vient un nouveau Sous-Préfet,
Ou si monsieur Loubet passe à la gare,

Ou encore si le Directeur
Venait à mourir, par bonheur,
Sans crier gare:

Ce qui serait excellent
Au point de vue de l'avancement.

FRANC NOHAIN.



— Gaillards comme nous sommes, et déjà à la retraite!

Arthur Michael

VALSE
DU FROID

Tombez, tombez, neiges, en larmes :
Pour vous pleurer du fond des cieux
J'ai vu s'ouvrir de pâles yeux,
Les yeux des vierges en alarmes !
Vous étouffez les cris d'effroi,
Sous vos flocons d'ouate tendre,
Des gueux transis hurlant d'entendre
Grincer les crocs d'acier du froid !

Brillez, brillez, larmes du givre :
Chamarrés de vos diamants,
Ils vont, les insensés amants,
Se consoler du mal de vivre !
Si votre éclat pour moi, s'accroît,
Guidez mes pas vers la pierreuse
Qui songe à quelque nuit heureuse
Où son amour n'aurait pas froid !

Tremblez, tremblez, larmes de glace :
En votre eau vague et comme au fond
Des souvenirs que l'on confond
Ont passé sans marquer leur place
Vous êtes pleurs de désarroi,
Pleurs si naïfs de notre enfance,
Et pleurs de la première offense
Où la trahison mit son froid !

EDMOND CHAR.

A. COSSARD

MARIÉS BRETONS

Jeunes tous deux et tous deux forts
Et tous deux beaux à faire envie,
Afin de mieux vivre la vie
Ils ont uni leurs doux efforts.

Maintenant ils vont, les yeux graves,
Sûrs, par leur mutuel appui,
De demain comme d'aujourd'hui...
Parcequ'ils s'aiment, ils sont braves...

Leur amour étant leur vertu,
Ils regardent la vie en face...
Ils s'aimeront quoiqu'elle fasse!..
Le cœur des Bretons est têtu!..

CHARLES BERNARD.

LES PLANCHES

Le Nuage de M. Gustave Guiches, ou *La Dernière Pensée du Comité de Lecture* n'assombrira pas longtemps le ciel d'azur et redevenu tranquille de la Comédie-Française.

C'est plein de bonnes intentions, de papotages oiseux, et constitue une toute petite thèse d'indulgente morale délayée dans des préciosités souvent spirituelles. — A force de talent, M. Mayer donne un semblant de consistance à un rôle indécis; M. Duflos montre une élégance moins affectée que n'eût fait M. Le Bargy; l'altière Mademoiselle Sorel est souveraine en ce Royaume. Mais que Mademoiselle Lecomte a donc de charme et de talent!

* * *

Avec un luxe inaccoutumé de décors et de mise en scène, l'Ambigu donne (place aux jeunes!) *La Marchande de Fleurs* de Montépin et Dornay. La chance, longtemps infidèle, semble être revenue à ce théâtre depuis la triomphante *Fille du Garde-Chasse*. Hollacher se tourne les pouces et Grisier a le sourire.

* * *

Il y avait un acte amusant, incisif, dans le sujet du *Médecin de Campagne*. L'auteur, qui se compare volontiers à Maupassant, en a tiré trois actes d'interminables monologues et de niaises futilités; le tout écrit dans un neutre français d'expéditionnaire. C'est le père Sarcey, commis-voyageur à l'ironie un peu grosse, qui jadis poussa M. Masson-Forestier vers la carrière dramatique; et dame! quand certaines gens vous poussent, on tombe!.. Cette ressource reste à M. Masson-Forestier de considérer l'art théâtral comme inférieur, et d'écrire des *Nouvelles* avec approbation de M. Melchior de Vogüé, de l'Académie Française.

Gémier avait par bonheur accompagné cette pluvieuse anecdote d'une pièce énergiquement dialoguée, *Dette de Famille*, pour laquelle la presse se montra dépourvue de mansuétude, mais qui ne laisse pas d'émouvoir le public en dépit de certaines brutalités. Le dernier acte affirme que M. Girault sera quelque jour un dramaturge puissant.

Il va sans dire que les deux pièces, suivant les us de la Renaissance furent jouées excellemment par tous les interprètes. Et *La Vie publique* et *Une Blanche* font toujours de belles recettes!...

* * *

M. Paul Bilhaud a beaucoup d'esprit, M. Hennequin non moins d'habileté, et MM. Germain, Torin, Victor Henry et Colombey possèdent l'un et l'autre. Mademoiselle Armande Cassive (ô prodige!) ne semble plus avoir la voix prise dans un engrenage; et quand elle s'adresse à un camarade, elle ne regarde plus le public. (Parole d'honneur!) Voilà pourquoi *Nelly Rozier* œuvre charmante triomphera longtemps aux Nouveautés, théâtre de tout repos.

* * *

Fuyons un moment les boulevards intérieurs... La Banlieue a du bon. — Cependant qu'à *Batignolles* on remonte *Le Bâtard Rouge;* le *Théâtre Montmartre* offre à ses fidèles un des drames les plus stupéfiants du vieux répertoire, *Le Fils de la Nuit*, de Victor Séjour. Il est loisible d'y entendre à bon marché mille phrases dans le genre de celles-ci:

— « Le malheur et moi nous sommes nés le même jour; mais je suis l'aîné!....

— « Souvenez-vous, Madame, qu'ici vous êtes ma mère, et rien de plus!....

Tel corsaire qui vient de saisir une dague la contemple douloureusement et s'écrie: — « Que dirait ma vieille hache d'abordage, si elle me voyait avec cette aiguille à la main?.. » Comme dit l'autre, il faudrait tout citer... Et Catulle Mendès, optimiste têtu, voudrait que l'imbécile et exécrable Multitude soit sevrée de ces tropes!!!.. Mais ils lui demeurent nécessaires, comme la lecture du *Petit Journal*, les hasards du Pari Mutuel et, de temps à autre, la criminelle guillotine...

HUGUES DELORME



Bois original de Fritz Endell

COCORICO-REVUE



— Je suis très content ! je viens de recevoir une commande du pape afin de prendre mesure de trois complets demi-saison au St-Jean-Baptiste de la cathédrale et d'une robe tailleur à Ste-Radegonde.



— GUITRY. — Mon cher Claretie, je viens d'infliger trois fois le verbe : « Être distrait pendant les répétitions » à Coquelin Cadet. Quant à Mounet Sully, je l'ai mis au piquet.

— CLARETIE. — Ah ! mon cher Guitry, si vous pouviez me dompter tous ces petits turbulents je vous embrasserais peut-être bien au jour de l'an.

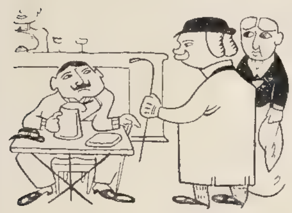


— Comment ! vous tapez avec un litre sur la tête de votre camarade ?

— Mon commissaire, il prétendait avoir la tête aussi dure que celle de l'homme-rocher de chez Barnum. Je voulais savoir s'il se vantait.



— Ce cher monsieur Santos-Dumont ! Avoir inventé le ballon dirigeable ? En voilà un qui peut compter sur beaucoup de reconnaissances.



— Tu sais qu'Émilienne d'Alençon est blessée à la cuisse. Elle en gardera les marques.

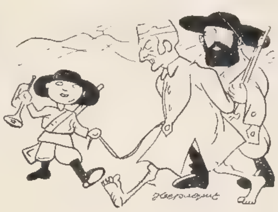
— Pauvre Emilienne ! La voilà défigurée pour le restant de ses jours.



— LÉPINE. — Madame la Présidente, ce nouveau jouet dont je suis l'inventeur crie : « Vive Loubet ! » d'une voix claire et distincte. N'est-ce pas que voilà une idée vraiment originale et à laquelle personne n'eût jamais songé ?



— Oui, j'ai rapporté ce lingot d'or massif de Pékin, un pays où tout était pour rien, l'année passée.



— Le Noël du petit Boër.



BIBLIOGRAPHIE

LE MOUVEMENT ESTHÉTIQUE.

— Sous ce titre vient de paraître une Revue d'Art, destinée à répandre dans le peuple le goût de la beauté.

En voici le sommaire : Notre but : Georges Godin. — L'Education et la Décentralisation d'Art : Gabriel Mourey, Albert Besnard, René Boylesve, Jean Blaize, Maurice Bouchor, Robert de Souza. — Lettre ouverte : E. Soubeyre. — A propos des Musées régionaux : André Mellerio. — La Renaissance de l'Enseigne et le peintre Edouard Detaille : Georges Godin. — Le Mouvement Littéraire : Paul Espéron. — Le Mouvement Esthétique Français.

Envoyer les demandes d'abonnements, dont le prix est de 2 francs par an, aux Bureaux du *Mouvement Esthétique*, cité du Belvédère, Saint-Germain-en-Laye.

Imp. L. GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges).









REPRODUCTIONS ARTISTIQUES



Atelier de Photographie & Photochromie

PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE

Illustration d'Ouvrages

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES

Affiches Chromotypo en 3 Couleurs

PROGRAMMES ILLUSTRÉS POUR THÉATRES, CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES

Catalogues Industriels, Publicité de luxe

ALBUMS, CARTES POSTALES

Clichés zinc et cuivre sur tous documents

TRAVAUX ARTISTIQUES EN TOUS GENRES

Gravure, Impression et Administration des Journaux :

LA PHOTO-GAZETTE ☼ LE COCORICO

10, Rue Alfred Stevens (IXe)

Téléphone 271-94

L. GEISLER, aux Châtelles
par Raon-l'Etape (Vosges)

P. BOUTIGNY, Représentant
10, Rue Alfred Stevens

Sur demande un Opérateur se rend sur place pour prendre les Photographies



PAUL BOUTIGNY
Directeur

N° 57

LOUIS GEISLER
Administrateur



*Villefranche,
d'après
une eau-forte
d'Eugene Béjot*

A. OPPENHEIM
BEETHOVEN





EN PASSANT

La condamnation de Brière, dont le bien-fondé fait naître des doutes, ramena ces jours-ci sur le tapis, l'éternelle question de l'erreur judiciaire. A ce propos, et bien qu'en l'espèce, ce fussent surtout les jurés qu'il eut fallu morigéner — ou approuver, car en somme ce paysan beauceron n'a peut-être pas volé son verdict! certains de nos confrères, adorateurs du temps passé, ont entonné l'antienne ordinaire sur la décadence de la magistrature.

Bah! les juges ont de tout temps été, et seront de tout temps, — de quel mode de recrutement qu'ils sortent, — des juges; c'est-à-dire des hommes dénués, par définition, de tout bon sens. Car tout individu doué de bon sens refusera toujours de se faire juge — ou juré —; c'est-à-dire d'assumer avec les faibles lumières humaines, la responsabilité d'apprécier et de sanctionner les actes d'Autrui.

Est-ce à dire que seuls, les licenciés privés de sens commun ont le toupet ingénu de s'asseoir dans la magistrature? et que les jurés feraient mieux de ne jamais l'être? Prenez-le comme il vous plaira.

* * *

Légumes et fruits.

L'Assistance Publique, vieille ménagère aux comptes embrouillés vient de faire ses provisions pour l'année 1902, et dans son cabas officiel, elle a entassé les denrées nécessaires à la consommation de ses hôpitaux, de ses hospices, de ses asiles.

Un million de kilos de patates (la pomme de terre, la pomme de terre!) 125000 kilos d'oignons, poireaux et carottes (oignons en bottes! oignons nouveaux!) 425000 kilos de haricots, (haricots écossés, haricots!) 90000 kilos de lentilles, 50000 kilos de pruneaux; 22000 kilos de gelée de groseilles et 20000 kilos de marmelade d'abricots et de prunes, sans oublier les pois (pois verts, pois verts!) ni le cresson de fontaine, (la santé du corps!) ni les oranges (la belle Valence!). Pour un marché « conséquent » voilà un marché conséquent. Il y a du bon! et la croustille est accordée!

Hum! peut-être que oui, peut-être que non. Tout Parisien peut devenir Normand quand il s'agit des bienfaits de l'administration. Voilà, en effet, beaucoup de bonnes choses en magasin dans le garde-manger des pauvres. Mais qui sait qui les croquera et si même quelqu'un en profitera. Car à côté de cette brave Assistance qui propose, il y a sa commère la Gabegie qui dispose.

* * *

Tous les ans à cette époque — c'est le moment des inventaires — on procède dans tous les immeubles officiels à une révision du matériel qui entraîne généralement — chûte des feuilles — le décrochage de certains portraits qui ont cessé d'être d'actualité. Cette année, c'est l'auguste tête de Félix Faure qui va, probablement un peu partout, être mise au rancart. Il va rejoindre, Dieu sait en quelles aventures, les autres gros bonnets passés de mode. Pauvre Félix Faure! je l'ai connu. Il doit bien souffrir!

Il y a, dans la banlieue de Paris, un petit restaurant champêtre, dont le water-closet, si j'ose m'exprimer ainsi, est une véritable galerie de nos gloires nationales. Toutes les images de ceux qui furent nos maîtres ou nos idoles depuis quarante ans sont collées côte à côte ou plutôt joue à joue, sur les quatre murs de ce discret réduit. Si bien qu'à l'heure où les nécessités brutales de la nature contraignent le client à une minute de solitude, le dit client à la joie de pouvoir d'un coup d'œil circulaire repasser toute son histoire contemporaine et saluer, l'un après l'autre, Napoléon III et sa moustache cirée, Adolphe Thiers et son toupet, Grévy et le Maréchal, Gambetta léonin, Carnot rectangulaire et noir, Casimir-Périer, tout rond, et le général Boulanger tout blond, et Félix Faure lui-même, monocle et plastron garantis. Et cette rapide revue de nos seigneurs, je vous assure, dilate le cœur et soulage le corps. D'utiles citoyens, décidément!

LOUIS MARSOLLEAU.

A un lecteur. — Mon avis sur les affaires de la Comédie-Française? Zut! La jambe!

L. M.



LE CADEAU

M. Rapel, vers sept heures, descendit du train à Asnières, comme d'habitude, et rapidement il se dirigea vers sa maison, une modeste construction bourgeoise qu'isolait un petit jardin.

Mme Rapel, en peignoir, travaillait dans l'allée. Elle vit que son mari portait à la main deux petits cartons. Elle sourit et dit :

— Ah ! tu as pensé au cadeau ?

— Oui, j'ai fini par trouver. Je crois que ça ira!

C'était le cadeau destiné aux cousins Minot pour leur fête, le mari et la femme portant le même nom. Les Minot étaient aisés. Leur influence n'avait pas été étrangère à l'emploi que tenait M. Rapel dans une administration de chemins de fer ; et Mme Rapel avait été d'avis qu'il fallait bien faire les choses.

— Tiens, dit M. Rapel dépliant un papier et ouvrant un écrin, voici pour lui : un étui à cigares.

Mme Rapel flaira le maroquin.

— Il sent très bon! dit-elle.

— N'est-ce pas ? Et le grain de la peau, quelle finesse ! Ouvre, tu verras l'intérieur.

— Et pour la cousine ! s'informa Mme Rapel.

— Une sonnette de jardin.

M. Rapel tira du second carton une sonnette de cristal à monture argentée, qui avait pour grelot une minuscule tête de mort. Mme Rapel s'écria :

— Oh ! ravissant ! On dirait un bibelot de vitrine.

M. Rapel sourit modestement, heureux de voir ses choix approuvés. Mme Rapel demanda, avec une petite appréhension :

— Combien ?

M. Rapel hocha la tête, puis lâcha timidement :

— Près de quarante francs ! Le tout, bien entendu !

— Quarante francs ! C'est cher ! Enfin ! nous leur avons tant d'obligations ?

— Oui, il faut être juste ?

Mme Rapel, cependant, suivait une idée, ils avaient coutume l'été de dîner au jardin. La table déjà était dressée. Elle proposa :

— Si nous essayions la sonnette ?

— Oui, c'est une idée !

— N'est-ce pas ? nous pouvons bien en profiter un peu : ça ne l'usera pas !

— Oh ! pas du tout !

Posée sur la nappe, la sonnette parut encore très jolie. Elle avait une sonorité légère et délicate. Mme Rapel, doucement d'abord, puis plus fort, appelait la bonne à chaque instant, pour un rien, même sans motif, uniquement pour réjouir son oreille du clair tintement de la sonnerie.

Après dîner, M. Rapel ne put résister au plaisir de revoir l'étui. Son acquisition le rendait fier. Il lui parut qu'il ne l'avait pas suffisamment admiré dans le magasin, et continuellement il lui découvrait des qualités nouvelles.

— Non, tu sais, il est épatant !

Il le respira, fit jouer le ressort, s'amusa au geste de le sortir de sa poche, de l'ouvrir et d'en tirer un cigare.

— Tout de même, soupira la femme, c'est heureux de recevoir des cadeaux comme ceux-là.

— Je te crois! dit le mari.

Et, cédant tout à coup à une envie qu'il contenait depuis un moment :

— Si j'essayais l'étui ? Nous avons bien essayé la sonnette.

— Oui, mais prends bien garde !..

— Sois tranquille !

Mme Rapel fit tinter la sonnette (quel joli son, décidément !) Et la bonne ayant apporté des cigares, M. Rapel, avec des précautions infinies, en glissa deux ou trois dans la pochette de l'étui. (Tu sais, elle est doublée en soie, et la peau est d'une douceur!)

Il se carra dans son fauteuil de jardin, avec des airs de nabab, mit l'étui dans sa poche, le retira, l'ouvrit, prit un cigare et l'alluma.

Un moment, il le savoura avec une jouissance d'enfant qui goûte en cachette à du fruit défendu.

Puis :

— C'est égal, dit-il, cette manie des cadeaux ! Vous donnez des choses qui vous seraient bien plus utiles à vous-mêmes qu'à ceux qui les reçoivent, et l'on vous remet en échange des objets dont vous n'avez que faire !

— Tu as bien raison, répondit Mme Rapel. Ainsi cette sonnette...

— Cet étui...

Ils se turent, d'un silence brusque. Une mélancolie tombait avec le soir ; le cigare étoilait la pénombre, entre eux, d'un petit feu rouge. M. Rapel reprit :

— Oui, c'est dommage, vraiment, de donner ça! Minot ne s'en servira peut-être seulement pas. Il doit en avoir d'autres !

— Ils vont d'ailleurs, dit Mme Rapel, recevoir tant de cadeaux !

Ils se regardèrent ; un petit rire trembla à leurs lèvres sous la montée subite d'une tentation pareille, qu'ils n'osaient exprimer. Mme Rapel, la première risqua :

— Oui, mais il nous faudrait alors leur acheter d'autres objets ! La dépense serait bien forte !

— Pourtant, dit le mari, en se contentant de quelque chose de modeste ! Ils savent bien que nous ne sommes pas des Crésus !

Devant l'intensité de son désir, Mme Rapel eut un petit recul. Elle objecta :

— Nous leur avons tant d'obligations !

Et, à son tour, M. Rapel eut un moment d'héroïsme.

— C'est juste ! déclara-t-il. Soyons raisonnables.

Ils se replongèrent dans leurs pensées. Une odeur douce montait de l'étui qui gonflait la poche de M. Rapel. A chaque aspiration du cigare, le petit feu rouge éclairait le cristal de la sonnette. La

tentation grandissait, leur arrachait des soupirs. M. Rapel reprit :

— Oui, soyons raisonnables !

Mais, presque aussitôt, d'une voix détachée, il insinua :

— Autrement, que pourrions-nous bien leur offrir !

Ils se regardèrent, les yeux avivés dans la pénombre sous la tension croissante de leur désir :

— Écoute ! proposa Mme Rapel. J'ai deux corbeilles à fleurs qui m'ont été données et que j'ai serrées précieusement. Il suffirait de rafraîchir les rubans. Nous pourrions mettre dedans quelques plantes du jardin... et...

M. Rapel éclata de rire, d'un rire qui décelait à la fois l'aveu sincère de leur rosserie et le ravissement de l'idée. La femme, serrant les lèvres, riait seulement des yeux, avec un contentement intense, dans la conscience d'avoir trouvé une énormité géniale. Elle appuya :

— D'ailleurs, ce sera mieux ainsi : les cadeaux utiles, c'est bien familier. Et puis, pourquoi ont-ils tous deux le même nom ? On ne peut pourtant pas se ruiner !

— Eh ! ma foi, oui ! dit enfin M. Rapel, dans un emportement de belle humeur : Nous serions bien bêtes !

— Et puis, tu sais, dit Mme Rapel, s'ils ne sont pas contents !..

— Et moi donc !

Ils restèrent un moment sans parler, avec des rires gamins, dans la stupeur radieuse de ce dénouement.

Puis, M. Rapel prit l'étui, en tira un second cigare. Alors, le replongeant dans sa poche, d'un geste de propriétaire :

— Parbleu ! dit-il, nous avons bien gagné un verre de bière !

Et Mme Rapel, pour appeler la bonne, jeta la main sur la sonnette, dont le son cristallin, vibra, tinta, papillonna, joyeux, gai, fou, par tout le jardin comme un éclat de rire intarissable.

JEAN REIBRACH.

NIB-DE-LIQUETTE

Le petit marchand d'oiseaux avait donné à Nib-de-Liquette un plan très détaillé de la villa Deloseille, située au numéro 37 de l'avenue des Ormeaux, et qui, bordée au nord par l'avenue, joignant au levant la villa Duflacon, au couchant les héritiers Bancroche, et au sud le pré des époux Duloyer.

Le petit marchand d'oiseaux recensait, d'une façon tout officieuse, les villas de la banlieue. Il s'informait du nombre des habitants, de leur âge et de leur genre de vie. Et toutes ces remarques n'étaient pas sans profits pour quelques-uns. Ainsi, Nib-de-Liquette s'intéressa brusquement à M. Deloseille, quand il sut que cet homme âgé vivait seul dans sa maison dont il occupait, la nuit, une chambre du premier étage, alors que son argenterie se trouvait dans la salle à manger, au rez-de-chaussée.

Nib-de-Liquette résolut de contrôler dès le soir même tous ces détails. Il attendit la descente de la nuit, sa vieille complice, et, vers dix heures du soir, il s'avança dans le pré Duloyer jusqu'à la murette basse qui limitait le fond de la propriété Deloseille. Nib-de-Liquette tenait à la main une canne d'entraînement de cinq kilos. Il était chaussé d'excellents chaussons de lisière qui venaient de la maison centrale.

Après avoir franchi la murette basse, il arriva jusqu'à la porte de la cuisine. Elle était fermée. Mais Nib-de-Liquette avait sur lui deux ou trois de ces outils qui sont si commodes et qui dispensent les visiteurs des villas suburbaines de porter sur eux des trousseaux de clés énormes. « Ah ! pensait Nib-de-Liquette en fourrageant dans la serrure, si feu Louis XVI avait utilisé pour un si noble usage ses talents de serrurier amateur, il ne serait pas monté sur l'échafaud. Il aurait eu ses cinq ans, voilà tout ! »

De la cuisine, Nib-de-Liquette passa dans l'antichambre, puis il ouvrit doucement la porte de la salle à manger. Mais un spectacle inquiétant s'offrit à sa vue.

Le maître du logis l'avait-il entendu ? Nib aperçut de dos un grand vieillard en chemise, une carabine à la main, qui regardait par la fenêtre ouverte.

Nib-de-Liquette s'approcha doucement. La canne d'entraînement, après un moulinet rapide, s'abattit puissamment sur la tête du viellard, comme sur une tête de Turc. Un grand cri de douleur remplaça la sonnerie traditionnelle...

Alors d'autres cris éclatèrent dans le jardin. Des lumières apparurent. Les portes s'ouvrirent. Des paysans et des gendarmes pénétrèrent par toutes les issues. Un monsieur avec une écharpe entra par la fenêtre, et Nib-de-Liquette, plutôt étonné, fut entouré, félicité, porté en triomphe, car il venait d'abattre M. Deloseille lui-même qui, devenu fou furieux depuis quelques heures, terrorisait les alentours.

TRISTAN BERNARD.

PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ

Le prêtre absout Nini : « Partez, âme chrétienne ! »
L'enfant de chœur dit : Requiescat in pace.
A peine a-t-il fini la funèbre antienne
Que la porte du Saint-Paradis a grincé.

La Porte
Rrrrré

Saint Pierre
Qui est-ce

L'Ange Gardien, *inquiet*
Catin

Dieu, *libéralement*
Passez.

WILLY.

La Corbeille des Heures

LE CHASSEUR

Il a battu, jadis, de l'aube jusqu'au soir,
La plaine, le coteau, le val et la forêt,
Et le peintre, au retour, le montre en ce portrait.
Le fouet à la main et la trompe en sautoir.

Un bel épagneul feu frotte son museau noir
Contre le gant de cuir qui flatte l'indiscret,
Cependant que, couché près d'un braque d'arrêt,
Gronde un dogue à poil ras recousu du boutoir.

C'est ainsi, haut botté et sonnant haut du cor,
Qu'il a vécu jadis et qu'il revit encor.
Tel qu'il forçait jupe troussée ou bête prise,

Et, galant à la ferme et hardi aux halliers,
Qu'il faisait aux maris de Toinon ou de Lise
Porter leur part de cuisse et leur part d'andouillers.

MANES

L'amoureuse colombe et le clavecin grêle
Avec leur double voix de langueur et d'amour,
Mystérieusement, ensemble et tour à tour,
Ont endormi son rêve et soupiré pour elle,

Le baiser de l'accord et le frisson de l'aile
Palpitent un instant et s'en vont sans retour...
La voici souriante encore, comme au jour
Où son miroir vivant lui riait d'être belle.

Son fantôme inquiet de morte trop aimée
Semble craindre toujours, en sa cendre animée,
Le terrestre baiser de quelque bouche crainte,

Car le temps au pastel fane sans qu'il l'efface,
Derrière le cristal l'isolant de l'atteinte,
La poussière fardée où se survit sa grâce.

LE SINGE

Avec son perroquet, sa chienne et sa négresse
Qui lui tend le peignoir et sèche l'eau du bain
A son corps qui, plus blanc sous cette noire main,
Cambre son torse souple où sa gorge se dresse,

Elle a fait peindre aussi, pour marquer sa tendresse,
Par humeur libertine ou caprice badin,
Le portrait naturel de son singe africain
Qui croque une muscade et se gratte la fesse.

Très grave, presque un homme et singe en tapinois,
Velu, glabre, attentif, il épluche sa noix.
Et regarde alentour, assis sur son séant;

Et sa face pelée et camuse où l'œil bouge
Ricane, se contracte et fronce, en grimaçant,
Son turban vert et jaune où tremble un plumet rouge.

HENRI DE REGNIER.

CANCANS

Le Salon de 1902. — Il paraît qu'on se dispute dans le monde des peintres. Ces messieurs jalousent le savoir-faire et briguent la succession des Matuvu de notre Comédie bien Française. A nous maintenant les interviews, à nous les trois colonnes des Figaros pour y étaler nos histoires de linge sale. Ah ! les Cabots !

Venons-nous cette année au salon des Artistes Français — très Français — 2,400 toiles comme le demandent les uns ou 1,600 seulement ? ! — comme le veulent les autres ? Peut-être éviterons-nous 800 mauvaises peintures, mais soyez sûrs que nous n'y gagnerons pas un chef-d'œuvre

10me Exposition des Femmes-Artistes. — L'originalité n'est pas la qualité dominante des "Femmes Artistes". L'influence des Hommes — Artistes ou pas — y est visible.

Au milieu des envois médiocres ou pires des Sociétaires apparaissent remarquables ceux possibles ou même mieux — de MM^mes^ Madeleine Carpentier, Lisbeth Delvolvé-Carrière, Jeanne Duranton, Florence Esté, Crespel et Marthe Ameen-Sparre.





MONTMARTRE
D'APRÈS UNE
EAU-FORTE D'
EUGÈNE BÉJOT

LE CAS DE Mme DESARQUES

PHILIPPE DACIER, trente ans.
JULES MALAIRE, trente ans.

Par une exquise matinée d'avril, sous les allées du Bois où les premières feuilles tendres et légères mettent comme un brouillard vert, Philippe et Jules se promènent et font sur le renouveau les commentaires qu'il convient.

PHILIPPE. — Les marronniers sont déjà en fleurs...

JULES. — Et dressent vers le ciel leurs thyrses neigeux.

PHILIPPE. — Le prince de Sagan a des souliers jaunes.

JULES. — Nous assistons véritablement au réveil du printemps.

PHILIPPE. — Ça a beau être tous les ans la même chose, on est toujours content de voir les feuilles pousser et les jours rallonger.

JULES. — C'est absolument juste ce que tu viens de dire là : j'ai tout à fait la même sensation.

PHILIPPE. — Pourvu que ce temps-là puisse durer!

JULES. — A la campagne ils demandent de la pluie.

PHILIPPE. — Il sont idiots.

JULES. — Non, ils ont raison; il faudrait de la pluie pour féconder les biens de la terre.

PHILIPPE. — Je me moque des biens de la terre, moi. Je demande à faire mon petit tour au Bois tous les matins, à pieds secs... je ne suis pas bien exigeant, cependant.

JULES. — Tiens? voilà la petite Létang qui passe sur sa bicyclette.

PHILIPPE. — Ce n'est pas si ridicule que ça, une femme à bicyclette.

JULES. — Quand elle est mince et bien faite, c'est exquis.

Il déclame :

> Recordwoman aux yeux changeants,
> Pédalière tant esthétique,
> Mon cœur est un vieux pneumatique,
> Qu'ont crevé les rayons tangents
> De tes yeux pervers et changeants.

(Il soupire.) Au fond je ne suis pas gai. Je n'ai pas de maîtresse. Et toi, à propos, où en es-tu avec Mme Desarques ?

PHILIPPE. — Avec Hélène ? Ah ! c'est vrai, je ne t'ai pas revu depuis... Mon cher, figure-toi qu'il m'est arrivé une chose inouïe, étourdissante. Seulement, jure-moi que tu ne diras à personne ce que je vais te raconter.

JULES. — Tu es fou, je te le jure : tout Paris le saura demain.

PHILIPPE. — Voyons, sois sérieux.

JULES. — Mais oui, tu sais bien que ces choses-là, c'est sacré pour moi. Allons raconte.

PHILIPPE. — Tu sais que j'ai fait à Hélène une cour assidue qui a duré deux mois, ce qui est très raisonnable et même long.

JULES. — Beaucoup au-dessus de la moyenne.

PHILIPPE. — Parfaitement, et pourtant nous nous étions parfaitement compris au bout de deux heures, et nous savions où nous voulions en venir. Et, d'ailleurs, elle m'a avoué elle-même, l'autre jour, dans un moment d'abandon, qu'elle était décidée, la première fois que nous nous sommes vus, à être ma maîtresse. Seulement elle trouvait toujours des prétextes pour remettre d'abord à huitaine, puis au lendemain, l'événement fatal, le *great event*, comme nous disons, nous autres Français.

JULES. — Elle n'avait pas la tête à l'*event*.

PHILIPPE. — Parfaitement. Enfin, mercredi dernier, j'obtiens un rendez-vous définitif. Elle vient chez moi, et je pensais que du moment qu'elle était enfin décidée, elle l'était bien et que ça irait tout seul. Tu sais qu'il n'y a rien d'assommant comme ces préliminaires. Si on est timide, on est ridicule ; si on est hardi, on est odieux. La femme, de son côté, prête à rire. Si elle se défend, sa présence dans votre chambre est un démenti formel à ses pudeurs, ou alors pourquoi est-elle venue là ?

Je pensais donc qu'Hélène aurait le bon goût de m'éviter cette petite comédie absurde. Il n'en fut rien; elle se montrait effarouchée, avec des rougeurs niaises et des reculs enfantins. Comme je ne suis pas une brute, je lui laissai tout le temps de se remettre.

JULES. — Dix minutes ?

PHILIPPE. — Une demi-heure.

JULES. — C'est très convenable.

PHILIPPE. — N'est-ce pas ? Mais à la fin je perdis patience. Je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi.

JULES. — Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

PHILIPPE. — Parfaitement. Je la mis au pied du mur.

JULES. — Bravo ! et alors ?

PHILIPPE. — Et alors j'eus l'explication de son étrange défense.

JULES. — Elle était mal faite ?

PHILIPPE. — Un modèle, mon cher; une chair marmoréenne, des hanches merveilleuses et une poitrine de jeune fille.

JULES. — Elle avait des dessous grotesques, du linge avec du feston ?

PHILIPPE. — Ses jupons étaient de soie changeante, sa chemise et son pantalon de batiste fine et mauve.

JULES. — Alors... quoi ?

PHILIPPE. — Je fus bien forcé de reconnaître que ce que je prenais pour une pudeur hypocrite et mondaine n'était qu'une frayeur ingénue et la peur instinctive et véritable de l'inconnu. En un mot, j'étais le premier homme qui l'eût abordée ainsi, non pas son premier amant, mais le premier homme, tu m'entends bien ?

JULES. — Qu'est-ce que tu me chantes? Mme Desarques est divorcée d'un premier mari et veuve d'un second. Elle s'est payé ta tête.

PHILIPPE. — Elle ne s'est rien payé du tout. Au surplus, c'est bien simple ; elle m'a raconté en pleurant son histoire, qui n'est pas banale, je t'assure.

Tu sais qu'elle a d'abord été mariée avec le grand Ribert, qui l'a emmenée à Fontainebleau le soir de ses noces. Il l'a collée dans une chambre d'hôtel en lui disant : « Attendez-moi là, je reviens. » Elle l'a attendu longtemps, car il avait filé avec sa maîtresse, à laquelle il avait donné rendez-vous dans le même hôtel, en emportant la dot de sa femme.

JULES. — Ce n'est pas très délicat.

PHILIPPE. — Là-dessus, scandale : naturellement divorce.

JULES. — Est-ce qu'il a rendu la galette, cette honte de Ribert ?

PHILIPPE. — Son père l'a rendue.

JULES. — C'est heureux.

PHILIPPE. — Deux ans après Hélène s'est remariée, et pendant six ans elle a été la femme d'un monsieur qui n'a jamais été son mari et qui est mort en la laissant dans la complète ignorance des mystères conjugaux.

JULES. — Comment, Desarques n'a pas ?...

PHILIPPE. — Pas ça. *(Il fait claquer l'ongle de son pouce contre une de ses incisives supérieures.)* De sorte qu'il m'est arrivé cette chose bizarre, je dirai même plus...

JULES. — Bizarre.

PHILIPPE. — Parfaitement, d'être l'amant d'une femme divorcée, veuve et vierge.

JULES. — C'est-à-dire que si ce n'était pas toi qui me racontes cette blague-là, je ne la croirais pas.

PHILIPPE. — Ce n'est pas une blague ; encore une fois, c'est l'absolue vérité.

JULES. — En tout cas, c'est bien parisien. *(Petit silence)*. Elle ne devait pas être facile à cueillir, cette fleur d'oranger-là.

PHILIPPE. — Eh! Eh !

JULES. — Tiens, voici la petite Létang qui repasse sur sa bicyclette.

Il déclame :

> Recordwoman aux yeux changeants,
> Pédalière tant esthétique,
> Mon cœur est un vieux pneumatique,
> Qu'ont crevé les rayons tangents
> De tes yeux pervers et changeants.

C'est égal, mon vieux, je n'aurais vraiment pas voulu être à ta place.

Et en discutant si l'on doit se réjouir ou non d'être l'initiateur, ils se dirigent vers le déjeuner dont les douze coups viennent de sonner à tous les estomacs de la ville.

MAURICE DONNAY.

LES POÈTES STUPIDES

LE CHAT ET LE CLAVECIN

(Fable)

Ayant vu sa maîtresse
Toucher du clavecin,
Un jeune chat malin,
De l'imiter s'empresse.
Mais ses griffes, hélas,
Folles et malhabiles
Éveillent un fracas
Sous les touches mobiles !
Tels ces gens au pouvoir
Qui, voulant l'harmonie,
Font, faute de savoir,
Une cacophonie !

M. VIENNET.
de l'Académie-Française.
(1777-1868).

Sous cette rubrique, nous publierons, à titre de curiosité, des vers d'écrivains morts ou mortifiables.







Les sabots de bois verni
Blonds et bruns sur l'herbe verte
Font un vacarme infini
Comme un vol de castagnettes.

Les bas bleus par le frottis
Ont usé leurs talonnettes
Et l'on voit aux trous blottis
Les petons blancs des fillettes.

Par couple gais et assortis
Les bambins et les bambinettes.
Dans les prés verts sont sortis
Échangeant ris et risettes.

R. PUAUX.



Composition de Carlègle



LA FIN DE MONTMARTRE

François Kupka



LES PLANCHES

La Comédie Française nous a donné un bien étrange spectacle pour les adieux de M. Boucher : un acte de M. Castellane prétentieux et inutile, et l'audition de *Shylock* par d'illustres acteurs hollandais.

Ce personnage de Shylock est vraiment un bon rôle de "cabot". On y trouve de tout un peu, et, suivant son tempérament ou son habileté, il est impossible à l'interprète de ne pas s'y faire applaudir en quelque endroit... Il n'importe : Irving, ou à son défaut, Beerbom Tree, eussent mieux fait notre affaire.

La Comédie perd en M. Boucher un excellent artiste de tradition. Nul, plus congrûment que lui, ne sut s'accoutrer du tonnelet et de la petite-oie ; et cet éternellement jeune premier, de gai visage et de voix fraîche, était un des rares de la Maison qui comprit Regnard et Marivaux. Moins réclamiste que tel nasilleur à part entière, il jugeait inutile que l'on épiloguât sur ses cravates et ses redingotes ; et c'est après une longue carrière de précieux services simplement rendus qu'il va chercher, loin de la boîte à grime, le grand air et la quiétude.

Nos vœux sincères l'y accompagnent.

* * *

En donnant *Les Complaisances*, le directeur de la Renaissance a montré une fois de plus son large et rare éclectisme ; son flair aussi, car la pièce avait été refusée par ce subtil Comité de la C. F. que la lecture du *Nuage* enthousiasma. L'œuvre nouvelle de M. Gaston Devore constitue un agréable mélange de tendresse idéale, de passion énergique, de scènes émouvantes et de déclamations amphigouriques ; le tout présenté en de luxueux décors du meilleur goût, avec une "figuration intelligente". Les protagonistes sont MM. Burguet, Gémier, Frédal, Bertier et Maxence ; Mmes Deschamps et Jane Heller. Un succès encore, par conséquent, pour cette excellente troupe si vaillamment et si artistement dirigée.

Quand même, nous souhaitons que M. Gémier fasse réentendre ce *Voile du Bonheur* dans lequel il s'affirma si puissant et si varié comédien. Charles Huard a noté avec un rare bonheur pour *Le Cocorico* quelques attitudes pittoresques du mandarin aveugle.

* * *

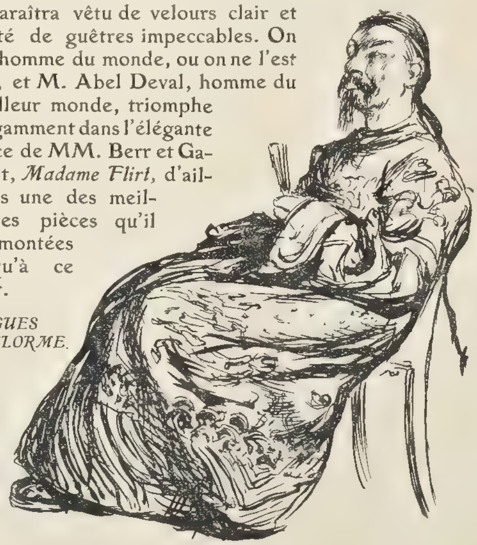
Il suffit à M. Jacques Normand de ne point écrire en vers pour avoir l'air d'un poète ; et le médiocre versificateur de *Douceur de Croire*, nous offre à l'Odéon, avec *Monsieur et Madame Dugazon*, une pièce de prose alerte et assez substantielle dans laquelle les reconstitutions curieuses abondent en jolies trouvailles. L'interprétation, notamment en ce qui concerne MM. Dorival et Coste, Mmes Legault, Garrick et Marguerite Caron, est bonne. Mais M. Ginisty devrait bien demander à MM. Sardou, Antoine ou Gémier le secret de faire mouvoir les foules.

* * *

M. Abel Deval, connaît, lui, le secret de la pièce élégante ; car il est, lui-même, un modèle d'élégance. On ne peut pas plus lui refuser cette qualité que le titre de Docteur à son camarade Abel Boularan.

Tel auteur vous racontera peut-être que M. Abel Deval est en affaires d'une subtilité redoutable ; tel comédien vous affirmera qu'il n'a de talent que dans les rôles tout faits. C'est là, méchanceté pure et franche calomnie. Et ce que personne ne saurait insinuer sans se faire bafouer par les intellectuels de l'Automobile-Club et les émaillées de chez Maxim, c'est que M. Abel Deval manque d'élégance ! Tenez pour certain qu'ayant à jouer un chasseur couvert de poussière ou de boue, il vous apparaîtra vêtu de velours clair et botté de guêtres impeccables. On est homme du monde, ou on ne l'est pas, et M. Abel Deval, homme du meilleur monde, triomphe élégamment dans l'élégante pièce de MM. Berr et Gavault, *Madame Flirt*, d'ailleurs une des meilleures pièces qu'il ait montées jusqu'à ce jour.

HUGUES DELORME.



COCORICO



X : 50 cent.

... GEISLER, Administrateur, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS

COCORICO

SOMMAIRE

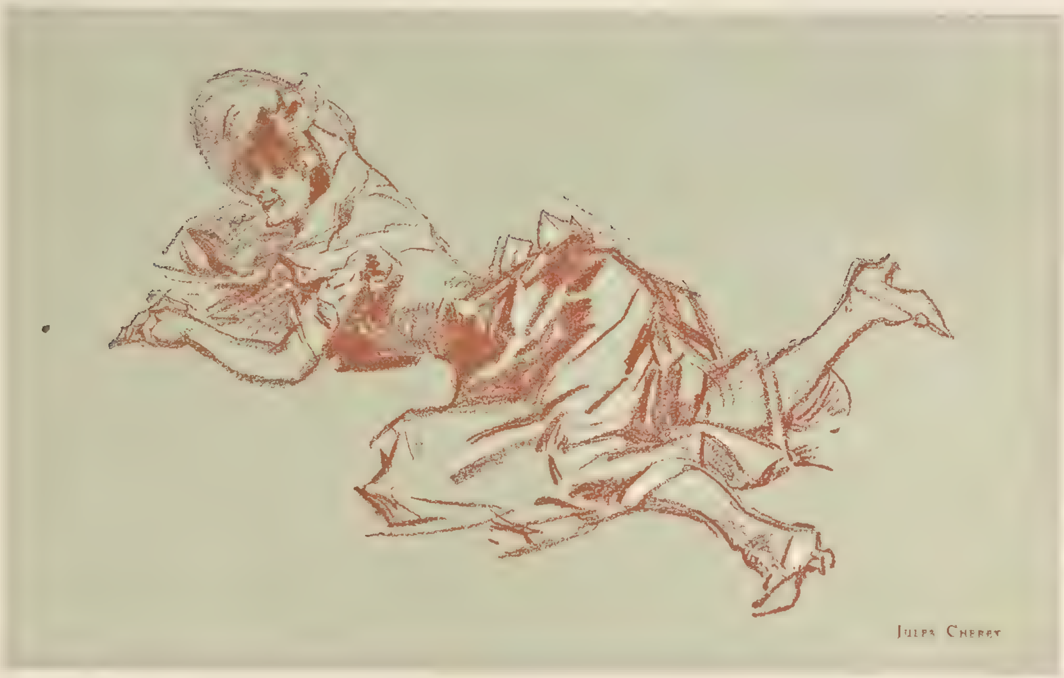
TEXTE

DESSINS

Papier, Gravure en couleurs et Impressions Louis GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS
PARIS : 7 francs — ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : Paul BOUTIGNY — *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IX[e] — *Administrateur :* Louis GEISLER, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS



EN PASSANT

Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami !
Mieux vaudrait un sage ennemi !

a dit le fabuliste. Encore cet axiome est-il sujet à caution, car enfin, un *sage* ennemi, par cela seul, qu'il serait sage, serait aussi à craindre que l'ami le plus maladroit. Mais l'envers de cette demi-vérité du " bon " Lafontaine — qui fut le plus avisé de tous les profiteurs, et dont les fables qu'on donne à apprendre en leçons à nos enfants, pourraient judicieusement s'intituler en bloc : le *code du Mufle*, — l'envers de cette demi-vérité est une vérité entière ; et l'on peut hardiment affirmer qu'un maladroit ennemi rend infiniment plus de services que l'ami le plus sage.

Je n'en prendrai pour exemple que l'aventure de l'auteur des *Maritimes* l'ex-enseigne de vaisseau M. Diraison. Ce marin, dégoûté de son métier pour telles ou telles raisons qui lui sont personnelles, avait jeté aux orties sa redingote à deux galons et publié un roman où il dépeignait, sans indulgence, les choses et les gens qui avaient été " de son bord " si j'ose m'exprimer ainsi.

Un roman de plus à la mer de l'énorme production actuelle, je vous demande un peu qui s'en fut préoccupé ? Il aurait, tout roman à clé qu'il pût être, sombré comme tant d'autres, parfois mieux écrits, souvent mieux pensés, dans l'indifférent océan de l'édition ininterrompue qui bat les côtes de nos librairies, éternellement et sans résultat. Si M. Diraison n'avait eu que des amis, il pouvait être assuré d'une simple immersion de son œuvre, le boulet aux pieds, la prière dite, comme en traversée.

Mais il avait des ennemis ! Et des ennemis maladroits. L'heureux homme ! Ce livre que personne n'aurait lu, *Les Maritimes !* tout le monde le lit, tout le monde le lira. Dame ! écoutez donc ! Voilà cinq fois que M. Diraison, escrimeur, semble-t-il, médiocre, se bat contre des gens de toute première force à toutes les armes. Et ce n'est pas fini. Après ces cinq là, on en annonce dix autres, on en signale une vingtaine qui attendent leur tour.

Au reste, et comme je le manifestais en commençant, toute cette mobilisation ne sert qu'à celui qu'on "cherchait" comme victime. *Les Maritimes* se vendent comme du pain ; M. Diraison n'en meurt pas ; — Bien au contraire ; —

et ceux qui tendent (en vain, du reste) de l'espadonner, peuvent penser que chacun pense d'eux : " Faut-il tout de même que ces bougres-là aient été bien *mouchés* pour se mettre dans des colères pareilles ! "



* * *

Le roman-feuilleton, et le mélodrame n'inventeront jamais de types aussi romanesques et mélodramatiques que ceux produits par la vie elle-même, en sa naïveté toute sotte. Cette histoire de la Vendetta de Charonne, dont vibrent encore les échos des faits divers, ne dépasse-t-elle pas toutes les inventions truquées d'un Montépin ou d'un d'Ennery ? De même qu'il y a certains ciels, que le soleil couchant, nuance de verts invraisemblables, de pourpres irrationnelles, de bleus illogiques, et que nul peintre n'oserait traduire sur sa toile, dans la sainte terreur d'être considéré comme un fou ; de même, il y a nombre d'aventures, fort réelles, que les locataires à la ligne des rez-de-chaussée de nos journaux ne se permettraient pas de transcrire parce qu'elles sembleraient exagérées.

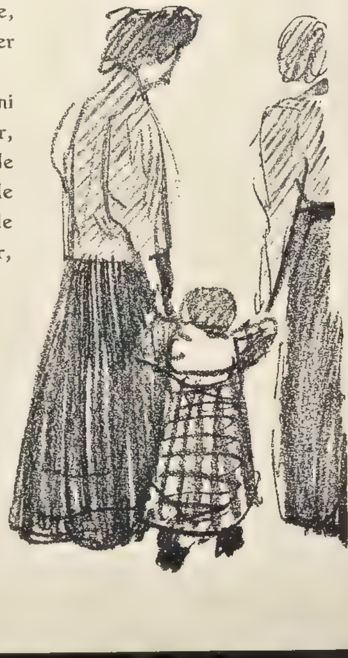


Cette attaque, en plein Paris, à dix heures du soir, du fiacre où se prélassait Lecca, par les hommes de son ennemi Mandat ; ce renouveau des assauts de diligences sur les routes noires, fleurissant dans la rue moderne, sous la bénédiction des becs-de gaz ; ces femmes pour lesquelles on se tue, et qui s'appellent Casque-D'or et Blanche-Douce ! ce malandrin, qui troué de trois balles de revolver, se les fait extirper de la peau à la pointe du couteau d'un camarade, pour ne rien mettre d'officiel dans l'affaire — un médecin, c'est bavard ! — et qui n'avoue ses blessures qu'une fois pris, au poste de police, et la gangrène gagnant ses os ; et l'on dit qu'on n'a plus d'imagination en France ! Allons donc ! Il n'y a que les hommes de lettres qui en manquent !

* * *

Choses vues.

La fameuse armoire de *Boubouroche*, où habite hiver comme été, un gigolo qui trouve en ce meuble, toutes les commodités d'un véritable domicile, une chaise, de la lumière, une table, de quoi écrire, etc..., serait-elle sortie du domaine de la fantaisie pour s'installer dans la réalité ?



Toujours est-il que rue de l'Arbre-Sec, je précise (la rue n'est ni lointaine, ni longue, on peut aller voir si je mens), j'ai remarqué avec surprise, sur le trottoir, devant la boutique d'un marchand de meubles, une armoire à glace sur laquelle appendait cet écriteau : *Logements à louer*. Comme tout se perfectionne tout de même ! L'armoire de Boubouroche n'hospitalisait qu'un locataire, un seul ! Celle de la rue de l'Arbre-Sec, promet plusieurs appartements. Une famille par tiroir, sans doute.

Encore un souvenir de l'Exposition, très probablement.

Louis Marsolleau.

Pour l'ami Boutigny.

POSTE RESTANTE

A propos d'une célèbre affaire qui passionnait alors l'opinion, nous en étions venus ce soir-là, en sirotant nos apéritifs, à parler de cette mystérieuse obligation qu'on nomme le *secret professionnel*, quand le petit Bréauté, depuis un instant rêveur et l'œil alangui dans une soudaine commémoration de souvenirs, jeta son cigare.

— Je ne sais, fit-il, pourquoi vous épiloguez tant sur ces choses. A mon sens, le secret professionnel vaut juste ce que vaut la conscience de l'individu. Rien de plus. Rien de moins !

Et, comme on se récriait :

— « Ecoutez, poursuivit-il, en brassant à petits coups de cuiller sa consommation. Vous savez qu'il y a dix ans, j'étais encore simple commis des postes à Sancerre. Dire que j'avais là beaucoup de distractions, ce serait excessif. La suppression d'un employé au bureau du receveur m'obligeait à une présence presque continuelle et mes très maigres douze cents francs ne m'ouvraient pas grands horizons.

Ma seule occupation agréable était la distribution des lettres adressées « *Poste Restante* ». Que de comédies amoureuses, je devinais là, se déroulant avec leurs alternatives de passion, de joie, de désespérance ou de volupté ! Sur le visage des jeunes femmes qui venaient réclamer la missive attendue, j'en étais arrivé à lire, plus couramment qu'elles-mêmes, les lettres que je leur tendais. Oh ! cette demi-retraite, dans le coin sombre du bureau où, le cœur palpitant, la gorge serrée, on ouvre le précieux papier ! Si vous voulez réfléchir un instant que Sancerre n'avait pas alors deux mille habitants, aucune garnison ; que les seuls grands événements de l'endroit étaient l'arrivée ou le départ des fonctionnaires, vous comprendrez aussitôt que, par le défilé des amoureux à mon guichet, j'étais au courant des moindres intrigues, des flirts les plus anodins comme des passions les plus mystérieuses.

Un jour, très voilée et frissonnante, se présenta une femme qu'à sa tournure, à sa taille, à sa voix, je présumai jeune et jolie. — « S. G. 888. Poste restante » dit-elle. Je fouillai mon paquet de missives, et, entre deux lettres de commis-voyageurs et une de grisette, je trouvai une enveloppe soigneusement fermée, d'un grand air, avec son quadrillé bleu et le tortil de baron qui closait hautainement le pli. L'inconnue s'en empara, puis partit, étranglée d'émotion.

Elle revint deux jours après, puis le surlendemain, puis tous les trois jours avec une régularité singulière. Mon imagination de vingt ans trottait, je vous l'assure. J'avais attribué tour à tour cette correspondance que je sentais amoureuse aux femmes les plus en vue de l'endroit, puis à toutes celles dont l'âge, l'élégance, le port pouvaient cadrer avec l'image de l'inconnue, lorsqu'un jour, plus hardie, sans doute ou plus impatiente, elle leva son voile d'un geste brusque, me montrant la ravissante figure de Mme Duvavin.

Mme Duvavin — la seule à qui je n'avais pas songé — était la femme d'un colonel en retraite dont la jalousie la claustrait impitoyablement dans une superbe propriété de la Porte-César. Le colonel Duvavin s'était épris, sur le tard, de l'adorable créature. Il l'avait épousée, un peu malgré elle, effrayée des trente années de différence qui s'étageaient entre eux. Aussitôt après le mariage, avait commencé pour tous deux une vie de scènes, de folles jalousies, de perpétuels soupçons qui, cinq ans après, décidait l'officier à demander sa mise à la retraite. Depuis, ils vivaient dans une réclusion presque farouche.

C'était donc Elle ! Mon cœur de grand garçon inoccupé eut bientôt fait de battre la chamade. Je devins amoureux de la belle Mme Duvavin. Quand elle arrivait, je me précipitais, bousculant les autres personnes ; une rougeur de honte me brûlait la face ; le cœur ulcéré, je lui tendais la lettre si impatiemment attendue. Toute à son rêve de passion, elle ne voyait même point mon manège ; le sourire qu'elle m'adressait était un remerciement aimable, comme elle en pouvait adresser à son cocher ou à sa femme de chambre. J'étais bien heureux, cependant. Sans chercher à pénétrer le mystère de cette correspondance de passion — ce qui m'eût paru un abominable sacrilège ! — j'avais suspendu ma vie à cette intrigue devinée. Avec des impatiences d'amoureux et des émotions à attraper un anévrisme, j'attendais tous les trois jours la visite souriante de Mme Duvavin. C'était mon paradis, ces cinq minutes d'attente, de recherches ! Quand elle s'en allait, triomphante, épanouie, il me semblait que le bureau, rendu lumineux par sa présence, tombait dans les ténèbres.

Un matin, à l'heure où je l'attendais, la porte s'ouvrit, brutalement poussée ; et, cramoisi, fou de colère, les yeux hors de l'orbite, le colonel Duvavin parut, traînant derrière lui sa femme mortellement pâle, prête à tomber de faiblesse.

Je pensai m'évanouir. Qu'allait-il arriver ? Une lettre anonyme, sans doute, avait dénoncé Mme Duvavin et l'ancienne jalousie du colonel éclatait plus terrible et plus furieuse !


JEANNIOT

Je devins mortellement pâle quand le colonel jetant d'une poussée sa femme devant le guichet, lui cria d'une voix étranglée de rage :

— « Demande cette lettre ! Demande !...

Mme Duvavin s'avança, trébuchant d'angoisse. J'eus dans la poitrine, la sensation d'une main de fer qui me broyait le cœur lorsque, obéissant à l'ordre brutal, les yeux agrandis par l'épouvante, une supplication dans tout son être, sa vie à ses lèvres, elle me demanda entre deux suffocations :

— Monsieur, y a-t-il... une lettre... S. G. 888 ? »

Un grand frisson me parcourut. Certes ! oui, il y avait une lettre. Je l'avais assez regardée, le matin, à l'arrivée du courrier. Machinalement, je regardai le colonel. L'apoplexie le guettait ; une fièvre de rage empourprait sa face ; un tremblement fou faisait claquer ses dents. Brusquement, en une seconde, j'eus l'intuition de ce qui allait arriver : la lettre remise, arrachée à Mme Duvavin, ouverte d'un coup de pouce, lue, dans un regard et un canon de revolver braqué sur l'adorable beauté. En un éclair, cette vision traversa mon cerveau. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Eh ! quoi ? allais-je perdre cette charmante femme, mon idole et ma vie !

J'avais pris le paquet des lettres adressées *Poste Restante* et je feuilletais. Le coucou du bureau tintait lugubrement, dans un silence qui me faisait peur. Je feuilletai toutes les lettres, je passai la sienne et, relevant la tête d'une voix que j'essayai de rendre indifférente.

— « Il n'y a rien Madame. »

— « Vous devez vous tromper. Monsieur, rugit le colonel. Je suis sûr qu'il y a une lettre à ces initiales. Veuillez recommencer ! »

Un soupir d'angoisse si profond sortit de la poitrine de Mme Duvavin que je fus pris de rage à mon tour. Je ressaisis le paquet, feuilletai fièvreusement les lettres. Passant la missive guettée, je refis une apparence d'examen et je jetai brusquement à la tête du colonel cette réponse doublement insolente et par son ton et par ses termes :

— Monsieur, vous avez tort de dire que je me suis trompé. Il n'y a rien, rien ! entendez-vous ?

Le colonel recula, interloqué. Puis, comme ahuri, d'un geste brusque, il boutonna sa redingote, regarda sa femme qui, maintenant, sanglotait, et d'une voix presque douce — où perçait un sentiment de honte :

— « J'aime mieux ça !... Allons, viens Juliette ».

Ils partirent. A bout de forces, me sentant défaillir, je n'eus que le temps de sauter sur une carafe dont j'avalai à moitié le contenu.

Et le petit Bréauté, devenu très rouge, vida son verre d'un trait.

— C'est très bien ce que tu as fait là ! déclara, avec une pointe d'ironie, le sculpteur Brancas. Tu l'as revue... après ce sauvetage ?

— Oui, répondit Bréauté, dont la voix eut un tremblement. Deux jours après, vers une heure et demie du matin, à l'heure du courrier de Ménétréol, j'entendis toquer à la vitre du bureau. Suffoqué d'émotion, j'allai ouvrir.

— C'est moi, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante. Je viens vous demander la lettre que vous avez si généreusement dissimulée, avant-hier.

Tout se mit à tourner autour de moi ; dans une demi-ivresse, je fouillai le paquet et lui tendis la lettre.

— Merci, monsieur... Oh ! de tout mon cœur, merci !... Jamais je ne l'oublierai... Et elle me tendit la main, sur laquelle je me précipitai, des sanglots plein la poitrine.



Elle eut un frisson, comme si elle comprenait. Elle se dégagea, rapide, et disparut. Je passai ma nuit à pleurer, dans une telle surexcitation de mon être, dans un si violent ébranlement du système nerveux, que je ne savais plus à la fin si je pleurais de joie ou si je sanglotais d'éperdu désespoir...

— Diable ! fit Brancas. Je ne croyais pas les employés des postes aussi sensibles !... Garçon ! un second pernod pour monsieur Bréauté !

Serge BASSET.

.INLEN





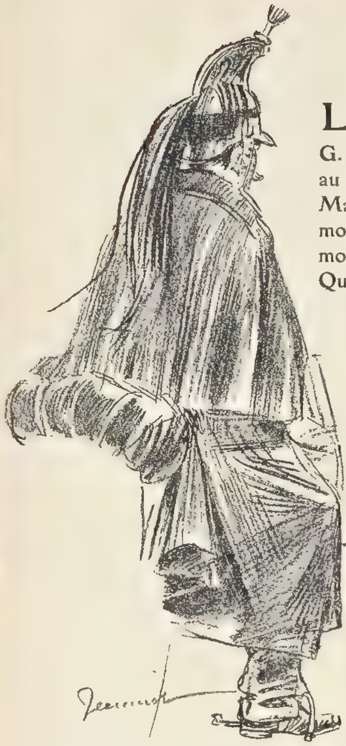
❦ SARDOU RACONTÉ PAR SARAH BERNHARDT

Le travail de Sardou m'a frappée et séduite par son accent tout personnel. L'intérêt n'y faiblit jamais. C'est aux petits rôles qu'il s'attaque tout d'abord ; puis, à mesure que les études s'avancent, les procédés s'élargissent, les horizons se développent, de sorte que le cadre où il s'agitera semble trop étroit, et qu'on voudrait reculer les murs, déménager les meubles, pour donner à l'action grandissante plus d'air et plus de place. On me l'avait dépeint comme très absolu ; je l'ai trouvé très conciliant, au contraire, très prompt à subir les impressions de l'entourage et à y conformer les siennes, au besoin. Les pompiers, les machinistes, les figurants, tout est *public* pour lui. Il est, en cela, de l'école d'Alexandre Dumas père, le roi des metteurs en scène. Comme lui, c'est un nerveux, mais un nerveux patient ; comme lui, il fait bon marché de sa prose, et les sacrifices de *copie* ne lui coûtent rien.

Avec cela, l'œil à tout. Aucun détail, même le plus infime, ne lui paraît indifférent. Il s'assied sur les meubles, essaie le jeu des portes, les ouvre, les ferme, choisit les étoffes, ou, dans le fond de la salle, étudie la perspective, monte aux galeries supérieures pour s'assurer que le gros public peut entendre, pleure, rit, *éprouve* tous les rôles, les vit, et les meurt même, arpente le théâtre dans tous les sens, et, dans une seule répétition, joue trois ou quatre fois sa pièce.

Très frileux, il arrive emmitouflé dans des fourrures et dans son cache-nez. Il donne son paletot au garçon de scène. A peine assis, il jure contre les courants d'air, le froid, le vent, redemande son paletot, le rendosse, le quitte encore, tout cela sans perdre de vue le travail commencé. Vers trois heures, un peu fatigué de cette gymnastique, il fait une légère collation, quelques gâteaux qu'il partage avec ses interprètes et qu'on arrose d'un excellent porto, cadeau du roi de Portugal, son illustre confrère. Et ce sont, entre deux bouchées, des anecdotes et des histoires qu'il raconte avec sa verve intarissable et sa charmante belle humeur, et dont Marly, Déjazet, sa jeunesse, le *spiritisme*, etc., font, presque toujours, les frais. Cela mousse et pétille comme du champagne. C'est une véritable débauche d'esprit gaulois, recouvert de fine gaze moderne. Intermède délicieux et de haut goût.

SARAH BERNHARDT.



Leurs Ateliers. —

G. JEANNIOT. — Rue Picot, au milieu de l'Avenue du Bois. Maison moderne, appartement moderne, installation de style moderne, pas modern-style. Quelques meubles anciens pourtant et très jolis qu'on reconnaît pour les avoir vus dans les illustrations du peintre; aux murs, dans toutes les pièces, des dessins d'amis.

Comme atelier un salon transformé pour l'usage. Pas de galerie, pas de somptueuses tapisseries, pas d'orgue. Rien d oriental, rien de moyenâgeux, pas de luxe imbécile. Rien qui permette de demander d'un portrait, d'un tableau un prix dix fois supérieur à sa valeur. Un atelier · travailler et où l'on ι vaille énormément.

Des cartons et encore des cartons archipleins débordants de croquis. Croquis pour des dessins, dessins pour des compositions, compositions pour des tableaux, des illustrations, des eaux-fortes. Des cartons partout, jetés au hasard, encombrant tout, sans cesse fouillés d'une main nerveuse.

Une table "et ce qu'il faut pour dessiner", grande coupe pleine aux trois quarts d'eau, pinceaux, encre de Chine, gouache, boîtes d'aquarelle et crayons. Une autre table et "ce qu'il faut pour graver": cuvettes, fioles d'acides, rouleaux, pointes, vernis, d'autres outils, d'autres produits dont notre incompétence s'étonne. Sur des planches, les casques, les képis, les armes du soldat qu'il connaît si bien, qu'il fait si vrai et si vivant. Sur une selle une cire, un cheval, et nous pensons à la série des joueurs de polo. Sur des chevalets et contre les meubles, par terre et aux murs, des toiles, des études finies ou inachevées.

Dans un coin, penché sous l'écran du graveur, la figure éclaboussée par le reflet rouge du cuivre posé devant lui, Jeanniot travaille au beau livre depuis des mois en préparation : à l' "Adolphe" de Benjamin Constant.

Les Expositions. —

CERCLE VOLNEY. — Deux salles du salon des artistes français, ni meilleures, ni pires. Des noms ? MM. Benjamin Constant, Benner, Bergeret, Bisson, Bonnat, Bouguereau, Brispot, Cormon, Comtois, G. Ferrier, Flameng, Frappa, etc., etc.

Ils y sont tous... et il y en a d'autres !

COCORICOS

Jean-Louis F., le plus "rosse" des dessinateurs actualistes, est assez, dans sa vie, ce qu'il apparaît dans ses légendes. Et il y a tel de ses mots, — nature — qui, pour n'avoir été inscrits au bas d'aucun croquis, n'en sont pas moins, tout autant que s'ils avaient été payés vingt-cinq louis par l'éditeur, de la littérature féroce, quoique gratuite.

Que pensez-vous du texte, tout spontané et nullement destiné à la publicité, de cette dépêche expédiée, du chevet d'une personne de sa famille qui venait de mourir :

« X. morte. Envoyez du phénol et des fleurs ».

Et cet autre trait, celui-ci, tout empreint de cette confraternité spéciale, qui depuis Caïn et Abel, unit les membres de la "grande famille artistique".

Attablé à la terrasse d'un café des boulevards, notre homme voit passer au galop, sur la chaussée, un cuirassier. Alors, se penchant vers son voisin, il dit avec un sc

·e un qui fuit Detaille !

AIRES... SONT LES AFFAIRES. a un marchand d'estampes qui a pu se ·er, nous ne savons pas comment, une série de ·eurs exemplaires, de tous les menus des repas qui ·ont offerts au tsar et à la tsarine durant leur récent ·oyage en France.

Or on peut voir avec stupéfaction parmi les vins, que tout le champagne qui fut bu portait la marque : "Montebello-Kremlin".

Devons-nous ajouter que notre ambassadeur de Russie qui assistait à toutes ces fêtes était justement le Marquis de Montebello, propriétaire de la dite marque, à laquelle il a ajouté Kremlin depuis le jour où il représente la France à Saint-Pétersbourg.

Voilà une idée que M. Monis, que l'on a tant blagué, n'a pas eu pour ses estimables fines champagnes.

DE LA RÉVOLUTION AU PROTOCOLE. — Depuis quelque temps on marche à fond contre le Protocole. Cette institution est antidémocratique disent les uns, ridicule assurent les autres, réactionnaire surtout tonnent les purs. Au milieu de ces vociférations M. Crozier passe indifférent, très digne dans sa suprême élégance.



Il est tranquille et il a raison. C'est qu'il a des répondants sérieux et capables de contenter les plus exigeants. Sait-on en effet quel est l'homme politique qui mit à M. Crozier le pied dans l'étrier ? M. Jules Joffrin, révolutionnaire à tout crin, fondateur du parti possibiliste et tombeur du général Boulanger à Clignancourt.

Voilà pourquoi M. Crozier attend les évènements avec la plus parfaite quiétude.

LES PALMES. — Utiles conseils à ceux qui les veulent. Et c'est le moment : une promotion est



PUVIS DE CHAVANNES



LES PLANCHES

Au Théâtre Antoine, parmi d'admirables décors (on a fort bien agi en décorant le décorateur Amable si ça lui fait plaisir) se déroule sous ce titre : *La Terre*, le calvaire sinistre, angoissant, du père Fouan.

Ce n'est, à vrai dire, qu'un des nombreux épisodes du roman de Zola, poète pessimiste de la bestialité humaine ; et quelque monotonie entache cette œuvre théâtrale mise à la scène avec un méticuleux souci d'exactitude.

Le Théâtre Antoine a la spécialité des paysans ; et tous ces rustres (Antoine, Signoret, Matrat, Degeorge, Desfontaines et Cie) sont aussi sordides et maupiteux que les témoins de l'affaire de Corancez. Mmes Ellen Andrée, Becker et Fleury, se montrent excellentes ; la poule ne coupe pas la réplique des camarades par des gloussements intempestifs ; admirable et noble artiste, Mme Marie Laurent met une grandeur tragique, peut-être inopportune, dans la composition de *La Grande* ; Tervil figure un *Lambourdieu* parfait ; et la vache ne s'oublie pas en scène.

Joli bibelot d'étagère pour amateur d'exotisme. Polaire, la souple et gracile et troublante Polaire, après avoir justement triomphé au *Caf.-Conc.*. dans le genre hystéro-loufoque, souhaite avec ardeur s'adonner à la comédie. Ambition louable entre toutes, et qui part d'un naturel artiste. *Claudine à Paris,* pièce menue faite à sa taille, lui permet de montrer aux Bouffes-Parisiens beaucoup de feu sacré, d'intelligence scénique, de fantaisie vaillante. Et puis, on échange des gifles et des cartons dans les couloirs, aux entr'actes. Bonne publicité, cela.

D'ailleurs, M. Victor Sylvestre est homme de ressource ; il sait se retourner et a toujours quelqu'un derrière lui. Ajoutons que cette exquise Polaire eut une excellente presse. M. Lucien Muhlfeld loue la gentillesse de ses déhanchements. Et M. Muhlfeld s'y connaît.

Encore un théâtre ?... Mon Dieu, oui !... Celui-ci s'appelle *Les Latins* et a très littérairement débuté avec *Alleluia* de Marco Praga (un succès pour le comédien Bour, chercheur et convaincu) et avec la *Sotie de Bridoye* de MM. Laurent Tailhade et Raoul Ralph. — Au sujet de Laurent Tailhade, emprisonné, « Le Cri de Paris » estime qu'une mesure de clémence serait équitable, et pense que « quelques articles de polémique, écrits aux heures de combats, ne doivent point faire oublier les nobles vers » de Tailhade. Nous nous associons au vœu de notre confrère.

Pendant les voyages de Mme Réjane, Porel a monté *Le Voyage de M. Perrichon.* Quel habile homme, ce mari de la directrice ; et combien fâcheuse sa réconciliation avec Bergerat. Sans elle, Caliban avec sa verve coutumière, eut épilogué sur "le truc de Porel"... Ce truc, ce secret de Pulcinella, bornons-nous à le noter au passage : il consiste à ne donner aucune nouveauté à succès quand Réjane opère en province. Que si, contre toute attente, l'ouvrage récent réalise d'estimables moyennes, on le supprime dès la première recette plus faiblarde. Après quoi l'on explique aux actionnaires quelquefois admiratifs : « Vous voyez bien : Quand Madame n'est pas là, le Vaudeville se meurt, le Vaudeville est mort !... Or donc, ne récriminez point : Si Madame coûte cher, Madame vaut l'argent »...

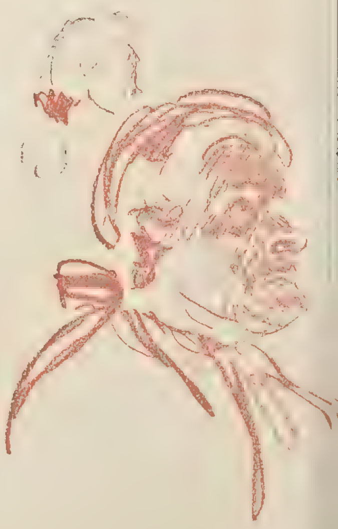
Ce truc est très simple ; mais encore fallait-il, comme dit l'autre, le trouver !

Et puis, dans *La Passerelle*, de l'agressif Francis de Croisset, Réjane se déshabille deux fois : On le voit, la Direction ne recule devant aucun sacrifice !...

Deux éminents critiques — gens de bien — affirmaient à l'avance que *Stella*, le nouveau spectacle du théâtre Gémier, n'aurait pas une longue carrière. Ainsi auguraient-ils de *La Vie Publique,* qui eut sur cette même scène un succès durable et triomphal.

Ces illustres seigneurs pourraient bien, une fois encore après tant d'autres, s'être trompés ; *Stella*, l'œuvre d'un modeste et probe artiste, M. Jules Case, qui s'est adjoint pour collaborateur, M. Eugène Morel, auteur applaudi de *Dans la Nuit*, reste au répertoire du théâtre et sera souvent reprise.

La pièce fut jouée, avec une perfection qui n'exclut point le naturel, par Mmes Andrée Mégard, Renée Bussy, Jane Heller, Marcelle, Jullien et Claudia, et par MM. Gémier, Burguet, Baulieu, Frédal, Jarrier, Arvel et Maxence.



Le Théâtre du Parc, à Bruxelles, annonce pour le 26 février une représentation de *Mangeront-ils ?...* Voilà une bonne leçon donnée à ces messieurs de la Comédie-Française qui, pour la plupart, n'ont point lu sans doute l'œuvre hautement lyrique de Hugo. A moins que chacun d'entre eux ne veuille jouer le rôle principal... Ignorance ou cabotinage ?

Hugues DELORME.

5e ANNÉE. N° 59. — 15 Février 1902 PRIX : 50 cent.

COCORICO



Paul BOUTIGNY, Directeur, 9, Rue Say. — Louis GEISLER, Administrateur, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS

COCORICO

SOMMAIRE

TEXTE

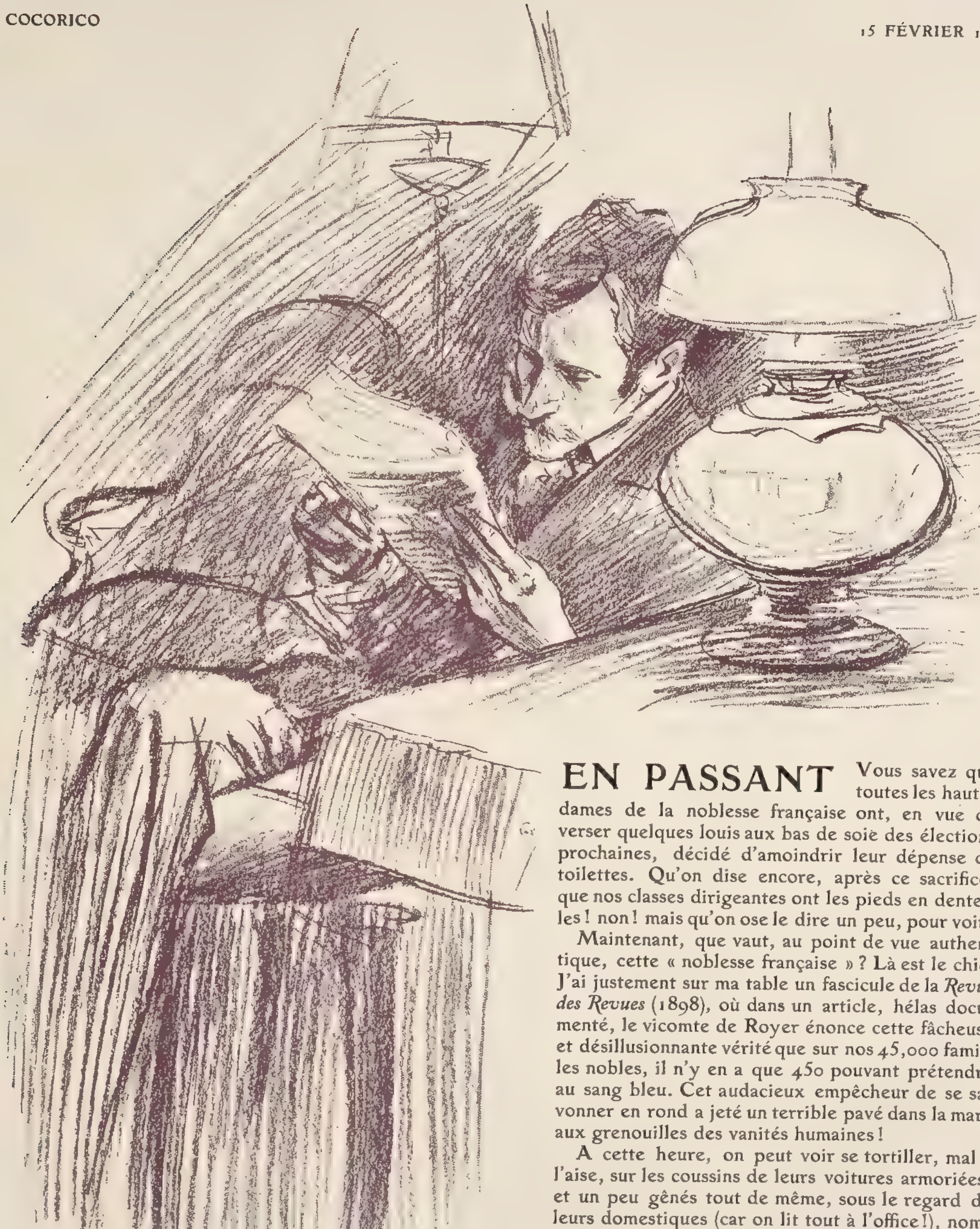
DESSINS

Papier, Gravure en couleurs et Impressions Louis GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS

PARIS : 7 francs — ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : Paul BOUTIGNY — *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IX[e] — *Administrateur :* Louis GEISLER, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS



EN PASSANT

Vous savez que toutes les hautes dames de la noblesse française ont, en vue de verser quelques louis aux bas de soie des élections prochaines, décidé d'amoindrir leur dépense de toilettes. Qu'on dise encore, après ce sacrifice, que nos classes dirigeantes ont les pieds en dentelles! non! mais qu'on ose le dire un peu, pour voir!

Maintenant, que vaut, au point de vue authentique, cette « noblesse française » ? Là est le chic. J'ai justement sur ma table un fascicule de la *Revue des Revues* (1898), où dans un article, hélas documenté, le vicomte de Royer énonce cette fâcheuse et désillusionnante vérité que sur nos 45,000 familles nobles, il n'y en a que 450 pouvant prétendre au sang bleu. Cet audacieux empêcheur de se savonner en rond a jeté un terrible pavé dans la mare aux grenouilles des vanités humaines!

A cette heure, on peut voir se tortiller, mal à l'aise, sur les coussins de leurs voitures armoriées, et un peu gênés tout de même, sous le regard de leurs domestiques (car on lit tout à l'office!), nombre de marquis et de barons fort reluisants, dont les marquisats et les baronnies ne valent pas chipette.

Il est toujours ennuyeux de se dire que Joseph se paye votre tête en vous abaissant le marche-pied! Pour geai qu'on soit, on tient à ses plumes de paon.

Les vrais gentilshommes doivent parfois bien s'amuser des faux. Et qu'il est joli ce vieux mot de Louis XVIII! Le roi donnait audience à un financier désireux de s'anoblir, et qui s'appelait Mer. « Vous voulez une particule, cher monsieur Mer? Mais comment donc! Prenez-en deux »! L'une devant, l'autre derrière; le nom eut porté bonheur, en effet!

Oserai-je demander à Qui de droit, de prendre quelques mesures propres à rétablir la possibilité de circulation, à l'orée du passage Jouffroy, sur le boulevard Montmartre. Un concours de circonstances agglutine en cet endroit, la foule, surtout le soir venu, à un tel point qu'à moins de se frayer un passage à coups de couteau, — et Manda vient d'être arrêté! — il est totalement interdit à n'importe qui, de faire un pas sur ces quelques mètres d'asphalte. Trois courants de passants se rencontrent sur ce point et se contrarient : les gens qui vont de la Madeleine vers la Bastille, ceux qui, débouchant du passage Jouffroy, voudraient aller, soit à droite, soit à gauche, soit tout droit vers le passage des Panoramas. Expansion en éventail. Ajoutez à cela deux kiosques à journaux plantés là comme par hasard, et deux terrasses de cafés.

Ce n'est pas tout. Un cinématographe-réclame installé en face, près des Variétés, fige, sur la bordure du trottoir, une énorme quantité de badauds. En sorte que, pris entre les deux terrasses, les deux kiosques, les trois courants de monde en marche et le monde arrêté pour regarder, le Parisien pressé que sa mauvaise étoile amène en ce maelstrom n'a plus qu'à renoncer à sa course ou à lâcher son rendez-vous.

Nous buvons certainement de l'eau sale, à Paris; mais qu'on se rassure, nous n'y buvons pas que de l'eau de Seine.

On rencontre parfois, à travers champs, dans la campagne, de longs serpents de maçonnerie qu'emplit un glou-glou mystérieux. Ce sont des aqueducs qui, du fond des provinces, amènent à la capitale les rivières captées. Paris, géant altéré qui boit d'une haleine les fleuves, dépouille ainsi de leur fraîcheur, maints pays et maints paysages. Là, où jadis coulait, froufroutante sous les herbes, entre les saules trapus ou les peupliers élancés, l'Avre ou la Dhuys ou la Vanne ou telle autre Rize départementale et limpide, on ne voit plus qu'un long tuyau de pierre ou de béton, géométrique et rigide. Les roseaux des berges sont morts, puisqu'il n'y a plus de berges, et c'est fini de la chanson joyeuse du courant où sautaient les vertes grenouilles dans la moire d'or du soleil. Et tout cela pour faire, des robinets de cuivre sur nos pierres d'évier, tomber un liquide qui s'est souillé dans les conduites urbaines et chargé de microbes comme un réclusionnaire de vices.

Je comprends un peu beaucoup, les esprits bucoliques qui crient haro sur le Progrès. Ils ont tort, sans doute, mais qu'ils ont de bonnes raisons pour croire qu'ils ont raison!

Louis MARSOLLEAU





LE POT

I

Comme il lui est déjà arrivé plus d'un malheur, au lit, Poil-de-Carotte a bien soin de prendre ses précautions chaque soir. En été, c'est facile. On voit clair à 9 heures, et quand Madame Lepic l'envoie se coucher, Poil-de-Carotte fait volontiers un tour dehors ; et il passe une nuit tranquille.

L'hiver, la promenade devient une corvée. Il a beau prendre, dès que la nuit tombe, une première précaution, il ne peut espérer qu'elle suffira jusqu'au lendemain matin. On dîne, on veille, neuf heures sonnent, il y a longtemps que c'est la nuit, et la nuit va durer encore une éternité. Il faut que Poil-de-Carotte prenne une deuxième précaution.

Et ce soir, comme tous les soirs, il s'interroge.

— Ai-je envie ? se dit-il ; n'ai-je pas envie ? D'ordinaire il se répond « oui » soit que, sincèrement, il ne puisse reculer, soit que la lune l'encourage par son éclat.

Quelquefois Monsieur Lepic et grand Félix lui donnent l'exemple. D'ailleurs la nécessité ne l'oblige pas toujours à s'éloigner de la maison, jusqu'au fossé de la rue, presque en pleine campagne. Le plus souvent il s'arrête au bas de l'escalier ; c'est selon.

Mais, ce soir, la pluie crible les carreaux, le vent a éteint les étoiles et les noyers ragent dans les prés.

— Ça se trouve bien, conclut Poil-de Carotte, après avoir délibéré sans hâte ; je n'ai pas envie.

Il dit bonsoir à tout le monde, allume une bougie, et gagne, au fond du corridor, à droite, sa chambre nue et solitaire. Il se déshabille, se couche et attend la visite de Madame Lepic. Elle le borde serré, d'un unique renfoncement, et souffle la bougie. Elle lui laisse la bougie et ne lui laisse point d'allumettes. Et elle l'enferme à clef parce qu'il est peureux. Poil-de-Carotte goûte d'abord le plaisir d'être seul. Il se plaît à songer dans les ténèbres. Il repasse sa journée, se félicite de l'avoir fréquemment échappé belle, et compte, pour demain, sur une chance égale. Il se flatte que, deux jours de suite, Madame Lepic ne fera pas attention à lui, et il essaie de s'endormir avec ce rêve.

A peine a-t-il fermé les yeux qu'il éprouve un malaise connu.

— C'était inévitable, se dit Poil-de-Carotte.

Un autre se lèverait. Mais Poil-de-Carotte sait qu'il n'y a pas de pot sous le lit. Quoique Madame Lepic puisse jurer le contraire, elle oublie toujours d'en mettre un. A quoi bon ce pot puisque Poil-de-Carotte prend ses précautions.

Et Poil-de-Carotte raisonne, au lieu de se lever.

— Tôt ou tard, il faudra que je cède, se dit-il. Or, plus je résiste, plus j'accumule. Mais si je fais pipi tout de suite, je ferai peu, et mes draps auront le temps de sécher à la chaleur de mon corps. Je suis sûr par expérience que maman n'y verra goutte.

Poil-de-Carotte se soulage, referme ses yeux en toute sécurité et commence un bon somme.

II

Brusquement il s'éveille et écoute son ventre.

— Oh ! oh ! dit-il, ça se gâte !

Tout à l'heure il se croyait quitte. C'était trop de veine. Il a péché par paresse hier soir. La vraie punition



ETUDE

approche. Il s'assied sur son lit et tâche de réfléchir. La porte est fermée à clef. La fenêtre a des barreaux. Impossible de sortir. Pourtant il se lève et va tâter la porte et les barreaux de la fenêtre. Il rampe par terre et ses mains rament sous le lit à la recherche d'un pot absent. Il se couche et se lève encore. Il aime mieux remuer, marcher, trépigner que dormir et ses deux poings refoulent son ventre qui se dilate.

— Maman, maman ! dit-il d'une voix molle, avec la crainte d'être entendu, car si Madame Lepic surgissait, Poil-de-Carotte, guéri net, aurait l'air de se moquer d'elle. Il ne veut que pouvoir dire demain qu'il appelait.

Et comment crierait-il ? Toutes ses forces s'usent à retarder le désastre.

Bientôt une douleur suprême met Poil-de-Carotte en danse. Il se cogne au mur et rebondit. Il se cogne au fer du lit. Il se cogne à la chaise, il se cogne à la cheminée dont il lève violemment le tablier et il s'abat entre les chenêts, tordu, vaincu, heureux d'un bonheur absolu.

Le noir de la chambre s'épaissit.

III

Poil-de-Carotte ne s'est endormi qu'au petit jour, et il fait la grasse matinée, quand Madame Lepic pousse la porte comme si elle reniflait de travers.

— Quelle drôle d'odeur ! dit-elle.

— Bonjour, maman, dit Poil-de-Carotte.

Madame Lepic arrache les draps, flaire les coins de la chambre et n'est pas longue à trouver.

— J'étais malade et il n'y avait pas de pot, se dépêche de dire Poil-de-Carotte.

— Menteur ! menteur ! dit Madame Lepic.

Elle se sauve, rentre avec un pot qu'elle cache et qu'elle glisse prestement sous le lit, flanque Poil-de-Carotte debout, ameute la famille et s'écrie :

— Qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel pour avoir un enfant pareil ?

Et tantôt elle apporte des torchons, un seau d'eau, elle inonde la cheminée comme si elle éteignait le feu, elle secoue la literie et elle demande de l'air ! de l'air ? affairée et plaintive.

Et tantôt elle gesticule au nez de Poil-de-Carotte ;

— Misérable ! tu perds donc le sens ! Te voilà donc dénaturé ! Tu vis donc comme les bêtes ! On donnerait un pot à une bête qu'elle saurait s'en servir. Et toi, tu imagines de te vautrer dans les cheminées. Dieu m'est témoin que tu me rends imbécile, et que je mourrai folle, folle, folle !

Poil-de-Carotte, en chemise et pieds nus, regarde le pot. Cette nuit il n'y avait pas de pot, et maintenant il y a un pot, là, au pied du lit. Ce pot vide et blanc l'aveugle, et s'il s'obstinait encore à ne rien voir, il aurait du toupet.

Et comme sa famille désolée, les voisins goguenards qui défilent, le facteur qui vient d'arriver, le tarabustent et le pressent de questions :

— Parole d'honneur ! répond enfin Poil-de-Carotte, moi, je ne sais plus. Arrangez-vous.

Jules RENARD.



Hervier



INLEN

COCORICOS

UN HOMME FOSSILE. — Pour une fois louangeons. Un de nos ministères possède un haut fonctionnaire qui mérite que l'on parle de lui. C'est un brave homme, vieux républicain, très quarante-huitien, à cheval sur les principes. Depuis longtemps il est chevalier de la légion d'honneur. Ces temps derniers son ministère lui fit savoir qu'on allait lui accorder la rosette d'officier. Sans aucune hésitation il la refusa, déclarant avec simplicité « qu'il ne connaissait pas de degré dans l'honneur, » et qu'étant chevalier il entendait le rester, sans plus, ne voulant pas avilir par des marchandages, une distinction qu'il était très fier de posséder.

Nous dédions cette moralité à tous les hauts dignitaires de l'ordre pour qu'ils méditent cette phrase d'un brave homme...

CONTE SUR UN VICOMTE. — Je ne sais qui a dit que M. Caillaux, ministre des finances, avait choisi le personnel de son cabinet dans le d'Hozier. Rarement réflexion ne fut plus juste. Parcourez la liste de ses auxiliaires fidèles et vous y rencontrerez en effet les noms les plus aristocratiques de France.

Ça produit peut-être un heureux effet dans les circonscriptions très réactionnaires de notre jeune ministre, mais quelles confusions fâcheuses cela peut provoquer. Jugez plutôt.

Ces temps derniers un de nos confrères de la presse parisienne s'en va aux Finances quérir des renseignements pour le journal où il collabore. Il demande le chef de cabinet. Comme celui-ci est absent, l'huissier lui propose de passer sa carte à M. X. de Y., son collègue. Le solliciteur accepte et le voilà s'expliquant avec le monsieur en question.

L'entrevue terminée, il prend congé et dans l'antichambre — pour renseigner précisément ses lecteurs — il demande à l'huissier : Quel est le titre de M. X. de Y.? voulant savoir par là s'il était chef adjoint ou sous-chef du cabinet. — Lors, l'homme à chaîne d'argent se rengorge et lui répond avec emphase : Son titre : il est vicomte, monsieur.

Ahurissement de notre confrère qui après nous avoir raconté cette histoire ajoute non sans raison : C'est épatant comme cette « défense républicaine » ressemble au règne de Charles X.

LES SURNOMS DE NOS GRANDS HOMMES. — Depuis quelque temps M. Leygues, ministre de l'Instruction Publique fait beaucoup parler de lui. Il prononce de grands discours, on l'affiche, il donne des bals parés et costumés, en un mot le voilà grand homme, se croyant indispensable à la tête du ministère qu'actuellement il dirige.

M. Leygues s'imagine tenir dans l'université une place équivalente à celle de Duruy, son très illustre prédécesseur. Détrompons-le. L'Université le blague et n'a pour lui aucune estime. Le nom sous lequel on le désigne en est la preuve, car Messieurs nos Professeurs lorsqu'ils ont à parler de leur « Grand Maître » ne l'appellent jamais autrement que « Vercingétorix Chauve ». Ça n'est vraiment pas mal.

D'ailleurs, le fait n'est pas rare dans les milieux parlementaires envers lesquels on est très injuste en leur refusant tout esprit. On aime au Palais Bourbon les qualificatifs et souvent on en trouve de cruels. Les adversaires de M. Deschanel ne le connaissent que sous le nom de « Ripolin » et il faut avouer que le genre de beauté de notre jeune président fait assez penser à ce produit. Mais c'est M. Faberot, aujourd'hui rendu à la chapellerie qui se distinguait le plus dans ce sport particulier. Semoncé un peu sur le ton triste qui lui est habituel, par l'ex-président Brisson, il coupa net sa harangue par cette déclaration : « Vous êtes lugubre comme un vieil orphelin ». Et depuis ce jour M. Brisson a été et est resté « le Vieil Orphelin ».

DESSINS ET DESSEINS PERVERS. — Le marquis de Priola, le dernier don Juan où l'on pose, a trouvé le public plus récalcitrant que ses mille et trois maîtresses légendaires. Il y a plus d'épines que de roses dans le bouquet offert à l'auteur par la généralité de l'opinion.

La scène entre autres, où l'irrésistible Vieux Marcheur donne à feuilleter à une de ses visiteuses, à seule fin de lui dégeler son sang-froid, une collection d'estampes érotiques, a semblé un peu bien naïve, voire coco et raplapla.

Depuis les progrès de la photographie, les grandes dames qui fréquentent les petits rez-de-chaussée en ont vu bien d'autres, de toutes les couleurs; et tous les trésors des musées secrets, ne leur monteraient pas le bourrichon d'un cran de plus.

Faut-il rappeler ici le mot de la Parisienne qui, — après avoir attentivement considéré les pages d'un album « suggestif » dont certain clubman, jouant les Priola à la ville, croyait lui aussi, s'être fait un argument incendiaire, rejeta l'objet sur la table et dit simplement — :

« Ce n'est que cela ? »

L'instruction des yeux est complète, chez nous. Il faut chercher autre chose.

WATTEAU CALOMNIÉ. — Et à ce propos, j'ai déniché dans le *Temps*, journal de toutes les compétences cependant, cette phrase qui m'a éberlué : « Tant on voit du Watteau, qu'à la fin on s'en lasse! » Et notez qu'il s'agit précisément de l'imagerie obscène.

Or, jamais Watteau ne fut, je ne dirai pas, même obscène, mais libertin ni grivois. Une confusion s'est établie dans l'esprit du chroniqueur, entre le peintre du *Pierrot* qu'on voit au Louvre, et les petits maîtres « fripons » du XVIIIe siècle qui, eux, ne se gênèrent point, en d'innombrables compositions galantes, pour fourrager des jupes, et délacer des corsages, culbuter des bergères sous la coudrette et des présidentes sur les sophas. Ces œuvres, vulgarisées à l'infini par la reproduction et toujours soigneusement dédiées à des princes de l'église ou à d'austères magistrats, décoreraient, en effet, malaisément les dortoirs d'un pensionnat de demoiselles!

Mais Watteau! Watteau fut un artiste de grâce chaste et d'élégance habillée. Quoi de moins pervers que *l'Embarquement pour Cythère*? Mélancolie du paysage, tendresse triste des attitudes, c'est un poème de rêve, une romance sans paroles. Le reste est à l'avenant. Soyez sûrs que ce n'est pas du Watteau que Priola montre à sa belle!

UN MOT BIEN PROFESSIONNEL. — Je le signale à Mirbeau. Il est authentique et quasi touchant dans sa férocité inconsciente.

Un médecin de quartier, — je pourrais le nommer — rencontre un ami qui lui demande comment vont les affaires. On sait que pour un médecin, elles vont bien quand nous allons mal.

Et notre Esculape, d'un air sombre :

« Abominablement! tout le monde se porte comme un charme, par ici! Et puis, il y a des choses qui me mettent hors de moi! Ainsi, tiens! l'année dernière, il y a eu un début d'épidémie de typhoïde. Ça commençait à marcher! — *Avec accablement :* Et on l'a enrayée!! — *Se croisant les bras comme pour contenir son indignation :* Et qui est-ce qui l'a enrayée? — *Avec une fureur éclatante et un haussement d'épaules amèrement réprobateur :* Des... des médecins!!!

LES FAUX MOLLETS D'ALBION. — Des industriels qui font en ce moment des affaires d'or à Londres, ce sont les fabricants de faux mollets. Non pas comme on pourrait le croire, parce que le nombre des cyclistes a augmenté, mais à cause des prochaines fêtes du couronnement d'Edouard VII.

Dans les grandes cérémonies publiques anglaises, en effet, tous les personnages de la cour, tous les hauts dignitaires, tous les "*peers*" doivent paraître en culotte courte et en bas de soie. Or, les bas de soie collants ne font de l'effet que quand on a quelque chose à mettre dedans.

Le métier de fabricant de mollets est très lucratif en Angleterre, à en croire du moins M. Clarkson, qui est le roi dans le domaine du rembourrage.

C'est surtout à l'approche des vacances, déclare-t-il que les affaires marchent. Les alpinistes, les chasseurs, les joueurs de golf, les cyclistes, les automobilistes se font faire de solides jambes que la nature leur a refusées. Parmi nos bons clients, nous comptons aussi les valets de chambre, de pied, les cochers de grandes maisons. Une belle paire de mollets a droit à des gages supérieurs. Puis nous avons les artistes dramatiques, les danseuses...

A quoi se fier désormais!..

ON RACONTE — mais que ne raconte-t-on pas? — qu'il y a eu quelque difficulté pour certains journaux d'obtenir des invitations aux fêtes de l'Hôtel-de-Ville.

La raison de cette parcimonie inaccoutumée du bureau du Conseil serait piquante.

Il paraît que M. Dausset, président, se serait réservé pour lui personnellement, 3000 invitations à chacun des bals.

M. Dausset qui a des lettres, à titre d'ancien professeur, se serait-il inspiré de ses souvenirs classiques tout en modernisant Molière?

Il n'y a plus de Mamamouchis. Les Turcs, depuis Abdul Hamid, n'ont plus aucune gaîté. Mais beaucoup de bourgeois sont aujourd'hui gentilshommes et les apothicaires sont tous électeurs.

L'entrée dans les salons de l'Hôtel-de-Ville de 3000 électeurs dansants, c'est un divertissement qu'il n'est pas à la portée de tout le monde de se donner.

GLANES SUR VICTOR HUGO. — La modestie était le moindre défaut du grand homme. Il en convenait d'ailleurs avec franchise et de bonne grâce, et s'amusait quelquefois, vers la fin de sa carrière, aux jours d'apothéose, dans ce salon de l'avenue d'Eylau où passèrent tant d'admirateurs, et tant de raseurs aussi, à estomaquer ses thuriféraires par tel mot d'un orgueil tellement démesuré que les gens en demeuraient béats et la respiration coupée comme d'un choc reçu en pleine poitrine. Il était ensuite le premier à en rire avec les personnes de son intimité. Car une des joies de Hugo était de se parodier lui-même ; et il excellait à ce jeu.

Ne répondit-il pas un jour à un visiteur qui lui vantait, un peu trop longuement, les délices balnéaires de la côte d'azur :

— Comment? Vous vous baignez dans la Méditerranée? C'est bien petit. MOI! je ne me baigne que dans l'Océan!!!

Ce qu'il mangeait. — Aimez-vous les mélanges? Victor Hugo les adorait ; et la cuisine des sorcières de Macbeth n'eût certainement pas rebuté l'hôte de Hauteville-House. Voyez plutôt la recette culinaire qui suit : à table, le repas finissant, le poète s'amusait à renverser pêle-mêle dans son assiette, tout ce qui restait de tout ce qu'on avait servi : œufs, viandes, légumes, sauces et fritures. Il découpait et hachait à petits coups de couteau cette satanique pâtée, puis renversait dessus, la salière. Cela s'appelait *le gribouillis.* C'est Georges Hugo qui au cours d'un article bien intéressant de souvenirs sur son aïeul, nous révèle cet « horrible détail ».

Hugo avait l'estomac aussi solide que le cerveau décidément.

Autographes et Originaux. — On sait que Burty possédait une volumineuse collection de lettres du maître historiées de dessins inédits. Ce qu'on sait moins, c'est comment Burty avait acquis ce trésor. Voici.

Victor Hugo ne fut jamais un prodigue ; et dans leur prime jeunesse, ses deux fils ne risquèrent point l'ophtalmie à trop voir la couleur de son argent. En revanche il ne leur ménageait pas sa correspondance et n'économisait par l'encre, leur écrivant, à l'un ou à l'autre presque quotidiennement.

Aussi, qu'arrivait-il? Charles et François Hugo, dépourvus de pécule et faisant flèche de tout bois, allaient tout bonnement vendre au bon Burty qui les leur achetait, les épîtres paternelles, enjolivées de leurs illustrations. Firent-ils pas mieux que de se plaindre?

Page d'Album. — Le maître abhorrait les « Philistins » et les Snobs. Persécuté jadis par un chasseur d'autographes qui voulait à toute force enrichir son album de la signature tant illustre ; le penseur profond se décida enfin à coucher sur le vélin d'une page ce distique rageur et sans prétention :

> Volontiers, il aurait écrit sur son chapum,
> C'est moi qui suis Guyot, berger de cet album!

Le chasseur d'autographes s'appelait Guyot, en effet;



Jules Chéret

Profondément froissé, il déclara désormais que « Monsieur Victor Hugo n'était pas un homme sérieux » ! passa à Ponsard, et fut un de ceux qui sifflèrent aux *Burgraves.*

Les Enfants s'amusent. — Les génies aussi. Vous vous rappelez la charade composée par Victor Hugo, et dont l'énoncé, — quand on l'articulait, — volontairement amphigourique, était une façon de chef-d'œuvre :

Mon premier aux chats plaît ;
Mon second haut au bas est,
Et mon tout paît.

C'est : *mouton* (mou, ton). Mais ce chapelet, ce basset et ce toupet déconcertaient les œdipes. Et Hugo riait. — comme un tonnerre.

AU LOUVRE. — A l'occasion faites l'expérience... Quand dans votre journal, Chose ou Machin écrira un article où il sera parlé de Rembrandt, Velasquez, Delacroix — ceux-là ou d'autres — allez au Louvre, lisez devant Delacroix, Velasquez ou Rembrandt, l'article en question, et vous verrez se précipiter aussitôt un gardien pour vous arracher le journal des mains. Montrez-lui la feuille, essayez de lui faire comprendre que vous ne lisez pas le journal, mais quelques lignes concernant le peintre, le tableau devant lequel vous vous trouvez et que rien n'est plus logique que de relire une critique devant l'œuvre critiquée ; il vous répondra que "*c'est le réglement*" et vous menacera d'expulsion. Enfin si vous lui montrez une vieille dame confortablement installée sur une banquette, une bouche de chaleur sous les pieds, le nez plongé dans le *Maître de Forges*, et si vous vous étonnez qu'il permette cette lecture, il vous dira que "*c'est un guide*". Car pour un gardien, paraît-il, un livre est fatalement un Baedecker et dans un journal il ne peut y avoir autre chose qu'un feuilleton et de la politique.

Après ça, vous me direz qu'il n'est pas du tout indispensable de pouvoir lire Chose ou Machin devant Rembrandt, Velasquez ou Delacroix ; d'accord, mais si pourtant un Théophile Gautier, un Fromentin nous arrivait...

Les Expositions.

— *Sisley* — chez Durand-Ruel une vingtaine de Sisley — pas des meilleurs — sont réunis et cela nous a donné l'occasion de revoir les Degas, les Monet, surtout l'admirable portrait de Manet par Fantin-Latour.

Jeanniot. — Galerie des Artistes modernes, où vous retrouverez dans les œuvres exposées toutes les excellentes qualités de l'artiste.

Vues du bois de Boulogne, paysages de Normandie, bords de l'Aube et figures. De bonne peinture et de beaux dessins.

Société des Aquarellistes français. — Quelques aquarelles intéressantes noyées — si j'ose dire — sous le flot d'aquarelles sans intérêt. On doit ou peut regarder les envois de MM. Louis Besnard, Grasset, Guignard, Jeanniot, La Touche, Rochegrosse. Mieux vaut passer et ne pas voir ceux de MM. Bourgain, Boutigny, Clairin, Dameron, Detaille, Geoffroy, Leloir, A. Moreau, Tenré, Vibert, etc., etc.



LES POETES STUPIDES

Le bon Propriétaire

. . . .

. . . .

Mais un homme apparait sur le seuil de la porte :
« — Ah ! mesdames, bonjour, dit-il d'une voix forte ;
« Le quartier s'embellit, comme vous le voyez,
« Et me voilà contraint d'augmenter mes loyers. »
« — Hélas, en travaillant dimanches et semaine,
« A payer deux cents francs nous avions tant de peine ! »
« — Eh bien, ma bonne dame, arrangeons tout ceci.
« J'ai dans la rue aux Ours qui n'est pas loin d'ici,
« Une maison. Je sais votre embarras extrême.
« Ce sera deux cents francs parce que je vous aime.
« C'est dit. Vous acceptez, n'est-ce pas ? »
« — Il le faut.
« Au revoir donc, monsieur. »
« — Mesdames, à bientôt. »

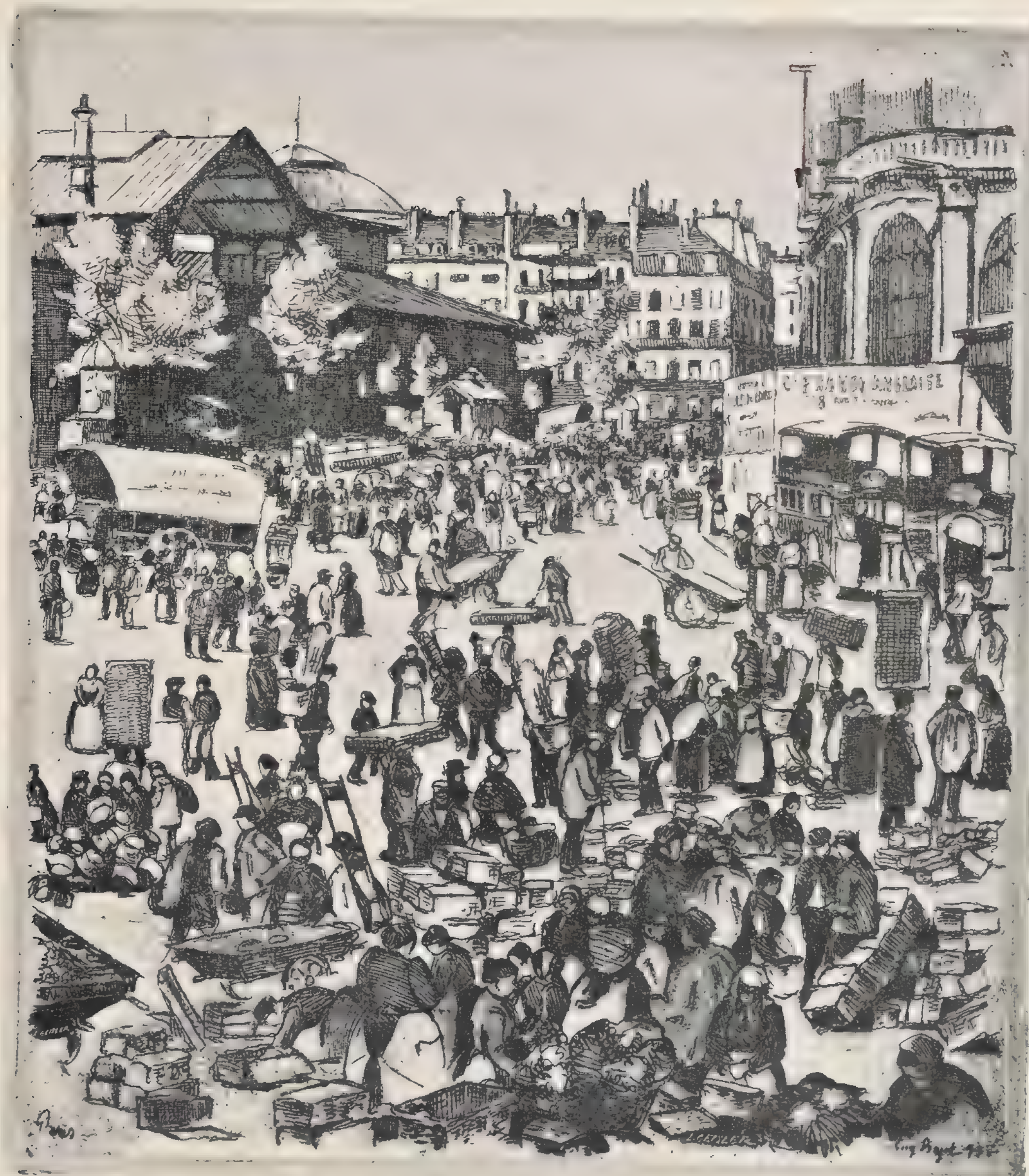
(Le drame de la fenêtre)

Vicomte Henri de BORNIER.

CHANSON D'AVRIL

C'était en avril, un dimanche,
Oui, le dimanche !
J'étais heureux...
Vous aviez une robe blanche,
Et deux gentils brins de pervenche
Dans les cheveux.
Nous étions assis sur la mousse,
Oui, sur la mousse,
Et sans parler,
Nous regardions l'herbe qui pousse,
La feuille verte et l'ombre douce,
Oui, l'ombre douce,
Et l'eau couler,
Un oiseau chantait sur la branche,
Oui, sur la branche ;
Puis il s'est tu.
J'ai pris dans ma main ta main blanche...
C'était en avril, un dimanche,
Oui, le dimanche
T'en souviens-tu ?

Édouard PAILLERON.
(1834-1899).



LES HALLES
EUGÈNE BÉJOT



LES PLANCHES

M. François de Curel possède deux cent mille livres de rentes. Cela constitue le droit de vivoter gentiment en province, mais aussi l'absolue obligation de n'écrire que des œuvres presque parfaites. A cette difficile contrainte, le gentilhomme campagnard s'était soumis avec *L'Invitée* et *Le Repas du Lion*; mais *La Fille Sauvage* a navré ses plus sincères amis : Rien de plus prétentieusement banal en son incohérence que ces six actes interminables, écrits, hélas, dans une langue souvent éloquente et parfois poétique : Pour l'amour de la littérature, que de sottises n'affirme-t-on point?... Ma parole, cela donnerait envie de traduire Scribe en français, pour voir... Car M. de Curel n'a pas plus d'esprit que Scribe dès qu'il veut être spirituel...

Interviewé sur le secret de son âme et le souci de sa dernière œuvre, M. de Curel a offert à un rédacteur de *La Patrie* cette phrase définitive et textuelle : « Dans ma pièce, je me suis *tout simplement* proposé de synthétiser l'humanité... »» *Tout simplement !...* M. de Curel est plus comique qu'on ne le suppose.

La Fille Sauvage jouit d'une interprétation qui rendrait toute autre pièce compréhensible et intéressante : Mlle Suzanne Després, dans la première partie du rôle surtout, est remarquable. M. Signoret qui ressemble à S. S. Léon XIII, joue délicieusement son personnage ; et je crois devoir recommander à M. de Montesquiou-Fezensac le petit complet porté par Antoine dans l'acte à Bayreuth.

Le mariage de Kretchinsky, que MM. Bienstock et Gohier ont traduit du russe à notre intention, est applaudi depuis un demi-siècle chez nos récents amis les Cosaques; et les deux héros principaux, Kretchinsky et Raspluïeff, escrocs de haut vol ou de basse pègre, jouissent dans le populaire d'un renom égal à celui de Robert Macaire et de Bertrand, de Tricoche et de Cacolet, ces fripouilles éminemment françaises. Il va sans dire que la chose a quelque peu vieilli ; mais l'amusement des détails, l'exotisme pittoresque de certains caractères ; l'excellence de l'interprétation valent à cet ouvrage bravos et rires unanimes. MM. Baudoin et Gémier s'y montrent tout à fait remarquables.

Sur cette même scène de la Renaissance et, dans le même spectacle, *Colombine*, un acte assez maladroit, mais si adroitement joué par Mlle Charlotte Wiehe, et un petit chef-d'œuvre d'Octave Mirbeau : *Le Portefeuille*. M. Berthier y personnifie un commissaire de police mondain et mufle tout à fait remarquable; Mlle Jeanne Heller par sa grâce souriante et son joli visage, sauve ce que pourrait avoir de scabreux le personnage de la pseudo-pierreuse. Quant au directeur-acteur,voici l'opinion de Catulle Mendès, que je cite textuellement, car on ne saurait mieux dire : — « Ce qui n'a rien de douteux, c'est le rare talent de M. Gémier qui, nettement, sans excès, mais d'un art sûr, d'une intensité si poignante, a fait de Jean Guenille un type si personnel et si génial à la fois, qui fait songer à la beauté d'une cruelle eau-forte. » De fait, voilà une des plus grandes et plus nettes créations du jeune comédien, lequel en compte tant d'excellentes.

Il sera pardonné beaucoup à la Comédie Française en faveur de l'admirable et réconfortante reprise des *Burgraves*. Les vieux regrattiers de mélos, les jeunes esthètes au cervelet putréfié en sont pour leurs frais d'infamie, de stupidité; et, le gâteux Montépin à l'égal du constipé André Gide eurent beau dégobiller le long des "rambuteaux" de la Presse leur sanie bilieuse, ces seigneurs sans importance n'empêchèrent point la multitude d'être secouée dans l'âme par le verbe immortel du plus formidable des poètes. Mais il faut proclamer aussi que les interprètes des *Burgraves* — tous les interprètes — à force de foi artistique ou de talent — sont dignes de jeter en pâture à l'enthousiasme religieux des foules, ces vers sonores et ces sublimes pensées.

Hugues DELORME.

5me ANNÉE. N° 60. — 1er Mars 1902 COCORICO PRIX : 50 cent.



COCORICO

SOMMAIRE

TEXTE

DESSINS

Papier, Gravure et Impression LOUIS GEISLER, aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS
PARIS : 7 francs — ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : PAUL BOUTIGNY — *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IXe — *Administrateur :* LOUIS GEISLER, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS



LOUIS ANQUETIN

EN PASSANT Les trois amiraux de terre ferme dont s'honore notre parlement, MM. de Lanessan, Lockroy et Pelletan, se sont, ces jours derniers, rompu quelques gaffes à la figure, à propos de sous-marins et de cuirassés à construire ou à ne pas construire. Des mots ! des mots ! comme dit l'autre. Mais qui disent sans le vouloir, l'incurie, l'impuissance et la fainéantise de cette vieille maîtresse d'archevêques qu'est la marine française. Hélas ! il y a si longtemps que cette antique douairière monte au pays des petits bateaux qui ne vont pas sur l'eau !

Je me souviens que, né à Brest, j'ai eu, durant toute ma prime jeunesse, dans les yeux, le spectacle d'un grand imbécile de navire, immobile et ras sur l'eau, qui obstruait toute la perspective de la rade. Ce navire s'appelait l'*Onondaga*, et son histoire était touchante et ridicule.

Cuirassé, surmonté de deux tourelles rébarbatives, et armé d'un éperon menaçant, il avait été bâti en Amérique, par les Sudistes, vers la fin de la guerre de Sécession. Et, tout neuf comme il était, n'ayant jamais servi, combattu ni manœuvré, l'administration de la marine impériale s'empressa de l'acheter aux Yankees pour une somme respectable de millions. Seulement, une fois le pavillon français arboré sur cette excellente acquisition, on s'aperçut qu'il était impossible d'en tirer le moindre parti. L'*Onondaga* ne marchait pas, ne virait point et menaçait de couler à pic au moindre choc. On fut obligé de le remorquer, carcasse inerte et à peine flottante, jusqu'au port de Brest, où il arriva dans un état de délabrement pitoyable. On l'affourcha sur ses ancres, et désormais, il ne bougea plus — jamais plus ! — point de mire et sujet de conversation pour les bonnes d'enfants et les militaires en promenade sur le cours d'Ajot.

La marine de la république a suivi les traditions de la marine de l'empire. La tradition, que voulez-vous ? tout est là. Surtout dans les choses de la mer. Le sel conserve.

Voici venir la période électorale, et nous allons revoir, rouges, vertes, jaunes, bleues, oranges et tricolores, les fariboles des candidats. Déjà dans le 2me arrondissement, M. Syveton a empoigné M. Mesureur ; mais l'attaque était un peu prématurée, et des réclames pour *La place Clichy* ont recouvert ce premier jet. D'ailleurs, il paraît, —

ce sont les imprimeurs qui s'en plaignent avec amertume, — que cette année, par crainte de la loi menaçante sur la corruption et la simonie, le papier se raréfiera sur les murs et que Paris n'aura pas, aussi brillant que les autres fois, son habit d'Arlequin politique. Jadis, au beau temps des luttes sonores, les affiches couvraient les affiches ; les colleurs, suivant les colleurs, collaient sur les placards collés, d'autres placards contradictoires. Et les proclamations répondaient aux professions de foi ; puis c'étaient les insinuations, délations, calomnies, les manœuvres de la dernière heure et toute la cuisine à l'encre grasse des gâte-sauce du suffrage universel ! Et les imprimeurs jubilaient ! car toute cette bave aux carrefours, c'était de l'argent dans leur poche.

Vous souvenez-vous des jours du boulangisme où les papiers, disparus sous d'autres papiers sur lesquels des papiers nouveaux survenaient, écrasés à leur tour par de subséquents papiers qui n'étaient pas les derniers, certes, formaient une croûte murale de l'épaisseur du blindage d'un cuirassé ? C'était le bon temps. Aujourd'hui, les courtisans du peuple, en proie à cette crainte du châtiment pénal qui est le commmencement de la sagesse, vont, dit-on, se mettre à l'économie. A la leur, naturellement. Si ça pouvait devenir à la nôtre. Et en somme, moins obstrués plus lisibles, les programmes de nos futurs maîtres seront mieux à la disposition des yeux et des esprits. Et ce serait un bien, si seulement ça en valait la peine !

A ce propos, je constatais, l'autre jour encore à quel point l'usage du bulletin de vote qui semble au premier abord un instrument de civilisation, refait, au contraire, des âmes barbares aux individus. L'humanité, lorsqu'elle scrutine redevient assez semblable à la Fille Sauvage de M. François de Curel, telle qu'elle était quand on la sortit du piège. Furieuse, grimaçante et hurlante. Les grossièretés des polémiques, la poudre aux yeux des boniments, les astuces et les fallaces de tant de petits Catilinas pervertissent momentanément le moral et l'intellect de cet ensemble congloméré de gens que la langue politicienne, en son tranquille cynisme appelle : la matière électorale ! Et l'on rencontre de fort honnêtes personnes tenant des langages que ne désavoueraient point de parfaits gredins.

Le lendemain de l'accident où M. Waldeck-Rousseau faillit laisser ses os sous les roues d'un tramway, j'ai entendu deux bons bourgeois qui n'avaient pourtant guère l'apparence de buveurs de sang, échanger avec une allégresse implacable les deux phrases que voici :

— Nous allons l'écraser tout à fait, Waldeck !

— *On l'a déjà commencé hier ! ! !*

Doux pays !

Louis MARSOLLEAU.



G. JEANNIOT.



UNE VENGEANCE

Monsieur Roger Lombard était vraiment un homme heureux, puisqu'il se considérait comme tel. Ayant suffisamment usé de la vie pour n'en plus attendre d'impossibles bonheurs, il n'en dédaignait point pour cela les joies faciles.

Entouré d'objets aimables, il menait une existence calme, libérée de tout immédiat souci et certaine de son avenir. Son appartement, avec ses tentures molles, ses tapis chauds et ses fenêtres largement ouvertes sur la verdure claire du Bois, semblait, dès qu'on y pénétrait, s'offrir tout entier à vous, comme ces gens d'accueil aimable dans la confiance desquels on se trouve instantanément placé.

Peu d'amis, beaucoup de livres, la musique et de longues promenades suffisaient à remplir les heures de ses journées.

Comme, ce soir-là, il sortait du théâtre, indécis sur ce qu'il allait faire, la gaieté froide du clair de lune lui suggéra le désir de retourner chez lui, à pied.

Il releva donc le col de sa pelisse, enfonça les mains dans ses poches et le bout de la canne à la hauteur de l'œil, partit d'un pas ferme.

L'immobilité gardée tout à l'heure, lui rendait plus vif le plaisir de se mouvoir, en même temps, ses nerfs encore vibrants des harmonies entendues, le conservaient dans une de ces dispositions d'esprit, où le cœur plein d'indulgence pour la vie, se satisfait de la beauté indifférente des choses.

A mi-chemin, il fut salué par un ami.

— C'est vous Roger. Vous vous promenez ?

— Non. Je rentre.

Après avoir ajouté quelques mots, Roger s'éloignait, mais bientôt, au travers de sa route il aperçut devant lui une femme qui semblait l'attendre.

De la main, il fit un signe qui, d'avance, repoussait toute proposition, alors la femme ouvrit la bouche et dit :

— Roger Lombard.

Surpris d'être connu de cette fille, il s'arrêta.

— Que me voulez-vous ? Vous savez mon nom ?

— Je l'ai su et je viens de l'entendre répéter par ce Monsieur qui vous a accosté..... Vous savez le mien aussi : Berthe..... Berthe Muguet.

Il sursauta.

— Berthe, c'est toi Berthe !

— Vous ne m'auriez pas reconnue. Le temps m'a changée, c'est pourtant moi.

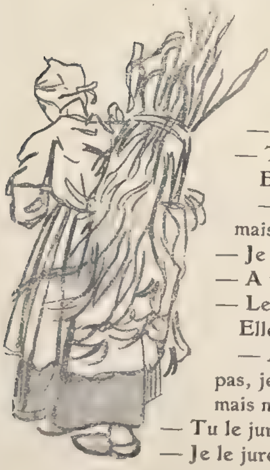
Un court silence suivit, enfin Roger demanda :

— Et, qu'es-tu devenue depuis..... autrefois ?

— Vous le voyez, ce que je devais fatalement devenir.

Il hocha la tête en voyant le chapeau emplumé, les cheveux teints et la bouche trop rouge de la malheureuse.

— Tu étais folle jadis, tu aimais trop à courir. Ah, si tu avais voulu !



— Oui, je sais..... Vous m'aimiez bien, c'est même pour cela que vous m'avez quittée.

— Tu m'as tant fait souffrir.

Elle répliqua avec violence :

— J'ai souffert aussi, moi !..... Quand vous m'avez quittée je vous ai cherché partout, mais vous étiez en voyage.

— Je suis resté deux ans absent.

— A votre retour, je n'ai pu apprendre votre adresse... hélas, un grand malheur eut été évité.

— Lequel ?

Elle hésita un instant, puis détournant les yeux laissa siffler entre ses dents serrées :

— A ce moment, je voulais vous annoncer que j'étais enceinte de vous..... ne m'interrompez pas, je n'ai aucun intérêt à mentir puisque je vous le répète, non seulement je ne demande rien, mais ne voudrais rien accepter.

— Tu le jures ?

— Je le jure sur l'espoir que j'ai de voir bientôt se finir ma triste vie.

Douloureusement impressionné Roger murmura :

— Et l'enfant,... il est mort ?

— Non. Il vit.

— Où est-il, à Paris ?

— Non.

— Alors ?

Le bras de la femme se souleva avec une lenteur horrible et sa main gantée de noir montra par delà les maisons, les rues et les terres, un point mystérieux.

— A la Nouvelle.

— Comment.

— Oui, à la Nouvelle. Je n'ai pas pu l'élever comme il aurait fallu. Alors tout jeune il s'est mis à boire, n'a plus travaillé et une nuit de misère il a tué un Monsieur, comme toi, qui s'en revenait tranquillement du théâtre.....

Roger arracha son pardessus des boutonnières et tendit son portefeuille, mais déjà, elle était rentrée dans la nuit; pendant quelques minutes il entendit sa toux sèche, puis comme une voiture attardée passait, il la héla et se fit conduire chez lui.





Le lendemain, au réveil, Roger s'efforça de croire à un cauchemar, mais il n'y parvint point et la paix confortable de son existence fut détruite.

Bien qu'il s'affirmât en toute sincérité n'être pas coupable de ce qui était arrivé, il ne put chasser le remords d'avoir jeté sur la terre une créature de souffrance.

Et souvent, sans qu'il le voulut, son bras se levait, aussi las, dans le même geste qu'avait eu *la femme*, indiquant par delà les villes et par delà les mers, le point lointain, où un homme, qui était son fils, marchait parmi d'autres hommes hâves, entre le sol brûlant et la canne levée des gardes-chiourmes.

Ce devint une obsession telle qu'elle agit sur son physique, il se ploya comme s'il eût été écrasé de fatigue, sa barbe blanchit et quand il causait, ses regards inquiets semblaient épier l'approche redoutée d'un gardien.



Les fenêtres de son appartement demeurèrent closes; il négligea d'aller se promener, passa des heures assis devant des livres qu'il ne feuilletait même pas; la maladie le prit.

Les médecins vinrent et ne surent qu'ordonner. Du reste, il ne les renseigna point et s'abandonna au mal, comme un noyé au courant qui l'emporte, devenu indifférent à tout, préférant aux joies, à jamais troublées de la vie, l'ombre immense de la mort.

Au lendemain de son enterrement, les héritiers reçurent cette lettre qu'il ne devait pas lire :

« Mon très cher Roger,

« Pardonnez-moi. Je vais mourir, je n'ai pas le courage de mentir plus longtemps. Je suis « une misérable : vous n'avez pas de fils, je n'ai jamais eu d'enfant. J'ai voulu me venger, « pardonnez-moi... j'ai souffert. Soyez heureux.

« *Berthe.* »

CHARLES TALBÈRE.

COCORICOS

ACTEURS AUTEURS. — Veut-on avoir le nom de quelques comédiens et comédiennes qui non contents de nous servir quotidiennement de mauvaises littératures se sont mis à en faire.

MM. Albert Lambert, le père, auteur d'à-propos, scènes, vers, pièces et chansons; Boisselot, revues et vaudevilles; Berr Georges, associé de Gavault, cent représentations, un peu partout; Brémont, le sage, un livre, le *Théâtre et la Poésie;* Calmettes, pièces en un acte en attendant mieux; Lauras, associé de Marcel Luguet, la *Piqûre* et *Cœurs vernis;* Coquelin Cadet, lui aussi, le *livre des Convalescents;* Esquier, de la Comédie Française, auteur de drames en prose et en vers; Maurice de Féraudy, poète, simplement; Fordyce fait de la littérature et des affaires, surtout des affaires; Galipaux, quinze volumes, cent pièces, deux cents actes, trois cents monologues, cinq mille bons mots, tout le répertoire pour deux sous; Léger, vers et drames, a fondé le théâtre des poètes; (ne pas confondre) Lassouche, pièces et mémoires, vieux papiers; Mévisto, collabore avec Bonnaud, fait des chansons et les chante; Numés fait des revues et ne fait pas de bruit; Truffier a fait un volume de vers; Plébins a fait une comédie pour les Bouffes-du-Nord.

Les dames d'ailleurs ne veulent point rester en arrière: Mme Sarah Bernhardt a fait représenter un acte avec on sait quel succès! Berthe Reynold fait de petits actes grivois. Yvette Guilbert a écrit la *Vedette* qui est du reportage bien fait, — n'est-ce pas Mme Brémontier? — et Liane de Pougy s'est fait photographier entre des pages de prose dont elle a pris, Dieu sait pourquoi! la responsabilité.

LITTÉRATURE ET PUBLICITÉ. — C'était il y a quelques années, au moment où venait de paraître un des derniers ouvrages posthumes de Victor Hugo (peu importe lequel), dans les bureaux d'un journal où le souci du rendement de la publicité prime toute autre considération (il n'importe de le désigner).

Un rédacteur de la maison, d'ailleurs hugolâtre convaincu, avait pondu un long et enthousiaste article sur l'œuvre du Maître.

Fureur du patron en présence de cette prodigalité gratuite et reproches amers au coupable de ce crime de lèse-intérêts.

Et comme le rédacteur fautif cherchait à faire entendre qu'un livre nouveau de Victor Hugo était un évènement dont il convenait que l'on parlât, le directeur hypnotisé sur son idée fixe le foudroyait de cet ultime argument :

— Je ne vois pas pourquoi je ferais de la réclame à l'œil à Monsieur Victor Hugo! *(Authentique)*

LE PEIGNE DE M. MOUGEOT. — L'infatigable M. Mougeot, pour parer aux vols commis dans les boîtes aux lettres se propose de généraliser l'emploi d'un peigne postal qui mis à l'entrée des boîtes permet aux enveloppes d'entrer mais non de ressortir.

Ce qui nous surprend dans cette innovation, ce n'est point l'ingéniosité de M. Mougeot, mais que, lui si chauve, ait pu prêter à dire, que certains voleurs y avaient trouvé un cheveu.

L'OFFICIEL. — La vieille gaieté française a vraiment le droit de se plaindre que notre grave confrère « l'Officiel » n'enregistre pas, tel un phonographe fidèle, tous les discours, toutes les apostrophes, toutes les interruptions qui retentissent sous la coupole du Palais-Bourbon.

Réparons donc une de ses omissions.

Au cours d'une séance récente, un député de l'extrême-gauche — ce n'était pas M. Coutant — prononçait un violent réquisitoire contre quelqu'un ou quelque chose, contre le capital, à moins que ce ne fût contre les capitalistes.

— Voyons, mon cher collègue, intervient doucement le président, modérez-vous. Vous renouvelez les imprécations de Camille...

L'orateur s'arrêta net et, se tournant triomphant vers le président :

— Monsieur le président, c'est moi qui cette fois devrais vous rappeler à l'ordre : vous venez de manquer de respect à un de nos honorables collègues : *Vous auriez pu dire M. Camille Pelletan !*

Voilà de ces détails savoureux que « l'Officiel » est impardonnable de nous laisser ignorer.

NÉ CENSEUR. — Octave Mirbeau a rappelé récemment que M. Roujon signa jadis des articles du pseudonyme Henry Laujol; et Mirbeau a constaté que Laujol et Roujon présentaient deux âmes bien dissemblables. Pas tant que cela... Voici en effet ce que Laujol-Roujon écrivait dans *La République des Lettres* du 1er octobre 1876 ; — « Toutes les fois qu'un des mille hasards de la vie m'amènent à prendre place sur les banquettes d'un omnibus, j'ai l'habitude de m'adresser tout bas la phrase suivante : — Quel crime a bien pu commettre ce gros monsieur qui est en face de moi pour que son visage respire ainsi la paix et le bonheur!... »

On le voit : Pion pessimiste, inquisiteur mesquin, psychologue de pacotille, Roujon-Laujol était né censeur.

EN SCÈNE POUR LE SACRE. — Avant le départ d'Edouard VII pour la côte d'azur, départ d'ailleurs encore problématique, des répétitions partielles de la grande première de juin prochain auront lieu plusieurs fois par semaine, et avec mise en scène et accessoires. Le roi a eu l'imprudence de déclarer qu'il entendait que rien ne clochât du matin au soir de ce grand jour, et bon gré malgré il lui faut prêcher d'exemple et se plier aux multiples exigences de son grand chancelier; et c'est sous l'œil sévère de ce metteur en scène officiel que le roi s'exerce, une heure durant, à gravir ou à descendre, en une pose aussi gracieuse que le lui permet sa corpulence, les degrés d'un trône établi provisoirement dans la royale demeure.

On ne saurait reprocher au roi de se préoccuper à l'avance de détails aussi futiles; tous les sacres précédents ont eu leur incident ridicule, et il veut que le sien fasse exception.

Victoria avait eu le même souci ; cependant, lorsqu'il lui fallut, en pleine abbaye de Westminster, mettre à son doigt la bague d'or symbolique, elle n'y parvint qu'après un long effort ; et quand, un moment plus tard,


Jésus chassant les marchands du Temple



elle dut l'ôter pour le rendre au prélat officiant, il lui fallut appeler une dame d'honneur à son aide.

L'incident du sacre de Georges III fut plus grotesque encore. Le royal « loufoque » s'avisa, au dernier moment, qu'il serait plus décent de recevoir tête nue la bénédiction du prélat ; il ôta donc sa couronne et la posa derrière lui, sur son fauteuil, en intimant à sa « consort » d'en faire autant. L'infortunée, oubliant que sa couronne, grâce à de nombreuses épingles faisait corps avec sa chevelure, ne réussit qu'à se décoiffer outrageusement ; et ce fut à grand'peine que le primat d'Angleterre réprima son accès de fou-rire, lorsqu'il étendit les mains sur les fronts d'un roi découronné et d'une reine dépeignée.

A propos de Georges IV, il nous paraît intéressant de rappeler certains souvenirs relatés par feu Lord Salisbury, un des porte-queue du couronnement de Georges IV.

Lord Salisbury raconte que le poids du manteau royal était tel que pendant la cérémonie, ceux qui le portaient suaient comme dans un bain turc...

Quant au roi, sitôt la cérémonie terminée, il se retira dans un cabinet de toilette qui lui avait été aménagé dans l'abbaye de Westminster et là, se débarrassant de tout ce qui le gênait, Georges IV complètement nu, mais, encore la couronne sur la tête se promena de long en large pour se rafraîchir un peu.

Quel malheur qu'une scène pareille n'ait pu être cinématographiée ; elle eut fait comprendre au peuple les dessous des grandeurs et... l'envers des rois.

HONORAIRES D'AVOCAT. — Dernièrement un avocat, ayant plaidé dans un procès criminel pour un client dont les biens étaient sous séquestre, demandait à la Cour d'Assises d'ordonner que ses honoraires fussent considérés comme une créance privilégiée ; la Cour, sans se prononcer sur la validité de la demande se déclara incompétente. Bien qu'aucune solution juridique ne fut intervenue dans le cas dont nous parlons, l'incident n'en produisit pas moins un assez vif émoi dans le monde du barreau, où la prétention de l'avocat fut fort commentée, et généralement désapprouvée.



A propos d'honoraires, il nous paraît intéressant de rappeler le cas de l'avocat Dupin, aussi célèbre par sa science juridique que par son esprit, dans une affaire où il plaidait pour un libraire malheureux. Celui-ci, ayant obtenu gain de cause, crut se libérer en envoyant à son avocat un lot considérable d'ouvrages pris dans sa boutique. Ce n'était pas sous ces espèces que Dupin entendait toucher ses honoraires ; il sauta sur sa plume et adressa à son client ce petit billet : « Cher monsieur, vous en êtes resté aux vieux usages ; autrefois on payait en livres, mais aujourd'hui on paie en francs. »

Le mot est joli, et valait mieux qu'une réclamation en justice — pour nous du moins — car, en ce qui touche Dupin, l'histoire est muette sur ce qu'en obtint ce riche d'esprit.

LE PARAPLUIE DU PASTEUR. — Un journal anglais raconte que le pasteur d'une petite paroisse des environs de Londres constata, un de ces derniers dimanches, après avoir célébré l'office divin, que son parapluie avait disparu. Une de ses ouailles avait dû l'emporter dans un moment de distraction.

Mais, comme au bout de huit jours, l'indispensable ustensile n'avait pas été retourné à son propriétaire, celui-ci monta en chaire et fit un prône terrible sur le danger de s'approprier les choses d'autrui. Il conclut ainsi :

« Si donc quelqu'un de vous avait par erreur emporté dimanche dernier mon parapluie et qu'il se sentit gêné de me le rapporter publiquement, qu'il fasse ceci : qu'il le jette, la nuit venue, par dessus le mur de mon jardin et "tout" lui sera pardonné. »

Le lendemain, le brave pasteur trouva *quarante-six* parapluies dans son jardin.

VIVE LA SIBÉRIE, MONSIEUR! — Un confrère nous révèle que la Sibérie contient aujourd'hui 77.160 exilés ; qu'il y a en Russie sous les verrous 842.730 détenus pour délits de droit commun, sans préjudice des pauvres diables enfermés dans les prisons militaires et les maisons de correction. Soit plus d'un million de prisonniers..... Vive la Sibérie !... Vive notre petit père Nicolas !...

Il est curieux de rapprocher ce document d'une chronique de Bergerat parue il y a dix-huit ans :

> Les nihilistes, dit-il, sont empilés dans des trous d'égouts que les architectes russes s'obstinent à appeler des prisons d'Etat. Oh !... les oubliettes du Tzar (1884 après Jésus-Christ !...) Elles contiennent en ce moment une pauvre femme, nouvellement mère, qui n'a pas d'autre occupation, nuit et jour, soit 24 heures sur 24, que de défendre son petit contre les rats !!!
>
> Je comprends que le tzar fasse venir des comédiens français pour se distraire. Il doit en avoir besoin. Mais je comprends moins que les comédiens y aillent..... A moins qu'ils ne lui jouent du Scribe : Là est la vengeance !

L'ironiste mais naïf Caliban en a vu bien d'autres depuis : Sa pompadouresque Jane Hading opère chez les Cosaques ; cependant que son autre interprète Napoléon-Coquelin a d'impériales entrevues avec Guillaume II.

De grâce, ô Coquelin, faites-nous rendre l'Alsace, et la Lorraine avec ; et vous, ô Jane Hading, obtenez enfin du Tzar qu'il nous fiche la Paix !...

A PROPOS DE GAVARNI, — dont c'est en ces jours la fête, rappelons cette anecdote qui a comme un parfum des scènes de la vie de Bohême.

L'éditeur Dentu, l'ancêtre, le fondateur de la maison, avait commandé une lithographie à Gavarni, dont la réputation était déjà grande, mais la bourse encore plate.

Un soir, la famille Dentu se mettait à table, sans attendre le père, qui avait prié qu'on commençât sans lui, quand arrive Gavarni, tout souriant : — « Ma pierre est en bas, dans un fiacre ! » dit-il ; mais soudain rembruni ».

— « Je regrette bien que M. votre père ne soit pas là ; car je ne vous cacherai point que je comptais toucher le prix de mon travail ! »

— « Qu'à cela ne tienne ! » s'empressa le fils et futur



PORCHE D'ÉGLISE
HERVIER

successeur du premier Dentu, jaloux de montrer qu'il était quelque chose dans l'administration. Là-dessus, il emmène Gavarni à la caisse, le paye largement et fait monter la pierre dans l'appartement. Gavarni remercie, salue, se retire et s'évapore dans la nuit.

Quelques instants plus tard, tous les Dentu, en grande hâte d'admirer le nouveau chef-d'œuvre, dénouaient les ficelles et écartaient les papiers qui hermétiquement enveloppaient la pierre. *Horresco referens ! Il n'y avait rien dessus ! !* Et ensuite, il fallut la croix et la bannière pour déterminer l'artiste à y mettre ce qui manquait, c'est-à-dire le dessin ! Dame ! écoutez donc ! quand on a été réglé d'avance...

LE SCULPTEUR ET LE MINISTRE. — Le sculpteur Georges Bareau, l'auteur de "La Vision du Poète" et du buste de Victor Hugo, qui figura place des Vosges, est aussi l'auteur d'un monument "Au Drapeau", dont l'inauguration a eu lieu récemment à Nantes.

Ce dernier monument avait été acheté par l'État, et l'un de nos plus sémillants ministres pensa, il y a quelques mois, qu'une reproduction de cette œuvre ferait très bien, surtout à la veille des élections, au chef-lieu de sa circonscription électorale. Il y eut donc commande d'un double du groupe "Au Drapeau".

Mais le sculpteur, qui n'a que de mauvais souvenirs des procédés antérieurs du ministre à son égard, soulève ici un fort intéressant point de droit artistique, et soutient que le ministre n'a pas le droit de faire reproduire son œuvre. En conséquence, il s'apprête à faire saisir le double en litige la veille même de son inauguration dans le chef-lieu électoral.

Il restera tout de même le piédestal à inaugurer..... Les indigènes de Villeneuve-sur-Lot seront aux premières places !

UN GROS POTIN, — qui aurait pu devenir un gros scandale, si les bonnets carrés de la Faculté n'avaient soigneusement étouffé l'affaire, pour sauver la mise à l'un des leurs.

C'était pendant la dernière session des examens de doctorat en médecine. Le jury d'admission composé de trois princes de la science, entre lesquels un de nos plus illustres professeurs d'anatomie interrogeait un candidat.

Tout à coup, l'illustre professeur, pris d'un accès subit de gâtisme sénile et d'incontinence verbale, pose au récipiendaire une question ! mais là une question ! sur un sujet... dame ! sur un sujet... mettons scatologique et défécatoire. Bref, (qu'il est donc malaisé de s'exprimer congrûment !) il s'agissait de la chose dont Cambronne a dit le mot.

Justement surpris, le candidat proteste ; le professeur insiste. Le candidat, déjà docteur en droit et pas le premier venu, après un vif échange d'aigres propos, voire d'âpres impertinences, se lève, sort et va, tout courant, rédiger une plainte motivée qu'il adresse au ministre.

Le ministre a transmis la plainte de l'étudiant au Doyen de la Faculté qui a prescrit une enquête. Mais malgré que l'incident ne fasse doute pour personne, chut ! motus ! il paraît qu'il a été si bref que les deux assesseurs de l'illustre professeur n'ont rien vu, rien entendu comme dans *Roger-la-Honte*. Les choses en resteront donc là, et M... (mais ne le nommons point ?) gardera sa chaire.

La vérité, c'est que le cher homme va bientôt être atteint par la limite d'âge ; qu'il n'a plus qu'un an à rester en fonction, et qu'on lui tient compte, (et fort équitablement d'ailleurs) des services signalés qu'il a rendus à l'école de dissection. Là ! y êtes-vous ?

Et puis, dans les milieux médicaux, on n'est point fâché de déjouer un peu le désir impatient que montre un jeune et brillant agrégé de la Faculté, fort ami du gouvernement actuel, de voir s'ouvrir une succession sur laquelle il a jeté son dévolu.

Espérons, au reste, que ce dernier (le jeune étudiant), n'est pas assez superstitieux pour croire qu'une place obtenue en de telles conditions, lui porterait bonheur !

CRI DU COEUR. — Un journal catholique quotidien fit ces jours derniers une erreur à son tableau de Bourse, en publiant, inexact, le cours d'une valeur qui intéressait tout particulièrement un brave prêtre, abonné à cette feuille.

L'ecclésiastique, de sa bonne plume, témoigna, comme c'était son droit, son mécontentement à notre confrère, et, avec une belle conviction, il terminait sa lettre en ces termes :

« Ah ! comme les journaux de l'opposition sont au point de vue financier, mieux renseignés que vous » !

C'est le cas de se demander si la plume n'a pas dépassé la pensée du bon doyen — car ce prêtre spéculateur est un doyen — c'est même un doyen qui ne sépare pas, celui-là, et maintient réunis le temporel et le spirituel.



LES POÈTES STUPIDES

La Tristesse de Léocadie.

Pour moi dans la nature
Tout n'est plus que douleur ;
Des eaux le doux murmure
Ne charme plus mon cœur...
L'oiseau dans la prairie
Ne sait plus m'attendrir...
Pauvre Léocadie,
Te vaudrait mieux mourir !...

* * *

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur ;
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur :
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus l'embellir !...
Pauvre Léocadie,
Te vaudrait mieux mourir !...

Eugène SCRIBE.

(1791-1861).

ENOUARD





LES PLANCHES

Œuvre de beauté sereine et de vigoureux lyrisme, *Le Quatorze Juillet* triomphe noblement sur cette scène de la Renaissance où un curieux effort d'art et d'éclectisme a remplacé depuis sept mois les *degueulando* d'opérettes fossiles. Voici enfin, — souhaitons-le pour l'honneur du public et la fortune de l'entreprise, — la pièce à succès, mais non pas à succès facile, car c'est l'âme même de la foule qui parle ici par la voix éloquente de M. Romain Rolland. Le jeune poète à la prose harmonieuse et nette, qu'une fervente érudition entretient dans le culte du passé, ne s'est proposé rien moins que la peinture du peuple de Paris dans les journées des 12, 13 et 14 Juillet 1789.

Or, la foule d'aujourd'hui se reconnaît dans la multitude de jadis; ou, plus justement, c'est l'éternelle foule, terrible et puérile, loyale et féroce, dont les sublimités et les sottises et les incohérences sont marquées d'empreintes semblables. Grâce à une mise en scène qui fait le plus grand honneur à Gémier et à ses collaborateurs dévoués, nous l'avons vue, en vérité, cette foule, rire, blasphémer, gémir, danser, hurler et tuer. Dominant le populaire ou dominés par lui, Desmoulins, Hoche, Marat, Hulin, Robespierre et Vintimille apparaissent en reliefs mâles et précis dans leur personnalité intime ou publique.

Deux scènes maîtresses suffiraient, j'imagine, à consacrer l'ouvrage: d'abord celle où Lucile Duplessis et son fiancé Camille Desmoulins laissent chanter leurs cœurs et rire leurs baisers, tandis que dans le lointain où la masse noire de la Bastille se dresse, le canon fait la grosse voix, les carillons gaiement se répondent, interrompus par le tocsin lugubre. Puis, à l'acte dernier, c'est l'entrevue de La Contat, la belle comédienne fille du peuple, qui affolée de haine, bondit sur l'impassible M. de Vintimille. Et le frisson de la grandeur tragique glaça nos veines et réchauffa nos cœurs tour à tour. Combien d'autres épisodes encore; combien de silhouettes pittoresques, imprévues mais hurlantes de vérité, se rencontrent en cette magistrale épopée!.....

S'il convient de louer le dramaturge en le remerciant, il faut aussi féliciter chaleureusement —(à quoi bon en nommer quelques-uns, puisque tous furent parfaits?) les interprètes intelligents, talentueux, enthousiastes du *Quatorze Juillet.*

Cette pièce de haute envolée est précédée d'un délicieux lever de rideau de MM. Louis Schneider et Ferdinand Bloch: *Preuve d'Amour.* Un dialogue spirituel y commente une intrigue pleine d'ingéniosité et de grâce.

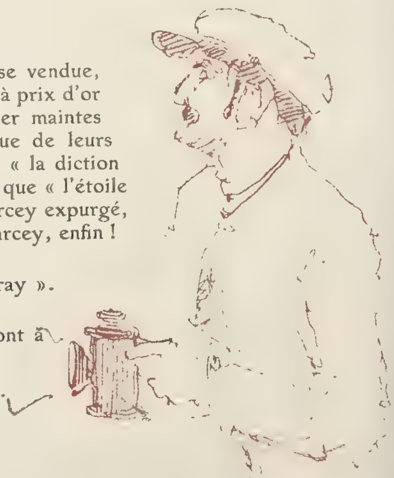
La Comédie Française a repris *Le Dernier Madrigal;* et avec Fenoux superbe et émouvant Pierre Corneille, cet acte délicieux de notre collaborateur Louis Marsolleau, a remporté un grand succès auprès des lettrés et de la foule.

Un ami de province m'envoie la lettre suivante. Elle me paraît « digne d'une flatteuse publicité » comme dirait Alphonse Allais.

« Mon cher Delorme,

« Je viens d'être victime d'une tromperie sur la qualité de la marchandise vendue,
« délit prévu par nos justes lois. Voici: Sur la foi des annonces, j'ai acquis à prix d'or
« les feuilletons dramatiques de feu Sarcey en volumes. J'espérais y retrouver maintes
« phrases célèbres qui firent jadis notre joie par la hardiesse imprévue de leurs
« catachrèses. Vain espoir; cruelle déception!... J'ai cherché inutilement « la diction
« de madame Ugalde dans laquelle on retrouve la main de sa mère » ainsi que « l'étoile
« en herbe » « la griffe de l'aigle » etc., etc... Ainsi donc, c'est du Sarcey expurgé,
« déformé, corrigé, tripatouillé que l'on nous sert!... Ce n'est plus du Sarcey, enfin!
« Je proteste!.....

« *Signé:* Paul C..... à Neufchâtel-en-Bray ».



Mon ami le Normand a cent fois raison et tous les gens de cœur s'associeront à son indignation bien légitime.

Hugues DELORME.

5me ANNÉE. N° 61. — 15 Mars 1902

PRIX : 50 cent.

COCORICO



COCORICO

SOMMAIRE

TEXTE

DESSINS

Papier, Gravure et Impression Louis GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS
PARIS : 7 francs ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : Paul BOUTIGNY *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IX[e] *Administrateur :* Louis GEISLER, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS



G. Jeanniot

EN PASSANT

A mon vieil ami Roger Battut

I

C'est l'printemps. L'ciel éclabousse
De soleil les bourgeons mûrs;
V'là qu'aux arbres la feuill' pousse
Et que l'papier pousse aux murs
On va, d'un' main magistrale
Chatouiller l'peuple souv'rain,
Et r'tourner dans son pétrin
La bonn' pâte électorale !
Il faut donc qu'tout un chacun
S'prononc' pour quelqu'un

II

L'empire ? — Y en a plein la scène !
Rostand, l'*Aiglon* et Sarah,
Sardou, Réjane et *Sans-Gêne*
Plus-que-reine et Bergerat !
Et l'public est idolâtre
De c'Napoléon-Tonnant !
... Evidemment, c'est gênant
Qu'Sedan n'soit pas du théâtre...
Allons-nous ram'ner Victor ?
Non ! ça s'rait un tort!

III

Les d'Orléans ? l'princ' Philippe !
Le jeun' captif ? le conscrit ?
On dit qu'c'est un drôl' de type
Qu'est trop gras tant y s'nourrit !
Paraît qu'là-bas on l'appelle
Godfroy de Bouillon-Duval !
Et puis, y ramasse un' pelle
Tout's les fois qu'y monte à chv'al !
Faut-il app'ler c'gros mang' — tout?
J'y tiens pas du tout !

IV

Pass'rai-je à l'Opportunisme ?
Diable ! Arrêtons-nous ici.
Panama ! c' n'est pas qu'un isthme :
Non, non, c'est un' Liste aussi !
Un Bottin d'marchands sévères
Qui d'vraient bien prendr' pour objet
D'équilibrer notr' Budget
Tout comm' leurs propres affaires !
Les Cent-quatre me vont-ils ?
Ils sont trop subtils !

V

Crac ! v'là la Patri'-Française !
Taratata, Ranplanplan !
Chant du Départ, Marseillaise,
Du bleu, du rouge et du blanc !
Pompon, fourbi, discipline ;
Zim laïla, badaboum !
Viv' le brav' général Boum !
Et là-haut sur la colline !...
Au pas, camarade, au pas !...
Moi, je n'marche pas !

VI

La « défens' républicaine ? »
C'est vraiment l'chemin d'la croix,
Des palmes à la douzaine,
Des bonn's plac's aux bons endroits !
Tout's les cass'rol's cancanières,
Tous les caïmans poilus
Dont le front ne rougit plus
Font rougir leurs boutonnières !...
Je n'port' pas d'ce ruban-là :
Il faut êtr' trop plat !

VII

Les socialist's ? c'est d'l'eau d'rose !
Ils sont d'tout r'pos, croyez-m'en.
Au lieu d's'unir pour leur cause,
Ils s'mang'nt le nez mutuell'ment !
Ils font baptiser leurs filles,
Présid'nt des banquets d'patrons.
Y en a qui d'vienn't barons
Pour épater leurs familles !...
Ils peuv'nt m'app'ler : "citoyen"
Ça n'me dit plus rien !

VIII

C'est très difficile, en somme,
De bien placer son bulletin !
Je n'vois guèr' d'idée ou d'homme
Qui vaill' qu'on ouvre un scrutin !
Moi, je n'donn' pas ma pratique
A tous ces bâtons flottants.
Mon siège est fait d'puis longtemps
En c'qui touch' la politique :
. . . .
J'suis pour le comt' de Chambord,
Tant qu'il sera mort !

Louis MARSOLLEAU.



Paul Renouard



HENRI RIVIÈRE

COMMENT ON LES RETROUVE !

Pour Mademoiselle GILBERTE.

Très correct dans sa livrée bleu-de-roi le larbin annonça gravement : — Monsieur Emile Chavegrand ! !

Maître Léon Brun, avocat au Conseil d'Etat, se souleva à demi sur son fauteuil ; et d'un doigt désignant au visiteur un des sièges du somptueux cabinet, il dit avec un sourire aimable : — « Voulez-vous vous asseoir, monsieur, je suis à vous ».

Et il se remit à signer une liasse de dossiers, tout en guignant par dessous, un œil de curiosité. La figure de l'arrivant se détachait en pleine lumière sur le fond gris cendré des tentures, longue, maigre, d'une expression triste et inquiète, d'un ton plutôt terreux que soulignaient encore de rares touffes d'un poil blond sale. Les yeux ne marquaient pas d'intelligence, le front aux courbes fuyantes n'indiquait ni la bravoure, ni la franchise. L'homme, au reste, était vêtu avec quelque recherche ; par instants, il semblait regarder avec complaisance, tomber sur ses bottines vernies, la coupe d'un pantalon sorti de chez le tailleur à la mode.

A fixer ainsi, à la dérobée, la figure ingrate de l'inconnu, maître Léon Brun se sentit étonné : — Où diable, ai-je vu ce bonhomme, songea-t-il. Voilà un profil que je connais pour l'avoir vu, plus jeune, il me semble, et assez souvent. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Intéressé, il jeta sa plume, mi-souriant, mi-intrigué.

— Vous désirez, monsieur, interrogea-t-il ?

— Je ne... viens pas... pas pour une consultation... bégaya l'arrivant... Je viens... pour un ren... renseignement... et je ne sais pas si je vais oser...

— Osez, monsieur, je vous en prie ; je m'estimerai heureux de vous aider, si je le puis. D'ailleurs, c'est mon métier, un peu !

L'autre parut faire un effort de volonté, il mâcha à vide, sembla avaler quelque phrase torturante ; ensuite, il commença :

— Voilà, maître. Je vais prendre mon courage à deux mains. J'arrive de province où j'ai fait un héritage —

ici le bonhomme s'enhardit — qui me rend riche, je l'espère, jusqu'à la fin de mes jours. Rester en province, à mener une vie stupide entre le pont du chemin de fer et la promenade, le MAIL comme ils disent là-bas, ça ne pouvait plus entrer dans mes goûts, une fois riche. D'autant plus que j'avais habité Paris.

La tête appuyée sur son coude, avec un air d'attention profonde, maître Léon Brun réfléchissait : — « Je le sais, pardieu, que tu as habité Paris, toi dont je ne peux retrouver le nom... Je suis même certain que tu as dû être mêlé à quelque chose de peu propre. Enfin, nous allons voir.

Pendant ce monologue intérieur, l'autre continuait :

— Je suis resté cinq ans à Paris, monsieur ; et ces cinq ans ont compté parmi les plus beaux jours de ma vie. Etudiant en droit, je faisais traîner, autant que je l'ai pu, les inscriptions, la licence. Il a fallu en finir cependant. J'étais orphelin, élevé par mon oncle, notaire à Saint-Marcellin, qui me destinait sa succession. Mes examens passés, je suis retourné là-bas ; pendant cinq ans, si vous saviez ce que je me suis ennuyé !

Maître Léon Brun eut un geste évasif d'approbation et d'indifférence.

Un beau jour, mon oncle est mort, me laissant deux millions, ma foi ! en argent liquide ou bien placé. Je n'ai fait ni une ni deux : j'ai *bazardé* mon étude qui m'a encore rapporté soixante mille francs, et le soir même de la vente, j'ai filé par le premier train... Comme je respire, ici, à PARIS.

— Mon avis ne diffère pas du vôtre, au sujet de la supériorité de Paris, interrompit maître Léon Brun. Permettez-moi de vous dire que je ne vois pas bien où vous voulez en venir, monsieur... ?

— Monsieur Emile Chavegrand, compléta l'autre. Où je veux en venir, voilà. Je désire obtenir de vous l'adresse de mademoiselle Blanche Pauly.

L'avocat sursauta dans son fauteuil.

— L'adresse de Blanche Pauly ? Et à quel titre ! Comment vous adressez-vous à moi, à ce sujet ?

Emile Chavegrand redevint honteux et bégayant : — En arrivant à Paris, mon premier soin a été de courir au 16 de la rue du Cardinal-Lemoyne pour demander à la concierge si l'on savait ce qu'était devenue Blanche. Avec cent sous, je l'ai fait parler, cette femme ; elle m'a dit que certainement celle qui était autrefois avec vous...

A cette phrase, maître Léon Brun s'emporta :

— Monsieur Chavegrand, cria-t-il, je savais déjà que vous étiez assez volontiers un lâche ; je sais maintenant que vos millions ont fait de vous un imbécile, oui, un imbécile ! Après cela, je vous prie de ne pas vous fâcher, de rester bien tranquille sur votre chaise ; autrement je vais vous jeter à la porte de chez moi, avec mon pied dans le derrière ! Savez-vous ce qu'est devenue Blanche Pauly ? Savez-vous ce qu'est devenu son enfant, le vôtre, Monsieur ?

Chavegrand se levait, menaçant, il retomba, cloué sur son siège, par cette question dont il pressentait la réponse formidable.

L'avocat continuait :

— Votre égoïsme, votre peur d'être déshérité ne se sont jamais demandé ce que pouvait devenir la malheureuse lâchée par vous dans Paris, enceinte, avec trente francs dans sa poche. Pendant que vous paraissiez au cercle, que vous preniez du thé dans tous les salons de Saint-Marcellin et que vous offriez aux mères de filles nubiles le gibier tué avec votre permis de chasse en poche, votre malheureuse maîtresse — que vous aviez prise honnête, monsieur ? — courait les magasins, les ateliers, en essayant de trouver quelque travail, un peu d'argent, non pour elle, mais pour le petit être qui allait venir. Le soir, en rentrant de sa journée éreintante, elle vous écrivait ces lettres qui faisaient le scandale de votre receveuse des postes. Elle vous suppliait de ne point l'oublier protestant qu'elle vous attendrait toute la vie, si vous vouliez seulement lui promettre de revenir un jour, car elle vous aimait, la fière sotte ! Elle vous demandait aussi parfois un peu d'argent — trente francs par mois, pas plus ! — pour l'aider à élever le petit. Les lettres partaient, partaient — une par semaine, cinq à dix par mois, je ne sais plus, car lorsqu'elle se trouvait trop triste, elle vous écrivait pour vous conter ses peines ou son espérance.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Chavegrand, abasourdi.

— Tout le quartier le sait, répliqua l'avocat. Comme elle était confiante — dame ! on lui était venu en aide, un peu, très peu ! — elle racontait son histoire à qui voulait l'entendre... Bref, elle a accouché. Le médecin ne voulait pas qu'elle nourrisse. On lui parlait des *Enfants assistés*, mille balançoires, quoi ! Elle tenait à son enfant elle ! C'était compréhensible, elle n'avait plus que lui !



Il paraît que tous deux ont crevé la faim pendant deux mois. Blanche se défendait même, fière, quand on voulait lui donner. Elle espérait en vous, tiens ! Enfin, un soir, l'enfant est mort... Ah ! ça n'a pas traîné ! Savez-vous ce qu'elle a fait, Blanche, monsieur l'héritier de votre oncle ? Elle s'est jetée à l'océan. On l'a retirée, cette fois ; mais le lendemain, elle a été plus habile ; elle s'est si bien noyée dans un tournant de l'eau, près du *Point du Jour*, qu'on a retrouvé son corps seulement deux mois après. Si le cœur vous dit toujours d'aller la rejoindre, vous pouvez vous faire conduire au *Champ de navets*. Elle vous y attend, monsieur Emile Chavegrand ; et je vous engage, maintenant que vous savez tout, à déguerpir lestement de mon cabinet, sans jamais y remettre les pieds !

Sans un mot de protestation ou d'excuse, chancelant, assommé par l'épouvantable nouvelle, Chavegrand descendit l'escalier comme un homme ivre. Il traversa la rue, hébété, et vint s'affaler sur un banc du square Monge. Une crise de larmes et de désolation l'y prostra pendant deux heures.

La nuit tombait quand il se secoua. Qu'allait-il faire de sa soirée, à cette heure ? Il avisa un marchand de vin à la devanture flamboyante, commanda une absinthe qu'il dosa considérablement. Après l'avoir avalée, il fut surpris de se trouver gai.

Après tout, il ne se croyait pas responsable de ce qui était arrivé... C'était triste, assurément ! Mais il ne pouvait pas prévoir tout cela, peut-être ? Blanche aurait bien dû attendre !... La preuve qu'il ne voulait pas la lâcher pour toujours, c'est qu'il était revenu !

En sifflotant un air de marche militaire, souvenir de ses *vingt-huit jours*, il enfila la rue des Ecoles et arriva sur le boulevard Saint-Michel. D'un atelier de couture et de modes sortait, en groupes pressés, une bande d'ouvrières joyeuses. Il en guigna deux ou trois avec un petit rire gourmand, en distingua une grande brune, à l'air doux et se mit à la suivre, devenu très audacieux, avec l'espoir d'une prompte bonne fortune.

Au coin de la rue Serpente, il l'accosta avec des mots choisis. Et, comme après les premières paroles d'étonnement et de demi-résistance, la jeune fille répondant à ses déclarations et à ses offres par des protestations et des : « — Vous êtes bien tous les mêmes, les hommes. Avec ça que vous ne me lâcheriez pas demain ! » Chavegrand, une lueur de moquerie dans les yeux, lui glissa doucement à l'oreille :

— « Vous lâcher ? je vous jure que non ! Ce serait pour la vie.... Je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache !

Serge BASSET.







JULES CHÉRET

RONDEL DE L'ABSENTE

Je ferme les yeux et vous vois
Passer encore au long des sentes,
Et même j'entends votre voix.
Oh ! la douceur des voix d'Absentes !...

Elles sont vagues, caressantes,
En souvenir d'anciens émois...
Je ferme les yeux et vous vois
Passer encore au long des sentes...

Il peut passer d'autres Passantes
Dans les sentiers du joli bois.
Qu'importe ?... — Elles sont trop récentes
Nos promenades d'autrefois.

Je ferme les yeux et vous vois !

CHARLES-BERNARD.

COCORICOS

BONNE RÉCLAME. — *Du Figaro*, cette petite note :

« L'opinion d'un sociétaire sur les *Burgraves*.

« L'un deux, des plus considérables, une part entière, fait représenter actuellement, dans un petit théâtre des boulevards, une joyeuse pochade.

« Le personnage principal, s'adressant à une demi-mondaine très lancée, s'enquiert de son protecteur, et tout à coup il dit :

« — Il est « Burgrave », hein ?

« — ???

« — Oui... il est rasoir » ?

« Oh ! monsieur le sociétaire ! quelle irrévérence pour un confrère mort qui vous fait encaisser le maximum trois fois par semaine !...

« Nous voulons croire que l'artiste refusera, à la fin de l'exercice, sa part des Bénéfices considérables réalisés par le drame de Victor Hugo »...

Notre confrère a grand tort de croire à un tel désintéressement de la part de ce noble-part-entière, qui proclamait le succès triomphal de l'éphémère et désastreux *Chérubin*, de ce fin lettré dont les vers prétentieux et plats pourraient prendre place en notre galerie des *Poètes Stupides :* — Sachez-le, *ô Figaro*, il ne rendra pas l'argent ; car s'il ressemble à Got, son professeur, c'est bien moins par le talent que par une sordide avarice.

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES. — Il paraît que le fameux dîner des 500.000 pauvres que le roi Edouard VII a promis de payer après son couronnement ne va pas tout seul.

Maintenant qu'il s'agit d'en préparer la réalisation, on trouve des cheveux dans cette immense distribution de soupe.

Pensez donc ! En Angleterre, la chaleur et le beau temps ne sont pas assurés au point que l'on puisse se passer d'une tente pour abriter les convives. Et la table, d'après les calculs les moins exagérés, aura une longueur de 80 milles anglais, et le mille anglais est supérieur à 1.500 mètres.

De plus, si le roi fait bien les choses, il lui faudra près de 20.000 omnibus pour transporter ses convives.

Enfin, jamais on ne trouvera à Londres assez de fourchettes et de couteaux pour dresser un pareil couvert.

Si l'on est obligé de manger debout, au grand air et avec les doigts, la réception manquera plutôt de confortable !

LE VOYAGE DU SHAH. — A propos du voyage du Shah de Perse en Europe, cette anecdote :

C'était lors du séjour que fit à Londres feu Nasr-el-Dine, le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, l'invita à un dîner de cérémonie. On servit des asperges.

Ce légume étonna le Shah. Il n'en avait jamais vu ou tout au moins jamais mangé... à l'anglaise. Il prit la première asperge, en avala la moitié et... jeta l'autre moitié derrière lui ! !

Le geste était déconcertant. Néanmoins, le prince de Galles ne voulut pas que son hôte ait pu sembler faire quelque chose de contraire à l'étiquette ; il jeta lui-même, sur le parquet, ses bouts d'asperge. Et quel ne fut pas l'étonnement de la valetaille quand elle vit tous les convives en faire autant ! !

UN BATEAU DU "*TEMPS*". — Dans le *Temps* du mardi 1er avril, dans un article sur l'Affaire du Collier, où il est, naturellement, parlé de Cagliostro, on lit :

« ... Dans le paquebot qui le conduit d'Angleterre en France, il fait la connaissance de M. Duplessis... »

Cagliostro en paquebot ! En 1773 !

Déjà !

Ce paquebot a ceci de très particulier qu'il est un " bateau " du *Temps* précisément parce qu'il n'est pas un bateau du temps.

UNE "COQUILLE". — Depuis le 1er avril, de nouveaux timbres ont été mis en circulation. Le royaume de Wurtemberg a renoncé à ses timbres particuliers et adopté ceux de l'Empire. Malgré des négociations pressantes, la Bavière s'est refusée au même sacrifice, sur l'opposition formelle du prince-régent.

Au lieu de l'inscription *Reichpost* (Poste impériale), les nouveaux timbres portent : *Deutsches Reich* (Empire allemand).

A ce sujet, il s'est produit une coquille amusante. Sur quelques feuilles pour les timbres de 3 pfennige, un des timbres portait, au lieu de *Deutsches Reich*, *Dfutsches Reich*, un *F* pour un *E*. La poste impériale cherche à détruire tous les exemplaires de cette "erreur", qui faisait prime dès dimanche dernier à la Bourse aux timbres, où elle était déjà cotée 20 francs.— Avis aux collectionneurs.

UN MOT DE M. DELCASSÉ. — Lorsque Munir-bey, ambassadeur de Turquie, vint à Paris, après les évènements qui avaient provoqué la rupture des rela-



STEINLEN

tions, reprendre possession de son poste, sa première visite fut pour notre ministre des affaires étrangères.

— Je suis heureux de vous voir, monsieur le Ministre, dit Munir-bey.

— Je n'en doute pas, monsieur l'Ambassadeur, répondit M. Delcassé.

LE « DIRIGEABLE » D'OTERO. — La sémillante Espagnole sacrifie au progrès sous toutes ses formes. C'est ainsi qu'elle a commandé à un ingénieur de Bruxelles (?) la construction d'un aérostat avec lequel elle compte faire, bientôt, une entrée triomphale à Biarritz.

Empressons-nous d'ajouter — pour rassurer la légion des admirateurs de la jolie femme — qu'elle ne courra aucun danger. Son ballon sera, en effet, captif et relié à un automobile par un câble d'acier.

En cas d'accident, la « belle Otero » n'affrontant d'autre risque que l'exhibition de ses mollets sculpturaux, en sera quitte pour regagner, au moyen d'une échelle de corde, son automobile, ou mieux, le plancher..... dont parlent fréquemment nos matelots.

LE PRÉFET DE POLICE CAMBRIOLEUR. — Nous sommes à un grand mariage — celui de la fille du maire d'un arrondissement de Paris, pour être presque précis. — Le défilé dans la sacristie va commencer et comme il y a environ deux mille personnes, une sorte de service d'ordre est organisé. La sacristie a deux issues. On entrera par l'une, on sortira par l'autre. Les derniers arrivés se demandent combien ils devront attendre de temps avant que de passer. Tout d'un coup, une idée sublime leur vient. Si on entrait par ce qui doit être la sortie. Ils y courent et s'efforcent d'ouvrir la porte qui est fermée.

De l'intérieur de la sacristie on s'aperçoit du mouvement tournant. Le personnel policier de l'église, suisse et bedeaux veulent l'empêcher. Peine perdue. Sous la pression de la foule la porte cède, éclate sur ses gonds, et l'on voit entrer, majestueux, qui ?... Je vous le donne en mille... Le Préfet de Police, auteur principal de l'effraction.

Gageons qu'il a, dans sa carrière, sinon arrêté, au moins menacé des gens coupables d'un moindre délit.

LA « VEINE » DE M. WALDECK-ROUSSEAU. — Le Président du Conseil vient de réintégrer au milieu de sa majorité. Il n'est donc pas trop tard pour parler de son accident, d'autant mieux que nous voulons citer de lui un mot drôle, occasion qui ne nous est pas offerte tous les jours.

C'était durant sa convalescence. Un député politiquement uni lui rendait visite. Un peu lourdaud, celui-ci, de la meilleure foi du monde, s'efforçait de consoler notre Premier de ses successifs malheurs. Après tout, lui disait-il, du pire aurait pu vous arriver. Lorsqu'on vous fit, il y a quelques mois, une opération à la bouche, un abcès aurait pu survenir qui vous eut étouffé. Ces jours derniers les tramways qui chavirèrent votre voiture pouvaient vous passer dessus tout à fait et vous réduire en petits morceaux. Vous voyez bien que dans votre guigne vous avez eu cependant un certain bonheur.

Et M. Waldeck-Rousseau, qui sans doute trouvait tout cela très relatif, ne put s'empêcher de lui répondre avec le ton glacial qui ne le quitte jamais, lui montrant et son bras en écharpe et sa tête en bandeau. « Oui, vous avez bien raison. Il n'y a pas à dire, je suis un sacré veinard ».

Et dans sa bouche, ces expressions deviennent énormes comme une plaisanterie de Rabelais.

BRIOCHES « ET BOULE DE SON ». — Dans la discussion du budget de la guerre au Sénat un crédit était demandé pour améliorer le pain du soldat. Un sénateur, brave homme d'ailleurs, mais turbulent — il est inamovible et c'est une bonne excuse — fit savoir par voie d'interruption qu'il ne fallait rien changer, car la « boule de son » était excellente.

Ayant dit, M. Hervé de Saisy — car c'est de lui qu'il s'agit — s'en fut à la buvette où il se fit servir un chocolat. Et comme l'huissier lui présentait une assiette de croissants, il repoussa ceux-ci avec indignation, s'écriant : Non, donnez-moi des brioches.



C'est très bien. Mais alors, pourquoi condamner les autres à la « boule de son » à perpétuité.

LES POÈTES STUPIDES

Vaisseaux de Guerre



Dans le port qu'envahit la brume,
Pareils à d'immenses oiseaux
Sur l'eau *verte et sombre* **qui fume**
Sont alignés les grands vaisseaux.

Comme une *noire* fourmilière.
Les hommes *roulent autour d'eux*,
Envahissent leur proue altière,
Plongent dans leurs flancs caverneux.

Les vaisseaux que bercent les houles,
Et *qu'***insultent** les noirs frimas,
Sont **tristes** *au milieu des foules*,
Et **rêvent** de lointains climats.

Hôtes fiers des *mers incertaines*,
Ils ont rapporté *dans leurs flancs*
La clarté des îles lointaines
Et le goût des combats sanglants.

Et rapides *buveurs d'espace*,
Inquiets du joug qu'on leur mit,
A la moindre brise qui passe,
Leur être entier **gonfle et frémit**.

Malgré *les nœuds qui les* **offensent**,
La chaîne qui les lie au sol,
Sans se lasser, *ils se balancent*,
Ainsi que pour prendre leur vol.

Car ces vaisseaux à **l'âme** rude,
Vainqueurs des ouragans *derniers*,
Sont pareils dans leur servitude,
A de *grands oiseaux prisonniers*.

GEORGES LEYGUES.

(La Lyre d'Airain, LEMERRE, éditeur).



SAINT-GERVAIS
D'APRÈS UNE EAU
FORTE D'EUG. BÉJOT

LES PLANCHES

Il ne faut pas dire : « Desfontaines, tu ne prendras pas le Château-d'Eau. » Car en dépit du machiavélisme de M. Victor Sylvestre, le jeune Desfontaines est à la tête de ce théâtre populaire. Après une assez inutile reprise de *Trente Ans ou la Vie d'un Joueur*, il nous offre heureusement une pièce nouvelle *Famille sans nom*. Le drame est tiré avec une extrême habileté d'un roman de notre vieux Jules Verne, par Théo Bergerat ; ce fils, petit-fils et neveu de poètes, qui fut acteur chez Antoine, en Odéonie et à la Porte-Saint-Martin sous le pseudonyme de Davançon. Son début comme dramaturge est excellent, et Caliban lui-même n'y trouverait point matière à critiques. Et puis, outre les mérites intrinsèques de ces cinq actes et sept tableaux, on y malmène fort énergiquement les hideux Anglais, nos ennemis intimes depuis Azincourt, ce qui ne nous rajeunit pas... Un frisson de patriotique émotion secouera pendant de longs soirs les âmes simples dont Jules Lemaître est le Dieu ayant Judet et Massard pour prophètes. J'en suis ravi, puisque cette œuvre de débutant possède d'autres qualités. Très bonne interprétation. MM. Albert Darmont est de grande allure dans le personnage principal ; Desfontaines a de l'enthousiasme, Andréas de l'élégance et Kerny de la verve. Mme Jeanne Dulac, qui jadis créa si délicieusement *Blanchette*, et Mme Dorlia jouent avec talent deux rôles difficiles ; et la mise en scène est d'une tenue inhabituelle à cette scène.

Poète du Geste, Pierrot-Séverin continue la tradition de Deburau en commandant des pantomimes à des poètes. Alors que son ancêtre faisait triompher les intrigues tendres ou bouffonnes d'un Gérard de Nerval, d'un Paul Arène, Séverin nous donne à l'Olympia une œuvre exquise de deux vrais artistes de la rime et du rythme, le regretté Armand Silvestre et notre jeune confrère Emile Lutz. Cette pièce, tour à tour joyeuse, tragique, farce, mélancolique, *Pierrot en tournée* eut ses soirs nombreux de succès aux *Funambules* ressuscitées ; mais l'interprétation et la mise en scène que nous offrent les frères Isola (dont le sens artistique fut souvent en défaut) donnent à l'œuvre une saveur particulière, lui assurent une carrière brillante. Une fois encore après tant d'autres, avec sa face si prodigieusement expressive sous la double couche de blanc de zinc et son ample souquenille aux mille plis, Séverin a affirmé la haute valeur d'un art qu'il sert d'un fervent et enthousiaste amour. C'est le dernier Pierrot, personnel et ingénieusement inventif tout en gardant la tradition. L'accueil fut chaleureux. Auprès de lui Mlle Angelica Brucchi est la danseuse idéale, svelte et bien en chair, ayant des pointes et du ballon; et Mlle Jane Mary, gracile et blonde, est une madame Pierrot tout à fait délicieuse. Je n'aurais garde d'oublier Mme Marguerite Dufay, dont la verve bouffonne et exubérante tire le plus heureux parti d'une panne.

Les costumes et les décors sont somptueux, et la musique de Bonnamy est adorable.



Une amusante et flatteuse aventure est arrivée l'autre soir, à la *Renaissance*, à M. Romain Rolland : afin de se rendre compte de l'effet produit par sa pièce, *Le 14 Juillet*, l'auteur avait pris place dans les suprêmes galeries. Le premier acte finissait sur trois rappels chaleureux, sans être incités par aucune claque (il n'y en a point chez Gémier), les spectateurs d'en haut manifestaient bruyamment. Et l'un d'eux, se tournant vers l'auteur impassible qui, ainsi, paraissait suspect, lui dit sans affabilité apparente :

— Dites donc, vous, le monsieur au paletot, vous pourriez bien applaudir !...

M. Romain Rolland, confus, s'enfuit en rougissant.

Hugues DELORME.

5e ANNÉE. — N° 62.
1er et 15 Avril 1902

COCORICO

PRIX :
50 centimes.



Paul BOUTIGNY, Directeur

Louis GEISLER, Administrateur

COCORICO

SOMMAIRE

TEXTE

DESSINS

Papier, Gravure et Impression Louis GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS
PARIS : 7 francs ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : Paul BOUTIGNY *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IX *Administrateur :* Louis GEISLER, 10, Rue Alfred Stevens, PARIS

EN PASSANT

Le bruit court, — une fois de plus — que la dernière monnaie divisionnaire d'argent, cette jolie médaille de Roty où une semeuse marche vers le soleil levant, va être retirée prochainement de la circulation, la falsification s'en avérant trop facile. Bon Dieu ! qu'il est malaisé aujourd'hui, de vivre tout un jour sans être volé ! Et qu'il faut apporter de méticuleuse méfiance à l'endroit, comme à l'envers aussi, du reste, des pièces qu'on vous rend !

Celles qui sont mauvaises ou démonétisées, sont en si grande quantité, dans des conditions si diverses, qu'on s'y embrouille. Ainsi, les sous étrangers, tous les sous étrangers sont hors cours. Et cependant sauf les italiennes, les pièces blanches étrangères sont bonnes. Cependant encore que les françaises ne deviennent passables qu'à dater de Napoléon III couronné. Ajoutez qu'il y a une sapristole de République de 1848 qui est périmée, bien qu'indistinguable de la République de 1871, qui est excellente. Ces deux Mariannes, en effet, sont frappées au même coin, étant la même œuvre du graveur Oudiné ; la date seule les différencie, et comme la dite date est, en général, grattée, allez donc vous y reconnaître. Tout cela devrait bien nous enseigner le mépris des richesses. Mais c'est là un résultat encore lointain.

*
* *

Voilà M. Loubet parti pour la Russie. Et c'est tout au juste si les journaux élégants n'ont point entonné en son honneur le "yo péau !" des grands jours. *Quantum mutati ab illis !* Quel changement. Jadis, avec quels dédains de petits-maîtres ils nous donnaient des détails intimes sur ce Président qui n'avait l'heur de leur plaire. C'était terrible. Il se chuchotait que M. Loubet, chez lui, préférait chausser ses pantoufles que de garder ses bottines ! Presque tous les jours, c'était ainsi qu'il s'asseyait à sa table pour déjeuner ! Epouvantable, n'est-ce pas? Plus grave que cela encore ! Après son café, il fumait sa pipe et laissait les invités, si c'était leur goût, en faire autant ! Enfin, fait scandaleux et qui ne se saurait souffrir, il n'était pas rare le matin qu'il endossât une robe de chambre ! Ah fi, ma chère ! Cette robe de chambre était inacceptable ! On ne pouvait supporter l'idée de cette robe de chambre !

M. Loubet n'a, que je crois, rien changé à ses habitudes, mais il a su les imposer, par douceur têtue et dédain souriant du snobisme.

Et de fait, il faudrait croire que nous nous soyions, en France, diablement laissés enfariner par les manières monarchiques et la façon courtisanesque, pour que la simplicité vraiment démocratique d'un bon républicain ait pu sembler ridicule et blâmable. Il est vrai que Félix Faure ne donnait pas dans cette simplicité. Oh ! oh ! c'était un empereur !



Mais M. Loubet, sans s'inquiéter des

sourires pincés, a continué, continue et fait bien. Sa pipe, ses pantoufles et ses robes de chambre coûteront sans doute moins cher à l'honneur du pays que telles bottes éperonnées et que tel manteau d'hermine. Et il tiendra le crachoir au Tzar, tout comme un autre!

* * *

Tout dépend du point de vue auquel on se place. L'anecdote est de mise, en ces temps d'ouverture de salons.

Un nouveau mode de critique d'art a été inauguré par nos voisins d'outre-manche, et c'est au *Journal des tailleurs* qu'en revient l'honneur. Cet organe professionnel, en effet, rendant compte d'une exposition de peinture, à Londres, a fait ses réserves, et des réserves graves sur un portrait du peintre Thompson : « Les boutons du veston » juge-t-il, « sont trop grands et ont l'air d'être empruntés à un paletot d'hiver ; les poches sont placées trop bas, le gilet est trop court, et le pantalon manifestement mal coupé » !

Il est bien certain qu'à côté de telles hérésies, la qualité de la peinture n'est plus qu'une quantité négligeable. Dorénavant, avant de se faire portraicturer, les gentlemen dignes de ce nom, auront soin de se commander une toilette irréprochable, car enfin, la critique du *Journal des tailleurs* touche autant le modèle que l'artiste. Et la commande d'un complet — si l'on veut éviter les foudres de l'esthète préposé, — devra précéder la commande du tableau. Il faudra passer chez le coupeur de drap avant de monter chez le barbouilleur de toile. Et ce sera tout profit pour les faiseurs d'habits. Ces Anglo-Saxons ont décidément l'esprit pratique !.....

Louis MARSOLLEAU.





JACQUES VILLON.

Petite Amie

À Lucien Faasse

I

La seule prétention de Petite Amie est d'aimer bien son amant.

Il ne faut pas la contrarier là-dessus : elle l'aime.

Pourquoi ? — Parce que !

Certes, il n'est ni joli garçon, ni brillant ; il n'a pas d'argent et il est bête ; mais elle l'aime comme il est.

Il est à elle ; elle le choie, le soigne, le gâte. Comme il est sot, elle est maligne pour lui ; comme il ne sait pas se défendre quand on l'attaque, elle répond à ceux qui se moquent de lui.

On est jaloux de voir tant de tendresse s'égarer sur aussi indigne ; on veut discuter avec Petite Amie, lui ouvrir les yeux : elle se fâche ; ses affaires ne regardent personne, elle est libre et elle aime qui lui plaît.

Elle se sait la maîtresse, mais ne veut pas le montrer.

Elle raconte des histoires qu'elle invente dont il est le héros ; si l'on sourit, elle exagère pour mieux convaincre.

Elle se fait toute petite à ses côtés, pour qu'il paraisse plus grand.

Elle émet une opinion et ajoute :

Marcel me l'a bien dit !...

Car il s'appelle Marcel.

Elle feint de souffrir à cause de lui ; elle prétend qu'il est infidèle pour le faire valoir. Pour donner plus de prix à sa fidélité dont intérieurement elle est sûre, elle voudrait que d'autres femmes lui disputent son amant.

Dans son amour, il y a de l'orgueil.

II

— Tu mets ton veston gris et ta cravate rouge ?

— Non !

— Quelle cravate veux-tu mettre ?

— La verte !

— Soit, il va pleuvoir, prends ton parapluie et relève ton pantalon. Ne rentre pas trop tard, je serais inquiète.

— Je rentrerai quand je voudrai.

— Là ! tu t'es frotté au mur, tu es tout blanc ! viens que je te brosse. Attends tu as un fil à la manche, on croirait que tu sors de chez une couturière... En rentrant ne passe pas par les rues noires, prends les grandes rues et marche au milieu de la chaussée.

— Je sais me conduire.

— Bien sûr, mais tu n'es pas prudent. Il y en a d'autres qui se sont fait attaquer avant toi, le quartier est si mal fréquenté... Tu n'as pas besoin de tes clefs, je t'attendrai.

— J'ai horreur qu'on m'attende.

— J'ai à travailler, le temps me semblera moins long.

— Bonsoir.

— Tu ne m'embrasses pas ?

— Prends garde tu vas défaire ma cravate.

— Tu es très beau, mon chéri.

— Bonsoir !

III

Petite Amie est fâchée ; ses amis ont fait boire Marcel qui n'a pas la tête solide ; il rentre malade.

Elle hausse les épaules, mais ne gronde pas. Elle fait du tilleul et le couche comme un enfant.

— C'est bien malin d'eux de te faire boire, toi qui n'a pas l'habitude.

Marcel grogne et ne répond pas.

Elle se couche près de lui, évite de le toucher, lui laisse le plus de place pour qu'il puisse se tourner à l'aise.

— Tu vas mieux ?

Il est assoupi et respire fort la bouche ouverte avec des sursauts qui inquiètent Petite Amie.

Vers le matin, il se réveille et demande à boire. Elle se lève, lui donne un verre d'eau fraîche qu'il avale goulûment.

Tant de bienveillance le touche, il est tendre à présent et prodigue des caresses à Petite Amie ; elle se laisse faire, heureuse et le regarde en souriant se rendormir, calmé.

Cette caresse rapide l'a énervée, elle voudrait se tourner, s'étirer, frissonner à son aise ; elle n'ose pas pour ne pas l'éveiller ; sur le bord du lit, les yeux mi-clos, elle se mord les lèvres au sang, tâche à se rendormir, n'y parvient pas et se lève enfin, les yeux las, le corps brisé cependant que Marcel ronfle pacifiquement, profondément.

IV

Marcel va partir en vacances. Petite Amie a du chagrin.

Tous les ans, — et voici trois ans qu'ils sont ensemble, — il s'en va ainsi pendant deux mois dans sa famille ; il

écrit à peine et elle s'ennuie à mourir de penser à lui continuellement, inquiète, persuadée que sa mère et ses sœurs n'ont pas pour lui tant de tendresses qu'elle.

Elle cache son chagrin ; elle fait la malle elle-même, plie soigneusement les vêtements et les chemises, s'assure qu'il ne manque rien, que toutes les réparations sont faites ; elle ne veut pas que Marcel paraïsse mal entretenu, peu soigneux et sans ordre.

Elle ne veut pas que son amant voie ses yeux rouges, elle dissimule sa peine pour qu'il parte le cœur léger.

— Amuse-toi bien et écris-moi, mon chéri !

Après des baisers abrégés, le train part et les larmes coulent longuement, sans contrainte.

V

Ma chérie,

Mes parents m'ont trouvé une situation ici : le notaire qui est vieux veut vendre son étude ; c'est une occasion dont il faut que je profite ; mon avenir en dépend. Comme je te sais très raisonnable, je suis sûr que tu ne m'en voudras pas et que tu comprendras très bien. D'ailleurs, çà ne pouvait pas durer toujours ; je te rends ta liberté. J'espère que tu n'auras pas trop de chagrin et que tu te consoleras vite. Quand j'irai à Paris, j'irai te voir, car nous resterons amis, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas à nous fâcher ; la vie nous sépare, nous suivons des routes différentes.

Tu serais bien gentille de m'envoyer les affaires que j'ai laissées à Paris ; fais un colis et adresse-le moi.

J'ai du chagrin de te quitter comme ça, j'aurais voulu aller t'embrasser, ce n'est pas possible pour l'instant, l'ancien notaire me met au courant, je ne puis m'absenter.

Je t'embrasse, ma chérie, et je suis sûr que tu n'en voudras pas à ton ami que tu aimais tant.

MARCEL.

VI

Mon chéri,

Je ne t'en veux pas, mais j'ai un gros, gros chagrin. Je savais bien que ça devait arriver, mais je n'aurais pas cru que ce serait si tôt. On a tort d'aimer si fort ! il y a en moi quelque chose de cassé, je ne sais pas ce que je vais devenir, mon chéri, je suis comme un corps sans âme. Je te souhaite de retrouver dans ta vie une femme qui t'aime autant !

Je t'envoie tes affaires, tu les recevras demain, si j'ai oublié quelque chose, écris-le moi.

J'ai eu peur la semaine dernière : j'ai cru que j'étais enceinte ; heureusement je suis aujourd'hui tout à fait rassurée. Vois-tu que j'aie un enfant à présent ! Adieu, mon chéri, pense à moi qui t'aime tant, pense à ta pauvre Petite Amie qui ne cesse de pleurer depuis qu'elle sait que tu ne reviendras pas, je t'embrasse comme je t'aime encore, à grands bras.

TA HENRIETTE.

ROBERT DIEUDONNÉ.



LOUIS ANQUETIN.

L'ÉVENTAIL

La valse, trop tzigane à mon gré, s'est éteinte
Dans un dernier soupir pâmé des violons ;
Mais le leïtmotiv persiste, obsède, et tinte,
Encore, cependant qu'errent par les salons
Les couples désunis de leur banale étreinte.

En robe de linon, simplement blanche, allant
Parmi la foule, avec son air froid de princesse,
Vous agitez d'un geste lent et nonchalant
L'éventail, sans voir l'hommage que sans cesse
Paie à vos trop beaux yeux un danseur trop galant.

L'éventail, balancé par vos doigts vous effleure
D'un souffle tiède et frais comme d'un vent d'été...
Et, prise tout entière à ce fragile leurre
Telle une barque fuit vers le port regretté,
Vous laissez dériver votre âme au fil de l'heure.

Loin des plaisirs présents, vers des bonheurs anciens,
Barque idéale, au vent du Rêve ouvrant ses toiles,
Comme une faible amarre, elle a rompu ses liens...
Les lustres maintenant lui semblent des étoiles,
Et, libre, elle retourne au pays d'où je viens...

Pays dont nous gardons la même nostalgie,
Bien que nous n'y soyions ni l'un ni l'autre nés,
Où l'air marin nous rend la poitrine élargie
Où nos cœurs, ces charmeurs de Rêves obstinés
Vont, quand ils sont trop las quêter une énergie.

L'éventail, sur vos doigts, bat à coups plus pressés.
Voici, se préciser d'intimes paysages :
Des grèves où nos pas sont à peine effacés
Et des sentiers, et des maisons, et des visages...
Pour les voir mieux encor, vos yeux se sont baissés.

Aussi, vers ce pays breton, votre esprit vague,
Plus loin, toujours plus loin du bal se reculant,
Quand l'éventail vous effleure d'un souffle vague,
En s'agitant au geste lent et nonchalant,
De vos doigts fins, que n'alourdit aucune bague.

Charles BERNARD.

LA RÉHABILITATION DE L'ESCARGOT

L'escargot est moins rapide que la pensée, c'est incontestable.

Est-ce une raison pour le dénigrer avec un parti pris évident et déclarer *urbi et orbi* qu'il n'est bon qu'une fois cimenté d'un beurre d'épices et passé au four ?

Certains savants (du Congo, sans doute) n'ont-ils pas été jusqu'à lui reprocher ses deux paires de cornes, uniquement parce qu'ils n'en possèdent qu'une ; simple affaire de jalousie.

Quant à lui en vouloir de ne point s'occuper de politique, je n'y pense même pas.

Rendons donc à l'escargot l'estime que lui a value son attachement séculaire à notre planète et gardons-lui intacte sa vieille réputation d'animal d'esprit !

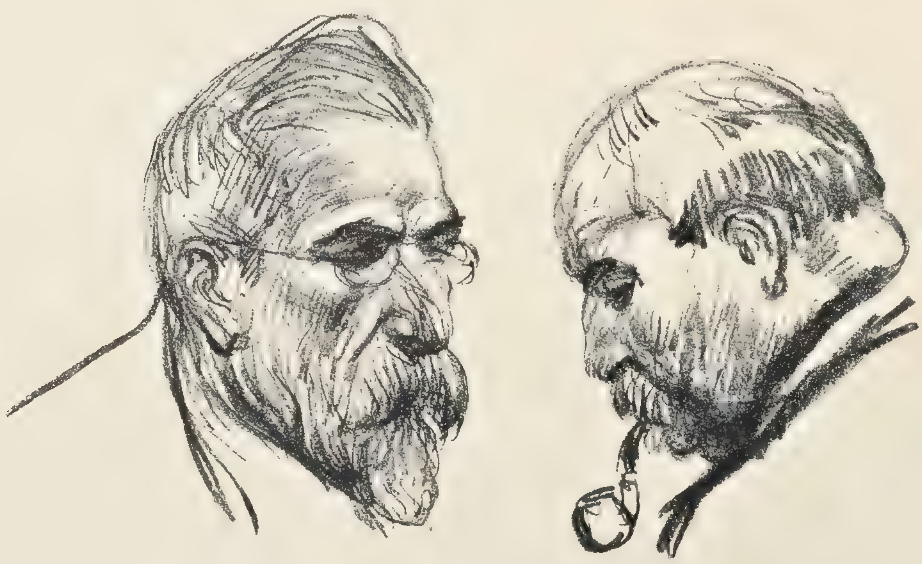
Qu'à ce sujet il me soit permis de citer le mot d'un escargot de mes amis.

Il avait mis trente ans à passer un pont, quand, arrivé au bout, le pont s'écroule derrière lui :

— Encore bon que je me suis dépêché, dit-il.

Et de rire !

Jean PRAIRIAL.





JULES CHÉRET.

COCORICOS

" LES AUTEURS GAIS ". — Qui se serait attendu à voir figurer dans cette collection fameuse le catalogue du salon de la Nationale ?

Oui, monsieur ; oui madame, cette publication paresseuse, banale et quelconque, se permet des blagues.... pardon, au moins une blague énorme que n'hésiteraient certainement pas à signer, les plus qualifiés des humoristes qui alimentent la collection des "Auteurs gais" .

On lit à la page 46 du guide en question :



188. — *La prière sacerdotale.*

« Mon Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie... j'ai achevé l'ouvrage que tu m'avais donné à faire.... Père Saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés...

Évangile de S. Jean, Ch. XVII. »

189. — *La ferme*

" J'allais le dire... " déclare quelque part un personnage de vaudeville.

UN RECORD. — Du feuilleton de M. Pierre Decourcelles, *Les fêtards de Paris*, que publie le *Journal*, (feuilleton 26, du 16 avril, 3ème colonne, lignes 3 et 4) :

« La moitié du litre était vidée.
« Il ne restait plus qu'un tiers du liquide. »

C'est un record.

A ce train-là quand le litre fut vidé aux trois quarts, il ne restait, sans doute, plus rien dedans.

? ? ?

DU TAC AU TAC. — X..., un de nos confrères, pour la galanterie, rendrait des points à Don Juan et pour l'avarice, ferait la pige à Harpagon.

La coïncidence forcée de cette vertu — mon Dieu, oui ! — et de ce vice, lui joue parfois de singuliers tours.

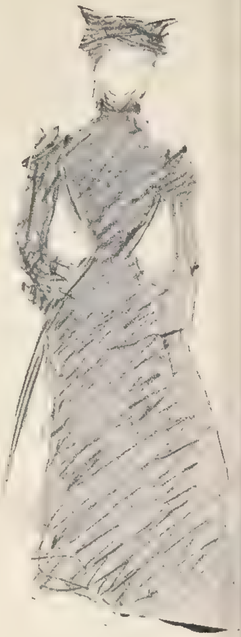
Témoin celui-ci dont il ne se vantera pas et qu'un hasard, un pur hasard, nous a révélé.

X.... était détenteur de quatre pièces de 5 francs dont deux romaines, une chilienne et une de François des Deux-Siciles, donc toutes les quatre n'ayant pas cours. Les changer tout bonnement pour leur valeur intrinsèque en perdant au change, cela ne lui allait guère.

Il tenta bien de s'en défaire en les glissant parmi d'autres écus authentiques ; on les lui rendit et il dut jouer la comédie de la distraction.

Or, un soir que le Don Juan qui est en lui parlait en élevant la voix, son Harpagon intérieur se fit également entendre et, du colloque de ces deux entêtés, résulta un compromis que X... se mit en devoir de réaliser.

Donc il entra dans un music-hall, y lia connaissance avec une des péripatéticiennes de l'endroit et, peu après, tous deux partaient de compagnie et se rendaient dans le home de la belle, tels deux vieux amis heureux d'être ensemble.



Jeune et jolie, l'enfant avait pourtant de l'expérience. Elle fit à son... client la question d'usage et X..., ne fit nulle difficulté de lui remettre en guise de "petit cadeau" les quatre pièces démonétisées représentant le louis convenu au préalable suivant un tarif honnêtement présenté et librement accepté.

La petite, d'un œil furtif et exercé, jaugea la monnaie flaira le coup et ...

D'aventure c'était une femme d'esprit, à sa manière, et ne dédaignant pas de rire à l'occasion.

Preste, elle passa dans une pièce voisine en fermant la porte. Avant que X... ait eu le temps de réfléchir, cette porte se rouvrait et donnait passage à une horrible commère, vieille et fanée, et, par surcroît, souriante et minaudière à donner le frisson, aimable et entreprenante à faire fuir.

X... allait protester contre cette substitution, quand, soudain, il se ravisa, et comme il n'est point un sot, il sourit, comprenant qu'il était démasqué et qu'on voulait "lui en donner pour son argent."

Il voulut, du moins, avoir le dernier mot, et, s'inclinant courtoisement devant la duègne :

— Excusez-moi, madame, dit-il avec une politesse affectée, mais vraiment, il y a erreur : je ne prétendais point changer ma collection de pièces, contre une pièce de collection...

Et il s'en fut sans prendre garde à la vieille qui, vexée, le traitait de "mufle", non plus qu'à la jeune qui tenait, elle aussi, à avoir le dernier, et lui lançait par la porte entr'ouverte cette injure : « Poire ».

GALANTE AVENTURE. — Sait-on pourquoi le *Iéna*, qui avait été primitivement désigné pour escorter dans les eaux russes le Président de la République, a brusquement reçu contre-ordre et l'invitation de rester chez lui comme un simple M. Choufleury ? C'est tout une histoire... d'amour.



Il y a quelques années M. de Montebello actuellement ambassadeur de France à St-Pétersbourg, occupait les mêmes fonctions à Constantinople. Précisément en ce même temps, le *Iéna* vint mouiller dans le Bosphore. Or, un bruit assez étrange se mit soudain à courir dans le

monde diplomatique de la capitale Turque. On prétendait, qu'au mépris des réglements maritimes et des convenances les plus élémentaires, le commandant du *Iéna* recevait et hospitalisait à son bord, une jeune personne d'un sexe opposé à celui de son équipage. Et toutes ces dames de la carrière résolurent d'en avoir le cœur net.

Mme de Montebello, à cet effet, pria l'imprudent marin de donner à déjeuner sur son navire aux ambassadeurs et à leurs familles. Une telle prière était un ordre et le commandant s'exécuta. Et voici qu'à la fin de ce repas, servi sous un velum, entre le ciel et l'onde, Mme de Montebello comme prise d'un malaise subit, se déclara indisposée, quitta la table et suivie des autres femmes empressées à la soigner, descendit au carré de l'état-major. L'indisposition, au reste, était légère et fut de courte durée, et sitôt remise, l'ambassadrice émit la fantaisie de visiter les chambres des officiers, ces « cellules d'anachorètes qui sont des savants et des soldats »! Il fallut encore se rendre à ce désir si aimablement exprimé, et finalement, ce qui ne se pouvait empêcher advint; et les élégantes visiteuses trouvèrent la pie au nid, c'est-à-dire une jupe dans la cabine du capitaine. Et il y avait quelqu'un dans la jupe.

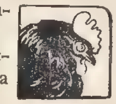
Le scandale fut rapide, mais vif; l'intruse fut débarquée, et le commandant reçut une semonce à laquelle il doit sans doute de n'avoir pas encore, à l'heure qu'il est, changé ses cinq galons contre les deux étoiles.

On a, fort probablement, pensé que le *Iéna* et Mme de Montebello se reverraient sans plaisir, en Russie ; et c'est pour ce motif que ce bateau a éteint ses feux aussitôt qu'allumés. Il y avait mal-donne ! « Gaffe »! pour rester matelots jusqu'au bout...

UN NOUVEAU CLEMENCEAU. — M. Clémenceau est rentré dans la politique; sa venue, disons-le, excite peu l'enthousiasme. Le Clémenceau terrible et renverseur des ministères n'est pas goûté ici. Par tradition autant que par définition, le Sénat est calme. La majorité républicaine est en ce moment compacte. On redoute que l'ancien leader de l'extrême-gauche ne l'entame par ses ardeurs d'éternel mécontent.

Voici un son de cloche. On en peut entendre un autre donné, celui-là, par les amis directs du sénateur. Et dans le cas présent, les amis agissent peut-être comme les ennemis. Vous vous trompez, assurent-ils, sur le compte de Clémenceau. Il est, avec les uns, devenu sage, très sage. Par lui, les ministères ne seront plus interpellés. Il interviendra rarement dans les discussions; posera aux ministres des questions toujours précises, mais jamais menaçantes, parlera dans les grands débats en se plaçant au point de vue doctrinal et jamais ministériel. Et comme on s'étonne d'un pareil revirement, l'explication suivante est donnée.

Clémenceau ne veut plus démolir, mais construire. Il sait bien que M. Waldeck-Rousseau n'aime pas le pouvoir. Que chez les républicains avancés, s'il en est pour le prendre, il en est peu pour savoir le garder. Et il veut être l'homme qui manque à ce poste, le grand président du conseil de demain, celui, en un mot, qui réalise les réformes toujours promises par le parti radical et jamais données.....



Est-ce vrai, n'est-ce pas vrai? C'est sûrement étonnant. N'épiloguons pas, qui vivra verra.

Nocturne rouge

Un assassin chante :

I

C'était sur les bords de la Seine, —
Vogue, ma chanson, dans la nuit malsaine! —
C'était sur les bords tout fleuris
De lune et d'iris.

II

C'était sur la berge à la brune, —
Vogue, ma chanson, vogue sous la lune ! —
C'était deux ombres de terreur :
Fille et souteneur.

III

C'était comme un soupir qui brâme, —
Vogue, ma chanson, vogue avec son âme ! —
C'était un soupir qu'un baiser
Voulait épuiser.

IV

C'était comme un éclair qui brille, —
Vogue, ma chanson, vogue avec la fille ! —
C'était un choc dans les roseaux,
Un corps sur les eaux.

V

C'était comme une ombre falote, —
Vogue, ma chanson, vogue, vogue et flotte ! —
C'était comme un couteau qui fuit
Rouge dans la nuit...

Aubade rouge

Un bourreau chante :

I

Dans le brouillard gris de l'aube qui pleure, —
Debout, condamné ! Lève-toi : c'est l'heure ! —
La foule est grouillante et blême d'effroi.
Les matins sont froids.

II

Sur le pavé sale et gluant qui glisse, —
Glisse, mon couteau ! Glisse en ta coulisse ! —
Les bois sont montés : on n'est pas manchot !
Les matins sont chauds.

III

Sous le porche noir vient la robe noire, —
Pleure, crucifix, tes larmes d'ivoire ! —
Sur la bouche pâle et le cou flétri,
Les matins sont gris.

IV

Sur le buste vert, la chemise est blanche, —
Couche-toi, muet, sur la longue planche ! —
Crac ! le couteau tombe avec le grief.
Les matins sont brefs.

V

Sur le pavé rouge, on passe l'éponge. —
Roule, fourgon, roule! Et la tête songe ;
« Deux crimes pour un ! Grâce à toi, Deibler ! »
Les matins sont clairs.

MAURICE BOUKAY.



CH. HUARD.



PAUL RENOUARD
FIN DE ROMANCE

Le Cygne

Sur l'argent du lac, le lent cygne noir
Glisse. Son gros bec rouge dans l'eau plonge.
Son cou mécanique et svelte s'allonge...
Et la lune veille au repos du soir.

Le lent cygne noir va, silencieux,
Frôlant sur le bord des ondes paisibles
Des plantes ainsi que son cou flexibles...
Et le vent se tait sous l'œil froid des cieux.

Le vieux cygne noir tristement s'endort,
Fantôme oublié ; rêveur solitaire...
Sereine, la nuit verse son mystère ;
Et le nénuphar ouvre son cœur d'or.

Hugues DELORME.

Quelques mots de SCHOLL.

PHILOSOPHIE. — L'ambition est un arc-en-ciel qui a un pied dans un torrent et l'autre dans un lac ; le torrent c'est la volonté ; le lac, c'est la patience.

Il n'y a pas de comédien au bagne !

Les Anglais ne s'exposent jamais à un grand danger pour un petit gain.

Le vice Anglais, c'est l'argent. Le vice Français, c'est la vanité.

L'Anglais prétend à la richesse, le Français à l'esprit.

Il n'y a rien d'insupportable, disait Saint Victor, comme l'homme qui cherche cent sous ; on a beau les lui donner, il en a toujours besoin.

Il y a des gens qui *descendent* de leurs aïeux, d'autres qui en *dégringolent*.

Que voulez-vous, répondit le mendiant, les affaires ne m'ont point réussi ; je tends la main à certaines gens, mais je ne serrerais pas la leur.

Il est fâcheux que les larmes ne soient pas éclatantes comme le sang ; on les verrait couler.

En jetant de la boue, on n'est jamais sûr d'atteindre celui qu'on vise : ce qui est certain, c'est qu'on se salit les mains.

Travaillons tous à gagner notre tombeau, qu'il soit de pierre ou de gloire !

Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont et les tenir pour ce qu'ils sont devenus.

POLITIQUE. — En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.

Il y a des *dirigeants*, comme il y a des cochers. A nous le siège, à vous les banquettes !

Je demandais dernièrement à un général russe quel avait été, à son avis, notre meilleur ministre de la guerre.

— Tous étaient bons, me répondit-il, mais le meilleur eut été celui qu'on n'aurait pas changé.

Le mot d'ordre de toutes les professions de foi, la grande préoccupation de ces dernières années, c'est de refaire la France.

La France a le droit de dire qu'elle est refaite.

Donner la liberté aux français, c'est une mesure équivalant à autoriser la Vénus de Milo à se mettre les doigts dans le nez. Avec la liberté il faudrait fournir le moyen de s'en servir.

Un gigot par jour et par tête d'habitant et le problème social serait résolu. Ce ne sont pas les députés, ni les fonctionnaires, ni les prêtres qui nous manquent, ce sont les gigots.

Ai-je besoin de me nommer ? Je suis le troisième drapeau, le drapeau de fer-blanc, le drapeau de la majorité des Français. Je suis la *Girouette !*

RELIGIONS. — Le bon Dieu lui-même sent bien qu'il ne peut se passer de publicité... il a les cloches !

Depuis l'origine des Sociétés, que de gens ont été tués sous le prétexte qu'il y a un Dieu et une patrie !

On n'a pas oublié ce mot charmant de M. Dupanloup : « Il faut croire aux miracles, mais ne pas en inventer ».

Le mystère plaît mieux à la foule que la vérité. L'histoire n'a pas fait oublier la fable.

Dernier mot de la question Sémitique : « Les Juifs ont reconnu à Jésus-Christ une si grande valeur qu'ils l'ont *mis au clou !*

LITTÉRATEUR. — ROMAN. — JOURNALISME. — Quand le journal s'est emparé de vous, c'est pour toujours. Vous lui appartenez, vous êtes sa chose. Le journalisme est une robe de Nessus qu'on n'arrache qu'avec sa chair.

Le *Roman naturaliste* et la *religion rationnelle* sont des plaisanteries du même genre que le *patriotisme cosmopolite* ou le *collectivisme individuel*.

A côté de la Société des auteurs dramatiques, il serait honnête d'instituer une société des *arrangeurs*. Cette société aurait, comme de raison, sa bibliothèque composée d'un seul volume, « *L'art d'accommoder les restes.* »

Aurélien SCHOLL.

5me ANNÉE.
N° 63.
1er Mai 1902.

COCORICO

PRIX
—
50 centimes.



COCORICO

SOMMAIRE

TEXTE

DESSINS

Papier, Gravure et Impression Louis GEISLER, aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS
PARIS : 7 francs ÉTRANGER : 10 francs
DÉPARTEMENTS : 8 fr. *LE NUMÉRO :* 50 cent.

Directeur : Paul BOUTIGNY *Rédaction :* 9, rue Say, PARIS IXe *Administrateur :* Louis GEISLER, 10, Rue Alfred-Stevens, PARIS

EN PASSANT

DU SARCASME ET DE L'INJURE. — Ces temps-ci, fertiles en haine et tout fleuris de colères, ont vu surgir un ordre de polémiques écrites, plutôt acariâtres, et dont l'encre, à défaut de sang, puait le fiel. Les plumes des deux partis en présence trempèrent, autant qu'elles purent, leurs becs dans le venin, et si, dans les bureaux de rédaction tels ou tels de nos confrères ne se révélèrent point vipères à la morsure mortelle, ce ne fut pas de leur faute et c'est que le croc leur manqua, car ils s'y employèrent de tous leurs efforts. Mais n'est pas vipère qui veut. L'insulte n'est pas à la portée du premier goujat de presse venu. Il faut l'esprit, le style, la rime et la raison. Ecraser des gros mots sur du papier n'y suffit point. Et pour manier l'invective, comme pour toute autre chose, « il y a la manière » comme dit le prince d'Aurec.

* * *

Il est deux sortes d'insultes : le sarcasme et l'injure. Le sarcasme est l'attaque nerveuse des satiriques en gaieté ; l'injure est la riposte bilieuse des imbéciles touchés à fond. Le sarcasme porte, l'injure ne porte pas. Le sarcasme — aux jours mal éduqués où nous vivons — est le fils un peu brutal de la vieille ironie française, barbelée, aiguisée et toujours *justifiée* ; l'injure n'a pas de généalogie ; elle est le voyou quelconque, sans père ni mère, sans orthographe ni syntaxe. Le sarcasme est une flèche qui vole, touche au point visé et fait son trou, tandis que l'archer frotte, de joie, ses mains nettes. L'injure, c'est de la boue qu'on ramasse, qu'on jette au hasard, qui ne reste pas sur celui qu'elle atteint, tandis que le malotru qui l'a lancée n'en peut, de longtemps, décrotter ses mains sales. Le sarcasme est le trait d'esprit de celui qui a quelque chose à dire. L'injure est le coup de poing de celui qui n'a rien à répondre.

* * *

Et c'est pourquoi le sarcasme est toujours l'arme des bonnes causes, et l'injure l'arme des mauvaises.

La virtuosité, l'habitude, le métier ne font que blanchir là contre. L'écrivain le plus exercé, aussi méchant, aussi aigu, aussi destructeur que vous le preniez, du moment qu'il se trompe de voie, qu'il va contre le sens droit et l'Equité, décherra aussitôt du sarcasme *motivé* à l'injure *sans raison* — naturellement ! — et par conséquent usera ses « rosseries » sur la vérité, comme le serpent, ses dents sur la lime.

Considérez plutôt M. Rochefort. Lui aussi, il était beau sous l'Empire ! et l'on parlera de ses *Lanternes*, sous le chaume, bien longtemps. Aujourd'hui, que dire des articles qu'il nous sert ? Rien, et ce sera clémence. Pourquoi cette décadence ? Parce que jadis il combattait pour le Juste et qu'à présent il se débat pour l'Inique. Parce qu'il envoyait des flèches autrefois et qu'il manipule de la boue à cette heure. Parce qu'il est tombé du Sarcasme à l'Injure.

* * *

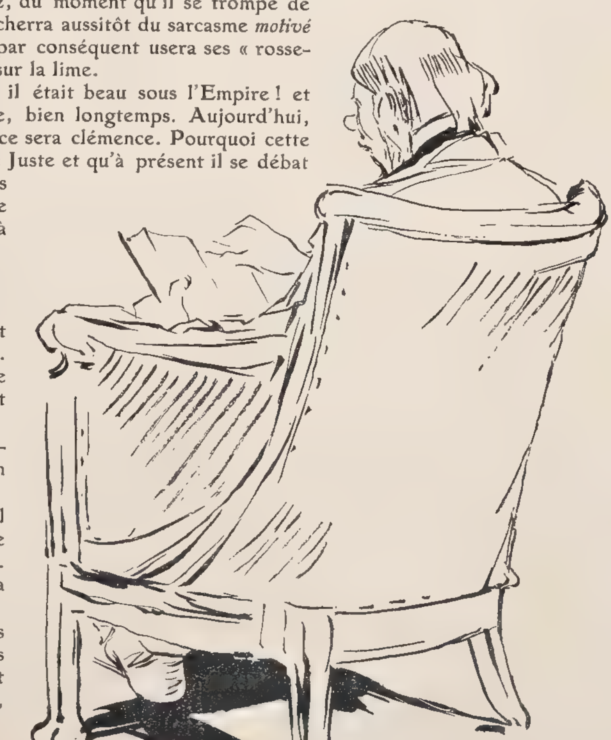
Le sarcasme est documenté. C'est ce qui fait sa force de pénétration et sa puissance insultante. Il raille l'adversaire sur un point faible, sur une tare, sur une honte intime ou sur un méfait connu.

L'injure est ignorante. Elle frappe à faux, éclabousse à tort, passe à côté. C'est ce qui fait son inanité absolue.

Appelez un chien : « Chien galeux ! » s'il l'est, s'il a le rouge ou quelque maladie de peau, il se froissera peut-être : c'est le sarcasme. Appelez-le : « Chameau ! » cela ne le touchera pas : c'est l'injure.

Et c'est ainsi que nous avons vu, au cours des querelles dernières, d'aucuns que les sarcasmes piquaient au vif se mettre si fort en colère, et d'autres que les injures n'effleuraient même pas, hausser simplement les épaules et passer.

Louis MARSOLLEAU.





LE PAUVRE INDÉLICAT

C'est vrai qu'il faisait cette nuit-là un froid de loup. Mais tout de même, cela n'explique pas le sentiment bizarre qui poussa, l'autre soir, la petite Katinka au don de soi-même, sous couleur d'aumône, à un pauvre diable.

Observez que Mlle Virginie Brodard, dite Katinka, après une soirée passée au Moulin-Rouge où elle avait contracté une soif ardente, avait *fait* successivement plusieurs établissements de nuit, en quête d'aventures ; que dans le dernier de ceux qu'elle honora de sa visite, cette nuit-là, elle avait scandalisé par son attitude une galerie pourtant familiarisée, dès longtemps, avec les phénomènes que l'ivresse fait ordinairement surgir chez une femme jeune, jolie, indépendante et sans préjugé ; qu'enfin, la voyant dans cet état, quelques camarades, prises de pitié, lui avaient demandé, sur le ton d'un affectueux intérêt : « Veux-tu qu'on te reconduise, Katinka ? » Ce à quoi Katinka avait répondu en se frappant la cuisse du plat de la main aussitôt retournée, les doigts fermés, le pouce en l'air, geste qui n'existe pas dans le grand répertoire de la Comédie-Française, mais qui est très répandu dans les rapports sociaux, sur le boulevard extérieur.



On n'avait pas insisté et Katinka s'en était allée.

C'est peut-être bien là qu'on trouverait l'explication de son aventure dont elle narrait, le lendemain, à une amie, les péripéties finales, sans parvenir à retrouver dans la petite pelote de pâte molle où s'élaborent les souvenirs plus inconsistants encore de son existence faite d'imprévu, des données précises lui permettant d'en reconstituer le début.



Autant qu'il était possible de le débrouiller dans le chaos de détails bébêtes et de suppositions saugrenues qui composaient le récit coupé de réticences de la folle enfant, celle-ci, sortant du cabaret de nuit, fortement éméchée, avait fait la rencontre d'un loqueteux, grelottant sous la bise, qui avait sollicité la charité de la belle dame.

Or, Katinka n'échappait point à ce phénomène mystérieux de l'exaltation de certaines facultés par l'ivresse, remarquable chez les êtres privilégiés, ou très entraînés, que celle-ci ne rend pas dès l'abord et tout simplement malades.

Katinka, cœur tendre et âme sentimentale, avait senti sa charité naturelle croître jusqu'à l'esprit de sacrifice, de même que chez d'autres, le courage se mue en héroïsme.

« Je ne suis pas une de ces poires qui marchent du premier coup ! » proclamait volontiers d'elle-même Katinka, qui connaissait les mots de la langue française bien plus par leur acception argotique que dans leur sens académique.

En dépit de cette affirmation audacieuse, au spectacle de cette infortune, elle s'attendrit s'émut, s'exalta et se sentit dans une de ces dispositions d'esprit où l'on fait des choses sublimes ou de colossales sottises.

Chez Katinka, l'hésitation, en pareil cas, ne pouvait exister.

Bref, elle avait enlevé, littéralement, le miséreux, ahuri.



JULES CHÉRET.

Celui-ci, préparé aux pires surprises par l'accoutumance du hasard, et, d'ailleurs, complètement gelé, avait suivi la belle avec cette philosophie qui confine à l'abrutissement et qui ne cherche même pas dans les interventions providentielles, dans les apparitions féeriques, l'explication possible d'une bonne fortune qu'elle accepte avec la même impassibilité qu'elle en subit une mauvaise. Ici une lacune considérable se produit dans le souvenir de Katinka.

Il est certain que le vagabond profita largement de l'hospitalité qui lui fut offerte ; mais, en cette âme, sans doute basse et mauvaise, avec le bien-être commença la fermentation des sentiments les plus condamnables.

Katinka se souvenait que le drôle, repus, réchauffé et satisfait, avait osé lui soumettre un projet d'association dont ils tireraient l'un et l'autre des profits certains.

Et comme Katinka, abasourdie mais dégrisée, lui riait au nez, il devint agressif et lui tint des propos grossiers.

— Alors c'est un béguin qu'on voulait s'offrir, comme ça, avec bibi ? Tu ne m'as donc pas regardé, la môme ?

Katinka commençait effectivement à trouver qu'elle n'avait pas assez regardé, au préalable, le bénéficiaire de sa bonne action.

L'autre, cependant, élevait la voix, presque menaçant :

— Ça serait pas à faire que je soye acheté par une morue !

En attendant, il se faisait payer, le monstre.

Katinka, en effet, interprétant la locution et dédaignant l'injure, comprenait bien vite qu'il fallait capituler pour sortir de la mauvaise passe où elle s'était imprudemment aventurée.

Elle donnait vivement quelque monnaie au misérable et, très crâne, nullement effrayée, le mettait à la porte, grommelant de vagues menaces de retour ou de chantage dont elle n'avait souci.

Et Katinka, naïvement, concluait son récit sur cette réflexion désabusée :

— Ah ! vraiment, c'est difficile de faire le bien ! Enfin, comprends-tu qu'un pauvre soit aussi peu délicat ?

Et l'amie confidente de répondre, avec un hochement de tête :

— Ma pauvre Katinka, quand tu as bu un coup, tu deviens folle. Fais-y attention ! Il t'arrivera malheur.



Henri Rivière.

— Je ne suis pas une de ces poires..., commençait Katinka ; mais, soudain, se reprenant, en éclatant de rire : Eh ! bien ! oui, c'est vrai, j'ai marché, mais, à présent, tu sais ? d'la peau ! j'ai les pieds nickelés.

Et la jolie fille appuyait sa déclaration de la mimique nécessaire, en se caressant le dessous du menton du revers de la main.

. . . .

Le pauvre, et l'amie, et Katinka elle-même étaient logiques, judicieux et normaux, incapables, par conséquent, à comprendre la sublimité du geste inconscient et passager de la folle fille.

En d'autre temps, sous un autre ciel, dans une autre civilisation, celle-ci se serait appelée Marie l'Egyptienne, tandis qu'en réalité elle n'est que Katinka de Montmartre.

De là le malentendu.

Georges FRAPPIER.

Printemps de rue

Avril a souri. La bise bourrue
A cessé de geindre et le bon soleil,
Promenant partout sa lumière crue,
Pose à chaque front un baiser vermeil.
On dirait qu'il pleut de l'or dans la rue !

L'asphalte est tout nu, mais il est en fleurs
Le chapeau qu'au front la femme se pose ;
Des parfums dans l'air montent, enjôleurs,
Dès qu'un mouchoir tremble au bout d'un doigt rose ;
Tout est comme aux champs, senteurs et couleurs !

Les trottins, vêtus de claires toilettes,
Vont à pas menus, l'air mièvre et sournois.
Le cœur doit bientôt faire ses emplettes,
Et, pour le servir, l'œil en tapinois,
S'embusque sous les réseaux des voilettes.

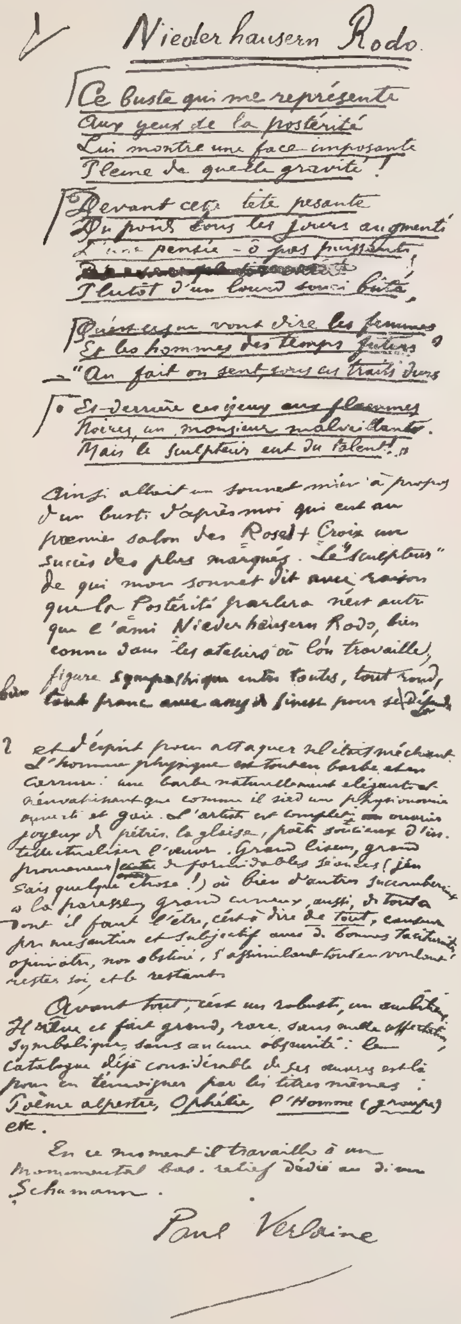
L'amour ailé rôde ; on veut le saisir.
Il n'est pas jusqu'aux femmes les plus sages
Qui, ce jour-là, n'aient le secret désir
D'entrouvrir un peu leurs dignes corsages,
Tant la chair émue a soif de plaisir !

Et l'homme, qui rêve à des priapées,
Aux yeux féminins plonge hardiment
Ses regards perçants comme des épées.

A PROPOS DU MONUMENT VERLAINE

Le sympathique sculpteur Niederhausern Rodo, dont on admire en ce moment le beau monument à Verlaine, au salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, monument qui sera prochainement érigé sur l'une des places de Paris, a bien voulu, sur nos instances, nous communiquer le portrait que fit jadis de lui son ami le grand poète.

La reproduction en fac-similé des lignes de Verlaine sera, nous n'en doutons pas, d'un grand intérêt pour nos lecteurs.



Niederhausern Rodo.

Ce buste qui me représente
Aux yeux de la postérité
Lui montre une face imposante
Pleine de quelle gravité !

Devant cette tête pesante
Du poids tous les jours augmenté
D'une pensée — ô pas puissante ! —
Plutôt d'un lourd souci buté,

Qu'est-ce que vont dire les femmes
Et les hommes des temps futurs ?
"Au fait on sent, sous ces traits durs

Et derrière ces yeux aux flammes
Noires, un monsieur malveillant.
Mais le sculpteur eut du talent !"

Ainsi allait un sonnet mien à propos d'un buste d'après moi qui eut au premier salon des Rose + Croix un succès des plus marqués. Le "sculpteur" de qui mon sonnet dit avec raison que la Postérité parlera n'est autre que l'ami Niederhausern Rodo, bien connu dans les ateliers où l'on travaille, figure sympathique entre toutes, tout rond, tout franc avec assez de finesse pour se défendre et d'esprit pour attaquer s'il était méchant. L'homme physique est tout en barbe [illegible] : une barbe naturellement élégante et envahissante que comme il sied une physionomie avertie et gaie. L'artiste est complet : un ouvrier joyeux de pétrir la glaise, poète soucieux d'intellectualiser l'œuvre. Grand liseur, grand promeneur [illegible] de formidables séances (j'en sais quelque chose !) où bien d'autres succomberaient à la paresse, grand curieux, aussi, de tout ce dont il faut l'être, c'est-à-dire de tout, [illegible] et subjectif avec de bonnes taciturnités opiniâtres, non obstiné, s'assimilant tout en voulant rester soi, et le restant.

Avant tout, c'est un robuste, un ambitieux. Il rêve et fait grand, rare, sans nulle affectation symbolique, sans aucune obscurité : le catalogue déjà considérable de ses œuvres est là pour en témoigner par les titres mêmes : Poème alpestre, Ophélie, l'Homme (groupe) etc.

En ce moment il travaille à un monumental bas-relief dédié au divin Schumann.

Paul Verlaine

LE BON FUMEUR

A George Auriol.

Oui, continua notre interlocuteur, en tirant quelques bouffées de son porte-cigarettes en celluloïd (ai-je dit qu'il adorait la cigarette ?) — oui, le tabac que l'on nous vend est détestable ; et pourquoi ?

— Pourquoi ? répétâmes-nous anxieux.

— Parce que le nombre des fumeurs s'accroît chaque jour d'une façon considérable, révoltante !... Il fut un temps où, dans les wagons de « fumeurs », on se rencontrait à trois ou quatre. Aujourd'hui, ces wagons sont bondés presque à chaque départ.

Avec mélancolie, l'orateur bourra une troisième pipe (une vieille pipe en imitation d'écume de mer, culottée et juteuse, qu'il affectionnait particulièrement) et décréta :

— Vous n'ignorez point que la vie commune avec les animaux à la campagne arrive à transformer les visages humains en mufles de bêtes ; ainsi, quelques bergers ont le regard vague et résigné des moutons ; certains éleveurs de vaches ont la lèvre ruminante...

— J'ai même, répliquai-je, un cousin en Picardie qui vend des porcs, et qui a une gueule de cochon.

— Vous voyez bien ! continua notre ami encouragé. Et, ravivant les flammes éteintes de son panatellas, il énonça :

— De même, si nous rencontrons chez nos contemporains un si grand nombre de têtes de pipes, c'est par suite de la fréquence progressive et envahissante des fumeurs. Dans ces conditions, qu'arrive-t-il ! — Une chose fort simple : la Régie, que nous estimons tous ne peut faire face aux demandes d'une clientèle qui s'augmente chaque jour... Après vous, l'allumette, n'éteignez-pas !... J'ai cherché un remède sûr pour diminuer la quantité des amateurs de tabac en notre cher pays, et pour amener ainsi la meilleure qualité de la marchandise vendue...

— Lequel ?

— Voici. Je propose tout bêtement de fonder une Ligue Nationale et Patriotique contre l'abus du Tabac !...

Des marques d'approbation aussi unanimes que non équivoques ayant salué, bien bas, ces bonnes paroles, notre camarade prit dans sa tabatière en aluminium une prise copieuse (ai-je dit qu'il prisait ?), déposa sa chique sur la table sale du café, et commanda au garçon, en débourrant son énorme pipe en merisier sauvage :

— Emile, des londrès bien secs pour tous ces messieurs !.....

Hugues DELORME.



JULES CHÉRET.



BOIS GRAVÉ
D'AUGUSTE CHAPON.

COCORICOS

UN MANUEL A CONSULTER. — On sait qu'il existe dans toutes les mairies un Manuel officiel des prénoms pouvant être inscrits sur les registres de l'état civil, conformément à la loi du 11 germinal an XI (1er avril 1803).

Parmi ces noms, vous en trouverez de gentils, comme : Agalthonique, Arthongathe, Bazalote, Barzamphe, Carpophore, Caralampe, Carcodème, Evronil, Guingalois, Pabut, Paturmuthe, Kynesbide, Quarüllosie, Sabigothos, Sopporine, Théodechilde, Ultrogothe, qui sont évidemment d'un usage peu fréquent. Le plus joli de ces prénoms que nous recommandons aux amateurs d'originalité est celui de Mogodobornoco !

LA CROIX. — La Légion d'honneur atteindra cette année sa centième année. C'est, en effet, en 1802 que le premier consul Napoléon Bonaparte créa notre grand ordre national.

On prête au général Florentin, grand chancelier, l'intention de célébrer cet anniversaire par des fêtes spéciales, qui auraient un caractère essentiellement militaire et seraient données au mois d'août.

La première femme qui reçut l'étoile des braves fut Marie Schellink, originaire de Gand, qui s'enrôla dans l'armée française en 1792, reçut un coup de sabre à Jemmapes et fut nommée sergent. Citée à l'ordre du jour à Arcole, blessée d'un coup de feu à Austerlitz, promue sous-lieutenant et blessée encore à Iéna, elle fut pensionnée et décorée en 1808.

LE CODE CIVIL EN VERS. — La riche bibliothèque de l'Ordre des avocats vient de s'enrichir de plusieurs ouvrages, qui appartenaient à la succession de M. Nuitter, l'archiviste de l'Opéra, décédé l'an dernier. Au nombre des volumes que Me Beaume, avocat à la Cour et exécuteur testamentaire de M. Nuitter, a fait parvenir ces jours-ci à M. Boucher, l'excellent bibliothécaire du barreau, se trouve un livre précieux et rare, édité en 1811 : *Le Code Napoléon mis en vers français*.

En effet, les 2,281 articles du Code y sont chantés en vers alexandrins et voici notamment, à titre de spécimen, comment le maître poétise le chapitre afférent aux droits et devoirs des époux pendant le mariage.

ARTICLE 212.

Epoux, vous vous devez, pendant votre alliance,
Fidélité, secours, mutuelle assistance.

ARTICLE 213.

Mari ! La femme à droit à ta protection.
Femme ! Il faut la payer de ta soumission.

ARTICLE 214.

La femme habitera le marital asile,
Et s'il plaît au mari, changeant de domicile,
De porter sa demeure en différents séjours,
La femme est obligée à l'y suivre toujours.
La femme doit, par lui, toujours être accueillie !
Pour les divers besoins qui concernent la vie
Il doit tout lui fournir avec discrétion,
Selon ses facultés et sa condition.

Et ainsi de suite.

Pourquoi donc Pétillon, l'inénarrable et inoubliable répétiteur de *Bébé*, n'a-t-il pas connu plus tôt ces beaux chants juridiques, lui qui enseignait à son élève le Code Napoléon en musique ?

A LA GLOIRE DE VICTOR HUGO. — *La Couronne poétique de Victor Hugo*, qui vient de paraître, est le recueil de tous les hommages adressés au grand poète par tous les poètes, depuis Lamartine jusqu'à nos jours. Le volume se termine en apothéose par le magnifique fragment d'un poème de M. José-Maria de Heredia, que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs :

PÉGASE

Voici le Monstre ailé, mon fils, — lui dit la Muse,
Sous son poil rose court le beau sang de Méduse ;
Son œil réfléchit tout l'azur du ciel natal,
Les sources ont lavé ses sabots de cristal,
A ses larges naseaux fume une brume bleue,
Et l'Aurore a doré sa crinière et sa queue...
Flatte-le, parle-lui, dis-lui : « Fils de Gorgo,
Pégase ! écoute-moi : mon nom, Victor Hugo,
Vibre plus éclatant que celui de ta mère ;
Mieux que Bellérophon, j'ai vaincu la Chimère...
Ne me regarde pas d'un œil effarouché ;
Viens ! Je suis le dernier qui t'aurai chevauché.
Par le ciel boréal où mes yeux ont su lire,
Ton vol m'emportera vers la céleste Lyre ;
Car mes doigts fatigués, sous l'archet souverain,
D'avoir fait retentir l'or, l'argent et l'airain,
Veulent, à la splendeur de la clarté première,
Faire enfin résonner des cordes de lumière !... »

. . . .

Il renâcle, il s'ébroue, il hennit et ses crins
Se lèvent ! C'est l'instant. Saute-lui sur les reins !
Son aile, qui se gonfle en un frisson de plume,
Palpite dans la nuit où Sirius s'allume.
Pars ! Tu l'abreuveras au grand fleuve du ciel,
Qui roule à flots d'argent le lait torrentiel...

. . . .

Enfonce le zénith, et, riant de l'abîme,
Monte plus loin, plus haut, dans l'azur plus sublime !
Que l'envergure d'or du grand cheval ailé
Projette une ombre immense en l'éther étoilé,
Et que son battement d'ailes multicolores
Fasse osciller la flamme aux astres près d'éclore,
Monte ! Pousse plus haut l'essor de l'étalon
Vertigineux ! Va, monte ! Et, battant du talon
Le Monstre que ton bras irrésistible dompte,
Monte encore, toujours, éternellement ! Monte !

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

LES PIEDS DES CHINOISES. — L'impératrice de Chine vient d'« exhorter », en ces termes, son peuple à supprimer la coutume du bandage des pieds pour les jeunes chinoises :

« Les femmes chinoises, pour la plupart, se bandent les pieds. C'est une coutume bien ancienne qui, cependant est nuisible au juste développement du corps. A l'avenir, les familles mandarinales devront exhorter sérieusement les femmes à ne plus bander leurs pieds. »



LOUISE FRANCE, D'APRÈS
UNE POINTE SÈCHE
D'ÉGARD CHAHINE

LA BELLE GAFFE. — Une exposition récente de peintures et de dessins réunis sous le titre justifié de « L'Espagne », valut à leur auteur, Alexis Mérodack-Jeanneau, de légitimes éloges. Un de ces admirateurs complimentait l'artiste dans une lettre dithyrambique, où il était dit : « ... et mon étonnement a été vif de découvrir un observateur aussi subtil des choses d'Espagne en vous, que je croyais, jusqu'alors, uniquement préoccupé de cathédrales... »

Pour expliquer cet *authentique* quiproquo, peut-être n'est-il point inutile de signaler à ceux qui ne la connaissent pas la notoriété quelque peu tapageuse de ce personnage qui traverse la vie, insinué dans un costume Moyen âge et qui répond au nom de Merovack, dit l'Homme des Cathédrales.

La voilà bien, la belle gaffe !

LA PEINTURE EN BATONS. — Le monde de la peinture est actuellement fort ému par une invention qui menace de révolutionner les vieux procédés de la peinture à l'huile.

L'inventeur n'est autre que le peintre M. Raffaelli. Il a trouvé une composition qui, pour employer ses propres expressions, « ne sèche pas lorsqu'elle est en bâtons, alors qu'elle sèche très bien lorsqu'on l'a étendue sur une toile ».

C'est après deux années de recherches que M. Raffaelli est arrivé à réaliser cette composition, qui n'est autre qu'une peinture solide à l'huile, avec laquelle on pourra peindre comme avec des pastels.

Le peintre est d'avis que ces bâtons remplaceront avec de nombreux et incontestables avantages tous les pastels connus.



Il pense même qu'ils remplaceront aussi avec avantage les couleurs à l'huile liquides.

Le plus difficile, pense-t-il, est de faire entrer dans les mœurs des peintres l'usage de ses bâtons.

Si les prévisions de l'inventeur se réalisent, comme il n'est pas invraisemblable de le croire, la peinture à l'huile sera encore plus belle que la peinture à l'eau, mais elle sera moins difficile !...



LA BRETONNE & LA PRÉFÈTE

A Alfred Mézières.

Un beau soir, à propos de je ne saurais vous dire au juste quelle solennité de conseil de révision ou de concours agricole, le nouveau préfet, la préfète, les deux filles de celle-ci, un jeune conseiller de préfecture, le sous-préfet de l'arrondissement, le colonel du ...sième de ligne, le médecin-major, le lieutenant de gendarmerie, M. Tremel, adjoint faisant fonctions de maire ; au total, dix personnes notables, pénétrèrent chez Mme Lebraz, aubergiste, au Méné-Armor en Kerkoat (Bretagne), avec un élégant et discret tumulte.

Si, par sa flatteuse irruption, cette société choisie avait compté embarrasser Mme Lebraz, elle avait compté sans son hôtesse : charmer Mme Lebraz, soit ; la surprendre, point. Du sein de ses fourneaux, celle-ci n'était pas sans avoir remarqué les allées et venues dans le pays de tant de personnes illustres ; l'heure allait sonner où il conviendrait de dîner, et, puisque le château était hostile à l'administration, il était clair que la noble compagnie prendrait rendez-vous dans l'auberge la meilleure et, au surplus, la seule de la contrée. Mme Lebraz avait donc, sans autre avis, préparé une salle réservée, disposé tout ce qu'il fallait, et je vous prie de croire qu'elle n'avait pas jugé qu'il y eût dans ses placards assez de verreries, de vaisselles et de chandeliers pour orner la pièce promise à de fructueuses agapes : elle avait sorti les couverts d'argent, héritage de sa belle-mère ; on n'eut qu'à passer à table.

— Bien vite, ma bonne femme, n'est-ce pas ! dit la préfète en s'asseyant. Nous mourons de faim.

Elle ajouta, désignant une chaise à sa droite :

— Colonel.....

Et une chaise à sa gauche :

— Monsieur le maire.....

La main, d'ailleurs jolie, de la préfète, eut ensuite un geste circulaire qui signifia :

— Les autres, installez-vous dans l'ordre qui vous conviendra.

Le décret de messidor ainsi interprété à la « va comme je te pousse », la préfète cligna vers la table des yeux un peu myopes :

— Qu'est-ce que j'aperçois ?... Mais, ma chère, cette nappe... n'est pas blanche !

Cependant, éperdue d'orgueil, Mme Lebraz présentait, en quelques phrases heurtées, ses hommages à la première autorité du département : — « Quel honneur pour moi, Monsieur le préfet ! Défunt Lebraz, pauvre homme, il aurait été si flatté !... Ferai de mon mieux, Monsieur le préfet... Si Monsieur le préfet était content j'oserais le prier d'écrire un mot sur le registre de la maison... avec la date. » Or, c'est sur ces entrefaites, que là-bas, de l'autre côté de la pièce, on lui parlait de nappe pas blanche, ou, pour nous exprimer autrement, sale. Elle reçut le coup en plein cœur. Et, si la société présente eut comporté un psychologue, ce spécialiste, rien qu'à regarder Mme Lebraz, eût appréhendé de voir celle-ci étrangler la préfète sur-le-champ, tant le changement de visage fut remarquable chez l'aubergiste offensée dans la respectabilité de son



PAUL RENOUARD

linge. Mme Lebraz considéra sa belle grande nappe de toile bise, neuve, fraîchement lessivée, puis séchée sur le pré, extraite de l'armoire il y avait une heure à peine, en un mot, irréprochable de propreté, et qu'une incompétente Parisienne traitait de « pas blanche ». Toutefois, réprimant avec vigueur l'émeute qui grondait en son sein :

— Changez ça, dit-elle aux trois bonnes à jolies coiffes qui lui faisaient cortège.

Cet ordre donné, pâle d'indignation, mais la bouche cousue, elle quitta la compagnie avec la glaciale dignité d'une ambassadrice de Suède et de Norvège, et elle alla dans sa cuisine, où le tricot retrouvé sur un fauteuil de paille parut accaparer ses soins désormais.

Cependant, les trois bonnes dressées à ne point discuter les indications de Mme Lebraz, enlevaient ce qui couvrait la table y compris la nappe naguère diffamée, allaient chercher, rapportaient une lingerie autre, une lingerie de restaurant, d'une blancheur de plâtre, cylindrée, polie, dure et comme cassante, semblable à du papier écolier; elles revêtaient la table de cette fausse somptuosité, enfin replaçaient là-dessus les diverses vaisselles.

— A la bonne heure! déclara la préfète, qui se réinstalla, glorieuse.

Vite, on rejeta, comme un rêve importun, l'incident du début. — « Mon Dieu! oui, Madame, murmura le jeune conseiller de préfecture, ce sont de braves gens, mais ils sont parfois malpropres, en nos cantons. » Tout de suite, on se mit à manger âprement. C'était bon. On convint que c'était bon. Parce qu'on était dans un port de mer, le préfet avait commandé des huîtres ; on apporta des huîtres. Parce qu'on mangeait des huîtres, le préfet avait commandé du vin blanc ; on apporta du vin blanc. Parce qu'on venait de boire du vin blanc, le préfet commanda du bourgogne rouge ; on apporta du bourgogne rouge. Parce que l'adjoint avait célébré le cidre de l'endroit, le préfet avait réclamé du cidre ; on apporta du cidre. Parce qu'on avait des toasts à évacuer, le préfet avait commandé du champagne ; on apporta du champagne. Parce qu'on avait bu le champagne, le préfet avait réclamé des cigares, des liqueurs, du café ; on apporta du café, des liqueurs et des cigares. Parce qu'on avait encore une heure à perdre avant le départ du train le préfet avait commandé quelques bouteilles de pale ale ; on apporta du pale ale. Parce que la société, dans sa majorité, ne savait pas un mot de breton, le préfet avait réclamé une chanson bretonne ; les trois petites bonnes à jolies coiffes lui chantèrent : *An anicaus amadous*.

Très bien. Le préfet n'avait plus qu'à payer. Il fit appeler Mme Lebraz, et il réclama la note, avec la sérénité d'un haut fonctionnaire averti qu'il est des devoirs de représentation, et que les fonds d'abonnement de la préfecture sont là pour un coup.

Mme Lebraz se fit attendre un peu, mais enfin arriva.

— C'est pour l'addition, dit le préfet.

L'aubergiste, froide et concise, regarda les convives et se mit à les compter, comme elle aurait dénombré des moutons :

— Un, deux, trois... vous êtes dix ; ça fait dix repas.

— A combien ? reprit le préfet.

— A trente sous pièce. Il y a dix repas ; ça nous fait quinze francs.

Le préfet comprit qu'on se moquait de lui ; la chose lui fut sensible, surtout devant le colonel, qu'il savait goguenard. Il prit son bel organe des discours de comice agricole :

— Voyons, Madame, je suis pressé : cessons de plaisanter, je vous prie. Que dois-je ?

— Dix repas à trente sous ; total quinze francs.

La préfète vit bien que le moment était venu de mettre fin à un incident assez ridicule ; elle prit la parole :

— Vous avez oublié un zéro sur votre note, ma bonne femme. C'est cent cinquante francs que vous voulez dire, probablement?

Mme Lebraz jeta un regard de travers sur l'intervenante : « Ah! tu te permets de causer, toi ; attends un peu... », eut-elle l'air de se dire ; puis tout haut :

— Sans doute, Madame, sur une nappe convenable, et telle que je l'avais offerte, le prix aurait pu être à peu près celui que vous indiquez : mais, sur le simple linge de restaurant que vous avez réclamé, ça redevient le prix de ma table d'hôte : trente sous.

Le préfet jeta sept louis sur une assiette.

— C'est bon, en voilà assez. Prenez votre argent... et nous, messieurs, ajouta-t-il d'un ton noble, filons, si nous ne voulons pas manquer le train.

Mais Mme Lebraz avait décidé qu'elle aurait le dernier et qu'elle vengerait sa nappe. Elle prit un des louis, remit sur la table un écu de cinq francs, et désignant à ses trois bonnes les cent vingt-cinq francs restés dans l'assiette :

— Voilà votre pourboire.

Sur ces paroles, elle partit sans saluer personne, Bretonne froissée dans sa bretonnerie.

Jean DESTREM.

Vers écrits un jour qu'il pleuvait

Oublieuse soudain de la sainte allégresse
Où nous tenait, tendres et fiers, l'Amour vainqueur,
Vous avez dédaigné notre ancienne tendresse
Et repoussé mes vœux d'un ton sec et moqueur.

Alors, je suis allé, pour tromper ma rancœur
Dire au ruisseau plaintif mon immense détresse,
Et sur l'onde perfide, ainsi qu'une caresse
J'ai semé les pensers qui germaient en mon cœur.

D'abord, ils sont partis très vite, à la dérive...
Mais bientôt accrochés aux herbes de la rive
Ils ont germé, par la chanson de l'eau bercés...

Si vous passez par là, montrez-vous indulgente,
Et le long du ruisseau qu'une lumière argente,
N'écrasez pas les tristes fleurs de mes pensers !

Léon ABRIC.